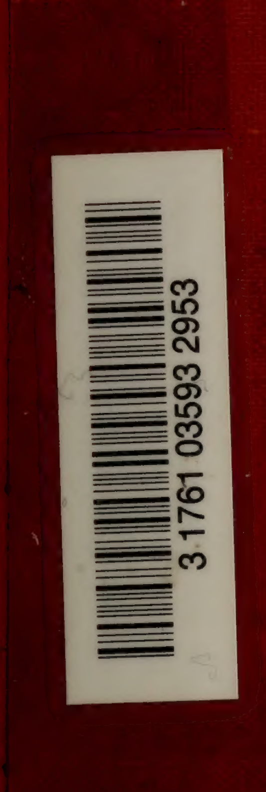

3 1761 03593 2953

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME NEUVIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER
et chez les principaux Libraires.

1833.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

NAPOLÉON AU CONSEIL-D'ÉTAT.

Lorsque l'étranger, perdu parmi les étroits corridors de l'hôtel Molé, aperçoit, dans l'enfoncement d'une salle obscure, quelques personnages en habit brodé, qui se serrent, à s'étouffer, les uns contre les autres, et qui viennent statuer sur la mise en jugement d'un garde-champêtre, ou sur le curage d'un simple ruisseau, il demande si c'est là ce Conseil-d'État dont le nom retentissait en Europe, et dont les codes immortels régissent encore plusieurs royaumes détachés de la France.

Non, le Conseil-d'État actuel, petite jugerie, compétence disputée, repaire de sinécures, institution sans forme et sans légalité, n'est plus ce corps puissant qui, sous Napoléon, préparait les décrets, réglementait les provinces, surveillait les ministres, organisait les pays conquis, interprétait les lois, et gouvernait l'Empire.

C'était dans la grande salle des Tuileries, qui touche à la chapelle, que s'élaborèrent nos codes dont la conception est si magnifique, l'ordre si simple, et la précision si rigoureuse, qui ont survécu aux gloires fastueuses de l'Empire, et qui seront plus durables que l'airain. C'est là que fut montée cette vigoureuse administration de l'intérieur, aux rouages de laquelle, de peur de tomber, se cramponnent encore aujourd'hui nos petits hommes d'état.

Le Conseil-d'État était le siège du gouvernement et l'ame de l'empereur. Ses auditeurs, sous le nom d'intendants, assouplissaient au frein les pays subjugués. Ses ministres d'état, sous le nom de présidents de section, contrôlaient les actes des ministres à portefeuille. Ses conseillers, en service ordinaire, sous le nom d'orateurs du gouvernement, soutenaient les discussions des lois au Tribunat, au Sénat, au Corps-Législatif. Ses conseillers en service extraordinaire, sous le nom de directeurs généraux, administraient les régies des douanes, des domaines, des droits-réunis, des ponts-et-chaussées, de l'amortissement, des forêts et du trésor; levaient des impôts sur les provinces de l'Illyrie, de la Hollande et de l'Espagne; dictaient nos codes à Turin, à Rome, à Naples, à Hambourg, et allaient monter, à la française, des principautés, des duchés et des royaumes.

A toutes les grandes époques, le génie, qui organise et qui commande, devine, attire et féconde le génie qui sert et qui obéit. Il semble que, par une sorte d'instinct sympathique, ils se rapprochent pour se confondre.

Ces turbulents tribuns, ces hommes dont les tourmentes de la Révolution avaient usé les organes, cédaient en grondant à l'attraction de l'empereur. Napoléon les avait éblouis de ses victoires, et comme absorbés dans sa force. Les esprits, las des impuissances de la liberté, n'aspiraient plus qu'à se détendre dans un repos plein d'éclat et de grandeur. Le Conseil-d'État reproduisait à leurs yeux les luttes animées de la tribune, dans ces graves séances où les débats n'étaient pas sans mouvement, et la parole sans empire. C'était là qu'à la voix de Napoléon,

toutes les illustrations civiles et militaires de la Révolution semblaient s'être donné rendez-vous.

Là, brillaient Cambacérès, le plus didactique des législateurs, et le plus habile des présidents; Tronchet, le plus grand magistrat de notre âge; Merlin, le plus savant jurisconsulte de l'Europe; Treilhard, le plus nerveux dialecticien du Conseil; Portalis, célèbre par son éloquence; Ségur, par les grâces de son esprit; Zangiacomi, par la concision tranchante de sa parole; Allent, par la profondeur de ses connaissances; Dudon, par son érudition administrative; Chauvelin, étincelant de saillies; Cuvier, tête forte et universelle; Pasquier, si fluide; Boulay, si judicieux; Bérenger, si serré, si incisif, si spirituel; Berlier, si profond et si abondant; Degérando, si versé dans la science du droit administratif, Andréossi, dans l'art du génie, et Saint-Cyr, dans la stratégie militaire; Regnault de Saint-Jean-d'Angély, orateur brillant, publiciste consommé, travailleur infatigable; Bernadotte, aujourd'hui roi de Suède, et Jourdan, le vainqueur de Fleurus.

A-peine, au retour de ses grandes batailles, Napoléon avait-il déchaussé ses éperons, qu'on entendait à la porte du Conseil un frémissement d'armes; trois fois le tambour roulait; les portes s'ouvraient, et l'empereur entrait brusquement, saluait, et allait s'asseoir.

J'étais bien jeune alors, et j'avoue que je ne pouvais regarder, sans émotion, ce front chauve sur lequel semblait, du haut du plafond, se réfléter la gloire d'Austerlitz, dont le pinceau de Gérard avait suspendu les images au dôme de la salle.

J'étais à la fameuse séance qui suivit son retour de la bataille de Hanau.

Encore brisé des fatigues du voyage, pâle et soucieux, l'empereur nous fit passer dans son cabinet. Là, debout, et sans préparation, il interpella vivement M. Jaubert, gouverneur de la Banque de France, et qui avait eu, disait-il, l'imprudence de faire avec trop de précipitation l'escompte des billets. Napoléon déroula les statuts de la Banque; il en expliqua le mécanisme avec la netteté d'un censeur ou d'un régent. C'était

un spectacle fort étrange pour moi d'entendre un soldat discourir sur l'organisation des banques et sur les théories de l'escompte. M. Jaubert, homme doux et timide, balbutiait quelques excuses que nous n'entendîmes pas. On rouvrit les portes de la grande salle; chacun s'assit, et le conseil se tint.

L'empereur fit d'abord une longue pause. On voyait qu'il était absorbé par ses pensées; sa tête retombait, malgré lui, sur sa poitrine. Il déchirait machinalement avec son canif, plumes, tapis et papier. A la fin, sortant comme d'un rêve: „Les Bavarois! les Bavarois! j'ai passé sur leur corps; j'ai tué „Wrède;*) l'invasion court, le temps presse; eh bien, mes„sieurs, que ferez-vous? qu'avez-vous à me dire?"

— Sire, répliqua Regnault de Saint-Jean-d'Angély, comptez sur la valeur des Hollandais.

— Les Hollandais! vous croyez que j'y compte? ce n'est pas du sang, c'est de l'eau rougie qui coule dans leurs veines.

— Mais déjà de toutes parts, les adresses arrivent, sire, et tous les corps de l'empire protestent de leur fidélité et de leur dévouement.

— Que dites-vous donc, monsieur Regnault? est-ce que je ne sais pas comment se fabriquent ces adresses-là? que signifient-elles? est-ce que j'y crois? c'est de l'argent, des hommes qu'il faut et point de phrases; et vous, messieurs, vous êtes des citoyens éminents, des pères de famille, les pères de l'État. C'est à vous à ranimer l'esprit public par l'éloquence de vos exhortations. Prévenez la honte et les misères de l'invasion qui menace l'empire.

Paroles tardives! l'empire penchait d'heure en heure vers sa ruine, et quand les temps sont marqués, il faut que, malgré leur génie ou leur puissance, les gouvernements et les peuples soient entraînés dans la tombe par la fatalité du destin, qui n'est que l'enchaînement logique de leurs fautes.

Si Napoléon a péri si complètement, c'est qu'il était à lui seul sa renomméa, sa dynastie et son empire. Qui ne sc serait

*) Il le croyait.

pas courbé devant une supériorité si naturelle? qui n'a senti, en l'approchant, le charme de sa séduction toute-puissante? il n'y avait pas de servilité dans cette obéissance, parce qu'elle était volontaire; il y avait de l'entraînement pour l'homme, quelquefois même de la passion. On ne pouvait se lasser de contempler ce front large et penseur qui renfermait les destinées de l'avenir. On ne pouvait lutter du regard contre ce regard irrésistible qui allait déplier vos pensées jusque dans le fond de votre ame. Tous les autres hommes, empereurs, rois, généraux, ministres, paraissaient devant lui comme des êtres d'une espèce inférieure et commune. Il avait du commandement dans la voix, et quelquefois une douceur, une tendresse d'organe, une sorte d'insinuation italienne qui remuait la fibre. C'est par ce mélange inconcevable de grâce et de force, de simplicité et d'éclat, de bonhomie et de supériorité, de finesse et de brusquerie, qu'il domptait les esprits les plus rebelles, et qu'il ramenait les plus prévenus. On peut dire qu'il a été conquérant par le langage, aussi bien que par les armes.

Il avait, dans son génie, de la pompe orientale et de la précision mathématique.

Son éloquence, qui n'était pas pour lui une fleur d'étude, mais un moyen de commandement, se pliait à tous les temps et à toutes les circonstances. Il parlait aux soldats qui sont les hommes du peuple, le langage du peuple, qui aime les grandes figures, les souvenirs et les émotions; il dissertait avec les savants; il corrigeait, avec les commis des bureaux, des tableaux chargés de statistique et de chiffres. Au Conseil, il rédigeait les lois avec Treilhard, Merlin, Bérenger et Portalis.

Il se plaisait à mettre les conseillers-d'état aux prises les uns avec les autres; il les agaçait en quelque sorte, pour qu'ils se disputassent, soit que cette polémique lui rendît l'image de la guerre, soit qu'il voulût faire jaillir la vérité du choc de la discussion. Lui-même, il s'escrimait quelquefois contre Treilhard, logicien opiniâtre, athlète intrépide, qui ne lâchait pas son adversaire impérial, et il disait familièrement qu'une vic-

toire remportée sur Treilhard lui coûtait plus de peine que le gain d'une bataille.

Son argumentation était vive, précipitée, attachante, sans liaison, sans méthode; mais pleine de naturel, de verve et de saillies. Il jetait par tourbillons de la flamme et de la fumée. Il n'avait pas étudié les lois, mais il les devinait; et les jurisconsultes étaient émerveillés de la profondeur de ses raisonnements et de la sagacité ingénieuse de ses interprétations.

Doué d'une incroyable puissance d'attention, il passait, sans le moindre effort, de la haute discussion des lois civiles et politiques, aux détails minutieux d'une ordonnance d'habillement de la marine, ou d'un règlement sur la boulangerie. Temps, matières, rien ne pouvait suffire à rassasier l'activité dévorante de son génie. Au sortir d'un conseil d'administration, il entrait au Conseil-d'État pour retourner ensuite au Comité des travaux publics. Tandis que les conseillers-d'état, fatigués, appesantis, se laissaient vaincre par le sommeil, il prenait un malin plaisir à prolonger la séance jusque dans la nuit. Il n'éprouvait ni faim, ni besoins, ni lassitude; on aurait dit que son indomptable volonté dominait sa constitution comme tout le reste.

Plus grand qu'Alexandre, que Charlemagne, que Pierre I[er], et que Frédéric, il a, comme eux, donné son nom à son siècle; comme eux, il fut législateur; comme eux, il fonda un empire. Sa mémoire universelle vit sous les tentes de l'Arabe, et traverse, avec les canots du sauvage, les fleuves de l'Océanie. Le peuple de France, qui oublie si vite, n'a, d'une révolution qui bouleversa le monde, retenu que ce nom-là. Les soldats, dans les entretiens du bivouac, ne parlent pas d'un autre capitaine, et lorsqu'ils passent dans les villes, n'attachent pas leurs yeux sur une autre image.

Quand le peuple a fait la révolution de juillet, le drapeau, tout souillé de poussière, que relevaient les soldats-ouvriers, chefs improvisés de l'insurrection, c'était le drapeau surmonté de l'aigle français, c'était le drapeau d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram, plutôt que celui de Jemmapes et de Fleurus; c'était le drapeau qui fut arboré sur les tours de Lisbonne, de Vienne,

de Berlin, de Rome, de Moskou, plutôt que celui qui flotta à la fédération du Champ-de-Mars; c'était le drapeau criblé de balles à Waterloo; c'était le drapeau que l'empereur tenait embrassé à Fontainebleau, lorsqu'il dit adieu à sa vieille garde; c'était le drapeau qui ombragea à Sainte-Hélène le front du héros expirant; c'était, en un mot, pour tout dire, le drapeau de Napoléon.

Lui, cet homme a fait tomber l'illusion populaire qui attachait au sang des rois la souveraineté, la majesté et la puissance. Il a relevé le peuple dans sa propre estime, en lui montrant les rois, issus des rois, aux pieds d'un roi issu du peuple; il les a tellement accablés de sa comparaison, tellement oppressés de sa grandeur, qu'en prenant un à un tous ces rois et tous ces empereurs, et en les approchant de ce colosse, à-peine les aperçoit-on, tant ils sont obscurs et petits!

Arrêtons-nous: car aussi bien j'entends gronder déjà une voix plus sévère, et je crains que l'histoire ne dresse à son tour son acte d'accusation contre celui pour qui la postérité commence, et ne dise: Il détrôna la souveraineté du peuple; il était empereur de la république française, et il se fit despote; il jeta le poids de son épée dans les balances de la loi. Il incarcéra la liberté individuelle dans ses prisons d'état; il étouffa la liberté de la presse sous les bâillons de la censure; il viola la liberté du jury; il tint sous ses pieds, dans l'abaissement de la servitude, les tribunaux, le corps législatif et le sénat. Il mit les générations en coupe réglée, et il dépeupla les ateliers et les campagnes. Il greffa sur le militarisme une noblesse nouvelle qui serait devenue bientôt plus odieuse que l'ancienne, parce qu'elle n'aurait eu ni la même antiquité, ni les mêmes prestiges. Il leva des impôts arbitraires; il voulut qu'il n'y eût dans tout l'empire qu'une seule voix, la sienne; qu'une seule volonté, celle du prince; qu'une seule loi, ses décrets. Notre capitale, nos villes, nos armées, nos flottes, nos palais, nos musées, nos magistrats et nos citoyens, devinrent sa capitale, ses villes, ses armées, ses flottes, ses palais, ses musées, ses magistrats et ses sujets. Il traîna la nation sur des champs de bataille, où nous n'avons laissé d'autre souvenir que

l'insolence de nos victoires, nos cadavres et notre or. Enfin, après avoir assiégé les forts de Cadix, après avoir eu dans ses mains les clefs de Lisbonne et de Madrid, de Vienne et de Berlin, de Naples et de Rome, après avoir fait trembler les pavés de Moscou sous le roulement de ses canons, il a rendu la France moins grande qu'il ne l'avait prise, toute saignante de ses blessures, démantelée, ouverte, appauvrie et humiliée.

Ah! si j'ai trop admiré peut-être cet homme extraordinaire, qui fit à mon pays tant de bien et tant de mal, dont la mémoire sera éternellement glorifiée dans les ateliers et dans la chaumière, et dont le nom populaire se confondait, dans mon imagination, avec toutes les prospérités et toutes les espérances de la patrie; si l'orgueil de ses conquêtes a trop chatouillé mon cœur; si les rayons de sa gloire ont trop fasciné mes regards de jeune homme, du moment, ô liberté, où je t'ai connue, du moment où ton pur éclat s'est fait jour dans mon ame, c'est toi que j'ai suivie, toi liberté, seule passion des cœurs généreux, seul trésor digne d'envie! toi, qui préfères aux hommes qui passent, lcs principes qui ne changent jamais, et aux brutalités de la force, les victoires de l'intelligence; toi, qui es la mère de l'ordre, et que tes calomniateurs voudraient coiffer du bonnet rouge de l'anarchie; toi, qui tiens tous les citoyens pour égaux, et tous les hommes pour frères; toi qui ne reconnais de supériorité légale qu'à des magistrats responsables, et de supériorité morale qu'à la vertu; toi, qui vois passer sous tes yeux la fuite orageuse des empires héréditaires, comme ces nuages qui obscurcissent un instant la pureté d'un ciel serein; toi qui luis à travers les barreaux du prisonnier politique, que médite le sage, que l'esclave appelle, et que soupirent les tombeaux; toi qui, comme un ouvrier voyageur, feras ton tour d'Europe, pour remuer les villes et les royaumes par la force et la grace de ta parole; toi qui, devant ta marche triomphale, verras tomber les barrières des douanes, les tribunaux secrets, les prisons d'état, les supplices de l'échafaud, les aristocraties, les chartes baclées, les armées permanentes, la censure et les monopoles; toi qui, dans une sainte

alliance, confédèreras les nations diverses de langue et de mœurs, au nom du même intérêt, au nom de leur indépendance, de leur dignité, de leur civilisation, de leur repos, et de leur bonheur; toi qui méprises les vaines conquêtes et les fausses grandeurs, et qui n'es pas descendue du ciel sur la terre pour l'opprimer, mais pour la délivrer, et pour l'embellir; toi qui fécondes le commerce et qui inspires les beaux-arts; toi qu'on ne peut servir qu'avec désintéressement, et qu'on ne peut aimer qu'avec transport; toi qui causes la première palpitation du jeune homme, et qui es la sublime invocation des vieillards; toi, liberté, qui, après avoir brisé leurs fers, conduiras les derniers esclaves, avec des chants de gloire, et les palmes à la main, aux dernières funérailles du despotisme!

CORMENIN.

LA SORBONNE.

Au mois d'octobre 1832, il a été écrit au-dessus d'une porte, sur la place de Sorbonne: ÉGLISE CONSTITUTIONNELLE DE FRANCE. Le jour où pareille inscription est venue paisiblement se graver en face de la Sorbonne, celle-ci a cessé de vivre. Son histoire désormais commencera par une oraison funèbre.

Mais dans l'enceinte obscure de ce temple de la théologie a pris naissance une Sorbonne littéraire et philosophique, qui a continué, au nom de la pensée et de la raison, l'empire que son aînée exerça tant de fois sur les hommes, au détriment de la raison et de la pensée. Aussi, quand nous avons entrepris de remonter jusqu'au règne de saint Louis, pour demander ensuite à l'histoire la part que, dans chaque époque, elle a faite à la science théologique, une espérance lointaine nous soutenait dans nos recherches. A chaque fois que nous sentions notre courage défaillir, venait à nous la pensée de cet heureux progrès des temps qui a changé la Sorbonne en une école de libre savoir et de populaire éloquence, et sa chaire délaissée en une puissante tribune pour les idées nouvelles.

Si vous allez par hasard visiter les Thermes de Julien, quand vous serez sorti par l'hôtel de Cluny dans la rue des Mathurins, suivez l'étroite et longue rue qui se présente. Le pâle édifice qui s'allonge tristement sur la gauche jusqu'à l'église qui le termine, se nomme la Sorbonne.

Robert, né le 9 octobre 1201 au village de Sorbon, dans le diocèse d'Amiens, prit le nom de son village, et le donna à l'école qu'il fonda. Cependant au mois de juillet 1748, une voix s'éleva pour revendiquer en faveur de Robert de Douai la gloire de cette institution, et l'on crut un moment que la faculté de théologie allait avoir son Améric Vespuce. Le *Mercure de France* fut le champ de bataille où se rencontrèrent Piganiol de la Force et l'abbé Ladvocat. La victoire demeura à Robert Sorbon, et au médecin de Marguerite de Provence l'honneur de s'être associé à l'exécution de l'entreprise. Robert s'était acquis par sa science et son talent une haute réputation. „Or, „advint par une fois, dit le sire de Joinville, que pour la „grant renommée qu'il oyt (saint Louis) de maistre Robert de „Sorbon, d'être preudoms, il le fit venir à lui, et boire et „manger à sa table." Ce fut donc à la cour de saint Louis que maistre Robert conçut le dessein de son institution. Se voyant si haut placé, lui venu de si bas, il se souvint de ses humbles amis d'enfance, que la fortune n'avait pas faits assez riches pour aspirer à la science, et il eut la généreuse pensée d'ouvrir aux pauvres une école où ils n'eussent à apporter d'autre richesse que le talent.

„Le saint roy, dit encore Joinville, fut ung jour de Pen„tecouste à Corbeil, accompaigné de bien trois cents chevaliers, „où nous estions maistre Robert de Sorbon et moy. Et le roi „après disner se descendit au praël dessus la chapelle, et ala „parler au comte de Bretaigne, père du duc qui à présent est, „de qui Dieu ait l'ame. Et devant tous les autres me print le „dit maistre Robert à mon mantel, et me demanda, en la „présence du roy et de toute la noble compaignie: — Savoir „mon, si le roi se seoit en ce praël, et vous allissiez seoir en „son banc plus hault de lui, si vous en seriez point à blasmer? „auquel je répondis que oui vraiement. — Or doncques, fist-il, „faites vous bien à blasmer quant vous estes plus richment „vestu que le roy? et je lui dis: — Maistre Robert, je ne „vois mie à blasmer, sauf l'honneur du roy et de vous; car „l'habit que je porte, tel que le voyez, m'ont laissé mes père

„et mère, et ne l'ay point fait faire de mon auctorité. Mais „au contraire est de vous, dont vous estes bien fort à blasmer „et à reprendre; car vous qui estes fils de villain et de vil- „laine, avez laissé l'habit de voz père et mère, et vous estes „vestu de plus fin camelin que le roy n'est. Et lors je prins „le pan de son surcot et de celuy du roy, que je jongny l'un „près de l'autre, et lui dis: Or regardez, si j'ay dit voiz.“ Le roy vint au secours de son chapelain; mais quand celui-ci se fut éloigné, il appela les princes ses fils et le sire de Joinville qui ajoute: „Et lors il me va dire qu'il nous avoit appelés „pour se confesser à moy de ce que à tort il avoit défendu „et soustenu maistre Robert contre moy.“ Ainsi il resta prouvé que le fondateur de la Sorbonne était vêtu de plus beau drap que ne l'était saint Louis. Mais il fit un trop noble usage de ses richesses pour que la postérité ait à lui en demander compte.

Nommé chanoine de Cambray en 1251, Robert créa, peu d'années après, la congrégation de la Sorbonne, dont il ne fixa les statuts qu'après dix-huit ans d'expériences et d'essais. Il acheta ou reçut à titre de don, des mains de saint Louis, quelques maisons situées dans la rue Coupe-Gueule, qui prit le nom de rue des Deux-Portes, quand le roi eut permis au théologien d'en fermer les deux avenues. Cet emplacement avait jadis été occupé par les écuries de la cour: plus tard nous verrons les arts s'en emparer pour ne le céder qu'à la nouvelle université. Quand le philosophe se sera lassé de chercher l'histoire de la civilisation dans la transformation des idées et des passions de l'homme, l'artiste, à son tour, la retrouvera dans la métamorphose successive des monuments qu'elles ont élevés. Marmontel eut un jour la pensée d'écrire l'histoire de son temps d'après les affiches étalées sur les murs.

La Sorbonne ne fut dans l'origine qu'un collège où d'habiles professeurs donnaient gratuitement à des écoliers choisis l'enseignement de la théologie et des arts. Ici, comme dans la société d'alors, les arts n'eurent que la seconde place. Il fallut plusieurs siècles pour intervertir cet ordre.

Les disciples de Robert trouvèrent dans sa maison trente-six chambres ouvertes à la science et au talent. Le nombre en est exact, si l'on en croit un vieux registre dans lequel il est parlé de trente-six couverts d'argent pour le service journalier des repas. Par quel noviciat arrivait-on à l'une de ces chambres? Ceux qui s'y présentaient à titre d'*hôtes* (*hospites*), après le titre obtenu de bachelier, soutenaient une thèse appelée Robertine, que suivait l'arrêt décisif d'un triple scrutin. Nourris et logés dans la maison, ils pouvaient étudier dans la bibliothèque, mais sans en avoir la clef: c'était le privilège des *associés* (*socii*). A toutes les épreuves des premiers, ceux-ci devaient avoir ajouté le bienfait d'un cours gratuit de philosophie qui, plus tard, fnt remplacé par une seconde Robertine. Ceux d'entre les *associés* dont le revenu annuel ne s'élevait pas à 40 livres parisis, recevaient chaque semaine une bourse de cinq sols et demi (6 francs de notre monnaie), qui cessait de leur être payée le jour où ils obtenaient ces quarante livres. Robert ne ferma pas aux riches les portes de la Sorbonne, mais il exigea d'eux la somme qu'il donnait aux pauvres maîtres; heureuse idée qui fit de la science une richesse pour l'indigent, et pour le riche un privilége assez prècieux pour être acheté!

La Sorbonne grandit vite au milieu de la société chrétienne, qui commençait déjà à sentir le besoin de se rendre compte de ses croyances. Elle ne songe nullement encore à secouer le joug, mais la parole isolée du prêtre devient insuffisante, et à la majesté du sacerdoce les esprits veulent trouver unie l'autorité de la science. On vit des princes prendre Robert pour arbitre ou pour conseil, et les oracles que les têtes couronnées demandaient à Robert, les peuples venaient humblement les recueillir de la bouche des théologiens de son école. Aussi le fondateur avait-il impérieusement exigé qu'il y eût à toutes les époques, dans la société, un certain nombre de docteurs voués à l'interprétation de la loi évangélique, dans ses applications aux choses vulgaires de la vie. Telle fut l'origine des casuistes.

Les richesses arrivèrent à la Sorbonne en même temps que

la renommée: Robert, par son testament, daté du jour de la Saint-Michel 1270, légua à la maison une partie de ses biens: elle reçut le reste des mains de Geoffroi de Barro. Ce fut le signal des donations qui, de toutes parts, vinrent grossir le trésor de la faculté. Il sera permis désormais de sourire lorsqu'on lira sur quelques manuscrits: *Ce livre appartient aux pauvres maîtres de Sorbonne.*

La Sorbonne eut dès l'origine une bibliothèque. Trente-sept ans après la fondation, elle s'élevait déjà à mille volumes: deux ans plus tard, il fallut recommencer le catalogue, et de 1292 à 1338, il fut acheté de livres pour 3812 livres 10 sols 8 deniers, somme considérable pour le temps; c'était alors la plus belle bibliothèque qu'il y eût en France. Ses livres les plus rares demeuraient enchaînés dans leurs tablettes, et, suivant le précepte des sages de l'Orient, se communiquaient à tous, mais ne se livraient à personne. Dans le catalogue, chaque livre avait son prix, sa chronique, et presque sa légende.

L'enseignement de la théologie une fois organisé, Robert se souvint des arts, et ayant acheté de Guillaume de Cambrai une maison voisine de la sienne, y fonda, sous le nom de Calvi, un collège pour les humanités. Ce collège de Calvi, succursale à demi profane de sa sœur la théologienne, eut aussi ses docteurs et ses maîtres jusqu'en 1636, époque à laquelle il fit place à l'église qui existe encore aujourd'hui.

Quand il eut ainsi achevé son œuvre, Robert la mit sous le patronage de Rome et la protection de saint Louis, et mourut saintement à Paris, le 15 août 1274. Une seule pensée avait rempli sa vie: ses yeux ne se fermèrent qu'après l'avoir vue magnifiquement réalisée.

Arrêtons-nous ici un moment pour revenir sur nos pas, et laissant les écoliers de cette formidable université de Paris se presser tumultueusement dans la double école des pauvres maîtres, essayons d'embrasser dans son ensemble l'imposante création de Robert. Hâtons-nous d'y signaler deux bienfaits qu'on n'a pas assez remarqués, et qui, l'un et l'autre, profitèrent dans le même sens à la civilisation et à la science.

La Sorbonne fut le premier collège où des séculiers vécurent et enseignèrent en commun. Toutes les branches de cet enseignement ecclésiastique aboutissaient, il est vrai, à l'unité du dogme catholique. Mais là du moins le christianisme se présentait dans sa pureté primitive, et échappait au faux alliage, toujours inséparable des traditions d'un corps qui a sa loi et son Évangile à côté de la loi et de l'Évangile de la foule. Que plus tard la philosophie s'épouvante à la pensée de cet enseignement demeuré le même quand tout a changé dans la société, je le conçois; mais au temps dont nous parlons, c'était une innovation et un progrès. C'est ainsi que toute institution nouvelle, fondée sur un instinct social, puissante d'abord parce qu'elle regarde l'avenir, est condamnée par la loi de l'histoire et du temps à voir cet avenir devenu passé lui-même, et se fait ruine à son tour.

En second lieu, un principe fécond dans l'institution de la Sorbonne, c'est l'égalité parfaite établie entre ses membres, égalité qui, en la défendant à l'origine des emportements de l'esprit de corps, permit aux doctrines les plus diverses de prendre naissance dans son sein, pour se répandre au dehors. Le chef que donna Robert à sa maison n'eut, avec le titre de *proviseur*, que l'administration matérielle de la communauté, et l'honneur de présider aux solennités des exercices théologiques. Chaque soir, les clefs de la maison lui étaient remises. Le *senior*, le *conscriptor*, autres dignitaires de la société, avec des attributions du même genre, n'avaient pas un pouvoir plus étendu. „Nous ne sommes pas entre nous, écrivait un vieux „sorboniste, comme des docteurs et des bacheliers, ni comme „des maîtres et des disciples; mais nous sommes comme des „associés et des égaux.“ De là donc l'origine de ces doctrines qui, nées dans les écoles de la Sorbonne, remuèrent tant de fois le monde philosophique, et firent jour à la pensée humaine, qui n'eut long-temps que cette forme pour se produire. Laissez-la grandir, la noble captive, sous ce manteau de la scholastique, laissez-lui apprendre lentement la langue du peuple, et vous la verrez un beau jour, l'héroïque aventurière, sortir des murs

enfumés de la rue des Deux-Portes, et demander asile tour-à-tour à la Poésie, à l'Éloquence, à la Métaphysique; car ici-bas la vérité ne fait presque autre chose que changer de masque. Lorsqu'elle se présente nue aux peuples, sa parole bientôt les enivre, son regard les frappe de vertige, et le lendemain du jour où ils ont pris d'assaut les Bastilles, du pied ils renversent les temples.

Mais n'allons pas plus vite que le temps: cette Sorbonne, que vous verrez plus tard se soulever contre l'inoffensif Bélisaire, était alors la seule institution où pût se réfugier la liberté de l'esprit humain. Avant de frapper Clément Marot, l'insouciant poète, on la verra plus d'une fois se retourner contre les papes. N'oublions pas qu'entre Guillaume de Saint-Amour, le héros de l'une de ces croisades gallicanes, et les docteurs qui ne respectèrent pas le dernier malheur de Bélisaire, le monde a quatre siècles à vivre.

Maintenant il serait beau d'entrer hardiment dans l'école, d'interroger dans leurs chaires ces graves maîtres du treizième et du quatorzième siècle, qui élevèrent si haut d'abord l'autorité de leurs décisions, que l'on vit le moment où les regards du monde chrétien allaient se détacher de Rome pour se tourner vers la Sorbonne. Il faudrait la voir, cette Sorbonne, élevant la voix au milieu de toutes les grandes querelles du moyen âge, et, selon le caprice de ses décrets, jeter le Vatican dans Avignon, ou le saluer dans Rome, toujours sûre d'entraîner la France dans la cause qu'elle nommait la sienne; tantôt arbitre redoutable, dont la parole est exigeante et hautaine; tantôt rivale impétueuse qui, dans l'emportement de sa doctrine, va presque jusqu'à l'hérésie; tour-à-tour se livrant à Rome avec le redoutable arsenal de sa science, ou laissant entrevoir quelque chose de cet instinct de liberté qui doit plus tard aboutir au gallicanisme. Si la France se dérobe un moment à la souveraineté des papes, c'est que ses théologiens l'ont familiarisée avec la pensée du schisme; si plus tard il se rencontre dans le camp des Bourguignons dix-huit assassins pour frapper au cœur le duc d'Orléans, Jean de Bourgogne sait bien où il trouvera un

Jean Petit pour le défendre; et à l'heure où comparaîtra, devant un tribunal inique, Jeanne d'Arc accusée d'avoir sauvé la France, regardez bien au front de ses juges; la Sorbonne en compte seize parmi eux. Cette Sorbonne, j'aurais voulu vous la montrer jetant la première, du haut de ses chaires, le cri d'alarme du christianisme à l'apparition des jésuites, puis subjuguée par leurs doctrines, absolvant, comme eux, le poignard tombé tout sanglant du flanc de Henri III. La réforme une fois vaincue par les armes et se dépouillant du manteau huguenot, vous auriez vu la Sorbonne se prêter avec une merveilleuse souplesse à toutes les métamorphoses de son ennemi, et attaquée avec la plume à défaut d'épée, se défendre avec les censures à défaut de bûchers: mais pour enregistrer ses arrêts, la philosophie n'a que le ridicule, tandis que la Sorbonne a souvent pour arrière-garde le parlement et les gens du roi.

Voilà quelle tâche je m'étais d'abord imposée, ignorant non l'insuffisance de mes forces, mais la grandeur de mon sujet. J'entrai donc témérairement dans le moyen âge; mais à mesure que j'avançais, cherchant à retrouver une à une tant de naïves ou de tragiques physionomies, pour les replacer vivantes dans le tableau de leur époque, je voyais insensiblement se grouper autour de ces simples docteurs toutes les questions apportées au monde ou rajeunies par l'âge où ils ont vécu. En présence d'un si grand spectacle, j'ai dû me taire. D'ailleurs notre savant maître, notre éloquent ami, M. Michelet, saura bien les faire revivre dans son *Histoire de France*, ces temps féconds où la théologie apparaissait sur les champs de bataille, comme plus tard la philosophie: à lui donc cette part de l'œuvre, la plus haute, la plus noble! à lui les jours épiques de la Sorbonne; je n'en réclame que la vie anecdotique et littéraire.

Parlons donc à la fois Sorbonne et littérature.

Vers l'année 1450, l'imprimerie apparaît en Europe comme un magnifique contre-poids à la barbarie qui, trois ans plus tard, allait se montrer à l'Orient et s'établir dans Constantinople. Cette découverte de Guttemberg donna l'essor aux nations nouvelles; la prise de Constantinople ferme le moyen

âge; l'imprimerie ouvre l'ère moderne. La civilisation a trouvé sa langue, et Mayence lui a forgé son épée. La prise de Mayence, arrivée le 17 octobre 1462, dispersa parmi les peuples l'art et les artistes. Venu à Paris en 1466, Fust y apporta la première *Bible* imprimée qu'on eût encore vue en France; la *Bible* à 48 lignes, la première qui porte une date, 1462. La bibliothèque de la Sorbonne attira ce trésor à elle, et en lui commença cette merveilleuse collection de *Bibles*, qui s'éleva jusqu'à huit cents. Le Vatican n'en posséda jamais un aussi grand nombre. Chose étrange! Fust, traqué dans Paris par six mille libraires, relieurs, parcheminiers, copistes, enlumineurs, dont l'art allait périr sans retour, accusé de magie par l'université, emprisonné par le parlement, n'échappa au feu, lui et ses livres, qu'en se livrant avec eux à la protection de Louis XI. Louis XI, par une expiation involontaire de son despotisme, créa les postes et vint en aide à l'imprimerie: permis à lui maintenant de s'enfermer dans Plessis-les-Tours, et de construire pour ses victimes des cages de fer dans la Bastille!

Cependant les typographes, persécutés à Paris, allèrent porter à d'autres peuples les merveilles de leur industrie. Mais, en 1470, deux docteurs, Guillaume Fichet et Jean de Lapierre, appelèrent à eux Gering, Martin Crantz, et Friburger, trois ouvriers de Mayence; et, au sein même de la Sorbonne, on vit s'élever la première imprimerie établie en France: ce sont deux beaux noms dans l'histoire de l'esprit humain que Jean de Lapierre et Guillaume Fichet.

Fille adoptive de Louis XI et de la Sorbonne, l'imprimerie fut une fille ingrate. De sa naissance à la réforme les idées allèrent vite, et Martin Luther naquit que Jean de Lapierre n'était pas mort.

Luther en effet commençait à remuer les ames; la Sorbonne fondée d'abord au profit de la science sous l'inspiration de la foi, par la loi même de son institution, avait rarement eu un corps de doctrines bien arrêté. L'apparition de la réforme le lui donna. Tel est le cours naturel de la civilisation. L'esprit d'une institution se formule rarement au temps de sa splendeur:

c'est assez pour lui de régner paisiblement. Le premier jour de la lutte est aussi le premier de la décadence. C'est à l'heure du combat; c'est en face de l'esprit nouveau qui grandit et menace, que les institutions vieillies se résument en une merveilleuse unité, qu'elles se suscitent à elles-mêmes quelques intelligences d'élite habiles à recueillir en faisceaux les doctrines éparses du passé. C'est ainsi que la Sorbonne, à la venue de Luther, rallia autour d'un centre commun ses croyances de toutes les époques, sans se douter qu'avant un siècle elle allait elle-même dépasser la réforme en théories démagogiques. Condamné par une bulle de Léon X, Luther en appela de Rome à la Sorbonne; éclatant témoignage rendu à la majesté de l'institution. Si la Sorbonne, acceptant la haute position qui lui était offerte, eût consenti à tenir la balance entre le pape et le novateur, le gallicanisme, venu un siècle plus tôt, nous sauvait de la Ligue, et hâtait la rénovation sociale; mais l'esprit jeune et nouveau qui se cache volontiers sous les vieux mots, se sert rarement des vieilles institutions. La Sorbonne eut peur de la gloire qui lui venait.

La traduction allemande de la *Bible* avait été pour la réforme un puissant auxiliaire. En 1515, Pierre Gringoire, le poète dramatique, si plaisamment retrouvé dans *Notre-Dame de Paris*, publia un livre d'heures en langue vulgaire. La Sorbonne, à ce sujet consultée par le parlement, répondit „que de pareilles „traductions tant de la *Bible* que d'autres livres de religion, „étaient pernicieuses et dangereuses, parce que ces livres „avaient été approuvés en latin, et devaient demeurer ainsi.“ C'était porter coup à la réforme, mais aussi aux lettres qui, dans l'enfance des langues, gagnent toujours quelque chose à la popularité de ce genre d'ouvrages.

Cette censure n'épouvanta pas Marguerite de Navarre: elle ouvrit dans sa cour un asile aux savants persécutés pour leur foi religieuse, essayant de les ramener par la douceur au catholicisme, et quelquefois se laissant prendre à la séduction de leur éloquence. La Sorbonne n'osant d'abord attaquer la sœur de François 1er, chercha parmi ses favoris quelque hérétique

qu'on pût impunément censurer. Clément Marot n'était qu'un grand poète en langue vulgaire: Clément Marot fut censuré et envoyé au Châtelet. Tout ce que Marguerite put obtenir en sa faveur, c'est qu'il fût transféré dans les prisons de Chartres: mais, lorsque Charles-Quint relâcha son prisonnier, il fallut bien que la Sorbonne élargît le sien, quitte à remonter du poète à la reine. L'occasion ne se fit pas attendre: Marguerite publia, en 1532, un poème avec ce titre: *Le miroir de l'ame pécheresse, ou le miroir de très chrestienne princesse, Marguerite de France, royne de Navarre, duchesse d'Alençon et de Berry, auquel elle voit son néant.* On cherchait vainement dans ce livre quelque allusion aux points débattus; ce silence parut à la Sorbonne un commencement d'hérésie: vite un docteur pour censurer la reine de Navarre: le désaveu du recteur ne fut qu'une déception: l'année suivante, Marguerite fut indignement mise en scène sur le théâtre du collège de Navarre; et quand François Ier envoya saisir les acteurs, le principal du collège, à la tête de ses écoliers, reçut à coups de pierres les officiers du roi: la bonne reine demanda et obtint la grâce des coupables. J'aime cette femme ingénieuse d'avoir compris la dignité du talent, et d'avoir, reine et poète, osé prendre pour devise: *Non inferiora secutus.*

Clément ne sortit de prison que pour aller en exil: pauvre Clément! n'as-tu jamais été tenté de demander à Rabelais comment il s'y était pris pour échapper à la Sorbonne?

La lutte que commencèrent Rabelais et Marot, l'un avec ses épigrammes, l'autre avec sa grotesque Iliade de Gargantua, et sa bouffonne Odyssée de Panurge, Ramus la continua dans la haute philosophie. Sorti maître ès-arts du collège de Navarre où il était entré comme domestique, Pierre la Ramée jeta vaillamment le gant à Aristote. Or, à cette époque, l'Université avait un recteur, et la Sorbonne un proviseur; mais le véritable proviseur de Sorbonne, le véritable recteur de l'Université, c'était Aristote. Accusé d'impiété et de sédition, Pierre la Ramée fut, par arrêt du roi, condamné au silence. Mais lorsque toutes les écoles se fermèrent devant la peste, quand

tous les maîtres se turent, on voulut bien rendre au philosophe la liberté de la parole. Il y eut de l'héroïsme, cette année-là, à parler grammaire et logique. Tant de dévouement à la science ne désarma pas la Sorbonne. La peste s'en alla, et la voix revint aux théologiens. La Ramée qui déjà avait donné le *v* à l'alphabet sans exciter de guerre civile, et qui n'avait lu nulle part dans Aristote, que le *q* dût être en latin prononcé comme le *k*, trouva ridicule cette prononciation, et proposa de dire *quamquam* au lieu de *kamkam*. Aussitôt grande rumeur en Sorbonne. Le procès va jusqu'au Parlement, qui donne gain de cause à la Ramée. Je n'ai lu dans aucun contemporain que la faculté de théologie ait demandé un lit de justice.

Ramus fut tué dans la nuit de la Saint-Barthélemi, sans avoir vu la fin du règne d'Aristote: vingt-quatre ans plus tard, le 31 mars 1596, naquit à la Haye, en Touraine, un gentilhomme nommé René Descartes.

Vous dire maintenant le rôle que jouèrent les docteurs de Sorbonne dans le drame sanglant de la Ligue, compter une à une toutes les misères de nos pères, porter la main à toutes leurs blessures, je n'ai ni le temps ni le courage de le faire. Voici d'ailleurs qui parlera plus haut. Il y avait en Sorbonne une chapelle dédiée à la Vierge, qui, rebâtie en 1326, le fut de nouveau en 1347, et mise sous la double invocation de Marie et de sainte Ursule, dont on célébrait la fête le jour de la dédicace. Il y avait dans cette chapelle une cloche dont le timbre argentin s'entendait, dit-on, dans tout Paris, de neuf heures à neuf heures et demie. Eh bien! on prétend que de cette cloche partit le signal de la Saint-Barthélemi. Ce n'est là sans-doute qu'une calomnie; mais, pour que la pensée en soit venue aux contemporains, quelle n'a pas dû être, à votre avis, la violence des prédicateurs de Sorbonne? Saisi de pitié à la vue de ces rois qu'on assassine, et dont on canonise les meurtriers, de ces magistrats qu'on embastille, de ce pauvre peuple qu'on livre à la faim et à la peste, j'ai demandé à la littérature de l'époque ce qu'elle dit, ce qu'elle fit pour ces rois, pour ces magistrats, pour ce peuple. La presse, en ces

jours déplorables, eut aussi ses journées de Coutras et d'Ivry; la satire Ménippée fut l'avant-garde de Henri IV.

La Sorbonne, qui n'eut pas l'air de s'apercevoir de Gargantua et qui envoya Clément Marot au Châtelet, n'eut garde de lire les Essais de Montaigne, ni cet admirable traité de la servitude, *à l'honneur de la liberté contre les tyrans;* mais elle censura le livre de la Sagesse. Montaigne, qui avait vu ce livre naître et se développer chaque jour sous son inspiration, permit à Charron, par testament, de porter ses armoiries: naïve adoption du génie, touchante illusion de l'amitié par laquelle Montaigne cherchait peut-être à se persuader qu'il avait retrouvé La Boétie. „Le dimanche 16 de ce mois,“ dit L'Estoile, „sur „les onze heures du matin, tomba mort, en la rue Saint-Jean-„Beauvais, à Paris, M. Charron, homme d'église et docte, comme „ses écrits en font foi. A l'instant qu'il se sentit mal, il se jeta „dans la rue à genoux pour prier Dieu: mais il ne fut sitôt „agenouillé, que, se retournant de l'autre côté, il rendit l'ame „à son Créateur.“ C'était en 1603.

Avec le dix-septième siècle va commencer pour la Sorbonne une vie nouvelle: les théologiens se croiront obligés à motiver leurs censures: un commencement de discussion trouvera place à côté de l'invective: l'école a déjà quelque chose des façons plus douces de l'académie qui vient de naître. Richelieu, qui avait fondé l'Académie, voulut restaurer la Sorbonne. Le collège de Calvi fut acheté, démoli, et on vit s'élever à sa place une église dont le cardinal posa lui-même la première pierre, en mai 1633. L'architecte qui présida à cette construction fut le même qui, dès l'an 1629, avait commencé le Palais-Royal, Jacques Lemercier.

Richelieu fonda sa chapelle en proviseur de Sorbonne, premier ministre du roi de France. Tout l'intérieur a été renouvelé, mais le monument est le même. La façade qui regarde la place de Sorbonne a de la grâce et de l'élégance. Moins dégagée que celle du Val-de-Grâce des misérables maisons qui l'environnent, elle lui ressemblerait plus encore, si la révolution n'avait brisé dans leurs niches les statues qui les décoraient.

Les chapiteaux du premier étage appartiennent à l'ordre corinthien; ceux du second à un ordre composite; cette irrégularité a trouvé des critiques; c'est pousser loin le scrupule, quand on s'est déjà familiarisé avec le mélange du dôme oriental et de la colonnade grecque.

La façade de la cour n'a pas ce prétendu défaut de la première; élevée sur le modèle de celle de Saint-Pierre de Rome, son plus grand mérite est de rappeler humblement l'original à ceux qui l'ont vu.

Parvam Trojam simulataque magnis
Pergama.

Les détails que nous allons donner sur l'intérieur n'appartiennent pas tous à l'époque de Richelieu: plusieurs sont d'une date beaucoup plus récente.

Toutes les dalles étaient d'un marbre choisi. Le grand autel, construit d'après les plans de Bullet, était surmonté d'un tableau où F. Verdier avait, sur un dessin de Lebeau, représenté le Père Éternel. Plus tard, ce tableau fit place à un beau Christ de Michel Auguier. Sur les côtés on voyait une prédication de saint Antoine, par Coypel, et un saint Hilaire du même artiste. Quatre Pères de l'église, peints par Philippe de Champagne, se partageaient le dôme. Dans la chapelle de la Vierge était une statue de la mère du Christ, due au ciseau de Desjardins; et entre les pilastres de la nef on voyait celles des apôtres, ouvrages de Guillain et de Berthelot.

Dans la bibliothèque, qui s'était élevée jusqu'à soixante mille volumes, on allait admirer le portrait en pied et le buste en bronze du cardinal, un grand nombre de précieux manuscrits, et une sphère en bronze d'un travail précieux.

Lorsque Richelieu eut restauré tout l'édifice, et gravé au front de sa chapelle : *Deo optimo, maximo, F. Arm. cardinalis dux de Richelieu*, il déchira le rideau des noires maisons qui lui cachaient sa façade, et ouvrit la rue Neuve-de-Richelieu: enfin le jour où le czar Pierre vint rendre visite au tombeau du cardinal, remarquable ouvrage de Girardon, que la Restau-

ration a replacé dans l'église, le voyageur put lire dans l'épitaphe à côté du titre de premier ministre, dont la mort ne dessaisit pas Richelieu, le titre de proviseur de Sorbonne.

La Sorbonne a perdu, dans les guerres civiles, avec l'âpreté de sa parole quelque chose de l'autorité de son nom: d'un autre côté, à mesure que le théologien se rapetisse, le philosophe grandit au-dehors, et lorsque Descartes proclamera dans le monde le doute philosophique, Descartes dépassera déjà de la tête le syndic de Sorbonne et le recteur de l'Université. Descartes, ai-je dit? voyez naître à la suite Arnaud et Pascal, Buffon et Montesquieu.

J'ai lu quelque part que Descartes eut, en 1641, l'intention de faire agréer à la Sorbonne l'hommage de ses méditations. C'étaient comme deux puissances qui s'observent mutuellement, et qui font assaut de courtoisie avant la bataille. Mais la Sorbonne eut peur de cette pensée hardie tombée par une belle nuit, sous les murs de Prague, dans la tête d'un officier de vingt ans, et évita la dédicace. Elle eut du moins le bon esprit de se taire, et aux savants de la Hollande appartient la honte d'avoir persécuté le grand homme, comme à la Suède l'honneur de lui avoir marqué une place parmi les tombes des rois.

Vers ce même temps Arnaud consumait stérilement dans la querelle du jansénisme un génie prompt et facile, une dialectique puissante, qui, appliqués à la philosophie proprement dite, auraient merveilleusement secondé le mouvement intellectuel de l'époque. C'est à la théologie qu'il faut demander compte de tant d'éloquence perdue, de tant de savoir inutilement dépensé. On vit un jour jusqu'à soixante et dix docteurs se lever pour Arnaud. *Nous ferons venir tant de moines,* dit un des opposants, *que nous l'emporterons.* Que serait-il resté de ces grandes querelles, si de ce choc violent des doctrines n'eussent jailli *les Provinciales, la Ménippée* de Port-Royal.

Les démêlés de la Sorbonne avec le théâtre appartiennent à la littérature et par conséquent à mon sujet. La troupe de Molière s'était établie rue Guénégaud. Lorsqu'en 1674 le collège Mazarin fut livré à l'Université, les docteurs exigèrent l'éloigne-

ment des comédiens. Les voilà donc, les tristes comédiens, errant de rue en rue, à la recherche d'une maison qui accueillît *Phèdre* et *Tartufe*, le pauvre homme! on lit dans un écrit du temps l'histoire de leurs tribulations: „Le curé de Saint-Ger-„main-l'Auxerrois obtint qu'ils ne seraient point à l'hôtel de „Sourdis, parce que de leur théâtre on aurait entendu les „orgues de l'église, et de l'église on aurait parfaitement bien „entendu les violons. Le curé de Saint-André-des-Arcs ayant „su qu'ils songeaient à s'établir rue de Savoie, vint trouver le „roi, et lui représenta qu'il n'y avait bientôt dans sa paroisse „que des aubergistes et des coquetiers, et que si les comédiens „venaient, son église serait désertée. Les grands Augustins „présentèrent aussi leur requête: mais on prétend que les „comédiens dirent à sa majesté que ces mêmes Augustins, qui „ne voulaient point de leur voisinage, étaient fort assidus spec-„tateurs de la comédie, qu'ils avaient même offert de vendre „à la troupe des maisons qui leur appartenaient dans la rue „d'Anjou, pour y bâtir un théâtre, et que le marché se serait „conclu si le lieu avait été commode.“ Néanmoins défense fut faite aux comédiens de s'établir rue de Savoie. On voit bien que depuis un an Molière était mort sans laisser d'héritier.

Louis XIV avait si bien discipliné la pensée et la parole, que pour retrouver la Sorbonne il faut aller jusqu'à Montesquieu. Les théologiens tournèrent long-temps autour de *l'Esprit des Lois*, pour y découvrir quelque proposition mal sonnante. Enfin, au bout de deux ans, on parvint à en démêler dix-huit de ce genre; mais la réponse de Montesquieu devança la censure. „Ce qui me plaît dans ma défense,“ disait-il, „ce n'est „pas de voir les vénérables théologiens mis à terre, c'est de „les y voir couler tout doucement.“

La Sorbonne, réduite au silence par l'apologie de *l'Esprit des Lois*, se tourna vers Buffon. Elle lui envoya donc respectueusement un extrait de la Théorie de la terre, accusée de contredire sur quelques points le récit de Moïse: Buffon répondit par une rétractation équivoque, et la solitude de Montbard reprit son majestueux silence.

Mal à l'aise avec Buffon et Montesquieu, la théologie chercha à ses côtés sur qui elle appesantirait le poids de sa mauvaise humeur: elle alla droit à Marmontel, et s'essaya sur *Bélisaire* à attaquer l'*Encyclopédie*. L'*Encyclopédie* était pour elle une place forte qu'elle ne savait comment aborder; mais tout ce qui s'aventurait au-dehors était par elle arrêté au passage et censuré. Le 26 juin 1767, quinze propositions sur la Tolérance furent condamnées dans le roman de *Bélisaire:* mais le Parlement s'étant abstenu de prononcer, la censure n'arracha pas même du livre le privilège de Louis XV. Savez-vous comment furent défendues les propositions de Marmontel? Turgot écrivit en regard la prétendue vérité opposée à chaque phrase censurée. Turgot lui-même, à l'âge de vingt-deux ans, avait prononcé dans la faculté de théologie un remarquable discours sur les progrès de l'esprit humain.

La Sorbonne continua depuis à s'effacer lentement devant la Révolution, jusqu'au jour où elle acheva de disparaître dans la chute de tous les ordres religieux frappés de mort par le décret du 5 avril 1792.

Lorsque, le 30 novembre 1794, une loi de la Convention créa, sous le titre d'écoles normales, cette vivante encyclopédie de la science, on commença dans la Sorbonne un amphithéâtre qui ne fut pas achevé. Mais l'édifice de Richelieu n'échappa pas complètement au coup qui le menaçait. On établit dans son enceinte une fabrique de salpêtre, cet autre missionnaire de la propagande. Plus tard, Napoléon ayant voulu continuer le Louvre, en fit sortir les artistes que la vieille monarchie y avait pris pour ses hôtes, et leur donna un asile à la Sorbonne. Ils le conservèrent jusqu'en 1819, époque à laquelle ils se retirèrent pour faire place à une section de l'École de Droit. Le droit se réservant le chœur de l'église, en abandonna les chapelles aux quatre sculpteurs qui les occupaient; mais en 1822 l'art et le droit s'en allèrent enfin, laissant à Dieu son temple.

Ce fut alors que le gouvernement mit la Sorbonne à la disposition de l'Université. Inaugurés d'abord au Plessis par un discours ingénieux de M. Lemaire, les cours de la faculté

firent, en 1822, leur entrée en Sorbonne. La théologie n'était qu'une exilée qui venait frapper humblement à la porte de la maison paternelle où littérateurs, historiens et philosophes entraient en conquérants par la brèche qu'avaient faite à la muraille Descartes et Mirabeau.

Nommer ici tous les savants illustres que revendique la faculté des sciences, ce serait faire l'histoire de la plupart des grands travaux qui honorent notre âge. Un jour que notre ami Liadières ne fera pas de tragédies, nous l'inviterons à vous dire tout ce qu'il y a dans les recherches de M. Cauchy d'analyse souple et déliée, et dans celles de MM. Thénard, Dulong et Gay-Lussac de merveilleuse sagacité. M. Desfontaines ne quitte ses fleurs et ses arbres du Jardin du Roi que pour venir à la faculté causer arbres et fleurs, avec quelle bonhomie, vous le savez! Allez entendre M. Poisson, vous qui croyez Laplace descendu tout entier au tombeau; allez entendre M. Geoffroy-Saint-Hilaire, vous qui croyez la zoologie morte avec George Cuvier. Mais si quelque affaire importante vous appelle ailleurs, prenez bien garde à M. Pouillet, et méfiez-vous des séductions de sa parole.

Je voudrais bien parler de la faculté de théologie. Là aussi, sans-doute, il y a science et talent: mais pourquoi autour de ses maîtres ce silence et cette solitude? Où donc est ce jeune clergé sur qui doit reposer l'avenir du christianisme? Pourquoi n'est-il pas là, haletant, ému, comme nous, profanes du siècle, autour de nos profanes orateurs. Quand la poésie a soufflé sur le monde, le christianisme a eu ses poètes; pourquoi n'aurait-il pas ses philosophes, quand le tour de la philosophie est venu? Ah! laissez nos vieux prêtres aux malheureux qu'ils consolent de vivre, aux pauvres qu'ils aident à mourir: mais tous ces jeunes gens qui attendent dans les séminaires l'onction sainte du sacerdoce, qu'en faites-vous? Que ne viennent-ils apporter quelque jeunesse et quelque vie à cette faculté qui se meurt? Il s'élèvera peut-être du milieu d'eux quelque novateur assez ferme d'intelligence pour faire la science théologique plus rationnelle par la pensée, plus populaire par le langage.

Le christianisme est la vie morale des nations modernes: pourquoi n'en scrait-il pas aussi la vie intellectuelle?

La faculté des lettres attira bien vite la jeunesse des écoles à l'attrait de son enseignement. Ses leçons dépassèrent bientôt l'enceinte du Plessis, entraînant au grand jour à leur suite quelques noms nouveaux alors, aujourd'hui justement célèbres. C'était le vénérable Laromiguière, qui réconcilia dans son système les faits de la sensation avec les théories du spiritualisme, et dans son admirable style la simplicité originale de Descartes avec l'élégante précision de Condillac. C'était M. Royer-Collard, heureux apôtre parmi nous de cette sage école écossaise dont Th. Jouffroy a relevé le drapeau. Après Socrate, Platon, et le spiritualisme; après M. Royer-Collard, M. Cousin et l'éclectisme. C'était encore M. Guizot, bien jeune alors, mais qui, dès 1812, élevant déjà l'histoire à la hauteur du sacerdoce, ne put trouver dans son discours d'ouverture une flatterie pour Napoléon. La place de M. Villemain était marquée parmi ces maîtres de la parole; et il ne devait, comme eux, descendre de sa tribune que pour marcher avec eux aux leçons vivantes et à la pratique. J'avais hâte de saluer ces grands noms; car, dans les jours de révolutions, il faut pour rendre justice à ceux qui règnent, tout le courage que, dans les temps ordinaires, suppose la résistance au pouvoir.

Cet enseignement se continua au Plessis avec le même succès jusqu'en 1821, que l'école normale, frappée de mort violente, entraîna M. Cousin dans sa chute: l'année suivante la Sorbonne ouvrit son sein aux facultés.

M. Guizot venait de s'éloigner, laissant à son auditoire une preuve éclatante de sa reconnaissante sollicitude, dans le choix de son successeur, M. Aug. Trognon. Ce fut M. Trognon qui le premier fit entendre aux murs de la Sorbonne, bien étonnés sans-doute d'un pareil langage, la voix sévère de l'histoire. Certes, il était beau ce jour-là, de venir publiquement annoncer à la France qu'on allait aborder de face le berceau de sa monarchie, sans pitié pour la flatterie des systèmes, comme sans ménagement pour ceux à qui les systèmes profitent. Savez-

vous beaucoup de pages qui racontent avec cette énergie pittoresque l'invasion des Barbares? „Amenés par le pillage, „ils semblaient n'avoir un instant reposé leur course que pour „attendre ceux auxquels ils avaient montré le chemin. Tous, „par la fierté mâle de leurs traits, par l'audace grossière de „leur langage, à côté de la muette stupeur des sujets romains, „présentaient déjà le contraste des races anciennes et des races „nouvelles, des peuples qui finissent et des peuples qui com- „mencent. Enfin, la barrière du Rhin, dès long-temps impuis- „sante, est franchie sans retour. C'est un spectacle désolant, „mais toutefois digne d'intérêt, que celui de l'arrivée tumultueuse „des Barbares, qui se pressent et se poussent en quelque sorte „les uns les autres à travers la vaste étendue des dix-sept „provinces gauloises.“ A cette parole, si vive, si intelligente du passé, tout l'auditoire applaudit. Il venait de reconnaître le précurseur de cette jeune et puissante école historique, qui, deux ans plus tard, allait nous donner le récit de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Nous savons tous, hélas! pourquoi Thierry garde le silence. Mais M. Trognon a-t-il acheté au prix de la même infortune le triste droit de taire à la France ce qu'il sait de la France et de ses naissantes destinées?

L'orateur terminait ainsi: „Sachons, jeunes gens, mettre „partout notre conscience, partout respecter la vérité, la „rechercher à sa source la plus haute, la plus pure, la plus „sacrée, ne reculer jamais devant ses conséquences, et les „réaliser dans les plus importantes comme dans les moindres actions „de notre vie. Rejetons loin de nous les frivolités, retirons- „nous dans de graves études et de sévères méditations; as- „pirons de bonne heure à tout ce qui fait la gloire de la „virilité, et, dignes alors des temps où nous vivons, peut-être „le présent se roposera tranquillement sur nous du soin de „l'avenir.“ L'année suivante le cours fut suspendu.

Alors pour la nouvelle Sorbonne comme pour la France commencèrent les années du deuil et du découragement: elle aussi se couvrit du voile des veuves, veuve de ses philosophes,

de ses orateurs, de ses historiens. Quelques maîtres épargnés çà et là achevèrent à demi-voix le texte inoffensif de leurs leçons. Mais comment ne se trouva-t-il personne pour dénoncer au pouvoir l'indépendance de M. Leclerc: nul, en ces mauvais jours, ne salua de plus de vœux l'espérance d'un meilleur avenir.

Cependant M. Villemain, long-temps éloigné de la faculté par une maladie cruelle, venait d'y reparaître et la foule avec lui: ce retour était comme la promesse de celui de MM. Guizot et Cousin; dans la pensée de l'auditoire ces deux noms venaient s'associer au triomphe de M. Villemain: ce fut un beau jour que le 8 janvier 1827. Il fallait voir se presser sur les bancs cette foule de jeunes gens venus de toutes les provinces, et à qui leurs aînés avaient appris à compter le cours d'éloquence parmi les enchantements de Paris. Ému lui-même de l'émotion de ses auditeurs, l'orateur fut véhément, spirituel, coloré: sa parole eut de l'entraînement pour les ames jeunes, des pensées fortes pour les esprits sévères. Il esquissait à grands traits la physionomie du dix-huitième siècle, empruntant tour-à-tour pour les peindre le langage de ses grands hommes, Voltaire avec Voltaire, Jean-Jacques avec Jean-Jacques. Je retrouve dans ma mémoire avec des lambeaux de ce discours jusqu'aux intonations de la voix qui le prononçait. „Nous choisirons, disait „l'orateur, parmi les écrivains formés à l'école de Voltaire „quelques-uns de ces philosophes qu'on appelle encore aujourd'„hui les encyclopédistes, et qui seraient morts ignorés s'ils ne „s'étaient réunis pour être puissants. Nous parlerons de „Dalembert, d'Helvétius, de Diderot, qui cacha la hardiesse „de son esprit dans ses théories littéraires que les Allemands „ont recueillies avec amour; nous laisserons tomber les „autres.

„Nous imiterons cet empereur romain à qui on voulait „ouvrir les sépultures des rois d'Égypte, et qui répondit: Je „veux voir des rois et non des sépulcres. Et nous aussi nous „chercherons les rois de la pensée, et nous laisserons dans „leur obscurité ces écrivains ensevelis dans le recueil volumi-

„neux de leurs œuvres: nous voulons voir des rois et non des „sépulcres."

Chaque séance amena tour-à-tour Massillon, d'Aguesseau, Rollin, Vertot, Lesage, Fontenelle. Puis, à l'occasion de Lesage, M. Villemain remontait à l'origine du roman: „Le „peuple arabe est né conteur, disait-il; il n'est pas rare de „voir une caravane s'arrêter le soir, au pied d'un palmier, dans „le désert, pour écouter une histoire de quelque génie de la „solitude. Les Arabes se rangent en cercle, tenant encore „sous leurs bras la bride de leurs chevaux: les chameaux eux-„mêmes, sans être soulagés de leur charge, se penchent sur „leurs genoux de devant, et les Européens silencieux et impa-„tients se tiennent à l'écart derrière les Arabes: alors un con-„teur élève la voix; c'est souvent le plus simple et le plus „pauvre de tous: il raconte et les visages s'animent. Tantôt „il se fait un silence aussi grand que celui du désert; tantôt „on entend des sanglots, tantôt de bruyants éclats de rire, et „les chevaux eux-mêmes alongent leur tête en avant, comme „pour demander le sujet de cette grande joie: le conteur „reprend son récit, il raconte une demi-nuit, il conterait jusqu'à „l'aurore, il conterait encore après le lever du soleil, s'il ne „fallait arriver au but de la caravane." Voici deux exemples bien divers de l'improvisation de M. Villemain: elle est vive, naturelle, éloquente. L'écrivain compose son style, nuance ses couleurs, tempère les tons trop vifs, échauffe ceux qui n'éclatent pas assez à son gré. Le charme de la parole improvisée est précisément dans l'heureuse confusion de tous les tons, de tous les langages. La théorie des styles n'existe pas pour l'improvisation: continuelle métamorphose de la pensée et de la forme, elle s'emporte à travers toutes les passions, arrive inattendue au sublime, se joue capricieusement dans les ingénieuses lenteurs du récit, trouve, sans y prétendre, la grâce et l'à-propos. L'inspiration lui arrive de tous les côtés. Ainsi va l'improvisation, ainsi M. Villemain. Ce que nous en avons cité n'est imprimé nulle part. Le reste de ses leçons est dans toutes

les mains, et l'esprit de son enseignement a passé dans son successeur.

M. de Vatisménil, en arrivant aux affaires, ramena à la faculté les proscrits de M. de Corbière. Il y eut dans l'empressement qui accueillit leur retour je ne sais quoi de touchant et presque de filial. La génération nouvelle ne connaissait MM. Guizot et Cousin que par le souvenir sympathique du coup qui les avait frappés. Elle ne les avait jamais vus; ce n'étaient pour elle que deux beaux noms couronnés de la double auréole du talent et de la persécution. Aussi lorsqu'ils parurent, on eût dit que sur ces deux visages tous les regards cherchaient avec émotion les traces de tant de combats livrés pour la liberté. Les belles leçons qui suivirent, chacun a pu les lire ou les entendre; nous essaierons seulement d'y saisir le caractère de l'improvisation.

M. Cousin parle debout; il y a déjà de l'orateur dans cette attitude. D'abord il promène quelque temps son regard sur son auditoire. Sa parole est lente, inégale, sa voix sourde, son œil calme, ses bras immobiles. Peu-à-peu cette voix vibre, ces bras se détachent, cet œil s'anime, cette parole se précipite; le poète est venu. Avant d'aborder directement la question qui doit l'occuper, M. Cousin la façonne entre ses mains, l'idéalise en quelque sorte. Puis ainsi faite, il la promène, et vous avec elle, de système en système avant de s'arrêter à celui qui doit l'expliquer et la résoudre. Puis il l'affuble ou la dépouille à son gré du manteau de toutes les écoles; il vous la fait tour-à-tour grecque, romaine, allemande, écossaise, française enfin, jusqu'à ce qu'il arrive à la solution définitive, celle qui concilie toutes les autres, la solution éclectique. Pour moi, je l'avouerai, en écoutant cet homme qui, dans un siècle où le théâtre même laisse les ames froides, passionne le syllogisme jusqu'à la haute éloquence et la métaphysique jusqu'à la poésie, j'ai pour la première fois compris la renommée d'Abeilard et l'enthousiasme de ses contemporains.

Autre chose est de M. Guizot: si M. Villemain se laisse

gagner souvent aux habitudes de l'orateur et M. Cousin aux vives allures du poète, M. Guizot a plutôt quelques traits du philosophe antique. Il ne prophétise pas, il enseigne en causant; il sait d'où il vient, il dit où il va. Il n'a pas l'enthousiasme qui subjugue, mais la conviction qui attire. Il vous apporte plus de doutes que de solutions; mais de ce doute qui, en vous rendant incertain, ne vous laisse jamais indifférent à la vérité: nul ne sait avec une plus ingénieuse sagacité dégager la réalité historique des passions qui jadis l'ont altérée dans sa source et des préoccupations qui aujourd'hui la défigurent dans ses conséquences: je ne sais si s'est rencontrée quelque part au même degré cette naturelle éloquence qui naît du rapide enchaînement des idées et de la limpide précision du langage. L'expression de M. Guizot est facile, ouverte, loyale, si l'on peut ainsi parler. Il n'y a dans le détail qu'abandon et simplicité, et cependant se fait sentir dans la liaison de l'ensemble une saisissante unité qui vous envahit et vous pénètre.

Les trois maîtres, par une heureuse harmonie de leur pensée, prenant la France pour point de départ et pour but, arrivèrent le même jour à la charte qui devait bientôt les appeler à sa défense sur un autre champ de bataille. La politique les rendra-t-elle quelque jour à l'art: il est permis d'en douter; mais qu'importe? ce que les maîtres ont commencé les disciples l'achèveront; le manteau d'Élie est demeuré aux mains d'Élysée.

Me voici arrivé au terme de ma tâche: j'ai raconté les longs jours d'une institution autrefois célèbre, maintenant déchue de sa gloire. Fondée par le christianisme, la Sorbonne en a altéré le souffle en le mêlant aux passions des hommes: elle a péri; le christianisme lui a-t-il survécu? question étrange qu'on ose se faire de notre temps, lorsque le christianisme est encore au fond de nos mœurs, au fond de nos arts, au fond de nos ames! Appelez-le religion hier, aujourd'hui morale, et pour demain trouvez-lui quelque autre nom si bon vous semble: c'est toujours le christianisme! c'est à lui maintenant que ramène le

doute scientifique, à lui que vient aboutir toute histoire consciencieuse, toute politique libérale, toute philosophie complète. Avant juillet 1830, le christianisme allait devenir un pouvoir humain; il restera une religion divine. La restauration l'avait courbé vers la terre pour l'associer aux choses de ce monde; isolé à jamais des affaires, voici qu'il se redresse vers le ciel!

Antoine DE LATOUR.

UNE REPRÉSENTATION A BÉNÉFICE.

Une représentation à bénéfice! Que c'est une douce chose, et combien la pensée en est gracieuse et riante pour ces êtres rares, pour ces artistes favoris qui, toute leur vie, ont possédé, ont enchaîné le public de leur théâtre; gens à qui leur théâtre doit de n'être pas mort, de vivre riche et glorieux! Heureux, cent fois heureux ceux-là qui mènent, et remuent, et gouvernent tout; qui sont plus directeurs que le directeur; ceux-là pour qui jamais la caisse n'a fermé sa porte, ni baissé son guichet; pour qui les feux et les suppléments de feux,*) les congés et les rachats de congés, les primes, les augmentations, les gratifications ont toujours été des choses familières, des résultats naturels! Pendant cette carrière si belle, ils ont compté leurs succès par leurs rôles. Tous leurs rôles, ils les ont fait faire. On les a faits exprès pour eux; et quoique faits

*) Ce qu'on appelle *feux* et *suppléments de feux* est la médecine préservative des théâtres. C'est une somme quelconque donnée à l'artiste par chaque représentation, sans préjudice de ses appointements annuels ou mensuels. On n'imaginerait pas le merveilleux effet de ce système d'encouragement sur l'état physique des artistes. Les migraines, les vapeurs, les enrouements, n'existent plus dans les théâtres où l'on fait usage de *feux*.

Le *feu* varie de *vingt sols* à *deux cent cinquante francs*.

exprès, ils les ont refusés quand ils l'ont voulu! On a coupé, taillé, châtré, alongé, raccourci, élargi, rétréci les pièces à leur fantaisie! Ils vous ont dit, à vous, auteur: „Je ne veux pas paraître dans le premier acte;“ et vous avez refait votre premier acte! Ils ont dit à leur directeur: „Je ne veux pas de ce dénouement-là, parce que je n'y produirais pas d'effet;“ le directeur a répondu: „C'est juste.“ Puis il est venu à vous, auteur; il vous a dit: „Mon cher, votre dénouement n'est pas bon;“ et vous qui compreniez très-bien, mais qui vouliez absolument être joué, avez répliqué tout uniment: „Je l'arrangerai comme on voudra! „Et l'art s'est perdu. Et les auteurs sont devenus les bourreaux de leurs œuvres. Et le public les a sifflés, sifflés à outrance, les malheureux! Tandis que le grand artiste grandissait toujours, devenait un colosse, et faisait dire de lui: „Quel talent! Quelle intelligence! Comme il sait tirer parti de ce rôle absurde! En vérité, c'est lui qui fait les pièces!“

Pour ceux-là, une représentation à bénéfice n'a rien de pénible, rien d'humiliant, rien de honteux. Tout en elle est doré, parfumé, ravissant. C'est le bouquet d'un feu d'artifice. C'est la fête bruyante et folle du soir après une longue journée sans orages, toute brillante de joies, toute parsemée de gloires. C'est le billet gagnant à la loterie. C'est un concert, un spectacle qu'ils donnent, et auquel le public se glorifie d'être appelé, s'honore de payer chèrement sa place. Heureux, cent fois heureux les grands artistes!

Cette représentation si piquante, si ingénieusement arrangée, dont le curieux programme retentit inséré dans tous les journaux, resplendit affiché dans toutes les rues, ils n'ont pas eu de peine à la bâtir, croyez-le! Tous les grands artistes sont frères et amis, voyez-vous. Ils s'embrassent et se tiennent, et se poussent, et se lancent, et se produisent mutuellement. Ils forment entre eux une sainte-alliance pour l'éternelle petitesse des autres. Il n'y a personne qui soit aristocrate comme eux. Les grands artistes boivent et mangent, et jouent, et font la débauche ensemble; mais seulement ensemble. Jamais les

petits n'en sont. Les miettes de tels festins seraient déjà trop pour ces pauvres petits ! Ils se tutoient tous indistinctement, petits et grands, parce que c'est l'usage. Mais je voudrais que vous eussiez vu comme moi ce qu'il y a de méprisant dans le tutoiement d'un grand artiste à l'égard d'un petit. Il vous semblerait entendre M. Odillon-Barrot user de ce familier langage envers un avocat reçu d'hier. Car il n'y a pas loin de la vie des avocats à celle des acteurs.

Ceci, qui est la vérité, vous explique l'extrême facilité avec laquelle un acteur célèbre, aimé du public dont il a long-temps fait les plaisirs, aimé des auteurs dont il a long-temps fait les succès, peut se composer une éblouissante représentation pour le jour de ses adieux, vrais ou faux, à ce monde qui pleure en le voyant partir : (notez bien que j'entends seulement parler ici des représentations à bénéfice considérées comme représentations de retraite). Ceci vous explique en même temps, et vous voyez déjà la morale de mon chapitre, les immenses difficultés, les insurmontables entraves que doit rencontrer un pauvre diable pour se faire, à son dernier jour, un ennuyeux et insignifiant spectacle. A l'appel de l'acteur célèbre, ses camarades des autres théâtres accourent en foule, avec d'autant plus d'empressement que tous, plus ou moins jaloux de lui, se réjouissent de sa retraite au fond de leur cœur. Tandis qu'à la prière du pauvre petit, dont personne n'est jaloux et que personne ne craint, c'est à-peine si quelques voix daignent répondre. Pourtant son spectacle coûte aussi cher que l'autre. Car n'allez pas vous imaginer que tout soit bénéfice dans une représentation à bénéfice. Il y a fort à dépenser, fort à rabattre. Eh bien, là encore se trouve une foule de chances de plus pour le grand que pour le petit. Le premier peut assez clairement d'avance calculer son profit, tandis que l'autre est obligé de tout confier au hasard. Pauvre petit!

Je laisse de côté ces hautes solennités dramatiques qui font époque dans les annales d'un théâtre et dans l'Almanach des Spectacles. Il n'entre pas dans mon plan de rappeler ici les fêtes magnifiques données aux Fleury, aux Nourrit, à madame

Gardel, à mademoiselle Mars, à mademoiselle Sontag, etc. Je ne veux m'occuper que des bénéfices ordinaires, pauvres représentations, que je distinguerais volontiers des autres par le titre de *représentations à perte*.

Voici-à-peu près comment les choses se passent.

Les hommes de génie sont rares, quoi qu'on dise, et dans les arts tout comme en politique, tout comme en science, tout comme ailleurs, on trouve cent esprits vulgaires contre un esprit transcendant. Je prends donc dans la foule des acteurs un homme estimable, laborieux, exact; attentif aux reproches qu'il évite tant qu'il peut ; disposé le mieux du monde à bien faire ; mais incapable de ces hardiesses, de ces innovations audacieuses qui lancent un nom dans les cieux quand elles réussissent. Cet homme a joué la comédie avec conscience et religion durant vingt-cinq ou trente ans : il a presque toujours compris ou cru comprendre les personnages qu'il représentait : il est allé souvent jusqu'aux intentions de ses auteurs, quelquefois plus bas, jamais plus haut. Il a suivi avec respect les traditions des maîtres de la scène : *jeune premier*, il a crié fort telle scène que le fameux *** criait fort avant lui; *financier*, il a pris du tabac et frappé du pied là où l'inimitable *** prenait du tabac et frappait du pied jadis; *père noble*, *ganache*, il a donné le coup de canne, et dérangé sa perruque, et fait la moue, et grossi les yeux comme faisait dans son temps le célèbre ***. Et tout doucement ainsi, acteur doctrinaire, en dépit des moqueries de ses jeunes camarades, l'oreille close aux enseignements des réformateurs de la scène, il est arrivé au bout de sa carrière, chérissant ses coulisses, honorant sa femme, et donnant à ses enfants toute l'éducation que ses faibles appointements lui permettaient. C'est un homme généralement aimé, dont la conduite n'a jamais donné prise à la médisance; un peu bavard, très arriéré, mais bon par excellence, obligeant, serviable et surtout utile à son directeur; car il possède une mémoire de fer, et son amour-propre, tout immense qu'il soit, ne va pas jusqu'à lui faire refuser les rôles qui ne sont pas de son emploi, et dont personne n'a voulu.

L'heure de la retraite a sonné pour ce digne homme. Il sait cela. Le directeur aussi. Mais ni l'un ni l'autre n'en parlent. Ils attendent toujours. — Je suis encore solide, dit l'un. — Il peut encore aller, dit l'autre. Un an, deux ans, dix ans se passent. L'acteur tombe malade. On le remplace. Il guérit. Mais il n'a plus d'emploi, et d'ailleurs, comment pourrait-il jouer encore? Voix, embonpoint, mémoire, jambes; la maladie a tout perdu, tout dévoré. Il est fini. Il ne le croyait pas; mais on le lui a dit tant de fois que son amour-propre s'est enfin révolté. Un soir il est allé trouver son directeur, et lui a dit: — Puisque décidément je ne vous suis plus bon à rien; puisque vous m'avez préféré un jeune homme (son successeur frise la cinquantaine), je viens prendre mon congé, et fixer avec vous l'époque de ma représentation à bénéfice.

Le directeur a répondu convenablement. Il a témoigné du regret. Il a serré la main de son vieil artiste. Il a pleuré avec lui. Il a blâmé le vice des règlements de son théâtre qui n'accordent point de pension de retraite. Il a pris jour pour arranger la représentation désirée. Il s'est engagé à faire tout ce qui dépendrait de lui pour qu'elle fût aussi fructueuse que brillante. Il a parlé enfin comme un directeur doit parler en pareil cas.

Cependant le vieil acteur commence ses démarches. Il va voir tout le monde, et tout le monde lui promet. Tout le monde se confond en amitiés pour lui, en marques d'intérêt pour sa famille. Il déjeune chez le premier rôle, et dîne chez la jeune mère. Les directeurs des différents théâtres qui doivent concourir à sa représentation le reçoivent affectueusement. Ils s'étonnent que le moment soit déjà venu; ils lui auraient donné dix années encore de travaux et de succès. Il rentre chez lui transporté, confus, attendri, et la nuit, il bâtit avec sa femme mille beaux projets sur la recette du grand jour.

Vous avez vu *le Bénéficiaire* de M. Théaulon? C'est la nature prise sur le fait.

Huit jours se passent. Il en reste autant pour arriver au quantième désigné. Le vieil acteur a reçu cinq ou six lettres.

L'une apprend au pauvre homme que le directeur de l'Opéra refuse le ballet qu'il avait promis, parce que, deux jours après sa représentation, il doit y en avoir une autre au profit de M. ***, ancien artiste de l'Académie royale de musique. La seconde le contriste en lui disant que son camarade de la Comédie-Française s'est retiré à la campagne pour un mois, à la suite d'une querelle avec ses co-sociétaires. Les autres lettres lui apportent d'autres désappointements.

Alors la fièvre prend le vieil artiste. Il retourne à son directeur. Il retourne à tout le monde. Il presse, il prie, il conjure. Sa femme presse, prie, conjure avec lui. Ils s'humilient tous deux, ils s'abaissent pour solliciter une grâce qu'ils paieront, pour implorer une faveur souvent plus productive à celui qui l'accorde qu'à celui qui la reçoit. Les larmes aux yeux, les voilà qui racontent leurs peines, et leur gêne, et leur misère. Les voilà qui se font petits, tout petits, presque aux genoux de ce superbe roi de la scène, qui les écoute à-peine; oubliant, l'ingrat qu'il est, que le pauvre vieillard qui pleure l'a pris jadis tout obscur, tout ignoré, pour le poser sur les planches d'un théâtre, et lui ouvrir l'heureuse carrière qu'il parcourt si orgueilleusement. Enfin, quand il a bien joui de sa toute-puissance, quand il a bien vu le vieux drame de nos pères ainsi prosterné devant le drame nouveau, il sourit et laisse tomber avec majesté ces mots consolateurs: — Eh bien, je jouerai.

A cette pénible visite en succède une autre plus pénible encore. Parmi les lettres d'hier, il y en avait une de cette actrice bien-aimée, dont le nom écrit sur l'affiche a toujours une vertu attractive à laquelle le public ne sait point et ne veut point savoir résister. Elle aussi a menacé de son absence. Le directeur lui a fait une sottise dernièrement. Il a donné à une autre femme un rôle évidemment pensé, tracé, écrit pour elle. Ce procédé l'a indignée. Elle a juré de ne pas remettre le pied au théâtre, et de plaider pour la rupture de son engagement. Comment vaincront-ils, les pauvres gens, cette répugnance d'amour-propre? Quel spécifique possèdent-ils à pouvoir guérir cette profonde blessure faite à la sensibilité délicate

d'une femme, à la dignité susceptible d'une artiste? Tous deux sont découragés. Tous deux hochent la tête en montant l'escalier. Tous deux ont peur, et tremblent, et se désespèrent en saisissant le cordon de la sonnette qui résonne timidement à leur timide secousse. On vient ouvrir. Une porte est vite retombée derrière la femme de chambre qui les reconnaît et leur dit avec fermeté: — Madame n'y est pas. — Ah, mon Dieu! répond en frissonnant le vieux comédien, la portière nous avait cependant affirmé que *** (il dit le nom tout court, comme cela se fait entre camarades) n'était pas encore sortie. — La portière ne sait ce qu'elle dit. — C'est bien malheureux . . . . Savez-vous à quelle heure elle rentrera? — Non: réplique avec compassion la femme de chambre, tenant toujours le pêne de la serrure. — Est-ce que nous ne pourrions pas attendre un peu ici? — Oh non! madame est allée à la campagne, et si elle rentre aujourd'hui, il sera bien tard. — Ah, mon Dieu! répètent les deux infortunés.

Comme ils parlaient ainsi, un éternument mal étouffé retentit dans la pièce voisine. Le vieux comédien, qui sait toutes ces choses-là par cœur, s'écrie: — Elle est là! elle est là! je la reconnais. La femme de chambre rit. Sa maîtresse sonne. Ils entrent. — Dieu vous bénisse, dit le pauvre homme en baisant la blanche main qu'on lui présente, et s'asseyant avec son épouse sur un superbe divan.

La négociation commence. Que de difficultés! que de prières! que d'opiniâtres refus! quelle longanimité d'une part, et quel emportement de l'autre! Elle éclate, la grande actrice, elle tonne en foudroyants anathèmes contre la grossièreté de ce directeur stupide qui ose mettre à sa hauteur, l'indigne! une femme à-peine venue de province, l'être le plus lourd, le plus gauche, le plus maniéré . . . jolie créature, oui! mais statue, mais pantin, mais marionnette, qui ne sait ni marcher, ni se tenir, ni parler, ni se taire, ni rire, ni pleurer. Et confier à cet automate sans larmes et sans cœur un rôle plein de poésie, un rôle tout de larmes et de cœur! un rôle, le plus beau de

tous les rôles! un rôle comme on n'en a jamais joué, qui aurait été son triomphe, à elle!

— Oh! ne me parlez plus de cet homme, s'écrie l'artiste irritée. J'aimerais mieux me faire servante, voyez-vous! que de jamais jouer sur son théâtre, tant qu'il y sera.

— On a répété la pièce hier, dit le vieux comédien.

— Ah? Eh bien! comment trouvez-vous cette femme?

— Mauvaise. Elle a mal dit tout le cinquième acte.

— Je le crois bien! Ce beau cinquième acte, cette situation si poignante! Est-ce que c'est à sa portée, cela! Ces cris de femme et de mère, où les prendrait-elle? où?

Et la voilà qui se lève, la sublime actrice! la voilà qui dit ce beau cinquième acte, qui jette aux trois spectateurs de sa chambre cette situation si poignante, ces cris de femme et de mère! Et voilà que le vieux comédien, si vieux de rôles et de planches, que sa femme, que l'autre femme pâlissent, et pleurent, et se transportent, et s'écrient. Jamais rien de si admirable ne s'était vu.

Cette scène ravissante achevée, le vieil acteur saute au cou de sa camarade. Il prend son chapeau, il court au théâtre, voit son directeur, lui parle, lui dit ce qu'il vient d'entendre. Sa chaleur, son enthousiasme se communiquent. Le directeur est subjugué. Il écrit à l'actrice pour lui offrir le rôle. Le bon homme revient haletant, suffoqué d'émotions et de bonheur. L'actrice lit, et dit: — Je n'en veux plus. Que cette femme le garde!

— Et moi, demande le vieillard atterré?

— Je jouerai dans votre représentation.

Voilà donc deux difficultés vaincues, deux barricades prises. Hélas! c'était le plus facile, cela. Le reste est bien autre chose. Le reste est impossible. Ce ne sont plus des rebuffades, des brusqueries, des brutalités qu'il va trouver maintenant. Ce sont des portes fermées; des portiers qui ne l'ont jamais vu; des domestiques qui ne savent pas comment il s'appelle. — Allez au théâtre, lui dit-on. Au théâtre, ces messieurs et ces dames sont en répétition, en lecture, en collation, en distribution, en

correction ; que sais-je, moi! On sait pourquoi il vient; on se sauve, on le fuit, on lui échappe. En parlant à l'un, il manque l'autre. Il appelle celui-ci, qui passe sans répondre. Il salue celui-là, qui ne fait pas semblant de le connaître. — Mon cher, je n'ai pas le temps. — Mon cher, je ne peux pas. — Mon cher, reviens demain. — Mon cher, je suis malade. — Mon cher, vois le directeur. — Mon cher, tu es fou d'avoir choisi un tel jour. — Tu n'auras pas une ame. — Une chaleur! Vois donc le thermomètre. — Vingt degrés au-dessus de zéro! — Crois-moi; remets les choses à un mois.—Mais je ne peux pas!—Alors, tant pis.

Pauvre bénéficiaire, va!

Il sort de ce théâtre. Il entre au café des Variétés. En voici un qui vient à lui: — Bonjour. Eh bien! comment va ton affaire? — Mal. — Mal? — Oui . . . Enfin, si je ne peux pas avoir le Gymnase, j'aurai toujours le Vaudeville. — Le Vaudeville! ah çà, tu perds l'esprit? — Comment? — Si tu as le Vaudeville, tu ne peux pas avoir les Variétés — Ah bah? — Tu ne sais donc pas que les directeurs sont à couteaux tirés? — Ah, mon Dieu! — Il faut remettre ta représentation, il n'y a pas à dire.

Et partout c'est de même. Partout on lui dit de renvoyer la fête à un autre jour. Ils savent pourtant bien, les méchants, que ce n'est pas possible. La date est prise, c'est fini. Le directeur du théâtre a fait ses dispositions. Déjà trois fois, au bas de l'affiche journalière, le public a lu: *Tel jour, représentation extraordinaire au bénéfice et pour la retraite de M. ***, après trente-cinq ans de service, etc.* Huit ou dix loges sont déjà louées!

C'est ainsi qu'après quinze jours d'atroces alternatives, quinze jours qui l'ont vieilli comme quinze ans, qui l'ont cassé, usé, brisé plus que tous ses travaux; quinze jours d'enfer, de torture, de damnation; quinze jours qui ont vu toutes les gradations du désespoir: c'est ainsi, dis-je, que le vieux comédien arrive au moment fatal. Oh! que ce moment lui semble horrible, vu de si près! Jadis, c'était là son rêve chéri, c'était l'étoile qui le guidait, c'était sa croix d'honneur! Jadis, l'idée

de cette représentation enchantait son cœur, s'offrait à lui entourée de riantes images, toute luisante d'or, toute couronnée de fleurs. Qu'est-ce à-présent que cette idée? Regarde-la, pauvre artiste! Comme la voilà creuse, apauvrie, fanée! Comme les illusions de ta longue vie se sont vite envolées, n'est-ce pas? Comme tous tes projets d'homme et de père, comme tous tes châteaux en Espagne tombent, et s'écroulent, et s'abîment les uns sur les autres! Il tient son affiche dans ses mains tremblantes; son affiche qu'il a voulu bien grande et qui l'effraie à l'heure qu'il est, car l'imprimeur vient d'envoyer son mémoire avec. Qu'y a-t-il sur cette affiche? une vieille pièce de son théâtre; une pièce qui compte deux cents représentations; une pièce que tout le monde a vue, que tout le monde sait, qui a fait cinq cents fr. la dernière fois. Les deux grands artistes jouent dans cette pièce; c'est vrai: ils y sont admirables tous deux . . . Mais ce public si blasé, si grand seigneur, si avide d'émotions neuves; ce public que l'on gâte tous les jours davantage, à qui l'on sert en une soirée maintenant plus de terreurs, et de cris, et de fureurs, et de larmes, et de sang qu'il n'en fallait jadis pour vingt soirées; ce public, voudra-t-il de cette pièce? Paiera-t-il double pour la voir? Payer double! parce que c'est le vieux comédien qui s'en va! Qu'est-ce que fait au public la retraite du vieux comédien? Après lui un autre. Sa retraite est un grain de sable, un caillou de moins au fond de la rivière. Entré sans bruit à ce théâtre, il y a vécu trente années sans bruit, le vieillard: est-il donc nécessaire qu'il fasse du bruit pour sortir? Oh! non. Le public se met à devenir ingrat, et ce n'est pas pour le pauve homme qu'il aura des retours de reconnaissance.

Quel mauvais spectacle! quelle pitoyable représentation! Avant le vieux drame, une vieille comédie de Molière. Après, une pièce grivoise, la plus râpée de toutes. Dans les entr'actes, des solos de flûte et de hautbois, des romances au piano; et pour finir, un ballet du père Blache. Jolies choses, vraiment, pour emplir une salle avec les prix doublés!

Puis, le voilà qui calcule et qui s'épouvante de son calcul:

— Loyer de la salle, quinze cents francs. C'est pour rien, le directeur l'a dit; il aurait pris dix-huit cents francs à un autre. — Frais d'artistes, d'orchestre, d'affiches, d'instruments, de voitures pour messieurs et mesdames des autres théâtres; six cents francs. — Droits d'auteur et tous les autres droits; trois cents francs. Total; deux mille quatre cents francs. *Deux mille quatre cents francs!* Ce chiffre le fait pâlir; il lui hérisse les cheveux. — Jamais nous n'irons là, s'écrie-t-il!

Vingt fois, depuis le matin, il a visité le bureau de location. Quelques loges par-ci par-là; quelques stalles; une cinquantaine de places de balcon et de galerie; des riens enfin. Et deux mille quatre cents francs à prélever sur la recette! Il ne peut plus tenir en place: la tête lui brûle, son cœur bat à le tuer; il court, il va, il se désole, il pleure, il est fou! On commence à le plaindre pourtant! On a presque pitié de lui. On essaie de le rassurer. On s'épuise en consolations, en comparaisons, en tous ces lieux communs, stupides, qui aigrissent, qui irritent, qui mettent hors de soi. Lui, pour toute réponse, montre le bureau vide, l'affiche au mur, et le ciel! Car le ciel aussi conspire contre le pauvre artiste: le ciel! Ce matin, le temps était sombre, chargé de gros nuages; nuages d'or pour lui! Il aurait tant besoin de pluie et de boue; il lui en faudrait tant que les Tuileries, et les Champs-Élysées, et les boulevarts, et toutes les promenades fussent impraticables! Mais voilà qu'une légère pluie est tombée; elle a rafraîchi l'air, abattu la poussière, et le soleil brille radieux dans le ciel pur, bleu, magnifique à voir!

L'heure a sonné: les bureaux sont ouverts. Il est d'abord venu beaucoup de monde, et le front du bénéficiaire commençait à s'éclaircir; mais bientôt l'affluence s'est ralentie. Puis, ceux qui venaient demandaient le prix, et quand on le leur avait dit, ils lorgnaient l'affiche, et ne trouvant dessus rien qui leur parût assez beau pour tant d'argent, ils passaient.

Il n'y aura pas deux tiers de salle! Il y aura moitié tout au plus. Que de loges resteront vides! Comme cette représentation aura mauvaise mine! Le directeur avait raison de vou-

loir envoyer des loges aux journaux. Les journalistes, c'est de beau monde; cela garnit bien une salle. Il n'a pas voulu, lui: il a gardé ses loges en dépit de la colère du directeur qui lui disait: „Je sais bien que vous n'avez pas besoin des journaux vous! mais moi, j'en ai besoin, et s'ils n'ont pas de loges demain, ils abîmeront mon théâtre au premier ouvrage nouveau. Mais que vous importe! vous êtes si égoïste!"

Égoïste! oh! cette épithète charge la conscience de l'artiste comme du plomb.

Il n'est pas dans la salle, le pauvre homme; il n'est pas dans la rue non plus: il voudrait bien n'être nulle part; mais sa place est marquée sur la scène, aux coulisses. Il faut qu'il reçoive ses bons amis, ses bons camarades. Il faut qu'il salue, qu'il remercie, qu'il complimente, qu'il soit aimable, gai, empressé, galant. — Un tabouret à madame. — Un verre d'eau sucrée à mademoiselle. — Une carafe de groseille à monsieur. — Quel indigne théâtre! — Comme c'est sale ici! – Comment! vous n'avez pas de tapis? mes souliers vont être perdus! — Oh! cette fenêtre est perfide. — Il fait si frais dehors! — Quel supplice de jouer par un si beau temps! — Cette porte donne un vent glacial. — A coup sûr, je vais m'enrhumer. — Si j'avais su, mon cher, je ne serais pas venue. — Songez donc que je relève de couches, moi! — Avez-vous du monde, hein? — Non? Pas beaucoup? Ah! le spectacle est bien usé. — Ça n'est pas joli, tout ça. — Enfin, tu n'as pas pu choisir, mon pauvre vieux; tu as pris ce qu'on t'a donné.

Comme tout cela est réjouissant pour le bénéficiaire! Les voilà, ses fiers camarades! Ils les voit étaler fastueusement leurs richesses à ses yeux voilés de pleurs. Il les entend lui parler de leurs maisons de campagne, de leurs chevaux, de leurs tilburys, de leurs tournées, superbes moissons d'or et de couronnes; lui raconter fraternellement leurs succès, leurs projets, leur avenir, le mariage de leurs filles, de leurs sœurs, d'eux-mêmes. Comme ils sont complaisants à se louer, à se faire beaux et magnifiques! Comme ils rient aux éclats! Comme ils prennent du tabac dans des tabatières d'or! Il souffre bien,

allez! il lui faut toute sa vieille habitude pour faire de son visage un masque qui n'effraie point et ne laisse point lire dans son cœur déchiré.

Que vous dirai-je de plus? le spectacle commencé à sept heures finit à minuit, et voici quel fut le bordereau de la représentation :

Recette	2392 fr. 80 c.
Frais	2400 „
Redu par le bénéficiaire . . .	7 fr. 20 c.

Auguste LUCHET.

LE PONT-NEUF ET L'ILE-AUX-JUIFS.

Je voudrais bien savoir quel est l'écrivain injuste ou de mauvaise humeur qui, le premier, a osé accuser les Parisiens d'être le peuple le plus inconstant de la terre. A moins qu'il ne fût journaliste, je lui dirais qu'en mettant cette erreur en circulation, il a abusé du privilège que les historiens et les romanciers ont acquis d'inonder le monde de livres et de mensonges. Mais peut-être a-t-on sans mauvaise intention confondu le Parisien *autocthone* avec cette population mobile et instable que les flots de la civilisation, en passant sur les départements, rapprochent et éloignent de cette grande ville, comme le flux et le reflux de l'Océan jette sur le rivage, et ressaisit avec une âpre avidité, les débris d'un navire naufragé. Je m'arrête à cette idée, car j'aime mieux excuser une erreur que d'avoir à combattre une injustice.

Depuis un temps immémorial le Parisien dispute, au mois de septembre, une place dans une voiture exécrable, pour aller augmenter la foule tumultueuse qui se presse dans le parc de Saint-Cloud, et pour prendre sa part d'une fête dont seul il peut apprécier l'étrange gaîté. Il ne laisserait point viellir un printemps sans visiter les prés Saint-Gervais, dont les lilas odorants sont cultivés pour lui. Chaque dimanche il s'aperçoit qu'il manque d'air, il en a besoin, il va en demander aux

plaines, aux collines, et saluer les campagnes voisines de sa noble cité. Au reste, il se montre toujours, et en toutes choses, rigoureux observateur des usages de ses pères; il en a les préjugés, les sympathies, la bonhomie, la verve railleuse, et même les vertus. Ainsi, quoique les coutumes générales du Parisien, dont l'énumération nous entraînerait trop loin, déposent solennellement contre l'accusation dont son caractère social a été l'objet, c'est surtout en l'étudiant dans ses habitudes privées, qu'on reconnaît en lui ce sentiment profond de fidélité aux vieilles mœurs, dont il est doué à un degré éminent.

On retrouve, dans les usages des classes moyennes et dans ceux des classes pauvres de la capitale, une foule de traditions des temps féodaux, observées par elles avec une ténacité et une persistance dont on essayerait en vain de les faire se départir. Si vous vous êtes marié, si vous avez été père, si vous avez perdu quelqu'un dont l'affection vous fut chère, vous avez dû vous trouver au temple, à la mairie de votre arrondissement, et jusque chez vous, à votre porte, en présence d'une nuée d'obligations d'une tyrannie traditionnelle, auxquelles vous n'aviez pas songé. La bûche que vous êtes tenu de donner à votre portier descend en ligne directe de la prestation féodale que tout bourgeois de Paris devait au prévôt des marchands. Alors les nobles étaient exempts de cette charge; aujourd'hui c'est un pauvre diable qui en profite; et, ce qui vaut mieux encore, c'est que nul privilège ne l'emporte maintenant sur cette ancienne coutume.

Tous les jours, et à la même heure, dans toutes les saisons, le Parisien, qui a l'habitude du café, ne manque pas d'arriver dans celui qu'il a choisi, et d'aller s'asseoir à la place qu'il affectionne. Il y a, dans un coin de cet établissement, une patère spéciale à laquelle il suspend sa canne et son chapeau. Il ne demande jamais rien, on sait ce qu'il lui faut, le garçon le connaît bien. Il ne lit jamais qu'un seul journal, et toujours le même. Comme il entre dans le café à une heure fixe, ni le charme du jeu de domino, ni celui de la conversation, ne peut lui faire dépasser l'heure également fixe à laquelle il doit

se retirer. Dans les rangs de la garde nationale, vous reconnaissez facilement le Parisien de la vieille roche à la forme antique de son bonnet de grenadier, dont la fourrure éraillée rappelle d'anciens services. Le Parisien monte sa garde avec une exactitude scrupuleuse; ce qui prouve que la garde parisienne n'est pas entièrement composée de nationaux.

Un trait du caractère parisien, qui est facile à saisir, est celui que présente sa persistance à donner aux rues, aux monuments, aux institutions publiques, des noms que certaines convenances ont dû faire changer à diverses époques. Le Parisien va encore au spectacle chez Nicolet, chez Audinot, et rarement à l'Ambigu, à la Gaîté, comme tout le monde; pour lui, le préfet de police est toujours le lieutenant de police; la police correctionnelle le Châtelet; la rue de Richelieu et la rue Dauphine n'ont jamais pu être, pour le Parisien de race pure, ni la rue de la Loi, ni la rue de Thionville. Arrêtons-nous ici, cette dernière rue nous rapproche du Pont-Neuf, où j'avais de bonnes raisons pour vous amener, et dont le nom dépose encore en faveur de la ténacité caractéristique des Parisiens.

En effet, ce pont dont on commença les fondations sous Henri III, est entré dans le troisième siècle de son existence, sans que le nom qu'il reçut au temps où sa construction fut achevée, ait été jamais modifié. Tout ce qui l'environne a subi vainement l'épreuve de l'inconstance du temps, le pont du roi Henri est demeuré le Pont-Neuf pour toutes les générations de Parisiens qui s'y sont pressées en foule durant plus de deux siècles, depuis l'aube du jour jusqu'à une heure avancée de la nuit. Cette bizarrerie, qui a donné au peuple l'idée du proverbe *Vieux comme le Pont-Neuf*, s'explique facilement. Les noms tirés de la langue vulgaire, et attachés à des monuments d'utilité publique, ne répondent qu'à des réalités passagères comme l'homme, et le temps brise l'harmonie qui exista jadis entre eux et les localités qu'ils désignent. Il est possible que les Champs-Élysées, conservant une dénomination qui nous paraît déjà ambitieuse aujourd'hui, dépouillés un jour de leurs ormes gigantesques et de leurs élégants kiosques, soient couverts

d'habitations dégradées, aux murailles noires, souillées par d'ignobles habitudes, et ressemblent enfin à ce triste quartier de la vieille cité, dont la splendeur excitait la naïve admiration de nos pères.

Mais il y a toujours quelque chose de touchant et de religieux dans les traditions populaires. Ces noms primitifs, laissés à de vieux monuments, sont un hommage rendu au passé; c'est le culte des souvenirs qui rattachent les temps anciens aux âges modernes, et servent à populariser l'histoire nationale. Si le sauvage, dans ses migrations, emporte avec lui les ossements de ses pères, l'homme civilisé se complaît dans les méditations qui le rapprochent du berceau de sa race Aussi je comprends parfaitement la mystérieuse sympathie qui unit une population à un monument. C'est, je crois, la même disposition de l'ame qui nourrit l'affection profonde du marin pour son navire, de l'artilleur pour la pièce qu'il a servie durant plusieurs campagnes, de l'Arabe pour son beau cheval, son compagnon du désert. Mais je ne sais si le sentiment qui fait aimer à l'homme le clocher de son hameau, ou le pont jeté sur la rivière dont les eaux baignent les murs de sa ville natale, n'est pas au-dessus de ces sympathies dans l'ordre moral, et ne prend pas sa source dans l'inspiration la plus noble dont la pensée puisse s'animer. L'amour du pays s'identifie nécessairement avec un monument, une montagne, des arbres, une fontaine, quelque objet enfin qui se retrace fidèlement à nos souvenirs, et qui a joué un rôle dans les plaisirs ou dans les douleurs de notre jeunesse. Sans cela, la patrie ne serait qu'un mot pour l'imagination, tandis que c'est une tendre pensée pour le cœur.

Le Parisien aime le Pont-Neuf. Il en parle, loin de son pays, avec une sorte d'orgueil et d'affection. C'est pour lui un point de comparaison avec les monuments du même genre qu'il a occasion de voir. On a construit à Paris, depuis un certain nombre d'années, des ponts d'une ordonnance plus remarquable sous le rapport de l'art; mais le Pont-Neuf est le seul dont il se plaise à vanter les piles massives et la large

voie. C'est, en vérité, un grand et noble ouvrage. Malgré la belle exécution de la corniche établie dans toute la longueur du pont, il a plus de solidité que d'élégance, plus de majesté que de grâce. On voit qu'il est l'œuvre d'une époque où l'homme, récemment initié aux mystères des arts, se séparait à regret des traditions architecturales du moyen âge, dont les ouvrages sont empreints d'un caractère prononcé de force et de durée. La conception du Pont-Neuf a de la grandeur; elle n'a pu être inspirée seulement par l'utilité économique de sa construction. Je suis surpris qu'elle appartienne à Henri III; il n'y a rien dans la vie de ce prince qui la justifie; mais il est certain que Henri IV pouvait seul l'accomplir. La pensée du vainqueur d'Ivry, du robuste montagnard béarnais, s'y reconnaît mieux. Sa statue équestre, posée au centre du pont, sur le terre plein, à l'extrémité de l'ancienne Ile-aux-Juifs, semble le dire au peuple. Je ne sais pourquoi on a de tout temps, ainsi que l'indique une façon de parler proverbiale, critiqué comme une inconvenance le choix de cette place pour rendre cet hommage à la mémoire de Henri IV. Nulle part, au contraire, l'image de ce prince n'eût rappelé d'une manière plus éloquente les titres qu'il peut avoir à la reconnaissance du pays.

L'histoire est souvent venue au secours des flatteurs pour tromper la postérité sur le compte des rois. Henri IV avait dans le cœur un sentiment national qui excuse du moins le silence dont elle a environné les fautes de son règne et les erreurs de sa vie. Sans-doute ce roi n'a pas été jugé avec plus de sévérité par notre siècle que par ses contemporains. Son courage personnel, sa verve spirituelle, les excellentes intentions dont on ne peut douter qu'il n'ait été animé, séduisirent un peuple que le sombre fanatisme de la Ligue avait armé contre lui. Ses prétendus droits au trône étaient fort contestables; sa valeur sut les rendre légitimes aux yeux des Français qui mettent la gloire militaire au premier rang des vertus royales. On oublia ses vices, le cynisme de ses amours, ses odieuses lois sur la chasse, la dureté de son gouvernement; et ce prince, qui a réellement si peu fait pour la France, est

en possession d'une popularité qui vivra aussi long-temps que la nation. Cette popularité vaut mieux qu'une statue dont les honneurs ne sont pas réservés seulement aux bons rois. L'imbécile Louis XIII et le voluptueux Louis XIV ne les ont-ils pas obtenus? et la révolution de juillet n'a-t-elle pas empêché que cette profanation descendît jusqu'à Louis XV, le roi du Parc-aux-Cerfs!

Je reviens aux Parisiens qui ont montré une étrange indifférence pour ces ovations ignominieuses. Pourquoi donc, malgré les souvenirs incrustés, pour ainsi dire, dans la plupart des monuments qui décorent la capitale, le Parisien cependant, éloigné de son pays, ne lui porte-t-il pas cette tendresse filiale que manifeste l'enfant des montagnes ou du hameau pour ses champs paternels? Serait-ce que, dans cette vaste cité, l'imagination de l'homme ne saurait conserver tant d'impressions diverses, que la multiplicité des objets susceptibles de l'enflammer a pu y faire naître? Serait-ce enfin que la vie tumultueuse et agitée d'une grande ville, théâtre de toutes les passions et des évènements les plus graves, rendrait la vie de famille moins douce, moins affectueuse, moins regrettable que partout ailleurs? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il résulte des observations faites, depuis la Révolution, dans les hôpitaux militaires, qu'aucun Parisien n'y a jamais été amené par la nostalgie, cette fièvre brûlante qui reproduit sans-cesse la décevante illusion du mirage, en transportant celui qui en est atteint dans les lieux qu'il regrette, sans que sa raison soit dupe de cette cruelle déception de son imagination en délire.

Et cependant, quelle que soit la beauté pittoresque de votre terre natale, enfants des montagnes, hommes des vastes et fertiles plaines, ou des côtes maritimes, arrêtez-vous à la première heure du soir sur le Pont-Neuf, regardez autour de vous, et dites-moi si le majestueux spectacle qui se déroule sous vos yeux n'égale pas au moins toutes ces pompes de la nature qui ont rempli votre cœur d'enthousiasme et d'amour pour votre pays?... La beauté de cette scène qui m'a bien sou-

vent saisi d'admiration, est plus facile à sentir qu'à décrire. Je n'oserais pas l'essayer.

Du terre-plein dominé par la statue monumentale de Henri IV, on découvre à l'est et à l'ouest une grande partie du cours de la Seine, dont les eaux paisibles et bienfaisantes apportent la prospérité dans Paris. Elle semble saluer en passant ses rives resplendissantes des miracles des arts, et animées de toute la vie de la civilisation. A l'ouest l'horizon est borné par les collines verdoyantes de Saint-Cloud et de Meudon; dans cette direction et sur la rive droite les Tuileries et le Louvre étalent leurs masses majestueuses, dont la vue a de la peine à atteindre le prolongement. Le pont des Arts, construction gracieuse et légère, coupe admirablement le premier plan de ce tableau, tandis que le fleuve, chargé d'embarcations de toutes les formes, lui donne l'activité et la vie.

Mais c'est surtout à l'est que la scène, si j'en juge d'après mes propres impressions, a un caractère merveilleux, un ensemble d'accidents qui remplissent l'ame d'une émotion suave et tendre comme un sentiment religieux. Derrière vous c'est Paris dans sa jeunesse et sa virilité, c'est la grande ville, la reine de l'Ile-de-France, parée de tous les ornements de sa royauté; mais devant vous c'est le vieux Paris, le Paris de Hugues-Capet et de Marcel, le prévôt des marchands; là se déploient sur les monuments d'un autre âge, noircis par le temps, tous les souvenirs de l'histoire nationale. L'île Saint-Louis, qui, sur les plans reculés de la perspective, occupe-à-peu près le centre du fleuve, est peuplée de hautes constructions, dont l'effet est extraordinaire, à cette heure surtout où la lueur pâle et lointaine des reverbères jette sur elle un jour douteux. Toujours sur cette ligne, mais en inclinant davantage vers la rive gauche du fleuve, on découvre les tours gothiques de Notre-Dame, dont le sommet entouré des vapeurs gazeuses qui se lèvent de Paris semble ainsi se perdre au sein des nuages. De temps en temps une voix solennelle perce l'épaisseur de ce voile sombre et retentit au loin, c'est le son du bourdon, dont la masse énorme fait comme frissonner en s'ébranlant les antiques mu-

railles de l'église. L'île où ce beau monument est situé, c'est la chère Lutèce de Julien; on lui a laissé le nom de Cité qui rappelle son droit d'aînesse. Il n'y a pas une de ces voies maintenant sombres et tortueuses qui ne rappelle des évènements racontés dans nos vieilles chroniques. Enfin à une distance plus rapprochée, voyez ce qui reste de l'antique palais légué par les rois de France à la justice; mais il est triste que le voisinage de cette enceinte respectée soit maintenant souillé par une institution odieuse, dont le nom seul outrage la liberté écrite dans nos lois, et fait la honte de la civilisation.

Si vous reportez autour de vous vos regards émerveillés, votre imagination, déjà séduite par le magique effet de ce vaste tableau, va être livrée en même temps à toute la puissance de l'actualité et à celle des vieux souvenirs. A toutes les heures de la journée une foule considérable circule avec peine sur le Pont-Neuf, et tandis que les piétons envahissent ses trottoirs, des milliers d'équipages et de voitures industrielles en labourent la voie dans tous les sens. Ce pont, jeté pour ainsi dire au confluent des trois divisions principales de Paris, est comme la grande artère où passent tout le sang, tous les éléments de vie de la ville géante. Quelle immense variété de physionomies, de costumes et de langage! Vous croiriez être à l'entrée d'un bazar où toutes les nations du monde sont représentées. Et quelle diversité morale ne doit-il pas exister dans ces foules inquiètes qui passent devant vous comme les eaux du fleuve! Qui peut dire les joies, les misères, les vices, les vertus qui animent ces longues chaînes d'êtres humains, dont les anneaux se succèdent avec une étonnante promptitude!

Mais en conservant son nom, le pont du roi Henri a subi la loi générale des ouvrages de l'homme, et sa physionomie locale, s'il est possible de s'exprimer ainsi, s'est modifiée successivement, et s'est empreinte des couleurs mobiles du progrès social. Les hommes d'un autre temps ne reconnaîtraient plus ce monument; ils chercheraient vainement la machine hydraulique dont la construction bizarre amusait le Parisien, ou si l'on veut, cette *badauderie* antique imputée à son caractère

enthousiaste et communicatif; le carillon aux tintements harmonieux, l'horloge sur laquelle se sont réglées tant de montres, la Samaritaine, tout cela a disparu. Cet attentat à la légitimité des habitudes populaires et à l'effet pittoresque du pont, est l'ouvrage du goût moderne, qui est coupable de profanations bien moins excusables. Que sont devenus ces petits théâtres en plein vent, où s'épanchait librement la verve d'opposition et la gaîté satirique de nos pères? Quoi qu'en ait pu dire l'austère Boileau, ce n'étaient pas seulement les laquais assemblés qui formaient le public des joyeuses parades du Pont-Neuf. Le peuple, que dans ce temps le *beau monde* confondait insolemment avec ses serviteurs, y venait oublier les misères que le grand roi, si bassement loué dans les vers du célèbre critique, versait sur lui à pleines mains. Il venait écouter ces chanteurs, reflet national des anciens ménestrels, qui, dans leurs libres couplets, lui offraient du moins la jouissance de la plainte, sous le gouvernement oppresseur de Mazarin, ou du P. Le Tellier.

Il n'est resté des anciens privilèges du Pont-Neuf que la foire du 1er janvier. Chaque année, quinze jours avant et quinze jours après cette époque de joie pour l'enfance et d'obséquieux mensonges pour l'âge mûr, une foule de petits magasins de jouets se groupent autour de la statue de Henri IV. Peut-être une idée morale conserva-t-elle autrefois cette habitude populaire. Peut-être avait-on voulu que l'enfance mêlât le souvenir d'un roi cher à la nation aux plaisirs naïfs que lui procure la possession des objets destinés à ses récréations et à ses jeux. Je n'avance cette idée qu'en tremblant; car à l'époque où nous avons le bonheur de vivre, la niaiserie a passé si souvent pour la vérité, que je crains à mon tour d'exposer la vérité à une fâcheuse réciprocité.

Presque en face de la statue Henri IV, on découvre une petite place, dont une fontaine solitaire embellissait seule l'enceinte silencieuse. L'ordre public est venu y implanter un corps-de-garde, qui nuit à l'effet de ce modeste monument, dédié à l'illustre Desaix: hommage digne des vertus républi-

caines de ce jeune et malheureux chef, et plus éloquent dans son austère simplicité que le marbre fastueux des monuments dédiés aux indignes monarques dont j'ai parlé plus haut.

Ce corps-de-garde était autrefois adossé à l'un des angles de l'enceinte où s'élève la statue de Henri IV, et les gardes-françaises étaient seules en possession d'y fournir un poste. Une anecdote fort intéressante, et que je me reprocherais d'oublier, se rattache à cette circonstance. Le pauvre Gilbert, mourant de génie et de faim, et si lâchement assassiné par le philosophisme railleur du dix-huitième siècle, par ces encyclopédistes qui ont porté dans toutes nos croyances la hache du scepticisme, fut forcé d'y venir chercher un refuge; les soldats, touchés de la douleur et de la misère de cet infortuné jeune homme, partageaient avec lui leur nourriture. Cette gaîté franche, cette généreuse cordialité qui distinguèrent de tous temps nos braves soldats, adoucissaient l'amertume des chagrins du poète. Les saillies de ces bonnes gens déridèrent quelquefois son front soucieux, et le sourire vint effleurer ses lèvres pâles, qu'une pensée mélancolique crispait douloureusement. C'était un rayon de soleil qui tombait sur un paysage solitaire que de verdoyants ombrages couvrent habituellement d'une obscurité attristante.

Cette anecdote est peu connue, mais elle est vraie. Je n'ai jamais passé sur le Pont-Neuf, moi qui ai souvent ressenti les douleurs de Gilbert, moi qui ai souvent accusé la société de la même cruauté, sans chercher des yeux ce corps-de-garde hospitalier, et sans essuyer quelques pleurs que m'arrachait ce touchant souvenir.

On ne s'explique pas la tristesse paisible et le calme qui règnent dans cette petite île, à quelques pas seulement de la voie bruyante du pont et au même niveau; c'est là une de ces contradictions dans les habitudes sociales, qui arrêtent la pensée de l'homme et embarrassent sa raison. Quel prestige inconnu, quel souvenir désastreux éloigne donc la foule de cette place, entièrement abandonnée à des industriels laborieux et indifférents? Oui sans-doute, un grand attentat a été commis sur cette terre

autrefois déserte; mais la foule l'ignore, ou n'y songe pas; et sa répugnance ne vient pas de la malédiction que le peuple imprime aux actions des tyrans et aux lieux exécrés qui en furent les témoins.

On a remarqué que chaque année, vers le milieu du mois de mars, un certain nombre d'hommes vêtus de noir, et qui paraissent tous appartenir aux classes élevées de la société, venaient visiter cette place avec un recueillement et une piété dont la cause est inconnue. Leur deuil est-il une expiation de quelque crime qu'aucune justice sur la terre n'a eu le pouvoir de flétrir? A cette question nul ne peut répondre. Ces personnages s'arrêtent un instant à peu de distance du monument de Desaix; ils semblent alors se recueillir, murmurent quelques paroles qu'on ne peut entendre, se serrent la main comme des frères, et s'éloignent gravement.

Il y a un mystère entre ces hommes, un mystère de douleur et de résignation à la volonté de Dieu, et je vais vous le révéler.

L'île qui sous Henri IV fut réunie au Pont-Neuf, et qu'on nomme aujourd'hui *Place Dauphine*, était jadis une propriété de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés. Malgré sa médiocre étendue, le fourrage qu'elle produisait fut souvent, à cette époque, un sujet de discorde entre ce moine et les Parisiens. On l'appelait alors l'*Ile-aux-Juifs;* elle touchait presque aux jardins du Palais qui occupaient à-peu-près l'emplacement de la rue et de la cour du Harlay, de façon qu'elle était voisine de l'asile tant de fois violé, accordé par les rois à ce peuple proscrit, et dont les rues de Jérusalem et de Nazareth conservent encore de nos jours la tradition. Ce nom lui fut-il donné à cause de son voisinage, ou parce que les Juifs en avaient acquis momentanément la possession? C'est ce qu'on ne peut décider.

Ce fut dans l'Ile-aux-Juifs que, le 15 mars de l'année 1314, Jacques de Molay, grand-maître de l'ordre du Temple, et Guy, dauphin d'Auvergne, prieur de Normandie, furent brûlés vifs

après *salut et complies*, c'est-à-dire à cinq heures du soir.*) Les motifs qui portèrent Philippe-le-Bel à accomplir la destruction des Templiers ont été diversement appréciés: ce n'est pas dans cette courte notice qu'il conviendrait de soulever une des questions historiques les plus compliquées. Mais si la politique des tyrans peut se prévaloir de quelques exigences, l'humanité a des droits imprescriptibles; et, sans examiner si les Templiers furent ou non coupables des crimes absurdes dont ils furent accusés, la postérité a cassé l'horrible arrêt qui les condamna; elle a flétri la mémoire du prince qui se souilla de leur sang dans des vues basses et intéressées.

Les Templiers furent tous arrêtés à Paris et dans les provinces le 13 octobre 1307; ce qui prouve que leur puissant et perfide ennemi avait long-temps médité et préparé cet acte de violence et de trahison. Mais ce fut seulement le 12 mai 1310, après avoir subi durant trois années la plus dure captivité et les tortures inventées par le fanatisme religieux, que cinquante-quatre de ces braves guerriers furent brûlés vifs au faubourg Saint-Antoine. Les mêmes horreurs exercées sur les membres de cet ordre infortuné furent renouvelées plusieurs fois à Paris et dans diverses provinces de France, où des commissions inquisitoriales les livrèrent au bras séculier, c'est-à-dire au bourreau.

*) Il règne dans les documents historiques de ce temps une grande incertitude et sur la date précise de ce triste évènement et sur le lieu où il s'accomplit. Sous le premier rapport, la lettre de Philippe-le-Bel à l'abbé de Saint-Germain, rapportée textuellement par D. Félibien, et citée par M. Dulaure, ne permet pas de douter que c'est bien au milieu de l'Ile-aux-Juifs que le supplice fut consommé. Quant à la date, la tradition des Templiers la fixe au 29 cédar, an de l'ordre 196, c'est-à-dire au dernier jour de l'année lunaire 1314. Il résulte de la combinaison du calendrier de l'ordre avec l'Art de vérifier les dates que le nombre d'or de l'année 1314 érant 4, l'épacte 3, le 29 cédar 196 correspond au 15 mars 1314. M. Dulaure et presque tous les historiens modernes qui ont indiqué une autre date, n'avaient peut-être pas, comme nous, les moyens ou le désir d'en vérifier l'exactitude.

Ainsi, sept années après avoir vu consommer la ruine de leur ordre, après avoir vu périr, dans les horreurs d'un supplice épouvantable, les plus braves et les plus religieux d'entre leurs frères, Jacques de Molay et son noble compagnon étaient réservés à rendre à leur tour un témoignage douloureux pour la même cause. Soit qu'ils eussent été trompés par les moines astucieux qui les avaient interrogés, soit que brisés, affaiblis par la torture et les privations d'une longue captivité, qui dans ces temps barbares était seule un supplice, ces deux chevaliers avaient, dit-on, fait des révélations qui compromettaient l'ordre, et à ce prix on leur avait laissé la vie. Mais lorsque, conduits aux portes de Notre-Dame, où ils devaient faire amende honorable, ils entendirent la lecture des dépositions qu'on avait placées dans leur bouche, ils soulevèrent avec indignation les fers dont ils étaient chargés, et tournant leurs regards vers le ciel, comme pour y chercher le seul appui qui soit fidèle à la vertu opprimée, ils déclarèrent à haute voix que ces dépositions étaient un tissu d'horreurs et de calomnies, dont l'ordre était innocent et qu'ils n'avaient jamais proférées. On dit que le peuple s'émut à la voix de Jacques de Molay; la généreuse douleur de cet auguste vieillard, la noblesse de ses traits, son port majestueux, donnaient à ses paroles un caractère de grandeur qui exerce toujours sur les masses une heureuse influence.

Philippe voulait bien qu'on laissât la vie à quelques Templiers, pourvu que cette vie demeurât souillée par le mensonge et déshonorée par une indigne faiblesse. A-peine eut-il appris la rétractation du grand-maître et celle de son compagnon, qu'il ordonna immédiatement leur supplice. Alors on les lia avec des cordes, on les transporta dans l'Ile-aux-Juifs, et on les attacha au bûcher. La voix de ces nobles martyrs s'éleva du sein des flammes; ils persistèrent à soutenir leur innocence et celle de leur ordre; et avant que la mort eût mis fin à leurs douleurs, ils *ajournèrent* le roi et le pape, disent toutes les chroniques du temps. Philippe et Clément, le complice de sa cruauté, moururent dans le cours de la même année....

Ces faits sont à-peu-près connus de tout le monde; ils ont

fourni le sujet d'une belle tragédie, et nourri dans une certaine classe d'écrivains une polémique qui dure encore, du moins en Allemagne. Mais le proscripteur des Templiers ne réussit qu'à demi dans son sinistre projet; il frappa les Templiers et ne put détruire l'ordre, dont l'institution s'est maintenue jusqu'à nos jours dans toute sa pureté.

Je ne chercherai point à convaincre ici les rieurs et les incrédules, ni à leur expliquer par quelles voies admirables la Providence a conduit l'ordre du Temple depuis les jours désastreux de la persécution jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, sans que ses réunions conventuelles aient cessé, sans que la succession légitime et légale des grands-maîtres depuis Jacques de Molay ait été interrompue. Le sentiment religieux est à-peu-près éteint en France, et l'abjecte ignorance, qu'on décore du nom de philosophie, a flétri toutes les vertus, toute la poésie dont cette faculté providentielle est la source. Des hommes qui croient en Dieu, qui s'assemblent pour lire l'Évangile, qui portent le costume traditionnel d'un ordre religieux et guerrier auquel leurs serments les rattachent, ne leur paraîtraient dignes d'aucune considération. On ne s'inquiéterait point de l'authenticité de leurs titres, reconnue vainement par les écrivains les plus graves et les plus savants de notre temps; *) et si ce ne sont plus des bûchers qu'on puisse opposer à leurs doctrines, l'impiété du siècle a d'autres moyens d'insulter à la vérité. Mais peut-être ce combat aura-t-il bientôt lieu. De jeunes Templiers, qu'anime une foi sincère, ne tarderont point à en jeter le gage, et à demander à la civilisation française justice de la barbarie du quatorzième siècle.

En attendant ce moment qu'il ne m'est pas permis de devancer, je dois dire seulement que le mystère dont l'ordre du Temple fut long-temps environnée, s'explique suffisamment par

*) Voyez l'*Histoire des sectes religieuses*, par H. Grégoire, ancien évêque de Blois, et l'*Histoire de Paris*, par M. Dulaure. On n'accusera pas certainement ce dernier écrivain d'être favorable aux institutions qui ont à la fois un caractère religieux et aristocratique.

ses doctrines religieuses, que l'intolérance des temps barbares aurait punies comme un crime. Il n'a jamais eu aucun point de contact avec les sectes maçonniques; il n'a ni symboles, ni épreuves bizarres, ni banquets. Sa religion est celle dont l'apôtre Jean reçut la révélation du Christ, et qu'il établit dans l'Orient, où les Templiers l'adoptèrent, et dont leurs successeurs conservent la tradition. L'ordre du Temple a eu ses martyrs, il aura enfin ses apôtres.

Vous savez maintenant que ces hommes qui, le 15 mars de chaque année, font un pélerinage à l'Ile-aux-Juifs, sont des chevaliers du Temple. Ils viennent dans ce lieu honorer la mémoire de Jacques de Molay et de Guy, le dauphin d'Auvergne, son frère et son compagnon de martyre.

A. BARGINET (de Grenoble).

LES CHEVAUX DE POSTE.

Il est doux de pouvoir, aux moindres aventures,
Dire à ses gens: Allons, préparez les voitures,
Remplissez les caissons, les vaches et les veaux;
Chargez mes pistolets, commandez les chevaux;
De partir au galop sans que rien vous retarde,
De traverser les flots du peuple qui regarde,
De tracer dans la rue un lumineux sillon,
D'ouïr claquer le fouet de chaque postillon,
Et de voir, dans la glace où le soleil éclate,
Sauter les cent boutons de la basque écarlate.

Il est doux d'ébranler les vitres des maisons,
D'attirer tout le monde au bruit que nous faisons,
Les paisibles marchands qui, tristes sur leur porte,
Disent: Voilà de l'or qu'un riche nous emporte;
D'entendre les laquais, sur leurs sièges glissants,
D'une insolente voix crier gare aux passants.

Il est bien doux, fuyant l'étiquette servile,
De rompre les anneaux des chaînes de la ville;
Hommes du monde, oh! oui, tout cela c'est bien doux,
Je le dirai cent fois, c'est charmant; mais pour vous.

Votre cœur, ou du moins l'instinct qui le remplace,
Veut sans-cesse et toujours que vous changiez de place.
Vous savez tous combien, de désir en désir,
Il vous faut de tourments pour former un plaisir;
Et vous ne savez pas ce que, pour être heureuse,
Il suffit à mon ame aimante et paresseuse.

Je les possède aussi ces biens que je vous vois,
Et mes chevaux anglais s'élancent à ma voix,
Et je puis à mon gré, sur la foule grossière,
Répandre comme vous l'éclat et la poussière ;
Emporté hors des murs sur mon rapide essieu,
Envelopper Paris dans un cercle de feu;
Des purs cachots du Temple arriver d'une haleine
Au marbre expiateur de sainte Magdeleine;
A la masse immobile imprimant mon essor,
Voir voler les frontons, les toits, les flèches d'or,
Notre-Dame aux deux tours, aux ogives gothiques,
Des fantômes d'Hugo peuplant ses noirs portiques;
Le vieux Louvre pleurant ses rois deux fois exclus;
La colonne de bronze où l'empereur n'est plus;
Les croix des combattants que leur victoire opprime,
Morts pour la liberté, rêve fou, mais sublime;
L'arc géant de la gloire offert dans nos grands jours
A notre grande armée, et qui monte toujours;
Au bout de l'horizon, sous le ciel diaphane,
Le saint dôme, aujourd'hui le Panthéon profane,
Regrettant, pavoisé de ses triples couleurs,
La Vierge qui portait la houlette de fleurs,
Un long voile de lin, une blanche couronne,
Et que la France heureuse appelait sa patronne.

Si je trouve en marchant un ennui sous mes pas,
Si le drame du jour ne m'intéresse pas,

Je puis aller chercher, selon ma fantaisie,
Une armure à Grenade, une rose en Asie,
Une fourrure noire aux neiges d'Astracan,
Une maîtresse à Naple, un marbre au Vatican;

Ou, fuyant les hasards d'une orageuse scène,
Je puis près de Neuilly, sur les bords de la Seine,
Dans mes propres états, voir, sans regard jaloux,
Du seuil de mon château le palais de Saint-Cloud,
Et prolonger, le soir, aux clartés des bougies,
Les chants harmonieux et les douces orgies.

Mais je veux moins de soins, moins de luxe et de bruit,
Et plus d'indépendance, un modeste réduit,
Une femme timide, un astre solitaire,
Un espoir dans le ciel, un amour sur la terre.

Je veux que d'autres yeux, comprenant mes douleurs,
Pleurent lorsque mes yeux se remplissent de pleurs;
Lorsqu'à force d'amour ma voix est oppressée,
Je veux qu'une autre voix exprime ma pensée,
Sentir un cœur brûlant battre à l'égal du mien,
Qu'une femme confonde et mon sort et le sien,
Et forme avec mon être une alliance telle
Que je doute toujours si c'est moi, si c'est elle;
Effleurer d'un baiser son voile et ses cheveux,
Presser avec ma main son jeune front; je veux,
Comme un cygne le soir sous ses roseaux s'abrite,
Me cacher tout près d'elle au séjour qu'elle habite,
Et dans cet air chargé d'amour et de langueur,
Des plus pénibles jours oublier la longueur.

Si jamais du repos mon ame était lassée,
Et brisait les doux nœuds dont elle est enlacée,
Si pour d'autres climats et des projets nouveaux,
Je disais à mes gens: „Commandez les chevaux;"
Que tout me soit malheur; que sur la terre entière
Chaque maison pour moi soit inhospitalière;
Que je ne trouve plus partout que des refus,
Nulle part un ami; loin des lieux où je fus,
Que le sort soit toujours contraire à mon envie;
Que l'eau manque à ma soif, et l'amour à ma vie!

Le comte Jules DE RESSÉGUIER.

LE BOIS DE BOULOGNE.

Vous êtes-vous arrêté quelquefois, flâneur que vous êtes, au milieu de cette longue avenue, bordée d'arbres poudreux, qui conduit de la place Louis XVI à l'arc de triomphe de l'Étoile ? Vous savez, cet éternel arc de triomphe que les rois ont posé à l'entrée de la grande ville, pour témoigner combien l'homme est petit, et combien les trônes durent peu. Si vous vous êtes arrêté là, un dimanche, par exemple, et si vous aviez l'esprit libre de soucis et d'affaires, et si vous vous êtes pris à regarder tout ce qui s'agitait devant vous de voitures et de chevaux, de femmes et d'armoiries, de grands seigneurs et de laquais ; dites-moi un peu, à voir tout cela, ce qu'il vous est venu à la pensée. Ne vous êtes-vous pas dit que c'était un rêve, un prestige, un conte de l'Orient ? N'êtes-vous pas resté stupéfait et tout ébahi, vous, l'humble piéton, à tout ce bruit de chevaux et d'hommes ? N'avez-vous pas ouvert de grands yeux ? N'avez-vous pas marché sur le pied de votre voisin, abasourdi que vous étiez ? Ne vous a-t-il pas pris un étourdissement dans la tête, et puis dans les jambes ? Regardez ! tout vole, tout fuit, tout bourdonne. Ce sont de légères calèches avec leurs quatre chevaux, crinières au vent, narines ouvertes, les calèches avec leurs femmes si frêles et si parfumées, si roses et si blanches, qu'on dirait, tant elles passent vite, d'odo-

rantes corbeilles de fleurs. Ce sont les tilburys, avec leurs agents de change juchés sur de doubles coussins: tant ils aiment à tomber de haut, les agents de change! Ce sont les juments anglaises, les juments de France et d'Arabie, toutes fières, toutes cabriolantes, toutes la tête haute, une rose à l'oreille, un fat sur le dos. C'est du bruit, c'est de la poussière; ce sont des piaffements et des rires, des admirations de femmes et d'étourdis; ce sont des regards d'amour jetés en passant, des plumes qui s'envolent, des attelages qui se croisent; c'est de la coquetterie, c'est de la rivalité, c'est de l'or, c'est du soleil, c'est de tout. . . — De tout, hélas! excepté du bonheur!

Pour nous, bourgeois, qui avons toute la semaine nos occupations du jour, nos travaux d'artistes ou de commerçants, nos élucubrations de savants ou de poètes, pour nous, c'est un spectacle vraiment divertissant que cette interminable promenade des Champs-Élysées. Aussi, le dimanche venu, nous courons au rendez-vous, nous mettons nos habits les plus élégants, nous allons voir les riches qui passent, et recevoir la poussière qu'ils nous envoient en passant. Grand merci, messieurs les riches! Au fait, que voulez-vous? Ceci est un amusement comme un autre, et, pour peu que Dieu nous ait fait philosophes, il y a là ample matière à de joyeuses et bouffonnes réflexions. Ce n'est pourtant pas aux Champs-Élysées qu'il faut voir tout ce monde de musc et de parade; les Champs-Élysées ne sont qu'un avant-goût, qu'une préparation, qu'un passage. Donc, si, avec un peu de philosophie dans votre ame, Dieu a mis six sous dans votre bourse, prenez, à la barrière, une *Caroline*... je veux dire une *Orléanaise*, — qu'importent des noms qui n'étaient pas hier, et qui ne seront peut-être plus demain? — Prenez une *Orléanaise*, et faites-vous conduire, vous aussi en voiture, jusqu'au Bois de Boulogne.

Le Bois de Boulogne, c'est encore Paris. C'est le Paris des fêtes et des promenades, le Paris des arbres verts et des plaisirs champêtres, le Paris des duels et des amours. Le matin, on s'y bat et on y déjeune; à deux heures, on s'y promène et

on s'y ennuie; le soir, on y dîne et on y trompe quelqu'un Il y a des gens qui habitent Paris, qui vivent dans Paris, qui ont leur domicile et paient leurs contributions à Paris, et dont l'existence entière se passe au Bois de Boulogne. Ce sont des jeunes gens, des fous, qui n'ont d'autre mérite dans ce monde que d'avoir eu un père ou un oncle. Le père ou l'oncle était économe, et il est mort. La veille, pour un mot, pour un rire, pour une femme qui les méprise, ces jeunes insolents ont donné ou reçu un soufflet. Le lendemain, leur journée commence par un duel au Bois de Boulogne. On arrive, on se salue, on s'aligne, on parle beaucoup sans agir; quelqu'un se trouve qui pense que les deux adversaires ont satisfait à l'honneur; chacun des deux tire en l'air, et on va chez Gillet effacer le souffler reçu, par un déjeuner fraternel, et quelques bouteilles de vin de Champagne. Plus tard, c'est un pari sur le galop d'un cheval; c'est de l'or qu'on se jette à la tête; ce sont de honteuses railleries sur une vertu de salon, ou sur une médisance du matin. Le soir, c'est la femme d'un autre que l'on perd en riant. On a de brillants équipages, on a de riches livrées; on flatte, on ébranle, on éblouit, et on achève la journée par un crime. Misérable existence que tout cela!

Le Bois de Boulogne est peut-être le seul endroit de Paris où il se fasse peu ou point d'affaires. On y arrange des déjeuners, des parties de spectacle, des rendez-vous joyeux; mais on y oublie la bourse, la tribune, presque la politique (chose incroyable!). On y est tout entier au plaisir, à la toilette, aux femmes. Au Bois de Boulogne on se fait galant et empressé, on caracole avec grâce, on sourit avec agrément, on offre délicatement sa main pour descendre de voiture. C'est encore la ville, et on n'y pense plus à la ville. Il semble que l'air y soit autre, le soleil autre, la vie différente. Les sots y ont presque de l'esprit, car ils sont là dans leur atmosphère; là, ils peuvent parler de chevaux, de chasse, de chiens, de femmes, quatre choses pour lesquelles il y a des phrases toutes faites. Le peuple n'est plus là; il n'y a là que la bonne société, les agioteurs, les journalistes et les marchands de

chevaux, tous gens qui pourront vous dire au plus juste prix combien valent les rentes, une conscience, ou un étalon. C'est vraiment un charmant endroit que le Bois de Boulogne!

Que si, fuyant le monde et la poussière, vous voulez éviter tout ce brouhaha de voitures et de chevaux, vous trouverez encore au Bois de Boulogne de la fraîcheur et de l'ombre. Il y a là aussi de la solitude, là aussi des réduits écartés et mystérieux, où vous pourrez à votre aise vous étendre sur l'herbe, et rêver à vos vers et à vos amours, si vous faites des vers et si vous êtes amoureux, — ce que je ne vous souhaite pas! Vous pourrez même pousser votre promenade jusqu'aux silencieux alentours de la Muette et de Bagatelle, ce joujou doré d'un enfant né pour être roi et qui ne sera pas roi. Vous pourrez vous égarer jusqu'aux bords de la Seine, si calmes et si enchantés, avec leurs îlots d'arbres verts. Vous pourrez parcourir tous ces sites, toutes ces allées, toutes ces pelouses, et venir vous reposer ensuite à la *Mare d'Auteuil*, rendez-vous des dîners sur l'herbe des écoliers en vacances et des parties d'ânes, avec leurs rires bruyants, leurs joyeuses catastrophes et leurs folles jeunes filles qui se laissent désarçonner et roulent sur le gazon, jambes en haut, tête en bas, dans la position d'un ange qui tombe en enfer.

Et ne courez pas ainsi, messieurs les fous! et ne précipitez pas ainsi vos attelages, laquais! Laissez un peu souffler tout cela: jeunes gens et chevaux en ont besoin. Vous avez assez de poussière, assez de soleil, assez de fatigue. Faites halte dans une de ces délicieuses contre-allées qui aboutissent à votre unique promenade; et là, permettez-moi de vous dire quelques mots sur votre cher Bois de Boulogne.

Au temps des premiers rois de France (il y a des années de cela), tout l'espace compris entre Paris et Saint-Cloud était occupé par une vaste forêt, qui s'appela d'abord Roveritum, puis Rouvret, puis enfin Rouvrai. Elle conserva ce nom jusqu'à ce que quelques pélerins qui revenaient de Boulogne-sur-mer, obtinssent, en 1319, la permission d'élever, dans le village de Menus-les-Saint-Cloud, sur les bords de la Seine, une église à

l'instar de celle de Boulogne-sur-mer. Cette église fut honorée sous le titre de Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine; et le village lui-même changea bientôt sa première dénomination de Menus-les-Saint-Cloud en celle de Boulogne, qui lui est restée. Quant au mot Rouvrai, j'ai lu quelque part qu'il venait du mot Rouvre (en latin *robur*), espèce de chêne qui, à ce qu'il paraît, était en grande abondance au Bois de Boulogne. Contentez-vous de cette étymologie-là, si vous pouvez: elle en vaut bien une autre.

La chasse a, de tout temps, été le plaisir des rois. Aussi les rois de France se sont-ils montrés grands chasseurs, jusqu'au mois de juillet 1830, inclusivement: à cette époque, c'était une belle et curieuse chose que nos forêts royales, avec leurs cerfs et leurs daims, leurs chevreuils et leurs faisans, pauvres innocentes victimes qui tombaient par milliers, quand, un matin, il plaisait à quelqu'un que l'on appelait Sire, de dire à sa cour: Messieurs, nous irons en chasse aujourd'hui. Dieu veuille garder en paix les ames des cerfs et des rois!

Pour en revenir à notre forêt de Rouvrai, c'était là que chassaient assez habituellement les rois de France. Il paraît que, dans ce temps, le Bois de Boulogne avait d'autre gibier que des étourneaux et des têtes folles; car les chroniques racontent les ébattements et les carnages qu'y faisaient les princes et les dames des princes. Vous savez qu'alors un roi emmenait sa mie à la chasse, et que les femmes ne se faisaient pas faute de courir et caracoler parmi haies et taillis, pour réduire un cerf ou mettre à mort un daim. Puis, quand la chasse avait été bonne, et quand on avait tué bien des chevaux, bien des chiens, quelquefois bien des hommes, pour procurer un peu d'amusement à un roi et à sa maîtresse, le roi, la maîtresse, et le cortège se rendaient processionnellement à l'église de Boulogne; et là on remerciait Dieu du bon succès de la journée. On n'eût pas fait autrement pour le gain d'une grande bataille.

Peu-à-peu l'église de Boulogne devint célèbre. Ce fut même dans cette église que, le 25 avril 1429, sous le règne de Charles VII, on entendit prêcher le fameux cordelier, frère Richard. Il arrivait de Jérusalem, tout plein encore des ineffables mystè-

res de la Terre-Sainte; et ses premières prédications avaient produit à Paris une sensation qu'il serait difficile de décrire. C'était le bon temps alors! Manants et grands seigneurs, princes et dames galantes, tout le monde allait à la messe, et courait au sermon avec autant d'ardeur que nous en mettons aujourd'hui pour courir à la pièce nouvelle. Tant nous sommes devenus pervers et sans religion! Donc il y eut grande affluence pour écouter le frère Richard. Le texte de son sermon était, je crois, la vanité. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* Il paraît que le cordelier parla tant et si bien, et dit de si effrayantes choses, que tous les assistants furent émus jusqu'aux pleurs, d'autres disent jusqu'à la crainte; si bien qu'à la fin de la prédication, hommes et femmes, filles et enfants, convertis en Dieu, et se repentant de leurs péchés passés, apportèrent sur la place publique joyaux, tables, billes, billards, vêtements, parures, et firent du tout un immense feu de joie, qui ne dut pas faire rire Satan, le grand diable d'enfer. Heureux frère Richard, de n'être pas venu en 1832!

Depuis ce temps, l'église de Boulogne perdit sa célébrité, mais la forêt conserva la sienne. Plusieurs parties en furent morcelées; quelques villages s'élevèrent aux environs; enfin, les rois firent construire, dans l'enceinte même du bois, des maisons de plaisance. La plus ancienne est Madrid, surnommé le *château de Faïence*, et situé sur les bords de la Seine. François Ier fit bâtir ce château à son retour d'Espagne, où il était allé prendre de Charles-Quint une sévère leçon de politique. Après François Ier, Madrid fut habité par Henri II et par la célèbre Diane de Poitiers; après Henri II, par Charles IX et mademoiselle du Rouet, sa maîtresse, fille de Louis de La Beraudière. Mademoiselle du Rouet eut un fils de Charles IX, et le bâtard de la courtisane fut nommé archevêque à Rouen. Henri III fit du château une ménagerie, et, au lieu d'y conduire ses maîtresses, comme les autres rois, il y élevait des lions et des ours, sa plus habituelle société au roi de France! Enfin, Louis XVI (Louis XVI!) fit démolir Madrid et en ordonna la vente. Je serais curieux de connaître celui qui osa se faire l'acquéreur

des débris de ce château, un château où tant de rois de France s'étaient prostitués à tant de concubines! Il est vrai que presque toutes nos habitations royales ont partagé ce honteux honneur avec Madrid: tant la couronne de France a toujours été pure et sans taches!

Une des choses qui contribua le plus à entretenir la célébrité du Bois de Boulogne, et à y attirer, même à une époque reculée, tout ce que Paris avait de plus riche et de plus élégant, ce fut une pauvre abbaye de religieuses, établie dans un pauvre village appelé Lonchamps. Lonchamps! Voilà-t-il pas, mes seigneurs les gens à la mode, que tous vos chevaux hennissent à ce nom? Voilà-t-il pas que vous vous dressez sur vos étriers? Voilà-t-il pas que vous commandez une livrée neuve pour vos laquais, et une livrée neuve aussi pour vous, esclaves que vous vous êtes faits de la vanité? Luttez donc à qui fera le plus de folies, à qui aura le plus bel attelage, à qui tournera le plus de têtes de femmes; voici Lonchamps qui va revenir, Lonchamps, votre fête, à vous! Et moi, tandis qu'au galop de votre cheval vous soulèverez la poussière, et les admirations des petites maîtresses, moi, je veux vous raconter l'histoire des sœurs incluses de l'humilité de Notre-Dame.

C'est ainsi qne s'appelait la communauté qu'avait établie à Lonchamps, au treizième siècle à-peu-près, madame Isabelle de France, sœur du roi saint Louis. Madame Isabelle, contente d'avoir marqué son passage en ce monde par une œuvre aussi méritoire qu'une fondation d'abbaye, s'enferma dans le cloître pour le reste de ses jours, et y vécut le plus dévotement et le plus saintement que puisse faire une femme. Aussi, quand mourut madame Isabelle, comme il est dit que les princes doivent toujours avoir leurs flatteurs, même après leur mort, voici madame Isabelle qui a fait des prodiges et des miracles, des miracles au nombre de quarante. Pour une époque où il ne s'en faisait plus habituellement, quarante, c'est beaucoup. Cependant nous en croirons sœur Agnès qui s'érigea en historienne de la princesse, et prit la peine de nous le raconter. Si absurde que soit une chose, on trouve toujours au monde des sots pour y

ajouter foi. Ainsi fut-il des miracles de madame Isabelle. Le monastère de Lonchamps devient tout-à-coup célèbre. On s'y rend en pélerinage, les malades s'y font porter, les princesses s'y cloîtrent, les rois le visitent. Ce fut une fureur. Mais tout ce bruit, toute cette renommée, au lieu de servir à la plus grande gloire de Dieu, ne furent, je l'imagine, qu'une ruse du démon. Les recluses étaient jeunes et jolies: c'en était assez pour attirer l'attention des muguets et des verts-galants de la cour. Voici donc aussi la jeunesse en pélerinage; voici les regards à travers les grilles, les billets doux par-dessus les portes, les visites nocturnes par-dessus les murs. Bientôt la maison de Dieu n'est plus qu'un lieu de débauche et de prostitution; les cellules des religieuses s'ouvrent aux amants, et Henri IV, notre sire d'égrillarde mémoire, y va courtiser mademoiselle Catherine de Verdun, dont il nomme le frère président au parlement de Paris, et à laquelle il donne l'abbaye de Saint-Louis de Vernon. Oh! la plaisante époque où l'on payait des caresses de femme par une donation d'abbaye, et l'infamie de la sœur par une présidence au parlement pour le frère!

Cependant la mode se passa des pélerinages à l'abbaye de Lonchamps, et Paris en avait presque oublié le chemin, lorsqu'on vint à parler avec un grand éloge des *concerts spirituels* qui s'y donnaient le mercredi, le jeudi et le vendredi saint. Les voix les plus mélodieuses et les plus fraîches chantaient les saints cantiques: c'était la nuit; l'église étincelait de lumières, embaumait de fleurs et d'encens, l'autel dérobait à tous les regards les jeunes filles qui célébraient les louanges de Dieu. L'illusion était complète, et, à entendre tant de douces et harmonieuses voix qui semblaient venir d'en-haut, on pouvait croire à des apparitions d'anges et à des hymnes célestes. La foule revint, et avec la foule le libertinage. Cette fois ce ne fut plus dans les cellules des religieuses, ce fut dans l'église même que le scandale eut lieu. La chose parut grave à l'évêque, et les concerts furent supprimés, mais non pas les promenades. On déserta le temple, mais on continua de fréquenter la route qui conduisait au temple. Bientôt ce ne fut plus une mode, mais

une frénésie. Tout Paris en habit de cour vint se ruer à jour dit dans l'allée qui conduisait à l'ancienne abbaye des sœurs incluses de l'humilité de Notre-Dame. Il y eut des bruits, des rivalités, des luttes d'orgueil contre orgueil, des combats de fortune contre fortune. C'étaient les femmes éblouissantes de parure, les équipages dorés, les chevaux aux plumages de vingt couleurs; c'était Paris représenté par ce qu'il avait de plus noble et de plus riche. L'Angleterre voulut aussi se mettre de la fête. On passa le détroit: on embarqua ses attelages et ses jokeis. Ce fut un coup de feu pour les carrossiers et les marchands de chevaux. Il n'y eut rien d'assez splendide, rien d'assez original, rien d'assez bizarre. Deux peuples se virent en présence, et rivalisèrent de fatuité et de sottise. On y vit des chevaux ferrés d'argent, des roues garnies d'argent, des laquais cousus d'argent sur toutes les coutures. C'était à ne pas y croire. La garnison de Paris, à cheval et le sabre au poing, ne suffit pas à contenir toute cette foule tumultueuse, si éblouissante et si parée. Lonchamps se continua sur la grande route: Lonchamps se serait continué à cinq lieues au-delà qu'il n'y aurait pas encore eu de place pour tout le monde.

Et au bout de quelques années, demandez à ce peuple frivole ce que sont devenues ses joies, ses courses, ses pélerinages mondains? Voici la révolution qui tonne, la révolution sanglante et échevelée! Dites-nous donc maintenant où sont les armoiries? où sont les écussons dorés? où sont tes longues promenades, Lonchamps? Mort! mort! tout cela est éteint; tout cela est brisé; tout cela est confondu et sali. Les promenades sont désertes, les religieuses proscrites, le temple renversé; et, à la place du fastueux monastère, on ne laissa que quelques ruines, maintenant disparues, sur lesquelles une main avait écrit: Le peuple libre a passé par-là!

Je vous ferai grâce de toutes les révolutions qui depuis le directoire, le consulat et l'empire, ont bouleversé le Bois de Boulogne, après avoir bouleversé notre France, hélas! Tous ces évènements sont des choses dont nous nous inquiétons fort peu, et pourvu que nos routes soient bien sablées, notre ciel pur,

nos ombrages frais, nous allons, laissant derrière nous la tourmente politique; car nous n'aimons pas, hommes du monde, à changer quelque chose à nos plaisirs. Le Bois de Boulogne est encore le rendez-vous de la bonne société; mais nous avons perdu nos traditions de luxe et d'élégance; nous nous sommes faits petits et mesquins. S'il y a encore de la recherche, ce n'est plus que dans nos habits, qui commencent à devenir ridicules. Les femmes seules ont conservé quelque chose de leur bon goût et de leurs grâces; on voit au Bois de Boulogne de jolies et de fraîches toilettes de femmes; ce sont d'heureuscs exceptions. Du reste, les voitures, les chevaux, les livrées, tout cela est pauvre et bourgeois. Nous n'avons plus de grands seigneurs (et je ne les regrette pas!), mais aussi nous n'avons plus de ces plaisirs splendides et brillants qui en imposent aux yeux, et qui nous délassent de notre travail, nous peuple. Le Bois de Boulogne a de tout maintenant: des banquiers et des commerçants, des députés et des avocats, des femmes entretenues et des demoiselles.

A propos de demoiselles, je veux vous raconter une histoire qui m'a bien fait pleurer.

C'était une jeune fille, une demoiselle de Paris, que sa mère amenait souvent promener au Bois de Boulogne. Une enfant encore, si vous appelez enfant tout ce qui est doux et timide, rose et frais, jeune et folâtre; mais une femme déjà, comme on nous fait les femmes dans notre monde, graves et roides, et si serrées dans leur corset, les pauvres créatures, qu'elles se trouvent gênées pour respirer et pour sourire. Je ne vous dirai pas son nom, car peut-être vous l'avez connue, vous à qui je parle; peut-être vous l'avez vue, assise près de sa mère dans un élégant coupé, traverser rapidement vos belles avenues du Bois de Boulogne, par une calme soirée d'été. Hélas! vous ne la verrez plus, elle qui était si blanche et si rieuse! Pour elle, plus de promenades, plus de joies, plus d'espérances d'avenir.... — Il faut que je vous dise comment cela s'est fait.

Un jour, au Bois de Boulogne, leur voiture se rompit aux deux nobles dames: c'était le matin, il y avait peu de monde, et il ne se trouva là pour les secourir ni brillant dandy, ni

Parisien aux gants jaunes. Seulement un jeune homme qui s'avança timidement, offrit sa main, et aida les deux dames à sortir des débris de leur équipage. Il n'y avait eu personne de blessé. Quand le jeune inconnu eut balbutié quelques excuses, reçu quelques remerciements, et offert son bras jusqu'à la porte du Bois de Boulogne, où l'on trouva une voiture, il salua en rougissant, s'éloigna, et disparut. C'était un enfant aussi lui, mais d'une mise si simple, si peu recherchée, si peu de mode, qu'il y eût eu dans sa toilette matière à trois quarts d'heure de raillerie pour un habitué du boulevart de Gand. Ce ne fut pas ainsi que la jeune fille le jugea. Elle ne vit que ses beaux cheveux blonds, qui tombaient si négligemment; elle ne vit que ses grands yeux noirs si pleins de flamme, et que la bouche qui disait des paroles si simples et si belles. Oh! je vous jure qu'alors elle ne pensa pas à regarder la coupe de son habit, ni la forme de son chapeau. Il y avait dans son parler quelque chose de si gracieux; il y avait tant de noblesse dans son regard, tant de modestie dans sa rougeur; sa main tremblait si fort en touchant la main d'une femme! Que voulez-vous que je vous dise? Ce fut un délire, un transport, une fièvre, une pensée qui la poursuivait partout, l'infortunée; un rêve qu'elle faisait au bal, au spectacle, à la promenade, chez elle, le jour, la nuit, car elle ne dormait déjà plus ses nuits...—Elle aimait!

Et lui aussi il l'aimait; lui aussi il revenait chaque jour à la place où il l'avait vue pour la première fois, consumant des nuits et des journées entières à refaire ce songe dans son ame. Et quand une voiture venait toute verte au-dehors, toute blanche au-dedans, et avec des chevaux noirs, il restait stupide et immobile au bord de la route, il regardait, et la voiture était déjà bien loin, qu'il n'avait pas pensé à rendre le salut de reconnaissance que lui avait jeté la dame en passant.

Le jeune homme habitait le village de Boulogne avec son père, un vieux militaire, qui vivait de sa pension de retraite, c'est-à-dire fort sobrement. Et le pauvre invalide ne sut que penser, quand il vit son fils chéri perdre ses belles couleurs de vingt ans, et maigrir, et n'avoir plus d'appétit, plus de som-

meil, et passer ses jours et ses nuits à pleurer. Il pleura aussi, le soldat!

La jeune fille habitait Paris avec sa mère, une noble comtesse, je crois, fort riche et fort dédaigneuse. Et elle gronda bien fort sa fille de se laisser ainsi dépérir et aller à mal; elle l'appela sotte parce qu'elle pleurait: et elle ne pleura pas, la comtesse!

Un soir la jeune fille eut la tête perdue. Elle revenait de l'Opéra où on l'avait conduite malgré elle. Elle rentre dans sa chambre, elle attend que sa mère soit endormie, elle ouvre sa fenêtre, attache un drap, et descend. Oh! je vous en prie, ne dites pas que tout ceci est un roman: c'est une affreuse et véritable histoire.

Elle marcha long-temps, seule, ne sachant où elle allait, forte et courageuse plus qu'on ne l'eût pu croire, avec ses jolis petits souliers de satin, et la tête nue, hélas! par une froide nuit d'automne. Quand le matin se leva, elle était harassée, ses pieds étaient en sang, mais elle marchait encore. Puis tout-à-coup elle s'arrêta, s'assit au revers d'un fossé tout humide, et elle se prit à pleurer amèrement. Elle était au Bois de Boulogne à la place où elle revoyait chaque jour son jeune libérateur, quand elle passait avec sa mère. Tant elle avait appris par cœur la route qui conduisait à cet endroit du bois!

Par bonheur il ne passa personne pour avoir pitié d'elle, et elle se complut dans sa douleur. Enfin, il arriva, triste et pensif, et cherchant cette place ordinairement si déserte: — il la vit! Vous dire tout ce qu'il y eut d'étonnement et de stupeur, de joie et de larmes, de transports et de délire; c'est impossible. Éperdu, enivré, il était à ses genoux, et il embrassait ses pieds, et il embrassait le bas de sa robe, et il ne voulait pas croire à ce qui lui arrivait. Puis quand ils se furent parlé long-temps, et long-temps redit les mêmes choses, il alla chercher pour elle un peu de pain et un peu de lait. Ils mangèrent le pain et le lait ensemble, tous deux l'un près de l'autre, et ils étaient si naïfs et si confiants, et si pleins de jeunesse, qu'ils se mirent à oublier le monde, et à ne plus parler de mi-

sères et de souffrances, et à se croire heureux! Ce fut un bonheur qui dura tout le jour.

Quand le soir vint, ce fut autre chose. Il fallait passer la nuit quelque part: elle était si pâle, si fatiguée, si brisée par la route; le vent du soir était si froid! que faire? où aller?— Ils allèrent tous deux à la demeure du jeune homme: ils voulaient se jeter aux pieds de son père, de leur père aux deux enfants, et lui demander pardon. Le père était sorti pour chercher son fils. Le jeune homme fit entrer la jeune fille dans sa chambre, et lui recommanda, si on venait, de se cacher quelque part, où elle voudrait, n'importe, mais de se cacher. On ne vint pas. Le jeune homme ferma la porte sur elle, s'assit en dehors et veilla sur le seuil. Quand le père rentra, il vit son fils venir au-devant de lui sur l'escalier; il lui fit quelques reproches et finit par lui pardonner. Puis le vieux militaire se coucha et s'endormit.

A quatre heures du matin, on le réveille. Une voiture venait d'entrer dans la cour: c'était celle de la comtesse. Après tout un jour et toute une nuit de recherches, elle avait pensée à son libérateur du bois de Boulogne. Elle avait souvent remarqué ses regards enflammés, sa face immobile, sa rougeur subite, quand elle passait avec sa fille. Il suffit d'une minute pour deviner toute une histoire, comme d'un éclair pour percer tout un nuage. La comtesse vole à Boulogne, elle entre chez le vieillard sans se faire annoncer, et lui redemande sa fille. Sa parole fut acerbe et hautaine: ses menaces furent effrayantes. Hélas! hélas! la jeune fille, de la chambre où elle était blottie, elle entendait sa mère la maudire! Le vieillard jura que la jeune fille n'était pas chez lui. (Il le jura!) La comtesse se retire alors, mais non pas sans laisser derrière elle des paroles de colère et de mépris. — Oh! une mère, de la colère et du mépris pour sa fille qu'elle a perdue! qu'elle attende donc au moins qu'elle soit retrouvée, sa fille!

Tout cela ce fut une horrible scène. Le pauvre soldat n'avait pu y résister, et pour se remettre il était sorti, l'imprudent! Le jeune homme entra rapidement dans la chambre où

était la jeune fille, et elle, échevelée, haletante, lui jeta ses deux bras au cou, en criant: Il faut mourir! Sa mère lui avait brisé le cœur. Oh! qu'ils se comprirent bien tous les deux, et que ce fut un horrible langage que ce silence qui n'eut pour l'interrompre que des sanglots et des baisers! Il entra chez son père: il voulait le voir encore. Le vieillard n'était pas là! oh! le malheureux fils, qui ne pourra pas même embrasser son père avant de mourir! Il ouvrit un tiroir, y prit deux pistolets, regarda froidement s'ils étaient chargés, et vint retrouver la jeune fille. Elle se serra bien fort contre lui. Elle avait si peur qu'on ne la vît, et qu'on ne l'empêchât de mourir! A-peine si le jour se levait. Tout le village de Boulogne reposait encore. Ils se glissèrent inaperçus le long des murs, marchèrent, coururent, puis les voilà au plus épais du bois... — Oh!

Imaginez-vous que c'était par une délicieuse matinée d'automne que cela se passait. Le vent était encore froid, l'herbe était encore humide de rosée; mais il y avait tant de baume et de silence sous les grands arbres, le soleil levant se jouait avec tant de prestige dans les branches, la nature était si belle et si harmonieuse, moitié endormie qu'elle était encore, qu'il y avait là de quoi enivrer, de quoi rendre fou. Oh! mesdames, vous ne connaissez pas cela, vous qui à cette heure où le monde renaît, dormez si profondément, toutes brisées de votre bal de la veille. Le Bois de Boulogne pour vous c'est du soleil de midi, c'est de la poussière, de l'agitation, du bruit. Pour mes deux jeunes enfants qui s'en allaient mourir, ce Bois de Boulogne c'était quelque chose de suave et de parfumé; c'étaient de frais gazons, c'étaient de vertes clairières bien ombragées; c'était du soleil aussi, mais du soleil pur et vivifiant, de ce soleil qui pénètre et qui ranime, quand on y épanouit son ame, et que la brise matinale vient vous sécher une larme à la joue. Ils marchèrent long-temps les infortunés, parlant de choses et d'autres, s'arrêtant au chant d'un oiseau, cueillant une fleur qu'ils effeuillaient — comme ils effeuilleront bientôt leur vie, avant qu'elle soit fanée. La jeune fille était belle ce matin-là, sa voix était calme et reposée, son œil ardent et plein d'espoir. Elle

s'appuyait nonchalante et pensive sur le bras du jeune homme, et elle laissait aller ses cheveux dans ses cheveux, comme elle avait laissé aller son ame dans son ame. Leur ivresse était pure et sainte, leurs discours chastes et du ciel. Ils n'avaient déjà plus de souvenirs de la terre, le monde s'était effacé, et il n'y eut pas entre eux une seule parole de regret ou de souffrance. Ils s'éteignaient peu-à-peu, confondant leurs joies et leurs pensées, avec des regards là-haut, et de ferventes prières à Dieu. Le jeune homme pria pour son père, la jeune fille pria pour sa mère. — Entendez-vous, elle pria pour sa mère! — Puis quand ils furent las d'admiration et d'extase, ils s'arrêtèrent, et ils penchèrent la tête l'un sur l'autre; ils s'endormirent, tous deux calmes et riants, les bras entrelacés, et leur ame (ils n'en avaient plus qu'une) monta radieuse vers le ciel.

On avait entendu dans le bois de Boulogne deux coups de pistolet partis ensemble. Un oiseau eut peur, et quitta la branche où il était perché. C'est là tout. Le silence revint, et personne sur la terre ne s'émut de ce bruit. Ce jour-là le temps fut superbe, et il y eut un monde fou à la promenade. On y remarqua la calèche verte et blanche avec des chevaux noirs; mais il n'y avait plus qu'une femme dedans:—c'était la comtesse.

Le vieux militaire retrouva le corps de son fils: il n'y eut qu'une bierre et qu'un tombeau pour les deux enfants. Le convoi fut triste: le soldat fut seul à le suivre, et il grava sur la pierre du sépulcre:

ELLE
N'AVAIT QUE SEIZE ANS,
ET IL N'EN AVAIT QUE VINGT!
LEUR VIEUX PÈRE,
QUI AVAIT SOIXANTE-SEPT ANS,
A ÉCRIT CELA LUI-MÊME
SUR LEUR TOMBE!
M DCCCXXXII.

Pardon de vous avoir parlé si long-temps du Bois de Boulogne!

AMÉDÉE GRATIOT.

LA FORCE.

Le Marais, ce quartier si tranquille qu'on pourrait le comparer à un lac paisible opposant son calme plat à la rapidité du fleuve dont les autres quartiers de Paris sont la vivante et continuelle image; le Marais recèle dans son sein un gouffre aussi funeste que celui de Charybde et Scylla, où viennent tournoyer ceux dont les barques trop légères ont échoué sur le fleuve, et ceux dont les forces ont en vain lutté contre le torrent.

Ce gouffre c'est une prison, cette prison c'est *la Force*, dont le nom n'est pas ici par analogie à la puissance de ses grilles et de ses verroux ni à la dureté farouche de ses gardiens. Ce nom est un vieux débris de féodalité légué au bâtiment par son ancien possesseur. Là où errent aujourd'hui, comme dans un purgatoire anticipé, des prévenus de tous genres, attendant le jugement qui doit les plonger dans l'enfer d'une prison centrale ou d'un bagne, ou les rendre à un paradis de liberté; dans ces cours, sous ces arceaux, au fond de ces corridors où se corrompent des malheureux seulement égarés, où s'égarent des innocents, où le vice s'exploite, où le crime se perfectionne, où l'homme assez fort de principes, assez pur de conscience pour rester inaccessible à ce contact, est réduit à déplorer l'impuissance ou l'insouciance qui laisse tant d'individus dans les horreurs de l'anxiété; dans ces lieux enfin, où la vie n'a

d'autres règles que le tintement d'une cloche, d'autre harmonie que le bruit des verrous et des clefs, d'autre incident que l'alternative d'une visite au cachot ou d'un voyage à la Souricière; là jadis le duc de la Force donnait des fêtes brillantes qu'embellissait tout le luxe des arts; des femmes parfumées comme des fleurs, légères comme des sylphides, caressaient le parquet de ce grand salon, maintenant coupé en deux parties, où se vautrent des misérables rongés de vermine et de maladies plus honteuses encore. Si parfois la gaîté s'introduit dans ce triste séjour, ce n'est que dépouillée de sa franchise, accompagnée de bruyants éclats, inspirée par des propos plus que libres, par des jeux brutaux dont les scènes deviennent souvent sanglantes et que le veto despotique du brigadier Paul a seul pouvoir de faire cesser en conduisant au cachot, avec un sang-froid imperturbable, les joueurs trop échauffés.

Où trouver, dans ce lieu, un souvenir de son antique et royale origine? qui reconnaîtrait dans ces masses de fer et de pierres les traces de cette maison de plaisance qui, sous les règnes de Charles V et de Charles VI, servait de demeure à des princesses? Sur ces ruines s'est élevé un autre palais, celui de la *Prévention*.... La Prévention, déesse bien digne d'un tel temple, aurait eu comme les Euménides un autel chez les anciens; chez nous elle est l'objet d'un culte consacré par les lois, et de nombreuses victimes lui sont sacrifiées. La Prévention a ses ministres, ses suppôts, comme au temps de Boileau la Chicane avait ses procureurs et ses huissiers: celle-ci n'attaquait que la fortune, tandis que celle-là se joue de la vie et de l'honneur; devant elle, les sentiments les plus généreux se taisent, l'humanité n'a plus de voix; comme les harpies, elle infecte tout ce qu'elle touche; la Prévention tue l'espérance, détruit le passé, et ne laisse souvent à l'avenir qu'une carrière celle du crime. Voyez-la naître sous le sombre sourcil d'un mouchard; voyez-la se former dans le procès-verbal du commissaire de police et arriver à son apogée dans le cabinet du juge d'instruction; là, son importance s'augmentant du crédit respectable qu'elle emprunte à la justice, elle déploie toutes

les ressources de son génie, elle s'étend, se replie, et comme le boa *constrictor*, elle enlace, elle étouffe de ses nombreux anneaux toute l'existence d'un homme; son venin subtil empoisonne les actions les plus innocentes; malheur à celui qui doit la combattre!

La Prévention a des tortures aussi sensibles, mais plus injustes, que celles du quinzième siècle; car on n'en tient aucun compte au malheureux qui les endure. Chaque jour d'instruction est pour le prévenu un supplice qu'on peut diviser en deux phases, le voyage et la Souricière.

Avez-vous rencontré quelquefois dans la rue Saint-Antoine, à la place de Grève, sur les quais, ou au milieu du pont qui avoisine le Palais de Justice, une espèce de tombereau que la sollicitude coquette du nouvel entrepreneur a décoré à l'extérieur comme la voiture d'un marchand de cirage, mais dont l'intérieur sombre et bardé de fer n'offre qu'une ouverture étroite laissant à-peine entrer assez d'air pour prévenir une asphyxie: les habitués de cette machine roulante, qui ne ressemble pas mal à un cercueil ou aux cages en fer du bon Louis XI, l'ont surnommée *panier à salade*. C'est dans cet équipage traîné en poste, que la Prévention charrie, entassés comme des harengs dans un baril, les prévenus que son caprice appelle de la Force au Palais de Justice, après les avoir oubliés quelquefois pendant plusieurs mois. Les voyageurs meurtris, à moitié étouffés, sont vomis dans la cour de la conciergerie et accolés à autant de gendarmes qui les conduisent, par un passage nouvellement réparé et d'un effet monumental, *à la Souricière!....*

Pour peindre fidèlement la Souricière, il faudrait la plume de Lesage ou le pinceau de Calot: ce n'est pas un cachot, c'est plus horrible. Un cachot a pour lui sa palle et son silence; mais à la Souricière, point de banc pour reposer le corps placé sur lui-même pendant douze heures; point de silence pour réfléchir; point d'air pour rafraîchir les poumons infectés de soixante individus qui se remuent à grand'peine dans un espace large de quelques pieds. Ce lieu est pis encore dans

ses proportions que l'instrument dont il a emprunté le nom: l'animal que sa gourmandise attire dans le piège que la ruse lui a tendu peut au moins respirer, grâce à l'ouverture grillée qui le retient; mais la souricière de la Prévention n'offre pas même aux prévenus ce triste avantage; une étroite lucarne, obstruée par un châssis et des barreaux serrés, donnant sur une cour large comme une cheminée, est le seul accès que puissent trouver les rayons d'un faux jour et le seul passage laissé à l'évaporation des gaz méphitiques qui se forment dans cette sentine.

Voilà le lieu où les prévenus de tous les genres sont entassés, où l'innocent est heurté, froissé par le coupable s'il n'est corrompu par lui; où la vieillesse est en butte aux risées et aux outrages d'une jeunesse dégradée; où l'enfance joue un rôle encore plus dégoûtant. Ce lieu que renieraient des siècles de barbarie et d'ignorance, est placé immédiatement au-dessous des sièges qu'occupent des magistrats éclairés par de profondes études, par trois révolutions, et par les leçons continuelles du présent. Comment expliquer le contraste qu'offre la Souricière au milieu de ce palais qui la renferme dans son sein comme une plaie déshonorante? Les salles de justice sont belles; chaque jour les arts viennent y ajouter quelque ornement, et l'on ne trouve pas une obole pour disposer un lieu convenable où puissent être déposés les prévenus allant à l'instruction. Il y a négligence cruelle à ajourner ainsi indéfiniment une amélioration que réclament la justice et l'humanité vis-à-vis d'hommes non encore classés parmi les coupables, innocents peut-être, et qui doivent dans tous les cas être traités comme tels jusqu'après leur jugement.

La Souricière comprend deux autres chambres: l'une consacrée aux prévenus de délits politiques, l'autre aux femmes; une lucarne semblable à celle que nous avons décrite et donnant sur la même cour fournit aux prévenues recluses un jour douteux; c'est un spectacle ignoble que de voir les hommes grimper comme des orangs, s'élever contre les grilles pour plonger leurs regards et échanger leurs propos d'un sentimentalisme ridicule

et cynique avec les femmes qui, de leur côté, font le même manège; il y a quelque chose de bizarre et d'effrayant dans ces voix rauques d'eau-de-vie et de tabac qui se brisent contre les barreaux, se reconnaissent, se complimentent ou se maudissent, se transmettent leurs projets, leurs serments, comme si les personnages se rencontraient dans les caveaux d'Idalie ou sous les tonnelles de Desnoyer. Ainsi ce lieu, par son imperfection même, favorise le désordre et le vice: si toute communication était impossible entre les hommes et les femmes, il y aurait un aliment de corruption de moins; si le prévenu était placé dans un lieu qui éloignât de son esprit l'idée d'une abjection à laquelle il se croit voué par le mépris cruel que la société affecte envers lui, il éprouverait le désir de devenir meilleur, parce qu'il le croirait possible; si le lieu dans lequel soixante individus sont enfouis n'étouffait pas les cris presque féroces qui ébranlent souvent les murs, les observations qu'on serait obligé de faire pour arrêter ces excès rendraient peu-à-peu ces hommes à leur dignité naturelle, ils ne rugiraient plus, ils parleraient; si un air pur rafraîchissait leur sang, ils seraient moins exaltés, moins malheureux et bientôt moins coupables.

Faisons des vœux pour que les magistrats jettent les yeux sur cette anomalie choquante, et la fassent disparaître incessamment; retournons à la Force qu'une journée de station à la Souricière nous a presque fait regretter comme un lieu de délices.

Cette prison, consacrée spécialement à la prévention, offre à l'observateur un caractère tout particulier qu'on chercherait en vain dans les autres maisons de détention; les nombreux prévenus qui s'y succèdent lui donnent l'aspect d'un panorama de délits et de crimes; tous les genres de coupables y sont représentés, depuis le meurtrier jusqu'au fraudeur d'huile ou de tabac, depuis le voleur de grand chemin jusqu'à l'adroit filou tireur de bourses ou de montres.

C'est à la Force qu'est renfermé tout individu mis en état de suspicion; c'est là qu'il attend l'instruction de son affaire; de sorte que le temps qui s'écoule pendant cette opération

que prolongent les maladies, les mutations, les vacances, constitue une espèce de non-valeur toujours au préjudice du prévenu; car, s'il est renvoyé sans jugement, qui l'indemnisera de ce temps perdu? et s'il est jugé et condamné, cette peine anticipée lui sera-t-elle comptée?...

La Force peut contenir douze cents prisonniers; elle en renferme ordinairement huit à neuf cents. La conduite de cette maison est confiée à un directeur qui a sous ses ordres un brigadier en chef et vingt-deux surveillants. Le directeur actuel, M. Walet, est un homme recommandable par son impartialité et l'attention rigoureuse qu'il apporte à ce que les détenus obtiennent justice chaque fois qu'ils là réclament: il y a plus de mérite qu'on ne pense à bien diriger un établissement semblable, dont le personnel, par son flux et reflux continuel, nécessite une vigilance et une sollicitude toujours nouvelles. Les sentiments généreux et l'humanité de M. Walet sont d'autant plus remarquables, qu'ils se font jour au milieu des devoirs sévères que sa place lui impose.

Les écritures sont tenues par un greffier: M. Constant Barbe est celui qui, depuis le mois de juin, occupe cette place, des antécédents honorables justifient le choix de l'autorité, et garantissent à monsieur le directeur un collaborateur éclairé.

La Force est divisée en cinq cours; la plus grande est la cour Saint-Vincent-de-Paule; les autres sont la cour Saint-Louis qui, jusqu'au 5 juin dernier, avait été affectée à la promenade privilégiée des doubles pistoliers; elle leur a été interdite depuis cette époque, sans-doute à cause de la communication plus immédiate qu'elle offre avec l'extérieur. Les cours Sainte-Marie-Madeleine, Sainte-Marie-égyptienne, et du bâtiment neuf, sont beaucoup trop petites pour le nombre de prévenus qu'on y entasse; celle du bâtiment neuf surtout peut être comparée à un fossé profond; une chambre sombre qu'on nomme chauffoir, et que les détenus ont assez justement qualifiée du titre *de fosse aux lions*, est le seul abri qu'ils trouvent en hiver lorsqu'il pleut, et leur refuge contre les rayons brûlants et concentrés d'un soleil d'été; encore la fosse aux lions est-elle

à-peine assez grande pour concentrer la moitié des habitants de cette triste enceinte, qui n'ont accès dans leurs dortoirs que la nuit.

Qu'on se figure un malheureux prévenu jeté pour la première fois dans cette cour, au milieu des mauvais sujets qui la composent en grande partie, ne sera-ce pas un miracle si sa constitution physique le protège contre l'insalubrité du lieu et les attaques des forts-à-bras? un miracle si ses principes moraux échappent aux leçons que la plupart de ses compagnons y prêchent sans contrainte? C'est un point sur lequel l'autorité ne paraît avoir nullement réfléchi; car, à la Force, comme dans le monde, le classement des individus se fait en raison de leur mine, en raison de la fortune qui permet de prendre une pistole, en raison des antécédents qui signalent souvent à la faveur des gardiens ceux qui viennent le plus fréquemment renouveler connaissance avec la maison dont leurs récidives les constituent véritables abonnés. Ne serait-ce pas une mesure prudente et éminemment morale que celle qui prescrirait l'isolement des prisonniers prévenus pour la première fois, de ceux qui auraient déjà subi une condamnation. Comment la sévérité de la loi, qui poursuit encore par une surveillance plus tyrannique qu'utile, le condamné rendu à la société, cesse-t-elle tout-à-coup à l'instant où elle devient plus nécessaire? Dans le premier cas, elle favorise un préjugé dont l'empire ferme souvent à un libéré le chemin de l'honneur et de la probité qu'il pourrait suivre encore; dans le second cas, au contraire, elle lui facilite l'accès du vice. A voir une telle insouciance, ne semblerait-il pas qu'il soit nécessaire d'ouvrir un champ à l'immoralité et au crime, comme une carrière qu'il est dans la destinée de l'homme de parcourir!... J'ai vu des jeunes gens arriver à la Force, le front couvert du rouge de la honte, étouffant avec peine leurs sanglots; tout annonçait chez eux le sincère repentir d'une première faute, et la secrète horreur de leur position;... huit jours après, ils étaient gais, ils avaient beaucoup appris, et, sur le fruit de ces leçons fatales, ils bâtissaient leur avenir! Ces malheureux deviendront peut-être professeurs à leur tour, après

avoir pris leurs grades à Toulon ou à Brest! Il faut faire la même réflexion à l'égard des prévenus auxquels on ne reproche que les écarts d'une passion subite, comme une rixe, une rébellion. La confusion de ces hommes dans une cour peuplée d'anciens condamnés, dispose leur esprit, déjà enclin au désordre, à accueillir les idées de vol, d'escroquerie, qui flattent leurs penchants naturels, la paresse et le libertinage.

Le classement des individus par catégorie de délits et de crimes, contribuerait puissamment à diminuer le nombre des condamnations. Il est prouvé que le chiffre des prévenus déjà condamnés excède au moins des trois quarts celui des prévenus arrêtés pour la première fois; la corruption qu'exerce alors le plus grand nombre sur le plus petit, est d'autant plus puissante, qu'elle est favorisée par la longueur de la prévention qui concourt sensiblement à détruire par l'habitude la crainte salutaire que fait naître un premier séjour dans une prison. On peut dire même que la prévention fait en général plus de criminels qu'elle n'en reçoit; il n'est pas rare de voir des inculpés attendre cinq ou six mois le résultat d'une misérable affaire susceptible d'être éclaircie en huit jours; puis au bout de ce temps, on les renvoie sans jugement, parce qu'on n'a pu trouver matière à une accusation sérieuse; ou bien, souvent, ils ne sont condamnés qu'à une peine au-dessous de l'emprisonnement provisoire qu'on leur a fait subir: il en résulte qu'ils ont souffert, sans motif justifiable, une détention plus ou moins longue, dans l'oisiveté la plus complète, au milieu d'individus en état d'hostilité permanente contre les lois, et dont les mœurs et les maximes offrent le plus dangereux exemple. Ces deux cas, qui sont très-fréquents, font ressortir avec plus de force encore les abus qu'entraîne le mode d'instruction des affaires; mais, en général, dans quelque position qu'il soit, le prévenu a droit à ce qu'on le laisse le moins de temps possible dans un état d'incertitude qui ne profite en aucune manière aux intérêts de la société, et qui froisse toujours les siens; ceux de la justice même sont souvent compromis par la lenteur de l'instruction, car elle facilite aux coupables les moyens de l'égarer; les magistrats se trompent s'ils pensent que les ressources

de leurs lumières et de leur sagacité suffisent pour les diriger dans les replis tortueux des systèmes créés par les coupables qu'une adroite expérience met en garde contre toutes les questions; combien de subornations de témoins, de dispositions d'alibi, et d'autres fraudes du même genre n'ont-elles pas souvent dérobé un criminel véritable, qu'une plus grande activité dans l'instruction aurait certainement fait connaître! Ainsi, à l'égard du coupable, le temps de la prévention est employé à déjouer toutes les mesures de la justice; et, chez l'homme que la fatalité ou une première faute conduit en prison, la longueur de la prévention produit une irritation qui détruit la confiance et le respect dus à ses juges; il ne comprend plus une loi qui le punit avant de le juger; l'injustice dont il se croit l'objet dispose son esprit à accueillir les doctrines de ceux avec qui il est forcé de vivre; l'habitude achève ce que la nécessité a commencé, et trois mois de prévention ont fait, d'un homme faible, un être corrompu, et d'un homme égaré, un criminel endurci.

Qu'on ne se figure pas que ces observations soient faites au hasard, ou dictées par un esprit d'acrimonie contre l'autorité; celui qui les écrit pourrait sans-doute s'offrir pour exemple de cette déplorable lenteur qu'il dénonce, mais son caractère, en le mettant à l'abri des conséquences funestes qu'il a signalées, fait aussi taire chez lui tout sentiment personnel. Si les magistrats veulent voir, ils verront, c'est un appel fait à la fois dans l'intérêt de la justice, de la morale et de l'humanité. Une activité plus grande dans l'instruction des affaires, et le classement par catégorie de délits et de personnes, changeraient en peu de temps la physionomie de la Force, et la dépeupleraient sensiblement; ces moyens sont d'une exécution facile et qui, loin de nécessiter des dépenses, amènerait, au contraire, une économie en raison de la diminution du nombre des préventions; on trouverait encore dans cette économie le traitement de quelques juges d'instruction supplémentaires, si l'abondance des affaires rendait leur secours nécessaire. Une amélioration si importante se réduit donc à une question de chiffres; je la livre aux réflexions de nos calculateurs moralistes qui

n'enfantent trop souvent que des théories brillantes rémplies, sans-doute, de philosophie et d'humanité, mais sans résultat, comme ces beaux projets sur le défrichement des terres et le dessèchement des marais, qui restent toujours des cloaques infects et des plaines arides... Attendons.

La cour Saint-Vincent-de-Paule, qu'on nomme aussi cour de la Dette, est assez grande et bien aérée; un parterre ombragé de jeunes acacias forme une espèce d'oasis au milieu de ce lieu d'incertitude et d'angoisse; il y a quelque chose de si puissant dans l'effet de cette végétation, quoique emprisonnée, que la douleur perd un peu de son intensité; on oublie ses maux à l'aspect de cette fenêtre élevée derrière laquelle Béranger a médité pendant un an avec sa muse qu'on étouffait, mais qu'on n'emprisonnait pas; cette chambre sert en ce moment de logement provisoire au greffier de la Force et à sa jeune famille; en apercevant les frais visages d'enfants et les jolies têtes de femmes qui apparaissent quelquefois à travers ces barreaux comme une fantasmagorie aérienne, on dirait de quelques-unes des gracieuses inspirations du poète national, qui viennent visiter son ancienne prison. La fenêtre du chansonnier est le monument de la cour de la Dette qu'on fait remarquer à chaque nouvel hôte.

Si l'on compare cette cour aux autres, elle semble un paradis; aussi est-elle habitée par les privilégiés; en première ligne il faut placer les pistoliers qui, moyennant un loyer de vingt-cinq sous par décade, ont l'agrément de coucher seuls dans leurs lits, et d'avoir la libre jouissance de leurs chambres pendant le jour, avantage refusé aux prévenus sans pistole, qu'on appelle *pailleux;* ceux-ci couchent à deux dans des lits qui ont à-peine une largeur de deux pieds et demi. Ici se présente naturellement une réflexion contre cette communauté de coucher qui compromet la santé et corrompt les mœurs, en favorisant un vice honteux qui est le plus cruel outrage fait à la nature et à la pudeur. On ne comprendra pas que la distinction des lits adoptée dans les maisons centrales, ne le soit point dans une maison de prévention qui réclame des soins plus attentifs pour écarter autant que possible les éléments de cor-

ruption: il devrait suffire de faire connaître cet abus pour qu'il cessât d'exister.

Le régime alimentaire de la prison serait satisfaisant, s'il était toujours fidèlement suivi par le fournisseur; mais il arrive que très-souvent, malgré les plaintes des détenus et les observations du directeur, la qualité des vivres, et surtout du pain, diffère d'un jour à l'autre: c'est un impôt levé sur la misère et le malheur par la rapine impudente et basse.

Chaque détenu reçoit par jour une livre et demie de pain de munition, un bouillon le matin à neuf heurx, et une portion de légumes à trois heures; le jeudi et le dimanche les légumes sont remplacés par une portion de bœuf bouilli; les pistoliers seuls ne reçoivent jamais que le bouillon et le pain: il y a injustice et lésinerie dans cette exception au préjudice des pistoliers; la plupart en souffrent réellement, car beaucoup de prévenus sacrifient toutes leurs ressources pour payer une pistole et se soustraire ainsi à la contagion des dortoirs communs; c'est un sentiment de pudeur qu'on devrait encourager, au lieu de lui opposer la faim contre laquelle aucune résolution ne peut lutter long-temps.

La Force a une infirmerie de cinquante lits; elle est dirigée par un médecin de talent, et constamment animé d'un sentiment de philanthropie positive, qui le porte à donner à chaque détenu des soins aussi assidus qu'à ses malades de la ville. La surveillance de l'infirmerie et l'exécution pharmaceutique sont confiées à un infirmier-major; M. Bourgoin, par son activité et sa longue expérience des malades, est certainement le type accompli du parfait infirmier de prison. Nul ne saurait mieux que lui faire passer les ordonnances, quelquefois bien amères, du docteur, à l'aide d'encouragements entremêlés d'anecdotes débitées en argot, langage qui lui est aussi familier qu'au plus adroit de ses habitués.

Les vieillards impotents occupent une salle au-dessus de l'infirmerie; les vieillards valides sont placés dans le bâtiment appelé la Petite-Force. Ce bâtiment, le seul de la Force qui ait le caractère d'une prison, n'a cessé que depuis quelques années d'être affecté aux femmes. On se rappelle avec émotion

que ses cachots ont reçu, après madame de la Mothe Valois, si fière du sang royal dont elle se croyait issue, si humiliée et si malheureuse du vol royal qu'on lui imputait, deux princesses plus infortunées encore, et surtout plus étonnées de s'y voir, madame Élisabeth et la princesse de Lamballe.

Les enfants ont aussi leur place à la Force ; il y en a ordinairement trente à quarante. Ils sont avec raison séparés des autres détenus, et dérobés aux funestes conséquences d'une vie oisive, surtout à cet âge où le vice s'identifie plus facilement avec l'être. Des ouvrages proportionnés à leurs forces, en les obligeant au travail, leur assurent un petit pécule qui leur est remis en sortant. Il serait à désirer que leur existence morale fût l'objet d'une attention particulière, et qu'on cherchât, par quelques instructions bienveillantes, à les disposer à une meilleure conduite.

On doit regretter que la position incertaine des prévenus, en général, ne permette pas de leur appliquer le système de travail dont on fait profiter les enfants; il faudrait au moins, par forme de compensation, et pour prévenir les maux qui naissent de l'inaction, que l'autorité judiciaire s'efforçât d'abréger la durée de la prévention.

Un mot maintenant sur la vie de la prison et sur les mœurs de ses habitants. La vie des prisonniers, surtout à la Force, est l'image de celle qu'ils mènent dehors : pour ceux à qui leurs délits même ont créé des ressources, la vie est toute de désordre, le vin et le jeu la remplissent; c'est au milieu des plus honteux excès, qui échappent trop souvent à la juste sévérité du directeur, que les adroits voleurs, toujours moins punis que le coupable honteux, passent le temps de leur emprisonnement; c'est dans ces moments qu'ils sont curieux à voir, effrayants à comprendre : c'est bien là la vie matérielle qui ne diffère de celle de la brute que par ce sentiment d'amour du bien d'autrui qui alimente leurs orgies; écoutez-les, et jamais le proverbe *in vino veritas* n'aura été mieux justifié. Il y a aussi de l'amour-propre chez ces hommes dont l'état est de vivre aux dépens de la société; il y a de l'orgueil dans leur

manière d'envisager leur profession; ils se font gloire du nombre de leurs vols, de l'importance de chacun d'eux, comme un guerrier le ferait de ses victoires, un artiste de ses succès: des disputes naissent quelquefois dans ces discussions où tous les genres de mérite sont comparés, et c'est souvent par des coups qu'elles se terminent; car les coups sont l'argument ordinaire qui résout toutes les questions entre prisonniers.

Il y aurait beaucoup à dire sur les détenus de la Force, considérés sous les différents aspects qu'offrent les divers caractères de chacune de leurs industries; mais ce tableau dépasserait les bornes assignées à ce chapitre, et serait d'ailleurs étranger à mon but.

On reconnaît facilement dans les cours de la Force ceux des prisonniers qui en sont à leur première prévention, et qui n'appartiennent encore à aucune classe parmi les habitués; ceux-là font peu de dépense, parce qu'ils ont peu de ressources, souvent même aucune, car le prévenu est d'ordinaire abandonné de sa famille et de ses amis. Ils sont aux autres détenus ce que le peuple est à l'aristocratie, un sujet de dédain. Ce dédain excite leur envie, stimule un amour-propre mal placé, et les pousse ainsi peu-à-peu à briser le dernier lien qui les retenait encore à la société.

Quelques-uns supportent avec résignation leur infortune et cherchent à se soustraire à l'oisiveté en se livrant à de petits ouvrages de patience, que leur industrie naturelle, privée souvent des instruments les plus nécessaires, leur fait exécuter avec une perfection étonnante. Ceux-là sont presque toujours des malheureux entraînés par la misère à une première faute.

D'autres se font remarquer par une apathie complète, qui les fixe sur un banc ou les couche à terre, jusqu'au moment où le tintement de la cloche annonce la soupe ou le pain. Ces malheureux ressemblent à des automates offerts aux coups de la justice pour en entretenir l'action.

Dans cette existence de prison qui semblerait si monotone, les douceurs de la vie occupent une certaine place; au premier rang figure la lecture, goût presque général chez les prisonniers; puis la cantine avec son vin frelaté et son tabac pire

encore que celui de la régie; puis enfin viennent les chants, et les jeux d'exercice et d'adresse tels que le rat, le diable boiteux, les barres, etc., etc. Et au milieu de tout cela de l'esprit, mais de cet esprit habillé d'argot, étincelant à travers des mots d'un cynisme à part, escorté d'images et de figures saillantes comme les têtes fantastiques de la sculpture du moyen âge; de cet esprit que sentent et comprennent ceux qui l'ont étudié en prison, mais dont rien ne peut donner l'idée aux hommes du monde libre.

Cette vie ordinaire des habitants de la Force est coupée de temps à autre par des incidents qui en rompent l'uniformité pendant quelques heures; c'est lorsqu'il s'opère une translation à la Conciergerie de prévenus que réclament les assises, ou de condamnés qui vont prendre domicile dans les cabanons de Bicêtre. On observe alors un mouvement de sensibilité et d'émotion entre ces amis de prison qui se quittent, les uns pour aller chercher leur sort à la cour d'assises, les autres pour accomplir celui qui leur est assigné. Mais le vide que leur départ cause à la Force est bientôt rempli, de même que les regrets qu'ils ont laissés sont bientôt effacés.

L'arrivée des nombreux prévenus politiques, que les troubles des 5 et 6 juin ont conduits à la Force, a modifié un peu sa physionomie habituelle, car la sévérité des règlements s'est en leur faveur légèrement adoucie; c'est un bienfait momentané que leur présence a apporté parmi les autres détenus.

Il y a peu de choses à dire sur le contraste que ce mélange a fait ressortir; car ce contraste existe toujours dans la prison de la Force, où la prévention confond tous les délits et tous les individus innocents ou coupables. L'esprit de parti a accrédité quelques exagérations tout-à-fait mensongères sur la position des détenus politiques, sur les dangers qu'ils ont courus, sur les combats qu'ils ont été forcés de soutenir pour assurer leur liberté même en prison; rien de tout cela n'est fondé, et sauf quelques exceptions qu'expliquait très-bien la moralité de certains prévenus politiques, la tranquillité la plus complète a été constamment observée de part et d'autre.

Les visites des magistrats et des hauts fonctionnaires publics

apportent encore une grande diversion dans la vie des détenus; il leur semble, ces jours-là, que la présence de ces personnages doive leur garantir la justice qu'ils réclament, l'adoucissement ou l'amélioration qu'ils attendent . . . Cette illusion les berce pendant une semaine, puis elle finit par s'évanouir, et ils retombent dans l'affreuse réalité.

Quelques curieux qui se disent philanthropes viennent aussi parfois promener leurs loisirs au milieu des prisonniers; ces messieurs trouvent tout très-bien, ils goûtent le pain qui leur paraît excellent; ils prononcent d'après la fumée des chaudières que le bouillon et les légumes sont parfaits; ils vont ensuite dîner chez Véry, où ils proclament entre le Bordeaux et le Champagne l'admirable système des prisons.

Heureusement pour les prisonniers, ces frelons de philanthropie et d'humanité font place à quelques hommes vraiment humains, pour qui le sort des détenus est l'objet de la plus vive sollicitude; en première ligne il faut mettre M. Appert, déjà signalé depuis long-temps à l'estime publique, et maintenant le digne intermédiaire choisi pour diriger les effets d'une auguste bienfaisance. M. Appert est la providence des détenus, et l'intérêt dont il les environne est d'autant plus louable, que souvent il ne recueille que de l'ingratitude.

Je termine ici un travail conçu et exécuté dans des loisirs trop douloureux pour que je puisse en retirer d'autre mérite que celui d'une scrupuleuse véracité. J'ai voulu présenter le tableau de la Force sous les différents rapports qui peuvent intéresser la justice, la morale et l'humanité; j'ai voulu mettre à profit les instants que j'ai eu moi-même, à passer dans cette maison; soumis comme tous les détenus au régime et aux règles de l'administration, atteint par les mêmes formes judiciaires, j'ai pu, après huit mois de prévention, instruit par une bien triste expérience, jeter ces observations dans le domaine de l'opinion publique. Puissent-elles servir à quelque philanthrope éclairé et puissant, pour déterminer les améliorations qu'elles signalent! Les souvenirs pénibles qu'elles me retracent en seront adoucis, et je n'aurai pas tout perdu.

UN PRÉVENU.

LE BOULEVART DU TEMPLE.

La seul' prom'nade qu'ait du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule, où j'men donne où c'que j'ris,
C'est l'boul'vart du Temple à Paris.
DÉSAUGIERS.

Charles Nodier a dit, en parlant de la route du Simplon, que Napoléon fit creuser d'une manière si miraculeuse: *Le malheureux! . . . il m'a gâté mes Alpes! . . .* Ce mot n'a rien d'exagéré. Or, il en est des plus petites choses comme des plus grandes. Moi aussi, j'ai eu mes phrases d'indignation; et, lorsque je me promène aujourd'hui de l'emplacement où était Paphos au café Turc, et que je reviens de la rue d'Angoulême à l'ancien hôtel Foulon, je m'écrie à mon tour: *Les malheureux! ils m'ont gâté mon boulevart du Temple!*

Nos pères l'avaient vu commencer, grandir, prospérer, ce fameux boulevart, dont le nom est européen!... C'était une kermesse parisienne, une foire perpétuelle, un landi de toute l'année. On y trouvait à rire, à jouer, à se délasser de jour et de nuit. C'était le rendez-vous de la meilleure société; une foule de voitures brillantes y stationnaient; on bravait le froid et le chaud pour y entendre un paillasse, qui, n'en déplaise à Debureau, avait aussi son mérite. Ce paillasse, qui se nommait Rousseau, s'était fait une réputation en chantant en plein air:

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est z'arrivé trois gros vaisseaux,
Les matelots qui sont dedans
Cé sont, ma foi! des bons enfants.

J'en ai vu les débris, moi, de ce bon gros paillasse .... Et je me suis courbé respectueusement devant lui.

Je puis affirmer que jamais paillasse ne fut plus drôle, ni plus complet: ce n'était pas le visage pâle et blême de Debureau, ce n'était pas son jeu savant et grave, ni ses poses immobiles, ni ses clignements d'yeux si expressifs!... C'était une figure pleine, rouge, bourgeonnée; c'était la gaîté du peuple dans tout son débraillé!... Impossible de ne pas rire comme un fou du roi, en voyant ses grimaces, en entendant sa voix rauque et brisée; il jouait ses chansons, comme Debureau joue ses pantomimes, car mon paillasse était aussi un grand acteur! ...Ne croyez pas qu'il répétait comme un élève du Conservatoire; non, il mettait, dans son débit, de l'esprit, du mordant; sa physionomie était d'une mobilité surprenante. Je gage que, s'il vivait encore, il serait à la hauteur de l'époque, et que la littérature capricieuse qui nous fait un grand homme, chaque matin, en déjeunant chez Tortoni ou au café de Paris, aurait découvert autant de drame dans mon paillasse qu'elle en a trouvé daus Debureau.

Combien j'étais heureux .... quand, les poches pleines de marrons et de châtaignes, le vieux père Motet, notre bon précepteur, nous conduisait, les quintidis et les décadis, au jardin de l'Arsenal, et nous permettait de faire une halte devant le théâtre des Pantagoniens. Nous restions des heures entières à contempler le père Rousseau, ce paillasse classique!.... A-peine osions-nous respirer, tant nous avions peur de perdre un de ses gestes, une de ses contorsions. Hommes d'aujourd'hui, respectez les souvenirs des hommes d'autrefois; libre à vous d'adorer César! mais permettez-moi d'admirer Pompée!

Avant la révolution (celle de 1789, bien entendu), il n'y avait que quatre théâtres sur le boulevart du Temple: le spectacle d'*Audinot*, les *Associés*, dont un sieur Salé était directeur;

les *Grands Danseurs du Roi*, fondés par Nicolet; le théâtre des *Délassements comiques*, situé à côté de l'hôtel Foulon, et dont les acteurs n'avaient le droit que de paraître derrière une gaze; plus tard, cette gaze fut déchirée par les mains de la Liberté; enfin, le *Salon des Figures* du sieur Curtius, qui était à la place qu'occupent aujourd'hui les *Funambules*.

L'origine du théâtre de l'*Ambigu* mérite d'être rapportée avec quelques détails. Audinot, acteur de la Comédie Italienne, et auteur du *Tonnelier* (avec Quétant), ayant essuyé un passe-droit, quitta brusquement ses camarades. Pour se venger, il imagina d'ouvrir un spectacle de bamboches, ou figures parlantes. Chaque figure imitait ou quelque acteur, ou quelque actrice du Théâtre Italien. Polichinelle était gentilhomme de la chambre du roi en exercice, et imitait les manières d'un grand seigneur, distribuait les grâces, faisait des injustices, sans que personne osât y trouver à redire.

On a remarqué que messieurs les gentilshommes de la chambre, qui étaient intraitables pour les acteurs vivants, se montraient fort indulgents pour les comédiens de bois; ce qu'ils n'auraient pas souffert d'un homme, ils le supportaient d'une marionette; ils riaient volontiers d'une impertinence de Polichinelle, et, pour une innocente plaisanterie, ils envoyaient Volanges au For-l'Évêque.

Audinot gagna beaucoup d'argent avec ses marionettes, et n'eut qu'à se louer de leur zèle et de leur activité. C'est qu'avec des acteurs de bois, on n'a jamais à craindre les rivalités, ni les caprices. Barré, Radet et Desfontaines l'ont dit fort spirituellement dans un couplet de leur charmante comédie des *Écriteaux*, ou *René Lesage à la Foire Saint-Germain*.

Les acteurs y sont de niveau,
Aucun d'eux ne s'en fait accroire,
Les mâles au porte-manteau
Et les femelles dans l'armoire.
Isabelle sous le verrou
Laisse Colombine tranquille,
Et Polichinelle à son clou
Ne cabale pas contre Gille.

Quelque temps après, Audinot substitua des enfants à ces figures de bois, et cette nouveauté ramena encore la foule chez lui. Il avait mis sur sa toile en lettres d'or: *Sicut infantes audi nos*, qu'un plaisant avait traduit de cette manière: *Ci-gît les enfants d'Audinot.* C'est là que débutèrent Varenne, Damas, Michot, et d'autres, qui brillèrent plus tard à la Comédie Française: c'est aussi chez Audinot que l'on vit paraître un arlequin, qui n'avait que trois pieds de haut. Il se nommait Moreau. Il fut, malgré sa petite taille, l'un des meilleurs arlequins de son temps.

C'est encore là qu'un nommé Bordier avait débuté; il jouait les fats et les abbés avec talent; on l'avait surnommé le Molé des boulevarts. Ce pauvre diable fut pendu, je crois, à Rouen en 1789, à la suite d'une révolte occasionnée par les grains. Quelque temps auparavant, il jouait, dans une pièce de Dumaniant, un rôle de valet intrigant, et disait: „Ça va mal pour moi, je finirai par être pendu.“ On a prétendu, dans le temps, que ce Bordier avait été l'argent d'un grand personnage, mais rien n'a été prouvé à cet égard.

Les grands Danseurs du Roi ne pouvaient représenter que de petites comédies, et des pantomimes-arlequinades; car, à cette époque, les petits théâtres vivaient encore sous le bon plaisir des Comédiens-français, et l'on connaît l'aristocratie, je pourrais dire l'autocratie de ces messieurs!

C'est chez Nicolet que jouait le fameux Taconnet, auteur et acteur à la fois. Ce Taconnet faisait courir la bonne compagnie au boulevart dans les rôles de paysans et de savetiers; il excellait tellement dans ces derniers, que Préville disait de lui: „Cet homme est si bien dans les savetiers qu'il serait „déplacé dans les cordonniers.“ Cet acteur original, né en 1730, mourut en 1774, à l'hôpital de la Charité, des suites de son intempérance. Nicolet, qui lui était fort attaché, accourut au chevet du malade, et s'écria en s'adressant aux personnes qui l'entouraient: „Sauvez mon Taconnet! je vous donnerai „cent louis! deux cents louis!!...“ Taconnet, presque à l'agonie, souleva sa tête, et dit, d'un air pénétré: „Ah! M. Nicolet,

„puisque vous êtes si bon!... donnez-moi une pistole à-compte „pour aller au cabaret.“ Il mourut une heure après.

Les théâtres du boulevart du Temple donnaient chacun deux représentations par soirée. On les appelait *jeux.* Il y en avait un de six heures à onze heures, et l'autre, de minuit à deux heures du matin. C'est à ce dernier que se rendaient incognito les grands seigneurs et les petits abbés, les talons rouges et les robes noires, les duchesses et les mousquetaires, les marquises et les clercs de la basoche, les danseuses de l'Opéra et les fermiers-généraux. C'était la représentation des gens comme il faut, la première était celle de la canaille. Ces théâtres avaient des crieurs à leur porte; aujourd'hui le charlatanisme des affiches a remplacé celui des aboyeurs.

Quand on donnait le grand *Festin de Pierre* ou *l'Athée foudroyé*, le sieur Salé ne rougissait pas de faire l'annonce lui-même, et de crier en dehors: „Entrez, messieurs, mesdames, „grande représentation extraordinaire!... *Le grand Festin de* „*Pierre*, ou *l'Athée foudroyé!* joué par M. Constantin, premier „sujet de la troupe!... *Prrrr-nez vos billets!* M. Constantin „jouera ce soir avec toute sa garde-robe... Faites voir l'habit „du premier acte (et l'on montrait l'habit du premier acte)... „Entrez! Entrez! M. Constantin changera douze fois de cos„tume... Il enlèvera la fille du commandeur avec une veste „à brandebourgs! et sera foudroyé avec un habit à paillettes!!“

Le boulevart du Temple a eu ses célébrités dramatiques.

Une actrice nommée Louise Masson, après avoir débuté à la Comédie Italienne, vint jouer chez Audinot *la Belle au bois dormant.* Deux cents représentations ne suffirent pas pour rassasier le public. La cour et la ville (comme on disait alors) voulurent voir cette actrice extraordinaire. Les journaux du temps assurent que cette demoiselle Masson était d'une beauté remarquable. Elle reçut les hommages de tout ce qu'il y avait d'aimable et de riche à Paris: elle dissipa en folles dépenses des sommes considérables; et, après avoir passé par tous les degrés de l'infortune, je l'ai vue... moi... je l'ai vue, en 1803, pauvre et misérable, affublée d'une robe de gaze en

hiver, chanter avec un ancien comédien de province, sur ce même boulevart témoin de ses triomphes, les duos du *Tableau parlant*, et de *Blaise et Babet.* Tous deux faisaient des gestes, des agaceries comme s'ils eussent encore été sur un théâtre. Quand la scène était jouée, le vieillard faisait humblement la quête, en disant: „Messieurs, ayez pitié de mademoiselle Louise „Masson, qui a fait courir tout Paris chez Audinot, dans *la* „*Belle au bois dormant!*" Ce spectacle faisait peine à voir!... Et j'ai senti souvent mes yeux humides, en déposant ma modeste offrande dans la petite tasse de porcelaine.

Ainsi que je l'ai dit, le boulevart du Temple, à cette époque, était une foire perpétuelle; son aspect était pittoresque. Outre les quatre théâtres dont j'ai parlé, on y voyait le *Salon des Figures*, puis des baraques de bois occupées par des bateleurs qui montraient des animaux vivants; deux ou trois estaminets ou cafés borgnes et des maisons isolées et mal bâties. Deux modestes restaurants, Bancelin et Henneveu, étaient les seuls établissements où les gens du monde fissent des parties fines. Bancelin et le Cadran bleu n'étaient pas, à cette époque, au-dessus de nos plus modestes cabarets d'aujourd'hui. Si les Vadé, les Favart, les Saint-Foix revenaient à-présent, ils pourraient chercher long-temps la petite porte par où ils entraient pour faire leurs orgies, après la chute ou le succès de leurs ouvrages.

Une jolie fille, nommé Fanchon, était la bayadère de ces deux cabarets; elle venait au dessert chanter les couplets de Collé, de Piron, de l'abbé de Lattaignant, et recevait, entre le champagne et le café, des marques de la satisfaction des convives.

MM. Bouilly et Joseph Pain ont, dans une charmante pièce jouée au Vaudeville il y a trente-deux ans, remis à la mode cette *Fanchon la Vielleuse*, si célèbre au boulevart du Temple. Ils ont voulu venger sa mémoire, et prouver que l'héroïne de leur drame n'avait dû son immense succès qu'à la vente seule de ses chansons. Je ne suis pas médisant, mais je dirai qu'il faut

vendre bien des petits cahiers à deux sous pour amasser quarante mille livres de rentes.

En 1791, un décret de l'Assemblée nationale proclama la liberté des théâtres. Le boulevart du Temple ne resta pas en arrière; aussi, dans l'espace de deux ans, vit-on s'ouvrir sur ce boulevart une foule de nouveaux spectacles: *les Élèves de Thalie*, *les Petits Comédiens français*, et le théâtre *Minerve*. Un Italien, nommé Lazzari, y établit une salle qui fut incendiée en 1799. La façade et les colonnes sont encore debout, et l'on y lit: *Variétés amusantes.* On vit aussi s'y établir le café Yon, le café Godet, le café de la Victoire, où l'on jouait la comédie; sans compter des marionettes, des cabinets de physique, de curiosités, etc., etc.

J'étais enfant... bien enfant, mais je me rappelle encore combien ce boulevart était animé. A midi, les parades commençaient; à-peine un paillasse avait-il fini, qu'un autre lui succédait deux pas plus loin. On entendait le son de l'aigre clarinette, le bruit sourd de la grosse caisse, les cimbales qui vous brisaient le tympan: et puis, les cris des marchands et des marchandes: „Ma belle orange! ma fine orange! Ça „brûle... ça brûle!... A la fraîche, qui veut boire?..." C'était étourdissant, c'était assourdissant... mais c'était fou... original... varié... C'était palpitant, c'était vivace!

Les spectacles du Boulevart jouèrent comme les autres des pièces révolutionnaires; seulement, lorsque celui du Vaudeville ou des Italiens obtenait un grand succès dans ce genre, il autorisait les petits théâtres à les jouer, afin de répandre plus vite parmi le peuple les sentiments patriotiques. C'est ainsi que j'ai vu représenter à l'Ambigu, aux Délassements, *l'Heureuse décade*, *la Nourrice républicaine*, *Encore un Curé*, *au Retour, la Fête de l'égalité,* et d'autres pièces du répertoire du Vaudeville.

Lorsque l'horizon politique commença à s'éclaircir, les petits théâtres imitèrent les grands, ils donnèrent aussi des ouvrages de réaction. Il existe une affiche du Théâtre des Délassements, assez curieuse, elle est conçue ainsi: „Théâtre des *Délassements comiques.* Aujourd'hui 1er messidor an VI, première représen-

tation de *la Souveraineté du peuple*, comédie, suivie des *Horreurs de la misère!* drame, terminé par la *Débâcle*, parade mêlée de couplets."

Certes, c'est là de l'esprit, ou je ne m'y connais pas.

De 1800 à 1825, les théâtres du boulevart du Temple subirent de grands changements dans les genres et dans les acteurs.

Que de renommées j'aurais à enregistrer depuis cinquante ans, que de gloires y sont venues naître, briller et s'éteindre!!... Les Révalard, les Vicherat, les Bithmer, les Joigny, les Lafite, les Corse, les Gougibus, les Raffile! que de femmes à talent, les Flore, les Levêque, les Planté, les Julie Pariset, les Lagrenois, les Bourgeois, les Picard, les Leroi!...

Les Picardeaux, les Blondin, les Beaulieu, les Béville, les Mayeur, se retirèrent devant les Marty, les Dumesnil, les Vigneaux, les Lafargue, les Frenoy, les Basnage, les Grevin. La belle Julie Diancourt céda le trône à la belle Demouchel; la belle Demouchel abdiqua en faveur de la sensible Hugens; la sensible Hugens céda sa place en pleurant à la sentimentale Adèle Dupuis. Mesdames Verneuil, Eugénie Sauvage, et Lemesnil, suivent les traces de leurs devancières. Elles plairont comme elles, brilleront comme elles, et passeront comme elles... *Sic transit gloria mundi!*

Une génération nouvelle d'auteurs vint remplacer celle dont l'étoile pâlissait alors; les Arnould, les Pariseau, les Gabiot, les Dorvigny, les Pompigny, les Guillemain, les Beaunoir, les Maillot, les Coffin-Rosny, les Camaille Saint-Aubin, les Aude, abandonnèrent le champ de bataille aux Guilbert Pixérécourt, aux Dubois, aux Apdé, aux Cuvelier, aux Caignez, aux Villiers, aux Bernos, aux Léopold, aux Frédéric, aux Boirie, etc.

La Forêt d'Hermanstad chassa *la Forêt Noire; le Maréchal de Luxembourg* tua le *Maréchal des logis*; *Pierre de Provence* n'osa plus se montrer devant *la Femme à deux maris; la Tête de bronze* écrasa *Dorothée;* le *Masque de fer* tomba devant *l'Homme à trois visages*, et *l'Héroïne américaine* battit en retraite devant *le Siège du clocher*.

Ce que je regrette le plus aujourd'hui, dans le mélodrame, c'est l'absence totale du *niais* obligé. Les niais du mélodrame étaient, quoi qu'on en dise, une délicieuse création. Je ne sais pourquoi on les a chassés du boulevart; quand on voudra, on pourra les retrouver: les niais ne meurent jamais en France! Les niais sont morts, vivent les niais! Jamais la race des niais ne se perdra!!... Ils changent de tréteaux, voilà tout.

Le boulevart du Temple a eu, dans nos derniers temps, deux niais célèbres, Bobèche, et Galimafrée. Bobèche a tenu avec dignité le sceptre de la parade; sa réputation a été grande, ses succès pyramidaux. Bobèche était malin, caustique, et sous sa veste rouge, son chapeau gris à cornes, avec un papillon dessus, il a souvent dit de grosses vérités en plein air; aussi la police a-t-elle été plus d'une fois obligée de le rappeler à l'ordre. Bobèche a joui de tous les privilèges accordés aux supériorités, il a été jouer chez des grands seigneurs, chez des ministres, chez des banquiers; on avait Bobèche, comme on aurait eu un grand acteur. Bobèche a fait aussi des tournées dans les départements, il a donné des représentations extraordinaires. Lassé de travailler pour les autres, il prit la direction d'un petit spectacle à Rouen. Depuis long-temps on n'entend plus parler de lui. S'il existe encore, je désire que ces lignes lui parviennent; s'il est mort, je serai fier d'avoir fourni quelques matériaux qui serviront un jour à compléter sa biographie.

Galimafrée n'a pas eu autant de renommée que Bobèche; cependant, il a tenu un rang honorable parmi les paillasses; c'était ce qu'on appelle un niais balourd. Bobèche était populaire, Galimafrée populacier. Il y a tant de nuances dans le talent!! Galimafrée a quitté le théâtre, sans pour cela quitter les planches. Il s'était fait garçon machiniste à l'Opéra-Comique. Tel le traitait avec dédain, qui ne savait pas que cet homme, remuant un châssis ou relevant un coulisseau, avait tenu la foule en extase devant lui... Ainsi le Béotien de Paris, qui se promène aux Tuileries le dimanche, ignore, en regardant un bloc de marbre, qu'il vient de passer devant un Spartacus ou un Annibal.

Comme directeurs, deux hommes seulement ont beaucoup marqué au boulevart du Temple dans sa seconde période. Corse, qui allait fermer boutique, lorsqu'il donna, en 1801, la fameuse *Madame Angot au sérail de Constantinople*, pièce du fameux Aude, le père des fameux *Cadet Roussel.* Cette parade fit courir tout Paris pendant un an; il est vrai de dire que Corse y jouait le principal rôle, et qu'il était d'une bouffonnerie achevée.

Ensuite Ribié.... Ce Ribié! dont la vie fut si aventureuse, et qui disait: „Si demain il n'y avait plus dans Paris que cinq „sous d'argent monnayé, je ferais une affiche, et je répondrais „de mettre six blancs dans ma poche.“ Ce comédien est mort aux îles, dans un état voisin de la misère, après avoir fait sa fortune cinq ou six fois dans sa vie. Corse ne fit la sienne qu'une fois, à l'Ambigu, mais il eut l'adresse de la garder.

Un décret impérial de 1807 réduisit le nombre des théâtres de Paris à huit. Le boulevart dut nécessairement fournir son contingent. Deux théâtres seuls y furent conservés, l'Ambigu et la Gaîté. La salle des Délassements et celle des anciens Associés, qu'un nommé Prévost avait ouverte sous le nom de Théâtre *sans Prétention,* et qui ne justifiait que trop son titre, furent comprises dans la grande fournée impériale. Ce Prévost mérite ici une mention honorable. Ce brave homme était directeur, auteur, acteur, répétiteur, régisseur, souffleur, décorateur, buraliste, lampiste, machiniste, etc., etc.; il remplissait tous ces emplois, sans en toucher les appointements. Nos grugeurs de budget ne comprendraient pas ce genre de cumul. Ce malheureux est mort pauvre, tout-à-fait pauvre. On laissa pourtant subsister, par grâce spéciale, deux ou trois petits spectacles de bamboches, en les obligeant à se renfermer dans des danses de cordes, des pantomimes, des tours de force, etc., etc. Mais, de même que la goutte d'eau creuse le rocher, que l'araignée refait sa toile, peu-à-peu les petits théâtres empiétèrent sur leurs voisins. L'empire fermait les yeux, la restauration fut douce à leur égard: déjà depuis long-temps madame Saqui et les Funambules excitaient les réclamations de la part des autres administrations.

Quand la révolution de juillet arriva avec ses pavés et ses barricades, la liberté fut proclamée, la licence n'était pas loin. Aujourd'hui le boulevart du Temple est dans un état complet d'anarchie, on joue le répertoire de l'Opéra-Comique chez madame Saqui, celui de la Comédie Française aux Funambules, les vaudevilles du Gymnase au petit Lazzari. Il est vrai que ces bonnes gens pourraient répéter ce que Salé disait, en pareil cas, aux Comédiens Français lui défendant de représenter *Zaïre* et *Brutus:* „Venez les voir, et si vous les reconnaissez, je „m'avoue coupable du crime de lèse-tragédie.“ Larive et Lekain y allèrent, et, le lendemain, Salé reçut une lettre de ces messieurs, qui lui annonçaient que la Comédie Française lui permettait à l'avenir de jouer tout son répertoire.

Trois salles nouvelles ont été bâties depuis quelques années: le Panorama Dramatique, qui n'a fait que paraître et disparaître; les Folies Dramatiques sur l'emplacement de l'ancien Ambigu Comique, situé maintenant boulevart Saint-Martin; enfin, le nouveau Cirque Olympique des frères Franconi.

Me voilà arrivé à l'époque qui a démoli de fond en comble le boulevart du Temple. Le romantique qui, semblable au ver de la tombe, a rongé sourdement la littérature ancienne, a tenu ce qu'il avait promis. Il a dit: Renversons d'abord les vieilles statues, et nous verrons ce que nous mettrons sur les piédestaux. Ainsi, petit à petit, le vieux mélodrame s'est vu déchiqueté par lambeaux; et en quelques années, il a fallu que *les tyrans*, *les chevaliers*, *les enfants de cinq ans courageux*, *les brigands, les vieillards vénérables*, *les niais*, *etc. etc.*, cédassent le pas aux adultères, aux homicides, aux parricides, aux fratricides, aux infanticides, et à toutes les horreurs en *ides*. Le moyen âge a débordé partout comme un torrent, et, au lieu de mes bonnes tirades de mélodrames, bien ronflantes, bien sonnantes... au lieu de: *Monstre*, *tu recevras le juste châtiment dû à tes horribles forfaits!... Scélérat! apprends que tôt ou tard le crime est puni*, *et la vertu récompensée!... Gardes! qu'il soit chargé de fers*, *et plongé dans un cachot avec tous les honneurs qui sont dus à son rang... Allez*, *vous m'en répondez sur votre*

tête! vous n'entendez plus que ces mots: *Mignons*, *compagnons*, *ma dague*, *truants*, *maugruauts*, *souffreteux*, *malédiction!... Pitié!... Arrière, à la hart! à la rescousse!...* C'est tout-à-fait une nouvelle langue; je doute fort que les cuisinières qui mangent des pommes au parterre, que le gamin qui croque des noisettes à l'amphithéâtre des troisièmes loges, puissent jamais se fourrer ce vocabulaire dans la tête.

Un seul théâtre sur le boulevart me paraît digne des anciens jours; c'est celui du Cirque Olympique. Quand on y parle, au moins les spectateurs comprennent, et puis, la poudre et les coups de fusil empêchent d'entendre. C'est un établissement bien entendu et bien dirigé.

Offrir au peuple le tableau de nos fastes militaires, lui montrer, en action, nos gloires, nos triomphes, nos revers et nos malheurs, c'est lui faire faire un cours d'histoire à sa portée, c'est l'instruire en l'amusant: *Utile dulci!*

Le salon des figures du sieur Curtius est le seul établissement qui n'ait pas subi de changements. Depuis soixante ans il est toujours le même; il n'a ni gagné ni perdu. Il est humble et modeste, avec sa petite entrée, son aboyeur à la porte, et ses deux lampions.

Quant à son factionnaire en cire, c'est un farceur; voilà pour ma part trente-six ans que je le connais.

Je l'ai vu soldat aux Gardes-Françaises, hussard Chamboran, grenadier de la Convention, trompette du Directoire, guide consulaire, lancier polonais, chasseur de la garde impériale, tambour de la garde royale, sergent de la garde nationale; dimanche dernier, il était garde municipal, j'ai manqué de dire *gendarme*; j'oubliais qu'ils avaient tous été tués pendant les trois jours de juillet.

Quand vous entrez dans le salon, vous le trouvez tel qu'il était dans l'origine, noir et enfumé. Les figures nouvelles relèguent par derrière les figures anciennes, comme le roi qui arrive à Saint-Denis fait descendre son prédécesseur dans la tombe, pour prendre sa place sur la dernière marche du caveau. Cependant, vous y retrouvez, comme à la porte, des visages de

votre connaissance; que de célébrités bonnes ou mauvaises, que de héros, de savants, de gens vertueux, de scélérats le sieur Curtius a passés en revue depuis l'ouverture de son muséum! Je crois pourtant qu'on a plus souvent changé les habits que les visages. Je ne serais pas surpris que Geneviève de Brabant fût devenue la bergère d'Ivry; que Charlotte Corday eût prêté son bonnet à la belle Écaillère; que Barnave représentât aujourd'hui le général Foy, et que la moustache de Jean Bart eût servi à faire celle du maréchal Lannes. Ce qui, surtout, n'a pas bougé de place, c'est le grand couvert où sont réunis tous les rois. On y a vu Louis XV et son auguste famille; Louis XVI et son auguste famille; le Comité de salut public, et son auguste famille; le Directoire et son auguste famille; les trois consuls et leur auguste famille; l'empereur Napoléon et son auguste famille; Alexandre, Guillaume, François, et leurs augustes familles; Louis XVIII et son auguste famille; Charles X et son auguste famille; et nous y voyons aujourd'hui Louis-Philippe et son auguste famille!

Je ne parlerai pas des fruits qui composent le dessert; je puis affirmer que les pommes, les poires, les pêches, les raisins, étalés sur cette auguste table, sont les mêmes que j'y ai vus il y a trente ans... Je ne crois même pas qu'ils aient été époussetés depuis: je trouve du reste qu'il est un peu cavalier d'offrir à des têtes couronnées des fruits que le plus petit marchand de la rue Saint-Denis ne voudrait pas donner à ses commis.

Aujourd'hui, le boulevart du Temple n'est plus une spécialité, c'est un boulevart comme un autre, et bientôt ce ne sera plus qu'une rue de Paris. Quoiqu'on y compte six spectacles, il est triste et désert; ce n'est que vers sept heures du soir que l'on commence à entendre un peu de bruit, à voir un peu de mouvement; mais on n'y trouve plus comme autrefois des parades en dehors; que n'y voyait-on pas dans son bon temps!... On y voyait des oiseaux qui faisaient l'exercice, des lièvres qui battaient de la caisse, des puces qui traînaient des carrosses à six chevaux; on y voyait mademoiselle Rose, la tête en bas et les

pieds en l'air, en équilibre sur un chandelier; on y voyait mademoiselle Malaga, à la crapaudine sur un plat d'argent; on y voyait des escamoteurs, des joueurs de gobelets; on y voyait des curiosités de toutes façons; on y voyait la passion de Cléopâtre à côté de celle de Jésus-Christ; on y voyait des nains, on y voyait des géants, on y voyait des hommes-squelettes, des femmes qui pesaient huit cents livres; on y voyait des gens qui avalaient des serpents, des cailloux, des fourchettes; on y voyait des enfants qui buvaient de l'huile bouillante, d'autres qui marchaient sur des barres de fer rouges...; on y voyait des phénomènes; j'y ai vu une femme sauvage!!... Enfin, Munito, le fameux Munito, ce chien qui calculait aussi bien qu'aucun ministre des finances, n'a pas rougi d'y donner des représentations.

Pauvre boulevart du Temple! tu périras comme le reste!... A chaque mutilation que je te vois subir, je m'écrie avec l'accent de la douleur:

Encore une pierre qui tombe
Du boulevart de la Gaîté!

On aura beau me dire: „Voyez ces belles maisons à six éta-„ges! regardez ces boutiques superbes!“ J'y chercherai longtemps de l'œil mes cafés noirs et borgnes, mes baraques de bois devant lesquelles je m'arrêtais béant! Et mademoiselle Rose! et mademoiselle Malaga! et Bobèche! et Galimafrée! et mon vieux paillasse, à moi, qui est-ce qui me les rendra?...

En sera-t-il plus gai, ce pauvre boulevart, quand vous y aurez enfoui des carrières de moellons? quand vous en aurez fait une rue de Rivoli? Que ne l'éclairez-vous au gaz!! Welches!! alors, je n'aurais plus qu'à dire comme les augures de Rome, aux jours des grandes calamités: *Les dieux s'en vont!!!*

Oui, je le répète: „Vous m'avez abîmé mon boulevart du „Temple!...“

N. BRAZIER.

UNE VISITE
A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Chaque jour les derniers adorateurs du feu sacré prêt à s'éteindre voient le peu de monuments qui nous restent s'en aller un à un comme les dernières feuilles d'automne, mais sans laisser après eux comme elles les espérances du *renouveau*; chaque jour la main de ce siècle improductif et destructeur fait une place vide de plus! Les fragments d'Anet servent d'auge aux maçons dans les corridors délabrés des Petits-Augustins; Saint-Wandrille s'en va croulant; ici, des spéculateurs sans pitié font disparaître la charmante nef de Saint-Benoît et le cloître vénérable de la Sorbonne, pour élever à la place des bâtisses de plâtre vides de locataires, ou ajouter une détresse théâtrale de plus aux vingt directions maladives de la capitale; là, un peuple égaré par de ridicules provocations ravage Saint-Germain-l'Auxerrois comme solidaire du carlisme de ses hôtes, Saint-Germain, que l'on se garde depuis de réparer, promis qu'il est aussi au marteau des démolisseurs! Plus loin, ce sont les barbares de la Liste Civile qui mutilent les Tuileries, sans spéculation, sans passion, probablement par un amour désintéressé du laid et de l'absurde. Hier, on annonçait aux enchères, à la mise à prix de mille écus, les tours qui ont abrité le berceau des vieux Bourbons; aujourd'hui, l'on menace la chapelle de

Vincennes, cette ravissante miniature du grand art du moyen âge, dont les vitraux, peints par Jean Cousin, d'après les dessins de *Raphaël d'Urbino*, sont réputés les plus beaux de l'Europe!

Hâtons-nous donc de voir, et de bien voir, de graver dans notre souvenir et dans nos albums ces saints débris. Il faut se presser d'en jouir, au temps où nous sommes! Debout aujourd'hui, le seront-ils demain? La hache de la bande noire va vite et chemine toujours.

Entre les édifices royaux de ce seizième siècle qui s'épanouit dans l'histoire architectonique, comme le bouquet éblouissant et fantasque du feu d'artifice, après lequel tout rentre dans les ténèbres, les deux œuvres capitales, les deux merveilles, sans être séparées de Paris par une distance très-considérable, ne sauraient cependant servir de but au promeneur parisien dans ses excursions dominicales.

Tous ne peuvent aller à Corinthe! Il n'est pas donné à tous de contempler Fontainebleau, le triomphe du Primatice, ni surtout ce noble Chambord déjà proscrit naguères par ce bon Paul-Louis, faillible parfois, tout comme un autre, dans ses sentences, l'honnête homme qu'il était!

Que ceux qui se voient interdire le pélerinage de Chambord ou de Fontainebleau se consolent pourtant: aux amateurs enchaînés six jours de la semaine par les ennuis du comptoir ou du bureau, Saint-Germain-en-Laye s'offre du moins comme l'échantillon de ce style oriental et féerique, comme le modèle réduit de cette architecture dont Paris ne présente point de monuments; car les Tuileries et la cour du Louvre quittent déjà l'école primitive du seizième siècle pour cette élégante transition italienne qui amena le classique et la décadence.

Mais ce n'est là que le moindre mérite de Saint-Germain.

Vous donc, qui aimez ces sites historiques que l'homme et la nature ont parés à l'envi, si, par impossible, Saint-Germain n'a point encore reçu le tribut de vos admirations, attendez que cet hiver soit descendu à son tour *dans l'abîme du passé*, et, quand une brise d'est aura séché les plaines, quand le soleil d'avril aura chassé les nuées grésilleuses et les giboulées de

mars, un beau matin, un dimanche soit, traversez la rue Saint-Honoré à l'heure où la première messe tinte à Saint-Roch, marchez droit à ce recoin vers lequel vous guide une rumeur confuse, un tumulte incessant d'hommes, de roues et de chevaux; là, à l'angle nord-est du Carrousel, près de la place où tomba Georges Farcy, heureux d'être mort pour, pendant et non après une révolution; heureux, si toutefois son ame ignore, au sein d'un autre monde, ce qui se passe en celui-ci!

Là, pour la modique somme de deux francs, voire un franc cinquante centimes, se ruent sur vous en masse phaétons de toutes figures et de toutes espèces, superbes conducteurs d'accélérés ou de diligentes, modestes guides de coucous, modestes, non pas du gosier, je vous jure; car ils pourront bien triompher dans le combat qui va s'engager en votre honneur; choc de paroles, bataille de volubilité, dont vous serez le prix et peut-être la victime, l'ardeur de ces braves gens à vous assaillir étant de nature à faire craindre pour vos habits, et même pour vos membres tirés à quatre cochers.

Puis vous ébranlez le pavé de la rue de Rivoli, vous franchissez la place de la Révolution, les Champs-Élysées; vous passez sous cet arc de l'Étoile, œuvre ébauchée dans les jours de gloire de la France, et dont les gouvernements postérieurs se sont accordés, par une pudeur louable, à laisser à l'avenir le soin d'élever le couronnement.

Paris fuit derrière vous, et vous voilà lancé à pleine course dans ce beau pays dont l'aspect varié peut adoucir les regrets de ceux à qui le sort refuse les hardis voyages et les courses lointaines; car il déroule autour d'eux un petit monde de cités, de forêts et de fleuves, frais, vert et doré, sur quelques lieues de rayon!

Voici déjà le magnifique pont de Neuilly, entreprise si neuve et si téméraire pour le temps qui la vit exécuter, que les rivaux de l'ingénieur auquel il doit sa construction ne lui donnèrent pas dix ans à paver la Seine de ses débris; laquelle prédiction attend son accomplissement depuis un demi-siècle, et l'attendra sans-doute plus long-temps encore!

Et vous voyez s'effacer avec un vif regret la Seine et ses îles verdoyantes, et tout ce riche paysage que domine de sa colline orgueilleuse l'ex-couvent de jésuites du Mont-Valérien tandis que le célèbre château de Neuilly se cache modestement à l'ombre de ses massifs, en sorte que celui-là semblerait plutôt la demeure d'un roi, celui-ci l'asile abandonné d'une secte proscrite.

Laissant en arrière ces lieux où se dénoua brusquement une héroïque histoire, on arrive promptement à Nanterre, patrie de sainte Geneviève et des gâteaux, cité chérie de l'apprenti gastronome encore en puissance de bonne.

Après avoir traversé la base de l'une des presqu'îles de la Seine, vous retrouvez avec joie les rives du beau fleuve: bientôt paraît la fameuse *machine*, dispendieuse merveille de l'enfance des arts mécaniques, immobile et muette aujourd'hui comme la royale demeure dans les lacs et les bassins de laquelle elle conduisait les ondes. A gauche s'élèvent les hauteurs enchantées de Marly, où de coquettes *villas* se voilent à demi sous les riants ombrages qui tapissent le déclive de la côte; en face, au-dessus des bois, se profile le pompeux aqueduc, pont aérien, à travers les arches duquel roulent les flots bleus de l'éther; puis, en inclinant légèrement à droite, une montagne abrupte étale sur sa crête, entre de blanches maisons, une masse grise et rouge d'aspect singulier et confus, comme un harem de la Mekke ou de Médine, égaré dans une ville de l'Ile de France.

C'est Saint-Germain !

La route est ardue; mais elle gravit vers la cime, où l'antique châtel est suspendu comme une aire abandonnée, entre de beaux arbres, des murs de jardins que débordent de tous côtés les têtes arrondies des tilleuls, le clair feuillage des acacias, ou les lierres aux feuilles en cœur, et s'arrête enfin au bord du fossé de ce Château-Vieux qui contraste si étrangement avec la ville fraîche et neuve dont il est pressé de deux parts.

Rien dans Paris ne peut donner une idée de ce parallélo-

gramme défectueux, alongeant ses ailes anguleuses du nord au midi, de ces lignes de constructions revêtues d'un ciment gris et mat, sur lequel tranchent vivement des pans, des corniches, des entablements, de longs cordons de briques d'un rouge foncé. Le caractère de ce manoir de François I[er] serait tout-à-fait arabe, si les fenêtres étaient plus étroites et distribuées avec une plus jalouse parcimonie.

Le pont franchi, le porche passé, l'on se trouve brusquement dans la cour d'honneur du château, cour d'honneur, à vrai dire, car elle en est la gloire et le joyau.

Quand je levai les yeux au sortir de la sombre voûte, vers les bâtiments intérieurs, à voir cet hexagone irrégulier et fantasque, tout en angles saillants et rentrants, dont chacun s'arrondit en tourelle mignardement *aournée;* ces croisées sans saillies et sans bases; ces pavillons chargés de chiffres, de mystérieuses salamandres; ces monstres qui dardent sous chaque fenêtre leur corps horizontal, gardiens pétrifiés de ce palais du silence; il me sembla moins être environné d'un monument historique que d'un fantastique édifice d'Amber-Abad, *) la ville de Djinn-Istan.

Puis, lorsque je me repris à penser aux hôtes qui avaient peuplé jadis ces escaliers, ces galeries, ces balcons, aux bruits qui avaient animé cette morne enceinte, des souvenirs plus étincelants que tous ceux de la féerie vinrent en foule ébranler ma mémoire: il me sembla que cette solitude n'en redeviendrait jamais une pour moi, et que volontiers quitterais-je les demeures et la société des vivants pour celles de ces lieux abandonnés et de leurs grandes ombres.

Et j'errai avec émotion entre les murs épais des corridors, dans ces salles vides et nues, veuves des riches tentures qui les paraient jadis pour les bals mythologiques de François I[er], et sans autre vestige de leur splendeur que la salamandre gigantesque qui décore le manteau des vastes cheminées.

Que de brillantes figures ont passé dans cette salle des fêtes, avec leur génie, leurs amours, leurs intrigues, durant le

*) Amber-Abad, la ville d'Ambre.

cours des galantes annales du seizième siècle, ouvertes et fermées par les deux Marguerite, ces fleurs enchanteresses de la tige des Valois, mais dont la seconde se flétrit sous les souillures de sa race éteinte dans la fange et le sang.

Là, Clément Marot, favori peut-être heureux d'une belle reine, charmait François Ier des chants de cette muse que le roi très-chrétien devait bientôt proscrire comme hérétique. Là, Montmorency, représentant obstiné de la barbarie dans l'âge des beaux-arts, fronçait le sourcil de dédain à toute cette poésie qui débordait autour de lui en vers où s'essayait la langue si jeune et si riche de nos pères, en concerts remplis d'une harmonie nouvelle, en peintures, en décorations, en ingénieux *momons* ou mascarades de caractère.

Pourtant il n'eût pas fallu soulever tous ces masques joyeux: plus d'une trame sanguinaire cacha les visages bourrelés de ses complices sous le *loup* immobile des dominos.

Jamais Saint-Germain n'étala plus de faste et de bruit que pour les ballets et jeux de momon de Charles IX, royaux divertissements dont l'*escadron-volant* de la reine-mère faisait les honneurs et les frais, suivant le principe de la fille des Médicis, qui toujours brodait de fêtes le noir tissu de ses menées politiques.

Il y avait une odeur de meurtre dans ces plaisirs, un parfum de débauche dans ces complots!

La Mole, amant aimé de la reine de Navarre, et son ami Coconnas, sortirent de l'un de ces bals pour aller rejoindre les autres victimes du jeune tyran, ou plutôt de son exécrable mère, tragique aventure mise dernièrement avec succès sur notre scène.

Saint-Germain vit aussi se glacer la main qui avait signé l'arrêt de mort de ces deux infortunés: c'est de là que partit Charles IX, accompagné seulement de Brantôme et de quelques serviteurs et archers de sa garde jusqu'à la dernière demeure dont il devait être expulsé par un attentat presque aussi monstrueux que les siens; la violation des tombes de Saint-Denis,

cette Saint-Barthélemy des morts, renouvelée des vengeances de l'ignoble restauration de Charles II.

D'autres appartements ont gardé la trace de noms et d'évènements plus modernes: l'une des pièces, aux lambris tout brodés des arabesques d'or du dix-septième siècle, s'appelle encore la chambre de Jacques II; une autre, la chambre de mademoiselle de la Vallière.

Un escalier s'offrit à moi: je montai au hasard les degrés. Tout-à-coup le jour tomba d'aplomb sur ma tête: je m'élançai, surpris, et je me trouvai les pieds sur les larges dalles de pierre qui revêtent les combles du château, comme une cuirasse d'écailles quadrangulaires, au lieu d'ardoises, de tuiles ou de plomb laminé.

On peut faire ainsi sans nul péril le tour des toits, cependant qu'un profond panorama se déroule par échappées aux yeux du promeneur suspendu dans les airs: la place de la cité avec son église moderne et vulgaire, l'hôtel du prince de Galles, où se balance encore en guise d'enseigne l'image du fils exilé de Jacques II, vis-à-vis le château, cet autre Holy-Rood d'autres Bourbons; puis, en-deçà de la forêt, la belle pelouse verte, où les exercices de la garde nationale de Saint-Germain ont remplacé les galants ébats de la cour des Valois.

Quelle que soit l'originalité piquante de ce rendez-vous de chasse des rois, ce n'est pourtant, nous l'avons observé plus haut, que le *specimen* d'une école qui a fondé ailleurs ses œuvres immortelles; mais le titre le plus incontestable de Saint-Germain à la célébrité, celle de ses beautés qui n'a presque point d'égale, c'est son incomparable terrasse, c'est le spectacle dont s'enivre le regard du haut de cette colline étagée de main d'homme.

Nul paysage, à moins d'avoir pour horizon l'Océan ou les Alpes, ne saurait l'emporter sur cette riche et splendide plaine, courbée en arc des hauteurs ombreuses de Marly à celles de Montmorency, tandis que la Seine, large, éclatante au soleil, coupée d'îlots charmants, sillonnée de légères nefs, s'alonge

sous vos pieds comme la tangente de cette courbe immense, et que la forêt ferme le cercle derrière vous.

L'aqueduc de Marly, reposant sur la cime des bois comme une majestueuse ruine romaine; l'arc de triomphe de l'Étoile; Paris, couché dans sa vallée entre deux montagnes rivales, Montmartre et le mont Valérien; les tours lointaines de Saint-Denis; monuments, forêts, collines, tout vous presse, vous éblouit à la fois: les yeux et la pensée s'abîment ensemble dans cette mer d'objets et de sensations. Saint-Denis, Saint-Germain, l'arc de l'Étoile, ce triangle mystérieux n'oppose-t-il pas chacune de ses faces à chacune des trois grandes périodes de notre histoire? Là-bas, sous cette flèche de pierre, les vieux rois féodaux, le moine Suger, le moyen âge; ici, derrière cette terrasse, l'âge de transition, François Ier, Mazarin, Louis XIV; en face, debout sur l'entablement inachevé de l'arc géant, la révolution, Bonaparte, l'avenir!.... s'il est un avenir!

Telle est l'admirable position que Louis XIV abandonna pour le triste et aride Versailles; soit effroi des tours funèbres de Saint-Denis, qui assombrissaient pour lui ces grandioses tableaux, en se dressant à l'horizon comme d'importuns moniteurs de mort et de fragilité; soit fantaisie de monarque qui veut avoir tout à créer, tout à vaincre, jusqu'à la nature, jusqu'à Dieu! Caprice ou peur de roi qui coûta cher à la France!

Ce noble site eut, dans des temps reculés, un aspect bien différent: au lieu de cette opulente variété, l'on voyait, du sommet de la colline alors déserte, une forêt sans bornes étendre vers les quatre vents du ciel sa majesté lugubre et monotone, dominée çà et là par un *dun* surmonté d'un temple d'Isis, ou de quelque dolmen colossal, autel terrible des druides; et, plus loin, à l'extrémité de la noire plaine, Paris levant ses tours carrées du fond de l'île étroite où se resserrait son berceau!

Cette sauvage contrée s'était éclaircie, défrichée partiellement, et parsemée d'habitations humaines, quand le bon et malheureux roi Robert, si mal récompensé par l'Église de ses

vertus chrétiennes, érigea sur la montagne un moutier sous l'invocation de Saint-Germain, évêque d'Auxerre.

Les concessions de terrain, les privilèges qui furent accordés au monastère, attirèrent bientôt aux alentours nombre de serfs et de pauvres paysans, qui préféraient la protection intéressée mais efficace des moines, à la tyrannie capricieuse des barons; ainsi se forma le village, puis le bourg, enfin la ville de Saint-Germain-en-Laye, qui prit ce nom de la Laye, prolongation septentrionale de l'immense forêt druidique d'Iveline.

Les premières fondations du château furent jetées par Louis VI, suivant les uns, par Charles V, selon d'autres: Louis XI en fit don à son fameux médecin Coictier, qui se vit dépouillé des bienfaits de son maître, après la mort de celui-ci, de même que tous les autres favoris plébéiens du vieux tueur de grands. Saint-Germain n'a plus été distrait depuis lors des domaines de la couronne. Fréquemment habité par la cour durant les seizième et dix-septième siècles, il fut enfin délaissé sans retour des rois après la construction de Versailles.

L'empereur en fit une caserne pour les Vélites de sa garde: la restauration y logea l'une des compagnies de ses gardes-du-corps, et fit réparer la chapelle avec tout le bon goût de nos restaurateurs de monuments. Aujourd'hui son enceinte silencieuse n'a d'habitants que la paisible famille d'un concierge. C'est un progrès!

Les bâtiments primitifs ont disparu depuis plusieurs centaines d'années, et le Château-Vieux, le seul qui subsiste aujourd'hui, doit sa construction à François Ier.

La terrasse est l'ouvrage d'Henri IV, qui fit en même temps bâtir le Château-Neuf, bien plus vaste que l'ancien, et dont nous n'entreprendrons pas de décrire toutes les magnificences.

Du palais, assis sur la croupe de la montagne la plus proche de la rivière, descendaient jusqu'à ses bords, d'étage en étage, les somptueux jardins, et chacun des gradins de ce prodigieux escalier recélait sous les voûtes creusées dans ses

flancs tous les prodiges de l'esprit ingénieux et mythologique du temps: grottes sèches tapissées de rocailles et de coquillages aux vives couleurs, resplendissantes de marbres, de porphyres, de statues, de vases antiques, et des émaux sans pairs du seizième siècle; grottes humides où la mécanique hydraulique s'était surpassée pour mettre en action les scènes les plus pittoresques de la fable, où les courtisans ébahis admiraient tour-à-tour Perséus délivrant Andromède, Neptunus au sein de sa cour aquatique, Orphéus faisant *virer* en cadence les douze signes du zodiaque aux sons harmonieux de sa lyre, la mer et ses tempêtes, le désert et ses monstres, le paradis et l'enfer!

Tout a disparu, grottes magiques, pompeux jardins, bassins dont le soleil levant irisait les jets aux mélodieux murmures; tout, jusqu'aux assises du Château-Neuf, grâce à l'abandon de Louis-le-Grand. Seulement, à l'extrémité de l'emplacement d'une de ses ailes, sur la droite de la terrasse, un pavillon peu élevé arrondit son dôme percé d'une seule fenêtre.

Cette modeste retraite, décorée et habitée naguère par le gracieux auteur d'*Édouard* et d'*Ourika*, par madame la duchesse de Duras, c'est la chambre d'Anne d'Autriche: c'est là que naquit Louis XIV!

Voilà donc, avec quelques rampes à demi-ruinées, tout ce qui indique au voyageur l'emplacement de tant de splendeurs: étrange destinée, qui fit survivre le palais de François I[er] à celui qu'éleva Henri IV et où mourut Louis XIII!

Hélas! qui sait combien de temps encore le Château-Vieux aura droit de s'applaudir de cette victoire sur l'ordre des temps! L'œil, qui doit diriger la main destructrice, a déjà peut-être calculé la valeur des briques de ses tournelles, estimé les dalles de ses terrasses!

Hâtez-vous donc, vous qui ne l'avez jamais vu, vous qui voulez le revoir encore; car le choléra de la barbarie n'a pas quitté comme l'autre la terre de France, et notre atmosphère est toujours mortelle aux chefs-d'œuvre des arts!

Henry MARTIN.

LA VIE DE CAFÉ.

Avant de dire au lecteur (que ce titre étonne peut-être un peu) ce que c'est que *la vie de café*, il convient de lui dire deux mots des cafés eux-mêmes. Ces établissements succédèrent aux cabarets fréquentés, sous Louis XIV, par la jeunesse élégante de Paris. Le siècle était dévot, guerrier; il aimait les arts; la cour de France était la plus brillante, la plus polie de l'Europe; et, à Paris, les jeunes gens, les femmes s'enivraient! Il y avait certainement dans ce phénomène moral quelque chose qui tenait de la Fronde et qui menait à la Régence.

Un de nos ambassadeurs en Espagne, espèce de Lucullus au petit-pied, nous avait, sous le règne précédent, apporté le tabac, production des Indes occidentales; un autre agent diplomatique, un envoyé de l'Arménie, nous apporta le café, dont il se faisait depuis des siècles une grande consommation dans le Levant.

Le premier lieu où l'on se réunit pour savourer la liqueur nouvelle, fut, dit-on, ouvert dans le voisinage du Pont-Neuf, sur la rive droite de la Seine, par un homme appartenant au bienfaisant Arménien: cet homme, digne d'être signalé au souvenir et à la reconnaissance de la postérité, se nommait Pascal.

Sa maison ne fut fréquentée, dans les commencements, que par un petit nombre de voluptueux de bonne compagnie. Ils y ajoutaient les délices d'un entretien animé, que n'altéraient

ni la crapule, ni l'hébêtement du cabaret. Le café active la circulation des humeurs; il féconde la pensée; le vin irrite l'estomac, engourdit les sens, et abrutit. On ne tarda guère à déserter le cabaret pour le café. Mercier, quand il écrivit son *Tableau de Paris*, évaluait déjà le nombre de ces établissements à six ou sept cents; on assure qu'aujourd'hui il y en a plus de trois mille.

Avant l'introduction du café dans notre vieux Paris, il y avait des débauchés, des désœuvrés qui menaient ce qu'on pouvait nommer alors la vie de cabaret; et, entre cette sorte de gens, il en est plusieurs dont les noms même sont venus jusqu'à nous: les Civrac, les Sablé, les Chapelle, etc. On sait leurs querelles, leurs grossiers propos, leurs extravagances ignobles. L'heureux caprice qui mit le café à la mode fit justice de tout cela. L'avantage de conserver sa raison dans des réunions dont le plaisir était le principal attrait, donna à ces réunions du calme et de la décence; les entretiens exigèrent quelque suite, quelque attention, du choix surtout, puisqu'on ne parlait pas seulement à ses intimes, mais à des étrangers, et devant des étrangers. Je ne sais si je me trompe, mais le rapide progrès de notre intelligence politique me paraît dater de l'ouverture des cafés à Paris. „On y bavarde sur la Gazette," dit Mercier.

On sait ce qu'ont été les cafés pendant nos phases révolutionnaires.

A l'imitation de la capitale, nos villes de province se hâtèrent d'avoir de ces lieux de conférence; et les idées nouvelles se répandirent, et l'esprit public se forma. C'est aujourd'hui une conquête faite depuis long-temps, une possession imprescriptible qu'on ne peut plus nous ravir.

Et qu'on ne compare point, sous ce rapport, le cabinet de lecture au café. Le cabinet de lecture fermé, avec son atmosphère soporifique, et son pesant harpocratisme, se refuse essentiellement aux communications de la pensée; le café les provoque. Que l'émeute s'engendre; que l'imperceptible frémissement qu'elle excite avant d'être saisissable soit remarqué par

quelque observateur exercé, ce n'est pas dans un cabinet de lecture qu'il en court donner avis; ce n'est pas chez lui; c'est au café, à *son* café où il est sûr de rencontrer ses amis; à *son* café où il lit *ses* journaux, où il cabale comme électeur et comme garde national. Quel point sert de ralliement aux premiers retentissements du rappel? où va-t-on prendre langue, s'encourager, se compter? C'est au café. Pas un des trente mille citoyens qui suivirent le général Pajol à Rambouillet n'arriva dans les rangs sans avoir passé par le café; tous y avaient vidé militairement la bouteille de bière ou le petit verre d'absinthe. C'est dans les salons que se font les candidats à la législation, les ministres, les présidents du conseil, tout le système politique du moment: mais si la sanction des cafés manque à ces arrangements, rien ne s'accomplit: c'est dans les cafés que germent, mûrissent et naissent les commotions qui changent et déplacent tout dans l'ordre social.

Les cafés méprisaient le Directoire, et le 18 brumaire se fit sans obstacle; Marengo, miracle moins admirable sans-doute que ceux de Montenotte, Mondovi, Arcole, et Rivoli, Marengo jette un éclat dont les cafés sont éblouis; la République est roulée, empaquetée, reléguée dans un coin du garde-meuble national, sans que personne songe à inquiéter le moins du monde l'audacieux soldat qui se ceint effrontément la tête de la couronne des despotes. Mais le sucre devient cher; la demi-tasse double de prix; si quelqu'un rit de la bette substituée à la canne de Saint-Domingue, de La Martinique, et de Moka, l'imprudent est aussitôt mandé devant monsieur le conseiller-d'état, préfet de police, après avoir passé par la salle Saint-Martin; les naïfs et libres entretiens deviennent dangereux; il n'y a plus de sûreté au café; le calme règne, mais les têtes expérimentées prévoient un orage prochain. Mallet, qui a compris la situation, veut la mettre à profit; un grain de gravier roule sous son pied, et c'est cela seulement qui le fait échouer. Les cafés rient de sa conspiration d'écolier. On n'entreprend rien pour le sauver de la peine qu'il a encourue; mais on parle de son courage et d'une réponse pleine de fierté et de profondeur qu'il adressa

à ses juges. Napoléon! Napoléon! fais en sorte de n'avoir rien à demander là ! L'incendie de Moscou force nos soldats à affronter des frimas inaccoutumés, imprévus; l'empereur n'a plus d'armée! Le 29e bulletin est lu dans les cafés; il y répand la stupeur. Quelques mots sont hasardés sur l'infortune de tant de braves défenseurs de la patrie, et sur la *folle ambition* de leur chef. Celui-ci revient à quelques jours de là ; il entre dans la capitale le soir, furtivement. Tout Paris le lendemain est informé de son retour, et des circonstances insolites qui l'ont accompagné. Un jeu de mots circule dans les cafés: „Voilà la première fois, dit-on, qu'il revient de la boucherie sans réjouissance.“ Et cette trivialité est l'arrêt de proscription du conquérant. Il peut faire de nouveaux prodiges, il peut étonner de nouveau le monde par des combinaisons plus merveilleuses que celles qui l'ont placé au premier rang des grands hommes de tous les siècles passés; les cafés en font leur jouet; c'est une chute dont il ne se relèvera pas.

Les cafés ont vu passer, tête couverte, le convoi de Périer; ils ont suivi solennellement le convoi de Lamarque. Il leur a pris fantaisie de renverser les barricades le lendemain du jour où ils n'avaient pas trouvé mauvais qu'on les élevât. S'ils eussent cédé à une autre inspiration, qui saurait dire ce que nous serions aujourd'hui ?

Les Saints-Simoniens ont publié un journal ; ils ont ouvert un établissement où ils se sont donnés en spectacle, où ils ont essayé de faire ce qui ne se fait plus; ils vont à la guinguette, ils boivent, mangent, dansent avec les ouvriers; ils ne font aucun progrès ; les cafés ne sont pas pour eux; l'église française y est en meilleur prédicament; l'église française pourrait réussir.

L'importance des cafés est incontestable.

Maintenant, qu'est-ce que la vie de café ?

Y a-t-il des gens qui vivent au café?

Comment y vivent-ils ?

Ces questions, je me les suis faites le jour où l'éditeur du livre des *Cent-et-Un* m'a demandé un chapitre là-dessus. Je

me suis mis en quête; et voici le résultat de mes investigations.

Outre les passants, les pratiques volantes, ce qu'en terme de regrat on nomme le casuel, chaque café a ses habitués: quelques-uns qui viennent, le matin, prendre à la hâte du café au lait ou du chocolat; le plus grand nombre, après-dîner, pour le *régal.* Le régal se compose de la demi-tasse et du petit verre pris chacun séparément, ou mêlés ensemble, ce qui, alors se nomme *gloria.* On sait que ce mot est latin, et qu'il signifie hommage à Dieu, ou béatitude céleste. Parmi les consommateurs de ce divin breuvage, il y en a de plus raffinés encore: ceux-ci, après avoir versé avec une extrême précaution leur eau-de-vie sur la chaude décoction de Bourbon ou de Martinique dont ils ont commencé par humer à-peu-près le tiers, enflamment, au moyen d'une allumette de papier, l'alcool précieux qui est demeuré à la surface. Un morceau de sucre, soutenu au-dessus de la flamme, dans la petite cuiller qui accompagne toujours la demi-tasse, tombe, par l'effet de la chaleur, à l'état de caramel, et est versé goutte à goutte dans la liqueur qu'il fait frissonner. Il n'y a pas de règle pour le temps que doit durer cette combustion: chacun suit à cet égard son goût, son instinct. Et il est vrai de dire que la plupart du temps le hasard en décide. L'air s'introduisant brusquement à l'ouverture des portes, ou agité par les allées et venues des garçons et des consommateurs, y met souvent un terme anticipé: petite contrariété dont un habitué de café, naturellement philosophe, se console aisément.

Les pratiques du matin ont jeté un coup d'œil rapide sur la partie officielle du *Moniteur,* car par le temps qui court, nul n'est assuré de ne se pas trouver à l'improviste pair de France ou décoré de la Légion-d'Honneur, et il est prudent à chacun de se tenir en mesure pour les félicitations. Les consommateurs de l'après-dînée s'arrachent les autres journaux. Ils s'inscrivent, les font retenir par les garçons, en seconde main et même en troisième. Il y en a tels parmi eux qui ne se font grâce d'aucun et qui attendent même héroïquement *Messager*, *Gazette, Nouvelliste,* et toutes les autres feuilles du soir pour y prendre

un avant-goût de ce qu'ils retrouveront le lendemain dans *le Constitutionnel*, dans *les Débats*, dans *la Quotidienne*, dans *le National*, dans *la Tribune*, etc., etc., etc. Et cependant ces gens trouvent encore moyen de faire à la traverse de tout cela la classique partie de domino, et ils n'en meurent pas, et ils sortent régulièrement avant minuit, ayant conservé assez de sens et de facultés pour se conduire et ne se point égarer en retournant chez eux: ils sont robustes.

Ce n'est cependant pas encore de ceux-là qu'on dit qu'ils vivent au café: cela s'entend d'une autre espèce; et d'ailleurs on ne vit pas dans tous les cafés. Ceux où l'on vit sont ceux où l'on mange, où l'on déjeune à la fourchette. Quand vous lisez sur les vitres d'un café: *Glaces, sorbets, riz au lait, punch, déjeuners chauds et froids*, soyez persuadés qu'il y a là une société, une coterie, un nucleus de bons vivants ou viveurs qui ne désemparent point et qui sont toujours au moins représentés par quelques-uns des leurs, depuis l'ouverture jusqu'à la clôture de l'établissement, et souvent même beaucoup après. Car dans ces cafés qui annoncent des déjeuners chauds et froids, il y a aussi des dîners et des soupers.

Les habitués, qu'on nommerait mieux familiers, sont pour la plupart du temps des gens de lettres: auteurs dramatiques, romanciers ou journalistes, auxquels s'adjoignent quelques libraires. Leurs entretiens curieux, animés, le contraste commun de leur langage actuel et du ton de leurs écrits, sont un attrait pour beaucoup de personnes. Il y en a d'heureuses qui parviennent à faufiler avec eux. Leur intimité est ravissante: on n'y retrouve ni la morgue théoricienne, ni l'intolérance de l'esprit de parti. Plus d'un bon mot sur la branche aînée y sort d'une bouche carliste; plus d'une critique du juste-milieu, de celle d'un subventionné. Le républicain a peut-être un peu moins de laisser-aller sur les choses de son opinion; mais il ne compte point de triomphateur parmi les siens, et il sait, par une expérience moins familière aux deux autres, que la police déjeune et soupe quelquefois au café. Mais il se dédommage sur d'autres sujets.

Ils ne sont pas tous jeunes, mais tous sont gais et insoucieux de l'avenir. Du moins est-ce l'idée que s'en fait naturellement quiconque ne les voit que là. Il va sans dire qu'ils sont célibataires: il serait fort mal à des gens mariés de vivre comme ils le font, encore que de leur part ce genre de vie n'ait rien d'essentiellement repréhensible.

„Tel homme, disait autrefois Mercier, arrive au café sur les dix heures du matin, pour n'en sortir qu'à onze heures du soir. Il dîne avec une tasse de café au lait et soupe avec une bavaroise.“

La vie de nos gens est plus substantielle. Il y a bien encore de pauvres diables qui passent leurs journées au café, faute d'avoir un domicile où ils puissent faire autre chose que dormir. Le café au lait, la bavaroise ou le bol de riz font aussi leur nourriture la plus ordinaire. Ils lisent les journaux pour passer le temps, et dans les longues soirées d'hiver ils se chauffent, ils assistent, sous la vive lumière du gaz, à des parties de dames, d'échecs, de dominos, petits drames où les péripéties et l'intérêt ne manquent peut-être pas quand on n'y est pas condamné comme aux travaux forcés. Mais avoir, et n'avoir que cela, tous les jours, avec le même détail et les mêmes circonstances, le même dialogue, les mêmes tropes ridicules et stéréotypés depuis que notre langue est, comme on dit, fixée: vraiment, malgré le café au lait et la bavaroise, cela ne peut pas s'appeler vivre au café, mais bien plutôt y mourir, y sécher sur pied. Ce n'est pas là l'histoire de nos gens.

Ils n'arrivent guère, le matin, au café avant onze heures. Une côtelette, une aile de volaille, des œufs au miroir, la tranche émincée de roquefort, un fruit, un carafon de beaune, tel est à-peu-près le menu du déjeuner. Le lieu rend la demi-tasse indispensable; après quoi vient la liqueur, l'eau-de-vie, le rum, le kirsch, l'esprit-de-vin sous toutes les formes possibles. C'est le moment des élans du cœur et des inspirations affectueuses. Il se fait des échanges d'invitations et de libations, à la traverse desquelles le maître de l'établissement sait toujours jeter adroitement une nouvelle, un *on dit*, un *cancan*. On s'é-

tonne, on rit, on s'exalte. Rien ne nous rend contents de nous-mêmes comme la médisance qui ôte un peu de valeur à autrui; et le comptoir sait ce que cela rapporte. Ce n'est pas que parmi ces habitués tout le monde paie bien exactement; mais les comptes sont tenus de sorte qu'en perdant un tiers, le maître gagne encore de quoi payer son loyer et les gages de ses garçons, défrayer sa table, entretenir son ménage et son établissement, et se retirer un beau jour, après avoir vendu son fonds et sa clientelle, dans quelque jolie propriété de campagne, où lui et les siens vivent heureux, tranquilles, et, comme ils disent, considérés.

Dans toute vie régulière, le dîner, après l'intervalle hygiéniquement voulu, succède au déjeuner. Or, après ce premier repas, fait avec une tempérance si exemplaire, nos amis jouent le suivant aux dominos, après quoi ils se dispersent pour faire un tour de promenade et gagner de l'appétit. Quelques-uns *flanent* sur les boulevarts; d'autres vont tuer le temps à la bourse ou à la Tente;*) d'autres enfin se retirent dans leur cabinet, où, encore chauds de leurs émotions, ils travaillent, composent, écrivent ces pages qui nous enchantent.

Nul d'eux ne se pique d'arriver bien ponctuellement à l'heure du rendez-vous, mais peu y manquent absolument; et avant que les théâtres soient ouverts, tous sont à-peu-près réunis. Tous intimes d'ailleurs, les premiers et les derniers venus s'apparient aisément. Généralement on dîne très-mal au café, et cela coûte fort cher. Le maître sachant qu'un mot imprévu peut entraîner tous ses hôtes hors de chez lui, fait toujours ses provisions en hésitant: de sorte qu'il ne faut point lui demander ce qu'on veut, mais se contenter de ce qu'il a. Du reste, son vin est excellent et son cuisinier habile homme, homme du premier mérite. Puis on n'est pas là en gastronome, en glouton: on y savoure une nourriture spirituelle qui ne se couche sur la carte d'aucun restaurateur. „Les morceaux *caquetés*, disait Piron, sont ceux qui digèrent le mieux." Et nulle part on ne caquette les morceaux comme au café.

*) Fameux cabinet de lecture situé au Palais-Royal

On se sépare de nouveau: il faut aller entendre la chanteuse à la mode, bâiller à quelque drame historique, ou se lamenter à quelque comédie-vaudeville tirée du recueil des causes célèbres. On conçoit que les travailleurs vont encore mettre le temps à profit.

Entre onze heures et minuit, les amis se retrouvent encore. Chacun apporte sa provision de scandales publics et privés. Tout cela se met en commun et fournit aux frais d'un entretien plus piquant, plus animé que les précédents, et qui a lieu à huis-clos. Souper n'est qu'un prétexte: il y a peu de mangeurs; mais on fait du punch, on boit du champagne.

Quiconque a vu cela de près et d'un œil observateur a pu se faire une juste idée de l'état moral de notre société. La galanterie a peu d'accès dans les propos de ces hommes pleins de sève. Les aventures galantes révoltent la sévérité de nos mœurs, car nous avons des mœurs. La licence érotique était le caractère de la régence et du règne qui la suivit. Le corps social était malade d'inflammation alors; aujourd'hui il tombe d'atonie. Les vicieux étaient effrontés, mais leur effronterie semblait venir du besoin de secouer une honte qu'ils sentaient et qui leur était insupportable: ainsi rit un malfaiteur attaché au poteau. Dans l'orgie sans excès dont je parle, chacun se maintient calme, indifférent. Au temps des mauvaises mœurs privées, il y avait une pudeur publique; aujourd'hui que les mœurs de famille sont incomparablement meilleures, c'est la morale, c'est la conscience de tous qui fait défaut. Sous Louis XV l'indignation s'exhalait partout, sur la place publique, dans les entretiens intimes. Les milices alsaciennes criaient *Hure!**) à une Châteauroux; les femmes de Paris, bourgeoises et harengères, disaient: la Pompadour, la Dubarry. Eh bien! entre mes jeunes gens, éclairés, ardents (leurs écrits en font foi), on parle de vénalité, de trahison en riant. S'il est jeté dans la conversation que tel a fait faux bond à ses amis, qu'il va désormais se mettre en ligne contre eux, croyez-vous que les figures s'enflamment, qu'il y ait des

*) Catin.

soubresauts sur ces tabourets de café; que les poings se ferment et que les voix crient anathème? Point: on tend son verre sous le siphon du champagne ou sous la cuiller qui verse le punch brûlant, et en savourant la liqueur, on demande combien un tel a gagné au saut-de-carpe qu'il a fait; et si la somme est honnête, personne ne s'avise de prononcer que l'action ne le soit pas. On écrira contre lui; mais si on le rencontre on lui touchera la main. Les éloges, les critiques que l'on fait des hommes et des choses ne partent ni d'un meilleur principe, ni d'une conviction plus ferme. Cependant le public s'aperçoit de cela. Les prêtres, en ne lui cachant pas leurs vices, l'ont dès long-temps rendu irréligieux. Quelle foi aura-t-il maintenant si ceux à qui il demande une conviction quelconque, lui montrent qu'eux-mêmes n'en ont aucune?

La vie de café ne produit pas cela; mais elle me fournit l'occasion de le constater... ou de le redire après beaucoup d'autres, et je le fais pour valoir ce que de raison. Le seau d'eau qu'on porte à un incendie n'est pas capable de l'éteindre sans-doute; mais en le portant on donne ou l'on suit un bon exemple qui sera encore imité; de la multiplicité des secours peut naître la fin du désastre; et c'est ce qu'il faut toujours espérer.

MERVILLE.

POINT DE BATEAUX A VAPEUR.

UNE VISION.*)

Cinquante siècles se sont écoulés, et les plus nobles desseins de la Providence restent voilés à l'intelligence humaine. La

*) Le chapitre qu'on va lire n'a point été traduit de l'anglais, ainsi que le nom de M. Cooper pourrait le faire croire; l'auteur l'a écrit lui-même en français: cette circonstance, qui rend plus vifs encore l'intérêt et le charme que doit exciter la lecture de ce brillant morceau, sert aussi à expliquer l'emploi de certaines locutions peu *idiomatiques*, pour me servir ici de l'expression si heureusement trouvée par l'auteur.

Cette *vision*, empreinte d'un bout à l'autre de sarcasme et d'ironie, a pour objet, ce nous semble, de réfuter les attaques multipliées auxquelles le gouvernement des États-Unis d'Amérique a été en butte, dans ces derniers temps, de la part de différents publicistes français et étrangers. Les personnages allégoriques désignés sous le nom collectif de *MM. de Trois-Idées*, représentent les partisans et les champions des formes constitutionnelles adoptées en Europe, et la plupart des arguments burlesques que l'auteur met dans la bouche de ces *messieurs* ne sont que la critique de certaines objections soulevées contre le système américain, lequel est, suivant M. Cooper, le seul système vraiment *représentatif*, dans l'acception complète et littérale du mot. (Note de l'Éditeur.)

création change ses formes, — le temps use le monde, — les fondations de la terre tremblent et une race disparaît devant le déluge. L'habitant des abîmes de l'Océan est tiré de ses cavernes et hermétiquement cacheté au sein de rochers impénétrables. Des générations naissent, redeviennent poussière, et sont oubliées. Des empires se forment, tombent, et ne laissent que des souvenirs. Cyrus et Alexandre, les Ptolémées et Salomon, Grec et Romain, Confucius et Zoroastre jouent leurs rôles et quittent la scène. Mais le dernier et le plus sublime de tous les actes de la pièce n'est pas encore prêt!

Les tremblements de terre engloutissent des royaumes; les volcans avalent palais, tours, et villes; la fertilité de l'Afrique se fane sous la chaleur de son soleil ardent. Des collines se trouvent là où étaient autrefois des lacs; les plaines sont encombrées de débris de montagnes, les rivières se perdent dans des sables brûlants. Les animaux se ressentent de l'influence du temps. On ne reconnaît le mastodon que par ses ossements; la férocité du loup se perd dans la docilité du chien; le bondissant zèbre se change en âne. Et le voile reste devant les yeux de l'homme!

Les arts, les connaissances, et le pouvoir passent de l'est au couchant. Des déserts arides couvrent les lieux jadis occupés par les sièges révérés de la science; le tigre rôde dans l'école du philosophe; les lézards jouent sur les plus nobles monuments de l'art, et le serpent laisse sa bave dans les salles des rois. Le moment arrive, le signal est donné, Colomb est né, et l'est reconnaît l'existence de l'occident!

Il y a joie depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la mer du Nord! Le ciel donne à l'Europe un riche tributaire. Le chef de l'Église répartit le nouveau monde d'une main libérale; l'élite de la terre se réjouit de son acquisition; l'Amérique est là pour trésor inépuisable. On appelle le chrétien de toutes les nations. Il part avec l'épée, le limier, et la croix. Alors le soleil de la civilisation se lève sur l'autre hémisphère. Montezuma est couché sur son lit de roses, et le sol s'engraisse du sang des Incas. L'or du Pérou et du Mexique coule comme

l'eau, et le Brésil rend ses pierres précieuses. Il y a joie depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux rives de la Norwège!

Les mystères de Dieu sont inscrutables. Un sombre nuage couvre la terre des Powhattan et des Metacom. Ni prince, ni comte, ni baron, ni aucun sire de Coucy même, ne veut y brandir la lance. L'or n'y brille pas. Une barque, déployant le drapeau du Christ, part, perce le nuage et se perd de vue. Un siècle et demi s'écoule, et l'Europe oublie l'existence de ces pélerins simples et dévoués. La marche du temps est éternelle; les entrailles du Mexique deviennent stériles, le Pérou ne rend que du sang. Alors l'Europe ouvre les yeux et regarde autour d'elle. La semence jetée sur cette terre inconnue a pris racine; le buisson est devenu arbre. Là se trouve debout une nation, forte de sa position, de ses travaux, et de ses principes. On s'agite, on discute, on s'alarme, et . . . .

. . . .

Il y a une rumeur sourde dans la rue Saint-Dominique. Le bruit s'approche et s'arrête devant la porte-cochère. Un demi-jour sombre règne dans le petit cabinet de l'hôtel Villermont; le feu luit dans une cheminée vraiment parisienne; les tentures rouges, les dorures du goût de Louis XV, les riants Cupidons, les tableaux vivants se voient par une lumière mystérieuse. Le violon du digne M. Alerme du grand Opéra repose sur une table. La porte s'ouvre, et le fidèle suisse, François Émery, paraît. Il parle:

— „Messieurs de Trois-Idées-Européennes désirent monter.“

— „Et tout ce tapage est causé par une idée!“

— „Monsieur se trompe; — il y en a trois.“

— „Ah! elles se brouillent; cela s'entend. Quelle espèce de gens sont ces messieurs?“

— „Ma foi, je ne saurais le dire. Leurs laquais les appellent des abstractions.“

— „Ha! ils ont des laquais! Ils viennent donc en voiture?“

— „Quoique monsieur ait beaucoup voyagé, je ne crois pas

qu'il ait jamais vu un équipage si drôle! Ce n'est qu'une roue énorme qui est poussée en avant par une grande foule de gens à pied, qui marchent comme ils peuvent, à travers le bon et le mauvais, pendant que ces trois messieurs la guident assis à cheval sur le timon."

— „Et cela va bien?"

— „Mais comme ça. On est mieux et on est pis."

— „Quel âge ont-elles, ces idées?"

— „Elles ont l'air d'être des messieurs un peu usés, rajustés avec des perruques neuves."

— „Et leurs noms?"

François Émery aime à mettre en évidence son savoir. En regardant avec intensité les cartes qu'il tenait, il répond:

— „L'un s'appelle M. du Portefeuille, l'autre M. de l'Hérédité, et le troisième M. Blouse. Ce dernier parle le plus facilement et le plus souvent; c'est un homme prolixe ça."

— „Qu'ils entrent;...... mais s'ils arrivent de cette façon ils doivent avoir les pieds sales?"

— „Ne craignez rien, monsieur, pour les tapis. Ils se trouvent bien là sur le timon; s'il s'agissait de leurs mains, ce serait peut-être différent."

— „Je pense qu'ils ne marchent pas à quatre pattes; — qu'ils se donnent la peine de monter."

Les étrangers entrent, et l'on se salue. Au premier coup d'œil, une ressemblance frappante de famille se fait voir entre MM. de Trois-Idées. Mais il existe une différence assez prononcée entre leurs toilettes. Tous les trois portent des robes qui cachent leurs véritables proportions. L'un a la tête profondément enfoncée dans un portefeuille, qu'il porte comme chapeau à cornes; l'autre a la tête garnie d'une perruque bien poudrée et de rien autre; le troisième a des prétentions à la casquette. Ce dernier est de plus en blouse; mais j'aperçois qu'il porte, dessous, des bas de soie et du linge fin.

— „Messieurs, je suis charmé de vous voir. Je regrette que mon cabinet ne soit pas plus digne de recevoir de pareils hôtes. Mais comme vous avez l'air d'être fort liés, j'espère avoir assez de place pour vous mettre à votre aise."

Messieurs de Trois-Idées se balancent comme des danseurs de corde, et avec une grâce infinie.

— „M. Cooper (c'est M. Blouse qui parle), nous ne sommes pas gens à nous gêner en quelque position que ce soit. Vous voyez comme nous nous accommodons l'un à l'autre; nous sommes comme des fluides qui trouvent toujours leur niveau. Le but de notre visite est noble, grand, immense, vraiment idéal, pour tout dire en un mot, — et je vous demande la permission de m'expliquer plus clairement."

— „Le plus clairement sera le mieux, monsieur."

Alors M. Blouse arrange trois fauteuils de manière à s'en faire une tribune. Il y monte, et touchant légèrement, par hasard, du doigt la tête de M. de l'Hérédité, on croit entendre une sonnette. L'orateur avance le bras à la Cicéron, et commence:

— „M. Cooper, dit-il, nous sommes Messieurs de Trois-Idées-Européennes. L'étude des grands intérêts humains forme notre occupation; leur avancement, notre devoir comme nos délices; nous sommes de véritables philanthropes dévoués à l'intérêt général. Nous ne sommes pas comme vous autres Américains qui ne pensez qu'à vous-mêmes; mais après avoir convenablement soigné nos propres affaires, nous sommes à la disposition de tout le monde. Nous avons approfondi toutes les questions, dévoilé tous les faits, et tiré toutes les conséquences justes et profondes, que la logique, la philosophie, la grammaire, la géographie, en un mot les sept sciences et tous les arts, y compris celui de la politique, et toutes les connaissances humaines puissent obtenir par de tels moyens. Mais, M. Cooper, quel tableau horrible de votre pays malheureux à été dévoilé par nos investigations philanthropiques! Là on voit la population en possession des facultés qui appartiennent naturellement à l'élite: les conséquences sont effroyables; la corruption y marche debout; l'égoïsme y règne; un chaos social confond les classes; le chrétien est sauvage; le sauvage chrétien; les noirs sont blancs; les blancs mulâtres, et enfin l'eau même est changée en rum."

Ici M. Blouse se laisse aller à l'émotion qu'il éprouve et pleure. M. de l'Hérédité se couvre les yeux, et fait une révérence de condoléance; M. du Portefeuille disparaît pour un moment par la porte: j'apprends plus tard, que cette courte absence n'était que pour expédier des courriers aux différentes cours, avec les nouvelles du profond effet produit par ce premier coup parlementaire. L'ordre se rétablit.

„M. Cooper,“ continue l'orateur se mettant la main sur le cœur, comme un homme profondément convaincu de la vérité de ses paroles, „nous ne sommes pas des gens vulgaries: nous avons déjà abandonné l'opinion de l'infériorité naturelle de l'Amérique à notre Europe; à cet égard nous sommes plus que philosophes, — nous sommes justes.“

— „Vous ne nous croyez pas des nègres?“

— „Nous faisons plus même, — pour éviter la réserve diplomatique, nous déclarons ici, à la face de l'univers, que les anciens écrivains européens avaient tort; qu'en Amérique les hommes ont véritablement des barbes, les poissons des écailles, les singes des queues, et les tigres des griffes. Non, en tout cas, il faut être juste; s'il y a quelque différence entre ces embellissements et ceux qui se trouvent dans notre vieille Europe, ce n'est que la différence naturelle qui existe entre les productions d'un hémisphère neuf et ceux d'un autre déjà expérimenté. Non, il faut être juste! l'Amérique à cet égard n'a que la jeunesse pour tort. Le temps soulagera ses griefs.“

— „M. Blouse, la libéralité peu attendue de cette concession me convainc que j'ai à faire à des hommes éclairés.“

— „Non, il faut être juste, — les singes américains ont vraiment des queues! Cette impartialité démontre avec quel esprit nous avons poursuivi toutes les autres investigations. Mais, M. Cooper, mon très-cher, très-estimé et trop aimé ami, nous sommes touchés au cœur du danger d'un peuple qui ne possède qu'une idée, idée si égoïste qu'elle confond une nation entière avec elle-même. Nous voyons vos périls moraux, sociaux et pécuniaires; résolus à ne pas vous abandonner à vos propres mouvements sans un seul effort pour vous faire voir l'abîme où vous

allez tomber, nous avons ordonné à nos différents employés en Amérique, de nous expédier de suite les documents nécessaires à un exposé complet du triste état de votre chère et déplorable patrie. A-présent nous pouvons parler avec autorité; nous venons de recevoir de New-York une foule de ces documents par le dernier bateau à vapeur arrivé au Havre.“

— „M. Blouse, je respire! Comme il n'y a point de bateau à vapeur qui navigue sur l'Océan entre l'Europe et l'Amérique, il est possible que vous vous trompiez à l'égard de faits plus importants pour mon pays.“

— „Point de bateau à vapeur!“ s'écrie M. de l'Hérédité, à qui vient une idée.

M. Blouse me regarde avec une commisération mêlée de douleur.

— „M. Cooper, votre élan patriotique s'alarme trop facilement. Je n'ai aucune intention de faire la moindre allusion inconvenante, quoique les entreprises des bateaux à vapeur soient si éminemment républicaines. En réfléchissant un instant, vous verrez l'impossibilité de nier un fait reconnu par toute l'Europe, depuis la Méditerranée jusqu'à la mer Blanche.“

— „C'est précisément parce que la fausseté évidente de ce que vous appelez un fait se trouve, pour ainsi dire, la moitié du temps dans vos propres ports, que je suis porté à espérer que vous pourriez avoir tort à l'égard de choses moins apparentes.“

— „M. Cooper, vous êtes marin!“

— „Assez pour reconnaître la différence entre un bateau à vapeur et un bâtiment à voiles. M. Blouse, soyez sûr que les paquebots entre l'Europe et l'Amérique ne sont pas des bateaux à vapeur.“

— „Point de bateau à vapeur!“

— „M. de l'Hérédité, ne dérangez pas vos idées à cause d'une dénégation qui vient d'une exaltation patriotique. Mais n'importe, — voici des documents, M. Cooper, qui concernent votre pays, qu'ils nous soient arrivés de quelque manière que ce soit. (Ici MM. de Trois-Idées vident leurs poches d'une

quantité de livres, brochures et journaux.) Je remarque les noms de MM. Buffon, Balbi, Basil-Hall, Saulnier, Jouffroi, la *Revue britannique*, le *Quarterly Review*, et l'ouvrage de mistresse Trollope, parmi cent autres.) Là se trouvent des preuves irrécusables et douloureuses contre votre déplorable pays. La plus grande partie de ces documents arrivent même des États-Unis de l'Amérique-du-Nord.“

— „M. Blouse, il n'y a point de pays qui s'appelle les États-Unis de l'Amérique-du-Nord.“

— „Vous récusez les faits pour ainsi dire consacrés dans les idées européennes! et vous croyez possible de raisonner de cette manière inouïe!“

— „Il me paraît que tout le mérite de notre discussion va rouler sur des faits. Vous produisez de graves accusations contre ma patrie, et je crois important de prouver que vous êtes mal informé, en ce qui touche une circonstance très-familière, et que vous ignorez même son nom.“

— „Monsieur, vous attachez une importance tout-à-fait extraordinaire aux faits, et vous devriez être trop ami d'une liberté sage pour limiter la logique de cette façon-là. De plus, nous ne sommes pas gens à être repoussés de notre position par le dogmatisme. Où est notre dernier ouvrage européen sur ce pays-là ?.. — Ah! le voilà! — Vous voyez, monsieur, ici il n'y a point d'erreur. C'est l'édition de 1832. — De 1832, mon cher! Écoutez les paroles de l'auteur, où il parle de votre déplorable pays:

„Ainsi donc cette confédération se trouve désignée sous les quatre noms de *Confédération Anglo-Américaine*, qui nous paraît être le moins impropre, parce qu'il ne peut convenir à aucun autre état fédératif; d'*États-Unis de l'Amérique-du-Nord;* d'*Union* par excellence, et d'*États-Unis* (United-States) proprement dits: ce dernier est le nom officiel et s'emploie dans les transactions politiques.“

— „Je me trouve obligé de nier tous ces quatre noms, comme je viens de nier l'existence des bateaux à vapeur. Il est vrai que nous nous appelons souvent les États-Unis par abré-

viation, mais pas comme proprement dits. Quant à la Confédération Anglo-Américaine et aux États-Unis de l'Amérique-du-Nord, ce sont des titres tout-à-fait inconnus dans le pays. Nous disons l'Union, comme on dit le royaume en Europe."

— „Mais, M. Cooper, vous oubliez notre haute autorité!"

— „C'est grave. Je vois la nécessité de vous faire face, armé d'une autorité au moins aussi valable, ou de vous céder le terrain."

Là-dessus je mets la main dans la poche de mes culottes, et j'en retire la constitution de ma patrie, dont je lis la première clause avec la fermeté d'un homme à moitié assuré de son fait: „Le titre de cette confédération sera les États-Unis d'Amérique."

— „Allons donc. C'est inconcevable cela! — Ah! — La constitution a tort! Plusieurs honorables Américains nous ont assuré que de pareilles bêtises fourmillent dans la constitution."

— „Point de bateau à vapeur!"

— „Monsieur paraît s'occuper beaucoup de la petite mésintelligence du bateau."

— „N'y pensez pas; les idées qui viennent en ligne directe, de mâle en mâle, sont souvent comme cela. — C'est clair; oui, la constitution a énormément tort!"

— „Comme vous voudrez, monsieur."

— „Étant d'accord sur ces faits préliminaires, passons à l'essentiel. Il est apparent, par les documents intéressants reçus par le dernier bateau à vapeur des États-Unis de l'Amérique-du-Nord, que votre république dort sur un volcan, et que vous payez en contributions, par tête, 36 francs 96 centimes, tout juste."

— „Les volcans sont des phénomènes naturels; et quant à nos contributions, comme elles viennent de nous-mêmes, il est peu probable que nous payions plus que nous n'avons besoin, ou que nous puissions supporter."

— „Voilà une erreur fatale! La tendance de chaque mouvement populaire est aux excès; et en laissant à la population ce droit de se taxer, le peuple se vole le dernier sou. Est-ce

possible, cher M. Cooper, que vous n'ayez pas encore lu ce que nous venons de faire publier sur ce développement intéressant d'un esprit financier tout-à-fait abandonné à lui-même!"

— „Monsieur, j'ai donné quelque attention à cette position ingénieuse."

— „C'est bien, et je ne doute pas qu'un homme de votre intelligence ne le comprenne aussi bien que celui qui l'a écrit. Mais j'ai l'honneur de vous proposer de pousser vos études sur ce sujet encore plus loin. Aujourd'hui, et dans le sens du progrès, il n'y a que deux grands systèmes de gouvernement, l'un qui repose sur la fondation étroite et chancelante d'une population pour ainsi dire entière, et l'autre qui dépend de trois idées conséquentes et bien balancées. Il m'est difficile de croire que vous ne voyiez pas la différence énorme entre ces deux catégories."

— „Elle me paraît la différence qui existe entre celui qui se tient sur ses pieds, et celui qui se tient sur sa tête."

— „Point d'Amérique-du-Nord!"

— „Mon cher M. de l'Hérédité, toutes ces questions se sont déjà décidées en notre faveur; passons aux faits. Voici, M. Cooper, une oppression vraiment populaire. Quelle tyrannie! quel effet horrible de la suprématie d'une nation sur elle-même! Vous enchaînez les rues le dimanche, et cela dans un pays soidisant libre! Pauvres rues, que vous êtes malheureuses! Que n'êtes-vous des rues européennes, si propres, si larges, si sèches, si trottoirisées, enfin si libres! Pauvres rues américaines, que vous êtes vraiment opprimées!"

Ici M. Blouse pleure de nouveau; les larmes tombent aussi d'un œil de M. du Portefeuille; ce dernier ne faisant jamais voir qu'à moitié aucune sympathie humaine.

— „Essuyez vos larmes, messieurs, le grief n'est pas fatal. Nous sommes protestants, et le service de notre culte exige le silence: certaines parties de l'année, à cause du climat, on laisse les fenêtres des églises ouvertes; et pour empêcher le tintamarre des voitures, on passe une chaîne à travers la rue, dans les endroits où le bruit pourrait gêner. Mais les piétons

circulent à volonté, et les voitures mêmes s'approchent de toutes les portes sans exception. De plus, l'usage est plutôt protestant qu'américain, et se trouve même dans les pays les plus favorisés des Trois-Idées. Vous enchaînez aussi vos rues très-souvent avec épées et baïonnettes, pour que les courtisans arrivent facilement faire leur cour aux princes, et ce que nous faisons est pour aider les pieux à adorer Dieu en tranquillité. Nos chaînes ne mangent pas, et nous croyons gagner au moins sous le rapport de l'économie."

— „Il a fallu un soulèvement du peuple pour faire partir vos bateaux à vapeur le dimanche. Pauvres bateaux opprimés! pauvres rues garrottées!"

— „M. Blouse, votre aimable tendresse de cœur en faveur des choses inanimées vous emporte. Le gouvernement des États-Unis étant vraiment une représentation, (je demande la parole, interrompt M. du Portefeuille avec chaleur.) les lois ne sont que la réflexion de l'opinion publique, et un soulèvement du peuple est peu nécessaire pour les faire changer. C'est vrai qu'il y a eu polémique à l'égard de l'emploi des bateaux à vapeur le dimanche; et je me rappelle une caricature qui représentait des prêtres et certains zélés retenant par des cordes un de ces bateaux, et le peuple poussant de l'autre côté. Peut-être, monsieur, avez-vous pris cette petite gravure pour un fait bien constaté. Voulez-vous avoir la complaisance d'examiner vos documents; il est possible que vous y trouviez cette caricature parmi les autres."

— „Point de dimanche aux États-Unis de l'Amérique-du-Nord!"

La parole est à M. du Portefeuille.

— „Messieurs," dit ce dernier, „on a attaqué nos principes. On a voulu dire que nous ne sommes pas des idées représentatives, mais positives. Je vais consacrer toute la théorie de nos idées dans un protocole n⁰ 7896, et en attendant je fais ici, devant Dieu et devant les hommes, une protestation solennelle contre l'accusation."

— „Messieurs, il est difficile pour un homme de soutenir

sa thèse, quand chaque fait qu'il établit devient une accusation contre ses adversaires. Je suis ici sur la défensive, et si l'exposé des principes et de la pratique de mon pays blesse quelque système, assurément la faute n'en est pas à moi."

Ici M. du Portefeuille descend de la tribune à trois fauteuils, et M. Blouse y remonte. Ce dernier parle.

— „Regardez ce tableau; vous y verrez à quel point de dégradation le suffrage universel a réduit le sexe même chez vous."

M. Blouse me présente une gravure. Je vois une femme très-laide, un miroir, et sur une chaise des vêtements qui pour le moment sont inutiles.

— „M. Blouse, ceci se ressent du Palais-Royal."

— „Du tout, — elle vient du génie d'observation d'une femme délicate, spirituelle, et bien imbue des Trois-Idées. Elle a fait dernièrement un voyage dans votre pays, et voilà ce qu'elle en a rapporté! Ce n'est pas tout; elle raconte que vos femmes passent leurs soirées à boire du thé avec de beaux jeunes missionnaires, pendant que leurs bêtes de maris lisent les journaux dans les salons de lecture; et quand elles se sont bien enivrées de thé, elles vont coudre des chemises pour les pauvres, jusqu'à minuit, dans les sociétés Dorcas. Quelle immoralité que cette société Dorcas!"

— „Et tous ces faits philosophiques viennent de cette dame?"

— „Il y en a mille semblables. On l'a appelée, même au nez, vieille femme!"

— „Peut-être cet outrage est-il cause qu'elle a représenté mes belles compatriotes de cette façon."

— „Votre soupçon est injuste. Son impartialité est au-dessus de tout reproche. Voici ses propres paroles: „Les femmes américaines sont les plus belles du monde, mais les moins intéressantes."

— „Comme il y a contradiction frappante entre la gravure et les paroles de cette excellente et conséquente observatrice, et comme vous m'avez accordé toute la dignité d'un homme à l'égard de la barbe, il me semble que nous ferons bien d'aban-

donner cette partie de la polémique au contraste patent qu'il y a entre le livre et son ornement."

— „Quelle horrible infamie qu'une société de chemises à la Dorcas!"

— „Je vous en prie, M. de l'Hérédité, ne m'interrompez plus."

— „Soyez indulgent, M. Blouse. Quand on parle devant les voûtes vides, il y a toujours réponse en vertu des lois acoustiques, et une Idée comme vous devrait savoir que les échos perdent toujours une certaine partie de ce que l'on dit."

— „Qu'importe, pour un mot de plus ou de moins. Ils lancent encore maintes accusations contre votre pape, ces braves écrivains. Par exemple, telle est la fausse délicatesse de vos dames, qu'elles refusent de se tourner le dos dans les quadrilles: ici vous voyez le fait solennellement constaté par un Anglais très-spirituel, et qui n'est que trop modéré à votre égard."

— „Je demande la parole pour un fait personnel," s'écrie le violon du digne M. Alerme du grand Opéra.

M. Blouse quitte la tribune, et le violon y monte. On entend quelques accords, et le dernier parle avec harmonie.

— „Messieurs, c'est une bêtise infame que celle de M. l'Anglais. Ce voyageur ignore les usages des salons. La mode de danser dos-à-dos est déjà gothique, étant tombée en désuétude six semaines avant le départ de ce Vandale pour l'Amérique."

Ici le violon joue une finale tout-à-fait de bon goût, et quitte le fauteuil. M. Blouse reprend sa place.

— „Voici, M. Cooper, un fait mortel," continue ce dernier. „Deux membres du congrès américain se sont battus au pistolet et à l'épée, à cheval, dans la salle de la chambre. On dit même que des batteries étaient attelées par les amis respectifs des deux combattants, et que trois pièces de canon et un fourgon venaient d'arriver dans l'antichambre, quand l'orateur réussit à rétablir l'ordre."

— „Le fait est un peu exagéré. Il est vrai qu'un homme qui n'est pas membre du congrès a fait une attaque avec sa canne contre un autre qui l'était, à peu de distance du Capitole

et en plein air. Il est également vrai que l'agresseur, se trouvant à la merci de son adversaire outragé, a tiré un coup de pistolet. La justice a de suite pris connaissance de l'affaire. Tout ce que l'on a dit de deux membres du congrès, des pistolets, des charges de cavalerie, des pièces de canon avec fourgon, tout cela n'est qu'une de ces rumeurs vagues qui accompagnent toujours les grands combats."

— „La lutte mortelle de deux membres du congrès est un fait déjà consacré dans tous les esprits européens!"

— „Que voulez-vous, monsieur? les esprits européens sont si fins quand il s'agit de nous! Vous avez entendu la manière extraordinaire dont votre collègue, l'honorable M. de l'Hérédité, dénature vos propres paroles sur ce sujet-là."

— „En tout cas, il y avait coup de pistolet, et contre un véritable membre du congrès. C'est beaucoup!"

— „Malheureusement cela n'est que trop vrai, et c'est beaucoup. Pourtant de pareils évènements arrivent sous l'influence des Trois-Idées-Européennes. En Angleterre, le pays le plus idéalisé selon votre système, on a vu tirer deux fois contre le roi George III. — M. Perceval, premier ministre du même pays, fut tué dans le couloir de la chambre. — Le roi Guillaume IV a reçu très-dernièrement un coup de pierre au front. — M. Calemard de Lafayette est tombé victime d'un assassinat, en sortant de la Chambre, sur la place Louis XV, il y a trois ans....."

— „Donnez-vous la peine de respirer, je vous conjure, mon cher M. Cooper; oublions ce malheureux coup de pistolet. Nous possédons une foule de faits accablants contre votre triste pays. On nous assure que le goût vous manque entièrement; vous avez négligé, avec un esprit vraiment anarchique, de faire faire de nobles châteaux et de beaux parcs sur les rives enchantées du fleuve Colombie et sur celles du charmant lac même du Bois. Quels sites délicieux sont victime de votre bas égoïsme!"

— „Le temps y remédiera."

— „Vous n'êtes pas des gens comme il faut."

— „Cela viendra avec les châteaux."

— „Vous ignorez entièrement les convenances."

— „Nous les apprendrons plus tard."

— „Vous êtes pourris avant d'être mûrs."

— „C'est la précocité d'une riche nature."

— „Vos ancêtres n'étaient que des galériens européens."

— „C'est dommage qu'il n'y en ait plus de pareils."

— „Vos négociants sont des escrocs."

— „Que voulez-vous!"

— „La magnanimité, la vérité, et toutes les hautes qualités vous manquent."

— „Ce sont, sans-doute, des monopoles idéals."

— „Vous êtes éminemment bas et vulgaires."

— „Prêtez-nous de votre gros bon ton."

— „Si ce n'était pour les vertus éclatantes de la simplicité, votre pacte social tomberait demain."

— „Nos vertus nous rendent service."

— „Vous êtes une propagande éternelle."

— „La vérité l'est toujours."

— „Nos employés, jusqu'à ceux qui n'ont que dix-huit ans, et qui sont si éminemment capables d'approfondir la question, nous mandent de Washington que votre Union sera dissoute, lundi prochain à deux heures trois quarts après midi."

— „Elle durera jusqu'à lundi en huit."

— „On dit aussi que votre gouvernement n'est qu'un compromis."

— „Chaque gouvernement l'est, ou quelque chose de pire."

— „Vos institutions sont idéales."

— „Voilà quelque chose à votre goût."

— „Vous êtes dévoués aux faits communs."

— „Voilà qui est au nôtre."

— „Vous aimez le général Lafayette."

— „Pour cause."

— „Vous êtes jeunes."

— „Tant mieux."

— „Vous ne deviendrez jamais vieux."

— „Tant pis.“

— „Vous n'avez qu'une idée au lieu d'en avoir trois.“

— „Mais cette idée!“

— „Vous n'êtes pas des gens polis comme nous autres.“

— „Dieu merci.“

— „On se moque de vous dans la bonne société.“

— „Ma foi, oui.“

— „On vous trouve des francs-parleurs.“

— „Cela fait peur.“

— „Vous raisonnez sans phrases.“

— „C'est notre façon.“

— „On ne vous aime pas.“

— „J'en suis fâché.“

— „Vous refusez obstinément, et contre toutes les règles en pareils cas, de faire empereur l'aimable général Jackson, celui qui vous a si bien servi; et, en outre, vous persistez, de génération en génération, dans les mêmes institutions.“

— „C'est notre originalité qui fait cela.“

— „Monsieur, vous êtes, ...“ — ici M. Blouse rassemble toutes ses forces pour prononcer le mot — „république!“

— „Et tout moyen de la discréditer est bon.“

Il y a pause. Les collègues de l'orateur s'empressent de le féliciter, et lui font leurs compliments les larmes aux yeux.

Je reste les bras croisés comme un député sous le feu des huées.

Alors M. Blouse boit avec dignité de l'eau sucrée, et il cherche de nouveau parmi ses documents. Il continue cependant avec moins de chaleur.

— „Après mon beau discours, cher M. Cooper, mon discours si véritablement pathétique et philanthropique, et qui devrait étonner un homme comme vous, né et élevé dans une société si rude, la justice exige que je produise les pièces justificatives de quelques-unes de mes propositions qui ne sont peut-être pas encore assez clairement établies. Faites-moi le plaisir d'examiner ce document, et j'attends de votre candeur que vous le prononciez vraiment dégoûtant.“

Je regarde ce que M. Blouse me présente. C'est une

épreuve d'un journal qui s'appelle le *New-York American*, et qui date de juin 1832. Mes regards s'arrêtent sur une critique du *Bravo*, roman dont je dois porter l'opprobre. La Revue est écrite nécessairement en anglais, et celui qui tient la plume parle comme Américain par excellence; voici quelques-unes de ses paroles: „Si M. Cooper veut éviter le mépris de ses semblables, qu'il n'écrive plus d'ouvrage comme *le Bravo*. — Si ce livre a du succès, je rougirai pour *ma patrie*." Je me sens perdu; quelle horreur que d'être cause de la disgrace de douze millions d'ames innocentes, de quatorze même, y compris les esclaves! Mais je me remets un peu, et je prends courage pour examiner de nouveau l'article. Bientôt je sens le raisonnement académique, je trouve aussi certains idiomes étrangers, assez mal rendus dans notre langue; plus loin des mots anglais les plus communs, et parfaitement *idiomatiques*, marqués comme citations, quoiqu'il soit difficile de dire à quel auteur on les a empruntés. Tout se ressent d'une traduction assez maladroitement préparée. J'examine le paragraphe, où se trouve ordinairement le titre de l'ouvrage soumis au scalpel du critique, le nom du libraire éditeur, etc., etc. Ici je trouve ce qui suit: „*Le Bravo*, histoire vénitienne, 1 volume in-8., par J. Fenimore-Cooper. Baudry, rue Coq-Saint-Honoré, Paris." Sans-doute ce petit contre-temps venait de l'ignorance où l'on était qu'on sût imprimer en anglais aux États-Unis de l'Amérique-du-Nord. Je rends le journal à M. Blouse.

— „Monsieur, il y a ici une petite erreur; un de vos arguments sur la polémique des finances s'est glissé peut-être, par hasard, parmi les documents nouvellement arrivés."

Ici, MM. de Trois-Idées s'agitent d'une manière à faire croire au violon qu'ils désirent danser; cet aimable et complaisant instrument se met de suite à jouer un air sur le motif de *Bon voyage, mon cher Du Mollet*, et mes hôtes disparaissent avec un fracas tout-à-fait digne de leur haute mission

. . . .

. . . .

. . . .

Le violon se tait; le présent s'éloigne, l'avenir s'approche. Peu-à-peu le sombre nuage qui a si long-temps couvert la terre des Powhattan et des Metacom, se dissipe, et on y voit plus clair. L'âge des miracles passe; l'homme est là avec ses faiblesses, ses passions et même ses vices; mais l'homme est là avec ses meilleures qualités en action. Les principes se répandent avec la force; les idées retournent de leur long pélerinage vers l'ouest, simples et purifiées, également sans exaltation et sans bassesse. Alors commence le règne d'une idée, et cette idée est pour le bonheur de tous. On n'attend plus ce qui est impossible; on ne nie plus que le soleil brille dans le ciel. Alors on commence à se comprendre, les deux hémisphères s'embrassent, le monde n'est en effet qu'une patrie générale. On s'éveille, et les rêves finissent. . . . .

. . . .

. . . .

J'étends la main pour m'emparer des documents de MM. de Trois-Idées, comme de restes précieux. Ils ont disparu. Il n'en reste rien . . . .

. . . .

. . . .

— „François Émery!"

— „Monsieur."

— „Apportez mon habit et mes bottes."

— „Allons-nous partir pour l'Amérique?"

— „Bientôt, mon ami."

— „Est-ce que monsieur compte y aller par la poste, ou par le bateau à vapeur?"

— „Les relais sont trop longs pour la première, — quant au second, il n'y en a pas."

— „Monsieur vient de plaisanter?"

— „C'est clair."

— „Ce serait assez drôle! — point de bateaux à vapeur!

J. FENIMORE-COOPER.

UNE SÉANCE
DANS UN CABINET DE LECTURE.

A reviewer, a literary anthropophagus.
BYRON.

PRÉFACE.

Les aventures de lord Feeling dans un cabinet de lecture ont été trouvées écrites en entier de la main de leur héros lui-même, sur le revers d'un supplément du *Sténographe des Chambres*, qui avait servi à envelopper un gâteau de Savoie.

On a cru devoir donner aux lecteurs des *Cent-et-Un* ce petit roman *historico-intime*, exactement et scrupuleusement tel que l'avait conçu et exécuté son auteur.

CHAPITRE I.
Low spirits.

C'était le soir de l'une des plus tristes journées du mois de novembre.

Sept heures sonnèrent d'une voix retentissante à l'horloge du *Timbre royal*, comme je traversais le boulevart des Capucines, enveloppé magnifiquement, et bien mieux que par mon manteau, dans les plis d'un épais brouillard, qui m'avait glacé jusqu'au plus profond de l'ame.

— Sept heures seulement! m'écriai-je avec désespoir. Et que devenir de sept heures à minuit, bon Dieu?

Vous comprendrez ce cri de détresse, mon cher lecteur, quand vous saurez que celui qui le poussait errait depuis le matin dans Paris, comme une ame en peine, effroyablement oppressé sous le poids d'un ciel de plomb, et livré, par son irritabilité nerveuse, à l'un de ces atroces accès de spleen qui font que l'on va s'accouder sur le parapet du Pont-Royal, en regardant la rivière avidement, ou bien que l'on caresse d'un œil plein de convoitise la double détente d'un pistolet chargé à balles.

Concevez-vous maintenant qu'ainsi disposé je ne devais guère songer à passer ma soirée au spectacle ou en visites, et qu'un avenir de cinq heures au moins à tuer encore, pouvait à bon droit m'épouvanter?

Or, la vibration du septième coup frappé par le marteau de l'horloge, bourdonnait encore dans mon oreille, lorsque je me trouvai rue Neuve-Saint-Augustin, à la porte de la librairie du *Salon littéraire des étrangers*.

J'étais venu là machinalement, par instinct. Mes pieds m'avaient conduit à cet endroit parce qu'ils m'y menaient habituellement, à la même heure, lire les journaux du soir.

Profitant soudain de l'asile inespéré que m'ouvrait la Providence, je me hâtai de monter au cabinet de lecture, et je courus m'y blottir au fond dans un coin. Là, me sentant près du poêle, et voyant sa porte ouverte, j'y enfonçai profondément mes pieds, appuyant en même temps mon front contre l'une des bouches de chaleur.

Je ne sais combien de minutes je demeurai plongé dans cet état de torpeur stupide; mais je fus rappelé à moi par une sorte de rumeur qui s'était élevée dans la salle.

— Il y a ici quelque chose qui brûle, murmurèrent en même temps plusieurs voix qui venaient de la grande table des journaux.

— C'est ce *gentleman*, dit alors gravement un gros monsieur qui lisait le *Galignani's messenger* à la petite table ronde près du poêle.

Et se levant en même temps, il quitta sa place et se retira vers la grande table, comme si ayant la conscience de sa *combustibilité*, il eût craint que le feu ne se communiquât à sa personne.

En tout cas, l'observation du gros monsieur était juste et fondée. J'étais ce *quelque chose* qui brûlait. Mais nul ne venant à mon secours, je me sauvai moi-même de l'incendie; et, sortant du poêle, j'allai me placer à la petite table, dont la fuite de mon voisin venait de me laisser l'entière possession.

Le profond silence, qu'avait seul interrompu cet évènement, recommença bientôt à régner dans toute la salle.

CHAPITRE II.

Comparaisons-ricochets.

Souvenez-vous, mon cher lecteur, que plus d'une fois, par quelque froide nuit d'hiver, quelque joli petit chat errant par les escaliers et sans domicile se sera glissé dans votre appartement et jusque dans votre chambre à coucher, tandis que vous y étiez encore assis moitié veillant, moitié endormi, au fond de votre bergère, et près de votre cheminée. Le pauvre animal tout transi n'aura songé d'abord qu'à s'approcher du feu, et si vous l'avez laissé faire, s'y sera étendu sur les cendres, au risque de rôtir ses moustaches et sa fourrure. Mais dès que la chaleur aura revivifié ses membres engourdis, après avoir bâillé d'abord, puis allongé les pattes, puis tortillé la queue, puis fait le gros dos, la jolie bête, oublieuse de ses souffrances passées, se sera mise à jouer à vos pieds, avec vos pantoufles, avec votre robe de chambre, avec votre tapis.

Ce fut exactement ce qui m'arriva dans le cabinet de lecture. A-peine le feu du poêle eut-il réchauffé mon corps et ranimé mon ame; à-peine l'éblouissante clarté du gaz eut-elle dissipé les ténèbres dont ma pensée avait été tout le jour obscurcie, — mon esprit redevint soudainement folâtre et joyeux, et se prit à jouer insoucieusement aussi avec les objets et les figures qui m'entouraient.

Bien que j'eusse sous la main le trésor de tous les journaux

et de tous les livres nouveaux de l'univers, il ne me vint pourtant pas à l'idée d'en toucher un seul du bout du doigt et d'en lire une ligne seulement.

Non. — Voici à quoi je m'amusai.

Je fis une comparaison, — ou plutôt je fis une infinité de comparaisons; — je fis des comparaisons, comme j'aurais fait des ricochets au bord d'une rivière ou d'un étang. Et vraiment c'était chose pareille. Car je prenais une comparaison, je la jetais sur la grande table des journaux, et je l'y voyais rebondir comme une pierre sur la surface de l'eau. — Cela me réjouissait fort.

Il faut, mon cher lecteur, que je vous raconte quelques-unes de ces comparaisons-ricochets. La première, — la comparaison mère, était celle-ci.

La longue table verte autour de laquelle tant de lecteurs affamés étaient assis, m'offrit soudain l'aspect d'une immense table d'hôte. — C'était bien en effet une véritable table d'hôte ouverte à toute heure, à tous les appétits politiques et littéraires.

Un ambigu perpétuel s'y trouvait servi. C'étaient à la fois et tout ensemble le potage, les hors-d'œuvre, le rôti, les entrées, les entremets et le dessert, les grands et petits journaux du matin et du soir, les revues mensuelles et trimestrielles, les *Atheneums* et les *Magazines;* le pain et les feuilles quotidiennes, des mets sucrés et des mets de résistance; des recueils de toutes les langues, de toutes les nations et de toutes les cuisines.

Pour les estomacs insatiables auxquels ne suffisait point cette abondante alimentation périodique ou semi-périodique, un buffet supplémentaire était encore ouvert au rez-de-chaussée, au-dessous du salon de lecture. Là, dans une vaste bibliothèque on avait entassé toute la prose et tous les vers des deux mondes, toutes les histoires et tous les romans, tous les chefs-d'œuvre et toutes les œuvres complètes du siècle; et à cet immense garde-manger intellectuel, chacun pouvait encore aller puiser selon sa faim, sa soif et son goût.

Quant aux convives qui prenaient leur part de ce banquet, en tout temps préparé dans la *salle à lire*, j'observai qu'ils y apportaient des habitudes analogues à celles que l'on peut remarquer chez les consommateurs de nos repas matériels.

Ainsi, l'un lisait avec modération et tempérance, goûtant seulement de quelques journaux d'un sel suffisant, et s'abstenant avec prudence des feuilles aux sauces épicées, ou des recueils de pâte ferme, comme d'une nourriture indigeste et malsaine.

Cet autre, au contraire, avalait journal sur journal, *magazine* sur *magazine*, sans distinction, se croyant forcé de tout lire, comme ces gloutons qui s'imaginent avoir perdu leur argent si, à un dîner à tant par tête, ils n'ont point mangé de tous les plats.

Celui-ci, gourmand égoïste, accaparait quelque revue nouvelle et succulente que l'on venait de placer sur la table et la dévorait tout entière, sans permettre à qui que ce fût d'en respirer même le parfum.

Celui-là lisait malproprement, jetant du tabac ou éternuant sur toutes les feuilles qu'il se servait.

Je faisais ces rapprochements ingénieux et beaucoup d'autres qui ne l'étaient pas moins, lorsqu'un grave incident me détourna de cette inoffensive et divertissante occupation.

CHAPITRE III.

Un reviewer.

Un certain personnage, d'une assez étrange et méchante mine, était venu près de moi s'asseoir à la petite table.

C'était un véritable squelette d'environ cinq pieds, portant un habit noir râpé, une vieille culotte de drap de soie, des bas chinés, puis des bottes à revers affaissées sur la cheville, et qui, n'eût été l'absence des dentelles, lui eussent fait des espèces de brodequins à la Louis XIV. Son étroite figure jaune était ornée d'une perruque rousse et de sourcils roux sous lesquels s'encaissaient profondément deux yeux de chat, deux yeux ronds, deux yeux verts et brillants.

Ce petit homme tira de la poche de sa culotte d'énormes lunettes d'argent qu'il braqua sur son nez, et de celle de son habit une sorte de manuscrit formé de longs et nombreux carrés de papier couverts de lettres et de chiffres qu'il posa devant lui sur la table.

Poussé par une invincible et bien fatale curiosité, je m'étais penché au-dessus de l'épaule de mon bizarre voisin, et je m'efforçais de déchiffrer quelques lignes de son grimoire, lorsqu'il se retourna soudainement vers moi et me prit ainsi en flagrante indiscrétion.

— Monsieur, me dit alors à voix basse le petit homme, me regardant fixement sous ses lunettes avec un sourire aussi gracieux que le comportait la physionomie sur laquelle il s'étalait, monsieur, je vois que vous désirez connaître le travail que je tiens entre les mains. Je vais volontiers vous satisfaire. C'est le plan détaillé d'une revue industrielle et statistique que je fonde en ce moment. Je suis heureux que vous m'autorisiez à vous en exposer les bases.

A ces mots, je sentis un horrible frisson me parcourir tout le corps. Je compris que j'étais tombé dans les griffes d'un *reviewer*. *)

— Monsieur, m'écriai-je avec l'accent d'une profonde conviction, je vous proteste que je ne m'intéresse à la fondation d'aucune revue industrielle et statistique.

— Eh bien! monsieur, poursuivit-il sans s'émouvoir le moins du monde, quand je vous aurai développé l'esprit de la mienne, vous vous y intéresserez assurément.

Je voulus répliquer. L'impitoyable *reviewer* ne me le permit pas. Le vautour me tenait là sous son bec et ses serres dans le coin le plus solitaire de la salle. — J'étais à sa merci.

Profitant de tous ses avantages, et ne perdant pas un instant, après avoir rapproché sa chaise de la mienne, il entra d'abord en matière, et commença par me démontrer l'indispensable nécessité d'une revue industrielle et statistique.

*) Faiseur de revues.

Le petit homme me parlait lentement et fort bas, mais de tout près. Je sentais ses mots me tomber dans l'oreille un à un, comme autant de gouttes d'une eau glacée. C'était là un de ces supplices qui manquent à la collection de ceux que Dante inflige à ses damnés.

La monotonie glaciale de cette souffrance ne tarda pas cependant à me plonger dans une sorte de complète léthargie.

Je n'entendis plus bientôt qu'un vague et insaisissable bourdonnement.

Je m'endormis.

CHAPITRE IV.

Cauchemar.

Je m'endormis, mais non point d'un sommeil paisible. A-peine eus-je les yeux fermés qu'un effroyable cauchemar vint prendre possession de moi.

Voici ce qui m'arrivait en rêve.

Je me trouvais seul au fond d'un cabinet de lecture. Le *reviewer* entra soudain suivi des quatre *clerks* *) du salon littéraire et de la librairie.

Dès qu'ils furent près de moi:

— Voici, leur dit-il en me désignant de son manuscrit qu'il tenait roulé dans sa main, voici ce *gentleman* qui ne peut encore digérer convenablement les revues. Pour lui fortifier l'estomac, vous allez lui faire subir l'opération que j'ai prescrite.

Alors, sans répondre un seul mot, les quatre *clerks* me prirent dans leurs bras et me couchèrent le dos étendu sur la table.

Moi, je récitai mentalement mes prières, et je recommandai mon ame à Dieu.

— C'est bien, dit le *reviewer*. Maintenant, John, apportez toutes les revues et tous les *magazines* que vous avez ici.

Et John apporta le *Quarterly review*, le *Westminster re-*

*) Commis, employés.

view, l'*Edimburgh review*, le *Blakwood's magazine*, et cinquante autres; bref tout ce qu'il y en avait dans la salle, et l'on m'entassa toutes ces revues et tous ces *magazines* avec leurs planchettes sur la poitrine.

Je me sentais singulièrement oppressé; cependant, je respirais encore, bien qu'avec une grande difficulté.

— Il est plus fort que je ne pensais, dit le *reviewer* avec un horrible sourire. John, ajoutez l'*Annual register*, l'*Almanach royal*, l'*Almanach du commerce*, l'*Almanach des* 25,000 *adresses*, puis encore quelques dictionnaires.

Et John ajouta tout cela.

Je commençais à suffoquer; pourtant je tenais bon.

— Oh! oh! cria le *reviewer*, mais c'est un Hercule que nous avons là! le gaillard a des muscles à l'épreuve de tous les almanachs et de toutes les revues du monde. Essayons néanmoins encore. John, prenez tous ces messieurs et allez-moi chercher en bas, dans la bibliothèque, les traités statistiques de M. le baron Charles Dupin, *la Philippide* et les *Épîtres* de M. Viennet, avec les Oeuvres complètes de MM. Jouy et Arnault.

Le poids de cette seule menace me fut plus intolérable que celui de la masse énorme qui m'écrasait déjà.

J'étouffais. Je n'y pus tenir. Faisant un effort désespéré pour me soulever, je renversai toute la pyramide de dictionnaires et de *magazines* qui se dressait sur moi.

Elle s'écroula avec un fracas épouvantable.

Je m'éveillai.

CHAPITRE V.

Fuite et premières hostilités.

En m'éveillant je me retrouvai positivement assis comme je l'étais avant de m'endormir; mais mon voisin, le *reviewer*, était étendu par terre à mes pieds sous sa chaise.

Je compris d'abord que dans mon rêve, en m'efforçant de repousser le fardeau qui m'accablait, j'avais infailliblement renversé le petit homme. J'aurais dû profiter peut-être de cette

circonstance inespérée qui le mettait à ma discrétion, pour me venger en l'écrasant comme un ver, ou tout au moins pour me soustraire, par la fuite, à son pouvoir. Je ne sais quel courage et quelle générosité m'inspirèrent alors si magnanimement et si mal à propos, mais je souffris patiemment que mon oppresseur se relevât et reprit près de moi sa place.

Le misérable *reviewer* reconnut d'une façon bien indigne la noblesse de mon procédé; car dès qu'il eut rétabli son équilibre sur sa chaise, et celui de ses lunettes sur son nez, se remettant à me torturer, il me cloua de nouveau sur la table, et m'y tenailla de son manuscrit; — il continua de me couler dans les veines l'exposition de sa doctrine industrielle et statistique.

Cela durait depuis dix longues minutes.

Ainsi qu'une pauvre souris sous la patte d'un chat, n'ayant pas encore perdu tout espoir, je faisais le mort, examinant bien pourtant du coin de l'œil si je n'apercevrais point à ma proximité quelque trou sauveur où je pusse me glisser soudainement et me dérober à la gueule de mon ennemi.

Or, comme je regardais vers l'extrémité de la grande table voisine de la nôtre, je vis l'un des lecteurs nombreux et pressés qui l'entouraient se lever et partir laissant une place vacante.

C'était une porte de salut pour moi. Je m'y précipitai.

Me levant brusquement moi-même, en un bond je m'élançai sur cette chaise qui demeurait libre, et saisissant au hasard le premier journal qui se présenta (c'était le *Morning-Chronicle*), sans lever les yeux, sans reprendre haleine, au risque d'en mourir, je dévorai avec rage les cinq colonnes en petit texte de la première page.

Après un excès semblable, après une lecture si immodérée et si peu conforme à mes habitudes de tempérance, je me sentis mal à l'aise, j'éprouvai un immense besoin de respirer. Posant donc le journal devant moi, j'osai jeter successivement les yeux sur mes deux voisins de droite et de gauche. Il était essentiel d'ailleurs que j'examinasse s'il m'était permis d'espérer

d'eux défense et protection, dans le cas où je me trouverais exposé à quelque nouvelle attaque de mon ennemi.

Je fus très-satisfait de mon voisin de gauche. C'était un personnage taillé en force, et, bien que pourvu de longues moustaches noires, un militaire assurément. Sa large main qui certes eût manié avec une grande supériorité la poignée d'un sabre, tenait fort gauchemant celle de la planchette d'un journal du soir (du *Messager*), dans lequel il semblait chercher tout aussi mal-habilement les nouvelles de la guerre.

— C'est bien, me dis-je: voici mon flanc gauche assuré. Ce brave officier qui, je le vois au mal qu'ils lui donnent, doit cordialement détester les journaux et tous ceux qui les font, — cet excellent militaire ne me laissera certainement pas égorger sous ses yeux par un *reviewer*.

Ayant achevé ce consolant raisonnement, je me tournai vers mon voisin de droite.

Je demeurai pétrifié! C'était le *reviewer* lui-même.

Comment était-il venu là? Sans-doute il avait pris la place d'un lecteur qui était parti tandis que j'engloutissais avec tant de voracité mes cinq colonnes du *Morning-Chronicle*.

Quoi qu'il en fut, la stupeur profonde qui m'avait saisi fit bientôt place à une violente indignation. Exaspéré, furieux, ne me possédant plus, je pris à deux mains la poignée de la planche de mon *Morning-Chronicle*, et m'étant levé, je me préparais à en assener un effroyable coup sur la tête du maudit *reviewer*. — — —

Un pas léger glissa derrière moi sur le tapis; j'entendis le frôlement d'une robe de soie: je tressaillis, et me retournai soudain. C'était une jeune femme blonde, qui venait de passer tout près de moi, marchant vers le fond de la salle. — Et j'avais vu son doux regard se fixer timide et suppliant sur le mien.

Oh! cette apparition, ce fut comme celle de l'ange qui vint d'en-haut détourner le glaive d'Abraham lorsqu'il allait frapper Isaac. Ma colère se sentit tout-à-coup désarmée. Mon bras, qui s'était levé vengeur et implacable, retombant inoffensif et

miséricordieux, replaça pacifiquement le *Morning-Chronicle* sur la table.

CHAPITRE VI.

La guerre s'engage.

La soirée avançait. Dix heures venaient de sonner.

Il ne restait plus dans le cabinet de lecture qu'un petit nombre de personnes. C'étaient, la plupart, ces lecteurs insatiables qui boivent une revue jusqu'au fond, jusqu'aux annonces, jusqu'à la lie; qui s'acharnent à un journal et le rongent jusqu'à l'os, montrant les dents à quiconque s'approche d'eux. C'étaient aussi ces gastronomes qui s'étant trop chargé le cerveau, ayant trop lu, s'endorment à table, et qu'il faut réveiller quand on éteint le gaz, quand on ferme la salle, en les avertissant que leur digestion s'achèvera mieux dans leur lit.

La jeune femme blonde qui venait d'entrer était aussi toujours là.

Elle avait une robe de satin noir, un grand cachemire noir, un petit chapeau de velours noir. Tout était noir dans sa toilette, sauf sa large collerette de batiste brodée, dont la blancheur n'était pas moins éblouissante que celle du cou gracieux autour duquel elle retombait.

Mais qui donc avait amené, bon Dieu, cet être ravissant dans un cabinet de lecture? Qui donc avait ainsi fourvoyé cet ange? Oh! ce ne pouvait être qu'un mari anglais. Et c'était bien en effet cela. Sans plus se soucier ni s'occuper d'elle, ce mari s'était confortablement étendu sur une banquette à l'entrée de la salle et lisait les derniers journaux arrivés de Londres dans la soirée.

La pauvre jolie femme semblait attendre bien impatiemment qu'il eût fini. Elle ne s'était même pas assise, et se tenant debout les bras croisés, près du poêle, elle tournait fréquemment la tête du côté de son imperturbable époux, serrant chaque fois imperceptiblement les lèvres et levant en même temps les yeux vers le plafond, tandis que ses gracieuses épaules se haussaient aussi légèrement.

D'ailleurs, pour passer le temps, elle n'avait trouvé rien de mieux à faire que de chauffer alternativement ses petits pieds à la porte du poêle.

Dès que j'eus observé tout cela, je m'aperçus que j'avais grand froid moi-même et qu'il était essentiel que je m'approchasse du poêle, afin de m'y réchauffer aussi.

Je me levai donc soudain. Mais hélas! le *reviewer*, auquel je ne songeais plus, et qui pourtant n'avait pas un instant quitté ma droite, le *reviewer* se leva en même temps que moi et m'interceptant le passage:

— Monsieur, me dit-il d'un ton doucereux, vous vous retirez peut-être. Si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai jusqu'à votre porte, et, chemin faisant, j'achèverai de vous exposer le plan de l'ouvrage dont je vous ai parlé déjà.

— Non, monsieur, répondis-je fort sèchement, je ne me retire point. Quant à votre ouvrage, il me semble que vous m'en avez parlé bien suffissamment.

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit le *reviewer*, vous allez voir qu'il me reste beaucoup de choses à vous dire. Je me réjouis donc que vous ne partiez pas encore. Nous continuerons ici plus commodément notre entretien.

J'avoue qu'à ce moment je faillis perdre de nouveau patience. Je fus une seconde fois singulièrement tenté de recourir à la force. Déjà ma main s'étendait pour saisir au collet le *reviewer;* j'allais le terrasser et lui passer sur le corps en m'élançant vers le poêle. —

Mais à ce même moment, en levant les yeux au-dessus de la tête de mon ennemi, je rencontrai de nouveau le doux et souriant regard de la jeune femme blonde.

Tendre et compatissante créature! Cette fois, c'était moi peut-être autant que le *reviewer* qu'elle semblait prendre en pitié. Son regard me disait: — Venez vous réchauffer près de moi, mais épargnez cet homme.

Oh! elle ne savait pas quelle guerre acharnée me faisait le misérable depuis deux longues heures! Elle ne savait pas comme il m'avait odieusement provoqué toute la soirée!

N'importe. C'e n'était point par une victoire qu'elle condamnait qu'il m'était permis de me frayer un chemin jusqu'à elle. Oh! non.

Que faire pourtant?

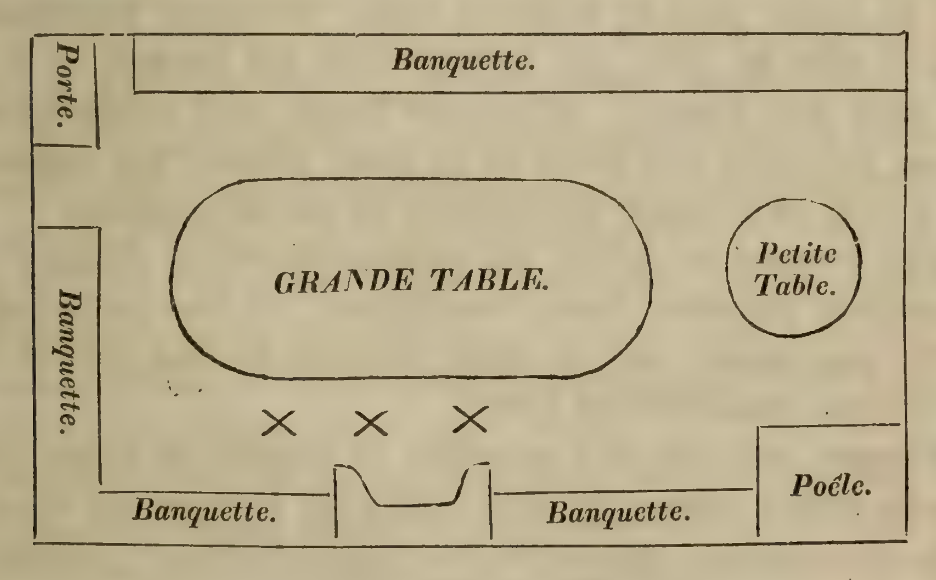
En habile tacticien, au lieu de forcer l'obstacle, je résolus de le tourner.

CHAPITRE VII.

Plan figuratif du théâtre de la guerre.

Pour l'intelligence des savantes opérations stratégiques dont le récit va suivre, on avait eu d'abord le projet de décrire longuement dans ce chapitre les lieux mémorables où elles se passèrent. Mais, après y avoir mûrement réfléchi, on a pensé que le lecteur trouverait plus agréable, qu'au lieu d'une description écrite, on lui donnât un plan figuratif de notre cabinet de lecture.

Voici donc ce plan que l'on a fait graver sur les dessins de l'un de nos plus célèbres ingénieurs-géographes auquel on en avait confié l'exécution.



CHAPITRE VIII.

Le sang va couler.

Bien qu'une issue me fût encore libre vers la porte, je ne pouvais songer à m'enfuir, ce qui d'ailleurs ne m'eût offert

qu'une médiocre ressource, puisque le *reviewer* m'avait menacé de m'accompagner jusqu'à mon domicile; puisqu'ainsi ce n'eût été que changer le théâtre de la guerre, et le transporter dans la rue. Et puis, mon ennemi n'eût-il point dû m'y poursuivre, fallait-il lâchement abandonner mon manteau qui se trouvait sur une chaise près du poêle? Livrant au *reviewer* ces dépouilles opimes, fallait-il partir grelottant et glacé? — Fallait-il partir surtout sans avoir bravé quelques dangers pour porter un peu de consolation à notre pauvre jolie femme blonde, que son indigne mari délaissait ainsi dans un cabinet de lecture?

Non, cela ne se pouvait pas.

Il s'agissait donc d'arriver à tout prix près du poêle.

Le chemin le plus court m'était fermé; je pris sans hésiter le plus long, et me mettant immédiatement en route, je fis à marches forcées, presqu'en courant, le tour de la grande table.

Pendant tout ce trajet, je ne tournai pas la tête une seule fois; car je ne doutais point que mon adversaire ne me suivît, craignant que je ne cherchasse à m'échapper par la porte. Or, ayant sur lui l'avance de plusieurs pas, je comptais bien, dès que je serais près de la petite table, m'élancer brusquement dans le coin du poêle, m'y fortifier avec des chaises; et si j'étais alors pris d'assaut, si l'ennemi forçait mon retranchement, — me précipiter aux pieds de la jeune femme, lui embrasser les genoux et réclamer son alliance et son intervention.

Les hommes du métier me rendront là-dessus justice; ces dispositions militaires étaient excellentes, et leur exécution ne le fut pas moins; mais la fatale sagacité de mon ennemi vint en déjouer complètemeut l'effet.

Comme, arrivant tout essoufflé, je doublais la pointe de la grande table; comme je débouchais sur le tapis qui mène au poêle, le *reviewer*, qui n'avait pas jusque là bougé, s'avança à ma rencontre entre les deux tables, et me présentant son manuscrit, me barra de nouveau le passage.

CHAPITRE IX.

Un armistice.

Les choses avaient été poussées à un point tel qu'un engagement décisif semblait devenu inévitable.

Le *reviewer* m'ayant mis insolemment son manuscrit sur la gorge, j'avais saisi de mon côté *le Constitutionnel*, qui se trouvait au bord de la grande table, et je m'apprêtais à en frapper le provocateur à bout portant.

Le doux regard de la jeune femme blonde, que le mien avait été consulter encore, ne me défendait même plus la vengeance. C'est qu'elle sentait enfin quel châtiment méritait cet horrible *reviewer*, qui me séparait d'elle depuis tant et de si longs moments!

Ce regard qui me livrait ma victime, témoignait pourtant encore quelque commisération pour elle. Ce regard était plein d'une vive et tendre anxiété. Ce regard me disait: — Eh bien, oui! frappez ce malheureux, puisqu'il s'obstine à vous retenir loin de moi! Mais, mon Dieu, combien je vais souffrir durant ce combat!

Je compris trop bien tout ce qu'il y avait de chrétien et de touchant dans ces craintes, pour ne point essayer encore d'en détruire la cause et l'effet. Avant de commencer les hostilités, je voulus donc faire une nouvelle et dernière tentative pacifique.

De ma main gauche, je tirai mon mouchoir de ma poche et je l'agitai en l'air, tandis que ma main droite abaissa *le Constitutionnel.*

Le *reviewer* voyant que je demandais à parlementer, abaissa également son manuscrit.

— Monsieur, lui dis-je alors avec une douceur mêlée de dignité, je ne refuse nullement de me soumettre à vos développements statistiques. Mais le froid m'a saisi tout à l'heure pendant que je vous écoutais. Souffrez donc seulement que j'aille me chauffer quelques moments près du poêle et que je m'enveloppe de mon manteau. Je serai tout à vous ensuite, et je pourrai du moins vous entendre à mon aise et confortablement.

— Monsieur, rien n'est plus juste et plus raisonnable que votre proposition, répondit le *reviewer* presque ému.

Et il sembla même d'abord tellement satisfait de la modération de ma requête qu'il fut sur le point de me livrer passage sans conditions. Mais je ne sais quelle défiance soudaine lui survenant, il exigea que nous arrêtassions ensemble, préalablement, les clauses d'un armistice.

Nous étant donc à l'instant retirés à la petite table, après quelques discussions qui, par leur importance et leur intérêt, ne sauraient être convenablement comparées qu'à celles de la défunte conférence de Londres, nous convînmes des articles suivants, qui furent écrits au crayon sur l'une des pages blanches d'un recueil de poésies nouvelles qui nous tomba sous la main.

ARTICLE I.

Il y aura une suspension d'armes de dix minutes entre les parties belligérantes.

ARTICLE II.

Pendant ces dix minutes, la partie belligérante qui déclare avoir froid, pourra se revêtir de son manteau et se chauffer au poêle à son loisir, sans être en aucune façon inquiétée par l'autre partie belligérante, qui devra se tenir, avec son manuscrit, éloignée du poêle à une distance de douze pas au moins.

ARTICLE III ET DERNIER.

Les dix minutes écoulées, ou, pour plus de précision, dès que onze heures sonneront à la pendule, la trêve étant expirée, les hostilités seront reprises; c'est-à-dire que la partie belligérante qui combat avec un manuscrit aura le droit d'attaquer et et de poursuivre l'autre partie belligérante en quelque lieu qu'il lui plaise de se défendre ou de se réfugier.

Suivent la date et les signatures.

CHAPITRE X.

Dix minutes.

Quelques casuistes profonds en matière de tactique ayant

prétendu que, dans mes négociations avec le *reviewer*, je m'étais laissé grossièrement duper par ses ruses diplomatiques, et qu'au lieu d'un armistice, c'était tout simplement une honorable capitulation qu'il m'avait fait souscrire, j'ai cru devoir donner dans le chapitre précédent le texte entier de cette pièce importante. Ce ne sera donc nullement ma faute si l'histoire ne l'apprécie pas consciencieusement un jour et n'en sait point fixer le véritable caractère.

Que l'histoire, au surplus, en décide à sa guise. — Je dois d'ailleurs le confesser, il n'est point de conditions si dures et si onéreuses qu'elles eussent été, que je n'eusse infailliblement alors consenties pour obtenir ces dix minutes de liberté qu'il me fut, grâce à mon traité, permis d'aller passer près du poêle.

Mais que l'on ne me demande point compte de ces dix précieuses minutes qui furent si pleines, si longues — et si courtes à la fois, si rapides.

Si vous savez combien, en dix minutes de tête à tête entre une douce jeune femme blonde et un doux jeune homme sentimental, peut faire de chemin vers un cœur, un regard qui s'enfonce, ardent et acéré, dans un regard humide et compatissant ! – Si vous savez combien en dix minutes ont de chances pour se rencontrer et se presser des mains qui s'étendent, qui se croisent sur le marbre étroit et brûlant d'un poêle ! — Si vous savez que, non pas en dix minutes, mais en moins d'une seconde, se dégage cette étincelle électrique qui met à la fois le feu à deux ames et les enflamme ensemble du même souffle ! — Si vous le savez, c'est bien. Je n'ai rien à vous dire. — Mais si vous ignorez tout cela, — eh bien alors, ce ne sera pas moi qui vous l'apprendrai.

CHAPITRE XI.

Catastrophe et conclusion.

Il y avait cinq minutes que onze heures étaient sonnées à la pendule du cabinet de lecture.

La jeune femme blonde était partie avec son mari qui, s'ar-

rachant aux délices des journaux, était enfin venu la chercher. — Elle était partie. Nos regards s'étaient dit adieu! — Non pas nos cœurs au moins! — —

On avait réveillé les endormis, et successivement éteint tous les becs de gaz. On allait fermer le cabinet de lecture.

Au milieu de la solitude et de l'obscurité de la salle, moi, j'étais demeuré accoudé sur le marbre du poêle, la tête dans mes mains.

Quelqu'un s'étant approché de moi, me tira légèrement par le collet de mon manteau. Je frémis et levai les yeux. — C'était le *reviewer* qui se tenait debout à mon côté, armé de son manuscrit.

Je compris. — Je n'avais point à me plaindre. Il s'était montré généreux. Il m'avait accordé cinq minutes de plus que la convention. Je n'opposai nulle résistance; — je le suivis plutôt en captif qu'en homme qui cherche à se défendre.

Nous descendîmes ensemble, et dans l'escalier même il avait déjà repris possession de moi, et recommencé *ab ovo* l'exposition de ses doctrines industrielles.

Nous étions sortis de la maison, nous nous trouvions dans la rue et il y pleuvait très-fort; mais cela ne tourmentait guère le *reviewer*. Il ne lâchait point prise pour si peu, et nonobstant l'averse, bien que je marchasse rapidement, il se maintenait à mon pas et me serrait de près avec ses développements.

Moi, j'en avais pris mon parti et je recevais avec une égale résignation la pluie du ciel et la statistique du *reviewer*. Comme nous arrivions cependant au carrefour Gaillon, tout-à-coup mon homme parut singulièrement s'échauffer sur une question de trottoirs et de repavage qu'il venait d'entamer. Alors, dans la chaleur du discours, et sans-doute uniquement pour compléter par un geste énergique l'expression de sa pensée, le *reviewer* me mit brusquement sous le nez sa main, toujours armée de son manuscrit. Saisi de terreur, j'avançai moi-même instinctivement la mienne, de même que si j'eusse voulu parer une botte.

O bienheureuse fatalité! Je frappai d'un coup de tierce si vigoureux le manuscrit statistique, qu'il en tomba dans le

ruisseau, qui descendait en ce moment de la rue Neuve-Saint-Augustin, large, mugissant et profond.

Le *reviewer* poussa un cri perçant, et se jeta soudain à la nage, essayant de rattraper les feuilles précieuses que l'impitoyable torrent s'empressait d'entraîner vers l'égoût de la rue d'Hanovre.

Qu'advint-il cependant alors du *reviewer* et de son œuvre? — Oh! vraiment, je ne sais.

J'étais victorieux par hasard, et grâce à ma bonne étoile. Je m'arrachai généreusement au spectacle de la détresse de mon ennemi vaincu, et de crainte aussi peut-être qu'il ne parvînt à rallier les feuillets en fuite de son manuscrit et ne les ramenât désespéré contre moi, je m'élançai dans un cabriolet de place qui passait, et me reconduisit chez moi, sinon sain et sauf, au moins trop heureux de ne rapporter de tous mes longs combats de la soirée qu'une douce et profonde blessure — au cœur.

A. FONTANEY.

UNE AGENCE DRAMATIQUE.

Tout marche; tout suit le progrès du siècle. Quand je donnai au théâtre mon premier ouvrage (c'était en 1826), l'agent dramatique auquel m'adressa l'aimable et spirituel Emmanuel Dupaty, demeurait au troisième, dans un étroit et sombre appartement. Depuis cette époque, il a descendu deux étages; la modeste table de noyer, surchargée de vieux cartons, s'est métamorphosée en riche et élégant bureau d'acajou; deux commis toujours occupés groupent les chiffres aussi bien que le ferait M. Thiers; et dans un arrière-petit cabinet résonne l'agréable bruit des écus: vous vous croiriez chez un agent de change ou chez un banquier. Tout annonce enfin une notable amélioration. Malheureusement les recettes des auteurs n'ont pas suivi la même progression. Depuis que les agents dramatiques sont mieux logés, les théâtres font de moins brillantes affaires; et depuis qu'on n'a plus à monter qu'un étage, on redescend l'escalier bien plus légèrement: il y a compensation.

Qu'on ne voie pas dans ces paroles l'intention de dénigrer le présent au profit du temps qui n'est plus. Je n'appartiens pas à ces louangeurs intrépides du passé, pour qui le mépris du présent est une consolation ou une vengeance. Sans être insensible à ce que nous avons perdu, je ne le suis pas non plus à ce qui nous reste, et à ce que nous avons gagné. Cette

décadence dans la prospérité matérielle des théâtres tient à des causes qu'il serait facile d'énumérer si c'était ici la place. Qu'il nous suffise d'indiquer en première ligne, comme l'une de ces causes, l'hostilité de la presse périodique contre le théâtre, hostilité permanente depuis deux ans, et qui ne serait pas plus grande, si une révolution sacerdotale s'était opérée en France pendant les trois journées de juillet.

Je reviens aux agents dramatiques, et je commencerai par la définition du mot. Les agents dramatiques sont les fondés de pouvoir des auteurs; ce sont eux qui perçoivent pour les écrivains dramatiques le droit pécuniaire résultant de la représentation de leurs ouvrages. Ce droit est ou proportionnel à la recette, ou fixe, suivant la nature des théâtres, et les divers traités qui lient les administrations théâtrales et l'association des auteurs.

La question des salaires, cette question si profonde, si vivace, qui agite et agitera long-temps encore la société, trouble aussi quelquefois le monde dramatique, et occasionne de graves débats entre les directeurs de théâtres et l'association des auteurs, représentée par une commission qui apporte le plus grand zèle dans l'exercice de ses difficiles fonctions. Cette commission ne se borne pas à défendre les intérêts des auteurs vivants, elle étend la sollicitude sur les héritiers des auteurs morts et sur la vieillesse malheureuse de quelques écrivains tombés dans l'indigence, après avoir enrichi plusieurs théâtres, à une époque où la rétribution des ouvrages dramatiques n'était en rapport ni avec les convenances ni avec l'équité.

A l'exception de deux ou trois théâtres du boulevart, exclusivement voués au mélodrame, le mode de rétribution proportionnelle à la recette est en usage dans les théâtres de Paris. Ce mode, le plus équitable et le plus rationnel, devrait être adopté partout, puisqu'il fait participer les auteurs aux bénéfices qu'ils procurent, de même qu'il les associe aux pertes que peuvent faire éprouver aux théâtres, ou les mauvaises chances des pièces nouvelles, ou l'influence de circonstances fâcheuses et défavorables. Lorsque l'Opéra-Comique, relégué

dans le lointain quartier Ventadour, se débattait contre les funestes conséquences de ce pernicieux isolement et contre l'énormité de ses charges, les recettes, pendant ces derniers jours d'agonie, descendaient quelquefois à une exiguité véritablement monstrueuse. On cite un de nos plus spirituels auteurs dramatiques qui, venant toucher le montant de ses représentations du mois, fut stupéfié de voir une somme de 40 centimes figurer à son compte, pour la représentation d'un de ses ouvrages à la salle Ventadour: la recette avait été de six francs cinquante! Espérons qu'un pareil chiffre n'attristera plus le budget des poètes et compositeurs qui consacrent leurs talents au théâtre de l'Opéra-Comique, maintenant que transplanté sur un sol plus propice, et ravivé par la prodigieuse réapparition de Martin, ce théâtre peut voir renaître ses beaux jours. Cet avenir ne peut lui manquer avec l'appui de nos brillants compositeurs français, et celui des illustres maîtres étrangers, tels que Paër et Cherubini, naturalisés parmi nous par leurs succès.

Les agents dramatiques ne perçoivent pas seulement pour Paris les droits des auteurs. Une vaste correspondance les met en rapport avec les directeurs des théâtres de province, et c'est surtout cette partie de leurs attributions qui rend leur ministère utile et précieux aux écrivains qui ont placé en eux leur confiance.

Avant que la France eût subi ces traités de 1815, qui, non contents de lui arracher ses conquêtes, lui ont enlevé jusqu'à ses limites naturelles, on touchait des droits de Bruxelles et de Coblentz. Une pièce applaudie à Paris rapportait de l'argent dans le département de Rome ou du Trasimène. M. Scribe, le plus fécond de nos auteurs et le mieux renté, doit gémir, non pas seulement par patriotisme, quand, jetant les yeux sur une carte de l'empire français, il voit que nous avons perdu les départements de l'Escaut, du Rhin, du Rhin-et-Moselle, de la Frise, du Simplon, du Pô, les Bouches du Wéser, les Bouches de la Meuse, les Bouches de l'Yssel, les Bouches de l'Elbe, l'Ems occidentale, l'Ems orientale, et le Zuyderzée!

Du reste, maintenant encore, la représentation de nos ouvrages dramatiques n'est pas restreinte aux limites dans lesquelles la France est renfermée. Comme au temqs de nos conquêtes, nos pièces sont applaudies dans des capitales étrangères; et si le résultat financier n'est plus le même, notre amour-propre national n'a rien perdu. Un théâtre français est établi à Saint-Pétersbourg et à Berlin. Nos comédies, nos vaudevilles y sont autant goûtés qu'à Paris. Si la Belgique n'est plus française de par les traités et les protocoles, elle l'est toujours d'esprit et de pensée. Le théâtre royal de Bruxelles, où se trouvent réunis en ce moment Chollet, mademoiselle Prévost, et l'habile comédien Cartigny, fait connaître aux Belges nos grands opéras et nos comédies, et leur fait oublier la conférence de Londres. Le théâtre du Parc s'enrichit des joyeux ouvrages du théâtre des Panoramas, et des drames historiques du Vaudeville; la Hollande même, si opiniâtre et si rétive, baisse pavillon devant nos refrains et nos couplets; et pendant que nos braves artilleurs se canonnaient avec Chassé devant Anvers, la charmante Jenny Vertpré faisait les délices de La Haye, et déridait le front soucieux des patriotes néerlandais.

Mais revenons à la France.

Demandez à M. Jules Michel ou à M. Guyot (ainsi se nomment les deux agents dramatiques qui se partagent en deux parts à-peu-près égales les deux à trois cents auteurs qui alimentent les théâtres de la capitale), demandez-leur quel est le genre le plus aimé en province, et par conséquent le plus joué; ils vous répondront sans hésiter: l'opéra-comique. Ce genre est donc véritablement national, en dépit de toutes les épigrammes et de tous les sarcasmes dont cette épithète est devenue l'objet, appliquée au genre dont nous parlons. C'est bien un argument de quelque valeur que cette unanimité du goût français dans nos quatre-vingt-six départements. *La Dame blanche*, *la Fiancée*, *Jeannot et Colin*, *Jean de Paris*, etc., font la base du répertoire des théâtres de province; et pour peu que ces ouvrages soient exécutés d'une manière passable, ils ravissent les amateurs lyonnais ou toulousains. Un opéra-

comique nouveau représenté avec succès à Paris, est sur-le-champ confié aux ténors, aux basses-tailles, aux premières et aux secondes chanteuses de toutes les préfectures, sous-préfectures, et chefs-lieux de canton du royaume. C'est la manne attendue du ciel, et qui tombe dans le désert. Les opéras rossinisés de M. Castil-Blaze partagent la même faveur; et il est peu de soirs où, dans quelque coin de la France, on ne verse des larmes sur les infortunes de Ninetta, ou la mort de Desdémona. On ne saurait croire le tort immense que la clôture prolongée du théâtre de l'Opéra-Comique a fait aux théâtres de province. La plupart des directeurs, privés du secours des opéras nouveaux après lesquels ils soupirent si ardemment, ont fait faillite; et la fermeture du théâtre Ventadour a été pour eux la plus grande des calamités, après, toutefois, la protection des conseils municipaux, dont l'on connaît le zèle éclairé pour les arts, et la munificence pour ceux qui les cultivent.

Après l'opéra-comique, le genre le plus en faveur, le plus en vogue en province, c'est le vaudeville. Quand Boileau fit ce vers:

> Le Français né malin créa le vaudeville,

c'est-à-dire la chanson badine et moqueuse, le couplet frondeur et satirique, il ne se doutait pas de l'extension que prendrait plus tard ce mot, et que la première atteinte portée en France aux unités d'Aristote le serait dans un vaudeville.*) Voyez la destinée des grands hommes! On ignore le lieu de la naissance d'Homère; on sait où naquit Olivier Basselin, foulon de Vaude-vire; et, grâce à ses joyeuses chansons, un bourg obscur de Basse-Normandie a eu la gloire de donner son nom à un genre de littérature qui, dans l'histoire de notre théâtre, n'occupera pas une place sans importance. D'abord, simple expression de la gaîté française, épigramme mordante et bouffonne, pamphlet rimé qui *courait en chantant*, le vaudeville a grandi d'âge en

*) *Julien, ou Vingt-cinq ans d'entr'acte*, jolie pièce dont l'on n'a pas oublié le succès brillant au théâtre de la rue de Chartres.

âge, changé de caractère de siècle en siècle, et, dans ses nombreuses transformations, a toujours conservé l'esprit des temps et la physionomie des diverses époques. Des parodies un peu grossières, des esquisses un peu informes de Fuselier, Lesage et Dorneval, trio fécond sur qui reposait la fortune du théâtre Italien et du théâtre de la Foire, aux agréables comédies, aux spirituels tableaux de Barré, Radet et Desfontaines, il y a un pas de géant, il y a toute une révolution de l'art. Et quel nouveau changement, quelle nouvelle métamorphose, si de ces trois gloires chantantes de la fin du siècle dernier, vous passez aux œuvres contemporaines de MM. Scribe, Bayard et Mélesville, ou de MM. Théaulon, Brazier et Dumersan! car, de tout temps, le vaudeville a enregistré dans ses fastes d'heureuses associations de trois renommées.

Le vaudeville semble arrivé de nos jours à l'apogée du progrès. Éclaireur aventureux de la littérature dramatique, il aborde tous les genres avec audace; s'élance dans toutes les voies; poursuit, malgré le feu roulant de la critique, la hardiesse de ses excursions, et résume à lui tout seul le pêle-mêle de notre théâtre, et le mouvement anarchique de notre société où se croisent, s'agitent, et tourbillonnent tant de croyances et de systèmes. Le vaudeville s'est fait histoire, roman, drame, comédie de mœurs, tragédie, chronique. Ici, exclusivement voué à la peinture des mœurs de salon, il tâche de continuer la comédie, abandonnée des théâtres qui devraient lui servir d'asile; il se fait fashionable, dandy, banquier, duc et pair; il habite la Chaussée-d'Antin; il est riche à millions; il a voiture; il fouille les derniers replis du cœur féminin, et examine à la loupe les passions humaines dans le cœur bouillant d'un agent de change ou d'un avoué. Là, il porte dague et pourpoint; c'est un féal et amé seigneur suivi de pages et de varlets; il habite le vieux Paris, le vieux Louvre; il est blasonné, cuirassé; il marche appuyé sur un astrologue-parfumeur-empoisonneur; il dit *Vive-Dieu*, jure par sa bonne lame, ne se rase jamais, et donne tous les soirs, de sept à onze, savante leçon d'histoire et d'antiquités aux professeurs de la Sor-

bonne. Ici, c'est le peuple d'aujourd'hui avec sa physionomie franche et animée; c'est la comédie populaire, avec son allure vive et joyeuse; c'est la bêtise humaine, étudiée, mise à nu dans ce qu'elle a de plus original, de plus grotesque, et poussée jusqu'à un degré de comique que n'avait point deviné Molière. Sous toutes ces faces si diverses, sous toutes ces physionomies si mobiles, le vaudeville plaît et réussit en province aussi bien que dans la capitale. Une page d'histoire dramatisée, comme *un Duel sous Richelieu;* une comédie gracieuse et fine, comme *le Chaperon;* un tableau vrai, comme *l'Homme qui bat sa femme*, sont goûtés à Lyon comme à Paris, à Bordeaux comme à Lyon; et le thé de madame Gibou est devenu aussi célèbre que le poignard de Manlius, ou la coupe de Rodogune.

Après le vaudeville vient le drame et la comédie; non pas la comédie en vers, car on n'en fait plus à Paris, et c'est à-peine si de loin en loin figure sur une affiche de province quelque grande comédie d'Alexandre Duval ou d'Étienne; mais la comédie en prose, la comédie de genre où excellait Picard, où brilla Wafflard, continue de fleurir sur les scènes départementales. De spirituelles esquisses, comme *le Mari et l'Amant*, de M. Vial, *les trois Chapeaux*, de M. de Longpré, *les Deux Anglais*, de M. Merville, font leur tour de France aux applaudissements du public. D'anciens ouvrages, tels que *les Étourdis*, d'Andrieux, *le Roman d'une heure*, d'Hoffmann, *les Héritiers*, de Duval, jouissent en province d'un succès intarissable et toujours nouveau. La forte et ingénieuse leçon du *Jeune Mari* a été jugée partout, comme à Paris, saisissante de vérité, de naturel et de comique. Et pourtant la province ne confirme pas toujours les succès et les gloires de la capitale. Tel drame à émotions fortes, à grandes catastrophes, à combinaisons multipliées, après avoir bruyamment franchi les barrières, précédé de toutes les fanfares de la renommée, et de l'éclat d'une vogue triomphale, obtenue dans le centre du goût, est accueilli en province comme un député ministériel, et vient succomber lourdement sous les clefs forées de Rouen ou de

Marseille; tandis que tel ouvrage, fondé sur l'observation des mœurs et l'étude du cœur humain, *la Mère et ta Fille*, par exemple, après n'avoir obtenu à Paris qu'un succès d'estime, sera la pièce en vogue dans plus d'un chef-lieu de département. Nouvel exemple de la diversité du jugement des hommes, et de l'instabilité des choses humaines.

La tragédie ne fait en province que de rares apparitions, et à de longs intervalles. Ce sont des artistes de passage qui voyagent avec la toge et le poignard; des élèves du conservatoire qui viennent essayer sur le public d'Elbeuf ou de Limoges la sûreté de leur mémoire et l'énergie de leurs poumons; des acteurs du Théâtre-Français qui, pour n'en pas perdre l'habitude, jouent l'ancien répertoire en province. C'est Oreste, Hamlet, Néron, Sylla, Régulus, Louis XI, qui arrivent par la diligence et repartent par le bateau à vapeur. C'est Hermione et Marie Stuart en chaise de poste. Mais qu'il se trouve par hasard dans la ville un polichinelle ou un éléphant, Oreste criera dans la solitude, et Marie Stuart fera dans le désert ses adieux à la nature: c'est comme à Paris.

On voit que les théâtres de province, à peu de chose près, et sauf les différences qu'établit le talent des acteurs, sont l'image des théâtres de la capitale. L'opéra-comique y prospère, quand il existe; le vaudeville y obtient la vogue; la comédie de genre y plaît; et le *drame moderne* y chancèle, quand il n'a pas pour appui le talent de Bocage ou de Frédérick, ces deux atlas du drame à la mode.

Mais vous trouvez peut-être que je suis bien loin de mon titre, et des agences dramatiques; je me hâte de vous y ramener.

Suivez-moi dans cette rue brillante et populeuse, qui unit le Palais-Royal à la Bourse, ces deux grands centres parisiens; rue toujours animée, où se pressent la citadine et le landaw, la calèche du pair de France et le cabriolet de l'agent de change. Tâchez de ne pas vous perdre à travers le dédale des équipages en station et des flaneurs collés aux vitres des marchandes de modes; tâchez d'échapper aux marchands de papier

Weynen, de cannes en tubes métalliques, de canifs à trente-huit lames, et aux crieurs de l'*Espion des Jeux* et de la *Gazette de Vénus.* Entrez avec moi dans cette maison d'assez belle apparence; franchissez cette porte cochère où vous ne pourrez vous défendre de jeter en passant un regard de côté car un miroitier y étale les produits de son industrie; et que nous ayons reçu de la nature la grâce d'Adonis, ou la tournure de Mayeux, cette création des temps modernes, un sentiment instinctif nous portera toujours à saluer notre chère personne d'un regard de complaisance. La glace nous attire comme un aimant; et l'homme le moins infatué de sa figure ne passera jamais devant un miroir, sans être tenté de jeter un coup d'œil furtif sur la reproduction de son image.

Montez un étage: vous voilà au milieu de la comptabilité dramatique. C'est là que les applaudissements s'escomptent en numéraire, l'esprit en billets de banque, le talent en pièces de cinq francs.

C'est là que l'auteur du drame en vogue vient de sa main d'homme mettre dans son gousset d'homme, ou serrer contre sa poitrine d'homme, le vil métal, fruit de ses sublimes labeurs.

C'est là que se traduisent en écus, *Antony*, et *la Femme à deux maris; les deux Gendres*, et *le Tyran peu délicat;* les lazzis de Bouffé, et les sentences de M. Marty; les duos de *Robert-le-Diable*, et les coups de fusil du Cirque-Olympique; la fougue heureuse de Frédérik, et les accents de Martin; les beaux élans de madame Dorval, et les espiègleries de la spirituelle Déjazet; les bouffonneries d'Odry, et les balancements de Taglioni la Sylphide. C'est là que se résument en francs et centimes mademoiselle Mars et Vernet; M. Victor Ducange et M. Scribe; mademoiselle Despréaux et madame Vautrin; Ligier et Léontine Fay; mademoiselle Noblet la tragédienne et mademoiselle Noblet la danseuse; Adolphe Nourrit et madame Albert; madame Casimir et mademoiselle Georges; Arnal et madame Cinti-Damoreau. C'est là que se matérialise et se réduit en lingots ce vaste univers dramatique qui renferme tant d'intérêts grands et petits, tant d'agitations et d'intrigues, tant

d'hommes et de choses, depuis le grand Opéra jusqu'aux Funambules exclusivement, depuis le théâtre de M. Comte jusqu'à la scène où chante Rubini, depuis l'auteur de *Louis XI*, et des *Comédiens*, jusqu'à *l'homme de lettres* qui vint lire un jour à l'un des comités de lecture de Paris un ouvrage commençant par ces mots : *Le théâtre représente une chambre où il y a des punaises.*

C'est là que tous les mois, du 8 au 10, presque tous les auteurs de la capitale, vaudevillistes et dramaturges, poètes tragiques et comiques, compositeurs, faiseurs de *libretti,* viennent se donner le plaisir d'évaluer à un denier près, leur esprit et leur imagination, et d'emporter le résultat, plus ou moins pesant, de leurs facultés pensantes et créatrices.

A cette foule de notabilités dramatiques et d'*industriels* littéraires, se mêlent aussi quelques honnêtes capitalistes qui auront aidé de leur caisse un auteur gêné dans ses affaires, et se rembourseront mensuellement sur les produits de sa verve laborieuse; ou quelques spéculateurs aventureux, pour qui tout est matière d'agiot, un vaudeville comme la rente de Naples, un drame comme l'emprunt romain, et qui auront acquis par marché aléatoire, une portion dans les revenus de tel auteur, dans les produits de tel ouvrage.

Voyez, par exemple, ce gros monsieur, à la figure épanouie, à l'air franc et ouvert, qui vient de terminer ses comptes, de donner sa signature, et qui sort un sac d'argent à la main. Vous croyez sans-doute que c'est quelque gai successeur de Panard et de Désaugiers, le soutien de quelque théâtre chantant, le géant du couplet de facture. Détrompez-vous : ce gros monsieur, c'est M. Barba.

— M. Barba ! me direz-vous en faisant un bond; M. Barba, auteur ! Pour qui me prenez-vous ? Je sais que M. Barba est l'éditeur de *la Cuisinière bourgeoise*, des romans de Pigault-Lebrun, du *Cuisinier royal*, des mélodrames de M. Pixérécourt, et de douze à quinze cents pièces de théâtre. Mais M. Barba, auteur ! Vous voulez rire !

— En effet, M. Barba n'est pas auteur; ce qui ne l'empêche

pas de venir tous les mois toucher une somme assez ronde chez l'agent dramatique; et voici comment:

Un vaudeville, un mélodrame a-t-il réussi sur l'un de nos théâtres, M. Barba offre du manuscrit trois, quatre, cinq cents francs, selon le succès.

— Jusque-là, me direz-vous, rien de mieux. Il fait son métier de libraire. Seulement il offre peu.

— Oui, mais un instant. Voici venir le spéculateur. M. Barba, vous dis-je, offre trois, quatre ou cinq cents francs du manuscrit, somme que vous trouvez fort modique; mais il l'offre *à condition que vous lui cèderez le tiers de vos droits d'auteur en province.* Comprenez-vous maintenant?

— Mille fois trop! vous écriez-vous. Mais c'est une horreur! c'est un marché de dupe!

— Attendez! car il faut voir la question sous toutes ses faces. S'il y avantage pour le libraire, et avantage énorme, peut-être aussi n'y a-t-il pas dommage complet pour l'homme de lettres, et voici comment. Vous comprenez que M. Barba, acquéreur d'une pièce nouvelle aux conditions que je viens de vous décrire, se hâte d'en adresser des exemplaires aux directeurs de tous les théâtres de France, avec une recommandation de sa propre main! Et vous sentez ce que ce doit être qu'une recommandation de M. Barba! Aussi un mois après, le nouveau chef-d'œuvre est-il à l'étude au Nord et au Midi; on le répète à Marseille et à Cambrai; on le joue partout. M. Barba apporte dans ses intérêts dramatiques toute son activité de commerçant; il expédie les succès, *franc de port*, par toute la France; il fait voyager par le roulage accéléré la tirade et le couplet, le marivaudage et le gros comique, le rire et les sanglots; il ne néglige pas la plus petite bourgade, pourvu qu'elle ait un théâtre. La France ne sait vraiment pas tout ce qu'elle a d'obligations à M. Barba, ce grand pourvoyeur de ses plaisirs. Il résulte de cette sollicitude de l'infatigable éditeur, que si les droits de l'auteur sont diminués, ils sont plus fréquents; que s'il touche moins dans chaque ville, il touche dans presque toutes: cela se compense. Je ne parle pas de l'avan-

tage d'être représenté dans tous nos départements, d'être adulé, prôné, encensé, dans les circulaires de M. Barba, et au bas de ses factures: au temps où nous sommes on tient si peu à la gloire! Qu'il me suffise de vous avoir prouvé qu'entre M. Barba et les auteurs qui traitent avec lui, les profits se balancent.

— Oui; mais je vois aussi qu'au bout de six mois, M Barba, rentré dans ses déboursés, s'est créé un revenu durable et certain; que la somme qu'il offre n'est pas en rapport avec les bénéfices qu'il en retire, et que, moyennant ce genre de spéculation, c'est une véritable dîme qu'il prélève sur les travaux de nos auteurs dramatiques, sur les veilles de nos écrivains.

— Permis à vous de le dire; mais M. Barba n'impose à personne ses conditions; libre à tout le monde de les rejeter: il ne fait point signer ses traités au coin d'un bois, et le pistolet à la main; cela s'opère à l'amiable, et de gré à gré. Si nos auteurs veulent l'enrichir, qu'y trouvez-vous à redire? Et puis vous ne songez qu'aux bénéfices; il faut aussi songer aux pertes, aux non-valeurs, aux chutes de province, aux banqueroutes!

Laissez-moi donc tranquille! Voyez donc seulement cet air de jubilation! voyez la rotondité de ce sac d'écus; voyez ce sourire qui annonce l'abondance de la récolte et la douce prévision de l'avenir! Je vous dis que M. Barba mourra millionnaire, et dans l'impénitence finale.

— Dieu vous entende! dirait-il, s'il connaissait le vœu que vous formez.

Quel intéressant tableau statistique ferait M. Charles Dupin avec les chiffres de MM. Jules Michel et Guyot! On a déjà remarqué que la somme dépensée annuellement par la population de Paris pour les spectacles a toujours peu varié depuis trente ans, quel que fût le nombre des théâtres; d'où il faut conclure qu'un théâtre nouveau ne peut se soutenir que par les pertes d'un théâtre plus ancien. Il serait curieux de constater aussi la répartition de la somme annuelle des recettes entre les différents genres de littérature dramatique; mais il est inutile

de dire que la plus forte partie de ces recettes est absorbée aujourd'hui par les théâtres qui jouent le vaudeville et par l'Académie royale de musique, arrivée de nos jours à un degré de prospérité sans exemple.

Quant à la tragédie, la haute comédie, le drame de passion large et d'analyse puissante du cœur, le théâtre enfin dans sa noble et grande acception; hélas! ce bel art se meurt. Le *romantisme* actuel n'a été encore qu'une réaction du laid contre le beau; et il faut le dire, la réaction a été complète, cruelle, impitoyable. Que de prétendus novateurs, esprits forts et originaux, à ce qu'on pense, ne se croient tels et ne passent pour tels que parce qu'ils acceptent sans choix et sans triage, et mettent en œuvre des pensées que d'autres, esprits faibles et impuissants, à ce qu'ils prétendent, rejetteraient comme usées, comme rebattues, comme indignes d'eux-mêmes et du public! La hardiesse de tout exprimer n'est pas le génie créateur; savoir choisir, voilà le secret du talent: mais l'audace de tout dire fait toujours supposer une grande imagination chez l'homme qui a la pauvreté de tout penser.

Qu'arrive-t-il? De même que le progrès politique succombe sous les entraves oppressives du pouvoir et sous les imprudents excès de la licence; de même le progrès littéraire expire sous les préjugés de la vieille école et les saturnales de la nouvelle. Les émeutes dans l'art font le même tort que les émeutes en politique: elles arrêtent et tuent le progrès. C'est le drapeau rouge qui d'une solennité patriotique fait naître une bagarre de carrefour, puis un coup d'état. Les tentatives insensées en matière d'art finissent, d'une part, par émousser tellement le goût du public, qu'elles le rendent insensible aux progrès avoués par l'esprit et la raison, et de l'autre, exploitées et mises à profit par les esprits stationnaires, elles servent de merveilleux arguments contre le mouvement des idées et les modifications nécessaires de l'art.

Léon HALEVY.

LA LIBRAIRIE A PARIS.

Pour les esprits curieux de toutes les faces d'une chose, Paris n'est pas seulement dans les existences qui s'agitent à sa surface, et qui les premières, appellent la plume, le crayon et le pinceau de l'artiste. Après ses théâtres moribonds soumis au régime sur-excitant du moyen âge, où les médecins astrologues mêlaient toujours un peu de sang et de fiel à leurs noirs médicaments; après ses palais dont les drapeaux changent aussi vite que les girouettes; après ses prisons si vastes pour le despotisme, si étroites pour notre liberté; après ses admirables hôpitaux où l'on guérit, ses tables d'hôte où l'on meurt de faim; après Sainte-Périne et l'Académie; après son Père Lachaise si élégamment triste, et ses salons d'ambassade si tristement élégants; outre ses bourgeois, ses béotiens, ses grisettes, ses Enfants-Trouvés, ses filles à marier, et ses marchands de chiens, toutes choses qui montrent Paris, splendide et boueux, spirituel et ridicule; au-delà de tous ces aspects qui se saisissent aisément dans la physionomie d'un homme ou d'un monument, il y a encore dans Paris ses grands établissements industriels, mécanisme admirable, organisation musculaire, construction anatomique, toute revêtue de ce monde tumultueux, de ce monde si bariolé, épiderme social qu'il faut déchirer pour apprendre ce qui le rend frais et joyeux ce

jour-là, jaune et triste le lendemain, hier plein de santé, malade aujourd'hui.

En effet, si vous voulez connaître Paris, ce colosse, si ressemblant à la petite statue de Babouc, faite d'or et de fer, de boue et de diamant, il faut sonder au-delà des traits de sa face; car la pensée est dans le cerveau, et la vie est au cœur. Prenons donc d'abord une de ses artères qui portent le sang aux extrémités, et qu'on nous permette à nous écrivains de choisir celle qui bat pour nous, celle qui distribue et fait arriver notre pensée, notre vie, notre nom à la surface humaine: la librairie.

Si de ce sujet, nous avions voulu faire un article commercial, indécis comme la balance d'un économiste, ou rigoureusement faux comme les chiffres d'une statistique, nous aurions fait un relevé complet des nombreux libraires de la capitale, nous aurions supposé à chacun une moyenne de produits, plus une moyenne de vente; puis appliquant à une moyenne des gens de lettres, une moyenne de salaire, nous vous aurions trouvé la moyenne de leur dîner, résultat auquel on pouvait marcher droit, et qui se trouve assurément entre Tabar et Véry, entre vingt sous et vingt francs, avec cette condition que Tabar entre dans la proportion pour le dix-neuf vingtième. Mais le budget consomme tant de millions, il absorbe tant de chiffres cicéro, gaillarde ou petit-romain, que le caractère manque à l'imprimerie, et qu'il faut nous en tenir forcément aux mots de notre langue littéraire.

Donc, pour vous montrer ce que nous avons vu, ni plus ni moins, sans suppositions ni chiffres, suivez-nous rue Richelieu dans la galerie Bossange, vaste et magnifique établissement, où la librairie se produit à l'observateur dans tous ses moyens d'action, dans tous ses principes, et dans toutes ses conditions d'existence.

Et d'abord vous entrez dans une vaste salle carrée avec d'immenses tablettes qui s'élèvent jusqu'au plafond. Dans cette salle et dans celle qui suit, règne à diverses hauteurs, légèrement habillée de ses couvertures imprimées et dans le négligé

du brochage, ce qu'on peut nommer la librairie courante, usuelle. Là Bossuet, Montesquieu, Racine, Corneille, Pascal, Molière, La Fontaine, Rousseau, et l'immense Voltaire, tout le dix-septième et le dix-huitième siècle, rangés côte à côte, attendent les ordres de sa maison de Leipzig ou de ses correspondants d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, de Russie, d'Allemagne et des États-Unis. Les uns grands in-octavo, sortis des presses de Didot, de Fain ou de Crapelet, iront occuper la bibliothèque de bois de cèdre d'un prince tartare, qui se pâme à *Zaïre*, et fait couper le nez à son valet de chambre; ils pèseront incessamment et sans trouble sur les tablettes doublées d'acajou d'un manufacturier limousin, qui veut que tout soit *cossu* chez lui; ou se cacheront dans l'armoire à rideaux verts et encore déserte d'un jeune amateur qui se monte. Les autres, stéréotypes de Didot ou d'Herhan, formeront d'un seul coup et à bon marché une bibliothèque complète au campagnard oisif ou à l'étudiant qui lit. Une bibliothèque à vingt-cinq sous le volume, et qui tient sur trois planches entre deux croisées, n'est-ce pas toute l'ambition permise au contribuable que dévorent les centimes additionnels, et à l'étudiant qui n'a qu'une chambre. Là vous trouvez aussi *Barnave* de Janin, *Altar-Gull* de Sue, *Stello* de De Vigny, *la Contemporaine*, et les *Chroniques* de Buchon, les *Mémoires de Napoléon* et ceux de *Constant*, le *Manuel de la bonne compagnie*, et celui du *Charcutier;* enfin tout ce qui s'appelle nouveautés; les uns publiés par Gosselin, les autres par Ladvocat, et M. de Jouy publié par lui-même! Enfin, parmi tous ces ouvrages vous trouverez ce livre des *Cent-et-Un* que vous lisez, et que vous avez demandé à votre libraire, qui l'a demandé à M. Bossange, qui l'a demandé à M. Ladvocat, d'où il suit qu'il ne vous arrive que de troisième main, après avoir laissé un léger bénéfice dans ces mains intermédiaires; ceci constitue la librairie de commission. Commerce calme, restreint à de légers bénéfices et à de petits dangers. C'est la librairie de la province.

De ces deux salles (nous sommes toujours chez M. Bossange), nous passons à un troisième magasin. Vous y lisez en lettres

romaines placées en frontispice sur la porte d'entrée: LIBRAIRIE ESPAGNOLE. A cette annonce, vos yeux parcourent ce vaste amas de livres avec une surprise curieuse, mais la surprise augmente encore lorsqu'au lieu de ces noms sonores et castillans que vous cherchez de tous côtés, vous trouvez les noms de tout à l'heure, tous les noms français avec le mot *traducido* à la suite de chacun d'eux, mot triste et mendiant, qui se drape dans sa misère littéraire, comme l'Espagnol dans ses guenilles. Et puis à travers Bernardin de Saint-Pierre, Fénélon, Ségur et Lesage, peintre si original dont les modèles ne connaissent que la copie, entre Châteaubriand et Benjamin Constant, vous lisez de loin à loin les vieux noms de Lope de Vega, de Calderon, ceux de Rojas, Solis, avec leurs innombrables canevas dramatiques, puis Cervantes, et son *Hidalgo ingenioso*, comme il appelle Don Quichotte, puis Moratin et Herrera; et, pour représenter tout le siècle actuel, Martinez de la Rosa, dont la vie politique le recommande plus peut-être que ses œuvres, et Melendez, Florian espagnol, qui en est encore à la poésie des prairies et des tourtereaux. Noble Espagne, où la littérature est réduite à la liberté du monologue de Figaro! pauvre Espagne, où les questions théologiques sont seules de mode, et dans lesquelles on ne peut guère toucher à la théologie sans risquer de se brûler, au moins les doigts.

Mais à côté de ces auteurs à œuvres régulières et littéraires, voici des masses de chroniques élaborées à l'ombre des cloîtres. Chaque royaume s'avance avec son histoire chevaleresque et ses romances épiques, appuyées sur la vaste législature des Cortès, immense collection où dorment les droits de la nation. Ceci c'est la librairie d'importation et de transit à la fois; car, après avoir posé à Paris, tous ces livres courent à Mexico, et vont se répandre sur ce nouveau monde, s'arrêtant avec la conquête espagnole, murmurant au bord du désert les grandes actions du vieux monde et ses idées de civilisation. Avec eux partent, en larges ballots, tous nos livres de chimie, de physique et de médecine, si indispensables dans un pays sans laboratoires ni amphithéâtres.

Quittons cette terre étrangère; entrons dans les salons de la librairie: c'est un beau jour, il descend d'un toit vitré, il s'épand dans une longue galerie coupée de panneaux à glaces, rayée de tablettes étincelantes d'or, de maroquins jaunes, violets, rouges; de titres arabesques, gothiques, romains. C'est un jour de gala; tous les habits dorés sont dehors. Ici, l'œuvre compte pour rien; ici, peu importe que l'auteur s'appelle Molière ou Lachaussée, Corneille ou Campistron; la suprématie appartient à l'habit; ici, Thouvenin distribue les places, Simier donne les grades; Muller et Vogel font les supériorités; là, Pascal rivalise de coquetterie et de nervures avec Boufflers; l'économe Sully resplendit de barriolages, et M. Thiers est grand et doré comme un tambour-major. Padeloup, qui fut grondé par madame de Sévigné, pour un méplat gâté dans la reliûre des *Pensées* de Larochefoucauld, et Derome, qui fut presque renvoyé par madame Dubarry, pour un filet impur sur une *Pucelle* de Voltaire, Padeloup et Derome, ces deux grands artistes du carton et de la basane, sont surpassés et vaincus. S'il y avait encore des Turcarets, c'est dans cette galerie qu'ils achèteraient leurs livres. Ce qui remplace aujourd'hui les traitants dans ce commerce, ce sont les fêtes, les anniversaires, les premiers jours de l'an. C'est à cette source que se puisent les beaux cadeaux des pères à leurs enfants, des grands seigneurs aux gens qui savent lire, et des princes aux académies. Ce qui surtout resplendit parmi ces livres à larges galons, ce sont les heures et les missels. Un jour de mariage, on donne à sa future un livre de messe odorant, soyeux, magnifique, fermé d'or par Odiot, avec un portrait de la vierge, et ce portrait ressemble à la fiancée. Épigramme ou foi, cette attention est réputée de bon goût parmi les banquiers et les porteurs de rentes. Récapitulons encore, et disons que ceci est la librairie de luxe à la portée des sacs d'argent.

Au bout de cette longue et splendide galerie, entrons à droite; c'est encore une vaste salle, mais simple, mais grave, mais consciencieuse. Ici l'Angleterre et l'Allemagne se disputent le terrain: l'Angleterre et ses éditions compactes;

l'Allemagne et ses livres si diffus: là, Milton, Shakespeare et Biron deviennent des auteurs microscopiques: là, Goëthe et Schiller s'étendent en in-octavo sans fin; là, se montrent sur le papier de Chine les imperceptibles gravures sur acier de l'Angleterre, merveilleux dessins que la fée Mab a tracés du bout de son doigt; là, s'étalent les 220 gravures sur pierre de l'immense atlas de l'Europe de Woerl, dédié à S. M. Louis-Philippe, par l'éditeur *Herder de Fribourg;* l'atlas des batailles, combats et sièges, par le major de Kausler, en 200 feuilles; celui du cours du Rhin, en 20 feuilles, chef-d'œuvre de lithographie. Ces deux pays nous donnent bien moins qu'ils ne nous prennent, car la France, trop ignorante ou trop fière, n'est pas le pays des polyglottes, et cette salle est le sanctuaire des savants. Après cette pièce si soigneusement époussetée et si sévèrement entretenue, quels sont, dans ce taudis, tous ces amas de livres en feuilles à la barbe jeune et enfumée, ou vieillement reliés? Lisez l'étiquette passée dans la ficelle des ballots, et vous retrouverez les noms de Durand, et son *Histoire du droit canon;* voici Pothier et tout son commentaire; d'Aguesseau et le livre qu'il composa dans sa salle à manger, en attendant sa femme qui donnait un dernier coup de main à sa perruque et à ses mouches; ceci, c'est la *Coutume de Paris;* cela, c'est Ulpien, qui fit les *Institutes*, et plaça Théodora, la maîtresse du comédien Hécébole, sur le trône des Césars, malgré le sénat et la loi sur les courtisanes. Où vont tous ces morts? où va Patru, où va Cujas? C'est le Canada qui les demande; le Canada régi par notre vieux droit français, qui n'est que le vieux droit romain. Québec et Montréal les distribueront à tous leurs habitants, avec la permission des moines, pourvu qu'on glisse pour eux, en maculatures ou enveloppes, quelques exemplaires de la *Guerre des Dieux*, de *Jacques le fataliste*, du *Canapé* ou du *Parfait Cuisinier*.

Retournons sur nos pas et saluons de l'œil ces hautes et profondes colonnes. C'est toute la phalange italienne dont le digne possesseur de ce bel établissement a expédié un détachement à madame la duchesse de Berry, pour la soutenir contre l'ennui de la prison.

Mais avant de traverser de nouveau cette riche galerie pour entrer dans le sanctuaire que je garde voilé à tous les yeux, comme derrière un rideau de fumée, une apothéose de l'Opéra, arrêtez-vous devant ce beau tableau. C'est Molière qui a posé et Mignard qui a peint: inclinez-vous devant la sainte et mélancolique figure du plus sincère génie de tous les temps. C'est Molière que Mignard n'a flatté ni de ses paroles ni de son pinceau. Remarquez: au cadre doré qui maintient la toile, le propriétaire de ce beau portrait a ajouté un autre cadre: ce sont les plus belles éditions de Molière disposées au bas du tableau. Si jamais je deviens riche, j'achèterai ce portrait avec son cadre, en regrettant de ne pas avoir eu cette ingénieuse idée.

Et maintenant si vous n'avez jamais frissonné de plaisir à la vue d'une figurine de Cérès heurtée dans un champ par les charrues sans roues des paysans narbonnais; si le sacristain de la cathédrale de Gap vous a permis de coiffer le casque du maréchal de Tallard, et que vous n'en ayez pas pleuré de joie; si vous n'avez jamais été tenté de voler la bague de votre ami, parce qu'elle représente un Asdrubal avec la boucle d'oreille carthaginoise, ne me suivez pas dans le sanctuaire où je vais entrer: *Odi profanum vulgus et arceo.* Mais vous vous dites amateur? Je veux le croire. Déployez donc sur ce vaste pupitre ce vaste ANTIPHONARIUM à l'usage des chanoines réguliers de Sainte-Croix. N'en tournez pas si vite les immenses feuillets de vélin; voyez serpenter ces miniatures déliées, étincelantes, capricieuses; voyez ces singes insolents, ces oiseaux splendides, ces roses pourpres et ces filets d'or vagabonds, arabesques plus suaves que les plus légères dentelures de l'Alhambra. Vous ne jetez qu'un regard à ce D capital; un moine a passé deux ans à le peindre. Venez donc à ce CEREMONIALE ROMANUM; l'évêque Calderini mit en gage les vases sacrés de son église chez un Juif de Ceneta pour faire achever ce magnifique manuscrit. Celui-ci relié en vert, c'est l'*Ordo breviarii Romani:* ne le touchez qu'avec respect, il sort du Vatican, il a été bénit par le pape: baisez-le humblement à défaut de sa mule, qui n'est pas si propre.

En allant de ces manuscrits colosses à ces colosses imprimés, faites un pas vers ces roses de Redouté : prenez garde, cet exemplaire a été colorié et signé par l'auteur ; il est d'un prix inestimable. Ces neuf volumes in-folio avec leurs dos de maroquin rouge, c'est Shakespeare, c'est l'édition monumentale de Stevens. A ce texte si pompeusement imprimé, l'admiration anglaise a joint cent quatre-vingt-treize gravures, toutes puisées dans les drames du poète ; cent quatre-vingt-treize gravures sur grand Jésus, où ont été dépensées pour chacune, la composition d'un vaste tableau et l'admirable et patiente gravure des premiers artistes anglais ! hommage magnifique que Shakespeare a obtenu avec une place à Westminster et qu'attend Molière dans sa tombe de cent écus. Mais ce que l'impression et la miniature ont produit sans-doute de plus prodigieux, c'est cet exemplaire du couronnement de George IV. Toutes les figures y sont des portraits, tous les costumes d'une fidélité scrupuleuse ; chaque lettre est en or ; il a fallu faire une machine pour imprimer ce texte, du papier particulier pour le recevoir. Le portrait du duc Devonshire, peint sur satin, repose sous ses armoiries incrustées de rubis et de perles fines par un procédé nouveau. C'est un livre de rois ou de banquiers anglais ; il est bien beau pour la France d'en posséder un exemplaire. Ceci est la librairie d'art, la librairie des bibliomanes, la librairie passionnée, la sainte et religieuse librairie.

Ce que l'on ne trouve pas dans cet établissement, c'est, à proprement parler, la librairie éditante, la librairie de Ladvocat, que Ladvocat a poussée jnsqu'à ses colonnes d'Hercule, cette librairie qui marche, flanquée de prospectus, de larges affiches ; adroite, audacieuse, saluant le public, lui mettant le titre d'un livre sous les yeux, à toutes les heures, dans tous les endroits, sur sa porte, dans son journal, au spectacle, à la Bourse, sous sa serviette, partout. Livre des *Cent-et-Un*, souscription littéraire, honorable pour ceux qui l'ont faite, honorable pour celui qui la mérite, vous serez un monument durable d'appui généreux prêté par la littérature à l'éditeur qui lui a beaucoup donné. Quant à moi, si j'osais, je proposerais de mettre au

frontispice de ce livre, véritable panthéon au petit pied de tout ce qui pose en espérance d'immortalité, cette inscription si belle et qui dort quelque part, sans destination, inutile, détrônée et déjà toute rouillée : *Au libraire Ladvocat la littérature reconnaissante.* Le texte me paraît suffisamment changé pour qu'on ne puisse m'accuser de plagiat; et d'ailleurs je m'engage à le rendre aux premiers grands hommes que je rencontrerai, s'ils s'avisaient de le réclamer.

Cette librairie a besoin de toute la science du diplomate, de toute l'observation du moraliste, de tout le tact de l'homme du monde. Il y a telle circonstance politique où un ukase de l'empereur de Russie tuerait la publication d'un livre excellent, une note de M. de Metternich peut éteindre une gloire prête à naître, et je sais des in-octavo qui, de peur de la concurrence, ont attendu quinze mois la solution de la conférence de Londres, et qui sont encore inconnus. Ajoutons que si l'on doit très-bien connaître l'état de l'Europe, il ne faut pas être moins habile à sonder les dispositions du public. En certaines occasions il veut être frappé de quelque production originale, neuve, bizarre; d'autres fois on peut impunément épuiser sa curiosité pour un sujet ou son goût pour un genre. La passion des mémoires commencée à ceux de madame de Genlis, ardente pour ceux de la contemporaine, dévergondée pour tant d'autres, encore puissante pour ceux de M. A. Bourienne, doit être bien près de s'apaiser, et peut-être se montrerait-elle froide pour quelque nouvelle publication. Mais combien d'aliments n'a-t-elle pas dévorés avant de se sentir rassasiée! Mémoires des maîtresses des rois, mémoires de valets de chambre, mémoires de savants, mémoires de voleurs; comme le glouton de La Fontaine, elle a tout absorbé et s'est fait rapporter la tête de l'esturgeon. Le moyen âge a aussi retrouvé, pendant quelques beaux jours, ses lais et ses ballades cruellement délaissés depuis quelque temps. Aujourd'hui le roman historique ou, pour mieux parler, l'histoire enromancée, vieille expression oubliée qui va si bien à ce genre de littérature, ce roman ou cette histoire, comme on voudra, règne despotiquement. L'art du libraire-éditeur est

de savoir l'heure où commencent ces besoins et l'heure où ils finissent. Son génie est quelquefois de les faire naître; son talent est de les exploiter. Il faut encore au libraire de la littérature vivante, ce tact qui devine les hommes, cette hardiesse qui s'en empare; et quand il a fait quelques conquêtes précieuses sur ses rivaux, dans ses vastes magasins où se trouvent tant d'amours-propres debout, plume au vent, tout prêts à la croiser entre eux, l'éditeur doit tenir pour tous une balance exacte en apparence et prête à pencher pour chacun en particulier. L'adresse d'un ministre serait quelquefois bien embarrassée dans le salon d'un libraire.

N'oublions pas que dans son immense exploitation, cette librairie se divise en parties bien distinctes et qui ne se confondent presque jamais dans la même main. Entre tous les éditeurs qui créent des livres, les uns font voler leurs capitaux de pamphlets en pamphlets qui n'ont que quinze jours d'existence; d'autres consacrent des fonds considérables à ces œuvres immenses, à ces collections énormes qui dureront de longues années. Les sciences et l'art militaire constituent une librairie à part, patiente et dispendieuse, et dont les relations, bornées aux hommes spéciaux, ont presque la sûreté de l'algèbre et les règles de la statique.

La plus difficile, à coup sûr, c'est la librairie purement littéraire: celle-là doit savoir payer la valeur d'un nom, et calculer le piquant d'un anonyme; celle-là parle à M. de Châteaubriand, à Lamartine et à... moi, si vous voulez; pour ne blesser aucun de mes confrères en les mettant au pied du contraste.

Et comme M. Bossange, chez qui je vous ai conduit, me racontait les soins innombrables qu'il faut pour cette librairie de jeune homme, pour cette librairie d'action et de combat; comme il me racontait la visite aux journalistes, les soucis du titre, les délibérations sur la teinte de la couverture et la grande question des blancs; dans un endroit obscur de ses grands magasins, j'aperçus un petit paquet informe, commun, que je vis parce que je le vis, car il n'appelait en rien le regard. Je lui demandai quel était le paquet: il sourit à ma ques-

tion. Qui peut connaître les rapports de l'intelligence et de la matière, la divination de la curiosité? ma simple question était une question importante; ce petit paquet était le grand secret de la librairie. Croyez-moi, l'histoire en est admirable; elle est triste, divertissante, politique, commerciale, littéraire, financière et burlesque; c'est une histoire à faire réfléchir le conseil des ministres, à faire pâlir d'effroi les plus hautes notabilités littéraires et à vous faire pouffer de rire. Enfin elle est sublime: mais je ne vous la raconterai pas. Elle est pourtant bien drôle. Là, entre nous, sans que personne en sache rien, vous ne la redirez pas, je vous en prie; voici l'histoire.

Action. En 1812, l'empereur voulant ouvrir à travers son système continental quelques issues au commerce, et se procurer quelques droits extraordinaires de douanes, inventa le système des licences. Ce système qui, entre autres objets manufacturés, admettait principalement la librairie, consistait en ceci: on exportait en Angleterre pour un million de volumes, je suppose, et l'on pouvait réimporter pour pareille somme des denrées coloniales. Qu'arrivait-il? c'est qu'on chargeait à bord du navire et au prix de publication des livres devenus sans valeur dans le commerce, et qu'on ramenait des denrées qui, à leur arrivée en France, quintuplaient du prix de leur achat. Dès lors le plus grand bénéfice, le seul même à faire, se trouvait pour le porteur de licence, non pas dans l'exportation, mais dans l'importation. Rappelons-nous que le café acheté douze sous à Liverpool valait six francs à Paris, et l'on conçoit les gains immenses qui ont dû résulter de ces opérations; mais que l'on se rappelle encore que l'admission de nos livres était presque prohibée en Angleterre par des droits énormes de douanes, qui en eussent rendu la vente impossible, et l'on concevra encore comment il se faisait que nos porteurs de licences, qui ne calculaient leur bénéfice que sur le retour de leurs vaisseaux, jetassent tous leurs livres à la mer dès qu'ils étaient à quelques lieues des côtes de France.

Question commerciale. De ce fait et des déconfitures périodiques dont la librairie est affectée tous les quinze ans à-peu-

près depuis 89, que résulte-t-il? c'est que ses productions ont presque toujours dépassé de deux tiers sa consommation possible. C'est que si la catastrophe inévitable de mil huit cent douze a été épargnée au commerce, c'est parce que ce mode d'écoulement aquatique a absorbé pour plus de *vingt-un millions de librairie*, et mis en valeur ce qui en est resté aux magasins de France. C'est que la débâcle de la librairie, depuis l'an 1830, ne tient pas seulement à la révolution de juillet, mais au vice propre de ce commerce, à sa production excessive, à son trop-plein arrivé alors à son apogée, et qui a rencontré la révolution comme accident déterminant, et non pas comme principe unique. Une absorption, en quelque chose semblable à celle des licences, a eu lieu vis-à-vis de la librairie: c'est le prêt sur gages fait par le gouvernement; et s'il n'a pu prévenir les faillites, il a du moins favorisé la reprise des affaires. Mais s'il arrive que l'État, au lieu de garder ces livres et de les répandre dans les bibliothèques nationales, veuille les rendre au commerce, soit en les vendant à la rame, soit autrement, il est certain qu'il replacera la librairie dans l'état où elle était il y a deux ans, et rendra une nouvelle catastrophe inévitable. Ceci regarde le conseil des ministres et vaut la peine qu'on y pense.

Question littéraire. — Mais tous ces livres noyés, jetés à la mer, étaient sans-doute de vieux ouvrages oubliés ou inconnus? c'était l'histoire de Dom Vaissette, ou celle du père d'Orléans...

— Quelquefois... Mais le plus souvent, les requins ont avalé la littérature impériale dont le public ne s'est pas si ardemment repu que veulent bien le dire quelques auteurs.

— Quoi! ces bons littérateurs qui ne savent que répéter qu'on a voulu détrôner Corneille et Molière? infame calomnie! ces fameux mainteneurs du bon goût; quoi, dévorés par des requins!

— Oui, vraiment.

— Oh! laissez-moi voir ces petites cartes étiquetées, où sont tous les noms.

— Je ne puis; il y en a qui vivent d'avoir été noyés, qui

se promènent le front haut, la perruque sur l'oreille. Je ne puis. Mais que faites-vous? Vous m'avez soustrait une de mes cartes; c'est mal, je ne puis permettre.

— Laissez donc, il est mort!! O mes amis, mes jeunes camarades dont on rit en vous bafouant du succès de vos devanciers, auteurs dramatiques, dont l'éditeur se plaint de ne pouvoir épuiser l'édition: voici le succès, voici la gloire, voici la fortune; la mer s'entr'ouvre: vlan, deux mille exemplaires de l'*Alcade de Molorido*, dont le Théâtre-Français est embarrassé de trouver des exemplaires; vlan, mille du *Collatéral*, vlan deux mille du *Mari ambitieux;* vlan, vlan, vlan, à l'eau, à l'eau *Duhaucourt*, à l'eau *Ricochets*, à l'eau *Médiocre et rampant*, *Monsieur Musard le Cousin de tout le monde*, à l'eau tout Picard!

— Assez! assez!

— Mais, celui-ci, il est encore mort?

— C'est un nom fort respecté.

— Et sans-doute fort respectable, un beau et noble talent, un homme vertueux comme Picard, car il s'appelle Delille, et personne n'oserait leur contester tous ces titres; mais il s'agit de chiffres; oh! voyons, voyons!! Noyez-vous, *Géorgiques*, poème de *l'Imagination.* Voici les *Trois règnes* penchés au sabord et livrés aux poissons; *l'Énéide*, la grande *Énéide* elle-même tombe dans le gouffre; la mer s'en émeut, et le grand orage de Virgile, le grand orage de Delille, se trouvent face à face avec la nature, et l'Océan béant et riant à gorge déployée fouette le livre, le lacère, le disperse, le fond, l'anéantit, et il ne reste plus à la surface que cette phrase qu'on m'a tant répétée: — Nous autres, dans notre temps, nous nous vendions à six mille exemplaires!! — Voyons celui-ci?...

— Ah! n'allons pas plus loin; celui-ci dort à l'Académie, ne l'éveillez pas; et cet autre est devenu un homme politique.

— Ne s'est-il pas vanté quelque part d'avoir mis dans le commerce pour un million et demi de ses ouvrages? voyons la facture de la noyade.

— Douze cent mille francs!

— Ce petit-là, c'est un ouvrage d'art, il a coûté six cent

mille francs à établir... Combien en a notre maison de commerce salée ?

— Pour cinq cent mille francs.

— Et ce grand ?

— Pas davantage. Nous n'irons pas plus loin. Croyez que ceci tient beaucoup plus aux faux calculs des éditeurs qu'à l'amour-propre des gens de lettres ; et si vous étiez tenté de parler trop, n'oubliez pas, mon jeune ami, que les secrets du quai, de l'épicier et du pilon, ne sont pas plus impénétrables que ceux de l'Océan.

Frédéric SOULIÉ.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE G. CUVIER.

Georges-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert Cuvier naquit le 23 août 1769, à Montbéliard, ville française, mais qui appartenait alors au duc de Wurtemberg. Sa famille était originaire d'un village du Jura, lequel porte encore le nom de *Cuvier*. Son père, officier dans un régiment suisse à la solde de la France, et décoré de l'ordre du Mérite militaire, s'était retiré, après quarante ans de services; il jouissait d'une modique pension de retraite que lui payait la France, et commandait l'artillerie à Montbéliard. Le jeune Cuvier reçut, dans cette même ville, et sous les yeux d'une mère qui lui consacrait tous ses soins, les premiers enseignements qui sont le fondement de toute éducation; il fut élevé dans la religion protestante, qui était celle de sa famille. On put reconnaître en lui, de très-bonne heure, les facultés et les inclinations dont le développement a illustré sa carrière. Doué d'une prodigieuse mémoire, cet instrument si précieux quand il tombe au service d'un entendement supérieur, il avait aussi pour le dessin une facilité qui devint bientôt, sous la direction de l'un de ses parents, architecte de la ville, un talent véritable; et ce talent, appliqué à ses travaux sur l'histoire naturelle, lui a été, plus tard, d'un grand secours. Le goût de cette science

lui fut inspiré, dès l'âge de douze ans, par les ouvrages de Buffon: les hommes de génie s'enfantent et se suscitent ainsi les uns les autres.

L'étude du grec et du latin ne lui donna presque aucune peine, et il ne tarda pas à apprendre avec la même facilité l'allemand, puis successivement les différentes langues modernes, dont la connaissance devait lui être si utile dans le cours de ses recherches scientifiques. Toute espèce de lecture était pour lui une passion, mais surtout celle de l'histoire: à-peine sorti de l'enfance, il s'y livra avec une ardeur qui ne lui permettait d'en rien négliger, et les nomenclatures les plus sèches, dans les nombreuses listes des souverains, des princes et des hommes qui, à quelque titre que ce soit, ont gouverné les différentes parties du monde, une fois rangées dans sa tête, ne s'en sont jamais effacées; il y faut ajouter deux mille mots, au moins, qui ne s'appliquent qu'aux sciences naturelles, et qui, une fois appris ou trouvés, n'ont jamais manqué de se représenter à sa mémoire toutes les fois qu'il en a eu besoin. A l'âge de quatorze ans, il savait, à peu de chose près, tout ce qui se pouvait apprendre dans le gymnase de Montbéliard, où l'instruction était cependant donnée avec soin et discernement. Il avait terminé sa rhétorique avec tout l'éclat qui peut s'obtenir dans l'enceinte d'une petite ville, et avait fait marcher de front, avec ce qu'on appelle l'étude des humanités, celle des mathématiques, moins cultivées alors qu'elles ne l'ont été depuis, mais qu'il ne fallait que lui laisser entrevoir pour que son esprit en comprît toute l'importance. Cette supériorité naturelle, que le jeune âge sait presque toujours discerner et reconnaître, qu'il avoue même plus volontiers que l'âge mûr, et qui éclatait en lui dans toutes les occasions, sur toutes les matières, lui avait dès-lors créé une place à part au milieu de ses compagnons d'études, et il avait usé de la sorte de suprématie qu'ils lui accordaient pour former au milieu d'eux une petite académie, dont il était le président, et dont il dirigeait les travaux. Sa chambre d'écolier fournissait la salle d'assemblée, et le pied de son lit était le fauteuil où s'asseyait sa dignité.

Là, se lisaient en commun des récits de voyages, quelques ouvrages d'histoire, et surtout d'histoire naturelle. Puis on se livrait à des discussions, on présentait des réflexions, que le jeune président résumait en prononçant un jugement qui, presque toujours, faisait loi. Comment ne se plairait-on pas à signaler et à suivre dans son premier essor l'instinct de cet esprit qui préludait ainsi, sans s'en douter, aux belles destinées qui l'attendaient sur le plus grand théâtre de la science et des lettres ?

Cependant la fin de sa quatorzième année allait amener un grand changement dans sa situation. Le duc Charles de Wurtemberg ayant fait un voyage à Montbéliard, ne put ignorer les espérances que donnait le jeune Cuvier; il prit la peine de l'interroger lui-même, examina plusieurs de ses dessins, et ayant aussitôt déclaré qu'il le prenait sous sa protection, le fit partir pour Stuttgard, où une place exempte de toute rétribution lui fut assignée dans l'Académie dite Caroline; il y entra au mois de mars 1784, et y demeura pendant quatre années. C'était un fort bel établissement, où tout avait été combiné sur un vaste plan. Le nouvel élève profita, comme on avait dû l'espérer, des avantages qui s'y rencontraient, et il pénétra dans toutes les parties des connaissances humaines qui y étaient enseignées, avec la puissance de compréhension et la sûreté de jugement qui l'ont toujours caractérisé.

L'instruction supérieure y était donnée dans cinq Facultés, entre lesquelles s'en trouvait une entièrement consacrée à l'étude de l'administration. Ce fut celle qui l'attacha le plus. On y apprenait, avec les parties élémentaires et pratiques du droit, tout ce qu'un bon administrateur ne peut se dispenser de connaître en finances, en police, en agriculture, en technologie. L'utilité d'une telle instruction avait même tellement frappé son esprit, qu'il a toujours déploré depuis que l'usage n'en fût pas établi en France. J'ai été plus d'une fois témoin de ses regrets sur le peu d'aide que trouvent au milieu de nous ceux qui entreprennent de s'initier et de s'instruire en cette matière. Quand la science des lois, dont les tribunaux font l'application,

est partout, disait-il, l'objet d'études pour lesquelles tous les genres de secours et d'encouragement sont prodigués, d'où vient qu'on dédaigne, ou au moins qu'on néglige de fournir à la jeunesse les moyens d'acquérir méthodiquement la connaissance de cette foule de dispositions, de règlements qui influent si puissamment sur un nombre infini d'intérêts publics et privés? d'où vient qu'on ne s'occupe pas de lui apprendre de la même manière les principes sur lesquels repose, ou devrait reposer, cette législation administrative? Je me plais à rapporter cette vue de M. Cuvier, parce qu'elle indique déjà l'attrait que devaient avoir pour lui les travaux auxquels il s'est en effet livré avec tant de zèle, toutes les fois que l'occasion lui a été offerte de prêter à l'administration publique le secours de ses talents et de ses lumières.

Il avait eu le bonheur de rencontrer, parmi les instituteurs dont se composait la Faculté qui était l'objet de sa prédilection, un professeur d'histoire naturelle. Le nom du premier maître de M. Cuvier, dans cette partie, doit être conservé: il se nommait Abel; ses soins pour le jeune Français, dont il avait deviné le génie, eurent bientôt pris le caractère que peut seul inspirer un très-vif intérêt, et ils contribuèrent beaucoup à lui donner les moyens de se livrer au goût passionné qui, au milieu de tant d'occupations si diverses, le ramenait sans-cesse vers celle de ses études où son esprit trouvait les plus douces jouissances; tantôt lisant, relisant, méditant les ouvrages des plus grands maîtres en cette partie, tantôt dessinant tous les insectes qu'il ramassait dans ses promenades, tantôt composant un herbier, qui même ne tarda pas à acquérir une certaine importance. Cette occupation favorite, et suivie avec tant de persévérance, ne l'empêcha pas d'obtenir, dans toutes les études qui étaient prescrites par les règlements de l'Académie, des succès assez marqués, pour qu'à la fin de ses cours, outre les grands prix qui se distribuaient aux plus méritants, il reçût encore un ordre de chevalerie qui ne s'accordait qu'à cinq ou six élèves, entre les quatre cents que l'établissement renfermait. Arrivé, et d'une manière aussi brillante, au terme de

l'éducation qu'il devait à la munificence du duc de Wurtemberg, les idées de M. Cuvier durent naturellement se tourner sur le meilleur parti à tirer des connaissances et des moyens qu'il venait d'acquérir; il paraît qu'elles s'étaient d'abord fixées sur le projet de se consacrer à l'administration de la principauté dont dépendait son pays natal, de préférence à celle de ce pays lui-même. Tout concourait à lui donner l'espoir qu'il y obtiendrait assez promptement un emploi où la considération se joindrait aux autres avantages qu'il était obligé de rechercher. Avec la bienveillance très-générale dont il était l'objet, et ayant aussi bien justifié l'intérêt que le prince lui avait déjà témoigné, une ou deux années d'attente tout au plus devaient le conduire à ce résultat. Mais ses parents se trouvaient alors dans une situation qui ne leur permettait guère de venir à son secours, et ce terme de deux années lui parut encore trop éloigné. Il sentit le besoin de se créer, le plus tôt possible, quelques ressources personnelles; le parti auquel il s'arrêta était rigoureux, et dans l'opinion que ses camarades d'études avaient conçue de lui, ils le trouvèrent presque désespéré: ne nous en plaignons pas, puisqu'en le ramenant en France il l'a contraint de faire les premiers pas sur la route où l'attendait la grande existence qui lui était réservée.

Un de ses amis le mit en relation avec une famille protestante qui habitait en Normandie, et qui consentit à lui confier l'éducation de l'un de ses enfants. Cette situation avait au moins le mérite de lui laisser assez de loisir pour que ses goûts scientifiques ne souffrissent pas trop des occupations qu'elle lui imposait. Qui ne sait d'ailleurs qu'à toutes les époques le nombre a été grand, parmi les hommes qui ont étendu le domaine des sciences et des lettres, de ceux à qui le soin d'enseigner a fourni les moyens d'apprendre. Peu de mois avant sa mort, M. Cuvier se glorifiait encore à la tribune de la chambre des députés du titre de professeur, et il n'a jamais repoussé la mémoire du modeste début qui l'a conduit à l'illustration que ce titre devait lui valoir.

Il était âgé d'un peu moins de dix-neuf ans lorsqu'il vint, au

mois de juillet 1788, s'établir en Normandie, dans la maison qui lui était ouverte et qui se trouvait située à peu de distance de la mer, au sein d'une campagne fort isolée. La retraite était profonde, et lorsque vint à éclater le prodigieux évènement de notre révolution de 1789, aucun asile, s'il eût été cherché, n'aurait pu être mieux choisi pour le mettre à l'abri des orages qu'elle devait enfanter; rien, en effet, n'en troubla le repos, même durant les jours de funeste mémoire dont l'histoire de cette époque est souillée, et M. Cuvier échappant aux dangers qui planaient sur toutes les têtes, avec cette seule distinction, que les plus précieuses en étaient plus spécialement menacées, put librement user de l'occasion que lui offrait le voisinage de la mer pour suivre le cours de ses travaux dans une science vers laquelle il était simple que le malheur des temps le reportât tout entier, et qui plus que toute autre le pouvait distraire des lugubres pensées dont chacun était assiégé. Il se livra particulièrement à l'étude des animaux marins, de la classe des vers de Linnéus, lesquels étaient alors peu connus. Un hasard fort heureux lui procura, dans le même temps, la connaissance de M. Tessier, que la terreur avait chassé de ce côté: membre de l'Académie des Sciences, il était de ceux qu'elle dispersait, quand sa sanglante main ne les atteignait pas. Ayant su apprécier, dès la première rencontre, tout ce que valait le naturaliste inconnu qui se révélait à ses yeux, il s'empressa de le mettre en correspondance avec plusieurs savants de Paris, notamment avec MM. Lamétherie, Olivier, Lacépède, Geoffroy et Millin de Grand-maison. Aussitôt que le règne de la terreur eut atteint son terme, ces messieurs l'invitèrent à venir à Paris, où le rétablissement des institutions scientifiques et littéraires était déjà l'objet de quelques soins. Il s'y rendit en effet, au printemps de 1795, et fut à l'instant même, par l'entremise de M. Millin, nommé membre de la commission des arts, puis bientôt après, professeur à l'école centrale du Panthéon. M. Tessier contribua beaucoup à lui faire obtenir cette chaire. C'est pour cette école qu'il a rédigé le premier ouvrage que le public ait connu de lui, sous le titre de *Tableau élémentaire*

de l'histoire naturelle des animaux. Cependant son but principal n'était point encore atteint; il aspirait à entrer au Muséum d'histoire naturelle, dont les collections pouvaient seules lui fournir le moyen de réaliser les projets scientifiques qui déjà se mûrissaient dans sa tête. Cette satisfaction ne se fit pas attendre long-temps: un professeur auquel venait d'être donnée la chaire nouvellement créée d'anatomie comparée, et que son âge avancé rendait peu capable d'un travail qui jusqu'alors lui avait été étranger, consentit, sur la prière de ses collègues, et surtout de MM. de Jussieu, Geoffroy et Lacépède, à l'accepter comme suppléant. On ne pourrait s'empêcher de remarquer ce concours de tant d'hommes éminents pour l'appeler et l'introduire au milieu d'eux; noble émulation, généreuse ardeur pour la science, qui ne leur permettaient pas de s'arrêter aux misérables inquiétudes qu'aurait pu soulever dans des esprits moins supérieurs l'apparition d'une nouvelle rivalité dans la carrière qu'ils parcouraient. Se voyant ainsi parvenu à ce qui faisait l'objet de ses désirs, M. Cuvier n'eut plus d'autre pensée que celle de se montrer digne de la confiance qui lui était accordée. Il travailla sans relâche à former pour le service de l'anatomie comparée la collection qui est aujourd'hui connue de toute l'Europe, et les leçons où il en fit un usage si heureux attirèrent bientôt un nombreux concours d'auditeurs qui répandirent au loin le bruit de son brillant enseignement. Ces leçons ont été depuis publiées. Ce fut la première des grandes époques de la vie de M. Cuvier; mais là aussi se rencontrent, et par une conséquence nécessaire, les plus grandes difficultés de la tâche que je me suis imposée. Il était plus aisé de vous parler de son enfance et de sa première jeunesse, que de vous le montrer prenant aussitôt ce vol hardi et assuré qui le porte au sommet de la science, et qui l'y maintient pendant 37 années; de vous le faire voir au milieu de cette foule d'occupations dont son zèle ne négligea jamais la moindre partie, et qui, soit dans l'administration de l'instruction publique, soit dans les délibérations du conseil-d'état, soit dans les travaux du comité de l'intérieur, lui ont valu l'honneur d'être un des plus utiles entre les meil-

leurs citoyens, comme il était un des plus illustres entre les plus savants. Il aurait donc, s'il en eût été besoin, complètement résolu le doute que Fontenelle, dans son éloge de Newton, exprimait en ces termes: „Après tout, c'est peut-être une „erreur de regarder les sciences et les affaires comme si in„compatibles, principalement pour les hommes d'une certaine „trempe.“ On ne serait plus de nos jours excusable de tomber dans cette erreur, mais toujours cependant il sera permis de penser et de dire, en parlant de M. Cuvier, comme le même Fontenelle en parlant de Leibnitz, „qu'on doit être fort obligé „à un homme tel que lui, quand il veut bien, pour l'utilité pu„blique, faire quelque chose qui ne soit pas de génie.“

Pour m'avancer maintenant avec un peu de sûreté sur la route qui me reste à parcourir, et pour le faire avec toute la brièveté possible, il est nécessaire que j'essaie de mettre un peu d'ordre dans une si vaste matière. On ne serait pas excusable de manquer entièrement de méthode en parlant de celui qui a porté aussi loin l'art de s'en servir. M. Cuvier appartient à trois carrières, celle des sciences et des lettres, celle de l'instruction publique, et celle de la haute administration. J'énumérerai les pas principaux qu'il a faits dans chacune d'elles, et j'essaierai ensuite de caractériser les différents mérites qu'il y a développés, n'oubliant pas toutefois, pour la carrière des sciences, la circonspection qui m'est si impérieusement commandée.

Nous avons laissé M. Cuvier professeur de la chaire d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle. L'institut national fut créé en 1796; il y fut appelé aussitôt, sur la réputation que lui avaient déjà faite ses cours et la publication de quelques Mémoires.

Dans ce temps les secrétaires étaient temporaires, et ne gardaient cette place que deux ans. Il fut le troisième. C'était en 1800, alors que Bonaparte revenu d'Égypte, premier consul, et aspirant à toutes les gloires, se faisait nommer président de l'Institut. M. Cuvier se trouva ainsi en rapport direct avec lui, dès ses premiers pas vers le souverain pouvoir. Dans cette

même année, M. Daubenton mourut, et le professeur d'anatomie comparée fut en même temps chargé d'enseigner à sa place l'histoire naturelle philosophique. L'éloge de M. Daubenton, de cette célébrité contemporaine et auxiliaire de celle de Buffon, ouvre avec une sorte de solennité le recueil de ceux que M. Cuvier a prononcés durant le cours de trente-deux années.

En 1802, le premier consul, voulant réorganiser l'instruction publique, nomma six inspecteurs-généraux auxquels fut confié le soin d'établir des lycées dans trente villes de France: M. Cuvier reçut, en cette qualité, la mission de veiller au premier établissement des lycées, aujourd'hui collèges royaux, de Marseille et de Bordeaux.

Durant son absence de Paris, l'Institut reçut une nouvelle organisation; des places de secrétaires perpétuels y furent créées, et M. Cuvier apprit qu'il venait d'être élu à celle de la classe des Sciences naturelles. Il quitta alors ses fonctions d'inspecteur des études, et ce fut comme secrétaire perpétuel qu'il rédigea, en 1808, son rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789. Nous en avons entendu la lecture, lorsqu'il fut présenté à l'empereur en conseil-d'état; de semblables scènes ne s'effacent jamais de la mémoire. Napoléon n'avait demandé qu'un rapport, et sous ce titre si modeste, le savant rapporteur a élevé un monument qui, placé comme un phare entre deux siècles, montre à la fois et le chemin parcouru, et la route à suivre. Dans cette même année 1808, la création de l'Université impériale ayant été ajoutée à toutes celles qui surgissaient depuis 1800, M. Cuvier fut nommé un des conseillers à vie de ce corps. En 1809 et 1811, il fut chargé, à ce titre, d'organiser les académies dans une partie des provinces italiennes réunies à l'empire; et les dispositions importantes qu'il a prises à Turin, à Gênes et à Pise, étaient si bien adaptées aux besoins et aux convenances de ces villes, qu'elles ont pour la plupart survécu à l'exercice de la puissance française. Il eut, en 1811, une mission semblable en Hollande et dans les villes anséatiques: le même succès l'y a suivi. En 1813, il fut envoyé à Rome pour y organiser aussi l'Uni-

versité. M. Cuvier était protestant; j'ignore si la réflexion en fut faite, mais elle ne fut certainement amenée, dans le cours de cette mission, par aucun de ses actes. Son respect pour les croyances qu'il ne partageait pas tenait à des principes trop élevés pour qu'il pût jamais s'en écarter, et il était tolérant, non pour obéir à tel système philosophique ou politique, mais par une conviction qui émanait de la conscience. Ces voyages successifs, dans des parties de l'Europe si différentes de mœurs et de climats, ne pouvaient être que très-profitables à un tel observateur, et les rapports intimes où ils le mirent avec les hommes distingués qui s'y rencontraient lui ont fourni de nombreux et précieux éléments pour tous les genres de travaux dont il s'occupait. Mais déjà ses talents administratifs n'avaient pu échapper à la perspicacité de Napoléon, et il reçut, à Rome, la nouvelle de sa nomination à une place de maître des requêtes.

Une fois entré dans le conseil-d'état, il ne pouvait tarder d'y monter au premier rang, et les évènements devant lesquels s'écroula, en 1814, la puissance impériale n'arrêtèrent point le mouvement qui le portait; il fut, dans le cours du mois de septembre de cette même année, appelé à remplir les fonctions de conseiller-d'état, et put entrevoir dès cette époque une offre qu'il a depuis formellement repoussée, et à plus d'une reprise, celle d'occuper au Jardin du Roi la place d'intendant, que Buffon avait tant illustrée. Il croyait l'administration actuelle, où tous les professeurs sont administrateurs, préférable à l'ancienne, et ne pouvait soutenir la pensée que la moindre atteinte y fût portée, dans son intérêt surtout. Au mois de février suivant, l'Université ayant été reformée sur un nouveau plan, il y trouva sa place, sous le titre de conseiller, dans le conseil royal de l'instruction publique. Mais bientôt la nouvelle révolution qui s'opéra par le retour de Napoléon, le fit sortir du conseil-d'état; il fut cependant conservé dans l'Université impériale qui reprit son existence, et où l'absence de son nom aurait causé un trop grand vide. Quatre mois plus tard, et lorsqu'il fallut reconstruire, au milieu des ruines que l'ouragan des cent jours avait

semées sur son passage, ni le régime de l'Université impériale, ni celui de l'Université royale, telle qu'elle avait été organisée au mois de février, ne se trouvèrent plus practicables en leur entier, et un régime provisoire ayant été jugé nécessaire, une commission d'instruction publique fut créée pour exercer les pouvoirs qui appartenaient précédemment au grand-maître, au conseil, au chancelier, et au trésorier de l'Université. M. Cuvier en fit partie, et les attributions du chancelier lui furent même dévolues de prime abord. Il a donc pris une part très-active aux travaux de cette commission, dont les services ne sauraient être méconnus ni oubliés, qui administra au milieu de circonstances fort difficiles, qui maintint les droits de l'Université, et lui donna la force d'accomplir ses devoirs, au milieu des prétentions les plus opposées, quelquefois malgré des résistances fort obstinées. M. Cuvier en exerça la présidence en deux occasions, et chaque fois, pendant plus d'une année, mais toujours provisoirement, la religion qu'il professait ne lui permettant guère d'aspirer à la conserver définitivement. En 1818, il fit un voyage en Angleterre, et apprit à Londres qu'il venait d'être nommé membre de l'Académie française. Ce fut une nouvelle et précieuse jouissance ajoutée à celles que lui devait donner dans ce moment la plus flatteuse réception, accordée dans l'un des premiers centres de lumières qui éclairent aujourd'hui le monde, et par les hommes qui pouvaient être réputés les meilleurs juges des mérites qu'ils honoraient. En 1819, il fut nommé président de la section de l'intérieur dans le conseil-d'état. Du moment où il fut investi de cette présidence, si importante et si laborieuse, il ne l'a plus quittée jusqu'à l'époque où tout a pris fin pour lui.

En 1824, lorsqu'un ministère des affaires ecclésiastiques fut créé, et qu'un évêque précédemment nommé grand-maître de l'Université s'en trouva investi, les fonctions de grand-maître, à l'égard des facultés de théologie protestante, furent confiées à M. Cuvier, d'une manière tout-à-fait indépendante, et il les a depuis toujours exercées. En 1827, il fut en outre chargé, dans le ministère de l'intérieur, de la direction des affaires

des cultes non catholiques; enfin il fut nommé pair à la fin de 1831. Nous venons de parcourir la série des places que M. Cuvier a occupées, des titres dont il a été revêtu, et cette rapide nomenclature doit suffire pour donner une idée des immenses travaux dont il a porté le poids. Reprenons-les maintenant, et hasardons-nous à y jeter quelques regards un peu plus approfondis. Il serait naturel de penser que tant d'occupations commandées par les fonctions qu'il a remplies dans l'ordre administratif, tant de voyages entrepris pour le service de l'Université, une présence assidue aux séances du conseil-d'état et du comité de l'intérieur, ont dû nuire à ses travaux scientifiques, ont pu du moins en ralentir l'essor; mais cette supposition ne saurait tenir devant l'énumération des ouvrages qu'il a publiés ou entrepris dans ce même laps de temps, ni devant le souvenir des brillantes leçons dont sa mort seule a interrompu le cours. J'ajouterai qu'il était bon, qu'il était utile que cette diversion fût faite à ses études favorites.

Une tête aussi profondément réfléchissante avait besoin de quelques moments de relâche; et la seule distraction dont il fût susceptible était celle d'une grande variété dans la nature de ses opérations. Il lui en fallait au milieu desquelles il pût se jouer en quelque sorte; mais il les cherchait, les voulait utiles, et c'était à cette seule condition qu'elles le pouvaient attacher suffisamment. La présidence du comité de l'intérieur lui a fourni, pour satisfaire à ce genre de besoin, d'inépuisables ressources. Il y joignait celle de lire ou de se faire lire, pour peu qu'elles parussent dignes de la moindre attention, presque toutes les productions nouvelles en quelque genre que ce fût; et cette lecture avait encore à ses yeux un côté très-sérieux. Il savait combien de symptômes peuvent être révélés par la littérature, même la plus frivole, sur l'état social d'un pays, d'une nation, et son instinct le portait à tout étudier, à tout pénétrer, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. J'ai dit les premiers travaux qui le firent remarquer dans l'étude des sciences naturelles; en 1811 il publia ses *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, quatre volumes in-4⁰.

Cet ouvrage a eu trois éditions, et le discours préliminaire a été en outre réimprimé plusieurs fois. En 1817, parurent ses *Mémoires pour servir à l'histoire des Mollusques*, un volume in-4⁰, et le *Règne animal*, distribué d'après son organisation. Il était, dans ses dernières années, occupé d'une grande histoire naturelle des poissons, en vingt volumes, dont huit avaient déjà paru; les matériaux nécessaires pour mettre au jour les cinq qui devaient suivre étaient préparés. Enfin, depuis trois ans, il avait entrepris un cours d'histoire des sciences naturelles, qu'il professait sur de simples notes, et, au dire de tous ceux qui l'ont suivi, avec une éloquence rare, une admirable clarté, et une parfaite méthode. Il était encore occupé d'une nouvelle édition de ses *Leçons d'anatomie comparée*, et voulait consacrer le reste de sa vie, si elle se prolongeait, à un grand traité sur cette même science, pour laquelle il avait rassemblé l'immense collection du Jardin du Roi. Déjà le plus grand nombre des planches nécessaires pour l'exécution de ce projet étaient dessinées, et la meilleure partie l'avait été par lui-même. Dira-t-on maintenant qu'il ait été infidèle, un seul jour, à la science qui avait été le premier objet de son culte, et pense-t-on qu'elle ne l'ait pas suffisamment occupé, qu'il ne lui ait pas payé un assez large tribut? Si on veut se faire une idée de la somme des connaissances qu'il avait acquises en la cultivant, qu'on relise, et je ne saurais donner un conseil dont je sois plus sûr d'être remercié, ces trois volumes d'éloges dont j'ai déjà parlé, et où se trouvent consignés les titres de presque toutes les illustrations scientifiques que nous avons vues s'éteindre de nos jours. Par une conséquence nécessaire de la nature et de la variété des sujets qui y sont traités, il n'y a presque pas une partie des sciences naturelles qui n'y soit analysée dans ses principes, dans sa marche, dans ses progrès, qui n'y soit enseignée en quelque sorte; et avec quelle clarté, quelle exactitude! qui ne soit enfin mise à la portée de tout lecteur en état d'y donner une suffisante attention. De beaux modèles avaient déjà été offerts dans ce genre de productions: les Fontenelle, les Dalembert, les Condorcet, les Vic-d'Azir, avec

des qualités différentes, y avaient tous marqué leurs places; M. Cuvier, venu le dernier, a peut-être, plus qu'aucun de ses devanciers, possédé les qualités du genre; cherchant moins que Fontenelle à produire ses effets par l'éclat des pensées et par la grâce étudiée du style; n'étant point, comme Dalembert et Condorcet, atteint de cette irréligion dédaigneuse qui, vainement dissimulée, ôte presque toujours à leurs écrits le mérite de la franchise, et donne trop souvent à leur langage philosophique une fatigante sècheresse; doué d'une science plus profonde, plus applicable à toutes les matières, que Vic-d'Azir, qui cependant, et cela seul suffirait pour asseoir sa réputation, n'est point resté au-dessous de son sujet dans l'éloge de Buffon, il a su mêler avec un charme infini, aux solides et brillants exposés des travaux de ceux qu'il a célébrés, des découvertes qui leur sont dues, les récits pleins de naïveté des détails qui, dans leur vie privée, attestent, pour la meilleure partie d'entre eux, la modeste origine d'où ils s'étaient élancés dans les nobles et utiles carrières où ils se sont signalés. On conçoit aisément un style plus habilement travaillé que le sien, d'une correction plus soutenue; mais il serait difficile d'en imaginer un dont sa vaste érudition se pût mieux accommoder, dont elle pût tirer un meilleur service, qui se trouvât toujours mieux approprié au sujet qu'il voulait traiter, à la pensée qu'il lui fallait exprimer. Il y a sans-doute un peu de paradoxe dans ce brillant axiome de Buffon: *Le style est l'homme même;* mais il faut cependant reconnaître qu'aucun homme n'a jamais eu et n'aura jamais le moyen de tirer un parti suffisant de ce qui est en lui, si le ciel ne l'a doué en même temps du pouvoir de rendre ses idées vivantes pour autrui comme elles le sont pour lui-même, de s'emparer, par cette voie, de ceux qu'il entreprend d'instruire, de persuader, de convaincre, et de conduire. M. Cuvier avait reçu de la nature, et dans la plus juste mesure, ce don nécessaire et si précieux; il fallait à celui dont la pensée s'étendait sur un si vaste horizon un instrument qui lui permît de la répandre aussi facilement qu'il la concevait; il fallait que sa parole, quand il professerait, sa

plume, quand il écrirait, courussent aussi vite que le demandait le besoin dont il était pressé de se communiquer, de se rendre sensible à tous les esprits capables de la suivre; et vous savez s'il a jamais eu dans ce genre de succès quelque chose à désirer ou à regretter. Puisque je viens de prononcer le nom de Buffon, je ne saurais me dispenser de faire remarquer à quel point le culte de reconnaissance et d'admiration que lui portait M. Cuvier a toujours été vif et sincère. Mieux instruit que personne des erreurs dans lesquelles était tombé cet illustre précurseur. les ayant même signalées toutes les fois que cela pouvait être utile, mais pénétré en même temps des immenses obligations que lui avait la science, comprenant tout ce qu'elle devait à l'impulsion qu'il lui avait donnée par la persévérance et l'étendue de ses travaux, par l'éclat de son éloquence, il n'a jamais manqué une occasion d'honorer, de glorifier sa mémoire comme elle méritait de l'être. N'est-ce pas lui qui a dit, en célébrant une autre éloquence, moins illustre cependant, „que la science, par sa nature, faisait chaque jour des progrès, „qu'il n'était point d'observateur qui ne pût renchérir sur ses „prédécesseurs pour les faits, ni de naturaliste qui ne pût „perfectionner les méthodes, mais que les grands écrivains „n'en demeuraient pas moins immortels.“ Les progrès auxquels il avait le plus concouru ne l'ont donc jamais rendu contempteur des efforts qui avaient précédé les siens, et sa pensée, à cet égard, se trouve encore on ne saurait mieux exprimée dans ce passage de l'un de ces éloges. „Un demi-siècle,“ dit-il, „a suffi pour tout métamorphoser, et il est fort probable que „dans le même espace de temps nous serons aussi devenus des „anciens pour la génération qui s'élève; motifs de ne jamais „oublier la respectueuse reconnaissance que nous devons à nos „prédécesseurs, et de ne point repousser sans examen les idées „nouvelles qu'une jeunesse ardente conçoit, et qui, si elles „sont justes, prévaudront malgré tous les efforts que l'âge „présent pourrait faire.“ Cette disposition reconnaissante pour le passé et si encourageante pour l'avenir, dont l'expression se trouve consignée avec tant de bonheur dans les paroles qu'on

vient d'entendre, tirait sans-doute sa principale origine de la rectitude de jugement qui appartenait à M. Cuvier, de l'impartialité philosophique qui était un des traits distinctifs de son esprit. Mais pourquoi ne reconnaîtrions-nous pas, imitant sa franchise, qu'elle avait peut-être été fortifiée par la partie de son éducation qui lui fut donnée en Allemagne, sur cette terre si pleine de loyauté, où tout s'étudie, s'observe, se recherche, s'élabore avec tant de patience et de conscience, où la véritable érudition jouit d'une si haute estime, où l'on sait mieux que chez nous, il faut l'avouer, se défendre de ces dédains un peu superbes dont plus d'une fois nous avons eu lieu de nous repentir? M. Cuvier y puisa l'utile habitude de tout écouter avec patience, de tout approfondir; il y vit s'accroître, avec l'amour du travail, la droiture et la persévérance qui déjà lui étaient naturelles; et, quand ensuite ces précieuses qualités se trouvèrent réunies à une clarté remarquable dans l'exposition des systèmes, à cette perfection dans la méthode, à ce talent de ne dire que le nécessaire, à cette précision, à cette élégance de rédaction qui ne se rencontrent nulle part dans un degré aussi éminent qu'en France, il fut alors cet homme dont tout le monde, d'un bout de l'Europe à l'autre, rechercha, entendit, recueillit les leçons avec une pleine confiance et un égal bonheur, fournissant ainsi le point de contact et de liaison le plus précieux entre la science moderne et la science des temps passés, entre le savoir national, et le savoir étranger. Mais déjà cette partie de mon sujet, malgré les résolutions que j'avais formées, s'étend peut-être au-delà de ce qui m'appartient. Je ne puis cependant me refuser encore quelques réflexions sur un morceau qui, dans les œuvres savantes de M. Cuvier, me semble un peu plus à ma portée que le reste.

Je le choisis d'ailleurs, parce que sa grande découverte en anatomie comparée s'y trouve clairement expliquée, et parce qu'elle y est suivie jusque dans les merveilleuses conséquences qui sont venues éclairer, d'un jour si inattendu, cette autre science de la géologie, dont les solides progrès ne remontent, comme on le sait, qu'à une date très-récente. On doit voir

que je veux parler du discours préliminaire qui se trouve à la tête de son *Histoire des Ossements fossiles*, et qui a été si souvent réimprimé. La rectitude des vues, l'étendue des conceptions s'y révèlent à chaque page. Quelle clarté d'exposition, quelle admirable revue de tous les systèmes entre lesquels l'esprit humain se débat depuis tant de siècles, dans les plus hautes questions qui le puissent occuper, dans celles qui se rattachent au prodige de la création, ou au moins au premier état du monde sur lequel l'homme a été jeté! Comme cette raison supérieure les oppose les uns aux autres, les déjoue souvent par le rapprochement des faits les plus simples, les plus petits en apparence! Comme elle montre ensuite tout ce qu'on peut espérer de la route qu'elle indique, et où l'ont conduite les recherches dont le point de départ, cependant, a été pris à une si grande distance du but qu'elles lui devaient découvrir! Mais ces recherches elles-mêmes reposent sur une conviction profondément morale et religieuse: M. Cuvier croyait, comme tous les esprits supérieurs, à une cause première qui préside à toutes les destinations, qui les a toutes prévues et commandées; partant de ce principe, il ne faisait aucun doute que l'existence des êtres organisés ne fût due à une intelligence suprême qui les a tous pourvus des organes propres à remplir le but pour lequel ils ont été créés, et de cette connexion nécessaire, il a fait sortir le moyen, lorsque certaines parties d'un tout étaient connues, d'arriver avec certitude à celles qui restaient à découvrir. Dans cet admirable avant-propos, où il s'élève au-dessus de tous les préjugés, même ceux de la science, car elle a eu aussi les siens, la complète indépendance de son esprit se manifeste avec une égale vigueur, soit qu'il entreprenne de rendre aux anciens monuments de l'histoire, à celui de la Genèse, par exemple, la juste mesure d'autorité qui plus d'une fois leur a été trop légèrement contestée, soit qu'il s'applique à renverser l'édifice de ces conceptions bizarres et follement hardies qui ont fait pendant long-temps de si grandes fortunes et dont les auteurs se sont vus tant applaudis. Lui aussi, cependant, il sait être créateur; mais ce rare et brillant privi-

lège, il le doit toujours à la supériorité de sa raison et de son jugement. On a trop communément affecté de croire que l'habitude des observations qui ne sauraient être exactes, sans être minutieuses, refroidissait l'imagination; il fut un temps où on aurait dit qu'elle la détruisait, qu'elle la tuait. L'exemple de M. Cuvier est venu confirmer la preuve que Newton avait déjà donnée de la force que cette belle faculté de l'esprit humain puise, au contraire, dans une patiente élaboration des documents sur lesquels elle s'appuie avant de prendre son essor. Cette méthode avait été aussi celle d'Aristote, et, comme le philosophe grec, M. Cuvier en a fait l'application à toutes les branches des connaissances humaines; car, ainsi que lui, il n'ignorait de rien, et il semblait, au dire de tous ceux qui l'ont approché, et qui étaient capables d'en juger, avoir tout étudié *ex professo*. Aucun homme ne fut donc jamais mieux indiqué pour occuper une position à la tête du corps enseignant dans un grand État; les services qu'il y a rendus sont aussi de ceux qu'on peut le moins contester, et que j'ai fait le plus ressortir dans le premier aperçu que j'ai déjà donné de ses nombreux travaux. Mais leur importance est telle, qu'on me pardonnera d'y revenir et d'y insister de nouveau.

L'époque où M. Cuvier fut appelé à remplir, dans une nouvelle organisation de l'instruction publique, les fonctions d'inspecteur général, fut cette brillante époque du consulat, où tout renaissait, se ravivait, se réorganisait en France. Alors était exercée, avec une incontestable utilité, cette puissance centrale, contre laquelle on s'est tant élevé depuis, dont on n'a plus voulu voir que les inconvénients, et que rien alors n'aurait pu remplacer; mais avec quelle vigueur et quelle supériorité de lumières elle fut aussi sur-le-champ mise en œuvre! Je ne parlerai pas des difficultés matérielles pour tant de créations nouvelles qui furent aussitôt commandées; elles étaient grandes cependant, mais n'étaient rien à côté des difficultés morales qu'il fallait en même temps surmonter. Arrêter le plan des études, régler la nouvelle discipline des écoles, combiner sur ces deux points toutes les décisions avec les besoins, avec les

idées du nouvel ordre social, et cependant n'obéir à celles-ci qu'en s'efforçant de les ramener, dans le cours le plus favorable, aux principes d'ordre public et domestique, sans lesquels il ne saurait y avoir ni repos ni bonheur dans la famille comme dans l'état; triompher enfin de l'esprit révolutionnaire et subversif, en donnant à la génération qui allait s'élever les connaissances et les habitudes qui pouvaient l'en préserver; ajoutez la recherche et le choix si délicat des sujets qui pouvaient être le plus convenablement, le plus dignement employés, et vous aurez, dans un extrême raccourci, le tableau de la tâche qui fut imposée à ceux dont M. Cuvier partagea les travaux. Mais, dans toutes les réunions où se traitent de nombreuses et difficiles affaires, elles vont naturellement à ceux qui en ont le goût et l'instinct, à ceux surtout qui font vite et bien, et quel autre remplissait mieux ces conditions! Aussi n'est-il aucune des parties dont se compose le vaste édifice de l'instruction publique en France, où sa main ne se soit fait sentir. D'après ce qui avait été convenu dans l'intérieur du conseil, sur la distribution du travail, il eut à s'occuper spécialement de ce qui intéressait le haut enseignement, ou l'instruction académique, et on lui doit sur le régime des facultés de médecine, des sciences et des lettres, des règlements pleins de sagesse, que les étrangers se sont empressés de recueillir.

J'ai dit les missions que, dans les années 1809 et 1810, il eut à remplir en Italie, en Belgique et en Hollande. Ici, du moins, nous n'avons besoin pour le connaître, que de le chercher et de l'étudier dans les documents qu'il a lui-même rédigés, et qui nous sont heureusement conservés; les trois rapports qu'il a adressés au grand-maître, sur cette belle tournée, sont imprimés, et ils offriraient une lecture attachante, à ceux même qui n'y rechercheraient pas des documents précieux sur les universités étrangères et sur l'état de l'enseignement chez nos voisins. Mais j'oserai recommander plus particulièrement celui qui a trait à la Hollande. Les vues et les sentiments de M. Cuvier s'y développent avec un égal bonheur. Il y fait toucher au doigt les véritables causes de l'infériorité où se trou-

vait alors, dans ce pays, l'instruction dite classique. Il montre comment l'ennui dont paraissaient atteints les élèves auxquels elle était distribuée tenait à son peu d'étendue. Accordez plus de pâture à l'esprit de cette jeunesse, et elle deviendra, dit-il, plus appliquée, plus studieuse, plus désireuse de savoir; bel hommage rendu aux inclinations et aux facultés de l'homme, qui s'accroissent et s'anoblissent quand on sait leur fournir un emploi et des occasions qui soient dignes d'elles. Je ne suivrai pas M. Cuvier dans l'exposé des moyens qu'il propose pour remédier au mal qu'il dénonce, et opérer le bien qu'il promet, mais je ne puis m'empêcher de fixer votre attention sur la grande place que tient dans ces trois rapports l'examen des écoles du peuple. Partout où il a l'occasion de les observer, elles attirent sa principale attention. Avec quel bonheur il trace le tableau de ces intéressantes écoles primaires de la Hollande, de ces enfants heureux, honorant Dieu et leurs parents, aimant leur pays, sachant lire, écrire et compter, et possédant, avec ces connaissances élémentaires, les instruments de la vie sociale et les moyens d'acquérir une existence honnête! avec quel soin, je dirai volontiers avec quel amour, il explique les moyens qui ont été employés pour la création de ces écoles, et ceux qui sont consacrés à leur entretien! avec quelle attention minutieuse il démontre les avantages du mécanisme qu'on y met en usage pour éveiller, pour développer, sans les fatiguer, sans en abuser, les premières facultés de l'enfance! On sent, dans ce beau récit, percer, sans qu'il ait l'intention de l'exhaler, le dépit profond que lui cause la comparaison d'un état si satisfaisant avec celui qui se rencontrait encore dans une grande partie de nos provinces, même les plus florissantes, où la classe populaire languissait, et, il faut bien l'avouer, languit encore sous le poids d'une fatale et honteuse ignorance. Disons-le à la gloire de M. Cuvier, et que cet hommage rendu à l'une de ses plus généreuses inclinations accroisse encore, s'il se peut, sa belle renommée: à toutes les époques de l'Université, sous tous les régimes, l'instruction populaire fut l'objet de ses méditations et même de ses prédi-

lections. Combien de fois n'a-t-il pas interrompu ses études les plus chères pour examiner les livres de nos petites écoles, et pour donner des conseils à ceux qui étaient chargés d'en composer de meilleurs? Il voyait dans l'instruction généralement répandue, mais appropriée aux besoins et à la destination de chacun, les plus sûres garanties de l'ordre et de la morale publique. Persévérant dans cette idée, qui lui fut toujours présente, il n'a jamais cessé d'en poursuivre les conséquences, et en 1821, lorsque l'Université, favorisée par le mouvement des esprits et soutenue par une administration qui savait la comprendre, proposa un plan d'instruction primaire pour toute la France, le soin de rédiger ce plan lui échut naturellement. On lui doit cette bienfaisante institution des comités cantonaux, qui place l'éducation du pauvre sous le patronage de la classe éclairée, et l'ordonnance du 27 février 1821 contient sur cette importante partie de l'administration publique des dispositions vitales et nécessaires, auxquelles la nature des choses ramènera toujours. L'homme d'état qui l'avait élaborée, fidèle à cet instinct de bon sens qui entre pour une si bonne part dans le génie, avait su s'en tenir, suivant son habitude, à ce qui était simple, pratique, et par conséquent véritablement utile; et voilà pourquoi son ouvrage est du nombre de ceux qui doivent prendre racine.

L'instruction supérieure avait reçu de M. Cuvier, par l'établissement de l'aggrégation, un service de même nature: destinée à fournir des suppléants aux professeurs malades ou âgés, cette institution offrait en même temps une pépinière où les facultés allaient chercher les candidats qu'elles devaient présenter au gouvernement pour les différentes chaires. Enfin, il n'a pas tenu à lui que la France ne jouît depuis onze ans d'une faculté ou école spéciale d'administration, où se seraient enseignées toutes les connaissances qu'un bon administrateur doit posséder. J'ai dit plus haut comment le besoin et les avantages d'une telle institution avaient de fort bonne heure frappé son esprit; il en rédigea le projet en 1821; mais cette utile création, à laquelle il désirait attacher son nom, fut ajournée

par la retraite du ministre avec lequel il l'avait préparée. Le régime des écoles protestantes, qu'il dirigea spécialement, a obtenu, sous son administration, de sensibles améliorations, et il était occupé de recueillir les avis nécessaires pour établir, au sein des églises protestantes, les règles de discipline dont elles sentent le besoin. J'ajouterai, pour dernier trait à ce tableau d'une si laborieuse et si utile activité, que tel était depuis long-temps l'état de l'opinion publique en France, sur la place que M. Cuvier tenait dans l'Université, qu'on ne pouvait plus la comprendre sans lui. Il dominait en quelque sorte toutes les connaissances qu'elle est chargée de répandre, réunissant en lui les études de plusieurs vies, le savoir de plusieurs hommes, et ne fléchissant jamais sous le poids de cet amas étonnant de connaissances si diverses. Son intelligence calme et puissante, qui les possédait sans effort, les communiquait aussi avec une facilité généreuse; on peut en prendre à témoin tous ceux qui ont joui de ses riches et bienveillantes conversations; et où est le jeune homme doué de quelque ardeur pour les sciences, auquel il ait refusé, s'il l'a recherché, le bonheur d'en faire son profit? Suivons-le maintenant dans le conseil-d'état, et pressons notre marche.

Président du comité de l'intérieur durant les treize dernières années de sa vie, le nombre des affaires qui ont passé sous ses yeux dans ce comité, qui ont été examinées, débattues, expédiées par ses soins, sous son influence, effraie l'imagination: on sait qu'il s'est élevé quelquefois jusqu'à dix mille par année. L'art de distribuer le travail entre ses divers collaborateurs, le talent de diriger la discussion, la mémoire toujours présente pour rappeler à propos le souvenir des décisions antécédentes; une connaissance approfondie des principes qui devaient régler chaque matière, la méthode pour les appliquer en chaque occasion, voilà l'abrégé des qualités qui l'ont rendu si précieux dans cette présidence, et qui ne permettront jamais qu'elle soit oubliée de ceux qui se sont trouvés un seul moment en situation d'en connaître et d'en recueillir les avantages. Quant à l'utilité générale et immense des travaux qui, dans cette période

de temps, ont été accomplis par le comité de l'intérieur, il faudrait, pour la révoquer en doute, n'avoir aucune connaissance de l'organisation administrative en France, il faudrait ignorer jusqu'à quel point la meilleure, la plus précieuse garantie contre les envahissements de l'arbitraire, en cette partie, se trouve dans le conseil-d'état. C'est une vérité qu'il a lui-même plusieurs fois démontrée, lors des discussions qui ont eu lieu dans le sein des chambres sur l'existence de ce conseil, et sur l'importance de ses fonctions.

Les règles de l'administration ne sont point inflexibles, comme celles de la loi civile ou criminelle, et l'équité personnelle de ceux qui la dirigent y tient par conséquent une très-grande place; mais l'équité, n'est-ce pas le vrai en toutes choses? et qui fut jamais plus ami du vrai, qui lui fut jamais plus dévoué que M. Cuvier? On ne l'a pas connu tout entier, quand on ne l'a pas vu et entendu dans une de ces séances de conseil, de comité, où se font les affaires. Rarement empressé de dire son avis, il y paraissait même un peu distrait; on aurait pu le croire occupé de toute autre matière que celle dont on délibérait, et souvent il l'était à écrire l'arrêté ou le règlement qui devait sortir de la délibération. Son tour n'était venu que lorsque les raisons étaient échangées de part et d'autre, lorsque les paroles inutiles étaient à-peu-près épuisées: alors un jour nouveau se levait pour tous les esprits, les faits avaient repris leur place, les idées, qui étaient confuses auparavant, se démêlaient, les conséquences en sortaient inévitables, et la discussion était terminée quand il avait cessé de parler. Quel était donc le pouvoir qu'il exerçait? On ne l'expliquera point assurément par l'artifice de sa parole; ses expressions étaient simples, quelquefois négligées; aucun trait, aucune image; il dédaignait, en pareil cas, tout ce qui ne se serait adressé qu'à l'imagination. Ainsi donc aucun prestige de l'art, mais toujours l'ordre et la lumière, ce premier besoin, ce plaisir le plus pur de l'esprit et de la raison. Ailleurs et sur un plus grand théâtre, voyons-le, assistant, prenant part à la préparation des projets de loi et aux délibérations dont ils sont l'objet, soit dans les comités

particuliers, soit dans le conseil-d'état, soit dans les conseils de cabinet, où il fut souvent appelé. Je me reprocherais de ne pas parler avant tout, car je sais que c'est un des services qu'il se félicitait le plus d'avoir rendu, de l'usage qu'il fit de son talent et de son influence pour obtenir, dans le projet sur l'organisation et la juridiction des cours prévôtales, les modifications qui ont le plus contribué à en atténuer les dangereux effets. Il aimait à rappeler ce succès, mais jamais sans dire en même temps l'appui qu'il avait trouvé dans le bon esprit, dans le caractère honnête du duc de Richelieu (je cite ses propres expressions), sans faire une juste part aux secours que lui avaient prêtés M. Royer-Collard et M. de Serre, l'un dans le conseil-d'état, l'autre dans la commission de la chambre des députés. Que si nous passons à des matières qui, sans être plus graves, sont peut-être d'un ordre encore plus élevé, nous le verrons animé, soutenu par ce même instinct de rigoureuse observation qui lui avait servi à reconnaître la forme et l'organisation de tous les êtres émanés de la création actuelle et des créations précédentes; nous le verrons, dis-je, pénétrer avec une égale facilité dans l'organisation des corps politiques, dont il avait étudié les moindres ressorts, dont il connaissait toutes les forces et toutes les faiblesses.

L'étendue de sa science en histoire lui fournissait, sur ce vaste sujet, d'inépuisables lumières, et son esprit scrutateur lui avait donné les moyens d'acquérir une foule de notions pratiques dont la valeur se retrouvait en toutes occasions. Ainsi il lui avait suffi d'un très-court voyage à Londres pour comprendre et saisir tellement bien le mécanisme du gouvernement anglais, qu'il était à son retour en état de détruire par d'irrécusables démonstrations les idées fausses que s'étaient faites sur ce gouvernement beaucoup de ceux qui se flattaient de le mieux connaître. Avec un tel fonds par-devers lui, et n'abandonnant jamais la méthode de ne procéder qu'appuyé sur la connaissance la plus exacte des faits, auxquels seuls appartient, en tant d'occasions, de confirmer ou de démentir les principes, il n'a pas dû se trouver toujours d'accord avec les divers esprits qui,

tenant moins de compte de ces faits, en acceptant moins les conséquences, se sont successivement efforcés, et quelquefois dans des sens fort opposés, de faire pencher la balance du législateur vers les opinions dont ils étaient préoccupés. Que si les avis et les sentiments de M. Cuvier n'ont pas toujours triomphé dans les luttes où il s'est ainsi trouvé engagé sur beaucoup de grandes, de difficiles questions, personne au moint ne saurait nier qu'il n'ait porté dans les discussions auxquelles elles ont donné lieu des lnmières très-utiles et qui ont souvens contribué à améliorer les projets même qui n'avaient pas son entier assentiment. Quant à ceux dont il crut pouvoir accepter la défense devant les chambres, vous savez comment les qualités les plus brillantes et les plus solides de son talent ont toujours éclaté dans les discours qu'il a prononcés à leur occasion. Ceux de ses auditeurs qu'il n'a pas convaincus ont au moins rendu hommage à la convenance, à l'élévation, à la dignité de sa discussion, et toujours ils ont été charmés de l'entendre, alors même qu'ils résistaient à ses inspirations. Entre les plus remarquables de ces discours, je ne crains pas de citer celui qu'il a prononcé en 1820 à la chambre des députés, sur un projet de loi d'élections. Ou je me trompe fort, ou sa puissante dialectique s'y est élevée plusieurs fois jusqu'à une très-haute éloquence. En cet endroit une réflexion vient frapper mon esprit: M. Cuvier, dans sa carrière politique, ne s'est jamais montré, depuis le moment où il y est entré, que comme prêtant appui aux gouvernements sous lesquels il a vécu, et aux yeux de quelques personnes, ce serait presque, il le faut avouer, un motif pour lui accorder un peu moins de considération. Ceci peut mériter qu'on s'y arrête un instant. Tous les hommes ne reçoivent pas la même destination en entrant dans ce monde, et leurs facultés diverses les poussent habituellement (je parle de ceux même qui ne poursuivent que le bien) dans des routes très-divergentes. Il en est qui, aspirant sans-cesse à améliorer, à perfectionner la société qui les renferme, ne redoutent aucun essai, appellent toutes les tentatives, affrontent volontiers toutes les expériences. Le mieux auquel ils prétendent leur fait aisé-

ment méconnaître ou dédaigner les avantages de ce qu'ils possèdent, c'est un enjeu que toujours ils hasardent facilement et même légèrement; nous ne vivons point dans un âge où cette assertion puisse être traitée de chimérique. D'autres au contraire, plus frappés des dangers et des maux qui surgissent trop souvent à la suite des grandes perturbations politiques, ne perdant jamais la mémoire des malheurs dont l'histoire, en des cas pareils, a retracé le tableau, ayant recueilli, pour principal fruit de leurs études, que ce mieux tant demandé, s'il n'est recherché avec une certaine mesure de prudence et même de réserve, peut conduire à une dégradation sensible de l'état plus ou moins satisfaisant dont on jouit, s'appliquent par-dessus tout à défendre cet état contre des agressions où ils ne sauraient s'empêcher de voir une grande imprudence et parfois même une coupable témérité; ceux-là se disent qu'il faut à tout prix préserver et soutenir cette tente commune, où leurs adversaires même trouvent un abri. Les connaissances qu'il possédait en histoire, et le souvenir des sévères avertissements dont sa jeunesse avait été entourée, auraient peut-être suffi pour entraîner M. Cuvier sur cette ligne d'opinion et de conduite: mais les habitudes de son esprit, et les travaux auxquels il s'était le plus consacré, l'y plaçaient encore d'une manière bien autrement impérieuse. L'étude de la nature, l'admiration continuelle de l'ordre qui se retrouve dans les moindres parties dont elle se compose, de cet ordre qui produit, qui vivifie, qui conserve tout, lui avait inspiré le besoin de retrouver toujours le même principe dans l'organisation politique et sociale, de l'y soigner, de l'y défendre; et comme les gouvernements sont partout les gardiens naturels de l'ordre, ils étaient par cela seul l'objet de son intérêt particulier. Rappellerai-je que les mêmes dispositions en faveur des gouvernements établis étaient nées de causes semblables dans l'un des esprits les plus éminents de notre âge? L'illustre auteur de la *Mécanique céleste* les avait puisés dans l'étude des lois qui règlent et maintiennent le mouvement des astres, comme M. Cuvier dans la recherche et l'observation de celles qui président à l'organisation des êtres. Cette explication

de ses vues et de sa conduite politique a été, si je suis bien informé, plusieurs fois donnée par M. de Laplace lui-même, et notamment à l'un des hommes qui se partagent aujourd'hui l'empire de la science, et que la chambre des pairs, depuis quelques jours, se félicite de compter parmi ses membres.

Ne nous plaignons pas, au reste, si cette inclination se rencontre quelquefois dans des esprits supérieurs; ce n'est pas sur cette pente que la foule est entraînée: et il pourrait être bon qu'elle fût quelquefois avertie par de puissants exemples qu'on y peut mettre le pied sans déchoir d'aucun rang, sans rien perdre de ses droits à l'estime et même à la reconnaissance de ses concitoyens. On ne croira pas, sans-doute, que M. Cuvier, poussé par les motifs et l'instinct que je viens de dire, à protéger et défendre l'action des gouvernements sous lesquels il jouissait de la protection des lois, fût pour cela l'ennemi des utiles et progressives améliorations sans lesquelles nulle institution ne se soutient et ne se conserve dignement: il voulait seulement qu'elles fussent le produit d'une observation patiente et éclairée; il ne les voulait point improvisées avec l'emportement des passions; il les désirait, il les appelait, mais méditées, mais discutées avec calme, après une étude approfondie des principes, et après une consciencieuse recherche des besoins véritables. Est-il nécessaire de dire à quel point cette disposition, jointe à tant de connaissances variées et approfondies, à une si longue habitude dans le maniement des affaires administratives, l'aurait rendu précieux dans le rang qui lui avait été récemment assigné à la chambre des pairs. Sa place y était marquée à la suite des noms illustres que jai rappelés en commençant; et il était impossible que le sien ne s'offrît point à la pensée du prince éclairé qui fit tomber sur lui un de ses choix, lorsque, occupé du soin de remplir une partie des vides qui se laissaient apercevoir dans cette enceinte, il rechercha les noms les plus capables de conserver à l'institution de la pairie la force et le lustre dont elle ne saurait être privée, sans que l'État tout entier ne soit frappé dans une de ses bases. M. Cuvier avait

été particulièrement sensible à l'honneur qu'il venait de recevoir ; il le considérait comme la plus flatteuse récompense pour tant de travaux accomplis, pour tant de services rendus; et en même temps il jouissait vivement du bonheur de se trouver dans une position qui lui donnerait le droit de s'exprimer sans nulle gêne, sans nul détour, en tant d'occasions où il faut, pour que la parole même la plus digne attire l'attention qui lui est due, qu'elle parte d'un lieu qui commande cette attention, qu'elle soit prononcée sur un théâtre où sa valeur s'accroît du respect qui ne saurait être refusé à une grande et fondamentale institution. J'ajouterai que si nulle discussion publique, en quelque endroit que la scène en fût établie, n'était au-dessus de ses moyens et de ses forces, n'avait le droit de l'étonner, celle qui a lieu habituellement dans la chambre des pairs lui offrait des avantages auxquels il devait mettre beaucoup de prix. Il était assuré d'y rencontrer toujours la mesure, le calme, l'aménité qui sont si favorables au développement d'une sage et lumineuse controverse, où les raisons sont exposées et écoutées, de part et d'autre, avec le sens rassis qui appartient à des hommes dont toutes les vues sont tournées vers la recherche du bien public, et qui tous ont la douce habitude d'honorer réciproquement la pureté de leurs intentions. M. Cuvier, sur cette arène si paisible, allait retrouver dans les débats parlementaires le ton, les formes, et presque la méthode qui lui étaient familiers dans les débats scientifiques, et il n'y aurait pas apporté de moindres lumières. Membre de plusieurs commissions durant le si petit nombre de jours qu'il a passés à la chambre des pairs, ses collègues peuvent témoigner de son assiduité, et de la scrupuleuse attention avec laquelle il a suivi les affaires dont elles eurent à s'occuper. Il ne nous reste de sa participation à ces travaux qu'un rapport sur un projet de loi relatif aux céréales: le temps pressait, et ce rapport fut fait, je crois, du jour au lendemain. On sait combien la matière est ardue et délicate; et le peu d'heures que je viens de dire lui suffirent cependant pour produire un exposé parfaitement exact et suffisamment étendu des faits qui la dominent, des principes généraux qui

la doivent régir, de la législation qui lui a été appliquée depuis un certain nombre d'années, et enfin des considérations qui militaient en faveur de la mesure proposée, et que la chambre a adoptée. Il eût été difficile de faire mieux, même avec beaucoup plus de temps. Grâce à ce travail, qui lui fut si léger, quelque chose de lui se retrouvera dans les collections de la chambre des pairs.

Vous voyez que me voilà bien rapproché du triste but auquel je dois vous conduire; je ne puis cependant me résoudre à l'atteindre avant d'avoir tenté quelques efforts pour vous faire un peu connaître dans sa vie privée l'homme illustre dont je ne vous ai exposé que la vie savante et politique, pour vous le montrer dans cet intérieur, où tant de qualités aimables et attachantes venaient tempérer ce qu'aurait eu de trop imposant, pour ceux qui l'approchaient même familièrement, la pensée qu'ils se trouvaient en présence d'une aussi vaste capacité, d'une science aussi universelle. N'a-t-il pas dit lui-même, en parlant de l'intérêt avec lequel se font lire les éloges de Fontenelle et de Condorcet: „Ce ne sont pas les extraits toujours „insuffisants des ouvrages si connus d'ailleurs de tant d'hom- „mes célèbres, ce ne sont point les indications presque tou- „jours incomplètes de leurs découvertes, mais c'est la con- „naissance intime de leur individualité, c'est le plaisir d'être „admis pour ainsi dire dans leur société, de contempler de „près leurs qualités, leurs vertus, leurs défauts même, qui font „de ces éloges une des lectures les plus attachantes et les „plus utiles.“ Ce peu de lignes me trace un devoir que je dois essayer d'accomplir, quelque assuré que je sois de rester à une prodigieuse distance des modèles qu'il cite, et des exemples qu'il a lui-même donnés. Voyons-le donc dans ce Jardin des Plantes, où il était établi et fixé depuis près de quarante années, auquel il avait pour ainsi dire attaché son existence, à deux pas de ce Muséum d'histoire naturelle, auquel il portait un véritable amour, et qu'il a tant enrichi; touchant au Cabinet d'anatomie comparée, dont il était le créateur; au centre de cet établissement unique dans le monde, où l'homme le plus

instruit, et celui qui est le plus désireux d'apprendre, pourraient également passer leur vie, entourés des jouissances, des secours et des leçons qu'ils poursuivent avec une ardeur pareille; au milieu de cette suite de bibliothèques rangées dans un ordre admirable et si bien combiné pour faciliter les recherches que nécessitait la prodigieuse diversité de ses occupations; dans ce grand cabinet où pendant tant d'années ont passé, se sont rencontrés, le samedi de chaque semaine, non-seulement les hommes dont les travaux ont illustré la France, mais presque tous ceux que l'Europe a possédés au même titre dans ce même espace de temps, et tous ceux encore qui, voyageurs répandus sur la surface du monde, arrivant de l'Inde ou des bords de l'Ohio, des rives de l'Amazone, de la Nouvelle-Hollande, ou des mers glaciales, n'ont jamais manqué, pour peu qu'ils aient traversé notre capitale, de visiter le grand naturaliste avec lequel pour la plupart ils étaient déjà en correspondance.

Quelle réunion, quelle hospitalité que celle où les jouissances intellectuelles, données, transmises, échangées si largement, forment, entre tant de gens heureux de se voir, de se parler, de s'entendre, et dignes de s'apprécier, un lien que chacun se plaît à resserrer! Et dans ce concours presque sans exemple de vieilles et de jeunes célébrités, de maîtres et de disciples, arrivant, se rejoignant de tous les coins de la terre, combien la place de M. Cuvier était belle et simplement occupée! Son air grave sans sévérité, son obligeante attention à écouter même ceux qui se seraient le plus volontiers bornés à l'entendre, cette incroyable variété de savoir, qui non-seulement lui permettait de prendre part aux conversations les plus diverses, mais qui lui fournissait les moyens d'y porter presque toujours, sur quelque sujet que ce fût, le tribut d'un aperçu nouveau, quand ce n'était pas celui d'une connaissance scrupuleusement approfondie; car il n'a jamais rien su que bien, et que n'a-t-il pas su? voilà ce que tous nous avons eu sous les yeux, jusqu'au moment fatal qui a tranché le cours d'une si utile, d'une si brillante existence. Mais cette partie de la vie intérieure de M. Cuvier tient encore un peu de la

vie publique: pénétrons plus avant dans ses habitudes intimes et familières. Admirons d'abord l'égalité de son humeur, l'absence de toute exigence dans ses rapports sociaux, de quelque nature qu'ils fussent; cette douceur enfin de commerce qu'ont pu constamment apprécier ceux qui l'entouraient, et qu'ils ont généralement attribuée à un trait fort remarquable et caractéristique de son esprit, l'absence de toute vanité: éloge si précieux, et qui se peut bien rarement accorder sans restriction. Ajoutons que non-seulement il ne connut jamais le sentiment de la haine pour personne, mais que les contradictions qu'il a éprouvées dans sa carrière scientifique et administrative n'avaient laissé dans son ame aucune amertume pour ses adversaires: en général, il croyait que l'ignorance fait plus de mal qu'aucune des passions des hommes; il avait coutume de dire de ceux dont il réprouvait le plus les paroles ou les actes, surtout en matière politique: *Ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Généreux et charitable, il ne sut jamais repousser la demande d'un secours pécuniaire, et cela dès le commencement de sa carrière, lorsque sa position, loin d'être aisée, lui prescrivait une grande économie. Cet homme enfin, dont le temps était si précieux, que réclamaient tant de fonctions diverses, n'a jamais refusé de recevoir, à l'instant même, les personnes qui avaient à l'entretenir de leurs affaires. „Quand on demeure, disait-il, au Jardin des Plantes, si loin des solliciteurs, on n'a pas le droit de fermer sa porte.“ Tel était d'ailleurs l'arrangement de sa vie, et les heures y étaient si parfaitement distribuées, sans qu'une seule minute en fût jamais perdue, qu'il a trouvé dans cette distribution le moyen de suffire à tout, même au plaisir de fréquenter les sociétés dont l'habitude lui était douce, et à l'obligation qu'il s'était imposée de beaucoup de devoirs que l'usage seul commande, et qu'on lui eût aisément pardonné de négliger. S'établissant pour chacun de ses travaux dans la pièce de sa bibliothèque où devaient se trouver, sous sa main, les ouvrages dont il pourrait avoir besoin, lisant, écrivant même dans la voiture qui le transportait, rentrait-il de

quelqu'une de ses courses, d'un conseil ou d'une académie, il traversait toujours l'appartement où se tenait sa famille, et après quelques paroles d'obligeance et d'amitié, courait au plus vite s'enfermer dans le cabinet qui le devait recevoir, suivant l'occupation qu'il avait en vue : il n'en sortait que sur l'avertissement que l'heure du dîner était venue, et n'entrait presque jamais sans tenir à la main le livre où il achevait, soit la page, soit l'article commencé. Peu d'instants après le repas, il retournait dans ce cabinet, et si rien ne l'appelait au-dehors, y demeurait jusqu'à onze heures. Il se rendait alors dans l'appartement de madame Cuvier, où on lui faisait pendant une heure cette lecture que j'ai déjà indiquée de quelques ouvrages de littérature grave ou légère, ancienne ou moderne. Ce délassement était un de ceux qu'il prisait le plus, qui le reposait le mieux des travaux et des affaires qui l'avaient occupé dans la journée. Durant la dernière année de sa vie, il s'est fait relire presque toutes les œuvres de Cicéron. Qu'a-t-il donc pu manquer à un tel homme pour se trouver aussi heureux qu'on le puisse être au monde ? Ses plus grandes peines, hélas! sont sorties de ce qui aurait dû faire son plus grand bonheur. Jouissant des douceurs de l'union la mieux assortie, et où il avait rencontré dans une digne compagne toutes les qualités qui répondaient le mieux à son esprit et à son cœur, il fut père quatre fois, et aima avec une vive tendresse ses quatre enfants, qui lui furent successivement ravis.

Nous avons été témoin de ses douleurs et de ses angoisses pendant la maladie de celui qu'il a perdu le dernier, nous l'avons vu sous le coup de cet affreux malheur. C'était une fille charmante, parée de tous les dons que la nature peut accorder, digne enfin de lui et de sa mère; elle était au moment de contracter des liens où tout lui présageait un avenir de félicité, et elle fut enlevée par une des plus terribles invasions qui se soient jamais vues, d'une maladie de poitrine. Deux jours après, je pénétrai dans la galerie où M. Cuvier était retiré, et le spectacle que j'y vis fut un des plus imposants auxquels puisse jamais assister un homme qui n'est pas hors

d'état de comprendre et d'admirer les scènes où la nature humaine se révèle et se manifeste avec toute l'énergie dont elle est capable. Il avait sur la figure les signes de la plus profonde douleur qu'un père soit en état d'éprouver, de celle par conséquent qui atteint au dernier terme des facultés humaines; elle le poignait, elle le déchirait cette douleur, et il était venu chercher dans un grand travail, dans le plus appliquant de ceux qu'il pouvait s'imposer, le moyen de surmonter l'abattement où il se sentait tomber. Il m'en fit l'aveu. Je crois le voir encore au fond de cette belle galerie, entouré des monuments de l'esprit humain et des merveilles de la nature, fuyant l'image de sa fille chérie, et demandant obstinément à la science non de le consoler, mais de l'absorber. Pascal n'avait entrepris de vaincre par une forte application que la douleur physique; et j'avais sous les yeux le spectacle du plus rude combat qui se puisse jamais livrer entre le cœur et le génie de l'homme, entre le puissant vouloir de l'un et les souffrances les plus profondes que l'autre soit appelé à subir. M. Cuvier n'a jamais été consolé, mais il s'est maintenu en état de continuer avec une égale vigueur d'esprit et de talent les diverses entreprises auxquelles il ne fallait point que sa vie cessât d'être employée. Il ne s'est pas consolé, parce qu'il y a des plaies qui ne sauraient se fermer; et cependant il n'a point été privé des soins les plus assidus et les meilleurs qui se puissent concevoir, après ceux dont la source venait d'être tarie pour lui. Il serait même impossible de ne pas user encore du mot de filial, quand on éprouve le besoin de rappeler, d'honorer et de caractériser cet autre dévouement dont tout le monde a été témoin, qui avait su s'associer avec une persévérance si adroite, si intelligente, à toutes les habitudes de sa vie, et qui, jusqu'à sa dernière heure, n'a pas cessé de l'entourer des témoignages d'une affection aussi tendre qu'elle était ingénieuse et secourable.*)

*) La personne que ce passage désigne est mademoiselle Duvaucel, née d'un premier mariage de madame Cuvier.

Nous y touchons enfin, à ce fatal moment que je viens de rappeler à votre pensée. Le fléau qui planait sur notre grande cité, et qui faisait tant de victimes, n'avait interrompu aucun des travaux de M. Cuvier: on pourrait même croire qu'il y avait puisé le motif d'un redoublement d'activité, car il se trouve avoir écrit, depuis le moment de sa première invasion, près de deux volumes de son *Anatomie comparée*, qu'il voulait, je l'ai déjà dit, refondre en entier. Aurait-il regardé une si grande calamité comme un avertissement de terminer promptement toutes les entreprises commencées?

Le mardi 8 du mois de mai, il rouvrit, au Collège de France, le cours que depuis trois ans il avait commencé et poursuivi avec tant de succès sur l'histoire des sciences naturelles. Les assistants à cette dernière leçon d'un si grand maître, en ont conservé une impression qui ne pourrait être bien rendue que par quelqu'un de ceux qui l'ont ressentie, et dont je ne saurais être qu'un écho très-affaibli. Il s'était rarement élevé à une aussi grande hauteur; mais on fut surtout frappé des dernières phrases qu'il prononça, pour indiquer comment il se proposait d'envisager la situation actuelle de l'étude de la création, étude sublime qui doit, en l'éclairant, en la fortifiant, préserver et défendre l'intelligence humaine de la chétive habitude de n'envisager, de ne comprendre les choses qu'une à une, ou de les méconnaître en essayant de les assujettir à d'étroits systèmes; qui doit enfin la ramener sans-cesse vers cette intelligence suprême qui domine, éclaire et vivifie toutes choses, qui révèle tout, et que tout révèle.

Il y eut dans cette partie de la leçon un calme, une justesse de perception, une révélation franche de la vue intime et complète de celui qui la donnait, une profondeur enfin d'où sortait, pour tous les auditeurs, un rapprochement inévitable avec le livre qui parle de la création à tout le genre humain. Le rapport ne paraissait nullement cherché; il ne se trouvait pas dans les termes, mais dans les idées; et tout respirait, dans la franche exposition qui en était offerte, le sentiment de l'omnipotence d'une cause suprême et d'une sagesse infinie. On

se voyait au moment de toucher, par l'examen du monde visible, au monde invisible; et l'examen de la créature évoquait la présence du créateur. Enfin tombèrent ces mots où il serait difficile de ne pas entrevoir un pressentiment. „Voilà, mes-„sieurs, quel sera l'objet de nos investigations, si le temps, „mes forces et ma santé me permettent de les continuer et de „les finir avec vous.“ Ou je me trompe beaucoup, ou cette scène, qui termina la vie enseignante de M. Cuvier, est empreinte d'une remarquable beauté.

Qui ne serait profondément ému de ce dernier accent d'une intelligence aussi pure, dégagée des vanités, des intérêts et des systèmes? qui pourrait rester insensible et froid devant ce dernier regard jeté sur la création, et qui en déchire un moment les voiles? qui pourrait résister à cette claire vue de la science révélant la sagesse éternelle? Que cela est grand, touchant, prophétique! Si près de comparaître devant le tribunal suprême, quelle conviction pouvait-il exprimer, quelles paroles aurait-il pu prononcer, le docte professeur, qui dussent lui préparer plus dignement les voies! Il fut, à l'issue de cette séance, atteint des premiers symptômes de la maladie qui devait, en moins de huit jours, le conduire au tombeau. Ils ne l'empêchèrent pas de présider encore le lendemain le comité de l'intérieur. Mais bientôt une paralysie, dont les cas se présentent fort rarement, s'empara successivement en lui de ceux des nerfs qui, dans l'organisation du corps humain, sont destinés à opérer les mouvements que commande la volonté; elle respecta ceux dans lesquels repose la sensibilité: ainsi les membres atteints devinrent bientôt complètement inertes, et cependant restèrent sensibles. M. Cuvier avait, fort peu de temps auparavant, lu à l'Académie des sciences un Mémoire envoyé par un anatomiste italien, sur l'existence de cette affection peu connue du système nerveux. On peut croire que les excès de travail auxquels il s'était livré dans les derniers temps contribuèrent à la développer en lui. Tous les secours de l'art, qui lui furent prodigués par les hommes les plus habiles, restèrent impuissants; et bientôt il n'y eut plus moyen pour

personne, pas même pour lui, et pour lui peut-être moins que pour tout autre, de se faire illusion sur la nécessité de sa fin très-prochaine.

Tout le monde sait avec quel courage, avec quelle sérénité il la vit s'approcher. Les soins dont il fut entouré, et qui ne se relâchèrent pas une minute, le touchaient profondément, et il ne cessait de témoigner combien il y était sensible; mais ils ne pouvaient relever sa confiance, et ils n'amollissaient point son courage. Il se laissa approcher, jusqu'à son dernier moment, par tous ceux dont les rapports avec lui avaient eu quelque intimité, et c'est ainsi que je me suis trouvé un des derniers témoins de son existence. Quatre heures avant sa mort j'étais dans ce mémorable cabinet où les plus belles heures de sa vie se sont écoulées, et où je l'ai montré environné de tant d'hommages, jouissant de tant de succès si purs, si mérités; il s'y était fait transporter, et voulait sans-doute que son dernier soupir y fût exhalé. Sa figure était calme, reposée, et jamais sa noble et puissante tête ne me parut plus belle et plus digne d'être admiré: aucune altération trop sensible, trop douloureuse à observer, ne s'y faisait encore apercevoir; seulement un peu d'affaissement et quelque peine à la soutenir. Je tenais sa main qu'il m'avait tendue, en me disant d'une voix difficilement articulée, car le larynx avait été une des premières parties attaquées: „Vous le voyez, il y a loin de l'homme du mardi (nous nous „étions rencontrés ce jour-là) à l'homme du dimanche: et „tant de choses cependant qui me restaient à faire, trois „ouvrages importants à mettre au jour, les matériaux préparés, „tout était disposé dans ma tête, il ne me restait plus qu'à „écrire.“ Comme je m'efforçais de trouver quelques mots pour lui exprimer l'intérêt général dont il était l'objet: „J'aime à „le croire, reprit-il; il y a long-temps que je travaille à m'en „rendre digne.“ On voit que ses dernières pensées furent encore tournées vers l'avenir et la gloire; noble besoin d'immortalité, précieux instinct de celle qu'il est allé chercher. A neuf heures du soir de ce dimanche 13 mai, il avait cessé de vivre, n'étant âgé que de soixante-deux ans, et appartenant à une famille de centenaires.

Dirai-je maintenant le deuil si profond dont fut aussitôt enveloppé ce vaste sanctuaire de la science, au sein duquel sa dépouille mortelle reposait encore? Dirai-je ces funérailles où ni la préoccupation du mal affreux dont les ravages allaient toujours croissant, ni le danger d'affronter, en une telle circonstance, l'intempérie du jour qui les vit s'accomplir, ne purent empêcher dans tous les rangs, dans toutes les classes, cet immense concours de tant de citoyens que nous avons vus à la suite de son cercueil, et se faisant un devoir de porter jusqu'à sa tombe leur dernier hommage? Mais le plus éclatant de ceux qui lui étaient réservés n'est-il pas sorti du vide qui s'est fait aussitôt sentir partout où il remplissait une fonction? J'honore comme je le dois les mérites incontestés de ceux qui ont été appelés à lui succéder dans les différentes places qu'il occupait, et dont le nombre a trop souvent effarouché des esprits impatients de toutes les exceptions, même les mieux justifiées. Eh bien! je veux supposer que ces places aujourd'hui sont toutes remises au concours: M. Cuvier reparaît, et qui peut douter qu'elles ne lui soient toutes à l'instant rendues par acclamation? Mais cette acclamation, n'y reconnaissez-vous pas l'infaillible voix de la postérité, qui déjà se fait entendre? Je lui laisse avec confiance le soin d'achever ce que j'ai si faiblement commencé, heureux si votre attention a pu me suivre jusqu'ici sans trop de fatigue, et si vous ne m'avez trouvé trop au-dessous de la mission que je me suis donnée!

PASQUIER.

DIX HEURES AU CHATEAU DE HAM.

La reconnaissance me fit visiter les ermites Jouy et Jay, prisonniers à Sainte-Pélagie; MM. Béranger et Cauchois-Lemaire à la Force; M. de Genoude et mon ami Marrast à la Détention politique; M. de Châteaubriand à la Préfecture de police; le même sentiment m'a conduit au château de Ham.

M. le comte de Peyronnet, du fond de sa prison, était venu donner plus d'une fois, au *Livre des Cent-et-Un*, l'appui de son nom et de son talent. J'étais impatient de lui faire connaître combien j'étais sensible à tant de bonté; mais il fallait parvenir jusqu'à lui, et les châteaux forts sont moins accessibles que les palais.

J'avais besoin pour cela d'une permission de M. le ministre de l'intérieur, et d'une autre du ministre de la guerre. Il est vrai que cela s'obtient un peu plus vite qu'un passeport à la Préfecture de police. Muni de ces deux pièces indispensables, j'arrivai sans encombre jusqu'à la descente de la diligence, où je trouvai un gendarme qui me demanda mon passeport. Après l'avoir examiné, il m'indiqua la rue Tournoyante, où demeure madame de Perpigna, sœur de M. de Peyronnet, chez laquelle je devais descendre, d'après ses instructions. Je trouvai cette dame, qui faisait jadis les honneurs des salons de la chancellerie, reléguée dans une petite maison picarde, propre et

modeste, où elle vit presque aussi prisonnière que son frère, mais où le malheur n'a altéré en elle ni la vivacité d'une physionomie heureuse et spirituelle, ni le charme d'une douce gaîté, capables de rendre la prison tolérable à qui n'en doit jamais sortir.

Je n'avais pas encore satisfait à toutes les formalités; je devais me présenter chez le commissaire de police, qui me reçut avec prévenances, et que je reconnus pour l'avoir rencontré à Paris; il visa ma permission, et je partis pour le château.

En traversant une place, on me montra l'appartement habité par madame de Guernon-Ranville. J'arrivai bientôt à l'esplanade, où je vis une belle famille qui se dirigeait, ainsi que moi, vers le château: c'était la princesse de Polignac et ses enfants.

Après avoir franchi deux enceintes, et passé sur deux pontslevis, on arrive à une lourde porte à jour, dont un factionnaire tient toujours la clef dans sa main. Il me dit: *Faites-vous reconnaître au concierge.* M. Renard, qui est un ancien sous-officier décoré depuis plus de vingt ans, me servit de guide jusque chez le commandant, M. Delpire.

Cet officier, qui sait allier à tout ce qu'un devoir rigoureux lui impose de précautions les égards que l'on doit au malheur, s'occupait de peinture dans un cabinet ressemblant plutôt à l'atelier d'un de nos artistes qu'à la chambre d'un officier d'artillerie; au milieu d'une foule de tableaux de genre, je remarquai surtout celui qui était sur son chevalet. Il représentait le château de Montferrand, domaine de M. de Peyronnet. Je supposai que ce travail avait pour objet quelque surprise agréable, que le digne commandant ménageait à son prisonnier; et cette idée me toucha profondément. C'est ainsi que je concevais, dans un officier français, l'exercice d'une fonction austère.

Nos permissions visées, nous retrouvâmes M. Renard, qui nous conduisit à la prison. Une grosse porte nous fut ouverte par un concierge qui habite l'intérieur, et nous remîmes ces permissions à un inspecteur qui les garda jusqu'à l'heure de notre sortie.

J'avoue que ce n'était pas sans émotion que j'entendis fermer sur moi la troisième porte qui me séparait de l'extérieur. Il en restait une seule à ouvrir, c'était celle de M. de Peyronnet. J'allais voir une des plus grandes infortunes de notre temps.

Le prisonnier me reçut avec bienveillance et bonté. Je le trouvai au milieu de ses travaux, seul avec son aimable et spirituel ami, M. Jules de Rességuier, qui mit à l'instant, pour abréger les embarras d'une première entrevue, toute la grâce et l'affection qu'il m'avait témoignées comme homme de lettres. M. de Peyronnet me dit aussitôt en venant à moi: „Nous nous „connaissons depuis long-temps, monsieur, sans nous être jamais „vus; mais c'était à la chancellerie qu'il fallait venir me voir, „et non ici.“ Ce furent ses premières paroles que je suis sûr de ne pas altérer. Il n'en saurait être de même pour le reste d'une conversation revêtue de toutes les grâces de la politesse, et brillante de toute la vivacité de l'esprit. Rien ne m'y frappa davantage cependant que l'expression d'une philosophie douce et bienveillante, qui n'était pas sans gaîté.

Le cabinet de travail où je trouvai M. de Peyronnet est orné de quatre petits corps de bibliothèque où sont rangés tous les historiens français, beaucoup de livres de jurisprudence, et d'autres ouvrages propres à des études sérieuses. Les *Chroniques de Froissard* et les *Mémoires sur l'Histoire de France* sont les seuls livres que contienne sa chambre à coucher. Ce cabinet, auquel je reviens, est meublé avec une grande simplicité. Une large table couverte d'un tapis vert, et un grand fauteuil à la Voltaire, sont les principaux meubles de l'appartement. Une pendule et une glace ornent la cheminée, au-dessus de laquelle on lit cette devise écrite de la main de M. de Peyronnet, singulièrement caractéristique aujourd'hui, dans la position d'un malheureux prisonnier: Moult me tarde. Les croisées sont garnies de caisses remplies de fleurs, sans-doute pour en cacher les grilles.

Quatre portraits de famille sont suspendus devant l'habitant solitaire de ce séjour, les portraits de ses enfants, M. le vicomte de Peyronnet, mort il y a cinq ans, avocat-général à la

Cour royale de Paris, et madame la marquise Dalon, que je reconnus pour l'avoir vue une saison aux eaux dont elle faisait les beaux jours, et pour y avoir dansé plusieurs fois avec elle; puis madame de Lavilléon, et M. Jules de Peyronnet, qui ont du moins survécu aux autres pour alléger le deuil et l'infortune de leur père, et qui sont, comme l'a dit M. de Peyronnet, d'une manière si touchante, *ce qui lui reste de ses enfants.*

J'avais rencontré M. de Peyronnet, le dimanche 25 juillet 1830, allant à Saint-Cloud. Je le trouvai moins changé que je ne l'aurais pensé, aux cruels revers qu'il a éprouvés depuis. Ses habitudes sont très-régulières; il se lève de bonne heure, se rase tous les matins, lit ses journaux, et travaille jusqu'à midi; les visiteurs sont reçus ensuite jusqu'à cinq heures. L'affaiblissement de sa vue ne lui permet pas de travailler le soir. M. de Peyronnet est toujours mis avec une extrême propreté, chaussé avec élégance, et portant habituellement autour du corps, par-dessus son pantalon, une ceinture que son fils Jules lui a rapportée d'Alger. Son déjeuner se compose d'une simple tasse de café qu'il fait lui-même; il dîne chaque jour à cinq heures et demie. Il me disait que c'était sans appétit. Il est vrai que la solitude et l'inaction n'en donnent guère.

On me demandera sans-doute quelques renseignements sur la situation des autres prisonniers. MM. de Chantelauze et de Guernon-Ranville occupent le rez-de-chaussée; MM. de Polignac et de Peyronnet le premier étage. La disposition de tous les appartements est la même. Placés sur une ligne parallèle, et composés chacun d'un cabinet de travail et d'une chambre à coucher, ils sont séparés par un corridor dont la porte, ouverte pendant le jour, permet aux prisonniers accès dans la salle à manger et sur la plate-forme du château. Le soir cette porte se ferme et toute communication avec une autre partie du corps de logis, se trouve ainsi suspendue jusqu'au lendemain matin. Les quatre ministres captifs diffèrent beaucoup entre eux dans leurs habitudes. M. de Chantelauze paraît le plus abattu. Il est vrai qu'il est le plus à plaindre peut-être, car il est tout-à-fait seul neuf mois de l'année. Il ne voit que durant trois mois un

généreux frère qui sacrifie le soin de ses intérêts, la douceur de ses affections privées, sa fortune, et sa famille, au devoir de lui apporter de tendres consolations. Pendant le reste du temps, M. de Chantelauze semble dégagé de toute idée terrestre, et livré à une profonde méditation dans laquelle il oublie le plus souvent jusqu'au soin de se vêtir. M. de Guernon, plus positif, et que la réminiscence de quelques anciennes études rendait plus propre à subir la rigueur de ce triste genre de vie, dans lequel le savant peut se refaire un monde, partage ses jours entre les sciences physiques et les sciences mathématiques. Il passe auprès de la machine-pneumatique toutes les heures qu'il n'emploie pas à résoudre des questions d'algèbre; mais le plus souvent, debout devant un grand tableau noir, chargé de lignes tracées à la craie, les habits en désordre, et le visage à demi-couvert d'une barbe épaisse que le rasoir n'a pas touchée depuis son entrée en prison, il serait facile de le prendre, à son costume et à sa préoccupation, pour Galilée cherchant la solution de son problême.

M. de Polignac, au contraire, n'est changé en rien. C'est là, comme à Paris, l'homme aux mœurs élégantes, et à la vie fashionable. C'est lui, calme, résigné, presque insouciant, par philosophie ou par piété, ou par piété et par philosophie; ne s'ennuyant guère plus qu'à une loge d'avant-scène de l'Opéra; poli, riant, aimable, et surtout grand seigneur; mais il peut voir au moins sa femme et ses enfants, pour lesquels il n'est pas mort comme pour la société. De sa famille il s'est refait une patrie, et de son éternelle prison un château. Ses occupations consistent à dessiner et à faire de la musique.

M. de Polignac s'habille toujours avec un soin extrême; et lorsqu'il va prendre l'air à la promenade commune, sur une plate-forme de soixante à quatre-vingts pieds de longueur, qui n'est large que de cinq, à le voir vêtu comme il est, vous le prendriez pour un des dandys les plus recherchés de Londres, qui s'amuse à visiter une forteresse avant d'aller dans le monde. Il sort à sept heures du matin, quelque temps qu'il fasse; et, soit pour entretenir sa santé par un rude exercice, soit pour

déjouer malicieusement la sévère attention de ses gardiens, il fait de cette étrange promenade une course à perdre haleine, où personne ne peut le suivre; plaisanterie innocente, si c'en est une, qui rappelle celle de Henri IV à Mayenne, et qui ne manque pas de goût.

M. de Guernon sort plus tard; M. de Chantelauze, point; M. de Peyronnet, jamais. Pendant vingt-deux mois, M. de Peyronnet n'a pas quitté la chambre. Il veut bien *se promener*, dit-il, mais il ne veut pas qu'*on le promène.* Il prétend qu'on a violé, à son égard, la loi faite l'année dernière, qui donne aux prisonniers d'état une forteresse pour prison, mais qui n'impose pas au condamné, sous le poids de sa peine, la présence assidue d'un témoin importun, et qui ne lui ôte du privilège de sa locomotion que ce qui lui en a été enlevé par un jugement. Il prétend qu'on n'a pas plus le droit d'accompagner le détenu dans sa promenade, que de s'asseoir à son foyer, ou de coucher dans son lit. Il prétend surtout que c'est une chose absurde de lui imposer des heures, et de lui dire: Sors maintenant, quoiqu'il pleuve et que tu travailles; plus tard, quand le temps sera beau et que tu n'auras rien à faire, eh bien, tu ne sortiras point.

Les prisonniers déjeunent chacun de leur côté, mais ils dînent ensemble, si ce n'est M. de Peyronnet, à qui l'on apporte à manger de la rue Tournoyante.

M. de Polignac qu'une ancienne captivité de onze ans, à la suite d'un jugement qui le condamnait à deux ans de détention, avait accoutumé de vieille date à l'ordinaire de la prison, s'y est remis sans effort. Par humilité ou par goût, il laisse son cuisinier oisif, le même qu'il avait à l'hôtel des Affaires Étrangères, et vit comme on vit au château de Ham. La table de M. de Peyronnet n'est ni plus ni moins simple. Elle ne diffère de l'autre que par son expresse et absolue solitude.

La salle à manger des ministres se transforme chaque dimanche en chapelle où tous les quatre entendent une messe à laquelle sont admis seulement le commandant Delpire, et l'enfant qui la sert.

Le château est occupé par deux compagnies d'élite et une compagnie d'artillerie, formant à-peu-près quatre cents hommes en tout. Les ponts-levis sont dressés après huit heures du soir. Au reste, la forteresse est sur le même pied que les places de guerre.

M. de Peyronnet semble s'être imposé l'obligation de ne rien demander. Il a été, l'an passé, pendant quatre mois et demi, malade d'une sciatique qui ne lui permettait d'aller de son fauteuil à son lit qu'à travers un chemin qu'il s'était formé avec ses chaises. Il n'a pas même réclamé alors le secours d'un médecin. Je sais de lui que la plus horrible douleur de sa captivité fut de savoir sa pauvre belle-mère malade, elle qui pendant trente ans avait partagé sa bonne et sa mauvaise fortune. Elle mourut à Ham sans qu'il pût recevoir son dernier adieu et il ne parle de ce regret qu'avec une déchirante émotion.

Ce premier entretien se passa tout entier à parler de ses travaux, et de la division du livre dont il est occupé. Comme je remarquais parmi ses manuscrits un cahier dont l'écriture et le papier paraissaient plus anciens, il m'apprit que c'était un traité sur la peine de mort, qu'il avait composé à Vincennes.

Quand je pensai que ma visite devait toucher à son terme, je fis un mouvement pour me lever; M. de Peyronnet me retint avec les expressions les plus affectueuses: „Vous avez encore „un quart d'heure! me dit-il. C'est peu de chose pour vous, „et c'est beaucoup pour moi.“ Cinq heures sonnèrent, je lui tendis la main: — „Non, non, s'écria-t-il, monsieur Ladvocat! „on s'embrasse en prison.“ Je l'embrassai en me promettant bien d'être le lendemain chez lui, à l'heure précise où il me serait possible d'être reçu.

La petite ville de Ham, que j'eus l'occasion de visiter le lendemain, en allant de nouveau faire viser ma permission chez le commissaire de police, est entourée de fossés et de terrains plus bas que son sol. En sa qualité de ville de guerre, elle a servi de prison, en 1816, au brave maréchal Moncey, pour avoir refusé de juger le maréchal Ney. Elle n'a que trois portes: la porte *Noyon*, la porte de *Saint-Quentin* et la porte de

La Fère. Je me hâtai d'arriver au château que j'étais curieux de voir avant de me rendre auprès de l'illustre prisonnier; il me fallait aussi faire viser une seconde fois ma permission par le commandant Delpire qui me dit: „Vous me croyiez sans-doute „en jugement, monsieur, quand vous êtes parti de Paris, où „tous vos journaux retentissaient de l'évasion du prince de Poli-„gnac?“ Je lui répondis que si la chose avait pu me paraître probable à Paris, elle me semblait impossible à Ham.

Le commandant Delpire est plus prisonnier que les prisonniers eux-mêmes. Inamovible dans sa station militaire, il voulut bien me donner un guide pour me faire connaître le château et la tour du connétable de Saint-Pol. Ce fut M. Renard qui m'accompagna, chargé de deux lanternes, dans cette investigation de voyageur, et je reconnus avec plaisir que la description de la tour faite par M. de Peyronnet, qui ne l'a pas vue, était de la plus grande vérité. Arrivé au sommet, je vis que l'on s'occupait de grands travaux à ajouter aux fortifications du château, et je m'assurai que la plate-forme qui servait de promenade aux prisonniers était élevée de plus de soixante pieds au-dessus du sol. M. Renard me fit remarquer le logement qu'habitait M. de Chaumarais, capitaine de la frégate *la Méduse* qui vint expier dans cette prison le malheur d'avoir perdu son navire avec une partie de l'équipage. On aperçoit de là un corps-de-garde nouvellement construit sur l'autre rive du canal de Picardie, et dont le poste est sans-doute placé en cet endroit dans le but d'observer les promenades des prisonniers.

Midi était à-peine sonné. Je ne perdis pas un moment pour rentrer dans la prison. En abordant M. de Peyronnet, je le trouvai un peu fatigué d'un rhume qui lui était survenu depuis la veille. Je m'étonnai d'un accident qui peut paraître fort extraordinaire, en effet, dans un pareil genre de vie. — „Que „voulez-vous, me dit-il? je sors rarement, comme vous savez; „mais j'ai voulu voir l'opéra nouveau, et je suis rentré un peu „plus tard que de coutume.“ — „Hélas! M. le comte, où prenez-„vous le courage de plaisanter sur de semblables malheurs?“ —

J'avouerai que dans l'espoir de compléter les matériaux que

je rassemble depuis long-temps sur l'histoire contemporaine, j'avais désiré très-vivement de savoir par quelle circonstance M. de Peyronnet était rentré au ministère. Depuis que j'avais pu l'apprécier, l'explication de cette fatalité me devenait plus nécessaire. J'avais besoin de comprendre l'alliance d'une si haute raison avec une si malheureuse imprévoyance. Les renseignements que j'ai recueillis de sa bouche, et qu'il n'a plus aucun motif de céler (car on pense bien qu'autrement ils ne se trouveraient pas ici), seront dépouillés de l'attrait que leur prêtera un jour son langage. Ce sont les notes que je m'empressai de jeter sur mon journal après l'avoir quitté, et que je reproduis ici avec toute leur rudesse primitive. J'aurais craint, en copiant le récit de M. de Peyronnet, d'en altérer la fidélité; et puis, quand on l'a entendu, il faudrait être muni d'une vanité bien robuste pour oser le faire parler.

C'était le marquis de D... qui négociait depuis plusieurs jours son retour aux affaires. La négociation était assez avancée, lorsqu'un matin M. de Polignac se mit plus à découvert qu'il n'avait fait jusque là, et lui annonça des combinaisons dont il n'avait jamais été question antérieurement. Le prince ne put obtenir de lui d'autre promesse que de n'être point hostile à son ministère, dont M. de Peyronnet refusa formellement de faire partie. Il prit congé du prince en lui annonçant que ses malles étaient faites, et qu'il se proposait de passer le temps qui restait jusqu'à la session, à Montferrand, où il se rendait le lendemain avec sa fille. Le prince reprit alors: — „J'oubliais de vous dire, M. le comte, que le roi vous attend à „cinq heures.“ — „Il m'est impossible de me rendre aux „ordres du roi, répondit M. de Peyronnet, puisque l'heure est „passée, et vous jugerez sans-doute que je n'ai pas besoin „d'autre excuse.“ Deux heures après, M. de Peyronnet reçut un billet du prince, exprimant l'abandon positif des combinaisons projetées et, dans la soirée, une lettre du roi qui l'appelait sur-le-champ à Saint-Cloud; il obéit . . . . son sort fut décidé.

Le mouvement de cette conversation nous conduisit aux évènements de juillet. M. de Peyronnet me raconta qu'il était parti de Trianon le 30, avec un gentilhomme de la chambre et dans une voiture de la cour, pour se rendre à Rambouillet; qu'arrivé au château, il n'avait pas même voulu y entrer; qu'il avait continué sa route, seul, en petits souliers et en bas de soie, avec la résolution d'aller jusqu'à Chartres, pour attendre le roi qui devait s'y rendre avec l'armée, selon le bruit général. „Comprenez-vous, me dit-il, quelles angoisses ont dû „m'assaillir, lorsque je me trouvai seul, au milieu de la nuit, „assis sous un arbre et livré aux réflexions les plus déchi„rantes.“ — Sans-doute, je comprenais les sentiments pénibles qui avaient dû oppresser ce voyageur, errant la nuit, un bâton à la main; lui, cinq jours auparavant, le ministre le plus habile d'un des rois les plus puissants de l'Europe! — „Ce n'est „pas seulement cela, continua-t-il en répondant à ma pensée „avec un léger sourire; c'est qu'un peu distrait, comme vous „pouvez croire, je m'étais trompé de chemin, et qu'après deux „lieues et demie de trajets inutiles, je me retrouvai au point „du jour à la hauteur de Maintenon, où je sentis la nécessité „de me reposer un instant, en attendant des nouvelles de l'ar„mée. A la suite d'une longue attente, illusion ou sommeil, je „fus quelquefois frappé d'un bruit lointain de fanfares qui s'é„vanouissait ou se renouvelait par degrés, ce que j'attribuais „aux inégalités de la route; ce bruit ne tarda pas à m'échap„per tout-à-fait, avec l'avant-garde qu'il m'avait annoncée. Je „repris alors mon bâton et mon chemin pour arriver de bonne „heure à la préfecture de Chartres.“ Le préfet était parti: une émeute avait renversé le drapeau blanc. La monarchie de Charles X était morte à Chartres comme à Paris.

C'était là cependant l'espérance qui l'avait soutenu. „Un pas, un pas encore, me répétait-il, et je serais tombé!...“ M. de Peyronnet s'adresse au premier venu dans cet hôtel presque désert, où il s'était flatté de trouver un ami...... „J'étais venu, dit-il, dans l'espoir que le préfet, que je con„nais beaucoup, serait encore ici, et j'apprends qu'il est parti;

„par grâce, du pain, de l'eau, un endroit où me coucher, car „je meurs de besoin et d'accablement.“ Trois verres d'eau à la glace étaient tout ce qu'il avait pris depuis deux jours. On le secourt sans le connaître: on lui apporte du pain, des fraises, un peu de vin. On lave ses pieds ensanglantés, on le couche. Cet homme qu'un roi avait imploré quelques mois auparavant est à la merci de la charité d'un domestique inconnu. Oh! c'est une chose sublime et terrible que l'histoire!

Il dormait à-peine depuis trois heures qu'on lui annonce un officier. Un officier, grand Dieu! qui demande l'étranger fugitif dans une ville où le drapeau blanc n'est plus! Il faudrait avoir fui soi-même devant la fureur des partis pour comprendre ce réveil. Cet officier avait entendu parler du malheur d'un homme qui cherchait un asile, et voilà tout. Il venait lui offrir des conseils, une retraite, et peut-être quelques secours dont la médiocrité de sa fortune lui permettait cependant de disposer en faveur d'un malheureux; car du sort et de la position de M. de Peyronnet, il n'en savait pas davantage.

M. de Peyronnet l'écouta: „Il faut d'abord, dit-il, que vous „me connaissiez avant d'avoir compromis toute votre existence „dans un acte de pure bienfaisance qui pourrait vous perdre. „Je n'ai pas l'habitude de douter de l'honneur d'un homme qui „porte une épée, et mon secret est sans danger dans le cœur „d'un officier français; mais votre dévouement à mon infortune „ne serait peut-être pas sans danger pour vous. Je m'appelle „Peyronnet.“

L'officier pressa les genoux, les mains de M. de Peyronnet, et lui répondit: „Cela est bien; seulement le temps presse, et „je veux vous sauver.“

Une digne dame fut mise dans la confidence. Elle prépara de ses mains le dîner dont M. de Peyronnet avait grand besoin. Il eut le soir une voiture, et quelqu'autre faveur de la Providence lui procura un passeport en blanc qu'il remplit lui-même, après avoir étudié soigneusement, transporté sur un morceau de papier, et caché dans sa poche la plus secrète la signature du nom qu'il venait de se donner; surpris sans-doute

et riant à la pensée qu'un faux pouvait être innocent, même sous la plume d'un ancien garde des sceaux. A neuf heures du soir, l'officier et la dame qui avait partagé tous les soins dont il avait été l'objet dans cette journée, le conduisirent hors de la ville. Un incident manque d'arrêter l'exécution de leur projet. La clef de la remise qui contenait la voiture achetée pour M. de Peyronnet ne suffisait pas à ouvrir les portes, qui étaient en outre fermées par un très-fort cadenas; et ce ne fut pas sans crainte d'être découvert qu'on le brisa pour faire passer le véhicule indispensable du voyage. Un quart d'heure après, M. de Peyronnet prenait congé de ses libérateurs les larmes aux yeux; et c'était les larmes aux yeux qu'il nous racontait ce trait de générosité.

Nous arrivâmes ainsi au récit de son arrestation, qui fut probablement le résultat d'un acte d'obligeance et de bonté. Il y avait à-peine une heure que M. de Peyronnet courait la poste, quand un homme monté sur un cheval rétif se présenta au-devant de lui, en le priant de lui accorder une place dans son cabriolet jusqu'au relais suivant. C'était un pauvre courrier de commerce en retard, et qui se regardait comme perdu s'il n'arrivait à Bordeaux à l'heure fixée. Touché de sa position, M. de Peyronnet accéda à sa demande, insista pour ne pas l'abandonner au relais, où le voyageur voulait se séparer de lui suivant sa promesse, et chemina sans encombre avec son compagnon jusqu'au sommet de la montée de Tours, d'où il aperçut un rassemblement très-nombreux qui se répandait dans la longue rue qu'on voit s'étendre de là jusqu'au pied de la montagne opposée. Il jugea prudent de traverser cette foule à pied, afin d'exciter moins de soupçons, et descendit sous le prétexte assez naturel de se délasser de la voiture par un instant de promenade. M. de Peyronnet passa donc avec assurance au milieu de la foule qu'agitaient les évènements de Paris; il l'avait traversée, il avait même parlé à plusieurs factionnaires, et il gagnait les dehors de la ville, vers l'endroit où il devait reprendre place dans son cabriolet, quand il entendit des cavaliers de la garde nationale qui lui criaient d'arrêter.

Quoiqu'ils le chargeassent de près, il ne pressa ni ne ralentit son pas, marchant avec l'insouciance d'un promeneur, et ne paraissant pas supposer qu'il fût question de lui. On l'atteignit sans peine. Le compagnon de M. de Peyronnet, arrêté par la multitude, n'avait pas dissimulé qu'il n'était point seul. M. de Peyronnet était sauvé si son camarade de voyage se fût avisé de cet innocent mensonge, qu'expliquaient si naturellement ses papiers et sa profession; et il n'y a pas de doute qu'il l'eût fait s'il avait été dans le secret qu'un excès de prudence lui avait caché. La curiosité inquiète du peuple était alors exercée sur le voyageur absent, et la garde nationale à cheval venait de le retrouver et de le conduire à l'Hôtel-de-Ville, où trente hommes attentifs à ses moindres mouvements le gardaient à vue.

Ce ne fut bientôt qu'un cri dans l'enceinte et aux environs. Cet homme mystérieux qui descend de cabriolet pour traverser une ville encombrée d'un peuple en tumulte, c'était Peyronnet, c'était Polignac. Cependant l'assurance que le prisonnier montrait dans ses paroles, le sang-froid imperturbable qu'il ne perdit pas un instant, le calme habituel de sa physionomie douce et grave, l'apparente légalité de son passeport, tout contribuait à déjouer ce vague soupçon; il était question de relâcher l'étranger; on lui adressait déjà quelques excuses. Dix personnes, qui prétendaient bien connaître les ministres, ne l'avaient pas reconnu, et M. de Peyronnet aime à croire qu'elles n'avaient pas voulu le reconnaître. On n'attendait enfin que le moment où la foule serait un peu dissipée pour lui rendre la liberté de poursuivre sa route, quand tout-à-coup un homme demande à le voir. Il entre; il s'arrête en face de l'inconnu, il se retourne du côté de l'officier: „Pour M. de Polignac, non, dit-il, mais pour M. de Peyronnet, oui.“ La question était jugée.

On comprend qu'un homme du caractère de M. de Peyronnet n'avait plus de réserve à garder, dans une circonstance qui ne lui laissait que la dignité de son malheur. Il se lève avec vivacité: „C'est assez, dit-il, messieurs; je ne veux pas „feindre plus long-temps, je n'en ai point l'habitude. Je suis „le comte de Peyronnet, ministre du roi de France.“ Et s'a-

dressant aussitôt à son dénonciateur: „Je vous pardonne, mon- „sieur, lui dit-il: soyez plus heureux que moi.“

Ce peu de mots émurent profondément les gardes qui l'entouraient; car il y a entre les sentiments nobles d'indissolubles sympathies devant lesquelles toutes les préventions des partis disparaissent. Les nombreux témoins de cette scène jurèrent sur l'honneur, par un mouvement spontané, de garder le secret sur le nom du prisonnier, car l'émeute était là menaçante encore; et M. de Peyronnet mourrait sur le parvis, si son nom était connu. Ce secret gardé par tant d'hommes qui voyaient en lui un ennemi, ne fut pas violé; et vingt-quatre heures se passèrent, et l'effervescence se calma, qu'on se doutait à-peine que le voyageur arrêté sur la grande route, fût M. de Peyronnet. *)

Les journaux du temps ont raconté, en annonçant l'arrestation de M. de Peyronnet, que l'individu qui l'avait reconnu était un fonctionnaire qu'il avait destitué. Il est douteux

*) M. d'Haussez fut plus heureux. A Trianon, un homme l'aborde, et lui propose de le sauver. — „Je ne vous connais pas,“ répond le ministre. — „Je le crois; mais vous m'avez rendu assez de „services pour que je vous reconnaisse. J'ai six mille francs en „poche, et un cabriolet attelé à votre disposition. Ne perdez „pas de temps.“

M. d'Haussez, frappé par l'expression d'une physionomie honnête et franche, accorde sa confiance à l'inconnu, et monte avec lui en voiture. Ils se dirigent sur Rouen, dont l'armée citoyenne, qui volait déjà au secours de Paris, les rencontra près de Magny. A l'aspect du cabriolet fugitif, on crie: *Vive la Charte! à bas les tyrans!* Les voyageurs se croient perdus: mais le conducteur de M d'Haussez se penche avec sympathie vers la troupe qui passe, et lui répond par un cri amical: *Vive la garde nationale de Rouen! vivent les bons patriotes! vivent nos libérateurs!* Les voyageurs s'en vont, traversent Rouen, Dieppe et la Manche, et M. d'Haussez arrive à bon port.

Je tiens ce fait de M. le maréchal duc de Raguse, qui me l'a raconté, lors de mon dernier voyage à Amsterdam, en octobre 1830, quand j'allai l'y voir, et qui l'avait appris, à Londres, de la bouche même de M. d'Haussez, un mois auparavant.

que ce motif puisse excuser une ingratitude aux yeux d'un peuple qui a toujours pris ce vice en horreur; mais malheureusement, pour notre pauvre humanité, un pareil prétexte aurait même manqué au délateur. Destitué par M. de Serres, après vingt-sept ans de service, il connaissait M. de Peyronnet pour avoir obtenu de lui d'être employé convenablement jusqu'à l'expiration des trente ans exigés pour constituer son droit à la pension. Le terme était arrivé, et M. de Peyronnet avait fait liquider cette pension au *maximum.* Cet homme avait donc réellement vu M. de Peyronnet. Il pouvait dire: C'est lui!

„Ce n'est pas à de pareilles actions, le ciel en soit loué, „continua M. de Peyronnet, qu'il faut juger tous les hommes. „Celui dont je viens de vous parler avait eu un secrétaire qui „fut un instant le mien et à qui je donnai, plus tard, un of„fice de greffier; cœur pur et généreux, qui a semblé s'atta„cher à moi en raison de mon malheur, et qui m'offrit tout ce „qu'il possédait quand j'étais en jugement, sous quelle chance „de vie et de mort, vous le savez!... Cette offre, il me l'a „réitérée dans ma dernière maladie, quand il a craint que les „débris de ma fortune ne fournissent pas aux besoins qu'exige „ma santé délabrée. De telles amitiés, convenez-en, rachètent „bien des ingratitudes!“

Et je ne cherche pas à exprimer ce qu'il y avait alors d'émotion dans ses traits et dans sa voix. — Oui, oui, je comprenais cette compensation, j'allais dire ce bonheur, car en dix heures d'entretien que j'avais eu avec lui, il ne s'était plaint qu'une fois, sans rigueur, sans amertume; c'était moi peut-être qui, dans mon ame et à mon insu, accusais la société, tandis que c'était lui qui s'efforçait en quelque sorte de la défendre, lui, prisonnier à perpétuité!...

Cinq heures sonnèrent. M. Jules de Rességuier, que j'avais retrouvé encore chez M. de Peyronnet, allait, ainsi que moi, prendre congé de lui, lorsqu'en nous conduisant jusqu'à la porte: „Avouez, dit-il en nous embrassant, que depuis deux „jours je n'ai point été prisonnier.“

Voilà ce qui s'est passé dans ma visite de reconnaissance à un prisonnier de Ham. Je n'ai pu résister au désir de mettre sous les yeux du public les faits qu'on vient de lire, et qui m'ont semblé d'un puissant intérêt comme histoire contemporaine. Dois-je oublier qu'aucune des illustrations littéraires ou politiques ne m'a failli lorsque je les ai invoquées; et les lecteurs du livre des *Cent-et-Un* pourraient-ils trouver mauvais qu'après avoir été constamment fidèle aux disgrâces, je me sois fait un instant le courtisan du malheur?

LADVOCAT,
Éditeur du Livre des CENT-ET-UN.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.

AU PUBLIC,
LE LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Pénétré de reconnaissance, comme nous devons l'être, pour les écrivains célèbres qui ont bien voulu nous prêter l'honorable assistance de leur plume et de leur talent, c'est avec une sorte d'orgueil, bien légitime de notre part, que nous consignerons ici la lettre que ces messieurs ont bien voulu nous adresser dans un moment de malheur, et que les journaux de toutes les opinions se sont empressés de publier. Voici cette lettre:

„Monsieur, nous avons reconnu la délicatesse de vos „sentiments à la communication que vous nous faites des „nouveaux malheurs qui viennent de vous frapper. Tout ce „qui prend part en France aux progrès de la littérature, y „sera sensible comme nous. Il n'a pas tenu à nous de vous „les épargner, et si les circonstances dans lesquelles se „trouve le commerce ont été plus fortes que vos bonnes „intentions, vous ne pourrez du moins pas vous en prendre „à l'ingratitude des gens de lettres, qui vous conservent leur „estime et leur amitié.

„Ce que nous avons à coeur de déclarer, monsieur, c'est „que c'est en votre faveur, et dans la seule vue du réta„blissement de vos affaires, que nous nous étions empressés „de concourir à la publication du livre que vous regardiez „comme un moyen de salut, dans la pénible position, où „votre mauvaise fortune vous avait placé; c'est que c'est pour „vous seulement, et dans l'intention de vous être utiles, „en contribuant de tous nos efforts à réparer votre infor„tune, que nous continuerons à contribuer à l'entreprise, que „vous avez commencée sous la garantie de notre collabo„ration.

„Si l'engagement que nous avons pris envers vous, il „y a quelques mois, vous offre encore quelques ressources „personnelles, nous vous renouvelons la promesse de le tenir „avec exactitude, et jamais il ne nous a paru plus obliga„toire que depuis que vous êtes malheureux.

„Nous sommes, monsieur, avec considération et avec „attachement, les Gens de Lettres soussignés, auteurs du „*Livre des Cent-et-Un.*

Nous ne reproduisons point ici les signatures, dont cette lettre était souscrite, ce serait répéter tous les noms qui ont figuré dans la liste des auteurs jointe à notre première livraison du *Livre des Cent-et-Un.* Nous citerons seulement les noms nouveaux qui se sont venus joindre généreusement aux noms déjà connus; en voici la liste:

MM. Jacques Arago; Berryer fils; Fortuné de Brack; Alphonse de Cailleux; Fenimore Cooper; le vicomte de Cormenin; le comte Armand Dallonville; le vicomte D'Arlincourt; Darmaing; de Genoude; le duc de Fitz-James; de Lamothe Langon; E. J. Delécluze; le comte Jules de Rességuier, de Saint-Ange; Dupin aîné; Louis-Marie Fontan; Fontaney; le général La Fayette; le vicomte de

Martignac; Maurice Aloy; Edmond Ménéchet; L. Montigny; Paulmier, instituteur des Sourds-Muets; le comte de Peyronnet; Régnier Destourbet; Rey Dusseuil; le comte de Ségur, de l'Académie francaise; Madame de Souza; Wollis; le comte H. de Vieil-Castel; Madame Élisa Voïart.

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur les noms de haute distinction, que l'on vient de lire; on y remarquera celui du grand citoyen qui a bien voulu se faire homme-de-lettres pour nous soutenir de l'appui de son nom et de sa popularité; et le nom encore d'un illustre étranger, l'honneur de l'Amérique, et le concitoyen de tous les hommes de génie.

Maintenant, qu'il nous soit encore permis d'adresser publiquement l'expression de notre vive gratitude à deux illustres académiciens qui, n'étant point à Paris, et ne pouvant par conséquent inscrire leur nom au bas de la lettre, que nous avons rapportée, ont bien voulu nous écrire dans des termes trop flatteurs pour que nous ne reproduisions, pas ici quelques passages de leur excellent et honorable souvenir. Voici dans quels termes s'est exprimé M. de Lamartine:

„Je vous préviens avec plaisir, mon cher Ladvocat, que „j'ai tenu ma promesse à votre égard, et que j'ai écrit ces „jours-ci une harmonie, intitulée *les Révolutions*, à votre inten-„tion. Dites-moi quand et comment il faut vous la faire parvenir.

„Croyez à mon bonheur de faire quelque chose d'utile „et d'agréable à un homme qui a mérité la reconnaissance „de tout ce qui manie une plume, et à mes sentiments d'an-„cienne amitié.“

Enfin M. de Barante, ambassadeur de France à Turin, a bien voulu nous donner une nouvelle preuve de l'intérêt

qu'il nous porte, dans une lettre du 13 février dernier, où il nous rappelle, avec une exquise délicatesse, les efforts, que nous avons essayé de faire pour la littérature dans des temps plus heureux. Voici ses propres expressions :

„J'ai appris avec chagrin, monsieur, que vos coura-„geux efforts, que la constance, avec laquelle vous luttez „depuis dix-huit mois contre des chances indépendantes de „vos soins et de votre prévoyance, n'ont pu vous garantir „d'une crise funeste. Tous ceux qui vous connaissent, et ont „eu des relations avec vous, doivent être sincèrement affligés „de votre malheur. Mieux qu'un autre, je sais combien vous „apportez de loyauté et de désintéressement dans les rela-„tions d'affaires. Vous aimez les lettres pour elles-mêmes, „bien plus que par esprit commercial. Votre activité a con-„tribué au succès des livres dont vous avez été l'éditeur, et „vous sembliez mettre, dans les diverses publications qui „vous sont dues, un zèle qui se rapportait aux auteurs plus „qu'à vos intérêts. Je me regarderais comme coupable d'in-„gratitude si je n'étais pas empressé à vous dire que je me „ferai un devoir de vous être utile en quelque chose, de „contribuer, si je le pouvais, à diminuer vos embarras.“

Maintenant, il nous reste un dernier devoir à remplir, c'est de témoigner au public combien nous sommes reconnaissant de l'intérêt qu'il a bien voulu accorder, depuis quinze ans, à toutes nos entreprises, et de le prier de recevoir l'engagement que nous prenons aujourd'hui de nous appliquer à en mériter la continuation par de nouveaux efforts.

Paris, ce 15 mars 1832.

C. LADVOCAT.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME DIXIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1833.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

LA RÉVOLUTION DE JUILLET 1830.

La vigueur et la promptitude de l'action, l'immensité des résultats, font des évènements de juillet le plus grand fait historique dont le souvenir puisse être transmis à la postérité.

Quelques jours ont suffi pour offrir au monde cet étonnant spectacle : les lois outragées par un gouvernement qui avait juré de les respecter; la violence et le meurtre employés pour soutenir cette *insurrection du pouvoir* contre l'ordre légalement établi; un peuple de citoyens improvisant la résistance contre une injuste agression, et courant aux armes pour défendre ses droits; des troupes d'élite vaincues par une héroïque population; le courage civil se montrant l'égal du courage militaire; des hommes d'état régularisant la victoire et travaillant pour assurer la liberté avec autant d'ardeur qu'on en avait mis à la conquérir; un prince en qui les vertus privées avaient révélé

les vertus publiques, et dont la famille, après lui, donnait de longs gages à l'avenir, appelé à se mettre à la tête de ses concitoyens, accourant au milieu d'eux paré de ces couleurs nationales qu'il avait portées dans sa jeunesse, et qui devenaient une seconde fois le symbole de la délivrance d'un grand peuple; les lois rétablies, l'ordre public renaissant à sa voix, le crédit soutenu, la paix conservée; la plus vieille dynastie de l'Europe punie par la perte irrévocable de la plus belle des couronnes; un gouvernement national assis sur les bases solides d'un pacte librement offert et franchement accepté: tant de glorieux évènements accomplis dans le court espace d'un demi-mois, sans violences privées, sans réaction, sans qu'il en ait coûté la vie à un seul homme désarmé! Quel spectacle! quel sujet de méditation pour les peuples! quelle leçon pour les rois! quel magnifique sujet pour un historien!

Mon dessein n'est pas de raconter tous les incidents qui se rattachent à ce grand évènement: d'autres s'empareront de cette tâche, et la rempliront mieux que moi. Mais il m'a semblé qu'un exposé succinct des divers actes qui ont consommé cette *glorieuse Révolution*, s'il n'avait pas le charme d'une histoire écrite avec art et soutenue par cet intérêt dramatique qui s'attache surtout au récit des faits, aurait cependant son utilité, s'il fixait avec exactitude le véritable caractère, le caractère légal du nouvel *Établissement fondé en juillet.*

I.

A-peine le ministère du 8 août avait été créé, qu'un instinct subit vint révéler à la nation le danger dont elle était menacée. La presse sonna l'alarme! Des procès furent intentés: le *Journal des Débats* soutint la première attaque: devant ses premiers juges, il succomba; mais il fut acquitté, sur l'appel, par la cour royale de Paris sous la présidence de M. Séguier; et ce premier acte de résistance suivi d'acquittement prouva qu'il ne fallait pas désespérer. Honneur à l'ordre judiciaire qui, le

premier, a fait digue contre le torrent qui devait entraîner toutes nos libertés!

La session de 1830 s'ouvrit. Le discours du trône exprimait l'idée du gouvernement: il était menaçant. La chambre des Députés sentit le besoin d'y répondre. Elle fit son *Adresse*, dans laquelle elle déclare au roi qu'il n'existe *aucun concours* entre les vues politiques du ministère et les vœux du pays.

La chambre est dissoute: la France entière répète: *Honneur aux* 221*! Vivent les* 221*!*

Une *proclamation du roi* est dirigée personnellement contre ces courageux mandataires de la nation! on veut les frapper d'incapacité. Les journaux de la contre-révolution répètent à l'envi qu'on ne peut pas, qu'on ne doit pas les réélire, sous peine de voir éclater des coups d'état! Les présidents des colléges tiennent le même langage; ils menacent les électeurs, si les électeurs *s'obstinent* à réélire les mêmes députés!..... Et pourtant, ils sont réélus! ils le sont presque tous à une majorité plus forte que la première fois!

Dès lors la guerre semble déclarée entre le ministère et la chambre: il y a entre eux une incompatibilité absolue. La majorité révélée par l'adresse est acquise à la nation; elle est fortifiée par de nouveaux choix.... Que fera le ministère?

Il eût dû se retirer, mais il reste; une voix impérieuse le retient; c'est la volonté personnelle de Charles X, d'un roi qui veut se rendre absolu! L'annonce des coups d'état promis s'accrédite de plus en plus: l'article 14 de la Charte est invoqué dans le sens le plus opposé à l'ordre constitutionnel!....

Un instant, toutefois, le gouvernement paraît ramené à des idées plus sages. Les députés qu'on avait d'abord eu la pensée de ne pas réunir, sont convoqués pour le 3 août: *Et si n'y faites faute*, disent les lettres de convocation. Chaque député les reçoit le 25, pour entretenir sans-doute leur sécurité! et le 26 (qui l'eût pu croire!), trois ordonnances, délibérées déjà depuis plusieurs jours, et portant cette même date du 25, viennent attester le parjure et la perfidie! La première suspend la

liberté de la presse, la deuxième annule les élections, la troisième institue un nouveau système électoral.

Le ministère y met si peu de ménagement, que, dans le rapport qui précède les ordonnances, il déclare ouvertement qu'il s'est placé *en dehors de l'ordre légal*; il annonce en même temps qu'il aura recours *à la force* pour assurer le succès de ses mesures.

A l'apparition du *Moniteur*, la stupeur et bientôt l'indignation sont dans tous les esprits!

Cependant, par un mouvement tout rationnel et qui doit servir à caractériser cette époque, le public n'est affecté que d'une seule impression, *la violation des lois!* Il ne songe qu'à un seul remède, invoquer la justice et les lois, opposer la *résistance légale!*

Le 26, à onze heures du matin, des jurisconsultes sont interrogés; *) leur réponse est „que les ordonnances sont illégales, „qu'il faut refuser d'y obtempérer, et que tout journal qui „aurait la lâcheté de s'y soumettre *ne mériterait pas de con-„server un seul abonné.*"

Une résolution conforme est prise immédiatement par les courageux rédacteurs des feuilles périodiques; réunis au bureau du *National*, ils protestent; ils résisteront par toutes les voies de droit.

Les premières attaques contre leurs presses amènent une ordonnance de référé qui promet vingt-quatre heures de répit.

Bientôt un jugement plus énergique prononcera sur le fond même de la question.

Mais un autre genre de combat se préparait: le gouvernement avait prévu qu'un aussi violent mépris des droits nationaux ne serait point accepté sans résistance. Il avait disposé d'avance tous les moyens qu'il croyait propres à la surmonter. La garde royale et les Suisses étaient sous les armes: d'autres corps de troupes avaient été réunis. Ce déploiement de la

*) Mérilhou, Barthe, Odilon-Barrot, chez Dupin aîné, alors bâtonnier des avocats. Voyez *Le Temps*, numéro du 15 août 1830, et le *Constitutionnel.*

force militaire appela la résistance armée des citoyens; la lutte s'engagea dans la soirée et la nuit du lundi.

Le mardi 27, les députés présents à Paris sont convoqués et se réunissent chez leur collègue M. Casimir Périer, rue Neuve-du-Luxembourg. Ils s'y rendent pendant que l'on se battait aux deux extrémités, rue Saint-Honoré et à l'hôtel Polignac, près du boulevart. A mesure que chacun d'eux se présentait pour entrer, la foule se rangeait avec respect et criait: *Vivent nos députés!*

Ils n'étaient que trente-sept. *) Là s'établit une délibération calme, et, pour ainsi dire, à jour; car les fenêtres étant ouvertes, les regards curieux des habitants de la chancellerie plongeaient jusque dans le salon où se tenait l'assemblée. **)

Les opinions sont ouvertes; les uns proposent qu'à l'exemple du gouvernement, on se mette de suite tout-à-fait en dehors de la légalité; d'autres veulent, pour la moralité même de l'action, que l'on conserve tant qu'on le pourra les rapports qui ont existé jusqu'alors avec le gouvernement: TOUS s'accordent *à protester contre les Ordonnances*, et à reconnaître le droit qu'ils ont d'agir, sinon comme *Chambre*, attendu leur petit nombre, du moins individuellement, comme *députés valablement élus.*

Dans cet esprit, on arrête que trois membres rédigeront un projet de protestation ou d'adresse (on se réserve d'y donner un nom), pour exprimer les sentiments de la réunion, et l'on s'ajourne au lendemain.

Cette protestation, rédigée par M. Guizot, fut approuvée le mercredi soir chez M. Bérard, et imprimée dans plusieurs journaux, avec les noms de ceux qui y avaient concouru ou adhéré.

*) Lafayette, Laffitte, Salverte, B. Constant, Dupont de l'Eure n'étaient pas encore arrivés à Paris. Ils accoururent aux premières nouvelles.

**) Casimir Périer montrait déjà toute son énergie: „Messieurs, „disait-il, le mouvement qui s'opère est trop beau pour que „nous ne le secondions pas de tout notre pouvoir."

Dans l'intervalle, une députation, composée de MM. Gérard, Lobau, Laffitte, C. Périer et Mauguin, se rendit aux Tuileries, à travers la fusillade, pour représenter au maréchal Marmont (qui commandait le siège) le déplorable état de la capitale, et l'engager à faire cesser le feu. Le maréchal alléguait que „l'honneur militaire est l'obéissance. — Et l'honneur civil? „reprit M. Laffitte. — Mais, messieurs, dit le maréchal, quelles „sont les conditions que vous proposez? — Sans trop préjuger „de notre influence, dirent les députés, nous croyons pouvoir „répondre que tout rentrera dans l'ordre aux conditions sui„vantes: Le rapport des ordonnances illégales du 25 juillet, le „le renvoi des ministres, et la convocation des Chambres, le „3 août." — Ces propositions ne furent point acceptées; mais elles constatent du moins la mise en demeure et l'avertissement donné au pouvoir; et si la démarche fut inutile, elle n'en restera pas moins comme un acte de courage, un titre d'honneur pour ceux qui se dévouèrent en cette occasion.

Pendant que le maréchal faisait ses preuves d'*obéissance militaire*, le tribunal de commerce donnait un grand exemple du *courage civil* et de la vertu qui doivent distinguer de vrais magistrats. Au bruit de la fusillade qui résonnait de toutes parts, M. Ganneron, après une plaidoirie calme et ferme de l'imperturbable Mérilhou, prononçait un jugement mémorable portant „que l'ordonnance du 25 juillet étant contraire à la „Charte, n'était point obligatoire pour les citoyens aux droits „desquels elle portait atteinte."

La nuit du mercredi fut employée à redoubler les préparatifs d'une nouvelle attaque: les Parisiens, de leur côté, continuèrent à disposer de leurs moyens de défense; et le jeudi matin, 29, la fusillade et le canon se faisaient entendre sur tous les points aux cris répétés par tous les citoyens de *Vivent la Charte et la Liberté!*

Cependant la garde nationale commençait à se montrer en uniforme et à se former; elle demandait *un chef!*... et n'en avait point... Le général Pajol, qui s'était offert le mercredi, n'attendait le jeudi matin qu'*un ordre* signé de quelques dépu-

tés de Paris pour se mettre à la tête. Cet ordre, écrit à six heures du matin chez le duc de Choiseul par Alex. Laborde, député de Paris, sous la dictée de Dupin aîné, fut remis au lieutenant-colonel Degousée, qui se hâta d'aller le faire signer, et qui le remit ensuite au général Pajol.

Les affaires ne tardèrent pas à prendre une tournure plus décisive. A neuf heures, le général (depuis maréchal) Gérard et Dupin aîné se rencontrèrent chez Laffitte, arrivé de la veille en toute hâte, et qu'une foulure au pied retenait chez lui. Les autres députés y étaient attendus. A onze heures, ils étaient environ quarante. On discuta sur la nécessité, en l'absence de tous pouvoirs légaux, d'établir *à l'Hôtel-de-ville* une *commission* qui pût veiller au maintien de l'*ordre public:* il fut soigneusement expliqué qu'on n'entendait pas donner un gouvernement *à la France*, mais seulement donner une administration centrale *à la capitale* dans la situation où elle se trouvait placée. Aussi cette commission ne fut-elle instituée que sous le titre de *Commission municipale.*

Cela convenu, on procéda au scrutin, et l'on choisit à l'unanimité MM. Laffitte, C. Périer, Gérard, Lobau, Odier. On leur laissa la faculté de s'adjoindre d'autres membres, s'ils le jugeaient nécessaire.[1]

Sur ces entrefaites (vers une heure de l'après-midi), M. de Lafayette arriva, tenant à la main plusieurs lettres: il demanda la parole, et dit avec ce noble sang-froid qui l'a toujours distingué dans les grandes occasions, „qu'un grand nombre de „bons citoyens se rappelant qu'il avait jadis commandé la garde „nationale parisienne, lui avaient écrit pour l'engager à se „mettre encore à sa tête, et qu'il était résolu de céder à leur „vœu.“ On applaudit à cette résolution.

Déjà le général Gérard avait accepté le commandement de la troupe de ligne, et deux régiments venaient de lui faire leur soumission. Ce motif l'empêcha d'accepter les fonctions de membre de la commission, pour lesquelles M. de Schonen lui fut immédiatement substitué.

Les rôles ainsi réglés, chacun partit de son côté; les mem-

bres de la commission municipale et le général Lafayette pour se rendre à l'Hôtel-de-ville; et le général Gérard pour réunir à lui les troupes de ligne qui feraient défection, et pour suivre le mouvement des troupes royales dont la retraite s'opérait sur Saint-Cloud.

On pouvait craindre une attaque dans la nuit ou pour le lendemain; car il n'était pas probable qu'un gouvernement qui avait amené les choses à de telles extrémités, renonçât à tenter un nouvel effort. On se préparait à tout évènement; les barricades visitées par les généraux et par plusieurs députés, furent soigneusement entretenues et gardées.

Le vendredi 30, à dix heures du matin, les députés, réunis de nouveau chez M. Laffitte, sentirent la nécessité de prendre un parti pour prévenir l'anarchie, et résolurent de déférer la lieutenance-générale du royaume à M. le duc d'Orléans. Pour régulariser cette délibération, on indiqua, pour le même jour à une heure, une séance au palais de la Chambre.

Dans cet intervalle, plusieurs députés et quelques officiers généraux allèrent à Neuilly pour informer M. le duc d'Orléans de ces dispositions, et l'engager à déférer au vœu qui lui serait manifesté.

A l'heure indiquée, les députés entrèrent en séance; M. Laffitte prit le fauteuil, et l'on se forma en comité secret.

Presque aussitôt on annonça M. le comte de Sussy, pair de France; il fut introduit. Il apportait trois ordonnances de Charles X: l'une portait révocation de celles du 25 juillet, l'autre convoquait les Chambres pour le 3 août, la troisième instituait un nouveau ministère, dont étaient appelés à faire partie MM. de Mortemart, Gérard et Casimir Périer... Mais *il était trop tard!* Gérard et Périer n'avaient garde d'accepter, et la Chambre elle-même, ne voulant plus reconnaître un pouvoir qu'elle regardait déjà comme déchu, refusa d'entendre la lecture de ces actes, et ne voulut pas même en ordonner le dépôt dans ses archives.

M. de Mortemart proposait sa négociation; il s'était rendu à cet effet dans un des bureaux de la Chambre; plusieurs

députés (entre autres, le général ***) étaient d'avis de l'entendre; on préféra nommer une commission; elle fut composée de MM. C. Périer, Laffitte, Sébastiani, B. Delessert.

Cette commission ayant conféré avec les commissaires de la chambre des Pairs, fit son rapport, et la chambre des Députés formula la Résolution qui appelait le duc d'Orléans à exercer les fonctions de Lieutenant-général du royaume. Cet acte fut signé, *séance ténante*, par les membres présents, et l'on arrêta qu'il serait immédiatement porté au duc d'Orléans par une députation. *)

Il était huit heures du soir. La députation se rendit au Palais-Royal. Le duc d'Orléans n'y était pas encore: la députation lui écrivit pour l'inviter à se rendre à Paris. Le prince arriva au Palais-Royal le soir même à onze heures (dans la nuit du 30 au 31).

Le 31 juillet, à six heures du matin, il fit appeler M. Dupin aîné, et lui dicta, en présence du général Sébastiani, la proclamation qui finit par ces mots solennels: *la Charte désormais sera une vérité.*

Les commissaires de la Chambre furent introduits, et remirent au duc d'Orléans la délibération de la veille. „Nous „avons été admis en présence du duc (dit le général Sébastiani, dans son rapport à la Chambre): les paroles que nous „avons recueillies de sa bouche respiraient l'amour de l'ordre „et des lois; le désir ardent d'éviter à la France les fléaux „de la guerre civile et de la guerre étrangère; la ferme in„tention d'assurer les libertés du pays, et comme S. A. l'a dit „elle-même dans une proclamation si pleine de netteté et de „franchise, la volonté de faire enfin une vérité de cette Charte „qui ne fut trop long-temps qu'un mensonge."

La Chambre, de son côté, jugea nécessaire d'adresser une *Proclamation au peuple français*, pour rendre compte au pays de ce qu'elle avait cru devoir faire dans l'intérêt général, et

*) L'original remis au duc d'Orléans fut pris sur son bureau. On fut obligé de le refaire quelque temps après.

pour annoncer les *garanties* qu'elle était dans l'intention d'exiger du nouveau gouvernement, *pour rendre la liberté forte et durable.* Cette délibération fut rédigée et signée individuellement, séance tenante, et il fut arrêté qu'elle serait imprimée et publiée avec les noms des signataires, et portée à l'instant au prince lieutenant-général.

Aussitôt l'assemblée en corps, précédée de ses huissiers parés des couleurs nationales, ayant à sa tête ses trois premiers vice-présidents (Laffitte, B. Delessert, Dupin aîné), se rendit au Palais-Royal, aux acclamations de tous les citoyens.

Après la réponse du duc d'Orléans, on résolut de se transporter sans délai à l'Hôtel-de-ville.

Le prince Lieutenant-général monta à cheval, seul, sans gardes, sans escorte, sans un seul aide-de-camp à ses côtés, marchant plein de confiance à vingt pas en avant de la colonne des députés qui le suivaient à pied. *) Ce cortège, vraiment populaire, traversa les défilés des barricades, au milieu d'une foule immense de peuple, qui ne tarda pas à tresser avec ses bras nerveux une double haie pour faciliter la marche du cortège. Le duc d'Orléans arriva ainsi à l'Hôtel-de-ville, accueilli par des *vivat* dont l'énergie augmentait à mesure qu'il avançait.

On traversa, non sans peine, l'affluence qui remplissait la place de l'Hôtel-de-ville, et le prince fut porté plutôt qu'il ne monta dans la grande salle. Là, le général Lafayette et les membres de la *Commission municipale* s'étant formés en cercle près du *Lieutenant-général* avec les trois *vice-présidents* de la Chambre, M. Viennet, d'une voix forte et retentissante, fit une nouvelle lecture de la *Proclamation* de la chambre des Députés, qui fut couverte de bravos et d'applaudissements. Tel fut le véritable *programme* de l'Hôtel-de-ville.

L'enthousiasme fut porté au comble lorsqu'on vit le duc d'Orléans, ayant à sa droite le général Lafayette, se présenter à l'une des fenêtres, et saluer le peuple, le drapeau tricolore à la main.

De retour au Palais-Royal, il fallut s'occuper du gouvernement.

*) Laffitte boiteux, et B. Constant malade, étaient portés en litière.

La commission de l'Hôtel-de-ville, ne prenent conseil que de son zèle, avait un peu étendu ses attributions. Au lieu de rester simplement *commission municipale*, titre sous lequel elle avait été instituée, elle avait pris le titre de *Commission de gouvernement* *). Elle avait même pris sur elle de nommer, le 30 juillet, un ministère composé ainsi qu'il suit:

Le général Gérard, à la guerre; Bignon, aux affaires étrangères; le baron Louis, aux finances; Dupin aîné, aux sceaux; duc de Broglie, à l'intérieur; Guizot, à l'instruction publique; le vice-amiral Truguet, à la marine. La commission avait encore nommé MM. Bavoux, préfet de police; Chardel, directeur des postes; Alex. Laborde, préfet de la Seine.

L'arrêté portant ces nominations fut envoyé et lu à la Chambre. Dupin aîné, ayant refusé d'accepter les sceaux, parce qu'il ne reconnaissait pas à la *Commission municipale* le droit de nommer des ministres, Dupont de l'Eure fut nommé à sa place.

Tout cela devait évidemment disparaître devant les attributions conférées par la Chambre au Lieutenant-général; ces nominations du moins ne pouvaient subsister qu'autant qu'il les confirmerait: désormais le gouvernement était, *non plus à l'Hôtel-de-ville, mais au Palais-Royal.*

Charles X le sentit si bien que, dans la soirée du Ier août, il s'avisa de conférer de son côté au duc d'Orléans le titre de Lieutenant-général du royaume, en lui adressant son abdication et celle du Dauphin, afin que le prince, investi par lui de cette qualité, parût n'exercer le pouvoir que de son consentement, et, pour ainsi dire, de son autorité.

Ce message fut apporté au Palais-Royal dans la nuit du Ier au 2 août, à une heure du matin. Le duc d'Orléans n'était pas encore couché: il était resté seul avec M***, et jetait les bases de son discours pour l'ouverture des Chambres. Il interrompit ce travail, et il écrivit de sa propre main au roi Char-

*) Le directeur du Bulletin des lois a même classé les actes de cette commission sous le titre de: *Gouvernement dictatorial;* et du reste lui a conservé le titre de *Commission municipale.*

les X une lettre dans laquelle il accusait la réception des deux abdications, mais où il établissait, „Qu'il était lieutenant-général „par le choix de la chambre des Députés.“ Cette lettre fut portée cette nuit même à Rambouillet, par l'aide-de-camp de service (M. de Berthois).

La veille, c'est-à-dire le I[er] août, le prince Lieutenant-général avait composé son ministère, en acceptant presque tous les candidats de la commission municipale; il les nomma directement par ordonnance, sous le titre de *Commissaire au département de* .... Quelques jours plus tard, le ministère fut organisé sur une base plus large. On institua deux classes de ministres, les uns à portefeuille, les autres avec le titre nu, sans traitements ni fonctions, et qu'on ne peut pas même dire avoir été ministres *ad honores!* composé bizarre qui ne promettait point d'ensemble, point d'unité dans le pouvoir, point de secret dans les délibérations du conseil. Cette première composition offrait encore une singularité, en ce que C. Périer d'abord, et Laffitte après lui, se trouvèrent à la fois membres du cabinet, et présidents de la chambre des Députés. Quoi qu'il en soit, ce ministère était composé de la manière suivante:

Conseil des Ministres.

„M. Dupont de l'Eure, garde des sceaux, ministre secré-„taire d'état au département de la justice;

„M. le comte Gérard, lieutenant-général, ministre secrétaire „d'état au département de la guerre;

„M. le comte Molé, ministre secrétaire d'état au départe-„ment des affaires étrangères;

„M. le comte Sébastiani, ministre secrétaire d'état au dépar-„tement de la marine;

„M. le duc de Broglie, ministre secrétaire d'état aux dépar-„tements de l'instruction publique et des cultes, président du „conseil d'état;

„M. le baron Louis, ministre secrétaire d'état au départe-„ment des finances;

„M. Guizot, ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur;

„M. Jacques Laffitte,
„M. Casimir Périer,
„M. Dupin aîné,
„M. le baron Bignon,
membres de la chambre des Députés."

Le premier acte du nouveau gouvernement fut de déclarer „que la nation française ayant repris ses couleurs, il ne serait „plus porté d'autre cocarde que la cocarde tricolore*)."

Au conseil du 2 août, le prince Lieutenant-général fit part à ses ministres de l'abdication du roi Charles X et du Dauphin: on pensa que cet acte ne devait pas demeurer secret, et l'on arrêta qu'il serait adressé aux deux chambres et publié par la voie du *Moniteur*. Il a été depuis inséré au *Bulletin des lois*.

Une ordonnance du 3 août prescrivit „qu'à l'avenir les ar-„rêts, jugements, mandats de justice, contrats et tous autres „actes seraient intitulés au nom de *Louis-Philippe d'Orléans*, „*duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume*." C'était le meilleur moyen de prouver aux dupes, malgré les insinuations des légitimistes, que le lieutenant-général exerçait le pouvoir attaché à ce titre, en vertu de la délégation de la chambre des Députés, et non au profit d'un roi légitime dont il n'était fait aucune mention.

Mais au même instant le sort de Charles X se décidait par d'autres actes plus explicites. Des commissaires de la chambre des Députés lui avaient été envoyés le 2 août pour lui offrir de protéger sa retraite et celle de sa famille hors du royaume: il avait repoussé leur intervention. Mais le peuple, qui ne voulait pas que la question demeurât plus long-temps indécise, fit, le 3 août, ce qu'on a depuis appelé *le mouvement sur Rambouillet*. Alors Charles X se décida, et partit pour Cherbourg, où il s'embarqua pour l'Angleterre....

Ce même jour 3 août était le jour fixé pour l'ouverture de la session. Il avait été indiqué par Charles X dans une des

*) Ordonnance du Ier août.

trois ordonnances confiées à M. de Sussy. Mais comme les chambres ne pouvaient pas reconnaître la validité d'une telle convocation, une ordonnance du Lieutenant-général avait indiqué ce même jour pour l'ouverture de la session.

Cette cérémonie eut lieu au palais de la chambre des Députés. Les pairs s'y rendirent, en petit nombre; aucun d'eux n'était en grand costume; quelques-uns portaient l'habit à collet et parements fleurdelisés; la plupart étaient, comme les députés, en habit bourgeois. Tout le monde portait les trois couleurs à sa boutonnière ou à son chapeau.

Le prince Lieutenant-général prononça un discours délibéré en conseil; il y indiquait les principales améliorations nécessaires „pour assurer à jamais le pouvoir de *cette Charte* dont le nom „invoqué pendant le combat l'était encore après la victoire! — „Dans l'accomplissement de cette noble tâche, disait-il, c'est „aux chambres qu'il appartient de me guider. Tous les droits „doivent être solidement garantis, toutes les institutions néces-„saires à leur plein et libre exercice doivent recevoir les déve-„loppements dont elles ont besoin. Attaché de cœur et de „conviction aux principes d'un gouvernement libre, j'en accepte „d'avance *toutes les conséquences*. . . .“

La chambre procéda le 5 août à la formation de ses bureaux; elle nomma pour candidats à la plésidence MM. C. Périer, J. Laffitte, B. Delessert, Dupin aîné et Royer-Collard. Le prince Lieutenant-général choisit M. C. Périer; les quatre autres candidats restèrent de droit vice-présidents, selon le règlement de la Chambre.

Pendant ces préliminaires, on préparait la révision de la Charte.

Les améliorations ou changements étaient faciles à indiquer. Quinze ans de mauvaise foi dans l'exécution de cette Charte, contrôlée par quinze ans d'une opposition intelligente et courageuse, avaient mis à nu tous les articles qui avaient besoin d'être rectifiés.

Le 4 et le 5 furent employés à ce travail, pour lequel chacun apporta le tribut de son expérience, et le 6, M. Bérard

le présenta à la Chambre, en joignant la proposition *d'appeler le duc d'Orléans au trône des Français.*

Le même jour la garde nationale recevait pour devise ces mots: *Liberté, Ordre public.*

Une commission se trouvait déjà nommée pour rédiger l'*Adresse* en réponse au discours du prince Lieutenant-général; une seconde fut choisie pour examiner la double proposition de M. Bérard; la chambre voulut que les deux commissions se réunissent pour n'en former qu'une, et pour faire un seul et même rapport.

Voici quels étaient les membres de ces deux commissions:

1re *Commission.* MM. Bérard, Périer (Augustin), Humann, B. Delessert, le comte de Sade, le comte Sébastiani, Bertin de Vaux, de Bondy, de Tracy.

2e *Commission.* MM. Villemain, Pavée de Vandœuvre, Humblot-Conté, Kératry, Dupin aîné, Mathieu Dumas, Benjamin Constant, J. Lefebvre, Étienne.

La chambre indique pour le même jour une séance de relevée à huit heures, pour entendre le rapport de la commission.

Les deux commissions se rassemblèrent immédiatement: le projet fut discuté article par article, et à 7 heures du soir, M. Dupin aîné fut choisi à l'unanimité pour rédiger le rapport qui devait être présenté deux heures après à la Chambre.

A 9 heures, la commission en entendit la lecture, et la rédaction en ayant été approuvée aussi à l'unanimité, on entra en séance.

Après avoir entendu le rapport, on voulait discuter de suite; mais plusieurs membres réclamèrent. M. Mauguin dit avec raison: „qu'il y a un *juste milieu* entre trop de précipitation „et trop de lenteur.“ En conséquence, la Chambre ordonna que le rapport serait imprimé et distribué pour être discuté à la séance du lendemain, indiquée à cet effet à dix heures du matin.

Dans la mémorable séance du 7, la Charte fut révisée, et purgée de toutes les expressions qui, sous le précédent gouvernement, avaient entraîné abus ou fait équivoque; on y ajouta des dispositions nouvelles; enfin elle fut complétée par l'inser-

tion d'un article qui place les couleurs nationales dans la constitution, et par l'engagement pris de porter différentes *lois organiques* qui devaient en assurer la marche et le développement *). La Chambre déclara „que le trône était *vacant* en „fait et en droit, et qu'il était indispensable d'y pourvoir.“ Elle adopta une Résolution portant que „*moyennant l'acceptation de la Charte telle qu'elle venait d'être amendée* et *après* „*en avoir juré l'observation* en présence des Chambres, Louis-„Philippe-d'Orléans serait appelé au trône sous le titre de *Roi* „*des Français*.“

La Chambre ordonna que cette Résolution serait portée à S. A. R. par tous les membres de l'assemblée.

Aussitôt tous les députés, escortés par la garde nationale, se rendirent au Palais-Royal, aux acclamations de tous les citoyens (car rien ne se faisait alors que par acclamation, tant

*) La question du maintien de la magistrature n'avait pas fait l'objet d'un doute sérieux dans la commission. Aucune modification ne fut proposée par elle au principe qui consacre son inamovibilité. Mais, devant la Chambre, on essaya de porter atteinte à ce principe par voie *d'amendement*. M. Duris-Dufrêne fit la proposition suivante: „La magistrature sera soumise à une institution nouvelle.“ Cette proposition fut écartée par *la question préalable*, sans même obtenir les honneurs de la discussion. M. de Brigode la reprit par équivalent en proposant un article additionnel ainsi conçu: „Les juges recevront une nouvelle institution „avant le Ier janvier 1831.“ On lui objecta que déjà la question préalable venait d'être adoptée sur une proposition semblable. Alors M. de Brigode déclara se réunir à la rédaction de M. Mauguin, portant que: „Les magistrats actuels cesseront leurs fonctions „dans le délai *de six mois*, s'ils ne reçoivent d'ici à cette époque „une nouvelle institution.“ Et comme si c'eût été une proposition différente, il fut admis à en présenter le développement. C'était naturellement au garde des sceaux (M. Dupont de l'Eure) à prendre la parole et à donner son avis sur la question; mais *il garda le silence*. Le rapporteur, fidèle aux principes de la commission et à l'opinion qu'il avait manifestée en 1815 sur la même question, combattit l'article proposé, et il fut rejeté à une très-forte majorité (les quatre cinquièmes des voix environ).

l'adhésion était vive et générale). M. C. Périer, n'ayant pu présider à cause de son état de souffrance, fut suppléé par M. Laffitte, qui prit la tête du cortège avec les deux autres vice-présidents. Il était cinq heures du soir.

Le Palais-Royal, témoin jadis de si grandes scènes historiques, le fut encore de celle-ci. M. Laffitte lut au duc d'Orléans la *Déclaration* de la chambre. Le prince lui répondit affectueusement, l'embrassa, et serra cordialement la main de plusieurs députés.

A dix heures et demie, M. le baron Pasquier, à la tête d'une députation de pairs, vint apporter l'*Adhésion* de l'autre Chambre. Il reçut aussi la réponse du Lieutenant-général.

Le 8, on s'occupa au Palais-Royal de régler la conduite et de préparer les actes du lendemain. Dans la discussion qui s'établit à ce sujet, il fut *dit très-nettement*, que la maison d'Orléans était appelée à former une *dynastie nouvelle*, et non à devenir la *continuation de* l'ancienne; qu'il ne fallait pas s'y méprendre! qu'en effet „le duc d'Orléans était appelé *non* „*parce qu'il* était Bourbon, mais *quoique Bourbon;* et à la „charge de ne pas ressembler à ses aînés, mais au contraire „d'en différer essentiellement.“ Il dut prendre en conséquence le nom de Louis-Philippe Ier, et non celui de Philippe VII, comme l'auraient voulu quelques-uns. On retrancha de l'intitulé des actes royaux la formule *par la grâce de Dieu*, puisque le principe de la nouvelle monarchie allait reposer désormais, non sur l'allégation absolue du *droit divin*, mais sur *un droit positif et conventionnel.* Par la même raison, on supprima l'énonciation de ces mots, *l'an de grâce;* ainsi que la formule absolutiste, *car tel est notre bon plaisir.* Au moment de signer les premières lettres de grâce, le roi prit un grattoir, et effaça de sa propre main sur l'ancien protocole les mots *de notre pleine puissance;* *) les anciennes *armes de France* (les lis) cessèrent

*) Ceci rappelle le célèbre quatrain de Pibrac:

Je hais ces mots de *puissance absolue*,
De *plein pouvoir*, de *propre mouvement:*
Aux saints décrets ils ont premièrement,
Puis à nos lois, la puissance tollue.

de former le sceau de l'État, et les armes d'Orléans ne restèrent plus que comme les armes particulières des princes de cette maison. Enfin le mot *sujet* (après délibération expresse) fut retranché de la formule exécutoire adressée à la suite des lois aux agents du pouvoir exécutif et aux tribunaux: non, certes, pour diminuer en rien le lien indispensable de l'obéissance qui est de l'essence de tous les gouvernements, mais pour indiquer, de la part du gouvernement lui-même, que cette obéissance, désormais toute légale et constitutionnelle, n'était plus, comme autrefois, exigée à titre de vasselage, de sujétion et de servitude. L'acceptation du roi et la formule de son serment furent rédigées par un jurisconsulte qui fut en quelque sorte *le notaire* de cette grande transaction politique; et le procès-verbal de la cérémonie qni devait avoir lieu le lendemain fut aussi dressé d'avance, afin que tout fût régulièrement exprimé *en termes de droit*. Certes, voilà une suite de résolutions fortement empreintes de l'esprit de juillet.

Le 9 août, le duc d'Orléans, Lieutenant-général du royaume, se rendit avec sa famille au palais de la chambre des Députés où les pairs s'étaient réunis. C. Périer, qui voulut attacher son nom à cette solennité, assistait à la séance comme président en titre, et lut le *premier* la déclaration de la Chambre.

M. le baron Pasquier lut *ensuite* l'acte d'adhésion de la chambre des Pairs.

Alors le duc d'Orléans répondit:

„Messieurs les pairs, Messieurs les députés,

„J'ai lu avec une grande attention la *déclaration* de la „chambre des Députés et l'acte *d'adhésion* de la chambre des „Pairs. J'en ai pesé et médité toutes les expressions. J'ACCEPTE, „*sans restriction ni réserve*, les clauses et engagements que „renferme cette déclaration, et le titre de *Roi des Français* „qu'elle me confère, et je suis prêt à en jurer l'observation.“

S. A. R. s'est ensuite levée, et la tête nue, a prêté le serment dont la teneur suit:

„En présence de Dieu, je jure d'observer fidèlement la „Charte constitutionnelle, avec les modifications exprimées dans

„la Déclaration; de ne gouverner que *par les lois et selon* „*les lois;* de faire rendre bonne et exacte justice à chacun „selon son droit, et d'agir en toutes choses dans la seule vue „de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peuple français.“

Le prince avait été reçu aux cris de *Vive le duc d'Orléans!* il sortit aux cris de *Vive le roi!* il était venu à la Chambre escorté par le peuple; il fut reconduit par le peuple jusqu'à son palais. Les *vivat* étaient unanimes; aucune voix dissidente ne se fit entendre: et certes, on n'en accusera pas les sbires, les satellites qui d'ordinaire entourent les rois, surtout à leur avènement! jamais on n'avait joui de plus de liberté! Le nouveau roi se montrait fréquemment seul au milieu de la population. Dans ces premiers temps, il n'avait pour garde que la garde nationale, habillée ou non habillée; depuis, on vit aux portes du palais la garde nationale et la troupe de ligne sans distinction de régiments; et tout soldat français put dire: *Je suis de la garde du roi!* Bientôt arrivèrent de toutes les parties du royaume, des députations de toutes les villes, conseils municipaux, gardes nationales, exprimant tous à l'envi et dans les termes énergiques d'une ratification bien supérieure à un mandat, la plus entière et la plus vive adhésion *) à l'ordre de choses qui venait d'être fondé!

II.

Quel est donc le caractère de ce gouvernement?

Pour bien se fixer sur ce point, il ne suffit pas d'avoir lu cet exposé rapide des faits; il faut étudier dans leur texte tous les actes qui ont constitué le gouvernement lui-même, et en peser tous les termes pour se faire une juste idée de l'établissement qu'ils ont eu pour objet de fonder.

*) Le duc de Bourbon avait pris les couleurs nationales, et souscrit pour les blessés de juillet. Le 8 août, veille de la séance royale, il écrivit au duc d'Orléans une lettre pleine d'affection, qui exprimait son regret de ce que sa mauvaise santé ne lui permettrait pas d'y assister. Il ajoutait: „Je vous écris, monsieur, „comme au lieutenant-général du royaume. Demain, *je serai de*

On doit d'abord s'arrêter à ce premier point: la révolution de juillet a été éminemment morale. Elle n'a point été le résultat d'une conjuration, d'une agression ambitieuse contre le pouvoir existant: le duc d'Orléans était incapable de trahison; il n'a point conspiré, aucun de ses amis n'a conspiré pour lui, la branche aînée s'est perdue toute seule.

C'est Charles X qui s'est insurgé contre les lois; il a méprisé les avertissements de la presse; il n'a pas voulu écouter la voix des représentants de la nation; il a cherché, il a trouvé des ministres faibles, ambitieux, ou fanatiques, disposés à lui obéir et à servir ses desseins *quand même!*... Il a foulé aux pieds le pacte fondamental, il a aboli les lois et les libertés publiques; il s'est parjuré.

En manquant à tous ses engagements de roi, il a délié ses sujets de toute obéissance envers lui: il les a fait attaquer avec violence par ses soldats, par des Suisses, par des étrangers! il les a placés dans la nécessité d'une *légitime défense:* vaincus, il les eût rendus esclaves; vainqueurs, ils ont pris leur revanche, ils ont voulu la liberté: il les a mis en droit de disposer de la couronne le jour où, par son agression, il les a mis en position de la lui ôter.

Cette révolution est encore remarquable entre toutes par la modération qui est un de ses principaux caractères; point de froide vengeance, point de pillage, point d'assassinats, point de réaction! Un parti qui l'emporte écrase le parti vainqueur; la victoire est cruelle quand elle est remportée seulement par quelques-uns sur quelques autres: en juillet, c'est la nation qui a triomphé; elle a senti sa force; elle a ménagé ses ennemis. Charles X et les siens ont été reconduits paisiblement à la frontière, sans avanie, avec égards, et sans autre humiliation

„*cœur avec vous*, et vous trouverez toujours en moi *un sujet* „*aussi fidèle que dévoué.* L.-H.-J. DE BOURBON.“ Quel crève-cœur pour les légitimistes que cette lettre écrite par le dernier des Condé, devenu premier prince du sang sous la dynastie de juillet! Aussi, combien le roi a regretté sa mort!

que de ne rencontrer *personne* qui osât se déclarer en leur faveur*) !...

Le duc d'Orléans n'a pas été choisi dans la maison royale comme successeur de ses aînés, ni comme appelé en vertu d'un droit qui lui fût propre. Permis aux quasi-légitimistes de se le persuader ainsi; de quelque part et à quelque titre que vienne l'adhésion au pouvoir, elle ne doit pas être repoussée. Mais dans la vérité des faits et des principes, pour le parti national, pour les hommes de juillet, pour tous les patriotes qui, à cette époque, ont voulu et proclamé le duc d'Orléans, si sa naissance a été pour lui un *heureux accident*, elle n'a pas été la source d'*un droit :* il a été choisi, et cela lui a été dit en propres termes, non *comme Bourbon*, mais *quoique Bourbon.*

Comme Bourbon, il n'aurait rencontré que des préventions défavorables: on aurait craint de revoir en lui tous les défauts et tous les abus reprochés aux aînés de sa race. Mais il a été choisi *quoique Bourbon*, parce qu'on savait qu'il avait aimé la révolution française, arboré ses couleurs, combattu dans ses rangs; *qu'il avait pour ennemis jurés les ennemis de cette révolution;* il était donc juste qu'il trouvât pour amis tous ceux qui, comme lui, s'étaient vus dans la défiance ou dans la disgrâce des Bourbons déchus.

Aussi, il n'a pas pris *les armes* dites *de France*, comme s'il en eût hérité: il ne s'est pas intitulé Philippe VII, comme s'il eût été la continuation de l'autre dynastie. En lui, tout a commencé *à titre nouveau.* Il a été librement choisi, librement accepté par le vœu national; C'EST LA SA LÉGITIMITÉ, non pas *quasi***), mais pleine et entière, la plus pure, la plus hono-

*) On se rappellera toujours cette gravure au bas de laquelle on lisait ces mots: „Messieurs, pourriez-vous me dire ce qu'étaient „devenus les *royalistes* pendant les immortelles journées des 27, „28 et 29 juillet?" On les a retrouvés plus tard derrière les émeutes, dans les clubs et dans la rédaction de quelques journaux....

**) S'il y a au monde une chose absolue, et qui n'admette pas le plus ou le moins, c'est *la légitimité*. Elle existe, ou elle n'existe

rable, la plus vraie, la plus éloignée de l'usurpation: cette légitimité est toute populaire, elle lui a valu le beau titre de *Roi-citoyen*.

Ce caractère de l'avènement de Louis-Philippe n'est pas idéal, fantastique; il est réel, il ne peut être méconnu; il est écrit littéralement dans les actes qui ont consacré l'élévation de la nouvelle dynastie. Ces actes, tous conçus en termes de droit, ont un sens précis et rigoureux, qui ne permet point d'en éluder la signification et d'en méconnaître les effets.

Ainsi, dans le Rapport fait à la Chambre le 7 août, le jurisconsulte dont il est l'ouvrage dit en parlant du projet d'appeler au trône le duc d'Orléans: „Cette proposition a pour „objet d'asseoir et de fonder un *établissement nouveau;* nouveau „quant à la personne appelée, *et surtout quant au mode de* „*vocation.* Ici la loi constitutionnelle n'est pas un *octroi* du „pouvoir qui croit se dessaisir: c'est tout le contraire: c'est „une nation *en pleine possession de ses droits*, qui dit, avec „autant de dignité que d'indépendance, au noble prince auquel „il s'agit de déférer la couronne: A CES CONDITIONS *écrites* „*dans la loi, voulez-vous régner sur nous?*"

La Chambre fait de cette idée le fondement de sa Résolution; car, après avoir déclaré *le trône vacant*, après avoir arrêté *les conditions du pacte constitutionnel*, elle s'exprime en ces termes: „MOYENNANT L'ACCEPTATION de ces dispositions et „propositions, la chambre des Députés déclare enfin que l'intérêt

pas: mais une *quasi-légitimité* est la plus grande des absurdités. Si la branche aînée n'est pas valablement déchue, si elle a conservé quelques droits, la branche cadette, quelque proche en degré qu'elle fût du trône, n'en est pas moins réputée usurpatrice aux yeux des logiciens de la légitimité. Il y a entre elle et ses aînés, comme Bossuet le disait du dauphin relativement au roi, *il y a toute l'épaisseur d'un royaume.* Il y a plus: aux yeux des légitimistes, le duc d'Orléans, parent du roi déchu, est plus odieux qu'un étranger. Il n'y a donc que des ennemis de Louis-Philippe, ou des amis peu intelligents de sa position politique, qui puissent aller chercher pour lui un autre titre, une autre *légitimité* que la *volonté nationale*.

„universel et pressant du peuple français appelle au trône „S. A. R. Louis-Philippe d'Orléans...

„En conséquence, Louis-Philippe d'Orléans sera invité *à* „*accepter et à jurer les clauses et engagements* ci-dessus énon-„cés, l'observation de la Charte constitutionnelle et des modi-„fications indiquées, et *après l'avoir fait* devant les chambres „assemblées, à prendre le titre de *Roi des Français.*"

Assurément, rien n'a gêné la Chambre dans l'énoncé de ces conditions; point de gardes-du-corps, point de Suisses, point de troupes alliées qui aient influé en rien sur la liberté des délibérations. A cette époque, il n'y avait d'armé dans Paris que le peuple de Paris.

Réciproquement rien n'aura été plus libre que la détermination du duc d'Orléans: il a été bien averti; la couronne était *à prendre ou à laisser;* roi des Français moyennant la condition offerte; *sinon*, *non.*

Cette situation était très-exactement indiquée dans le rapport fait à la chambre des députés sur la proposition Bérard. „Messieurs, disait le rapporteur, avant tout le duc d'Orléans „est honnête homme; il en a parmi nous l'éclatante réputation; „s'il vous dit qu'il accepte, si par cette acceptation *le contrat* „est une fois formé, s'il en jure l'observation en présence des „Chambres, à la face de la nation, nous pourrons compter „sur sa parole: il nous l'a dit: *la Charte*, *telle qu'il l'aura ac-*„*ceptée*, *sera désormais une vérité.*"

Le duc d'Orléans prend le temps d'y réfléchir, il reçoit chez lui la déclaration, elle lui est lue et remise par le président de la Chambre, en présence de tous ceux qui l'ont délibérée; il l'examine, prend l'avis de son conseil, arrête avec maturité sa détermination, et le 9 août, en présence des deux Chambres, il prononce les paroles solennelles d'*acceptation*, que nous avons déjà rapportées (*page* 22).

Et il prête son *serment.*

Ainsi s'est formé le gouvernement de juillet. Ce n'est pas un gouvernement usurpé ni imposé, c'est un gouvernement *convenu;* il repose sur un *pacte débattu*, sur un *contrat librement*

consenti, qui confère des droits et impose des devoirs à la royauté; contrat *également obligatoire* pour le roi et pour les citoyens; qui oblige ceux-ci à respecter la prérogative sans laquelle le gouvernement du roi ne pourrait pas maintenir son autorité, et qui réciproquement oblige le roi à respecter les droits et les libertés qu'il est appelé à protéger de tout son pouvoir; car il règne pour notre utilité, et non pour son agrément ou son bon plaisir.

Soutenir, avec les radicaux, et comme le font encore tous les jours *la Gazette* et *la Quotidienne*, que ce contrat, pour être valable, aurait dû être soumis *à l'acceptation individuelle de chaque Français*, c'est une dérision. Lorsqu'aux temps de nos plus anciennes assemblées nationales, on *interrogeait le peuple sur les capitules*, *) on ne demandait pas la signature de chacun, mais l'adhésion du peuple comme le peuple la donne, c'est-a-dire, par acclamation, *vox populi*, et non pas *scriptura populi.* Sur trente millions de Français, combien peu, même aujourd'hui, savent écrire! mais tous savent crier *vive le roi!* Or, on ne peut nier que l'avènement de Louis-Philippe n'ait été salué partout des plus vives acclamations, et que les adhésions envoyées ou apportées de toutes parts n'aient consacré en sa faveur la plus évidente et la plus complète ratification.

Sans-doute *la souveraineté nationale* s'est manifestée avec éclat dans cette élévatiou du nouveau roi sur *le pavois de juillet!* mais elle ne s'est pas manifestée avec plus d'éclat que l'indépendance du roi lui-même dans son acceptation. Or, de même que l'acceptation du roi, librement donnée, l'a obligé et l'oblige à tenir fidèlement ses promesses, de même la nation est tenue de garder fidélité au roi. Un honnête homme, dit-on, n'a que sa parole; les peuples aussi: et de ce qu'un peuple, quand on lui donne sujet de se lever en masse pour résister à une évidente oppression, peut tout écraser dans un jour de colère, il ne s'ensuit pas qu'il doive tous les jours, à son propre détriment et sans cause légitime, s'insurger contre le gouver-

*) *Ut de capitulis populus interrogetur.*

nement de son choix; briser capricieusement son ouvrage, uniquement parce que c'est son ouvrage, et faire perpétuellement de nouvelles révolutions au profit des factieux qui n'interpellent sans-cesse sa souveraineté, c'est-à-dire sa force, que pour l'exciter à en abuser!

Le roi est fidèle, la nation doit l'être; c'est la loi de tous les contrats. Avant de les consentir, on est maître; après les avoir consentis, on est lié.

Si Louis-Philippe eût refusé ou différé d'accepter, la conclusion de cette affaire devenue difficile, hasardeuse, sanglante, incertaine, en rendant son concours plus nécessaire, eût rendu plus évident le service immense qu'il a rendu en couronnant la révolution de juillet, et en cédant de suite au vœu public.*) Mais l'engagement, pour avoir été pris sur-le-champ et de bonne grâce, n'en est pas moins obligatoire et sacré de part et d'autre.

Parlera-t-on encore de ce fameux *Programme* dit *de l'Hôtel-de-ville*, que personne n'a ni vu ni lu, et dont un parti cependant aurait voulu faire la véritable constitution de la France, *une monarchie entourée d'institutions républicaines!* chose aussi absurde qu'*une république entourée d'institutions monarchiques*, puisque dans le premier cas la prétendue monarchie serait en réalité une république, comme dans le second la prétendue république ne serait, au fond, qu'une monarchie? c'est donc une contradiction dans les termes, introduite pour amener une confusion dans les choses.

Mais, outre cela, qu'est-ce donc que cette prétention de faire prévaloir un programme occulte sur une charte promul-

*) Il faut se rappeler que c'est en présence de Charles X, qui était encore aux portes de Paris avec sa garde, maître de la place de Vincennes et de son immense matériel, en présence de 85 départements dont on ignorait encore les dispositions, en présence de la Vendée et d'une invasion étrangère alors menaçante et qui nous eût pris au dépourvu, que le duc d'Orléans accepta la lieutenance-générale du royaume le 30 juillet, et, dix jours après, la royauté.

guée au grand jour! Et qui donc avait mission pour arrêter ce programme et l'imposer à la nation? — Est-ce aussi un programme *octroyé*?.... Comment d'ailleurs concilier cette invocation tardive d'un programme ténébreux, tenu secret, dissimulé aux Chambres, avec l'existence de la Charte constitutionnelle, proposée, délibérée en public, en présence et avec le concours de tous les hommes de l'Hôtel-de-ville sans qu'aucun d'eux ait réclamé!....

Un illustre général, dont le nom a été souvent invoqué ou allégué à cette occasion, n'a-t-il pas lui-même pris soin d'établir *la validité* de ce qui avait été fait par la chambre des Députés, en répondant à ceux qui contestaient la *compétence* de cette Chambre, sous prétexte qu'elle n'avait pas pu s'ériger de fait en *assemblée constituante?*

„Messieurs, disait le général Lafayette à la séance du 6 octobre 1831, la commission nous a invités à dire notre opinion „sur la question de *compétence*. J'en parlerai comme un *té-„moin assermenté* pourrait le faire dans une cour de justice, „en vous rappelant les faits. Mais auparavant, messieurs, j'ai „besoin de répondre à une attaque qu'un respectable orateur, *) „dont nous avons été heureux de reconnaître la voix à cette „tribune, a faite dernièrement contre le dogme de la souve-„raineté nationale, ce droit imprescriptible des peuples, ce „principe vital de notre existence sociale. Sa haute intelli-„gence, préoccupée des idées anglaises sur l'omnipotence par-„lementaire, je ne dirai pas comme lui, n'a pas pu, mais n'a „pas voulu comprendre le pouvoir constituant.

„Une longue habitude de plus d'un demi-siècle m'a fort fa-„miliarisé à cette idée, et me l'a rendue très-compréhensible.

„Je conviens, messieurs, et je pense avec notre honorable „collègue, „qu'il n'y a de raisonnable que la raison, qu'il n'y „a de juste que la justice;" et c'est pour cela que dans l'école „dont je fais partie, on a cru devoir faire précéder les cons-„titutions de déclarations simples des droits des hommes et

*) M. Royer-Collard.

„des sociétés, de ces droits dont une nation entière ne pour-„rait pas priver un seul citoyen.

„Mais, en même temps, on a cru qu'au lieu de s'en rap-„porter, pour l'application de ces vérités, aux constitutions qu „sont des combinaisons secondaires; au lieu de s'en rapporter, „dis-je, à un seul individu, fût-ce Platon, à une société même „de philosophes, il valait mieux s'en rapporter à des députés „expressément choisis pour faire ce qui deviendrait ensuite la „loi des pouvoirs constitués.

„Messieurs, je conviens que notre marche n'a pas été aussi „régulière; mais je suis loin de dire que ce qui s'est passé ait „été *le produit de la force.*

„Après nos glorieuses et fécondes journées de juillet, il ne „restait rien debout *que la souveraineté nationale* et le peuple „vainqueur; c'est en leur nom que la nation s'arma tout en-„tière, nomma ses officiers, et qu'il fut signifié à la famille „royale qu'elle avait cessé de régner, même avant que la dé-„chéance fût régulièrement prononcée. *)

„C'est *en leur nom que les députés résidant à Paris*, vu „l'*urgence* des circonstances, crurent devoir se *saisir*, *pour l'u-„tilité publique, du pouvoir constituant*, confirmèrent la dé-„chéance, élevèrent un trône populaire, et qu'ils appelèrent à „ce trône, *malgré* ses rapports de parenté avec la famille „déchue, et par un sentiment de confiance et d'estime person-„nelle, celui de nos concitoyens qu'ils avaient déjà nommé „lieutenant-général du royaume.

„Peut-être, messieurs, aurait-on dû, à cette époque, con-„voquer une assemblée *constituante*; j'avouerai même que ce „fut là *ma première pensée.*

*) „Le gouvernement né de juillet a, pour origine et pour base, *la* „*souveraineté nationale.* C'est *le peuple*, en effet, qni a vaincu „Charles X; c'est le peuple qui l'a détrôné, évincé de son palais, „poursuivi à Rambouillet, reconduit hors de France, et embar-„qué à Cherbourg en lui disant un éternel adieu!....“ (3e Lettre d'un magistrat sur la pairie, insérée dans la *Gazette des Tribunaux*, octobre 1831.)

„Mais la *nécessité* de réunir les esprits, une foule de cir-„constances dont il est plus commode de juger après les évè-„nements, les assurances que le peuple vainqueur avait le droit „et le devoir de demander et qu'il reçut franchement; tous „ces motifs *nous rallièrent tous autour de l'ordre de choses qui* „*a été adopté.*

„Et je dois ajouter que, *de toutes les parties de la France* „(personne plus que moi n'a été à portée d'en juger), il nous „arriva les témoignages *les plus unanimes* et les plus satisfai-„sants *d'adhésion complète* à ce que nous avions fait, au trône „que nous avions élevé, et au monarque que nous avions choisi. „Cette adhésion fut *une véritable sanction de l'opinion de la* „*presque totalité de la France.*"

C'est en cela que la royauté de Louis-Philippe, quoique *non républicaine*, est cependant *populaire.* La couronne ne lui a pas été déférée par l'*émigration*, ni par le *parti prêtre*, ni par ce qu'on nomme encore quelquefois l'*aristocratie!* elle lui a été conférée par le peuple, c'est-à-dire par la masse des citoyens. Il chérit son pays, ses droits, ses libertés; il est ennemi des privilèges, ami du droit commun; et c'est ainsi qu'il a mérité d'être appelé *Roi-citoyen.* Mais cela ne veut pas dire roi pusillanime, roi faible, roi soliveau; au contraire, cela signifie, à mon sens, roi ferme et roi fort, puisqu'il a pour titre fondamental de ses droits à la couronne, le vœu du pays et le sentiment intime de la nationalité.

La monarchie constitutionnelle, le gouvernement représentatif,

Avec un roi *élu* qui ne peut oublier la popularité de son origine;

Deux Chambres législatives pour éviter la tyrannie d'une seule:

Un ministère responsable, et par conséquent indépendant;

Une magistrature inamovible, et le jury;

La presse libre, pour relever les abus, et réclamer les améliorations que la suite des temps et le progrès naturel des idées peuvent comporter:

Certes, il faut en convenir, dans l'état actuel de nos mœurs, et pour un vaste pays comme la France, un tel gouvernement *vaut mieux que la meilleure des républiques.*

III.

Français, sachez donc une bonne fois vous tenir à quelque chose, et vous fixer enfin.

Vous avez à votre tête une famille excellente, toute française par ses mœurs et par ses affections; une famille à laquelle aucun amour-propre ne peut envier ni disputer le commandement.

Un roi *cuirassé* de cinq princes qui assurent dans sa maison la continuité du pouvoir contre les calamités qu'entraînent trop souvent pour les peuples la déshérence des maisons royales, la vacance du pouvoir suprême, et le guerres de succession.

Vous avez des institutions qui, dès à-présent, vous font jouir de toutes les libertés connues chez les peuples civilisés.

Tout n'est pas encore entièrement réglé, fini, complet: mais la *Constitution* offre tous les moyens réguliers de perfectionner ce que nous avons et d'acquérir ce qui nous manque. Au lieu de courir sans-cesse des chances nouvelles, de rêver encore des changements, d'abattre toujours sans savoir que réédifier!.... tâchons d'oublier un peu nos dissensions, de rallier les esprits, de diriger l'effort de nos capacités vers le bien public, et d'assurer à la France cette prospérité dont parlent tant d'écrivains et d'orateurs, mais qui ne peut trouver place au milieu de la mobilité des esprits et de l'inconstance perpétuelle des résolutions.

Dans l'état actuel de notre civilisation, la classe qu'on appelle intermédiaire, fait la force de la nation; elle est la plus laborieuse, la plus éclairée, la plus virile; elle est héroïque dans les combats, intelligente dans les arts, le commerce et les travaux de l'industrie; elle ne peut supporter la servitude; elle aime avec passion la patrie, la gloire et la liberté! Mais, je le dis avec douleur, elle s'entend mal à conserver ce qu'elle a conquis. La gentilhommerie sait très-bien ce qu'elle regrette

et ce qu'elle voudrait ressaisir; le parti-prêtre, c'est-à-dire ceux qui veulent faire servir la religion au succès d'une ambition toute mondaine, le savent également: légitimistes et ultramontains savent faire des sacrifices individuels, des sacrifices de plus d'un genre au succès de leurs idées, de leur caste, de leur parti. Mais nous autres hommes populaires, qu'on appelait jadis le *tiers-état*, nous savons seulement ce que nous ne voulons pas. Après une chose renversée, c'est une autre, et puis une autre encore, et toujours du nouveau. L'envie nous tue, la jalousie nous dévore; trop nombreux pour arriver tous, nous ne pardonnons à personne d'arriver seul ou d'arriver le premier; et trop souvent, après de sublimes efforts pour conquérir la puissance, nous offrons à nos adversaires naturels mille occasions de la ressaisir et de s'en emparer!....

Voilà ce qui décourage les bons citoyens et enhardit les factieux.

Je le répète: SACHONS NOUS FIXER.

DUPIN AÎNÉ. *)

*) Le chapitre qu'on vient de lire a déjà été imprimé, sans nom d'auteur, et à un petit nombre d'exemplaires: il n'était guère connu que des personnes honorées de la confiance de M. Dupin. Ce chapitre n'a donc point perdu l'attrait de la nouveauté.

Nous nous estimons heureux que l'honorable président de la Chambre des Députés ait bien voulu nous permettre de publier dans le *Livre des Cent-et-Un* ce curieux chapitre enrichi d'importantes additions. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

LES PASSAGES DE PARIS.

Pourquoi dans le récit que fait ordinairement un étranger des objets qui ont le plus frappé son attention dans Paris, les passages n'y figurent-ils que très-secondairement, quand ils y figurent? Outrageant oubli! lorsqu'il n'en est pas un peut-être qui ne leur ait procuré un abri contre une averse, un refuge contre le vent d'hiver ou la poussière d'été, un lieu de promenade commode et séduisant. Les ingrats!

Certes, je n'aurai jamais ce reproche à me faire, moi, qui, dans mon imagination reconnaissante, ai jugé à l'égal des Larochefoucault et des Mansard celui qui le premier a eu l'idée des passages et l'audace de les construire; moi qui ai reconnu, compté et calculé les avantages sans nombre résultant de cette heureuse conception, et qui ai pris sa résolution d'en faire l'analyse, pour vous, piétons refrognés, qui trouvez là un chemin toujours sec et uni, et un moyen sûr d'abréger les distances que vous avez à parcourir; pour vous, paresseux, avares de vos pas et de vos peines, qui trouvez dans un emplacement de dix toises, la réunion de tous les objets disséminés sur la surface de Paris; pour vous, flaneurs obstinés, que rien ne contrarie plus dans le cours de vos observations systématiques, à l'abri que vous êtes des variations de l'atmosphère sous cette voûte protectrice.

N'est-ce pas le résumé d'une ville entière qu'un passage? l'Eldorado des nonchalants qui s'y installent, et peuvent y passer leur vie sans être forcés de mettre leur nez hors de ce dôme

vitré? N'y trouvent-ils pas de quoi satisfaire à toutes les exigences de leur organisation animale, intellectuelle, je dirai même passionnelle? Eh bien! par la même raison, un passage est la terre promise de tous les gens qui se servent eux-mêmes, n'aimant pas les domestiques; qui ne vont qu'à pied, n'aimant pas les voitures; et qui veulent économiser le temps comme ils économiseraient une fortune. Et, je vous le dis en vérité, ces gens-là fourmillent dans Paris. Je cherche donc à améliorer le sort de la classe la plus nombreuse de la société.

Ainsi, prenez un appartement dans le passage des Panoramas, par exemple; le chiffre des locations s'est exécuté depuis l'ouverture de la rue Neuve-Vivienne. Là, point d'inquiétude pour votre déjeuner; Véron, le fastueux Véron, vous enverra un chocolat jusque dans votre couche. Puis, pour dîner, vous aurez à choisir entre Masson et Prosper. Le premier vous associera aux douceurs de la gastronomie, moyennant un franc soixante centimes par repas; on a quinze cachets pour vingt-deux francs. Le second ne distribue les merveilles de sa cuisine que pour la pièce ronde de quarante sous, il ne tient pas à l'effigie. Que si vous êtes accessible aux séductions de la friandise, vous pourrez facilement vous satisfaire chez Leveau, Marquis ou Félix, Félix l'Européen; Félix l'inventeur des *babas* au citron; Félix chez lequel on trouve de si bon malaga, et tant de prévenance. Merci, bon Félix!

Vous voilà donc assurés contre la faim sans sortir les pieds de vos pantoufles.

Maintenant, si le chapitre des distractions vous occupe, je puis vous offrir un cabinet de lecture, un marchand de musique, et un caricaturiste, sur l'étalage duquel vous pourrez étudier la transmutation en plâtre des illustrations de l'époque. Conceptions neuves, spirituelles, capricieuses, grotesques, le beau devenu ridicule, le ridicule devenu beau. Prenez garde à votre figure si votre figure a quelque chose de grotesque, de ridicule ou de beau. Vous pourriez bien vous reconnaître un jour sous la forme d'une grenouille, d'un chacal, ou d'un satyre; prenez garde, Dantan est là avec son œil d'artiste. D'ailleurs, si la célébrité vous sourit, on peut y arriver par ce moyen, c'est

agréable, Dantan vous l'offre, la voulez-vous? Je ne sais rien de plus facile à faire aujourd'hui qu'une célébrité. On trouve des entrepreneurs, ils sont ardents et faciles. Je propose, à cause de cela, un conseil de révision attaché au Panthéon.

Continuons.

Aimez-vous à chercher des rêveries dans les capricieuses ondulations de la fumée de tabac? Prenez, les yeux fermés, dans le magasin du vertueux débitant, tout y est, Havane pur et Porto-Rico. Voulez-vous chasser de votre cerveau des idées de tristesse et d'ennui? Faufilez-vous dans un sale et long corridor, dont l'issue se trouve au milieu du passage, et vous arriverez au théâtre des Variétés. C'est par-là que passent chaque soir Odry et Vernet, la bonne, la grosse farce en habit et en bottes comme vous et moi, ni plus ni moins. Je préfère cette entrée à celle qui donne sur le boulevart; parce que, pour arriver à une salle malpropre et mal éclairée, il vaut mieux passer par un corridor mal éclairé et malpropre, que sous un pérystile à colonnes, grilles, becs de gaz, et gardes municipaux. C'est trop pour si peu. Je crains les désillusions.

Permettez-moi maintenant de vous conduire au passage de l'Opéra. L'architecture en est plus relevée, plus riche, l'aspect plus tranquille; c'est la différence de l'industriel au rentier, de la fille aux joies irrégulières à la noble dame vaniteuse et blasonnée.

Ici, une allure de bonne compagnie que vous trouverez peu ou point dans les autres passages de la capitale. On y dirait l'industrie privée de son caractère distinctif, l'activité et le mouvement. Un teneur de livres la plume à l'oreille, et se servant de Barême pour allumer son cigare. Au fait, pourquoi pas? Ne vient-il pas un temps où il faut à tout travail un point d'arrêt et de repos? Je veux donc que les marchands établis dans les galeries du passage de l'Opéra n'en soient pas réduits à n'avoir qu'une fortune dépendante des caprices de leur clientèle; et c'est sans-doute pour cela qu'à toute heure du jour, de riches et brillants équipages stationnent devant l'entrée de ce riche bazar, par la raison que la richesse cherche la richesse, comme deux métaux homogènes tendent à se fondre dans le creuset de l'alchimiste.

C'est là que j'aime à passer mon désœuvrement pour voir se dérouler le personnel lyrique et chorégraphique de notre première scène. Je sais les heures de répétition, les jours de représentation, et il est bien rare qu'une solennité se passe dans la salle sans que j'y assiste dans les galeries du passage.

Ne riez pas de mes plaisirs, vous, insensés et faciles admirateurs, qui allez, encore aujourd'hui, demander des émotions à la scène; émotions que vous savez subordonnées à l'habileté d'un coiffeur ou d'une habilleuse. Ne riez pas, vous dis-je, car vous connaissez comme moi toutes les ressources, toutes les ruses d'un art spoliateur du vrai; comme moi vous savez qu'au théâtre il ne peut plus y avoir de jambes mal faites et de laides figures; vous les avez, et c'est en compagnie de cette prescience d'habitude que vous allez encenser une bouffissure, et admirer les reflets irisés d'une bulle de savon près de laquelle sommeille le désenchantement, le lourd désenchantement qui viendra tout à l'heure vous étreindre de ses froides mains. Insensés!

Lorsque la faculté vous est acquise comme à moi de voir chaque jour ce pied tel qu'il pose sans danser, cette bouche telle qu'elle s'ouvre sans chanter; ce pied qui chatouille les dalles de pierre sans que l'élasticité d'une planche aide à sa légèreté; cette bouche qui se dessine naturellement sans que les difficultés d'une gamme viennent la contourner; ce pied qui supporte un corps bien balancé, une désinvolture pleine d'harmonie, sans que la baguette du chorégraphe ait réduit à l'exactitude du mannequin pied, corps et désinvolture; cette bouche qui me jette en passant une parole naturelle et suave, sans que l'intention de la musique soit venue la forcer: oh! les insensés qui vont demander des perfections aux clartés menteuses du gaz, et sous l'influence magnétique d'une musique riche de chimères. Les insensés!

Le passage de l'Opéra est l'oasis des amoureux de la Chaussée-d'Antin; à quelque heure de la journée que vous y passiez, il est impossible que vous ne fassiez pas rencontre, ou d'un jeune homme à la mine suffisamment satisfaite, et qui fera tous ses efforts pour vous laisser deviner par le jeu de ses regards qu'il est en bonne fortune, ou d'une femme à la démarche

précipitée et honteuse quelquefois, qui arpentera les galeries dix fois en dix minutes, si son amant a été moins exact qu'elle au rendez-vous; l'impatience décuple les forces: surtout ne la gênez pas, la pauvre enfant, ne la déconcertez pas par des regards indiscrètement expressifs.

Il y a, en face d'un des embranchements du passage de l'Opéra, une avenue presque vitrée, connue, je crois, sous le nom de galerie Dartois, et servant de communication entre les rues Laffitte et Lepelletier. Je n'y ai jamais vu de remarquable que ce qu'il est toujours inutile de faire remarquer.

En suivant l'ordre de la popularité monumentale, les passages Vivienne et Colbert doivent trouver ici leur place. Ce sont deux frères jaloux, rivaux, envieux, se donnant la main pour se la déchirer, les traîtres! uniformes par leur parallélisme, ils rejettent tout autre rapport de confraternité; avides l'un et l'autre d'une supériorité qu'ils se contestent réciproquement. Voyez-vous bien! le passage Vivienne reproche à son confrère l'aristocratie de ses allures au milieu d'un quartier de travailleurs, et celui-ci retorque l'argument, en lui jetant au nez la vulgarité de son goût pour les bas étages de l'industrie.

J'aime assez ce dernier reproche. N'allez pas en conclure que je m'établisse juge d'une grave question de préséance, la prétention serait par trop imprudente. Mais j'ai un faible pour le passage Colbert; j'adore le passage Colbert. Je m'extasie devant les élégantes proportions de son architecture composite, devant la majesté de son maintien. J'admire la série régulière de ces globes en cristal, d'où émane une clarté vive et douce en même temps. Ne dirait-on pas autant de comètes en ordre de bataille, attendant le signal du départ pour aller vagabonder dans l'espace?

Je vous recommande surtout le joli coup d'œil que présente la rotonde. Le candélabre qui l'éclaire ressemble à un cocotier au milieu d'une savane. Autour de lui ont campé les prêtresses de la lingerie et de la parfumerie. J'en ai bien vu des générations de lingères passer et s'éteindre autour du candélabre! C'est qu'elles avaient trop compté sur leur beauté, et pas assez sur la vivacité des lumières. Ce candélabre est un motif de

jalousie pour le passage Vivienne, qui n'ayant pas de rotonde assez spacieuse pour comporter un ornement de cette dimension, a cru s'en dédommager en se donnant un Mercure muni de toutes ses attributions, et toujours prêt à s'envoler comme s'il cherchait à fuir de son piédestal. Quelle maladresse! Si j'avais l'honneur de tenir un magasin dans le passage Vivienne, je demanderais la suppression du Mercure, au risque de passer pour un Vandale. Il y a un vandalisme bien entendu.

A vrai dire, la foule paraît peu s'en inquiéter. La foule qui n'aime que ses fantaisies, qui ne va, n'agit, ne fait, ne dit, ne pense que par elles et pour elles, la foule se presse au passage Vivienne, où elle ne se voit pas, et délaisse le passage Colbert, où elle se voit trop peut-être. Un jour on voulut la rappeler, la foule, en remplissant chaque soir la rotonde d'une musique harmonieuse, qui s'échappait invisible par les croisées d'un entresol. Mais la foule vint mettre le nez à la porte et n'entra pas, soupçonnant dans cette nouveauté une conspiration contre ses habitudes et ses plaisirs routiniers: la foule est méfiante.

Le passage Vivienne est, sans contredit, le plus fréquenté de tous les passages de la capitale, y compris peut-être celui des Panoramas. C'est en effet le chaînon qui joint aux boulevarts un des quartiers les plus industrieux de la ville. Aucun autre ne se trouve donc mieux placé que lui pour être un foyer brûlant de circulation et d'activité. L'aspect général de l'édifice semble se ressentir de cette destination, car tout y est sévère et positif. C'est inutilement qu'on y chercherait les amorces que le luxe jette partout ailleurs à la curiosité et aux desirs capricieux; là, tout s'adresse aux besoins d'une vie tranquille et calculée. Les tailleurs, bottiers, marchands de vin, merciers, opticiens, bonnetiers, verriers, libraires, ont formé une sainte ligue de producteurs ardents à tous les travaux d'un intérêt matériel.

Cet édifice manque de largeur; de plus, la toiture est trop rapprochée du sol, ce qui en appauvrit singulièrement la perspective. D'ailleurs, il est négligé, mal tenu; c'est un riche épicier qui s'en vient à la Bourse avec une casquette de loutre sur la tête. Les monuments ont aussi leur époque critique.

Oserai-je maintenant vous parler du passage du Saumon qui, de tout temps, s'est complu à sentir sa tête inondée d'aromates de carrefour, et ses pieds couverts d'iniquités? aspirant les miasmes de la rue Montorgueil, et piétinant dans les boues de la rue Montmartre? souriant aux poissons, aux huîtres que débite la première; jouant avec les forts et les loustics dont la seconde est peuplée? Sa voûte intérieure se présente à l'œil comme la charpente osseuse et diaphane d'un long cétacée. Est-ce cette analogie qui lui a valu son nom? Tout y est triste, pauvre, sombre, délaissé; au plus fort de l'été, les murailles sont humides, l'atmosphère est bruineuse; et, pour compléter l'harmonie du tableau, une des façades principales de l'édifice est en toile peinte. C'est de l'architecture domestique, de la perspective au rabais. Soyez étonné, après cela, que les écriteaux de location s'y renouvellent à chaque trimestre.

Pourtant on y danse! où ne danse-t-on pas à Paris? Le bal du Saumon a même une réputation. C'est vrai, comme Chaudruc Duclos a la sienne aussi. C'est une vaste salle nue et enfumée, où les discours malsonnants, les gestes lubriques, les rires grossiers, et les parfums de nature douteuse, se donnent la main, à jours et heures fixes de la semaine, pour chasser-croiser et balancer aux dames. Il vient des dames au bal du Saumon. Dites trois fois en finissant:

Maire du 3e arrondissement,
Délivrez-nous du passage du Saumon,
Délivrez-nous du passage du Saumon,
Délivrez-nous du passage du Saumon.

Aubert aurait suffi pour faire la réputation du passage Véro-Dodat, si Véro-Dodat ne s'en était chargé avant lui. Qu'ils ne soient point jaloux l'un de l'autre. On serait venu visiter un magasin où tous les ridicules trouvent une pierre lithographique prête à les reproduire, quand même on n'eût pas été curieux de voir un passage construit à coups de cervelas et de saucissons: passez moi la synecdoche.

C'est une curieuse galerie que celle d'Aubert. La caricature, un masque à la main, et un fouet de l'autre, y règne en souveraine; mais, bonne et tolérante princesse, elle a une

louange pour tous les talents, un sourire pour tous les genres. Ainsi, une Sabine d'après le Poussin peut se trouver en face d'une diablerie de Roqueplan; une Vierge de Raphaël, côte à côte avec une pochade d'Henry Monnier. Mais ce qu'il y a de plus remarquable au passage Véro-Dodat, c'est le marquis de Chabannes, le plus obstiné guerroyeur de notre époque. Guillaume en serait jaloux, si Guillaume le connaissait. Ennemi à perpétuité du ministère et de l'opposition, de la presse et de la censure, du gouvernement et de la police, de l'absolutisme et de la liberté, c'est le critique par besoin, le critique par habitude, critique somnambule, sans fiel et sans venin, critique de tout et de tous; critique de lui-même, critique poète, n'en voulant à personne; critique éloquent, critique inintelligible, critique plein de popularité. Gloire au marquis de Chabannes!

En ce moment, le critique en veut aux journalistes *qui ont voulu l'écraser sous leur hideux silence;* il leur en veut beaucoup, il leur en veut énormément. Il y aura désormais haine éternelle entre le journalisme et le marquis de Chabannes qui eut sa part des vexations du gouvernement de Charles X, probablement parce que le gouvernement de Charles X était au bout de ses vexations. Pauvre marquis! heureux critique!

Ce lien de communication entre le Palais-Royal et le quartier marchand des rues Saint-Honoré et du Pont-Neuf, est très fréquenté, surtout à cause du voisinage des messageries Laffitte et Gaillard. La distribution intérieure en est assez bien conçue, mais l'aspect général est terne et sombre. C'est le seul passage de Paris qui ait porté le luxe jusqu'à faire accepter au marbre, la plus vaniteuse des pierres, la forme d'un pavé soumis à toutes les souillures du piétinement.

Je ne mettrai pas au nombre des passages la belle galerie vitrée du Palais-Royal; c'est, à mon avis, une édification digne des contes des Mille et une Nuits. Abandonnons-le à l'admiration instinctive de tous, à cette admiration qui ne demande pas l'analyse des objets qu'elle saisit.

Le passage Choiseul, dont les titres d'ancienneté ne sont pas les mêmes que ceux du nom qu'il porte, joint la rue neuve des Augustins à la rue neuve des Petits-Champs; deux rues

toujours neuves, quoiqu'elles aient déjà usé plusieurs générations qui les ont usées aussi. Ninon de l'Enclos était encore fraîche et jolie à l'âge de soixante ans; ce n'était pourtant plus un article de nouveauté; l'amour du jeune duc de Sévigné ne prouverait pas le contraire. Je demande qu'on respecte les choses qui ne peuvent vieillir; c'est un beau privilège aujourd'hui qu'on est vieux avant de savoir comment on a vieilli. Respect donc à la poésie des ruines et des noms!

En prenant le passage Choiseul, par la rue neuve des Petits-Champs, l'œil parcourt avec une sorte d'étonnement cette longue et uniforme avenue que rien n'accidente. Ne résulte-t-il pas de cette régularité quelque chose de monotone et de fade pour l'ensemble intérieur de l'édifice?

Quel mal y aurait-il à vous avouer que j'aime le passage Choiseul à-peu-près comme j'aime le passage Colbert? Il y a de ces affections dont on chercherait vainement l'origine et la cause, et peut-être serais-je dans cette perplexité par rapport au passage Choiseul. Cependant, en y réfléchissant bien, c'est que, pendant une année entière, pas un jour ne se passa sans qu'on me vît entrer, à cinq heures précices, avec un livre sous le bras, chez un restaurateur où l'on dîne à la carte quand on veut. Mais c'est fatigant, ennuyeux, car la liste des mets est longue, variée, et je suis irrégulier dans mes goûts. C'est pour cela que j'avais pris l'habitude de m'en rapporter exactement au discernement du garçon, qui me servait un potage, trois plats à son choix, et un dessert, sans que je fusse condamné pour cela à lui payer plus de trente-deux sous. Trente-deux sous au restaurant du *grand Gastronome!* c'est de l'amour-propre à prix fixe, de l'ambition à bon marché.

J'étais jeune alors: la vie réelle ne m'avait point encore initié à ses mystères dissolvants, à ses débauches empoisonnées, ce qui fait que, même au restaurant du *grand Gastronome*, je trouvais une espérance ou une illusion sur chaque page que je lisais, sur chaque plat qu'on me servait. Qui de vous, je vous le demande, n'a pas regretté une fois en sa vie le temps de ses jeunes espérances et de ses illusions? Qui de vous serait inaccessible à la poésie des souvenirs, des souvenirs d'enfance

surtout? Qui de vous n'a pas éprouvé les sensations qu'elle fait naître, sensations vives, rapides, entraînantes, sensations qui nous font vivre deux fois en nous rendant une vie déjà épuisée? O mes bons, mes puissants, mes riches souvenirs, ne me quittez jamais!

Il n'y a rien de remarquable dans le personnel du passage Choiseul; l'ensemble en est simple et modeste, c'est l'image de la vie commune. L'Opéra-Comique, ce bon vieillard cassé, et tant soit peu radoteur, fit beaucoup de peine à son protégé, le passage Choiseul, lorsqu'il déménagea de la salle Ventadour, ayant pour tout bagage la partition de *Zampa*, et pour tout consolateur, Martin, qui vient toujours au-devant de l'infortune, et que son zèle a entraîné jusqu'à se faire voir au théâtre des Nouveautés. Merci! c'était comique, mais c'était affligeant. Heureusement que Comte reste au passage Choiseul; c'est la fiche de consolation. Comte dont l'ambition a dépassé depuis long-temps les gobelets et la fantasmagorie. Voilà bien l'art! Il a commencé par dire: *Passez*, *muscade*, et maintenant il a un orchestre, des décorations, des machinistes, des auteurs, et un bureau de location, tout cela avec bavette et bourrelet. C'est merveille!

Je n'aurai que peu de choses à vous dire du gracieux passage Delorme, beaucoup plus modeste et réservé que ne pourrait le faire supposer le nom qu'il porte. Autrefois, jaloux de concilier les prétentions si différentes des deux rues qu'il caresse, il présentait l'assemblage hétérogène des goûts futiles de l'une, et des habitudes substantielles de l'autre. Ainsi, le cachemire touchait à la bure, le diamant à la chrysocole, le tulle d'Angleterre au droguet. Aujourd'hui, bien déchu de sa première splendeur, ce n'est plus qu'un bazar de jouets d'enfants et de bougies diaphanes, deux objets qui président aux deux extrémités d'une vie d'homme; une poupée dans son berceau, un cierge au pied de son cercueil.

Pour éviter des reproches d'inexactitude, ou de partialité, je veux bien ne pas omettre dans cette longue nomenclature les passages Vendôme, Saucède, Bourg-l'Abbé, Brady, du Caire, et de l'ancien Grand-Cerf. C'est une pure galanterie de ma part.

Le premier, tranquille et délaissé comme le quartier où il est construit, végète sans murmure, mais non sans dépit, ignoré au milieu de la foule clinquante de ses collègues, désert et silencieux en face des théâtres où viennent s'ébattre les joies bruyantes du populaire.

Les passages Saucède et Bourg-l'Abbé, construits dans une direction parallèle, et singeant en ce point leurs patrons et maîtres de la rue Vivienne, servent de déversoir à la population des rues Saint-Denis et Saint-Martin. Ils présentent l'un et l'autre leur gueule béante à la rue neuve Bourg-l'Abbé, belle et riante avenue qui semble se rire d'eux mesquins et sombres. Il y a dans ces deux corridors des cabinets de lecture où l'on affiche encore en lettres majuscules, Louis XI, *tragédie de M. Casimir Delavigne.*

Rien de plus attristant que l'aspect du passage Brady, où la misère et la malpropreté semblent avoir établi leur quartier-général. C'est un bazar à friperies, et pas autre chose: les revendeurs y abondent ainsi que les cabinets de lecture. La lecture se glisse partout. C'est une police morale, l'inquisition de l'esprit. Les cabinets de lecture, fantômes bigarrés, et tourmenteurs timbrés, stéréotypés, à vignettes et enluminures; cauchemar de toutes les heures, de toutes les couleurs, de tous les lieux, qui vous saisit au coin des rues, dans les carrefours, au spectacle, chez les restaurateurs, sous la forme d'un café, d'un cercle, d'un bouillon à domicile; larves modernes qui s'en prennent à toute une génération, et qui persécutent l'homme d'esprit en faveur des ignorants. Les cabinets de lecture dégoûteront de la science.

Quant au passage du Caire, il me serait impossible, avec la meilleure volonté d'écrivain, de vous en donner une description exacte; et voici pourquoi.

Jaloux de remplir scrupuleusement mon mandat, je sortis il y a quelques jours, nez au vent, crayon dans la poche avec l'intention de visiter le dernier édifice qui figurait sur ma liste. Ce doit être un beau monument, me disais-je, s'il a été construit en souvenir des évènements que son nom rappelle; ce doit être une colossale édification; et cette fois encore, mon

imagination s'exaltait abandonnée à elle-même, oublieuse des idées mesquines de notre époque, de ses calculs rétrécis et toujours soumis à la question de l'argent, question mère, question dominante.

Non, non, m'écriai-je en mettant le pied sur la première pierre d'entrée, il n'y a là ni reflets, ni souvenirs, ni témoignages de ce que pouvait la main de celui qui immortalisa le nom du Caire. Je ne vois là ni les richesses de l'Égypte, ni ses parfums, ni ses enfants, ni le grandiose de ses monuments, ni la profondeur de ses pensées; ce n'est point ce qui peut poétiser le berceau des sciences et des arts. Profanation des mots! Le Caire dans cet infect caravansérail, le Caire dans ce carrefour humide, le Caire dans ces enfants en guenilles, le Caire argenté et resplendissant, dans cette atmosphère froide et plombée, le Caire dans cette coulisse! Profanation, trois fois profanation!

Avec ces idées, il me fut impossible de descendre à la commune description des lieux et des choses. Je partis en me promettant de faire connaître à mon lecteur la cause de cette omission, qu'il me pardonnera sans-doute, s'il a vu le passage du Caire une seule fois en sa vie.

Il y a dans Paris une foule innombrable de passages ou plutôt de corridors, tels que ceux de Saint-Roch, Désirabode, Radzivil, Henri IV, etc., etc., il serait par trop fastidieux d'en parler. Ce sont des abrègements qu'on a procurés aux piétons, le plus souvent aux dépens de leurs jambes qui s'enchevêtrent dans les inégalités du pavage, et de leur tête que le plafond menace incessamment. Il peut être utile de les connaître, mais il est dangereux de les fréquenter.

Maintenant si à cet examen d'optique nous voulons ajouter la perspective morale, nous la trouverons nettement dessinée.

Ainsi, dans les passages avoisinant les quartiers de la Bourse et de la Chaussée-d'Antin, quartiers envahis depuis long-temps par l'aristocratie de l'argent, on peut remarquer un air d'aisance et de luxe qui va décroissant à mesure qu'on s'en éloigne; et comme l'or est la puissance aimantée qui attire à elle tout ce qu'il y a d'existences douteuses et de consciences vénales,

c'est là que circulent les impuretés sociales de la grande ville; filoux, femmes entretenues, débauchés de corps et d'esprit, filles de joie, mendiants à gages ou exerçant par goût pour le *far niente* des lazzaroni: en un mot, le vol, le vice et la fraude sous tous les masques, sous tous les costumes.

C'est là qu'on rencontre en plein jour la débauche de distinction au teint enluminé, au rire bruyant, gantée, éperonnée, se promenant la tête haute et les pieds incertains, parce que c'est là que la pudeur se trouve enregistrée par notre facile civilisation au nombre des ridicules qui la gênent. La pudeur ne sert plus qu'à nous faire remarquer; fi donc! c'est là qu'un fils de famille, l'héritier d'un grand nom, étalera sa honteuse énervation sur les coussins d'un équipage avec lequel il a payé les insouciantes caresses de la femme qui sommeille près de lui. Aussi cette partie du boulevart qui s'étend depuis le passage des Panoramas jusqu'au café de Paris inclusivement, figure-t-elle au grand livre de l'orgie comme la portion de ses états la plus productive en revenus. C'est là que le plus bel ouvrage de Dieu et le moins digne de lui, suivant l'expression du caustique Champfort, oubliant le caractère sacré de sa primitive origine, s'abandonne à des démarches que la passion même la plus désordonnée n'excuserait pas, et qu'ici la cupidité seule conseille. C'est là que le joueur viendra montrer sa figure pâle et terreuse en attendant que la solitude du boulevart le ramène aux lustres de Frascati.

Les passages de cet hémisphère parisien doivent donc nécessairement subir l'influence féerique d'une atmosphère qui imprime à tous les objets qu'elle remplit le cachet particulier de sa magie; magie d'or et de boue, de voluptés et de remords.

Le contraste se trouve dans les régions de l'industrie et de la bourgeoisie. Les passages Vendôme, Bourg-l'Abbé, Saucède, et tous ceux compris dans ce rayon, représentent la classe positive de notre société. L'habitué d'un de ces obscurs bazars se trouvera presque dépaysé au passage de l'Opéra. Il y sera gêné; il lui tardera d'en sortir. Il n'est pas chez lui; un peu plus, il se découvrirait le chef, comme s'il pénétrait dans le temple de Dieu.

Il en est de même de la grisette, la puissance cythéréenne des rues Saint-Denis et Saint-Martin, et qui, hors de ses états, perd son aplomb, son aisance, sa gracieuseté, et même son éloquence. Qu'un jeune homme vienne à lui faire une déclaration, — et chacun sait que dans la zone torride de l'Opéra, il se fait peu de déclarations qui ne soient accompagnées de manières assez décidées, pour ne pas trop dire, — la grisette se trouvera intimidée, presque muette devant ce langage d'amour dont l'intention n'a pourtant rien d'étrange pour son cœur, mais dont la forme lui paraît au moins nouvelle. Ce n'est plus cela dans son quartier. Les passages où elle a l'habitude d'écouter ses adorateurs sont aussi simples d'architecture et de mise que ceux-ci le sont de langage et de manières. La grisette tient à la simplicité et à ce que l'harmonie des situations soit complète; elle aime à comprendre, à voir clair dans ses inclinations. Ce n'est pas précisément pour cela qu'elle fréquente les passages de son quartier, mais c'est qu'elle en connaît les habitués qui sont les siens, qu'elle sait sur le bout des doigts, qu'elle devinerait au toucher. Leur élocution est plus naturelle, plus intelligible, leurs procédés sont moins cavaliers, et s'ils n'ont pas de gants blancs, au moins ils éteignent leur cigare quand ils ont une déclaration à faire.

Parmi eux un écervelé du boulevart de Coblentz y serait remarqué comme un évènement, comme un habitant du Marais le serait au bal d'Idalie, et un habitué d'Idalie dans la salle de Desnoyers. Chaque classe a sa sphère d'allures et de manières hors de laquelle, à un degré plus haut ou plus bas, elle trouve le sarcasme ou l'admiration.

Concluons de ce qui précède, qu'en étudiant la face physique des passages de la capitale, on obtient l'expression raisonnée de ses mœurs. Prenez les galeries de l'Opéra et le passage Brady, deux points extrêmes du grand tout, vous arriverez, par voie de déduction, à la connaissance générale de Paris.

Amédée KERMEL.

ÉPITRE AU ROI DE BAVIÈRE.*)

Dans ces jours où, brûlant de la soif des combats,
Les peuples et les rois vident leurs grands débats,
Au bruit des nations qui tombent immolées,
D'un funèbre bandeau les Muses sont voilées;
Mais, Barde couronné, vous charmez leurs douleurs,
A leurs autels déserts vous apportez des fleurs;
Du vulgaire des rois le talent vous sépare,
Et le luth dans vos mains remplace un fer barbare.

*) Le roi de Bavière a publié un recueil de poésies dans lesquelles on trouve souvent du talent, de la philosophie, et même des idées libérales. Mais il prodigue des injures à la France. Le roi-poète oublie trop que lui-même rechercha l'honneur de servir dans nos armées, et que le royaume qu'il gouverne fut créé, pour son père, par le dispensateur des trônes. Le roi de Bavière dit expressément: „Voulez-vous prendre une mauvaise opinion des „hommes, allez en France, vous y chercherez vainement l'honneur.“ La France n'a jamais trompé les peuples qu'elle a soumis: le roi de Bavière doit le savoir, c'est en France qu'il est venu chercher des leçons de courage et d'honneur. Ce n'est point sous nos drapeaux qu'il a trouvé l'exemple de ces défections qui vengèrent honteusement les rois du servage qu'ils avaient mendié. Puisse le roi de Bavière, réparant une injuste agression, s'honorer comme prince en défendant les intérêts des peuples, et comme littérateur, en prêtant sa voix à la cause de la liberté! (Note de l'Auteur.)

Vous le savez, pareils à de fougueux torrents,
Du ravage à l'oubli passent les conquérants.
Chaque race bientôt par l'autre poursuivie,
Se transmet en courant le flambeau de la vie.
L'homme ignore souvent quel maître audacieux
Ensanglanta le sol qui nourrit ses aïeux;
Tandis qu'en ses jeux même un faible enfant répète
Le nom sacré du sage ou les chants du poète.

Tout roi qui pense en homme est l'ami des beaux-arts.
Purifié par eux, le second des Césars
Rend un culte à Virgile, et dans ses vers sublimes
Le poète l'absout de quarante ans de crimes.
Et, sans les demi-dieux dont il marche escorté,
Que deviendrait Louis pour la postérité;
Si caressant les arts de ses mains souveraines,
Il n'alliait leur palme aux lauriers des Turennes;
Si de Colbert, enfin, les immortels travaux
N'expiaient du vieux roi les attentats dévots?

Des Muses Frédéric connut l'heureux délire,
A son sceptre de fer il suspendit sa lyre;
Dans le temple des arts abjurant la fierté,
Le despote germain chante la liberté:
Et quand de son orgueil le Nord est tributaire,
Il demande à la gloire un regard de Voltaire.
Et ce héros qui, chef d'un peuple de héros,
S'il ne s'était fait roi n'eût point connu d'égaux;
Athlète, dont l'audace en triomphes féconde,
D'un sabre plébéien fit le sceptre du monde;
Du cortège des arts il orna sa grandeur;
Et son char triomphal brilla de leur splendeur.
Mais l'orgueil tout-à-coup égara le génie...
Les arts restent muets près de la tyrannie.
Quand l'univers lassé de supporter son poids,
En brisant le colosse émancipa les rois,

Vomis à flots pressés au sein de ma patrie,
Les barbares du Nord répandent leur furie;
Pareils aux ouragans de leurs affreux climats,
Triomphateurs sans gloire, ils sèment le trépas;
Des héros invaincus ils convoitent la tête,
Et le fer des bourreaux achève leur conquête.
Des farouches Baskirs, des esclaves des czars,
La horde rugissante entoure nos remparts:
O prodige! je vois leur fureur immobile....
D'un pied respectueux aux champs d'Ermenonville
Le Tartare s'avance, il vient le front voilé,
S'incliner sur le sol que Jean-Jacque a foulé.*)
Des arts que vous aimez tel est le noble empire.
C'est à leurs doux lauriers que votre orgueil aspire.
Des peuples affranchis vous chantez les exploits,
Vous invoquez pour eux la liberté, les lois;
Votre muse en courroux, presque républicaine,
Du vieux monde opprimé voudrait briser la chaîne;
Indignée à l'aspect des hommes à genoux,
Du trône elle leur crie: Esclaves, levez-vous!...
Et pour les Français seuls réservant les outrages,
„Peuple vain, dites-vous, nourri dans les orages,
„Il couvre ses erreurs d'un vernis éclatant;

*) L'un des chefs tartares de l'invasion de 1814 se trouvant près d'Ermenonville, apprit que ce village était le lieu célèbre par la retraite de Rousseau; il ordonna sur-le-champ à la horde qu'il commandait d'en respecter toutes les propriétés. Le ravage cessa, et l'on vit des chefs venir respectueusement saluer le sol qui avait un moment reçu les cendres du grand écrivain. Et pendant que les farouches enfants du Don et du Volga rendaient cet hommage au génie, la tombe de Rousseau et celle de Voltaire, obscurément reléguées dans le fond d'un caveau, étaient livrées aux implacables ennemis de la raison, dont la haine dispersa, dit-on, ces restes sacrés. On ne voudrait pas croire à cette profanation; mais le refus constant fait depuis deux ans de montrer ces tombeaux à la vénération publique, ne permet plus d'en douter. (Note de l'Auteur.)

„Frivole avec orgueil, et toujours inconstant,
„Il remplit l'univers de sa funeste gloire;
„Sans fruit il fatigua le vol de la victoire,
„Et jusques à l'honneur!...“ Mais vous baissez les yeux?
Je ne redirai pas vos chants injurieux....
Oui, l'affront que sur vous empreint un tel blasphème,
Perce encore à travers l'éclat du diadème.
La France à vos beaux ans offrit un doux abri,
Sous son ciel enchanteur vos talents ont mûri;
Témoin de sa splendeur, à sa gloire infidèle,
Quoi! ses propres bienfaits vous ont armé contre elle?
Ah! quand votre courroux âpre et désordonné
A lancé sur la France un trait empoisonné,
Le dieu sacré des arts, le dieu qui la protège
Ne cria point: Arrête! arrête, sacrilège!
C'est là que du génie inspirant les travaux,
L'antiquité sublime a trouvé des rivaux;
Soit, lorsque modulant sa lyre enchanteresse,
Racine nous ramène aux beaux jours de la Grèce;
Soit qu'émule d'Eschyle et vainqueur de Lucain,
Corneille étincelant du feu républicain,
Retrouvant dans son cœur la dignité de l'homme,
Semble un Romain grandi sur les débris de Rome;
Soit que Voltaire, armé de vingt talents divers,
Des oppresseurs sacrés délivre l'univers;
Aigle victorieux dans son vol il s'élance,
Remplit son siècle entier de son génie immense,
Le charme pour l'instruire, et son prisme enchanté
Au monde encor enfant montre la liberté.

Roi, votre cœur s'abuse, et malgré vous recèle
D'un feu mal assoupi la jalouse étincelle.
Du fier Napoléon les foudres éclatants
Sur la tête des rois ont grondé trop long-temps?
Mais lui-même étaya la royauté vieillie,
Par son puissant orgueil elle fut ennoblie.

Les couronnes passaient de la pompe au mépris;
Sa main à ces hochets a rendu quelque prix.
Les rois déchus en foule, avides de servage,
Fiers d'étaler sous lui leur brillant esclavage,
Aspirent à monter au rang de ses soldats.
Dociles courtisans, voyez ces potentats
Épiant les pensers sur sa bouche muette,
Recevoir à genoux les sceptres qu'il leur jette.
Vous-même, votre front devant l'aigle incliné,
Dites, ne s'est-il pas relevé couronné?
Ah! si vous irritant des jeux de la fortune,
Le souvenir d'un maître encor vous importune,
Consolez votre orgueil en chantant ses revers;
Mais n'alliez jamais l'imposture aux bons vers.
L'Europe à votre haine opposant son hommage,
De vos accents menteurs vous renverrait l'outrage.
D'un peuple que vous-même adoriez triomphant,
N'accusez plus l'honneur, l'honneur vous le défend.

Trahi par l'amitié plus que par la victoire,
Mon pays, je le sais, resta veuf de sa gloire.
Des traits du fanatisme et de maux assailli,
Du grand peuple quinze ans l'astre heureux a pâli.
Les tyrans répétaient: Dans nos fers il sommeille!
Mais la foudre à la main le géant se réveille;
Au-dessus de leur tête il lève un front altier,
Grand, tel qu'il supporta le poids du monde entier.
Intrépide avec calme et vainqueur sans colère,
Il étend sur les lois l'égide populaire.
Le bruit de ses exploits retentit jusqu'à vous;
Vous ne pouvez des rois partager le courroux?
Qu'un Tartare fougueux s'acharne sur sa proie,
Et se gorge de meurtre en rugissant de joie;
Qu'aux bords du Tage, à Rome, aux remparts castillans,
Des princes, vils fardeaux de trônes vacillants,
Appellent du Volga les hordes abruties;

On conçoit leurs désirs, leurs lâches sympathies.
Mais vous, né protecteur et des arts et des lois,
Vous, que la liberté porta sur le pavois,
Ne redoutez jamais sa flamme tutélaire,
Le peuple le plus juste est celui qu'elle éclaire.
L'homme esclave en secret menace le pouvoir,
Libre, il porte joyeux le fardeau du devoir.
Cette foule long-temps par l'orgueil asservie,
Le peuple est des états la richesse et la vie.
Sentinelle attentive, à l'instant du danger
Son bras laborieux s'arme pour vous venger.
Princes, vous jouissez du fruit de ses conquêtes,
Il cueille les lauriers, vous en ornez vos têtes;
Et sa gloire ingénue immolée à l'état,
Sous un toit indigent vient cacher son éclat.
Mais lorsque sans mesure un oppresseur l'accable,
Il déchaîne en grondant sa fureur implacable;
Terrible, il ressaisit sa vaste autorité,
Et se plaît à briser ce qu'il a redouté.
Torrent impétueux, il mugit, roule, et passe.
Du despote orgueilleux la haine est plus vivace;
Il unit l'ordre au meurtre; à frapper occupé
Son glaive a toujours soif, quoique toujours trempé.
Charles neuf, Ferdinand, don Miguel, Louis onze,
Quadrige monstrueux de rois au cœur de bronze,
Ont décuplé cent fois les maux, les cruautés,
Par le courroux du peuple en un siècle enfantés.
Loin des princes, des grands, souvent l'honneur s'exile,
Mais dans le cœur du pauvre est son constant asile.
Que le fer des bourreaux immole un peuple entier,
Simulant la pitié sur son visage altier,
Plein de lui-même, un grand avec indifférence
Voit tomber les héros, boucliers de la France!
Mais le peuple indigné pousse un cri douloureux,
La vengeance bouillonne en son cœur généreux,
Il secoue en pleurant les torches funéraires,
Car lui seul se souvient que les hommes sont frères!

Heureux qui désormais sur le trône porté,
Se courbe noblement devant la Liberté.
Le monde, en saluant cette reine immortelle,
Abjure des tyrans la superbe tutelle.
A son éclat divin le préjugé s'enfuit,
Comme un rêve bizarre au départ de la nuit.
Mais à ce rêve encor plus d'un roi peut se plaire :
La raison l'éblouit et rarement l'éclaire;
De vieux hochets en songe il réjouit ses yeux;
Il voit le droit divin écrit au front des cieux.
Des rois les nations lui semblent l'héritage,
Et sa superbe main les parque ou les partage.
L'un élève des grands pour ramper à ses pieds;
Loin de lui relevant leurs fronts humiliés,
Ces grands vont, du mépris portant la flétrissure,
Au peuple infortuné le rendre avec usure.
Dans un fleuve de sang l'autre suit ses projets,
De héros citoyens veut faire des sujets;
La grandeur près de lui n'est qu'un honteux servage,
Le calme c'est la mort, l'ordre c'est l'esclavage.
Fût-ce sur des tombeaux, il a soif de régner;
Qu'un grand peuple à son joug n'ait pu se résigner,
Du rang des nations sa cruauté l'efface.
De peur que la victoire un jour ne l'y replace,
Jusqu'en ses rejetons il va l'exterminer,
Et de son sol sanglant veut le déraciner.
Quelquefois la terreur désenchante le rêve.
Un spectre affreux vers lui s'élance, étend un glaive..
Le despote, écrasé sous les pieds du vainqueur,
S'éveille.. un long effroi reste au fond de son cœur.
A ses yeux l'avenir soulève alors son voile,
De ses pompeux destins il voit pâlir l'étoile;
Sous ses pas chancelants il foule un sol trompeur,
Et s'il s'irrite encore, en frappant il a peur.
Il porte avec douleur sa fortune accablante;
Sur un front sans vertu la couronne est brûlante.

Vous, que n'effraya point ce fardeau dangereux,
Laissez la vérité briller de tous ses feux.
Des monarques du Nord la prudence insensée
Voudrait même imposer des fers à la pensée!
Loin de les imiter, prince, que votre voix
Tonne et s'arme contre eux. Si l'on vit autrefois
Les tigres s'apaiser aux doux sons de la lyre,
Dissipez de l'orgueil le gothique délire,
Apprivoisez les rois avec la liberté.
Qu'à leur superbe oreille un cri soit répété:
La vertu, des grandeurs est la noble rivale,
Et de l'échoppe au trône a comblé l'intervalle.
L'univers est changé, rois, changez avec lui,
Pour le peuple et pour vous un nouveau jour a lui.
Lorsque vers le passé votre effort le ramène,
Dans son rapide cours la raison vous entraîne;
Quelques abus vieillis bravent ses traits puissants,
Mais c'est le reste impur de la rouille des ans.

La noblesse du glaive en vain crie et s'irrite; *)
Par le sang arrosé, son arbre parasite
Trop long-temps étendit d'infructueux rameaux;
Des rayons du soleil il priva les hameaux,
Du crime il fut l'abri. Ses racines avides
Ont appauvri le sol, rendu les champs arides;
Mais la foudre a flétri son sommet fastueux;
Au moindre choc des vents, ses bras secs et noueux
Se brisent... Vainement l'orgueil incorrigible
Greffe sur son vieux tronc quelque arbuste flexible;

*) Il n'est ici question que de la caste qui existe encore dans une partie de l'Europe, et que l'habitude puissante de l'oppression des grands et de la servitude du peuple tolère malgré les lumières, qui chaque jour font des progrès rapides. La Russie, la Pologne ont encore leurs esclaves; l'Autriche, plusieurs petits états, et l'Angleterre même, ont encore leurs ilotes et leurs seigneurs féodaux. (Note de l'Auteur.)

Débile rejeton il ne peut refleurir,
Et le sol indigné ne veut plus le nourrir.

Comme les flots aux flots en roulant se succèdent,
Des maux vont remplacer les maux qui les précèdent;
Mais les abus détruits s'effacent pour toujours,
Et jamais le torrent ne remonte son cours.
L'univers prend sans-cesse une face nouvelle,
La meilleure des lois n'est pas même éternelle.
Invincible tyran, le Temps capricieux
Créa les immortels et les chassa des cieux:
Dans la main de leur maître il éteint le tonnerre;
Doit-il donc épargner les grandeurs de la terre?
Jetés par droit divin aux trônes absolus,
Les rois vivent encor, la royauté n'est plus.
Sous un éclat d'emprunt elle brille et succombe,
C'est un cadavre orné qu'on arrache à la tombe.
Le jour où l'homme libre a reconquis ses droits,
Le prestige est tombé: mais sous le nom de rois,
Du peuple souverain illustres mandataires,
Des chefs soumis aux lois, des lois dépositaires,
A l'intérêt public prêtent un noble appui:
Ils ne sont plus l'état, mais ils règnent par lui.

A ma franchise austère, et même un peu hardie,
Prêtez de votre voix la douce mélodie:
Si le rhythme des vers, comme un miel savoureux,
Charme de la raison les accents rigoureux,
Il parvient sans effort à l'esprit du vulgaire,
Et sans le révolter le pénètre et l'éclaire.
Lassé de fictions, monarque ou plébéien,
Le poète inspiré combat en citoyen.
Du vœu des nations courageux interprète,
Armé de son talent, dans l'arène il se jette,
Devant la tyrannie il lutte avec fierté,
Et comme au champ d'honneur meurt pour la liberté.

Roi, d'un laurier si noble ornez votre couronne,
Servez la liberté, la France vous pardonne.

Peut-être autour de vous les modernes Tarquins
Verront dans vos souhaits des vœux républicains?
La république! eh bien, on peut l'aimer sans crime.
Des esprits généreux c'est le rêve sublime;
C'est le règne des lois... dans son rapide essor
Le siècle la contemple et la redoute encor.
L'égalité flétrie en des jours moins prospères,
De son culte naissant vit déserter nos pères;
Épuré par la gloire il n'a pu refleurir.
Pour ce culte, il est vrai, le peuple doit mûrir,
Qu'il grandisse abrité sous l'ombre monarchique,
A force de vertus naîtra la république.
De loin nous pressentons cet astre radieux;
Mais l'espace pour lui manque encor dans nos cieux.

DE PONGERVILLE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

LES JEUNES AVEUGLES.

Dans l'été de 1783, parmi ces artistes ambulants qui, alors comme à-présent, rassemblaient chaque soir autour d'eux le public parisien ami des arts à bon marché, la foule manifestait un intérêt particulier pour un orchestre composé de dix ou douze aveugles, la plupart d'un âge peu avancé. Afin de rendre leurs accords plus piquants, ces pauvres concertants avaient placé des lunettes devant leurs yeux fermés, et ils affectaient de lire dans de la musique ouverte sur un long pupitre autour duquel ils étaient rangés. La singularité du spectacle, jointe à une exécution passable, augmenta la foule des curieux, et quelques amateurs s'arrêtèrent un instant. Dans le nombre se trouva certain jour un homme dont le cœur s'ouvrait facilement aux impressions que fait naître l'humanité souffrante. Il fut frappé, et se demanda s'il n'était pas possible de remplacer, par un moyen adapté à cette triste condition, ce vain simulacre de vision, et d'offrir ainsi à une classe entière d'infortunés des équivalents propres à les consoler de la privation que leur infligeait la nature. Les aveugles, se dit-il, distinguent les objets par les accidents de leur surface; ils apprennent de la sorte à connaître tout ce qui les entoure, et souvent la finesse de leur toucher parvient jusqu'aux nuances les plus délicates des choses; pourquoi ne discerneraient-ils pas également des signes rendus

palpables? Arrivé à ce point, il rassembla les renseignements que fournissait la biographie de quelques aveugles-nés célèbres, sur les procédés particuliers dont ils s'étaient servis, et il ne tarda pas à obtenir les bases d'un système complet d'éducation en faveur d'un ordre d'infirmes voués jusque-là en général à l'ignorance et à la misère. Vers ce temps, d'autres infirmes, non moins dignes d'intérêt, venaient, pour ainsi dire, d'être rendus à la parole et à l'intelligence par l'abbé de l'Épée; l'ami de l'humanité qui, par cette création nouvelle, associait son nom à celui du vénérable instituteur des sourds-muets, s'appelait Valentin Haüy. C'était le frère d'un homme qui a parcouru avec gloire la carrière des sciences naturelles; et il faut croire que cette illustration scientifique a fait tort au philanthrope; la plupart des dictionnaires historiques ont en effet oublié de mentionner à côté du cristallographe, le bienfaiteur des aveugles. Soyons plus justes: consacrons les titres plus modestes, mais non moins honorables de cet autre Haüy à la célébrité; qu'elle commence pour lui dans cet ouvrage.

Car c'est bien réellement à cet homme qu'appartient l'idée première de ces instituts d'aveugles jusque-là sans modèles, je ne dis pas chez les anciens qui n'ont guère fait du bien public que dans les livres, mais même chez les modernes, parmi lesquels le christianisme a assis l'association sur des bases entièrement nouvelles. Ce ne fut pas, comme de raison, sans avoir à surmonter de grands obstacles et de plus d'un genre, qu'il parvint à fonder ce premier établissement de Paris, d'après lequel ont été successivement formés tous ceux que possède aujourd'hui l'Europe. Les premiers pas en sont curieux à observer: ce furent d'abord trois ou quatre jeunes enfants qui mendiaient aux portes des églises, et à qui l'ingénieux et ardent ami des aveugles fut obligé de promettre, pour les déterminer à venir recevoir ses leçons, une somme égale à celle qu'ils recueillaient chaque jour de la charité publique. Il les prit chez lui, et là il éprouvait sur eux ses moyens d'instruction presqu'au fur et à mesure qu'il les créait. Encouragé par le succès, il s'adressa à la société philantropique: l'institut naissant

trouva sur-le-champ des patrons dans l'illustre Bailly, dans Larochefoucauld-Liancourt, qui devait depuis attacher son nom à tant d'autres œuvres de bien public. Avec cette aide puissante, Haüy put colloquer ses enfants adoptifs dans une maison de la rue Notre-Dame-des-Victoires et en étendre le nombre. En 1785, ils étaient vingt-cinq, tous élevés gratuitement. L'année suivante, les progrès déjà sensibles de ces jeunes gens commencèrent à appeler l'attention publique sur l'étrange école, et l'instituteur se rendit à Versailles, accompagné de ses élèves les plus avancés; dans le nombre était ce Lesueur que son intelligence supérieure rendit plus tard apte à remplir des fonctions qu'on croirait presque incompatibles avec la cécité, celles d'*économe* de l'institution. La cour assista avec intérêt à un exercice dans lequel ces pauvres enfants rendirent suffisamment témoignage du zèle ingénieux de leur maître. Vers cette époque, l'Académie des Sciences aussi se fit faire un rapport sur sa méthode; les commissaires en indiquant ce qu'elle avait de commun avec quelques procédés usités précédemment, soit par l'aveugle du Puiseaux (celui qui donna lieu à cette bizarre lettre de Diderot, *à l'usage de ceux qui voient,* qui le fit envoyer à la Bastille), soit par d'autres aveugles distingués, en accordaient pleinement à Haüy le perfectionnement, l'extension et l'application systématique.

Survint notre grande révolution où il s'agissait de tout autre chose que d'instruire des aveugles. Peu s'en fallut aussi que l'établissement ne se trouvât renversé dès le berceau. Des miracles de zèle le soutinrent pourtant jusqu'à l'époque où le Directoire le constitua définitivement établissement national, en portant le nombre des élèves entretenus aux frais de l'état à 86, un par département. On l'avait, quelques années auparavant, transféré de la rue Notre-Dame-des-Victoires à l'ancien couvent des Célestins, près de l'Arsenal, où, pour le dire en passant, eut lieu la première cérémonie publique de cette ridicule religion des théophilantropes, par laquelle le bonhomme Lareveillère-Lépeaux crut mettre le sceau de l'éternité à sa république que Bonaparte confisqua quelque temps après. La musique des aveugles

figura dans cette pompe, et ce fut probablement ce qu'on y trouva de moins mauvais. En donnant à l'établissement une existence fixe, le gouvernement directorial jugea à propos de le transporter dans la maison des filles Sainte-Catherine, rue des Lombards; le gouvernement consulaire le retira de là pour en faire une annexe de l'hospice des Quinze-Vingts au faubourg Saint-Antoine. A son tour, le gouvernement de la restauration changea cette disposition qui avait été funeste à sa prospérité, en le colloquant séparément dans la maison dite de Saint-Firmin, rue Saint-Victor, qu'il occupe encore; mais, comme s'il était décidé qu'un déplacement de ces malheureux aveugles est une opération de rigueur pour chacun des gouvernements qui se succèdent dans notre mobile patrie, une cinquième translation est sur le point de s'effectuer; et las sans-doute de les promener dans tous les quartiers de Paris, on parle de les envoyer à Versailles; il faut bien qu'ils soient quelque part. Un nouveau déplacement est au surplus indispensable, car le local actuel est étroit et incommode, mal situé, malsain, mal adapté de tous points à sa destination. D'ailleurs, la ville réclame le terrain pour percer une rue.

Les circonstances de cette translation de l'institut dans sa maison actuelle me sont encore présentes: c'était le temps d'une odieuse réaction politique effectuée avec le secours des baïonnettes européennes. Je venais, en novembre 1815, d'être appelé aux fonctions d'instituteur dans l'établissement réorganisé: les maçons étaient encore à l'œuvre pour changer en maison d'éducation un intérieur de filature, que déjà j'avais pris possession du logement modeste qui m'était départi. Un concierge récemment veuf et moi, nous étions les seuls habitants du bâtiment vaste et délabré. Le cœur attristé des malheurs de la patrie, préoccupé des devoirs encore inconnus pour moi que j'allais avoir à remplir, même de l'extérieur grave qu'il fallait imprimer à ma personne imberbe et juvénile pour l'approprier au rang de second employé d'un grand établissement, j'errais seul et rêveur dans ces longues galeries, me retraçant les souvenirs que rappelait le vieux bâtiment, et quelques-uns n'étaient

pas propres à dissiper mes dispositions mélancoliques. En effet, si l'on y montrait une chambre où Calvin avait pu méditer ce livre *de l'Institution chrétienne* qui a fondé sa secte et contribué, plus qu'on ne croit, aux progrès de la langue; si plus tard le modèle des vertus évangéliques, Vincent de Paule, y avait fondé un séminaire qu'il venait fréquemment habiter; moins d'un quart de siècle avant, cette maison avait été transformée en prison pour les prêtres et les émigrés, et était devenue, aux journées des 2 et 3 septembre, une scène de sang et de meurtre. Je m'arrêtais, l'ame saisie, au pied de cet escalier, devant un étroit espace ménagé à l'entrée des caves et dont les bourreaux avaient fait leur *égorgeoir*. Je croyais voir empreint aux murailles le sang des victimes; une vieille femme du voisinage disait se souvenir de les avoir vues entassées en un monceau dans cette cour que je traversais! .... Image affreuse que rien ne pouvait écarter de ma pensée!

Enfin le jour de la translation arriva, et vingt fiacres à la file vinrent déposer dans leur demeure nouvelle les élèves de l'institution régénérée. Avec le secours de nos yeux, nous avons bien vite acquis la connaissance des lieux que nous devons habiter. Pour des aveugles, c'est différent; il faut qu'ils en expérimentent lentement et péniblement tous les détails. Ce fut alors un curieux spectacle que ces enfants procédant à l'examen de localités inconnues pour eux; allant de chambre en chambre, le pied ou la main en avant pour en sonder les angles et les sinuosités, se perdant, s'appelant, se communiquant le résultat de leurs reconnaissances; on les laissa ainsi poursuivre pendant quelques jours en toute liberté une exploration qu'eux seuls peuvent faire. Pour moi, je commençai dès lors une étude qui n'a plus été interrompue depuis, celle du naturel et du génie particulier de cette classe d'êtres, étude intéressante au plus haut degré et à laquelle on n'a certainement pas accordé jusqu'ici assez d'importance. L'établissement avait alors pour directeur un homme d'un esprit fin et pénétrant, instruit et capable, qui me fit part de tout ce qu'il avait appris lui-même depuis un an environ qu'il était en fonctions. Insensible-

ment les classes et les ateliers s'ouvrirent; tout était surprise pour moi. Je me souviens qu'étant entré, une de ces premières soirées, dans une salle sans lumières où des voix se faisaient entendre, je prêtai l'oreille; des questions et des réponses se succédaient méthodiquement. On calculait, on opérait avec des chiffres; c'était une leçon de mathématiques; maître et élèves étaient dans une obscurité complète. Rien là que de fort naturel sans-doute, et cependant je restai frappé, et cette impression commença réellement à me faire sentir et comprendre ce qu'est la condition des aveugles.

Que de misères attachées à cette condition! Ne parlons pas de la privation de ces jouissances infinies dont la nature colorée est pour nous une source perpétuelle; l'aveugle n'en a pas l'idée et les regrette peu; mais dans les ténèbres éternelles où s'écoulent ses jours, il est atteint d'une incapacité physique à laquelle les plus importantes acquisitions intellectuelles ne sauraient jamais suppléer, et dont même elles lui font quelquefois mieux sentir les tristes résultats; il dépend de tout le monde et personne ne dépend de lui. L'infortuné! il est à la merci de tout ce qui l'entoure, livré sans défense au contact des choses et à l'injustice des hommes, qu'il ne peut exactement appeler *ses semblables;* la plupart de nos moyens d'existence lui sont interdits; un préjugé funeste vient encore ici à l'aide de la nature, et lui oppose de nouveaux obstacles pour trouver sa place dans la famille sociale. Comme il n'a parfaitement conscience que de l'espace qu'il occupe ou auquel il peut s'étendre avec ses bras, il hésite à se mouvoir et ne se meut que rarement, que lentement, et par-là se trouve insensiblement amené à un état de langueur funeste à sa santé, et vers lequel l'entraîne encore une imagination qui n'a pour aliment que de froides représentations de surfaces incolores. Ainsi isolé du reste de l'humanité, concentré et défiant, *véritable prisonnier dans l'univers,* comme a dit heureusement le docteur Blacklock, aveugle-né lui-même, c'est bien à lui que semble surtout s'appliquer cette pensée de philosophie chrétienne qui

présente la vie de l'homme comme un long et pénible voyage dont le port est l'éternité.

Il est vrai que quelques précieux dédommagements font le pendant de ce triste tableau : privé d'un ordre entier de sensations, l'aveugle tire un parti infiniment meilleur que nous de celles qu'il est susceptible d'éprouver. Ses idées sont moins nombreuses, moins variées, mais elles sont plus nettes et plus positives; celles surtout qu'il acquiert par les impressions de l'ouïe étendent, plus que nous ne pouvons nous le figurer, les bornes de son intelligence, et lui fournissent des aperçus d'une finesse que nous pourrions lui envier; porté à l'abstraction, pour mieux dire, dans un état habituel d'abstraction, et par suite doué au plus haut degré de la faculté analytique, son jugement devient juste et sain, son ame se fait calme et sage, comme par une impulsion de la nature que rien ne contrarie. Songez-y bien en effet, la lumière avec ses impressions de tous les instants, si subites, si vives, si entraînantes, est pour nous comme l'enchanteresse qui nous égare dans les détours d'un labyrinthe. Pour l'aveugle, cette enchanteresse n'existe pas; le véhicule le plus ordinaire manque à ses passions; elles dorment dans les ténèbres et ne s'éveillent que par des sons ou des contacts nécessairement plus rares. Ainsi sa raison se développe tranquillement, sans rencontrer ces perturbations qui ont presque toujours leur origine dans nos yeux ou dans ceux des autres, et elle dépasse parfois la nôtre en force et en certitude, parce qu'elle ne s'est attachée qu'à des objets bien connus, qu'à des objets *touchés avec la main*, tandis que nous nous contentons la plupart du temps de les *toucher* par le rayon trompeur qu'ils réfléchissent à notre rétine. Bonté de la Providence! voilà donc que cette créature incomplète et si disgraciée de la nature va se trouver supérieure en rectitude morale et intellectuelle à vous-mêmes qui jetiez sur elle un œil de compassion et de dédain!

Je ne peux indiquer ici que quelques traits frappants de cette organisation spéciale dont les résultats tiennent quelquefois du prodige: on verra, par exemple, tel aveugle se servir

de l'extrémité de la langue pour apprécier ces formes délicates d'un objet qui échappent à ses doigts dont l'exquise sensibilité fait déjà honte aux nôtres; tel autre, en élevant simplement la voix dans un appartement, reconnaîtra aux différentes vibrations de l'air, si l'on a déplacé les meubles qui le garnissent. Il y aurait à ajouter je ne sais combien d'autres faits non moins bien constatés. On s'explique de la sorte comment il est à peine une science ou un art où quelque aveugle ne soit parvenu à se distinguer. Ce serait seulement une longue énumération que celle de tous les hommes atteints de cécité dès l'enfance, qui furent de savants professeurs, depuis Dydime d'Alexandrie, le maître de Saint Jérôme, jusqu'à Saunderson qui, dans le siècle dernier, professait avec éclat les sciences exactes, et notamment *enseignaït l'optique* à l'université de Cambridge. L'esprit de méthode qui dirige presque toujours les aveugles dans l'exercice de leurs facultés intellectuelles, les rend particulièrement aptes à l'enseignement. On sait les succès qu'ils obtiennent journellement comme musiciens; et aujourd'hui même l'ex-élève de l'institution Montal, l'un de nos bons accordeurs de pianos, est sur le point d'ouvrir un cours de composition d'après une méthode qui lui est propre. Avec quelque patience, on parviendra à leur faire exécuter les procédés les plus compliqués des arts industriels. J'ai vu un jeune aveugle qui, si on l'eût laissé faire, serait devenu un menuisier habile; l'aveugle du Puiseaux, dont j'ai déjà fait mention, celui dont Diderot a consigné les réponses ingénieuses ou bizarres aux questions que lui adressait le philosophe, celui à qui il semblait que le télescope devait être plus gros que la lune qu'il grossissait, était un excellent distillateur. Accommodant la vie à sa condition spéciale, il préférait se coucher pendant l'espace qui est le jour pour nous, et c'était la nuit qu'il fabriquait seul, et sans être distrait ni interrompu, des liqueurs qu'il venait ensuite vendre lui-même à Paris. En 1788, il existait, aux environs de Manchester, un homme qui, devenu aveugle dès la plus tendre enfance, s'était rendu néanmoins capable d'exercer les fonctions d'*inspecteur* et d'*ingénieur* des chemins publics.

Au moyen de certains procédés particuliers d'arpentage qu'il avait imaginés, il appréciait fort bien tous les accidents du terrain sur lequel il avait à opérer, et traçait ses plans en conséquence. Le comté lui doit plusieurs routes; c'est l'Encyclopédie britannique qui rapporte ce fait, article *Blind.* Mais un autre plus curieux est l'histoire de William Kennedy, naïvement contée par lui-même, et conservée dans les anecdotes de Percy: „Je naquis, dit-il, en 1775, et perdis la vue à l'âge de quatre ans. Ne pouvant me livrer à la plupart des amusements de l'enfance, je cherchai une distraction dans la mécanique; toutes mes idées se concentrèrent vers ce but; et bientôt ce fut moi qui fabriquai les jouets des enfants du voisinage. Mais, en grandissant, je sentis la nécessité d'adopter une profession qui me rendît indépendant. J'étudiai la musique. A treize ans je fus envoyé dans la ville d'Armagh, chef-lieu de mon comté natal, où j'appris le violon. Là, le hasard m'ayant fait loger chez un tapissier, je voulus connaître cette profession; et, de retour dans mon village, un peu plus d'un an après, je m'appliquai à fabriquer diverses espèces de meubles. Cependant, continuant toujours à m'occuper de musique, j'achetai quelques vieilles cornemuses irlandaises, dans la vue de les accorder et de les perfectionner. Après beaucoup de peine, je parvins à en découvrir le mécanisme, et en neuf mois je confectionnai une nouvelle espèce de cornemuse qui réussit parfaitement. Alors j'eus en tête d'étudier aussi l'horlogerie; et ayant découvert un horloger qui désirait apprendre à jouer de la cornemuse, nous fîmes échange de nos connaissances. A dater de cette époque, je tâchai d'approfondir davantage les différents objets auxquels je m'étais appliqué jusque-là; et m'étant marié en 1793, je suis parvenu à soutenir ma famille par mon industrie, tour-à-tour fabriquant des instruments de musique à vent et à cordes, des pendules ordinaires et musicales, quelques meubles et métiers de manufactures, surtout mes bonnes cornemuses irlandaises, dont trente seulement ont été exécutées depuis huit ans pour la petite ville que j'habite.“ N'est-ce pas là un admirable et touchant tableau? Tapissier, facteur,

horloger, et mécanicien! et tout cela avec des doigts qui n'ont pour guide que le sens interne, tout cela sans la plus faible parcelle de cette lumière qui est notre plus puissant secours dans les transformations variées que nous faisons subir à la nature! Assurément, il est peu de nos brillants industriels qui aient autant mérité la médaille d'or que le pauvre William Kennedy, du comté d'Armagh!

Un autre Anglais offre, à-présent même, au monde savant, la singularité d'un aveugle participant au goût si général de ses compatriotes pour les voyages, et publiant la relation de ce qu'*il a vu* en parcourant l'univers. Cet explorateur d'un nouveau genre, qu'on appelle Holman, doit être actuellement en Asie. Les revues anglaises nous ont déjà fait connaître des fragments du journal dans lequel il consigne ses observations. Il dit quelque part, en parlant de lui-même: „L'habitude m'a procuré, par une *sorte de tact indéfinissable*, la faculté d'acquérir une idée aussi exacte des objets que la description la plus minutieuse pourrait me la donner.“ Ailleurs, parlant d'une *prima donna* qu'il entendit dans *le Barbier* à Florence, il ajoute: „J'aurais donné, je crois, le monde entier pour voir son joli visage. Toutefois, les intonations de sa voix me parurent produire dans mon cœur, par pure sympathie, *une représentation parfaitement exacte de sa personne et de ses attitudes.*“ Ceci fera mieux comprendre que tout ce que je pourrais ajouter, jusqu'à quel degré d'énergie peut arriver cette organisation de l'aveugle-né, toute défectueuse qu'elle est, en un point si principal, et combien elle mérite d'être étudiée sous le point de vue philosophique ou physiologique; c'est presque dire la même chose avec deux mots. Mais cette étude n'est encore faite qu'à demi; et voilà pourquoi aussi l'éducation qu'on donne aux enfants aveugles, dans les instituts fondés pour eux, n'a pas encore en général amené tous les résultats qu'on devrait, ce semble, en obtenir. Il est vrai que l'éducation de tout le monde est encore si peu avancée, qu'on ne peut assurément s'étonner que celle d'une classe d'êtres qui n'est considérée comme pou-

vant recevoir le bienfait de l'instruction que depuis un demi-siècle, ne le soit pas beaucoup non plus.

Voyez d'abord combien est peu judicieuse cette éducation de l'enfant aveugle sous le rapport physique! Dans sa famille, il est ordinairement l'objet d'une sollicitude où se manifeste d'une manière éclatante cet admirable sentiment maternel qui s'accroît avec l'infortune de l'être auquel il s'attache. On l'entoure des plus tendres précautions; on redoute pour lui un péril dans chaque pas, dans chaque mouvement; mais cette crainte extrême lui devient nuisible en l'empêchant d'étendre, autant qu'il le pourrait, sa sphère d'action, de se mouvoir librement dans l'espace, de s'habituer à manier toutes sortes d'objets et d'instruments, au risque même de légers accidents dont on devrait moins s'alarmer, de vivre enfin de la vie de tous. De là cet état habituel d'inaction et d'apathie qui contribue à développer en lui diverses maladies. C'est un être dont le mouvement eût réveillé les aptitudes et les organes engourdis; il a en quelque sorte perdu la faculté locomotrice, et il végète. J'ai fait de nombreuses observations sur cet état réellement normal de l'aveugle-né, sur les conséquences qui en ressortent nécessairement sous le double rapport de son tempérament et de son moral. Ce point si essentiel dans la question, et auquel j'attache le plus haut intérêt, n'avait qu'à-peine été entrevu jusqu'ici. Aussi ne s'est-on jamais inquiété dans les instituts d'aveugles, non plus que dans les familles, de cette partie de leur éducation qui aurait pour objet de leur restituer cette vie d'action qui leur manque, de les dresser à la plupart de nos actes mécaniques, de rendre du jeu aux ressorts de leur être, de la dextérité, de la hardiesse, de la promptitude à leurs mouvements. J'ai proposé dans ce but l'introduction d'une gymnastique spéciale. Je sais ce qu'une telle innovation peut avoir de singulier; on s'étonnera à l'idée de voir faire des évolutions, ou se hisser à un mât des infirmes qui ont souvent besoin d'un guide pour marcher; on en rira peut-être, parce que chez nous on commence toujours par là; mais il est telle contrée

d'Allemagne où l'on ne rit pas, et dans laquelle quelque tête grave d'instituteur méditera cette vue nouvelle, l'appliquera par degrés, et en obtiendra d'heureux résultats. L'application s'en étendra, et, de proche en proche, elle nous reviendra, accueillie avec intérêt alors, et bien venue comme ces produits du sol natal qui s'améliorent en voyageant. C'est là, comme on sait, l'histoire de plusieurs découvertes ou améliorations plus importantes que celle-ci.

Le système d'instruction créé par Haüy a un triple objet: les sciences ou les lettres, la musique et les travaux manuels. Un mot seulement sur chacun de ces trois points principaux.

Il faut avoir assisté à l'éducation de quelques aveugles pour savoir jusqu'à quel degré ils sont ordinairement possédés du désir de connaître. Ne pensez pas qu'il faille avec eux chercher chaque jour de nouveaux moyens de captiver l'attention comme avec ces écoliers ordinaires dont l'œil vif et toujours errant d'objet en objet transmet sans-cesse à l'esprit des images nouvelles. Non, vous l'avez tout entière, et plutôt vous faudra-t-il affaiblir une tension cérébrale qui irait jusqu'à compromettre la santé. Aussi n'est-il guère d'objet qui ne soit susceptible d'intéresser ces enfants, pour peu qu'on sache le présenter comme il convient à la nature de leur entendement; et à coup sûr, s'ils se montrent indifférents à une leçon, c'est à la leçon, non pas à eux qu'il faut s'en prendre.

Après tout, il y a pour eux dans l'instruction quelque chose de mieux que la satisfaction du premier de nos instincts. Elle charme ces loisirs dont les impressions de l'œil abrègent pour nous la durée; elle élève leurs idées qu'une position sociale inférieure tend en général à rabaisser; elle communique à leurs manières cette urbanité, ce liant auxquels ils sont peu portés par la nature; enfin elle les dispose aux bonnes mœurs, car c'est une remarque souvent faite que, parmi les aveugles, les plus instruits sont toujours ceux qui se conduisent le mieux. Ici donc se rencontre une nouvelle et puissante confirmation de cette union intime et nécessaire de la morale et des lu-

mières que nient encore avec obstination des hommes bien autrement aveugles que ceux dont je m'occupe.

Cette instruction a pour base et pour moyen fondamental l'emploi *du relief*, par lequel on rend sensibles aux doigts des lettres, des chiffres, des notes, des figures géométriques, des contours géographiques, enfin tous les signes ordinairement tracés pour nos yeux. Par ce procédé, dont l'application pourrait être étendue et perfectionnée, on obtient les livres, méthodes, cartes, etc., nécessaires pour les leçons. Un enseignement oral dont on comprend l'importance parmi des enfants qui savent si bien écouter et dont la mémoire est en général si sûre et si vaste, complète ces moyens d'instruction. Du reste, à Paris actuellement le nombre des maîtres est insuffisant, et les livres d'une date déjà ancienne sont la plupart mal appropriés à la condition spéciale de ceux auxquels ils furent destinés. Pour l'étude de la langue, par exemple, les élèves en sont encore réduits aux éléments de cet honnête Lhomond qui a laissé un nom colossal au pays latin, mais qui reconnaîtrait aujourd'hui un maître dans chacun des membres de la société grammaticale, sans excepter personne, et c'est beaucoup dire assurément. Ce misérable abrégé, on le fait pendant près de trois années apprendre syllabe par syllabe et anonner tristement comme dans les écoles de frères, à ces enfants dont l'intelligence est si précoce quand elle n'est pas rendue tout-à-fait nulle par l'état de l'appareil encéphalique, et que la nature a faits pour ainsi dire métaphysiciens dès le berceau. Conçoit-on rien de plus absurde! Je ne m'étendrai pas ici, au surplus, sur une foule de procédés divers plus ou moins ingénieux, mais dont il est difficile de bien suivre les détails sans les avoir vus en pratique. L'écriture seule, qui est ce que l'instruction des aveugles offre de plus difficile, a donné lieu à plusieurs méthodes; je passe même sur celle par laquelle j'ai cru obtenir le but désiré, il y a quelques années, pour signaler en quelques mots, comme une curiosité sténographique digne d'attention, un *système d'écriture en points* qui me paraît être d'un grand intérêt pour les aveugles, et dont les

clairvoyants pourraient se servir avec avantage dans une foule de circonstances. Il consiste dans un arrangement très-simple et très-heureux de *trois points*, au moyen desquels l'auteur représente tous les sons articulés de la langue, c'est-à-dire tous les mots tels qu'ils sont transmis à l'oreille par la parole. L'Académie des Sciences avait déjà entendu sur cette méthode, due aux soins persévérants de M. Charles Barbier, plusieurs rapports favorables au bas desquels se trouvait le grand nom de Cuvier, qu'elle était encore repoussée de l'institution. Elle s'y est introduite dans les derniers temps, et elle offre aux élèves la facilité de pouvoir, au moyen d'un poinçon et d'une règle percée à jour, écrire tout ce qu'ils veulent, et surtout se relire, avantage que n'offre aucune autre méthode. Nul doute que l'application régulière et méthodique de ce système d'écriture ne fût suivie d'importants résultats pour leurs progrès.

La musique absorbe en réalité la plus grande partie du temps des élèves. Ils arrivent ainsi à former un orchestre qui de temps à autre exécute quelques morceaux devant un auditoire rassemblé dans ce seul dessein; car cet exposé public des procédés spéciaux en usage pour instruire les aveugles, et des curieuses observations que fait naître leur état moral et intellectuel, n'a plus lieu dans l'établissement. Les personnes superficielles qui assistent à ces concerts dont l'exécution est en général assez ferme, se laissent naturellement aller aux émotions que fait naître l'association inattendue d'un talent brillant et d'une aussi déplorable infirmité, et elles ne se demandent pas ce qu'en définitive les aveugles gagnent à être presque exclusivement dirigés vers ce but, le plus facile sans-doute à obtenir; car depuis le commencement du monde, aveugle et musicien ont été, pour ainsi dire, synonymes, et il n'était guère besoin qu'on fondât à grands frais ces maisons d'éducation pour les aveugles, s'ils devaient, après comme avant, se voir obligés d'errer encore par les carrefours avec l'aigre clarinette et le chien de rigueur, ou tout au plus de figurer dans quelque café du plus bas étage. Évidemment il y aurait quelque chose de mieux à faire pour leur avenir. Autant en dirai-je

des travaux manuels qui, par la manière dont ils sont dirigés, n'offrent plus véritablement aucune ressource aux aveugles et constituent un apprentissage fait entièrement en pure perte. Qui croirait que de cette aptidude singulière qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, permet d'initier ces enfants à presque tous les objets de l'industrie humaine, on ne sait plus tirer de meilleur parti que de les appliquer à faire de la toile qui ne vaut peut-être pas, quand elle est faite, le fil qu'il a fallu pour la tisser? on obtient de plus heureux résultats chez l'étranger du séjour qu'ils font dans les établissements. Ils sortent, à ce qu'il faut croire, plus réellement et plus utilement instruits des instituts de Vienne et d'Édimbourg, tandis qu'à Londres et à Amsterdam le prix de leur travail subvient en grande partie aux frais d'entretien des établissements et les fait vivre quand ils en sont dehors. En France, après avoir passé à l'institution de Paris huit années, pendant lesquelles chacun d'eux coûte au moins au pays une somme annuelle de 1000 fr., si leurs familles sont pauvres et s'ils n'obtiennent la pension des Quinze-Vingts, ils n'ont la plupart du temps d'autre ressource pour vivre que de s'adresser à la charité publique. Ce sont des mendiants qui savent le latin et la géométrie; c'est-à-dire qu'on a rendu leur condition beaucoup plus triste que si on ne les eût jamais tirés de leur village!

Je ne crois point que cet établissement ait jamais complètement rempli sa destination; mais, je le dis à regret, dans ces derniers temps, il s'en est chaque année éloigné davantage. Que voulez-vous? la restauration avec ses affinités jésuitiques, sa haine du progrès, son amour de la routine; la restauration a passé par-là. La révolution de juillet le sait bien; mais elle est prudente à guérir le mal qui s'est fait avant elle. Puis elle a tant à voir qu'on ne peut pas s'étonner que son regard n'ait pu encore se fixer quelques moments de suite sur une humble maison d'aveugles. Il faudra pourtant bien qu'on s'en occupe: car l'abîme est derrière celui qui va toujours rétrogradant; et ne serait-il pas étrange de voir tomber et cesser d'être dans la capitale de l'Europe un établissement qui renferme tous

les germes d'une belle et honorable création, alors précisément que l'Amérique, obéissant à cette leçon d'humanité que nous avons les premiers donnée, fonde son premier établissement du même genre? Au moment où j'écris ces lignes, en effet, s'ouvre à Boston un institut de jeunes aveugles. Certes, la circonstance serait mal choisie pour abandonner le nôtre, et ce serait là un beau texte pour renouveler ce reproche d'inconséquence et de légèreté si souvent adressé jadis au caractère national.

P. A. DUFAU.

LA ROULETTE.

Qu'un joueur est heureux! sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.
REGNARD, le Joueur.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés,
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Id. ibid.

La Roulette!... ce mot est ignoble, crapuleux.

Il renferme dans ses huit lettres mille appellations honteuses et effroyables.

Escroqueries! bassesses! sales connaissances! déshonneur! ruine! disette! désespoir! mort violente!

Et aussi carcan! galères! échafaud!

Bons rentiers de province avec vos habitudes uniformes, douces et simples ménagères, jeunes gens au sortir de vos études, timides jeunes filles aux vêtements élégants, à la gracieuse démarche, qui rêvez amour et bonheur, n'est-ce pas que ce mot effraie, avec son hideux cortège?

Il m'effrayait aussi, mais confusément: Bah! me suis-je dit un jour; et j'ai voulu voir cela.

C'était la curiosité.

Vous savez, on éprouve toujours de l'émotion à l'abord d'un lieu inconnu et mystérieux; mais ici ce fut un serrement de cœur singulier, une terreur!

A l'entrée, dans une longue pièce faiblement éclairée, murée pour ainsi dire d'une immense quantité de chapeaux dont les maîtres sont là, à la Roulette!... des figures qui ne rient point, des figures scrutatrices font inspection sévère de toute votre personne, surtout de votre visage, et jadis derrière ces figures étaient des gendarmes, comme des dogues prêts à s'élancer et à mordre.

Cet appareil est glaçant, sinistre. Des idées de malfaiteur, d'escroc, d'homme de mauvaise vie, de prison, d'interrogatoire, me viennent soudainement: ces regards défiants et investigateurs qui décèlent la police *invisible et présente*... Oui, c'est clair, du moment qu'on est entré là, le pacte est fait: Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Je conçois, ces gens ne font pas de distinction.

Je pense à ma mère, à mes amis, à ma chère petite fiancée, et mon cœur s'émeut.

Je suis bien décidé à ne pas hasarder un denier; mais voyons toujours, voici qu'on me laisse entrer.

Oh! cela mérite description!

Une masse énorme, noirâtre, oblongue, est pour ainsi dire immobile au milieu d'une vaste salle dont elle occupe presque tout l'emplacement. Au centre de cette masse d'hommes est un vide occupé par une grande table ovale, recouverte d'un drap bien tendu, d'un beau vert, qui fait plaisir à l'œil; sur ce tapis sont tracés d'un jaune qui imite l'or, d'abord deux zéros dont l'un est double, et à la suite, sur rangées de trois, des nombres depuis 1 jusqu'à 36.

Chaque nombre a son petit encadrement où il est là bien clos, bien distinct de ses compagnons, et semble dire à l'œil qui le regarde: Moi plutôt que ceux-là!

Autour de ces nombres sont écrits ces mots opposés l'un à l'autre: *manque*, marquant la division de 1 à 18; *passe*, celle de 19 à 36; *pair*, *impair*. De chaque côté est aussi un losange, l'un *rouge*, l'autre assimilé à *noir*. Bref voici le tableau:

	MANQUE.				IMPAIR.				ROUGE.				12 D 12 M 12 P
0	3	6	9	12	15	18	21	24	27	30	33	36	
00	2	5	8	11	14	17	20	23	26	29	32	35	
	1	4	7	10	13	16	19	22	25	28	31	34	
	PASSE.				PAIR.				NOIRE.				12 P 12 M 12 D

Le tableau est exactement le même de l'autre côté de la table, au milieu de laquelle apparaît l'instrument infernal, la Roulette!

Au fond d'un bassin d'acajou luisant et poli, de deux pieds de diamètre, tourne sur un pivot un cylindre sur lequel sont figurés en cercle, alternativement rouges et noirs, les numéros du tapis; chaque numéro est garni d'une petite case.

Quatre personnages à figures graves et impassibles siègent à droite et à gauche dans des échancrures pratiquées dans la table: devant eux sont symétriquement alignés rouleaux d'or et d'argent.

Trois d'entre eux tiennent un long rateau, symbole de leur terrible puissance; le quatrième, saisissant d'une main les branches de cuivre au moyen desquelles on met le cylindre en mouvement, lui donne une vive impulsion, et de l'autre lance avec force dans le bassin d'acajou, et à contre-sens de la rotation du cylindre, une bille d'ivoire.

Profond silence! tous les yeux sont fixés avec anxiété sur cette bille, juge sans appel qui va fulminer sa sentence.

Elle fait avec célérité huit à dix tours le long des parois lustrées du bassin, puis, perdant de sa force, elle décline vers le centre, et rencontrant de petits obstacles placés à dessein sur sa route, est forcée de sauter dans une des cases numérotées

du cylindre. Le numéro qu'elle a marqué est proclamé à haute voix, et le tranquille banquier attire impitoyablement les enjeux, ou lance avec ostentation aux joueurs heureux une pluie d'argent.

Ce spectacle n'est point triste; le désespoir ne fait grimacer aucune figure; une lumière éclatante tombe d'aplomb sur ce gai tapis vert où étincelle comme des diamants l'argent nouvellement monnayé: une douce chaleur circule dans la salle, et rend à mes membres l'élasticité dont les avait privés le froid de décembre.... Ainsi s'efface peu-à-peu l'émotion de frayeur et de honte que j'avais éprouvée dès l'abord.

Me voilà familiarisé.

Je me mets alors à observer curieusement tous ces joueurs: ils appartiennent moitié à la classe moyenne, un quart à la classe nécessiteuse et éminemment parisienne, dont l'habit, sans être malpropre, atteste de trop longs services, gens sans-cesse aux expédients, à figure hâve et famélique; enfin le dernier quart à la classe ouvrière.

Tous les âges, excepté l'enfance et l'adolescence, y sont assez indistinctement réunis. Il y a même, de distance en distance, des têtes chauves et blanchies qui frappent, et semblent indiquer qu'en ce lieu comme en tout autre on parvient à la vieillesse.

Dans la rue, aucune de ces figures ne m'eût frappé; ici même, elles n'ont rien qui attire particulièrement l'attention; de même que tous les regards ont un but général, le tapis vert, ainsi une expression générale et uniforme se peint sur tous les visages, celle de la cupidité, mais de la cupidité tranquille. Une courte expérience m'a appris que ce n'était que de temps en temps que se manifestaient tout-à-coup des émotions comprimées, des pâleurs solennelles, de hagardes fixités d'yeux suivant la dernière pièce de monnaie qui s'en va et laisse en échange la misère et le désespoir!

Je pensais aussi que des joueurs couvraient un tapis vert d'or et de billets, qu'en une soirée se faisaient et se fondaient des fortunes, et c'est là ce qui frappait terriblement mon imagi-

nation! mais non, quelques pièces de 2 et de 5 francs éparses sont les enjeux de chaque coup : la Roulette n'est pas le monstre géant dont l'effroyable faim engloutit et dévore tout en un instant; c'est une boule de neige qui roule et s'accroît avec lenteur, mais sûrement, mais constamment! Quelques obstacles, quelques pointes de rocher qu'elle rencontre sur sa route en enlèvent des fragments; mais elle roule, les avaries se réparent, et la masse s'agglomère toujours.

Mais alors la justesse de cette dernière comparaison ne m'était pas encore démontrée.

Par curiosité, j'étudiai la marche assez compliquée de la machine; je m'aperçus, au paiement des numéros gagnants, que a banque avait des chances toutes en sa faveur, mais elles ne me parurent point dans une proportion exagérée, parce que je fis subitement le calcul illusoire que, le hasard étant soumis aux lois de l'équilibre, l'à-propos de la mise du joueur, tandis que les probabilités sont momentanément en sa faveur, était une puissance qui contre-balançait avec avantage les chances réservées du banquier.

Hélas! c'est cette funeste idée qui domine l'esprit de ceux qui jouent (car, qu'on ne s'y trompe pas, il y a là plus de calculateurs que d'effervescents); elle est la base de tous leurs systèmes ingénieux, mais erronnés, véritable maladie chronique qui mine et consume sourdement les sources de la richesse et même de la vie.

Une barrière insurmontable déjoue tous les essais, les limites imposées aux gains!

Me trouvant donc moi-même sous l'influence de cette idée, je jouai fictivement de tête après avoir attendu une réunion de circonstances formant à mon avis probabilité suffisante en ma faveur; je jouai long-temps et toujours heureusement: ma tête s'échauffe et une envie irrésistible me prend de substituer la réalité à la fiction.

Je le fais, en hasardant fort peu, il est vrai; la fortune ne se lasse point de me sourire: au moment où mon petit échafaudage systématique allait s'écrouler, je le voyais tout-à-coup

relevé et consolidé. Il n'en fallait pas tant pour m'enflammer tout-à-fait. Je reviens chez moi possesseur, relativement à ce que j'avais hasardé, d'un petit gain encourageant: comme j'avais été bien près de la perte totale de mon enjeu, cette expérience me parut bonne à mettre à profit. Je passe le reste de la nuit la plume à la main à bâtir un système plus vaste et plus régulier qui présentait par gradations successives un total de cinq cents francs.

Je ne m'aveuglais point; je ne croyais point ce calcul infaillible; je voyais la possibilité d'échouer, mais elle me paraissait éloignée, improbable, et telle, qu'arrivant, elle me trouverait toujours couvert par les gains antérieurs. Je n'étais pas sans émotion, mais je me calmais par cette réflexion vulgaire: Eh bien! si je perds, je n'en mourrai pas, et je ne jouerai plus.

Qui croirait que, pendant vingt-sept soirées, dans des séances de trois à quatre heures, je gagnai constamment. Comme ce gain était proportionné aux précautions extrêmes dont j'avais usé dans les mises qui étaient toujours le moindre possibles, ce n'était point une fortune, mais il se montait encore à trois mille six cents francs.

Il faudrait peu connaître la faiblesse de la pauvre humanité pour croire qu'une tête française tiendrait contre ce bonheur constant et enchaîné par son pouvoir. Elle n'y tint pas.

J'avais trouvé le secret pour la possession duquel tant de pâles alchimistes avaient fatigué des fourneaux, tant de prétendus sages avaient rêvé. Je voyais en perspective toutes les jouissances exquises du luxe et des richesses; j'en vins à ce point d'infatuation qu'une crainte m'agita sérieusement, celle qu'une ordonnance du gouvernement ne fît subitement fermer les jeux publics!

Le vingt-huitième jour, car je les comptais minutieusement, m'étant donné un mois d'épreuve pour juger complète la bonté de mon calcul; le vingt-huitième jour, dis-je, je m'attable gaîment, comme de coutume, autour de ce tapis, source abondante où je devais puiser le bonheur que donne l'or. Je voyais avec une joie maligne et une sorte de triomphe que les banquiers

jetaient furtivement les yeux sur les deux petites tablettes posées devant moi, et cherchaient à deviner quel pouvait être ce système attracteur qui détachait impunément des parcelles de leur trésor. Enfin arrive le moment où le retard prolongé de la sortie de plusieurs numéros met la probabilité en ma faveur, et me fait une loi de commencer mon jeu.

J'arrive au tiers... à la moitié... aux trois quarts de mon calcul avec une légère inquiétude; quelques coups encore, pas plus de réussite!... Me voilà au dernier coup dont la perte doit entraîner celle de cinq cents francs!

J'écoute avec anxiété; le sort prononce: cinq cents francs sont perdus.

Ce coup m'ébranle: j'ai besoin de faire quelques tours et de recourir à la mauvaise bière qu'on distribue gratis.

Quand quelques minutes m'ont un peu accoutumé à l'idée de ma perte qu'il va falloir cinq à six jours pour réparer, je me rapproche non plus avec la même confiance du fatal champ de bataille. Bref, avec un incroyable malheur, et sans sortir un instant des règles que je m'étais prescrites, je perds encore deux fois le montant total de l'enjeu. C'était tout ce que j'avais apporté, quinze cents francs; une soirée les a vus disparaître!

Si j'avais été prompt à m'enflammer, je fus encore découragé plus vite. Il me faut donc descendre ou plutôt tomber de la hauteur où je m'étais témérairement placé! Oui, j'ai beau réfléchir, cela est évident; ce qui est arrivé aujourd'hui peut arriver demain, peut arriver fort souvent, et finir par m'écraser.

J'eusse été sage de m'en tenir à cette leçon; mais un perfide espoir brille de nouveau à mes yeux, et pour ne pas fatiguer le lecteur de la répétition des mêmes scènes, qu'il lui suffise de savoir que non-seulement je reperdis en peu de temps la somme gagnée, mais encore qu'après quelques fluctuations de gain insignifiantes je vis se fondre et se réunir à la masse commune près de deux mille francs, ma propriété primitive.

On ne se fait point une idée de l'étrangeté fantastique que, pendant les derniers jours de ma fréquentation de ce lieu, prenaient à mes yeux les objets et les personnes. Ce n'était plus

une vie, mais un cauchemar: ma tête échauffée par une tension continue était presque délirante. Je voyais partout des numéros, des billes d'ivoire roulant et sautant dans des cases. Mon oreille, assourdie du bruit monotone des formules sortant de la bouche des banquiers, entendait sans-cesse ce retentissement importun. La nuit, ma situation devenait insupportable. Toute cette fantasmagorie se réfléchissait avec un intolérable éclat, et quand revenait la lucidité du jour et de la raison, je faisais la cruelle et juste réflexion que, ne jouissant plus de rien par l'incertitude de la possession, j'étais positivement malheureux. Cependant je ne pouvais prendre la résolution de m'abstenir; un inconcevable instinct me poussait comme un forcené à la perte totale de mon argent.

Enfin, cela passe l'imagination, j'en vins à la désirer pour sortir de cette horrible anxiété. Abandonnant absolument toute méthode, je ne fus pas long à y parvenir.

Cent francs devaient m'être remis par ma belle-sœur: il faut qu'ils paient aussi leur tribut, que la goutte d'eau coule à la mer immense. Je cours chez elle, et pendant qu'elle ouvre son secrétaire et les cherche, je considère ce feu paisible qui lui donne sa chaleur, cet appartement propre et rangé où elle se plaît, ce livre entr'ouvert gaîment posé près de la lampe domestique, et je me sens là comme un être d'un autre monde, comme quelque chose de hideux!

Ces jouissances ne sont plus miennes; cette sécurité qui respire sur son visage, qui s'identifie pour ainsi dire à l'atmosphère de cette chambre, a fui bien loin de moi. Comme je le sens amèrement! comme d'une main agitée je reçois cet argent qui va s'anéantir! La pauvre femme, elle me le donna en cinq pièces d'or récemment frappées, et me fit remarquer comme elles étaient neuves.

C'était, disait-elle, plus *gentil* à garder.

Malgré l'attendrissement qui me gagne, je cours de nouveau à la maison de jeu, et cependant un pressentiment secret m'avertit que je perdrai infailliblement cette dernière ressource; mais rien ne m'arrête, j'en veux finir avec moi-même; je ne veux

même pas diviser les chances; un seul coup décidera.

A-peine entré, je jette mes cinq pièces sur le tapis: j'ai perdu!

Eh bien! peu importe qu'à des esprits vulgaires ceci ait l'air d'une fiction, je jure qu'une sombre satisfaction s'empara alors de mon cœur. Cette punition complète de ma folie était méritée; elle y mettait un terme, et je rentrais dans la vie, l'heureuse vie des autres hommes; j'allais jouir de nouveau de l'éclat, de la fraîcheur d'une belle matinée, et du visage riant de mes amis et des doux regards de celle que j'aime; je sortais d'une maladie qui me faisait sentir le prix de la santé.

Me voilà donc dehors la maison maudite, fermement résolu de n'y jamais rentrer, quand un homme assez décemment mis, placé à l'entrée de l'allée, dans la rue de Valois, me voyant sortir avec un visage presque riant, s'avança humblement en me priant d'avoir pitié de sa misère. Je n'étais pas dans une situation d'esprit à le refuser, et machinalement je me fouillai.

O bonheur inespéré! dans le coin de la poche de mon gilet, une petite pièce se rencontre sous mes doigts. C'est bien de l'argent! c'est un franc!

Tenez! lui dis-je en la lui appuyant fortement dans la main.

Il y avait dans ce *tenez!* quelque chose qui sentait tellement la joie et le triomphe, qu'à coup sûr le misérable qui spéculait sur la générosité des joueurs heureux, s'imagina que je sortais la poche remplie d'or.

Cet homme était certainement une victime du jeu, et sa présence à cette porte était un enseignement aussi grand que celui que je venais de recevoir.

Tous deux ont porté leurs fruits pour moi, et puissent-ils servir encore à quelque joueur sous les yeux duquel le hasard pourra placer ce chapitre!

J. D'HERVILLY.

LE CABINET DES MÉDAILLES.

Un vol que je ne crains pas d'appeler sacrilège, a fixé tous les yeux sur le Cabinet des Médailles de la Bibliothèque du Roi. Le public a regretté des richesses qu'il ne connaissait pas, que peu de personnes étaient capables d'apprécier; mais un instinct de patriotisme, un amour de la propriété nationale, a fait croire à chacun qu'il éprouvait une perte individuelle, et une indignation générale s'est élevée contre les spoliateurs de ce trésor. Déjà, en 1804, un vol avait été commis; les objets précieux ont été retrouvés: les voleurs ont été punis; la leçon n'a pas effrayé ceux qui viennent d'exécuter ce nouveau crime. Les précautions les plus minutieuses et les mieux entendues mettent aujourd'hui le Cabinet des Médailles à l'abri de toute tentative de ce genre.

Il ne sera peut-être pas inutile d'apprendre au public que la perte qu'on vient d'éprouver, toute grande qu'elle est, ne l'est cependant pas autant qu'on pourrait le croire; qu'elle n'est pas irréparable, qu'elle ne laisse point de lacune dans les besoins de l'art et de la science, et qu'enfin ce que perd le Cabinet des Médailles n'est pas la centième partie de ce qu'il possède encore. En effet, deux mille médailles antiques, passant par le creuset, sont redevenues du métal: mais ces pièces,

dessinées, gravées, expliquées, publiées dans plusieurs ouvrages, peuvent encore donner à ceux qui voudraient les consulter tous les documents que réclameraient leurs investigations. De plus, elles existent matériellement dans plusieurs collections publiques et particulières ; et, avec le temps, tout, jusqu'aux pièces les plus rares, pourrait être remplacé, et remplir de nouveau les tablettes du médaillier de France. On ne doit regretter les pièces modernes qu'à cause de la richesse du métal, puisque tous les coins existent à la Monnaie des Médailles.

Quant aux antiques, presque toutes celles qui ont été volées faisaient partie de la collection des empereurs romains. Ces médailles d'or offraient les têtes des Césars et des impératrices, depuis Pompée jusqu'au dernier des empereurs d'Orient. Cette collection était de trois mille pièces d'or; elle est réduite à un tiers : mais il existe encore la même suite en argent, la même en grand bronze, puis en moyen bronze, et encore en petit bronze. Il existe une autre suite dont l'intérêt immense surpasse de beaucoup la richesse du métal, c'est celle des peuples, des villes et des rois de tout le monde connu des anciens, suite de près de soixante mille pièces en tout métal. Le Cabinet des Médailles renferme encore cinquante mille pièces de l'histoire moderne de toutes les nations ; l'histoire de France y occupe une place importante.

Cet article paraîtra peut-être bien froid aux lecteurs de ce recueil où brillent tant de pages moqueuses et spirituelles, écrites sur des sujets plus à la portée de tous les esprits: mais ce livre n'est pas condamné à être purement frivole, et quelques lignes instructives ne feront pas fuir tous les abonnés. La France n'en est pas encore à ce point que tout ce qui est sage et utile soit proscrit de sa littérature.

Le cabinet des médailles peut fixer un moment l'attention des lecteurs curieux, comme il attire celle de tous les voyageurs qui passent dans notre grande cité.

Parmi les objets dont on forme des collections, tels que les
Livres,
Manuscrits,

Estampes,
Tableaux,
Pierres gravées,
Bronzes,
Vases,
Coquilles,
Minéraux,
Insectes,
Oiseaux,
et autres objets,

il faut placer *les médailles*, genre de curiosité qui satisfait le goût de l'instruction et celui des arts, et qui flatte en même temps les yeux et l'esprit.

Il n'est pas de souverain qui ne possède un Cabinet de Médailles; il y a beaucoup de riches particuliers qui emploient leurs studieux loisirs à en former un, et qui y consacrent les sommes que d'autres dissipent en dépenses frivoles et en élégantes inutilités.

Le goût des médailles n'est pas nouveau en France: le premier qui y fit une collection de ce genre d'objets, est le savant Budé, connu par son traité *de l'As et de ses parties*, publié en 1514.

Jean Grollier, son ami, trésorier des armées de France en Italie, eut le même goût, et forma aussi une nombreuse collection qui fut jointe, après sa mort, à celle du roi Charles IX. Ce prince, dont la jeunesse avait été studieuse, et qui s'était montré amateur de l'antiquité, recueillait des médailles antiques qu'il réunit aux monuments de divers genres qu'avaient rassemblés François Ier et Henri II. C'est donc à cette époque qu'on peut faire remonter l'origine du Cabinet des Médailles, enrichi depuis par tant de souverains, et illustré par tant d'hommes savants.

Le mot *médailles* désigne les *monnaies* frappées depuis l'origine de l'art monétaire, c'est-à-dire il y a 2726 ans, selon la chronique des marbres de l'île de Paros.

Les plus anciennes de ces monnaies, après avoir servi au

commerce et aux besoins de la vie, disséminées, perdues, enfouies par les avares, ensevelies avec les morts, ont traversé vingt-sept siècles; et nous sommes certains d'avoir quelques pièces qui datent de l'origine même de l'art monétaire. Les *médailles antiques* ont été les richesses des peuples et des souverains; leur valeur de convention n'existe plus: mais la curiosité, l'intérêt historique, la beauté du travail, leur donnent une autre valeur aux yeux de l'artiste, du savant et de l'homme du monde; car on est porté à vouer un culte à tout ce qui a traversé les siècles: des débris intéressent quand ils portent le cachet de la vénérable antiquité: on touche avec respect une monnaie qui peut avoir passé dans les mains de Socrate ou de Périclès: on y voit avec religion les traits d'Alexandre, de César, d'Anacréon, d'Hippocrate, modelés par les compatriotes de ces hommes illustres, et apportés jusqu'à nous à travers les âges, malgré les fléaux dévastateurs, les guerres, la ruine des empires et les bouleversements du globe. Le Cabinet des Médailles réunit et classe méthodiquement dans les tiroirs de ses médailliers tous ces portraits. Là, sont rangés, comme dans la tombe, et alignés au cordeau de l'égalité, tous ces rois et ces grands hommes qui ont fait du bruit dans le monde. Leur place y est désignée par la chronologie, et le silence de leur séjour n'est troublé que par l'homme studieux qui place devant lui la tablette où gisent tant de princes dont la monnaie n'a plus cours que parmi les amateurs de la numismatique.

Notre histoire récente est aussi là, dans quelques tiroirs qui, après le grand règne de Louis XIV, et celui, riche encore, de Louis XV, nous montrent la courte carrière royale de Louis XVI, le sanglant interrègne de la Révolution, la brillante période de Napoléon et de l'Empire français, puis le retour de Louis XVIII, l'avènement de Charles X. Une médaille frappée avec une balle de juillet termine ce règne bien court, et fait la transition avec celui de Louis-Philippe, au milieu duquel un amateur doit classer les pièces furtivement lancées du prétendant Henri V, comme un épisode du drame actuel

Plus de cent vingt mille pièces d'or, d'argent et de bronze, composent la richesse du cabinet des médailles.

Une classification méthodique forme de cette immense collection une sorte de livre où l'on peut lire les siècles écoulés; un musée où l'on peut voir les figures des dieux, des héros et des hommes célèbres; une vaste carte géographique où se déroulent les contrées du monde connu des anciens; un rituel des apothéoses, des sacrifices, des jeux, des fêtes, des cérémonies du culte de toutes les religions; une table chronologique des ères variées de tous les peuples, propre à rectifier les erreurs des historiens; un tableau synoptique où la naissance de l'art, sa marche graduelle, ses progrès, sa décadence et sa renaissance frappent nos yeux surpris; un vocabulaire où toutes les langues du monde sont écrites, où tous les caractères sont tracés.

En effet, s'occupe-t-on de l'histoire des religions? on voit sur les médailles les différentes divinités avec des attributs et des surnoms singuliers, les utensiles et les cérémonies de leur culte, le costume des prêtres, enfin tout ce qui a rapport aux usages religieux.

Pour l'histoire civile et militaire, on y trouve des représentations réelles ou allégoriques des évènements; elles en déterminent l'époque d'une manière certaine. Elles offrent les noms et les titres des princes et des magistrats, et présentent leurs portraits fidèles.

Pour la géographie, les médailles indiquent le nom de provinces, de villes, de municipes dont, sans elles, on ignorerait l'existence.

Pour l'histoire de l'art, on y trouve la représentation de plusieurs monuments célèbres dont les uns existent encore, dont les autres ont été détruits par le temps. On peut y prendre une idée des différents styles à diverses époques, y suivre la marche de l'art chez les peuples les plus civilisés, et le voir stationnaire chez les peuples barbares.

Si les auteurs anciens éclaircissent les monuments, les mo-

numents à leur tour éclaircissent les auteurs anciens. Les uns racontent le fait, les autres en présentent le tableau.

La mythologie tout entière respire dans la numismatique. Les dieux nous apparaissent sur le métal qui leur fut consacré; chaque contrée nous a conservé le sien. Athènes nous montre sa Minerve telle que Phidias l'avait sculptée; la Crète, berceau de Jupiter, offre son dieu à nos hommages; Apollon tient encore sa lyre dans cette Delphes qu'il remplissait de ses oracles; et le temple d'Éphèse a vu s'échapper de ses ruines la Diane que les médailles apportent jusqu'à nous.

Dans le médaillier qui renferme ces produits du marteau antique, les grands dieux de l'Olympe se trouvent encore réunis comme au temps d'Homère, et les nombreuses divinités dont la riante imagination des Grecs avait peuplé le monde, revivent aux yeux de l'antiquaire qui jouit, dans le sein de ses poétiques études, d'une sort d'idolâtrie qui n'est pas sans charme.

Ce rapide aperçu peut donner une idée de ce que c'est qu'un Cabinet de Médailles. Sa classification appartient à un ouvrage spécial; nous ne parlons ici qu'à la curiosité superficielle qui interroge vite, et veut qu'on lui réponde de même, sous peine de ne pas écouter la réponse.

Nous dirons cependant que des grands génies et des beaux-esprits ont aimé et recueilli les médailles; que les Médicis, en Italie, François Ier, Henri IV, en France, en ont fait l'objet de recherches passionnées; que Louis XIV a consacré des sommes considérables à enrichir le Cabinet de France, en envoyant par tout le monde des voyageurs devenus célèbres, parmi lesquels on compte les Nointel, les Paul-Lucas, les Vaillant, et beaucoup d'autres.

Un des premiers collecteurs de médailles est ce Pétrarque si connu par ses poésies amoureuses.

Un des plus célèbres gardes du Cabinet des Médailles est cet abbé Barthélemy, élégant écrivain dont tout le monde a lu le *Jeune Anacharsis.*

Je ne dirai pas plus de deux cents noms dont la nomen-

clature ne peut intéresser que nous autres numismatistes. Si j'entrais dans ces détails historiques, je pourrais vous citer le sieur de Bagarris, qui, sous le titre de *Ciméliarque*, fut, du temps de Henri IV, le premier garde du Cabinet des Médailles; je vous nommerais l'abbé Bruneau, assassiné au Louvre en 1664, auprès de ce dépôt précieux; je vous montrerais Colbert faisant alors bâtir le Cabinet sur l'arcade et dans la rue qui porte aujourd'hui son nom; je citerais les successeurs de Barthélemy, parmi lesquels on doit remarquer le laborieux Millin. Je m'arrêterai aux noms vivants: il ne m'appartient pas de parler de mes collaborateurs, l'amitié rendrait mes éloges suspects. Toutefois, il doit m'être permis, en parlant d'une étude qui a occupé trente-sept années de ma vie, d'assurer que personne ne sera complètement lettré s'il n'a pas une légère teinture de cette science qui est sœur de toutes celles qui ornent les esprits, et qui fait passer de si douces heures dans la méditation des temps passés et dans la suave occupation des souvenirs.

Ce que dit Cicéron de l'étude des lettres, dans son plaidoyer pour Archias, peut admirablement s'appliquer à l'étude de la numismatique. „Elle forme la jeunesse, récrée la vieil-„lesse, ajoute au bonheur, est un refuge et une consolation „dans l'adversité, nous charme dans l'intérieur, ne nous gêne „point au dehors, occupe nos veilles, et nous suit dans nos „voyages et dans le séjour des champs."

Je finirai cet aperçu par quelques vers de Pope, dans son épître à Addison, que j'essaierai de traduire: il dit, en parlant des médailles,

Pour nous la renommée en fit ses messagères.
Des âges écoulés, des rives étrangères,
Leurs tableaux abrégés nous montrant à la fois
Les sages, les héros, les belles et les rois.

DUMERSAN.

UN ÉLÈVE DE DUCIS A PARIS.

„Savez-vous ce qui me plairait le plus dans un jeune homme? disait Sophie à son cousin Edmond, depuis peu sorti du collège: ce serait de le voir aimer Ducis, ses écrits, ses principes, autant que ma mère et moi nous les aimons. — Eh bien, Sophie! répondit vivement Edmond, voilà justement ce que j'aime à-présent le plus au monde... après vous.“ Ces derniers mots qu'il ne prononça qu'en tremblant, firent sur Sophie une impression profonde. „Mais, reprit-elle, en cherchant à cacher son trouble, Edmond, vous rappelez-vous, lorsque Ducis venait quelquefois passer des mois entiers dans cette campagne isolée, où l'amitié seule pouvait le retenir, vous rappelez-vous avec quelle bonté l'auteur d'*Hamlet* nous donnait des leçons dont vous et moi nous ne profitions guère? — Oui, moi; mais vous, Sophie, en qui la raison avait devancé l'âge... — La raison! Ducis me dit cependant, avant de nous quitter: *Sophie, votre nom signifie la* Sagesse; *tâchez de vous en rendre digne.* — Et que me dit-il, à moi? *Edmond, méritez que la* Sagesse *applaudisse à votre conduite, et couronne un jour vos succès.* Que ne puis-je en avoir des succès, pour vous les offrir, Sophie! Mais, hélas! orphelin, sans fortune, sans nom... sans nom! Ducis pourtant a voulu me former: lorsque, dans ses voyages à Prais, il venait me prendre au collège, un an à-peine avant

sa mort, quelles hautes leçons dans ses paroles, dans ses exemples! Et j'ai pu si long-temps les méconnaître! Ah! c'est qu'il faut une ame pour comprendre Ducis. Je crois le sentir maintenant, grâce à vous, Sophie. Ses écrits et son souvenir ne me quitteront plus."

Sophie, qui connaissait les préventions de sa mère contre Edmond, aurait bien voulu lui répéter tout ce qu'elle venait d'entendre; mais cette dame étant entrée en ce moment, comprit le sujet de leur entretien, et dit à son neveu: „Je relisais, il y a quelques jours, une lettre où ce bon Ducis me parle de vous, Edmond. Il avait été vous chercher au collège pour vous conduire au Théâtre-Français. Vous en souvenez-vous? — Oui, ma tante; tout léger que j'étais, il m'est resté de cette soirée une impression profonde. C'était dans les cent-jours. On jouait *Cinna.* L'Empereur arriva tout-à-coup, sans être attendu; Ducis en fut contrarié; c'était Corneille qu'il avait voulu montrer à ma jeunesse. Aussi, la pièce terminée, pendant que les applaudissements et tous les regards assiégeaient la loge impériale, l'indépendant vieillard sortit, comme pour respirer un air plus pur, et me conduisit au foyer, presque désert en ce moment. Il allait y voir de vieilles connaissances: les écrivains qui ont porté si loin la gloire de notre littérature dramatique étaient là. Ils semblaient, sur leur piédestal, sourire à l'auteur vivant de tant de scènes admirables, et lui marquer, près d'eux, sa place. Pour lui, il ne contemplait qu'avec admiration ses immortels prédécesseurs; il n'avait pas l'air de se croire en famille, malgré ses traits de ressemblance avec le grand Corneille, cette ame libre, austère et religieuse.

„Je me souviens encore que la première fois qu'il me vint chercher au collège, après avoir visité les Invalides, nous allâmes aux Tuileries; j'éprouvai un sentiment que je ne puis exprimer, en voyant plusieurs jeunes gens, frappés d'abord par la noble figure de mon guide, le reconnaître ensuite, et se dire tout bas avec respect: „Ducis! c'est lui!"

„En ce moment, descendait du château la foule des cour-

tisans et des dignitaires de tous rangs, de tous grades. On remarquait dans ce cortège plusieurs vieux jacobins. Chamarrés d'or, couverts de plaques, de cordons, ils sortaient de chez l'Empereur, et semblaient secouer leurs chaînes. Notre poète, à travers le prisme de sa philosophique imagination, crut voir (ce sont ses expressions) des échappés du bagne qui avaient troqué leurs bonnets rouges contre des habits de clinquant, et leurs travestissements ne le surprenaient point. L'auteur d'*Abufar* leur avait déjà dit en voyant leurs hideux et fastueux éclats:

La liberté n'est point où la vertu n'est pas.“

Madame L. prit, à ce récit, une meilleure opinion de son neveu. Déjà elle lui avait confié l'administration d'une partie de sa fortune; mais ces soins obscurs suffiront-ils pour le rendre digne du prix auquel il aspire? il est loin de le croire. Son amour, et peut-être aussi l'amour-propre lui demandent d'autres efforts.

Un jour qu'il semblait, en parcourant les œuvres de Ducis, y chercher des conseils, il s'arrêta sur une des épîtres les plus morales et les plus piquantes, et crut y voir un sujet dramatique. Il essaie d'en faire une comédie, presque sous les yeux de sa cousine qui, douée d'une justesse d'esprit naturelle et du sentiment des convenances, use de son ascendant sur notre jeune auteur, pour empêcher son imagination de s'égarer dans des voies dangereuses.

Sa pièce terminée, Edmond l'envoie à un de ses amis de collège, Oscar D., qui la fait lire aux comédiens français, et bientôt après lui écrit qu'elle est reçue. „Bien plus, ajoute-t-il, notre délicieuse actrice, mademoiselle ***, enchantée de l'esprit et des grâces de ton style, s'engage à jouer le rôle de ta jeune veuve, si tu peux la rendre un peu moins sage (je parle de ta jeune veuve); viens donc le plus tôt possible, etc.“

Cette lettre, qui alluma les espérances et le feu poétique d'Edmond, produisit sur la tendre Sophie un effet tout contraire: „Il va donc, se disait-elle, fréquenter à Paris les femmes les plus séduisantes! J'entrevois déjà leurs exigences. Un hom-

mage de plus pour elles n'est rien; mais pour moi quel malheur, si Edmond allait oublier ce qu'il doit aux conseils de son vertueux Mentor!"

La mère de Sophie, qui la surprit en larmes, ressentait ses craintes encore plus vivement. Jugeant donc à propos d'employer le moyen qu'elle savait le plus puissant pour retenir son neveu, elle le prit à part, et lui dit: „Edmond, je connais vos sentiments pour ma fille, je fais plus, je les approuve. — O ciel! ma tante, je pourrais espérer?... — Il dépend de vous que Sophie vous appartienne. — Dites, que dois-je faire? — Renoncer, au moins pour à-présent, à la carrière dangereuse où vous allez vous jeter. A votre âge, avide de succès, trop souvent on écrit sous la dictée de passions étrangères, auxquelles on finit par se laisser entraîner soi-même; or, je vous le déclare: jamais l'auteur d'un ouvrage futile ne sera l'époux de Sophie. — Ah! ma tante, croyez que, pénétré de l'influence que le théâtre exerce sur les mœurs, je me souviendrai que Ducis a eu pour principe de n'y rien mettre qui ne dût les améliorer. Et moi aussi, avec votre agrément, je vais passer quelque temps à Paris, y recueillir de nouveaux travers pour en faire mon *Réformateur* (c'est le titre d'une seconde comédie dont je vais m'occuper). Si je reçois d'en haut quelque bonne inspiration pour ce sujet heureux,

> Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille,
> La mère en prescrira la lecture à sa fille,

et peut-être alors serai-je moins indigne et de l'une et de l'autre."

Madame L., désespérant de faire partager ses craintes à son neveu, lui dit avec fermeté: „N'oubliez pas vos résolutions, je tiendrai la mienne. Vous savez que je dois aussi aller à Paris avec Sophie pour obtenir cette belle copie du portrait de Ducis, par Gérard. Mon neveu, j'apprécie votre sincérité, je crois y revoir la candeur de Ducis; mais en eussiez-vous moins,

> Nul n'oserait mentir devant ses cheveux blancs,

disait un de ses amis. Eh bien! promettez-moi, quaud je vous présenterai ce portrait où vous verrez revivre un homme de bien qui vous aima, promettez-moi de me déclarer, en sa présence, si rien ne vous a fait oublier vos engagements. — Ma tante, je vous le promets."

Après avoir fixé l'instant de son départ, Edmond eut avec Sophie un entretien qui faillit le captiver entièrement près d'elle. Cependant elle ne lui avait parlé qu'avec la plus extrême réserve; mais la tendre inquiétude qu'il remarqua dans ses regards le toucha vivement. Tour-à-tour retenu près de sa cousine, entraîné vers Paris, flottant, pour ainsi dire, entre la sagesse et l'amour de la gloire, il ne partit qu'avec un chagrin profond et de tristes pressentiments.

Arrivé à Paris, il descend à l'hôtel où il a plusieurs fois logé avec Ducis. On l'installe précisément dans la chambre qu'occupait son maître. Tout va donc le lui rappeler. En jetant les yeux sur les affiches du Théâtre-Français, il a vu annoncé, pour le soir même, *Hamlet.* Il se promet bien de ne pas manquer l'occasion qui semble lui être offerte d'aller payer à la mémoire de l'auteur le tribut de sa piété presque filiale.

Pour arriver plus tôt à la représentation, il se rend sans différer chez Oscar D. Celui-ci, en dînant avec lui, s'informe de son second ouvrage, en demande le titre. — „C'est *le Réformateur*, lui répond Edmond. — *Le Réformateur!* y penses-tu avec ta réforme? — Pourquoi donc? n'est-ce pas la mission de l'écrivain dramatique d'attaquer les abus? — La mission? Ah! si tu te jettes dans les missionnaires! Tu ne sais donc pas comme on les traite? Mais, sans aller si loin, après avoir vu ces ouvrages, qu'on nomme *estimables*, mourir de froid sur nos théâtres, exposés à tous les vents contraires, iras-tu, nouveau Don Quichotte, t'escrimer contre des moulins? Tiens, pour réussir aujourd'hui, il faut, en littérature, en morale, en politique, ne point se heurter contre l'opinion, imiter le *Meunier de Sans-Souci* qui, de quelque côté que le vent soufflât, y tournait son aile, et s'endormait content. — Mais cependant, un ouvrage d'une littérature forte et vivifiante... — Ne vaut rien: sois bien sûr que nos cerveaux français ayant toujours un

peu de fièvre, de la crême fouettée et quelques fadeurs à la rose, c'est tout ce qu'il nous faut. Vois nos gens à la mode, ceux qui donnent le ton: que vous demandent-ils? de parler à leurs sens, tant que vous pourrez; à leur esprit, peu; à leur ame, point; seulement, de ne pas blesser leur goût délicat; de n'offrir à leurs yeux que des tableaux gazés légèrement, un peu libres et licencieux même, il le faut, pourvu qu'aucun mot ne choque le bon ton, voilà l'essentiel. — Quoi que tu en dises, plus d'un ouvrage estimable, dont notre époque s'honore avec raison ... Mais cela me fait songer que je dois voir *Hamlet*. — *Hamlet?* Talma joue, il est près de six heures, tu n'auras plus de place. — Quel contretemps! — Pour te consoler, mademoiselle * * * ne joue pas, je vais te présenter. — Oh! non, puisque je ne puis voir *Hamlet*, je verrai du moins au foyer du Théâtre-Français le buste de l'auteur, qu'on vient d'y placer, m'a-t-on dit. — Tu veux rire apparemment? préférer le buste d'un vieux auteur à la plus jolie femme! Allons, mon ami, ne va pas broyer du noir. Mademoiselle * ** accepte le rôle de ta jeune veuve; mais, au lieu de raison, il s'agit de lui donner quelques jolis caprices. — Oh! pour cela, qu'elle ne compte pas sur moi, je n'ai pas envie de me jeter dans le marivaudage et dans des scènes de boudoir. — Tant pis! c'est là tout ce qu'on veut. Songe donc aux petites grâces, aux délicieuses minauderies qu'une actrice aimée peut déployer dans un rôle de fantaisie et de coquetterie. — Oui, mais je me rappelle aussi ce que dit un ami de Ducis de tous ces dangereux travers:

> Les grâces que toujours sur la scène on leur donne,
> Font qu'on les a joués sans corriger personne. *)

— Eh! mon cher, les femmes se moquent bien d'être corrigées, pourvu qu'on les amuse; je me trompe, elles veulent encore être instruites: une d'elles m'avouait hier naïvement qu'on pouvait profiter au Théâtre-Français, et prendre des leçons... *à l'école de Mars.* — Fort bien! mais où veux-tu que, pour

*) M. Andrieux, *le Vieux Fat*, acte I, scène 1.

enjoliver ma pièce, j'aille trouver ces mignardises, ces mots charmants, tous ces petits riens à la mode? — Mais tu es à Paris, dans le grand magasin; tu n'auras qu'à choisir. Allons, viens chez mademoiselle ***, mais ne va pas lui parler de ton *Réformateur!*"

Edmond, quoique effrayé de ce qu'il entend, se laisse emmener par Oscar chez mademoiselle *** qui les reçoit de la manière la plus gracieuse. Elle était dans un petit salon, entre deux dames de ses amies et un médecin dont la misantropie paraissait l'amuser beaucoup. Après avoir parlé avec éloge de la pièce d'Edmond et de son rôle en particulier: „J'y voudrais, ajouta-t-elle, plus de caprices, de folies, et même de l'amour, on ne fait rien sans cela." Oscar lui ayant répondu que son ami la croyait trop raisonnable, mademoiselle *** regardant Edmond: — „Trop raisonnable! voilà pourtant comme on juge mal des femmes! On m'a déjà fait tant de rôles raisonnables!.... Et votre jeune veuve aussi, monsieur, est mal entourée. Vous me donnez, par exemple, un médecin beaucoup trop sensé, pas assez bizarre (et elle regardait son docteur qui faisait la moue); que ce soit un original, rien de si facile; amoureux, je suppose, cela s'est vu, malgré la Faculté. Mais faites mieux: qu'il ait touché le cœur, cela s'est vu encore, de sa malade prétendue. Or, voyez quel contraste! une folle éprise autant qu'aimée de son docteur atrabilaire, et qui, loin d'être fâchée de son humeur morose, s'en divertirait: Chacun ses goûts, lui dirait-elle; vous, monsieur, qui blâmez les miens, vous aimez à vous désoler, c'est là votre plaisir, je ne vous contredis pas, je vous aide au contraire; laissez-moi donc à mon tour rire de vos pleurs, puisque vous pleurez de mes ris."

„Bravo! bravo! cria Oscar." Edmond lui-même ne pouvant s'empêcher de trouver ce contraste piquant: — „Allons, monsieur, lui dit mademoiselle ***, faites donc une folie pour moi, je vous la rendrai bien!... A moins que vous ne vous défiiez de mon talent. — Non assurément, madame, mais.... — Mais vous me croyez trop raisonnable; voilà le mot. Il me vient une idée, docteur, s'écria-t-elle: vous allez nous accom-

pagner aux Bouffes. — Moi, aux Bouffes, madame! vous plaisantez. — Nullement, vous pourrez y exercer votre art. Dernièrement encore, un amateur était aux premières, s'étendant, bâillant; tout-à-coup cédant au charme qu'il éprouve, il se laisse aller à une si grande ouverture de bouche, que quand il veut la refermer, impossible! Il s'était démonté la mâchoire. Après mille contorsions, mille efforts inutiles, le voyez-vous en cette position? Des spectateurs et plusieurs figurants, à l'aspect de ce bâilleur étrange, ne peuvent s'empêcher à leur tour de bâiller; les bâillements allaient se communiquant, et l'on pouvait tout craindre pour une infinité de mâchoires, quand, par bonheur, un docteur qui se trouvait là aperçoit mon *dilettante* à la bouche béante, l'engage à sortir, et lui applique au-dessous du menton (spécifique admirable!) un grand coup de poing, qui radicalement le guérit de son déboîtement et de musique italienne."

On ne peut exprimer la gaîté que mademoiselle *** mit dans ce récit; mais le docteur insistant pour sortir, elle tomba dans le sentiment, les plaintes, la bouderie. Voyant Edmond se lever pour se retirer: „Monsieur, lui dit-elle en changeant tout-à-coup de ton, songez à notre rôle, j'y tiens, je vous en avertis. Nous en reparlerons, et vos préventions.... avant peu vous m'en ferez raison, j'espère.

Elle lui dit ces derniers mots avec ce charme qui a renversé tant de têtes. Celle d'Edmond tint bon, quoique Oscar, en sortant avec lui, l'assurât qu'il serait avant peu dans les bonnes grâces de la plus aimable des muses. „Thalie ellemême t'a souri, ajouta-t-il; tu n'as plus qu'à la cultiver, et je te réponds du succès."

Edmond n'était pas resté insensible aux éloges, aux attentions dont il avait été l'objet.

Rentré chez lui, il y éprouva une impression bien différente. Cet appartement qu'avait occupé Ducis, et dans lequel Edmond, ainsi qu'Hamlet,

L'œil fixé sur la terre,
Cherchait encor les pas de son vertueux père;

cette alcove, ce lit où s'endormait un sage, son élève osera-t-il l'y remplacer? Combien il se voit déjà éloigné du but qu'il se proposait, des promesses qu'il a faites à Sophie, à sa mère! „Ai-je pu, se dit-il, écouter les conseils d'Oscar qui, séduit par les leçons du monde, me paraît bien changé. A quelle école prétend-il me former? est-ce dans les boudoirs que Corneille et Ducis allaient puiser leurs mâles inspirations?"

Se rappelant alors que sa cousine, dans leur dernier entretien, lui avait exprimé le désir qu'il allât visiter à Versailles le tombeau de Ducis: „Dès demain, se dit-il, pour dissiper de dangereux prestiges, j'irai dans cette ville si paisible aujourd'hui, et qui t'a vu mourir, ô mon vénérable maître! j'irai chercher des leçons sur ta tombe. Heureuse inspiration! dont je veux informer Sophie et sa mère."

Aussitôt il leur écrit une lettre touchante, dans laquelle il leur apprenait ses dangers, les exigences de l'actrice relativement à son rôle, et (ne l'oublions pas) la résolution où il était de n'y point céder. Plus calme, et comme délivré d'un fardeau, il relut, avant de s'endormir, une des lettres de Ducis, et s'y arrêta sur ces mots: „Ah! mon ami! reposons toujours „notre tête fatiguée sur ce chevet d'une bonne conscience; si „nous l'arrosons de quelques larmes, ces larmes du moins „n'auront rien d'amer." *)

Par malheur, le jour suivant, Oscar vint de nouveau l'entraîner. En vain veut-il songer à Ducis, à sa chère cousine; Oscar lui rappelle mademoiselle ***, sa gaîté, sa grâce, ses bouderies *charmantes*, ses mots les plus flatteurs; que dis-je! tout la lui retrace: quelque part qu'il aille, les portraits de l'actrice à la mode, multipliés à l'infini, le frappent. Ouvre-t-il un journal? c'est son éloge qu'il y voit. Va-t-il au Théâtre-Français? quelle ivresse! Paris entier semble y conspirer contre les sages projets d'un trop faible jeune homme.

Par une fatale bizarrerie, le matin du jour où il devait irrévocablement se rendre à Versailles, l'idée de mademoi-

*) Cette lettre a été imprimée dans les *Études sur Ducis* de M. O. Leroy.

selle *** qu'il avait vue la veille dans son rôle le plus séduisant, revint enflammer son imagination et lui dicter, en vers aussi passionnés que brillants, les scènes, le contraste qu'elle lui avait demandés. Jamais il n'avait rien fait dont il fût plus content: il était encore sous le charme; il relisait ses vers et croyait déjà les entendre dans la bouche de l'actrice idolâtrée, quand un domestique de l'hôtel vint lui dire qu'une jeune personne élégante le demandait. Ne concevant rien à cette visite, il descend, et n'est pas médiocrement surpris en reconnaissant la femme de chambre de mademoiselle ***, qui lui remet un billet de la part de sa maîtresse. Elle le priait de vouloir bien passer ce soir même chez elle, à huit heures. Edmond, hors de lui, remonta dans son appartement, et pendant que la femme de chambre, attendant sa réponse, causait avec l'hôtesse, il écrivit à mademoiselle *** que non-seulement il se rendrait à ses ordres, mais qu'il pourrait lui réciter ses meilleurs vers, ceux qu'elle lui avait inspirés.

Sa lettre partie, il en sentit seulement les conséquences; il sentit, aux reproches secrets de son ame, tout ce qu'allaient lui coûter ses vers. Ce n'était pas Sophie qui les avait dictés. En se rappelant les derniers mots de sa tante: „Le sort en est jeté, dit-il, je perds Sophie, tout mon bonheur; car comment revenir à-présent sur mes pas, renoncer au succès qui m'attend, à la gloire qui vient s'offrir à moi?“

Plein de trouble, il sort de chez lui, pour attendre huit heures, et jette, en passant, les yeux sur l'affiche du Théâtre-Français: *Macbeth!* Il brûlait de le voir; mais dans ce titre seul du plus mâle ouvrage de Ducis, notre jeune poète a cru lire sa condamnation. Laissons-le livré à ses réflexions, qu'il va promener, le reste de la journée, sur mille objets divers.

Cependant madame L., effrayée plus encore que Sophie de ce qu'Edmond a eu la sincérité de lui écrire sur sa première visite chez mademoiselle ***, a pris le parti d'avancer le voyage qu'elle devait faire à Paris. Descendue avec Sophie, sans aucune suite, à l'hôtel d'Edmond, un moment après qu'il en était sorti, elle demande à l'hôtesse, entre autres choses, si un voyage

que son neveu avait projeté pour Versailles a eu lieu. „Pas encore, répond celle-ci.“ Madame L. jeta sur la tremblante Sophie un regard qui semblait lui dire: „Vous voyez comme on peut compter sur ses résolutions!..... Et savez-vous, madame, ajouta-t-elle, ce qui l'a empêché d'aller à Versailles? — Madame, il devait partir ce matin, mais il a reçu une visite.... (et comme elle n'achevait pas) — Quelle visite? demanda madame L. avec inquiétude. — La femme de chambre d'une grande actrice est venue lui apporter, de la part de sa maîtresse, une invitation de se rendre ce soir, à huit heures, seul, chez elle. C'est de la femme de chambre que je le tiens. Après avoir paru troublé, il a répondu, je présume, qu'il s'y rendrait, car il a dit à un des domestiques qu'il reviendrait ce soir s'habiller. J'ai cru, madame, devoir vous faire cette *communication*, par intérêt pour monsieur votre neveu.“

Quel coup porta dans l'ame de Sophie ce rapport indiscret! Quant à madame L., décidée à repartir sans même voir Edmond, elle se hâta de sortir, et termina l'affaire relative au portrait de Ducis. Rentrée chez elle avant le soir, elle dit à sa fille: „Si votre cousin peut aller à son rendez-vous, nous allons ici le savoir, et nous prendrons un parti sans retour.“ Sophie, malgré sa douleur, répondit à sa mère: „Peut-être a-t-on mal jugé. Il se peut qu'il ait accepté par déférence, sans pourtant soumettre son travail à des exigences inconsidérées. J'espère d'ailleurs qu'il a réfléchi; voilà presque sept heures, et il n'est pas rentré pour s'habiller. — Je le désire, ma fille; mais s'il en est autrement, ma résolution est prise.“

Sophie portant alors des regards inquiets vers la rue par où Edmond devait revenir à l'hôtel, l'aperçoit et s'écrie: „C'est lui! je suis perdue.... Non.... non.... le voilà qui s'arrête.... mon Dieu! secourez-le!... Il a remarqué cette pauvre malade avec son enfant. . . . Maman! voyez avec quelle compassion il s'en approche! Il la console en lui faisant l'aumône. Oh! non, Edmond n'est point coupable, il ne le sera point....“ Et des larmes abondantes vinrent la soulager.

„Voici l'heure, se disait Edmond, où Sophie termine ses

pieuses visites aux pauvres du village. Il y a dix jours encore, je partageais avec elle ces devoirs si doux. Maintenant quels soins différents m'agitent!..." Ce rapprochement l'arrêta quelque temps chez lui, où il était rentré. Oh! s'il pouvait soupçonner que Sophie est là, attendant sa sortie, comme un arrêt de mort! On dirait qu'il en a le pressentiment, à la tourmente de son ame. Ne pouvant rester plus long-temps, oppressé qu'il est par ses souvenirs, il s'habille et sort de l'hôtel. Sophie et sa mère l'ont vu (je n'essaierai pas de peindre avec quels sentiments). Comme il n'est qu'à quelques pas du Théâtre-Français, il entre, pour attendre huit heures, et entrevoir au moins *Macbeth.* Mais il ne peut pénétrer jusque dans la salle, qui est pleine. Il devine, au silence de terreur qui règne dans l'auditoire, que Talma, que Macbeth est en scène avec ses remords. Et lui aussi, il a les siens, par anticipation; car, malgré l'entraînement d'une fausse gloire, il n'a pas oublié que Ducis traitait l'écrivain dangereux *d'empoisonneur public.* Edmond, dans ses sages scrupules (que peut-être on ne comprendra pas), se voit déjà sur la pente coupable. Il traverse les corridors, approche de la pièce où se trouve le buste de Ducis, chef-d'œuvre de Taunay. Tout est désert, et il se souvient qu'à la même place, quelques années auparavant, son maître... il ose à-peine jeter en passant un regard sur son marbre glacé. Il descend, comme poursuivi par cette tête auguste, et parcourt la galerie inférieure. L'obscurité où elle est plongée, ce qu'il éprouve lui rappelle involontairement ces vers de *Macbeth*:

Seul, sous ces voûtes sombres,
D'un pas faible et tremblant j'erre parmi des ombres.
Duncan me suit partout, il me glace d'effroi:
Mort pour tout l'univers, il est vivant pour moi.

L'heure qui sonne l'arrache à ses noires pensées, et quelques minutes vont le faire passer de la tragédie sombre à la comédie de boudoir.

Il est introduit par un domestique chez mademoiselle*** qui se trouve seule avec sa femme de chambre. Son négligé, des plus élégants, a pourtant quelque chose de bizarre. Tout occupée

de sa coiffure devant sa psyché, elle dit à Edmond, sans se retourner: „Monsieur, veuillez, je vous prie, vous asseoir..." Puis, toujours minaudant à sa glace: „Voilà un bonnet qui est une horreur. — Madame, répond la femme de chambre, vous disiez tout à l'heure... — Qu'est-ce que je disais, mademoiselle? — Précisément le contraire, madame. — Le contraire, et qu'est-ce que cela fait, le contraire! me soutiendrez-vous?... — Non, madame, je ne soutiens rien; madame a toujours raison, je suis de son avis. — Vous êtes de mon avis? mais vous n'avez donc pas d'avis, mademoiselle? Allez, puisque vous n'êtes qu'une girouette et que vous ressemblez à tout le monde, laissez-moi. Non, un moment. En attendant que le docteur arrive, vous ferez dire à mon libraire que je prétends avoir des brochures politiques, pour m'amuser, entendez-vous? — Oui, madame; des brochures nouvelles? — Nouvelles! quelle demande! Il me les faut toutes mouillées; une fois sèches, je n'en veux plus. La politique, la polémique, voilà ce qui calme l'esprit et nous fait supporter les contrariétés... Quel temps fait-il, monsieur? — Madame, extrêmement variable. — Comme l'humeur d'une femme, n'est-ce pas? *des giboulées de Mars.* Vous connaissez ce joli mot, sans-doute... Mais on sonne. Virginie, descendez, c'est apparemment le docteur, car voilà que je me sens plus mal..." Et comme elle allait languissamment vers son canapé, Edmond s'inquiétant: „Madame, vous souffrez, pardon, je crains... — Non, monsieur, demeurez, vous verrez. Ce pauvre docteur ne se doute pas que c'est lui qui m'a mise en cet état, en oubliant ici un de ses livres de médecine. Je le prends, croyant me distraire. Quelle distraction! une encyclopédie de maux, monsieur, qu'il m'a laissée!"

Edmond, non moins étonné qu'ébloui de ce nouveau caractère et de ces grâces originales, écoute avec une attention toujours croissante le dialogue suivant:

Le docteur entrant avec empressement: „Madame, que vient donc de m'apprendre votre femme de chambre! que vous vous trouvez mal? — Oh! oui, monsieur, très-mal. — On ne le croirait pas, jamais je ne vous vis les yeux plus vifs, plus

brillants. — Et c'est cependant sur ces signes trompeurs que vous m'abandonnez! — Si votre santé réclame en effet ma présence... — Ah! docteur, je veux être votre malade... pour la vie. — Pour la vie!... Mais sachons, madame, ce que vous éprouvez? — Ce que j'éprouve, mais il me semble... que je n'éprouve rien. — Rien! — Pas la moindre douleur. Figurez-vous qu'au moment où je vous parle, à-peine me sens-je vivre, et c'est dans tout mon être un calme, une langueur... quelquefois on dirait que je m'évapore. — Permettez, madame; votre pouls est pourtant excellent. — Je n'en suis pas surprise. Une chose étonnante, c'est qu'il me prend tous les jours, à la même heure, des lassitudes, des bâillements continuels et des envies de dormir. — Je le crois bien, madame: souvent vous faites de la nuit le jour.... Et à quelle heure cela vous prend-il? — Monsieur, c'est ordinairement entre onze heures... et minuit. — C'est le sommeil, madame, et je ne vois là rien d'étonnant. — Vous croyez, docteur, que c'est le sommeil? Et quel remède allez-vous m'ordonner? — Quel remède? Il faut tout simplement... — Parlez, docteur, je vous écoute! — Quand vous éprouvez ces lassitudes... — Bien... — Ces bâillements réitérés... — Fort bien! — Et ce besoin de dormir. — Il faut alors? — Vous coucher, madame. — Quoi! monsieur! comme tout le monde? — Ah! mon Dieu, oui, madame! Je conviens que cela est bien commun. — Mais je me couche aussi quelquefois. — Et vous ne dormez pas? — Hélas! je dors, si vous voulez, six, sept, huit heures; et voilà je ne sais combien de temps que, sans aucune interruption, cet état-là me dure. — Eh bien! madame, je ne vois pas d'inconvénient à le laisser durer. — Vous ne voyez pas? dites que vous feignez de ne pas voir, pour me tranquilliser sur ma position; car enfin, pouvez-vous nier qu'une personne qui n'est jamais malade ne soit plus exposée que d'autres? Vous l'avez écrit dans un gros livre, que vous avez laissé ici, et dont j'ai lu presque la moitié... — Presque la moitié! — D'une page. Oui, docteur; mais quand, par précaution, j'ai recours à votre art, ne croyez pas que je vous demande une de ces maladies graves... — Mais, en vérité,

madame, on dirait, à vous entendre, que j'ai toutes les maladies à ma disposition. — Non, mais du moins une de ces petites fièvres douces et bénignes, les plus jolies du monde (*avec un tendre embarras*), et que j'aimerais mieux, j'en conviens, vous devoir qu'à tout autre."

Le docteur ne doutant point qu'on ne voulût le persiffler, finit par se fâcher et sortit, en promettant de ne plus se prêter à des caprices de femme. „Attendez, docteur! lui cria mademoiselle ***..." Et voyant qu'il ne revenait pas: „Allons, dit-elle à Edmond, me voilà tout-à-fait abandonnée des médecins, et c'est à vous que je le dois. — A moi, madame, ô ciel! — Eh oui! monsieur, à vous, ajouta-t-elle en riant aux éclats; ne fallait-il pas vous donner une idée de nos fantaisies et de mon savoir-faire? Pensez-vous maintenant qu'une scène semblable, ajoutée à votre ouvrage, lui fît tort? — Eh quoi! madame, il se pourrait?... — Oui, monsieur, que j'eusse extravagué deux heures à votre service; d'abord avec Virginie; si le docteur n'était venu sitôt, j'allais en débiter de belles, et vous dévoiler de jolis mystères!"

Edmond, dans le ravissement de tout ce qu'il entend, ne prit congé de mademoiselle *** qu'après lui avoir dit qu'il allait s'occuper d'elle uniquement et joindre cette nouvelle scène à celles qu'il avait déjà faites.

Rentré à son hôtel avec la fièvre poétique et le démon qui l'obsédait, il se met à écrire, et passe une partie de la nuit à donner à sa pièce ces grâces minaudières et cette enluminure moderne dont il n'est plus choqué. Dorat lui-même l'éblouirait, interprété par une enchanteresse. Enfin, la tête fatiguée, et la lumière qui l'éclairait (je ne parle pas de sa raison) s'étant tout-à-fait éteinte, il va, dans une obscurité complète, occuper l'alcove et le lit de son maître, de ce Ducis auquel, pour la première fois, il ne songe plus.

Comme Pygmalion, l'auteur, épris de son ouvrage, ne s'endort que vers le matin. Il croit voir alors, dans un songe, sa Galatée sur son piédestal et lui-même couvert des applaudissements du public. Réveillé en sursaut, qu'aperçoit-il, au pied

de son lit, et dans l'ombre qui commence à se dissiper? Ducis, se détachant d'une toile parlante. Saisi d'un transport effrayant, il s'est élancé de son lit: „Sophie et sa mère sont ici, se dit-il; la vertu même, placée par elles sous mes yeux, et dont hier mon délire m'a dérobé l'image, Ducis est là pour me juger."

Il cherche à se rappeler alors, comme un songe passé, tout ce qu'il a fait depuis son arrivée à Paris. Il descend, en tremblant, dans son cœur, y reconnaît bien des faiblesses, mais enfin, n'y trouvant rien de méchant ni de corrompu, il exhale, avec un bonheur indicible, ces vers de *Macbeth:*

> Je suis encor moi-même. O moment plein de charmes!
> Je te rends grâce, ô ciel!

Dès qu'il croit que sa tante et sa cousine sont levées, il prend avec lui le portrait de Ducis, comme pour lui servir près d'elles d'introducteur. Assitôt que madame L. l'aperçoit: „Pouvez-vous, monsieur, lui dit-elle avec un froid dédain, vous appuyer sur ce garant? Vous avez promis l'aveu de vos torts, l'oserez-vous faire devant Ducis? — Oui, ma tante, répondit-il sans lever les yeux. — Si votre cœur ne vous reproche rien, ajouta-t-elle, voyez la pâleur de ma fille et les larmes que vous lui coûtez. — Oh! alors, je suis trop coupable, s'écria Edmond. Qui? moi, Sophie, j'ai pu vous affliger? que j'abhorre à-présent cette fausse gloire! j'y renonce à jamais, et je voudrais avoir un plus grand sacrifice à vous faire. Mais que du moins ma vie entière soit consacrée à effacer ces précieuses larmes, et que, par vous, Sophie, j'obtienne un généreux pardon."

Edmond, encouragé par un sourire plein d'indulgence, ne tarda pas à dissiper de fâcheuses préventions, et à obtenir la main de sa cousine. Les faux brillants et l'éclat mensonger qui avaient un moment égaré notre auteur, s'évanouirent devant les grâces naturelles et la raison solide de sa jeune épouse. Livré près d'elle à la vie active des champs et à la culture des lettres, il s'efforce de mériter par ses écrits que la Sagesse, suivant le vœu de Ducis, applaudisse un jour à ses succès.

Onésime LEROY.

LA PLACE ROYALE.

"Ah ! le bon billet qu'a La Châtre !"

Il y a avait bien un an que nous ne nous étions vus; je ne sais par quelles circonstances. Ce diable de Paris est si grand, que l'on est des siècles sans voir ses meilleurs amis; et puis un beau jour, à l'angle d'une rue, on se heurte à quelque piéton à forte barbe romantique, à l'air tant soit peu martial, auquel on se hâte d'adresser des excuses, espérant bien qu'il les acceptera, et l'on voit un homme qui vous éclate de rire au visage et qui vous dit: Je suis un tel...

— Eh! qui diable s'avisera de te reconnaître avec cet encadrement de poils? — Eh parbleu! je t'ai bien deviné, toi, avec ces effroyables moustaches.

C'est à-peu-près de cette manière que je retrouvai Eugène D. C., qui ne veut pas que je l'inscrive ici en toutes lettres. Cependant, comme on le verra, ce serait plutôt à moi de ne pas me nommer, car de toutes façons je joue ici le sot rôle; tandis que le sien, au moins, est passable, et j'en sais plus d'un qui voudrait l'avoir joué.

Une fois qu'on s'est rattrapé, dans tout ce brouhaha, cette confusion, on est un mois à ne pas se quitter; c'est encore à-peu-près ce qui m'arriva avec Eugène. Après un an de séparation, on a tant de choses à se dire, car on en a tant fait:

sculpture, musique, peinture, on a touché à tout cela; on a voyagé en Angleterre, en Écosse, en Suisse et en Italie, si l'on n'a pas été à Alger ou à Sainte-Pélagie; on a fait trois à quatre drames, comme on les fait aujourd'hui, mauvais.

J'eus à passer par toutes les phases de la vie de mon excellent ami, pendant cette année, et il y avait un peu de tout ce que je viens de dire; plus, beaucoup de bonnes fortunes que je me dispenserai de vous énumérer.

D'abord, je crois bien que nous pourrions hardiment en retrancher la moitié. Eugène est un précieux ami, dévoué, à se mettre au feu pour vous; noble, généreux, bon compagnon, spirituel et gai; mais il est né à Auch, ce qui fait qu'il est Gascon. C'est un malheur, et ce n'est pas sa faute.

Ensuite toutes ces aventures de jeunes gens, quelquefois amusantes, dites entre soi, sont toujours fastidieuses pour les étrangers. Ce sera bien assez pour vos oreilles d'en entendre une; une bien véritable, par exemple, fort malheureusement; et c'est avec bien de la répugnance que je l'écris. Cette répugnance ne naît pas de la crainte de vous ennuyer; aujourd'hui cela ne me regarde pas. Vous voudrez bien, je vous prie, vous en prendre à M. Ladvocat, qui, dans cette occurrence, s'est conduit à mon égard avec peu de générosité et beaucoup d'indélicatesse, en me forçant de divulguer une chose que j'aurais voulu taire même à ces élus intimes qui viennent le soir s'égayer de punch avec moi. — Comment il en est venu à avoir le droit de me forcer d'écrire ce que je ne voulais pas, c'est ce qu'il ne me convient nullement de vous dire. — Bref, il m'a obligé; et quand vous serez au bout, Dieu fasse que vous y arriviez! vous comprendrez que cela devait être, et qu'on ne s'en va pas, de gaîté de cœur, monter sur les toits pour crier ces choses-là à toute la ville, Dieu! et à la province aussi. Enfin, puisqu'il le faut, voilà.

C'est Eugène qui parle, assis qu'il est au coin de ma cheminée, fumant un papelito; et à l'autre côté je suis, moi, en longue robe de chambre à bouquets, ce qui est un peu commun,

et en pantoufles de cuir de Russie: veuillez croire que je n'ai point de bonnet grec.

Écoutez-le, je vous prie, le fat.

„J'étais il y a quelques mois sur les boulevarts. C'était au mois d'août, autant que je me rappelle; qu'importe! — Je flanais comme d'habitude, ne sachant trop comment traîner la journée de midi jusqu'à six heures, lorsque vint à passer près de moi une femme charmante, délicieusement chaussée, et coiffée d'un cottage doublé en cerise qui lui allait à ravir. Qu'il fût de chez Herbault, de Thomas ou de Simon, c'est ce que je n'ai pas su apprécier. Je me mis à la suivre, et tu vas voir si elle me fit faire du chemin. De Tortoni elle longea le boulevart jusqu'à la rue Montmartre, où elle tourna et entra dans un magasin de lingerie près la rue Feydeau. Je l'attendis arrêté devant une boutique de chaudronnier, où je contemplais bêtement de beaux moules en cuivre à faire des tourtes et des nougats. Une demi-heure s'était écoulée, et je commençais à m'impatienter de ma longue faction, quand elle sortit, revint sur ses pas et continua de suivre les boulevarts, devine un peu jusqu'où? jusqu'à la rue du Pas-de-la-Mule! — Ah!... jusqu'à la rue du Pas-de-la-Mule! et comment était-elle, cette femme? grande, petite? — Attends un peu; laisse-moi parler:

„Elle prit la rue du Pas-de-la-Mule, et franchit la porte d'une des maisons de la Place-Royale, puissante porte de chêne bardée de lames de fer et de clous à grosses têtes, et armée d'une énorme serrure à crémaillère. Un instant après j'allai demander au portier, si la dame qui venait de monter était de la maison.

„J'avais un pressentiment qu'elle n'était là qu'en visite: je ne sais pourquoi je ne pouvais harmoniser sa mise avec le quartier; je ne concevais pas ce petit chapeau à l'anglaise et cette brillante robe de chalis à la Place Royale. Heureusement mes craintes ne se réalisèrent pas; car mon courage était à bout, et quoique intrépide suiveur, je n'avais plus dans l'ame assez de constance pour aller attendre qu'il lui plût de sortir, sur un banc, côte à côte avec une bonne en cornette, ou près d'un

invalide. Les invalides viennent là pour prendre de l'appétit, je pense, car si c'est de la distraction qu'ils y cherchent, on doit supposer chez eux de profondes blessures à la tête.

„Par bonheur, je te le dis, le portier me donna le nom de ma jolie femme, en échange d'une pièce de cinq francs; car j'en aurais été pour mon voyage, et quel voyage! j'étais harassé, brisé, mort! Je me jetai dans un cabriolet qui passait, bien par hasard et fort à propos, parce que, j'en suis sûr, j'aurais fait autant de chemin à tourner et retourner dans toutes ces rues ignorées, pour en chercher un, qu'à m'en retourner chez moi.

„Le lendemain matin j'écrivis une lettre où je dépensai en esprit le revenu d'un trimestre, et je la fis porter par le groom d'Amédée. La botte à revers et la livrée avancent furieusement les affaires; cependant, à te dire vrai, je n'avais pas très-bonne idée de celle-là: le quartier est si triste, si isolé, si province, qu'il me paraissait qu'il n'y avait que la vertu qui pût s'enterrer là. Aussi je ne fus que très-médiocrement surpris quand Tom revint me donner pour réponse, qu'il n'y en avait point.

„Ma foi! je ne pensais plus à la petite femme du Marais, lorsqu'un matin je reçus avec mon journal un poulet embaumé d'Iris. — Oh! cela devient stupide; voilà bien la cinquantième histoire que tu me dis de la sorte. Quand on invente, au moins faut-il de la mémoire.... Changeons de sujet, car je sais tout ce que tu m'allais dire. Tu as été chez elle, tu en as été reçu avec gracieuseté, et elle t'a donné une mèche de ses cheveux, n'est-ce pas? Si je mêlais toutes les mèches que tu prétends avoir reçues, j'en ferais une perruque. — Ah çà! veux-tu me faire le plaisir de me laisser achever. Je reçus un poulet embaumé de Pachouli — Diable! une variante! — Dont le contenu, dépouillé des parures ordinaires de ces billets-là, les fautes d'orthographe, était assez satisfaisant. Il était conçu de façon coquette et mignonne, et disait tout juste ce qu'il en faut pour que le lecteur n'eût à mourir ni de joie ni de douleur. C'était plein des charmes de l'incertitude et de ce vague adorable qui fait tant rêver l'imagination: je m'habillai et je courus Place Royale. — Bon! hier soir tu m'as débité littéralement la même

phrase pour la belle Anglaise de la rue d'Anjou. Tu es un effronté hâbleur. — Oh! sais-tu bien qu'à la fin tu m'impatientes? je te parie un dîner chez Lointier que mon aventure est véritable. — Quelles preuves pour constituer le gain ou la perte du pari? — Des preuves! si je n'en produis pas d'apodictiques. j'ai perdu; c'est là mon affaire. Tiens-tu? — C'est fait. — Eh bien! d'abord je crois avoir dans mon portefeuille... oui... non... oui la voilà! lis cette lettre qu'elle m'a écrite la semaine passée; attends un instant, je ne veux pas que tu voies toute la signature; le prénom reste..... là, maintenant tu peux lire."

Dites-moi, mon cher monsieur Ladvocat, ne vous serait-il pas égal que je fisse quelque autre chose? ce que vous m'avez fait commencer ne signifie rien. Pensez comme ce sera mortellement ennuyeux: laissez-moi redire à ces excellents liseurs de Paris et des départements quelque vieille chronique de mon bon pays de Hollande; laissez-moi leur conter quelque rude émotion du populaire de Rotterdam, d'Utrecht ou d'Anvers. Anvers! que j'aurais à dire! mais passons, je parlerais en Hollandais, et je suis en France, et mon père a sa grande naturalisation avec scel, sur cire verte, du défunt roi Louis le XVIIIe.

Peut-être s'amuseraient-ils à une histoire bien merveilleuse comme le prodigieux enfantement de la comtesse Mathilde qui, le jour des Rameaux de l'an 1276, mit au jour trois cent soixante-cinq enfants moitié mâles, moitié femelles. Du moins, comme l'observe spécieusement Desiderius Erasmus, doit-on supposer qu'il y avait un garçon ou une fille de plus de part ou d'autre. Voyez-vous d'ici le comte Herman de Henneberg, en apprenant l'heureuse délivrance de son épouse? le voyez-vous marcher à grands pas, fermer les poings de rage, et maugréer de toute son ame? „Ah! sorcière infernale! je te ferai suspendre à la plus haute branche de mon arbre le plus élevé, hurlait-il." Mais c'est qu'il fallait la trouver d'abord, pour la pendre, la pauvre créature, à qui la jeune comtesse avait refusé de faire aumône, et qu'elle avait durement chassée, en lui disant que les deux beaux jumeaux qu'elle portait dans ses bras n'étaient pas l'œuvre d'un seul homme. — Dieu vous bénisse, belle comtesse!

et vous donne autant d'enfants qu'il y a de jours dans l'année. — Et là dessus elle s'en était allée.

Assez! assez! cela ne me va pas du tout. — Ah! marbleu! voici un thême charmant: Broek! — Broek, l'unique village de son espèce en ce monde; que de gens qui ne connaissent pas Broek. Vive Dieu! par les deux grosses tours gaillardes de Notre-Dame, dont vous ne vous êtes jamais assez éloignés pour les perdre de vue, vous saurez, mes très-chers badauds de Paris, que Broek est un village silencieux et mort comme les catacombes; que c'est miracle, pour celui qui le va voir, de rencontrer ame qui vive dans les rues, où l'on entend résonner ses pas sur de belles briques jaunes récurées et luisantes, certes plus propres que les dalles de vos salles à manger, et où l'on entend s'exhaler son haleine. Vous ririez à cette prétentieuse uniformité des maisons, toutes avec des volets verts, et séparées de la rue par des jardins dont tous les arbres sont taillés et modelés à la manière chinoise, en forme de chiens, de chevaux, de moutons, de singes, etc. Entrons dans l'intérieur d'une de ces habitations. Oh! voici venir la maîtresse qui nous invite fort civilement à quitter nos bottes et à les remplacer par des mules que sa servante, *bediende van het huis*, forte fille colorée comme une peinture de Rubens, nous présente.

Eh mais! si j'ai bon souvenir, c'est à Broek que je vous vis pour la première fois, monsieur Ladvocat; vous rappelez-vous? nous avons examiné ensemble de la tête aux pieds, nous avons anatomisé une de ces maisons, véritable jouet d'enfant, espèce de jeu de patience qui se monte et se démonte pièce à pièce. Qu'elle surprend vivement, n'est-ce pas, cette porte qui ne s'ouvre que pour la naissance et la mort? cette porte terrible et mystique. Chose grande et solennelle, au milieu de cet enfantillage d'arrangement, de cette niaiserie de propreté; au milieu de ces aiguières, de ces vaisselles de cuivre éclatant et de terre de Chine, superposées avec la hardiesse d'équilibre des châteaux de cartes! que l'on s'explique peu chez ces gens si spécialement, si incessamment occupés des mesquineries, des détails infimes de la vie, cette haute intelligence de l'éternité et de l'ame immortelle,

qui fait de ce monde une scène où il n'y a qu'une coulisse pour entrer et sortir; une salle d'attente, si je puis ainsi dire; un caravanserail où l'homme s'abrite et fait halte un instant: l'homme, enfant prodigue qui brise ses entraves, s'échappe, use toutes les joies, subit toutes les misères, et s'en revient triste, souffreteux et nu, se jeter dans le sein du père dont la mansuétude pardonne, bénit et relève. — Tenez, buvez ce verre d'eau sucrée, car la périphrase est longue! Buvez, reprenez haleine et rentrez dans Paris.

Décidément, il n'y a pas moyen de vous faire changer de résolution? Vous êtes un cruel homme, allez!

Puisque donc M. Ladvocat s'entête et repousse toute proposition, je me vois dans la nécessité, messieurs, de vous achever l'histoire que j'ai entamée. Oh! mon Dieu! c'est bien peu de chose: une bagatelle, un enfantillage, une aventure de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes; tout ce qu'on peut imaginer de plus vulgaire. Voici ce qui arriva.

Vous vous rappelez; mon ami Édouard s'habilla et courut à la Place Royale. — Pauvre vieille place! que tu te ressembles peu, que tu es déchue! tu es comme les femmes que les galants abandonnent, quand viennent les rides: tu es solitaire et délaissée! ils sont passés ces jours où se pressaient chez toi, ducs, marquis et comtes pommadés et ambrés, coquets comme leurs jabots de dentelle, aux habits à broderies, se dandinant avec grâce et impudence, le chapeau à plumes sous le bras, et l'épée à la cuisse. — Et joyeux petits abbés damerets en habit court à collet, à perruque blonde, odoriférants comme des cassolettes.

Et précieuses dames bien décolletées, en robes à paniers dont la longue queue de soie balayait la promenade, se cachant sous le masque de velours et agitant sous leurs doigts un élégant miroir.

Ils sont passés ces jours où se croisaient gens de qualité en riches chaises de couleurs tendres, et armoriées; et faquins crottés de Paris.

Où Ninon, l'excellente fille, tenait cour plénière: Ninon dont les allures dégagées et cavalières choquaient à un si haut point la prude veuve de Scarron, bégueule royale; et dont l'indévotion révoltait si fort la rigide Sévigné. Ah! madame de Sévigné, vous ne la ménagez pas, la bonne Lenclos. Serait-ce pas parce qu'elle trouvait à votre fils une ame de bouillie, un corps de papier mouillé, et un cœur de citrouille fricassé dans de la neige, que vous la traitez avec si peu de charité, et non par amour de religion? car vous étiez quelquefois bien rieuse, bien caqueteuse au sermon. — Mon ami, ne vous jetez donc pas toujours à droite et à gauche comme un cheval ombrageux, ainsi que vous faites: suivez tout droit votre route et achevez votre récit, s'il vous plaît. — Ah! de grâce, ne me persécutez pas de la sorte, je vais y revenir. *Chi va piano, va... lontano...* Mais peut-être est-ce bien ce à quoi vous tenez le moins que j'aille *lontano?* Ne puis-je pas m'apitoyer sur le triste sort de cette infortunée Place Royale, qui a perdu ses joies et ses fêtes, ses mouches, son rouge et ses paniers.

De vrai! vous ne sauriez croire comme cela me fait peine de la voir ainsi qu'elle est, et de penser à ce qu'elle a été! La bonne vieille! elle se regarde, comme un patient contemple ses membres décharnés et maigris par la maladie, meurtris et éraillés par le bistouri et la lancette; elle se fait peur à elle-même, tant elle est méconnaissable. Partout badigeonnage, replâtrage, c'est-à-dire dégradation et enlaidissement. De quelque part qu'on se tourne, des barbaries.

Ici, un ignoble marchand de vin enlumine trois ou quatre arcades de sa couleur allégorique; là, une marchande à la toilette, des draps, de vieilles et sales nappes; à droite, une indication en grosses lettres, ainsi conçue:

BUREAU D'ÉCRIVAIN PUBLIC,

PLACEMENT DE DOMESTIQUES ET AUTRES PERSONNES.

A gauche, un savetier, avec son étalage de bottes et de socques; et au-dessus des arcades, de grandes enseignes jaunes et

noires. Germain Brice, qui écrivait dans le siècle dernier avait bien raison.

Il parle:

„On a si peu de soin des embellissements publics à Paris, qu'on ne fait aucune difficulté de gâter un point de vue ou une place entière, pour le faible intérêt d'un particulier, pour peu qu'il ait crédit auprès de ceux qui sont chargés de la conservation des monuments.“

Quand vous arrivez là, la tête toute pleine de grand noms, de grandes choses, que vous êtes douloureusement surpris de voir ce que vous voyez! Là où vous rêviez le beau tournoi donné par Marie de Médicis, et les brillants carrousels de Louis XIV, qu'admiraient toutes les fenêtres ornées de belles dames faisant guirlande de fleurs autour de la place, et en bas la foule, et dans la foule, comme dans l'herbe une rose, la tendre La Vallière: tout cela battant des mains aux grandes prouesses des Romains ou des Grecs, des Africains ou des Persans; vous ne trouvez que quelques enfants, se bataillant à coups de pierres, au grand tourment du vieux garde qui ne peut pas en venir à bout, car ils se sauvent en lui faisant la figue; et comme il n'est pas ingambe, il faut qu'il se résigne à recevoir de loin leurs injures. Le pauvre diable! voilà vingt ans qu'il remplit cette charge, et l'on n'a pas songé à augmenter son modique salaire de cinq cents francs par an. C'est misérable! Du reste, il sait très bien, le cher homme, l'histoire de Marion Delorme et de Cinq-Mars.

„Elle a tout de même épousé le favori de celui-là,“ nous dit-il, en pointant de sa canne la statue.

Oeuvre du temps et des hommes! les rois, depuis longtemps, sont passés de mode, et leurs fêtes aussi, et leurs beaux noms aussi!

La révolution a soufflé sur les grandes familles, a éclaboussé les armoiries. Elle est venue, la révolution, qui courait détruisant tout, hommes et choses, elle est venue, furieuse et insensée, et a mutilé la noble place à coups de hache. A bas les Hospitalières! à bas la riche église des Minimes! à bas la

statue équestre de Louis XIII! — Ce n'est pas que je regrette beaucoup le roi, mauvaise production du sculpteur Briard; mais le cheval! le cheval qui n'était pas pour lui, et sur lequel il avait sauté, comme sur un champ de bataille un cavalier démonté prend et enfourche un cheval sans maître.

„La reine Catherine de Médicis, dit Félibien, après la mort funeste de Henri II, ayant envoyé le sieur Strozzi en Italie, elle lui donna charge de conférer avec Michel-Ange pour dresser quelque monument à la mémoire du feu roi son mari: et comme Michel-Ange n'était plus en état d'entreprendre de grands travaux, ils traitèrent avec Daniel Ricciarelli de Volterre, pour faire une statue équestre du roi. Cependant il ne fit pas l'ouvrage entier, car incontinent après avoir achevé la figure du cheval, il mourut l'an 1566, âgé de cinquante-sept ans.“

C'est sur ce cheval que Richelieu jeta Louis XIII en 1639. Oh! qu'il devait être beau le cheval de Daniel de Volterre! qu'il devait être beau! se dit-on avec regret et chagrin, lorsque l'on est en face de la statue moderne.

Oui, la révolution a commencé l'œuvre: elle a brisé, renversé; des minimes elle a fait des gendarmes, et de la place un parc d'artillerie. Depuis on l'a dignement continuée. On n'a pas détruit, mais on a fait et l'on a laissé faire.

On a fait: d'abord, un bassin avec un jet en gerbe, puis la mauvaise statue, et enfin ces quatre bassins qui sont plantés là bêtement, comme des moulins sans ailes; jamais ils ne lancent d'eau.

Ensuite on a laissé faire:

A tous liberté entière de costume pour les maisons comme pour les individus. Et l'on en profite. Qu'est-ce que cela nous fait? a-t-on dit, habillez-les comme vous voudrez: c'est à vous. Aussi, allez voir! on a usé copieusement de la permission, vous trouverez là toutes les couleurs de la palette.

Cela ira jusqu'à ce qu'on la renverse tout-à-fait, la vieille de deux cent vingt ans. — Ce sera le coup de pied de l'âne, — comme on tuera, soyez-en sûr, Saint-Germain-l'Auxerrois,

dont on a eu l'audace de chasser Dieu pour y mettre un maire, et la tour Saint-Jacques, pour faire place à la rue Louis-Philippe. En attendant, le sol, qui a déjà dévoré quelques pieds, monte, et chaque année nous mange un morceau de la place. Si par miracle elle vit encore deux cents ans, les premiers seront des rez-de-chaussée.

Console-toi, archi-douairière, un jour la place Vendôme, que tu jalouses, la place Vendôme bruyante et vivace, avec ses phaétons, ses tilburys et ses calèches à la manière anglaise; ses cavaliers sur de beaux chevaux de race, emmanchés d'un long cou, et ses jockeis enfourchés sur de solides ponies, s'en allant au bois;

Et ses promeneurs;

Exquisites fashionables vêtus par Staub, Wirth, Reblet ou Tobin, le jonc à pomme d'or d'une main et le lorgnon de l'autre;

Et ses promeneuses, femmes du ton, et dames galantes, des pieds à la tête roulées dans les étoffes de Delille!

Se traînant aux Tuileries.

Un jour elle sera comme toi, silencieuse et morte, refuge du philosophe et du poète qui se sauvent du bruit et des importuns, la grande place où l'empereur a élevé son piédestal

Un jour le passant aura regret, et par de bien plus puissantes raisons, à la haute colonne, comme j'ai regret au cheval de bronze de Daniel de Volterre, qu'on a remplacé par une mal-adroite statue où Louis XIII est à cheval, sur un cheval, à cheval sur un tronc d'arbre. A voir cela entre les quatre plaisants bassins sans eau, on dirait d'une girouette avec les quatre points cardinaux, et l'on attend que le vent fasse pivoter la bête, — le cheval, je veux dire, — sur sa poutre d'appui.

Le passant, sois en sûre, ma marquise, un jour rira dans la rue Castiglione, au costume arriéré du bon bourgeois de ce désert, comme on s'ébahit à l'accoutrement de ce digne habitant qui passe sous tes arcades délabrées, avec ses ailes de pigeon et son chapeau à la main, — chapeau à cornes, s'il vous plaît; — comme le fantôme du dix-huitième siècle qui s'en

revient voir si tout est comme il l'a laissé; créature respectable, qui a causé avec M. Arouet de Voltaire, et dont le carrosse, certes, est une chaise à porteurs adaptée et suspendue au train d'une voiture défunte de Louis XV.

Va! tout n'est que ruine! le pied de l'homme est sur une tombe! n'es-tu pas debout, toi, sur l'hôtel des Tournelles?

C'est cruel de vieillir, oui, et de survivre à ses gloires! c'est cruel de vieillir et de se souvenir, de fermer les yeux et de se faire jeune en causant toute seule, et de se dire tout bas: La Trémouille, Lavardin, de Grignan, Danaé Fontanges, d'Estrées, Condé, Lauzun, Racine, Ninon, Benserade, Montespan.

Ah! des torches, des porteurs, des laquais, des carrosses! Voilà en rue tous les gens du bel air. Y aurait-il ce soir concert à la rue du Parc, ballerait-on point à l'hôtel Carnavalet? Ou s'en vont-ils à la représentation de *Georges Dandin*, la farce de l'acteur Molière? — Est-ce pas M. de la Rochefoucault là-bas en carrosse avec son ami de Marsillac?

Voici venir M. de Pomponne, courant chez madame de Sévigné; vous en serez pour vos pas, car elle est à cette heure à l'hôtel Sully, avec madame de Chaulnes, pour voir passer la Voisin, s'en allant en Grève. — Et mille autres choses.

Oh! quand elle rouvre les yeux et qu'elle regarde autour d'elle, alors elle pleure! Elle s'indigne de voir qu'à l'hôtel Richelieu, auquel on a cousu une petite porte, peinte en bronze, comme une pièce de drap noir sur une culotte de nankin, M. Pastou, professeur de guitare, fait résonner l'admirable salon chinois éclatant de dorures, — le morceau le plus intact de toute la place, — des maigres accords de son instrument; elle s'indigne de voir la mairie du huitième arrondissement se pavaner, avec ses croque-morts et son drapeau, à l'hôtel Villedeuil; de voir l'hôtel d'Aligre déguisé en maison garnie; l'hôtel de Rohan à-peu-près vide; de voir à l'un de ses angles deux petites portes si étranges, que chacun en passant se dit à part soi: côté des hommes, côté des femmes, — et c'est là une entrée du grand hôtel Sully! — Et tout auprès une échoppe

encombrant ses arcades, habitée par un artiste en même temps écrivain public et savetier, traçant des billets d'amour et remettant des *bouts;* réglant des comptes de cuisinières, et faisant des remontages; rédigeant des pétitions pour les ministres, et rétablissant des socques articulés; et là où étaient les Hospitalières, M. Thomas, marchand de vins en gros. Elle hait de toute son ame M. Soupot, qui est venu raffiner du sucre à l'hôtel Breteuil, je crois, où Le Brun avait peint un plafond; M. Besson, M. Moreau, censeur à la Banque, M. Duval, à qui appartient l'hôtel Rotrou; M. Bellangé et madame Lécuyer. Oh! que si elle pouvait, elle étranglerait tous ces noms sans parchemins, sans perruques in-folio, sans paniers; à-peine trois ou quatre grands noms obtiennent-ils grâce devant elle, comme ceux de M. de Chezelles, de M. le comte de Portalis, et de M. Victor Hugo, qui est venu à l'hôtel Guemenée se mettre face à face avec ses riches souvenirs. — Aussi, que ce stupide peuple parisien n'a-t-il laissé faire M. Duquesnoi! Tu ne pleurerais pas, Place Royale, sur ta grandeur tombée! Mais il est si bourgeois, si anti-poétique! Il est venu tout gâter avec ses idées rétrécies et mesquines. Vrai! c'était une admirable idée, quoique faible copie de l'incendie de Rome, c'était une digne et noble façon de couronner une vaillante orgie de mardi-gras, que de mettre le feu à la Place Royale. Pauvre peuple! toi qui aimes tant les spectacles, tu ne sais pas ce que tu as perdu par ta maladresse. Ah, oui! c'eût été un beau spectacle! Voyez s'écrouler à grand tapage toutes ces maisons avec leurs hautes toitures; entendez tout ce fracas, ces craquements funèbres, ces affreux hurlements, ces cris étouffés de tous ces gens entassés pêle-mêle, à demi consumés, expirants; et le bruit du feu qui se déroule en longues pyramides à travers l'obscurité de la nuit, et le tocsin qui bondit comme un fou dans sa cage! Voyez, voyez la flamme chassée par la bise, courir échevelée au milieu d'épais tourbillons de fumée, à travers les poutres et les débris, les morts, les pans de murs bouillants, et dévorer dans sa course une foule éperdue! Et là-bas ces hommes et ces femmes pantelants de luxure et d'ivresse,

véritables incubes et succubes, chanter, danser, et se tordre de volupté, et... — Où comptez-vous aller de ce train-là, finissez-en, je vous supplie!... — J'espérais vous endormir, et je me trouvais ainsi tout naturellement dispensé du reste; mais rien ne me réussit. Allons, contre mauvaise fortune bon cœur.

Je me hâte. — Au mois d'août dernier, dans les premiers jours, j'étais dans un salon de la Place Royale: délicieux salon, qui vous eût à-peu-près fait le même effet qu'un homme que vous rencontreriez en perruque et en habit à la Louis XIV... et affublé avec cela d'un chapeau moderne, et d'un pantalon collant avec des bas de soie noire et des souliers vernis.

Aux coins du plafond se groupaient, — et sans-doute se groupent encore, — de cruels amours, couverts de cuirasses romaines et lançant malicieusement leurs traits vainqueurs à une jeune dame qui, assise au centre et devant une toilette, se posait avec mignardise, une simple rose dans son chignon poudré; c'est de ce chignon que sortait l'anneau où s'accrochait le lustre. Sur quatre panneaux de bois gris à baguettes dorées, des amours encore, voulant dire: l'Astronomie, la Sculpture, la Géométrie et la Peinture. Il était impossible de s'y méprendre. L'un avait toute la face engloutie dans l'orifice d'une longue vue braquée au ciel; un autre traçait sur le sable des triangles de toutes sortes, rectangles, équilatéraux, isocèles, etc.; tandis que son voisin, armé du ciseau et du marteau, mutilait un bloc de marbre. Mais le plus galant, c'était le génie de la peinture: exactement le singe peintre de Decamps, que vous connaissez; et puis, jurant bien avec tout cela, un riche tapis en moquette double broche, à dessin turc, des meubles de Lesage et de Vervelle; guéridon en laque, grande table octogone en acajou; chaise longue et jardinière en bois de palixandre, piano de Pleyel, et consoles chargées de poteries anglaises et chinoises.

Je pressais dans mes bras une jeune femme suppliante et désolée: j'allais partir et j'en étais aux adieux, c'étaient des larmes, des prières, des protestations d'amour, des serments de fidélité.

Vous autres bonnes gens, eussiez cru que la dame
Une heure après eût rendu l'âme.

Elle vécut! et je reçus d'elle des lettres bien touchantes, je vous jure, bien tendres, bien passionnées; la triste amante s'ennuyait si fort loin de moi! elle comptait les jours avec impatience, et les passait dans la retraite et la peine. Ainsi eût écrit Pénélope à son cher Ulysse, si elle eût pu lui adresser ses lettres poste-restante. Je les lisais avec bonheur et fierté, et en mettant ma cravate devant la glace, je me disais à part moi: Je comprends qu'elle m'aime cette chère Élisa!

Chère Élisa! peu de temps après mon départ, elle avait écrit, l'infame, ce billet parfumé d'iris que vous savez, et Eugène avait été reçu par elle.

Je dois dire, il est vrai, à sa louange, qu'elle a résisté quinze jours; mais, hélas! le soleil ne s'arrêta point dans sa course pour moi, comme pour Josué: il se coucha paisiblement dans les flots, suivant sa vieille et routinière coutume; et l'aurore du seizième jour se leva pure et resplendissante. Le ciel ne s'obscurcit pas le moins du monde, le tonnerre ne gronda point, on n'entendit point dans les airs des cris lamentables: la journée fut superbe, délicieuse. C'était un dimanche. Tout Paris était dehors; excepté, à ma connaissance, Eugène et Élisa. Ils avaient eu peur de la chaleur et de la poussière, sans-doute, et ils causaient sur une ottomane à l'abri des feux brûlants du soleil derrière un store de taffetas blanc qui ne laissait transpirer dans la chambre qu'une douce et pâle clarté.

Ce même dimanche, à trois heures, les pieuses honfletaises qui s'en vont prier à la jolie chapelle de Notre-Dame de Grâce, ont eu tout loisir de me voir assis au pied du grand crucifix qui domine la côte, devant lequel jamais matelot ne passe en mer sans se signer; et vous qui lisez, vous me voyez de chez vous; car quelque badaud que vous soyez, vous avez été voir la mer au Hâvre, vous avez fait la traversée du Hâvre à Honfleur, et vous avez trouvé moyen d'avoir le mal de mer. — Vous me voyez de votre cabinet, assis au sommet de cette pittoresque colline, parcourant avec rapidité une lettre que je venais de recevoir à l'instant, lettre, comme les autres, amoureuse et plaintive; et M. Strom, jeune Anglais de mes amis, auquel je

la montrais dans mon orgueil, me disait en se relevant du tertre où nous étions étendus: *By god! you are an happy fellow!* Pardieu! il ne se trompait guère, car à cette même heure!... — Et voilà ce que M. Ladvocat, homme raisonnable, et dont les cheveux grisonnent, trouve si plaisant; voilà ce qui le fait rire aux larmes; il n'a donc guère occasion de pleurer? — A cette heure même, Élisa, les yeux fixés au plafond, était en extase devant ces petits amours coquets qui s'y dessinent si gracieusement, et disait d'une voix voilée comme une personne qui rêve, je ne sais trop à quel propos:
Ah!... Ah! le bon billet qu'a ....

Arnold D'A-COSTA.

UN JEUNE RÉPUBLICAIN EN 1832.

Dans un ouvrage qui semble destiné à faire connaître à l'avenir les illusions, les mœurs et les passions variables de notre époque de transition, le type d'un jeune républicain doit trouver sa place. Grâce à la sagesse d'une grande nation qui, par la seule force de sa volonté, s'arrête sur la pente où on l'avait conduite malgré elle, la république est impossible; et toutefois il existe des républicains, des républicains de bonne foi. C'est le mystère de cette anomalie que j'ai essayé de pénétrer dans les esquisses que voici. J'ai voulu mettre à découvert les causes qui ont entraîné notre généreuse jeunesse dans les voies chimériques où de nouvelles déceptions l'attendent.

Né en province, de parents pauvres, Timothée fut envoyé fort jeune dans un des principaux collèges de Paris. Rien ne fut épargné pour son éducation, c'était la seule fortune qu'on pût lui donner, et Timothée mit à profit les sacrifices que ses parents s'imposèrent pour lui.

Au sortir du collège, l'espoir était dans son cœur, et la confiance dans son esprit. De vertes couronnes déposées sur son jeune front avaient produit sur son cerveau ces vertiges du triomphe qui ont troublé de plus fortes têtes. Courageux, tra-

vailleur, ardent à vouloir, il se livrait à d'ambitieuses pensées; toutes les carrières s'ouvraient devant lui... Poète, avocat, ou médecin, il aspirait au premier rang; ses études brillantes lui avaient fait de puissants protecteurs; ses parents avaient des amis, Timothée devait parvenir.

Mais voilà que, dès ses premiers pas dans la carrière du barreau, un houra général s'élève autour de lui. „Ne frappe pas à la porte du pouvoir, s'écriaient de jeunes légistes, il est oppresseur, tyrannique, odieux!"

Timothée faisait, bien ou mal, des vers ou de la prose. „Ne t'adresse jamais aux puissants du jour, s'écriaient les jeunes littérateurs qui dispensent la renommée, ils sont fiers et serviles."

Timothée fit valoir les désirs, les besoins de ses parents. „Les parents ne sont point de ce siècle, lui répond-on de toutes parts; à eux le passé, à nous l'avenir."

Mais, entre le passé et l'avenir, il y avait un présent qui embarrassait un peu notre jeune débutant: il faut vivre, il faut se soutenir dans cette grande ville; Timothée n'a point de fortune; que faire?

„Prends une plume, et travaille avec nous à l'affranchissement du genre humain!"

A l'affranchissement du genre humain!... Comment n'être pas ébloui, subjugué par cette haute pensée! Le sort en est jeté, Timothée se fait publiciste, réformateur. Il s'improvise grand homme, et Timothée n'a pas vingt ans; mais la jeunesse est si précoce!

Oui, la jeunesse actuelle est précoce: c'est une vérité qu'il faut reconnaître, et dont on aurait dû tenir compte. Née dans un siècle de mouvement et d'émancipation, elle a besoin d'activité, d'admiration, d'expansion. Ses défauts de bonne nature pouvaient devenir des vertus, si on leur eût ouvert des voies larges et droites. Mais, au lieu de diriger vers le ciel les jets puissants de ces arbrisseaux, on les a laissés errer sur la terre, on a laissé se développer au hasard la sève ardente qui agissait en eux; est-ce merveille si les fruits qu'ils portent sont âpres et sauvages?

Ainsi fut Timothée, il ne vit de la société que ce qui gênait l'essor des idées généreuses qui l'agitaient. Il ne prévit pas qu'avec lui les passions désordonnées, la haine, l'envie, la soif du pouvoir et de l'or se présenteraient pour forcer les portes, et que ce pêle-mêle de méchants et de bons, loin d'être un progrès, ferait reculer la civilisation, et réaliserait la barbarie. Fort de sa conscience et de ses nobles intentions, il se porta donc en avant de toutes les forces de ses facultés naturelles et acquises, il se passionna contre les obstacles, il se passionna pour un parti; il fit plus, il se passionna pour un homme, et devint, en dépit de son amour pour la liberté, le docile instrument d'un ambitieux.

Cet ambitieux, c'était Villiers; illustre plébéien, affichant, sous sa fière roture, l'orgueil le plus hostile et le plus intraitable.

Ce fut à la chambre des députés que Timothée le vit pour la première fois. Il siégeait au premier rang d'une opposition formidable qui portait alors les derniers coups au pouvoir monarchique. Protégé dans ses attaques par l'inviolabilité parlementaire, Villiers se donnait le facile mérite d'une audace exempte de périls. Son éloquence verbeuse et passionnée se composait de ces formules magiques qui, depuis le commencement des sociétés, ont la puissance de soulever les tempêtes populaires, et qui ont tenu lieu de talent aux tribuns de toutes les époques. La liberté, la gloire, l'économie, le bien public étaient les éléments de toutes ses harangues; il prenait part aux discussions, non pour le bien des affaires dont il ne s'inquiétait guère, mais pour placer ces mots à effet qui appellent l'attention des tribunes; il fatiguait l'assemblée, mais il électrisait la galerie: son but était atteint.

Villiers n'était pas dupe de ses propres discours; et jamais il ne se laissa entraîner par l'enthousiasme qu'il excitait; semblable aux glaciers dont le front réfléchit les rayons du soleil, il reflétait les passions, mais au fond de son ame il était calme et froid.

Que lui importaient les droits du peuple, il savait bien, lui

qui avait vécu sous tant de gouvernements, que le peuple ne pouvait que perdre à changer de maître; que lui importait cette indépendance dont il faisait tant de bruit, la sienne lui pesait; il voulait des chaînes... des chaînes d'or et de rubans... Mais, comme on ne peut pas mutiner un peuple en lui disant: Ce n'est pas pour vous, c'est pour moi que je parle, c'est pour moi que j'agis; comme on ne peut pas dire tout crûment à un ministère: Otez-vous de là, que je m'y mette, il s'était fait peuple en attendant mieux.

C'était surtout vers la jeunesse des écoles qu'il dirigeait la portée de ses déclamations habituelles. Il savait que c'est à cet âge de la vie qu'on se passionne, qu'on se dévoue pour des idées de bien public dont on ne sait pas les déceptions. Il comptait sur la candeur de ces jeunes étudiants, sur leur inexpérience, sur cette prodigieuse vivacité d'esprit qui les emporte aux dernières conséquences des opinions qu'ils adoptent; pour captiver cette jeunesse, il se mit à la flatter et à la corrompre. Non-seulement il vanta son avidité pour l'étude, sa soif d'instruction et de progrès, mais il fit l'éloge de sa raison, il lui attribua la sagesse, et, plaçant les enfants au-dessus des pères, il demanda pour eux la direction des affaires de la patrie.

„Laissez, laissez, criait-il, la jeunesse éclairée, la studieuse jeunesse, intervenir dans nos débats. Laissez-la nous apporter le secours de son patriotisme; abaissez devant elle toutes les barrières: qu'elle vienne gouverner son héritage que vous laissez dénaturer par le despotisme, ou craignez qu'elle ne vienne un jour demander des comptes à ses tuteurs infidèles, et punir leurs dilapidations.“

Tels étaient les discours de Villiers; et, semblable aux conscrits qui s'enrôlaient jadis aux sons du tambour, une ardente jeunesse s'enrôlait, à la voix du tribun du peuple, sous les drapeaux de l'insurrection.

Alors régnaient, dans leur gloire primitive, ces patriotiques banquets inventés par l'opposition, pour combattre le ministère sur le terrain de la gourmandise, où il essayait de se fortifier. Une de ces ovations fut offerte par les étudiants à l'orateur

qui, le premier, leur avait délivré leur brevet d'émancipation. Là fut fondé, au bruit des verres et des toasts patriotiques, un de ces clubs sur lesquels nos hommes populaires exerçaient une puissance occulte, tout en les désavouant généreusement à la tribune. Désigné à Villiers comme un des jeunes gens les plus influents de cette réunion, Timothée, caressé et flatté par le grand orateur, fut nommé secrétaire de la société dite des Amis du Peuple.

Depuis ce jour de glorieuse mémoire, Timothée, amant frénétique de la liberté, se proclama conspirateur et républicain à la face du soleil. De même que les femmes répondent souvent par des passions véritables aux passions simulées des hommes qui les séduisent, les jeunes gens de nos jours prennent au sérieux les belles déclamations des roués politiques. Comment ne pas plaindre un adolescent dont le premier tort fut de croire à la bonne foi des chefs de son parti? Pouvait-il, dans son ignorance des hommes, sonder les replis de leur cœur? pouvait-il, lui si sincère, deviner leurs visages à travers le masque qui les couvrait? Non; égaré par ces guides dangereux, il fit le mal, mais il crut faire le bien; il fut du parti des méchants, mais ce fut sans le savoir.

En se faisant républicain dans une monarchie, Timothée abjura insensiblement son siècle et sa patrie. On sait que la jeunesse actuelle ne vise pas à la grâce, mais à l'énergie; avec la figure la plus douce et les habitudes de vie les plus élégantes, Timothée, pour offrir en lui le type d'un jeune indépendant, fut obligé d'afficher dans son extérieur quelque chose de sombre et de féroce, qui tendait à indiquer une nature brute et forte. Incivil par calcul, cynique par simplicité, grossier par esprit progressif, ce jeune sauvage de la civilisation se vit bientôt expulsé de ce monde qu'il aspirait à régénérer; et, confondu dans le vaste amphithéâtre social avec les dernières classes de la société, il crut pouvoir juger de là, en connaissance de cause, ceux qui occupaient les premiers rangs.

Cette sorte de déclassement, cette absence de contre-poids lui fut funeste; livré à ses seules idées, Timothée conçut d'abord

un profond ressentiment contre la société, qui, refusant de le suivre, le laissait isolé dans des singularités où il se sentait menacé du ridicule. Se fortifiant dans cet isolement par le sentiment de sa valeur morale, il se buta contre ce qu'il appelait des préjugés absurdes, et, voulant en quelque sorte narguer l'opinion, il s'exposa à de nouveaux affronts, en affectant dans son costume un luxe de négligence et de pauvreté qui effarouchait l'amitié même.

C'était pitié que de voir ce bon jeune homme transformé en Brutus moderne. Les cheveux gras et longs, la barbe sale, et le cou négligemment entouré d'une cravate à bouts flottants, il promenait dans Paris ses grands projets, et son estomac trop indépendant pour n'être pas souvent affamé.

Un jour il rencontre un de ses anciens condisciples, fils de marchand, mais de mœurs assez aristocratiques pour porter un habit brossé, des bottes luisantes et du linge blanc. „Comment va Brutus? lui demanda le jeune industriel, — Brutus va bien, mais il est à jeun. — Ma foi, mon cher, reprit le condisciple en le parcourant du regard, si Brutus était moins sale, je l'inviterais volontiers; mais dans un semblable costume, Brutus est condamné à dîner seul.“

Cependant, contre toute raison, le rêve de Timothée devait s'accomplir. Égaré par des conseillers aveugles, le pouvoir, acculé sur ses dernières limites, fit une faute, et le trône fut renversé.

Confiant dans les promesses de Villiers, Timothée se battit en héros. Croyant voir surgir entre chaque pavé la liberté, son idole chérie, il fut sublime de foi, de courage et de dévouement, sublime aussi de générosité, car il arracha à la mort plus d'un ennemi vaincu. Mentionné au *Moniteur*, complimenté par Villiers, fêté dans une orgie, il rentra chez lui le troisième jour, la tête perdue d'enthousiasme, et la main noire encore de poudre et de fumée; il jeta sur le papier un canevas de constitution républicaine qu'il envoya à Villiers, ne doutant pas qu'il ne vît sa chère utopie proclamée par une fenêtre de l'Hôtel-de-Ville.

Il n'en fut pas ainsi. Villiers avait d'autres plans; la république eût admis tout le monde au partage du pouvoir, et loin d'être disposés à s'en dessaisir, ceux qui l'avaient usurpé ne songeaient qu'à faire prévaloir la combinaison la moins large, comme étant celle qui devait le mieux écarter les concurrents. Semblables à une garnison qui, mise dans une citadelle conquise, en fermerait les portes et tournerait les canons contre les vainqueurs, Villiers et ses amis s'emparèrent à la hâte de tout le matériel du pouvoir, se promettant bien de rejeter dans la faction et de combattre à outrance tous ceux qui refuseraient de s'associer à leur entreprise.

Quelle dut être la consternation de Timothée, lorsqu'au lieu de sa constitution consulaire il vit se relever un trône, qu'on appelait : *La meilleure des républiques!*

Furieux, au désespoir, il courut chez Villiers, il lui reprocha hautement sa trahison, et le menaça des vengeances populaires.

L'hypocrite s'efforça de le calmer, il lui dit que le temps n'était pas venu, qu'il fallait une transition, qu'un simulacre de roi était nécessaire pour conjurer l'opinion des provinces et endormir l'Europe. Il lui jura qu'on avait pris la meilleure voie pour arriver au but, et qu'en attendant il saurait entourer le trône populaire d'institutions vraiment républicaines.

Timothée le crut un moment: la jeunesse est si confiante! Il résolut d'attendre et de voir marcher le gouvernement nouveau, ne doutant pas qu'avec le fait de juillet devenu le principe d'août, il ne pût au besoin renverser l'édifice, s'il devenait redoutable à la liberté.

En attendant, les patriotiques banquets, les ovations allaient leur train. On fêtait, on exaltait les héros de juillet, et les institutions républicaines n'arrivaient pas; mais les chefs de l'opposition de quinze ans étant au pouvoir, Timothée espérait toujours. Il ne devinait pas, le pauvre enfant, que cette opposition n'avait jamais eu d'autre but que le ministère, que c'était pour arriver au ministère qu'elle avait changé de roi; que la révolution n'avait été pour elle qu'un moyen extrême, et qu'elle n'avait voulu le pouvoir que pour l'exercer comme ceux auxquels elle le disputait pour prendre leur place, pour jouer leur

rôle, pour se servir de leurs armes, et faire enfin le plus long-temps qu'elle pourrait tout ce qu'elle avait blâmé et combattu.

Timothée ouvrit enfin les yeux. Les abus, les conscriptions, les impôts, ressuscitaient comme par miracle; des existences tombées se relevaient en rampant, des existences libérales surgissaient de tous côtés; les emplois, les vanités, les niaiseries des cordons, tout ce que Timothée croyait avoir détruit en juillet se montrait de nouveau à ses regards, et semblait lui dire avec une ironie maligne :

„Les gens que vous tuez se portent assez bien.“

Il comprit enfin que la glorieuse révolution de juillet était manquée, et réunissant ses amis, indignés comme lui, ils formulèrent une protestation véhémente contre le gouvernement qu'on venait d'imposer à la nation, sans avoir daigné la consulter. Le lendemain, le club était fermé, et les clubistes, désignés au peuple comme les ennemis du commerce et de l'ordre, coururent le risque d'être assommés; plusieurs furent emprisonnés, on leur courut sus, on les traqua, on les traita comme des bêtes féroces, et pourtant!....

„Honte à nous! honte à ceux qui nous avilissent, s'écria un jour Timothée, ils ne savent pas ce qu'ils font!.... Quoi! ces accapareurs de la parole nous empêcheront de parler, et nos bras resteront enchaînés!.... Non.... tuer ou être tué!.... encore une révolution! ma vie pour une révolution!“

C'était folie, délire, malheur!.... mais à ceux qui ont allumé l'incendie n'est pas donné le pouvoir de l'éteindre. Encouragé par des mécontents moins hardis que lui, mais dont un demi-mot vaut un assentiment, Timothée fit trembler le roi sur son trône, les pairs sur leurs sièges, les députés sur leurs banquettes; tantôt écrivant dans les journaux, tantôt à la tête des émeutes. Il fut empoigné et acquitté, puis réempoigné et emprisonné, mais gracié; puis réempoigné et réemprisonné, mais cette fois il fit son temps, neuf mois à Sainte-Pélagie, en dépit de ses protecteurs. Mais Timothée ne compte plus que ur lui, il sait maintenant que pour être avoué par les grands

coupables, il faut réussir. Indigné contre tout ce qui se passe, exaspéré par les mauvais traitements qu'on lui fait subir, à quoi peut-il passer son temps dans une prison? — Il conspire de nouveau, et l'autorité se charge de lui envoyer des complices.

Au sortir de Sainte-Pélagie, Timothée, héros et martyr de la liberté, fut reçu avec enthousiasme par ses jeunes amis. Son plan était fait; l'activité de sa haine contre le pouvoir ne lui permettait pas un instant de repos, il fallait agir ou mourir.

Cette fièvre de l'ame, ce besoin d'émotions violentes, c'était une maladie que la révolution lui avait donnée. Avant les fameuses journées, Timothée, libéral et républicain, était pourtant soumis aux lois de son pays; mais on a fait briller à ses yeux le flambeau de la liberté, et puis on a soufflé dessus; on a préconisé la révolte, et puis on a frappé les révoltés. Libre de choisir entre l'apothéose et les outrages, Timothée pense que ce qui fut héroïque en juillet, doit être héroïque en juin. Les mots de guerre civile, de sang et de carnage, ne l'ont point effrayé alors, ils ne l'arrêteront point maintenant; on trouvait cela bien naguère, on le lui avait dit; les approbateurs de l'insurrection sont maintenant ses adversaires: d'eux à lui, il n'y a point de contestation possible sur le droit qu'il a de s'insurger, ce droit est reconnu, ce droit est consacré, ce droit est la base, le principe de leur pouvoir. Ils reconnaissaient ce droit avant qu'il eût été proclamé, cesserait-il à leurs yeux d'être licite depuis qu'il est légal? Non, ils ont prononcé eux-mêmes leur condamnation; ils ont mis dans sa main le poignard dont il va les frapper.

Tels sont les discours, tel est le projet de Timothée; et, pour l'exécuter, il appelle à lui tous les intérêts froissés, toutes les haines. Ce n'est pas assez, eh bien, il appelle encore ces êtres dégradés qui sont au service de tous les désordres. Autrefois il aurait rougi de semblables alliés, maintenant il s'agit de vaincre. Les conjurés sont intrépides, pourront-ils résister aux nombreuses légions dont s'entoure le pouvoir?... Il faudra voir! Timothée compte sur la misère du peuple, sur la sympathie des masses, sur les souvenirs du soldat qu'on a puni une fois d'avoir fait son devoir; s'il se trompe, eh bien, Timothée compte sur la mort!

La mort, en effet, préside à cette conspiration; c'est au milieu d'un convoi funèbre qu'elle doit éclater; déjà sur la route que parcourt ce cadavre dont naguère la voix puissante poussait les soldats à la victoire et le peuple à la liberté, la foule s'émeut, s'agite et semble pressentir que le guerrier tribun va marquer son dernier passage dans la vie par quelque engagement populaire et militaire tout à la fois. Des désordres commis sur le chemin, des rixes partielles, des paroles menaçantes donnent l'éveil à l'autorité et mettent en fuite les gens tranquilles. Devant ce cortège tumultueux les portes des maisons, les boutiques se ferment. Curieux par essence, le peuple reste pour voir, les conspirateurs s'en réjouissent. Ils comptent engager ses passions dans les scènes qui vont naître, et ils espèrent que les spectateurs deviendront acteurs. Les masses populaires sont là, les chefs de l'opposition sont là. Toutes leurs forces morales et physiques sont réunies, il faut agir.

Le signal est donné; bravant l'autorité, on s'apprête à conduire au Panthéon celui qui, sage à son dernier soupir, a voulu reposer sur sa terre natale; une juste résistance s'oppose à cette tentative; le conflit est engagé; la guerre civile est commencée; le sang coule; les curieux s'éloignent; le peuple disparaît, et les conjurés restent seuls avec leur courage et leurs illusions; si cette solitude ne les arrêta pas dès lors, c'est que les hommes qui agissent d'après un principe absolu croient vaguement à quelque force surnaturelle qui les fera triompher de tous les obstacles. C'est ce qui était arrivé en juillet à ceux que Timothée avait combattus; mais les leçons, pour profiter, ont besoin d'être comprises.

Il n'entre pas dans mon plan d'écrire l'histoire de l'insurrection de juiu. Sans-doute ils furent bien coupables ces jeunes gens qui répandirent le désordre et le deuil au sein de la capitale de la France; fatals aux autres et à eux-mêmes ils ont appesanti sur leur pays les chaînes qu'ils voulaient briser; mais si le succès n'a point couronné leur audace, on ne s aurait leur refuser la gloire de la défaite. Abandonnés par ceux qui les ont égarés, reniés par le peuple et livrés à leurs seules forces, ils ont su mourir pour leur foi politique, et quel que soit

le mal qu'ils aient causé, si pour les punir il eût fallu être innocent de leur faute, qui eût osé les condamner?

Devenu chef des révoltés par l'abandon des grands moteurs qui s'empressèrent de désavouer une entreprise dont leur esprit avait suivi les chances et prévu l'issue, Timothée entraîne au sein de la ville effrayée quelques centaines de fanatiques comme lui. Entouré de cette espèce de bataillon sacré, il parle, il commande, il agit en héros. A sa voix, des fortifications s'improvisent, des barricades s'élèvent; des postes, des armes, des munitions de guerre sont distribués. Trompé par de faux rapports, Timothée croit qu'on se bat pour sa cause en vingt endroits divers; lui même il brûle de combattre, et cependant un ciel noir, un air humide, semblent présager une journée triste et fatale. On entend au loin le pas des chevaux, le retentissement des armes!..... Silence! l'ennemi approche..... L'ennemi!..... malheureux, ce sont des Français; ce sont vos concitoyens, vos amis, vos parents peut-être..... La passion ne réfléchit pas! Des masses s'avancent, et des masses encore; le cœur de Timothée est ferme comme un roc; il croit qu'il va sauver sa patrie: c'est un fou, mais c'est un fou sublime!

Cependant l'anarchie et le pouvoir, l'ordre et le désordre, sont en présence, et la rue Saint-Martin, transformée en champ de bataille, voit les bataillons se presser, s'entasser dans toute sa longueur; une barricade est attaquée, elle est enlevée non sans peine; une autre se présente et puis une autre, une autre encore; chacune est l'objet d'un combat, chacune coûte de part et d'autre plus d'une vie. Désespéré de voir tomber dans ses rangs tant de braves citoyens, tant de braves soldats, la troupe enlève avec du canon les dernières barricades qui la séparent de la rébellion; elle pénètre dans sa dernière forteresse: là, se passe une de ces scènes que la passion précipite, parce qu'elle sait bien que l'humanité n'en pourrait supporter l'horreur: Point de prisonniers, s'écrie le soldat exaspéré par une longue résistance; et des hommes désarmés sont massacrés!..... et, percé par vingt coups de baïonnette, Timothée tombe en s'écriant: Je ne vous envie pas votre victoire, vous vivez pour l'esclavage; moi, je meurs pour la liberté!

Pauvres jeunes gens, est-il un joug plus dur que celui de cette liberté dont vous avez fait votre souveraine? Mais cette furie à laquelle vous donnez un nom auguste n'est point la liberté, c'est la révolte: dites, qu'a-t-elle fait pour vous, ses apôtres si dévoués? Elle vous a jetés sur des pavés, elle vous a jetés dans des cachots, elle vous a fait verser le sang de vos frères, elle vous a rendus odieux à votre pays; oui, oh oui, c'est bien là cette farouche déesse qui, pour le malheur de la France, étendit sur elle son sceptre de fer; c'est elle, on la reconnaît à ses œuvres! Mais, éclairée par l'expérience, la France n'en veut plus; et la révolte toujours avide de sang est réduite à s'abreuver de celui de ses défenseurs. Au reste, il a bien fait de mourir, le pauvre Timothée, il échappe ainsi au conseil de guerre, à la prison, au jugement, à la condamnation, et, que sais-je? peut-être à la grâce octroyée par un roi, dernier affront plus cruel que la mort pour un républicain.

L'histoire de Timothée est celle de beaucoup de jeunes gens; la morale de cette histoire est bien simple. Soyons républicains dans une république, et monarchistes dans une monarchie; mais aussi ne faisons point de républicains quand nous voulons rester monarchistes, et ne détruisons pas les principes qui retiennent les volontés dans l'ordre établi, pour leur substituer des idées que nous ne pouvons satisfaire. Passagers pour quelques jours dans cette société, nous devons subir ses mœurs, ses intérêts, ses précédents, ses destinées, et le poids des générations qui remplissent ces quinze siècles de monarchie. Le flot qui passe ne se retourne pas contre le fleuve pour arrêter ou changer son cours. Toutefois, ce n'est là qu'une folie; le crime véritable est à ceux qui, dans des vues intéressées, ont fait naître dans la jeunesse ces dangereuses illusions; qui ont employé comme de vils instruments sa générosité, son dévouement, et lui ont ensuite imputé à crime des fautes dont ils furent les premiers instigateurs. Pour ces hommes, l'histoire n'aura pas de blâme assez sévère, et la France qu'ils ont trompée leur demande compte du sang de ses enfants.

Sophie PANNIER.

LE COMMISSAIRE DE POLICE.

Pour donner une idée exacte des mœurs contemporaines, il ne suffit pas de fréquenter les salons, ou de lire des mémoires écrits au coin d'un bon feu, sous l'inspiration d'un entourage d'ambre et de musc: il faut encore connaître la nudité sociale, et ne pas décrire un habit doré lorsqu'on se charge de représenter la nature. Si vous trouvez cette étude nécessaire et que le courage ou le dévouement ne vous manque pas, passez une année, un mois seulement chez un commissaire de police, et puis publiez une situation morale de la société; ce sera du moins en toute sûreté de conscience; vos tableaux ne seront pas flattés, je vous en réponds, et vous pourrez bien être quelque peu honteux de plus d'un aveu qu'il vous faudra faire de notre barbarie et de notre ignorance.

N'allez pas croire cependant que la vertu n'apparaisse jamais dans le cabinet d'un commissaire; n'allez pas croire que les haillons ne peuvent cacher un cœur noble, pur, généreux. Il ne s'agit pas ici de misère, il ne s'agit pas de cette classe vertueuse et souffrante, qui végète sous la tuile et passe une vie de privation et de dénûment dans des travaux rudes et peu lucratifs: cette classe estimable, vous la confondriez injustement dans votre mépris. Celle-là, croyez-moi, a rarement besoin du commissaire, et ce n'est pas non plus pour elle probablement

que les fonctionnaires de la police ont été institués, rétribués. Qu'avait-elle à faire avec eux? elle travaille, elle ne vole pas, et elle n'a rien pour tenter les voleurs. Mais il s'agit d'un peuple *incurable* et *stationnaire*, de ce peuple qui semble démentir l'heureuse expression d'un moderne: „L'homme est éminemment perfectible!" C'est celui-là que le commissaire est spécialement chargé de gouverner; et son mode de gouvernement est littéralement positif et pratique. On ne connaît pas là les raisonnements, les théories, les systèmes. On ne vous écoute pas, on vous *empoigne*, on vous enferme; avez-vous tort, êtes-vous pris en flagrant délit? cette puissance du siècle vous envoie coucher en prison; êtes-vous seulement accusé par de fausses apparences? en prison; avez-vous quelque bonne querelle avec votre voisin? en prison; êtes-vous décrété d'arrestation pour cause politique, sur mandat de quelque procureur courtisan? en prison. Ainsi le permet le pouvoir discrétionnaire du commissaire.

Poussé par l'attrait d'un traitement de cinq mille francs, et persuadé que ces fonctions de commissaire pouvaient bien être, comme certaines autres, de riches sinécures, l'idée me vint un jour de demander le premier emploi de ce genre qui se trouverait vacant. Et ce qui doit peu surprendre, si l'on considère que je n'y avais aucun droit, mes sollicitations ne furent pas vaines.

En recevant ma nomination, je faillis devenir fou de joie, et je m'élançai eu répondant à ceux qui m'adressaient d'officieuses questions sur mon état de délire: „Je suis commissaire!"

Arrivé en deux bonds au coin de la rue, une foule nombreuse fermait le passage, les voitures étaient arrêtées; l'embarras, les obstacles augmentaient d'une manière effrayante, à faire douter s'il serait jamais possible de sortir de ce labyrinthe d'une nouvelle espèce. Au milieu de la foule étaient deux hommes ivres, se distribuant très-galamment des coups de poing, de ces coups de poing à assommer un bœuf. Ils étaient hideux de sang et de boue. *„Menez-les chez le commissaire!"* criait-on de toutes parts, et bientôt la masse presque entière

des spectateurs s'était emparée des deux champions: on les conduisait; c'était une vraie procession, emplissant les rues, obstruant toutes les issues, tous les passages, appelant la curiosité à toutes les fenêtres, sur toutes les portes. Il y avait autant de monde qu'au passage triomphal d'un roi. Ce n'étaient cependant que deux malotrus pris de vin. Mais, dans le fait, s'ils ne s'étaient pas arraché des provinces, ils s'étaient arraché des cheveux, voilà toute la différence. Oh! que la vie réelle est peu poétique!

Je rebroussai chemin, je pris d'autres rues, je n'aime pas la foule. J'eus à-peine fait vingt pas, autre querelle: une charrette avait *crevé* un carreau, comme disait le plaignant, et „qui „casse les verres les paie.“ Jamais proverbe n'avait été si bien appliqué; mais le charretier, malgré la justesse et l'à-propos de l'application, ne paraissait nullement convaincu. Accordez-vous donc sur des théories politiques! Une voix fit entendre cette phrase magique: „Menez-le chez le commissaire,“ et notre homme, tirant aussitôt une bourse de cuir noir, cachée sous un triple rempart d'habillements, paya sans mot dire. Le nom de *Jéhovah*, que les grand-prêtres de Jérusalem prononçaient, prosternés et tremblants, une fois chaque année, n'avait pas plus de puissance. Le commissaire m'apparaisait alors comme un personnage dont je n'avais pas jusque-là soupçonné l'importance, l'utilité. Son nom seul avait arrêté l'effusion du sang, dissipé un rassemblement, jugé une cause, et ce que n'aurait peut-être pas fait un tribunal, mis à l'instant les parties d'accord. J'étais presque dans l'admiration.

Quelques portes plus loin, scène nouvelle; mais scène pour ainsi dire à huis-clos, ignorée des passants éloignés, et réservée seulement pour ceux que leur bonne étoile avait amenés là. Le dialogue avait lieu dans l'intérieur d'une cour; la foule amassée sous la porte-cochère *protubérait* en demi-cercle, devant la maison, jusqu'au ruisseau, et comme l'autre moitié de la rue était occupée par les *Omnibus*, les *Citadines*, les *Tricycles*, les *Béarnaises*, les fiacres, etc., etc., force était aux arrivants de se ranger au nombre des spectateurs. Je ne pouvais savoir grand' chose de ce qui

se passait dans la salle de spectacle: les bravos, les claquements de main, les rires bruyants de la foule m'empêchaient de saisir le sens des *tirades*; je voyais seulement des bonnets voltiger et j'entendais les finales des périodes, *guenon*, *poison*, *chiffon*, *cornichon*, et bien d'autres termes en *on;* il semblait que les acteurs se fussent concertés pour épuiser, dans notre langue, toutes les richesses de cette consonnance. Tout-à-coup un bruit semblable à celui du tonnerre fit résonner cette phrase sous la voûte de la porte: „Le commissaire, le commissaire, voilà le commissaire!" Ces mots, cette voix éclatante, retentirent de la cave au grenier d'une manière épouvantable; la terreur s'empara des mégères, elles disparurent, et la foule des curieux, voyant la pièce finie, s'écoula peu-à-peu. J'en fis autant, riche d'une expérience de plus, savoir que lorsque deux hommes se battent, il est possible de les mettre d'accord en les menaçant du commissaire, et que lorsque des femmes se disputent, il faut répéter, trois fois au moins, la menace, et surtout avoir la voix d'une pièce de canon.

Je me dirigeai alors librement et en toute hâte vers le bureau du commissaire, et j'apercevais déjà la solitaire lanterne, lorsque je fus heurté violemment par un homme fuyant à toutes jambes, effrayé sans-doute des cris d'une matrone qui exerçait ses poumons sur cette ellipse: „*Arrêtez! arrêtez!* au commissaire!" Le pauvre diable volait plutôt qu'il ne courait, renversant tout sur son passage, et bien déterminé, en apparence, à traverser même un mur, s'il s'en trouvait un pour lui barrer le chemin. Ma foi, la terreur commençait à s'emparer sérieusement de mon ame. Quoique le bureau du commissaire m'apparût comme l'antre de Trophonius, c'est-à-dire terrible et menaçant, ce fut avec une joie véritable que je gagnai le portique de ce temple élevé par les modernes à la sûreté publique.

Alors seulement je pus respirer à mon aise, rafraîchir mes sens, remettre mes esprits, autant du moins que me le permettait l'infernal tapage que j'entendais au premier, et qui me

portait à croire que quelques-uns des acteurs dans les scènes que j'avais vues, recommençaient là de concert leur tragi-comédie.

Le bruit diminuait, je montai; des caractères semés sur le mur m'auraient enseigné la porte, si je n'avais eu un guide plus sûr dans les voix confuses qui se croisaient et s'entre-croisaient, L'obscurité était complète, j'allais à tâtons comme par une éclipse perpétuelle de soleil; et si je n'avais senti que j'opérais une ascension, j'aurais facilement pu croire que je faisais une descente aux enfers. A mon entrée au bureau, je fus singulièrement frappé de la saleté du lieu. Comme le commissaire est chargé de surveiller la propreté du quartier, je m'étais figuré qu'il était aussi chargé de celle de son cabinet: je m'étais trompé. Les murs étaient noirs, les registres étaient noirs, les tables, les chaises, les bancs étaient noirs, tout était noir et sale; le jour pénétrait à-peine dans ce lieu repoussant. En voyant les affiches qui recouvraient les murs, autrefois jaunes, et les figures de ceux qui se trouvaient là réunis, je pensai à Sterne. Oh! quelle moisson de remarques judicieuses, d'aperçus fins et de saillies pleines d'originalité!

Derrière moi, sur un banc de je ne sais quel bois, la crasse et la vétusté ne permettant guère d'en distinguer l'espèce, sur un banc, dis-je, étaient assis deux charbonniers, si bien fondus dans la couleur du mur, que sans leurs yeux blancs et leurs lèvres rouges, on ne les eût pas devinés là. Au-dessus de ces deux têtes était une série d'affiches sur les attroupements, sur les émeutes, sur les chiens; c'était là le côté tragique du bureau.

Je m'étais fait du commissaire une idée à moi, une idée effrayante et terrible. Je me représentais cet homme, dont le nom avait le pouvoir d'apaiser une émeute, de faire trembler un bandit, d'imposer à un filou, et qui enfin venait de donner du mouvement à tant de jambes, de bras et de langues; je me représentais cet homme comme un des notables de l'enfer. Je ne l'avais pas vu encore et son portrait était déjà tracé mentalement par moi. C'était une création d'un *beau laid*, d'un

sublime horrible, à faire fuir une troupe de rhinocéros, un vrai *Quasimodo.* Les pensées bizarres et lugubres que ce portrait avait fait naître furent interrompues tout-à-coup par l'arrivée d'un jeune élégant. Une forte odeur de parfumerie le précédait, le suivait, l'enveloppait, comme l'atmosphère qui entoure une planète ; on s'étonnait qu'il fût encore visible malgré cette épaisse vapeur: sa figure, quoique un peu soucieuse, était cependant aimable et *avenante.* Un costume frais, recherché, la mode suivie avec srupule, avec goût; de l'aisance dans les manières, cette aisance qu'on ne trouve que dans les salons, chez l'homme de société: c'était le commissaire. Je lui montrai ma lettre, et le sourire gracieux qu'il laissa échapper, l'air de franchise avec lequel il me félicita, effacèrent en moi toute fâcheuse impression.

„Puisque vous me remplacez, me dit-il en fermant sur nous la porte de son cabinet, il faut que je vous remette ma *science* avec ma place: c'est vraiment une science que de bien connaître les mystères de la police; cette puissance ténébreuse, cachée, occulte, qui menace partout le malfaiteur et peut-être même la société. C'est une arme dangereuse, meurtrière, offensive, et comme toutes les armes, elle atteint quelquefois hors du but. Mais comment s'en passer? comment s'aventurer sans défense au milieu d'une forêt qui fourmille d'animaux de proie? et la gent pillarde, comme vous pourrez vous en convaincre, ne se borne pas seulement à ces dénominations de voleurs, d'escrocs, etc., elle embrasse presque toutes les nuances sociales.

„Les rapports secrets, les dénonciations, les délations et les désordres, n'est-ce pas là un cours complet de l'étude du cœur humain? Oh! ici vous ne le verrez pas sous son beau côté, soyez-en sûr. En ce moment, nous allons expédier les gens qui attendent: malheureusement ce ne sont pas toujours les plus coupables qu'on nous amène."

J'étais émerveillé, et passablement désappointé en même temps; l'éclat qui m'avait semblé environner cette place s'évanouissait peu-à-peu, et mes rêves d'honneur, d'opulence et

d'oisiveté s'étaient enfuis au tableau peu flatté que venait de me faire mon singulier prédécesseur.

Dans le bureau, l'impatience se manifestait sourdement, mais on n'osait parler haut. Les sergents de ville et les soldats qui avaient escorté les délinquants imprimaient ce genre de respect qui a sa source dans la crainte et non dans l'estime ou le mérite, et le peuple d'ailleurs, dans ces occasions, semble honteux de réclamer ses droits, comme s'il demandait une grâce: l'aristocratie du pouvoir lui impose, il parle bas devant elle, il souffre ses dédains, ses caprices, ses oublis, et s'il profère contre elle quelques imprécations fortes et énergiques, c'est lorsqu'elle lui tourne le dos.

„— Eh bien! dit le commissaire au caporal, qu'est-ce encore que ce gibier?

Le caporal. Monsieur le commissaire, c'est deux particuliers qui se tuaient leurs puces à coups de poing.

Un sergent de ville. Oui, encore Jérôme qui se donnait une *peignée* avec Pierre. Tous les jours la même chose; y gna pas de semaine que je ne pince au moins une fois ces *turbateurs.* Il faudrait un corps-de-garde rien que pour eux deux.

Jérôme. Qu'appelles-tu *turbateur*, méchant sulpôt de police? (Il lui met le poing sous le nez.) Si ce n'était le respect que j'honore la société, tiens... houm, je ferais prendre à ton *pif* une drôle de prise.

Le caporal. (Il saisit le bras de Jérôme). Pas de feintes, camarade.

Jérôme, portant le dos de la main au front. Pardon, excuse, illustre caporal.

Le commissaire. Jérôme, il paraît que tu as la tête bien près du bonnet.

Jérôme, balbutiant. Dam! monsieur l' commissaire, c'est que... l' bonnet est près de la tête.

Pierre. J' protesse, monsieur l' commissaire.

Le commissaire. Comment tu protestes! et à quel sujet?

Pierre. C'est qu' voyez-vous... mon commissaire, Jérôme

n'a pas d' bonnet (Il sourit d'un air significatif.): seulement, voyez-vous, il s' donne un' casquette l' dimanche à la barrière.

Le commissaire. Qu'importe, casquette ou bonnet.

Pierre. Non, mais vous entendez, mon commissaire, là une *casquette*... y a pas d' mal à ça, voyez-vous. C'est l' dimanche, on monte à la barrière, et ma foi, on s'en r' passe une soignée. On se tappe bien un peu, par-ci par-là; mais c'est l' vin qui tappe, on n' s'en veut pas pour ça. Des amis, quoi!

Jérôme, avec une exclamation bruyante. Vlà-ti un brave garçon qui prend ma défense: et dire qu'on ne peut pas s'expliquer comme on veut avec les amis! (A Pierre.) T' et un brave; (Il lui tend la main.) touche là mon vieux.

Le commissaire, au sergent de ville. En résumé, qu'ont fait mes deux gaillards?

Le sergent de ville. Je suis arrivé que l'action était commençée depuis long-temps; j'avais aperçu un rassemblement; je me dirigeai aussitôt vers l'endroit où il s'était formé, pensant que c'était une émeute. Là, j'ai vu Pierre à la nage dans le ruisseau, et Jérôme qui *cognait*, dam, fallait voir. Comme je n'étais pas en force, j'ai requis l'assistance du poste, et voilà.

Le commissaire, aux délinquants. Mais, malheureux! savez-vous bien que dans un temps aussi dangereux que celui-ci, vous risquez de vous donner le choléra?

Jérôme. Foi de Jérôme! monsieur le commissaire, j'ai pas donné autre chose que des coups de poing.

Le commissaire. Allons, c'est bien, Jérôme; ça passera encore pour aujourd'hui: va-t' en, et une autre fois aie la main moins légère ... car je t'enverrai coucher au violon."

Pendant ce singulier jugement, j'avais été tout yeux, tout oreilles, comme on dit. C'était une leçon, j'en voulais profiter. Les charbonniers étaient restés, eux, aussi immobiles, aussi impassibles que deux statues de bronze, attendant avec une tranquillité imperturbable que leur tour fût venu; ils paraissaient si bien supporter cette béatitude, ils étaient là si bien posés aux deux extrémités du banc, roides et droits contre le

mur, que je m'habituais déjà à les regarder comme un ornement du bureau.

Ce ne fut pas sans peine qu'on les expédia. Le sujet de leur querelle expliqué tour-à-tour de la manière la plus confuse, la plus bizarre par les deux interlocuteurs, était une véritable énigme. Leur langage d'ailleurs était peu propre à éclairer la question. Tout ce qu'on pouvait comprendre, c'est que l'un avait appelé l'autre *mangeur de pâtés de Charles X*; grave injure qui équivaut à carliste, parmi la gent charbonnière, et qui occasionnait chaque jour entre eux des difficultés. Or, *difficulté*, dans la langue de ces gens-là, veut dire coups de poing; et comme on finit toujours par se lasser de faire échange de coups, quelque brave qu'on soit du reste, l'insulté avait amené l'insultant chez le commissaire, afin d'obtenir un certificat constatant qu'il n'avait jamais mangé les pâtés de l'ex-roi.

Jusque-là rien, dans mes attributions futures, ne me paraissait bien désagréable. Mettre quelques querelleurs d'accord, arranger à l'amiable quelques différents, réduire à la raison quelques tapageurs, c'était là une tâche philantropique et honorable. Mais je n'avais pas vu encore la race incurable; je n'avais pas fait connaissance encore avec les vrais *sujets* de mon royaume.

„Je suis, me dit mon prédécesseur, assommé du matin au soir par une foule de gens qui viennent ici sans motif, auxquels on ne peut faire entendre raison, et qui croient qu'il suffit de s'adresser à moi pour avoir l'union et la paix, comme si c'était marchandise à ma disposition.

„Maintenant, continua-t-il en rentrant dans son cabinet, il faut que je vous fasse connaître le personnel de mon administration. D'abord, pour secrétaire, vous aurez un vieux poète qui, dans ses moments de loisir, fait des devises pour les confiseurs, ou des couplets pour *nopces* et *festins*. Sa verve est tellement féconde, que ses procès-verbaux sont semés de rimes, et que même dans un signalement, production la moins poétique du monde, il trouve encore moyen de rimer. Tenez, juste-

ment, en voici un qui me tombe sous la main; c'est un échantillon de son savoir-faire:

„Sourcils châtains et cheveux blonds,
„Bouche moyenne et menton rond,
„Nez aquilin, taille ordinaire,
„Visage ovale et teint très-clair.
„Etc., etc.“

„L'autre, c'est-à-dire l'inspecteur, est bien l'individu le plus grossièrement positif que je connaisse; il ne parle que beafs'taek et bouteille, et s'il sème ses phrases de figures et d'hyperboles, elles sont toujours dans le genre de celles-ci: *Y la gobe*, — *avale celle-là*, — *en v'là une dure à digérer*, — *j'en ai un poids sur l'estomac*, — *ça t' tiendra le corps libre*, *etc.*, *etc.* Ces deux employés sont vraiment des types curieux.“

Tandis que mon *instituteur* me faisait ces portraits, j'avais ouvert un registre, et ce que j'y avais vu m'avait tellement frappé d'étonnement, que je ne lui prêtais presque plus d'attention; il s'en aperçut, et, saisissant cet instant de préoccupation favorable, fatigué sans-doute du rôle de cicérone qu'il avait pris, il s'esquiva, avec une merveilleuse adresse, et je me trouvai bien réellement commissaire.

Mais revenons au sujet de ma surprise: c'était un rapport, et un rapport contre moi-même.

„. . . . . Jules Graffin, . . .
„patriote . . . ., mais ses opinions sont cependant modé-
„rées . . . .; il est fâcheux qu'il fréquente le *club des Amis*
„*du Peuple;* il n'est pas fait pour se mêler à ces *montagnards.*
„Du reste, il me paraît prêt à s'amender.“ (Historique.)

Je demeurai anéanti.

A mesure que je visitais les cartons, je découvrais de nouvelles turpitudes. C'était une lettre confidentielle qui dénonçait un *émeutier*, et qui voulait ainsi le frapper dans l'ombre, sans oser l'accuser publiquement: parfois le dénonciateur était un *frère.* (Historique.) Les 5 et 6 juin avaient fourni des volumes de délations; la société s'était presque entièrement dé-

gradée en vingt-quatre heures. Je rejetai cette lecture avec dégoût.

Je venais à-peine de fermer ces ignobles archives, lorsqu'un garde municipal me remet un mandat d'amener qu'il fallait mettre de suite à exécution. C'était un publiciste que j'étais chargé d'arrêter; la mission était loin d'être agréable; les petits journaux surtout me faisaient peur. Heureusement ma bonne étoile se chargea de me tirer de ce pas embarrassant: l'homme de lettres était déménagé, on ignorait son nouveau domicile, et mon héroïque expédition se réduisit à un rapport confidentiel.

Il était neuf heures du soir lorsque je fus libre. J'étais peut-être le seul dans Paris qui, ayant de quoi dîner, n'eût cependant pas dîné. Je me dispose à réparer cette omission importante dans mes occupations de la journée. — „Monsieur, me dit le secrétaire, on vous atttend avec la plus grande impatience. Il y a du *bruït* ce soir au théâtre de . . . .; c'est un tumulte effroyable. Le directeur vous a envoyé chercher trois fois. On ne peut pas employer la force, pour rétablir l'ordre, si vous n'êtes là présent.“ — J'y cours donc: les cris, le tapage, les trépignements, les jurons de ceux-ci, les plaintes de ceux-là, c'est littéralement ce qu'on pourrait se figurer par une révolte aux enfers. Les spectateurs occupant le paradis faisaient tomber sur le parterre une pluie de pommes de terre cuites et de vieilles croûtes de pain, et ceux du parterre renvoyaient à leur tour ces projectiles. Le souffleur avait été obligé d'abandonner son poste; les quinquets de la rampe étaient cassés. Je mets mon écharpe, et j'avance, le corps hors de ma loge, pour imposer silence; en ce moment quelque chose m'arrive sur la figure, dans la bouche; je veux parler, impossible, je suffoque. De bruyants applaudissements partent alors de toutes les parties de la salle; on crie *bravo* et *bis* avec frénésie, et une voix criarde comme une crecelle, partie du faîte du théâtre, jette cette phrase presque prophétique: „C'est le dîner du commissaire.“ Je me trouble, je me sens mal à l'aise, et je suis obligé de me retirer quelques instants. Lorsque je rentre, le calme est à-peu-près rétabli, la pièce continue

son cours; moi, voyant que ma présence n'est plus nécessaire, je retourne chez moi, c'est-à-dire au bureau. Et, lorsque le lendemain je lus dans un journal ministériel: „Il y a eu quelque „désordre au théâtre; la présence du commissaire a suffi pour „rétablir la tranquillité,“ j'avoue qu'il m'était difficile de comprendre comment il m'avait fallu avaler une pomme de terre pour cela. Du reste, la recette serait peut-être bonne dans les émeutes, essayez-en, messieurs les commissaires; avalez une de pomme terre cuite, au lieu de commander le feu, tout le monde s'en trouvera bien sans-doute.

Au retour de mon expédition, harassé de fatigue, je m'apprête à me coucher, j'avais fait venir un lit, en attendant mon installation *officielle*. Ce n'était pas par paresse, le jour commençait à poindre. Quoi qu'il en soit, cette douceur ne devait pas m'être si tôt permise. Mon heure de repos n'était pas venue encore: on frappe violemment à ma porte, et je vois entrer une jeune dame, ayant au plus la trentaine, assez bien de physionomie, et dans un négligé presque équivoque. C'était une *épouse* malheureuse, abandonnée pour une grosse servante, et qui, ennuyée de coucher seule, s'était imaginé que le commissaire pouvait aller prendre son infidèle mari pour le remettre magistralement dans le lit conjugal. Impossible de se dépêtrer de ce singulier persécuteur.

Le jour venu, mon bureau s'emplit et se vide vingt fois en une herue: ce sont des locataires qui déménagent sans payer; des filles qui ont insulté des passants; des hommes et des femmes qui viennent pour des querelles aussi interminables que futiles.

Mais voici venir un nouveau personnage, arrêté en flagrant délit sur la voie publique; les témoins à charge sont des chiens *savants* et un singe; le délit est d'avoir fait danser ces artistes quadrupèdes sans *autorisation du préfet*. Eh bien, le jeune italien Raggi, bien qu'accusé, est cependant innocent; il a rempli les formalités voulues par le réglement de police, avec cette différence que, ne connaissant pas les usages administratifs, il a adressé sa demande *au Roi*. Je ne puis douter de

la bonne foi du petit baladin, il a sur lui la réponse. . . . „J'ai „l'*honneur* de vous prévenir que la demande que vous avez „adressée a été renvoyée à monsieur le préfet de police pour „y faire droit, etc.“

Après un tel exemple et une telle lettre, je n'ai plus qu'à travailler et me taire. Si le roi est obligé de lire une demande, à cette fin de *faire danser et travailler des chiens et des singes*, je puis bien, moi, supporter quelque chose. Du reste, allez voir l'italien Raggi; il demeure au Marché-Neuf. Vous apprendrez de lui-même comme quoi, dans le mois d'août dernier, il a écrit à Louis-Philippe, en faveur de ses bêtes savantes, et comme quoi le roi a *eu l'honneur* de lui répondre, et vous pourrez voir par la même occasion les personnages à quatre pattes, sujet de la royale correspondance, dont Raggi vous communiquera très-volontiers sans-doute, mais non sans quelque mouvement de vanité, l'authentique original.

Oh! je commençais à bien sentir le poids de ma charge. Ce n'était pas encore tout cependant; j'eus lieu de m'en convaincre bientôt. Il fallait faire ouvrir une chambre dont le locataire avait tout-à-coup disparu. Hélas! la malheureuse qui l'habitait était gisante sur le carreau, tenant entre ses bras son jeune enfant, mort comme elle asphyxié. Sa tendresse de mère lui avait fait commettre un infanticide; elle avait voulu épargner au petit malheureux les angoisses de la misère, et surtout celles de la faim. L'état de l'ameublement, le dénûment complet de ce lieu, et les mauvais haillons restant à-peine en quantité suffisante pour couvrir ce que chacun cache, ne laissaient aucun doute sur les causes de ce suicide!

Affreux spectacle! et combien d'autres du même genre se renouvelaient chaque jour! Puis le reste du temps je ne voyais que des tapageurs, des boxeurs, des querelleurs, des escrocs, des bandits, des galériens, des délateurs, des espions, des filles, et des intrigants de toute espèce. Il me fallait surveiller les lieux de prostitution, poursuivre les voleurs, faire arrêter les malfaiteurs, éclairer la conduite des gens suspects, visiter les tripots, *saisir* les contraventions, espionner les politiques,

les conspirateurs, et rédiger des procès-verbaux, ou me transporter dans quelque repaire; il y avait bien là de quoi faire prendre en haine le métier de commissaire!

Décidé déjà à donner ma démission, un dernier évènement vint me confirmer dans cette résolution: on m'amenait de nouveaux prévenus; le premier, âgé d'environ quarante ans, ancien forçat, soupçonné d'un nouveau crime, plaisantait lui-même de son arrestation. Sûr qu'il n'y avait contre lui d'autre preuve que des indices vagues, il avait pris une pose arrogante, et ses yeux fauves exprimaient la plus insultante ironie. Je baissais la vue devant l'audace scrutative de cet homme, sans pouvoir me rendre compte de cette supériorité du crime sur la probité; effet contraire à toutes mes notions reçues. Qui eût pu voir le sourire goguenard, infernal, l'air de joie de ce bandit s'enorgueillissant de l'expérience qu'il avait acquise, eût été, comme moi, confondu, irrité. Il était coupable, et sa culpabilité même faisait son orgueil. Croit-on qu'il y eût quelque progrès moral à espérer d'un tel homme?

Le second n'était qu'un enfant d'une figure plutôt expressive que belle. On y lisait la tristesse, le besoin, la fatigue. C'était l'enfance, et déjà le malheur; un cœur jeune, mais froissé; la douleur, en place des rêves de la vie.

Il était là, dans le coin le plus obscur, cachant dans ses mains son visage mouillé de pleurs, attendant honteux, et avec une anxiété visible, ce qu'on allait décider de son sort. J'étais ému, intéressé; il me semblait que ce petit devait être innocent: comment supposer la corruption dans le jeune âge; les choses ne se corrompent qu'en vieillissant?

—„Eh bien, dis-je au petit bonhomme de manière à l'encourager, quel est le gros péché que tu as donc commis, mon enfant?“ L'enfant ne répondait rien, mais redoublait ses pleurs; un sergent de ville se chargea de l'explication.

—„Le gros péché, est un vol avec escalade; vous voyez qu'il a d'excellentes dispositions. Il s'introduisait par-dessus les murs dans une cuisine, qu'il trouvait sans-doute mieux fournie que la sienne, et après s'être bien régalé aux dépens des voisins,

il emportait quelque pièce de la vaisselle.“ Ainsi, le petit bonhomme, à-peine âgé de douze ans, avait fait déjà, dans la science du vice, d'effrayants progrès: ses pleurs n'étaient qu'une expérience de plus; il s'en servait, comme d'une arme, dans la détresse! Si jeune, et déjà si corrompu, le malheureux! Oh oui, le malheureux! A cet âge, est-on bien réellement coupable? les fautes au moins ne sont peut-être pas sans remède? Ce jeune enfant n'était qu'à plaindre; le blâme, la honte, devaient retomber sur ses criminels parents. Instruit dès son enfance à regarder le monde comme une proie, dérober, pour lui, c'était travailler, c'était vivre, c'était exercer une industrie qui devait lui procurer l'existence; et, avec les leçons de ses parents, quels exemples avait-il pu puiser dans la société? Lorsque mourant de faim et de misère, à demi nu, au milieu d'une saison rigoureuse, il voyait l'horrible indifférence d'un passant bien vêtu; lorsque pleurant à la porte d'un restaurateur, où l'horrible besoin le tenait comme attaché, il ne recevait pour aumône que les huées des garçons; entendant parfois la voix d'un riche *mangeur* gras et repu demander qu'on chassât le petit mendiant, dont la seule vue lui était importune, l'enfant pouvait-il soupçonner quelque chose de bon dans le monde, et ne devait-il pas croire que les hommes sont tous des bandits plus ou moins heureux? Oh! nous sommes plus responsables qu'on ne pense des crimes qui se commettent! l'indifférence des individus, l'imprévoyance des institutions, voilà la source de la plupart des maux.... Les législateurs font tout pour assurer à ceux qui possèdent la tranquille jouissance de leurs possessions, et tout pour avilir et torturer celui qui n'a rien. Quand viendra le temps où celui qui a sera obligé de faire une part à celui qui n'a pas?

Enfin, appuyée contre le bureau, immobile comme l'immobilité même, se tenait une femme en haillons. Je ne l'avais pas regardée encore; et, lorsque je vis ces mains décharnées, ce visage pâle, défait, ces yeux caves, ces joues creuses, ces rides profondes, dues non à l'âge, mais à la maigreur, elle me sembla une représentation vivante dela souffrance. C'était un vrai squelette. Elle était là conduite par son estomac indocile, par la faim,

qu'elle n'avait pas eu la *vertu* de supporter! Tu ne sais donc pas, malheureuse, qu'il t'est permis de souffrir, et non de manger. La loi t'accorde sa protection à ce prix. Et tu n'as pas compris cet avantage! tu n'as pas compris tout ce qu'elle avait fait pour toi, en te laissant la faculté de mourir tranquille et abandonnée, sur quelque grabat, dans quelque taudis noir; tandis qu'au-dessous de toi, peut-être, tu entendais la joie bruyante d'un festin. Quelle ingratitude! quoi! la faim te tourmentait, la société entière te repoussait, et tu as pris un *pain!!!* Va, tu n'es pas digne de jouir des bienfaits de notre système social. En prison, en prison!

„Eh bien, oui, dit cette femme avec une véhémence dont je ne la soupçonnais pas capable, oui, monsieur le commissaire, j'ai pris un pain, mais ce n'était pas pour moi; que m'eût importé de mourir, la vie a bien peu d'attraits pour qui souffre toujours. Oui, j'ai pris, j'ai volé, ne ménageons pas les termes, j'ai volé un pain, et je le ferais encore avec plaisir, car je n'avais plus d'autre moyen pour conserver l'existence de mon pauvre enfant.“ Et elle pleurait pour la première fois, elle pleurait des larmes amères. Jusque-là elle n'avait montré qu'une impassibilité presque stupide; il avait fallu le souvenir que ces mots avaient fait renaître pour rappeler chez elle le sentiment de sa position.

Allons nous-même visiter cette demeure, pensai-je; et, au bout de quelques instants, j'avais sous les yeux le tableau le plus misérable. L'enfant d'environ cinq ans, étendu sur quelques poignées de paille, seul ornement du lieu donnait à-peine signe de vie. Son horrible maigreur me semblait une histoire de ses longues souffrances, histoire qui faisait frissonner. Allez vite, dis-je, dis-je à l'inspecteur, allez chercher une bouteille de vin, une livre de sucre, il faut se hâter si on veut arracher cet enfant à la mort. La pauvre mère se mit alors à sangloter! elle me remerciait dans les termes les plus affectueux; elle me pressait les mains: je voyais qu'elle se contenait pour ne pas me sauter au cou, m'embrasser. Quel moment de suave bonheur,

comme mon cœur se dilatait! il avait été si crispé, si plein de fiel et de dégoût depuis que j'avais quitté ma mansarde!

— „Combien estimez-vous votre perte, dis-je ensuite au boulanger, qui nous avait accompagnés? — Dam... monsieur... c'est peut-être la dixième fois... — Eh bien, comptez ce que vous voudrez.“ A cette proposition, le boulanger sentit renaître son amour-propre, il ne voulut rien recevoir. — „Alors, vous vous désistez de toute poursuite? — Oui, monsieur le commissaire. — Vous êtes libre, dis-je à la pauvre femme. Voici cinq francs; allez chercher de quoi mettre le pot-au-feu: et ne rougissez pas de ce faible don, vous me le rendrez un jour, quand vous le pourrez. — Oh! monsieur... monsieur...“ L'émotion, la joie avaient épuisé le peu de forces qui lui restaient. Elle tomba sans connaissance sur le carreau.

Pour moi, la laissant aux soins d'une voisine, et pleurant comme un enfant, je m'enfuis aussitôt, sans faire attention à l'inspecteur et aux sergents de ville, qui se communiquaient leur mutuel étonnement par cette phrase: „Ah ben, est-il farce, „notre commissaire!“ J'entre dans un café, j'écris une lettre, et je la porte moi-même au secrétariat de la préfecture.

C'était ma démission.

P. HENNEQUIN.

LE SIÈCLE AU BAL.

— Votre système ne vaut ni mieux ni pis qu'un autre; c'est une idée générale, rien de plus; et j'ai horreur, moi, des idées générales.

— Mais quand on vous dit que c'est chose sûre, chose vérifiée, chose éprouvée!

— Eh! non.

— Quoi! si l'on vous faisait voir...

— Eh! non, vous dis-je; on ne me le ferait point voir; je n'y regarderais pas.

— Libre à vous, poursuivit-il avec humeur; mais tenez-vous pour averti que je serai toujours en défiance de ceux qui reculent devant une expérience offerte. C'est le propre d'un esprit faible de craindre que l'évènement ne le contraigne à changer d'opinion. —

Et il fit un mouvement pour s'éloigner.

— Oh! replit l'autre, avec un doux accent de reproche, si la discussion doit aller jusque-là, j'aime mieux vous céder. Voyez! la nuit est si belle!... Et puis, quoiqu'il nous soit impossible de jamais tomber d'accord sur un seul point, j'ai besoin de votre parole; elle me va, je l'aime.

— Cette fois, vous avez raison. Se fâcher pour une idée qu'on ne saurait faire adopter! c'était folie, à moi; n'en parlons plus. —

C'étaient deux hommes parvenus à cet âge qu'on ne saurait ni définir, ni préciser; qui n'est plus la jeunesse, qui n'est pas encore la maturité, espèce de milieu de la vie, où l'on a encore assez de passions pour que l'ame ne soit pas froide et flétrie, et déjà assez d'expérience et de raison pour ne céder à aucun entraînement. Ils se prirent la main, et continuèrent silencieusement leur promenade, cherchant, chacun de son côté, quelque sujet de propos qui ne les exposât pas à une discussion trop animée.

Il y a, dans les villes du nord, un charme particulier attaché aux nuits d'hiver, et que les habitants de Paris semblent ne pas soupçonner. Lorsque le ciel est pur et serein, lorsque le froid tombe, comme un manteau de plomb, sur la terre roidie, et que la lune joue au givre des arbres nus et immobiles, c'est plaisir que d'errer sur ces longs boulevarts solitaires où le bruit de vos pas et le son de votre voix vont retentir bien au loin et bien haut, et font pleuvoir sur vos têtes leur mille échos sonores qui résonnent long-temps dans le silence et le vide de l'air engourdi. Vous cherchez involontairement un abri près des maisons d'où s'exhale une tiède chaleur, dont les foyers de la journée ont pénétré les murailles, et vous éprouvez une sorte d'extase à penser que votre lent passage va porter une sensation de bien-être au cœur du malheureux que fuit le sommeil; car, à entendre les pas d'un homme vaguant, par une nuit d'hiver, on est heureux du plus modeste asile, d'une mansarde, d'un grabat. On ne sait pas que le froid ne vous peut pas atteindre sous l'ouate de votre manteau, et que vos yeux trompés se plaisent à voir une nuit de printemps dans cette éblouissante lumière qui étincelle sur les glaçons, et les illumine comme un prisme; des amandiers en fleur, dans ces ormeaux où le givre court de branche en branche, s'y suspend en candelabre, y serpente, et s'y déroule en blancs chatons.

— Revenons, reprit l'un; selon vous, il n'y a donc ni haut, ni bas, ni sommité, ni infimité; on peut prendre l'édifice moral au point où l'on veut, de telle sorte que l'homme chevauchant dans la plaine aurait un horizon aussi vaste déployé devant lui,

que l'homme perché sur les Alpes !... Prenez bien garde, vos discours vont là.

— Mon cher, répondit froidement l'autre, laissez-moi jouir en paix du magique spectacle de la nuit, et prenez que je n'ai rien dit.

— Mais enfin, poursuivit l'obstiné, ou j'ai mal saisi votre sens, ou vous avez prétendu que tout, dans un siècle, porte l'empreinte de ses mœurs, et que, pour le connaître, il n'est pas besoin de l'étudier ; l'air même en est imprégné ; on l'y respire.

— Est-ce une gageure? Avez-vous juré de ne me pas comprendre aujourd'hui ?... Qu'ai-je dit? qu'une famille, une maison suffisent à l'observation des mœurs de toute une époque, que partout le siècle se manifeste avec ses vices, ses penchants, ses qualités, ses humeurs, et que le foyer en apprend, là-dessus, autant et plus que la place publique ; en d'autres termes, j'estime qu'il en est d'un siècle comme d'un homme ; on ne le connaît bien qu'en robe de chambre, dans l'intimité.

— Donc, si l'envie me prend d'interroger cet humble chiffonnier qui chemine là bas sans songer à mal, sur ses réponses je pourrai fermer mes yeux, j'aurai connu le siècle !

— Peut-être ; mais, à coup sûr, dit-il en montrant du doigt une joyeuse bande de masques qui se rendaient à l'Opéra, si nous suivions ces jeunes étourdis, nous verrions, au bal, un résumé de l'époque.

— Vous avez beau jeu à parler ainsi.

— La raison, s'il vous plaît?

— Bon Dieu ! puisque je n'irai pas à la preuve ! Le motif le plus puissant ne me saurait déterminer à me jeter encore une fois dans cette cohue. Qu'y voir, qu'y faire, à moins d'y porter son La Bruyère, et de le lire dans un coin? Encore se pourrait-il que le lieu me gâtât le livre. De tous les ennuis à quoi la mode soumet la jeunesse, je n'en connais pas de plus mortel qu'un bal de l'Opéra. On y va parce qu'il y faut aller, pour le seul plaisir de s'y montrer, et de dire j'y étais, sans crainte d'être démenti. A trente-deux ans une nuit dépensée

est chose si grave, qu'on n'y saurait porter trop d'attention; il faut compter avec sa fortune. Et certes, dans ces temps de lutte, où le succès sera aux études les plus constantes, aux travaux les plus assidus, on ne peut pas jeter son temps au premier caprice qui vous tente. Une nuit! Savez-vous bien ce que c'est qu'une nuit, et ce qu'on en peut faire!

— On la peut passer à se promener sur le boulevart, dit l'autre en souriant.

— Mais avec un ami qui, n'ayant pas vos idées, les combat, vous force à les creuser; et la discussion tourne toujours au profit de l'intelligence.

— Cet ami n'offre-t-il pas de vous accompagner au bal, et une expérience ne vaut-elle pas qu'on l'achète au prix de quelques heures et d'un peu d'ennui? L'avoir là, sous la main, et s'y refuser, ne serait pas d'un bon esprit. Que de penseurs ont couru toute leur vie à la recherche de faits qui leur glissaient entre les doigts!... Venez donc.

— Entendons-nous bien. Que m'y voulez-vous montrer?

— L'influence des mœurs politiques sur les choses les plus frivoles.

— C'est vous écarter de votre idée première.

— C'est la formuler nettement. Si je vous dis: Voilà le bal tel que nos agitations de deux années nous l'ont fait, ne sera-ce pas vous dire: A l'effet vous auriez pu reconnaître la cause; au reflet, la lumière? —

A ce point de leur conversation ils étaient arrivés sous le pérystile du théâtre; et, moitié grondant, moitié souriant, l'incrédule se laissa conduire.

On se fait une fausse idée du bal de l'Opéra. Depuis tantôt cent cinquante années il a dû changer vingt fois d'aspect, et le mot a sans-cesse, dans toutes les têtes, réveillé les mêmes images, images de folle joie ou d'exacte étiquette, selon l'humeur des gens, parce que c'était une chose consacrée, admise, qu'on acceptait sans examen. Vu en masse, il semble avoir peu souffert des altérations que le temps a fait subir au reste; c'est toujours un orchestre qui laisse mourir l'archet sur le

violon, et devant qui ne s'anime et ne s'émeut aucune danse; c'est toujours une procession de fous qui se bariolent de costumes étranges, et vont, dans les jours même du plus franc parler, recourir gravement à l'humble liberté du masque, comme ces pauvres poètes qui en sont encore à l'apologue. Ils ignorent que si Venise avait eu la presse, Venise n'aurait pas recouru au carnaval; on les étonnerait fort avec cette idée. Aussi marquis de la cour de Louis XIV, à l'habit chamarré d'or, quaker au costume étriqué et sévère, Grec à la veste légère et aux larges braies, tout y est bien venu; les siècles passés y peuvent vider leur garderobe; c'est une friperie européenne. Arrêtez-vous à la surface, vous ne sauriez distinguer 1830 de l'an de grâce 1700; et, sauf l'élégance et la gravité des manières qui se sont perdues en chemin, un talon rouge ressuscité se croirait encore à Versailles; il s'y sentirait à l'aise, comme un vieux Romain, dans les rues retrouvées d'Herculanum.

— Çà, dit l'autre en bâillant, j'espère qu'en ceci vous me voudrez bien servir de cicérone, car voilà une heure que je tiens fermes et tendues toutes les puissances de mon esprit pour saisir votre idée au passage, et elle m'échappe. Ayez la bonté, s'il vous plaît, d'imiter ces honnêtes enfants de la Savoie, qui, se défiant des grossières peintures de leur lanterne, ont soin de dire au spectateur: Ceci vous représente ceci.

— Patience; vous y viendrez.

— J'y renonce, poursuivit-il en se jetant sur une banquette. A moins que vous n'alliez chercher dans les peintures tricolores de l'avant-scène les traces de la révolution de juillet, je n'en vois pas plus ici qu'ailleurs.

— Chut! ne parlons pas des morts.

— Sur ma parole, je regrette mes belles grappes de diamant que le givre avait jetées aux branches des ormeaux, et cette nuit si blanche et si pure!...

— Quand on a passé le temps d'aimer, on croise ses jambes, et l'on fait de ses idées autant de maîtresses que l'on poursuit, que l'on caresse, que l'on prend, que l'on quitte, que

l'on reprend pour les quitter encore. Croisez donc vos jambes, et pensez; tout viendra.

— Je n'ai jamais vu de bal plus sérieux, reprit-il après un moment de silence. Ces longs dominos noirs m'offusquent la vue; impossible, avec l'imagination la plus complaisante, de supposer là-dessous des humeurs et des visages divers; on dirait d'un seul personnage en mille individus. C'est une fatigue. Quoi! pas un pauvre costume de caractère!

— La société est nivelée, et vous ne voulez pas que le bal le soit aussi? Des caractères! vraiment! cherchez-en donc ailleurs!... Si, étant peintre, j'avais à faire de l'égalité une figure allégorique, je la revêtirais d'un domino noir.

— Comme aussi vous ôteriez à la justice le bandeau qui lui couvre les yeux.

— Oui, je la ferais louche.

— Voilà trois dames délaissées qui rient de votre propos sous le masque. Elles nous écoutaient; elles n'ont rien de mieux à faire.

— Quand, dans un cercle choisi, on laisse les dames bâiller entre elles, peut-on, au bal, s'occuper de la première venue, et courir après?

— Hum! dit-il en secouant la tête, vous n'arrivez au but que par des chemins détournés.

— Dans ce siècle si rapide qu'il semble traverser le temps comme un éclair, où la société en travail est jetée hors de ses voies, où nul ne peut faire halte dans une position, car le présent est gros d'une régénération complète pour un prochain avenir, il est bien des conditions que je plains; il n'en est aucune qui me semble plus triste que celle des femmes. Croyez-le bien, si elles n'en viennent pas bientôt à la vie retirée des Anglaises, si elles ne se peuvent pas résoudre à se suffire, si, buttées aux souvenirs de l'ancien régime et à tout ce qu'on raconte des salons de l'Empire et de la Restauration, elles recherchent encore l'entretien des hommes, vous serez témoin d'un effroyable débordement de mœurs. Les deux sexes ne parlent plus la même langue; préoccupée de graves intérêts, la

jeunesse n'a pas le loisir d'être frivole; ce qu'on appelait jadis *faire sa cour*, entraîne trop de soins minutieux, de fatigants détails. Pour nous avoir, il faudra que la femme s'offre et se livre; et, une fois sur cette pente, qui peut dire où elle s'arrêtera? Les mœurs sont comme les fruits qui obéissent, pour naître, à des lois voulues; l'époque leur est ce que le climat est aux fleurs. La guerre civile nourrit toujours les mœurs politiques au détriment des mœurs privées; c'est un soleil du tropique qui se plaît aux grandes et fortes végétations, leur verse tout ce que ses feux recèlent de puissance, et brûle l'humble fougère.

— Où en voulez-vous venir?

— Si, par exemple, ces dames, pour être venues de lieux que je ne veux pas dire, n'en conservaient pas moins un reste de cette pudeur qui semble être l'expression la plus pure de ces belles et délicates organisations, aujourd'hui je serais peu surpris si elles mettaient bas toute contrainte, comme dans ces heures d'entraînement et d'ivresse où l'on oublie le monde et soi-même.

— A leurs propos j'ai déjà cru m'en apercevoir, et j'estimais que, pour peupler le bal, on était descendu d'un étage. Il est vrai qu'elles ne les tiennent qu'à voix basse.

— C'est qu'il y a toujours une morale publique.

— Vous pourriez dire vrai, répondit l'autre devenu rêveur.

— Prenez-moi sous le bras, et entrons au cœur de cette foule... Sur les visages que ne nous cache pas le masque, dans les tournures qui ne se perdent pas dans l'ampleur du domino, ne trouvez-vous aucune matière à observation? Et tout ce monde, ceux du moins qu'on peut voir, ne portent-ils pas, sur la face, l'empreinte de la guerre civile?

— Vous allez un peu bien loin, dit son ami en souriant.

— C'est à tel point, la chose saute tant aux yeux, que je gagerais de deviner, à l'air, l'opinion politique de chacun. Voyez! c'est une société gênée, mal à l'aise, qui se contient, qui s'observe, à qui il manque un lien qui unisse. Ici, comme ailleurs, le public se peu diviser en trois catégories. Ces jeunes

hommes, en frac vert étroitement boutonné, à la démarche vive et hardie, qui portent la tête légèrement penchée, et qui ont, dans le regard, de l'exaltation et de l'audace, ce sont nos modernes *cavaliers*; ils en ont le courage et les élégantes manières, tout, presque jusqu'au costume; car, ces pantalons à demi-bouffants sur les hanches, cet habit collé à la poitrine, ont un faux air de ces riches vêtements immortalisés par le pinceau de Van-Dyck; on chercherait volontiers la dentelle à leur col, et la plume de feu à leur tapabor. Ils sont au bal comme dans le monde; ils semblent ne s'y pas reconnaître, et chercher leur société perdue. Ceux-ci, qui n'affectent aucune singularité, aucune recherche dans leur port, dont la tenue est sévère, mais exacte, qui marchent d'un pas assuré, et qui ont, dans les yeux, une fierté rêveuse, ne vous rappellent-ils pas les *têtes-rondes?* ils n'en ont pas la tournure d'esprit mystique et le fanatisme religieux, mais c'est le même courage, calme et dévoué. Ils s'avancent dans la vie, insoucieux du présent; car chaque jour qui s'écoule est un pas vers l'avenir qui leur appartient. Rien n'est capable d'ébranler leur foi; elle repose sur une grande idée. Un mal imprévu, une épidémie ne peuvent pas emporter leurs principes et la force de leur parti avec la vie d'un faible enfant. La marche du pouvoir les inquiète peu; ils regardent emprisonner leurs amis comme un soldat voit tomber un camarade sur le champ de bataille, sans désespérer de la victoire; c'est qu'on ne peut pas enfermer leurs principes sous les verroux du château de Blaye. Une commune haine est le point où ils se rencontrent avec les *cavaliers;* là est tout le secret de cette tolérance mutuelle. Ils se voient, se supportent et s'estiment en hommes de cœur qui se sont rencontrés sur le champ de bataille, et qui profitent de la trêve pour se serrer la main. L'autre monde est inquiet, indécis; il ne sait pas bien s'il est peuple ou noblesse; il y a, chez lui, de l'officier de fortune et du Turcaret; tout son luxe qu'il étale sent le mauvais goût du parvenu. En l'étudiant un peu, vous le verrez étonné lui-même de son bonheur, de cette existence large et aisée à quoi il n'était pas destiné; il

écrirait volontiers sur son chapeau : Je suis un tel, telle chose. Pauvres jeunes hommes, qui ont eu si tôt les vices de l'âge mûr, et se sont rués sur la fortune dès que l'apparence en a lui à leurs yeux!... Je parle ici de ceux que vous pourriez nommer. Les autres ont la tête lourde, le regard hébêté, les mains dans les poches ; on dirait d'une liquidation ambulante. Ces trois mondes vont, viennent, sans jamais se mêler, en se mesurant des yeux, quelquefois en se heurtant du coude ; et n'était que le siècle n'est pas au duel, parce qu'il y a déjà assez des périls de la vie et des querelles de parti à parti, vous pourriez bien avoir une scène sanglante. Encore un coup, tout ceci sent la guerre civile.

— Pas plus qu'autre chose.

— Mais pas moins. Je n'ai pas prétendu que le bal fût un lieu privilégié.

— Il y a peut-être à réfléchir là-dessus.

— Libre à vous. —

Il se fit alors un vaste mouvement dans la salle. On se rangeait en cercle; les loges se remplissaient de spectateurs attentifs; et divers groupes se formaient vers le milieu du bal. Enfin, voilà que le signal part de l'orchestre. Ce n'est plus la valse avec ses gracieux contours, ce n'est plus le léger et rapide quadrille qu'il provoque ; c'est une danse aux attitudes lascives, et qui jusqu'ici n'avait pas osé franchir les portes des salons; danse vive et joyeuse en ses mouvements, qui sent l'ivresse, la bonne ivresse, celle du peuple, celle du plaisir. Elle est entrée, hardie et fière, à l'Opéra, sans fraude, sans surprise, son nom sur sa cornette, et disant: Me voilà!... Oh ! donnez-lui des prés, des fleurs, entourez-la d'un rideau de ces larges peupliers au feuillage noir et argenté, qui frémissent au plus léger murmure du vent, et s'agitent comme la surface d'un lac; jetez sur elle, pour réseau, un ciel pur d'Espagne ou de Provence, cet air suave et transparent qui poétise tout, cet air qui tourbillonne comme une fumée d'azur, et tout deviendra charme, abandon, mollesse; ces gestes brusques et saccadés s'assoupliront, et vous aurez vaincu *le Fandango* en

grâce et en volupté. Mais ici elle vous effarouche, comme un homme aux manières simples et sans apprêt, dont vous recherchez l'entretien à la campagne, et qui ferait presque contre-sens dans une salle tendue de soie.

L'un des deux amis allait faire un geste de surprise, l'autre le retint.

— Dieu me pardonne, dit-il, je crois que vous allez trancher de l'homme moral. A cette heure! ici!... Pourquoi y venir?

— Mais je n'aurais pas cru... Je n'avais jamais vu...

— Il se passe à la journée mille choses que vous n'aviez jamais vues. Vos pudiques yeux n'ont-ils pas été contraints de se baisser vingt fois devant les saletés qu'étalent les marchands d'estampes? Mon cher, dans les moments de transition, la société jette son écume, mais là-dessous se perpétue l'action lente et sage du foyer. Cette jeunesse si ardente ne se peut pas reposer de ses agitations dans des plaisirs tranquilles; il lui faut des émotions aussi vives que ses passions. L'aimeriez-vous pommadée, musquée, un bouquet à la main, allant de ruelle en ruelle débiter des fadeurs à Chloris? Prenez-la telle quelle, et trempée dans deux années de luttes courageuses d'une part, de mensonges et de déceptions de l'autre. Les bals que donnait Catherine de Médicis ne devaient guère être plus chastes.

— Mais....

— Eh morbleu! quand, déçu de toutes les espérances, on n'a plus foi à rien, quand on sent la terre manquer sous les pieds, quand nul homme d'action ou d'intelligence ne se peut promettre que demain viendra après aujourd'hui, vous prétendez soumettre à l'exactitude de votre compas moral les actions humaines!... La société semble avoir été traînée dans un lieu de débauche. C'est aux penseurs de cuver promptement l'orgie, et de jeter un voile pieux sur les nudités et les misères étalées.

— Quel bruit! quel désordre!... Les danseurs s'enfuient éperdus.... Pourquoi cette légion d'hommes à mine suspecte et bardés de rubans rouges?

— Je les attendais, dit l'autre en souriant. Pauvres fous! ils s'en prennent à l'émeute et à la danse, comme l'enfant maladroit s'en prend, dans son ignorante rage, à l'instrument avec quoi il se blesse. Il serait beau et moral en effet qu'on exploitât largement une revolution, qu'on s'embarquât sur elle, en lui disant: Rentre dans ton lit; mon affaire est faite!... Pauvres, pauvres fous! Le fleuve est débordé; il faut qu'il bouillonne, jusqu'à ce qu'ayant trouvé sa voie d'écoulement, il nous emporte tous dans son vaste flot, au nouveau lit qu'il cherche et se creuse!...

— La police faisant de la morale!...

— C'est son déguisement, son masque.

— Elle est vaincue; elle fuit.

— Oui, mais en entraînant les prisonniers qu'elle a faits. Eh! messieurs, de grâce, si vous nous voulez gratifier d'un ordre de choses un peu moins tolérable que l'ancien régime, laissez au moins à la jeunesse son ancien privilège de battre le guet.

— Décidément, mon ami, reprit l'autre après un moment de silence, je crois qu'il y a du vrai dans votre idée.

— Si nous la voulions suivre dans ses moindres détails, elle nous apparaîtrait dans toute son évidence. Voyez ce groupe d'hommes que l'on heurte sans daigner même les honorer d'un regard? ce sont sept ou huit notabilités parlementaires dont la seule présence aurait, il y a trois ans, mis le bal en émoi; honorables de tout point, et qui n'ont eu que le malheur, manquant d'haleine, de s'asseoir sur la première borne trouvée sur la route et de croire que la société serait aussitôt lasse et essoufflée. On ne prend pas plus garde à eux que s'ils faisaient des lois. Ici, c'est un savant qui a traduit un livre qu'il ne comprenait point, et l'a enrichi de notes explicatives; on l'a fait pair. Il vit de sa science, et d'une pension de la liste civile; à ce régime on ne devient pas grand seigneur, et ce monsieur est censé représenter l'aristocratie. Où est le mal, vous dis-je? la patente a succédé aux parchemins, et je suis chaussé, désaltéré, vêtu, rasé peut-être par des aristocrates qui sont obligés de me respecter beaucoup, moi, humble pro-

létaire. Tout ce beau système est écrit dans la boue qui souille la cire des souliers de monsieur le pair. Ah! qu'il fait beau vous voir, messieurs les aristocrates besoigneux!... Mais voici donc mon idée. La nature est bornée comme nous; notre étroit cerveau ne pouvant contenir tout ce qui le frappe, se fait des généralités; la nature s'en fait aussi. C'est pourquoi dans chaque partie se réfléchit l'image du grand tout. Là-dessus, regagnons notre gîte; laissons le siècle lutter, au bal, avec la police; nous pourrons, chemin faisant, nous émerveiller à ce givre qui tant vous plaît.

REY DUSSUEIL.

L'ANCIEN COUVENT DES CAPUCINES, A PARIS.

SOUVENIRS DE L'ATELIER D'UN PEINTRE.

Il prit ses gants et son chapeau avec tant de hâte, qu'il était déjà loin, quand une dame élégante et parfumée entra, riant comme une folle, secouant la poussière et la chaux dont ses jolis souliers lilas étaient couverts, et s'appuyant à cet effet sur l'épaule de M. Barbier, qui, en sa qualité de bossu, portait cette épaule juste à la hauteur du coude blanc et rond que laissait à découvert un gant long, lisse et glissé jusqu'au milieu du bras de cette petite déesse de la mode. — „Ce bon M. „Barbier est-il aimable! dit-elle en pesant de tout son corps sur le petit homme chancelant qui souriait sous la joyeuse égoïste. J'adore les hommes de sa taille; c'est d'un commode! Merci, bon M. Barbier, poursuivit-elle, en faisant voler jusque sur sa figure le léger mouchoir brodé qui enlevait la poussière de ses pieds.

— C'est un papillon! dit M. Barbier, mentant à sa douleur d'épaule.“

Le peintre les regardait faire: sa nièce, un pinceau à la main, pensait tout bas au brusque départ du jeune homme.

— „Ah! M. Léonard! qu'il faut vous aimer, s'écria la jeune „dame, pour traverser ce déluge de briques rompues! j'ai cru

que je mourrais de rire au milieu de ces ruines menaçantes, où M. Barbier a failli s'engloutir et disparaître pour me faire un chemin. Je ne le reconnaissais plus; tantôt je le prenais pour un tas de poussière, et tantôt je prenais un mur tombé pour lui. Dieu! quelle aventure périlleuse, c'est comme au mélodrame.“ Et quand elle eut ri aux éclats de ce danger, elle ajouta: — „Monsieur Léonard, quand quittez-vous cette horreur?

— Aussitôt qu'on en aura fait la plus belle rue de Paris, madame. Jusque-là j'y garderai ma cellule, comme Girodet, appuya-t-il avec un peu d'orgueil.

— Cellule! c'est vrai au moins, reprit madame Germeau; c'est une Thébaïde que cela! et ce petit ange tout sérieux doit y faire de profondes réflexions! — Les jolies fleurs!“ dit la jeune fille, honteuse de sa distraction, en recevant des mains de madame Germeau le délicieux chapeau garni de blonde, qu'elle venait de dénouer.

— „Vous voyez, madame, qu'elle y fait toutes les réflexions de son âge et de son sexe, répondit le peintre.

— Oui! oui! appuya finement M. Barbier, de son sexe! il faut toujours en revenir à sa chanson: Sans chien... — et sans houlette, n'est-ce pas, bon M. Barbier? s'écria vivement madame Germeau, qui tremblait qu'il ne chantât. De grâce, respirez, pauvre ami; vous n'êtes pas en voix, et vous nous garderez cela pour égayer nos séances: car je viens me faire peindre, M. Léonard, poursuivit-elle en se retournant vers lui; voyez! et elle posa avec la gracieuse conscience du vêtement le plus remarquable, et de la création la plus récente. Cette pose vous plaît-elle, M. Léonard?

— Elle est peut-être trop bien, répondit le peintre; car elle est un peu mieux que nature: et sans vous déranger d'avance, nous trouverons quelque chose qui vous fatiguera moins. — C'est que c'est mon attitude favorite, M. Léonard; et une habitude du maintien est un trait de ressemblance et de physionomie, vous savez? Il faut que l'on dise, même avant de regarder la figure: Ah! comme c'est elle! comme j'ai dit en

voyant ma cousine Irma vêtue de rose; toujours en rose, ma cousine Irma!

— Nous tâcherons, répondit gaîment M. Léonard; car ce serait bien dommage qu'on ne vous reconnût pas. Qu'en dites-vous, petite? — Tout-à-fait, mon oncle!" répondit au hasard sa nièce, qui comptait avec saisissement, dans l'écho du long corridor, des pas qu'elle croyait reconnaître. En effet, on frappa presque aussitôt, et c'était lui, qui, lorsqu'elle ouvrit la porte, s'arrêta respectueusement devant elle, sans entrer d'abord.

— „Un mot à M. Léonard, s'il peut l'entendre, mademoiselle? — Vous n'entrez pas? dit-elle timidement." Il s'inclina, et attendit. — „C'est vous-même que l'on souhaite, mon oncle," dit-elle en rentrant avec distraction pour ne rien entendre. Mais elle ne savait que penser d'un commissionnaire, courbé sous le poids d'une statue, qui paraissait suivre et attendre les ordres d'Iorick.

— „Je vous demande asile pour cette petite Diane, M. Léonard, dit-il au peintre qui restait étonné devant lui.

— Asile pour vous et vos amis, monsieur, repartit-il enfin. Vous savez comme nous faisons place ici quand nous sommes trop à l'étroit — Il faut lui en donner une inamovible, repartit le jeune homme. Car, elle sera trop bien ici pour vous quitter jamais; et vous me permettrez de lui rendre son piédestal, un bout de colonne, pour l'élever et la soutenir; il a fait avec elle le voyage de Rome. — Expliquez-moi?... — C'est pour l'étudier avec vos conseils, M. Léonard; et mademoiselle verra que ces mains sans bagues sont belles comme les siennes."

Madame Germeau cherchait avec anxiété où se cachaient les miroirs, dont l'absence commençait à l'inquiéter.

— „Madame, vous cherchez quelque chose, dit la jeune artiste.

— Un ami! cher enfant, qui me regarde et me réponde; un miroir, s'il vous plaît! est-ce que vous vivez sans miroir, pauvre mignonne? Pour moi, je ne peux m'en passer, même pour me regarder dormir: jugez quand j'ai une robe nouvelle et du goût de celle-ci. C'est ma cousine Irma qui me l'a

choisie, elle choisit mieux pour les autres, cette aimable cousine; aussi je l'aime, elle lit si bien dans mon cœur! — Oui! elle est bien belle, dit sérieusement la petite Flamande. — Bien nouvelle et bien originale, n'est-ce pas! Mais on a beau me le dire; personne ne m'en fait compliment comme un miroir. M. Léonard, vous allez me gronder: vous me trouvez pâle! n'est-ce pas? — Non, certes, madame.

— Si! je dois l'être; mais c'est ma faute, je me suis réveillée à deux heures du matin, tout habillée devant ma glace. Je n'avais pu me quitter moi-même; et je veux mon portrait dans ce vêtement, M. Léonard! celui de l'an passé ne me ressemble plus. La taille est horriblement courte, et le ponceau est en horreur ce printemps. Je veux que mon mari me voie comme je suis là toute sa vie; il me semble qu'il m'aimera mieux. Un miroir! petite amie! un miroir!" cria-t-elle avec un trépignement d'enfant volontaire.

La nièce de M. Léonard apporta courageusement dans ses bras la glace à bordure gothique, qui lui servait chaque soir pour tresser ses longs cheveux, sa seule parure de tous les jours. — „Est-ce là votre ami, à vous, ma belle! dit madame Germeau avec une tristesse comique. Ah! mon Dieu! c'est encore un avare, ou bien, comme ceux qui vous regardent sans vous voir, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil vif et prompt sur Iorick, dont le regard préoccupé n'était pas en effet admirateur pour elle.

— Bon M. Léonard, ne faites aujourd'hui que la robe, je vous prie, car je suis horrible, autant que j'en peux juger là dedans, où je me vois comme dans un seau d'eau trouble!"

Ondine n'écoutait pas médire de son miroir. Retirée contre son chevalet, elle subissait, avec une résignation tremblante, la comparaison sérieuse qu'Iorick semblait faire de ces deux jeunes femmes, en les regardant tour-à-tour sans parler, et sans affectation pourtant. Ce fut la première fois de sa vie qu'Ondine se demanda avec une frayeur de femme: „Suis-je laide?" et ses yeux baissés vers la terre protestaient qu'elle ne s'était répondu rien d'encourageant. Elle ne savait pas qu'une taille

souple et naturelle, une tête ovale et pure, des cheveux qui pouvaient voiler toute sa timide personne, ne constituaient pas une grande laideur. Mais cette robe divine! ces tissus, cette écharpe fluide, ces rubans! ces parfums! ces fleurs! cet air tour-à-tour languissant ou hautain, ces yeux inquisiteurs ou distraits, tout cela formait un prestige, un spectacle, un rêve à facettes éblouissant. La pauvre petite Flamande jusqu'alors n'avait jamais pensé à la forme plus ou moins récente de sa robe de mousseline bleue, dont la propreté lisse faisait toute l'élégance.

Madame Germeau n'était pas dans le secret de l'agitation qu'elle faisait naître. Une jeune fille retirée dans un vieux cloître démoli, occupée tout le jour à tailler ses crayons, vêtue en petite pensionnaire, et d'un maintien presque grave, n'était pas, dans sa pensée, au rang des femmes qui vivent et que l'on regarde. C'était un simple meuble d'atelier en harmonie avec ce miroir couvert d'un nuage humide, où elle se regardait de temps en temps parce qu'elle était indulgente, point moqueuse, et qu'il n'y en avait point là d'autres; comme elle se servait de M. Barbier quand elle le trouvait à la hauteur de son coude pour l'appuyer sur lui.

— „Et madame votre mère? votre mère, madame, si bonne! si simple!“ dit M. Léonard avec intérêt, en traçant une esquisse de tout ces jolis riens si chers, si essentiels pour madame Germeau. — „Toujours mourante, M. Léonard, répondit-elle. Ah! Dieu! ne m'en parlez pas tandis que vous me peindrez, bon M. Léonard, car ma figure serait toute bouleversée.“ Et elle effaça avec promptitude un pli qui s'était formé sur son front, et qu'elle aperçut dans le miroir peu flatteur du bon peintre.

— „Je n'en suis pas à la tête, madame, reprit avec douceur M. Léonard. Je peux donc vous exprimer mon chagrin de celui que vous prenez tant de peine à cacher: mais sachant par M. Barbier que vous étiez partie pour la campagne, j'avais espéré que madame votre mère était mieux. — Oh! le médecin m'en avait répondu jusqu'à mon retour, répondit-elle vivement, sinon j'aurais perdu ce beau mois des roses pour ma mère. J'aime

tant ma mère! Je n'aime que ma mère!... N'est-ce pas, M. Barbier? — Sans-doute, repartit M. Barbier, soupirant à la place de madame Germeau qui posait. Mais il faut être raisonnable, ajouta-t-il lentement; car il respirait avec difficulté, et s'arrêtait souvent au milieu des phrases. On sait l'ordre de la nature: Dieu lui-même a dit: „Tu quitteras ton père et ta mère..,“ — C'est bon! interrompit-elle, avec une autorité charmante, en voilà assez. On ne dit pas ces choses-là au moment d'une grande affliction, et quand on se fait peindre; on prend son temps, M. Barbier. Mais il adore les citations, et c'est perfide. C'est une de ses passions malheureuses comme le chant. Vite, monsieur, parlez d'autre chose, où je vous boude, et je m'en vais sans vous. — „Elle est enjouée jusque dans la douleur, dit M. Barbier à demi voix; c'est une grâce de son caractère, et un bienfait du ciel, qui fait toute notre espérance dans le coup qui va la frapper!“

Il se tut; et, après un temps décent, il se remit à fredonner timidement pour ramener un peu de gaîté et de sourire dans la physionomie du modèle. Iorick salua profondément, et disparut.

— „Quel est ce loup? demanda madame Germeau, après l'avoir suivi curieusement des yeux. — Un Allemand, madame, qui revient de Rome, où son goût pour les arts... — Assez, M. Léonard; je le sais par cœur. Un Allemand! c'est tout dire; ce nom est un portrait, ajouta-t-elle, en dévorant un petit bâillement expressif, qui ne fut point du goût de la jeune artiste. Il a l'air en effet d'aimer les statues! Celle-là est froide comme la neige, trouvez-vous pas? Il me semble qu'elle n'aurait pas la moindre tournure habillée comme nous. — Ce n'est pas le même genre de beauté, répondit M. Léonard; mais les Grecs étaient fort amoureux de celle-ci. — Parce qu'ils ne connaissaient pas nos modes, ces bons Grecs.“ Elle se leva, fatiguée de s'entrevoir toujours terne dans la glace, et lui tourna le dos; mais elle poussa un cri de joie en regardant l'esquisse de sa robe, amour de son cœur, rêve de sa nuit; et dit enfin solennellement: — „M. Léonard, vous n'avez rien fait comme cela, vrai! c'est

aérien; fantastique! Le portrait de ma cousine Irma, avec sa harpe et son cachemire, pèsera deux mille auprès du mien. Si mon mari me refuse quelque chose après un tel présent, c'est qu'il lui manque une ame... de mari, du moins, car une ame comme tout le monde, il l'a, j'en conviens.

— J'aurais pensé, madame, qu'il a l'autre aussi, répliqua M. Léonard, en la faisant parler par étonnement, et qu'il ne vous refuse jamais rien. — Si, M. Léonard! reprit sérieusement madame Germeau, et comme avouant à regret ce tort, le seul réel dont elle pouvait accuser son mari. Il m'a refusé hier un chapeau, pas cher, cent francs, et qui eût été bien mieux en harmonie avec cette robe. — Ah! diable! dit M. Léonard, en regardant l'autre joli chapeau qu'il croyait du jour même. — Mais je dois avouer, ajouta-t-elle, avec l'empressement d'un enfant rapporteur, qui a quelque scrupule d'une révélation grave, je dois dire que j'ai cédé sans révolte à sa prévoyance. Je dois prendre le deuil dans si peu de jours, pauvre mère!... que j'aurais mis à-peine deux fois le joli chapeau qu'il me refuse; et la raison, M. Léonard, est une chose ennuyeuse, mais bonne à consulter quelquefois; moi, je m'y rends toujours après mes premières larmes...

— Comment voulez-vous que son mari ne l'idolâtre pas? dit le bon M. Barbier, tout attendri. C'est une petite magicienne, monsieur! elle a plus de raison que nous, les vieux!

— Venez, mon page! s'écria-t-elle étourdiment. Vous savez, M. Léonard! au temps du moyen âge, une dame châtelaine avait un page, tout petit, tout petit, et tout... elle s'arrêta pourtant, en parcourant des yeux M. Barbier, de la tête aux pieds, et laissant écrit sur ses lèvres rieuses le mot *nain*, qui se peignait au vif.

Après avoir pris l'heure d'une nouvelle séance pour le lendemain, cette apparition bigarrée disparut de l'atelier monotone; et tout rentra dans l'ordre à ce coin paisible de l'ancien couvent des Capucines.

LE NID D'HIRONDELLES.

. . . .

. . . .

Elle demeura seule et rêveuse après que son oncle fut sorti, pour tenter la vente de son paysage. Long-temps fixée à la même place, et debout, ses yeux se tournèrent plusieurs fois vers cette toile protégée de mystère: et puis elle s'en éloigna lentement; et puis elle nettoya son esquisse de la veille, afin d'étonner son oncle et de le voir content.

Ce qu'elle caressa le plus et réussit le mieux dans la parure de cette tête de mort, rendue avec une grande intégrité, ce fut une touffe de lilas qui se balançait en couronne sur l'ivoire morne et saillant du front. Ce débris sans ame, au milieu de fleurs épanouies, semblait nager dans les parfums et la vie.

C'était un jour de grande fête, car elle travaillait au tintement monotone de toutes les cloches de Paris. Elle travaillait les jours de fête, à l'exemple du maître, parce qu'elle savait et respectait la cause de cette apparente irréligion: c'était le culte et l'adoration de son oncle pour Raphaël.

Il se le représentait alors au Vatican de la pieuse Rome; les cloches tiennent une si grande place dans le luxe religieux de Rome! Raphaël avait donc souvent peint au bruit pompeux des cloches: leurs sons inspirateurs l'avaient détaché des bruits vulgaires du monde, comme une grande voix qui prie entre la terre et le ciel. Dans ces moments sans-doute Raphaël créait ses anges, et leur donnait les formes suaves, entrevues dans les rêves divins d'une ame profondément éclairée de la prescience d'une autre vie!

Quand les cloches manquaient à M. Léonard, il chantait, car il avait la voix belle et vibrante; son écolière l'écoutait, attentive, jusqu'à ce que la nuit tombât sur leurs tableaux, et finît l'enchantement de la peinture. Souvent en broyant ses couleurs, en les distribuant sur la toile, la jeune fille se détournait pour essuyer ses yeux, car M. Léonard avait la voix de son père. Il ne savait pas quel triste et pieux souvenir il éveillait en elle. Il ne savait pas qu'autrefois, quand elle était sur les genoux

de son père, où on la croyait endormie, elle sentait son petit cœur se fondre et ses joues se couvrir de larmes à cette voix sensible et sonore qui tremblait dans son oreille. „La voix de Dieu sera comme cela," pensait la petite fille qui savait ses prières; et elle se pressait sur la poitrine puissante de son père, comme si elle eût dit: Mon père, priez pour moi!

Ainsi la voix de son oncle la faisait passer sous toutes les fraîches impressions du premier âge. Elle revoyait une rue flamande, calme, silencieuse, animée seulement en été par leurs concerts de famille, où, le soir, autour de l'humble porte verte, on était assis sur la fraîcheur du seuil. Puis, revenait l'aspect mélancolique d'un cimetière qui s'ouvrait à la droite de l'agreste maison. Souvenirs de paix! de l'innocente union d'une famille alors entière! maintenant défaite, errante! Vous, qui rappeliez toujours qu'elle était orpheline; que la vie, pour elle, ce serait l'isolement; l'étude, le goût solitaire des arts; et cette vie commençait à quatorze ans: devait-elle toujours lui suffire? „Oui! oui, répondit-elle ce jour-là plus distinctement à elle-même: j'avancerai ainsi sans lever les yeux; j'apprendrai la perspective pour mes tableaux seulement; je passerai en m'oubliant dans ce monde dont je peindrai de loin quelques scènes candides; elles seront pour ma sœur! pour mon oncle; et... pour mon oncle et pour ma sœur; je ne connais qu'eux; plus rien qu'eux! Je peindrai les enfants. C'est beau, les enfants! Je peindrai ceux de ma sœur, endormis sur ses genoux. Oh! j'ai bien du bonheur devant les yeux! pensait-elle en les détournant de la tête de mort, et les y reportant sans-cesse. Oh! oui! ma vie coulera comme de l'eau sous les arbres. J'aime l'eau; je peindrai le paysage. On dit que rien ne calme mieux l'insomnie que de se figurer seul au milieu d'une campagne verte, arrosée par des courants d'eau pure. On les regarde, on les entend frémir dans les grandes herbes; une fraîcheur idéale d'abord, puis réelle, passe sur le front, et coule dans le cœur. Je l'ai senti: j'ai bu cet innocent opium quand j'avais du chagrin... Oh! que j'ai eu de chagrin! Mais je n'en aurai plus... je serai heureuse de peindre, et je peindrai pour être

heureuse!“ Un soupir profond l'arrêta: elle releva ses yeux sur le triste modèle qui semblait la regarder aussi: par degrés son pinceau refusa d'obéir; elle cacha son front dans ses mains, et fondit en larmes.

„Il faut que j'écrive à ma sœur!“ dit-elle en s'élançant comme pour fuir son fantôme. Elle revint pourtant se placer devant lui, mais ne le regarda plus en écrivant:

„Vous souvenez-vous, ma sœur, sous le grand toit de notre cour, vous souvenez-vous d'un nid d'hirondelles? Selon l'opinion de mon père, il portait encore bonheur à notre maison dont la paix commençait à chanceler sous des orages dont je n'ai jamais osé chercher à approfondir les causes. Ici même, c'est comme si je vous en parlais à l'oreille, tant j'ai peur d'éveiller rien de ce qui pourrait trop me l'apprendre. Mais ce nid d'hirondelles, ce pauvre nid, je peux vous le rappeler, comme une des images restées le plus au fond de mon souvenir de ce temps-là; de ce temps vague et triste qui me retrace toutes vos figures aimées comme des portraits que je retrouverais au fond d'un tiroir.

„Je rentrais une fois de l'école, ivre de cette joie bondissante qui semblait toujours mettre des ailes à mes pieds; ma sœur, vous souvenez-vous! il ne faisait pas nuit; mais le jour n'avait plus d'éclat dans notre grande cour si propre, où il y avait de l'herbe. Je crois me rappeler qu'un air et un goût d'orage succédaient à une journée chaude et pleine de soleil: car c'est à travers cette teinte que j'ai vu et que je vois encore ce qui nous jeta tous dans un étonnement consterné.

„Vous étiez assise sur l'escalier de pierres grises qui descendait dans la cour; vous faisiez les ourlets d'un bonnet de gaze pour le lendemain, une fête. Sans être encore arrivée jusqu'à vous, je vous criai, haletante: „Ah! bonjour! c'est toi?“ Vous me répondîtes affairée et contente: „Ah! bonjour! voilà mon beau bonnet! Tu reviens? — Oui. Où est maman? où est mon frère, et mon père, et tout le monde?

—„Là, là, et là?“ me dites-vous en montrant la salle à manger, le pavillon plein de fleurs au-dessus du large escalier,

et la grande porte ouverte sur la rue. Je levai la tête vers la petite terrasse, et je vis maman penchée pour nous regarder. Je tendis les bras avec amour: „O maman! bonsoir! me voilà.“ Elle sourit avec ses yeux si attirants! si chers, si bleus! et le ciel allait toujours se couvrant.

„Mais nous étions bien; tous ensemble! sous le même toit! Là, mon père sur le seuil. Là haut, maman, que je voyais aller et venir à travers des flots de linge blanc comme la fleur des prés, disait-elle avec son orgueil de bonne ménagère, et le serrant dans des corbeilles pour le rentrer dans ses armoires luisantes. Vous, ma sœur, douce et heureuse, vous faisiez votre ouvrage de jeune fille; moi, enfant, je rentrais de l'école dans la maison bien aimée. Nous étions bien! malgré le nuage qui pendait sur la rue et rendait les murs blafards, malgré les cris qui sortaient d'abord rares et plaintifs, et puis après plus aigus, plus pressants du nid d'hirondelles, palladium tremblant, comme j'entendais dire souvent à mon père, mais où s'appuyaient toutes nos superstitions de bonheur. Vous souvenez-vous que ces cris devinrent bientôt si âpres, si perçants, qu'ils attirèrent un par un tout ce qu'il y avait d'êtres vivants dans notre maison, et que chacun devint curieusement spectateur d'une lutte étrange qui s'établit entre les habitants du nid, ménage depuis quelques jours moins harmonieux et souvent querelleur?

„La femelle avait fui sur un toit voisin du nôtre, et qui s'élevait, je le vois encore, à une hauteur prodigieuse pour mes yeux de sept ans. Le mâle tenait sa place au nid, et couvrait tristement ses petits de ses ailes étendues, jetant des regards fréquents et pleins de ressentiment vers le toit d'où la fugitive le regardait aussi sans bouger. Il s'élançait quelquefois jusqu'à elle, tournait comme pour l'envelopper, se posait un moment pour discourir, on l'eût dit, au battement de ses ailes, au mouvement agité de sa tête; puis il se renvolait à grand essor comme pour ramener sa compagne au nid, où il rentrait le cœur palpitant, les yeux ardents de colère et d'anxiétude, mais seul! toujours seul!

„Cinq à six voyages se renouvelèrent inutiles; pleins de

sollicitudes, de prières, de menaces inutiles, toujours inutiles! Et la fixant enfin d'un œil désespéré, la fureur parut s'emparer de lui, et faire trembler ses ailes avec tout son corps, qu'il appuyait à-peine sur le bord du nid déserté: il s'arracha lui-même des plumes de sa poitrine, qui tourbillonnèrent long-temps dans la cour; puis il poussa des clameurs d'une inconcevable détresse, qui parurent répandre une telle alarme au milieu de ses enfants, qu'ils se prirent à crier eux-mêmes en aveugles qu'ils étaient encore, et à s'agiter comme pour se sauver de quelque grand danger qu'ils ne comprenaient pas. Leur mère, impassible, sans mouvement, mon Dieu! souvenez-vous-en donc, ma sœur! regardait avec froideur cette perturbation saisissante, et demeurait loin, enveloppée avec ses ailes fortement ployées sur son corps, qu'elle amoncelait sous elle comme pour prendre un pied immobile sur les ardoises, que de larges gouttes de pluie rendaient dejà glissantes. Toutes nos têtes étaient en l'air; tous nos visages restaient avidement attachés sur cette scène inattendue, et mon père, attentif, plus sérieux qu'il n'était d'ordinaire, disait de temps en temps: „C'est étrange! c'est triste! quelle chose singulière! Voyez-vous, ma femme!“ poursuivait-il en regardant d'en bas ma mère, qui croisait ses mains avec une admiration désolée. Était-ce l'orage qui la faisait paraître pâle et terne, elle si belle! si brillante toujours, si rose, ma sœur, sous la forêt de cheveux blonds dont le poids adorable s'échappait souvent des fines dentelles qui la paraient! Que j'aimais ma mère! Je me sens à genoux devant son souvenir... Quelle suite et quelle liaison d'idées fondues ensemble ont depuis fortement incrusté son image dans cette scène d'hirondelles et d'orage... J'en ai froid; et vous, ma sœur? surtout en me rappelant mon père qui l'aimait avec une passion si grave et si profonde! surtout en me rappelant ce nid où le mâle abandonné, se livrant tout-à-coup à une douleur si frénétique et si puissante, qu'après avoir décrit quelques cercles de son vol irrégulier et nerveux, dans un silence imposant et lugubre, il se plongea entier dans le nid de ses pauvres jeunes, qu'il saisit d'un bec inflexible et déchirant. Remon-

tant alors quatre fois vers le ciel, comme pour rendre leur chute plus sûre et plus mortelle, il précipita les nouveau-nés de toute la hauteur de son essor sur le pavé de notre cour, où ils s'écrasèrent tous à mon désespoir. Et vous tous aussi, vous vous mîtes à crier, et à courir comme si vous y pouviez quelque chose! La tendre nichée ne bougea plus, et le mâle triomphant, lui, remonta hérissé, frissonnant de toutes ses plumes, se poser devant sa femelle pétrifiée d'horreur, mais qui, furieuse à son tour, se jeta dans l'air sombre sillonné d'éclairs, et se mit à le poursuivre avec une vélocité prodigieuse, confondant avec les cris d'une horrible victoire ses cris de mère, et des imprécations à déchirer son gosier; je vois, j'entends, j'éprouve encore qu'après avoir sifflé et tournoyé l'un sur l'autre, jusqu'à nous éblouir, ils disparurent; et qu'il tonna!

„Le lendemain, il y avait du sang et des plumes, et un nid détaché était sur les pierres.

„Peu de temps après, je naviguais avec ma mère, seulement ma mère! vers l'Amérique, où personne ne nous attendait. Elle était muette, cette mère si charmante, elle était loin de vous tous. Nous nous regardions avec épouvante, comme si nous ne nous reconnaissions plus. Elle me serrait le bras, et me collait contre elle, à chaque roulis de cette maison mouvante et inconnue dont les mouvements la faisaient malade à la mort. Et puis enfin, ma sœur, après trois mois encore, je revins seule, vêtue de noir, n'osant plus me bouger dans le monde, où la mort tourne toujours comme l'hirondelle furieuse... Et à-présent, tout-à-fait orpheline, me voici chez mon oncle, qui croit que je serai peintre, et que je serai heureuse!"

Elle cessa d'écrire. Son oncle, en rentrant au bout de quelques heures, la retrouva à la même place, la tête penchée devant son travail, doucement et profondément endormie. Il lut le papier ouvert encore sur ses genoux; la regarda triste; leva la main sur sa tête peut-être pour la bénir, et jeta une pièce d'or dans son tablier. Elle ouvrit les yeux, prit la pièce brillante, regarda son oncle à demi éveillée; — „Les autres! dit-elle en tendant ses petites mains ouvertes. — Les autres!

comme vous y allez, mademoiselle; vous croyez donc que le bien vient ainsi en dormant? Hélas! ma pauvre enfant, c'est tout ce que le sort peut faire pour notre service: vingt francs d'à-compte sur l'avenir et le talent de votre oncle, et le reste... dans l'incertitude! — Que cela d'à-compte, mon oncle! Quoi! sur un tableau si beau, si frais, si pur, où les arbres bougent dans un fond plein d'air! que cela d'à-compte! quel dommage! dit-elle tout-à-fait éveillée; les choses n'arrivent jamais comme on les arrange!"

Et je le dis encore, présentement que je ne suis plus cette jeune fille à qui son bon oncle prophétisait: „qu'elle ferait de la peinture, et qu'elle serait heureuse!"

Marceline VALMORE.

CHEVALIERS D'INDUSTRIE.

C'est un état, comme ferblantier, tailleur, marchand d'estampes, maquignon, ou homme de lettres.

Vivre au jour le jour, n'importe comment, est une maxime si répandue parmi nous, que, lorsque, de ma large croisée, je jette un regard dans la rue, je hausse les épaules, et souris de pitié à la vue de ces coups de chapeau affectueux, de ces serrements de main empressés, de ces révérences profondes, avec lesquels s'accostent et se quittent ceux qui viennent et ceux qui s'en vont.

J'ai parlé de *révérences*, n'est-ce pas? c'est qu'il y a aussi, dit-on, de par le monde, des *chevaliers d'industrie* femelles, pour lesquels on n'a pas encore créé de mot technique, tant les femmes sont privilégiées en tout, ou plutôt parce que le dictionnaire de notre langue étant une propriété et une création des hommes, il a paru galant à ceux-ci de ne pas enlaidir d'un vice aussi odieux l'être faible à qui nous devons, selon la religion et la morale, d'accord cette fois, *aide et protection.*

Ainsi, soit égoïsme, soit politesse, nous ne voulons pas qu'il y ait, parmi les vieilles mères ou les jeunes filles, de *chevaliers d'industrie.* Pourquoi serais-je plus sévère que le Dictionnaire de Boiste ou le Dictionnaire de l'Académie? Et puis, d'ailleurs, ai-je jamais été victime de *chevaliers d'industrie* en

cornette, en guimpe ou en robe de dentelle?... Et, tout bien considéré, ma première assertion ne serait-elle pas une calomnie contre un sexe déjà trop soumis à la puissance des hommes?... Pauvres femmes! encore un ennemi à combattre! encore une lâche accusation à détruire!... Grâce, mesdames! j'écrivais tout à l'heure sous une fâcheuse influence, je m'accuse, je demande merci, et je reconnais avec vous qu'il n'a pas un léger tort à se reprocher celui qui, en traçant votre portrait, voit dans votre vie si monotone d'émotions, si régulière de larmes, autre chose qu'une constance dans le malheur que nous ne savons pas apprécier, un courage dans les revers que nous ne pouvons pas comprendre. Voyons, suis-je pardonné? Faut-il me mettre à deux genoux devant une main prête à frapper, devant un regard prêt à confondre? m'y voici. Êtes-vous satisfaites?

Il n'y a donc de *chevaliers d'industrie* que parmi les hommes. Mais, variée comme la famille des coléoptères, cette classe d'individus sans-cesse en mouvement, se rencontre partout, dans les hauts salons, dans la demeure de l'infortune, dans l'atelier du peintre, dans le cabinet de l'homme de lettres. Vous en voyez en chapeau à plumes (remarquez, je vous prie, que les femmes ne portent pas, seules, de plumes au chapeau), vous en trouvez en épée au côté, en dossier sous le bras, en redingote usée, en habit de fashionable, en veste de peuple, en hotte de commissionnaire, en croc de chiffonnier. Le *chevalier d'industrie* n'est pas seulement joueur élégant autour d'une table à roulette, ou beau diseur dans un foyer de théâtre, ou cavalier intrépide et gracieux sur un alezan anglais ou un bai-brun d'Andalousie; il est encore fort et querelleur sur le quai de la Grève, ou importun et bavard en vous vendant une contre-marque de théâtre, ou ivrogne et roturier si sa journée d'aumône a été bien remplie... Véfour et le café de Paris ne sont pas plus riches en *chevaliers d'industrie* que le marchand de vin de la rue Quincampoix (car il doit y en avoir au moins un dans cette rue fétide), ou le plus enfumé des estaminets de la Cité. Vivre aux dépens de dupes, est l'idée première de qui ne possède pas d'autre industrie. Les *chevaliers*, exercés

à ce genre de commerce, loin d'en rougir, se racontent entre eux, le soir, leurs belles actions de la journée; et, prothées habiles à échapper aux lois, ils varient leurs exercices à l'infini, comme ces adroits directeurs de spectacles, qui, pour attirer les curieux, leur donnent pêle-mêle des facéties et de la morale, du drame et de la farce... Chez ceux-là, néanmoins, le drame occupe un plus vaste espace; et, le bras de la justice long-temps incertain, pèse enfin sur les misérables qui l'ont bravé, tandis que, fidèles à leur code, sous les verroux même des cachots, ils préparent les ressources à l'aide desquelles ils échapperont plus tard au fouet noueux du garde-chiourme de Toulon ou de Rochefort. Du chevalier d'industrie au voleur, il y a juste la même différence qu'entre le cabanon de Bicêtre et la geôle de Brest. De l'un à l'autre, un pas, une minute, un regard, un désir.

Je rentrais, une nuit, fort tard, à l'Observatoire. Presque en face du mur bas et poli, où le maréchal Ney vit s'éteindre un moment d'erreur et vingt-cinq ans de gloire, un homme assez bien vêtu sort de derrière un arbre, et, d'une voix mal assurée:

— „Monsieur! quelque chose, je vous prie?“ Je redoublai le pas.

— „Monsieur, me dit-il, avec un organe sonore, je ne sais où aller coucher; donnez-moi quelque chose.

— Je n'ai rien...“ et j'allais d'un train!...

L'homme se précipite, me saisit au collet, et d'une voix retentissante: — „Monsieur! faites-moi l'aumône.

— Il est bien tard pour demander!

— Oui; mais il est bien tard aussi pour me refuser.“

Je lui donnai une pièce d'argent, et il s'élança, sans me remercier, vers le boulevart Mont-Parnasse.

A la clarté vacillante du réverbère, j'avais pu distinguer les traits de cet homme. Ils étaient abattus, mais non flétris; son regard avait un caractère de méchanceté qui ne me semblait pas naturel, on eût dit qu'il faisait un effort pour paraître effrayant, comme celui qui grossit sa voix en face d'un enfant

mutin qu'on corrige avec la peur. Sa parole était brève, rapide, écolière ; elle m'atteignit sans émotion; j'eus presque envie, après le premier moment de surprise, d'inviter mon mendiant à m'accompagner, bras dessus, bras dessous, jusqu'à l'Observatoire. Il ne m'en laissa pas le temps ; et je lui avais fait l'aumône sans pitié d'abord, puis avec regret, quand je le vis s'éloigner aussi promptement.

Le matin je racontai mon aventure d'assassin à mes frères; ils m'invitèrent à plus de circonspection, et à prendre à l'avenir une autre route.

Le lendemain, je rentrai à minuit, seul, à pied, en passant sous les mêmes allées sombres de cette magnifique avenue qui lie si majestueusement l'Observatoire au Luxembourg, et qui fut tracée par ce *misérable* Napoléon Bonaparte, à qui nous devons presque tout ce qu'il y a de beau dans Paris.... Je ne fus accosté par personne cette nuit-là, ni les nuits suivantes.

Mais, à deux mois de distance du jour de ce petit évènement, je me trouvai un soir, marchant dans l'ombre, le long des fossés de la Bastille... (Encore un large souvenir de Bonaparte!) — „Monsieur! faites-moi l'aumône!"

Pour le coup, je reconnus ma voix de l'Observatoire, et je m'arrêtai tout net en face de mon *brigand* pour rire. . . Il tremblait déjà.

— „Je vous reconnais; vous m'avez arrêté il y a deux mois, à minuit, dans une allée, près le boulevart Mont-Parnasse; je vous arrête à mon tour.

— Que ferez-vous de moi?

— Ce qu'on fait des voleurs et des assassins; et pourtant je suis sûr que vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Suivez-moi." J'avais parlé haut.

Et le *brigand* me suivit sans dire une parole, sans oser me regarder. Il pouvait m'échapper, car j'étais devant lui, à deux pas. Je me retournai.

— „Je parie que vous n'avez ni canne à épée, ni pistolet, ni poignard sur vous.

— Je n'ai pas même une lame de canif; qu'en ferais-je? Vous l'avez dit: je ne suis ni un voleur ni un assassin; je vis, depuis plus de six mois, de ce genre de commerce, attendant toujours que quelqu'un me mène devant l'autorité, qui se chargera alors de ma nourriture et de mon logement... Merci, continua-t-il d'une voix émue, merci de m'épargner de nouvelles et pénibles courses."

Qu'avais-je à faire?... De la morale? Eh! bon Dieu! l'industriel ne m'eût pas compris.

— „A quoi emploierez-vous ces deux pièces de cent sous, si je vous les donne?

— A vivre.

— A vous soûler.

— Je me suis soûlé deux seules fois, monsieur. La première, le jour où je commençai mon genre d'industrie; la seconde, un soir que je volai un pain pour mon fils.

— Que fait votre fils, en ce moment?

— Il m'attend, et crie misère.

— Où?

— Chez lui, chez moi.

— Votre demeure?

— Partout, et nulle part. Je mange dans la rue, je couche dans la rue, à côté de mon enfant que je réchauffe. Hier, je voulais me noyer; et, en désespoir de cause, je tendis la main à un passant... — „Travaille, me dit-il avec brutalité. — Je vous demande du travail, lui répondis-je. — Viens." Je suivis ce riche; il m'ordonna de porter à son domicile, rue Saint-Georges, un vaste panier de vins délicats. Je fis une lieue, à pied, sans souliers, suivant son cabriolet, et j'arrivai essoufflé. — „Tiens, me dit l'homme riche, voilà ta paie..." Et je reçus douze sous. Cet homme riche me vola douze sous, au moins.

„Mon fils mangea, nous fûmes abrités pendant une nuit, et je renvoyai au lendemain ma résolution de me noyer. Ce lendemain, c'est aujourd'hui."

Ce mendiant d'une si singulière espèce allait m'échapper;

je l'arrêtai. — „Tenez, voilà dix francs. — Ah! monsieur, avec cela et quelque douze sous de gens aussi riches que celui de la rue Saint-Georges, je vivrai un mois, et mon fils mangera du pain.“

Il fut en effet abrité pendant quelques jours, le mendiant-assassin-*chevalier d'industrie;* peut-être fit-il aussi chauffer, à un foyer ardent, les petites mains rouges et glacées de son enfant; et moi, après lui avoir souhaité un meilleur avenir, je rentrai joyeux, et je dormis d'un sommeil doux et calme.

Qui, d'entre vous, sera le premier à jeter la pierre à mon protégé?...

Voulez-vous me suivre et entrer avec moi, observateur, dans cette vaste église où sont agenouillés tant de dévots personnages?... Voyez; en voilà un, tout près de la chaire. Quelle piété! quels regards fervents vers le ciel! Il sait prier, celui-là, du moins; peu lui importe qu'on le regarde, qu'on l'écoute, qu'on l'étudie!... Il ne voit que l'autel où se consomme le sacrifice, il n'entend que les pas du laïque qui, d'une voix glapissante, demande quelque chose pour les ames du purgatoire, pour les pauvres de la paroisse, ou pour les frais du culte. Notre dévot fait sonner dans son gousset quelques pièces de monnaie, et présente une main *aveugle* au bassin ou à la bourse brodée du quêteur. Il ne veut pas que son offrande fasse du bruit, il la dépose doucettement, silencieux et recueilli, et puis il change de chapelle pour assister à une nouvelle messe, à de nouvelles quêtes... Imitez ses vertus, et vivez de cette vie d'extase et d'aumônes.

Pauvres idiots! Voulez-vous que je vous dise que c'est là un *chevalier d'industrie* en cheveux plats, en redingote marron, en bas rayés, en boucles de cuivre à ses souliers couverts? Eh bien! cela est; et cet homme dont vous admirez le zèle religieux, n'ira déjeuner qu'après avoir entendu cinq ou six messes au moins. Sa charité lui rapporte. Dès que la bourse lui est présentée, il y dépose ostensiblement une petite pièce de monnaie, et en retire une plus grande, quelquefois une plus brillante. Ses doigts ont des yeux; il voit, au tact, celle qu'il

doit choisir; en une seconde il a gagné une portion de son déjeuner; quand midi a sonné, il est sûr de dîner à peu de frais, et l'hypocrite répond par un coup d'œil de bienveillance au *Dieu vous le rende* du sacristain empressé de passer près de lui. Chaque église, à son tour, voit périodiquement mon pieux personnage.

N'aimez-vous pas mieux mon *chevalier d'industrie* assassin ?

Je vous le répète donc. Toutes les classes de la société ont leurs experts qui glacent la bienfaisance dans le cœur de l'homme généreux, ou tuent la confiance et la bonne foi dans ceux qui ont été dupes déjà d'escrocs ou de fripons.

Je me suis trouvé, il y a peu d'années, témoin d'une scène vraiment curieuse. Je suis conteur, écoutez-moi, je vous rendrai cela en temps et lieu. Oh! je sais écouter aussi.

Presque en face du café des Variétés, rendez-vous habituel d'une foule d'hommes de lettres, qui viennent se dire, le matin, leurs succès ou leurs chutes de la veille, avec une modestie qu'on ne trouve que là... et partout ailleurs, un pauvre aveugle assourdissait les passants d'un chant criard et faux. Quelques niais le prenant pour un ex-artiste du théâtre devant lequel il psalmodiait ses litanies, lui tendaient une main généreuse, et la petite pièce de monnaie tombait dans la sébile du caniche que l'aveugle retenait par une ficelle. A chaque charité le pauvre reconnaissant disait, comme le sacristain de tout à l'heure, *Dieu vous le rende!* Mais tantôt, infortuné Bélisaire! il appelait *capitaine*, la grisette compatissante; *madame*, la petite fille à qui une grand'mère apprenait l'aumône; et *mademoiselle*, un sergent-major à moustaches touffues et à chevrons sur le bras.

Un jour, un enfant de sept à huit ans (à cet âge on est si plein de malice, quand on a été élevé dans un collège de Paris), un petit espiègle qui venait d'acheter une paire de ciseaux, s'arrête devant la face rubiconde du mendiant; et l'idée lui vient d'essayer, aux dépens de l'aveugle, le prix de son achat. Crac! la ficelle est divisée. Aussitôt, sans réfléchir à la foule qui l'entoure, celui-ci se lève, poursuit le gamin sur

le boulevart, l'atteint après mille détours, lui applique un soufflet et un vigoureux coup de pied au derrière, rejoint son caniche, renoue la ficelle, et crie de nouveau: *Ames charitables, pour le pauvre aveugle, s'il vous plaît!*

La journée fut peu productive, et maintenant c'est près la barrière du Trône que notre aveugle clairvoyant poursuit les passants de sa voix souffreteuse.... *Chevalier d'industrie* en guenilles!

Mais changeons de scène.

Voici de riches tapis, des bronzes de Ravrio; voici de la soie et des broderies; voici des diamants sur des poitrines nues, des rubans rouges sur des habits deStaub ou de Lander: quels élégants cavaliers! quelles femmes *délirantes!* Écoutez. Demoustiers n'aurait pas mieux tourné un madrigal, le duc de Richelieu n'eût pas été plus minutieusement poli. Est-ce une seule famille?... On le dirait à l'aménité de langage qui frappe les oreilles. Sont-ce des frères qui revoient des frères?... On le croirait à l'émotion des caresses. Quelle délicieuse soirée je vais passer! Le jeu, pour jouer plutôt que pour gagner; la danse, pour danser plutôt que pour achever une séduction. Oh! j'aime la vie, et je comprends maintenant le bonheur des riches. C'est tous les mardis qu'on se réunit ici; tous les mardis je serai des premiers au rendez-vous. La joie des autres fait ma joie, on est si heureux de l'être en compagnie! hâtons-nous donc de jouir de tout, car la vie est courte lorsqu'elle s'écoule dans une semblable ivresse.

Qu'est-ce, grand Dieu!... quel bruit étrange! on brise des meubles, les dames fuient épouvantées, on entend des épithètes que répètent souvent les échos des halles. Deux hommes se toisent d'un œil menaçant, ils échangent leurs adresses et se quittent... Je poursuis le plus injurié, celui qui avait l'air le plus peiné d'une scène aussi bruyante, et je lui offre des consolations. Il arrangeait, sans m'écouter, le nœud de sa cravate, et se mirait à la glace de l'antichambre. M. Jules de Rembrun l'accosta.

— „Eh bien! mon ami; combien as-tu gagné?

— Cent cinquante louis seulement.

— Maladroit!... A quelle heure le rendez-vous?

— A huit heures.

— Où?

— Au bois de Boulogne.

— Je me suis entendu avec Ernest, qui lui servira de témoin. Sur le terrain je lui chercherai querelle; tu sais que j'ai la main leste, il faudra qu'il commence par moi, et alors....

— J'entends. Tiens, voilà vingt-cinq louis.

— Et pour Ernest?

— C'est juste, remets-lui une somme égale. A demain.

— A demain."

Le témoin rentra. Je viens de parler à votre adversaire, dit-il tout bas à celui qu'on avait volé. C'est à huit heures; soyez exact.

— Je ne me fais jamais attendre à de pareils rendez-vous.

— Nous verrons, monsieur."

Ainsi, trois *chevaliers d'industrie* contre un honnête homme: le moyen de leur échapper!

L'esprit a ses sympathies comme le cœur; je me sentis le besoin, après une scène aussi scandaleuse, d'épancher mes nouvelles réflexions dans un sein qui pût me comprendre. Un jeune homme d'une physionomie douce et prévenante, et qui était resté presque immobile au milieu du tumulte, me parut plus propre qu'un autre à répondre à mes questions. Je l'avais entendu, quelques instants avant, demander mon nom à un de ses voisins, en des termes au moins singuliers. — Quel est, avait-il dit, ce monsieur, au teint basané, au regard de comète, à la bouche cadencée, au geste si rapide? Nous ne l'avons jamais vu ici; d'où vient-il? Qui l'a présenté? Tout à l'heure il a invité une demoiselle à danser, et la demoiselle a accepté en tremblant.... On dirait un Méphistophélès. — Je ne le connais pas," fut la réponse qu'il reçut.

Un quart d'heure après, je m'approchai du curieux. — „Pardon, monsieur, de vous interrompre dans vos méditations; mais j'aime encore mieux m'adresser à un jeune homme qu'à

un vieillard pour certains renseignements. Des yeux d'adolescent voient mieux que des yeux à bésicles; et puis, lorsque je vous retrouve là, si calme après un tumulte aussi inconvenant, je pense que vous m'expliquerez la cause d'une querelle qu'il est surprenant qu'on n'ait pas empêchée.

— Votre nom?

— Arago.

— Arago! Êtes-vous frère du célèbre?...

— C'est moi qui suis le célèbre.

— Vous êtes bien jeune.

— Merci du madrigal pour mon frère et pour moi.

— N'est-ce pas vous, sans plaisanterie, qui avez tant voyagé?

— Sans plaisanterie, c'est moi.

— Quel est le pays de la terre le plus curieux?

— Par ses habitants, c'est la France. Je n'ai vu, en entrant ici, que des visages de bienveillance, je n'ai entendu que des paroles d'aménité; et, une heure s'est à-peine écoulée, que déjà l'on se querelle, l'on se bat, et l'on se jette à la figure les épithètes les plus outrageantes.

— On voit bien que vous arrivez des antipodes. Ce n'est pas la querelle qui doit le plus vous étonner ici; c'est la gaîté et le calme des dames qui en ont été témoins. Voyez; elles dansent, elles causent; n'oubliez pas cette jeune personne qui a accepté votre invitation, allez sautiller avec elle, car elle vous cherche des yeux, malgré la peur que lui fait votre figure sauvage, et venez me rejoindre; nous causerons après.

— Je ne vous fais donc pas peur à vous?

— Je ne crois pas.

— Tant mieux; car, foi d'honnête homme, je n'ai encore mangé ni petit garçon ni petite fille.

— Je n'en répondrais pas. "

La contredanse fut d'une gaîté folle; sans orgueil, mademoiselle D..... me témoigna quelque regret de s'être montrée trop sévère à mon égard; et moi, glorieux, je me félicitai tout bas d'avoir laissé toutes les femmes sauvages aux steppes des Amériques, ou dans les archipels de la mer du Sud.

Mon jeune blondin m'attendait en souriant.

— „Allons, allons, me dit-il, vous vous pliez fort bien à nos usages. Je parie que vous aviez oublié tout à l'heure la scène qui vous a tant ému. Je vois avec plaisir que vous êtes plus abordable que vos traits sévères ne le feraient supposer; et maintenant que vous me paraissez de mon pays et de mon époque, si vous êtes disposé à m'entendre, je puis vous fournir quelques documents dont, plus tard, vous tirerez parti tout à votre aise."

J'acceptai....

Je ne vous dirai pas, à vous qui hantez les salons de la haute société, la couleur générale du vaste Panorama qu'on déroula devant mes yeux. Le jeune élégant, dont j'admirais la mise pleine de goût, devait tout son mérite à un tailleur chez qui il était allé en cabriolet, afin de trouver du crédit; et le cabriolet avait été pris chez un loueur, par un domestique à livrée, lequel était l'ami et non le valet du *seigneur*, qui, à son tour, dans un autre quartier, endossait la livrée, pour parer la fatuité de son complice. Je ne serais pas étonné, continua mon jeune blondin, que celui dont je vous parle ne se fût entendu avec l'escroc qu'on vient de chasser; il a beaucoup perdu; et comme sa gaîté ne l'a pas abandonné, je gagnerais, en pariant qu'il est pour un tiers au moins dans les honteuses spéculations qui ruinent si joyeusement tant de confiants provinciaux.

— Alors, il est de votre devoir de prévenir cette belle personne à laquelle il adresse en ce moment des paroles flatteuses; c'est un service à rendre à la mère qui semble si confiante; hâtez-vous.

— Retournez dans votre polynésie, voyageur, et laissez-moi achever... Cette jeune femme à laquelle vous portez un si vif intérêt, est veuve d'un capitaine mort *garçon* au siège de Taragone. Elle accompagna son mari dans ses campagnes périlleuses; au régiment, tout le monde l'appelait *mademoiselle*, sans que le *mari* en fût blessé; et, comme vous savez, si vous savez quelque chose, que les archives de toutes les villes d'Espagne ont été brûlées lors de notre première invasion, le contrat de ma-

riage de cette chère *demoiselle* a été anéanti. Son avenir de fortune en a un peu souffert; mais l'espérance est vivace dans le cœur de jolie fille; celle-ci attend des jours riants; et, protégée par sa figure et la sévérité de ses principes, la voilà en bon chemin.

— Ce que vous m'apprenez là est un peu obscur.

— Je n'ai pas voulu vous apprendre autre chose. Demandez à votre frère si vous obtiendrez de la lumière avec des ténèbres. Je ne puis pas plus que la physique, et j'ai été vrai comme elle.

— Ma foi, qu'ils s'arrangent!

— Bien, mon ami; vous vous civilisez. Ne vous mêlez jamais des affaires des *chevaliers d'industrie*, quand vous ne voudrez pas vous empêtrer dans de fâcheux débats d'où vous ne sortiriez qu'avec des éclaboussures. Voyez si les épiciers ne portent pas toujours avec eux une odeur de cannelle ou de girofle?... On devine un coiffeur à six pas de distance; et un odorat un peu fin sait, du pied de la Colonne, qu'il y a un superbe magasin de parfumerie vers le milieu de la rue de la Paix.

— A votre compte, on court donc quelque danger à venir souvent dans ces beaux salons?

— Non, si vous êtes prévenu et prudent. L'air de *chevalier* glisse sur tant de corps en mouvement, qu'une parcelle seule dans vos habits ne pourra vous signaler au dehors. Vous gagnerez ici, en observant bien, un peu de finesse, assez pour vous faire éviter le péril, mais pas assez pour compromettre votre réputation. Le monde méprise les fripons, et se rit des niais et des dupes. Tâchez qu'on ne rie jamais de vous. Quant au mépris, il ne peut vous atteindre.

„Tenez; voyez-vous encore ce grand monsieur à figure blême, dont le front est sillonné par une large cicatrice? c'est un *chevalier d'industrie.* Son ruban, il le doit à une méprise du ministre de la guerre. Il s'appelle Durand; il a 32 ans; il était à Barcelone, trafiquant de petits objets de quincaillerie. Un jour, en tombant dans son magasin, l'angle d'une serrure lui

ouvrit le frontal. Guéri, et possesseur de quelques piastres acquises par son industrie, il revit ses foyers après notre malheureuse guerre d'Espagne. A-peine installé chez lui, un paquet énorme lui arrive de Paris.

„Monsieur, je m'empresse de vous envoyer la croix d'hon-„neur que Sa Majesté vous accorde, en raison de votre belle „conduite devant Figuères. *Signé*, LE MINISTRE, etc."

Le brevet fut accepté; la décoration brilla à sa boutonnière; et le brave Durand, de la ville natale du commerçant, mort à Perpignan, lors de la retraite de nos armées, celui à qui était destinée la récompense, ne put pas réclamer contre l'accapareur. Irez-vous détromper le ministre, vous? Que vous importe que cet individu ait usurpé l'héritage d'un mort? laissez-le se pavaner avec son ruban et son étoile. Eh! bon Dieu! la vie n'est réellement douce que pour celui qui ne s'occupe guère des autres. Chez nous, monsieur, le plus honnête homme est celui qui a le plus l'art de cacher qu'il ne l'est pas... Ne froncez pas tant le sourcil, de grâce, quelques exceptions appuieront la règle générale; et je suis surpris au dernier point, que vous, dont la vie aventureuse et les passions ardentes (car je vous connais de réputation) se sont promenées sous toutes les zones; je suis surpris, dis-je, que vous ignoriez encore que le pays des chimères est le seul digne d'être habité. Ne pourriez-vous pas me donner quelques détails sur les citoyens de Calcutta, cette *ville des palais*, comme la nomment les Anglais? Ne voudriez-vous pas me fournir des documents certains sur les mœurs et les habitudes des Malais ou des Chinois qui peuplent une partie des archipels de la mer du Sud? Que nous avez-vous raconté, dans votre relation, des habitants des Marianes, que vous appelez voleurs, et des Nègres de l'Afrique, et de ceux de la Nouvelle-Hollande, et de ceux des îles des Amis, et des aimables insulaires de la Nouvelle-Zélande où l'on mange les Européens sans se donner la peine de les assaisonner à une sauce quelconque?... Voyons, cosmopolite, quel pays voudriez-vous habiter sur cette terre de 9,000 lieues de circonférence? exigez-vous qu'on vous fabrique tout exprès un ciel

toujours d'azur, des femmes toujours jolies et aimantes? qu'on vous donne, à vous, moraliste, un cœur toujours impressionnable aux tendres sentiments, toujours jeune aux douces émotions de l'ame?... Avez-vous trouvé l'*Eldorado* dans vos excursions lointaines? Pourquoi en êtes-vous parti? Notre vieille Europe vous fera mal; nous ne mangeons pas encore de la chair humaine, mais avec la civilisation cela viendra... Retournez à vos antipodes."

J'étais abasourdi de ce flux de paroles à travers desquelles perçaient tant de vérités.

„Si la vie, continua mon jeune optimiste, est dans celui qui se la fait, plus que dans la vie de ceux qui nous entourent, tâchons de la rendre honorable selon l'usage et les lois, n'ayons jamais de querelle sérieuse avec notre conscience, et rions des travers du monde. Chercher à les corriger, c'est se créer des soucis.... Vous voilà au fait de la manière d'envisager les hommes et les choses; maintenant observez seul, et la leçon ne sera pas perdue. Adieu; je vois d'ici certains mouvements qui me gênent, qui me contrarient; j'ai besoin de calme, laissez-moi."

A, peine l'eus-je quitté, que le grand marchand de quincaillerie décoré me coudoya en me faisant des excuses; et la conversation se trouva engagée.

— „Vous parliez tout à l'heure à un jeune homme qui peut vous donner d'utiles conseils, s'il parle autrement qu'il n'agit. — Vous m'étonnez. — Il sort de Sainte-Pélagie, où il était depuis trois ans. — Qui l'en a retiré? — Un de ses amis, celui-là même dont la conduite odieuse vous a si fort scandalisé il y a une heure, ce *chevalier d'industrie* qu'on a honteusement chassé: ce seraient des détails trop longs à vous conter; mais, observez-le, étudiez ses mouvements. En attendant qu'il devienne premier rôle, il est maintenant compère; il fait des signes imperceptibles à un vis-à-vis contre lequel il parie, pour masquer son jeu; et comme son métier est de se battre pour lui et pour les autres, peu de gens osent aller lui dire son fait. — J'y vais moi.

Notre explication fut courte. Le jeune moraliste sourit en

me regardant, et me dit, en quittant le salon: „Vous auriez mieux fait de vous taire; je sors parce qu'on m'attend autre part. Ne fuyez pas, vous, ces brillantes réunions, croyez-moi; on peut s'y amuser. Les plus beaux salons de Paris ont leurs *chevaliers d'industrie* qui y sont considérés ni plus ni moins que les hommes les plus recommandables. Plus de dix mille de ces *étourdis* vivent grandement à Paris, sans posséder d'autre fortune. Ils ont des cabriolets, des chevaux, des valets à livrée, et des maîtresses; où voulez-vous qu'ils puisent les ressources à l'aide desquelles ils tiennent un rang dans la société, si ce n'est dans les hôtels des banquiers et des ministres? Entre eux les résultats seraient nuls: au milieu du monde moral; ils *travaillent* avec plus de sécurité et de profit, j'en ai vu plus de cinquante à une grande fête ordinancée par M. Châteaubriand; et si vous venez demain chez Rothschild, je vous en montrerai une vingtaine des plus considérés; adieu."

J'avais à-peine entendu les derniers mots du jeune effronté; il sortit en me jetant un regard de pitié, et en saluant d'un aimable sourire deux ou trois charmantes personnes qui lui rendirent son adieu de la manière la plus affectueuse.

Sans-doute le vice social que je veux flétrir n'est pas répandu partout avec autant de profusion que dans les salons que je viens de vous faire parcourir; mais notre époque est la plus fertile en hommes qui vivent aux dépens de la crédulité et de la bonne foi. Qu'est-ce, en effet, qu'un *chevalier d'industrie?* C'est celui qui met à profit, et à son usage, l'industrie d'autu. Les vices des gouvernements font seuls les vices des particuliers. Si vous montez haut, et que vous trouviez, dans des zones élevées, les travers que je signale, vous les rencontrerez, multipliés à l'infini, à mesure que vous descendrez. Au milieu des événements politiques dont nous avons été les jouets, il est difficile de savoir au juste par quel chemin est arrivé tel ou tel individu qui nous domine. S'il ne peut pas avouer tous les pas de sa carrière, les préventions le poursuivent et l'atteignent. En haine des hommes qui le persécutent ou l'humilient, il cherhe à justifier les sentiments qu'ilinspire, et il arsive aisément à son but.

N'osant se faire voleur sur la grande route, parce que les lois sont actives contre certains crimes, il pare d'un vernis brillant la honte dont il se couvre, et vit paisible parmi nous. Le *chevalier d'industrie* est donc un voleur plus la lâcheté, un voleur d'autant plus à craindre, qu'au lieu de vous crier *la bourse ou la vie!* il vous dévalise en souriant, et a l'air de vous protéger, alors même qu'il vous dépouille.

Et si je voulais m'élever à de plus hautes considérations; si je vous disais les larmes brûlantes que cette race prothée fait verser, les prisons où elle enfouit ses mille victimes, les catastrophes de sang qu'elle a suscitées! Si je montais encore d'un échelon, et que je montrasse les *chevaliers d'industrie* s'emparant des plus hauts emplois, accaparant les honneurs, les dignités, les titres, et gouvernant souvent à leur gré les princes et l'état!... Oh! il y aurait de l'amertume dans mes récits, de l'âcreté dans ma plume; car ici le mal a bien d'autres conséquences que des regrets de jeune homme, ou quelques larmes de père de famille, ou un forçat de plus aux bagnes de Toulon et de Rochefort....

Je vous fais grâce, à vous que je pourrais flétrir, à vous, condamnés à me lire.

Ainsi donc la lèpre des *chevaliers d'industrie* se fait sentir dans toutes les classes de la société, depuis le petit mendiant qui pleure dès qu'il voit arriver quelqu'un auprès de lui, et qui se moque ensuite de la pitié qu'il inspire, jusqu'aux puissants du jour qui font servir leur crédit à l'avantage de la médiocrité et de la bassesse.

Le *chevalier d'industrie* a tous les costumes, il se montre sous toutes les formes. Tantôt sa parole est haute et brève, plus souvent humble et flatteuse. A quels signes le reconnaître? par quels moyens lui échapper?... Le voici.

Vivez chez vous, seul, sans ami, sans courtisan, sans femme, sans valet.... Soyez le plus malheureux des hommes.

Jacques ARAGO.

PARIS MUNICIPE,

OU

CHRONIQUE DE L'HOTEL-DE-VILLE.*)

„Les peuples nourris à la liberté et à se commander à eux-mêmes, estiment toute autre forme de police monstrueuse et contre nature.“

MONTAIGNE, liv. I, ch. XXII, p. 231.

L'un des premiers besoins des hommes réunis en société est de participer à l'administration du lieu qu'ils habitent; administration qui exerce une influence directe sur leur vie privée, sur le bien-être de leurs familles. Assez faciles quelquefois à se contenter d'une intervention secondaire dans les intérêts généraux de leur pays, ils sont d'autant plus exigeants pour tout ce qui tient à leurs affaires courantes, à leurs habitudes journalières. C'est ainsi que les villes de la Grèce se gouvernaient elles-mêmes, étaient *leurs propres législateurs*, et attachaient tant de prix à ce genre de prérogative, qu'elles considéraient toute atteinte qui lui aurait été portée comme *la mort de la patrie.* Rome introduisit ce système dès l'origine de sa fondation, et ne pensa point à le détruire chez les peuples qu'elle

*) Un second chapitre du même auteur paraîtra dans le volume suivant, sous le titre de *Paris municipe, ou l'Hôtel-de-Ville d'aujourd'hui.*

adjoignit à son empire, afin de se les attacher davantage. Sans-doute ce mode d'administration a pu être l'occasion de troubles; il a dû souvent faire passer le pouvoir dans les mains de ceux qui savaient le mieux flatter ou dominer la multitude; et l'histoire des grandes villes, telles qu'Athènes, Sparte, Rome, et les républiques du moyen âge, a présenté de ces fluctuations diverses dans un sens aristocratique, populaire, ou oligarchique; mais la puissance finissait toujours par se concentrer dans la masse éclairée du pays, connue aujourd'hui sous le nom de *bourgeoisie*, plus intéressée que toute autre au maintien de l'ordre, et, en même temps, plus rapprochée du peuple pour connaître et apprécier ses besoins.

Il en a été ainsi de tout temps pour la ville de Paris. A l'exception de quelques périodes très-courtes de l'exercice du pouvoir arbitraire, ou de la domination d'hommes étrangers aux intérêts de la ville, l'administration s'est maintenue entre les mains des principaux habitants, parvenus aux affaires par l'estime et le choix de leurs concitoyens.

Ces notables de Paris, ces *grands honorés bourgeois*, ainsi qu'ils sont qualifiés, appartenaient à la haute industrie, à cette classe intermédiaire, la force et la gloire des états, et dont il est intéressant de suivre l'histoire dans son origine, dans son accroissement, et la prépondérance qu'elle acquiert par les services qu'elle rend. On la voit, à toutes les époques de l'histoire, lutter avec un égal courage, une égale sagesse, contre les envahissements du pouvoir et les désordres de l'anarchie; quelquefois, sans-doute, succomber sous les efforts de l'un ou de l'autre, mais protester énergiquement contre leur violence, et reprendre bientôt son premier ascendant, qu'elle réclame aujourd'hui en faveur d'institutions municipales dont elle est seule privée en France, en Europe peut-être. Elle a d'autant plus droit d'y prétendre, qu'elle en a toujours joui, et que même, à mesure qu'on remonte vers les siècles éloignés, on lui trouve une organisation plus populaire, plus libérale, plus d'accord avec le rang d'une grande cité. C'est ce tableau qu'il nous a paru utile de tracer au moment où l'on s'occupe d'une

loi municipale pour Paris; il fera voir que cette ville n'a jamais cessé dans tous les temps de se montrer digne, comme elle l'est encore aujourd'hui, de passer pour la capitale du monde civilisé.

La nation des Parisiens, *civitas Parisiorum*, s'étendait, au moment de la conquête des Gaules par César, jusqu'au canton des habitants de Sens; elle faisait partie de soixante-quinze petits peuples qui se gouvernaient par leurs propres lois, et formaient une fédération pour la défense commune du pays. La ville principale des Parisiens, *oppidum Parisiorum*, était Lutèce, située dans une des îles de la Seine que César prit en affection, et où il transporta le conseil général des Gaules. Les empereurs Constantin et Constance y demeurèrent. Julien y fut proclamé empereur, et la nomma sa chère Lutèce. Cette prédilection ne rendit cependant point à la nation des Parisiens les privilèges dont ils jouissaient avant la conquête. Les Romains, qui introduisaient partout leur mode d'administration, faisaient une différence entre les villes qui s'étaient rendues à eux, et auxquelles ils avaient accordé les droits d'alliées ou de municipes, et celles qu'ils avaient conquises. Les villes des Gaules furent toutes, à l'exception d'un petit nombre dans cette dernière catégorie, connues sous le nom de *praefecturæ*, et gouvernées par un préfet. Mais, pour donner à ces villes au moins l'apparence de la liberté dont on les privait, on leur conféra une magistrature protectrice sous le nom de *défenseurs de la cité,* qui remplaçait et surpassait même en autorité les *décurions.* Ces défenseurs étaient nommés par le peuple, et pris parmi les citoyens les plus distingués; leur administration durait cinq ans, et on ne pouvait refuser cette charge; ils avaient auprès d'eux des curions qui représentaient la municipalité; ils faisaient ainsi l'office d'édiles et de censeurs, et en quelque sorte même de tribuns du peuple; car ils rendaient la justice sur plusieurs matières, et pouvaient condamner à l'amende. Cette charge acquit plus de consistance encore sous les derniers empereurs. Justinien ne reconnut aux présidents des provinces aucune juridiction dans les affaires des villes laissées entièrement aux défenseurs faisant l'office de tuteurs, de pères du peuple. Ce

protectorat, ce patronage civil était, vis-à-vis de l'autorité militaire, ce que le corps municipal fut depuis vis-à-vis des prévôts de Paris, c'est-à-dire placé parallèlement avec elle. Ainsi, à l'exception d'une sorte de surveillance du préteur, et du paiement d'un tribut annuel, la ville de Paris avait conservé son ancienne administration, celle de ses principaux citoyens, ainsi que les autres villes des Gaules.

Mais quels étaient ces principaux citoyens qui avaient ainsi, de temps immémorial, l'administration de leur pays, et y exerçaient tant d'influence? Un coup d'œil sur l'état ancien des Gaules va nous le faire connaître. Il existait au moment de la conquête des Romains, ou peu de temps après leur établissement, de grandes associations ou compagnies de commerçants par eau, *nautæ*, qui réunissaient tout le commerce non-seulement des villes, mais des bassins de rivières sur lesquels elles étaient situées. On conçoit en effet l'importance des compagnies de ce genre dans un temps où le pays était couvert de forêts, où les rivières étaient les seules communications commodes, faciles. Aussi voit-on les *nautæ* du Rhône, de la Saône, paraître dans les inscriptions, former une corporation *consortium*, jouir de titres honorifiques, comprendre dans leur sein des décurions, des édiles, des chevaliers romains, des sénateurs même, jouir de privilèges, d'exemptions, avoir des patrons, commercer, prélever des droits sur les marchandises qu'ils vendaient. On ignora jusqu'au milieu du siècle dernier si Paris avait possédé une semblable association, et on se bornait à le supposer, en raison du commerce considérable que faisait cette ville de tout temps, lorsqu'en creusant pour la construction de l'église de Notre-Dame, on trouva plusieurs inscriptions qui prouvèrent que Paris possédait une association de nautes, qui, sous Tibère, éleva un autel à Jupiter. Cette association forma bientôt ce qu'on appela le bureau de la marchandise de l'eau, *mercatores aquæ,* et enfin la prévôté des marchands, ou autrement, le syndicat des commerçants distingués qui n'ont jamais cessé d'occuper les charges et les fonctions municipales.

Il faut cependant observer qu'à aucune époque la ville n'a été complètement administrée par le conseil ou l'autorité de ses habitants. Il a toujours existé à côté du gouvernement municipal, et pour l'intérêt même de l'ordre, une autorité émanée directement du trône, qui avait une action soit supérieure, soit au moins parallèle à l'intervention de la communauté: l'administration de la justice l'exigeait, ainsi que la perception des droits acquis ou concédés aux souverains; et la liberté des villes consistait à maintenir cette autorité directe dans des bornes raisonnables, et même à reprendre sur elle avec le temps ce qu'avec le temps l'autre cherchait à usurper. Cette double action se remarque constamment, et existait même dans les villes entièrement romaines; le préfet de la ville, *praefectus urbis*, était indépendant des décurions, des édiles, et des autres officiers municipaux.

L'occupation des Gaules par les Francs ne changea rien à ce mode d'administration établi de temps immémorial; les Barbares trouvaient plus sage et plus commode de suivre, d'imiter des institutions supérieures aux leurs, et qui leur permettaient d'asseoir avec plus de sûreté, moins d'embarras, leur puissance. Les différentes fonctions ne différaient que par le vêtement et le langage. Nous voyons le même titre de préfet de la ville, en usage chez les Romains, porté sous le règne de Chilpéric, en 588, par Montmol, et sous Clotaire III, en 665, par Ercembald. A la même époque, et jusqu'en 700, les défenseurs et les curions exercent leurs emplois; mais bientôt les uns et les autres prennent d'autres noms sans changer d'attributions.

Ercembald prend le titre de comte de Paris, et les scabins, dont se forma le nom d'échevins, succèdent aux défenseurs. Ils sont également nommés par le peuple, et ne sont point, comme l'ont cru quelques historiens, de simples assesseurs des comtes. Ils exerçaient la justice directement sans avoir besoin de la sanction du comte, tandis que celui-ci avait toujours besoin de leur concours.

C'est ainsi que, de temps immémorial, on voit les magis-

trats de l'autorité préposés par le prince pour rendre la justice, et les magistrats populaires nommés par la communauté, chargés seuls de surveiller les intérêts privés et industriels.

Odon ou Eudes, dernier comte de Paris, étant mort sans enfants, l'an 1032, cette charge, et celle de vicomte, qui pendant quelque temps lui succéda, furent réunies l'une et l'autre à la couronne, et alors le magistrat qui fut pourvu par le roi pour rendre la justice et maintenir l'ordre, prit le titre de prévôt (*quasi a rege prœpositus*) et réunit tous les droits et les prérogatives des vicomtes. Ces deux autorités se soutinrent ainsi parallèlement sans se nuire, jusqu'au règne de Philippe-Auguste. Le prévôt de Paris tenait ses séances au grand Châtelet, ancienne demeure du gouverneur romain, et le syndic ou juré des marchandises, qui prit, peu de temps après, le titre de prévôt des marchands, siégeait au Parloir-aux-Bourgeois, sur le quai.

Philippe-Auguste affectionnait cette dernière autorité; il abandonna aux syndics de la marchandise, ou autrement prévôts des marchands, différents droits pour être employés à l'embellissement de la ville et surtout au pavage des principales rues, et à la construction d'une nouvelle enceinte beaucoup plus étendue. C'est sous son règne que le prévôt des marchands acquit une partie des droits qu'avait la prévôté qui, jusque-là, remplissait véritablement les fonctions municipales, comprenant la police, la sûreté, la salubrité de la capitale; les règlements de voirie, la réparation des édifices publics; l'administration même des domaines de la ville, qui ne fut divisée que dans le quatorzième siècle. La confiance de ce prince et son affection étaient telles pour les habitants de la capitale, qu'en partant pour la Terre-Sainte, il institua six bourgeois, désignés par les lettres initiales de leur nom, les gérants de sa fortune et de ses domaines, et ses exécuteurs testamentaires en cas de mort. Il les rend dépositaires de ses biens, leur en prescrit l'usage, et stipule qu'ils en garderont une partie pour l'éducation de son fils, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de gouverner par lui-même. Philippe-Auguste fut le prince populaire

de ce temps, invitant son armée à disposer de sa couronne si elle ne l'en croit pas digne, et remettant le sort de ses enfants entre les mains des habitants de sa capitale.

Il ne faut pas cependant confondre ces nouveaux mandataires avec les échevins ordinaires qui géraient les affaires municipales, et qui étaient choisis également dans la classe moyenne des habitants.

Cette classe moyenne, qui n'a jamais cessé d'exercer une utile influence dans la capitale, avait déjà acquis, à cette époque, la fortune et les lumières qui ont, dans tous les temps, justifié l'estime qu'on lui portait. Un financier, Gérard de Poissy, se trouve en état et en volonté de fournir, pour le pavage de la ville, la somme, énorme pour le temps, de 14,000 livres. Bientôt le corps municipal s'organise; ses privilèges, acquis pendant la première et la seconde race, s'étendent. Ce n'est plus une seule association ou hanse, remplaçant l'ancien *consortium*, mais une immense corporation fédérative des différents métiers, ayant chacun leurs statuts, leurs lois, et présentant réunis l'élite de la population organisée civilement et militairement. Le chef de cette association industrieuse prend et ne quitte plus le titre de prévôt des marchands; et quoique sa juridiction soit souvent contrariée par l'exercice du droit des seigneurs et des évêques possesseurs des terres voisines, elle étend son action sur tout le cours de la rivière. Elle a seule le droit de faire remonter les bateaux depuis Mantes jusqu'à Paris; et aucun étranger ne peut le faire, s'il n'est associé d'un bourgeois de Paris. Elle obtint de construire un port destiné au débarquement et au dépôt de ses marchandises, moyennant un octroi sur la consommation de la ville. Elle achète en 1220, par une rente annuelle au fisc, le criage de Paris, ou autrement le droit de lots en ventes, et l'emplacement qui leur était destiné, et le roi dépose en ses mains l'étalon des poids et mesures, et l'attribution si importante de les régler.

Pendant que l'action municipale se développait ainsi, la justice administrative et urbaine se perfectionnait au même

degré. Cette police fut long-temps exercée par des hommes aussi distingués par leurs lumières que par leur naissance. On voit parmi eux, en 1202, un seigneur de Garlande, allié à la maison de Montmorency. Mais les troubles et les besoins de l'état pendant la minorité de saint Louis ayant obligé les conseils de ce prince à recourir à toutes sortes de moyens pour faire face aux dépenses publiques, la prévôté de Paris fut comprise dans les fermes du roi, et adjugée au plus offrant. Les magistrats qui jusque-là avaient rempli les fonctions de ce tribunal, n'en voulurent plus à cette condition; et cette charge si importante fut livrée à des gens sans notabilité, et quelquefois même sans fortune. On en vit plusieurs s'associer pour l'exercer, et retrouver par des concussions la finance qu'ils déboursaient. „Voyant, dit l'historien de saint Louis, les mau„vaises coutumes dont le povre peuple étoit ainsi grevé, le „saint roi fit enquérir par tout le pays où il trouveroit quelque „grand sage homme qui fust bon justicier, et qui punist étroite„ment les malfaiteurs, sans égard au riche plus qu'au povre; „et il lui fut amené un qu'on appeloit Estienne Boisleau, au„quel il donna l'office de prévôt de Paris, lequel fit merveille „de soi tellement, que désormais n'y avoit larron, meurtrier, „ou autre, qui osast demeurer à Paris, qui ne fust pendu ou „puni à rigueur de justice; et alloit souvent le roi au Chaste„let se seoir près ledit Boisleau, pour l'encourager à donner „l'exemple aux autres juges du royaume."

Cet homme estimable joignait beaucoup de lumières à beaucoup de fermeté; c'est lui qui composa un code tout entier pour les corps des métiers, tellement approprié à leurs intérêts et à leur discipline, qu'il se conserva presque intact pendant cinq siècles, jusqu'au moment où les lumières et la division du travail permirent de laisser à l'industrie une entière liberté. Ces statuts furent soumis à uue sorte d'enquête devant grand Planté, dit la chronique, „des plus sages et des „plus anciens hommes de Paris, et de ceux qui plus devoient „savoir de ces choses, lesquels tous ensemble louèrent moult „cet œuvre."

La prévôté de Paris, ainsi rétablie, devint un emploi honorable que des hommes distingués ne dédaignèrent plus d'occuper. On voit parmi eux les noms des Hangeau de Coucy, des Crèvecœur; ils étaient aidés, dans leurs fonctions, par un lieutenant civil et plusieurs greffiers.

A l'abri de cette double protection judiciaire et municipale la population industrieuse de Paris put s'élever bientôt à un haut degré de richesse et de prospérité. Sa bourgeoisie formant, comme nous l'avons dit, de temps immémorial un corps indépendant, n'eut point besoin de passer par ces chartes d'affranchissement, divisées en plusieurs catégories, qui eurent lieu pour les autres villes du royaume. Elle occupait une place entre la noblesse et le peuple, comme ce qu'on appelle en Allemagne la seconde noblesse, produite par le travail, ainsi que la première par les armes.

C'est elle qui fonde les premiers établissements de bienfaisance, qui développe le commerce, entretient et peuple les universités, qui assiste aux doctes leçons des Champeau, des Abélard, des Ambroise Paré, et invite les étrangers à venir partager ses travaux et profiter de ses lumières; le sentiment que donne la liberté, le jugement que produit l'étude, distinguent de tout temps ces familles curiales de Paris, qui sont, comme celles de Rome, les *entrailles des villes*, et le meilleur appui des souverains. Déjà nous avons vu Philippe-Auguste confier à six bourgeois de Paris, pendant son absence, la gestion de ses biens et l'entrée au conseil de la reine; des notables de Paris sont également désignés, par Charles V, pour avoir part à la régence du royaume pendant la minorité du dauphin, et se trouvent ainsi associés aux fonctions des ministres et des princes du sang. La garde de la personne du monarque fut long-temps confiée à des bourgeois de Paris. „Quand le roi alloit en guerre,“ dit Olivier de La Marche, „il avoit au frein de son cheval deux bourgeois de sa bonne ville de Paris.“ A la journée de Mons en Perdelle, où Philippe-le-Bel écrasa l'armée des Flamands, les deux bourgeois de garde furent tués à ses côtés; l'histoire nous a conservé le nom de ces braves,

c'étaient les Gentiens, dont la race subsistait encore au dix-septième siècle. Ce fut, en 1412, un bourgeois de Paris qui emporta la bastille d'Estampes, forteresse que les capitaines les plus expérimentés avaient jugée imprenable. Si nos rois avaient eu plus de confiance dans la valeur de cette classe d'hommes vigoureux et adroits, ils auraient lutté avec plus d'avantage contre les Anglais, qui durent leurs succès à l'emploi des archers, véritables bourgeois de leurs villes, et aussi habiles que courageux. C'était la nation anglaise tout entière qui suivait ses princes à la guerre; et ce n'était, en France, que le roi et la noblesse qu'on lui opposait. Voici comment s'exprime, à cet égard, un ancien historien de nos malheureuses guerres, en parlant de la revue de l'armée dans la plaine d'Azincourt. „Outre ce grand corps de troupes du roi,“ dit-il, „les „bourgeois de Paris firent offre de six mille hommes bien ar„més pour cambattre à la tête *aux jours de bataille*; mais le „duc de Berri, faisant grand récit de cette milice en présence „de plusieurs chevaliers de sa suite, l'un d'entre eux, nommé „Jean de Beaumont, répondit avec mépris: Qu'avons-nous à „faire de ces gens de boutique, puisque nous sommes trois „fois plus nombreux que les Anglois? Je ne sais pas s'il croyoit „les roturiers indignes des armes; mais j'assurerai bien en „avoir connu qui y ont acquis grand honneur, et je dirai en„core que le royaume étoit plus florissant quand on y recevoit „toutes sortes de gens avec plus d'acception de valeur que de condi„tion. Nos historiens nous apprennent que nos chevaliers ne se trou„vèrent pas mieux d'un pareil orgueil à Courtray, où les Flamands „les renversèrent dans les fossés, ni à Poitiers, etc., etc.“

Cette existence honorable de la bourgeoisie de Paris était telle que beaucoup de nobles aspiraient à en faire partie, afin de pouvoir occuper les charges municipales, sorte de gouvernement secondaire qui établissait un lien entre toutes les classes. La noblesse y trouvait le pouvoir et la considération, et la bourgeoisie le moyen d'arriver à la noblesse. Ce droit de bourgeoisie s'acquérait par la construction d'une maison de 60 livres de valeur, et l'engagement d'y résider une partie de

l'année; ce qui contribua beaucoup à l'extension de la capitale pendant les treizième et quatorzième siècles.

A cette époque, la ville de Paris avait déjà une enceinte très-étendue, contenant des champs, des métairies qu'on appelait alors *cultures,* des couvents entourés eux-mêmes de jardins, et clos de murs pour leur défense et marquer leur juridiction. Les places intermédiaires étaient divisées en rues fermées de barrières, de portes de fer, et d'une circulation souvent dangereuse.

La division qu'on remarque de nos jours existait déjà entre les habitations du nord et celles du midi de la Seine, de la rive droite et de la rive gauche; la première présentait les grandes agglomérations des corps de métiers ayant leurs chefs, leurs statuts, espèces de petites républiques fédératives; au midi, on apercevait des lieux élevés, les toits en ardoises des églises, des couvents, l'Université, les colléges; d'un côté, on n'entendait que le bruit des marteaux, des charrettes, des crieurs publics; de l'autre, celui des cloches appelant les chantres aux offices, les écoliers aux classes; au milieu étaient les halles, si fréquentées alors par les gens de la campagne qui, de trente lieues à la ronde, venaient y apporter leurs productions en échange des objets manufacturés. Cette population, d'états, de costumes et de mœurs différentes, et s'élevant déjà à près de trois cent mille habitants, reconnaissait les règlements de l'Hôtel-de-Ville, et la hiérarchie des quarteniers, dixainiers, cinquanteniers, composant, avec les échevins, les conseils, et le prévôt des marchands, l'autorité municipale, autorité élective populaire, et qui n'a cessé d'exercer une immense influence sur les destinées même du royaume.

L'Hôtel-de-Ville, continuation du Parloir-aux-Bourgeois, syndicat de la marchandise, fut long-temps situé sur un point peu apparent de la capitale, près du Châtelet; mais, sous la prévôté de Marcel, il fut établi sur la place où on le voit encore aujourd'hui. Marcel, ce nom rappelle à la fois de grands talents et de grands excès; Marcel, méconnu par les historiens des rois, et rendu enfin à la vérité par les écrivains philosophes,

fut un homme de génie pour son temps: fils et petit-fils de prévôts des marchands dont la mémoire était honorée, il surpassa ses pères en capacité et dans la puissance qu'il exerçait sur le peuple. C'est pendant sa prévôté que l'autorité de l'Hôtel-de-Ville, qui n'avait été jusque-là que municipale, devint politique, et ne cessa plus de l'être; c'est lui qui devina, pour ainsi dire, le gouvernement représentatif, et le fonda dans une sorte de charte mémorable (l'ordonnance du mois de mars 1357). Il inventa le seul impôt juste, l'impôt proportionnel et progressif, adopté depuis sous le nom d'*income-tax* dans les temps modernes. Mais c'est Paris surtout qui lui doit de la reconnaissance pour le système de défense et d'organisation militaire qu'il établit, et qui s'est toujours maintenu. Sans-doute de coupables excès ternirent les services de cet homme courageux et habile, mais il faut les attribuer principalement au système de perfidie, d'entêtement des hommes qui entouraient alors un souverain *jeune d'âge et de conseils*, comme dit Froissart, à cet orgueil, à cette avidité de la noblesse qui alors, comme à d'autres époques, arrêtait toute amélioration possible. Le peuple n'avait aucun moyen légal d'obtenir ce qu'il demandait, ou l'exécution des concessions qu'il avait obtenues. Ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les remontrances, toutes les sollicitations, qu'il se portait à des excès coupables, mais qui seuls pouvaient alors intimider les hommes faux et cruels qui se jouaient de leurs promesses. Jamais Marcel n'attenta ni à la personne ni même au droit reconnu du souverain; et lorsque, des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, et la tête couverte du chaperon du roi, auquel il avait donné le sien, il fit connaître au peuple sa conduite, il fut couvert d'applaudissements, et ses paroles retentirent même au dehors, elles soulevèrent une partie du royaume, et elles eussent produit une plus grande explosion, si les communications avec les provinces eussent été plus faciles, plus fréquentes.

Il n'était déjà plus ce temps où les campagnes, peuplées de loin en loin de pauvres hameaux, dépendaient des seigneurs retranchés dans de hautes tours, où les villes n'étaient qu'une

sorte de marché d'ouvriers; le travail, et l'aisance qu'il procure, avaient affaibli ce principe de servilité et de dépendance timide, les villes avaient acquis des droits qu'elles faisaient respecter, et les campagnes voyaient la possibilité de secouer le joug de la noblesse, qui avait cessé de les protéger, et dont la considération s'était perdue dans les honteuses batailles de Crecy, d'Azaincourt et de Poitiers. Une fermentation générale existait partout, et il ne fallait que la présence de quelque homme distingué et d'un rang illustre, auquel on se serait attaché, pour devancer de six siècles la civilisation. Cet homme ne se rencontra pas, et les mouvements généreux de la population de Paris et des malheureux habitants des campagnes furent étouffés. Il en fut de même trente ans après, lorsque le peuple alla chercher à l'Hôtel-de-Ville ses armes, son appui, sa direction, et que, sous le nom de *Maillotins*, comme autrefois sous celui de *Jacques*, il tenta de se faire rendre justice; il succomba encore; et les hommes respectables qui modéraient ses passions tout en réclamant ses droits, furent compris dans la vengeance des princes qui ne connaissaient, qui ne voulaient reconnaître que le pouvoir arbitraire. Et qu'on ne vienne pas alléguer contre la population de Paris les coupables excès qui, quelques années après, sous les factions de Bourgogne et d'Armagnac, ensanglantèrent la capitale. Le massacre des prisons, si semblable à ce qu'on a vu de nos jours, le pillage régulier, le système de terreur qui régna quelque temps, étaient l'effet des passions haineuses des oncles du roi, qui, étrangers à tout principe de patriotisme et d'humanité, ne songeaient qu'à satisfaire leur ambition ou leur avidité. Ces deux chefs cruels, dont l'un épuisait le royaume par ses exactions, et l'autre le livrait à l'étranger, doivent seuls porter la réprobation des crimes commis par leurs honteux et vils instruments.

La saine population de Paris, la classe éclairée, refusa toujours de prendre part à ces horreurs, et en arrêta à plusieurs reprises le cours. Le respectable prévôt des marchands, Charles Culdoé, avec tous ses échevins, conseillers de ville, et trois cents des plus notables bourgeois, désespérant de maintenir

l'ordre au milieu de ces furieux, et ne voulant faire cause commune avec aucun des deux partis, s'éloignèrent de la ville, et n'y rentrèrent qu'au moment où, d'accord avec une autre partie des bourgeois de la ville, ils en ouvrirent les portes à Charles VII, et en chassèrent les Anglais. L'histoire de l'Hôtel-de-Ville de Paris est la véritable histoire du peuple, non pas de cette partie de la populace égarée, et toujours l'esclave des factieux, mais, nous le répétons, nous ne saurions trop le répéter, de cette classe moyenne, forte, progressive, laborieuse, qui, à toutes les époques, s'est montrée grande et sage, et qui a su arracher la liberté au despotisme, et la conserver contre l'anarchie.

Dix siècles avaient vu s'exercer presque sans interruption les privilèges acquis de temps immémorial à la ville de Paris, de se gouverner elle-même, de nommer ses magistrats, et de disposer de ses revenus communaux.

L'Hôtel-de-Ville de Paris jouissait paisiblement de ces privilèges, lorsqu'il en fut dépouillé par Charles VI, en punition de la sédition excitée par les Maillotins. Irrité des excès qu'ils commirent, il supprima la prévôté des marchands, l'échevinage, la juridiction, la police et le greffe; il ôta aux bourgeois les armes, la garde et les chaînes de la ville; et les revenus communaux furent confondus dans la recette ordinaire du roi.

Le prévôt de Paris fut chargé de l'administration municipale; mais il éprouva bientôt qu'un homme seul ne pouvait pas suffire à l'exercice de ces deux emplois. On rendit donc aux bourgeois la garde de la prévôté des marchands, sans leur en rendre encore la propriété. Jean Jouvenel, dit des Ursins, fut garde de cette prévôté, et eut quelques successeurs dans cette qualité. Charles Culdoé, l'un d'entre eux, obtint, en 1405, la restitution des revenus de la ville, pour la réparations des portes, ponts, fontaines, tours, égoûts et fossés, où l'on n'avait point travaillé depuis plus de vingt ans. Enfin, après vingt-neuf années de suppression, Charles VI, apaisé par un châtiment si long, rétablit, en 1411, le Parloir-aux-Bourgeois, et rendit à la ville sa juridiction, la propriété de son domaine, ses revenus communs, et

tous ses privilèges. Mais les magistrats nouvellement élus ne surent plus quelles étaient leurs attributions. Le greffe avait été exposé au pillage; les archives avaient été dissipées, et des titres de la ville égarés. Pour remédier à tous ces désordres, le roi nomma des commissaires qui travaillèrent à la confection d'une ordonnance générale qui servît désormais de règle dans l'administration de la police et de la justice municipale. Ce soin fut confié au procureur général, à Jean Mauloué, conseiller au parlement, au prévôt des marchands et aux échevins. Et comme la nouvelle ordonnance ne devait contenir que les anciens usages, les commissaires commencèrent par rassembler autant qu'ils purent les chartes, papiers, registres, et autres enseignements anciens. Le roi ordonna au garde du trésor de ses chartes de rendre toutes celles qui y avaient été portées des archives de la ville, et de délivrer des *vidimus* de toutes les autres. A la preuve par écrit, les commissaires joignirent une enquête, où ils appelèrent des personnes de tous les états de la ville, les mieux instruites de ses droits, des vieillards qui avaient passé par ses charges, d'anciens bourgeois et marchands versés dans la connaissance de ces affaires, enfin tous ceux dont on espéra pouvoir tirer quelques lumières. Les commissaires, après avoir pris leur avis, dressèrent un procès-verbal de leurs dépositions; et, après trois ans de recherches, l'ancien droit de la ville fut enfin rédigé par une ordonnance générale, scellée du grand sceau, au mois de février 1415. C'est ce travail qui composait la loi municipale de Paris, et qui était encore en vigueur au moment de la révolution.

Les officiers principaux de l'Hôtel-de-Ville étaient le prévôt des marchands, quatre échevins, le procureur du roi, le greffier et le receveur. Ces huit personnes composaient ensemble ce qu'on appelait le Bureau de la Ville. Il y avait en outre vingt-six conseillers et dix sergents ou huissiers. Les autres officiers subalternes étaient les quarteniers, au nombre de seize; les cinquanteniers, au nombre de quatre en chaque quartier, qui faisaient en tout soixante-quatre; et les dixainiers, au nombre de deux cent cinquante-six, seize dans chaque quartier; l'archi-

tecte ou maître des œuvres de la ville; le capitaine de l'artillerie, l'imprimeur, et le maître-d'hôtel. Les trois compagnies des gardes et archers faisaient aussi partie du corps de ville. Chacune de ces compagnies, de cent archers, auxquelles fut bientôt adjointe la milice bourgeoise, composait, en 1703, cent trente-trois compagnies, dont tous les officiers ainsi que ceux des archers étaient à la nomination du prévôt des marchands et des échevins. C'est cette milice qui a servi depuis de modèle et de principe à l'institution de la garde nationale.

L'élection du prévôt des marchands se faisait tous les deux ans; mais il pouvait être continué jusqu'à quatre fois. Tous les ans les deux plus anciens des quatre échevins sortaient d'emploi, et l'on en élisait deux nouveaux. Voici quel était le mode d'élection à ces deux fonctions: avant le 16 d'août, jour fixé pour ces nominations, les quarteniers convoquaient une assemblée dans les quartiers pour choisir parmi les notables de la population quatre électeurs pour se rendre à l'Hôtel-de-Ville, et procéder tant à l'élection des scrutateurs qu'à celle des prévôts et échevins. Le jour de l'assemblée générale, le prévôt, les échevins, les conseillers et quarteniers de la ville, après avoir entendu une messe du Saint-Esprit, se rendaient au grand bureau de l'Hôtel-de-Ville. Les quarteniers présentaient le procès-verbal de l'assemblée par eux tenue, et les noms des quatre nommés, chacun écrit à part sur un bulletin. Les quatre noms se mettaient alors dans un chapeau, mi-parti des couleurs de la ville, et les deux premiers tirés au sort étaient enregistrés sur une liste avec celui du quartenier. Cette élection faite, on envoyait chercher les dénommés, par les sergents de ville, et quand l'assemblée était ainsi complète, le greffier faisait lecture des ordonnances données au sujet de l'élection, et l'appel nominal de ceux qui devaient composer l'assemblée, après quoi les échevins qui sortaient de charge remerciaient l'assemblée: on procédait alors à la formalité du serment pour la nomination des scrutateurs, en commençant par les conseillers de la ville, selon l'ordre de leurs séances, les quarteniers et leurs mandés, et enfin le prévôt et les échevins. L'élection devait tomber

sur quatre personnes, dont l'une serait officier du roi, l'autre conseiller de la ville, la troisième un quartenier, et la quatrième un des bourgeois mandés.

L'élection faite de vive voix, les scrutateurs choisis prêtaient serment ensemble, entre les mains du prévôt des marchands et des échevins, sur le tableau de la ville. Après cela, le prévôt et les échevins quittaient leur place et allaient se mettre au-dessus des conseillers de la ville; et au lieu qu'ils venaient de quitter, s'asseyaient les quatre scrutateurs, dont le premier tenait le tableau de ville pour les serments d'élection, et le second le chapeau mi-parti, pour y recevoir les suffrages. On appelait tous les assistants par ordre; le prévôt le premier, puis les échevins, les conseillers, les quarteniers et les bourgeois mandés, qui donnaient leurs suffrages. Le scrutin fermé, les scrutateurs passaient au petit bureau, où ils faisaient le dépouillement des bulletins, et un procès-verbal, qu'ils présentaient ensuite au roi, accompagnés du prévôt, des échevins, des procureurs et greffiers de la ville, et de ceux qui avaient été élus à la pluralité des suffrages. L'acte de scrutin était ouvert et lu en présence du roi, et les élus étaient confirmés par le roi et lui prêtaient serment. A l'égard du procureur du roi, du greffier, des conseillers et des autres principaux officiers de ville, c'étaient toutes charges qui s'achetaient; mais il fallait être Parisien de naissance pour y être admis.

Outre la connaissance des matières qui dépendent du commerce par eau, le prévôt et les échevins étaient chargés des subsistances, des approvisionnements de la ville, de la perception et emploi de ses revenus, dont ils ne rendaient compte qu'au roi. Ils avaient encore la surintendance des fontaines de Paris, le soin des ponts, des quais, des boues et des lanternes, de l'entretien du pavé et plusieurs autres attributions détaillées dans l'édit de 1700, qui avait réglé les bornes des deux juridictions de la ville et du châtelet. Les quarteniers étaient commis pour veiller dans les quartiers de la ville à ce qu'il ne s'y passât rien de nuisible au repos public. C'était à eux que le prévôt des marchands et les échevins adressaient leurs ordon-

nances pour les distribuer aux cinquanteniers, qui en faisaient part aussitôt à chaque dixenier, afin que l'ordre fût plus promptement exécuté dans toute la ville. Ce réseau administratif des élus de la communauté, et qui ne cessait pas d'en faire partie, contenait ou mettait en mouvement toute la population. On conçoit que dans un temps où les tribunaux étaient à-peine organisés, où les parlements n'avaient point encore de caractère politique ni même d'existence fixe, où la cour des comptes était soumise à l'autorité royale, ce corps de la ville, ainsi composé, siégeant dans un édifice considérable, au centre de la population, devait avoir une grande importance. Les hommes qui le composaient, forts de la confiance de leurs concitoyens, et distingués par des privilèges, des armoiries et un costume éclatant, marchaient de pair avec la noblesse. Leur assemblée formait une chambre de députés permanente uniquement composée de la classe moyenne, et par là plus véritablement nationale que les états généraux, composés des trois ordres, et qui, n'étant convoqués que de loin en loin, étaient plus ou moins soumis à l'aristocratie et au pouvoir royal. L'Hôtel-de-Ville était le palais, le Louvre du peuple. C'est là qu'il siégeait par ses représentants, et que les souverains venaient reconnaître sa puissance en lui demandant des subsides, ou en recevant ses présents. Cette auréole populaire ajoutait à la majesté royale, et composait son plus beau cortège. On voyait ces magistrats électifs, vêtus de leurs longues robes mi-parti des couleurs de la ville, montant des chevaux ornés de bride d'or, comme les chevaliers, aller, précédés de leurs archers et suivis de milliers de bourgeois richement vêtus, au-devant des souverains à leur entrée dans la ville, les escorter jusqu'à leur palais, et rendre de semblables honneurs aux princes étrangers, auxquels ils donnaient une grande idée du luxe et de l'élégance de la capitale. Dans toutes les cérémonies, le prévôt des marchands occupait la droite du gouverneur de Paris, et le corps de la ville marchait parallèlement avec le parlement; celui-ci à droite, suivi de la cour des comptes, et l'autre à gauche. Le prévôt de Paris, quoique représentant, suivant le grand coutumier, le

souverain au fait de la justice, ne passait qu'après lui; mais la prépondérance de l'Hôtel-de-Ville était à l'Hôtel-de-Ville même, lorsque les gouverneurs de Paris venaient y recevoir une sorte d'investiture. Montmorency, Brissac, Coligny, et plusieurs princes du sang furent de ce nombre; il en était de même lorsque la ville tenait sur les fonts de baptême quelques enfants illustres, tels que le duc d'Anjou, frère de Charles IX, les fils de la duchesse de Guise, de Longueville; lorsque surtout les souverains venaient y recevoir des fêtes, les plus magnifiques de ces temps, et dont les plus belles dames dont on a conservé les noms faisaient les honneurs. Aussi n'était-il pas une occasion importante que les princes ne saisissent pour jouir de ces somptueux divertissements. Chaque année les voyait, le jour de la Saint-Jean, se couvrir d'écharpes d'œillets, et allumer le bûcher sur la place de Grève; les jours de carnaval, les anniversaires ou la rentrée des souverains dans Paris étaient marqués par de semblables solennités. Louis XI les aimait particulièrement. A son retour de la bataille de Montlhéry, dit son historien, il trouvait grand plaisir à raconter aux dames et demoiselles de Paris les dangers qu'il avait courus, et cherchait ainsi à se rendre populaire. Louis XIII et Louis XIV firent plus: ils amenèrent à l'Hôtel-de-Ville leurs comédiens, leur musique, et ils y dansèrent eux-mêmes des ballets. Avant de se retirer, ils portaient la santé du corps municipal. A la suite de ces divertissements venaient ordinairement des présents qui n'étaient pas reçus avec moins de faveur. C'étaient ordinairement des vases ou des statues d'or et d'argent. „Grand merci! bonnes gens,“ disait Charles V en les voyant, „ils sont beaux et riches.“ „Je reçois avec une vive satisfaction,“ disait Henri IV, „et vos cœurs et vos confitures.“ Mais cela ne suffisait pas toujours aux souverains, et souvent ils venaient demander des subsides; c'est alors qu'ils ne craignaient point de s'humilier devant la puissance populaire. La superbe Catherine de Médicis y vint abaisser son front, et y tenir un discours suppliant.

„Alors, dit la chronique, fut intimé à la reine et à sa com-„pagnie qu'elle se retirast en une chambre qui lui avoit été

„préparée près de la grande salle, pendant que ladicte compa-„gnie aviseroit quel secours on pourroit faire au roi; ce qu'elle „fit. Et après que ladicte dame fut retirée en ladicte cham-„bre, monsieur le prévôt des marchands mit la matière en „délibération, et demanda aux assistans leur avis, chacun en „particulier; tous lesquels conclurent et avisèrent de secourir „le roi de dix mille hommes de pied, pour lesquels seroit levée „sur tous les habitans de ladicte ville et faubourgs, sans en „excepter ni exempter aucun, la somme de trois cent mille „livres tournois. Ce faict, ladicte dame revint à ladicte salle; „et étant assise en sa chaise, lui fut déclarée ladicte conclusion, „dont elle remercia bien fort ladicte compagnie.“

Cette action de l'Hôtel-de-Ville, ce gouvernement municipal, ne consistait point seulement en vains priviléges qu'il eût été possible aux princes qui faisaient leur séjour à Paris, de briser un jour; mais ces privilèges étaient appuyés sur une organisation militaire, forte et indépendante dont les magistrats de la ville disposaient seuls.

Paris était alors entouré de murailles flanquées de grosses tours; ses portes se fermaient régulièrement, et les échevins en gardaient les clefs. Ce fut la trahison d'un de ces hommes qui en ouvrit l'entrée à Isabeau de Bavière, dans le temps de la faction bourguignonne. Le prévôt des marchands recevait le mot d'ordre de la bouche du roi, et le donnait aux capitaines sous ses ordres. Ce magistrat marchait à leur tête dans les émeutes, et courut de grands dangers, entre autres contre les écoliers. La bourgeoisie était enrégimentée; elle élisait ses officiers, et se formait, par de fréquents exercices, au maniement des armes. Une *montre*, ou autrement revue, sous Louis XI, présenta le nombre considérable de quatre-vingt mille bourgeois, tous armés et vêtus de hoquetons rouges, avec une croix blanche.

Dans les circonstances importantes, personne n'était exempt du service personnel; les présidents et conseillers des cours souveraines, les plus riches habitants montaient la garde aux portes de la ville.

Il y avait, au coin des rues, de grosses chaînes scellées

qu'on tendait à la première alarme pour fermer les quartiers. On faisait à toutes les maisons des saillies qui les rendaient plus propres à l'attaque et à la défense ; enfin, le peuple avait ses bannières, des places d'assemblée fixes, des mots de ralliement, et dans les syndics des différents métiers, des chefs habiles et courageux.

La ville était divisée en seize quartiers, dont chacun avait un conseil électif, et formait comme une petite république fédérative, origine des districts, des sections, des municipalités transformés aujourd'hui en douze arrondissements, mais qui, à cette époque, correspondaient avec l'Hôtel-de-Ville, et suivaient ou dirigeaient son impulsion. C'est ainsi que se trouva formé, pendant la Ligue, le fameux conseil des Seize, qui s'empara de l'Hôtel-de-Ville, après une courageuse mais vaine résistance du prévôt et des bourgeois honnêtes de Paris. L'exaltation religieuse encouragée, à cette époque, par la réforme, avait envahi une partie de la capitale. Ces temps sont trop connus pour les retracer ici; ils virent naître les premières barricades, qui se reproduisirent depuis, et qui rendirent la force populaire si redoutable.

De rues en rues, de quartiers en quartiers, l'insurrection gagnait ainsi et paralysait la résistance; elle cernait la force armée dans autant de prisons, de blocus. Mais il faut le dire à la louange des habitants, jamais ils n'abusèrent de cette terrible puissance, qui aurait assuré au contraire la solidité du trône si les souverains avaient su toujours l'apprécier. Les scènes qui, à diverses époques, ensanglantèrent la capitale, furent toujours produites par les menées coupables des gens à la tête des affaires, et toujours le corps de la ville et les habitants considérables tentèrent de s'y opposer.

C'est après beaucoup d'instance, et en quelque sorte par surprise, que la cour entraîna le prévôt des marchands et les chefs des quartiers à participer à la Saint-Barthélemi; et, à-peine cet horrible massacre eut-il commencé, le soir même du dimanche, que le roi, à la demande des officiers municipaux, du prévôt Charron et des échevins, fit publier une ordonnance

pour arrêter l'effusion du sang et le pillage. Le conseil de la Ligue trouva une égale opposition dans les magistrats municipaux; aucun conseiller ou échevin ne voulut en faire partie. Le prévôt des marchands fut même du nombre de ceux qui voulurent faire arrêter le duc de Guise à son entrée à Paris, et couper court à l'instant à la Ligue et à ses malheureuses guerres de religion qui, alors, divisaient les habitants, et causaient bien des maux.

Les barricades de la Ligue, qui commença ce système de défense populaire, mieux employé depuis, furent l'ouvrage des moines, des Seize et des écoliers. Les bourgeois, pris à l'improviste, se bornèrent à la défense de leurs maisons; les autorités municipales y eurent si peu de part, que le duc de Guise fit mettre à la Bastille le prévôt des marchands, le sieur de Pereuse, et destituer les échevins. Le lendemain il n'eut rien de plus pressé que de se rendre à l'Hôtel-de-Ville lui-même pour y casser le corps municipal et en faire nommer un autre à un scrutin à haute voix, contre l'usage, et ceux-là même encore qui furent ainsi proclamés, n'acceptèrent ces fonctions qu'à la condition d'être confirmés par le roi.

Ce fut le nouveau prévôt des marchands qui tint au nom de la ville, sur les fonts de baptême, le fils posthume de la duchesse de Guise. Le duc changea également de sa seule autorité les capitaines et officiers de la milice bourgeoise, et des quartiers, exigeant qu'ils fussent tous, ainsi que seurs sous-officiers, catholiques. Toutes ces mesures expliquent suffisamment les excès et les folies qui affligèrent les gens de bien pendant cette époque.

Il n'en fut pas de même du temps de la Fronde, sorte de révolution populaire, parlementaire, à laquelle tous les esprits étaient préparés, et qui s'accordait avec tous les intérêts comme avec toutes les passions. „Les marchands dans leurs boutiques, „dit naïvement madame de Bonneville, raisonnoient des affaires „de l'état, et étoient *infectés de l'amour du bien public*, qu'ils „estimoient plus que leur avantage particulier.“ Le caractère impérieux d'Anne d'Autriche, l'administration de Mazarin, avaient

produit un mécontentement général, et qui n'attendait que l'occasion d'éclater; elle se présenta au moment de l'arrestation des deux conseillers Broussel et Blancmesnil. Les relations du temps rapportent qu'en moins de trois heures, cent mille hommes furent sous les armes, et deux mille barricades dressées avec tant d'intelligence, que, de l'aveu des gens de guerre, aucune armée n'eût été capable de les forcer. Ces espèces de citadelles étaient formées de barriques pleines de sable, élevées les unes sur les autres, et jointes entre elles par des chaînes de fer; elles étaient revêtues d'un rang de pierres de taille, et quelques unes si hautes, qu'il fallait des échelles pour les franchir. Il y en avait de semblables à l'entrée de chaque rue; des corps de bourgeois en armes se tenaient derrière pour les garder; une ouverture pratiquée dans le milieu, er fermée, au besoin, de fortes chaînes, ne laissait passer qu'une personne à la fois; les fenêtres des maisons voisines étaient garnies de pavés pour assommer les assaillants.

Mais du moment où cette manifestation générale se changea dans l'ambition personnelle des princes, des hommes puissants alors, que le bonheur public ne fut plus que le prétexte des vengeances ou des intrigues particulières, les bourgeois de Paris et les magistrats déployèrent, à plusieurs reprises, un grand caractère; le prévôt des marchands le Ferron et les échevins maintinrent leur autorité, et ne cédèrent qu'à la violence de la populace ameutée par les agitateurs. Le massacre de l'Hôtel-de-Ville, dénoûment de cette tragi-comédie de quatre ans, vit succomber, après une vive résistance, les meilleurs citoyens; le prévôt des marchands eut beaucoup de peine à échapper aux furieux; et le maréchal de L'Hospital, gouverneur de Paris, ne put se soustraire à leur rage qu'en cachant son cordon bleu, et en prenant un habit d'huissier. Il faut l'avouer cependant, les commencements de cette époque furent le moment brillant de l'Hôtel-de-Ville, et l'apogée de son influence. C'est dans ces vastes salles que se réunissaient les princes, les plus grands seigneurs de la noblesse et du clergé, les principaux membres du parlement et des autres cours, avec les of-

ficiers de la ville, et les députations de tous les corps de métiers, animées du même zèle pour la réforme des abus et la fondation d'une sage liberté. L'assemblée du 19 avril, et les remontrances qui en furent le résultat, présentèrent un grand et noble spectacle. Des combats et des fêtes succédaient à ces délibérations, et ajoutaient une couleur chevaleresque à ces temps singuliers; et l'enthousiasme s'exhala jusqu'à l'ivresse parmi les défenseurs de ces causes populaires, lorsque les duchesses de Longueville et de Bouillon, toutes deux d'une éclatante beauté, traversèrent à pied la place de Grève, et montèrent à l'Hôtel-de-Ville, où elles déclarèrent „vouloir loger „sous la garde des bourgeois, comme ôtages de la fidélité de „messieurs leurs maris, et de leur zèle pour le service de la „ville et du parlement."

Après cette époque il ne resta plus qu'un simulacre de l'administration municipale; le long règne de Louis XIV, son gouvernement absolu, le faible ministère du cardinal de Fleury, laissèrent remplacer l'élection libre et populaire des officiers municipaux par la vénalité de leurs charges et l'influence de la faveur royale. „Les maximes du courage, disait Omer Talon, sont endormies, et avec elles la liberté." Mais ce feu sacré ne fut point éteint, et il devait bientôt se reproduire dans la plus vaste explosion.

Nous touchons au plus grand drame politique que nous offre l'histoire des peuples; et ce drame, son théâtre, ses acteurs, se trouveront à l'Hôtel-de-Ville de Paris, et, comme jadis, appartiendront à l'action municipale de cette grande ville. Nous avons vu dans le tableau qui précède combien la population industrieuse s'était accrûe; l'organisation des corps de métiers, des *bourgeois hansés;* l'influence qu'ils exerçaient dans tous les évènements importants; la puissance même de Louis XIV, aidé de l'appui de la noblesse et du clergé, avoit peine à comprimer l'élan de la liberté, et les triomphes, les fêtes du grand roi, n'apportaient que de faibles diversions au mouvement des esprits. Le long sommeil des parlements, ces défenseurs du peuple, le silence de la presse, ne pouvaient tromper la saga-

cité d'un peuple actif, laborieux, éclairé. Louis XIV le sentit, et l'orgueil de ce monarque impérieux en fut blessé, il songea à porter à Versailles le siège de son gouvernement. Il se sentait gêné, dit Saint-Simon, dans une ville où les actes de son autorité trouvaient une critique journalière.

Cette mesure impolitique eut une grande influence sur les évènements qui suivirent; la cour fut nécessairement accompagnée des personnages les plus considérés, mais qui perdirent, en quittant Paris, le peu d'influence qu'ils y exerçaient. La société ou ce qu'on appelait le monde présentait alors une réunion d'hommes pris dans toutes les classes, noblesse, finance, bourgeoisie, littérature, unis entre eux par l'attrait de l'esprit et le charme des jouissances de la vie qui ne connaissent ni étiquette ni supériorité; les arts et les sciences, les plaisirs et le goût régnaient à Paris en opposition avec la cour qui jalousait leur influence. On allait à Versailles solliciter des faveurs, et on venait en jouir à Paris. La cour avait le pouvoir de droit, mais Paris avait la véritable puissance de fait; la puissance qu'on appelle la mode dans les temps frivoles, et l'opinion dans les moments sérieux. De ce mouvement des esprits qui ne se portait autrefois qu'à de vaines critiques, était né, sous Louis XV, une fermentation sourde, un besoin d'innovation qu'il eût été habile de satisfaire, mais qu'on résolut de comprimer. Voyons, pour arriver à ce but, quelle était l'organisation politique.

L'administration municipale de Paris était partagée entre le parlement, le bureau des finances, la chambre des bâtiments, le lieutenant-général de police, ou le Châtelet, le prévôt des marchands et échevins, ou le bureau de ville.

Le parlement avait l'administration d'une partie des prisons, la haute police et la juridiction sur toutes les affaires municipales qui ne ressortissaient pas au conseil d'état, telles que la grande voirie.

Le bureau des finances avait une juridiction en matière de grande voirie, immédiatement, et en matière de petite voirie, par l'intermédiaire des commissaires.

La chambre des bâtiments avait la police de surveillance sur les bâtiments, la juridiction de cette police; elle connaissait en outre des contestations privées sur le fait des constructions.

Le lieutenant-général de police avait d'abord toute la police des personnes; plus, quant aux choses, le nettoiement, l'illumination, les halles et marchés, la boucherie, l'exécution des statuts et règlements des corps et communautés; les poids et mesures, le Mont-de-Piété, le bureau des nourrices, le corps des pompiers, la voirie de Montfaucon, etc. Il exerçait dans Paris et sa banlieue, en matière de police, la même autorité que les intendants des généralités.

Les prévôts des marchands et les échevins géraient les revenus communaux; ils avaient les travaux publics et l'administration des boulevarts et des fontaines; la police administrative et contentieuse sur les ports, quais, ponts; les approvisionnements et l'exercice de la voirie sur quelques points.

Il est aisé de voir combien cette organisation, résultat de lois rendues à diverses époques, était vicieuse, par le conflit des attributions entre l'autorité municipale et le gouvernement, et le défaut d'unité pour le maintien du bon ordre. Elle aurait pu suffire néanmoins tant que les citoyens n'avaient aucun lien entre eux, et que la force publique pouvait se porter sur un point menacé. Mais cette action devenait impuissante devant une circonstance quelconque qui aurait appelé les habitants à se réunir et à établir entre eux des relations politiques.

Cette circonstance se rencontra, pour Paris, dans la convocation des états-généraux, sous la forme de ceux de 1614. Ici commence, pour l'Hôtel-de-Ville et le pouvoir municipal de Paris, une série d'évènements plus importants, d'une plus haute portée, que nous chercherons à retracer fidèlement dans un second chapitre.

Alexandre DE LABORDE.

LE THÉATRE-FRANÇAIS.

On ne sait quel jour d'une année inconnue, de malins clercs au parlement s'avisèrent de monter sur la fameuse Table de marbre, dans la grand'salle du Palais, et là, en présence d'une foule ébahie, jouèrent effrontément les *farces*, dont la religion et la royauté faisaient ordinairement tous les frais. Certes les nouveaux acteurs n'étaient pas les comédiens du roi. Car un roi absolu de ce temps, et un bon encore, celui qui fut nommé le Père du peuple, Louis XII, ne se vit pas même respecté de ces hardis faiseurs de *moralités*. Il leur permit tout, hors l'honneur des femmes, ordonnant de réprimer et de pendre, seulement dans le cas où ils atteindraient la reine. Il faut bien que la reine n'ait pas été *allusionnée*, car il n'y eut pas d'acteur pendu; et la liberté resta sur la Table de marbre jusqu'à François 1er, le restaurateur des lettres, qui établit le premier la censure, en même temps qu'il exilait Marot. De là sans-doute son très-glorieux surnom.

L'exemple des clercs du parlement entraîna les clercs du Châtelet à représenter aussi des moralités à la porte même du Châtelet, puis les collégiens en firent autant dans leur collége. Vinrent enfin les confrères de la Passion, comédiens de profession, qui, ayant obtenu un privilège exclusif par lettres patentes de l'année 1402, établirent leur théâtre dans une salle

de l'hôpital de la Trinité, rue Saint-Denis. Déjà donc il ne s'agit plus de jeux d'écoliers, de passe-temps des apprentis procureurs, de récréations des clercs au parlement; voilà un théâtre établi, une profession reconnue, avouée par lettres patentes, protégée même par un privilège exclusif. Dès-lors l'existence des fous du roi est menacée, ils feront bientôt place aux comédiens ordinaires; bientôt les confrères de la Passion s'appelleront troupe royale; les Caillette et les Triboulet s'en vont; la royauté les suivra de près; car, l'imprudente, elle prendra les fous du peuple; car Guillot Gorju, Turlupin et Bruscambille feront rire une reine aussi bien qu'une poissarde; les mêmes seront acteurs à la cour comme à la halle! le peuple et les rois riront ensemble devant les mêmes tréteaux! Malheur aux rois!

Mais n'anticipons point. Les confrères de la Passion occupèrent, en 1548, l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne qu'ils avaient acheté. Quarante ans plus tard, ils furent forcés d'abandonner leur hôtel à des comédiens nouveaux que le public protégeait contre le privilège des anciens, parce qu'il préférait le répertoire de ces nouveaux venus aux vieilleries des confrères, et les innovations dramatiques de Jodelle, Lapéruse et Garnier, au *rococo* des *Mystères* et au *classique* de la Passion. Ainsi le privilège dut céder à la force de l'opinion. La troupe, dite royale, se retira devant celle du peuple; la cour fut donc forcée une seconde fois de prendre ses plaisirs au gré de la ville.

En 1600, les comédiens de l'hôtel de Bourgogne ouvrirent leur théâtre trois jours dans la semaine, et, pour subvenir au besoin extraordinaire de comédies nouvelles, après cette innovation, ils s'attachèrent le poète Hardy, grand faiseur de pièces, qui ferait passer aujourd'hui Scribe même pour un auteur *fainéant*. Il composa alors près de huit cents pièces dont il nous reste-à-peu près quarante, et qui, certes, n'ont pas d'esprit comme quatre.

Théophile, Racan, Mairet, Gombault vinrent ensuite qui le surpassèrent, non pas en fécondité, mais en mérite. Encouragés par leurs succès, les premiers ils consentirent à laisser imprimer, en toutes lettres, leur nom sur l'affiche des comédiens. Jusque-

là, les comédiens, quand ils donnaient une pièce nouvelle de Hardy, se contentaient de mettre sur l'affiche que leur poète avait travaillé cette fois sur un sujet excellent: c'était bien inutile de nommer l'auteur, car il n'y en avait qu'un, et le public connaissait son poète autant que ses comédiens.

Si l'affiche et les noms ne suffisaient pas, pour remplir la salle, alors les acteurs battaient le tambour à la porte de leur hôtel et à la pointe Saint-Eustache. Ils prenaient ainsi les spectateurs par les oreilles. Aujourd'hui, ils leur crèvent les yeux avec les majuscules de l'affiche. Rien n'est changé!

Le spectacle commençait à deux heures de l'après-midi et durait jusqu'à quatre heures et demie. Le théâtre, comme tous ceux élevés à cette époque, était construit dans un jeu de paume. On ne s'était pas même inquiété de changer la forme du carré long. A l'une des extrémités, l'estrade destinée à figurer le proscénium des anciens; trois ou quatre châssis de chaque côté, une toile peinte dans le fond, quelques bandes de papier bleu au plancher pour faire les nuages; la décoration, ainsi faite *a priori*, était inamovible. Toujours les nuages de papier bleu, dehors comme dedans, en plein air comme en prison, comme dans un palais, une forêt, une église. Seulement on tirait la tapisserie du fond pour avertir le spectateur que le lieu de la scène changeait. Le public était placé plus mal encore. Aux longues murailles du jeu de paume s'appuyaient deux ou trois rangs de galeries en charpente, disposées de façon que la moitié des assistants ne voyait les acteurs que de côté, et que l'autre moitié, occupant les premières loges, ce que l'on appelait les bonnes places, à l'autre bout de la salle, pouvait bien voir les acteurs en face, mais ne les entendait pas. Au parterre, il est vrai, on se tenait plus près du théâtre, mais il fallait y être debout, et braver mille inconvénients qu'un auteur contemporain énumère ainsi: „Le parterre, écrit-il, est fort „incommode à cause de la presse; il s'y trouve mille marauds „mêlés avec les honnêtes gens auxquels ils veulent faire des „affronts; ils cherchent querelle pour un rien, mettent l'épée „à la main, et interrompent la comédie. Dans leur plus parfait

„repos, ils ne cessent de parler, de crier, et de siffler; et, „parce qu'ils ont peu ou point payé à l'entrée, et qu'ils ne „viennent là que faute d'une autre occupation, ils ne se sou- „cient guère d'entendre ce que disent les comédiens."

La troupe de l'hôtel de Bourgogne, dont Bellerose était le chef et l'orateur, étouffa toutes les ooncurrences rivales que son succès avait fait naître autour d'elle. Les spectacles de la rue Michel-le-Comte, du faubourg Saint-Germain, ne firent qu'apparaître et dis paraître. Molière même, en 1645, n'avait pu se soutenir au jeu de paume de la Croix-Blanche, avec quelques jeunes gens qui s'étaient joints à lui, et qui avaient donné à leur compagnie le nom d'Illustre-Théâtre. Molière avait été obligé de quitter Paris, et de parcourir la province. A lui seul pourtant était réservé de fonder un théâtre d'abord égal au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et qui devait ensuite l'anéantir en absorbant son public et ses acteurs.

Molière revint donc à Paris en 1658, avec une troupe exercée, débuta dans la salle des gardes du vieux Louvre, plut tellement au roi, qu'il en obtint de jouer alternativement avec les comédiens italiens sur le théâtre du Petit-Bourbon; et tellement à *Monsieur*, *frère du roi*, qu'il en obtint aussi d'ajouter à son théâtre le nom de *Théâtre de Monsieur*. Son succès grandit toujours. La troupe monta de droits en droits; de cadette, elle devint aînée. Louis XIV prit à son service tous ceux qui la composaient, et, en 1665, le titre de *troupe royale* parut sur les affiches du théâtre de Molière. La mort du grand homme (je ne parle pas de Louis) jeta ses camarades dans l'affliction, plus encore dans l'embarras: pour comble de malheur, lorsqu'ils venaient d'engager Rosimont, fameux acteur du temps, dans l'emploi de Molière, quatre des plus forts d'entre eux, Baron, Lathorillière, Beauval et sa femme, les quittèrent pour entrer à l'hôtel de Bourgogne. Enfin Lulli, qui avait le privilège de l'Opéra, acquit le droit de faire représenter ses ouvrages dans la salle du Palais-Royal, dont Molière avait obtenu l'usage, quand celle du Petit-Bourbon, où il s'était établi à son retour, avait été démolie pour faire place à la colonnade du Louvre.

La femme de Molière et sa troupe furent toutes deux veuves de leur chef, privées même de leurs principaux acteurs et de leur salle, la plus belle de Paris à cette époque. Elle avait coûté trois cent mille écus à bâtir tout exprès pour les représentations de *Mirame*, tragédie de cinq auteurs, dans laquelle le cardinal Richelieu avait trempé pour cinq ou six cents malheureux vers. C'était donc mille écus la rime que la France payait pour avoir un ministre auteur. Dieu! si M. Eugène de Pradel avait été ministre!

Les débris malheureux de la troupe de Molière proposèrent aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne de se réunir à eux, et n'en reçurent qu'un refus durement exprimé. Alors, réduits à toute extrémité, ils achetèrent du marquis de Sourdeac et de Champeron, son associé, le théâtre de l'hôtel de Guénégaud, au jeu de paume de la Bouteille. Le roi ayant déclaré qu'il n'y aurait plus désormais que deux troupes de comédiens français dans Paris, l'une à l'hôtel de Guénégaud, et l'autre à l'hôtel de Bourgogne, le lieutenant de police, M. de La Reynie, fit une ordonnance pour l'ouverture du nouveau théâtre, concurremment avec l'ancien, et cet état de choses dura depuis 1673 jusqu'en 1680. Dans ce temps, le roi, sur l'avis qu'une seule troupe suffirait au service de la cour et de la ville, fit expédier l'ordonnance suivante:

De par le Roi.

„Sa Majesté ayant estimé à propos de réunir les deux troupes de comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne et dans la rue de Guénégaud, à Paris, pour n'en faire à l'avenir qu'une seule, afin de rendre les représentations des comédiens plus parfaites, par le moyen des acteurs et des actrices auxquels elle a donné place dans ladite troupe, Sa Majesté a ordonné, et ordonne, qu'à l'avenir lesdites deux troupes de comédiens françois seront réunies pour ne faire qu'une seule et même troupe, et sera composée des acteurs et actrices dont la liste sera arrêtée par sadite Majesté; et, pour leur donner moyen de perfectionner ladite troupe, sadite Majesté veut que ladite seule troupe puisse représenter les comédies dans Paris; faisant

défenses à tous autres comédiens françois de s'établir dans ladite ville et faubourgs, sans ordre exprès de Sa Majesté. Enjoint Sa Majesté au sieur de La Reynie, lieutenant général de police, de tenir la main à l'exécution de la présente ordonnance.

„Fait à Versailles, le vingt-unième jour du mois d'otobre 1682.

Signé, Louis.

Colbert.“

Cette ordonnance fut signifiée aux comédiens, par Puymorin-Boileau, contrôleur général des menus-plaisirs et de l'argenterie, le 22 octobre de la même année.

Déjà Louis XIV, à Charleville, s'était occupé des comédiens français. Il avait fait écrire de la main même du premier gentilhomme de la chambre, le duc de Créqui, la liste des noms de ceux qu'il gardait à son service. *) Et puis, deux années après, il accorda à la troupe ainsi composée une pension de douze mille livres de rente.

C'est là l'origine des subventions! la Comédie-Française est définitivement constituée! Un roi qui prouvait qu'on ne sait pas l'orthographe par la grâce de Dieu, Louis-le-Grand, qui traitait aussi cavalièrement la grammaire que le parlement, songeait, jusque sous la tente de Charleville, aux tragédies de l'hôtel Guénégaud; il employait tout son savoir-faire à signer de sa propre main l'ordonnance de Colbert et la liste nominative du duc de Créqui; il accordait une somme immense, eu égard au temps et aux besoins de la troupe! Il s'inquiétait du sort de la

*) Voici la note écrite de la main du duc de Créqui à la fin de la liste des noms et parts des comédiens français:

„S. M., désirant de réunir les deux troupes des comédiens qui représentent dans Paris, m'a ordonné de leur faire savoir que son intention est de garder à son service ceux dont j'ai écrit les noms dans ce mémoire. S. M. voulant qu'il soit exécuté dans toutes les formes, et ceux et celles qui n'y acquiesceront pas ne pourront dorénavant jouer la comédie dans Paris.

„A Charleville, le 18 août 1680. *Signé*, le duc de Créqui.“ Et plus bas: „La troupe de S. M. fera huit cents livres de pension aux comédiens italiens qui iront dorénavant jouer à l'hôtel de Bourgogne. *Signé*, le duc de Créqui.“ (Note de l'Auteur.)

Molière, de Rosimont, de Lathorillière, et fixait lui-même leur part et leur pension de retraite.

Il faut voir les registres de dépenses et de recettes de la Comédie-Française, à cette époque ; on ne connaît rien de plus paternellement tenu que leur livre de ménage. Regardons un peu l'état des frais du *Malade Imaginaire*, par exemple :

Dépenses ordinaires et extraordinaires, 55 liv.

Décorateur et concierge, 7 liv. 10 s.

Aux figurants, 2 liv.

Vin de la répétition, 100 liv.

Pain de la répétition, 86 liv.

Vingt et une paires d'escarpins pour seize danseurs, trois musiciens, et deux sauteurs, à 3 liv. la paire, 63 liv.

Trente-trois paires de gants pour les musiciens et les danseurs, à 12 s. la paire, 19 liv. 16 s.

Au nommé Louis Hugot, menuisier, pour cinq jours de travail, à raison de 40 s. par jour, 10 livres.

A M. Desgrieux, pour trente-six paires de bas de soie, 365 liv.

Pour affiches extraordinaires, et le barbier, 4 liv.

Pour supplément à l'habit de M. de Lathorillière, 3 liv.

Bois, braise, à Morisset, à Breton et à Pierrot ; à la Crosnier, pour avoir ôté les neiges, 9 liv.

Chandelle des religieux, à la porte, 1 liv.

Aux soldats, 8 liv.

A M. Prévost, chandelier, qui a fourni quatre-vingt-quatre livres de chandelles pour les répétitions, à 7 s. la livre, suivant son mémoire quittancé, 29 liv.

Tels étaient les frais ordinaires et extraordinaires de la Comédie-Française ; ainsi, le *Malade Imaginaire* a coûté quatre-vingt-quatre livres de chandelles à monter ! Il paraît aussi qu'on buvait, qu'on mangeait aux répétitions. Le vin, le pain, et la chandelle, c'étaient les grandes dépenses ; et l'on ne payait alors que 30 livres par jour de loyer et de pension. Aujourd'hui que l'on ne boit plus aux répétitions, et que le théâtre a près de 200,000 fr. de pensions à payer par année, il serait curieux

de voir combien coûte à monter une pièce nouvelle, comme *Le Roi s'amuse.* Il serait curieux de voir si le décorateur se contenterait de 7 liv. 10 s. à partager avec le portier; si le machiniste serait modeste à la façon de Louis Hugot, le menuisier; si un supplément de 3 francs suffirait aux habits des modernes Lathorillière. Et pourtant alors, tous les grands seigneurs étaient tributaires du théâtre! les uns y avaient des loges, les autres des banquettes jusque sur la scène. Les comédiens leur faisaient crédit même. Il y a, dans les archives, un registre sur lequel on voit figurer les plus grands noms, comme débiteurs du théâtre: le prince de Condé pour une somme de 18 livres; le duc de Chartres, 420 liv.; le duc de Mazarin, 266. De La Popinière doit 4 liv. pour *Athalie;* l'ambassadeur de Hollande, 18 pour *le Vieux Célibataire;* de Maurepas, de La Marche, Dorat, Boufflers, et d'autres. On arrivait là, à l'entrée, sans argent, on disait, en enflant les joues ... „J'ai oublié ma bourse; vous mettrez cela sur mon compte ..." Les employés saluaient, et laissaient passer monsieur le marquis, monseigneur le duc; et monsieur le marquis, et monseignenr le duc devenaient débiteurs du théâtre; on inscrivait leur nom et le prix de leur place, et au bas ou ajoutait *reçu* quand ils avaient payé.

Le reçu manque presque partout. Mais le bourgeois qui n'avait pas crédit, était là pour payer à la porte; et le prix des places avait déjà été doublé, après la seconde représentation des *Précieuses Ridicules*, à cause du grand succès de la pièce.

Le reste des dépenses est marqué chaque jour avec un ordre tout aussi patriarcal. Leur journal est clair comme un compte rendu du président Jakson. Par l'inspection des registres on apprend bien ce que coûtèrent les différentes pièces du répertoire:

A M. Corneille, pour la tragédie de *Bérénice*, 2000 liv.

A M. Boyer, pour *Bonaxare*, deux cents louis d'or dans une bourse de velours et de soie.

A. M. Lacalprenède, 800 liv. pour une tragédie qu'il doit faire.

M. Lacalprenède recevait donc une prime du Théâtre-Français. On payait donc d'avance le génie de Lacalprenède alors ; fiez-vous donc aux réputations contemporaines.

On voit aussi que déjà, à cette époque, les affaires se traitaient à table, et que les comédiens prenaient leurs auteurs comme les ministres quelquefois ont pris nos députés.

Pour un dîner fait avec MM. de Corneille et de Visé, payé à M. La Thuilerie 20 liv.

Puis les recettes de chaque soirée sont écrites dans le plus grand détail, et signées du semainier. A la vue seule de la physionomie du registre, sans regarder les chiffres, on sait quand la société prospère ou quand elle est indigente. Dans les phases de fortune, ses registres sont imprimés; à l'état de décadence, ils sont écrits à la main: et c'est une alternative à-peu-près égale de bien et mal, de l'imprimé et de l'écrit.

Cependant les comédiens français ne restèrent pas longtemps paisibles possesseurs de leur théâtre de l'hôtel Guénégaud, et se virent pourchassés, en 1688, par messieurs de Sorbonne, qui ne les voulaient pas pour voisins. „En acceptant le collège des Quatre-Nations, messieurs de Sorbonne, „dit Racine dans une de ses lettres à Boileau, ont demandé „pour première condition qu'on éloignât les comédiens de ce „collège. Ils ont déjà marchandé des places dans cinq ou six „endroits; mais partout où ils vont, c'est merveille d'entendre „comme les curés crient. Le curé de Saint-Germain-l'Auxer„rois a déjà obtenu qu'ils ne seroient point à l'hôtel de Sourdis, „parce que de leur théâtre on auroit entendu tout à plein les orgues, „et de l'église on auroit parfaitement bien entendu les violons. En„fin, ils en sont à la rue de Savoie, dans la paroisse de Saint-André „des Arcs. Le curé a été aussitôt au roi, lui représenter qu'il n'y „a bientôt plus dans sa paroisse que des auberges et des co„quetiers; si les comédiens y viennent, que son église sera „déserte. Les grands Augustins ont été aussi au roi, et le „P. Lembrochons, provincial, a porté la parole. Mais on prétend „que les comédiens ont dit à sa majesté que les mêmes Au-

„gustins qui ne veulent pas les avoir pour voisins, sont fort „assidus spectateurs de la comédie, et qu'ils ont même voulu „vendre à la troupe des maisons qui leur appartiennent dans la „rue d'Anjou, pour y bâtir un théâtre, et que le marché seroit „déjà conclu si le lieu eût été plus commode. M. de Louvois „a ordonné à M. de Lachapelle de lui envoyer le plan du lieu „où ils veulent bâtir dans la rue de Savoie. Ainsi on attend „ce que M. de Louvois décidera. Cependant l'alarme est grande „dans le quartier; tous les bourgeois qui sont gens de Palais „trouvent fort étrange qu'on vienne leur embarrasser leur rue. „M. Billard surtout, qui se trouvera vis-à-vis de la porte du „parterre, crie fort haut: et quand on lui a voulu dire qu'il „en auroit plus de commodité pour s'aller divertir quelquefois, „il a répondu fort tragiquement: Je ne veux point me divertir."

Voilà M. Billard immortalisé, parce que sa maison devait se trouver vis-à-vis la porte du parterre!

Les comédiens finirent par trouver un emplacement qui leur convint, et qui ne força point M. Billard à se divertir. Ils acquirent le jeu de paume de l'Étoile, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, et y firent élever, sur les dessins du célèbre architecte François D'Orbay, un théâtre qui s'ouvrit, en 1689, par la tragédie de *Phèdre*, et qui ferma, en 1770, par *Béverley*, drame de M. Saurin. Ce théâtre forme maintenant un magasin de papier, et l'atelier de peinture du baron Gros, vis-à-vis le fameux café Procope, qui, dans ce temps-là, était le rendez-vous de tous les beaux-esprits parisiens, et n'est plus fréquenté à cette heure que par les étudiants de première année.

La comédie fut établie provisoirement dans la salle du château des Tuileries, à côté de la chapelle; elle occupa, pendant douze années, ce théâtre bâti d'après les dessins de Vigarani, pour la représentation de la *Psyché* de Molière. Cependant MM. de Peyre et Wailly leur construisaient sur l'emplacement de l'hôtel de Condé, au faubourg Saint-Germain, un nouveau théâtre qui fut inauguré, le 9 avril 1782, par une comédie épisodique de M. de La Harpe, intitulée *Molière à la nouvelle salle;* et deux années après, le *Mariage de Figaro* mit à l'essai

les planchers de la salle, en entassant là tout Paris deux cents fois de suite. Sans les troubles de la révolution, ils est probable que la Comédie-Française n'eût point quitté la salle nouvelle. Mais à la suite des représentations de *Paméla*, comédie en cinq actes et en vers de M. François de Neufchâteau, tous les comédiens français furent arrêtés. Ce fut dans la nuit du 3 au 4 septembre 1793 que cette mesure politique s'exécuta. Et de cette nuit date la clôture de la Comédie au faubourg Saint-Germain.

Dès-lors la société se démembra. Après le 9 thermidor an II, les comédiens français, rendus à la liberté, allèrent les uns rue Richelieu, les autres rue Feydeau, où ils alternaient avec la troupe d'opéra comique; les autres rue de Louvois. Cette dernière troupe était la plus renommée, comptant parmi ses acteurs Larive, Saint-Prix, Dupont, Saint-Phal; mesdames Raucourt, Thénard, Joly, Fleury, et Mézeray. Mais sa durée ne fut pas longue; après la nouvelle tempête du 18 fructidor, le théâtre Louvois, dont les acteurs étaient mal vus du directoire, fut fermé par ordre le 24 du même mois. A la suite de ce coup d'état, les victimes de la rue de Louvois tournèrent les yeux vers leur ancienne salle du faubourg, qui venait d'être restaurée, et avait pris le nom grec d'Odéon. Ils s'associèrent la troupe comique de Picard, Habert, Varennes, et Valville. Ils y restèrent jusqu'à ce que le feu eût consumé leur salle, le 28 ventôse an VII, après la première représentation de *l'Envieux*, comédie de M. Dorvo.

Le gouvernement se chargea de réunir tous les membres qui composaient la société avant la révolution, et la reconstitua sur ses anciennes bases au théâtre de la République, rue de Richelieu, le 11 prairial an VII, en y établissant les acteurs dispersés çà et là, rue Feydeau, à l'Odéon, et en province. Mais la troupe comique dont Picard était acteur, et dont ensuite il devint le chef, se proposa de satisfaire au désir des gens de lettres en formant un second Théâtre-Français. Ces nouveaux comédiens obtinrent du public le surnom d'*infatigables;* et plus tard, quand la France eut voté un empereur, ils

devinrent les comédiens de l'Impératrice. Aussi, lorsque Napoléon voulut réduire le nombre des théâtres de Paris, il confirma l'arrêté du ministre de l'intérieur, en date du 25 avril 1806, par lequel le théâtre de l'Impératrice était élevé au rang des quatre grands théâtres. Puis, ayant ordonné de reconstruire l'Odéon, il fit fermer la salle Louvois aux comédiens de l'Impératrice, qui ouvrirent le nouvel Odéon le mercredi 15 juin 1808.

Alors les comédiens français de la rue Richelieu étaient nommés les comédiens ordinaires de l'empereur; alors il y avait un premier chambellan dont les fonctions équivalaient à celles de premier gentilhomme de la chambre du roi. M. le comte de Rémusat, premier chambellan, chargé de la comédie, signait les engagements de mesdemoiselles Bourgoing et Volnay, comme le duc de Créqui avait signé jadis les parts de la Beauval et de la Molière.

Napoléon ne se montra pas plus insouciant envers les comédiens que Louis XIV. L'un s'était occupé d'eux à Charleville, l'autre s'en inquiéta jusque dans le Kremlin, avec cette différence que le premier ne fit qu'apostiller la liste de ses acteurs écrite par son gentilhomme, et que l'autre rédigea de sa propre main l'acte constitutif de leur société. L'empereur ne se montra pas moins généreux que le roi. Les comédiens français, qui avaient reçu jadis douze mille livres de rente, touchaient quatre cent mille francs de libéralités impériales, à titre purement gratuit, car ils n'avaient pas de subvention fixe; et ils pouvaient bien s'en passer après le décret impérial qui limitait le nombre et réglait le genre des théâtres de la capitale. Ces faveurs insignes ramenèrent de beaux jours à la Comédie-Française. Son foyer se rouvrit pour les poëtes et les grands seigneurs, à qui Napoléon avait permis Paris d'abord, et plus tard les Tuileries. On ne voyait plus Voltaire, Beaumarchais, Boufflers, Le Sage; c'étaient maintenant MM. Ducis, Arnault, Jouy, et l'auteur d'*Artaxerces*, et l'auteur d'*Omasis*, qui hantaient à leur tour les gentilshommes revenus de l'émigration. On voulait recommencer des mœurs qui étaient finies;

même ardeur à la critique, même zèle d'épigramme, même amour de l'anecdote et du scandale, que dans le bon vieux temps. Il fallait entendre un ancien cornette de la bataille de Rocroy, le doyen des poètes et des colonels français, qui reçut plus tard, à ce double titre, la croix de Saint-Louis, M. le marquis de Ximenès, avec ses façons hardies et son franc parler de grand seigneur, dire à son confrère M. Baour-Lormian: „Vous faites des tragédies, vous! n'est-ce pas? J'ai connu M. de Voltaire; il faisait des tragédies aussi, mais il ne les faisait pas comme vous.“ Puis le vieux duc de Lauraguais qui disait à Baptiste cadet: „Vous avez la figure bête, les mains bêtes, les pieds bêtes; de la tête aux pieds, vous êtes fait pour jouer les bêtes.“ Et plus tard le critique des critiques, M. Geoffroy, qui, en parlant de mademoiselle Georges et de mademoiselle Duchesnois, écrivait *la belle et la bonne.* Or, la bonne lui répondait en colère qu'elle voulait être belle, et la belle, qu'elle voulait être bonne; et le journaliste était forcé d'expliquer à l'une qu'elle était belle, parce qu'elle était bonne, et à l'autre, qu'elle était bonne, parce qu'elle était belle. Et tout ce spirituel galimatias à-propos de la rivalité des deux actrices, qui rappelaient alors les querelles célèbres jadis de la Dumesnil et de la Clairon, ces deux émules si envieuses l'une de l'autre, dont l'histoire a conservé le trait suivant de jalousie: Dans la *Sémiramis* de Voltaire, il y a deux coups de tonnerre, le premier dans une scène jouée par la Dumesnil, le second dans la scène de mademoiselle Clairon. Or, le machiniste, qui avait fait son premier coup de tonnerre, ne savait plus comment faire le second; il craignait de donner celui-ci plus faible ou plus fort que celui-là; il ne voulait pas commettre d'injustice, et voulait faire autant de bruit pour l'une que pour l'autre, car il connaissait leur susceptibilité exquise, et l'énormité de leur ressentiment. Fort embarrassé, du haut de ses châssis il cria à mademoiselle Clairon: „Mademoiselle? — Hé bien! — Comment le voulez-vous? — Comme celui de mademoiselle Dumesnil.“ Et le machiniste fit ronfler également son tonnerre impartial.

Lorsque la France fut redevenue un royaume, et qu'elle eut perdu un empereur et une impératrice pour un roi sans reine, l'Odéon ne pouvant pas être nommé de la femme de Louis XVIII qui était veuf, fut, après son incendie en 1820, appelé second Théâtre-Français.

La restauration, qui recueillait le plus de débris monarchiques qu'elle pouvait du grand naufrage de 89, rendit la Comédie-Française au premier gentilhomme de la chambre du roi. En conséquence, M. le duc de Duras reprit possession du théâtre comme d'un héritage légitime qui lui venait de son père, premier gentilhomme de Louis XVI; ensuite on n'abrogea point le décret impérial qui avait fixé la quantité et le genre des spectacles; mais on y dérogea. La royauté ayant alors bien du monde à récompenser, accorda, entre autres grâces, quelques privilèges de théâtre, et fut forcée ainsi, pour indemniser la Comédie-Française, de lui donner deux cent mille francs de subvention. Plus tard, un peu avant la mort de Louis XVIII, en 1824, la Comédie passa pour la première fois, des mains de M. de Duras, dans les attributions du ministre de la maison du roi, sous la surveillance d'un commissaire royal, à cause d'une lettre énergique écrite au premier gentilhomme du roi, par un des sociétaires, le plus distingué alors et le plus regretté aujourd'hui, M. Michelot, dont la retraite a été depuis trop prématurée pour l'honneur du théâtre et les plaisirs du public!

Enfin, à l'heure qu'il est, le second Théâtre-Français est réuni au premier, et par ordonnance de M. d'Argout, une seule troupe de comédiens doit suffire désormais au service de la cour et de la ville, comme on disait autrefois!

Il n'y a donc plus, en 1833, qu'un seul Théâtre-Français comme en 1680, lors de la jonction de ceux de Bourgogne à ceux de Guénégaud. Nous voilà donc à la fin de notre histoire, et nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant. Ouf! reposons-nous un peu de toute cette chronologie; sortons de ces dates, de ces noms de rues, de tous ces chiffres, de toutes ces recherches exactes sur les déménagements de la Comédie-Fran-

çaise. Nous avons vu les principales vicissitudes du théâtre, et nous entrons sous le pérystile, à colonnes cannelées, où le Voltaire de Houdon grimace spirituellement dans son fauteuil, un quinquet sur la tête, et un pompier à ses pieds. Le Théâtre-Français a conservé des siècles passés je ne sais quel air de grand seigneur, même au milieu des désastres, même après la révolution de juillet, quand il n'a plus ni foyers, ni marquis, ni banquettes réservées sur la scène; quand les actrices ont à-peine un amant, et presque toujours un mari, et plus de biographies; quand les acteurs sont tous honnêtes gens, établis, gardes nationaux, pères de famille, bourgeois tranquilles, ne changeant pas plus souvent de domicile qu'un boutiquier connu. Oui! dans ces foyers magnifiques, où les guirlandes et les amours bouffis du dix-huitième siècle surchargent encore les lambris; là où l'on voit toujours, encadrés d'or, les portraits des Clairon, des Dumesnil, des Lecouvreur, avec leurs têtes poudrées et leurs robes bouffantes; là où l'on croit trouver encore ces petits marquis pimpants, ces beaux-esprits si fiers, ces femmes illustres, tout ce monde enfin noble, élégant et artiste, on rencontre trois ou quatre bons sociétaires, qui se chauffent tranquillement les jambes, jouant aux dames, ou discutant la loi communale et toute autre loi rapportée à la chambre des députés. Il ne reste plus rien donc du Théâtre-Français que des mots vides de sens et des locutions mortes.

En lisant sur l'affiche: „Les comédiens ordinaires du roi," on se prend à sourire de ce titre honoraire, reste insignifiant d'une civilisation passée. Non! ils ne sont pas comédiens du roi, car ils sont électeurs, jurés, car on les enterre même à l'église comme d'autres. Quand ils étaient comédiens du roi, on disait la Molière, la Gaussin; maintenant c'est mademoiselle Mante, madame Menjaud. Quand ils étaient comédiens du roi, ils étaient infames, marqués au front comme des Bohèmes, ils changeaient de nom, ils dînaient chez les grands seigneurs, prêtaient leurs femmes aux grands seigneurs, changeaient de femmes avec eux: maintenant ils sont rangés, mariés, ils ont des noms de famille, s'appellent comme leurs pères, et baptisent

leurs enfants; non! ils ne sont plus comédiens du roi!

Le Théâtre-Français est un monument national; et la question de savoir si le Théâtre-Français doit être subventionné du gouvernement est résolue par l'exemple de tous les temps! Il faut un sanctuaire immuable auquel l'art dramatique puisse confier sûrement ses chefs-d'œuvre! Il faut un lieu dépositaire des richesses de la langue française; par conséquent une subvention large, un secours généreux, et tout-à-fait libéral! Tous les gouvernements que la Comédie-Française a vus se succéder si diversement, se sont accordés à la soutenir! Louis XIV, lorsque la Comédie-Française n'avait que trente livres de loyers et de pensions à payer par jour, leur fit un don de douze mille livres de rente pour subvenir précisément à couvrir ces trente livres de frais par jour. Du temps de Voltaire, dont les tragédies nouvelles jouées par Lekain, Clairon, Dumesnil, et les autres comédiens fameux, attiraient chaque soir la foule au théâtre, eh bien! le roi donnait cinquante-cinq mille francs de pure libéralité, et les loges du roi et de la cour rapportaient plus de deux cent mille francs par an; et les seigneurs nourrissaient les acteurs, leur fournissaient jusqu'aux habits à paillettes, ce qui fait que depuis on a toujours joué les pièces de Molière avec les costumes de Louis XV. Enfin, pendant les troubles révolutionnaires, la commune de Paris envoyait à la Comédie-Française, faute d'argent, du bois, de la toile, de l'huile. Prieur de la Côte-d'Or lui fit porter des assignats à pleines brouettes L'empereur leur destinait quatre cent mille francs sur sa cassette. La restauration fut plus économe: les idées religieuses et l'obscurantisme qui présidaient au conseil du dernier roi devaient nécessairement nuire au Théâtre-Français. M. de Corbière répondit à un des semainiers qui criait au secours pour la pauvre société: „Eh! mon Dieu, faites ce que vous voudrez, dansez sur la corde, faites venir des chevaux sur votre théâtre, gagnez de l'argent comme vous pourrez. Qu'avons-nous besoin de théâtres? Vos vieux chefs-d'œuvre sont imprimés, ils se conserveront bien sans vous! les autres, on n'en fera plus! il n'y a pas de mal à cela.“

On sait qu'alors trop d'allusions étaient à saisir contre la cour dans les chefs-d'œuvre de la scène française, et que *Tartuffe* et *le Mariage de Figaro* la blessaient encore de leur vieille actualité. On sait que les acteurs, avec leur titre de comédiens du roi, avaient repris leur *infamie* sous un gouvernement aussi catholique, et que Talma, à son lit de mort, devant l'intolérance des nouveaux venus, préoccupé de l'anathème, en 1826, avait sur sa table le livre du baron Denain de Cuvellier, *le Clergé et les Comédiens*, ouvert à la page où il était question des honneurs rendus à un comédien mort au seizième siècle, par ordonnance même de Louis XIII.

La révolution de juillet devait faire espérer un sort plus heureux aux sociétaires. Point. On augmente le nombre des théâtres, et l'on diminue la subvention de la Comédie-Française. Elle réclame, on lui répond que sous un régime de liberté, elle doit perdre ses privilèges, se soumettre comme toute autre entreprise commerciale aux chances aléatoires de la concurrence; qu'elle attirera le public en lui donnant les meilleures pièces au meilleur marché possible; qu'elle est libre enfin: et néanmoins on lui impose un commissaire royal.

A d'autres que nous de souhaiter la moindre entrave à la liberté dramatique, et d'évoquer ici les décrets de restriction; il faut que tout le monde vive. A d'autres aussi de réprouver le commissariat noblement et habilement exercé par M. Taylor.

Mais sortons un peu du dilemme: Le Théâtre-Français est-il une société particulière qui gère à ses risques et périls? Alors pourquoi l'intervention de la royauté, par son commissaire, dans la chose privée? C'est donc chose publique? Sans-doute; car une nation n'a pas que des besoins matériels, des intérêts de coton et d'indigo; elle a aussi des besoins moraux qu'il faut impérieusement satisfaire.

La révolution de juillet devait être favorable à la vieille Comédie-Française. Cependant après les glorieuses journées, la salle est déserte, la caisse est vide, les comédiens sont réduits aux abois! La famine et la banqueroute sont à leurs portes, et pas un secours du gouvernement! Et, dans toute cette France

si intelligente, dans ce pays civilisé par excellence, dans Paris, la ville des arts et la ville riche, pas une main française qui s'ouvre, et ce sera un homme du Nord, un enfant de la Russie, qui viendra en aide à la Comédie-Française; c'est M. le comte Paul de Démidoff*), qui, sans intérêt, prêtera généreusement cinquante mille francs à la Comédie-Française! et cela, en septembre 1830, au moment où il n'y aura plus ni subvention, ni

*) L'amour des arts et surtout la prédilection spéciale que la famille de Démidoff montra toujours pour notre théâtre semblent héréditaires chez elle. On se rappelle que M. le comte de Démidoff le père appela à Florence une société d'artistes français, entretenus et payés à ses frais, et qu'il fit construire pour eux, dans son hôtel, une salle dans laquelle on représentait les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Dans le secours prêté, en 1830, par M. le comte Paul de Démidoff le fils à la Comédie-Française, il est une circonstance d'autant plus honorable que sa munificence a été complète et sans arrière-pensée. Il s'est bien gardé de réclamer depuis, malgré les succès de *Louis XI* et de *Clotilde*, la somme qu'il avait si noblement avancée. Au reste, une foule de traits du même genre ont signalé le séjour à Paris de cet illustre étranger. L'infortune et les arts ont trouvé maintes fois en lui un protecteur éclairé, libéral. Et, pour donner une idée du bien qu'il a fait, il suffirait de rappeler ici le secours mensuel de deux mille francs versé à la mairie du premier arrondissement, en faveur des pauvres; le don de dix mille francs accordé aux blessés d'Alger; l'offrande de quatre mille francs au profit des indigents, à l'époque où un bal fut donné pour eux à l'Opéra. Ajoutez à cela que jamais souscription ne lui fut présentée durant l'hiver rigoureux de 1830 sans que sa signature ait été accompagnée d'un riche tribut offert au malheur; que sa libéralité a fait distribuer à domicile des sommes considérables, et enfin que plus de cent mille francs ont été répandus, en son nom, parmi la classe indigente, dans l'espace d'une seule année. Certes on ne saurait faire un plus digne usage d'une immense fortune, et les arts, l'industrie et le malheur, pour qui le retour de M. le comte de Démidoff à Paris serait une source d'encouragement et de bienfaits, lui ont donné depuis long-temps le *droit de cité* à Paris. (Note de l'Éditeur.)

commissaire royal, ni maison du roi. Honneur à M. Paul de Démidoff.

Avec ce secours inattendu, les comédiens ont payé leurs pensions arriérées aux vieux acteurs retirés et blanchis dans le service, aux employés qui se sont cassé bras ou jambes dans les machines du théâtre. Ainsi M. de Démidoff a rendu l'existence à quatre ou cinq cents personnes, qui ne vivent maintenant que du théâtre, parce que le théâtre a vécu d'eux. Il faut rendre justice aussi au désintéressement infatigable des sociétaires dont les parts sont nulles, ou presque nulles, puisqu'il y a peu ou point de bénéfice, et qui s'imposent chaque jour de nouvelles charges pour maintenir la société dans l'état où ils l'ont trouvée. C'est une grande maison qui se ruine, mais qui ne déroge pas et garde encore des habitudes dignes d'elle! C'est encore le seul théâtre où les auteurs aient le moins à se plaindre, et du cabotinage des comédiens, et des roueries du directeur! là, chacun a ses droits, chacun a son tour! C'est surtout le seul théâtre où vous puissiez entrer sans un mouchoir au nez, et d'où vous puissiez sortir sans toile d'araignées aux vêtements; le seul où l'on n'ait pas à craindre le guet-apens des trappes, l'obscurité des escaliers, l'angle des corridors, l'insolence des garçons. On y voit clair, on s'y chauffe, on ne tombe pas dans des abîmes sans fond.

Ils tiennent bien le ménage; ils ne boivent pas leur huile, et ne mangent pas leur bois, et je suis sûr que, dans leurs registres, on ne marque plus de pain ni de vin pour les répétitions! la plus stricte économie règne dans l'administration de leur pauvre république!

Depuis la mort de Molière on a parlé de la décadence du Théâtre-Français, comme on a parlé de la fin du monde dès son commencement. C'est l'histoire du poison lent de Fontenelle, qui passa quatre-vingt-dix ans de sa vie à s'empoisonner de café! Les amateurs du temps passé, les louangeurs de ce qui n'est plus, les vieillards surtout, ont enterré le théâtre avec chaque acteur qui succombait! Molière meurt, c'en est fait du théâtre! Puis le théâtre ressuscite pour mourir avec Baron;

puis avec Lekain; encore avec Molé, avec Fleury: Talma meurt; cette fois, tout est perdu! N'ayez pas peur, il n'a pas fini de mourir; il en a plus à mourir que ce géant fabuleux qui vécut neuf fois! et la comédie n'est pas plus en décadence aujourd'hui que jadis. La preuve en est dans les registres, où les recettes, signées des noms de leurs morts les plus illustres, sont tout aussi faibles que les recettes d'aujourd'hui, signées du semainier vivant le plus obscur! On voit 350 livres de recette, signé *Lekain*, comme on les verrait signé *Dailly*.

Mais autrefois la Comédie était soutenue, et les pièces n'avaient pas de mise en scène ruineuse! mais autrefois le décorateur se payait avec le concierge, et l'habit de Lathorillière se raccommodait pour trois livres! Maintenant que des théâtres rivaux déploient leurs riches décors et leurs brillants costumes, maintenant que les pièces sont faites pour les yeux plus que pour les oreilles, et que le costumier, le machiniste et le peintre font partie essentielle du poète, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Qu'une entreprise particulière croule ou prospère, n'importe, ordinairement il n'est besoin que de deux chutes pour l'anéantir. Mais le Théâtre-Français ne peut pas tomber; c'est une gloire toute pure, toute nationale; c'est l'entrepôt français de l'esprit humain. Or un gouvernement sorti de la lutte que l'ignorantisme avait engagée avec l'intelligence, doit une protection toute spéciale à cette grande tribune où l'opinion est montée si souvent, où l'humanité a toujours fait un progrès depuis les farces de l'hôtel de Bourgogne jusqu'au drame historique de la rue Richelieu; d'abord Corneille, proclamant l'amour de la patrie et de la liberté, parce qu'il est enfant de la Fronde; Racine, expression d'un temps d'élégance et d'honnêteté; Voltaire le philosophe, osant dire devant des nobles fainéants:

Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux;

Beaumarchais, mettant le maître dans la dépendance du valet, montrant Almaviva esclave de Figaro, et l'aristocratie bafouée par le peuple!

Et, pour établir toutes ces innovations, quelles crises, quelles

luttes! toujours il a fallu combattre! chaque soir a été un défi de la litttéraure d'aujourd'hui à la littérature d'hier. C'est *le Cid* qui épouvante l'Académie; c'est Voltaire, avec les coups de théâtre, qui révolutionnent les paisibles unités de Racine; c'est Lekain, qui ose jouer Orosmane sans habit à la française et avec turban: encore lui qui veut qu'on purge la scène des banquettes, et qu'on jette les marquis dans la salle.

C'est enfin Talma qui, à l'aide des traditions du peintre David, et des souvenirs républicains de la Grèce et de Rome, paraît le premier avec la jambe nue et l'épaule couverte du manteau; on ne saurait croire le scandale de cette étrangeté. On cria à *l'horreur;* Talma! fi! on l'appela *sans-culotte*, on le traita de *statue*; ses amis même l'abandonnèrent, ses parents aussi, jusqu'à M. Vanhove, son beau-père, qui, félicité à cause d'un tel gendre, répondait: „Mon gendre! ne m'en parlez pas! au diable ses inventions! je ne peux plus jouer *Agamemnon* dans cette maudite tunique: à la bonne heure le gilet et la culotte, on avait des poches au moins pour mettre son mouchoir et sa tabatière.“

Maintenant ce sont de nouveaux essais encore. Courage! l'art ne peut ni reculer ni être stationnaire; il va, il va toujours en avant. Si donc on a reconnu la légitimité d'un premier théâtre, si la Comédie-Française n'est pas *destinée à périr*, si le principe de la subvention est proclamé, il faut pourtant bien faire cette subvention utile, autrement les malheureux ne pourraient ni vivre ni mourir; et la faire utile, c'est la faire grande, large, généreuse, digne enfin des comédiens ordinaires d'une grande nation.

Félix PYAT.

LE JEUNE FILLE MOURANTE

ÉLÉGIE.

Bien que l'élégie que nous publions ici s'éloigne du cadre adopté pour le livre des *Cent et-Un*, les lecteurs comprendront les motifs qui nous ont porté à faire une exception en faveur de la poésie si gracieuse et si pure de mademoiselle Cotte. Il était difficile de ne pas céder à la douleur et aux prières d'un père, lorsqu'à son titre d'homme malheureux il joignait les suffrages de plusieurs académies; il était difficile de ne pas se rendre aux sentiments de juges aussi élevés que MM. Andrieux, Casimir Delavigne, Châteaubriand, et aussi capables d'apprécier de beaux vers et de touchantes infortunes.

Et puis, peut-être était-il bien de signaler l'apparition trop conrte, hélas! d'un être intéressant, dont la tendre piété offrait à la vieillesse d'un père un avenir de consolations et de joie, et dont le génie précoce promettait à la France une illustration de plus.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs la lettre qui nous a été adressée par M. Cotte, et celles qui lui ont été écrites au sujet de cette touchante élégie.

I.

Belleville, le 28 novembre 1832.

Monsieur,

Pendant qne les plus beaux génies de tous le pays s'unissent à l'envi pour réparer les revers d'une maison aussi recommandable que la vôtre,

permettez à une infortune d'apporter son tribut à votre infortune. C'est un père malheureux qui vous présente la dernière production d'une fille incomparable que la mort lui a ravie. Tous les hommes célèbres qui ont lu ce chant du cygne mourant, l'ont regardé comme une merveille, et ont pris la plume pour déposer sur sa tombe le témoignage de leur douleur et de leur admiration. Vous trouverez, monsieur, cette élégie précédée des plus glorieux suffrages qu'un auteur puisse ambitionner. J'aurai l'honneur de mettre sous vos yeux les lettres originales. Agréez, etc.

Cotte.

II.

SOCIÉTÉ ROYALE ET CENTRALE DE DOUAI.

Monsieur,

La société a été vivement émue à la lecture de votre lettre, et des pleurs ont coulé sur la touchante élégie que votre douleur doit désormais regarder comme une source de consolations. Non, monsieur, la jeune vierge ne mourra pas tout entière: ses accents sont impérissables, la mort est au-dessous de la gloire. Vivez, père malheureux, pour nourrir vos regrets et les offrir aux mânes de votre fille. Dans deux jours, elle revivra cette fille chérie, au milieu d'une solennité, où les cœurs seront pénétrés de tristesse, où les esprits seront transportés d'admiration, lorsqu'une voix mélancolique répètera les doux chants du cygne. Quelques rayons de gloire vous apparaîtront sur la tombe que garde votre amour paternel, etc.

Agréez, etc.

Pronnier, secrétaire-général.

III.

INSTITUT DE FRANCE.

(ACADÉMIE FRANÇAISE.)

Monsieur,

J'ai lu avec attendrissement et avec admiration la pièce de vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer manuscrite, et qui a été composée par mademoiselle votre fille, dans sa dernière maladie, lorsqu'elle était âgée de moins de quinze ans; c'est assurément un rare phénomène qu'un pareil talent dans un âge si tendre. J'ai surtout été touché de la piété filiale qui se fait sentir dans tout l'ouvrage: on voit que cette aimable personne regrette beaucoup plus son excellent père qu'elle ne

regrette la vie. Je suis père aussi, monsieur; j'ai des filles: c'est vous dire que je comprends votre douleur, et que j'y compatis de toute mon ame.

Agréez, etc.

ANDRIEUX, secrétaire-perpétuel.

IV.

MONSIEUR,

. . . .

Je vous dois des remercîments pour le plaisir que vous m'avez procuré, bien qu'il ait été mêlé d'un profond sentiment de tristesse. Il y a d'admirables inspirations dans les vers de mademoiselle votre fille: les Muses doivent la pleurer avec vous, et je crois qu'elle était réservée à de bien brillantes destinées.

Recevez, monsieur, avec l'expression de mes regrets sur une perte si douloureuse, l'assurance de ma considération très-distinguée.

CASIMIR DELAVIGNE.

V.

MONSIEUR,

Mauvais juge en poésie, mais bon juge en douleur, je sens quelle doit être la vôtre. Rien ne me paraît plus touchant, et n'offre une image plus triste et plus gracieuse à la fois, qu'une jeune fille chantant elle-même sa mort, et disant à propos de son père:

S'il vient, ah! que sa fille ouvre encore au sourire
Une bouche flétrie, un œil faible et mourant!
Oui! ranimons la mort: devant lui si j'expire,
Que je meure en lui souriant.

Carmina jam moriens canit exequialia. Tout cela, monsieur, peut exciter l'admiration d'un étranger, mais ne console pas un père. La jeune Muse n'est plus: la France qui a renié tant de souvenirs, avait cependant besoin pour les remplacer de conserver ses espérances.

Recevez, etc.

CHATEAUBRIAND.

LA JEUNE FILLE MOURANTE.

MON DERNIER CHANT.

Mourrai-je tout entière?

I.

Iphis mourante à son aurore,
Au sentier de la mort se traînait à pas lents:
Sa lyre murmurait encore
Ses dernières douleurs et ses derniers accents.

„Douce interprète de mes larmes,
O lyre à qui j'aimais à confier mon cœur,
Sur un père éperdu recueille mes alarmes;
Va désormais pour moi parler à sa douleur.

„Infortuné! bientôt de sa fille chérie
Il ne lui restera que ces chants superflus:
Va faire répéter à sa voix attendrie:
C'est le chant de la mort; le doux cygne n'est plus!

„Soutiens ma voix, divin génie!
Ta main, quand je péris, me doit tous ses trésors.
Viens à moi, non point tel qu'au matin de ma vie,
Lorsque tu m'embrasas de tes premiers transports;
Heureux jour où, lisant sur les pas de mon père *),
L'éclair du feu sacré rayonna dans mon sein;
Beau jour où je te vis sublime comme Homère,
Ou comme un immortel sur le trépied divin!

„Viens, mais tenant déjà la torche funéraire,
Les yeux mouillés de pleurs, le front chargé de deuil,
Effeuillant sur ma tête une fleur éphémère,
Suivant avec mon père une fille au cercueil!

„O père infortuné, seul objet de mes larmes!
Non, je ne pleure pas mes destins rigoureux:
Si ma vie est rompue, elle eut pour moi des charmes,
Et j'ai vécu long-temps dans quelques jours heureux.
Mais laisser le mortel qui forma mon enfance,
Quand l'enfer contre lui s'armait de la bonté!
Mourir, et cependant de ma reconnaissance
Le tribut n'est point acquitté!

„Ah! j'espérais un jour soutenir sa vieillesse,
Comme il soutint mes jeunes ans;
Déjà, dans mon espoir, de larmes de tendresse
Je crus baigner ses cheveux blancs:
Déjà, dans mes transports, je saisissais ma lyre:
Je fesais les doux vœux que mon père avait faits;
J'annonçais aux humains, dans mon pieux délire,
Et mon bonheur et ses bienfaits.

*) Elle lisait l'*Iliade*.

„Je crus le voir un jour, comblé d'ans et de joie,
Me bénir, m'embrasser, expirer dans mes bras . . .
Et mes jours de la mort seront bientôt la proie!
Et je vais le couvrir du deuil de mon trépas!

„Va, père malheureux, d'une main défaillante
M'offrir de noirs cyprès pour les fleurs de l'hymen;
Va m'invoquer . . . O Dieux! une fille mourante
Implore encor pour lui votre secours divin.
Dieux, exaucez mes pleurs! soutenez sa constance;
Des forfaits de ce monde offrez-lui le tableau;
Dites-lui que le crime y poursuivit l'enfance,
Et que les plus heureux expirent au berceau.

„Ah! dites-lui qu'un jour sa fille bien-aimée
Qui reposait au sein de la divinité,
Viendra se réunir à son ame charmée,
Pour la conduire au Dieu de l'immortalité.

„Là, d'amour, de bonheur, et de joie enivrée,
Je veux le présenter à ce Dieu d'équité,
Et par un long récit ravissant l'empyrée,
Révéler tous ses droits à la félicité.

„Dieu! m'écrîrai-je enfin, tu dois ton héritage
Au mortel vertueux qui marcha dans ta loi:
Mais accrois le bonheur qu'avec toi je partage,
Place mon père auprès de moi.

II.

„N'entends-je point sa voix? Ah! cache-lui tes larmes,
Infortunée Iphis, cache-lui tes tourments.

Dieu! si son désespoir pénétrait tes alarmes;
S'il pouvait pressentir tous les maux que tu sens,
Il mourrait de douleur!... Et dans mon agonie,
Orpheline d'un jour, je pleurerais sa mort!
Avant de perdre, hélas! un vain souffle de vie,
Mon père . . . ô sort affreux! . . . je te perdrais encor!

„S'il vient, ah! que sa fille ouvre encore au sourire
Une bouche flétrie, un œil faible et mourant:
Oui, ranimons la mort; devant lui si j'expire,
Que je meure en lui souriant.

„*Dieu répand sur ses maux un baume salutaire*,
Ma fille, dira-t-il, *dort d'un heureux sommeil* . . .
Et moi, pour consoler mon père,
J'implorerai les dieux dans l'éternel réveil.

„Il vient . . . pâle, défait! et tu gémis, ma lyre!
Échappe à ses regards, suspends tes chants de deuil.

III.

„Il sort . . . Cruels adieux. . . . Tandis que je respire,
Je veux pleurer celui qui fesait mon orgueil.
Pour la dernière fois, éveille-toi, ma lyre:
Hâtons-nous d'exhaler les accents du cercueil.

„Voix consolante de mon père,
Encore quelques jours . . . encor quelques instants,
Je ne l'entendrai plus! Au marbre funéraire
Elle ira se répandre en longs gémissements.
„Son regard dans mes traits semblait chercher la vie;
Et mes traits, malgré moi, trahissaient mes tourments.

Il m'a serré la main . . . — O fille trop chérie,
Tu m'aimeras encor long-temps!
Quel fléau sur ton front imprime ce ravage?
Mais non; je me trompais . . . je ne crains rien pour toi.
— Oui, mon père, en mon cœur je sens le doux présage
D'un heureux avenir: dissipe ton effroi,
Tes yeux versent des pleurs! — Oui . . . je vois la colline
Où de tes premiers chants tu m'offrais les essais:
Tu lisais . . . à la voix de ma jeune Corinne,
Avec tout l'univers déjà je t'admirais:
Des arts, avec orgueil, je voyais la couronne
Déjà ceindre ton front jeune et victorieux.
Oui, j'en jure, ô mon Dieu! le deuil qui m'environne,
J'irai, je reverrai ces lieux;
Où ma fille s'assit, j'irai m'asseoir sans-cesse,
Y répéter ses vers et mourir de douleur . . .
Où m'égarait, ô ciel! l'effroi de ma tendresse!
Tu me rendras ma fille, et ces jours de bonheur.

„Dis, verrai-je ta muse y déployer ses ailes?
Viendras-tu, chère Iphis . . . tu vois, sous ces ormeaux?
— Oui, je vois de Chaumont les buttes immortelles,
Et ce mont ennobli par de jeunes héros *),
Quand les aigles du nord reculèrent sans gloire,
Et que douze rois triomphants,
Foudroyés tout-à-coup sur leur char de victoire,
Tremblèrent devant des enfants!

„Déjà ma jeune main enlaçait des guirlandes **)
Pour ces jeunes vainqueurs;

*) Elle voyait de sa fenêtre les buttes de Chaumont et de Montmartre, où les élèves de l'École polytechnique arrêtèrent l'armée ennemie en 1814.

**) Allusion à son poème intitulé *Poniatowski*, ou la *Retraite des quatre cent mille.*

Je destinais d'autres offrandes
Au pays que j'adore, à tous ses défenseurs.

IV.

„Oui, je les chanterai . . . Ranime-toi, ma lyre!
Je veux mourir Française! . . . Oui, le sacré délire
S'empare encor de moi!
O mère des héros, immortelle patrie!
Heureux qui perd la vie,
En combattant pour toi!
Sur le char foudroyant où grondait son tonnerre,
Déjà loin de la terre,
Il vole vers les cieux.
Ce qu'il eut de mortel, mère sublime et tendre,
Tu le prends dans ton sein; tu le joins à la cendre
De mille demi-dieux.

„Et moi, comme Ossian, sur les rochers galliques,
Nouvelle fille des Gaulois,
D'un peuple de héros, dans mes vers prophétiques,
Je chante ou je prédis les immortels exploits.
Dans l'horreur des éclairs, je crois voir sur ma tête
Les ombres des guerriers qu'a frappés le trépas;
Je les entends encor tonner dans la tempête,
Comme ils tonnaient dans les combats.

„De la jeune Colma je vois l'ombre plaintive
En modulant des pleurs descendre dans nos bois:
Je vois son père, hélas! d'une oreille attentive
Poursuivre en gémissant une si chère voix. . .

„Les voilà ces héros, dans leur gloire éternelle!
Adieu, terre des arts! vers le séjour divin,

Ils montent: je conduis leur marche solennelle,
Une lyre à la main.

V.

„— *C'est le chant de la mort!* s'est écrié mon père.
Cygne sacré des cieux, tu ne descendras plus!
Mais Dieu prendra pitié de mon deuil solitaire,
Il ravira le père où seront tes vertus.

„Il s'éloigne à ces mots, et le divin génie,
Dans ce dernier éclair épuisant l'agonie,
Me voyait retomber vers le tombeau cruel.
J'en atteste des morts la cendre inanimée,
J'ai vu couler les pleurs de cet enfant du ciel.
Il veut me réchauffer; sur son aile enflammée
Me soulever . . . Je tombe aux pieds de l'immortel.

„Ainsi l'enfant de l'aigle, affranchi de son aire,
S'étonnait de planer sur le vaste univers,
Pour voir son grand empire, à côté de son père,
Il suspendait son vol sur le trône des airs:
Soudain une flèche ennemie
D'un fer profanateur perce l'oiseau des cieux;
Il vole à Jupiter, il arrive . . . et sans vie
Succombe aux pieds des dieux.

VI.

„O vierge que j'aimais! s'écria le génie
En abaissant vers moi des yeux pleins de pitié,
Tu meurs; mais si je perds une nymphe chérie,
Je sauverai d'Iphis la plus noble moitié.

„La fille de Lesbos est sortie immortelle
Des flots où vainement crut l'engloutir la mort,
Et les sons qu'elle adresse à l'amant infidèle
Dans les cœurs attendris retentissent encor.

„Elle pleurait Phaon; tu pleures sur un père,
Quand ce père pleure ton sort.
Elle chanta l'amour perfide ou téméraire;
Et l'amour filial t'inspire un saint transport.

„Sur la tombe des morts, je t'adopte . . . ô ma fille!
J'en jure par le chant que ma voix t'a dicté,
Je te joins pour jamais à ma sainte famille;
Meurs au temps; je t'enfante à l'immortalité.

„Dans le temple des arts, aux mortels que j'inspire,
J'irai lire les vers que mon cœur t'inspirait.
Écoutez, leur dirai-je, écoutez... c'est ma lyre!
Je formais ces accords; Iphis les répétait.

„Iphis était ma fille . . . Ah! consolez un père:
Pères d'enfants chéris, vous êtes mes enfants.
Votre sœur dans mes bras a fermé sa paupière;
Ah! sauvons de l'oubli ses mânes triomphants.

„Au printemps de ses jours, victime condamnée,
Qu'elle descende couronnée
Au funèbre séjour.
Votre puissante voix est la voix du génie;
Elle ouvre les tombeaux, et rend un nouveau jour.
En apprenant qu'Iphis reçoit une autre vie,

Que son père mortel se console, et s'écrie:
Le dieu qui l'inspirait la rend à mon amour!"

VII.

Ainsi chantait Iphis: sa lyre languissante
Murmurait . . . s'éteignait . . . comme un écho lointain;
Et sa muse expira sur la lèvre expirante,
Le lendemain!

Mlle COTTE.

FIN DU TOME DIXIÈME.

L'ouvrage formera 12 à 15 volumes. MM. les souscripteurs sont invités à adresser leur commande pour les volumes XI et suivans, afin de ne pas éprouver de retard dans les envois.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIÈME.

A V I S

aux personnes chargées de l'enseignement la langue française.

Il est reconnu que le **LIVRE DES CENT-ET-UN** offre une source abondante d'articles intéressans et tout-à-fait à l'usage des personnes qui étudient le français.

Nous offrons a cet effet un petit nombre d'exemplaires qui nous restent des tomes 1, 2, 3, d'une *très-jolie édition* in-octavo sur papier velin, que nous cédons au prix extrêmement modiques de Rth. 1.

On prie d'adresser sans trop tarder les commandes à

SIGISMOND SCHMERBER, éditeur
et à ses correspondants.

Frankfurt am Main, im Verlag von Siegmund Schmerber ist erschienen:

KUNSTREISE

durch

ENGLAND und BELGIEN

von

J. D. PASSAVANT,

Historienmaler aus Frankfurt am Main.

Ein Band in gr. 8vo., mit 10 Abbildungen.

In diesem Reiseberichte sind die Erfahrungen und Kenntnisse enthalten, welche der Verfasser während eines achtmonatlichen Aufenthalts in England und eines Besuchs der Hauptstädte Belgiens und des Niederrheins zu erwerben Gelegenheit hatte. Er bereiste diese Länder mit dem bestimmten Zwecke, sowohl die älteren Werke, als auch die neueren Hervorbringungen der Kunst durch eigene Ansicht kennen zu lernen; und er hat seinen Zweck besonders in England, wo der Zutritt zu den Kunstsammlungen den Fremden gar sehr erschwert ist, über Erwarten erreicht. Durch besonders günstige Umstände und Verbindungen, ist es ihm nämlich gelungen zu den bedeutendsten Gallerien in den königlichen Pallästen sowohl, als in den Häusern und Landsitzen des Adels zugelassen zu werden, und er hat sich ein genaues Verzeichniss der Kunstwerke von mehr als 50 auserwählten Gemälde-Sammlungen entwerfen können, namentlich von denen

in den königlichen Pallästen von Windsor, Hampton-Court, Kensington und von Buckinghamhouse, oder dem neuen Pallast; den Sammlungen der Herzoge von Wellington, Bridgewater, Devonshire, Marlborough, Buccleuch und Grafton; der Marquis von Lansdowne und Londonderry; der Lords Grossvenor, Stafford, Cowper, Pembroke, Radnor, Scarsdale und Spencer; der Herren Coke, Aders, Beckford, Coesvelt, Hope, Harmann, Miles, Neeld, Rogers, Soane, Zachary u. a. m. Von den öffentlichen] Sammlungen der National-Gallerie nud des brittischen Museums, von den Gallerieu von Dulwich, Cambridge, Oxford und Liverpool.

Viele Werke der lebenden Künstler lernte der Verfasser durch die Ausstellungen in der Akademie oder Sommersethouse, der British Institution und der Water Colours kennen. Viele auch durch die persönliche Bekanntschaft mit den Künstlern selbst, von deren Leben er zugleich mancherlei Interessantes erfahren hat, welches man, mit vielfachen Bemerkungen und Beobachtungen über das öffentliche und Privatleben der Engländer, hoffentlich nicht ohne Interesse lesen wird.

In Beziehung auf Belgien und den Niederrhein wird nur das Bemerkenswertheste erwähnt; besonders aber werden mehrere für die Kunstgeschichte interessante, bis jetzt erst wenig und zum Theile gar nicht bekannte Nachrichten mitgetheilt, welche der Verfasser der Freundschaft und Güte dortiger Kunstforscher verdankt.

Einige Dokumente über Frankfurt's Alterthümer und zehn Abbildungen von Kunstwerken und Monogrammen in Kupferstich und Steindruck sind dem Buche beigefügt, welches übrigens der Verfasser dem Publicum mit dem Bewusstsein übergiebt, dass er durch langjähriges Studium des Schönsten und Vortrefflichsten was die Kunst in Italien, Frankreich und Deutschland aufzuweisen hat, sein Auge und Urtheil hinlänglich geübt und geschärft habe, um zu wissen, worauf es im Gebiete der Kunst ankommt, was man darin zu beachten, was zu übersehen hat.

Der Verleger empfiehlt dieses neue Werk den Freunden der Länder- und Völkerkunde als Ergänzungsband zu allen bisher gelieferten Reiseberichten über England und Belgien. Eine erfreuliche Erscheinung wird dasselbe für Kunstfreunde ins Besondere sein.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME ONZIÈME.



FRANCFORT s/M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1833.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

L'AUDIENCE D'UN MINISTRE.

„J'évite par là d'être repoussé à une porte par la foule innom-
„brable de clients ou de courtisans dont la maison du ministre se
„dégorge plusieurs fois le jour; de languir dans sa salle d'au-
„dience; de lui demander, en tremblant et balbutiant, une chose
„juste; d'essuyer sa gravité, son ris amer et son laconisme. Alors,
„je ne le hais plus, je ne lui porte plus envie; il ne me fait au-
„cune prière, je ne lui en fais pas: nous sommes égaux; si ce
„n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille, et que je le suis."

(La Bruyère, chap. ix.)

Voyez-vous cet homme qui passe, là, de ce côté, marchant d'un pas ferme, portant la tête un peu haute, rasant cependant, d'aussi près qu'il peut, les maisons, comme s'il craignait d'être rencontré? Il a la taille élevée, n'est-il pas vrai; la démarche libre, le maintien décent, une physionomie qui ne manque point d'expression? Il n'est déjà plus jeune, et ne se donne point pour tel, quoiqu'il le pût encore sans invrai-

semblance. On assure qu'il a eu des succès dans le monde: je ne puis dire si c'est modestie ou sincérité, mais il s'en défend. Il semble qu'il ne se croie pas encore incapable d'en obtenir; ce qui est certain, c'est qu'il les évite avec le même soin que s'il les craignait. Si vous l'écoutiez, son langage est vif; ses phrases, correctes; le son de sa voix, flatteur et bien cadencé. On prétend qu'il aime les arts, et maudit souvent les affaires qui l'empêchent de les cultiver. On lui attribue du courage, qualité vulgaire, et des sentiments peu mobiles, vice ou vertu qui ne se rencontre pas si communément. Ses ennemis voulaient faire douter de son esprit, même de son cœur. Il y a eu un temps où ils avaient presque réussi; mais que sais-je? peut-être que cela passe. Cet homme est un personnage, je vous en avertis; c'est un ministre.

Voulez-vous l'observer de plus près et le voir en scène? C'était hier son jour d'audience; car il a un jour d'audience par semaine: est-ce trop peu? Pourquoi ce concours de monde et cette affluence prodigieuse de suppliants? Est-ce que la cour de son hôtel est étroite? Au contraire. Est-ce que la place publique où son hòtel est bâti manque d'étendue? Cette place est vaste. D'où vient donc que les carrosses y tiennent à-peine, et que ceux qui arrivent encore ne savent où se placer? Un empressement si excessif est-il ordinaire; et cet homme est-il condamné, en expiation de sa fortune, à faire raison, tous les huit jours, à une foule si importune de courtisans et de mendiants? Peu s'en faut, et ne l'en plaignez que modérément: que savez-vous si, tout accablé qu'il est d'ennui et de lassitude, son cœur ne s'épanouit pas en secret à ces témoignages publics de son importance et de son pouvoir?

Il y a pourtant, il faut l'avouer, quelque différence et quelque surcroît de solliciteurs. Pourquoi donc cela? les attributions du ministre sont-elles devenues plus nombreuses, son crédit a-t-il pris de l'accroissement, des graces récentes ont-elles donné plus d'éclat et de relief à son influence? Je ne sache point. Tout ce que je sais, c'est qu'il était malade la dernière fois, et qu'à l'aspect du secrétaire-général qui se présentait pour tenir

sa place, ce fut à qui s'enfuirait le plus précipitamment. Ces antichambres où l'on ne pénétrait plus qu'à grand'peine, furent tout aussitôt vides et libres. Il n'y avait guère moins de presse à la porte par où l'on sortait, qu'il n'y en avait tout à l'heure pour arriver et se devancer. C'est lui seul qu'on veut; c'est à monseigneur qu'on aspire; c'est de lui qu'on souhaite de pouvoir dire à soi et aux autres: Je l'ai vu et il m'a parlé. Aussi, sont-ils revenus, et la liste des clients s'est-elle doublée. Il n'en restera pas un en arrière: la maladie du ministre ne lui aura pas même été bonne à cela.

Midi sonnait; c'est l'heure assignée. L'huissier en habit droit, chaîne au cou, médaille d'argent, entre avec précaution dans le cabinet où le ministre, entouré de dossiers en désordre et de portefeuilles béants, trace encore de sa main lasse et pesante quelques-unes de ces mille signatures, tâche grossière et fastidieuse et qui revient chaque jour. „Monseigneur, dit „l'huissier, les salons sont pleins: annoncerai-je le commencement „de l'audience?—Faites," répond le ministre. Et en même temps il se rassied, se recueille et se recompose. D'autres idées prennent dans son esprit la place de celles qui l'occupaient et qui l'absorbaient. Il s'épuisait sur de hautes questions de droit public ou de politique: en un clin d'œil il passe et descend à des intérêts chétifs et vulgaires. Ce n'est plus ce regard fixe et ce front ridé, indice ordinaire d'une méditation profonde et pénible. C'est une physionomie ouverte, un maintien grave et poli, des yeux qui n'expriment que la bonté. Tout à l'heure il s'agissait de bien faire; maintenant, ce n'est que de bien dire qu'il est question.

La porte s'ouvre alors; mais cette fois, avec un peu plus de bruit. L'huissier, tenant à la main l'énorme faisceau des lettres d'audience dans l'ordre un peu capricieux qu'il a plu à son rare discernement de leur assigner, prononce d'une voix sonore le nom qui se trouve sur la première, et le solliciteur favorisé est solennellement introduit.*) Quel est cet homme?

*) „Un auteur sérieux n'est pas obligé de remplir son esprit de „toutes les extravagances et de toutes les ineptes applications

Il n'est ni homme de cour, ni homme des chambres. Il n'est point absolument impossible qu'il y ait quelque bourgade en France où son nom ne soit pas entièrement inconnu; mais à Paris, il l'est entièrement et parfaitement. Quelle séduction a-t-il donc mise en usage? Par où est-il parvenu à captiver les bonnes graces de l'introducteur? Regardez-le: il est jeune et de bonne mine; vous ne rencontreriez ni à l'Opéra, ni aux Italiens, personne qui fût vêtu, chaussé, coiffé plus correctement. Ce n'est pourtant pas à cela, non, ce n'est point à cela qu'il doit sa bonne fortune. Mais il était arrivé trois grandes heures avant tout le monde, et comme le ministre affecte de grands dehors de justice, l'huissier, qui s'en pique aussi, non moins que le maître, a scrupuleusement accordé le premier rang au premier venu.

L'homme introduit a fait deux pas et s'est profondément incliné. Il en fait deux autres, et s'incline encore plus profondément. „Prenez la peine de vous asseoir," lui dit gracieusement le ministre. Lui, salue une troisième fois et ne s'assied point. „Monseigneur, dit-il.... — Mais asseyez-vous. — Monseigneur... — Quelle affaire vous conduit chez moi? — Monseigneur..." Il n'achevait point. „En quoi puis-je espérer de vous être utile? — Monseigneur..." Le second mot ne pouvait sortir de sa bouche: le pauvre enfant suffoquait. „Êtes-vous au service du roi, monsieur? — Oui, monseigneur. — Militaire sans-doute? — Non, monseigneur. — Financier? — Non, monseigneur. — Magistrat? — Oui, monseigneur. — Vous

„que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, „et encore moins de les supprimer." (La Bruyère, *Caract.*, „chap. 1.)

„J'ai peint à la vérité d'après nature; mais je n'ai pas songé „à peindre celui-ci ou celle-là... J'ai pris un trait d'un côté et „un d'un autre, et de ces divers traits qui pouvaient convenir à „une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, „cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère ou par „la satire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter „et des modèles à suivre." (Id., *Préf.*)

êtes bien jeune, à ce qu'il me semble. — Jeune, monseigneur! eh, mon Dieu, j'ai déjà vingt-deux ans révolus. — C'est beaucoup. — N'est-il pas vrai, monseigneur? et pourtant je ne suis encore que juge auditeur, monseigneur. — L'êtes-vous déjà?— Depuis quatre mois, monseigneur. — Et cela est bien long, n'est-ce pas? — En vérité, monseigneur... — Et vous ne doutez point qu'en bonne justice on ne vous doive un meilleur emploi? — Monseigneur... — Et vous êtes bien convaincu que vous le rempliriez supérieurement? — Monseigneur... — Et vous ne craignez point qu'une expérience de quatre mois soit insuffisante à un âge aussi avancé que le vôtre, pour acquérir le peu de connaissances qu'exige l'exercice d'un pouvoir si peu important? — Monseigneur... — Depuis quand êtes-vous sorti des écoles? — Depuis long-temps, monseigneur. — Mais encore?— Depuis... l'an passé... — Voilà qui est prodigieux. — Madame la baronne de... — Des femmes, monsieur? bonne recommandation pour beaucoup de choses; mais pour les emplois publics faites-vous recommander par votre mérite. — Mes travaux politiques... — Ah! vous avez fait?... — Oui, monseigneur, de nombreux articles dans le journal du... — C'est fort bien, monsieur, assurément c'est fort bien; mais, croyez-moi, il ne saurait vous nuire d'apprendre un peu les lois, et un peu aussi la patience. — Oh! monseigneur, je ne serai donc jamais procureur du roi!"

Il sortit, moins embarrassé peut-être, mais à coup sûr plus mécontent qu'il n'était entré. Et il murmurait, en traversant l'antichambre: „A merveille, messieurs les ministres; haine à la presse et aux jeunes gens! Mais cherchez d'autres dupes que moi maintenant, pour vous suivre et vous soutenir."

Pendant ce temps, l'huissier, enflant encore plus sa voix que d'habitude, avait annoncé le duc de L..... et le juriste Théophile. Il se fit aussitôt un singulier changement dans le maintien du ministre. Jamais plus bizarre mélange d'embarras et d'empressement. C'est qu'il avait beaucoup d'amitié pour le duc et peu de confiance au personnage qui l'accompagnait. „Félicitez-moi, dit le duc, je vous l'amène pieds et poings liés; c'est

une conversion et une conquête. — Vous ne pouviez rien m'annoncer de plus agréable, répondit le ministre — Çà, reprit le duc, vous voilà ensemble, entendez-vous maintenant, vous autres: à vous le dé.“

Théophile est un homme de réputation. Il a déjà de grands biens, quoiqu'il soit jeune et qu'il n'ait rien reçu de son père. On ne dispute point parmi les parleurs qu'il n'écrive bien, ni parmi les écrivains qu'il ne parle agréablement. Sa maison est pleine de jeunes hommes intelligents et laborieux qui lisent pour lui les livres de sa bibliothèque, cherchant jour et nuit quelques passages brillants et peu connus dont il puisse se faire honneur. Il y avait un livre bien fait et plein de science, mais oublié et devenu rare. Le sujet était important; Théophile n'a pas dédaigné d'y consacrer ses veilles. Il a retaillé ce livre; il a pris la peine de l'étrécir et de l'amincir; il l'a réduit à notre taille et à notre portée, peut-être à la sienne. Il en a fait un tout joli petit livre, bien imprimé et bien relié, qui se vend fort cher. Mais il y a mis son nom et nous assure que c'est celui de l'auteur. Il s'est élevé récemment une question délicate qui intéresse beaucoup de familles; il s'est hâté, et ne leur a point refusé son secours. Un vieux auteur, haut de deux coudées, gisait obscur et poudreux sur les rayons les plus reculés de son cabinet. Qui songeait à cet auteur-là? Il y songe, lui, et l'a évoqué. Il en a pris un chapitre qui va à sa thèse. Puis il a découpé ce chapitre; recueillant avec soin les objections, supprimant industrieusement les réponses, faisant de chaque paragraphe élu un chapitre à lui, et tout essoufflé de sa peine, il a envoyé l'œuvre à son imprimeur. On court maintenant à cette merveille, et l'on s'applaudit d'être d'un temps où se voient de si admirables prodiges de génie et de bonne foi. C'est dommage qu'il soit survenu de l'ambition à Théophile: on ne l'en eût jamais soupçonné.

„Monseigneur, dit-il, monsieur le duc a raison: il s'est fait en moi quelque changement. Ce n'est pas que j'aie renoncé précisément à mes doctrines. Mais je me sens tous les jours plus de dégoût pour l'opposition, qui veut en faire à sa tête,

et prend ses conseils je ne sais à qui. En balançant son système actuel et le vôtre, je me suis trouvé plus enclin à celui-ci que je ne croyais. Il ne me répugnerait point de vous offrir par intervalles mon appui et mon entremise. Voici les élections : que pensez-vous du collège de S. N?... ne craignez-vous point que votre candidat n'y échoue? — On répand en effet que les chances de succès y sont partagées. — C'est que votre choix est mauvais, et que vous proposez un homme de bien, qui parle maladroitement comme il pense, et agit trop ouvertement en votre faveur. Un esprit mixte, un candidat à double portée, un homme . . . tel que moi, par exemple, réussirait mieux. Il vous faut trois sortes de gens, monseigneur, des amis fidèles, des ennemis déclarés et des auxiliaires secrets. Vous n'y avez peut-être pas assez réfléchi. — Il est vrai que je m'en suis fait jusqu'ici quelque scrupule. — Pour un particulier, monseigneur, rien de mieux. Mais les gouvernements doivent avoir d'autres règles. Leurs plus utiles amis sont ceux qui n'en ont pas le renom. Secondez-moi discrètement et à petit bruit; l'opposition qui désespère déjà, ou peu s'en faut, de son candidat, m'accordera avec empressement ses suffrages, et vous assurerez mon élection. — Je comprends, monsieur; mais quand vous serez dans la chambre?... — Oh! monseigneur, je vous comprends à mon tour. Mais soyez sûr que vous n'aurez pas sujet de vous repentir. Si je rompais avec mes amis, la combinaison échouerait. Je ferai donc habituellement de l'opposition. Mais je la ferai sans aigreur et sans violence. J'éviterai avec soin de vous susciter des dégoûts et des embarras. Puis, de loin en loin et dans les occasions décisives, je saurai bien parler de manière à déconcerter, sans me découvrir, les mauvais desseins de vos ennemis. Quant à ma boule, l'urne est profonde, et l'œil de l'opposition n'y pénètre point. — Ni le mien non plus, monsieur. Mais voilà un jeu périlleux; périlleux pour vous et pour moi : pour vous, si vous le jouiez franchement, car vos amis vous auraient bientôt pénétré; pour moi, si vous le jouiez d'une autre façon, car je serais dupe. J'aime à avouer mes amis, et veux qu'à leur tour ils m'avouent. Que

pourrais-je faire d'ailleurs? Peut-être ne venez-vous qu'après avoir perdu l'espérance de réussir sans notre secours. C'est un peu tard. Je ne saurais changer des dispositions déjà faites, ni sacrifier un ami, qui s'est donné sans réserve, à un autre ami qui ne se donnerait qu'à moitié. Le gouvernement serait bien malavisé de n'être pas fidèle à ceux qui le sont. — Je retourne donc à l'opposition, monseigneur? — S'il ne tenait qu'à cela, je me suis moins trompé que je ne craignais."

Comme il finissait, un grand mouvement se fit dans les antichambres. On s'y agitait, on s'y empressait; toutes les portes s'ouvraient battantes et à grand fracas. Voici la livrée du roi: serait-ce un prince? Voilà un magnifique habit et de merveilleuses broderies: est-ce un grand seigneur? demandez-lui; il ne vous démentira pas. Mais l'huissier s'écrie, et dit: „De la part du roi!" Le ministre se hâte et vient à la rencontre de ce personnage; puis le salue, puis recule pas à pas devant lui jusqu'au milieu de son cabinet: lui, s'incline alors, et prononce une assez courte phrase à voix basse. Et cela fait, c'est son tour d'aller à rebours et de reculer. A son tour aussi le ministre suit et avance. Il va jusqu'au-delà de la première antichambre, limite prescrite, limite obligée, où l'homme brodé et lui se séparent. Quel est ce mystère et cette étiquette? l'étiquette est grande; l'affaire dont il est question l'est aussi infailliblement. N'en doutez pas: on vient d'informer le ministre que le conseil du roi, dont l'heure et le jour sont fixés et connus depuis le commencement du règne, se réunira demain à midi; c'est-à-dire, au jour et à l'heure où il ne manque jamais de se réunir. Et le personnage, le grand seigneur ou le prince n'est qu'un huissier de la chambre.

L'audience va donc reprendre son cours. Cette fois, ce sont des femmes qui sont annoncées. Des femmes! l'air gracieux du ministre devient encore plus aimable et plus gracieux. Leur nom, qu'il ne connaît point, lui promet des visages qui auront au moins pour lui l'attrait de la nouveauté. Celle-ci est bien jeune, et n'omet rien de ce que doit faire une femme qui a de la timidité et de la candeur. Elle n'a regardé le ministre

qu'à la dérobée, et une fois seulement. Mais sa compagne, observez-la et pénétrez-la. C'est une femme grande et bien faite, qui se parfume et qui met du rouge, qui a les dents belles et le regard animé; qui ne découvre de sa personne que ce qu'elle doit, ne relève qu'à demi son voile de blonde, et déguise ses quarante ans avec assez de succès. Ne la soupçonnez pas de coquetterie, vous vous tromperiez. Elle a d'autres vues: sa fille, qui est belle, ne la quitte point.

„Monseigneur, dit-elle, j'arrive de votre province, c'est un pays admirable. On y dit un bien infini de vous. — C'est ce que je désire par-dessus toute chose, madame, et dont mon cœur serait le plus flatté. — Vous y avez laissé des souvenirs... Ma fille était enivrée de tout ce qu'elle entendait raconter de votre jeunesse. Les hommes y sont vraiment fort aimables, et j'y ai vu des femmes qui se flattent que vous ne les oubliez point. — Je n'oublie que mes ennemis. — J'ai passé tout auprès de votre château; il ne se peut rien voir de plus agréable. — Ni de plus modeste. — La terre est considérable. — On ne peut pas moins. — Vos amis étaient les miens, monseigneur. — Je les en féliciterai. — Des malheurs . . . des affaires . . . la perte de mon mari... les difficultés du veuvage. . . . Votre excellence connaissait sûrement M. C... — Beaucoup, madame. — C'est sa faillite qui nous a ruinées. — Abrégeons de grace, madame; vous avez vu combien de personnes sont là, qui attendent et comptent avec ennui les moments. La politesse veut que nous ne fatiguions pas leur patience. — Monseigneur . . . pardonnez . . . mais . . . savez-vous que cela est assez peu galant? — Hélas! madame, rien ne ressemble moins à la galanterie que les affaires. Je ne sais pas les associer. — Vous m'étonnez beaucoup, monseigneur... Je croyais. . . — Sollicitez-vous pour un frère? — Non, monseigneur. — Pour un neveu? — Non, monseigneur. — Pour un cousin? — Non, monseigneur. — Pour qui donc? — Je n'ai que ma fille. — Et je n'ai point d'emploi à lui proposer. Adieu, madame, plaignez-moi d'avoir si peu de loisir.“

Mais n'entendez-vous point? . . . Que se passe-t-il au côté

opposé de ce cabinet? Écoutez ce bruit lent et sourd. Cette boiserie se meut. N'y aurait-il point quelque ouverture cachée sous les ciselures de ces panneaux? Une porte inconnue tourne discrètement sur ses gonds de bronze; elle ne s'ouvre qu'à-peine, et ne laisse voir qu'une tête d'homme gracieuse et pleine de feu. L'homme lui-même n'avance point, et reste en arrière. — Mon ami, dit la tête, vous avez là tout un monde. Je me sauve; adieu. Mais... ce soir... chez moi... L'*Élisabeth* est finie... il nous la lira... Soumet compte sur vous. — Soumet, mon cher Jules! vous êtes bien sûr que j'irai.“ La petite porte était déjà close, et Jules avait disparu.

Une autre femme vient, ou plutôt se traîne. Mon Dieu que celle-ci ressemble peu aux deux autres! Elle tremble, elle pleure, elle a peine à respirer et à vivre. Ses vêtements sont en désordre, et ne la parent point: sait-elle seulement qu'elle ait besoin d'être vêtue? Pleurez avec elle; car elle est mère. Pleurez avec elle; le père de ses enfants est condamné.

„Monseigneur, dit-elle, c'est encore moi. Vous ne m'avez pas repoussée. Mon malheur vous a inspiré de la pitié. Vous ne m'avez pas défendu de revenir aujourd'hui. — Défendu, madame! je vous en ai priée. — Il ne l'a donc pas oublié! — En voici la preuve, madame. — Est-il bien vrai? — Remettez-vous et lisez. — Monseigneur, monseigneur! est-ce que mes yeux ne me trompent point? Ils ne voient plus; ils ont tant pleuré! monseigneur!... Ah! que la bénédiction de Dieu soit sur vous! Vous n'aviez promis que d'abréger sa peine, et vous l'en affranchissez!“

Vingt solliciteurs se succédèrent, tous étonnés, et tous mécontents, quelques-uns de n'avoir rien obtenu, les autres d'avoir obtenu si peu. Enfin, on annonça Saint-Fulgent. Ne le connaissez-vous point? Paris entier le connaît. C'est un homme facile, mobile, ductile; allant, courant, retournant; se mêlant à tout, et s'en démêlant encore mieux; insinuant, empressé, ne doutant jamais; souple jusqu'à prendre l'air arrogant, habile jusqu'à se faire humble.

Savez-vous quelqu'un qui ait des chevaux plus rapides, une

calèche plus légère, un cocher plus téméraire et plus prompt? En quel lieu irez-vous, où il ne soit point? Il est dans tout Paris à la fois: il le possède et l'occupe, il le remplit, et il y déborde. Vous le laissez dans une maison, où il règne, où il parle haut; arrivé dans une autre, vous l'y trouvez établi: il vous y a devancé, et il y domine. A la bourse et chez les marchands, au bois de Boulogne et aux Tuileries, aux Italiens et à l'Opéra, chez le ministre, chez le cardinal, chez l'ambassadeur, chez le premier gentilhomme de la chambre, chez Rotschild, il y est chaque jour, et non seulement chaque jour, mais à chaque heure du jour.

Né petitement et obscurément, n'attendez pas qu'il vous en fasse jamais souvenir. Il y a long-temps; ce n'est pas merveille qu'il l'ait oublié. Les habitudes de sa vie n'ont eu garde de se former sur ces commencements inconnus. Il dit Richelieu et Montmorency; il le dit même aux Montmorency et aux Richelieu. C'est son allure, et ils l'ont prise de lui. Ils ne s'en étonnent, ni ne s'en offensent. Ils croient presque aussi fermement que lui-même qu'il en a le droit. Ce n'est pas lui qui a la confiance du prince et de la duchesse; c'est la duchesse et le prince qui ont sa confiance. Il compte sur eux, et s'ouvre à eux volontiers. Il dit bien quelquefois: Le roi m'a dit; mais rarement: d'habitude, c'est lui qui a dit au roi.

Il n'y a point de mystères pour lui dans le monde; bien moins encore à la cour; bien moins encore dans les cabinets. Il sait aussi exactement qu'eux-mêmes ce que Metternich médite, ce que Nesselrode espère, ce que Wellington prépare, ce que Canning entreprend.

Il ne prétend point cependant à être ministre; Dieu l'en garde! Fi! quelle opinion avez-vous donc de son importance? Est-il fait pour si peu de chose, et le croyez-vous d'humeur à s'abaisser jusque-là? Son ambition est plus noble, plus haute, moins intéressée. Il ne prend point pour lui, mais il donne; il n'a point de rang, mais il les marque et les distribue; il est plus que les plus capables, car il assigne à chacun sa mesure de capacité. Il n'est pas ministre, non certes, et même il ne

le sera point; mais c'est lui qui fait les ministres, et nul ne le sera qu'il n'y ait mis la main et ne l'ait permis.

Le voilà donc qui s'avance, aisément, familièrement, bruyamment. „Bonjour, cher seigneur, dit-il, j'ai voulu vous voir ce „matin. Il court des bruits, comme vous savez. Vous y croyez „bien, j'espère. Ils sont infaillibles; la semaine au plus. Ce „système-ci est caduc; je ne sais plus aucun moyen de le sou- „tenir. Mais n'ayez point d'inquiétude pour vous. Nous vous „conservons; la nécessité en est bien reconnue, et je la pro- „clame partout. Tenez, ajouta-t-il... (et il déployait mystérieu- „sement deux lambeaux de papier qu'il ne montrait qu'à demi), „celui-ci n'est pas le bon; ce sont les rêveries du vieux duc, „et qui ne prévaudront pas. Notre liste à nous, la voici! Elle „est authentique celle-là, et invariable. Votre nom y est, et „y restera."

A-peine eut-il achevé qu'il était sorti.

L'huissier nomma Lafeuillade.

Qu'est-ce donc qui l'occupe et qui lui donne l'air si ténébreux et si composé? Cet homme à coup sûr a des espérances; mais il a des craintes aussi. Il roule un grand dessein dans sa tête. Ce n'est pas pour peu que sa morgue s'est assouplie, et qu'il s'est résigné à l'humiliation d'une audience. Lafeuillade n'est déjà plus jeune, et il s'en plaint fort modérément. Son âge est celui de l'autorité et de l'importance. S'il n'était pas vieux, on lui déférerait moins. Un peu de vieillesse aide au mérite, et ne lui messied pas.

Lafeuillade fut presque républicain sous la convention, presque intrigant sous le directoire, presque militaire sous le consulat, presque courtisan sous l'empire, presque politique depuis la restauration. Quand il vit tant de députés, il eut fantaisie de l'être; quand il ouït tant d'orateurs, il essaya de le devenir; quand il eut compté tant de ministres, il se demanda pourquoi il ne le serait point. Mais il est le seul qui y songe, et ne comprend pas cet oubli. Il a ces pauvres gens en pitié, qui ne voient pas de quel appui ils se privent, et quelle haute capacité ils laissent languir. Faudra-t-il qu'il manque, lui, à l'État,

parce que le discernement leur manque à eux, et la prévoyance? Restera-t-il oisif et perdu dans sa modestie, comme ils le sont eux-mêmes dans leur suffisance et dans leur orgueil? L'entreprise, il est vrai, n'est pas sans obstacles; le ministère est de difficile accès maintenant. Mais on se lasse d'attendre, et l'ambition la plus patiente a ses retours d'impatience et d'activité.

Par où commencer et par quels détours s'introduire? Il y a bien déjà quelques amis extérieurs qui le seconderont après le succès: médiocre secours, et qui ne manque à personne. Il lui en faut d'autres et de plus puissants: il est besoin de pénétrer au cœur des affaires; de se glisser au lieu même d'où vient leur mouvement et leur direction. Pourquoi n'essaierait-il point de surprendre l'un des ministres, et de préparer la chute du cabinet en le divisant? N'y a-t-il aucun point par où l'on puisse tenter l'orgueil ou l'ambition de ce ministre? N'y a-t-il aucun mécontentement dans son esprit, aucun ressentiment que l'on puisse aigrir? Est-ce un homme à ne jamais rompre un engagement, à rester inviolablement sincère et fidèle? C'est ce qu'il faut voir et ce qu'il est bon d'éprouver.

Tel est donc le sujet de cet entretien. Ce ne sont d'abord que louanges outrées et flatteries sans fin. D'honneur, le ministre est un homme rare, et auquel il ne manque rien. Courage et talent, profondeur et sagacité, toutes les sortes de mérite abondent en lui. Mais que les autres lui ressemblent peu! Et insensiblement la voix de Lafeuillade s'abaisse. Il murmure plutôt qu'il ne parle; il veut être compris plutôt qu'entendu. Il articule à demi des mots isolés, qui ne s'unissent point, quoiqu'ils se suivent. Il se rapproche enfin, incline sa tête sur l'épaule même du ministre, et lui jette cette fois à l'oreille une phrase entière et intelligible. Mais lui, se levant aussitôt avec gravité: „Jamais, monsieur, „répond-il. Le tentateur, d'abord déconcerté, se récrie; puis un sourire amer contracte ses lèvres; son regard dédaigneux tombe pesamment sur le malavisé ministre; et celui-ci, homme précieux tout à l'heure et incomparable, n'est plus désormais qu'un esprit vide et borné.

On annonça Lycophron. Lycophron proposait un plan de

finances, qu'il expliqua fort élégamment, et dans lequel il n'aurait pas gagné plus de vingt millions. Pour ce qui est du peuple et du trésor de l'État, Lycophron ne disait point combien ils auraient gagné.

On annonça Julien; Julien, esprit délié, homme d'expédient et d'invention. Il avait un projet miraculeux et sans prix: il savait le moyen de faire aimer la presse aux hommes d'état, et aux écrivains, la censure.

Après Julien, ce furent deux journalistes; l'un qui demandait des *directions* et sollicitait des subsides; l'autre, qui exigeait des subsides, et prétendait imposer des directions.

Après ceux ci, un artiste; un artiste sollicitant une fourniture et une entreprise. Un artiste, bon Dieu! Et de quoi, s'il vous plaît, cette fourniture? de chaussures apparemment, ou de fourrage? Non, en vérité, de tableaux; de tableaux qu'auraient exécutés ses élèves, et qu'on n'eût guère payés plus que le double de ceux du maître.

Après l'artiste un homme d'esprit; un homme qui a des affaires, mais aucune à lui; qui ne se trompe jamais pour son compte, et ne laisse pas d'avoir une bonne part à tous les succès qu'il obtient: interprète habile, agent éprouvé et impénétrable. C'est un général qui l'envoie, un député, un personnage influent dans l'opposition. Pour lui, quand il vient lui-même, c'est avec plus de mystère. Un homme de sa sorte n'aurait garde de se montrer en ce lieu devant un si grand nombre de spectateurs. Il connaît d'autres heures et de plus favorables jours.

Cent autres attendaient encore, inquiets et impatients. Mais un nouveau venu parut tout-à-coup, traversant la foule avec une gravité composée et un peu grotesque; allant, avançant; ne demandant à personne de lui faire place, mais se frayant du coude un chemin, et passant. Ne remarquez-vous pas comme l'huissier se fait humble en sa présence, et obséquieux? Ne le blâmez point: cet homme-ci est un chef de service, et qui dirige l'une des divisions de ce ministère.

Cet homme, fort exact sans-doute et fort diligent, n'est cependant jamais si exact et si diligent qu'un jour d'audience.

Il a toujours des affaires graves, des affaires qui pressent et ne peuvent pas se remettre. Mais il n'en a ni le matin ni le soir, et les autres jours encore moins. Il n'y a pour lui qu'un seul courrier par semaine, et qui n'arrive que le même jour; il n'y a dans ce jour qu'un petit nombre d'heures propres à son travail, et toujours les mêmes. C'est que de voir du monde et d'en être vu; de saluer et d'être salué à la ronde; de percer une grande foule avec des papiers à la main; d'entrer, rester, parler, faire attendre; de contraindre tant de témoins à réfléchir qu'on a peut-être du crédit et de l'importance; tout cela flatte l'orgueil, et peut n'être pas inutile. Demandez à ce scribe-là; il le sait bien, et l'a éprouvé.

Mais voici encore un nouveau venu. Quel intérêt l'attire dans cette maison? Vous avez beau vous faire petit, monsieur le duc, on sait que vous êtes grand. Vous avez beau vouloir qu'il n'y ait point de bruit, et que personne ne vous aperçoive ni ne se dérange, on se dérangera malgré vous, et votre présence fera grand bruit. Il n'y aura point de solliciteur si hardi qu'il prétende vous disputer le passage, et avoir accès avant vous dans ce cabinet. Seulement, on s'étonnera; car on ne soupçonnait point que le ministre fût en si bons termes avec vous, ni vous, monsieur le duc, avec le ministre.

Recueillez-vous; vous voilà face à face avec un seigneur, un vrai seigneur de souche et de lignée. Il ne lui manque que d'être prince, et d'être issu de race royale.

Celui-ci a, comme les autres seigneurs, des palais, des terres et des équipages: il leur ressemble en cela. Mais il a de plus qu'eux des fermes qu'il exploite, des constructions qu'il dirige, des bois dont il sait l'âge et le prix. Il a des comptes qu'il règle, une caisse dont il tient la clef, des affaires qu'il connaît à fond, des procès qu'il enseigne à ses procureurs. Il a des tablettes où il enregistre assidûment le cours de la rente et le profit que chaque jour de bourse lui a rapporté.

Il ne chasse point et ne va plus à la guerre. Le théâtre et la cour l'ennuient: on ne l'y voit point. Mais, en revanche, il a soin que ses fermiers paient, que ses locataires paient, que

l'acheteur de ses bois les paie cher et exactement. Il sait quel jour et à quelle chambre seront plaidés ses procès. Il parle aux rapporteurs et aux juges; il fouille dans leur esprit, et pourrait vous dire de quelle manière ils opineront. Il vient à point nommé chez le président et chez le ministre. Il n'aura rien omis et rien négligé.

Il n'y a point de bourgeois plus attentif, plus exact, qui soigne mieux que lui son pécule. Il sait le tort que font aux plus grandes fortunes le désordre et la profusion. Il sait aussi que la richesse ne peut rester immobile, et qu'elle décline si elle cesse de croître. Il le sait, et n'a aucune répugnance pour l'accroissement. Ne vous étonnez donc point qu'il aille et travaille, calcule et spécule, calcule encore et ne se lasse jamais. Cette application n'est que de la sagesse, et cet empressement, de la prévoyance. Préféreriez-vous qu'il laissât déchoir sa maison, et le nom qu'il porte, se flétrir dans la pauvreté?

Ne lui dites point ce qu'il doit faire; dites-lui seulement ce qui lui importe. Les grands dédaignent ces soins? tant pis pour les grands; il est grand aussi, et il les prendra. Un grand n'irait point en ce lieu; il ira: ne parlerait point à cet homme; il lui parlera: n'entreprendrait point cette affaire; il l'entreprendra. La cour exceptée, les autres grands ne demandent ni ne sollicitent, s'imaginant que cela est contraire à leur dignité. Celui-ci ne l'est pas moins qu'eux; mais il l'est d'une autre façon: il demande et sollicite en tout lieu et pour toute chose. Il demande par modestie, et sollicite par simplicité.

Mais faisons silence: le cabinet s'ouvre et le duc repart. Le ministre suit respectueusement et s'incline. Dites-moi pourtant, si cela est en votre pouvoir, lequel des deux se montre le plus empressé, le plus obséquieux, et le plus poli.

Quelques autres furent encore appelés. Mais il était nuit, et depuis long-temps; le maître d'hôtel en manchettes et en habit noir, s'avança: „Monseigneur est servi,“ dit-il. A ces mots, la foule murmura et se récria. Elle s'étonnait que le ministre ne dînât pas beaucoup plus tard, au moins ce jour-là, et qu'il parût fatigué d'une audience qui n'avait pas duré plus de sept heures.

DE PEYRONNET.

LA DESCENTE DE LA COURTILLE

EN 1833.

On a peu écrit sur le carnaval, en France. Cette surprenante époque de l'année n'a point d'historien chez nous. Il est raisonnable de penser que la majestueuse gravité de nos moralistes aura craint de se compromettre en y touchant; et c'est, à mon avis, bien dommage. Car il y aurait de grands et curieux enseignements à prendre dans un livre qui nous raconterait les carnavals de Paris, seulement depuis un demi siècle: depuis les joyeuses promenades aux Porcherons, sous le roi Louis XVI, nocturnes dévergondages, où des dames, comme la comtesse de Genlis, la princesse Potocka et de plus hautes encore, se vantaient d'avoir pris leur part de folie, déguisées en cuisinières; d'avoir, ainsi défigurées, fait la débauche avec des ducs en laquais et des laquais en ducs; d'avoir mangé populairement des pigeons à la crapaudine, du veau rôti et une salade de barbe de capucin; enfin, d'avoir bu, en vraies cuisinières, et sans faire trop laide grimace, chacune un verre ou deux de *sacré chien* tout pur! Certes, ce serait une plaisante occupation que d'étudier les préludes de la grande révolution dans ces visites incognito du seigneur à l'ouvrier, dans ces pique-niques de confuse et tumultueuse égalité, où les convives, en se reconnaissant, ne savaient qui devait le plus porter envie à

l'autre: ce serait un chose étourdissante que de voir, durant ces cinquante années, revenir toujours au même temps, aux mêmes jours, cette même liberté du masque, cette même sécurité licencieuse du mardi-gras, à travers les orages sanglants et les pauvretés politiques du Directoire, les gloires du Consulat et de l'Empire, les désastres des deux Restaurations, et les dévotes simagrées du règne de la Charte de 1814; car la République elle-même n'avait pu que suspendre, sans les abolir, les bruyantes folies du mardi-gras. Mais il n'appartient pas à moi, homme d'hier, qui n'ai vu que les dernières de ces cinquante années, d'entreprendre l'histoire de leurs carnavals. J'ai voulu seulement indiquer aux écrivains qui s'occupent de peinture de mœurs, une importante lacune à remplir; et c'est déjà de ma part une assez grande témérité. Je reviens au titre de mon article, *la Descente de la Courtille en* 1833.

Tout le monde convient que depuis bien long-temps on n'avait vu la fureur de plaisirs, l'universalité d'orgies, qui ont distingué le carnaval de cette année. On a voulu savoir le pourquoi de cet empressement insolite à se réjouir, de cette faim, de cette soif frénétique d'amusements, de bruit et de cris, dont les temps antérieurs offrent si peu d'exemples, même celui où le *Catéchisme poissard* eut sa première édition. Chacun a dit les causes qu'il avait trouvées. Je n'en débattrai point la valeur; non que le principe d'où sont parties tant d'extravagances me soit indifférent: au contraire. Mais, pour en parler convenablement, il faudrait mettre le pied sur un terrain glissant, que l'éditeur du *Livre des Cent-et-Un* nous a fort sagement interdit; ne voulant point, dit-il, faire de son entreprise un champ de bataille pour les guerres d'opinions. Ma tâche est donc tout simplement d'énumérer ce que j'ai vu d'effets produits par ces causes, de conséquences échappées à ce principe; et puis de les décrire, si je puis.

Or, voici ce que j'ai vu.

Mardi-Gras, à minuit, il faisait un temps abominable. La pluie, tombant à grande profusion depuis plus d'une heure, liquéfiait merveilleusement le sol des boulevarts et faisait luire

leurs dalles, à la lueur du gaz, de cet éclat perfide qui appelle la confiance du piéton. J'essayai, n'osant aller plus loin, d'entrer au bal masqué du théâtre des Variétés. Mais vingt minutes d'attente et d'efforts inutiles me démontrèrent suffisamment la vanité de mon entreprise. Alors je réfléchis : et pensant qu'il valait mieux, pour mes projets du matin, me rapprocher le plus possible du faubourg du Temple, j'eus le courage d'aller, sans parapluie, que je n'aurais su comment tenir dans la foule; sans voiture, puisque cette nuit les voitures étaient devenues je ne sais quoi, jusqu'au théâtre du Cirque-Olympique. Arrivé là, j'eus honte de me regarder dans la masse de lumières qui éclairaient la façade de l'édifice. J'avais de la boue jusqu'au ventre, et mon chapeau me pleuvait sur les épaules à l'instar de ceux que portaient ces pauvres grenadiers d'Arras, le jour où Junot conçut l'importante réforme de leur coiffure. Sous l'étroit appentis, soi-disant abri pour le public, que MM. Franconi frères ont pratiqué devant leur établissement, j'eus la simplicité de réclamer humblement une petite place que l'on me fit en rechignant, avec infiniment de raison; car ceux qui se trouvaient là-dessous s'étaient presque séchés, depuis une grande demi-heure qu'ils attendaient, et l'idée de sentir se presser parmi eux et se tordre un corps tout frais arrivant de la rue, leur donnait le frisson. A-peine entré, j'eus grande hâte de sortir, car j'étouffais! et ce fut avec la violence peureuse d'un citoyen paisible qui, sans le savoir, s'est jeté au milieu d'une émeute, que je me mis à pousser des coudes et des poings pour fuir l'asile qu'un instant auparavant j'implorais comme une faveur.

Me voilà donc encore une fois les pieds dans la boue et battu par la pluie, la grande et large pluie, qui me déchirait la figure et me lustrait les habits mieux que tous les cylindres du monde. J'enrageais. Cependant je regardai autour de moi. Comme toute cette foule était calme et silencieuse! Des femmes, frêles créatures, aux épaules nues, la tête couverte d'un voile de tulle, ou d'un foulard pour toute défense, livraient, sans se plaindre, leurs pieds chaussés de satin aux flaques d'eau qui

les submergeaient. A côté d'elles, des hommes en pantalon blanc, en souliers de drap ou de velours, leur prêtaient généreusement un coin de manteau, dont la traîtresse doublure déteignait en bleu sur les corsages roses, en noir sur les corsages blancs. Un parapluie vert déployé sur la tête d'un arlequin versait l'eau verte de ses gouttières dans l'oreille d'une pauvre petite poissarde grelottante, et sur la fraise soigneusement empesée d'une grisette en habit de paillasse. C'était pitié que de voir tout cela, n'est-ce pas? Eh bien, pas un murmure contre ce temps inexorable, contre cette pluie si constante dans sa barbarie; pas un regret pour tous ces souliers perdus, pour toutes ces fraises, tous ces corsages, tous ces costumes tachés, mouillés, gâtés. Pas une frayeur de rhume, pas une idée funeste, pas un mot triste . . . rien! Un courage héroïque, une résignation admirable! Et si, de cette multitude inondée, une plainte s'élevait par hasard, elle était douce, honteuse, à-peine articulée . . . C'était: — Mon Dieu, nous n'aurons pas de place, peut-être!

Le moyen de se trouver à plaindre au milieu de gens si affligés et pourtant si tranquilles! Néanmoins, comme la pluie commençait à me gagner les os, j'entrai au café du théâtre. Une autre foule attendait là, foule bariolée, masquée, déguisée aussi; mais découragée, celle-là! malade d'impatience et de dépit, assise immobile à des tables dégarnies, n'ayant pas la force de se distraire, même en buvant.

Peu-à-peu cependant, le théâtre, gouffre immense, vint à bout d'engloutir toute cette multitude. Mon tour de passer n'arriva qu'à deux heures et demie.

Il y avait *treize mille francs* de recette.

M'y voilà donc. Je tends mon billet au contrôleur, M. Lapôtre, qui me dit en souriant d'un air de connaissance: — A droite. — Je vais à droite. J'essaie de me glisser dans la salle: impossible. Deux fois je reviens à la charge. Enfin, porté par un flux qui me pousse et m'enlève de terre, j'entre . . . Puis vient le reflux menaçant, irrésistible, qui me repousse et me jette au bas de l'escalier. J'y renonce, et je monte, non pas

dans une loge, mais derrière une loge, car on s'écrasait en haut comme en bas.

Je vois le bal!

Où trouver des mots pour raconter un pareil spectacle? Il était là tout entier, ce peuple de masques, que j'avais vu à la porte, essuyant la pluie, se ployant au vent, sans dire un seul mot. Comme elle se payait amplement de sa longue contrainte, la folle mascarade! Comme elle voulait regagner vite ses deux heures perdues! Il y avait de quoi devenir fou à la voir ainsi courir et prendre d'assaut toute cette salle, et dire: — Tout cela est mon domaine! tout cela est à moi! je suis chez moi, ici! A la porte les sergents de ville! à la porte les gendarmes! — A ceux qui n'ont pas vu le bal de Franconi, ce bal unique parmi tous les bals de la nuit du mardi-gras, je dirai: — Combinez dans votre imagination tous les bruits, tous les vacarmes que vous pourrez rêver; faites crier à la fois trois mille voix d'hommes et de femmes, non pas des voix de tous les jours, mais des voix de carnaval, triplées de vin, enflammées de punch; pressez autour de vous ces trois mille personnes, dites-leur de frapper toutes à la fois de leurs deux pieds sur le plancher mobile et creux d'une salle de bal; et quand elles auront crié, quand elles auront sauté à tout briser, à tout enfoncer, dites-leur de chanter, de danser et de battre des mains toutes encore et en même temps! . . . Alors vous aurez quelque idée de l'incroyable tapage, du tumulte indescriptible que mes yeux virent, que mes oreilles entendirent du haut de ce derrière de loge.

Car il y avait, pour faire danser tout ce monde, un orchestre formidable, un orchestre de chevaux, avec toute son artillerie de cymbales, de trombones, de timbales et de tambours; cet orchestre était haut placé, au milieu de la scène, bien en vue de toutes parts, et il jouait continuellement . . . . Eh bien, si j'ai pu soupçonner son existence, c'est que de temps en temps il me venait à l'oreille comme le vagissement incertain que pousserait un enfant nouveau-né, comme un lointain murmure de musette et de tambourin qui feraient danser des

bergers à une lieue de moi; c'est que de temps en temps une rumeur fugitive m'arrivait sonore et douteuse, comme ces fanfares qui vous saisissent et vous arrêtent sur une montagne, lorsque la cavalerie passe au fond du vallon que vous dominez. Si j'ai dû croire que tout n'était pas danse et masques dans ce bal, c'est que loin, bien loin devant moi, à travers un voile de vapeurs et de poussière, brillaient par intervalles deux ou trois formes métalliques, comme celles d'un cor ou d'un ophicléide.

Et ne croyez pas que la majesté de cette grande salle de spectacle, avec sa somptueuse illumination de quarante lustres, avec son plafond de guerriers et ses piliers militaires en fer doré, fît opposition fâcheuse aux ignobles mouchetures, boueux résultats que l'assistance avait apportés du dehors. Non pas. Il y avait harmonie. Sous la tente du Cirque, glorieusement fatiguée de vingt batailles, toute noire de la poudre brûlée au *siège de Saragosse*, à la *prise de Napoli*, à l'*assaut de Praga*, à toutes les prises d'armes de la *République*, de *l'Empire*, et des *Cent Jours*, tente promenée du mont Saint-Bernard aux buttes Montmartre, les danses marbrées et défrisées, aux pieds noirs et gris du mardi-gras, figuraient à merveille. Un nuage à l'odeur singulière, produit de toutes ces humidités condensées, affaiblissait favorablement l'éclat des lumières, et contribuait à l'ensemble du tableau qui, je vous jure, ne laissait rien à désirer.

Quelque chose de plus pittoresquement bizarre que les danseurs, c'était leur danse. Incapables de saisir la moindre mesure, le moindre motif des airs que l'impassible mécanique de l'orchestre envoyait se perdre dans leur foule, ils s'étaient arrangé une musique à eux, musique infernale et grotesque, dont une ronde obscène faisait la base, et que des cris, des exclamations, des jurons de toute sorte accompagnaient, à la grande joie des danseurs, aux applaudissements de la galerie. Cette contredanse diabolique n'avait qu'une figure, une seule; c'était une chaîne d'hommes et de femmes se tenant pêle-mêle par la main, dos à dos, côte à côte, face à face, n'importe; et cette chaîne courait tête baissée, en ligne oblique, perçant, bri-

sant, renversant tout ce qui gênait son foudroyant galop; tourbillon immense qui entraînait et faisait tourner avec lui tout ce qu'il accrochait au passage, vous prenant par l'habit, vous tranquille, par le bras, vous désintéressé, vous triste, et vous forçant à rire, à courir, et à crier comme lui; véritable trombe humaine enfin, à côté de laquelle une ronde du sabbat n'eût semblé ni plus animée, ni plus bruyante, qu'une simple galopade diplomatique. Le cœur me battait, la sueur me venait au front, à regarder courir cette effroyable tempête, jonchant le plancher de débris que sa fureur arrachait, tels que chapeaux, collerettes, et cravates, et châles, et mouchoirs, et manches d'habits, et manches de robes, qu'elle piétinait ensuite impitoyablement. J'avais peur de ces cris de joie enragée, si pareils à des cris de douleur et d'épouvante; je voyais tomber des femmes, relevées à l'instant par je ne sais quelle puissance d'élasticité; je voyais jeter des hommes sur d'autres hommes, lesquels revenaient en bondissant au point de départ comme une balle qui frappe le mur. Je me disais dans ma frayeur: — Si la chaîne allait se rompre!—et la chaîne se rompait, et tout tombait, tout se roulait confusément sous les pieds . . . Puis en un clin d'œil elle se renouait; la ronde interrompue, perdue pendant une seconde, rattrapait sa marche, retrouvait ses refrains grivois, et chacun repartait sain et sauf, sans blessure, sans accident! Quel spectacle!

Voilà pourquoi, au grand étonnement des personnes qui n'ont point vu ces bals, la police ne s'est point hasardée dans leur enceinte, du moins avec ses habits et les signes ostensibles de son ministère. C'eût été la plus grande joie de toutes pour les *malins* et les *poissardes*, ces rois et reines du mardi-gras, que de trouver là un sergent de ville en uniforme. Le voyez-vous à l'instant même pris, enveloppé, rivé par des mains de fer à d'autres mains non moins solides, et tourner, courir, danser malgré lui, l'épée au côté, tricorne en tête, lui que l'on aurait envoyé pour imposer l'ordre et commander la décence?

A cinq heures du matin, les musiciens, las de jouer pour leur propre agrément des contredanses et des valses qu'ils sa-

vaient par cœur, s'arrêtèrent tout court. La masse joyeuse fit de même; il n'y avait plus parmi elle un pied qui ne fût meurtri, une tête qui ne fût prête à éclater du tapage qu'elle avait fait et entendu.

A cinq heures du matin aussi, je sortis, brisé, n'en pouvant plus; car je n'avais pas, moi, pour braver la fatigue de cette vision étrange, pour résister au choc de cette joie furieuse, la fièvreuse inflammation de la mascarade aux nerfs d'acier, qui venait ainsi de dépenser en deux ou trois heures plus de bruit et de mouvement qu'elle n'en dépensait en toute une nuit les autres années.

Il pleuvait toujours. Le café Hainsselin, au coin du faubourg du Temple, était déjà plein de gens qu'à leur mine fraîche et reposée je jugeai avoir tranquillement passé la nuit dans leur lit. Ils venaient là pour assister à cette fameuse descente de la Courtille dont tout le monde parle à Paris et que trop peu de personnes voient, parce que, pour la voir, il faut se lever matin et n'avoir peur ni de la boue, ni des voitures, ni des injures. A la petite pointe du jour, je fis marché avec un cocher de citadine qui consentit fort généreusement à se mettre, lui et ses deux bêtes, à ma disposition pour la matinée *au prix ordinaire;* chose qui m'émerveilla et que je donne ici comme un titre de plus à la préférence que les citadines méritent d'obtenir sur toutes les autres voitures de l'espèce des fiacres. Je montai sur le siège à côté de ce brave homme, afin de ne rien perdre de ce que je voulais voir, et nous partîmes pour la barrière, au petit pas, car la file se formait déjà.

— Ça sera brillant, dit le cocher. Quand on aurait fait le temps exprès, il ne serait pas mieux.

Il pleuvait à verse!

Nous passâmes la barrière et je fis arrêter au *Grand Saint-Martin*, la plus illustre maison de la Courtille, tenue par un membre de cette famille qui a su rendre son nom aussi populaire que celui de Ramponneau, la famille Dénoyez.

J'avais avec moi deux Parisiens, bons bourgeois, gardes

nationaux et pères de famille, plus deux jeunes gens venus exprès de province pour voir le carnaval de 1833.

Lorsque nous nous présentâmes, tous cinq, pour passer entre deux barrières dressées dans la salle basse, comme celles que l'on voit devant les théâtres à l'heure de la queue, nous fûmes surpris de nous sentir arrêtés par un obstacle dont nous ne pouvions juger la nature, à cause de la foule qui nous avait précédés. C'étaient trois garçons marchands de vin, attachés à l'établissement, qui, les mains jointes, opposaient l'inébranlable rempart de leurs bras aux secousses que nous donnions, secousses terribles, à notre avis. J'avisai à ma droite une grosse jeune femme, à la mine réjouie, qui faisait faction, elle quatrième, devant un immense comptoir couvert de grands plats non encore dégarnis de gibelottes, de matelotes, de volailles rôties, gigots, longes de veau, haricots, salades, etc., de quoi donner à manger à tout un régiment; et je lui demandai, comme elle me riait au nez sans façon, pourquoi nous ne passions pas.

— On n'entre pas, dit-elle, sans prendre quelque chose.

— Ah?

— Pardi! si nous laissions faire ces farauds de Paris, ils nous empliraient tout là-haut sans payer. Ça serait du propre!

— C'est juste, répondis-je; eh bien, qu'est-ce qu'il faut prendre?

— Combien que vous êtes de votre société?

— Cinq.

— Cinq? ça fait cinq litres.

— Alors, nous allons vous payer cinq litres. Mais nous vous demanderons la permission de ne pas les boire, vu que nous ne saurions guère comment emporter cinq bouteilles là-haut, à travers tant de monde.

— Ah! que vous êtes donc embêtants avec votre maladresse, allez! Voyons, payez-en trois et que ça finisse!

— Combien, trois litres?

— Trente sous.

— Les voilà.

— Laissez passer cinq bourgeois!

Après l'acquit de ce singulier droit de passe, nous montâmes l'escalier qui conduisait aux salons. C'est maintenant que la plume me tombe des mains! c'est maintenant que je trouve l'explication de cette absence d'histoire du carnaval dont je me plaignais en commençant mon chapitre!... Comment, sans faire rougir, comment, sans rougir moi-même, dire ce que j'ai vu dans ce salon du premier étage, ce que j'ai vu plus haut, ce que j'ai vu par les portes entr'ouvertes des cabinets de société du *Grand Saint-Martin?* Chastes lecteurs qui lisez ce livre, pardonnez-moi, car je vais blesser votre pudeur; plaignez-moi, car jamais vérité historique, jamais couleur locale n'auront plus coûté à donner.

Dans le salon du premier étage, au milieu d'un double encadrement de huit rangées de tables encombrées de buveurs ivres, malades ou endormis, debout, assis ou couchés, un carré long, ceint d'une balustrade en bois, surmonté d'un orchestre, attira d'abord mon attention. Une quarantaine de masques y dansaient au son d'une musique sauvage, musique toute de cuivre, que chacun de vous a pu entendre en allant à Belleville le dimanche, ou mieux encore le lundi. Vous avez ouï parler dans le monde d'une fameuse manière de danser que l'on appelle *la chahut?* D'après tout ce que vous avez lu dans la *Gazette des Tribunaux* et ailleurs, de procès en police correctionnelle intentés à de pauvres jeunes gens pour avoir dansé *la chahut* à l'Ermitage, à la Chaumière, au Vauxhall, au Panthéon, etc.; d'après ce que vous savez de la scène scandaleuse qui déshonora pour toujours le premier bal masqué de l'Opéra, et qui dégoûta M. Véron de l'innovation qu'il avait essayée, au point de le faire revenir, lui, ce directeur si progressif, aux vieux errements de ses classiques prédécesseurs; l'idée de cette danse remarquable ne vous vient plus à l'esprit maintenant qu'associée à des images lubriques, obscènes, révoltantes? Eh bien, les quarante masques du *Grand Saint-Martin* dansaient tous la *chahut:* non pas cette *chahut* dégénérée, cette *chahut* à l'eau rose et petite-maîtresse des étudiants; mais la véritable, la primitive *chahut*, née du *fandango* des Espagnols et de la

chica des Nègres. Ce que je vous dis là des père et mère de cette fille si libertine ne vous apprendra point grand chose, si vous ne connaissez d'eux que le *fandango* de l'Opéra, ou la chica de *Bug le Javanais;* mais demandez aux voyageurs d'Espagne et d'Afrique; et vous verrez! Quant à moi, je le déclare franchement, avant ma visite du mercredi des Cendres à la Courtille, je n'avais qu'une connaissance très-imparfaite de cet incroyable délassement; je n'avais vu *la chahut* jusqu'alors que modérée, modifiée, étranglée par la présence des gendarmes, gênée par la frayeur du corps-de-garde: mais là, elle était chez elle, dans son boudoir, dans sa chambre à coucher. C'est là seulement qu'il m'a été permis de l'admirer hardie, déshabillée, nue!... Il y avait surtout un paillasse à carreaux bleus, jeune homme de vingt ans à-peu-près, souple et leste à faire plaisir, qui la dansait avec une grande cauchoise aussi souple, aussi leste que lui, affectant d'une façon ravissante la naïve ignorance d'une villageoise de Bacqueville ou des environs de Caudebec. C'était merveille de la voir sourire niaisement, s'abandonner indifférente et docile aux robustes étreintes, aux voluptueux mouvements de son cavalier; baisser un œil pudique, lorsque le genou en terre, le buste renversé, une main sur le cœur, l'autre je ne sais où, il lui faisait avec une si parlante pantomime l'aveu de ses transports et l'invitation de s'y livrer ensemble! C'était merveille comme ensuite elle se laissait enlacer par l'amoureux paillasse, comme elle lui obéissait, comme elle se fascinait de ses regards, comme elle suivait avec lui les combinaisons de cette danse passionnée qui met tout en scène, tout! depuis la timidité d'un premier aveu, jusqu'aux joies délirantes de la possession, jusqu'au dégoût de l'assouvissement, dernier acte, dernière figure qui consiste en un dédaigneux geste du pied suivi d'un brusque retour en arrière! — Le paillasse et la cauchoise faisaient les délices du salon.

Autour de ce bal obscène et de cet orchestre, dont les musiciens, tout en jouant, tournaient le dos aux danseurs et regardaient dans la rue, régnait, comme je l'ai dit, un double cordon de tables non moins curieuses à observer, non moins

dégoûtantes sans-doute aux yeux du visiteur de sang-froid. Figurez-vous que depuis le dimanche précédent le salon n'avait cessé d'être plein, jour et nuit. En conséquence, c'étaient les mêmes nappes sur les tables, nappes souillées de toute espèce de souillures; c'étaient les débris d'os et de sauces renversées, de verres et de bouteilles brisées, de mille ordures infames, amoncelés depuis trois jours et trois nuits sur le pavé; car il eût été malhonnête de passer le balai entre les jambes de la pratique. Au milieu de cette fange, il y avait des hommes et des femmes se vautrant, dormant côte à côte comme dans leur lit; et des enfants qui jouaient en mangeant et buvant les restes de leurs père et mère. Il y avait au pied d'une table, vide en ce moment-là, une grande femme étendue ventre à terre, que l'on avait dérangée du pied en passant et dont quelque mauvais plaisant s'était amusé à relever les jupes. Il y avait..... mais il me semble qu'en voilà assez? — Puis au comptoir de ce salon, une vieille femme, type de l'immobilité physionomique, qui semblait vivre là dans son élément, sur les nerfs et les poumons de laquelle cette hideuse atmosphère de vins et de viandes échauffés, de transpirations putrides, d'émanations nauséabondes, paraissait n'avoir aucune action!

De même au salon du second étage. De même, ou plutôt pis encore dans les cabinets de société.

Ah! de quel poids énorme je me sentis soulagé en passant de cet horrible foyer d'infection à l'air pur et vif, quoique mouillé, de la rue! comme je cherchai vite ma citadine n° 18, pour y grimper et me rejucher à côté de mon honnête cocher! C'était bien autre chose que le Cirque-Olympique, ce que je venais de voir!

La voilà enfin, cette descente de la Courtille! Elle vient! elle vient, avec toutes ses folies, avec son infini cortège de masques pâles et bleus de la nuit, avec ses deux mille voitures à la file, avec ses cent mille spectateurs qui la regardent ébahis et riants, en faisant la tortue de leurs parapluies qui dégouttent les uns sur les autres! Voici la voiture de lord S......., dont je pourrais hardiment dire le nom tout haut, car il ne le cache

pas; la voici, cette belle voiture, avec ses six chevaux anglais aux crins nattés par la pluie, avec ses trois piqueurs en habit de chasse, qui sonnent de superbes fanfares! Derrière elle, voyez cette diligence, la même qui a servi à MM. Franconi frères pour jouer *la Diligence attaquée, ou l'Auberge des Cévennes;* quatre chevaux la traînent, quatre chevaux dressés, que vous avez admirés cent fois dans l'arène du Cirque. Tout est comédien là, tout est acteur: voiture, chevaux, postillons et voyageurs. Sur l'impériale, il y a douze musiciens qui jouent l'ouverture de *Guillaume Tell.* Voyez plus loin cet homme à cheval, en costume du moyen-âge, une aumônière de velours à la ceinture; il s'arrête et jette à la multitude émerveillée des poignées de pièces de cinq francs; c'est un illustre étranger qui demeure sur la place Vendôme; lord Seymour et lui ont les plus beaux chevaux de Paris. Voilà encore une grande et riche voiture qui vient; dans celle-là, il n'y a que des dames; moins généreuses, mais plus galantes que le cavalier du moyen-âge, elles jettent à la foule des paquets de dragées... Bien! bien! baissez-vous, foulez-vous, traînez-vous dans la boue pour les ramasser! voilà justement ce que voulaient ces dames. Descendez encore. Voyez-vous un homme tout blanc des pieds à la tête, avec ce grand sac debout à côté de lui? c'est un meunier; son plaisir est de lancer des poignées de farine dans toutes les voitures qui passent. Ce n'est point le masque le moins facétieux de la bande. Entendez-vous le succès de ses malices? Entendez-vous comme on éclate de rire, comme on bat des mains? Bon! voilà un passant qui se fâche contre lui. Il sortait d'un bal-paré, en bas de soie, en gilet de satin, en cravate blanche, en claque... que diable venait-il faire à la Courtille? regardez comme la foule maligne épouse sa querelle; suivez de l'œil son claque qui saute, vole et disparaît... Maintenant, c'est lui que l'on saisit, que l'on bouscule, que l'on déchire... Ils vont le tuer, Dieu me pardonne!... non. Le voilà qui remonte en cabriolet, tête nue, le pauvre homme! et qui passe. C'était la première fois qu'il venait!

Comme tout ce monde plonge hardiment ses pieds dans la

boue! Quelle désinvolture! quel abandon! quelle insouciance! — Fameux! fameux! dit mon cocher; depuis quinze ans que je roule par ici, je n'avais rien vu de pareil.

Il pleut trop fort cependant. Les masques n'ont pas le courage de sortir leurs têtes des voitures. S'il faisait beau, vous les verriez tous sur l'impériale, s'envoyer et se renvoyer le *Catéchisme poissard* et le *Vadéana* tout entiers. Mais c'est un horrible temps.

En voilà pourtant qui se moquent de la pluie. Debout dans leurs cabriolets à capote renversée, ils veulent jouer leur rôle jusqu'au bout; il n'y a pas de fatigue, pas d'enrouement qui tienne. Bouchez vos oreilles, mesdames! car vous êtes là aussi?... c'est bien imprudent à vous. Comme ils parlent bien, avec leur voix rauque et fausse! Comme ils sont fiers de la gaîté qu'ils excitent, des applaudissements qui les saluent! Comme ils regardent en pitié leurs pauvres confrères crottés qui descendent à pied, désolés d'avoir bu et mangé l'argent de leur voiture! Ils ont l'air bien riches, tous ces gens-là! Mais ce soir .... mais demain ..... quand ils auront dormi ..... quand ils s'éveilleront d'un lourd sommeil, prenant tout cela pour une suite de rêves bizarres; quand au costume d'or et de plumes succèderont l'habit râpé, la redingote maigrie d'avant-hier ..... quand le tiroir de la commode, en s'ouvrant, ne montrera plus à l'œil que des reconnaissances du Mont-de-piété ... Alors ... — Bah! pas de réflexions tristes! Cela jure trop avec un spectacle si fou, avec ce Longchamp de la Courtille, admirable dédommagement des privations de douze mois. Laissons-les vivre encore une heure ou deux de cette vie somptueuse et libre. Laissons-leur une heure ou deux encore l'ineffable jouissance de tutoyer toute une ville et de lui dire des injures en face.... Aujourd'hui, les voilà rois, ces hommes ... et c'est une si douce chose que d'être roi, même à la Courtille!

Arrêtons-nous un peu. Les voitures ne vont plus. Il y a encombrement. S'il vous plaît, nous allons descendre. Aussi bien, nous sommes aux *Vendanges de Bourgogne*. C'est ici qu'on a donné le banquet des sept-cents, l'un des préludes de la révolution de juillet. C'est ici que toute la garde nationale

de Paris s'est réjouie de sa renaissance après les trois jours. C'est ici que les deux tiers des mariages parisiens se donnent rendez-vous au sortir de la mairie.

Entrons. ... Que signifie ce vacarme? Il n'y a point de joie dans ces cris! Ces bouteilles, ces plats qui se brisent n'accompagnent point de refrains à boire! ... On se bat là-haut! ... on se tue, vraiment! ... Qu'en dites-vous, M. Charlier?

— C'est une société qui s'amuse, répond le tranquille maître des *Vendanges*. Oh! je n'ai pas de crainte. Les gaillards paieront bien. Ils peuvent casser hardiment!

Heureux homme! Il en a vu bien d'autres. Toutes ces émotions-là sont usées pour lui Il laisse faire maintenant et n'interpose son autorité de propriétaire que si la mine des tapageurs prévient mal en faveur de leur bourse.

Quant à nous qui sommes assez simples pour nous inquiéter de ce carnage de vaisselle, allons voir.

C'est une troupe de corsaires, de galants corsaires à l'écharpe de soie, au pantalon rayé d'or. Ce sont des espagnoles, avec leurs yeux noirs, leurs basquines et leurs poignards. Qu'est ceci? Sous votre rouge et vos mouches, je vous reconnais, messieurs! vous êtes du grand monde, et du plus grand! Bravo! Voilà les beaux jours du carnaval revenus! voilà mon vieux carnaval du XVIIIe siècle! voilà nos grands seigneurs en goguettes! car ce sont des seigneurs que vous voyez là; lord S******, dont tout à l'heure je vous montrais la voiture magnifiquement attelée, avec ses piqueurs et leurs fanfares; derrière lui, ce jeune homme si pâle, si fatigué, qui le retient et l'empêche de briser une porte, c'est le fils d'un pair de France; plus loin, cet homme à la physionomie si peu d'accord avec la scène terrible qui se passe, est un député: les autres sont barons, comtes, et même marquis. M. Charlier avait raison: ils paieront bien!

Mais les dames! Repardez-les furieuses, ivres de champagne et de jalousie; elles se prennent aux cheveux, elles s'égratignent, elles se mordent horriblement! On les sépare, on les arrache l'une à l'autre; en vrais corsaires, par exemple; à

grands coups de pied, comme on fait dans la rue aux chiens qui se battent. . . . Il faut que ce ne soient pas de bien grandes dames pour qu'on puisse les traiter avec si peu de façon.

Ah! je comprends. Vous avez voulu ressusciter le XVIIIe siècle tout entier, messeigneurs! Il vous faut des femmes qui se battent pour vous; qui mendient une caresse, un regard de leurs amants; qui vous tirent les bottes et vous lavent les pieds! et ces femmes ainsi résignées, ainsi amoureuses, ainsi jalouses, vous ne les trouvez que là où les trouve tout le monde. C'est dommage. La révolution a tout gâté. Vous rappelez-vous ce bon temps où les duchesses se battaient au pistolet pour un Richelieu?

Allons, empêchez donc celle-ci de tuer celle-là. Que gagneriez-vous d'honneur à la mort de ces femmes? Voyez-vous demain la tragique relation que vous en apporteraient les journaux?

Enfin la paix se fit. On bassina les contusions avec de l'eau fraîche; des baisers de feu demandèrent pardon pour les coups de pied. La Junon de cette affaire fut portée dans un fiacre et gardée à vue jusque chez elle; et le déjeuner s'acheva gaîment.

Voilà ce que j'ai vu. Je vous dirais bien ce que j'ai pensé; mais vous savez que cela m'est interdit.

Ces observations, qu'il m'a fallu adoucir en les traduisant, de peur qu'on ne m'accusât de cynisme, je les ai retrouvées, toutes semblables, aux mêmes lieux, le jeudi de la mi-carême, comme une seconde édition du mardi-gras. Il faut l'avouer, cependant: c'était moins de bruit, moins de foule. Les masques étaient plus sales, leurs voix moins rauques, les mets moins recherchés, et les vins plus empoisonnés; la noble fierté, la superbe insolence du mercredi des cendres, avaient fait place à une sorte de tranquillité, à une presque modestie mal justifiées par la différence atmosphérique, car il ne pleuvait plus. Au *grand Saint-Martin*, même affluence, même tapage, même genre de bal, même droit à payer pour entrer. Mais, à travers tout cela, perçait une tristesse quasi de bon ton; on voyait les mains fouiller dans les poches, et sortir vides. C'est là tout le secret de ce défaut de ressemblance. Il n'y avait plus d'argent.

AUGUSTE LUCHET.

CHARLES X A HOLY-ROOD.

Plusieurs amis de la famille royale exilée, que leur dévouement a conduits en Écosse, ont publié des rélations circonstanciées du séjour d'Holy-Rood. Ces récits ne laissent guère à désirer sur tout ce qui concerne les augustes proscrits, leur situation, leur genre de vie et leurs habitudes, dont nulle circonstance importante n'a troublé l'uniformité pendant les deux années de leur résidence dans l'ancien palais des Stuarts.

Il ne faut donc pas s'attendre à rencontrer, dans l'esquisse qui va suivre, une description que d'autres ont déjà faite minutieusement, et qui se trouve répétée dans plusieurs ouvrages. On ne trouvera ici qu'un petit nombre d'observations impartialement recueillies, pour servir à combattre quelques préjugés de nature diverse qu'ont fait naître tantôt les calomnieuses assertions d'une haine injuste et délirante, tantôt les efforts mal raisonnés d'une louangeuse servilité.

Certes, tout ennemi de la famille royale, qui n'est pas un fou ou un scélérat, s'il eût été admis dans l'intérieur d'Holy-Rood, eût déposé sa haine. Leur adversaire le plus exalté, à quelque rang distingué de la société qu'il appartienne, n'eût pu apprendre à connaître les vertus privées que ces princes déployaient dans l'adversité, sans souhaiter d'avoir lui-même un père, un fils, une femme, une sœur, des enfants semblables à eux.

D'un autre côté, ceux qui, par attachement, par devoir, ou par intérêt (car il est des situations politiques que l'intérêt bien entendu force de conserver après les désastres), ceux, dis-je, qui se sont faits les apologistes bruyants de cette famille, ont poussé l'exagération jusqu'à lui attribuer des qualités et des talents qui seraient plus que suffisants pour régner, même dans ces temps difficiles; sans songer que cet aveuglement du zèle, à l'égard de princes qui se sont subitement écroulés au milieu d'une armée fidèle et de provinces dévouées, doit diminuer la confiance due à la partie véritablement juste de l'éloge. Comme particuliers, les Bourbons de la branche aînée n'ont jamais mérité le moindre des outrages dont ils furent abreuvés; comme princes, le monde sait depuis long-temps qu'ils ne sont grands que pour tomber, et courageux que pour mourir.

Les écrivains dont je parle, entraînés par les sentiments de leur cœur, les ont épanchés à grands flots dans leurs descriptions élégantes; s'identifiant, en quelque sorte, avec le malheur qu'ils venaient de visiter, ils nous ont donné principalement le récit de leurs propres émotions: je ne les imiterai point; le spectacle d'une famille entière tombée du trône le plus brillant dans les misères de l'exil est par lui-même assez touchant, assez tristement sublime, pour qu'il soit inutile de surcharger ce tableau des ornements prétentieux du style élégiaque; rassembler des phrases sentimentales pour décrire une semblable infortune, c'est se placer, quelque talent qu'on puisse avoir, fort au-dessous de son sujet.

J'avais besoin de ce préambule pour éviter qu'on me taxât de froideur. Il appartient peut-être de parler des Bourbons avec le calme convenable, à celui qui a défendu pendant quinze ans leur cause, et les a suivis dans l'exil; qui n'a jamais obtenu d'eux de faveurs ni de places, peut-être parce qu'il ne les a jamais trahis.

En quittant la France, Charles X n'avait emporté, de tant de grandeurs, qu'une somme à-peine suffisante pour subsister modestement pendant quelques années. Le séjour de Lulworth était coûteux; le voisinage de la France permettait à une foule

de voyageurs de s'y rendre; nombre d'entre eux ne venaient que pour solliciter du roi, au nom de services méconnus ou de services offerts, des secours que le malheureux monarque ne pouvait plus accorder sans se mettre à la gêne. Pour échapper à tant d'importunités et se soustraire à la dure nécessité de refuser, il demanda, et il obtint du gouvernement britannique la jouissance de l'asile qu'il avait déjà long-temps habité pendant son premier exil.

La capitale de l'Écosse, où le palais d'Holy-Rood est situé, se trouve au même degré de latitude que Moscou; mais le voisinage de la mer y rend la température plus supportable. Édimbourg, sous d'autres rapports, est la résidence la plus agréable qu'un étranger puisse choisir dans la Grande-Bretagne. Les arts libéraux y sont cultivés avec passion. C'est une ville grande, pittoresque, somptueusement bâtie. L'assiette du vieux Édimbourg est digne de remarque; à défaut de plan, j'ai cherché une comparaison qui pût en présenter l'image, et l'emblème des armoiries de ce royaume est venu naturellement me la fournir. Qu'on se représente, à l'entrée d'un vallon étroit et profond, formé par les montagnes de Salisbury et Carlton, un énorme lion à demi couché. Sa tête, qui fait face au soleil levant et domine la plaine, est un rocher à pic de trois cents pieds d'élévation richement couronné par le vieux château. A droite et à gauche, les maisons sont suspendues par ses flancs rapides comme les étages de sa crinière. L'épine dorsale est figurée par une longue rue qui, séparant les deux pentes opposées, part de l'esplanade du château et se termine à la Canongate, en face du portail d'Holy-Rood. Quant à la nouvelle ville, elle occupe le plateau et la colline de Carlton. Plus grande que l'ancienne cité, elle est supérieurement bâtie, et toutes les rues sont larges et bien alignées.

Cette ville, dans son ensemble, ne ressemble à aucune autre que nous connaissions. C'est un assemblage de monuments de tout âge et de tout genre, construits de belle pierre, avec un soin quelquefois minutieux, et jetés de la manière la plus pittoresque sur d'âpres rochers, dans les creux des précipices,

sur le penchant des vallons. De magnifiques ponts, des chaussées gigantesques réunissent entre elles les diverses parties de la cité. L'ancienne et la moderne y conservent sans altération leur caractère. Là, s'élèvent des maisons de onze étages, dont le plus élevé se trouve de niveau avec la grande rue dont nous avons parlé. Ici, à côté d'un péristyle grec, le luxe des boudoirs est abrité par des tourelles crénelées. A l'aspect de cette étrange ville, de cette variété d'édifices, de ces montagnes escarpées, de la mer, du ciel, on s'explique le génie de Walter Scott. Tout semble ici créé pour donner un corps aux pensées romanesques. On s'y promène à volonté sous les portiques d'Athènes ou dans des cloîtres gothiques, on y passe des sombres couloirs d'une habitation féodale aux salons fraîchement décorés des riches du jour, on quitte les modestes trottoirs des bourgeois du quinzième siècle, dont les pignons et les avant-toits sont encore bien conservés, pour se lancer sur les chemins de fer, merveilles de l'industrie contemporaine. On rencontre à chaque pas des objets moins précieux peut-être par la valeur qu'ils représentent que par les souvenirs qu'ils rappellent; la couronne d'or enrichie de pierreries, le sceptre et l'épée des anciens rois d'Écosse, retrouvés, il y a quinze ans, dans une chambre murée du vieux château; les meubles dont Marie Stuart faisait usage, la broderie qui occupa les derniers loisirs heureux de cette reine infortunée, la tapisserie que soulevèrent pour pénétrer chez elle les assassins de Rizzio, et le lit de damas cramoisi où elle reçut plusieurs époux si peu dignes de la posséder. On foule ici la cendre d'une longue suite de rois et d'une multitude de personnages célèbres; et pour dernière particularité bien digne de ce séjour tout rempli de mystérieuses traditions et de royales infortunes, on y voyait naguère les débris de la cour des Tuileries réfugiés sous l'ancien toit héréditaire de Jacques II.

Le palais d'Holy-Rood n'est qu'un cloître triste et froid, flanqué de tours aux deux extrémités de sa façade antérieure. Les appartements de Charles X, situés au premier étage, s'étendaient sur un des côtés du cloître et sur le côté en retour

opposé à l'entrée principale. Après avoir traversé un vestibule conduisant à la chapelle, une antichambre, une galerie démeublée, une salle de billard, on entrait dans la salle à manger, pièce assez sombre, aux murailles nues, et où l'on ne voyait qu'une table ovale et des sièges. De là, on passait dans un salon de vingt-cinq pieds en carré, donnant sur un petit terrain sans culture appelé jardin, et meublé comme le salon de campagne d'un bourgeois parisien. C'est dans cette pièce que se faisaient les réceptions d'étrangers, de onze heures à midi; le soir, toute la famille royale s'y réunissait après le dîner; les personnes de la suite et les personnes invitées étaient admises à ces soirées, qui finissaient vers dix heures. Monseigneur le duc de Bordeaux et Mademoiselle jouaient à de petits jeux; le roi faisait un whist; madame la dauphine travaillait avec les dames autour d'une table ronde; souvent la conversation devenait générale, et presque toujours intéressante; les journaux français et anglais du jour étaient lus et commentés. Parfois le roi et monsieur le dauphin passaient au billard, où ils jouaient ensemble quelques parties. Il n'y avait pas plus d'étiquette dans ces soirées qu'on n'en rencontre chez un gentilhomme qui vit dans sa terre.

A la gauche du salon, une porte conduisait dans une pièce intermédiaire formant le cabinet du roi. Sa chambre à coucher était située à l'extrémité de ce cabinet. On communiquait, de la chambre du roi, avec l'appartement du duc de Bordeaux situé au même étage, et donnant sur la cour. Le baron de Saint-Aubin occupait une pièce à portée; l'appartement de Mademoiselle était à l'étage supérieur.

Le duc de Blacas, lorsqu'il se trouvait à Holy-Rood, avait la surintendance de la maison; en son absence, les détails de ces fonctions étaient suppléés par le baron de Saint-Aubin. La suite se composait d'environ quarante personnes, logées dans la ville, au voisinage du palais.

Les équipages du roi se réduisaient à une voiture de remise, louée au mois. Lorsqu'elle ne suffisait pas, on envoyait chercher un fiacre; trois chevaux de selle servaient aux promenades du

roi et de madame la dauphine. Charles X, ayant bientôt renoncé au plaisir de la chasse, et ayant besoin d'exercice pour entretenir sa santé, faisait une ou deux lieues à pied chaque jour autour d'Holy-Rood. La table était abondamment servie, mais sans aucun luxe; on dînait en famille; le roi invitait ordinairement deux ou trois étrangers. Mais le nombre des couverts se limitait en tout à quatorze ou quinze au plus.

Telle était la médiocrité où le sort avait réduit cette famille, naguère entourée de tant de luxe et de splendeur! Nul regret, nulle trace de chagrin ne s'apercevait sur le visage de Charles X. Jamais un mot d'aigreur n'échappait à ces illustres infortunés. Madame la dauphine, qu'on a eu l'impudence de peindre comme une femme vindicative et fanatique, était la douceur même; on eût cherché en vain sur cette figure de bonté et de résignation, l'apparence d'une fierté que son haut rang eût d'ailleurs suffisamment justifiée. Quant à M. le dauphin, il poussait si loin l'abnégation de tout ressentiment, qu'on l'entendit plus d'une fois rappeler avec complaisance les talents et la bravoure de quelques officiers qu'il avait comblés de ses faveurs, et qui avaient été des premiers à le trahir.

Ces vertus qui font le charme de la vie domestique, chacun a pu les connaître et les admirer à Holy-Rood. Elles ne suffisent point sans-doute à ceux à qui le ciel imposa la terrible tâche de gouverner les hommes; le trait principal du caractère de Charles X, c'est l'indécision; de celui de M. le dauphin, une prétention à la finesse qui découragea plus d'une fois ses amis sans inspirer de confiance à ses ennemis; pour madame la dauphine, l'intensité de ses malheurs en ce monde l'a forcée de chercher un refuge dans la pensée d'un monde meilleur. Pieuse, quoique tolérante, elle sent elle-même que ses conseils seraient inutiles dans ce siècle d'incrédulité. Elle confond toujours, dans le bonheur qu'elle désire à la France, la religion avec la légitimité. Un trait suffira pour la peindre: lorsqu'elle apprit à Holy-Rood le pillage de l'archevêché, il lui échappa de dire: „Hélas! les Français ne veulent plus de religion! „voilà donc enfin que je découvre pourquoi ils nous haïssent!"

Madame la duchesse de Berri était une sorte d'être à part dans la famille royale. Jeune, vive, pleine de regrets, de désirs, d'espérances, elle ne pardonnait pas qu'on l'eût empêchée de se présenter aux Parisiens le 30 juillet 1830, pour réclamer d'eux le trône de son fils. Confiante dans son courage aventureux et dans la fortune pour se refaire un avenir, ses dépits et ses projets ne concordaient guère avec la résignation calme de madame la dauphine, ni avec la prudence habituelle du roi. Elle ne put supporter que quelques semaines la monotonie du séjour d'Holy-Rood; la rigueur du climat paraissait d'ailleurs altérer sa santé; elle se rendit aux eaux thermales de Bath. C'est là que quelques spéculateurs politiques vinrent l'entourer, s'en saisirent en quelque sorte, comme d'un gage pour la sûreté de leur fortune future, et la décidèrent à emprunter des sommes considérables sur les propriétés qui lui restaient, pour fournir aux frais de l'expédition projetée. La duchesse fut amenée à Londres, où devaient se prendre les derniers arrangements relatifs à cet emprunt. On la cacha dans une petite maison, et nul Français, hors ceux du comité qui l'entourait, ne put savoir ce qu'elle était devenue, jusqu'au jour de l'embarquement.

L'annonce du départ de la duchesse fut reçue à Holy-Rood avec une sorte d'effroi. L'expédition qu'elle allait entreprendre était considérée comme une haute imprudence. Se jeter en France pour y déterminer une insurrection, sans armes, sans argent, sans espoir de secours d'aucune puissance européenne; se livrer aux hasards de promesses inconsidérées, faites par quelques hommes sans influence et sans ressources; compter principalement sur la défection d'une armée déjà recomposée en partie, et tout émue encore de la précédente défection où l'abandon inopiné du roi l'avait précipitée: c'était, aux yeux des exilés d'Holy-Rood, former une entreprise dont le succès aurait à-peine justifié la témérité, et ce succès même était regardé comme impossible. D'autres motifs de crainte, qu'il est permis de rappeler aujourd'hui, troublaient aussi le cœur du vieux monarque. On se défiait de la vivacité de la duchesse, de son

tempérament de feu, du caractère libre et ardent qui, sans pourtant l'entraîner elle-même à braver les convenances, pouvait autoriser les objets de sa confiance et de son affection à les franchir à son égard. On prévoyait plus d'un désastre, on redoutait plusieurs sortes de malheurs. La malheureuse princesse devait les éprouver tous. Le duc de Blacas fut chargé de la suivre et de s'opposer, autant qu'il le pourrait, à l'influence dangereuse de ses conseillers; mais la résolution de la duchesse se trouvait trop conforme à ses goûts et à son caractère. Bientôt la position de M. de Blacas auprès d'elle ne fut plus tenable; il revint sans avoir rien obtenu, au grand déplaisir du roi.

Charles X n'a jamais approuvé les projets de guerre civile. Quand on lui en proposait, il ne manifestait pas cette aversion que ses flatteurs lui attribuent; il répondait simplement que dans les temps où nous sommes, la guerre civile est difficile à entreprendre et impossible à soutenir. Il était roi, il connaissait le secret du gouvernement; il savait que toutes les forces du royaume étant aujourd'hui centralisées, les provinces ne peuvent se soustraire au pouvoir du télégraphe et du budget, et qu'il n'y a qu'une défection éclatante de la part de l'armée qui puisse favoriser un second 20 mars. Les émeutes dans la capitale fixaient plus particulièrement son attention. Mais depuis les 5 et 6 juin, il parut cesser d'en craindre, ou plutôt d'en espérer le succès.

Quant à la guerre étrangère, Charles X n'en pouvait supporter l'idée. Jamais il ne lui vint en pensée de réclamer l'intervention armée des autres souverains. Il pensait qu'une troisième invasion de la France, si elle pouvait avoir lieu, aboutirait à des désastres incalculables, au morcellement du pays. Peut-être sentait-il qu'il ne pouvait revendiquer les secours de ses alliés, en vertu des traités de 1815, lui qui, pendant son règne, avait essayé de soustraire son propre gouvernement au joug de ces traités. Sous le ministère Polignac, il n'était question de rien moins que de reporter la France à ses limites naturelles, et de lui donner un haut degré de prépondérance

en Europe, au moyen d'une propagande catholique secrètement organisée. On embarrassait l'Angleterre en promettant de l'appui et des secours aux catholiques d'Irlande, et ce fut la découverte de cette négociation qui força le duc de Wellington à les émanciper. On encourageait le clergé de la Belgique dans le projet d'insurrection qui éclata plus tard. On travaillait à former en Italie une ligue contre l'influence de la maison d'Autriche. On avait excité par ces manœuvres les plus vives défiances à Londres, à La Haye, à Berlin, à Vienne, à Turin. Il était peu probable que ces cabinets voulussent consentir à restaurer pour la troisième fois un gouvernement qui s'était placé à leur égard dans un pareil système d'hostilité, à moins d'exiger de lui, pour la suite, des sacrifices ruineux, des garanties trop humiliantes.

Il faut se placer sous ce point de vue pour apprécier la politique qu'on suivait à Holy-Rood. Avec les gouvernements étrangers, peu ou point de rapports. Avec l'intérieur, plusieurs correspondances dont les auteurs variaient de plan, de principes, de vues. On accueillait tout; on répondait à chacun selon son goût et sa manière de voir. On s'attachait à ne blesser, à ne décourager aucune opinion, dans l'incertitude où l'on était de l'opinion qui serait la plus utile.

D'excellents royalistes écrivaient pour mettre aux pieds du roi, avec le plus louable désintéressement, leurs cœurs, leurs bras et leurs fortunes. Si l'on en venait à chercher les moyens d'utiliser ces offres généreuses, il se trouvait que ces braves gens n'avaient ni influence, ni fortune, et que leurs bras étaient vieux.

D'autres envoyaient des plans de conspiration qui embrassaient les trois quarts de la France, et des listes de noms la plupart inconnus. Ils se chargeaient, disaient-ils, de faire proclamer Henri V dans tout le royaume, pourvu que Charles X leur envoyât d'avance assez d'argent.

Des personnages qui figurent encore aujourd'hui sur la scène politique faisaient remettre, avec beaucoup de précaution, leurs offres de service. Il est à remarquer que ces notes arrivaient

chaque fois que l'émeute grondait, ou que les nouvelles du dehors menaçaient d'une guerre prochaine. Ces offres n'étaient point aussi nettement exprimées que les précédentes. Elles renfermaient toujours des conditions, dont la principale était de ne confier à nul autre qu'à leurs auteurs la direction du mouvement, de promettre d'approuver les mesures qu'ils prendraient, et surtout de leur assurer les portefeuilles de la nouvelle restauration; eux seuls, disaient-ils, connaissaient la France et les moyens de la *mater*.

Dans quelques missives d'un genre différent, de vieux serviteurs exposaient avec complaisance les fautes que le roi avait commises, selon eux, pendant son règne, et ils terminaient par lui offrir des conseils, pour le cas où il reprendrait le trône. Quelques-uns, irrités du long oubli où l'on avait laissé leurs anciens services, se permettaient d'amers reproches, sans pitié pour une infortune dont la vue devait suffire à désarmer le plus juste ressentiment. On recevait les unes et les autres avec une parfaite indifférence. Quelques réclamations, à force d'audace, obtinrent néanmoins plus de succès.

Une personne écrivait de Paris, à un des serviteurs du roi: „Je me dispose à publier un ouvrage qui contiendra le récit de plusieurs actes secrets du gouvernement de Charles X; vous savez que les fonctions que j'ai exercées m'ont permis de connaître beaucoup de choses; la révolution de juillet m'a ôté mes places, mes pensions; le public aime le scandale, les libraires l'achètent fort cher; j'en ferai, à moins qu'on ne consente à me faire tenir ici trente mille francs dont je ne puis me passer." Si ce ne sont pas là les termes exprès de la lettre, je suis sûr du moins de ne pas en avoir altéré le sens. L'auteur de cette lettre avait été employé sous la restauration, il avait reçu plusieurs faveurs des deux derniers monarques; on capitula. J'ignore quelle somme fut envoyée; ce que je sais, c'est que la personne qui servait d'intermédiaire réussit dans sa mission; l'ouvrage menaçant ne fut pas publié.

Parmi les offres de service qui parvenaient à Holy-Rood, quelques-unes méritent d'être citées par leur bizarrerie.

Un héros de juillet, fameux dans les fatales journées, irrité de n'avoir pu obtenir quelque emploi, se proposait pour rallier tous les républicains de ses amis à la cause d'Henri V, et terminait sa lettre en annonçant qu'il se rendrait lui-même au rivage et qu'il poserait la planche de débarquement sous le pied de l'héritier légitime de la couronne.

Un personnage qui a long-temps figuré sous l'Empire, avait envoyé en Angleterre un agent fort actif, qui offrait à la fois ses services à Holy-Rood, à madame la duchesse de Berri, et aux héritiers de Napoléon; pendant ce temps, le personnage dont il s'agit négociait à Paris avec les républicains. Le résultat de cette quadruple diplomatie a été d'obtenir un emploi dans le gouvernement de Louis-Philippe.

Déjà, dans leur premier exil, les augustes habitants d'Holy-Rood n'avaient eu que trop d'occasions d'apprécier à leur juste valeur les offres, les plans, les réclamations dont une restauration projetée fournit le prétexte à une foule d'ambitieux et d'intrigants. Blasés, en quelque sorte, sur tous les sentiments qu'on venait leur manifester, l'intérêt obligeant qu'ils témoignaient n'était guère que l'effet d'une politesse exquise. Malheureusement ils confondaient dans cette indifférence les dévouements les plus purs, et ils ne paraissaient pas avoir fait de grands progrès dans l'art de connaître les hommes, art dont l'ignorance avait été la cause de leurs chutes réitérées.

Au surplus, pour qu'on eût pu accueillir ces propositions, en tirer parti, et leur imprimer une direction utile, il eût fallu que le point politique le plus important, celui qui touche au droit de légitimité, fût avant tout éclairci et proclamé.

Ceux qui ont publié qu'il existait un accord unanime dans la famille royale et parmi ses conseillers sur la manière d'envisager la situation présente du droit à la couronne, n'ont pas connu toute la vérité, ou bien ils ont voulu en dissimuler une partie dans des vues politiques particulières.

Pendant son séjour à Holy-Rood, Charles X a adressé aux principales cours de l'Europe une confirmation de son abdication de Rambouillet; mais, outre que cette confirmation, dé-

clarée *libre*, fait assez pressentir que l'abdication de Rambouillet fut toujours considérée comme *forcée*, et par conséquent comme nulle, Charles X, dans ce dernier acte, se réserve expressément la régence du royaume.

D'un autre côté, M. le dauphin s'est positivement refusé à donner une semblable déclaration. „Je ne signe rien, disait-il, „non pour contester à mon neveu une couronne que je suis „loin de lui envier, mais, au contraire, pour la lui conserver, „dans le cas où les sottises que l'on fait en son nom pour- „raient un jour rendre ma réapparition nécessaire."

Enfin, quant à madame la duchesse de Berri, on remarquait que nulle loi, nul précédent historique ne l'autorisaient à se croire régente du royaume pendant la minorité de son fils. L'abdication de Charles X n'avait-elle pas été conditionnelle; et d'ailleurs où trouverait-on des états-généraux légitimement convoqués pour reconnaître Madame en cette qualité?

Cette incertitude, manifestée par les maîtres, était une source de discussions pour les serviteurs: ceux du roi, ceux du dauphin, et ceux de monseigneur le duc de Bordeaux, dissertaient gravement entre eux sur leurs prétentions respectives au titre de maison royale. Mais, il faut le dire, tout se passait en dissertations. La famille royale, sincèrement et patriarcalement unie, ne semblait attacher à ces idées qu'un faible degré d'intérêt. Soit que ces malheureux princes considérassent la couronne comme impossible à recouvrer, soit qu'ils l'envisageassent comme peu désirable, on eût dit qu'ils discutaient à son sujet comme s'il se fût agi d'un point de droit historique étranger à eux. Un seul sentiment les réunissait tous: c'est que les droits à cette couronne devaient un jour se réunir sur la tête de Henri V, et qu'il fallait l'élever de manière à supporter dignement cette haute destinée, dans le cas où la Providence l'y appellerait.

C'est ici le lieu de parler de l'éducation de ce jeune prince; M. le baron de Damas la dirige; on a dit de lui quelque bien, et beaucoup plus de mal. Il me semble, d'abord, qu'on a attaché trop d'importance aux fonctions qu'il exerce. Pour que le

caractère du gouverneur ait une influence décisive sur celui de l'élève, il faudrait que tous deux vécussent presque isolés. Peut-être, dans la pompe des Tuileries, les entraves de l'étiquette eussent-elles contribué à produire cet isolement; mais, dans la liberté privée de l'exil, les distractions de toute espèce préviennent cette sorte d'intuition de l'homme sur l'enfant. A toutes les heures de la journée, monseigneur le duc de Bordeaux reçoit des impressions nouvelles et variées. Il en reçoit de ses instituteurs, de ses maîtres, de ses valets de chambre, des étrangers qui l'approchent; il en reçoit de la sollicitude paternelle de son aïeul, de la douce piété de sa tante, de l'aimable intimité d'une sœur jeune et spirituelle; il en reçoit de ses études, de ses exercices, de ses voyages, de ses souvenirs, du malheur, enfin; car il est d'âge et d'intelligence à le sentir. C'est l'ensemble de toutes ces impressions qu'il faudrait embrasser pour tirer des inductions plausibles sur le profit qu'il doit recueillir un jour de l'éducation qu'on lui donne.

Au surplus, si M. le baron de Damas n'a pas des idées fort étendues, son caractère est ferme et droit. On doit le louer de plusieurs choses : il s'attache à empêcher la flatterie de s'approcher de son élève; il exige de tout ce qui l'environne de la franchise et même de la gaîté. Enfin, il s'empresse d'admettre auprès du jeune prince, et dans la confidence de son éducation, tout étranger, et surtout tout Français qui le demande, et dont les vues ne se bornent point au désir de satisfaire une impertinente curiosité.

L'emploi de M. de Damas a été envié, et même réclamé pour quelques-unes de ces personnes qui se disent courtisans du malheur, et qui pourraient bien n'être que les courtisans d'une grandeur future, espérée faute de mieux. Mais il est permis de douter que ce gouverneur puisse être remplacé d'une manière avantageuse au jeune prince. Parmi les notabilités de l'époque actuelle, qu'on pourrait désigner à cette tâche importante, en est-il qui offrissent de suffisantes qualités? Serait-ce à ceux qui ont contribué, par leurs conseils intéressés ou par leurs défections calculées, au renversement du trône de

Charles X, qu'il appartiendrait d'enseigner à son petit-fils l'art de relever ce trône et de le conserver? Pourrait-on se fier à des hommes à système, à cette époque où tous les systèmes ont échoué? Non: tout doit se borner à faire du jeune prince, à tout évènement, un homme instruit sans pédantisme, franc sans indiscrétion, courageux sans folie. Dans ce siècle, où tout prouve la nécessité d'un pouvoir fort pour contenir les éléments anarchiques que les sophistes ont introduits dans la société, et où la ruine de toutes les anciennes institutions ne laisse de force au pouvoir que celle qu'il peut tirer des armées, ce qu'on doit désirer dans le roi d'une nation telle que la nôtre, ce sont les qualités militaires avec tout ce qu'elles peuvent comporter de générosité, de lumières, de prudence et de justice; or, rien ne manque à ces conditions dans l'éducation qu'on donne à monseigneur le duc de Bordeaux: ni les méthodes de la part des maîtres, ni les dispositions de la part de l'élève.

M. Barande, un des hommes les plus instruits qu'on puisse rencontrer, inculque au jeune prince, avec une admirable précision, les données de l'histoire combinées avec l'ordre chronologique et la géographie. L'abbé de Méligny lui expose avec simplicité les dogmes de l'évangile; d'Hardivilliers lui inspire le goût et la connaissance des beaux-arts. Les premiers éléments du métier de la guerre forment le sujet de ses récréations et de ses jeux. Le jeune Henri monte à cheval, s'exerce à l'escrime, tire le pistolet, parle et écrit plusieurs langues. Sa mémoire est des plus heureuses, son discernement est au-dessus de son âge; la distribution régulière de ses exercices lui impose des habitudes d'ordre et de travail. Sa santé, surveillée par le docteur Bougon, est robuste, et son corps agile. En un mot, c'est un enfant intelligent, spirituel, vif, et pourtant raisonnable. Il n'est point de mère qui ne s'en glorifiât, point de père dont il ne comblât tous les désirs. Après avoir tracé ce portrait, qu'on ne s'attende pas que j'imite ici l'enthousiasme de ceux qui se sont plu à recueillir et à publier ses moindres paroles;

il en est même qui, dans leur extase maladroite, ont été jusqu'à lui prêter leurs propres niaiseries.

A l'aspect de cet enfant royal, proclamé dès sa naissance monarque futur d'un grand empire, et commençant son adolescence dans le bannissement, une réflexion se présente: Pourquoi est-il né?

S'il ne fût pas né, la France probablement n'eût pas été troublée. Les partisans de la branche cadette, sûrs d'arriver un jour, eussent pris patience; les républicains de juillet n'eussent pu pénétrer par la brèche ouverte entre les orléanistes et les royalistes de la défection. Son aïeul et son oncle eussent pu mourir sur la trône.

S'il ne fût pas né, et que pourtant la double abdication fût devenue indispensable, Louis-Philippe serait aujourd'hui le monarque le mieux affermi parmi ceux de l'Europe; car en lui se trouverait résolu le grand problème de la réunion du fait et du droit, de la légitimité et de la force.

S'il ne fût pas né . . . mais il est né! et il grandit, et en lui se développent tous les caractères du rajeunissement de sa race. Dans ce siècle de tribulation et de merveilles, qui pourrait sonder les abîmes de l'avenir?

Voilà ce qu'on disait à Holy-Rood, et l'on ajoutait: „N'est-ce pas M. Odilon-Barrot qui, dans le salon de Rambouillet, en signifiant à Charles X le dur décret d'exil, prononça ces propres paroles: „Sire, conservez bien ce royal enfant: il importera „un jour aux destinées de la France!“

Le Comte Achille de JOUFFROY.

LA BOURSE.

Je suppose que vous êtes étranger ou de province, ce qui est la même chose pour ma supposition. Vous êtes venu à Paris, dans cette capitale des arts et de la civilisation, et c'est la première fois. Artiste, vous courez au Louvre, à Saint-Germain-l'Auxerrois, s'il n'est pas démoli, ou à l'hôtel de Cluny, rue des Mathurins; industriel, vous visitez les belles manufactures du faubourg Saint-Antoine et du Gros-Caillou; naturaliste, vous allez au Jardin des Plantes; savant, à la Sorbonne et aux bibliothèques; solliciteur, c'est aux ministères et à la chambre que vous vous faites conduire; curieux et désœuvré, vous avez les spectacles, les cafés, le bois de Boulogne, les Néothermes de la rue Chantereine, etc., etc.... Que si, par le hasard de votre condition, vous vous trouvez tout simplement rentier, ou même financier et quelque peu économiste, ou bien encore badaud au suprême degré, alors vous demandez la Bourse: „Où est la Bourse?"

Pour continuer mon hypothèse, j'imagine que cette information vous l'aurez prise vers 1824 ou 1825, au Palais-Royal, par exemple. On vous aura dit: „Suivez la rue Vivienne tout „droit, puis faites un coude à la hauteur de la rue des Co-„lonnes pour arriver à Feydeau; de là et sans peine vous „trouverez la Bourse." Et vous, d'aller, de marcher, d'arriver

rue Feydeau, puis de lever les yeux en l'air et de chercher édifice, un hôtel, quelque chose enfin qui approche de l'idée que vous n'aurez pas manqué de vous faire de la Bourse. Quel désappointement! il n'y a là que des maisons étroites et sombres, rien que des boutiques étranglées, que des portes équivoques, la plupart à allées. — Cherchez bien pourtant: l'une de ces portes, la plus noire, la plus malpropre, la plus infecte de toutes, ce sera l'entrée du sanctuaire.

Et en effet, jusqu'en 1826, que fut ouvert le magnifique temple moitié grec et moitié romain que nous admirons aujourd'hui, les habitués de la Bourse n'avaient pas d'autre lieu de rendez-vous que le hangar d'un charpentier qui s'ouvrait, d'un côté, par un couloir horriblement boueux, et de l'autre, sur l'égout de la rue Notre-Dame-des-Victoires. A dire vrai, et jusqu'à notre temps, le dieu ou le démon du négoce et de l'agiotage n'avait pas eu de demeure plus imposante et plus agréable. En outre, partout où il a porté ses pénates, il n'a pas fait long bail. On n'a jamais songé à abolir son culte, mais on lui a souvent disputé la jouissance d'un temple. Il semble qu'il y ait eu dans l'instabilité et le provisoire de ses habitations, un je ne sais quoi d'incertain, de mobile et d'aventureux, en harmonie parfaite avec la condition de ceux qui les fréquentent.

Le commerce est de tous les pays, et il sera de tous les temps, je l'espère; mais la Bourse et son jeu, avec toutes leurs significations sous-entendues et la plupart de celles qu'on précise, est d'invention moderne. Pour nous autres Français, c'est une importation étrangère comme l'imprimerie et la vapeur, avec lesquelles on pourrait au besoin lui trouver plus d'un rapport. La Bourse est, pour le monde des intérêts matériels, ce que l'imprimerie est pour celui des intérêts intellectuels et moraux. Elles établissent et entretiennent entre les nations comme entre les individus un lien salutaire et utile. N'est-il pas vrai aussi que par la combinaison économique et fictive du crédit et des échanges, ce que l'on appelle les *opérations de Bourse* finira par rendre inutile et annuler l'emploi de l'homme-acces-

soire, de l'homme-machine, résultat philantropique en possession duquel la découverte de la vapeur nous a mis depuis long-temps.

Voyez en effet si, comme je le crains, on ne pourrait pas, au moyen de cette merveilleuse invention, tenir les livres, même en parties doubles. Pour cela il suffirait d'une mécanique ingénieuse que découvriront, j'en suis sûr, quelque Wilson ou Perkins en herbe, laquelle mécanique disposerait les chiffres, effilerait la plume, puiserait l'encre, tournerait le folio. On aurait soin de chauffer le tuyau, et tout serait dit.

Au seizième siècle il n'y avait pas encore de Bourse proprement dite en Europe; on n'y trouvait que des comptoirs de commerce, à Venise et à Anvers, par exemple. — L'agiotage, un beau jour et le même jour peut-être, naquit à Amsterdam et à Londres. C'était vers 1690. L'Angleterre sortait de ses dissensions intérieures, et son commerce prenait aux Indes une singulière extension. Les agioteurs parurent nécessairement en même temps que les premiers billets, et les joueurs au moment du premier emprunt. Law fut, ce me semble, un éclatant produit de cet esprit mercantile et spéculateur qui s'était emparé des Anglais. Cet Écossais madré, qu'on nous a dépeint comme un homme doué de facultés supérieures, ne se sentit pas les coudées assez franches dans son pays, il vint en France, à Paris, ville novice encore, où il ouvrit, sous les auspices du régent, une véritable Bourse rue Quincampoix. Vous voyez qu'alors il ne s'agissait pas, comme aujourd'hui, d'un temple grec, d'ornements attiques, de chapiteaux corinthiens; on s'établissait, pour spéculer, au beau milieu de la rue malsaine et boueuse; c'est tout au plus s'il se trouvait là quelque échoppe pour le cas de pluie; la précipitation des nouveaux industriels ne songeait pas même à se donner un hangar pour abri. Les transactions se faisaient de gré à gré et verbalement; un petit bossu prêtait son dos, devenu historique, et c'était le bureau improvisé sur lequel se confectionnaient les engagements. Pauvre agiotage! il n'a reçu des règles et une organisation que de nos jours. Faute des dehors de bienséance qu'on lui a donnés si

libéralement depuis, un provincial ingénu n'aurait pas manqué de prendre l'agiotage désordonné de la rue Quincampoix pour un brigandage grossier et hideux; même au milieu des sales orgies de la régence, ceux qui s'étaient enrichis par ces spéculations étaient regardés de travers. Aujourd'hui, grâce aux formes qui sanctionnent l'acquisition de telle ou telle fortune indistinctement, toute opulence acquise à la Bourse est honorable. C'est là sans contredit le plus salutaire progrès que pouvaient faire nos mœurs et nos idées, et elles n'y ont pas manqué. L'art, de son côté, s'y est montré docile aussi. Autrefois il ne s'employait qu'aux petites maisons des grands seigneurs, des abbés et des comédiennes; dans ses intervalles de loisir seulement, et par manière de distraction, il jetait dans les airs quelque beau monument, la colonnade du Louvre, par exemple, ou bien les Invalides et quelques églises encore, comme Saint-Roch et Sainte-Geneviève; maintenant il est bien plus moral et bien plus utile, il bâtit, il orne, il sculpte, il peint la Bourse. A le juger d'après son passé, qui pourtant eût jamais auguré à l'agiotage le présent dont il jouit? La banqueroute avait été le dénoûment du système de Law. Cela ne tua pas l'agiotage, bien au contraire. Jusque-là on ne l'avait accepté que comme une mode, depuis lors on l'accueillit, on l'établit comme une coutume. Il ne restait plus qu'à l'instituer, c'est ce qui eut lieu. — Par un décret du conseil du roi, en date du 24 septembre 1724, la Bourse reçut une existence et une dénomination officielles. On l'appela *Place de change.* Les agents-de-change se réunissaient de midi à une heure dans une des ailes de l'hôtel Mazarin. Jusqu'à la révolution la Bourse ne subit que quelques déplacements imperceptibles et passagers. Quand vint la terreur, elle fut, comme toutes les grandeurs du temps, persécutée, frappée, démolie. On la chassa de son palais comme on avait chassé Louis XVI de Versailles et des Tuileries. Ainsi traitée, la Bourse alla s'établir aux Petits-Pères, dans l'église même. Les anciens chrétiens convertissaient les basiliques romaines, leurs Bourses ou Bazars, en églises. Pendant la révolution, le contraire eut lieu. Les négociants, les agioteurs firent

d'une église leur rendez-vous commercial. La foule des vendeurs ou acheteurs de rente inonda la nef et les bas-côtés; les commis et préposés eurent entrée au chœur, les agents-de-change siégèrent dans l'obride en guise de vicaires, et leur syndic tint la place du curé. Bonaparte, qui rétablit tous les cultes, relégua celui-ci aux galeries de bois du Palais-Royal. Enfin, quand Louis XVIII remonta, selon l'expression du Moniteur du temps, au trône de ses pères, la Bourse, par des raisons que je ne saurais dire, abandonna le Palais-Royal pour la rue Feydeau, qu'elle n'a plus quittée que pour la magnifique demeure où nous la voyons présentement.

Et d'abord, je trouve dans ce fait futile et insignifiant en apparence, une manifestation éclatante des lumières de notre époque, et, comme je le disais tout à l'heure, une preuve irrécusable de son amélioration et de ses progrès. Qu'on y songe! l'agiotage qui, un siècle durant, n'avait eu pour asile qu'une ruelle obscure et nue, puis, que l'aile décharnée d'un vieux palais, et après cela qu'un hangar et qu'une église, au temps où toute église n'était plus qu'un hangar, voilà cet agiotage qui se carre maintenant, qui se prélasse et se choie dans un palais, disons mieux, dans un temple dont les proportions colossales rappellent le Parthénon, temple qui a sa divinité que l'on adore et que l'on invoque, seul dieu de nos jours qu'on n'ait pas oublié, le dieu de l'argent! Comme le Jupiter de la fable qui se bâtit une demeure dans je ne sais plus quel endroit de la Grèce, notre dieu s'est bâti la sienne. Les banquiers, les courtiers, les agents-de-change, les commerçants de Paris, se sont entendus et cotisés; ils ont fait un fonds commun, et ce fonds a payé les mémoires: de l'architecte, qui donna le plan de l'édifice; des ouvriers, qui établirent la charpente; des sculpteurs, qui ont moulé les médaillons; des maçons, qui apportèrent le ciment; des peintres, qui exécutèrent les bas-reliefs. Noble et bien digne encouragement pour les artistes et la main-d'œuvre.

Puisque le temple est bâti, entrons.

Si jamais vous allez à la Bourse en observateur, avec l'in-

tention d'emporter quelque fruit de votre visite, vous ferez bien de ne pas pénétrer tout d'abord dans l'enceinte où se presse la foule des acheteurs et des vendeurs de rente; avant d'en venir aux détails, il est indispensable de prendre une vue de l'ensemble, et pour cela il faut visiter l'étage supérieur. Du haut de ces galeries, où le beau sexe est admis, vous distinguerez sans peine les couleurs différentes de cette population commerçante et noterez des nuances tranchées qui ne le sont plus en bas.

Ainsi un voyageur qui, pour la première fois de sa vie, arrive à Paris, s'il veut tout d'abord s'orienter avec quelque sûreté dans l'immense ville, a soin de s'arrêter sur une des hauteurs qui la dominent, et de cet observatoire il peut, muni de quelque jugement et d'une longue-vue, pressentir les mœurs des habitants d'après la tournure de leurs édifices, et retrouver dans la physionomie de chaque quartier les traits caractéristiques et la condition de ceux qui le peuplent. A l'ouest, se déroulent des rues spacieuses et vastes, et comme plantées d'élégantes maisons. Là, de légers carrosses fendent l'air, tandis que les piétons se promènent, désœuvrés et distraits. C'est le quartier de l'opulence et des loisirs, c'est la Chaussée-d'Antin et le faubourg Saint-Honoré. Au centre de la ville, les maisons se pressent et s'agglomèrent, les rues semblent noires, tant elles sont resserrées, et tant la foule y est épaisse et grouillante; plus loin, vers le midi, les maisons s'agrandissent, et les rues deviennent plus étroites encore. Ce ne sont plus que des filets de pavés qui mènent d'une grande place à un jardin, d'une caserne à une église. C'est-là le quartier des vieux édifices, des cloîtres devenus collèges et pensionnats: c'est le pays latin. A l'est enfin, les rues sont plus rares, et plus rares aussi les habitants; c'est le Marais, où les habitations ressemblent à des tombes, et qui semble une prolongation nue et crayeuse du cimetière du Père-Lachaise, auquel il touche.

De même à la Bourse: d'en haut vous reconnaîtrez aux abords du parquet le monde des véritables spéculateurs, des

commis qui portent et échangent les ordres; sur les côtés, et à rangs moins pressés, les capitalistes qui viennent épier une chance, les hauts commerçants qui ne se montrent que rarement, et comme pour faire acte de profession et de présence; plus au fond encore, et assis sous les galeries ouvertes, vous reconnaîtrez l'humble rentier, la canne entre les mains et la pomme d'ivoire à la bouche, l'air pensif et satisfait à la fois; souvent il lit son journal, plus souvent encore il cause avec son voisin, et de temps en temps il interrompt la conversation pour arrêter quelque passant de sa connaissance à qui il demande le cours de la rente et des *obligations* de la Ville. Enfin, si votre vue est tant soit peu ferme, vous suivrez facilement de l'œil les évolutions de quelques individus à la mine affairée autour de ces groupes divers; ceux-là sont comme les éclaireurs de la Bourse, c'est une classe à part qui spécule peu, mais qui s'occupe beaucoup des spéculations qui s'y font.

Cherchez-vous l'expression la plus nette, le résumé vivant de cette classe si nombreuse à la Bourse, vous le trouverez, sans aucun doute, dans cet homme qui s'est constitué l'auditeur de trois ou quatre groupes à la fois; la mine à l'évent, l'oreille aux écoutes, dans les intervalles où l'haleine lui manque pour discourir, l'œil impatient et subtil, avec cela des manières engageantes et des formes presque diplomatiques; il n'y a pas à s'y méprendre, c'est bien lui. Quel est le métier de cet homme, et comment il vit, je serais fort embarrassé de le dire. Personne ne lui connaît d'autre occupation que celle qu'il se donne ici, et tout le monde est d'accord pour reconnaître que cette occupation n'est point lucrative. Dans cet individu il y a de l'homme d'affaires, il y a du négociant, il y a du rentier, et pourtant il suffit de l'entendre parler pour s'assurer qu'il n'est ni rentier, ni négociant, ni homme d'affaires. Il discourt de toutes les opérations imaginables avec une indépendance et un désintéressement qui font bien voir qu'il n'y trempe jamais. Son érudition et sa mémoire sont prodigieuses. Il connaît tout ce qui s'est passé à la Bourse, je ne dirai pas depuis qu'il y a une Bourse, mais depuis qu'il y va, ce qui ne laisse pas que

de remonter très-haut. C'est un véritable *memorandum* ambulant, un annuaire en chair et en os, un dictionnaire d'anecdotes, de dates, de petits faits, de chiffres surtout, car les opérations de la Bourse, voilà ce qui constitue avant tout le fonds de sa spécialité. Avisez-vous un peu de vous étonner en sa présence d'une hausse subite ou d'une baisse désastreuse? notre homme ne manquera pas de lever dédaigneusement les épaules: c'est qu'en effet tout ce que vous pouvez voir n'est rien en comparaison de ce qu'il a vu; si vous êtes seul à ses côtés (je prévois là un cas fort peu probable), il ne daignera pas faire d'autre réponse à votre exclamation; mais pour peu qu'une vingtaine de personnes soit à sa portée, il saisira l'occasion aux cheveux, et vous aurez un traité très-complet sur le crédit public dans ses rapports avec la politique. Si, par grand hasard, il se trouve le loisir de descendre des généralités aux détails, rendez-en grâces à votre étoile qui vous aura mis dans le cas d'acquérir des connaissances positives en l'écoutant discuter les idées de Say et de Bentham, le système de Ricardo ou celui de Malthus, l'administration financière de M. de Villèle ou celle du baron Louis: car notre homme, voyez-vous, se pique surtout d'économie politique et de vues administratives, et à ce sujet il vous dira sans-doute que son père le destinait au barreau ou à l'armée, mais que le naturel chez lui l'a emporté, qu'il était *né financier*, et qu'il mourra tel.

Notre Bourse n'offre pas, comme celles de tant d'autres villes, le spectacle pittoresque d'une population variée dans son costume et dans son langage. Là, comme à Londres, comme à Livourne, comme à Lisbonne, vous ne verrez pas l'Européen près de l'Asiatique, le négociant des États-Unis en compagnie du trafiquant d'Alexandrie, et le marchand des Grandes-Indes, au teint cuivré, bras dessus bras dessous avec le noir de Saint-Domingue. Mais si l'extérieur est uniforme, combien d'autres contrastes! Ici, les caractères s'échelonnent et se classent comme les fortunes. Je vous demande un peu sur quelle ligne peuvent se rencontrer jamais le banquier diplomate et cosmopolite, dont la fastueuse demeure fait pâlir celle des rois, ses commensaux,

et le modeste marchand de la rue des Arcis; quel trait de ressemblance saisirez-vous entre le changeur de monnaies du Palais-Royal et le pair de France, membre de la Société d'agriculture, littérateur et artiste peut-être, et, dans tous les cas, membre de l'Institut; il n'y a qu'à la Bourse que de si profonds disparates s'amalgament, et qu'il est donné à des intelligences et des aptitudes si diverses de se rencontrer un moment dans le même ordre d'idées. La Bourse est peut-être le seul endroit au monde où cette chimérique égalité que l'on rêve reçoit quotidiennement une réalisation passagère. A l'église, au théâtre, il y a des nuances de condition et de fortune; à la Bourse vous n'en trouverez pas. Diplomate, artiste, bourgeois, grand seigneur, marchand, une fois à la Bourse, toutes ces dénominations se perdent. Plus de rang, plus de hiérarchie, rien que des hommes d'affaires ou des désœuvrés, cette autre et singulière classe d'hommes d'affaires. Voyez comme, dans cette grande Babel, tout se mêle et se confond. Cet homme, presque en haillons, chenu et cassé, adresse la parole à ce banquier ministre, et ce ministre banquier lui répond. Ici, il demande le cours; à la porte, il demandera l'aumône. Châteaubriand, Talleyrand, ou Humboldt, s'ils étaient ici, auraient à s'entretenir avec ce commis ou ce courtier-marron. J'y ai vu dernièrement le plus célèbre dandy de la Chaussée-d'Antin échanger quelques paroles avec un octogénaire de la vieille rue du Temple, qui dit encore Monsieur de Voltaire, qui se coiffe à l'oiseau royal, et n'a pas dépouillé l'habit à la française. C'est qu'en entrant dans l'immense bazar, chacun laisse à la porte son caractère, ses idées, sa civilisation, son *moi*, pour devenir et faire comme les autres; à la sortie, il reprend le tout en même temps que sa canne ou son parapluie.

Mais n'allez pas vous figurer que, pour avoir déposé ses physionomies individuelles, cette population, transformée de cette sorte, se soit amoindrie et effacée au point de perdre et ses instincts et ses passions, ou du moins les ridicules qui d'ordinaire en tiennent lieu. A la Bourse, il n'y a qu'une passion, il est vrai; il y a mille ridicules, il y en a presque autant

que d'individus. Le ridicule, à la Bourse, est sec et dédaigneux comme un parvenu, hideux et repoussant comme le vice de bas étage, et cela, parce qu'il découle de cette personnalité qui dérive et s'étaie de l'or, qui s'y renferme, s'en nourrit, et rapporte tout à lui. Au dernier siècle, on disait : Ridicule comme un financier ; ce n'est plus proverbial aujourd'hui, mais c'est toujours vrai. Je ne crains pas d'affirmer que les quatre cinquièmes des financiers ou enrichis de la Bourse sortent de cette classe de la société intermédiaire entre la classe moyenne ou bourgeoise, et le peuple ; population de petits commerçants, de petits trafiquants, de petits marchands, de clandestins faiseurs de toutes sortes de petits négoces, qui se sont trouvés un jour grands, gros et puissants, en vertu de la règle de trois et de cet axiome arithmétique indéfiniment enveloppé : 4 et 4 font 8, et 4 font 12, ôtez 3, reste 9.

Il en doit être ainsi dans un temps où l'argent n'est plus seulement un moyen, mais surtout, et avant tout, un but ; où l'on ne demande pas, à propos de tel ou tel : A-t-il du cœur, des lumières, de l'esprit, des talents ? mais : A-t-il de l'argent ?

Approchez un peu de cet homme obèse, solidement planté comme un lingot au pied de cette colonnade, et dont la mine est rayonnante et dorée. Il y a une dixaine d'années qu'il poursuit sa fortune à la Bourse ; il l'a commencée ailleurs. Dans ce temps-là, il ne disait pas comme il dit aujourd'hui, en parlant de soi : Un homme de ma sorte ; il se faisait humble, petit ; dans toutes ses opérations, il gardait un salutaire anonyme ; son métier alors était bien simple, et peu de gens pourtant, de ceux-là même à qui il fait envie, s'en sentiraient capables. Il était le pourvoyeur et la providence des fils de famille ruinés, le fournisseur complaisant de belles dames à la porte d'un protecteur ou d'un ami, l'assistant ordinaire de tout marchand qui, ayant un grand avoir et beaucoup de créanciers, désirait mettre le premier à l'abri des seconds. Il a recueilli promptement le fruit de son bon cœur. Sa serviabilité l'a rendu riche en même temps qu'elle rendait pauvres ceux qu'il obligeait. Encore un tour de roue, et le voilà millionnaire ; ensuite il songera à se

faire honnête homme et pair de France; il mettra un marquis dans sa famille, des armoiries sur sa voiture; il dira: Mes gens, mon hôtel, mon château. C'est dommage que toute cette fortune qui lui a tant donné, ne puisse lui donner aussi d'autres manières: on prendrait mieux le change à son égard, car, il a beau faire, l'usurier perce, et l'or dont il se pare ne fait que rappeler une chose: c'est qu'il l'a volé.

Au surplus, cette manie de vouloir être quelque chose de plus qu'un richard, est, de tous les ridicules, celui qui prédomine à la Bourse. Seulement il a ses degrés et ses nuances. Il y en a qui se le donnent sans être riches. Ils ont tellement entendu parler de millions, qu'ils ont fini par se persuader qu'ils en tenaient, eux aussi. A force de mettre la main aux spéculations, et de se mêler aux spéculateurs habiles et heureux, ils en ont pris les dehors. Ne vous y trompez pas pourtant, à la Bourse celui qui se donne les airs d'un enrichi l'est rarement.

Plus loin, vous rencontrerez celui qui commence à *se lancer*. Vous trouvant sur son chemin, il vous dira, à vous, modeste rentier: „Cinq mille francs à manger par an! c'est beau. Avec vos goûts, vous voilà à l'aise. „Et ces goûts, il les discute, il les pèse, les évalue: il va vous évaluer aussi, vous taxer, et il ajoutera que vous pouvez et devez faire des économies. Lui, il mangera votre revenu dans un mois, et il ne s'estime pas assez renté.

En voici venir un troisième, l'an dernier clerc d'huissier ou employé à la volaille, je ne sais plus lequel des deux. Il a mis le pied à la Bourse: à quel sujet, et comment? peu importe. Il y a fait des opérations; il a un cheval au jour, un cabriolet au mois, un domestique d'emprunt; il n'a encore que les chances de s'enrichir, n'importe; il s'est fait par mesure de précaution une figure d'enrichi; sa figure accuse trente mille livres de rente. La veille il vous saluait obséquieusement; aujourd'hui, et du plus loin qu'il vous aperçoit, il vous jette son bonjour dont vous n'avez que faire; demain, il ne vous regardera plus.

Tous les comédiens ne sont pas au théâtre, et tous les spéculateurs ne se trouvent pas à la Bourse. Il en est un assez

bon nombre néanmoins qui y sont attirés par l'espoir de nouer certaines négociations qui n'ont rien de commun avec les changes et les fonds publics. Ils savent qu'à la Bourse, plus que partout ailleurs, il y a de ces novices, avides de tremper dans des opérations quelles qu'elles soient, qui portent écrit sur leur visage: Attrapez-moi; et ceux-là ils les attrapent. Il y a encore les faiseurs de projets, les inventeurs de toutes les perfections modernes qui ont cours; il y en a qui vous parleront de révolutionner tout un hémisphère, au moyen d'un prêt fait à temps à quelque république du Nouveau-Monde: sans que vous les en priiez, ils vous intéresseront dans cet emprunt qui a pour garanties les mines du Brésil et les richesses du Mexique; en attendant, et par manière de conversation, ils vous demandent cent francs, à défaut vingt francs, à défaut cent sous, car encore, et dans l'intérêt de cette révolution à venir, faut-il qu'ils dînent.

La Bourse n'est pas le lieu de rendez-vous des usuriers: si l'usure s'y fait, c'est en grand. Là, vous rencontrerez bien quelqu'un de ces spéculateurs dont l'industrie n'a pas encore trouvé grâce auprès des tribunaux; mais ils ne vous apparaîtront pas sous leurs véritables dehors. Ce serait les injurier que de leur proposer une affaire; ils vous prêteront sur dépôt de bijoux, sur nantissement, sur gages, le tout pour vous obliger; si vous devez être riche un jour, ils établiront avec vous une société en participation, où ils apporteront quelques centaines de francs et leur industrie, tandis que vous engagerez, vous, votre fortune à venir; mais encore un coup, n'allez pas laisser voir à ces honnêtes gens que vous avez compris leur commerce et leur profession, vous êtes à leur merci, et ils vous puniraient de votre perspicacité.

Il y a bien d'autres états qui s'exercent clandestinement à la Bourse, mais à quoi bon s'en occuper? Ils n'en sont pas partie intégrante et avouée, et ceux qui s'en occupent n'ont rien de spécial au commerce qui s'y fait. Ce sont des exceptions et des hors-d'œuvre.

A la Bourse, d'ailleurs, et à y regarder de près, il n'y a que deux physionomies qui ressortent, deux caractères qui se font jour et tranchent; l'un, monotone, pâle, officiel, et réglé, c'est l'agent-de-change; l'autre physionomie, pleine de mouvement, avisée, audacieuse, qui donne beaucoup à penser, et qui n'en pense pas plus pour cela, c'est celle du courtier-marron. Le courtier-marron, à lui seul, est tout un drame, tout un poëme; ce *Sosie* de l'agent-de-change mériterait un article pour lui tout seul; heureusement pour le lecteur, je ne me sens pas la force de le faire aujourd'hui.

PHILIPPE BUSONI.

LE BAL AU CINQUIÈME ÉTAGE.

— Il est neuf heures et vous n'êtes pas habillé? — Nous avons du temps encore devant nous. Ces souvenirs de jeunesse qu'un hasard nous a fait rappeler; ces jours que nous dépensions sans compter, à cet âge où on se croit d'années et de bonheur un trésor inépuisable, tiennent mon esprit sous un tel charme, que j'ai peine à le rompre. La vie se partage en deux moitiés: l'une pleine d'espérances qui ne doivent pas se réaliser; l'autre, livrée aux regrets de bonheurs dont nous n'avons pas joui; car ce qui nous semblait si beau dans l'avenir, ce qui, lorsque nous l'avons atteint, ne nous a donné que désappointement et dégoût, reprend sa magie dans le passé. L'espérance et le souvenir ont le même charme et le même prestige: c'est l'éloignement. Certes la jeunesse a aussi ses peines, et elles sont d'autant plus amères, qu'alors on se croit en droit de demander beaucoup à la vie; qu'on prend ses désirs pour des promesses, ses espérances pour des valeurs qui doivent être remboursées un jour; mais la jeunesse a tant de force et de vie, que ses peines ont du charme et de la poésie; que vivre et sentir est pour elle une jouissance, semblable aux enfants dont le corps est sans-cesse en mouvement, et qui se fatiguent volontairement plus qu'un forçat sous le bâton des gardes-chiourme. A tout prendre, c'est l'âge le plus heureux; c'est celui où l'homme vit le plus à la fois.

— Et c'est aussi l'âge où l'on a le plus de grandeur et de noblesse, l'âge des croyances et de la foi, qui seules engendrent les grandes choses. Nous pouvons le dire, parce que ni vous ni moi nous ne sommes encore à l'âge où l'on appelle vice et folie ce que l'on ne peut plus faire, où l'on érige ses infirmités en autant de vertus; où l'on se croit sobre, parce que l'estomac ne digère plus; continent, parce que le sang a perdu sa chaleur; discret, parce que l'on n'a plus rien à dire.

— Pensez-vous que nous aussi, nous arrivions là?

— Oui, la vie a pour tous le même courant, les mêmes rives, les mêmes écueils, le même port. Quoi que nous fassions, il nous faut passer par où les autres ont passé; et le plus prudent serait de se laisser aller *à valon*, comme disent les bateliers, sans se donner un mouvement inutile, dans un courant invincible et invariable. Nous rions des ridicules et de la bicoque gothique de notre père; nous habiterons la bicoque et nous aurons les mêmes ridicules; et cette maison, nous l'aimerons, et ces ridicules, nous les caresserons; nous croirons avoir un palais et des vertus.

— Néanmoins, quoique une vie âpre et agitée, plus que l'âge, car je suis plus jeune que beaucoup d'étudiants, m'ait de bonne heure exilé de cette riante partie de la vie, je comprends les passions et les folies de la jeunesse; je les aime comme le printemps, dont elles ont la fraîcheur. Malheureusement, et espérons que ce sera pour peu de temps, cette vie, d'ordinaire si insoucieuse de la jeunesse, est aujourd'hui troublée par des préoccupations politiques. Étrange aveuglement que d'escompter ainsi son avenir, que de secouer l'arbre en fleurs pour lui faire porter plus tôt des fruits sans maturité et sans saveur, surtout quand ces fleurs sont si fraîches et si parfumées, surtout quand d'elles-mêmes elles doivent tomber si vite. L'arbre qui a donné des fruits de primeur perd ses feuilles avant l'automne. Le jeune homme qui fait de la politique à dix-huit ans sera ganache à quarante. C'est à la jeunesse qu'on peut appliquer ce que disait le réformateur Luther:

Wer nicht liebt wein, weib und gesang,
Der bleibt ein narr sein lebelang.

„Celui-là sera un fou toute sa vie qui n'aime ni le vin, ni „l'amour, ni le chant.“

Seulement, je retrancherais le vin.

— Pourquoi? Vous tombez déjà dans ce que je disais tout à l'heure; vous voulez retrancher des plaisirs ceux dont vous ne jouissez pas; vous n'aimez pas le vin, vous ne voulez pas qu'on en boive; vous me rappelez ce renard, qui ayant perdu sa queue dans un piège, disait aux autres renards: Que faites-vous de cette queue inutile, qui n'est bonne qu'à balayer la poussière, et à faire dans les broussailles un bruissement révélateur.

— Je pense que la jeunesse est riche, et qu'elle doit ne pas empiéter sur l'avenir. Le vin est un plaisir qu'il faut se réserver pour un âge plus avancé. Si on dépense plus que son revenu de plaisirs, on sera ruiné de jouissances dans la vieillesse.

— Cette fois, vous avez, je crois, raison; cependant versez-moi un verre de ce vin du Rhin.

— Pour en revenir à ce que nous disions, vous rappelez-vous, alors que nous demeurions rue de la Harpe, le jour où nous donnâmes un bal.

— Comme si la chose s'était passée hier; je vois encore nos deux chambres contiguës, meublées d'une fenêtre, d'une grande malle, et d'une paire de fleurets.

— Vous rappelez-vous, ce jour-là, à quoi nous servit notre grande malle?

— Parbleu! mon père vint pour me sermonner; comme je l'avais reconnu par la fenêtre, je m'enfermai dans la malle; vous lui dîtes que j'étais sorti; et comme il ne paraissait pas ajouter foi entièrement à votre assertion, vous vous tîntes assis sur la malle, pour lui ôter l'idée de regarder dedans.

— Oui, et pour que son sermon ne fût pas perdu, il jugea à propos de me le faire subir; en quoi je montrai un des plus grands dévouements à l'amitié que nous ait transmis l'histoire; tant j'écoutai avec patience et résignation.

— Tandis que dans la malle où j'étouffais, j'étais en proie à toutes les horreurs de l'agonie.

— A propos de visites inopportunes, te rappelles-tu une visite que nous reçûmes dans cette même matinée.

— Je me rappelle le toit que nous gravissions pour arriver à une sorte de plate-forme entre deux cheminées; là nous portions des livres, des cigares, et nous nous chauffions à la fumée des cheminées voisines; quand ton tailleur arriva, tu étais sur le toit; il te demanda. — Monsieur est-il ici? — Oui, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer, et je lui désignai le sommet du toit. Il est impossible d'imaginer une physionomie plus élargie, plus stupéfiée que celle de l'honorable créancier. — Mousieur paraît occupé, me dit-il, je ne veux pas le déranger, ayez seulement la bonté de lui dire que, s'il n'a pas payé mon mémoire à midi, je le ferai citer chez le juge de paix.

— Puis quand il fut parti, il nous revint en la mémoire que nous donnions un bal ce jour-là, et que nous avions invité vingt personnes; nous nous demandâmes: que nous manque-t-il pour la solennité de ce soir? nous réfléchîmes quelque temps, et le résultat de nos réflexions fut qu'il nous manquait tout; puis nous examinâmes nos ressources, elles consistaient en une montre, qui jusque-là avait échappé à de fréquents naufrages, et en fort peu d'espèces monnoyées; il fallut avoir recours aux expédients. D'abord, il était impossible que nos vingt invités pussent tenir dans nos deux chambres; nous allâmes prendre dans un grenier un vieux paravent que quelque voisin y avait relégué, et au moyen du-dit paravent, nous parvînmes à clore le carré, que nous usurpâmes pour en faire une troisième chambre, dans laquelle nous mîmes deux chaises et une table.

— Puis j'allai chez sept ou huit amis pour réunir les vingt verres qu'il nous fallait, et nous débouchâmes ce que nous pûmes acheter de bouteilles de vin, et nous en doublâmes le nombre en mettant moitié d'eau; après quoi ce vin fut bouché et cacheté.

— Et notre orchestre?

— Qui? ce jeune musicien qui arrivait de Reims, et qui se

laissa persuader qu'il jouait devant les plus célèbres artistes de Paris, et qui, pour se produire en si honorable société, joua du violon toute la soirée.

— Et le tapis, tu allas en marchander deux chez un marchand de meubles qui demeurait sur la place Sorbonne; on les apporta de ta part, pour que l'on pût choisir. Je me rappelle encore l'hésitation du commissionnaire quand je lui dis de les laisser, qu'on enverrait la réponse; puis il s'en alla, et nous nous empressâmes de clouer le tapis dans notre seconde pièce.

— Et notre unique bougie; comme nous l'ornâmes de papier découpé, comme nous la mîmes en évidence sur la table de jeu, comme nous eûmes soin de ne l'allumer que lorsqu'on commença à jouer.

— Cela me rappelle le reste de notre luminaire. J'imaginai de mettre deux clous au plafond, et le soir j'allai décrocher les deux quinquets qui éclairaient l'escalier et je les plaçai dans *nos salons*. Quand nos invités arrivèrent, plusieurs se plaignirent de ce que l'escalier n'était pas éclairé. A quoi nous répondîmes que cette maison était si mal tenue que nous allions la quitter. Et encore, pour le repas, comme nous n'avions pu avoir que des gâteaux à un sou, nous volâmes la cage où la portière tenait renfermés une douzaine de serins, dans l'intention de les plumer et de les faire cuire comme alouettes; mais notre ignorance en cuisine sauva la vie aux oiseaux. Puis, dans un cabinet attenant à notre *appartement*, tu laissas tomber avec fracas, quand tout le monde fut réuni, deux ou trois vieilles tasses, et tu vins m'apprendre que les glaces étaient perdues; à quoi je répondis en citant ce proverbe allemand: *Ein Gericht, und ein freundlich Gesicht.*

„Un seul plat, et un visage ami." Vous n'aurez que des gâteaux et de l'eau sucrée; mais une foule de visages amis.

— Ce que tu as peut-être oublié, ce sont les préparatifs de notre toilette. Nous n'avions qu'une paire de bottes et une paire de souliers. Tous deux nous voulions mettre les bottes, parce qu'au quartier latin la botte est plus habillée que le soulier. Ne pouvant nous accorder, nous résolûmes de nous en

rapporter au sort, et de jouer les bottes à pile ou face. Il ne nous restait pas une seule pièce de monnaie. Alors nous les jouâmes au premier sang, avec des fleurets boutonnés, bien entendu, et quoique tu tirasses mieux que moi, je te touchai et mis les bottes.

— C'est à moi que nous dûmes l'invention des bouquets pour les dames. Au moyen d'une corde et d'un nœud coulant, j'amenai chez nous toutes les fleurs qui couvraient les fenêtres d'une dame qui demeurait au-dessous de nous.

— Puis le soir arrivèrent des tribulations et des malheurs imprévus. Le musicien mangea comme un glouton; et quoique nous eussions averti que nous n'avions pas faim, pour nous abstenir de diminuer le nombre déjà trop restreint des gâteaux, il n'y en eut pas pour tout le monde. Et nous nous aperçûmes qu'il n'y avait pas de serviettes pour les dames. Celles qui avaient des mouchoirs brodés profitèrent de cette occasion pour les étaler complaisamment; mais celles dont les mouchoirs étaient plus simples paraissaient chercher. J'allai tout doucement décrocher les rideaux et je les apportai sous la dénomination de serviettes. Et la bougie tirait à sa fin; il n'y avait pas moyen de la remplacer. Nous étions fort perplexes, quand un incident nous sauva; je ne sais plus quel est l'incident.

— Rien moins que le commis du tapissier. On l'avait beaucoup blâmé d'avoir laissé les tapis chez des inconnus; et, sans des courses urgentes, il serait venu plus tôt chercher les tapis ou le prix en argent. La seconde condition était impossible à remplir; la première n'était que difficile. Je priai le commis d'attendre sur l'escalier, puisque nous avions confisqué le carré à notre profit. En rentrant je feignis de tomber en m'accrochant au tapis; fort heureusement, m'écriai-je, que cet accident n'est pas arrivé à une de ces dames, je leur évite une cruelle entorse. Ce tapis nous empêche de danser dans cette pièce et nous resserre dans les deux autres. Je vais l'enlever. Je me mis à arracher les clous et j'enlevai le tapis. — Ce qui remplit *nos salons* d'une épaisse poussière. — Puis on se remit à danser. Comme j'étais censé avoir une entorse, je m'oc-

cupai d'observer les danseurs et les danseuses. Les étudiants sont en général de bons et naïfs jeunes gens qui aiment à se parer de vices qu'ils n'ont pas. Simples et timides, ils font les roués et les mauvais sujets ; ils fument, quoique le tabac leur fasse mal au cœur; et ils marchent en frappant du talon. Pour les danseuses, prises dans la classe des grisettes, il n'y avait de remarquable en elles que l'affectation et la minauderie, pendant la première moitié du bal; la gaîté, la folie, et peut-être plus, pendant la seconde moitié.

— J'ai plus étudié les grisettes que toi; tu es resté à la superficie; dans tes observations tu oublies le mépris de celles qui avaient des chapeaux pour celles qui n'avaient que des bonnets, et en retour la jalousie et la haine des bonnets contre les chapeaux ; le soin des premières de ne pas se découvrir la tête, quelque beaux que fussent leurs cheveux. Je ne te parlerai pas du style guindé des étudiants, ni de l'affectation sentimentale et romanesque des grisettes; mais une chose m'a souvent frappé, et la voici :

S'il y a un moment dans la vie où l'homme a de la grandeur et de la noblesse, où il sent en lui quelque chose qui, gêné par les limites étroites du corps, à chaque instant semble prêt à rompre les liens qui le retiennent, c'est alors que, surpris de nombreux besoins, de désirs inconnus, il écoute au-dedans de lui-même la mystérieuse harmonie de l'ame qui s'éveille, et il se voit naître à une seconde naissance; alors qu'il rêve l'amour, que cette jeune ame se souvient des anges qu'elle vient de quitter, et cherche sur la terre où placer cet amour divin qui n'a plus d'objet.

Heureuse alors la femme qui usurpe ce premier amour ! car il n'y a pas une femme qui en soit digne. Heureuse si elle pouvait connaître le trésor de félicité qui lui est offert ! Mais pour la plupart elles méprisent et dédaignent le jeune homme qui ne sait pas parler l'amour; ce qu'on n'apprend que lorsqu'on n'aime plus; car, lorsqu'on aime du premier amour, il n'y a pas de langue humaine qui paraisse suffisante. Il faut que l'ame entende l'ame. Elles préfèrent se livrer à des hommes usés

et au cœur caduc. Quelques-unes cependant sont plus expérimentées, et s'emparent, comme un oiseleur, de cet amour si pur et si profond; mais elles n'ont que déceptions et dégoûts à offrir en échange. Il faut, pour un premier amour, un premier amour; ou bien il semble voir une rose qui, plantée dans du fumier, exhale un parfum perdu dans l'odeur fétide qui l'environne et la tue.

Eh bien, ces *grisettes*, jeunes filles blasées, corrompues, chez lesquelles l'ame n'a pu naître, parce qu'elles ont eu un amant avant d'avoir de l'amour, c'est à elles que, semblables à l'abeille qui cherche le miel dans le calice des fleurs, viennent demander ce bonheur ineffable qu'ils ont rêvé tant de jeunes gens purs encore et naïfs; mais la fleur est décolorée et desséchée, et le suc qu'en retire l'abeille est un poison.

— Tu vois les choses sous un point de vue lamentable. Rappelons plutôt le dénoûment de notre bal. Le voisin du dessous frappant avec un balai, pour réclamer le silence et la liberté de dormir. Notre mépris pour la requête du voisin. Le portier, irrité de ce que nous le faisions coucher tard, montant par malice l'assignation que mon tailleur avait été exact à m'envoyer; le mystère avec lequel je la cachai; la curiosité d'Adèle, supposant que c'était une lettre d'amours; mon imprudente réponse: *Au contraire.* — *Alors, monsieur, c'est un duel.* — Le peu de succès de mes dénégations; la colère d'Adèle; notre brouille; le départ de notre société; le portier reconnaissant les quinquets.

— Et le lendemain notre congé de par le propriétaire, sur la plainte collective de tous les voisins.

— Sais-tu l'heure qu'il est?

— Non.

— Minuit et demi; à-peu-près l'heure de sortir du bal pour lequel tu n'es pas encore habillé.

Alphonse KARR.

LA PLACE DE GRÈVE.

Si le livre des *Cent-et-Un* eût été destiné à donner une description pittoresque et animée de tous les lieux de la capitale témoins d'évènements tragiques susceptibles d'émouvoir la sensibilité des lecteurs, il n'en est aucun qui, sous ce rapport, pût offrir des scènes plus dramatiques et plus variées que la place de Grève. Mais à Dieu ne plaise que, pour exciter des émotions, nous cherchions à rappeler ces supplices affreux qu'une législation barbare faisait endurer aux criminels.

Nous ne parlerons donc point du supplice de la roue infligé à Ravaillac, pour avoir plongé un poignard dans le sein du bon Henri, ni de l'horrible agonie de la marquise de Brinvilliers, habile à préparer des poisons pour ses parents et ses amis, ni des tourments affreux que souffrit, pendant trois jours, le stoïque assassin de Louis XV; spectacle horrible et révoltant où coururent les grands seigneurs pour faire la cour au Sardanapale français.

Que les temps sont changés, et combien les mœurs se sont améliorées dans un esprit d'humanité! Au commencement de la révolution, les gens du peuple, seuls, aimaient à voir couler le sang; on se souvient encore que les fenêtres d'un marchand de vin se louaient comme des loges à l'Opéra, du moment où l'on dressait, vis-à-vis sa maison, l'instrument du supplice. Tout

Paris était en émoi le jour où des crieurs publics annonçaient à tue-tête : *Jugement qui condamne un particulier très-connu à être fait mourir aujourd'hui en place de Grève.*

Depuis cette époque, un heureux changement s'est opéré dans la classe qui, autrefois, se précipitait au Palais pour entendre prononcer une sentence de mort; qui se pressait au pied de l'échafaud pour jouir de l'agonie de ces êtres livides, à moitié nus, et dont les derniers regards, en se portant vers le ciel, n'y voyaient qu'un fer fraîchement aiguisé pour les lancer dans une sombre éternité. Cette classe, par l'effet de l'instruction, est devenue sensible; heureuse influence des lumières, elle croira bientôt que l'éducation qu'elle envie est inséparable de l'humanité. Aussi, les enfants de ceux qui, autrefois, prenaient plaisir à voir passer l'infortuné Lally, ayant des bourreaux à ses côtés, et un bâillon à la bouche, ne veulent plus que la place du quartier le plus populeux soit rougie du sang des empoisonneurs et des parricides.

Ce n'est dont point pour rappeler les exécutions juridiques que nous donnerons à ce chapitre le titre de Place de Grève. Sous un autre point de vue, cette place offre matière à des aperçus nouveaux, et dignes d'un grand intérêt, lorsqu'on la considère comme ayant été le théâtre de grands évènements politiques, remarquables par leur importance et la mobilité des esprits qui les dirigèrent. Sans vouloir remonter aux temps de la vieille monarchie, prenons seulement pour point de départ le jour où les électeurs, assemblés dans l'Hôtel-de-Ville, dirigèrent le mouvement insurrectionnel qui amena la destruction de la Bastille. Hélas! ce jour qu'on appelait alors l'aurore de notre indépendance, fut marqué par des massacres et des assassinats qui ternirent tout l'éclat d'une révolution entreprise dans les sentiments les plus généreux. Le gouverneur Delaunay, pour avoir rempli ses devoirs de loyal militaire, devint la victime d'une populace furieuse qui lui infligea le supplice de la lanterne, au bas de la statue du grand roi, dont les factieux n'osèrent jamais, de son vivant, affronter les regards. Ses officiers, dont on vantait l'humanité, que les prisonniers eux-

mêmes appelaient leurs pères et leurs amis, n'échappèrent pas non plus à des coups homicides, et périrent sur le seuil de l'Hôtel-de-Ville, où ils espéraient trouver un asile inviolable et sacré.

Les mœurs étaient alors si barbares, et les opinions si exaltées, qu'un des chefs de l'insurrection, le fameux Camille Desmoulins, quoique plein de talent et de sensibilité, ne rougit pas de prendre le titre odieux de *procureur général de la lanterne.* De nos jours, quel serait le révolutionnaire assez déhonté pour oser ainsi affecter le cynisme du crime?

Sans vouloir juger la révolution nouvelle, qui ne sera appréciée que lorsqu'elle aura réalisé les grandes choses qu'elle semblait promettre, on ne peut néanmoins se dispenser de remarquer, en l'honneur de nos mœurs constitutionnelles, que les Parisiens, éclairés par les progrès de notre civilisation nouvelle, n'eurent point à déplorer aucun de ces actes de férocité qui déshonorèrent les premiers jours de la révolution de 1789. Le 29 juillet 1830, les vainqueurs embrassèrent les vaincus sur la place de Grève, où, pendant trois jours, ils avaient combattu; et, pleins de respect pour le plus hardi défenseur de la légitimité, ils le portèrent en triomphe sur sa chaise curule.

Pour apprécier une observation si importante sous le rapport politique et moral, il suffira de retracer ici avec quelques détails un des épisodes les plus terribles de la révolution française, la cruelle catastrophe du ministre Foulon et de son gendre Berthier. Ces deux hommes d'état faisaient partie d'un ministère réprouvé par la nation; et, lorsqu'après la victoire populaire du 14 juillet, leur autorité eut été renversée, ces deux infortunés, au lieu d'obtenir des juges, ne trouvèrent que des bourreaux *).

*) Ce fragment, qui rentre dans les proportions et le cadre du livre des *Cent-et-Un*, est extrait d'une histoire complète de la révolution française, par M. Eugène Labaume, qui le premier retraça les terribles désastres de la campagne de Russie. Cet ouvrage, dont les premières livraisons paraîtront très-incessamment, aura pour titre: *Histoire civile et militaire de la Révolution française.*

Depuis Charlemagne et Louis-le-Gros, aucun roi de France n'avait eu la magnanimité de faire marcher la liberté civile et politique des Français avec les progrès de l'esprit humain. Louis XVI, en voulant suivre un si noble exemple, prouva combien il est dangereux pour les princes faibles de céder à la volonté du peuple. Ainsi la démarche qui venait d'exposer sa personne à la discrétion d'une multitude armée, plutôt que de faire couler une seule goutte de sang, loin d'être le gage d'une réconciliation sincère entre le monarque et les partisans du système nouveau, ne put rétablir la tranquillité publique, ni arrêter le cours des assassinats. Lorsque toute la France rendait hommage à son austère probité, à son amour pour la justice, à sa touchante humanité, les hommes qui voulaient la destruction du trône, certains que ce bon prince, par sa confiance dans l'amour et la fidélité de ses sujets, se dépouillait volontairement de son autorité, donnèrent le signal de haine et de discorde qui allait le livrer à la fureur d'un petit nombre de factieux. Sans-doute les grandes fautes politiques, depuis 1789 jusqu'à ce jour, appartiennent à l'obstination des deux premiers ordres. Mais, après la prise de la Bastille, le parti triomphant dans l'assemblée nationale devint seul comptable de toutes les délibérations qui préparèrent la ruine de la monarchie. Pour l'affaiblir de jour en jour, ce parti entretenait l'agitation par la peur, en prêtant au fantôme de l'autorité royale une consistance qu'il était bien loin d'avoir *). Ne sachant profiter ni de la confiance du roi, ni de l'enthousiasme des Parisiens, il ne faisait rien pour étouffer les principes subversifs qui devaient substituer l'anarchie aux bienfaits d'une liberté réelle.

Le public peut d'avance, et par la lecture seule du chapitre que nous imprimons aujourd'hui, se faire une idée de l'importance de l'œuvre tout entière, et apprécier le plan et la manière de l'auteur, dont les études historiques, et quinze ans de travaux et de recherches sur la matière, garantissent l'impartialité, en même temps qu'ils présagent à M. Eugène Labaume un brillant succès. (Note de l'Éditeur.)

*) Necker (Mém. de), t. II, p. 55.

Les chefs principaux de la révolution étaient: Necker, Bailly et Lafayette, tous trois hommes de bien, mais point du tout hommes d'état. Épris de bonne foi d'une liberté idéale qui les égara dans de fausses routes, ils s'étaient imaginé qu'il resterait toujours assez de puissance à l'autorité royale, et ils se bornèrent à la consacrer en paroles, sans prendre aucun soin de l'investir des prérogatives et des attributs essentiellement liés à son existence; associant le système de l'égalité à la conception d'un gouvernement monarchique, ils supposaient qu'un roi pouvait régner sans aucune des hiérarchies sociales qui entretiennent chez les hommes l'habitude de l'obéissance et du respect, sans aucune des pompes qui relèvent la majesté du trône, et qui prêtent au pouvoir cette assistance morale si nécessaire à l'administration d'un grand empire.

Durant l'insurrection du 14 juillet, beaucoup de soldats de la garde du roi abandonnèrent leur poste pour venir se joindre à la milice parisienne. Ceux des autres régiments, attirés par l'espérance d'une plus forte paie, et surtout par l'attrait de la licence que favorisait une si grande révolution, arrivaient tous les jours en foule à Paris, et justifiaient leur indiscipline par le prétexte d'accourir à la défense de la liberté. Lafayette partageait cette illusion, et répondait à ceux qui donnaient à ces militaires le nom de déserteurs: „Les seuls déserteurs „sont ceux qui n'ont pas encore abandonné leurs drapeaux.“ *)

Peu de jours après, ce général, toujours dominé par le désir de former une armée citoyenne comme celle des États-Unis, demanda que le nom de *Garde nationale* fût donné à la milice parisienne. Lorsqu'il apporta son projet d'organisation à l'Hôtel-de-Ville, au milieu d'une multitude assemblée, il prononça ces paroles mémorables: „Messieurs, dit-il, je vous „apporte une cocarde qui fera le tour du monde, et une institution à la fois civique et militaire, qui vaincra toutes les „armées et tous les gouvernements arbitraires de la vieille „Europe, puisqu'elle les mettra dans l'alternative d'être battus

*) Bailly (Mém. de), t. II, p. 251.

„s'ils ne l'imitent pas, ou d'être renversés s'ils osent l'imiter.“ *) Les gardes nationales en effet devinrent l'appui de nos institutions nouvelles, et quoique dans les commencements elles aient causé des désordres partiels, elles furent l'immense pépinière de nos armées, et formèrent une telle masse de résistance, que la France trouva en elles sa gloire et sa conservation.

D'après le plan présenté par Lafayette, l'infanterie de la garde nationale de Paris devait s'élever à trente-un mille hommes, dont mille officiers. Les soldats étaient divisés en deux corps, l'un de six mille hommes soldés, et l'autre de vingt-quatre mille non soldés. Dans les premiers étaient placés les ci-devant gardes-françaises que leur défection avait mis dans la nécessité d'assurer le triomphe de la révolution. Des compagnies de chasseurs et un corps de cavalerie portèrent cette armée à plus de quarante mille hommes. On laissa au commandant-général la présentation des officiers de l'état-major, auxquels il donna pour chef le général Gouvion, son brave compagnon d'armes, qui comme lui avait combattu avec gloire en Amérique. Bientôt on ne vit plus que des uniformes et des épaulettes. De tous côtés on formait des réunions militaires, on donnait des fêtes civiques. Ces cérémonies nouvelles pour les Parisiens leur inspirèrent un enthousiasme qui saisit tous les rangs, tous les âges, et entretint l'esprit guerrier sans lequel il n'y a point de peuples libres.

Tout s'émeut, tout s'agite dans cette immense capitale, où une autorité nouvelle venait de s'établir; le même mouvement qui avait porté l'élite de la nation à rivaliser avec le trône poussait les classes inférieures à une insubordination plus grande encore. Les hommes nés dans la condition la plus obscure, réunis sur les quais, sur les places, délibéraient en forme, malgré les défenses de la police. Au milieu de cette agitation, le corps électoral, combattu par les districts, inquiété par les assemblées tumultueuses du Palais-Royal, pouvait à-peine suffire aux soins de son immense administration. Il réunissait à lui

*) Note communiquée par le général L.....

seul tous les pouvoirs. Les juges mêmes, incertains sur leurs attributions, lui renvoyaient les accusés.*) On lui accorda aussi la puissance législative, par la faculté qui lui fut laissée de se donner une constitution.

Pour suffire à tant de soins, les électeurs s'étaient partagés en divers comités. Ceux de la police et des subsistances étaient occupés du soin le plus difficile et le plus dangereux; car déjà la disette, accrue par la médiocrité de la précédente récolte, mettait le comble aux désordres. La rareté des denrées de première nécessité excitait sur tous les points une irritation et un mécontentement favorables aux fauteurs de troubles. Des brigands, soudoyés par eux, arrêtaient les convois de subsistance pour affamer le peuple et le rendre furieux. Sous le prétexte de fournir aux approvisionnements, ils pillaient les fermes, les greniers, et brûlaient les titres des seigneurs, sur lesquels on rejetait tous les malheurs publics. Semant ainsi de nouvelles défiances, de nouvelle terreurs, ils faisaient faire chaque jour de rapides progrès à la fermentation populaire. La multitude ignorante et cruelle ne tarda pas à élever des clameurs contre ceux qu'on lui désignait comme auteurs de ses misères. Déjà elle convoitait ses victimes, et bientôt les exécutions allaient recommencer avec plus de férocité sur cette même place où le peuple avait renouvelé ses protestations d'amour à son souverain, et sous les yeux des électeurs, auxquels le roi avait concédé tout ce qu'ils demandèrent d'après leur promesse solennelle d'être désormais les fidèles gardiens de l'ordre et de la paix.

Les députés qui avaient accompagné le roi à Paris rendaient compte de leur mission, lorsque l'assemblée fut informée de plusieurs crimes commis à main armée. Sous prétexte d'accaparement et du monopole des grains, un habitant de Saint-Germain était tombé sous les coups de scélérats inconnus. A Poissy, un riche fermier des environs, appelé Thomassin, avait été arrêté pour le même motif et le peuple à grands cris

*) Thiers, *Hist. de la Révolut. franç.*, t. I, p. 120.

demandait sa tête. L'assemblée répondit qu'il y avait un pouvoir exécutif et des tribunaux pour assurer le maintien des lois. *) C'était un hommage rendu à l'autorité souveraine; mais le lendemain la délibération sur les troubles de Poissy fut reprise, et les évènements prouvèrent combien cette autorité avait besoin d'être étayée par le concours du pouvoir législatif.

La vie de Thomassin était en péril, et cependant l'assemblée, loin de donner force à la loi, se borna à envoyer une députation à Poissy pour obtenir la grâce du malheureux fermier. Déjà on l'avait arraché de sa prison, et pendant qu'on dressait l'instrument de son supplice, M. de Lubersac, évêque de Chartres, chef de la députation, arrive avec ses collègues, et à force de larmes et de supplications, il obtint pour cet infortuné la faveur d'être jugé. Ce prélat, accompagné de quelques députés et d'une escorte armée, amena Thomassin à Versailles, et bientôt l'instruction du procès attesta son innocence. L'assemblée, au récit de ces faits, donna les plus grands éloges au courage et à la sagesse de ses commissaires et leur décerna une couronne civique. Mais à quel prix? en faisant subir à la représentation nationale la plus honteuse humiliation; en la prosternant aux pieds d'une horde mutinée qui eût été promptement dissipée si on n'eût pas avili le pouvoir suprême pour le confier à la populace, dont on avait imprudemment proclamé la souveraineté.

Dans la même séance, l'assemblée ayant appris qu'au bruit du renvoi de Necker de nouvelles insurrections avaient éclaté en Dauphiné, en Normandie, en Bourgogne et à Pontoise, écouta avec faveur (20 juillet 1789) un projet de proclamation que lui soumit Lally-Tollendal, tendant à inviter tous les Français à la paix, au respect des lois, à la fidélité au prince et à la plus entière confiance dans le concert parfait qui devait exister entre le chef et les représentants de la nation, et déclarant que quiconque oserait enfreindre ses devoirs en troublant l'ordre public, serait considéré comme mauvais citoyen et

*) Moniteur du 17 au 20 juillet, p. 87, col. 3.

mis entre les mains de la justice. Mirabeau et Gleizen, avocat de Rennes, opposèrent des obstacles insurmontables à la motion de Lally, ils firent observer qu'on ne pouvait qualifier de rebelles des citoyens courageux, armés pour la défense de la patrie. Blézeau, député breton, et Buzot d'Évreux, soutinrent que les insurrections étaient des contrariétés qu'il fallait savoir supporter au moment d'une régénération politique. „Qui nous „répondra, dit ce dernier, que le despotisme ne puisse pas „renaître auprès de nous? et si un jour il rappelait ses forces „pour nous terrasser, quels seraient les citoyens qui pourraient „s'armer à temps pour défendre l'État, tracer l'opinion publique „et se dévouer à l'ignominie qui d'ordinaire accompagne la „rébellion." *)

C'est dans cette discussion que le trop célèbre Maximilien Robespierre prit la parole pour la première fois; ainsi que son collègue Buzot, il blâma les mesures répressives proposées par Lally. Selon lui, c'est condamner le peuple qui veut défendre la liberté, et rien n'est plus légitime que de se soulever contre les ennemis de la nation. Mais puisque cet homme doit apparaître sans-cesse, comme le génie du mal, dans tout le cours de nos plus importantes discussions politiques, il convient de tracer son portrait, afin de faire connaître ses mœurs, son caractère, et les facultés qui, en lui attirant une renommée sinistre, donnèrent à ses actions une influence funeste sur le sort de notre malheureuse patrie.

Robespierre naquit à La Bassée, village voisin de la petite ville de Lens en Artois, d'un père d'origine irlandaise. *) L'évêque d'Arras, ayant remarqué des dispositions dans le jeune Maximilien, lui fit obtenir une bourse au collège de Louis-le-Grand. Dès son enfance, il se montra défiant et jaloux. Il était grêlé de figure, son regard était faux et son caractère méchant. Une humeur morose le portait à vivre isolé, et son extrême irritabilité se développant avec l'orgueil, fit prendre à son corps

*) Moniteur du 20 au 21 juillet 1789, p. 92, col. 1.

**) De là vient qu'on l'appelait communément *M. de Robertspierre.*

des contractions nerveuses. Envieux et vindicatif, il dissimula si bien ses vices, sous des dehors graves et des habitudes laborieuses, qu'il entra dans le monde avec distinction en exerçant à Arras la profession d'avocat. La première cause qu'il plaida fut contre les échevins de Saint-Omer, qui s'opposaient à l'érection d'un paratonnerre. Cette cause lui permit de parler de Francklin, de la liberté de l'Amérique, et par là de célébrer les vertus du prince malheureux dont il devait être un jour le juge et l'assassin. Son plaidoyer eut beaucoup de succès et lui attira la bienveillance de M. de Beaumetz, président du conseil de l'Artois, au point que ce magistrat rechercha les occasions pour faire ressortir les talents de Robespierre.

L'accueil qu'il recevait dans la haute société accrut sa vanité; il sacrifia aux préjugés et prétendit à la noblesse. Non-seulement il ajoutait une particule à son nom, mais il disait encore que sa famille avait été attirée en France par sa fidélité pour les Stuarts. *) A l'aurore de la révolution, la convocation des états-généraux excita son ambition. Après d'inutiles tentatives pour être le député des habitants d'Arras, il dirigea ses intrigues vers les gens de la campagne. En se présentant à eux, il leur annonce qu'il va éclairer le peuple sur ses droits, sur ses intérêts; il déclame contre la tyrannie des levées militaires, qui ont lieu dans la province; il attaque les autorités; il inculpe l'intendant, et au moyen de ces hypocrites doléances sur le sort du malheureux habitant des campagnes, il parvint à se faire élire par cette classe d'hommes dont la bonne foi est si souvent trompée par l'intrigue et le mensonge. En arrivant à Versailles, son astuce et son opiniâtreté le firent remarquer. Il écrivait péniblement, s'exprimait avec peu de facilité. Son style était froid; sa logique, quoique fausse, était imperturbable et toujours étayée par des sophismes et des phrases d'emprunt qu'il répétait à satiété, ce qui donnait à ses discours beaucoup de monotonie. Mais il était grave pour son

*) Notes recueillies à Arras, et communiquées à l'auteur par les notables de la ville ayant connu Robespierre.

âge, surtout très-appliqué; à force de travail, il se pénétra de la beauté des grands modèles, et parvint à dissimuler l'aridité de ses idées, qui insensiblement se développèrent et donnèrent à sa réputation ce fatal essor qui devait rendre son nom odieux aux générations les plus reculées.

Pendant la discussion que Lally avait provoquée dans l'intention de comprimer les factieux, on reçut une lettre de Lafayette; il rendait compte des mesures qu'il avait prises dans l'exercice de son commandement pour assurer la tranquillité de la capitale. Cette lettre ferma la bouche aux partisans de la motion de Lally, et ralentit la discussion. Cependant les moyens employés par ce général étaient insuffisants, et leur inefficacité ne tarda pas à se manifester par deux exemples effrayants de barbarie que l'inexorable histoire doit raconter dans tous ses détails, afin de montrer à quels excès odieux se livre la populace dès qu'elle est ameutée au cri de liberté.

L'assemblée des électeurs cherchait à ramener la tranquillité publique, lorsque dans la soirée deux officiers municipaux, venus de Compiègne, vinrent lui annoncer qu'ils avaient fait arrêter M. Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, fils du premier président du *parlement Maupeou*, et gendre de Foulon. Bailly et la plupart des électeurs comprirent tous les motifs de haine qui subsistaient contre cet ancien intendant, et décidèrent que n'étant ni accusé, ni détenu d'une manière légale, la municipalité de Compiègne serait invitée à lui rendre la liberté. Mais les deux envoyés de cette ville firent observer que Berthier, administrateur des troupes placées sous les ordres du maréchal de Broglie, était accusé d'être l'un des principaux agents de la conspiration des ministres contre la population de Paris, qu'on lui reprochait d'avoir fait couper les blés en herbe pour nourrir la cavalerie, et que ces circonstances avaient irrité le peuple au point qu'il se porterait à de violents excès si on ne lui donnait pas satisfaction. Plusieurs électeurs voulaient aussi qu'on s'assurât des hommes accusés d'avoir conjuré la ruine de la capitale. Cet avis prévalut, et il fut décidé que

deux électeurs, avec une forte escorte de cavalerie, iraient prendre à Compiègne l'infortuné Berthier.

Foulon, son beau-père, était, comme lui, l'objet de l'animosité publique, et les moyens ingénieux qu'il avait pris pour s'y soustraire ne purent le sauver. On découvrit que le bruit de sa mort était une feinte et qu'il s'était réfugié dans la terre de Viry, appartenant à M. de Sartines, son intime ami. Les précautions qu'il prenait pour cacher sa présence le rendirent suspect. Les paysans de Morangiés, guidés par le syndic du village, l'arrêtèrent pendant qu'il se promenait dans le parc, et firent éprouver à ce vieillard septuagénaire les plus indignes traitements; ils lui mirent un collier d'orties, un bouquet de chardons et une botte de foin derrière le dos, *) pour le punir, disaient-ils, d'avoir souvent répété que *le peuple n'était bon qu'à manger du foin.*

Après avoir souffert en route toutes sortes d'outrages, il fut amené à l'Hôtel-de-Ville de Paris, et remis à un comité qui, à la suite d'un long interrogatoire, voulait l'envoyer en prison (22 juillet); mais on ne pouvait le faire sortir sans l'exposer à être mis en pièces. Déjà une foule immense, accourue sur la place de Grève, demandait à grands cris son supplice; il eût fallu la disperser, et aucune force n'était capable d'y parvenir. Le comité crut qu'en gagnant du temps la fureur du peuple serait calmée et qu'il se dissiperait. Dans cette espérance, on retint Foulon toute la matinée et une partie de l'après-midi. On se rappela aussi que l'intendant Berthier devait arriver le soir; dans la crainte que les attroupements causés par l'arrestation de son beau-père ne lui devinssent funestes, on envoya l'ordre à l'électeur Étienne de Larivière, qui le conduisait, de s'arrêter avec tout son monde au Bourget, et de n'entrer à Paris que le lendemain matin. **)

En attendant, plusieurs membres du comité, et Bailly surtout, essayèrent de faire entendre au peuple la voix de la jus-

*) Moniteur du 29 juillet, p. 117, col. 1.

**) Bailly (Mém. de), t. II, p. 280.

tice et de l'humanité. „Foulon, disaient-ils, peut être très-cou-„pable, mais il ne faut pas le condamner sans l'entendre. Il „était associé au dernier ministère, on tirera donc de lui des „lumières précieuses sur le complot tramé contre le peuple. „Vous avez conquis votre liberté; vous avez fait avec votre roi „une nouvelle alliance; vous avez juré la paix, et l'assemblée „nationale en a été le garant; au nom de la patrie que vous „chérissez, au nom du roi qui vous a prodigué tant de marques „d'amour, nous vous en conjurons, ne violez pas vos serments, „ne troublez pas cette paix tant désirée, et ne déshonorez pas „votre victoire en vous souillant du sang d'un malheureux.“ *)

Ces raisons parurent faire impression sur le petit nombre de personnes qui étaient à portée de les entendre. Mais la faveur dont Bailly jouissait auprès de cette multitude n'était pas un frein suffisant pour la retenir; car, si peu de gens voulaient le désordre, tout le monde le souffrait: d'ailleurs l'irritation populaire était sans-cesse ranimée par des personnages d'un extérieur décent, qui se portaient rapidement aux lieux mêmes où elle semblait se calmer. La populace, excitée par ces artisans de discorde, applaudit avec fureur aux cris de mort que quelques voix prononcèrent. Elle s'irrite de la lenteur des délibérations du comité, et avec des hurlements effroyables demande qu'on lui livre sa victime.

Dans l'espoir de sauver cet infortuné vieillard, Moreau de Saint-Méry et l'électeur Osselin, après avoir exposé la nécessité d'une instruction préalable, improvisèrent une espèce de tribunal; mais, dans l'impossibilité d'asseoir un jugement équitable, d'après des imputations vagues et passionnées, les juges se récusèrent: on en nomma d'autres, ils étaient absents. Le peuple impatienté demande, avec une fureur nouvelle, *qu'on juge Foulon*, *pour être pendu de suite.* **) Amené devant le président, il commençait à être interrogé, lorsque Lafayette, un

*) Moniteur du 29 juillet, p. 117, col. 2.

**) Procès-verbal des séances de l'assemblée générale des électeurs, t. II, p. 306 et suiv.

des juges désignés, arrive. La confiance dont il jouissait, le pouvoir armé dont il était investi, semblaient promettre qu'il arrêterait les effets de cette scène épouvantable. Instruit du motif d'un si grand tumulte, il dit à la foule assemblée: „Je „ne puis blâmer votre colère et votre indignation contre Fou-„lon; je ne l'ai jamais estimé, je l'ai toujours regardé comme „coupable; vous voulez qu'il soit puni, nous le voulons aussi, „et il le sera; mais il a des complices, il nous importe de les „connaître. Je vais le faire conduire à l'Abbaye, là nous ins-„truirons son procès, et il sera condamné suivant les lois au „châtiment qu'il n'a que trop mérité."

Cette harangue aurait obtenu le succès que Lafayette s'en était promis, si le malheureux vieillard, égaré par la joie que lui causait ce stragatème, n'avait pas eu l'imprudence de battre aussi des mains. Alors le peuple s'écrie: „Ils sont d'intelligence, „on veut le sauver. *) Est-il besoin de jugement, dit une voix „sortie de la foule, pour un homme condamné depuis trente „ans. **) Les plus forcenés, excités par ces paroles qui se „propagèrent avec rapidité, se précipitèrent sur la garde et forcèrent les portes de l'Hôtel-de-Ville. Quinze cents électeurs sont renversés sur leurs banquettes, ou refoulés jusque vers le siège du président; au milieu de cette horrible confusion, des égorgeurs se saisissent de l'accusé placé devant les juges, et dans un clin d'œil le portent sous la fatale lanterne.

A la vue des apprêts pour son supplice, le vieillard est saisi de terreur; pâle, tremblant, ses forces et son courage l'abandonnent, il descend aux plus humbles supplications. ***) On lui ordonne de se mettre à genoux et de demander pardon à Dieu, à la nation et au roi, il obéit; un de ses bourreaux lui donne sa main à baiser, il s'y prête sans résistance, il se soumet à tout, demande grâce à tout le monde, et supplie qu'on veuille bien l'enfermer et lui laisser la vie. †) On lui répond

*) Note communiquée par le général L... .

**) Procès verbal de l'assemblée des électeurs, t. II, p. 314.

***) Lacretelle, *Hist. de l'Assemblée const.*, t. I, p. 17.

†) Moniteur du 29 juillet, p. 117, col. 2.

en lui passant une corde au cou. A-peine suspendu, la corde casse, il tombe sur ses genoux et implore de nouveau la commisération du peuple. Sans pitié il est suspendu une seconde fois et la corde casse encore. Des assassins moins cruels que les autres présentent des épées pour abréger son supplice, mais on le prolonge pendant plus d'un quart d'heure pour lui faire attendre une corde neuve. *) Enfin elle arrive et termine cette affreuse agonie.

Les meurtriers se saisissent de son corps et se le disputent comme des loups affamés. Ils le dépouillent, s'arrachent à l'envie ses vêtements, et courent les porter aux électeurs assemblés. Ceux-ci froidement dressèrent un procès-verbal de cet attentat, sans oser sévir contre les monstres qui s'en déclaraient les auteurs. Enhardis par l'impunité, les assassins placent une poignée de foin dans la bouche de cette tête coupée qu'ils promènent au bout d'une pique, **) et traînent dans la fange son corps nu, mutilé et couvert des empreintes de leur barbarie. Pendant ce temps, leurs femmes parcouraient les rues et demandaient de l'argent aux passants en reconnaissance, disaient-elles, de ce que leurs maris faisaient pour la liberté. ***)

Ce crime était à-peine consommé qu'on apprit l'arrivée de Berthier, accompagné d'une nombreuse escorte. Les outrages, les imprécations n'avaient cessé de le poursuivre sur sa route. Dans les villes et villages, on l'avait fait descendre, et à Louvres on brisa l'auvent de sa calèche pour qu'il fût mieux exposé aux insultes. Afin de parer les coups qu'on lui portait, Étienne de Larivière se mit à côté de lui; obligé de céder à la force, il ne put exécuter l'ordre de s'arrêter au Bourget, et malgré lui il fallut s'acheminer vers Paris. On savait que Berthier était gendre de Foulon, et cette seule circonstance suffisait pour le dévouer à la fureur des bourreaux qui venaient

*) Procès-verbal de l'assemblée des électeurs, t. II, p. 316 et suiv. — Moniteur du 29 juillet, p. 117, col. 2. — Annales parisiennes, politiques et critiques, p. 60 et 61.

**) Prudhomme, *Révolution de Paris*, n° 2, p. 25.

***) Papon, *Hist. de la Révol. de France*, t. I, p. 192.

d'égorger son beau-père. Mais ce que l'on ignorait, c'est que Berthier s'était occupé toute sa vie de rendre heureux le peuple de Paris, en le sauvant de la misère, par des institutions philantropiques. *) Cet homme de bien avait huit enfants, tous recommandables par leurs mœurs, leurs talents précoces et par la plus heureuse physionomie; **) l'aîné d'entre eux, prévoyant le sort affreux dont son père était menacé, courut à Versailles implorer la protection de l'assemblée nationale. En arrivant, il se jette dans les bras de Lally-Tollendal, et lui dit, les yeux baignés de larmes: „Ah! monsieur, votre piété filiale, votre „éloquence, ont sauvé la mémoire de votre père, sauvez, sau„vez la vie du mien, je vous en conjure!"***) Cependant l'infortuné Berthier approchait de Paris, lorsqu'en avant de sa voiture paraît une charrette couverte d'inscriptions, dont les principales étaient, „Il a volé la France. — Il a été l'esclave des „riches et le tyran des pauvres. — Il a bu le sang de la veuve „et de l'orphelin. — Il a trompé le roi. — Il a trahi sa pa„trie." †)

Jamais on ne vit de spectacle pareil à celui qu'offrit l'entrée de cet odieux cortège dans la capitale. Des soldats de divers corps, des ouvriers couronnés de feuillages, suivaient ou allaient en avant de la voiture, avec des drapeaux et au son d'une musique qui exécutait tour-à-tour des airs gais ou lugubres; des femmes, ou plutôt des furies, chantaient et dansaient autour de la victime qu'elles brûlaient d'immoler, et formaient une marche barbare. Berthier, placé dans sa calèche découverte, avait à chacune des portières un soldat qui tournait vers lui sa baïonnette. Sur sa figure respirait l'indignation, quoique sa contenance parût ferme et calme. Auprès de Saint-Méry, on lui pré-

*) Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI, t. I, lettre XVII.

**) *Hist. de la Révol. franç.*, par deux amis de la liberté, t. II, p 73.

***) Bertrand de Molleville (Mém. de), t. II, p. 83. — Lally-Tollendal (Mém. de), p. 85.

†) Moniteur du 29 juillet, p. 117, col. 3. — Bailly (Mém. de), t. II, p. 122.

senta la tête de Foulon. *) Les monstres qui la portaient voulurent la lui faire baiser, mais il se détourna avec horreur, jusqu'à ce qu'Étienne de Larivière eût fait éloigner cet objet effrayant de la férocité populaire. Puis il lui demanda avec intérêt quel était le malheureux qu'on venait d'égorger. L'électeur, pour lui cacher l'assassinat de son beau-père, lui dit: C'est la tête du gouverneur de la Bastille. Berthier, dans ce moment terrible, conserva le plus grand sang-froid, et s'exprima sur l'assassinat de Delaunay en termes qui annonçaient une ame forte et supérieure à sa situation terrible.

Arrivé à l'Hôtel-de-Ville, Bailly l'interroge sur sa conduite et sur ses desseins. „J'ai obéi à des ordres supérieurs, répond-il „avec assurance, et les papiers de mon administration vous „éclaireront bien mieux que je ne pourrais le faire moi-même.“ Pendant qu'on délibère, le peuple, animé par un premier meurtre, ne respire que le carnage et pousse des clameurs qui font retentir l'édifice et portent l'épouvante dans le cœur des magistrats. On propose à Berthier de l'envoyer à l'Abbaye; il y consent: mais comment l'y conduire à travers les flots d'une multitude furieuse des obstacles qu'on oppose à sa rage. Bailly se présente à la foule; tout ce que la raison et l'humanité peuvent inspirer de touchant et de persuasif est inutilement employé. Enfin il se prosterne devant le peuple; mais il implore vainement sa pitié. Ses discours et ses prières ne font qu'irriter ces forcenés. Sourds à l'honneur, à l'humanité, ils ne peuvent attendre le résultat d'un jugement. Ils veulent se venger eux-mêmes, la haine leur fait tout sacrifier au plaisir d'être bourreaux.

Bientôt la populace disperse tous ceux qui devaient protéger l'accusé, mille bras le saisissent, l'enlèvent et le portent sous le réverbère, où son beau-père vient de périr; à la vue de la corde encore ensanglantée, ses yeux étincellent de colère, et dans sa généreuse indignation, il s'écrie: „Scélérats! je saurai „me procurer un autre genre de mort.“ Il veut saisir le fusil

*) Prudhomme, *Révol. de Paris*, nº 2, p. 27.

d'un de ses assassins; mais au même moment il tombe percé de coups. Il respirait encore, lorsqu'un monstre de férocité, un vrai cannibale, en uniforme de dragon, lui déchire sa poitrine palpitante, il en arrache le cœur, et porte cet affreux trophée aux membres du comité des électeurs, *) comme pour les punir d'oser exercer des fonctions dont ils ne pouvaient accomplir les devoirs; Bailly lui-même ne s'est-il pas condamné en s'écriant: *Quelle magistrature que celle qui n'a pas l'autorité d'empêcher le crime commis sous ses yeux?* **) N'avait-il pas assez étudié l'histoire pour savoir que la punition de ceux qui soulèvent le peuple, c'est de ne pouvoir plus le ramener. Ces magistrats, atterrés par la grandeur du forfait, laissent l'assassin reprendre le cœur de Berthier, il le place à la pointe de son sabre, et court le porter en triomphe dans les rues de Paris. Un dernier trait manquait à ces anthropophages, ils le consomment en donnant dans un café le spectacle du plus abominable festin. ***) Dès ce jour on dévoua à la lanterne les *aristocrates;* alors, et pour la première fois, on entendit dans toute l'étendue du royaume une chanson barbare et sanguinaire, dont le refrain vouait à ce supplice quiconque osait résister aux volontés populaires.

Cependant le généreux Lally s'était rendu à l'assemblée nationale. Là il déplore qu'on n'ait pas adopté les mesures énergiques que deux jours auparavant il avait proposées contre les factieux. Nulle décision n'était encore prise que le meurtre était consommé. Lally consterné demande vengeance, il émeut tous les cœurs par sa sensibilité; non toutefois celui de Robespierre qui, dans cette discussion touchante, développa le naturel féroce et cruel qui bientôt ensanglanta la France: après avoir répondu qu'il fallait pardessus tout aimer la liberté, il osa faire l'apologie du meurtre par cette exclamation hypocrite: „Peuple

*) Procès-verbal des électeurs, t. II, p. 325.

**) Bailly (Mém. de), t. II, p. 83.

***) *Hist. de la Rév. franç.*, par deux amis de la liberté, t. II, p. 134. — Prudhomme, *Révolut. de Paris*, nº 2, p. 30. — Montgaillard, *Hist. de France*, t. II, p. 105.

„vertueux! voudrait-on te punir, après avoir souffert si long-„temps, de t'être vengé un seul jour?" Et le jeune Barnave laissa échapper cette phrase révoltante: „Il ne faut pas trop „se laisser alarmer par les orages inséparables des mouvements „d'une révolution; l'objet principal est de faire la constitution „et d'assurer la liberté. *) La multitude peut avoir eu raison „de se faire justice.... Peut-être le sang versé n'est-il pas si „pur." Ces paroles cruelles, échappées à une tête ardente, firent le désespoir d'une vie si courte, **) et dont la fin devait être employée à réparer les erreurs de l'inexpérience.

Vainement Lally s'écria qu'il déchargeait sa conscience des malheurs qui étaient résultés du refus de l'assemblée, et qu'il se lavait les mains du sang qui venait de couler; des cris de fureur s'élevèrent contre lui, un député osa même dire avec emportement qu'il abusait de sa popularité. Mirabeau lui reprocha de *sentir* lorsqu'il ne fallait que *penser;* ce qui inspira à Lally cette heureuse repartie: *Tibère pensait avec profondeur*, *et Louis XII sentait vivement.* Enfin l'assemblée, qui depuis trois jours consumait un temps précieux à modifier le projet de proclamation proposée par Lally, se détermina à l'adopter, mais avec des modifications plus sévères pour les proscrits que pour les persécuteurs. En effet, le peuple était simplement *invité* au maintien de l'ordre et de la tranquillité, ***) sous promesse que l'assemblée s'occuperait sans relâche de poursuivre les dépositaires du pouvoir qui auraient causé ou causeraient les malheurs de la nation.

C'est à l'occasion de ces meurtres qu'Adrien Duport mit entre les mains des révolutionnaires une arme terrible, il demanda l'établissement d'un *comité de recherches* destiné à recevoir les dénonciations contre les agents civils et militaires et les conseillers du roi, entrés dans la conspiration du 14 juillet, ou qui pourraient dans la suite tenter des entreprises contre les

*) Moniteur du 23 au 24 juillet 1789, p. 99, col. 1.

**) Lacretelle, *Hist. de l'Assemblée constit.*, t. I, p. 120. — Ferrières (Mém. du marquis de), t. I, p. 160.

***) Moniteur du 23 au 24 juillet, p. 99, col. 3.

intérêts du peuple. L'assemblée effrayée balança, mais ne pouvant s'opposer à la formation de cette œuvre inique, elle voulut du moins diminuer l'effroi qu'avait causé l'idée de mettre la fortune, la vie, l'honneur des citoyens entre les mains de six personnes; douze membres renouvelés tous les mois formèrent le fameux comité des recherches, créé pour punir des délits jusqu'alors inconnus: les tyrans avaient inventé le crime de lèse-majesté, et le peuple imagina celui de *lèse-nation.* Ce conseil d'inquisiteurs allait servir de type à ces odieux comités répandus dans toute la France, et qui, au nom de la liberté, furent les modèles achevés de la plus affreuse tyrannie. *)

Le lendemain, Mirabeau, dans son journal, osa faire l'éloge des assassins de Foulon et de Berthier. **) L'acharnement que l'on mit à immoler ces deux victimes porte à croire que l'on avait formé le dessein de les faire périr. Cependant, quel était leur crime? Le tort de l'un était d'avoir été constamment dévoré par l'ambition de gérer un ministère; dans son humeur sévère et brusque, il avait adopté l'expression triviale de *bête à manger du foin,* dont il se servait souvent dans le conseil lorsqu'il voulait exprimer la sottise du peuple. Ce propos, quoique insignifiant par son absurdité, était sans-cesse répété dans le public et servit de prétexte aux ennemis de Foulon pour lui prêter l'idée ridicule de réduire le peuple à ne manger que de l'herbe. Quant à son gendre, chargé de pourvoir aux besoins d'une nombreuse cavalerie, la disette des fourrages le força sans-doute à tolérer, selon l'usage, la coupe des blés verts, et cette circonstance nouvelle pour les habitants de Paris, au moment où l'on cherchait à les affamer, contribua puissamment à exalter leur haine et leur indignation. Telles furent les causes apparentes du meurtre lamentable de ces deux infortunés; mais depuis le temps a découvert que Foulon avait remis à Louis XVI deux mémoires dans lesquels il conseillait au roi de ne jamais se séparer de son armée. Il lui proposait de faire

*) Ferrières (Mém. du marquis de), t. I, p. 166.

**) Dix-neuvième lettre de Mirabeau à ses commettants.

arrêter, juger et exécuter, dans le plus bref délai, les députés les plus révolutionnaires. Ces mémoires furent lus en présence de Louis de Narbonne, qui en donna connaissance à madame de Staël, avec laquelle il était lié d'une manière intime; et cette dame, par une indiscrétion plus conforme à la légèreté de son sexe qu'à la force de son mâle caractère, commit l'imprudence d'en parler à son père, et surtout à Mirabeau, qui ne tarda pas à en informer les principaux moteurs des mouvements insurrectionnels. *)

L'aspect de Paris, en ces temps d'horreur et d'anarchie, faisait frémir les hommes sages: bientôt l'indignation des gens de bien se manifesta hautement contre la dictature de la multitude, mille fois plus terrible que le pouvoir absolu remis à la discrétion d'un seul; dans leur douleur ils ne cessaient de dire: „Les crimes de la tyrannie arment tous les citoyens contre „elle, tandis que les forfaits du peuple n'offrent point de cou-„pables, on ne peut contre lui ni se plaindre ni se venger. „Le mot de *liberté* suffit pour opprimer l'innocence, et sert „d'excuse à ses bourreaux! Ah! combien n'est pas à craindre „cette force brutale, accoutumée à tout immoler à la violence „de ses passions, invariable dans ses principes, irrésistible par „sa masse; sourde à la justice, à la pitié, elle menace indistinc-„tement tous les individus, et tend à dissoudre la société en „attaquant la sûreté personnelle qui en est le premier lien.“

Eugène LABAUME.

*) Campan (Mém. de madame), t. II, p. 62. — Montgaillard, *Hist. de France*, t. II, p. 103. — Opinion de M. Devaines; voyez Mémoires publiés sous le nom de Condorcet, t. I, p. 259.

LES MÉDECINS DE PARIS.

Dans le siècle où nous vivons, l'indépendance est un des premiers besoins de la vie, et les révolutions qui se sont succédé ont laissé tant d'hommes incertains sur leur avenir, surtout parmi ceux qui occupaient des emplois dans le gouvernement, que chacun a cherché à donner à ses enfants un état qui le mît à l'abri des revirements de fortune. Ajoutez à cela l'ambition qu'ont tous les parents de donner à leur fils un état qu'ils considèrent comme plus relevé que le leur, et vous vous expliquerez pourquoi nous voyons maintenant tant d'avocats et tant de médecins.

Il devait aussi résulter d'un tel encombrement dans ces deux professions un assez grand nombre d'incapacités. Tel eût fait un bon cultivateur, un bon manufacturier, un excellent industriel, qui s'est fait mauvais avocat ou mauvais médecin, parce qu'aucun goût bien prononcé ne l'a porté à choisir la profession vers laquelle on l'a poussé.

Heureusement que le contraire a souvent lieu, et que jamais époque n'a été plus féconde que la nôtre en médecins savants : les progrès de la science, la rivalité et la concurrence qui excitent l'émulation, ont dû amener ce résultat.

Voyons donc ce que devient cet essaim de jeunes docteurs que la Faculté de Paris verse chaque année dans la capitale.

D'abord occupons-nous de ceux qui sortent des hôpitaux civils. Ce sont, en général, les plus instruits; c'est au concours qu'ils ont obtenu les titres d'externes et d'internes, et quelquefois d'élèves de l'école pratique. C'est à ces titres qu'ils doivent le privilège d'acquérir au prix de leurs veilles, d'un travail opiniâtre et d'un service assez dégoûtant dans le début, des connaissances médicales d'autant plus étendues que, passant chaque année d'un hôpital dans un autre, ils assistent aux leçons théoriques et pratiques de ce que Paris possède de plus distingué en médecins. Chaque médecin expose ses théories et en fait l'application au lit des malades. C'est à l'élève à choisir celle qui lui paraît la meilleure, et à ne pas se laisser entraîner dans de fausses routes.

Lorsqu'un élève laborieux et intelligent a eu le bonheur d'entrer dans un hôpital où un chef éclairé et bienveillant sait apprécier son mérite, une belle carrière lui est ouverte; le professeur prend son élève en affection, il le dirige, il l'éclaire, il le conduit chez quelques-uns de ses malades en ville, auprès desquels il le charge des saignées, des pansements, de ce qu'on appelle la petite chirurgie; et, comme tous ces soins, donnés en général à des personnes riches, sont rétribués avec délicatesse, l'élève se monte une bibliothèque, achète des instruments, etc., et supplée ainsi à ce que sa fortune propre lui avait refusé jusque-là. Souvent on lui demande son adresse, et, lorsque les enfants de la maison n'ont qu'une légère indisposition, qu'un domestique est malade, c'est l'élève qu'on appelle, on ne dérange pas le professeur pour *si peu de chose*. L'élève est bon avec ses malades; il captive peu-à-peu la confiance; les enfants l'aiment, parce qu'il joue avec eux et qu'il n'a pas l'air si grave que le maître; et, pour peu qu'il s'exprime avec quelque aisance, qu'il ait l'usage du monde, il est bientôt accueilli, choyé chez les clients de son professeur; il lui succèdera plus tard. Le voilà lancé; laissons-le suivre une carrière qu'il honorera et dont il recueillera des fruits justement mérités.

Cet élève avait des camarades aussi instruits que lui, comme

lui dévoués à la science et à l'humanité, comme lui ils ont été heureux dans les concours; mais ils n'ont trouvé pour chef qu'un ignorant, qu'un bourru qui ne les a pas appréciés, ou qu'un homme de mérite qui ne peut pas s'occuper de tout le monde et protéger tous ceux qui en sont dignes.

Ceux-là sont obligés de faire leur chemin eux-mêmes; confondus avec les ignorants et les intrigants, ils auront bien de la peine à parvenir, et nous verrons tout à l'heure à combien de hasards ils sont exposés.

Beaucoup de ces jeunes docteurs tentent les chances des concours, d'abord pour une place au bureau d'admission dans les hôpitaux, espèce de stage qu'il faut faire pour obtenir des fonctions de médecin ou de chirurgien dans ces établissements. S'ils sont heureux dans ces concours, leur avenir est assez beau, parce qu'à Paris comme partout le médecin d'un hôpital inspire une juste confiance et est appelé de préférence à tout autre.

S'ils entrent dans un hôpital où on ne traite que des maladies spéciales, telles que celles de la peau, etc., ou dans ceux où on ne traite qu'une classe de malades, tels que les enfants, les vieillards, les aliénés; s'ils se livrent avec ardeur à l'étude et au traitement d'une seule série de maladies, telles que celles du cerveau, de la poitrine, du cœur, etc., une grande vogue les attend, parce que, non-seulement le public, mais leurs collègues les appelleront en consultation, et leur réputation s'accroîtra du suffrage même de leurs confrères.

Une fois lancé dans la carrière des concours, il est difficile d'en sortir; une première réussite est bien faite pour encourager, et il en est peu qu'un premier échec rebute. On veut concourir pour être agrégé ou professeur à la Faculté, alors pas de clientèle possible jusqu'à ce qu'on ait atteint son but; il faut se livrer à une étude des plus opiniâtres, *pâlir sur les bouquins*, comme on dit; il faut connaître ses auteurs du bout du doigt, posséder dans sa mémoire toutes les observations publiées dans vingt journaux de médecine. Il en est qui vous diront: Tel fait se trouve consigné dans telle page de tel

volume de tel auteur. Cette mémoire n'est pas toujours la preuve d'un bon jugement, et le jugement est l'ame de la médecine, il est au médecin ce qu'est l'imagination au poète. Une élocution facile n'est pas moins indispensable à un concurrent que la mémoire aidée d'une bonne logique. Tel qui sait bien se trouve souvent inférieur à son compétiteur qui s'est habitué de bonne heure à bien dire, à classer ses faits avec ordre, à les rendre avec méthode et surtout à éviter, autant que possible, de heurter les idées reçues par chacun de ses juges (ceci n'est que du savoir-faire, mais on ne le voit que trop souvent remplacer le savoir).

Une fois agrégé à la Faculté de médecine, si le jeune médecin veut se livrer à la pratique civile, le chemin est assez facile; son nom est quelquefois placé dans les journaux, ou tout au moins ses qualités sont inscrites sur sa carte de visite; tous deux circulent dans les salons qu'il fréquente, et bientôt sa clientèle se forme.

Si son goût le porte plutôt à faire des recherches, à composer des ouvrages et à publier ses découvertes, sa qualité d'agrégé à la Faculté lui donne entrée chez les libraires, Baillère ou Crochard lui achèteront ses productions.

Ces écrivains sont rarement praticiens; j'en connais un qui a déjà écrit plus de quinze volumes sur la médecine, et duquel un excellent praticien me disait: Je ne lui confierais pas mon chat s'il était malade. C'est avec les ouvrages des autres qu'il a composé les siens. Ces auteurs rendent cependant de grands services à leurs collègues en réunissant dans un petit volume tout ce qu'il y a de substantiel dans une foule de journaux ou de brochures qu'il est impossible à un médecin un peu occupé de lire ou de se procurer. Et ces services sont inappréciables lorsque de tels écrivains nous font grâce de certaines observations où l'imagination a mis le merveilleux à la place de la vérité, genre de *tricherie* trop en vogue chez les hommes jaloux d'une grande réputation et qui n'ont qu'un mérite très-contestable.

Il est une autre classe d'écrivains qui méritent bien de l'hu-

manité. Ce sont ces bons praticiens qui, de temps à autre, produisent un ouvrage, fruit d'observations faites avec scrupule, avec conscience, et constatées par l'expérience. Ceux-là sont dignes de notre confiance, de notre estime, et je dirai même de notre gratitude, parce qu'ils propagent des connaissances que ne pourraient jamais acquérir la plupart de leurs collègues, faute des moyens que les premiers ont seuls à leur disposition.

Voyons maintenant ce que vont devenir les jeunes médecins instruits ou ignorants, médiocres ou intrigants, jetés pêle-mêle dans Paris. Oh! pour les intrigants, leur histoire est bientôt faite. Ils seront à la piste de toutes les places où le concours n'est pas nécessaire; dans les bureaux de charité, dans les prisons, dans les associations d'ouvriers, dans tous les établissements; ils se feront prôner partout, afficher même s'il le faut, ils feront écrire en gros caractère sur leur porte leur qualité et tout ce qu'ils savent faire. Ils feront distribuer des adresses par tous leurs marchands, et si ces moyens n'amènent point de clients, ils se jetteront dans les remèdes secrets, feront imprimer de pompeuses annonces dans les journaux sur les propriétés merveilleuses de leurs remèdes et sur les cures *radicales* qu'ils ont obtenues dans des maladies jusqu'ici *incurables;* mais j'oublie que c'est des médecins que j'ai entrepris de parler et non des charlatans.

Lorsqu'un jeune médecin qui a quelque mérite et n'est protégé par personne veut exercer à Paris, il commence par faire choix d'un quartier où il suppose trouver le plus de chances; c'est ordinairement un quartier populeux qu'il préfère: voilà pourquoi il y a encombrement de médecins dans certaines portions de la capitale.

Le choix d'un logement n'est pas moins essentiel; l'appartement doit avoir au moins trois pièces: une antichambre convenablement meublée, une pièce servant de cabinet de consultations, c'est la pièce la plus importante; elle doit être meublée avec goût, avec recherche, avec luxe même, sans pourtant sortir de la gravité qui cadre si bien avec la profession de médecin; un bureau, une bibliothèque et des fauteuils en

acajou, quelquefois même un canapé; sur la cheminée des vases antiques, des flambeaux, et surtout la pendule surmontée du buste en bronze du père de la médecine; quelques gravures; celles qui représentent Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès et la mort de Socrate, sont de fondation dans les cabinets des médecins; les rideaux des fenêtres sont doubles, l'un de couleur et l'autre blanc, artistement drapés et croisés de manière à ne laisser percer qu'un demi-jour dans ce petit boudoir où le pauvre comme le riche aiment à trouver un certain air d'aisance en venant consulter leur médecin.

La troisième pièce est la chambre à coucher du jeune médecin; elle est fort modestement meublée: un lit de sangles ou une couchette en bois peint, quelques chaises, une commode en noyer, les meubles indispensables à la toilette, voilà tout ce que vous y trouverez. Pourquoi la meublerait-il mieux? ses clients n'y entrent pas, et puis l'ameublement du cabinet a épuisé ses ressources; il lui faut vivre en attendant la clientèle, et la malheureuse se fait attendre si long-temps!

Le jeune médecin, logé et meublé convenablement, choisit, pour ouvrir sa porte et garder son appartement, une femme d'un certain âge; une jeune fille ferait *causer*, et une moralité incontestable est plus necessaire à un jeune médecin qu'à un vieux. Cette femme est une ouvrière qui travaille le jour dans l'antichambre pour son compte et va coucher chez elle, ce qui oblige à moins de dépense qu'une cuisinière; d'ailleurs le jeune médecin n'en a pas besoin; hors de chez lui, il est encore étudiant; il dîne chez le restaurateur quand il n'a pas d'engagement en ville.

La portière du jeune médecin est l'être qui a le plus d'influence sur sa destinée médicale; elle passe avant la garde-malade, quoique celle-ci soit au médecin ce que sont les herboristes aux apothicaires; qu'elle ait ses protégés et surtout des conseils contraires aux vôtres si vous ne vous êtes pas ménagé sa bienveillance. C'est la portière qui répond: Au second, la porte à gauche, ou: Monsieur est sorti. C'est elle qui fait votre éloge à la laitière et à tous les voisins; c'est elle qui

peut vous perdre dans tout le quartier. C'est chez elle que se rassemblent le soir les locataires de la maison ou les cuisinières des étages inférieurs. Là, dans le comité qu'elle préside, selon que vous l'aurez saluée d'un air aimable, que vous lui aurez donné une *grosse bûche* et de bonnes étrennes, ou que vous passerez sans la regarder et que vous vous serez montré parcimonieux, elle vous fera médecin célèbre, et citera de nombreux succès que vous aurez obtenus et qu'elle inventera au besoin ; ou bien vous déchirera à belles dents au gré de son caprice. Elle a la conscience de ce qu'elle peut pour vous tant que vous n'êtes pas connu, et vous fait payer cher sa triste puissance.

Il faut bien l'avouer, la profession qui exige le plus grand nombre de connaissances est précisément celle où l'homme qui l'exerce est le moins bien jugé par une certaine classe, et souvent une commère sert mieux un médecin qui débute que tout son mérite.

Malheur donc, cent fois malheur au jeune médecin qui n'a pas su se concilier sa portière, le dispensateur de sa fortune médicale !

Une fois bien avec cet être important et sa réputation une fois établie dans les cuisines et les hauts étages de la maison, le jeune médecin voit arriver chez lui une femme de chambre, c'est elle qui se hasarde la première, elle a souvent la migraine, des étourdissements; une saignée la sauverait. Le jeune médecin va débuter, son avenir va dépendre de cette première saignée; s'il fait une saignée blanche, il est perdu; mais non... il l'a pratiquée avec dextérité.

L'opération terminée, et après avoir arrosé d'eau de Cologne le mouchoir de sa jeune cliente, il la congédie d'un air gracieux et noble tout à la fois, et refuse, sans blesser l'amour-propre de cet autre instrument de sa fortune, les trois francs qu'elle a tirés de sa bourse.

Dans le début surtout, l'intérêt ne guide jamais le jeune médecin. Captiver la confiance, voilà son but; soulager l'humanité, voilà ses moyens. Cette jeune fille à laquelle il vient de rendre

un service, deviendra son amie dévouée. C'est elle qui va commencer sa réputation, qui bientôt lui ménagera l'entrée chez ses maîtres. Le jeune médecin n'en rougit pas; dans toute sa carrière ce sont les pauvres qui lui ouvriront la porte des riches; et ceux-ci doivent payer pour leurs portiers. Aussi se dévoue-t-il de corps et d'ame au soulagement des malheureux. C'est lui, cet amant de la plus noble des professions, que vous rencontrez partout où il y a de l'abnégation à déployer sans récompense à recevoir, si ce n'est la bénédiction d'une mère dont il aura sauvé l'enfant, ou, trop souvent bien, l'ingratitude de ceux qu'il est allé visiter dans quelque cloaque infect, sous les mansardes, et avec lesquels il aura partagé les médiocres restes d'un modeste patrimoine dépensé pour son instruction. Cette ingratitude ne le décourage pas; un seul sur vingt lui a exprimé toute sa reconnaissance; il a payé pour tout le monde. L'épidémie arrive, vous le voyez se multiplier; il a tout oublié; il va chez tous ceux qui réclament ses soins; il se montre homme supérieur, ne voit que le service à rendre, et le contentement de soi-même.

D'ailleurs, ce sont les malheureux qui ont servi et qui serviront encore à son instruction; pourquoi serait-il ingrat envers eux? Ce n'est pas le tout que d'étudier la médecine dans de bons livres et sous de bons maîtres; on n'est bon médecin qu'après avoir tremblé cent fois auprès des malades; et ce sont encore les pauvres qui servent à l'expérience du jeune médecin. Le voilà au lit de son premier malade; livré à ses propres forces, abandonné à son libre arbitre, privé du maître qui rectifiait autrefois ses erreurs, il faut maintenant qu'il soit médecin par lui-même. Son malade a la fièvre, c'est le résultat d'une lésion organique; mais quel est l'organe affecté? Mille symptômes se croisent pour dérouter son jugement. Ce n'est plus ce tableau d'une maladie isolée si bien tracée dans les auteurs; à-peine s'il peut y rattacher quelques symptômes; il se perd en conjectures; ses idées arrivent en foule, se confondent; son jugement s'altère; il hésite, il tremble, le malheureux, il est plus à plaindre que son malade!... Mais, après le

premier tribut payé à l'humanité, le jeune médecin se calme, il fait effort sur lui-même pour rassurer son malade; il l'interroge avec plus de méthode; il exclut en imagination tout ce qui n'est que sympathique, pour ne s'attacher qu'à la maladie primitive. Il s'informe des causes qui ont précédé, et des premiers symptômes qui ont suivi le développement de la maladie; il compare, il analyse, il juge... là... le voilà sur la voie.... pourtant il hésite encore... Allons, du courage... Le voilà qui se rassure; il écrit sa prescription; surtout il est prudent; son remède ne fera pas de mal, s'il ne soulage pas. Puis, voyez-le sortir de chez son malade, comme il est pâle, défait! comme il a l'air égaré! Il ne voit rien de ce qui se passe autour de lui... Un père de famille! se dit-il tout bas.... sa vie m'est confiée! mais cette femme... ces enfants! ah! quelles terribles angoisses!

Le voyez-vous rentrer chez lui, se renfermer dans son cabinet, compulser tous ses auteurs pour tâcher d'y découvrir s'il a bien compris la maladie qu'il est appelé à traiter. Non, il ne s'est pas trompé; mais il n'est pas encore satisfait; il court chez son vieux ami, un bon praticien, dont l'expérience le guidera; il lui conte son histoire. Son ami lui fait voir qu'il a bien compris la maladie, lui assure que demain le malade sera mieux. Voyez le pauvre jeune homme, quel rayon d'espérance brille dans ses yeux! Comme sa poitrine se dilate! Cependant il passe la nuit sans sommeil; il relit encore ses auteurs jusqu'au lever du soleil. Alors il s'achemine vers son malade; un frisson le reprend à la porte. Ce n'est pas l'intérêt qui le conduit là, c'est l'amour de son art, c'est l'amour de l'humanité. C'est le malade qui va rassurer le médecin. Son remède l'a sauvé. Il le remercie; toute une famille l'entoure; et c'est pourtant lui qui est le plus heureux; il remercierait volontiers le malade. Je le demande à tout médecin digne de ce titre: quelle récompense l'a jamais plus flatté que le témoignage de reconnaissance du premier malade qu'il a sauvé.

Voilà ce que le jeune médecin recommencera cent fois, jusqu'à ce que l'expérience lui ait donné cette habitude des

maladies, cet *art* de la médecine, qui ne peut pas s'enseigner; bien différent de la science, que vous pouvez apprendre dans des livres ou aux leçons des professeurs.

Les connaissances du médecin ne se bornent pas à celles de sa profession; il parle à son malade d'autre chose que de sa maladie. Sa conversation doit rouler sur toutes les choses qui peuvent flatter ses goûts. Le médecin possède des notions sur les arts, les sciences, l'industrie; il doit même, autant que possible, être au courant de la littérature moderne; il doit être à la fois homme d'esprit et homme aimable; faire la médecine du moral et du physique.

Un modèle dans ce genre, c'est le docteur***. C'est peut-être l'homme le plus lettré de tous les médecins de la capitale. C'est aussi l'homme dont la conversation est la plus aimable. Lancé dans la haute société, il n'a pas tardé à s'y faire une haute réputation. Pas une comtesse, pas une marquise n'a une migraine, une contrariété même, sans faire appeler le docteur***. Ce n'est jamais qu'en quittant sa cliente qu'il lui parlera de sa maladie. En entrant chez elle, il a vu un cachemire étendu sur un canapé; il en fait un éloge pompeux; il le trouve bien plus beau que celui que portait madame la duchesse à une première représentation aux Italiens; puis, vient une histoire sur les cachemires de l'Inde, sur ceux de Ternaux et Ce. Là, c'est un tissu nouveau avec lequel madame... établit une robe d'une rare élégance. C'est un voile de blonde; c'est une parure qu'on a vue à tel bal; ce sont des vases de nouvelle forme; c'est un bal à la cour, une pièce nouvelle, un roman nouveau, un tableau, un croquis de chez Susse, un magasin à la mode, une partition de Meyer-Beer, etc., qui fourniront le sujet de la conversation. L'entretien a été des plus aimables; l'esprit y a coulé de source; la migraine est dissipée, et la malade, enchantée de son médecin, ne manque pas de publier dans tous les salons que le docteur*** est le premier médecin de Paris. Ce cher docteur! il est vanté, admiré partout où se trouve sa cliente. Heureuse condition que celle d'un homme aimable qui se fait médecin des dames! Que d'instants heureux

lui sont réservés! Pas une réunion, pas un concert, pas un dîner sans qu'on invite le cher docteur. Il n'a pas de loge à l'Opéra, vite, qu'on lui porte ce coupon; ce cher docteur, il s'amuse si rarement! C'est un état si grave que celui de médecin!

L'auteur de la *Physiologie du mariage* a dit avec raison: „Les médecins ont remplacé les directeurs de conscience.“ Mais quelle supériorité les premiers n'ont-ils pas sur les seconds. Ils ne défendent ni le bal, ni le spectacle, ni même le chapon truffé un vendredi...

Mais revenons trouver le jeune débutant dans la carrière médicale, sous la mansarde où nous l'avons laissé; il n'est pas encore médecin des dames; c'est tout au plus si la fruitière de son quartier l'a honoré de sa confiance. Depuis six mois elle attend, pour le consulter, qu'une cure merveilleuse ait été bien et dûment certifiée par la portière, ou toute autre personne de cette trempe. Dès que le jeune médecin a pu pénétrer chez la fruitière, il ne tarde pas à entrer chez l'épicier, puis chez la lingère; de là, chez la marchande de modes; puis il est appelé au troisième étage; la femme de chambre qu'il a saignée le fait descendre au second. Ce n'est que dans quatre ou cinq ans qu'il sera admis au premier. Les gens du premier sont riches, et n'appellent jamais que les médecins à grande réputation.

Voilà donc le jeune médecin lancé dans la clientèle du commerce, de l'industrie et de la moyenne administration; ce n'est pas toujours la moins agréable, parce que là vous êtes à votre aise; on a pour vous beaucoup d'égards et de considération; on vous recherche même, et, pour peu que vous soyez entré dans les goûts des maîtres de la maison, il n'y aura pas un baptême, pas un mariage sans que vous soyez consulté sur le choix du parrain, de la marraine, sur la convenance, et surtout sur la santé des époux. Vous êtes de droit invité au repas de baptême et de noce. Vous voilà tout-à-fait de la famille; vous serez le médecin des enfants et des petits-enfants nés et à naître. Vous serez initié dans tous les secrets du ménage.

C'est encore là qu'on vous procurera un *établissement* confortable.

Au jour de l'an, la lingère vous offrira une demi-douzaine de cravates de batiste ; la modiste, une bourse élégante; la demoiselle du second, un joli petit tableau auquel elle aura travaillé pendant six mois. Vous voilà donc heureux dans votre modeste sphère.

Mais voyez à côté de celui-là une foule de malheureux qui végètent depuis quatre ou cinq ans sans pouvoir se faire connaître. Celui-ci, pourtant, ne manque pas d'instruction ; mais il est modeste, il ne sait pas se produire dans le monde; il lui répugne d'employer de petits moyens pour arriver; le hasard ne l'a pas favorisé; il reste en arrière, passe sa triste et malheureuse vie à cultiver quelques arts d'agrément pour se distraire de sa mauvaise fortune, et finit souvent par retourner dans sa province, où, du moins, il ne mourra pas de faim.

Celui-là n'a pas réussi; c'est que réellement il est sans mérite; il n'a jamais fait de bonnes études; il sait tout juste de la médecine ce qu'il faut pour n'être pas renvoyé trois fois de suite au même examen; il n'a jamais eu pour note que: *médiocrement satisfait*, ou: *renvoyé à six mois*. Jamais on ne le trouve chez lui; c'est un pilier de café. Le malade qui le fait appeler est obligé d'attendre la fin d'une partie de billard. Arrivé chez ce malade, il ne doute de rien; en deux secondes il l'a interrogé; il a caractérisé sa maladie, fait sa prescription, et le voilà déjà dans la rue. Son sort, à celui-là, c'est d'aller passer quelques années à Sainte-Pélagie. C'est lui que vous avez vu dans les émeutes, déshonorant le titre d'étudiant en médecine; c'est encore lui que vous y trouvez aujourd'hui. Bientôt il se fera le héros de quelque fille perdue. Celui-là n'a jamais compris la dignité de sa profession; il n'était pas né pour être médecin.

Un autre n'a pas fait fortune, parce que son ame n'a pu se façonner au spectacle du malheur; les larmes d'un père, d'une mère, d'une épouse, l'ont déchiré; il renonce à sa pro-

fession, ne pouvant surmonter tous les chagrins qui y sont attachés.

Oh! bon et estimable Louyer-Villermay, que d'actions de grâces ne vous rend pas chaque jour un de mes bons amis, qui, au commencement de sa carrière, trop timide pour lutter contre l'avis d'un membre de l'Institut, médecin célèbre, ne se serait jamais pardonné d'avoir laissé empoisonner (c'est le mot, car un remède violent mal administré, c'est un poison) une fille intéressante dont la perte a causé le désespoir le plus affreux à la plus tendre des mères; une fille, enfin, dont ce jeune médecin était le parent et l'ami tout à la fois. Si vos conseils n'avaient soutenu son courage, et si vous ne l'aviez complètement justifié auprès d'une famille dont il est resté l'ami, probablement la carrière était fermée à ce malheureux jeune homme; mais le compatriote et l'ami d'Elleviou, le médecin artiste, ne sait que protéger ses jeunes collègues et les encourager.

Il y aurait un chapitre fort original à faire sur les consultations des médecins. Ce serait presque le pendant du tableau de nos débats politiques, dans lequel les progressifs seraient représentés par les *physiologistes*, ou partisans de la doctrine de M. Broussais, les rétrogrades par les *Browniens*, et le juste milieu par les *éclectiques*; tout cela flanqué, comme en politique, d'une foule de partis mixtes et d'opinions particulières. On appelle éclectique une secte de médecins qui choisissent alternativement dans toutes les doctrines, dans toutes les théories, ce qu'ils croient trouver le meilleur. Ce n'est plus le peintre choisissant dans le genre humain une tête ici, un bras là, etc., pour représenter une beauté parfaite. Les éclectiques représentent un naturaliste qui, voulant créer un animal à sa fantaisie, emprunterait la figure d'une belle femme, le corps d'un cheval, les jambes d'un cerf, et les oreilles d'un renard! etc. Jugez du résultat... Beaucoup de browniens convertis, mais qui ne veulent pas paraître céder à la puissance du génie, du père de la médecine physiologiste, se disent éclectiques. Cela leur donne beaucoup d'importance dans le monde étranger à la médecine.

Jugez dans quel embarras se trouve un jeune médecin consciencieux, au milieu de trois confrères ayant chacun une opinion différente! Le plus habile fera adopter son avis d'abord à l'éclectique, puis au plus timide. Malheur au pauvre malade si le meilleur remède ne sort pas pour lui de ce conflit! Il y a encore plus d'inconvénient dans ce résultat que dans le vote de l'Institut. Si la médiocrité l'emporte, le public applaudit au mérite et siffle l'Institut. Mais, dans une consultation, il y va de la vie du malade; et tel ou tel résultat est loin d'être indifférent pour lui et pour le jeune médecin auquel il a confié sa vie. Celui-ci, quelle que soit son opinion, doit tout faire pour s'éclairer des lumières des autres d'abord, et pour faire ensuite adopter l'opinion qui lui semble la meilleure.

Aujourd'hui les partis sont plus tolérants que jamais; c'est l'effet du progrès des lumières et de la science; et comme, en général, on n'appelle en consultation que des hommes d'un mérite bien reconnu, l'amour de l'humanité fait qu'ils sacrifient volontiers leur amour-propre à l'intérêt des malades: c'est peut-être là ce qui distingue le plus les médecins de notre époque de leurs devanciers.

Mais s'il vous arrive de vous rencontrer avec quelqu'un de ces médecins à idées fixes, de ces possédés d'une opinion ou d'un remède, qui ne voient jamais autre chose, tenez-vous sur vos gardes; ils chercheront tout d'abord à vous prendre d'assaut. Raisonner avec eux ne vous servirait à rien; il faut, par une manœuvre habile, vous en débarrasser. Voilà le médecin arrivé à une grande réputation, soit par la protection de son maître, d'un ami puissant, ou d'une femme aimable, soit par son esprit, par le hasard, par son mérite personnel. Comme les Dubois, les Boyer, les Dupuytren, les Roux, il est devenu un chirurgien célèbre. Comme les Broussais, les Alibert, et une foule d'autres, il est devenu l'un des premiers médecins de son époque; soit encore que comme M. M....., aucune femme un peu élevée en fortune ou en naissance, n'accorde à d'autre qu'à lui le privilège de l'accoucher. Il est logé dans un hôtel magnifique, il a un équipage au moins; plus il avance dans la carrière, plus

la fortune et la confiance fondent sur lui. On épie l'heure à laquelle il rentre chez lui. Vingt, trente, cinquante personnes assiègent la porte de son cabinet; chacun a pris un numéro d'ordre, de peur qu'il ne lui soit impossible de recevoir tout le monde. On n'y regarde plus de si près pour grossir le tribut qu'on vous apporte; et l'or qui pleut chez vous est soigneusement voilé et placé furtivement sur votre cheminée, de peur de ravaler votre mérite en vous le déposant nu dans la main, comme on ferait à un marchand. Tant il est vrai que la profession de médecin tire toute sa considération de l'idée morale qu'on attache à l'amour de l'humanité qui est votre premier guide, et le seul premier mobile de vos actions.

Après les consultations directes, viennent les consultations par écrit; chaque courrier vous rapporte vingt lettres de la province, que vous êtes obligé de lire pendant que votre cabriolet vous conduit à une autre espèce de consultation, celle où vos collègues, ou quelques malades dont votre réputation est connue, vous ont fait appeler. Le reste du jour est employé à voir vos nombreux malades; vous n'avez plus un instant à vous; votre femme, vos enfants ont à-peine le temps de vous embrasser; mais aussi ils s'en dédommagent en prenant une de vos voitures pour aller promener au bois de Boulogne dans le jour; et, le soir, en faisant les honneurs de votre salon où une nombreuse société, empressée de vous voir, attend avec impatience l'instant de votre retour. Pour vous, fatigué de vos courses, surtout si, véritablement digne de votre art, vous avez répondu à la confiance de tous, et fait arrêter votre voiture d'abord à la porte du plus malade, sans vous enquérir s'il était le plus riche, vous ne paraissez qu'un instant dans le salon où tant de véritables amis vous attendent, car ce sont tous ou vos clients ou vos élèves; vous ne jouissez qu'un instant de leur amitié; vous avez à répondre aux lettres que vous avez reçues, heureux si, après avoir terminé votre correspondance, vos clients vous laissent deux heures pour vous livrer au sommeil.

Dans cette belle position, les médecins de Paris secourent les malheureux et de leurs conseils et de leur bourse. Comme

les Marjolin, les Orfila, et beaucoup d'autres, ils savent imprimer aux élèves et l'amour de la science et l'amour de l'humanité; ils les dirigent, ils les protègent; ils leur aplanissent un chemin qu'ils ont trouvé eux-mêmes, à leur début, hérissé de ronces, et qui leur a été rendu plus facile par les conseils de leurs maîtres: *par pari refertur.*

C'est ainsi que le professeur Dubois a marié deux de ses filles à ses élèves, dont l'un est maintenant professeur à la Faculté. M. Boyer, le La Fontaine de la chirurgie, comme on l'a déjà nommé, a donné sa fille à M. Roux. Voyez si les bons maîtres savent honorer leurs disciples, et si les disciples à leur tour se rendent dignes des maîtres. Voilà qui rehausse noblement la médecine.

Le médecin de Paris, ainsi placé, ne peut plus suffire à tant d'occupations. C'est alors qu'il appelle à son aide les élèves les plus capables; l'un est chargé de la correspondance sous la direction du maître; l'autre le supplée auprès des malades qui ne sont pas en danger. Véritable artiste, il protège le talent; et, pour comble, cet homme de bien, ce savant qui a acquis tant de science par une longue expérience, ne va pas toujours à l'Académie; mais il s'en console par le bien qu'il a fait. Sur ses vieux jours, ses élèves le remplacent. Il ne conserve que quelques amis qui ne peuvent consentir à confier à d'autres le soin de leur santé. Jusqu'à sa dernière heure, entouré de sa famille et des jeunes confrères qui lui doivent leur savoir et leur fortune, le vieux médecin termine paisiblement ses jours, et des larmes d'amitié et de reconnaissance l'accompagnent dans la tombe.

F. TRELLOZ.

LE MUSÉUM D'ARTILLERIE.

Ce muséum, puisqu'un tel nom lui a été donné, est le conservatoire des armures et des types d'armes dont les guerriers, et surtout les armées françaises, font ou ont fait usage.

Brantôme raconte que le maréchal Strozzi avait formé à Rome, vers 1540, un précieux cabinet d'armes; cette collection fut apportée à Lyon et gaspillée par son fils.

A l'instar des ducs de Bouillon, créateurs de la salle d'armes de Sedan, le prince de Condé en forma une à Chantilly; il y rassembla d'anciens harnais de chevalerie et de gens d'armes, et des armes de main de divers pays.

Dans le quatorzième siècle, l'Hôtel-de-Ville de Paris renfermait un magasin de mails d'armes; dans les derniers siècles, la Bastille de Paris et l'Arsenal de la porte Saint-Antoine contenaient un dépôt des objets qui constituaient le matériel de guerre de l'époque.

Louis XIV rassembla dans la galerie du Louvre, où se voient maintenant les tableaux des anciens artistes, quelques modèles de vieilles machines de guerre, qui, faute de soins, ont péri; c'est du moins ce que rapporte Audouin dans son Histoire de l'administration; elles y étaient ignorées du public et amoncelées au milieu des modèles en relief de nos forteresses, modèles que Terray fit transporter aux Invalides.

Pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI, des armes curieuses furent réunies au garde-meuble de la couronne; elles étaient en grande partie modernes et asiatiques.

Les antiques de Sedan et de Chantilly, tombés dans le domaine public par le fait de la révolution, et transportés à Paris par les soins du corps de l'artillerie, y ont été les premiers éléments d'un établissement analogue; il s'ouvrit sous le consulat et s'accrut d'une série de modèles et d'échantillons d'armes modernes, sous la dénomination de Muséum d'artillerie; le titre était singulier; car il y a peu de rapports entre les neuf Sœurs et l'armurerie, entre Apollon et des chevaux bardés.

MM. Dubois et Marchais avaient entrepris un Recueil figuratif des pièces antiques du muséum d'artillerie; l'exécution en était soignée et correcte; le peu de débit a fait avorter l'entreprise. On ne peut trop s'étonner, et l'on doit regretter que le gouvernement impérial n'ait pas encouragé cet essai et soutenu ces artistes; mais faute d'un texte raisonné et de renvois réciproques des planches au texte, ce travail n'eût été intéressant que pour les peintres et non pour les historiens, les archéologues, les militaires.

Cette concordance d'un texte eût été, au reste, difficile à établir, car l'archéologie des armures est la branche la moins avancée de la littérature des armes; nous sommes, à cet égard, dans l'enfance.

L'illustre artilleur qui avait ceint la couronne impériale, n'a jamais visité le cabinet d'armes, fondé, comme à son insu, dans l'arsenal de la capitale? Depuis la restauration, il n'était pas affecté de fonds aux accroissements de cette collection si peu complète jusqu'ici.

Au commencement de 1830, un large encan de curieuses armures, qui provenaient des cabinets de MM. Percy et Durand, a eu lieu rue de Cléry à Paris, sans que le gouvernement y ait rien acquis de ce qui lui manquait; ces raretés furent disséminées ou exportées.

En 1832, quelques acquisitions d'objets qui faisaient faute au cabinet d'armes, surtout comme armes d'hast et armes pneumatiques, ont été acquises au compte de l'État; rendons-en

grâce au ministre de la guerre, mais il est loin encore d'avoir remplacé tout ce que les journées de juillet ont diverti de force, quoique beaucoup d'armes enlevées aient été restituées.

L'insouciance qui a régné jusqu'ici explique pourquoi notre nation est si pauvre en armes anciennes; nos écrivains, si peu éclairés; nos dessinateurs, si loin du vrai. Les arsenaux qui eussent dû nous conserver dans leur intégrité des objets d'une matière par elle-même si solide; les ingignours, comme jadis on appelait les maîtres des machines et de l'artillerie, qui eussent dû classer par époques, villes, nations et provinces, les bardes, harnais de fer et engins, ne nous ont transmis rien d'intact, rien d'étiqueté; ils ne nous ont légué ni détails écrits, ni enregistrements ou images graphiques qui pussent être confrontés avec les types. Tout a concouru à ruiner les collections d'armes des différents âges; elles ne pouvaient survivre à la fureur des guerres civiles; aux pillages qui suivent les révoltes populaires; à la barbarie et à l'esprit de rapine des conquérants; à la destruction des châteaux tels que Sedan, Grand-Pré, Chantilly, etc.; à la violation des dépôts tels que la Bastille, l'École militaire, le Garde-meuble, l'Arsenal; et enfin aux spoliations récentes exercées par des armées alliées chez un de leurs alliés: nos propres discordes ont renouvelé, en 1830, d'aussi déplorables dommages. En tout pays où le conservatoire national des armes ne sera pas dans une forteresse, chaque siècle aura ou courra risque d'avoir ses maillotins.

Chez nos ancêtres, les objets de ce genre d'archéologie ont été rassemblés sans choix, et entassés sans méthode; les pièces étaient sans explications justes; les divers cabinets, sans catalogue raisonné. Aucun seigneur, aucun gouvernement ne s'étaient appliqués à rendre utiles ces fondations sous le rapport scientifique, chronologique et monumental.

Nos armes curieuses, enfouies et oubliées dans des arsenaux éloignés, étaient confiées à la garde de concierges ineptes ou à de vieux caporaux d'artillerie. Jusqu'à l'époque de la révolution, l'ignorance laissait dépérir, déplaçait, dénaturait les pièces qui n'avaient pas été altérées, tronquées ou détournées par le

caprice et la mauvaise foi. Le hasard seul avait associé des morceaux d'armure qui appartenaient à des époques, à des milices, à des pays différents. La charlatanerie des gardiens répétait, consacrait des anachronismes grossiers; et, dans tous les établissements, on étiquetait, sous d'imposants souvenirs, des harnais jadis portés par des hommes d'armes obscurs; ainsi l'on retrouvait partout les noms de Roland, de Jeanne d'Arc, de la Palice, de Godefroi-de-Bouillon, etc., quoique les armures qu'on attribuait à ces personnages ne fussent ni de leur temps, ni de leur taille, ni quelquefois de leur sexe.

On ne mettait pas plus de soin à classer les modèles des grands engins de guerre du moyen-âge, ni les armes de jet ou de main; on voyait confondues les hallebardes d'antichambre, de guerre, ou de suisses d'église; on ne faisait pas de différence entre les arbalètes de troupes ou de luxe, ni entre celles des hommes de pied ou de cheval.

Qu'on ne s'étonne donc pas si l'histoire des armures est si mal éclaircie, si la branche d'art qui s'y rattache n'a pour flambeaux que les Daniel et les Montfaucon, si toute l'érudition française se borne à un seul traité vraiment classique, *la Panoplie* de Carré, et à quelques recueils périodiques; mais la science est à la veille de s'enrichir d'une publication anglaise, celle dont s'occupe M. le docteur Meyrick.

Ainsi s'expliquent et s'excusent les incertitudes où nous demeurons, quand il s'agit d'approprier des dénominations de détails et d'expliquer en quoi consistaient les parties des habillements de fer et des armes défensives et offensives de nos pères. Cette lacune de la science résulte d'une longue incurie de nos ministres de la guerre; elle a causé la stérilité de nos écrivains; elle a produit les bévues ou encouragé les caprices de nos artistes. Un tableau d'un maître habile, un paysage de Michalon, que tout Paris a admiré, il y a quelques années, au salon, et qui représentait la mort de Roland, nous montrait ce guerrier sous une armure de chevalier du XIVe siècle. Un tableau de Carle Vernet retraçait, sous les murs de Vienne, la gendarmerie de Sobieski, ayant ses cuirasses garnies d'ailes d'ar-

changes, *ce qui valut aux Polonais la victoire sur les Turcs.* Depuis long-temps Vienne, Berlin, Londres, quoique leurs institutions en ce genre laissassent beaucoup à désirer, l'emportaient sur nous; dans cette dernière ville, la salle gothique de Gwinhap et la collection du docteur Meyrick offraient aux regards des curieux des objets d'un haut intérêt. L'arsenal de la Tour renfermait l'ensemble le plus historique.

A la fin du dernier siècle, Berne et d'autres villes de Suisse possédaient des collections mieux fournies que la France n'en avait eu jusque-là.

Il se voit à Madrid, dans le palais du roi, une *armeria* riche surtout en armes moresques.

Il existe à Moscou un beau cabinet d'armes; il se nomme *Oroujeinaia palata*; il en a été publié une description par M. Paul de Svignigne, conseiller d'état, Pétersbourg, 1826.

Une collection, la plus précieuse de celles qui appartiennent à des particuliers, orne le château de M. le duc de Reggio, à Jend'heur.

Quelques armes curieuses se voient à Paris chez des amateurs, tels que MM. Daru, Dusommerard, Odiot, Panckoucke.

Mais partout il a manqué jusqu'ici des classifications intelligentes, des catalogues raisonnés, ou du moins on n'a commencé à s'en occuper que depuis quelques années; encore, ceux qui ont été mis au jour manquent-ils de bases larges et européennes.

Il y aurait beaucoup à faire en tout pays pour amener à mieux la science; en nous bornant à ce qui concerne notre patrie, nous rappellerons que des amateurs éclairés ont formé, il y a long-temps déjà, le vœu que les armures éparses dans divers établissements, tels que la Bibliothèque du Roi, le Dépôt de la Guerre, le Muséum Égyptien, fussent réunies dans un local du palais des Beaux-Arts, et qu'on y joignît comme dans un sanctuaire d'études archéologiques, celles du Muséum d'Artillerie: les laisser dans le département de la guerre est peu plausible; près des modèles d'armes à feu, les cuirasses des bas siècles sont loin de leur vraie place, et, dans un établisse-

ment militaire, elles ne sont qu'entreposées; la portée de cette assertion va se révéler au lecteur.

Que des amateurs qui visiteraient notre conservatoire d'armes se gardent d'une curiosité trop questionneuse? Peut-être le catalogue leur promet-il des pièces dont la place reste vide; s'ils en témoignaient leur étonnement, il leur serait pénible d'apprendre qu'à l'occasion de fêtes de cour ou de banquets ministériels, quelque directeur de décors, quelque officier de bouche est venu puiser au muséum, comme en un grenier de théâtre ou comme dans un magasin de brocanteur; que des porte-faix ont mis leurs mains sur les précieux restes du moyen-âge, et qu'on ne les reverra, quand ils reviendront, qu'après les réparations que leurs déplacements exigeront.

C'est ce qui nous est arrivé un jour où nous demandions ce qu'étaient devenus la curieuse armure au masque à face humaine, et le précieux et singulier bouclier du célèbre Lanoue Bras-de-Fer.

Le Général BARDIN.

LES COCHERS DE PARIS.

„ Gare ! gare !
„ Porte, s'il vous plaît.

Il est loin de nous ce temps où Henri IV écrivait à Sully: „Mon cousin, je ne pourrai aller vous trouver ce soir à l'Ar-„senal, attendu que ma femme m'a pris ma coche."

Sous Henri III, le président Achille de Harlay se rendait à cheval de son hôtel au Palais-de-Justice. Le vieux président Brisson y allait monté sur une mule, ce qui ne l'a pas empêché „d'être pendu par son cou à une poutre de l'une des salles du „Petit-Châtelet, le 15 novembre 1591."

Que Dieu vous donne merci, vieux président Barnabé Brisson!

Si nos pères revenaient au monde, ils seraient fort surpris de voir des milliers de voitures sillonner dans tous les sens les rues de la capitale.

L'art de conduire les chevaux remonte à la haute antiquité. Hippolite et Phaëton, dont Ovide nous a raconté les malheurs, ne furent que de mauvais cochers. Avant qu'il existât des carrosses, des équipages, il y avait des chars que les empereurs conduisaient eux-mêmes. Ce n'étaient que des cochers revêtus de la pourpre impériale.

L'origine des voitures roulantes, et leurs premières formes, sont inconnues. L'histoire sacrée nous apprend que Pharaon,

en établissant Joseph gouverneur de toute l'Égypte, le fit monter sur un de ses chars, qui était le second après le sien. Selon Pline le jeune, les Phrygiens ont été les premiers qui aient attelé deux chevaux à un char. Dom Bernard de Montfaucon assure que les siècles reculés ont comme les modernes cherché de la distinction dans les voitures; que les anciens se sont servis de chars, de coches, de calèches, de petits chariots, de litières, et de chaises portatives. Ce savant assure aussi qu'outre les chevaux, les ânes, les mulets, et les bœufs, ils ont attelé aux voitures roulantes des chameaux, des éléphants, des cerfs, des sangliers, des ours, des ânes, des bœufs sauvages, des oryx, espèce d'animal qui n'a qu'une corne, des tigres et des lions.

Les voitures roulantes étaient inconnues aux anciens Gaulois et dans les premiers siècles de la monarchie, les Français s'en souciaient peu. Nos rois de la dernière race ne faisaient usage que de voitures attelées de quatre bœufs. Ce qui fit dire à Boileau:

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Les princes et les grands ne connaissaient que le cheval et la mule: les dames s'en servaient aussi, mais le plus souvent elles allaient en croupe.

L'usage des coches ou des carrosses est beaucoup plus moderne; on n'en comptait que deux sous François Ier: l'un à la reine, et l'autre à Diane, fille naturelle et légitimée de Henri II. Peu après, les dames qualifiées en firent faire.

Ces équipages furent d'abord en très-petit nombre; cependant, ils parurent si fastueux, qu'en 1563, lors de l'enregistrement des lettres-patentes de Charles IX, pour la réformation du luxe, le parlement arrêta que le roi serait supplié de défendre les coches par la ville. Et de fait, les présidents et les conseillers ne suivirent point cet usage dans la nouveauté: ils allaient encore sur des mules au commencement du dix-septième siècle. Les carrosses ne commencèrent à se multiplier

que sous les règnes de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Après les carrosses, on inventa les chaises à bras, les chaises à porteurs roulantes, dites brouettes, le soufflet, le phaéton, la calèche, le coupé, la berline, le vis-à-vis, le landau, la demi-fortune, les cabriolets, les wiskis, etc., etc.

Nous avons une grande collection de manuels; j'ignore si celui du cocher existe; dans tous les cas, s'il manque à la librairie, c'est un oubli qu'il faut se hâter de réparer. Au fur et à mesure que les équipages se sont multipliés, le nombre des cochers s'est grossi, et cette noble profession a dû gagner de l'importance, en raison du nombre de voitures qui se sont établies.

Ce n'est pas une petite affaire que de savoir mener un équipage; que de soins, que d'étude, je dirai même que de science il faut pour entrer et sortir d'une porte cochère sans frôler la borne; que d'adresse à se tirer d'un embarras de charrettes sans casser une roue ou perdre un brancard à la bataille; qu'il faut de tact, de coup-d'œil pour tenir toujours le haut du pavé, pour couper un ruisseau sans secousse: c'est le comble de l'art ... Une vie d'homme n'y suffirait pas. La preuve, c'est que lorsqu'on parle d'un roi faible, timide ..... que dit-on de lui? ... „Il a abandonné les *rênes* de l'état à „des mains inhabiles; s'il avait tenu lui-même les *rênes* de „l'état, les choses n'auraient pas périclité, etc., etc."

Les cochers forment aujourd'hui un peuple à eux seuls; s'ils le voulaient bien, ils feraient des émeutes; mais comme l'intérêt des uns n'est pas toujours celui des autres, il y aurait de l'opposition; les cochers plébéiens sont *pondérés* par les cochers aristocrates, ce qui heureusement maintiendra longtemps l'équilibre.

Chaque cocher a ses mœurs, son costume, ses habitudes, ses goûts, ses plaisirs. Aujourd'hui, il y a tant de sortes de cochers, que je ne sais par lesquels commencer, pour ne pas blesser les susceptibilités. La tâche n'est pas facile, il faudrait presque, pour en venir à bout, les ranger par familles, comme Buffon et Cuvier ont classé les animaux, les végétaux, et les

minéraux. Quelle liste, grands dieux! cochers de fiacres, cochers de cabriolets, de remises, de voitures bourgeoises; cochers du Marais, cochers de grandes maisons, cochers du roi, cochers de corbillards, cochers d'omnibus *), cochers de citadines, de trycicles, d'écossaises, de béarnaises; puis les cochers des obligeantes, des diligentes; puis les cochers des voitures de Saint-Germain, de Versailles, allant, venant, courant, renversant, écrasant, soir et matin,

. . . . . la pauvre infanterie
Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie.

Je commencerai par le cocher de fiacre, son ancienneté lui mérite bien cet honneur: on lit dans Ménage, que l'on donna d'abord le nom de fiacres aux carrosses de louage dont les pélerins se mirent à faire usage pour aller de Paris aux lieux qui possédaient la *châsse de saint Fiacre*, à Beuil, dans le voisinage de Meaux. Une enseigne représentant saint Fiacre, désignait la maison où l'on allait prendre ces voitures. Un autre auteur prétend qu'un nommé Sauvage fut le premier qui s'avisa d'entretenir des chevaux et des carrosses pour ceux qui se présentaient. Son entreprise obtint du succès. Sauvage demeurait rue Saint-Martin, ou rue Saint-Antoine, dans une maison appelée l'hôtel Saint-Fiacre. Comme il était l'inventeur de ces voitures, et le plus accrédité de son temps, les carrosses de louage furent non-seulement nommés fiacres, mais les maîtres et les cochers en ont toujours retenu le nom.

Le cocher de fiacre a perdu beaucoup de sa physionomie, depuis que les carrosses qu'il conduisait ont fait place à des

*) L'invention des omnibus n'est pas nouvelle. Les carrosses à cinq sous par place furent établis à Paris le 18 mars 1662. Chacune de ces voitures contenait six places, et moyennant cinq sous on se faisait conduire dans le quartier où l'on avait besoin d'aller. Cette commodité avait un inconvénient, c'est qu'il fallait attendre que la voiture fût remplie de gens qui eussent affaire dans le même quartier. Il existe une comédie intitulée *l'Intrigue des carrosses à cinq sols*, par Chevalier, jouée en 1662.

voitures plus commodes et plus élégantes. Avant que les voitures se fussent jetées dans le mouvement, comme le reste de la société moderne, le cocher de fiacre était resté stationnaire: il y a dix ans, il portait encore la houppelande de drap, avec le grand collet à la pélerine, les gros sabots garnis de paille, le chapeau rond, orné d'une ficelle nouée autour en guise de ruban, et dans laquelle sa pipe était accrochée. Le cocher de fiacre vivait seul; il était triste, apathique, grossier: il se déridait un peu quand le soleil brillait; mais dès qu'un petit nuage menaçait de l'obscurcir, il redevenait implacable. Le cocher de fiacre riait peu; il a vécu cinquante ans sur la même plaisanterie. Quand on lui disait: „Cocher, à Bicêtre, ou à Charenton," il ne manquait jamais de vous répondre: „Notre maître, faudra-t-il vous laisser là?" et il riait d'un rire stupide, c'était là toute sa gaîté.

Les cochers de fiacre étaient pour la plupart des Auvergnats, des Savoyards; aussi avaient-ils la réputation d'être probes; c'est ce qui fait que, dans Paris, on voyait beaucoup de marchands de vin qui avaient pour enseigne: *Au cocher fidèle.* C'était toujours un cocher qui tenait une bourse pleine d'or dans sa main, qu'il était censé reporter à la personne qui l'avait perdue.

Il fut question, vers les dernières années du règne de Louis XV, de je ne sais quelle réforme à faire parmi les *fiacres.* Ils en furent alarmés. Pour se soustraire au coup qui les menaçait, ils s'avisèrent d'aller tous, au nombre de dix-huit cents voitures, à Choisy, où était alors le roi, pour lui présenter une requête. La cour fut surprise de voir dix-huit cents fiacres, qui couvraient au loin la plaine, et qui venaient, le fouet à la main, apporter au pied du trône leurs humbles remontrances; ce qui ne donna pas alors moins d'inquiétude que quand on avait vu, peu auparavaut, les députés du parlement venir aussi remontrer humblement. Les fiacres furent congédiés de même, excepté qu'au lieu de lettres de cachet et de l'exil dans différentes contrées du royaume, les quatre représentants de l'ordre des cochers furent mis en prison, et l'ora-

teur envoyé à Bicêtre, avec son papier et sa harangue; car ces députés-là n'improvisaient pas.

Aujourd'hui le droit de pétition est mieux établi; si l'on ne fait pas droit à la requête, du moins on ne met plus le pétitionnaire à Bicêtre.

A l'heure qu'il est, on ne voit guère ce que l'on appelait vulgairement des fiacres. Les voitures françaises, les Delta, les Citadines, les ont remplacés : de loin à loin, on rencontre un vieux fiacre numéroté, bien sale, bien usé; mais on ne monte dedans qu'à la dernière extrémité; ils finiront par disparaître comme tout ce qui tient à la vieille civilisation.

J'ai rencontré dernièrement, à l'une des barrières de Paris, un de ces vieux fiacres, avec ses vieux panneaux, ses vieux chevaux, son vieux cocher. Cela faisait peine à voir: eh bien, au milieu des voitures nouvelles dont il était entouré, ce cocher antique, avec sa vieille houppelande, avait encore un air de dignité. Insensible aux moqueries de ses camarades, il gardait une attitude calme, résignée; il paraissait fier d'être assis sur son siège vermoulu, il fumait sa pipe à leur nez ... on l'aurait pris pour un de ces vieux sénateurs romains, attendant la mort dans sa chaise curule.

Le cocher de fiacre a eu, comme les autres classes du peuple, ses opinions politiques et ses bons mots. Lors du procès de Louis XVI, M. de Malesherbes allait souvent du Temple à la Convention. Un jour, qu'il avait fait faire trois fois de suite cette course au cocher qui avait coutume de le conduire, il lui dit avec bonté: „Mon ami, vos pauvres chevaux doivent être bien fatigués! — Du tout, répondit le cocher avec émotion: je vous connais, monsieur, c'est vous qui défendez le roi; allez toujours, n'ayez pas peur, mes chevaux pensent comme moi.“

Encore quelque années, vieux fiacres, vieux chevaux, vieux cochers, tout aura disparu au milieu du tourbillon qui nous entraîne.

Les *cabriolets* sont une invention plus moderne, c'est sous Louis XV qu'ils commencèrent à surgir. Ce qui fit dire à ce roi, à qui l'on racontait les accidents causés par ces voitures:

„Si j'étais lieutenant de police, je supprimerais demain tous les „cabriolets." Le cocher de cabriolet est aussi vif, aussi fringant, que le cocher de fiacre était lourd et grossier. Il porte une petite veste bleue, une casquette de cuir cirée, un bout de manche au bras droit. Il est coquet le cocher de cabriolet! il est fat!... il est dandy!... il a presque toujours une rose à la bouche ou un œillet à sa boutonnière. Pour peu que le système progressif continue, le cocher de cabriolet finira par porter les gants jaunes et le lorgnon double. Il est railleur, il est moqueur ... il affecte le beau parler. Il a toujours servi, surtout en Espagne; il a fait le siège de Saragosse, était porté pour avoir la croix d'honneur, a été fait prisonnier, est resté cinq ans sur les pontons. Le cocher de cabriolet connaît toutes les célébrités littéraires et politiques. Il a conduit bien souvent le général Foy, le général Lamarque, MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas. Il parle théâtres, romans, industrie, commerce, beaux-arts: il s'est battu dans les trois jours, est entré le premier au Louvre, a pris la caserne de Babylone, et n'a rien demandé. Si vous lui dites: „Cocher, à l'Arsenal!..." il vous répond: „Ah! oui, chez M. Charles Nodier, je le connais; c'est un homme capable, aimable, et pas fier du tout." Lui dites-vous: „Rue de la Tour-des-Dames! — Bon, j'y suis ... chez mademoiselle Mars! Encore une fameuse! ... J'ai bien des fois mené M. Talma chez elle ... quel homme que ce Talma ... dans *Manlius!*... hem!... n'est-ce pas?..." Et puis, il vous parle de Frédéric, de Bocage, de madame Dorval, de Potier, de Vernet, d'Odry... C'est sur ce dernier surtout qu'il appuie. Il répète en ricanant: „Farceur d'Odry! farceur d'Odry!" Puis il cite ses jeux de mots, ses calembourgs, et vous demande sérieusement si c'est bien lui qui a fait *la chanson des gendarmes....*

Le cocher de cabriolet se vante aussi d'avoir des bonnes fortunes; il a toujours eu des relations avec la femme de chambre d'une banquière ou d'une actrice. Il consacre un jour de la semaine à ses amours et promène sa belle dans son cabriolet; il a grand soin de vous en prévenir et de vous dire tout

bas: „Demain je vais à *Mémorency* avec mon *illégitime;*“ c'est ainsi qu'il appelle sa maîtresse. Du reste, il est poli, affectueux, quand il n'a pas trop travaillé la veille, ce qui veut dire, quand il n'a pas trop bu. Champfort disait, en 1792: „Je ne croirai à la souveraineté du peuple, que quand les „cabriolets iront au pas.“ Qu'est-ce que Champfort dirait aujourd'hui?

Une classe de cochers assez originale à étudier, c'est celle de ces vieux cochers du Marais, qui conduisent ce que l'on appelle les demi-fortunes. Ces braves gens sont restés stationnaires au milieu du mouvement général: ils cumulent plusieurs emplois dans la maison, et sont des espèces de maîtres Jacques; ils sont valets de monsieur et frotteurs de madame; ils font la cuisine et mettent le vin en bouteilles, servent à table, et mènent la voiture. Ils portent encore aujourd'hui la petite culotte de velours courte, le gilet blanc et effilé, les souliers couverts à boucles, la redingote avec boutons d'acier, le catogan poudré. Tout est en harmonie dans le Marais, les chevaux, les carrosses, les harnais, les maîtres. Ces vieux cochers sont tristes et bougons, regardant avec dédain les attelages modernes; ils ne fraient, ni ne boivent jamais avec les autres cochers; ils ne cherchent à dépasser personne, au contraire, ils se rangent de loin, dans la crainte que leur voiture ne soit heurtée par une citadine ou une diligente: le fouet n'est dans leurs mains que pour la représentation seulement; jamais ils ne s'en servent, ce sont les chevaux qui mènent le cocher. Les maîtres n'allant, depuis cinquante ans, que de la rue Saint-Paul à la rue du Pas-de-la-Mule, ces pauvres bêtes connaissent leur chemin, elles y vont souvent les yeux fermés, quand elles ne sont pas aveugles; et quand elles sont aveugles, elles y vont encore.

Les *coucous* ont succédé aux *carabas*, aux *pots-de-chambre*, aux *vinaigrettes.* „Le carabas, dit Mercier, voiture deux fois „par jour, mais non doucement, les valets de Versailles; tous „les enfants qui vont sucer le lait des nourrices normandes, „font leur entrée le lendemain de leur naissance dans le cara-

„bas de Poissy; c'est un choc dur et perpétuel, à casser la „tête raffermie des adultes.“

„Quand vous prenez un pot-de-chambre, dit encore Mercier, „vous avez des pages; le cocher, qui n'a point de gages, place, „à douze sols par tête, quatre personnes, deux sur le devant „et deux sur le derrière; ceux qui sont sur le devant se nom- „ment *lapins*, et ceux qui sont sur le derrière, *singes*.“

Les coucous ayant remplacé ces voitures, les singes ont été supprimés, mais les lapins ont survécu à toutes les révolutions.

Les coucous eux-mêmes n'ont pas suivi le système progressif, ils sont les mêmes qu'il y a trente ans; voitures, chevaux, cochers, tout est resté en arrière. On dirait que les entrepreneurs, de ces voitures veulent narguer l'époque. Les coucous sont toujours stationnés sur les mêmes places; vous en trouvez, à l'entrée des Champs-Élysées, pour Versailles, Saint-Germain, Neuilly, Saint-Cloud, Courbevoie; auprès de la porte Saint-Denis sont ceux qui conduisent à Saint-Leu-Taverny, Montmorency, Enghien, Montfermeil; sur le boulevart Saint-Antoine, les voitures de Vincennes, Saint-Mandé, Charenton, Bercy...; enfin, celles de Montrouge, Sceaux, Saint-Gratien, sont à l'entrée de la rue d'Enfer, près le Jardin des Plantes. Les coucous n'ont pas cessé d'être durs, étroits, incommodes. On a autant de peine pour y entrer que pour en descendre. Les cochers actuels emploient les mêmes ruses que leurs devanciers pour forcer les voyageurs à monter dedans; ils courent après vous, vous tirent par le pan de votre habit, vous prennent de force vos paquets, en vous criant tous à la fois: „On part... on part à l'instant.“ Vous montez de confiance, et une fois qu'ils vous tiennent empaquetés, barricadés, ils vous promènent une heure sur la place, de long en large, en attendant que leurs voitures soient complètes. Quelquefois le cocher de coucou se fait femme, c'est-à-dire qu'une grosse maman, aux bras nerveux et nus, à la figure halée, aux lèvres violettes, la tête couverte d'un grand chapeau de paille, conduit une voiture pendant que son mari en mène une autre. Rien de drôle comme ce cocher féminin; il faut le voir se démener, gesticuler, crier, fouetter

à tour de bras une pauvre rosse qui n'en peut mais. Cet animal, dont le corps est diaphane, porte sur son échine dix personnes, savoir: six dedans, deux sur le siège, et deux sur l'impériale, les jours de fêtes. Je suis encore à concevoir comment une pauvre bête peut, à elle seule, traîner pareille charge. Cependant, on peut dire que le cheval de coucou va ventre à terre; car de Paris à Versailles, il s'abat souvent cinq ou six fois. Alors, la *cochère* le relève à grands coups de fouet, souvent même elle se sert du manche, et si vous lui dites de ne pas frapper si fort, elle vous répond en riant: „Bah! c'est son état, pourquoi *qui sa* fait cheval..." Ou bien: „Il n'a pas étudié pour être prêtre." Rien n'égale l'abandon de ces sortes de femmes; elles se mettraient plutôt sur vos genoux que de refuser un lapin en route. Du reste, elles sont gaies, elles chantent, boivent la goutte, tiennent des propos qu'un sapeur-pompier rougirait d'entendre: c'est la femme libre dans toute la valeur du mot.

Le cocher de remise n'a rien qui le distingue particulièrement. Il tient le juste milieu entre le cocher de fiacre et celui de cabriolet. Le cocher de remise est destiné aux noces, aux baptêmes et aux parties de campagne. C'est la petite bourgeoisie qui s'en sert le plus volontiers. Quand un bon marchand marie sa fille, on ne manque pas de dire: Nous aurons un remise à la journée; et l'on fait sonner cela bien haut. Un mari régale-t-il sa femme d'une partie de campagne, le remise est de rigueur, et l'on dit le lendemain aux voisins: „Vous ne savez pas . . . mon mari m'a menée hier à Versailles voir jouer les eaux — Bah! — Oui, partie fine, partie complète. — Vous avez bien fait; c'est si commode à-présent qu'on a des voitures à si bon marché . . . . — Oh! non . . . nous avions pris un remise à la journée . . . on est libre, on part, on revient quand on veut, on est sûr qu'un vilain cocher ne vous fera pas la loi."

Il y a aussi les *cochers-maîtres*, c'est-à-dire, que nos dandys, nos fashionables de salons ont dans leurs tilburys un petit jokei, un gromm pas plus gros que le poing, lequel reste les bras croisés, tandis que le maître mène l'équipage. Il est encore

du bon ton, chez nos banquiers, nos agents-de-change, de conduire l'été la calèche soi-même au bois de Boulogne. On voit ces messieurs sur le siège du cocher, le fouet d'une main et les guides de l'autre, pendant que le cocher monte derrière pour crier, Gare!!

Les cochers de grandes maisons sont fiers, orgueilleux, comme tout ce qui porte livrée. Autrefois ils avaient des moustaches, ce qui les faisait ressembler aux Suisses vendant du vulnéraire ou de la poudre pour les dents. La révolution leur a coupé les moustaches, et la révolution a bien fait: laissons ce signe de l'honneur et du courage à celui qui se fait tuer pour cinq sous par jour, c'est une fiche de consolation. Quant à nous, bourgeois, employés, marchands, hommes de lettres, artistes, banquiers, cochers même (puisque nous sommes tous égaux), rasons-nous chaque matin le plus près possible, le barbier y gagnera et nous aurons toujours le menton frais.

Les cochers des grands seigneurs sont aristocrates; ils regardent avec dédain du haut de leur siège, qui s'élève presque à la hauteur d'un premier étage, les pauvres petits cochers qui sont à l'entresol.

Ils reçoivent comme leurs maîtres, se traitent comme leurs maîtres, se nomment comme leurs maîtres.

Quand l'un d'eux donne un dîner ou un bal, on annonce Montmorency, Brissac, Larochefoucauld. On demande des nouvelles de Latour-Dupin... Turenne ne pourra pas venir, parce que sa bru vient d'accoucher. D'Ayen prie Béthune de l'excuser, mais il a été forcé d'aller à la noce d'une Lavauguyon. C'est à pouffer de rire!... Ce sont les manières du salon, le jargon du salon, l'importance du salon. Le lendemain, chacun reprend sa place. Montmorency mène ferrer ses chevaux; Brissac décharge une voiture de foin; Larochefoucauld nettoie son écurie; Latour-Dupin lessive son carrosse; d'Ayen passe ses gourmettes au blanc d'Espagne; Béthune fume sa pipe à la porte de l'Opéra, et Lavauguyon boit une bouteille avec Turenne.

Gare! gare!... voici venir le cocher du roi; celui-là écrase

tous les autres de sa supériorité. Le cocher du roi est grand, gros, sa figure est pleine et vermeille, on dirait qu'il a été fait et mis au monde pour le poste où le sort l'a élevé. Quand le cocher du roi est sur son siège, la foule aussitôt entoure la voiture; on le regarde, on fait des réflexions, des commentaires. Les vieilles femmes et les gamins sont ceux qui sont le plus frappés de ce colosse. „*C'est une bien bel homme*, dit une vieille femme. — Oui, moi qui vous parle, dit une autre en prenant du tabac, j'ai vu le cocher de Louis XV, celui de Louis XVI, et celui de Bonaparte; eh bien, celui-ci est à cent lieues au-dessous ... — Je ne sais pas ce qu'étaient les autres, répond un charbonnier d'une voix enrouée, mais *celui-ci est fort homme!!...*“ Mais c'est surtout sur le gamin que ce cocher produit le plus de sensation; il le regarde béant, suit tous ses mouvements avec avidité; le gamin ne s'extasie que devant deux choses, le cocher du roi et le tambour-major; ce sont ses deux spécialités.

Le cocher du roi est grave, important; il change de livrée selon les dynasties. Sous l'empire, il était habillé en vert; sous la restauration, en bleu; à-présent, il est en rouge.

Son costume n'a jamais changé de forme. Il porte toujours des bas de soie, la bourse et la poudre; la culotte galonnée en or, la veste galonnée en or, l'habit galonné en or, le chapeau bordé en or, jusqu'au fouet dont la poignée est en or; aussi,

Il ressemble à ce beau carrosse
Où tant d'or se relève en bosse.

Quand il monte sur son siège, il étale avec majesté les deux basques de son habit qui lui descendent sur les talons; il les arrange avec symétrie des deux côtés de son siège; il se tient droit, roide, impassible: on dirait qu'il est à l'empois.

Huit chevaux à contenir ne lui font pas peur; ils ont beau piaffer, hennir, se cabrer, il sourit de leur impatience; il a l'air de dire: Vous ne marcherez que quand je voudrai; vous ne vous arrêterez que quand je voudrai. Le cocher du roi ne connaît que ses chevaux et son carrosse: une fois rentré, il

s'enveloppe de sa grande redingote, c'est fini, son rôle est joué. Le feu prendrait au château, qu'il ne s'en inquièterait pas, il attendrait que l'incendie gagnât les écuries pour montrer quelque émotion.

J'ai gardé le cocher de corbillard pour le dernier; c'est lui qui, naturellement, devait fermer la marche, comme le piquet de gendarmerie obligé clôt un cortège. C'est un cocher à part entre tous les cochers, il n'a aucune similitude avec ses confrères; il est lui, tout-à-fait lui, c'est le cocher type; il s'isole le plus qu'il peut; il ne connaît ni fêtes, ni dimanches; jamais il ne change d'habit, il ne porte qu'une livrée d'un bout de l'année à l'autre, il est toujours en noir; et cependant, rien sur son visage n'annonce la tristesse, sa figure est calme, reposée, aucune émotion ne s'y fait apercevoir. Il est immobile comme la mort,... silencieux comme la mort,... froid comme la mort;... car la mort, pour lui, c'est sa vie de tous les jours. Il se rend le matin aux pompes funèbres, comme un commis va à son bureau, un acteur à sa répétition, un garde national à la manœuvre; il monte sur son siège machinalement, lourdement; c'est un homme qui n'a rien de l'homme, un automate habillé de noir avec des pleureuses, qui porte un crèpe à son chapeau et à qui l'on a mis un fouet en main. Il demeure étranger aux scènes de douleur qui se passent autour de lui. Une fois sur son siège, il laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et ne se retourne plus. Il n'a pas d'yeux, il n'a pas d'oreilles, il n'entend ni les cris d'un fils, ni les sanglots d'un frère; il n'a de larmes pour personne; il fait son état, il charrie la mort, comme on charrie des pierres, du foin, de la paille; il ne connaît pas le cadavre qu'il est chargé de brouetter, s'inquiète encore moins de ce qu'il est: pauvre, riche, savant, militaire ou civil, ça lui est bien égal; il n'a jamais jeté un regard sur la bière qui marche derrière lui, ni sur les attributs qui sont déposés dessus comme un dernier hommage au défunt; peu lui importe que ce soit l'épée d'un brave, les armes d'un prince, le grand cordon d'un dignitaire, la clef d'un chambellan, l'équerre d'un franc-maçon, la couronne d'immortelle

d'un poète, la lyre d'un musicien, le bouquet virginal d'une jeune fille... c'est un mort, et voilà tout!

Le cocher de corbillard n'a pas d'opinions politiques; vienne une révolution, des barricades, des coups de fusil, il est là, sur son siège, transportant le Suisse, le garde royal, l'homme du peuple; il n'en fait pas faire à ses chevaux un pas plus vite, n'en donne pas un coup de fouet de plus. Le choléra ne l'a pas trouvé moins insensible; il ne s'apercevait pas du nombre des morts, il ne comptait que les courses. S'il a reçu une gratification pour travail extraordinaire, tout est bien. Il attend une recrudescence.

Une chose qui m'étonne, c'est que plus on parle d'égalité, de nivellement, plus l'aristocratie s'infiltre dans toutes les classes. C'est du petit au grand. Or, les cochers sont une classe dans laquelle les vieux abus existent encore dans toute leur force.

Ils ont encore leurs catégories; les cochers de la noblesse regardent en pitié les cochers de la finance; ceux de la finance ne fraient pas avec ceux de la bourgeoisie, et ceux de la bourgeoisie ne se commettent jamais avec ceux qui mènent les voitures publiques.

Dans les grandes maisons françaises où l'on donne des routs anglais, à l'Opéra, aux Français, aux Bouffes, les cochers galonnés ont seuls le droit d'attendre dans les vestibules, au coin d'un bon poèle, tandis que le misérable cocher de fiacre ou de cabriolet est forcé de se morfondre des heures entières à la porte; s'il osait pénétrer dans le sanctuaire de la livrée, il serait chassé impitoyablement. Il est vrai de dire qu'il a le marchand de vin en face; mais tel bon que soit le Bourgogne et le Châblis, cela ne console pas un homme du mépris et de l'injustice.

Tous les cochers sont joueurs. Les cochers des grandes maisons vont ordinairement aux Champs-Élysées, faire leur partie de siam ou de boule. Les cochers de fiacres jouent aux cartes et les cochers de cabriolets au billard.

Les cochers qui, grâces au nombre incalculable de voitures qui roulent dans Paris, ont gagné beaucoup d'importance, ont

eu leurs jours néfastes, leur époque de proscription. Aussi beaucoup se sont-ils considérés comme des victimes de 93.

Pendant la terreur, où les nobles et les gens riches étaient émigrés, incarcérés, guillotinés ou forcés de se cacher, on ne voyait plus dans Paris ni voitures, ni cabriolets de luxe. Les uns les avaient vendus, les autres les avaient mis sous la remise. On ne rencontrait que quelques misérables fiacres et les charrettes du tribunal révolutionnaire, qui voituraient tous les jours des centaines de victimes à l'échafaud.

Les cochers étaient proscrits comme les maîtres; on n'aurait pas osé, à cette époque de deuil et de misère, se dire le cocher d'un Duras ou d'un La Popelinière; on aurait bien pu payer de sa tête le crime affreux d'avoir donné un picotin d'avoine au cheval d'un riche, ou d'avoir mené à l'abreuvoir celui d'un aristocrate; comme si, en temps de révolution, ces pauvres bêtes ne devaient ni boire ni manger.

Le consulat, avec ses victoires, commença à faire sortir la moitié des brillants équipages; l'empire et son grandiose mirent le reste en mouvement, car Jupiter voulut que ceux à qui sa munificence donnait les voitures les fissent rouler. Alors les cochers reprirent le rang que des jours de crise leur avaient enlevé.

Que cependant ici ils ne soient pas trop fiers de leur influence, l'époque se précipite . . . Les nations, les monuments les peuples, les arts, tout finit, tout passe... Les ruines d'Herculanum et de Pompeï sont là pour nous dire: „Il y eut ici „des hommes, des monuments, des arts, du commerce, tout „cela a passé ! Le temps seul marche toujours sans jamais vieillir!...“

La civilisation fait des progrès effrayants; on dirait qu'elle dévore au lieu de produire: bientôt nous en serons arrivés à un tel degré de perfection, que tout ce qui est neuf aujourd'hui sera vieux demain. La vapeur et les chemins en fer sont sur le point de chasser les chevaux et de renverser les cochers de leur siège. En effet, quand il suffira d'une marmite autoclave pour mettre le pot au feu et faire marcher la voiture,

on conçoit aisément que les chevaux et les cochers deviendront inutiles. Qui pourra résister à l'appât de faire trente lieues dans une heure et d'avoir toujours du bouillon chaud? Trente lieues à l'heure! . . . Les bottes du Petit-Poucet n'en faisaient que sept! A la vérité, du temps de ce bon monsieur Perrault, qui faisait *Peau-d'Ane* et le Louvre, nous étions encore dans l'ornière; depuis, tout a été d'un train du diable, et je ne pense pas que nous soyons gens à nous arrêter. Nous allons toujours sans savoir où nous allons . . . C'est égal, allons toujours! Fouette, cocher! . . .

N. BRAZIER.

LES TRADUCTEURS.

Parmi toutes les espèces d'industries qui font gémir la presse à Paris et qui se partagent les vastes champs de la littérature, il en est une plus pénible que celle du manœuvre qui broie le sable et la chaux; il en est une dont le salaire est quelquefois inférieur à celui du paveur ou du tailleur de pierres; je veux parler des traductions qui nous inondent de tous côtés comme un torrent débordé, et qui envahissent à la fois et les librairies les plus renommées et les étalages les plus modestes des quais et des boulevarts; tapisseries retournées qui nous montrent les sujets à l'envers, le coloris effacé et les linéaments raboteux qui composent la trame. Courbé sur la pensée d'autrui, et semblable à une presse mécanique, le traducteur est forcé de reproduire, dans un temps donné et dans un français trop souvent barbare, les inspirations des auteurs exotiques; labeur ingrat d'ouvriers faméliques, sorte de grosse littéraire transcrite à tant le rôle; et les hommes qui vivent de cet ignoble métier, on les compte par milliers dans la capitale du monde civilisé; essaim bourdonnant, troupe sans nom comme sans gloire, depuis celui qui traduit à la ligne sous l'échoppe de l'écrivain public, jusqu'à celui qui travaille à la feuille dans son galetas solitaire.

Commençons par le traducteur juré qui représente le de-

gré inférieur de cette échelle de Jacob; c'est d'ordinaire quelque honnête maître de langue, vétéran de la grammaire et des conjugaisons; il porte un habit noir râpé d'une forme antique; des ailes de pigeon poudrées à frimas encadrent sa large face, où brille une certaine sérénité; il sent qu'il est un homme indispensable, une sorte de magistrat placé sur la limite de deux idiomes; il a quelque teinture des jurisprudences civiles et commerciales; de tous les traducteurs c'est le seul qui n'ait pas le cerveau obscurci par les fumées de la vanité littéraire, et qui jouisse du privilège exclusif d'exiger des arrhes avant de commencer ses travaux. Élevons-nous d'un degré, et nous trouvons les traducteurs de pacotille, adolescents secouant à-peine la poussière des écoles, que leur indigence empêche de se consacrer au barreau ou à la médecine, et qui souvent ont échoué dans les examens du baccalauréat; leur teint est plombé, leurs cheveux ébouriffés, leurs vêtements en désordre; métis de la littérature, ils tiennent à la fois de l'expéditionnaire et de l'étudiant; mais ils n'ont ni la sécurité du premier, ni les loisirs du second; il n'est pour eux ni fêtes, ni vacances; il faut que leurs doïgts se roidissent avant qu'ils cessent d'écrire. Le dictionnaire est leur gagne-pain; habitués qu'ils sont à le feuilleter depuis leur enfance, ils continuent à brocher leur version, et à traiter les langues vivantes de l'Europe comme ils traitaient jadis les langues mortes de l'antiquité. Dès l'aube du jour, on les voit accourir la plume sur l'oreille dans les ateliers du traducteur entrepreneur; ils se pressent sur les bancs noircis par l'encre; on leur distribue leur tâche dépecée par cahiers plus ou moins épais, suivant leur capacité plus ou moins expéditive. Puis viennent les correcteurs chargés de biffer les contre-sens grossiers; puis les puristes qui effacent impitoyablement la foule innombrable des *car*, des *si* et des *mais*, repoussent avec énergie la cohorte pesamment armée des *que* et des *comme*, et font disparaître les délits grammaticaux; puis enfin les polisseurs et les vernisseurs qui retouchent le style, sèment les points d'exclamation et d'interrogation, et, réunissant tous ces lambeaux épars, en forment un ensemble à-peu-près homogène.

Mais que résulte-t-il de tous ces efforts, de ces rouages divers qui agissent souvent en sens opposés, et qui usent à force de vouloir polir? Chaque fois que la copie passe dans une main nouvelle, elle perd quelque chose de sa ressemblance avec l'original. Oh ! qu'il avait raison cet Italien qui s'écriait: *traduttori, traditori !*

Il est malheureusement impossible d'assigner un terme à ces spéculations mercantiles; tant que le goût plus éclairé du public ne fera pas justice de ces productions faites à la vapeur, tant qu'il ne se montrera pas plus sévère, et qu'il se jettera avec avidité sur cette pâture, il nous faudra subir ces pâles reproductions, ces reflets mensongers qui calomnient les littératures étrangères et détrônent des réputations européennes.

J'ai parlé des traducteurs en masse, et de l'espèce la plus vulgaire, passons maintenant aux individualités du genre; il en est qui s'offrent sous un aspect assez remarquable pour mériter d'être signalées.

Le traducteur littéral se présente d'abord, serf inféodé aux mots, vassal des particules et des conjonctions; son style est plat et languissant; sa phrase embarrassée et ses inversions inintelligibles rappellent trop souvent l'idiome original; il en résulte qu'on ne le lit qu'avec difficulté, et que l'on est repoussé par une forte odeur de terroir. Cependant, malgré sa pesanteur et son obscurité, combien ne me semble-t-il pas encore préférable à ce traducteur, homme du monde, écrivain facile et élégant, mais ignare dans la langue qu'il veut interpréter, qui se fait faire d'abord le mot à mot par un maître au cachet, et qui le met ensuite en bon français pour la plus grande jubilation de ses lecteurs; qui revêt du frac parisien et d'une cravate à la mode du jour les fantaisies rêveuses des bords de l'Elbe, et les lubies atrabilaires des brouillards de la Tamise!

J'en sais un autre plus consciencieux, qui refuse toute espèce d'auxiliaire, et qui seul veut accomplir la tâche herculéenne qu'il s'est imposée; mais il arrive souvent qu'il n'entrevoit les pensées de son modèle qu'à travers un nuage qui, par moments, s'épaissit encore à ses regards; il se trouve alors dans une

obscurité divinatoire, et, nouvel OEdipe, il explique les énigmes de son texte; mais si ce dernier lui présente des hiéroglyphes indéchiffrables, de crainte d'aborder le hideux contre-sens, il élude la difficulté, comme le pilote prudent détourne la proue de son navire pour éviter les écueils cachés par la vague; il passe tout ce qu'il ne peut entendre, ou ce qu'il désespère de rendre avec bonheur. C'est là de la probité, ou je ne m'y connais guère. D'autres se piquent de moins de scrupules, ils n'hésitent point à substituer leurs propres inspirations à celles d'autrui; ils ont l'art d'embellir tout ce qu'ils touchent; aussi n'est-il pas rare d'ouïr quelques-uns de nos badauds littéraires répéter avec emphase: *Voilà une copie supérieure à l'original!*

Il me reste encore à caractériser certaine espèce assez bizarre de traducteurs, si toutefois ils méritent cette qualification, et si on ne doit pas avec plus de raison les appeler faussaires; car les uns, quoique traducteurs par le fait, en repoussent le titre; ils publient comme le fruit de leur propre conception, un livre qu'ils se sont bornés à traduire; ou bien, bannissant toute pudeur, ils s'approprient le travail d'autrui dont ils ont acheté et même quelquefois emprunté le manuscrit; puis ils en grossissent ensuite l'édition de leurs œuvres complètes. Je connais les masques; et si j'étais ami du scandale, je les dénoncerais au public, et je dépouillerais ces geais superbes du plumage sous lequel ils se pavanent.

Les autres, usurpateurs plus timides, se contentent de signer du nom d'une notabilité étrangère leurs œuvres clandestines; ils amorcent ainsi la crédulité du public; ils cherchent à se mettre à l'abri des atteintes de la critique derrière une réputation consacrée, et font du Jean Paul ou du Byron; c'est ainsi que jadis le célèbre Barbin avait à sa solde un écrivain qui lui faisait du Saint-Évremont tant qu'il en avait besoin. Si j'étais appelé dans un jury à prononcer sur ces deux genres de fraudes, je pourrais peut-être absoudre les innocents pastiches de ces derniers, mais je noterais du sceau de l'infamie les plagiats déhontés des premiers.

Tandis que notre littérature se popularise chaque jour davantage dans le monde entier, que nos ouvrages même les moins saillants, aussitôt après leur publication, sont traduits dans presque toutes les langues, nous demeurons dans une molle insouciance à l'égard des littératures étrangères; nous nous complaisons dans un indifférentisme égoïste pour tout ce qui n'est pas indigène. Si Walter Scott, si lord Byron sont arrivés jusqu'à nous, c'est que toute une colonie de fashionables nous les ont apportés d'Angleterre avec les *routs*, les kaléidoscopes, et les poignées de main. Si leurs chefs-d'œuvre ont obtenu en France des lettres de grande naturalisation, c'est que nous sommes toujours les esclaves de la mode. Mais combien de célébrités allemandes et russes, danoises et suédoises, italiennes et espagnoles, qui nous restent encore inconnues! Combien d'îles à découvrir sur ce vaste océan! Combien de ruines précieuses dans ce nouveau-monde à exploiter au profit de l'intelligence! Combien de richesses historiques et philosophiques à mettre en circulation! Combien de poésies originales propres à parer l'imagination des couleurs les plus brillantes! Nous manquons d'idées générales, de ce coup d'œil rapide et plein de portée qui embrasse l'universalité des connaissances humaines, de ce cosmopolitisme intellectuel qui remue la pensée de l'homme, et peut seul en formuler les résultats; dans notre crasse ignorance nous accueillons avec une crédulité naïve, comme des découvertes transcendantes, des vérités qui passent pour triviales hors de chez nous; ou bien nous exhumons comme nouveaux des systèmes de philosophie surannés en Allemagne. Il y a tel homme parmi nous, que je ne veux pas nommer, qui n'a dû sa réputation qu'à ce commerce interlope et à ces importations de la pensée adroitement dissimulées. Souvent on voit annoncer pompeusement à Paris des traductions d'ouvrages qui n'ont plus cours aujourd'hui dans leur pays natal, et qui ne devaient leur vogue qu'à l'intérêt de circonstances dont le souvenir est presque effacé. La difficulté de se procurer des journaux littéraires qui puissent nous guider dans le choix des bons auteurs, le prix exorbitant des livres étrangers, le manque

de relations suivies avec les contrées limitrophes, semblent élever entre celles-ci et notre France une muraille pareille à celle de la Chine, qui ne protège pas le grand empire contre les invasions des Barbares, mais qui le prive de ces communications toutes pacifiques qui pourraient y porter les lumières et la civilisation.

Il est vrai que, depuis quelques années, nous avons fait des progrès notables; des efforts généreux ont été tentés pour briser ce rempart de suffisance présomptueuse et de stupide indifférence; nous commençons à revenir de ces préjugés exclusifs et dédaigneux qui nous isolaient du reste du monde, à compter les autres pour quelque chose dans la balance des idées et de l'intelligence. Je ne crains pas de le proclamer hautement, nous y pèserons d'autant plus que nous saurons mieux apprécier le mérite des nations étrangères; et, pour cela d'abord, il nous faut étudier avec ardeur les originaux, et remonter jusqu'aux sources, non pour les cacher, mais pour les faire couler à pleins bords, et répandre sur notre sol leur vertu féconde.

Que nos aréopages littéraires continuent avec une noble émulation à jeter un regard attentif sur les productions exotiques, et à baser les jugements qu'ils en portent, non sur des données inexactes et superficielles, mais sur un examen approfondi et raisonné. Que les ouvrages où l'on reconnaîtra une véritable supériorité soient traduits dans notre langue, non dans des vues de luxe et de profit, mais avec une fidélité scrupuleuse; qu'ils deviennent pour nous des modèles, comme ces plâtres qui reproduisent dans nos académies les chefs-d'œuvre antiques de Rome et de Florence; qu'à l'exemple des Amyot, des Boileau et des Delille, les hommes de talent et de conscience ne dédaignent plus d'entrer dans la carrière de la traduction; quelque épineuse qu'elle paraisse aujourd'hui, le public sèmera des fleurs sur leurs pas; il ne se montrera point ingrat, il ne leur déniera point les palmes qu'ils auront su mériter. „La traduction d'un grand écrivain, dit La Harpe, est une lutte de style et une rivalité de génie.“ Mais, hélas! dans cette lutte,

combien souvent le génie n'est-il pas étouffé par la médiocrité qui l'étreint avec ses mille bras ! Une mauvaise traduction n'est quelquefois qu'un assassinat consommé avec de l'encre et du papier ; on égorge une renommée vivante, on la traîne honteusement travestie sur la place publique, et on souille sa couronne de gloire dans la fange des carrefours.

Le comte Édouard de la GRANGE.

SOIRÉES CHEZ Mme DE STAEL,

OU

LES CERCLES DE PARIS,

EN 1789 ET 1790.

J'étais bien jeune encore lorsque j'offris mon premier ouvrage sur notre scène lyrique. C'était ce fait historique de *Pierre-le-Grand*, de ce fameux czar des Russies, qui, sous les vêtements d'un simple ouvrier, et le nom le plus obscur, construisit de ses mains le premier vaisseau qui fut lancé sur les mers de son vaste empire.

Grétry s'était chargé de faire la musique de cet ouvrage; et mon heureuse association avec ce compositeur célèbre me valut un succès qui passa mon espérance. A la fin de la pièce, au moment où le simple charpentier de vaisseau se fait reconnaître pour l'empereur, et qu'il excite l'admiration de tout ce qui l'entoure, par son audacieuse et noble entreprise, le monarque, désignant Le Fort, son confident et son ministre, qui l'avait secondé dans ses travaux, dit qu'un souverain veut en vain civiliser ses états, et faire le bonheur de son peuple, s'il ne trouve un sage, un ami pour l'éclairer, pour le conduire. Cette allusion frappante à M. Necker, alors si cher à la nation française, fut saisie avec transport; tous les regards se portèrent vers la loge du ministre, qui s'y trouvait entouré de sa famille. Madame de Staël ne put se défendre d'une ivresse filiale qui

la saisit au point que, dès le lendemain, elle se fit un devoir d'aller remercier Grétry de l'hommage public et si touchant qu'il avait fait rendre à son père. Elle lui demanda l'adresse de son jeune collaborateur, et je reçus la visite du baron de Staël, ambassadeur de Suède, qui m'invita, de la part de la famille Necker, à un grand dîner donné le jeudi suivant au contrôle général, où devait assister l'élite des littérateurs français.

Je me rendis donc, accompagné de Grétry devenu mon égide tutélaire, à l'hôtel du ministre, qui nous accueillit avec une cordialité toute particulière. En abordant M. Necker, je fus frappé de la sérénité qui régnait sur sa figure ouverte, expressive; et, dès les premiers mots qu'il m'adressa, je reconnus l'homme d'état, ami du peuple, et s'occupant dès-lors de soutenir ses droits.

Madame Necker, dont l'indulgence et la bonté, répandues sur toute sa personne, inspiraient une grande vénération, me parut digne du glorieux surnom de l'*hospitalière des mansardes*, qu'on lui donnait parmi le peuple. Elle me produisit l'effet d'une vertu chrétienne personnifiée, qui descendait sur la terre pour offrir aux femmes un modèle parfait de douceur, de patience et de charité.

Quant à madame de Staël, elle m'embrasa par son premier regard. La dévorante expression de ses yeux me fit éprouver une de ces commotions imprévues contre lesquelles on ne peut se mettre en garde, parce qu'elles pénètrent le cœur avant qu'on ait le temps de réfléchir. Toutefois, la figure de cette femme déjà si renommée avait quelque chose de mâle et de prononcé qui contrastait singulièrement avec son sexe. Son teint bourgeonné et ses lèvres arides annonçaient un travail opiniâtre et bien des nuits consacrées à l'étude. Ses mouvements n'étaient point sans grâce; mais ils me semblaient impérieux, prononcés. Sa voix sonore et sa prononciation rapide, énergique, lançaient la foudre. Une secrète et continuelle préoccupation produisait quelquefois chez elle de ces distractions que réparait aussitôt un trait de flamme, une ingénieuse répar-

tie. En un mot, le premier abord de madame de Staël n'avait rien d'imposant ni de flatteur ; mais l'écoutait-on quelques instants, se livrait-on avec elle à ces communications sociales, à ces discussions politiques ou littéraires qui animent un cercle, on était ravi, subjugué. Chaque mot qui sortait de cette bouche expressive charmait l'esprit, frappait l'imagination : tout coup portait ; et, malgré la gracieuse affabilité qui, chez elle, ajoutait à la séduction, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître une supériorité qu'on s'avouait avec franchise et qu'on supportait sans souffrance. Madame de Staël, en un mot, me produisit l'effet d'un génie créateur qui avait pris la forme d'une femme sans beauté, sans prétention, afin de moins humilier les hommes qui voudraient entrer en lice avec elle.

Je ne fus plus étonné de cette justesse d'idées, de cette élocution si remarquable, et surtout de ce tact si fin, de ces aperçus si profonds, en promenant mes regards sur les divers personnages dont cette muse moderne était environnée. Là, je remarquais La Harpe, dont l'œil envieux, l'attitude carrée et la morgue sardonique annonçaient l'écrivain partial et passionné, l'implacable détracteur de toute nouvelle célébrité. Ici, l'abbé Morellet, qu'on surnommait le théologien de l'Encyclopédie, faisait abjuration du petit collet, pour composer des chansons érotiques et dire aux femmes de jolis riens. Là, Marmontel s'efforçait d'animer, par d'agréables récits, la froide symétrie de son talent. Ici, l'abbé Sièyes, au regard d'aigle, aux lèvres pincées, au large front, réceptacle des plus hautes idées, semblait rédiger son *Essai sur les principes*, tout en baisant la main de madame de Staël, son élève chérie. Plus loin, Boufflers, à la figure commune, mais ouverte et riante, et dont chaque mot, chaque plaisanterie, parfois un peu leste, provoquaient le rire, excitaient la gaîté, semblait reprocher au chevalier de Parny son excessive timidité, sa naïve ignorance de son propre mérite. Près d'eux, Rivarol et Champcenets méditaient dans un coin quelque nouvelle méchanceté pour le *Petit dictionnaire des grands hommes*, où ils prenaient plaisir à flageller avec une audacieuse impudence ceux-là même dont ils serraient

la main, pillaient la table et empruntaient l'argent. Brillants jongleurs tenant le dé qu'on leur laissait prendre; parasites insatiables, faisant acte de propriété partout où ils s'installaient; égoïstes à la mode, véritables roués de cour, dont la morale était fidèlement exprimée dans ces vers de l'un d'eux:

Quel bien est solide aujourd'hui?
Le plus sûr est celui qu'on mange.

A cette jactance éblouissante de Rivarol, aux traits vifs et mordants qu'il décochait sur ce qu'on appelait alors le tiers-état, je le pris pour un de ces grands privilégiés qui redoutaient l'égalité des droits en France; et, m'adressant à un homme dont la noble figure et le digne maintien prévenaient en sa faveur, je lui demandai quel était ce grand seigneur qui soutenait son parti et ses prérogatives avec autant de verve que de malice. „Lui, grand seigneur!“ me répondit à demi voix l'inconnu, ne pouvant réprimer un sourire: „c'est le fils d'un aubergiste du Languedoc. Après avoir porté la soutane et la giberne, il s'est affublé du plumet blanc, je ne sais trop par quel moyen: c'est un de ces intrigants de profession qui se glissent, tantôt en rampant, tantôt en payant d'audace, jusqu'auprès des puissants du jour, auxquels ils savent se rendre indispensables... En un mot, c'est Rivarol. — Je ne suis plus surpris, lui répondis-je, de ce feu d'artifice qui pétille sans-cesse. Il me produit l'effet d'un fou qui vient de piler un diamant, dont il nous jette la poussière aux yeux, pour nous empêcher d'y voir clair.“

Je m'éloignai de ce groupe frondeur et brillant, pour m'approcher d'un autre qui convenait mieux à mes goûts, à mon caractère. Il était composé de l'abbé Delille, alors dans l'apogée de sa gloire, et que j'avais rencontré plusieurs fois chez Grétry, auprès duquel il était assis. Je demandai le nom de l'inconnu que je venais de quitter, et j'appris que c'était Condorcet qui, bien qu'il appartînt à la classe privilégiée, se montrait l'un des plus zélés partisans de la cause sacrée du peuple, qu'il ne cessait d'éclairer sur ses droits dans *la Feuille villageoise*, dont il s'honorait d'être le principal rédacteur.

Cherchant à faire ma liste chérie dans cette imposante réunion, j'aperçus dans l'embrasure d'une croisée trois personnages, chacun d'un extérieur bien différent des autres, et causant avec cette intimité de gens qui s'entendent et se conviennent. Le premier était Florian, dont les traits pointus et sardoniques contrastaient étrangement avec l'idée que je m'étais faite de l'auteur d'*Estelle* et de *Galatée*. Le second était Ducis, dont la figure admirable, la noble stature et le ton patriarcal se trouvaient si bien d'accord avec ce que j'avais rêvé de celui des auteurs tragiques de notre époque, dont la lyre pénétrait le plus avant dans mon ame. Oh! de quel respectueux intérêt je fus touché! combien j'enviai le sort de ses amis! Par quel attrait invincible je me sentais attiré vers lui!... Enfin, le troisième personnage, dont le physique chétif, les yeux baissés et le timide maintien annonçaient un nouvel initié dans ce cercle imposant, était Collin-d'Harleville, qui venait de faire applaudir au Théâtre-Français *l'Inconstant, l'Optimiste*, et *les Châteaux en Espagne*. Aussi La Harpe dardait-il déjà sur lui son regard oblique, et se préparait-il à le maltraiter dans son *Cours de littérature*, monument de brillante imposture et de révoltante partialité. L'humble et bon Collin-d'Harleville, qui ne se doutait pas qu'il faisait fermenter la bile de l'implacable Aristarque, avait été présenté chez madame de Staël par l'évêque de Chartres, l'un des plus aimables prélats de France, aux manières peut-être un peu mondaines, et qui causait, près de la cheminée, avec M. Necker et l'évêque d'Autun, ce fameux Maurice de Talleyrand, qui, dès-lors, annonçait le grand rôle qu'il jouerait en France: aussi Rivarol disait-il de lui: „C'est un maudit boiteux qui nous fera faire bien du chemin.“

Madame de Staël avait eu la bonté de me présenter au groupe composé de Florian, de Ducis et de Collin-d'Harleville. La jeunesse et la touchante simplicité de ce dernier semblaient me rapprocher de lui. Il m'accueillit avec cette douce urbanité qui le caractérisait, et voulut me faire accroire qu'il existait entre nous une véritable confraternité; mais je sus mesurer la distance qui nous séparait encore; et le serrement de main

que je reçus de lui fut le présage flatteur de l'estime et de l'amitié dont il m'honora par la suite.

Plusieurs dames du plus haut rang et d'une célébrité reconnue augmentaient, par leur présence, le charme de ces belles réunions que je me promis de fréquenter le plus souvent que je pourrais. Parmi ces dames, je distinguai sans peine la maréchale de Beauveau, tante du chevalier de Boufflers, riche d'anecdotes, conteuse agréable, et se disant du parti populaire; la vieille madame Du Boccage, surnommée *le siècle ambulant*, qui, dans sa jeunesse, avait fait tourner la tête au pape Benoît XIV et à deux vieux cardinaux. Elle était octogénaire, et faisait encore les délices d'un cercle nombreux, soit en récitant ses jolis vers, soit en racontant ses voyages avec une verve entraînante et la plus piquante gaîté. C'est d'elle que disait mon ancien ami Demoustier:

On est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire;
Et qui plaît à cent ans, meurt sans avoir vieilli.

Auprès du siècle ambulant très-recherché dans le monde, était une autre femme de lettres dans la maturité de l'âge, et joignant à des restes de beauté, la grâce la plus ravissante, et l'esprit le plus délicat embelli d'une véritable philosophie: c'était la comtesse Fanny de Beauharnais, que Buffon avait nommée sa fille chérie, et dont J.-J. Rousseau recherchait la conversation. Elle avait le talent de peindre d'un seul coup de pinceau les sujets les plus graves, les plus élevés. Elle prétendait que Corneille est un dieu, Racine une déesse, Voltaire un enchanteur, Shakespeare un sorcier. Parlait-elle de l'amour, elle disait que les femmes aiment de tout leur cœur, et les hommes de toutes leurs forces.... C'était à chaque instant, et, pour ainsi dire, à chaque mot, une pensée neuve, une étincelle brillante qui jaillissait de la bouche la plus fraîche, et se gravait dans la mémoire de tous ses auditeurs.

Enfin, pour compléter ce rendez-vous des célébrités modernes, madame de Genlis y faisait briller une grande connaissance du monde, ces aperçus fins et variés des mœurs, des usages,

des ridicules de la cour. *Adèle et Théodore*, *les Veillées du Château*, *le Théâtre d'Éducation* plaçaient leur auteur au premier rang des écrivains moralistes. Madame de Staël n'en parlait qu'avec une respectueuse déférence: plus d'une fois je l'entendis défendre madame de Genlis contre les mordantes plaisanteries de Rivarol et de Morellet, qui l'attaquaient dans ses prétentions d'austérité, dans la haine ridicule qu'elle portait sans-cesse à la philosophie. Je fis de cette femme célèbre une étude particulière: j'étais enthousiaste du charme répandu sur toute sa personne, de l'expression de sa figure encore ravissante. Je l'admirais passant tour-à-tour d'une conversation sérieuse, animée, à tous ces jolis riens de société qui amusent et captivent. Tantôt elle exécutait sur la harpe les morceaux les plus mélodieux, les accords les plus ravissants; tantôt elle dessinait un paysage, une fleur, un insecte, avec une rare perfection. Jamais on n'avait montré plus d'adresse pour tous ces petits ouvrages de femme qui remplissent les moments de vide, et conservent la précieuse habitude de s'occuper... Toutefois, je l'avouerai, je trouvais à madame de Genlis un esprit d'envie et de domination, une austérité poussée jusqu'à la pruderie, un ton décisif, improbateur, qui cadrait mal avec cette pieuse tolérance et cette douce charité dont elle nous parlait sans-cesse. Il me semblait enfin que, malgré ses justes prétentions à former, à épurer le cœur de l'adolescence, elle oubliait souvent, en parcourant la scène du monde, qu'elle donnait la main à une jeune fille. Je ne fus donc plus surpris par la suite d'entendre des hommes tolérants et d'un mérite supérieur, attaquer vivement cette femme célèbre; lui reprocher, entre autres torts, de critiquer le style et de blâmer l'admirable morale de Fénélon; d'insulter Voltaire qui, du haut rang qu'il occupe sur le Parnasse français, riait malicieusement des petites contorsions de la prude; et que vengea Chénier dans son épître à ce grand homme, par ce vers, l'un des plus spirituels des temps modernes, qui stigmatise les femmes brillantes devenues dévotes, soit par spéculation sociale, soit par expiation de leurs folies de jeunesse:

Et toi, sainte Genlis, Philaminte des cieux. ...

Je terminerai cette peinture fidèle des réunions chez madame de Staël, par une esquisse rapide des hautes renommées qu'elles offraient dans les arts. Autour de Grétry se groupaient Monsigny, Dalayrac, Dezède, et Martini, dont les aimables compositions ont contribué si long-temps à la vogue de l'Opéra-Comique. Autour du vénérable Vien, fondateur de la belle école française, se pressaient Ménageot, Suvée, Vincent, la belle madame Le Brun, et plusieurs autres peintres de genre, tels que Fragonnard, Greuze, Vanspandouk, mademoiselle Gérard, etc. Parmi les savants, on comptait Jussieu, Delaplace, Monge, Lacépède, Dacier, Lalande... En un mot, on rencontrait tous les jeudis, au contrôle-général, ce qui pouvait charmer l'esprit, orner la mémoire, épurer le goût, agrandir la pensée. C'était, pour ainsi dire, le rendez-vous des célébrités françaises que venaient étudier celles de toutes les cours de l'Europe, intéressées à suivre le développement et la progression des lettres et des arts. On ne pouvait, en effet, porter les yeux que sur des noms illustres; on n'entendait qu'un langage épuré, brillant, scientifique; on apprenait à juger les hommes, non d'après le rang qu'ils occupaient, mais sur leur mérite personnel. On se trouvait assurément bien petit, en faisant cette étude salutaire; on y recevait une leçon de modestie, une conviction de sa médiocrité; mais les efforts qu'on faisait pour en sortir, n'étaient pas toujours vains, et l'on grandissait quelquefois sans s'en apercevoir. J'en fis moi-même l'expérience: je dus beaucoup à l'honorable avantage d'être admis dans ces réunions si recherchées, dans ces salons que je salue encore avec un respectueux souvenir: ils me firent apprécier plus que jamais cette douce sociabilité, cet heureux esprit des convenances, et m'inspirèrent pour la vie un inaltérable dévouement aux femmes qui, comme madame de Staël, savent embellir une célébrité méritée par l'attrait si puissant de la plus gracieuse urbanité.

Quelque temps après, nous fûmes invités, Grétry et moi, par la famille Necker, à une grande fête donnée à toute la diplomatie des cours étrangères. L'hôtel était illuminé, le grand escalier jonché d'arbustes et de fleurs. Tous les appartements

étaient remplis de ce que la capitale offrait de grands seigneurs et de personnages célèbres de l'un et l'autre sexe. Madame de Staël, parée de tous ses diamants qui paraissaient lui peser, nous reçut avec cet élan du cœur, bien préférable aux cajoleries de gens de cour et aux usages de l'étiquette. Nous y trouvâmes l'abbé Delille, Boufflers, Rivarol et Champcenets, en un mot, toute la coterie littéraire et habituelle. Mais ce qui me ravit, ce fut d'apercevoir le vieux Sedaine qui vint serrer la main de Grétry, en féal compagnon de gloire, et ne dédaigna pas de m'appeler son jeune confrère: qualification qui me fit tressaillir, et dont j'ambitionnais de me montrer digne.

Il se forme presque toujours dans ces grandes réunions un petit comité d'hommes de lettres et d'observateurs du cœur humain qui thésaurisent, font des esquisses d'après nature, et s'amusent des sots à la mode, des prétentions des ambitieux, de la gourme opace des Turcarets modernes, du ton tranchant des pédants académiques, universitaires, des minauderies des coquettes surannées, du jeu de prunelles et du manège prétentieux des jolies femmes; en un mot, de ce flux et reflux de toutes les petites passions qui font tant de dupes et de victimes. Tel était presque toujours, chez madame de Staël, ce comité qui se formait dans le petit salon particulier qu'elle appelait la *chambre ardente*. Rivarol y brillait par ce cliquetis de mots heureux et d'ingénieuses malices; Boufflers, par cette verve de bonhomie et de gaîté qui ne laissaient pas de décocher les traits les plus mordants sur chaque personnage passant à son tour, dans cette redoutable lanterne magique.

Assis sur un tabouret, à l'entrée de cette chambre ardente, je dévorais et j'enregistrais dans ma mémoire ce recueil si précieux de bons mots, de pensées neuves, d'esquisses d'un seul trait, et frappantes de ressemblance. Ma tête s'échauffait, mon cœur battait avec violence, et je me sentais grandir à vue d'œil: l'illusion en pareil cas est si naturelle! Une occasion favorable se présenta pour que je pusse payer mon écho littéraire, et je la saisis avec avidité. J'avais à mes côtés un homme maigre et long, en habit brun et perruque ronde, riche tabatière d'or à

la main, large anneau de saphir au doigt, doctoralement enfoncé dans un fauteuil, les jambes croisées, le nez au vent, la bouche dédaigneuse et la narine gonflée. Il critiquait toutes les notabilités littéraires avec un aplomb imperturbable et une audace insolente. A-peine l'abbé Delille trouvait-il grâce auprès de cet impitoyable Aristarque. Je le pris pour un de ces modernes Fréron pour qui toute célébrité devenait un tourment. Je sus bientôt que c'était un des gros bonnets fourrés de l'université, l'un des rédacteurs du *Mercure de France*, et censeur humoriste de tous les écrits philosophiques renfermant quelques idées de liberté. Jamais on n'avait réuni plus d'arrogance au plus profond savoir. C'était principalement sur les auteurs dramatiques qu'il épanchait sa bile et distillait son venin. „Quel est donc, me dit-il, ce vieillard au nez pointu, aux yeux de lynx et à la figure de renard, qui fait faire cercle autour de lui? — C'est Sedaine, lui répondis-je, qui sans-doute récite son *Épître à mon Habit*, ou bien quelque plan scénique de son invention. — Quoi! c'est là ce maçon-littéraire, ce fabricateur de pièces foraines où le peuple, qu'il flatte et qu'il prétend peindre, a la sottise de courir! . . . „Le sang me bouillait dans les veines; et je cherchais les moyens de venger l'habile charpentier dramatique, le digne collaborateur de Grétry, avec lequel il avait cueilli tant de couronnes. Je soutins que Sedaine était dans son genre un créateur, un homme de génie; et que si l'on pouvait lui reprocher à juste titre de négliger son style, on ne pouvait refuser un véritable mérite à l'auteur du *Philosophe sans le savoir* et de la *Gageure imprévue.* J'ajoutai que *Rose et Colas* était un chef-d'œuvre de fraîcheur et de naturel; que *Richard-Cœur-de-Lion* offrait une couleur chevaleresque, un intérêt irrésistible; qu'enfin le *Déserteur*, *Félix*, le *Roi et le Fermier*, et tant d'autres productions étaient depuis un demi-siècle applaudies au théâtre. „Ne me parlez donc point, reprit le caustique censeur, de tous ces faiseurs d'opéras comiques: ce sont de véritables jongleurs, écrivains de tréteaux, ce que nous appelons la *raclure littéraire*. . . La plupart de ces misérables-là connaissent à-peine les éléments de la langue et n'ont fait

aucune espèce d'études: ils n'entendent même pas et ne pourraient articuler un seul mot latin.“

Je possédais à cette époque mes anciens auteurs, dont je pouvais aisément citer les plus beaux passages. Mon heureuse mémoire vint en ce moment à l'aide de ma colère, de mon indignation, et je formai le projet de ne plus répondre au Fréron moderne que par des citations latines. Me parlait-il de M. Necker avec une mesure hypocrite? je répétais ce passage de Tacite: „*Magnitudinem suam malit justitiâ tueri* . . . Il n'emploie que l'équité au soutien de sa grandeur.“ Le pédant me regardait alors avec surprise; un sourire vint errer sur ses lèvres venimeuses; puis il ajouta que quelque honnête homme que fût ce ministre, il avait de grands ennemis. „Il s'en console, répliquai-je, par cet adage de Cicéron: *Gloria nostra est testimonium conscientiœ nostrœ* . . . „Notre vraie gloire c'est le témoignage de notre conscience.“ — Il paraît, monsieur, que vous êtes particulièrement attaché à M. Necker. — En aucune manière, je vous jure; et j'ai trop bien retenu ce vers charmant d'Ovide:

Vive tibi, et longe nomina magna fuge. . . .

„Vivez pour vous-même, et fuyez les grands.“ — Je vois bien, reprend mon antagoniste, que vous êtes trop familier avec nos anciens auteurs, pour que je continue le combat. Monsieur peut-être est professeur dans un de nos collèges royaux? — Moi professer, lorsque j'ai tant besoin d'apprendre encore! Je me borne à répéter avec Virgile:

Quid verum atque decens curo . . .

„Je cherche ce qui est vrai, ce qui est beau.“ — Vous devez occuper un rang dans le monde? — Aucun; et je suis fidèle à cette salutaire leçon de Virgile qu'on ne se lasse point de citer:

Littus ama; altum alii teneant! . . .

„Côtoie le rivage et laisse aux autres la pleine mer!“ — Plus vous abondez en citations, et plus vous excitez ma curiosité: encore une fois, qui donc êtes-vous? — Un pauvre *faiseur*

d'opéras comiques, un de ces *jongleurs*, de ces *écrivains de tréteaux* que vous appelez si éloquemment la *raclure littéraire* … mais qui n'en est pas moins le plus humble de vos serviteurs.“

Je me lève à ces mots, en riant aux éclats; et Boufflers, qui m'avait entendu, va raconter mon aventure à tout ce qui composait la chambre ardente de madame de Staël, qui m'honora d'un serrement de main. Sedaine, en m'embrassant, m'autorisa tout haut à me dire son élève, et je fus comblé des félicitations, des encouragements de tous les hommes célèbres dont j'étais environné: hommage flatteur, inespéré, qui influa puissamment sur ma destinée; car bien que je ne fusse encore qu'un jeune conscrit qui essayait le maniement des armes, je conçus l'espoir de gagner mes éperons.

Madame de Staël, à cette brillante fête où j'avais eu l'honneur d'assister, m'avait avoué que toutes ces grandes réunions l'excédaient, et qu'elle leur préférait le petit comité des mardis, qui se tenait régulièrement au contrôle-général, et n'était jamais composé que de douze ou quinze affidés. C'était là où chaque littérateur faisait la première lecture d'une production nouvelle; c'était là que l'amitié franche, débarrassée de tout cérémonial, savourait les délices de la confiance et de la douce familiarité. „Je vous ai suffisamment étudié, me dit cette femme célèbre, pour vous compter parmi nos amis. Venez donc à nos petits comités; et j'ose croire qu'ils ne seront pour vous, ni sans intérêt, ni peut-être sans profit.“ Je témoignai combien j'étais heureux et fier de cette haute faveur; et je n'eus qu'une pensée, c'était la crainte de ne pas la mériter.

Dès le mardi suivant, je me rendis au contrôle-général: on s'y réunissait à huit heures et l'on soupait à dix. Ces jours-là point de grande tenue, pas la moindre étiquette. On était admis en frac; on pénétrait en voiture de place, jusqu'à l'entrée du vestibule de l'hôtel; en un mot, on était en famille: les communications devenaient plus directes, plus expressives. Je m'en aperçus aisément à l'accueil que je reçus de M. Necker et de sa fille: ils me conduisirent à la chambre ardente, me firent asseoir avec eux sur le divan, et m'adressèrent des questions

pleines d'intérêt sur ma position sociale et sur mes projets d'existence. Je répondis que j'avais hérité de mon père de quoi vivre; et que le produit de mon travail me donnerait l'aisance modeste, seul bien que j'ambitionnais. „Écoutez-moi! me dit M. Necker d'un ton paternel qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur, j'ai besoin d'un secrétaire particulier que j'initie dans ma famille, et qui devienne mon confident et mon ami. Si cela vous convient, dès ce moment vous nous appartenez, et je me charge de votre fortune. — L'dée de m'attacher à vous, répondis-je vivement ému, m'enivrerait d'honneur et de joie, si je n'avais pas été habitué, dès l'âge le plus tendre, à la plus heureuse indépendance, qui ne me permet pas de me livrer à la moindre idée d'ambition. Exister par moi, n'appartenir qu'à moi, voilà mon but, ma résolution, ma jouissance et ma vie. J'ai basé ma conduite passée, présente et future, sur ce passage d'Ausone, l'un de mes auteurs chéris, que j'ai traduit par ces vers:

Le bonheur qu'ici-bas j'envie,
C'est une obole au-dessus du besoin . . . .
Une douce et fidèle amie,
Heureuse ainsi que moi, dans un tout petit coin;
Enfin c'est de pouvoir éparpiller ma vie
Sans nulle gêne et sans fâcheux témoin.

— Le ciel vous exauce! „me dit madame de Staël, en me serrant la main plus vivement encore; „répétez-moi votre traduction d'Ausone: j'aime ce qui est simple et part du cœur; je le préfère à ce qui ne vient que de l'esprit.“ Puis, me regardant avec une expression pénétrante, elle ajouta ces mots, qui depuis quarante-trois ans ne se sont point effacés de mon souvenir: „Vous n'*éparpillerez* jamais votre vie que pour le bonheur des autres: c'est moi qui vous le prédis. . . . „J'acceptai la prédiction, et me suis fait dans tous les temps un devoir de l'accomplir.

Cependant les fidèles initiés s'étaient réunis. Déjà Rivarol secouait ses paillettes; Champcenets répétait les mots piquants, les anecdotes curieuses des *Actes des apôtres*, dont il était le ré-

dacteur; déjà Boufflers, s'amusant de tout et flagellant tous les partis, se montrait tantôt homme de cour, tantôt partisan du tiers-état, comme on le disait alors. Il n'avait qu'une crainte, c'était que les troubles politiques ne nuisissent aux petits soupers dont il était le plus joyeux convive. Delille, qui tremblait pour son abbaye, cherchait à se distraire en travaillant à son poème de *l'Imagination*, dont, ce jour-là même, il nous lut, ou plutôt nous récita cet admirable épisode dans lequel il dépeint la terreur, les angoisses, l'espérance, le découragement et la délivrance d'un jeune artiste égaré dans les catacombes de Rome. On avait éteint les bougies; et le morne silence qui régnait autour du poète, semblait ajouter encore à l'enivrante magie de son talent, à l'inexprimable puissance de son élocution. Ni Gerbier, ni Mirabeau n'avaient produit sur tous mes sens un enchantement plus vif et plus réel que celui que j'éprouvais.

Personne, après Delille, n'avait le courage de se faire entendre. Ce fut en vain qu'on sollicita Saint-Lambert de réciter un fragment de son joli poème des *Saisons*, le duc de Nivernais de lire quelques-unes de ses fables charmantes. Il n'y eut que Boufflers qui osa débiter un fragment de ses poésies érotiques, où l'esprit était assaisonné de ce que la malice a de plus pétillant, où la licence était adoucie par la grâce. Lui seul pouvait occuper un instant ses auditeurs, après l'effet inexprimable qu'avait produit l'abbé Delille.

Parmi les femmes, en petit nombre, admises à ces comités si recherchés, on distinguait la comtesse de Sabran, dont l'heureuse physionomie et la gaîté naturelle étaient embellies d'une imagination brillante et d'un esprit observateur. Je savais qu'elle cultivait la poésie élégiaque avec autant de talent que de modestie; et les mots ingénieux, les piquantes saillies qui s'échappaient à chaque instant de sa bouche expressive, semblaient donner encore plus de charme à son regard pénétrant.

Dix heures à-peine étaient-elles sonnées à la pendule, que le maître-d'hôtel venait annoncer qu'on était servi. La table ne contenait ces jours-là que douze à quinze couverts; et, sitôt le service terminé, tous les domestiques se retiraient. Alors le

petit souper devenait ravissant; alors plus d'étiquette, plus de contrainte: on remplissait soi-même son verre et celui de sa voisine: on avait le droit d'appuyer le bras sur le dos du siège où elle était assise. Les communications devenaient plus faciles et plus vives; les bons mots pétillaient; la gaîté jaillissait sous mille formes aimables. Le grave M. Necker lui-même, oubliant en ce moment le fardeau du ministère, s'abandonnait à cette hilarité qui caractérise si bien la nation française. Madame Necker, malgré son austère piété, ne pouvait s'empêcher de sourire à toutes les folies qu'exhalaient à l'envi les Boufflers, les Champcenets, les Rivarol, ainsi qu'aux récits curieux et de bon ton que faisaient Saint-Lambert et le duc de Nivernais. C'est alors, enfin, que madame de Staël, se livrant à toute la verve de son imagination, faisait briller ces traits de flamme, ces éclairs d'un génie créateur qui devaient lui assigner le premier rang parmi les femmes lettrées de son siècle: c'était véritablement Corine improvisant vers la fin d'un beau jour, sur les bords du cap Misène.

Pour se reposer un instant de ce cliquetis de mots brillants, d'expressions neuves, de récits variés, de tableaux en tout genre, on avait coutume, vers les onze heures, de faire assaut de bouts-rimés, très en vogue à cette époque. La réunion était composée de grands maîtres en ce genre. Le duc de Nivernais, malgré ses soixante-quatorze ans, s'y montrait encore aussi gracieux que fécond: ce fut donc par ce Nestor de la poésie érotique, par cet élégant traducteur du poème de *Richardet*, que la lutte commença. Il fut défié par Saint-Lambert, et ramassa le gant avec toute la vigueur et la souplesse d'un jeune chevalier français. Il provoqua de même son digne adversaire, comme lui couronné de cheveux blancs: et celui-ci prouva que l'esprit et la grâce ne vieillissent jamais. „Il ne faut pas s'en étonner, s'écria Boufflers: n'est-il pas lepoète de toutes les *Saisons?*“ Delille, à son tour, provoqua celui-ci qui fut, plus agaçant et plus coloré que les deux septuagénaires, mais moins pénétrant, moins anacréontique. Rivarol et Champcenets furent lancés par madame de Staël; et, semblables à deux

jeunes coursiers sans mors et sans entraves, ils s'élancèrent dans l'arène en faisant les bonds les plus divertissants. C'était un vrai feu de file: un coup succédait aussitôt à l'autre.

Enfin, l'abbé Delille fut appelé dans la lice par la comtesse de Sabran, avec cette candeur enchanteresse et cet esprit qui lui donnaient un si grand renom; mais quelque difficiles que fussent les rimes qu'elle lui imposât, toutes furent remplies avec cette verve, cette pureté de style et cette fraîcheur d'idées qui distinguaient l'auteur du poème des *Jardins*, le seul de ses ouvrages qui fût alors imprimé. Parmi les quatrains qu'il composa devant nous, ou plutôt qu'il laissait échapper de sa lyre harmonieuse, comme l'eau pure qui sort d'une source féconde, j'ai retenu le suivant adressé à la belle de Sabran, sur les rimes suivantes qu'il avait reçues de Saint-Lambert:

Vos traits divins font naître le *désir:*
Votre langage impose le *silence.*
On vous aborde avec une *espérance:*
On s'en retourne avec un *souvenir.*

„Je ne crois pas, s'écrie Boufflers, qu'on puisse peindre la comtesse de Sabran avec plus de charme et de fidélité. — Elle pose si bien!“ ajoute avec expression le vieux duc de Nivernais. Elle-même fut appelée dans l'arène par Champcenets et Rivarol, qui lui donnèrent plusieurs défis qu'elle accepta, et dont elle sut triompher avec un talent remarquable et la plus parfaite convenance.

Enfin minuit vint à sonner, et chacun se retira. Je rentrai dans ma paisible et modeste demeure, encore tout étourdi de mon initiation parmi ces beaux-esprits et ces grands du jour qui formaient l'élite des hommes distingués de la capitale. Je me félicitai d'avoir su conserver, au milieu d'eux, ma dignité d'homme et mon indépendance. Je fus heureux et fier d'avoir eu le courage de refuser les offres séduisantes de M. Necker; et je récapitulai, selon mon usage, les préceptes des anciens auteurs, dont je composais mon plan de conduite; entre autres, celui-ci de Cicéron: „*Non esse cupidum pecunia est.* C'est être

riche que de ne pas désirer l'être.“ Celui-là de Lucrèce: „*Ut* „*latius multo jam sit parere quietum*, *quam regere imperio*, „*res velle.* Il vaut mieux être indépendant et tranquille, que „d'exercer un grand pouvoir.“ Et enfin cet autre de Tacite: „*Malo securum et secretum Virgilii secessum.* Je préfère la „tranquille et solitaire retraite où reposait Virgile.“ Je croyais alors entendre madame de Staël me répéter, en m'honorant d'un serrement de main: „Le ciel vous exauce!...“ Et je m'endormis en laissant errer sur ma bouche souriante ma devise chérie que j'avais traduite d'Ausone:

Le bonheur qu'ici-bas j'envie,
C'est une obole au-dessus du besoin....
Une douce et fidèle amie,
Heureuse ainsi que moi, dans un tout petit coin....
Enfin c'est de pouvoir éparpiller ma vie
Sans nulle gêne et sans fâcheux témoin.

BOUILLY.

SAINTE-GENEVIÈVE.

Quelle est cette multitude que je vois, au renouvellement de chaque année, empressé, à gravir un mont où l'opulence ne bâtit point ses palais, où les rois ne fixent pas leur cour? Je la suis, je monte avec elle, et j'arrive aux lieux où revivent les souvenirs du berceau de la monarchie française. D'un côté, une église ancienne, où se perpétue le culte de la bergère de Nanterre; de l'autre, une basilique moderne, immense, magnifique, dominant tout Paris, comme le temple de Jupiter capitolin dominait l'ancienne Rome; entre les deux, un collège avec une vaste bibliothèque; des rues que décorent les noms de Clovis, de Clotaire, de Clotilde et de Geneviève, frappent mon imagination et retracent à ma pensée l'histoire abrégée des premiers temps de la monarchie se renouant à l'histoire de notre âge. Voyez cette tour noircie par dix siècles, dont la hauteur et les formes sont si peu en harmonie avec ces bâtiments qui viennent de surgir de terre et dont la pierre, blanche et humide encore, marie si mal sa couleur à celle des constructions gothiques dont elle est surmontée. A la place de ce bâtiment qui vient de naître et de cette chaussée toute récente, j'ai vu debout encore, il y a quarante ans, une église antique dédiée à sainte Geneviève, où Paris conserva long-temps les restes vénérés de sa patrone.

Cette église était parallèle et contiguë à celle de Saint-Étienne, et semblait ne faire avec elle qu'un seul édifice, comme les temples de l'Honneur et de la Vertu à Rome. Elle fut construite, par les ordres de Clovis, au commencement du VIe siècle, et ce premier roi chrétien y marqua le lieu de sa sépulture; il voulait que ses cendres pussent reposer en paix, sous l'égide de sa religion nouvelle, dans la basilique des Saints-Apôtres; car c'est le nom que reçut d'abord cette église. Alors le mont qu'elle consacrait n'était pas renfermé dans l'enceinte de Paris; il n'était pas même habité encore, et les troupeaux venaient paître aux mêmes lieux qui depuis ont été peuplés de tant de collèges et qui ont retenti des doctes leçons de tant de savants maîtres. Alors un salutaire usage, trop négligé par la suite, défendait d'enterrer les morts au sein des villes, et de sages règlements destinaient aux sépulcres des enclos isolés de l'habitation des vivants.

Les projets de Clovis s'accomplirent. La basilique naissante reçut sa froide dépouille; et quelques semaines après, à côté du corps de ce roi, vint reposer celui d'une fille du peuple, vierge presque nonagénaire, qui, dans sa jeunesse, avait gardé les troupeaux: cette humble fille était Geneviève. Des vertus surhumaines lui avaient concilié la vénération des peuples et des princes; elle méritait de partager la sépulture royale. Le même honneur fut accordé depuis à deux héros qui, par leur sagesse et leur valeur, s'étaient montrés comme les colonnes de l'état et s'étaient égalés aux rois. Ce rare honneur et une renommée immortelle sont tout ce qne le monde a pu donner à Du Guesclin et à Turenne. Les hommages rendus à Geneviève après sa mort ont pris de siècle en siècle un caractère plus auguste. Les prodiges nombreux opérés sur sa tombe la présentaient aux habitants de la ville et des campagnes comme l'arbitre puissante de leurs destinées, comme leur salut et leur espoir dans les calamités publiques; et les bienfaits dus à sa protection sont attestés par des monuments authentiques, et l'histoire les redira encore à nos arrière-neveux. Il vit encore dans nos annales, le souvenir de ce fléau destructeur qui rava-

gea Paris et les campagnes d'alentour en 1129. Une maladie cruelle portait le deuil dans les familles ; c'était un feu secret et dévorant qui consumait en peu de jours ses victimes ; il n'épargnait ni le sexe ni l'âge, sans que les plus prompts secours ni l'art des plus habiles médecins pussent l'éteindre. Des prières, des jeûnes solennels ordonnés par un prélat justement vénéré n'en peuvent arrêter la furie, et les *ardents* sont précipités par milliers dans la tombe. Enfin le peuple implore, contre le bras invisible qui le frappe, le secours de son antique libératrice. Geneviève descend de sa montagne, elle va visiter la cité parisienne ; elle va triompher d'un ennemi que nul autre ne peut combattre. Une foule empressée accompagne la pompe innocente de son cortége ; les vœux, les acclamations et les pleurs du peuple se mêlent aux cantiques sacrés ; l'arche précieuse qui renferme ses reliques est portée sur les épaules des prêtres et des lévites. A-peine elle arrive sur le seuil de l'église cathédrale, ô prodige ! les malades sont guéris à l'heure même ; les sépulcres ouverts déjà pour eux se referment, et le fléau terrible a disparu sans retour.

L'année suivante, le pape Innocent II vint en France et donna par avance l'onction royale dans la basilique de Reims à l'héritier de la couronne, à Louis, fils de Louis-le-Gros, de ce roi qui le premier donna le signal de l'affranchissement des communes et porta le coup mortel au servage féodal. Le pontife informa juridiquement sur les preuves de la guérison soudaine des *ardents*. Ces preuves ne manquaient pas alors ; des milliers de témoins encore vivants déposaient de la vérité du prodige. Une fête annuelle fut instituée pour attester à jamais la reconnaissance publique et pour en transmettre l'héritage à la postérité. L'église de Paris honore à perpétuité, le 26 novembre, *Sainte-Geneviève-des-Ardents*. Ce même nom fut donné à la petite église de Sainte-Geneviève qui s'élevait autrefois dans la cité vis-à-vis l'église cathédrale : elle avait été bâtie au lieu même où Geneviève avait terminé sa vie mortelle. Elle tombait de vétusté lorsqu'on la démolit dans le siècle dernier ; mais elle fit place à un temple nouveau où devait s'exercer le culte

le plus parfait de tous, celui de la charité; je parle de ces bâtiments construits en 1757, où les enfants, orphelins en naissant, innocentes victimes de la honte et de la misère, trouvaient dans les filles de Saint-Vincent-de-Paule des mères plus compatissantes et plus tendres que celles qui leur avaient donné le jour. Ils sont occupés aujourd'hui par l'administration générale des hôpitaux et par la pharmacie centrale.

La basilique des SS. Apôtres était devenue celle de Geneviève. Si Pierre et Paul tiennent le sceptre du monde chrétien, s'ils protègent tous les fidèles, Geneviève protégeait spécialement la cité parisienne; elle devait avoir les premiers honneurs là où reposait son auguste cendre. C'est là que l'espérance amenait toutes les misères aux pieds de cette puissance, qu'on n'allait jamais voir sans revenir heureux ou consolé. Mais nul jour n'attirait auprès de son trône un concours plus nombreux que le jour anniversaire de sa mort, ou plutôt de son triomphe. Aussitôt que l'année, en se renouvelant, signalait le retour de cette fête solennelle, vous eussiez vu accourir à flots pressés les habitants de la capitale et des campagnes. Ceux-ci viennent implorer le prix de leurs travaux rustiques, des moissons, des récoltes qui réparent les maux d'une année stérile. Ces hommes, ces femmes au teint pâle, aux regards abattus, viennent demander la santé de leurs corps que la fièvre et l'étisie minent sourdement. D'autres invoquent la pitié de la sainte pour un frère, pour un ami luttant contre la douleur, et gisant sous les atteintes d'une maladie mortelle. Ils veulent que les linges et les voiles qui couvriront ces malades chéris, touchent seulement la châsse tutélaire. Leur foi compte sur la vertu secrète du saint attouchement; et ce que la foi espère sans hésiter, elle l'obtient par un effet infaillible. Cette mère inquiète et tremblante prie pour son fils au berceau, victime innocente, qui, sur le seuil de la vie, touche déjà aux portes de la mort. Ce vieillard dont l'âge affaiblit les yeux, et qui s'avance appuyé sur le bras de sa fille, vient offrir au ciel, par l'entremise de Geneviève, les jours de sa caducité: il implore pour sa tendre famille des jours plus heureux que les siens, et pour la jeune

vierge qui embellit sa vieillesse et couronne ses cheveux blancs, un époux digne d'elle; content de consommer son sacrifice et de s'en aller en paix, s'il a pu voir auparavant ses vœux accomplis. Ceux-là viennent le front serein, le cantique à la bouche, vêtus de leurs habits de joie, échappés aux périls de la mer ou des fleuves, aux poignards des brigands, aux suites d'un accident funeste, ou sauvés des trames de la perfidie qui menaçait leur fortune, leur vie, ou leur honneur plus précieux que la vie, ils viennent bénir leur libératrice, et consacrer dans son temple les témoignages de leur reconnaissance. Les prêtres, les religieux ne pouvaient suffire aux vœux, aux pieux hommages, aux offrandes de tout ce peuple. L'impiété, qui ferma nos temples et les rouvrit ensuite pour les profaner, arrêta ce concours pendant quelques années. D'ailleurs l'antique église de Sainte-Geneviève menaçait ruine depuis long-temps; elle devait être abattue, et le culte de la patronne de Paris transféré dans le pompeux édifice élevé par Soufflot. Déjà elle était tombée, au neuvième siècle, sous l'effort des ennemis du nom chrétien. Les Normands, encore païens à cette époque, l'avaient livrée aux flammes; et sur ses vieux fondements s'était élevée la seconde basilique, portant encore l'empreinte des feux qui les avaient noircis. Le temps, autre ennemi dont rien n'arrête les coups, avait préparé la chute de ces constructions gothiques que nos contemporains ont pu voir encore: elles tombèrent cette fois sans accuser les mains qui achevaient leur ruine. Mais l'auguste patronne ne vit point s'ouvrir pour elle les portes du magnifique asile préparé pour la recevoir. O vains projets des hommes! Cette basilique nouvelle, chef-d'œuvre d'architecture, élevée à grands frais et avec un luxe royal, qui suspend dans les airs ses colonnes hardies et porte son dôme jusque dans les nues, qui devait annoncer de loin au voyageur la piété de la capitale et la gloire de sa patrone, est devenue, comme les pyramides d'Égypte, le séjour de la mort et l'asile où les grands du siècle vont dormir leur long sommeil.

On se rappelle encore le cri général d'admiration qui retentit long-temps sous les voûtes de la nouvelle église de Sainte-

Geneviève, lorsque tout Paris put jouir du spectacle imposant d'une architecture jusqu'alors inusitée dans nos temples. On élevait jusqu'aux cieux le nom de Soufflot; ce nouveau chef-d'œuvre allait rivaliser avec les plus beaux édifices de l'Italie, et le mérite de son auteur effacer la renommée de tout ce qu'il y avait eu d'habiles architectes en France. Mais l'enthousiasme n'est pas un sentiment durable parmi les hommes; il l'est encore moins dans notre patrie, où, par une réaction funeste, la critique fait souvent taire l'admiration publique. Elle empoisonna les derniers jours de Soufflot; et sa voix jalouse trouva de l'écho, lorsqu'on vit de nombreuses fractures se manifester aux quatre élégants piliers qui supportaient le dôme, et aux colonnes voisines. Il fallut se hâter d'affermir ces frêles soutiens pliant sous le faix des masses énormes élevées dans les airs. Quatre massifs inébranlables assurèrent désormais la conservation de l'admirable monument; mais ils brisèrent les lignes de cette belle architecture qui laissait pénétrer de toutes parts l'œil ravi du spectateur, et le charmait sans-cesse par les jeux variés de la lumière parmi ces colonnades et ces voûtes. Il ne restait plus qu'à revêtir le sol, à le parer de marbre, lorsque la révolution de 1789 vint briser le sceptre de nos rois, et fit chanceler tous les autels sur leurs bases. Le palais destiné pour l'honorable bergère fut fermé au culte chrétien, et ses voûtes souterraines ne durent plus s'ouvrir que pour recevoir la cendre des hommes proclamés grands par la *patrie reconnaissante*. Le nouveau Panthéon reçut la dépouille de Mirabeau; elle y fut portée au milieu d'un cortège immense formé par les nouveaux mandataires de la nation française, par les cours de justice, la magistrature et le peuple, à la lueur de mille flambeaux, avec un appareil qui rappelait les pompes antiques de la Grèce et de Rome. Mais quel tribunal pouvait peser dans la balance les noms des grands hommes, et connaître des titres qui ouvriraient à leurs noms le temple de la gloire? Bientôt les factions s'emparèrent de ce jugement auguste, et l'ombre sanglante de Marat vint prendre place parmi les demi-dieux. Les voûtes du temple tressaillirent d'horreur; les osse-

ments des hommes illustres déjà portés dans ces caveaux funèbres semblèrent prêts à se ranimer et à dire: Sortons d'ici. Bientôt, il est vrai, le cadavre profane fut traîné aux Gémonies; mais quel Français pouvait désormais ambitionner un honneur indignement prostitué? Cependant les temples chrétiens, sur toute la face de la France, avaient été souillés, ruinés en partie, en partie abandonnés à de vils usages; les sépultures royales outragées, détruites, dispersées; les cendres de soixante rois, traités de vils tyrans, avaient été arrachées à la tombe, sans que ni la majesté des siècles, ni le respect du genre humain pour l'asile des morts, eût pu arrêter des mains sacrilèges: partout les riches reliquaires, les châsses précieuses étaient saisis, mis en pièces au gré d'une rapacité aveugle; les ossements sacrés, devenus le jouet d'une tourbe en démence, étaient jetés aux flammes, et leur cendre au souffle des vents, à moins que la piété courageuse n'eût su, par d'innocents artifices, les dérober aux profanateurs. Dans le désastre général, périrent les restes vénérés de Geneviève: à-peine un pieux larcin, longtemps enveloppé d'un profond mystère, en put-il sauver une faible parcelle, que l'église métropolitaine a recueillie avec quelques autres débris de ce vaste et déplorable naufrage.

Nos bons aïeux se disputaient la possession d'un corps saint avec plus d'ardeur que deux villes ne se sont disputé de nos jours le cœur d'un musicien célèbre; c'était pour eux un riche trésor. Ils y voyaient le gage des bénédictions divines, une source de biens pour eux et pour leurs enfants, un secours assuré dans les malheurs de la patrie. Ce zèle pieux n'est pas éteint dans la capitale. Tandis que la multitude des humains, indifférente pour le ciel, ne s'attache qu'aux intérêts de la terre, tandis que l'opulence et la grandeur irritent ses désirs ou sa jalousie, tandis que des cultes éphémères parodient la majesté du culte catholique, il est, il est encore de fidèles adorateurs, de vertueux Français qui savent rendre ce qu'ils doivent à leur pays, à leur Dieu et à ses saints. Ces chrétiens avaient vu avec joie la grande basilique reprendre sa destination première; mais ils adorent les desseins suprêmes; ils n'ont pas

oublié le chemin de l'église modeste où ils honorent depuis trente ans le tombeau de Geneviève. Saint-Étienne-du-Mont fut d'abord dans la dépendance des religieux de l'abbaye de Sainte-Geneviève. Ils furent les premiers pasteurs de cette paroisse. Le temps a tout changé. La paroisse a recueilli leur héritage abandonné; mais elle n'a plus trouvé dans la tombe de la patrone de Paris qu'un peu de terre mêlée de sa cendre. Ces précieuses parcelles, transférées avec un respect religieux sous le sceau de l'autorité diocésaine, ont consacré le sépulcre et la chapelle de Sainte-Geneviève, séparés par le seul mur extérieur, de l'asile sacré où reposa le saint corps pendant treize siècles. C'est là qu'elle reçut les principaux hommages et la fervente prière du pontife Pie VII, de ce restaurateur de l'église de France. C'est là que se portent encore en foule, tous les ans, les pieux habitants de la capitale et des campagnes.

ANDRIEU.

LA FEMME A LA MODE

ET

LA FEMME ÉLEGANTE,

EN 1833.

Je dis en 1833, car pensez bien que la femme à la mode de 1833 n'est point celle qui l'était en 1832, et certes ne sera pas non plus celle de 1834. Hélas! un règne n'est quelquefois pas aussi long, qui sait? J'en connais d'aucune à qui trois mois, un mois, voire même huit jours, avaient suffi, et qui, au bout de ce temps, se trouvait éclipsée par une rivale qui n'était ni plus belle, ni plus jeune, ni plus riche, mon Dieu non, mais à laquelle le caprice, un rien, quoi, moins que rien, la mode avait remis son sceptre.

Et insouciante, folle, légère, parée de gaze et de fleurs, de soie et de fourrure, elle l'avait accepté, ce sceptre, sans en connaître toutes les charges, sans en calculer les revers.

Savez-vous ce que c'est qu'une femme à la mode, comment elle acquiert ce titre, et à quoi il expose? écoutez:

Sept à huit étourdis, mais de ces étourdis aimables, de bon ton, cachant avec autant de soin leur instruction que d'autres le feraient leurs ridicules; de ces étourdis en bas de soie, petit lorgnon et gants jaunes; or ces sept à huit étourdis se prennent à adopter une femme, et les voilà qui la prônent, la suivent en tous lieux, s'empressent sur ses pas, lisent des ordres dans un regard jeté au hasard, y accèdent, et bref qui, au milieu de cent femmes, n'en voient qu'une.

Aux Bouffes, à l'Opéra, ces sept à huit étourdis entrent en foule dans sa loge, sous prétexte de la saluer, parlent haut pendant qu'elle rit, font retourner le parterre, d'abord scandalisé du bruit, mais s'apaisant à la vue d'une jolie femme. Ce qui fait dire:

— „Quelle est cette femme? — Madame une telle! vous ne savez pas! la femme la plus à la mode de Paris. — Il me semble que ce n'est pas la plus jolie. — Je ne vous ai pas dit, la plus jolie, je vous ai dit la plus à la mode, ce qui n'est pas du tout la même chose. — Pardon, je ne savais pas. — Ce monsieur est un provincial, dit un voisin de gauche à son voisin de droite, — ou un Algérien, répond le voisin de droite souriant."

La femme à la mode n'a qu'un temps, et il est court. Pour obtenir ce titre, pas n'est besoin d'être duchesse, marquise, ou comtesse, ou titrée; en général mieux que tout cela vaut un mari agent de change; oh! le mari agent de change est le mari par excellence, le mari modèle, le mari romantique.

Le mari agent de change gagne tant d'argent dans une bourse, et si vite, si aisément, si facilement, qu'en vérité il faudrait être pire qu'un mari rentier pour refuser parure, bijoux, chiffons, qu'un coup de crayon gagne dans une seconde et bien au-delà.

Il est vrai aussi qu'une seconde suffit pour enlever, et bien au-delà encore, le produit de toute une année de coups de crayon; mais que voulez-vous? c'est le revers de la médaille.

Or je reviens à mon sujet, dont cette petite digression m'a éloignée, et pour ce, vous en demande pardon.

Donc, pour être femme à la mode, et cela n'est pas si aisé, je vous assure, il faut avoir un peu plus de vingt ans, un peu moins de trente, grasse ou maigre, n'importe, blonde ou brune, ou chataine, la couleur n'y fait rien (les rouges exceptées toutefois); seulement la brune aura quelques heures de plus de durée que la blonde.

La femme à la mode est toujours mise avec simplicité et élégance, jamais de bijoux (prévoyante créature elle les gardera pour se faire remarquer qnand son règne sera passé).

La femme à la mode prendra ses chapeaux chez *Simon*, ses

bonnets chez *Herbeault*, ses souliers chez *Michaël*, ses bottines chez *Gélot*, ses gants chez *Boivins;* elle ne portera que des fleurs de *Batton*, et des plumes de *Cartier*.

La femme à la mode n'a pas de tailleuse attitrée, c'est elle qui invente une coupe, ou la fait valoir; pourtant une fois, mais une seule fois, observez bien, elle fera faire une robe chez *Palmyre*, jamais deux; Palmyre se répète, et il est désolant de trouver dans un bal trois robes dont la physionomie soit en rapport avec la vôtre, c'est à vous en donner des vapeurs.

La femme à la mode arrive au bal; en descendant de voiture on l'engage à danser, sur l'escalier on l'engage, sur le pallier on l'engage, on l'avait engagée la veille, l'avant-veille, au bal dernier; elle a plus d'invitations en entrant dans la salle, qu'on ne dansera de contredanses toute la nuit.

Or le maladroit qui vient à elle aussitôt qu'elle paraît, se voit répondre: „Je suis engagée, monsieur. — Pour la seconde, madame? — Elle est promise, monsieur. — Pour la troisième? — J'ai donné parole pour dix; je doute d'aller jusque-là. — Alors, madame, pourrais-je avoir le plaisir d'une valse? — Engagée pour toutes. — Au moins le bonheur d'une galope. — Je n'en danse qu'une, et mon galopeur est là. — J'ai du malheur, madame!“ Et l'infortuné de soupirer, et la dame de ne pas le remarquer.

Puis la femme à la mode se voit entourée à ne pouvoir respirer, engagée à ne savoir auquel répondre, suffoquée de compliments, si compliments suffoquent, et enivrée d'encens (l'encens enivre). C'est charmant.

Elle reste peu dans un bal, comme un éclair, le temps d'éblouir, et puis voilà; ce même effet elle le répète dans deux ou trois autres bals, s'en va, rentre de bonne heure, bien avant que la fatigue ou la danse aient abattu l'éclat de ses yeux, défrisé ses cheveux, *débrillanté* sa robe.

Il faut qu'on puisse dire d'elle: „Elle n'est venue qu'un instant, elle a tant d'invitations, tant de devoirs de société à remplir; à-peine si on l'entrevoit, mais jamais, jamais elle n'a été aussi jolie que ce soir.“

— Quel soir que ce soit, n'importe.

La femme à la mode se lève tard, passe ses matinées chez elle; elle soigne son ménage, si elle n'a ni mère ni belle-mère pour cela; ou elle soigne ses enfants, si elle en a; ou elle peint, fait de la musique, car au dix-neuvième siècle, les femmes font de tout cela, et l'avouent; elles sont fort bien élevées, ont plusieurs talents d'agrément, la peinture et la musique en tête. Passons.

Vers quatre heures, elle monte dans son carrosse qui la conduit, où? Au bois, à la porte duquel l'attend, ou ne l'attend pas, un cheval tout bridé pour elle, que tient en lesse son domestique galonné, monté lui-même sur un beau cheval. Puis à ses côtés caracolent quelques cavaliers, ses danseurs de la veille, les sept ou huit étourdis que vous savez.

Fait-il mauvais temps? madame va faire des visites, des emplettes. Ou bien encore madame va au salon voir l'exposition nouvelle.

Puis le dîner, puis les Bouffes ou l'Opéra, de là au bal, et ainsi de suite, jusqu'au printemps, époque à laquelle la femme qui se respecte, la femme qui tient tant soit peu à sa réputation, quitte Paris, va à la campagne et n'en revient, plus belle et plus fraîche que jamais, qu'au commencement de l'hiver.

Mais, hélas! adieu, sa place est prise, son trône est occupé, son sceptre brisé, son règne fini. Toutefois, plus heureuse que les rois détrônés, non proscrite, elle peut encore venir visiter les lieux témoins de sa gloire, elle peut jouir en face des succès de sa rivale, ou en crever d'envie, à sa volonté; consolations enlevées aux premiers; elle peut aussi chercher, si fantaisie lui en reprend, à exploiter de nouveau ce terrain mouvant de regards étudiés, de diaphanes sourires, de paroles chatoyantes; mais hélas!

Plus d'encombrement dans ses loges au spectacle; la loge est pleine, mais la porte fermée. Plus de nuée de danseurs au bal. Autant d'invitations que de contredanses, quelquefois une de plus, et c'est beaucoup. Plus de poussière épaisse tourbillonnant autour de son carrosse, qui va au bois; juste assez pour vous aveugler, et voilà tout: c'est à en mourir!

Alors si le mari de la ci-devant femme à la mode a conservé sa fortune (ce qui est très-rare, par le temps qui court, je vous assure), le luxe le plus outré, la toilette du meilleur style, la fera bien encore remarquer; mais à son oreille, et assez haut pour qu'elle l'entende, on dira: „C'est madame une „telle qui faisait fureur l'année dernière, la femme à la mode „*de ce temps-là;* aujourd'hui ce n'est plus qu'une de nos élégantes.“

Ou bien si son mari a perdu sa fortune, chose très-probable (un an, c'est beaucoup un an, pour une fortune à Paris), et que quelques vieillards, gens à mémoire désespérante, s'en aillent demander par hasard, ou par souvenir à un fashionable: „Dites donc, mon cher, qu'est devenue madame une telle? — Madame une telle... d'honneur je ne sais de qui vous voulez parler? — Bah! — Ma parole. — Comment cette petite blonde (ou brune, c'est selon) qui ne galopait qu'avec vous? — Ah! oui, je me le rappelle maintenant? — Son mari s'est coulé, je crois, et elle?... — Ma foi, je ne sais ce qu'elle est devenue, on ne la rencontre nulle part. Mais mille pardons; voici la divinité du jour qui paraît, j'ai un engagement avec elle.“

Et l'oublieux personnage de se courber, de sourire; même regard, mêmes paroles de l'an passé devant la femme à la mode présentement.

Dites-moi, est-ce bien la peine de se donner beaucoup de mal, beaucoup de fatigue, force courbatures, pour être citée six mois au plus, comme une femme à la mode, et puis se voir, l'an d'après, ou oubliée, ou n'être plus qu'*une élégante;* bien heureuse encore quand une fluxion de poitrine ou le choléra ne vient pas mettre un terme et couronner de si brillants succès?

Ma foi, mieux vaut, à mon avis, ne chercher qu'à s'amuser sans briller, ne faire que plaire sans éblouir, n'inspirer ni envie, ni pitié, n'éclipser personne au risque même d'être un peu éclipsée, et charmer tout bonnement; qu'en pensez-vous?

Toutefois n'est pas femme à la mode qui veut.

Cette réflexion délasse de l'être, et console de ne l'être plus, dit-on; moi, je n'en sais rien.

EUGÉNIE FOA.

LA CHRONIQUE DE SAINT-SÉVERIN.

On a fait l'histoire des grands peuples, on a fait la biographie des grands hommes; on a raconté la vie des cités, quand racontera-t-on celle des monuments? Un monument n'a-t-il pas aussi son existence propre, une destinée à part qui mérite d'avoir ses annales? Cela est vrai surtout de ces édifices qui, élevés sous l'empire d'une idée religieuse, ont eu d'abord comme elle une humble origine, puis ont grandi avec cette idée, et ont passé par toutes les transformations successives que le temps et l'ordre du développement intime de l'homme lui ont imposées. Envisagé sous ce point de vue, un monument naît, grandit et meurt. Plein d'évènements au-dedans (car le sanctuaire subit toutes les fortunes diverses de la pensée qui l'habite), il n'est pas même immobile et muet à l'extérieur: car il renouvelle sa forme avec les âges, et, à chaque siècle, trahit aux yeux des peuples, par une métamorphose nouvelle, les phases de sa vie intérieure. C'est une tour qui se détache du château fort, c'est une chapelle qui vient s'ajouter à l'église.

Il y a mieux; c'est que ces corps gigantesques que nous appelons des monuments, n'attendent pas pour mourir que le temps les démolisse pierre à pierre. L'ame se retire souvent de l'homme avant que le corps ait épuisé toute sa destinée matérielle. Que de monuments encore debout dont l'ame est

remontée vers le ciel. Ils sont encore là, mais froids. Le silence qui seul y règne n'est plus celui de la vénération et de la foi, c'est le silence de la mort. Les voilà abandonnés au premier vent populaire qui passera sur eux, implacable comme le vent du désert, aveugle comme lui.

Notre-Dame a ses historiens. Je vais raconter la chronique de Saint-Séverin la solitaire.

Si on demande pourquoi j'ai choisi Saint-Séverin de préférence à toute autre église, à Saint-Germain-l'Auxerrois, par exemple, qui, à toutes ses grandeurs passées, ajoute aujourd'hui l'intérêt de ses récentes infortunes, je répondrai : Il y a dans une province éloignée de la France, sur un rocher pittoresque, une petite église de village à laquelle se rattachent toutes les joies de mon enfance. Or, étant venu à Paris, pour la première fois, vers la fin de 1816, j'entendis un son de cloches qui me fit souvenir du pays natal; c'étaient les cloches de Saint-Séverin. Leur son fit sur moi l'effet de ces figures géométriques dont Aristippe trouva l'empreinte sur le sable du rivage de Rhodes. Depuis ce jour seulement a cessé pour moi, dans Paris, ce sentiment pénible de solitude dont on a peine à se défendre au milieu de la foule.

Et puis, tout n'est pas factice dans cette idée qui nous fait ainsi personnifier une église. Si l'on remonte à l'origine de cette église, si on la dépouille successivement de ces tours, de ces clochers, de ces arcades que la vénération des fidèles a multipliées autour de l'humble nef, et que l'on s'arrête devant son berceau, que trouve-t-on? le plus souvent un pauvre solitaire dans une cellule. Ainsi a commencé Saint-Séverin.

Je ne raconterai pas la lamentable histoire des enfants de Clodomir: „J'aime mieux les voir morts que tondus,“ avait dit fièrement leur aïeule Clotilde, ce jour-là reine encore et femme de Clovis: ses petits-fils furent massacrés; un seul échappa au carnage. Clodoalde devenu grand, et condamné à l'obscurité et à l'oubli, pensa qu'il n'y avait pour lui qu'une manière de rester à la hauteur de son rang; c'était, au lieu de commander aux hommes, de se faire le serviteur de Dieu. Il chercha donc

autour de lui un homme agréable au Seigneur pour recevoir de ses mains le sceau de sa royauté nouvelle.

Or, près de la porte méridionale de Paris, vivait, en ces jours-là, dans une petite cellule, sous la protection de saint Julien-le-Pauvre, un saint homme, faisant son salut dans la pénitence et les bonnes œuvres. Il était venu là dans la onzième année du sixième siècle. L'enfant des rois chevelus ne dédaigna pas de s'agenouiller devant le pauvre ermite. Égaux devant la piété des peuples, l'un depuis fut invoqué par eux sous le nom de saint Cloud; l'autre, sous celui de saint Séverin. Le monastère fondé par le disciple est devenu la royale maison que vous savez; la cellule du maître est aujourd'hui Saint-Séverin.

Après la mort du pieux solitaire, son tombeau attira un si grand nombre de fidèles et fut témoin de tant de miracles, qu'il fallut y ériger une chapelle. A la fin du neuvième siècle, cette chapelle était une église.

Tout-à-coup un bruit sinistre se répand dans Paris et pénètre jusque dans le sanctuaire; des fugitifs, venus de Neustrie, racontent que des païens, poussés du nord, arrivent sur des bateaux à voiles, et déposent en passant des bandes de pillards sur les deux rives de la Seine. Il se dit des choses merveilleuses de la force de ces barbares; on dit que lorsqu'ils rencontrent des ponts sur les fleuves qui les apportent, ils tirent leurs navires à sec et les traînent ainsi sur le sable de l'autre côté de l'arche. Leur cruauté n'est pas moins effrayante que leur force. Maîtres des monastères, ils brisent le marbre des tombeaux pour y chercher des trésors. Rouen eût péri si son archevêque ne l'eût sauvé: les voilà maintenant sur les bords de l'Eure; les clercs de Saint-Séverin se troublent à cette nouvelle. Ils se demandent d'abord l'un à l'autre si leur saint n'est pas assez puissant pour écarter les barbares de son tombeau Mais le spectacle de tant de saintes maisons incendiées leur fait craindre qu'irrité contre son église, le solitaire ne le veuille pas. Il est enfin décidé que ses reliques seront solennellement transportées de l'autre côté de la Seine et placées

sous la protection de tous les saints à qui Notre-Dame a ouvert la porte de sa cathédrale. Le clergé suivait tristement.

Lorsque les Normands arrivèrent, ils ne trouvèrent plus que des murailles inhabitées. Je m'assure pourtant que tous les prêtres ne suivirent pas les reliques, et que, plus tard, lorsque le clergé fugitif s'occupa de relever le temple, on trouva parmi les décombres les ossements de plus d'un juste demeuré fidèle au sanctuaire et enseveli sous sa chute. Il est vraisemblable du moins qu'en voyant du haut des tours de Notre-Dame s'élever les tourbillons de la flamme qui dévorait Saint-Séverin, plusieurs se reprochaient de n'avoir pas suivi la fortune de leur autel et vinrent pleurer amèrement sur ses débris.

L'église sortit lentement de ses ruines, et ne fut pendant un siècle qu'une pauvre chapelle où le service divin se célébrait irrégulièrement. C'était bien la veuve affligée de l'Écriture, assise sur le chemin et délaissée des passants. La maison du Seigneur, devenue la propriété d'un simple clerc, appartenait, vers la fin du onzième siècle, à un archiprêtre nommé Giraud. A cette époque, Imbert, évêque de Paris, ayant demandé au roi Henri Ier quelques églises abandonnées, l'acte de donation comprit dans le nombre celle de Saint-Séverin, après la mort de l'archiprêtre. La voilà donc remontée au rang d'église. Mais il fallut tout un siècle et les prédications du prêtre Foulques pour ramener la foule des fidèles au tombeau du solitaire.

„En ces jours-là, dit un chroniqueur des croisades, Dieu suscita un saint prêtre de la campagne, homme très-simple et illettré, qu'il choisit pour faire cultiver sa vigne, comme une étoile au milieu de la nuit, comme la pluie au milieu de la sécheresse, comme un nouveau Samgar qui mettrait beaucoup de monde à mort avec le bois grossier de sa prédication.

„Ce prêtre, nommé Foulques, avait vécu auparavant selon le siècle, tel qu'un animal, et en être qui ne comprend point les choses de Dieu; et dans son excessive dissolution, il avait lâché toutes les rênes à son cheval indompté. Mais lorsqu'il plut à celui qui l'appela des ténèbres à sa merveilleuse lumière

de faire surabonder la grâce là où le péché avait abondé, aussitôt Foulques entra dans les pénitences austères et les chemins raboteux. Et tous étaient étonnés de voir cet autre Paul devenu un nouveau Paul, converti par le Seigneur de loup en agneau, de corbeau en colombe. Rougissant de ne pas connaître les saintes Écritures, il partit pour Paris afin de recueillir, dans les écoles des théologiens, des enseignements et des leçons de morale, et de les inscrire dans les tablettes qu'il apportait avec lui, comme les cinq pierres polies que David prit dans le torrent pour abattre Goliath.“

Ici le chroniqueur fait avec son énergie toute biblique un tableau du débordement des vices, à travers lesquels il promène le nouveau Paul avant de le faire entrer avec ses tablettes et son burin dans l'école de maître Pierre, chantre de Paris.

„Aux jours de fête, continue Jacques de Vitry, retournant dans son église, il distribuait soigneusement à son troupeau ce qu'il avait recueilli avec zèle durant toute la semaine. D'abord, appelé par les prêtres du voisinage, il commença avec crainte et timidité à prêcher simplement et vulgairement, devant les simples laïques, les choses qu'il avait apprises, comme le berger qui cueillait les figues sauvages.“

Mais son maître, qui aimait en lui le plus humble et le plus docile de ses disciples, lui réservait un plus noble auditoire, et ce fut Saint-Séverin qu'il choisit pour être le théâtre de sa gloire.

„Or, le Seigneur donna à son nouveau chevalier tant de grâce et de force, que son maître et tous les autres qui l'entendirent, frappés d'étonnement, attestèrent que le Saint-Esprit parlait en lui, et il en résulta que tous les autres, tant docteurs que disciples, accoururent pour entendre sa prédication simple et nouvelle. L'un attirait l'autre; les cordons se répondaient es uns aux autres, et chacun disait: Venez et entendez le prêtre Foulques qui est un nouveau Paul.“

Oh! comme elle dut renaître à la joie la pauvre humiliée de Saint-Séverin, en voyant de nouveau se presser à ses portes la foule des fidèles. Elle naguère encore dédaignée de tous,

humble demeure d'un simple prêtre, n'était plus assez grande pour contenir tout ce que le siècle et l'université lui envoyaient d'ignorants et de lettrés.

Lorsque les fidèles ont appris le chemin d'une église, ils y reviennent long-temps. Elle garde toujours à leurs yeux quelque chose de ce qui d'abord les y attira. C'est ainsi que Saint-Séverin reconquit les enfants de ceux que lui avait ravis d'abord l'invasion normande et ensuite le malheur des temps.

Il arriva même que toute la gloire qui suivit Foulques hors de l'étroite enceinte de Saint-Séverin rejaillit en quelque façon sur l'église où, pour la première fois, sa parole puissante avait retenti. Or, ce prêtre Foulques était une sorte de prédicateur fougueux à la manière du P. Bridaine. „Il enflammait tellement tous les peuples par ses paroles peu nombreuses et simples, et non-seulement les plus petits, mais même les rois et les princes, que nul n'osait ou ne pouvait lui résister."

Il faut lire dans Jacques de Vitry le tableau des merveilles de sa prédication.

„On portait sur des grabats un grand nombre de malades, on les déposait sur les chemins ou sur les places par où il devait passer, afin qu'à sa venue ils pussent toucher l'extrémité de son vêtement, et être guéris de leurs maux. Lui quelquefois les touchait; lorsqu'il ne pouvait s'avancer à cause de la foule, il leur donnait sa bénédiction ou leur présentait à boire de l'eau bénite qu'il tenait dans sa main."

L'empressement des fidèles donnait lieu souvent à des scènes où l'homme prenait la place de l'apôtre.

„Ceux qui pouvaient déchirer et conserver la moindre petite portion de ses vêtements s'estimaient heureux. Aussi, comme la multitude des peuples en arrachait sans-cesse quelque morceau, presque tous les jours il était obligé d'avoir une nouvelle soutane.

„Un jour qu'il vit quelqu'un déchirer trop violemment sa soutane, il parla à la foule, disant: „Gardez-vous de déchirer „mes vêtements qui ne sont pas bénits; mais je vais bénir la „soutane de cet homme." Alors il fit le signe de la croix, et

aussitôt le peuple déchira en mille pièces la soutane de l'homme, et chacun en conserva un petit fragment comme relique."

Ici s'arrête l'époque homérique de Saint-Séverin, comme dirait l'école de nos jours.

Son âge historique commence avec le treizième siècle. Lorsque Rome brûlée par les Gaulois s'est relevée de ses ruines, l'analiste suit aisément d'année en année la succession des consuls: à dater du treizième siècle, on pourrait donner la liste des curés de Saint-Séverin. Saint-Séverin désormais ne fera plus de conquêtes au dehors, mais il lui reste à fixer ses limites. Son curé fut élevé, dès 1210, à la dignité d'archiprêtre, et sa paroisse s'étendait déjà si loin, qu'il fallut la circonscrire. Parmi les arbitres qui furent choisis pour établir cette circonscription de territoire, je lis le nom d'un Guillaume de Montmorency, qui était aussi proviseur de Sorbonne.

Toutes les révolutions que nous aurons à rapporter seront désormais intérieures; le saint élèvera des chapelles, fondera des confréries; et si à la vue de la multitude qui se presse dans son église il ne trouve plus celle-ci digne de son renom, il s'en bâtira une nouvelle. Ce fut au quatorzième siècle que la pensée en fut conçue. Le pape Clément VI, qui était alors à Avignon, accorda des indulgences dont le produit dut être consacré à cette œuvre. Alors s'élevèrent la nef et le chœur, alors cette gracieuse tour en clocher qui surmonte l'édifice.

Mais à Saint-Séverin est réservée une gloire dont bien des églises seront jalouses dans Paris. Saint-Séverin va avoir des orgues. „L'an 1358, le lundi après l'Ascension, dit un vieux „manuscrit de l'église, maître Régnaud de Douy, écolier en „théologie à Paris et gouverneur des grandes écoles de la „parouesse Saint-Séverin, donna à l'église une bonnes orgues „et bien ordenées." J'ai souvent essayé de remonter par la pensée jusqu'à ce jour, où, pour la première fois, la voix de l'orgue se joignit au chant des fidèles. L'humble foule qui priait à genoux dans la nef et qui entendit soudainement éclater sur sa tête cette mystérieuse symphonie, dut croire que les anges épars sur les vitraux coloriés, s'animant tout-à-coup,

venaient unir leur prière à celle de l'homme, comme dans cette nuit de Palestine où ils passèrent en chantant auprès des bergers de Bethléhem. Il n'était pas jusqu'à la place occupée par l'orgue qui ne dût prolonger la pieuse illusion. Cette magique apparition en ajoutant à la piété des ames ferventes, ramena sans-doute vers l'espérance et vers le ciel plus d'une ame en détresse, plus d'une imagination découragée au spectacle des malheurs de cette époque.

Un saint habite rarement seul l'église qui porte son nom. La Vierge et saint Jean avaient chacun leur chapelle à Saint-Séverin. Saint Martin eut aussi la sienne. Le clergé de notre église, pour se rendre plus favorable le saint évêque de Tours, se mit en quête de quelqu'une de ses reliques. Or, il faut faire ici une réflexion: dans le moyen âge, tout ce qui avait appartenu à un saint n'avait pas le même droit à la vénération des peuples. Ce qu'ils honoraient le plus en saint Denis, c'était sa tête tombée sous la hache, cette tête qu'une bizarre légende a placée dans les mains du martyr; en saint Claude, c'était le bras par lui étendu sur le bûcher en flammes qui ne le brûla pas. Les imaginations populaires n'auraient pas voulu reconnaître saint Martin si on leur eût présenté ce saint autrement qu'à cheval et partageant son manteau avec son épée pour en donner la moitié à un pauvre. Aussi le manteau de saint Martin était-il en grand renom. Il fallut donc chercher un fragment du manteau de saint Martin.

Or, le chapitre de Saint-Martin, à Champeaux, en Brie, possédait une partie de ce manteau. Un message fut envoyé, des négociations furent entamées, et la précieuse relique vint enrichir le trésor de Saint-Séverin.

Depuis ce jour, le bienheureux évêque eut son petit monde de fidèles dans la paroisse du solitaire. On venait de bien loin attacher des fers à cheval au portail de Saint-Séverin, en l'honneur de son hôte, patron des voyageurs; quand on quittait sa patrie, on pouvait, en toute confiance, s'aventurer par les chemins, pourvu qu'avant de partir on eût fait marquer son cheval avec les clefs de la chapelle de Saint-Martin.

Mais voici qu'un rival redoutable allait bientôt disputer au nouveau venu les hommages des peuples.

Vers la fin du quatorzième siècle était venu d'Auxerre à Paris un saint homme nommé Joachim de Chanteprime. L'Auxerrois étant devenu archiprêtre de Saint-Séverin, se ressouvint, avant de mourir, de la paroisse où il était né, et de monseigneur saint Mamer, dont on y vénérait la mémoire. Il en demanda une relique pour son église adoptive, et l'obtint. Une chapelle fut fondée pour le nouveau saint, et le bon vieillard crut mourir au milieu des siens, en se retrouvant si près du bienheureux dont il avait bégayé le nom et baisé la châsse d'argent dans son enfance.

L'église commençait à devenir encore une fois trop étroite pour les hôtes de Saint-Séverin. Aussi, vers 1445, les marguilliers achetèrent un hôtel qui appartenait à des religieux de l'ordre de Cîteaux; et, le 12 mai 1489, fut solennellement posée la première pierre de la nouvelle enceinte. De cette manière, le chœur fut entouré d'arcades à colonnes, au-dessus desquelles un magnifique couronnement de vitraux versait sur les dalles de la nef, avec chaque rayon du soleil, le prisme éblouissant de ses couleurs; puis, au-delà des arcades, apparaissait dans le mystérieux demi-jour de sa solitude, la lampe de chaque confrérie. A la même époque appartient ce sanctuaire placé derrière le grand-autel, qui arrêtant l'œil de tous côtés par la multitude de ses colonnes, saisit l'ame d'une sorte de sommeil religieux, dont ces vers du grand poète sont un admirable commentaire:

Forêts de marbre et de porphyre,
L'air qu'à vos pieds l'ame respire
Est plein de mystère et de paix.

Au moyen âge les rois bâtissaient des couvents sur leurs terres; les simples bourgeois ajoutaient un pilier à l'église de leur paroisse. J'ai vu encore à Saint-Séverin, sur le second pilier de gauche en entrant, les vestiges d'une petite plaque de cuivre rouge, sur laquelle on lisait autrefois, en caractères gothiques: „Les exécuteurs de feux Antoine de Compaigne,

„enlumineur de Pincel, et de Oudete, sa femme, ont fait faire „ce pilier du résidu des biens desdits défunts, l'an MCCCCXIV. „Priez Dieu pour l'ame d'eulx!“ La sacristie, terminée vers 1540, laissait peu de chose à ajouter au monument; enfin, sous le règne de Henri IV, apparurent, au-dessus des arcades du chœur et de la nef, les prophètes, les apôtres, les sibylles, ces petites figures de pierre, empreintes de caractères si variés, et jetées dans des attitudes si diverses. Il semble que si vous les interrogez, elles vont vous entretenir, les prophètes de l'antique tradition, les apôtres de la loi nouvelle, et les sibylles des choses qu'elles lisent dans les mondes apocalyptiques. L'ame recueillerait de précieuses révélations dans ces ineffables entretiens de l'extase, où l'imagination interroge et répond à la fois.

Lorsque l'église fut achevée, et que le solitaire eut ouvert sa porte et la grille de ses chapelles aux reliques de plusieurs autres saints ses confrères, il se trouva encore assez riche pour leur donner des châsses d'argent; celle de saint Martin fut d'argent doré; et, selon l'usage, on y voyait ciselée l'image du bienheureux porté sur son cheval, et partageant son manteau. Un bourgeois de Paris, nommé Jehan Goupil, donna cent livres parisis pour le reliquaire où fut enfermé le bras du patron de la paroisse. Ah! c'était alors le bon temps pour faire un pélerinage à Saint-Séverin. Quelque pauvre, assis jour et nuit sous le portail, vous eût redit avec orgueil la longue épopée de son église; car la maison du Seigneur est aussi la maison du pauvre. Il vous eût raconté avec tremblement les miracles de chaque saint, et l'entrée solennelle de chaque relique. Nul n'eût été plus habile à vous traduire, dans un langage plein de vie et de mouvement, les peintures des vitraux. Chaque pilier sur ses lèvres se fût nommé du nom de son fondateur; chaque pierre sous vos pas, du nom de l'archiprêtre dont elle gardait les os. Montez l'escalier tremblant du clocher, si vous voulez savoir la chronique de chaque cloche; votre guide vous dira comment elle sonne pour un baptême, comment pour un enterrement, comment pour un mariage, trois choses qui font de toute vie

en ce monde un drame en trois actes auxquels le son de la cloche semble convoquer dans les airs de mystérieux spectateurs. Saint-Séverin a aussi une cellule pour les sachettes ; et à celui qui l'eût visitée le 11 avril, dans je ne sais plus quelle année du règne de Charles V, dame Flore (domina Floria, comme dit le nécrologe de l'abbaye de Saint-Victor) eût raconté peut-être, sur la pierre qui lui servait de lit de mort, une aventure non moins pathétique que celle de Paquerette la Chante-fleurie.

Saint-Séverin avait, en ce temps-là, de touchantes coutumes. Le jour de la Pentecôte, par exemple, on lâchait un pigeon qui descendait de la voûte en mémoire de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. La petite église avait emprunté cet usage à Notre-Dame, sa royale voisine. Je confesse que ces naïves cérémonies ont, à mes yeux, un charme de foi et de simplicité qui enchante. Chaque fois que l'esprit de l'homme a dépouillé complètement de toutes ses formes humaines une pensée religieuse, il s'est trouvé en présence de si hauts mystères, qu'il n'a pu échapper que par le doute et la négation à l'abîme ouvert devant lui.

C'est à force de s'attacher à la forme que l'antiquité a tué la vie du polythéisme : le premier doute entré au cœur du christianisme est venu de ceux qui ont brisé violemment la forme pour arriver plus vite à la pensée abstraite. Les images et les symboles, disent les sages, appartiennent à la langue des enfants : savez-vous alors rien de plus à plaindre que les hommes ?

Il y avait à Saint-Séverin un usage plus touchant encore que celui que je viens de rapporter. Lorsque de pauvres accouchées venaient assister à leur messe de relevée, pour les défendre du froid, on jetait sur leurs épaules un manteau fourré, soigneusement mis en dépôt pour cet usage dans le trésor de l'église ; le christianisme est surtout la religion des mères.

Quelquefois aussi le saint quittait son sanctuaire pour aller visiter d'autres bienheureux dans leur paroisse : le mardi de Pâques, c'était sainte Geneviève-du-Mont, et le 1er mai, saint

Germain-des-Prés, qui, je l'imagine, venaient à leur tour prier à l'autel de Saint-Séverin. Il y avait un profond enseignement dans cet échange de prières et d'hospitalité. C'était le dogme en action de la fraternité humaine, et l'image de ce grand pélerinage terrestre de l'homme en marche vers le ciel.

La science eut aussi sa date dans la chronique de Saint-Séverin. Au milieu du cimetière de cette église eut lieu la première expérience de l'opération de la pierre sur un vivant. Ce fut en janvier 1374. L'*anima vilis* fut cette fois un pauvre archer condamné à la corde. Au lieu de le pendre, on le sonda. Un homme de bien y serait mort; le bandit guérit, et fut gracié. On lui donna même assez d'argent pour acheter un état où il lui fût permis d'être honnête homme.

Puisque nous voici dans le cimetière de notre église, arrêtons-nous à lire les épitaphes de ces tombeaux: ces tombeaux, nous ne les avons pas vus; le temps et la révolution les ont brisés; et ici, comme en beaucoup de circonstances, c'est la tradition qui raconte. On se trouvait, en entrant, en face d'un grand tombeau entouré d'une grille de fer. Sur ce tombeau se voyait représenté un jeune homme couché, soutenant sa tête avec sa main, et le coude appuyé sur des livres, comme si le sommeil de la mort l'eût surpris au milieu d'une veille studieuse. Vers le milieu du seizième siècle, vint à Paris, pour achever ses études, un jeune prince, héritier d'une partie de la Frise, ayant nom Ennon de Emda. Il tomba malade loin de tous les siens. A cette nouvelle, sa mère et son aïeule accoururent, mais pour le voir mourir entre leurs bras le 18 juillet 1545. Alors, *nobles femmes*, *sa mère grand*, *et sa dolente mère* (comme dit l'épitaphe), voulant lui faire le sommeil doux sur la terre étrangère, confièrent cette chère dépouille non à la garde des hommes, mais à la garde d'un saint, et Séverin fut choisi par elles.

Cinquante ans plus tard, les maîtres vinrent se placer à côté du disciple; ce fut, dès 1580, un des plus savants hommes du seizième siècle, le traducteur latin de Grégoire de Naziance, Jacques de Billy, qui nous a laissé aussi des poésies en langue vulgaire. Ce fut, en 1615, le célèbre Étienne Pasquier, qui,

se sentant mourir à l'âge de quatre-vingt-sept ans, se ferma lui-même les yeux. Poète, orateur, et antiquaire, après avoir passé sa vie à écrire de beaux vers, à défendre l'université contre les jésuites, à mettre en lumière la piquante chronique de nos vieilles mœurs, il se fit lui-même l'historien d'une si belle vie, dans une épitaphe latine dont la fin est d'une touchante simplicité:

„J'ai, dans ma trentième année, uni ma destinée à une „épouse de mon âge, qui m'a donné cinq fils, gages de notre „amour. Quatre d'entre eux ont vécu privés de leur mère; le „cinquième était mort en combattant pour sa patrie.“

Il y eut moins d'éclat et non moins de dévouement dans la destinée des deux jumeaux de sainte Marthe, historiographes de France, que la mort unit dans le tombeau, comme la vie les avait unis dans le berceau; fonctions et gloire, tout fut commun entre eux. Une commune épitaphe raconte l'histoire de leurs travaux, que cette intime union de leurs ames sauve de la sécheresse et de l'ennui.

Moreri avait sa place marquée à côté de sainte Marthe; il vint la prendre en 1680, épuisé par les veilles à l'âge de trente-huit ans, et laissant inachevé ce gigantesque dictionnaire historique, par lequel se continue, dans le dix-septième siècle, la chaîne de ces formidables érudits du quinzième et du seizième.

La théologie, à son tour, eut son représentant, j'allais dire son évêque, dans ce concile de la mort. Ellies Dupin y prit son rang en 1715. J'ai dit la théologie, je devais ajouter la philosophie, car Dupin a droit à ce titre par la liberté d'opinion qui règne dans sa grande Bibliothèque ecclésiastique. Censurée en 1693 par une assemblée de docteurs, elle n'en fut pas moins achevée sous un autre titre; et le grand nom de Bossuet qui se rencontre en ses débats, suffit pour les sauver du ridicule.

Ce fut au milieu de ces graves personnages que vint se reposer de son existence orageuse cet Eustache Lenoble, qui, avec ce qu'on appelait dans le temps *la belle épicière*, fit de quelques années de sa vie un roman qu'on pourrait aussi inti-

tuler *Manon Lescaut.* Lenoble, homme de passions et d'aventures, type bizarre que réalise plus tard Mirabeau, eut tous les vices de ce dernier, avec quelque chose de la variété de ses talents, mais à une époque où le génie ne pouvait jaillir ni de l'audace de sa pensée, ni des emportements de sa vie privée. Quatre-vingts ans plus tard, il eût peut-être répondu aussi fièrement que Mirabeau au maître des cérémonies de Louis XVI; lorsqu'il mourut, en 1711, il y avait déjà plusieurs années qu'il vivait d'un louis que lui envoyait, chaque dimanche, le lieutenant de police d'Argenson.

J'aurais voulu pouvoir raconter l'histoire de chaque chapelle, et grouper successivement autour du grand autel toutes les confréries de la paroisse, avec les bannières de leur saint. Mais j'ai vu leur nombre se multiplier à tel point autour de moi, qu'il m'a paru au-dessus de mes forces d'établir un ordre lumineux entre les mille petits accidents de ces mille petites chroniques. Saints et saintes du ciel! comme dit le sire de Bivar, dans les romances espagnoles, il est des écrivains qui annoncent de sang-froid qu'ils vont faire le récit des actions de tout un peuple; il en est qui ont écrit en tête de leur livre, Histoire universelle, et la moitié de leur vie ne leur suffirait pas pour en raconter l'autre!

Je me suis arrêté avec complaisance sur les âges de gloire de Saint-Séverin, parce que j'entrevoyais dans l'avenir une époque fatale au sein de laquelle allaient s'ensevelir obscurément les paisibles destinées de mon église.

Si, dans une année du quinzième ou du seizième siècle, le 23 novembre, anniversaire de la mort de monseigneur Séverin, au moment où s'ouvraient les panneaux ciselés de l'autel, laissant voir, dans un formidable demi-jour dont Rembrandt seul eut le secret, les pieuses reliques du saint, au moment où la foule, s'agenouillant devant la châsse d'argent entourée de cierges odorants, s'entretenait silencieusement des œuvres de son patron, une voix s'était élevée pour ordonner au solitaire de céder son église et sa fête patronale à je ne sais quel saint natif de Château-Landon, s'imagine-t-on bien l'étonnement et

l'indignation des fidèles? Eh bien! ce que cette voix n'eût osé dire au seizième siècle, de peur de mort violente en cette vie, et de damnation dans l'autre, un conseil de marguilliers le fit au dix-septième; et savez-vous pourquoi? parce que la vie de l'abbé de Château-Landon offre plus ample matière aux panégyriques des prédicateurs. Voilà pourquoi les lettres du nom du véritable Séverin redescendirent dans le calendrier de sa paroisse aux simples proportions des noms les plus vulgaires, tandis que l'on y vit rayonner, et, au 11 février, en beaux caractères rouges, le nom de Séverin d'Agaune. L'usurpation était accomplie; le solitaire était remonté tout entier dans le ciel. Et pas un pauvre devenu riche en mendiant sur les marches de son église, et pas un malade guéri en touchant ses reliques, et pas un affligé consolé en écoutant l'histoire de sa vie, ne se leva pour le défendre; et malheur à moi, car mes tardives lamentations ne ramèneront pas dans son église le vénérable proscrit!

Je ne me sens pas le courage de suivre dans cette autre existence l'église de Saint-Séverin. Le jour où l'apôtre s'est transformé en orateur bien disant, l'homme a pris possession du temple, et c'est Dieu que j'y cherchais.

D'ailleurs, les évènements qui suivirent ne présentent qu'un médiocre intérêt. Il semble que tout se rapetisse à l'approche de cette grande et solennelle année de 1789, le tragique dénoûment de tous nos récits du passé. Je me tais; la chronique doit s'arrêter là où commence l'histoire.

Antoine DE LATOUR.

SOUVENIRS

SUR

NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE.

Tout ce qui tient au grand nom de Napoléon inspire un si puissant intérêt, qu'on lira peut-être avec quelque bienveillance le récit d'un entretien que j'eus avec lui sur les rives du Rhin, lorsque j'étais préfet de la Roër.

Au mois de novembre 1811, l'Empereur venait de Hollande avec Marie-Louise: je lui remis plusieurs mémoires qui, le jour même, furent expédiés aux divers ministres: il en conserva trois d'une haute importance.

Le premier traitait de la Russie. J'y exposais les plaintes du commerce contre l'ukase qui prohibait la vente, et même le transit des étoffes sortant des ateliers du continent. Un état indépendant a le droit de prendre envers les neutres, et même à l'égard de ses alliés, les mesures qu'il juge nécessaires à la prospérité de ses propres manufactures. Sous ce point de vue, on ne pouvait réclamer contre une partie de l'ukase, quoique, d'après des renseignements précis, la Russie n'eût pas ses magasins suffisamment garnis, qu'elle fût de long-temps hors d'état de fabriquer ce qu'exigeait sa consommation, et que, dès-lors, la mesure eût pour objet, ou du moins pour résultat, de s'ap-

provisionner avec les produits de la Grande-Bretagne, et de se soustraire au système continental, sur lequel nous ne pensons pas devoir élever ici une discussion. Afin de particulariser la question, la draperie du pays entre Rhin et Meuse passait dans la Perse et la Chine en traversant l'empire du czar: on pouvait bien l'assujettir à des formes sévères, à des droits considérables; mais en interdire le transit, c'était commettre un acte hostile, contre lequel les chambres de commerce m'avaient prié de réclamer près de l'Empereur. Nos manufacturiers se plaignaient aussi de ce que la loi permettait aux négociants russes de ne pas rembourser le capital d'une dette lorsqu'ils pouvaient en servir les intérêts. Napoléon promit de faire adresser à la Russie des représentations énergiques, et m'autorisa à correspondre directement pour les intérêts de la Roër, avec M. de Lauriston, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. Les besoins du commerce furent donc, au moins en apparence, l'une des principales causes de la guerre de Russie.

Mon deuxième mémoire concernait le désir manifesté par le grand-duché de Berg d'être réuni à l'empire français, ou, en d'autres termes, d'être affranchi de la surveillance des douanes, qui empêchaient les nombreux fabricants de cette contrée de vendre leurs produits en France, en Italie, en Espagne, et qui les décidaient à venir en foule s'établir dans le département de la Roër. „Je ne doute pas, disais-je à l'Empereur, „qu'à Dusseldorf on ne se détermine à payer avec des millions „une décision favorable; mais le Rhin est la limite naturelle „de la France. Après vous, peut-être sous votre règne, la fortune contraire peut ramener nos drapeaux sur ses rives, et „il importe que la France proprement dite reste en possession „de toutes les branches d'industrie qui peuvent la vivifier.“ L'idée d'un revers de fortune fut écoutée de sang-froid par Napoléon, à l'apogée de sa gloire, et les offres les plus éblouissantes ne purent le déterminer à prononcer la réunion du grand-duché de Berg. Du reste, il voulut tellement maintenir ce pays dans son intégrité, que, bien qu'il me chargeât ensuite d'une mission qui avait pour but de créer dans Vésel beaucoup d'éta-

blissements propres à en faire une ville du second ordre, et le chef-lieu d'un arrondissement de cent cinquante mille ames de la rive droite du Rhin, qu'on aurait réunies à la population de la Roër, il refusa d'étendre la circonscription de cette place par le territoire d'un seul village du grand-duché de Berg. Une telle conduite ne montre-t-elle pas que Napoléon n'avait point, dans sa fortune, la téméraire et ridicule confiance qui lui fut si gratuitement attribuée?

Dans le troisième mémoire remis à l'Empereur, je l'informais du vœu de tous les habitants, pour qu'il levât la défense d'exportation des blés qui encombraient les greniers, et dont les meules dépérissaient dans les champs. Je disais que tout se tient dans la chaîne commerciale, depuis le grain de froment, la racine de betterave, et la livre de laine, jusqu'à la subsistance des armées, le sucre, et le drap du manufacturier; et que, si le cultivateur ne peut vendre ses denrées, l'argent cesse de circuler, et l'industrie s'arrête. „Ah! vous y voilà! s'écria „Napoléon, vous autres savants, vous autres économistes et fai- „seurs de systèmes! Je vous déclare que je ne permettrai ja- „mais l'exportation des grains de la France et de mon royaume „d'Italie. — Sire, ce n'est pas moi qui conçois des systèmes; „loin de là, je les repousse quand l'expérience ne les a point „sanctionnés, surtout en ce qui a trait aux subsistances. — Sui- „vant vous, qui donc forme des systèmes? — Vous m'obligez „de le dire, c'est vous, sire. — Comment entendez-vous cela, „monsieur le préfet?" demanda vivement Napoléon, avec un rire moitié sardonique, moitié bienveillant, et accompagné d'une expression de curiosité. Le prince de Wagram, assis à table à côté de l'Empereur, fit alors des mouvements très-prononcés, qui avaient pour objet d'engager à la prudence le trop franc interlocuteur. Mais celui-ci était persuadé qu'on doit toujours la vérité aux princes; et, par ses lettres particulières aux divers ministres, il l'avait mise fréquemment sous les yeux du souverain. Il reprit avec calme: „Je pense qu'on ne doit pas „permettre légèrement la sortie des blés; qu'autorisée, il faut „la circonscrire, la surveiller avec soin, la faire cesser dès

„qu'on éprouve la moindre crainte; mais prétendre qu'elle sera „*pour jamais* interdite, qu'on laissera périr les grains, qu'on „se privera du profit de leur vente, qu'on entravera la circu- „lation du numéraire, ce serait un système sur lequel j'appel- „lerais l'attention de votre majesté; et, que je sois rapproché „d'elle, ou rentré dans le sein de la vie privée, je réclame „d'avance la permission de lui envoyer directement des obser- „vations à cet égard. — J'y consens. Quand je dis que je ne „permettrai pas l'exportation, j'entends qu'il faudra, pour l'au- „toriser, que je sois bien convaincu, bien rassuré par une lon- „gue abondance. Pourquoi avez-vous parlé de laisser s'écouler „les grains par Dusseldorf et en Hollande? — Ce sont les „marchés voisins et naturels de la Roër. D'ailleurs, il importe „de ne pas apprendre aux habitants du grand-duché de Berg „qu'ils peuvent se passer de nous en soignant mieux chez eux „les intérêts de l'agriculture; toute vérité pratique n'est pas „bonne à révéler aux étrangers. — Combien avez-vous d'excé- „dant? — Le calcul ne peut en être qu'approximatif. On ne „saurait fixer la ration de chacun, comme à l'armée; tel con- „somme peu, tel beaucoup. Si l'on ne gardait que la quantité „de blé nécessaire, l'appréhension de la famine viendrait bien „vite. D'après les renseignements que j'ai recueillis, l'excédant „peut être de 265,000 hectolitres. — Impossible! cette évalua- „tion est déraisonnable. — Elle résulte d'informations prises „avec toute l'exactitude dont un sujet si délicat est suscep- „tible. — Combien cette quantité fait-elle précisément de quin- „taux? car, nous autres vieux militaires, nous entendons mieux „par quintaux et par sacs . . . Vous ne trouvez pas cela tout „de suite? . . . Voyons, M. de P***.“ Et aussitôt il calcula avec son chambellan, ancien élève de l'école polytechnique, homme de beaucoup d'esprit et de connaissances, puis il me dit: „Cherchez à diriger les esprits vers la vente de grains „en France. — Sire, un décret l'ordonnerait en vain, si le „commerce n'y trouvait des avantages; on peut l'aider; mais „lui commander, jamais. — Fort bien. Allez à Cologne; la „chambre de commerce verra qu'il y a du profit à faire écouler

„les blés sur Metz. La Moselle est une des premières artères „de mon empire: quand j'en aurai assuré la navigation, elle „deviendra une source de richesses entre l'Allemagne et la „France.“ L'Empereur se promena ensuite à grands pas; j'ignorais que, dans ce moment, il était presque entièrement préoccupé des mesures qui pouvaient prévenir en France les maux de la disette; il s'arrêta enfin, et me salua de la main en me souhaitant le bonsoir. Je me rendis à Cologne; j'y réunis la chambre du commerce, et quelques jours après, Napoléon arriva dans cette ville. Tout en entrant dans le salon d'audience, ses premières paroles furent adressées aux membres de cette chambre, pour leur demander combien il y avait de grains dans le département. „Nous ne le savons pas,“ répondirent-ils. — „Qui m'en instruira?“ demanda Napoléon, avec une extrême vivacité. — „Ce ne peut être que monsieur le préfet.“ — „Ah!“ dit l'Empereur, avec un air de satisfaction. Le comte Daru, alors ministre secrétaire-d'état, félicita d'un coup d'œil cet administrateur. Que de travaux Daru faisait alors! Il passait les nuits à écrire, et, dès qu'il avait fini deux ou trois rapports et projets, il les envoyait successivement poser sur une table, où Napoléon les trouvait, dans le cas où le sommeil ne pouvait fermer des yeux que les sollicitudes du rang suprême tenaient fréquemment ouverts.

Nous avons dit que, dans son voyage, l'Empereur était accompagné par Marie-Louise. Je me trouvais à Clèves lorsque, au milieu de la nuit, arrivèrent des officiers de bouche, pour nous annoncer que dans quelques heures elle devait déjeuner à la sous-préfecture; cet hôtel était presque entièrement dépourvu de meubles, parce que ceux de M. d'Andlaw, récemment nommé, venaient alors de l'Alsace par le Rhin. Je fis un appel à la complaisance des riches habitants de Clèves, et par leurs soins un appartement entier fut orné d'un mobilier de bon goût, et de fleurs magnifiques: l'amour de l'horticulture s'était introduit de la Hollande dans cette ville. Parmi ces habitants, le plus empressé fut M. de Spaen-Laleq, grand-maître héraldique sous le stathouderat, et qui me montra des lettres

fort curieuses du prince et de la princesse d'Orange, avec lesquels il était en correspondance, lettres où éclataient la grandeur des vues de l'un et de l'autre et une fermeté d'ame poussée jusqu'à l'obstination: on pouvait pressentir celle que montre maintenant le roi Guillaume. Marie-Louise reçut à merveille le compliment des demoiselles de Clèves et leurs charmants bouquets; elle montra une sorte de passion pour les fleurs. De là, elle devait se rendre avec Napoléon à Vésel; mais, craignant qu'elle n'y fût pas logée d'une manière convenable, il changea son itinéraire et l'envoya au château d'Ossenberg. Or, c'était précisément de ce lieu que j'avais fait venir les meubles qui garnissaient l'appartement destiné à l'impératrice à Vésel, et les propriétaires s'étaient portés sur le passage de Napoléon. Le chevalier Jordans, sous-préfet de Crevelt, leur parent, étonné du chemin que prenait la voiture de Marie-Louise, la suivit en toute hâte, et arriva au moment où la princesse mettait pied à terre dans une cour remplie de fumier et coupée de mares d'eau. Pour lui éviter ce trajet désagréable, il la prit dans ses bras, et la conduisit dans une salle où une fille en sabots vint apporter du bois vert, qui produisit plus de fumée que de flamme; une autre cassa quelques œufs, apprêta quelques pommes de terre, étendit sur le carreau un mauvais matelas; et tels furent en ce jour le festin et le lit de repos de la fille des Césars. Elle me raconta très-gaîment à Cologne cette mésaventure.

Dans cette ville, après avoir visité la chapelle de Sainte-Ursule, où les ossements des onze mille vierges sont rangés, par étages, en autant de petits paquets, nous nous rendîmes à la cathédrale. Le respectable doyen voulut y célébrer un Te Deum, pour lequel il avait réuni à la hâte les prêtres des environs, qui, tous, entonnèrent l'hymne d'actions de grâces, chacun sur son ton familier. Cette musique fut à coup sûr l'une des plus chevrotantes et des plus grotesques qui jamais aient déchiré l'oreille d'une princesse. Aussi Marie-Louise voulut en vain garder le sérieux que réclamait le caractère religieux de la cérémonie, et un mouchoir placé précipitamment

sur son visage put seul dérober ses ris involontaires. Chaque personne de sa suite recourut à cet innocent artifice; alors les dames de Cologne, qui assistaient en foule à cette solennité improvisée, de se dire l'une à l'autre: „Comme l'archiduchesse „est émue! Elle pleure en songeant à son grand-oncle l'électeur „de Cologne, et sans-doute aux malheurs que sa maison a „subis depuis quelques années.“

Le 2 août 1813, après avoir quitté Napoléon à Mayence, Marie-Louise vint de nouveau à Cologne, où elle n'était point attendue: le duc de Nassau-Usingen avait mis à sa disposition un yacht renommé par l'élégance des ornements. Le débarquement eut lieu à l'entrée d'une nuit très-froide; je crus que la meilleure manière de haranguer l'impératrice était de la conduire précipitamment à la voiture qui l'attendait; or, c'était celle de l'ancien sénat, dont le pourtour était entièrement orné de glaces, à travers lesquelles, à la lueur des torches, je vis Marie-Louise se porter sur le devant du carrosse, et montrer en riant, à la duchesse de Montebello, la plaisante figure que nous faisions sur le bord de l'eau, le général et moi; différents d'âge et de taille, nous avions un entretien très-vif; mon excellent compagnon me reprochait de ne pas lui avoir laissé prononcer le long et beau discours qu'il avait préparé.

Le lendemain, l'impératrice donna dans le même jour deux audiences aux diverses autorités que je lui présentai, à midi, dans Cologne, et à huit heures du soir dans Aix-la-Chapelle, à la distance de dix-sept lieues. Dans cette dernière ville, elle descendit à l'hôtel de la préfecture, où j'avais fait placer dans sa chambre à coucher un portrait en pied de Marie-Thérèse, avec lequel ses traits offraient une ressemblance frappante. Peu de temps après, elle aurait pu imiter son aïeule, en montant à cheval avec son fils dans ses bras, pour le recommander au patriotisme et à la générosité des Français, qui se seraient écriés, à l'exemple des Hongrois: „Mourons pour Marie-Louise!“ L'impératrice visita avec un pieux recueillement, dans l'église de Charlemagne, les grandes et les petites reliques, si célèbres en Allemagne; et, ensuite, les produits de l'industrie dépar-

tementale, que l'on couronnait tous les trois ans, le jour où l'on y solennise la fête de ce héros. Comme j'avais remarqué la grâce toute particulière avec laquelle Marie-Louise parlait aux fonctionnaires nés Français, je crus devoir laisser à M. de Guaita, maire et manufacturier à Aix-la-Chapelle, l'honneur d'être le guide de l'impératrice dans la salle d'exposition à l'hôtel-de-ville, la même où l'on avait signé la paix de 1748; on y voyait encore les portraits des plénipotentiaires à cette époque. Je suivais la princesse avec la duchesse de Montebello, à laquelle j'expliquais les objets les plus curieux, et l'on put s'apercevoir que l'impératrice s'arrêtait souvent pour s'instruire, de cette manière, sur les développements de l'industrie. Elle adressa de fréquentes questions à cet égard, surprit les fabricants par l'étendue de ses connaissances, et me chargea de lui faire l'acquisition d'un article de chaque espèce de produits.

La nuit suivante, un orage épouvantable ravagea les environs d'Aix-la-Chapelle; l'impératrice contracta l'engagement d'envoyer des secours pour ceux qui avaient souffert du désastre de la nuit, et promit en outre qu'elle séjournerait, chaque année, dans le palais que j'étais chargé de faire ériger en cette ville; mais les paroles des rois dépendent de la volonté divine, qui se joue de la gloire et de la puissance des mortels.

Baron DE LADOUCETTE.

BICÊTRE.

Bicêtre a été maison de plaisance épiscopale, château de prince et de roi, masure abandonnée et repaire de voleurs, hospice militaire; Bicêtre est aujourd'hui hôpital et prison, jusqu'à ce que l'autocratie ministérielle efface un de ces deux titres, épouvantés de se trouver ensemble sur le même frontispice: Bicêtre ne veut plus être un lieu de réprobation et d'infamie.

En 1204, Jean, évêque de Winchester en Angleterre, lequel résidait en France à la cour de Philippe-Auguste, acheta une ferme située sur une hauteur et dans un terrain argileux, à une lieue environ de l'enceinte de Paris. Cette ferme, qui se nommait *la Grange aux queux* ou *gueux*, sans que les historiens aient éclairci l'une ou l'autre origine également plausible, fit place à un château bâti et orné avec une magnificence prodigieuse pour le temps: les fenêtres étaient garnies de châssis de verre!

En 1290, Philippe-le-Bel confisqua ce domaine dont le possesseur à cette époque n'est pas connu, et pendant plus d'un siècle les rois habitèrent souvent le *séjour de Wincestre*, comme l'attestent plusieurs ordonnances datées de ce château royal.

Le duc de Berry, oncle de Charles VI, acquit de ses deniers ce vieux logis pour le faire reconstruire avec le luxe naissant

du quinzième siècle : l'architecture s'était surpassée dans les hardiesses et les découpures de la pierre que les carrières voisines fournissaient à ces travaux durables et légers à la fois : on se fait aisément idée de l'aspect féodal de Wincestre hérissé de tours, de créneaux, de clochers, et de girouettes blasonnées ; mais l'intérieur étincelait d'or et de couleurs ; les murs et les lambris, les planchers et les meubles étaient couverts de fresques, de mosaïques et de sculptures ; la grande salle surtout, dont les merveilles n'existent plus que dans les chroniques contemporaines, renfermait une précieuse collection des portraits de Clément VII et de ses cardinaux, des rois et princes de France, des empereurs d'Orient et d'Occident. Le duc de Berry, qui aimait d'instinct les arts, n'eut pas la satisfaction de voir ce palais achevé dans toute sa splendeur.

En 1408, au commencement de la querelle des Bourguignons et des Armagnacs, qui suivit l'assassinat du duc d'Orléans dans la rue Barbette, les princes du sang, accompagnés de quatre mille gentilshommes et six mille chevaux bretons, prirent position dans le château de Wincestre pour être à portée de s'emparer de Paris, et le duc de Berry, leur hôte et leur allié, fortifia cette place de guerre, pendant que le duc de Bourgogne rassemblait une grosse armée qui protégea la capitale. Mais le duc de Brabant, frère de Jean-sans-Peur, s'interposa entre les deux partis et obtint une paix peu stable, qui fut appelée la *trahison de Wincestre,* lorsque les hostilités recommencèrent, quelques mois après, plus sanglantes et plus irréconciliables.

En 1411, les bouchers de Paris qui soutenaient la faction bourguignonne par toutes sortes d'excès, sortirent un soir dans la campagne, commandés par les Goix, et allèrent briser les portes du château du duc de Berry, qu'ils incendièrent après l'avoir pillé ; le feu détruisit entièrement ce superbe château, dont il ne resta que les murailles nues et deux chambres décorées de mosaïques. Le duc de Berry, qui faisait alors édifier la Sainte-Chapelle de Bourges, ne releva pas les ruines de Wincestre, qu'il donna, cens et rentes, au chapitre de Notre-Dame-le-Chastel, sous la condition de quatre obits et de deux

processions à perpétuité. Charles VII et Louis XI amortirent cette donation, qui fut confirmée plus tard au moyen d'un cinquième obit à célébrer le jour de Saint-Louis.

Durant deux siècles Wincestre n'eut pour habitants que des hiboux et des malfaiteurs; tant de vols et de meurtres s'y commirent, qu'il était dangereux d'y passer même en plein jour, et la crédulité populaire interpréta bientôt les cris de bêtes et d'oiseaux qu'on y entendait la nuit: ce fut le théâtre permanent des apparitions et des conjurations magiques, la tanière des sorciers et des loups-garous, le soupirail de l'enfer. Ces parages étaient si mal famés que le mot *bissestre*, courruption de Wincestre, fut introduit dans la langue pour signifier tantôt un malheur, tantôt un diable, un homme capable de tout. Le peuple se servait de cette expression, Molière la lui a empruntée.

En 1632, Louis XIII acheta quelques bâtiments en mauvais état qui composaient la propriété des chanoines de Notre-Dame, et sur l'emplacement de ces misérables bicoques il fonda un hôpital destiné aux soldats infirmes. Les constructions furent poussées si rapidement que, deux ans après l'ordonnance de fondation, la chapelle fut dédiée sous l'invocation de Saint-Jean, avec permission de Jean-François de Gondy, archevêque de Paris, et l'hôpital sous le nom de *Commanderie de Saint-Louis*.

En 1656, l'établissement des Invalides rendit inutile celui de Bicêtre, qui fut converti en succursale de la Salpêtrière; on y entassa dès lors tous les vices et toutes les infortunes, comme si l'on eût voulu y transplanter la Cour des Miracles. C'était là qu'on enfermait les mendiants, les vagabonds, les apprentis-voleurs; c'était là qu'on recueillait les vieux et les estropiés pensionnaires du roi; c'était là enfin qu'on corrigeait les fils de famille débauchés et les gens atteints de maladies honteuses: ces derniers devaient être fustigés à chaque pansement, selon le bon plaisir de Louis XIV!

Depuis un peu moins de deux siècles, Bicêtre n'a pas changé de destination, mais souvent d'aspect; à l'hôpital-prison ont succédé une prison et un hôpital. Ce triste rapprochement vaut mieux encore que l'institution du *grand roi*, qui guérissait le

fouet à la main, et à compter de l'administration générale des hospices créée en 1801, chaque année, chaque jour porte avec soi son expérience et son amélioration dans ce vaste dépôt des misères humaines.

L'édifice principal, qui présente au loin sa longue façade de pavillons et de corps de logis d'inégale hauteur, est encore tel que Louis XIII l'a laissé avec son architecture lourde et nue, ses cinq étages superposés monotonement, ses innombrables fenêtres et ses hauts combles d'ardoises; l'ancienne entrée, qui regarde le nord et domine la plaine de Gentilly, n'annonce pas une maison de refuge et de détention; on dirait plutôt, à son aspect imposant, un de ces châteaux vastes et solides que Ducerceau et d'Orbay élevaient du temps de Henri IV et de Louis XIV, masses uniformes de pierres ou de briques, assemblages réguliers de cours et de bâtiments, derniers manoirs de la féodalité.

Quant aux traces effacées du vieux Wincestre, il faut les chercher dans les caves de l'hospice, dans les cachots de la prison: ici un mur garde encore la teinte noirâtre de l'incendie de 1411, là une ogive roide et droite porte témoignage de l'exhaussement du sol. Quelques piliers, quelques colonnes, à demi enterrés dans la maçonnerie, sont les seuls vestiges qui nous parlent encore du quinzième siècle, de même que le cimetière nous rappelle que les Romains semaient leurs tombeaux sur toute l'étendue de cette plaine funéraire, que les revenants, dit-on, n'ont pas cessé de fréquenter.

Bicêtre a reçu, depuis son établissement primitif, tant d'augmentations successives en logements et en habitants, qu'il est devenu maintenant une petite ville composée d'un amas de maisons, et peuplée de plus de trois mille individus: pauvres ames en peine dans les limbes de la bienfaisance et de la justice terrestres!

Ce ne sont pas seulement les localités qu'il faut voir et étudier: la chapelle assez spacieuse, voûtée en planche, et à-peine remarquable par deux ou trois tableaux encrassés; le puits gigantesque, profond de cent quatre-vingts pieds, curieux

par son mécanisme que mettent en jeu vingt-quatre travailleurs; le réservoir contenant quatre mille muids d'eau, que cinq cents renouvellent chaque jour; la lingerie, mieux ordonnée et mieux entretenue que la Bibliothèque du roi; la cuisine, dont les marmites engloutissent chacune dix-sept cents livres de viande, ou dix sacs de haricots; les dortoirs immenses, dont le parquet ciré, les couchettes propres, et l'arrangement décent éloignent toute idée pénible de misère; les infirmeries pleines de soins, de secours et de consolations que souvent la fortune même ne procure pas; les promenoirs plantés d'arbres et de gazons pour faire de l'ombre et de la verdure en été; les ateliers, où le travail satisfait l'orgueil du pauvre, et combat les dangers de l'oisiveté; presque partout l'ordre, la vigilance, le zèle, la philanthropie.

Ce sont les types moraux que l'observateur doit surtout épier parmi cette foule d'hommes de tout âge et de toute condition qui sont classés sous ces trois catégories si distinctes: malfaiteurs, indigents, aliénés.

Sans-doute on s'applaudit, à chaque pas, de l'intelligente humanité qui modifie incessamment le régime intérieur de Bicêtre, que le préjugé vulgaire frappe encore d'anathème: les sexes et les infirmités ne sont plus confondus dans un hideux pêle-mêle; plus de lits à double cloison, où les pauvres couchaient deux, trois, et jusqu'à huit, qui dormaient et veillaient alternativement! plus de ces loges infectes où nuit et jour hurlaient des fous furieux! plus de chaînes et de carcans! L'enfer s'est changé en purgatoire, et presque en paradis; le pain n'est plus fait de vieille farine malsaine; le linge n'arrive plus mouillé de la lessive; la toile des draps n'a plus cette rigidité qui blessait la peau la moins délicate. Mais la prison subsiste toujours au milieu de l'hospice, comme un cancer au cœur; la prison avec ses barreaux de fer, ses portes cadenassées, ses mœurs flétrissantes, son argot crapuleux, ses écoles de dépravation, ses bandes de forçats, et ses condamnés à mort!

Cette prison pourtant est la plus salubre et la mieux tenue de notre déplorable système pénitentiaire: le directeur, M.

Becquerel, ne ressemble guère aux portraits des Lareynie et des Saint-Mars, que nous a transmis l'histoire odieuse de la Bastille; M. Becquerel est un philanthrope éclairé qui tempère les rigueurs de son devoir par la bienveillance, la prudence et l'équité; il s'est fait aimer au lieu de se faire craindre; il a des attentions paternelles, des paroles calmantes, toujours de la fermeté, toujours de la douceur; il dirige de près, il voit par ses yeux, il encourage le repentir, il dompte le crime; il met des larmes dans les yeux de scélérats qui commettraient un meurtre de sang-froid; il marche seul et sans défense au milieu de cent misérables qu'on va enchaîner pour le bagne.

La plupart des hommes qui forment la population sans-cesse renouvelée de cette prison, portent écrit sur leur visage le coupable penchant qui les a conduits là: on comprend, en observant l'expression sauvage, dure, haineuse ou maligne de ces physionomies accusatrices, que chacun a suivi sa nature et sa destinée: les galères ou la guillotine, telle est l'alternative qu'ils s'accoutument à regarder en face sans inquiétude et presque avec philosophie. Les années de bagne se comptent comme des chevrons, et l'échafaud tient lieu de pension de retraite. Voilà pourquoi un condamné à mort qui passe entre ces prédestinés du code pénal, n'excite chez eux qu'un intérêt de curiosité, alors que la lourde voiture ferrée vient l'emporter à la Conciergerie, d'où il repartira pour la Grève; ils oublient, ils recommencent à rire et à boire, dès que le bourreau a pris sa proie; de même que ces Indiens qui, au passage d'un tigre, se serraient autour de Las Casas, et continuaient leur route en abandonnant la victime que le tigre avait choisie.

Cependant les loups peuvent devenir moutons, comme dans une idylle: en 1831, les détenus ont célébré la fête de la reine aussi honnêtement que des bourgeois du Marais: un théâtre fut élevé dans la grande cour. On peignit des décorations, on fit des costumes, on apprit des rôles: menuisiers, peintres, tailleurs, comédiens, et même auteur, tout était plus ou moins criminel, voleur ou assassin ou faussaire, marqué ou condamné. M. Becquerel avait autorisé ce divertissement de

collège sous la garantie personnelle d'un nommé Acarry, qui, par sa bonne conduite, son intelligence, et son caractère énergique, avait mérité la confiance de ses chefs comme le respect de ses compagnons. Ce fut un jour d'innocentes saturnales, lorsque, en présence de quelques personnes étrangères, de dames élégantes et timorées, six cents spectateurs vêtus de laine grise applaudirent au talent scénique des acteurs qui jouèrent un mélodrame de l'Ambigu, *les Dangers de l'Inconduite*, un vaudeville des Variétés, *les Ouvriers*, et une comédie du cru, avec couplets et allusions monarchiques de circonstance. La représentation n'eût pas été plus paisible et plus décente dans un théâtre royal; et la troupe, suivant les conditions du traité, rendit les armes, fusils, épées, pistolets, aussitôt que la toile fut baissée, aux chants de la *Parisienne*. Une semaine après, le ferrement des forçats et le départ de la chaîne furent égayés de refrains de vaudeville et de phrases de mélodrame.

Les indigents sont peut-être plus indifférents que les fous à ce voisinage infamant où viennent se dégorger les prisons de Paris et des départements. Ces *bons pauvres* n'ont pas encore réhabilité Bicêtre, surnommé l'*Hospice de la Vieillesse*, en dépit des gendarmes et des *paniers à salade*, qui donnent un démenti journalier à ce titre menteur que la voix publique n'acceptera pas, tant qu'une prison se cachera derrière l'hôpital. Ces indigents, qui sont tous septuagénaires, et dont beaucoup approchent de leur centième année, obtiennent un lit pour y mourir, à force de démarches et de recommandations: il n'est guère plus difficile d'être installé commis ou sous-préfet. Combien de fortunes déchues viennent se réfugier là, combien d'ambitions aboutissent à ce caravensérail de la pauvreté, où du moins on ne meurt pas de faim! Les souffrances de l'ame tuent aussi vite que celles du corps.

Ils sont bien deux mille enrégimentés par numéro d'ordre dans cette caserne de caducité et d'infirmités: n'est pas admis qui veut dans les ateliers; l'espace manque, et c'est à la mort de faire des places aux plus laborieux. L'air vicié des chauffoirs résulte de cette agglomération d'hommes vieux, malpropres

ou malsains; leurs vêtements de bure, imprégnés de miasmes putrides, exhalent une odeur pénétrante qui s'attache aux plâtres et aux boiseries. C'est un spectacle affligeant et répugnant à la fois que ces pauvres à l'œil terne, au teint hâve et aux cheveux blancs, alignés et pressés dans leurs salles puantes, pensant, parlant, jouant, ou mangeant par écuelle, lorsque le froid ou la pluie ne leur permet pas d'errer dans les cours et de se chauffer au soleil.

La troisième partie de Bicêtre, celle des aliénés, et la plus importante sans être la plus nombreuse: M. Ferrus, un des médecins distingués de la capitale, et le premier peut-être pour le traitement des maladies mentales, a fait tant d'heureuses innovations dans le service qui lui est confié depuis huit ans, que cette portion de Bicêtre doit servir de modèle à toutes les maisons de fous qu'on établira désormais en France et en Europe. Il a fallu de longues et constantes études, de profondes et nombreuses observations, des voyages, des essais et par-dessus tout un esprit finement judicieux pour arriver à ces beaux résultats qui promettent de s'étendre encore, à mesure que l'administration secondera les vues d'utilité et de perfectionnement que lui a soumises le docteur Ferrus. C'est à la médecine philosophique qu'il appartient de guérir la plus irrémédiable et la plus dégradante des infirmités de l'homme.

Depuis huit ans une métamorphose d'ensemble et de détails s'est opérée dans le bien-être des aliénés. Ceux-ci ne sont plus incessamment obsédés de ces visiteurs désœuvrés, qui venaient les voir et les irriter à travers leurs grilles comme les bêtes du Jardin des Plantes: il a été reconnu que cette lanterne magique de curieux, souvent imprudents, entretenait l'exaltation des malades, en leur causant de la mélancolie, de la honte et de la colère; on ne voit plus, dans les grands froids d'hiver, grelotter à moitié nues, sous un auvent, de pauvres créatures attachées à un poteau: ces malheureux ne se tordent sous des liens que dans leurs accès, qui deviennent plus rares, à cause des précautions prises pour en triompher; on n'entend plus à toute heure les hurlements de ces possédés que tourmentaient,

ainsi que dans un exorcisme, le jet de la douche d'eau froide et le nerf de bœuf des gardiens: les employés ont ordre de ne pas frapper, même en cas d'agression, et la douche ne jaillit pas douze fois par an; enfin on chercherait en vain des traces de ces cabanons effrayants où pourrissait un être humain enterré dans ses propres immondices pendant des années, se meurtrissant avec ses chaînes, et ne recevant que par un trou l'air, le jour et la nourriture. L'ancien Bicêtre a disparu de fond en comble.

Plusieurs cours plantées d'arbres, où ne pénètrent pas les étrangers, servent à la promenade des aliénés, classés par espèces, les épileptiques, les idiots, les incurables, les fous en traitement. Ils vivent tous en bonne intelligence, par le soin qu'on a d'éviter le contact des mêmes genres de folie; ils ne se querellent jamais que pour des motifs d'égoïsme matériel, la meilleure pitance, la meilleure place au poële, une prise de tabac, un caillou; ils admettent l'un l'autre avec une sorte de déférence leur folie individuelle, mais comme une chose reçue, sans débats ni discussions préalables: aucun ne se juge plus sage que son voisin.

Louis XVII se chauffe en silence côte à côte avec Napoléon; l'inventeur du mouvement perpétuel couche auprès du douteur qui nie le mouvement; un seul banc réunit parfois la république et la légitimité, l'athée et le bon Dieu en bonnet de coton; l'amoureux se promène en soupirant vis-à-vis du chercheur de trésors; tel halluciné ouït des voix étranges, pendant que tel autre sent des odeurs insupportables; celui-ci pleure et gémit, celui-là rit et chante; mais le caractère le plus ordinaire de la folie est grave, triste et silencieux.

Entrez sous ce hangar qui attend un coup de baguette féerique pour être transformé en salle ample, chaude et saine: voilà les idiots, prototypes de l'imbécillité, rangés dans la hiérarchie intellectuelle au-dessous de la brute. Ces crânes exigus, ces fronts écrasés, ces têtes pyramidales, ces yeux fixes et morts, ces bouches entr'ouvertes, écumeuses et sans lèvres, ces tremblements musculaires, ces grimaces involontaires, ces con-

torsions nerveuses, sont autant de stigmates d'une nature déchue et incomplète. Ils sont là muets, immobiles, inertes, insensibles comme ces ames que Dante jette dans le giron de son enfer; ils sont jeunes la plupart, et n'ont jamais eu la conscience de la vie où ils végètent à l'instar des arbres rabougris et des fleurs étiolées. On comprend que les Spartiates aient mis à mort les enfants chétifs et mal conformés; on ne comprend pas que les crétins du Velay soient aimés et divinisés.

Quand les plans proposés par le docteur Ferrus seront exécutés entièrement, et que la prison chassée de l'hospice cèdera la place à des bâtiments neufs pour un usage plus moral et plus charitable, la section des aliénés sera augmentée d'une maison d'admission et d'une maison de convalescence. Dans la première, dont l'utilité est déjà démontrée par un heureux commencement, les malades arrivants pourront être surveillés de plus près jusqu'à ce que leur folie soit constatée: on préviendra ainsi beaucoup d'erreurs et d'inconvénients, dont le pire est d'aggraver l'état du nouveau malade par le contact de maladies plus invétérées. La maison de convalescence, accompagnée de jardins agréables, soumise à une règle moins rigoureuse, sera offerte en perspective aux malades pour stimuler leur guérison: ainsi l'image enchantée du paradis de Mahomet aiguillonne le zèle des croyants. Les fous sont susceptibles d'émulation, et l'espoir de la liberté, non moins que l'intérêt personnel, peut faire des cures merveilleuses : à-présent on les récompense de leur bonne conduite en les faisant travailler à remuer la terre et à tirer l'eau du puits avec une prime de huit centimes par heure.

Ne serait-il pas à souhaiter, pour le profit de la science, que M. Ferrus développât dans un cours spécial les connaissances acquises par l'expérience et la comparaison des faits, afin que, la pratique venant à l'appui de la théorie, les maladies du cerveau eussent leur clinique positive à Bicêtre, comme les maladies du poumon ou de l'estomac dans les hôpitaux?

L'ingénieux procédé du docteur Ferrus a soin de régler la division et la subdivision des malades pour détruire tout prin-

cipe de collision, de frottement et d'alliance entre eux; car deux fous d'ambition, par exemple, pourraient accroître mutuellement leur folie en se faisant des concessions réciproques: on se souvient d'avoir vu à Bicêtre, quand les fous y étaient pêle-mêle, un Louis XVII chamarré de croix en plomb, de rubans et d'insignes royaux, se former un ministère et une cour parmi ceux de ses camarades qui avaient une folie identique à la sienne. Il importe principalement d'isoler les aliénés atteints de la manie du meurtre, et de les entourer d'une surveillance plus active, pour mettre obstacle à des accidents trop souvent répétés. Car le plus sûr et le plus logique remède est d'écarter avec prudence tout ce qui réveille et développe chaque folie caractérisée: la vue d'un prêtre est nuisible au fou de religion, comme la vue d'un couteau au fou de suicide. Personne, mieux que M. Ferrus, n'était parvenu à se rendre maître d'une affection morale qui veut être traitée moralement. Depuis huit ans, le nombre des malades n'a pas fait de progrès, ce qui est un symptôme irrécusable d'amélioration sanitaire.

Enfin, grâce à ce médecin honorable qui s'est consacré particulièrement à l'étude d'une branche de son art, les fous de Bicêtre ont plus de chances de guérison, et sont moins à plaindre que partout ailleurs. L'ordre général que M. Ferrus a établi parmi les malades, de même que parmi les employés, convient singulièrement à des esprits désordonnés, que l'injustice et le despotisme trouveraient plus irritables et plus impatients. M. Ferrus n'a eu recours qu'une seule fois à l'autorité suprême remise dans ses mains, et ce fut pour s'opposer aux funestes intelligences que la congrégation essayait de se ménager dans cet asile de repos: l'archevêque de Paris eut la sagesse de prendre parti pour la faculté contre l'Église. Aujourd'hui, dans l'attente des modifications indispensables qui achèveront l'œuvre de M. Ferrus, il faut s'étonner d'une maison de fous dirigée avec autant de régularité et de douceur qu'un pensionnat de jeunes demoiselles. Bedlam devrait traverser le détroit pour voir et admirer Bicêtre.

P. L. JACOB,
Bibliophile.

UNE DAME PATRONESSE.

Une brillante société était réunie dans le salon du banquier Montfort, l'un des heureux millionnaires de la Chaussée-d'Antin. Sept heures venaient de sonner, et un domestique à grande livrée venait de prononcer ces mots si doux à l'oreille d'un gastronome altéré: „Madame est servie.“

Je ne décrirai pas la salle à manger d'un millionnaire, ce sanctuaire où s'élaborent tant de conceptions et de projets, tant de révolutions financières et politiques. Je ne décrirai pas la royale somptuosité d'un festin qui aurait fait pâlir tous ceux de Lucullus. Qu'il vous suffise de savoir que Montfort traitait ce jour-là un diplomate étranger, dont il captait la protection pour la conclusion d'un emprunt; le secrétaire-général d'un ministère, qui était en position de lui faciliter l'adjudication d'une grand entreprise; et trois députés du centre, dont le vote pouvait doter la France d'un canal qui devait verser l'abondance et la fertilité . . . dans la caisse de l'insatiable traitant. Cette énumération succincte des principaux convives équivaut à la carte du dîner.

Madame Octavie de Montfort, étincelante de diamants, de jeunesse et de beauté, présidait avec infiniment de grâce et d'esprit. Aimable et rieuse, elle ripostait avec finesse aux agaceries du secrétaire-général et aux madrigaux du diplomate

étranger; tout le monde était en verve; les saillies jaillissaient avec les bouchons du Champagne; les députés du centre étaient bruyants, comme à un discours de M. Mauguin; et le banquier lui-même avait de l'esprit.

On avait parlé de tout, et après avoir épuisé tous les sujets, depuis l'abbé Châtel jusqu'à mademoiselle Boury (sans compter l'emprunt, la grande fourniture et le canal), on vint à causer bienfaisance, à propos d'un bal philanthropique, bal déguisé, qui devait réunir l'élite de la société parisienne. Madame Octavie de Montfort était l'une des dames patronesses de ce grand bal qui devait avoir lieu dans quinze jours. On dit beaucoup de choses sérieuses et folles sur la charité, sur les pauvres, sur la philanthropie dansante et la bienfaisance en entrechats, cette grande invention des temps modernes. Montfort avait la larme à l'œil en parlant des malheureuses familles qui n'avaient pour providence et pour soutien que la sensiblité du riche. Quant à Octavie, elle fut sublime! „A quoi pouvait servir l'opulence, sinon à soulager l'infortune?“ Entre le second service et le dessert, elle avait placé quarante billets. „Elle en voulait placer deux cents, non par vanité; c'est un sentiment que, grâce au ciel, elle n'avait jamais connu; mais par dévouement pour ces malheureux orphelins, qu'elle appelait ses enfants, sa famille!“

„Cette chère Octavie, dit le banquier; c'est pour elle un si doux plaisir que de secourir l'indigence! Elle n'en connaît pas d'autre!

— Oh! monsieur, vous me flattez! Je le fais pour vous plaire: car vous n'êtes heureux que quand vous faites du bien.“

En ce moment un domestique entra, et annonça à Montfort que quelqu'un demandait à lui parler.

„A cette heure! dit le banquier avec humeur. Vous savez bien, Jean, que je ne reçois personne quand je suis à table.“

Le domestique s'approcha, et murmura à demi-voix: „C'est M. Didier.“

A ce nom, Montfort se leva, pria ses convives de l'excuser, et passa dans son cabinet.

Un petit homme vêtu de noir, et dont la figure assez douce contrastait avec sa profession, attendait là le banquier. Il portoit sous son bras une énorme liasse de papiers:

„Vous m'excuserez si je vous dérange, dit M. Didier; mais je ne puis venir qu'à cette heure, ou de grand matin, ce qui vous incommoderait bien davantage... Et comme vous ne voulez pas d'intermédiaire dans les petites affaires que vous m'avez confiées....

— Au fait, au fait, M. Didier.

— Croiriez-vous, M. Montfort, que je suis sorti de mon étude ce matin à sept heures, et que je n'ai pas encore dîné... J'ai fait aujourd'hui quinze saisies.

— Au fait, je vous prie. On m'attend. Je reçois aujourd'hui. M'apportez-vous enfin de l'argent? Aurai-je raison de ces débiteurs insolvables?

— Je crains bien que non, monsieur, à moins que vous n'en veniez aux grands moyens, la vente des meubles, la prise de corps.... Mais votre sensibilité....

— Vous savez bien, M. Didier, qu'il n'est point question de cela en affaires.... Au surplus, je n'ai eu recours à votre ministère que parce qu'il s'agit de gens de mauvaise foi, et qui peuvent payer.

— Ils disent que non.

— Ainsi vous n'avez rien obtenu? Rien de madame Rémy, cette mercière, qui me doit quatre cents francs depuis un an? Obligez donc les gens!

— Rien.

— Où en est l'affaire?

— Il y a eu jugement, saisie; la vente est pour mercredi; j'ai voulu vous voir avant de faire afficher.

— Il faut vendre.

— Elle vous demande trois mois. Elle est sans ressource, et va se voir forcée d'abandonner son commerce. Son mari, qui avait une petite place à la Banque, est mort du choléra. Elle reste seule, avec trois enfants en bas âge.

— Ah! elle dit que son mari est mort du choléra? Je

saurai cela par ma femme, qui est membre du comité des orphelins. En attendant, affichez toujours.

— C'est bien, monsieur.

– Et ce petit Fombreuse, ce jeune homme qui lit des mémoires à l'académie des sciences, a-t-il enfin desserré les cordons de sa bourse?

— Hélas! monsieur, la bourse doit être peu garnie, à en juger par le mobilier.

— Mais enfin il faut bien qu'il paie les mille francs qu'il doit à la succession de mon beau-père, le comte de Blergy.

— Mille francs! monsieur. La dette est maintenant de treize cent quatre-vingts francs en comptant les intérêts et les frais. Jamais ce pauvre jeune homme ne pourra payer.

— Il le faudra bien pourtant. Je n'entends pas que l'on me promène ainsi. D'ailleurs M. Fombreuse a une place.

— Il en avait une, monsieur; une place de quinze cents francs dans un collège de Paris....

— Comment! il ne l'a plus!...

— Vous m'avez donné l'ordre, monsieur, de mettre opposition à ses appointements.... Cette opposition lui a fait perdre son emploi.

— Mais je n'ai donc plus de garantie! s'écria le banquier. M. Didier, poursuivez cette affaire avec la plus grande rigueur. Je sais que Fombreuse a des ressources: il a des talents....

— Des talents stériles, monsieur. Il est profond géomètre; cela rapporte peu. La place qu'il a perdue était son principal moyen d'existence. Il donne des leçons dans quelques pensions, et il faut qu'il nourrisse une vieille mère malade dont il est l'appui.

— Eh bien! quand on a des talents stériles, on ne fait pas de dettes: on n'emprunte pas, puisqu'on ne peut rendre. Quand on a des dettes et qu'on ne les paie pas, on ne fait pas parler de soi dans les journaux!... On ne lit pas de mémoires à l'académie des sciences!... Misère et vanité, je ne connais rien de plus détestable! M. Didier, vous poursuivrez.

— Tout a été fait, monsieur. Il ne reste plus que la saisie.

— Vous la ferez.

— Pour l'effrayer?

— Pour vendre.

— Il a un mobilier de deux cents francs!

— M. Didier, j'ai des devoirs à remplir. Dans cette affaire, je n'agis pas pour moi seul. Fombreuse est débiteur des héritiers de mon beau-père. Si cela n'intéressait que ma femme, je patienterais, vous me connaissez assez pour n'en pas douter. Mais cette créance intéresse également mon beau-frère le comte de Blergy, maitre des requêtes, et ma belle-sœur, la femme du général Maugrand. Vous poursuivrez.

— Soit, monsieur.

— Vous savez bien, M. Didier, ajouta Montfort en reconduisant l'huissier, que je ne suis pas un homme impitoyable. J'ai attendu assez long-temps pour ces créances; mais il y a un terme à tout... Et puis, je vous le dis en confidence; c'est à ma femme que j'ai promis les petites sommes dont je vous ai confié le recouvrement, à ma femme qui doit en faire le versement au bureau de bienfaisance de notre arrondissement, car elle est dame de charité... Au revoir, M. Didier."

En ce moment le bruit des contredanses se fit entendre; et le mélodieux orchestre de Tolbecque envoya de joyeux accords dans le cabinet du banquier. Montfort regagna précipitamment ses riches salons.

C'était une fête délicieuse, un raout enivrant, un véritable bal de millionnaire. La haute finance, la diplomatie, tous les hommes à la mode, s'étaient donné rendez-vous dans cette brillante soirée. Mille bougies versaient une éblouissante clarté sur des femmes rayonnantes de parure et de beauté. Toute cette foule d'heureux et de puissants s'agitait au bruit d'une musique harmonieuse, dans des appartements embellis de tous les prestiges du luxe, de toutes les merveilles des arts. A deux heures, un magnifique souper varia les plaisirs de la nuit, et étonna par sa somptueuse recherche des convives habitués

pourtant à la prodigue splendeur des tables ministérielles. Le jour faisait déjà pâlir l'éclat des bougies, que les danses continuaient encore, et qu'un magique et entraînant galop faisait tourbillonner cette foule rieuse et dorée, et offrait aux yeux enchantés un cercle mouvant de femmes, de diamants et de fleurs.

J'oubliais de dire qu'à la fin du souper madame Octavie de Montfort avait déjà placé ses deux cents billets pour le bal des pauvres.

Quittons ce spectacle de bonheur et de plaisir, et transportons-nous au quatrième étage d'une triste et chétive maison de la rue Guénégaud. Après une nuit de veille et de travail, un jeune homme assis devant une petite table de noyer, couverte de papiers, de livres et d'instruments de mathématiques, près d'une cheminée où quelques maigres tisons brûlaient encore, avait cédé à la fatigue, et s'était endormi, la tête penchée sur sa poitrine. Une lampe presque éteinte jetait encore de sombres reflets sur la figure pâle et mélancolique du jeune homme. Une porte ouverte laissait voir dans une autre chambre un lit dans lequel reposait une vieille dame, dont les traits souffrants et altérés annonçaient l'angoisse et la maladie. Une excessive propreté déguisait mal l'indigence de ce modeste réduit. Quelques vieux meubles, restes délabrés d'une antique aisance, attristaient l'œil par leur élégance en ruine. Un chien couché aux pieds de son maître venait de s'éveiller à un premier rayon du soleil, et il fixait sur le jeune homme endormi un regard attentif et protecteur. Tout-à-coup la sonnette de la porte vint à retentir ; le chien sauta précipitamment, et fit entendre un léger aboiement qu'il réprima sur-le-champ en regardant le lit de la vieille dame. „Silence, Fox! dit le jeune homme en s'éveillant et en se frottant les yeux. On a sonné, je crois, à ma porte. Qui donc peut venir si matin?“ Et il courut ouvrir.

C'était M. Didier, l'homme à l'habit noir, à la liasse de papiers, et au maintien doux et honnête. Mais M. Didier, cette fois, n'était pas seul. Il venait escorté de deux hommes, dans

l'un desquels Fombreuse reconnut le portier d'une maison voisine.

„Qu'y a-t-il pour votre service? demanda Fombreuse.

— Pardon, monsieur, dit en s'inclinant Didier ... vous ne me reconnaissez pas, quoique j'aie déjà eu l'honneur de vous parler plusieurs fois... Je viens pour le paiement de ces mille francs (sans compter les frais) que vous devez à la succession Blergy ...“

Fombreuse tressaillit.

„Que veulent ces deux messieurs? demanda-t-il en désignant les deux personnes qui accompagnaient Didier.

— Pardon, monsieur, mais ce sont mes deux témoins, répond Didier avec une sorte d'embarras; car si vous ne pouvez me payer ce matin, monsieur, je vais être dans la pénible nécessité, pour me conformer aux ordres que j'ai reçus de M. Montfort, d'effectuer chez vous une saisie.“

Fombreuse sentit son cœur cesser de battre; il songea à sa vieille mère qui était là, malade, et qui dormait paisiblement sur ce lit qu'on allait vendre. Il chancela, et son front se couvrit d'une sueur glacée. Mais il tâcha de se remettre, et d'une voix dont il cherchait à maîtriser l'émotion, il demanda à l'huissier comment ce portier qu'il avait reconnu pouvait lui servir de témoin. „Monsieur est donc clerc d'huissier?“ ajouta-t-il.

„Non, monsieur, répliqua Didier. Mais comme nous ne pouvons saisir sans deux témoins, et que quand je suis parti de mon étude, un seul de mes clercs était arrivé, je me suis fait assister d'une personne de votre voisinage.“

Le malheureux jeune homme resta comme pétrifié, et dans la dernière des humiliations. Ce portier le connaissait; car Fombreuse donnait une leçon de mathématiques dans la maison dont il était le concierge.

Didier n'était pas méchant; c'était sans aucune intention, et pour se conformer aux habitudes de sa profession, qu'il s'était fait assister de ce portier. Il trouvait cette chose toute naturelle, et ne se doutait pas qu'il venait de déshonorer un homme!

Quant au portier, il était là stupide, et ne voyait dans tout ceci qu'une pièce de vingt sous qu'il avait gagnée en montant quatre étages.

Et il se promettait bien de conter sa bonne fortune à tout le quartier!

Avant d'aller plus loin, et pendant que Didier verbalise, expliquons l'origine de la dette de Fombreuse, et apprenons au lecteur comment le pauvre jeune homme se trouvait débiteur de mille francs envers les héritiers du comte de Blergy.

Le comte de Blergy, père de mademoiselle Octavie, qui avait épousé le banquier Montfort, avait rempli d'éminentes fonctions. De hautes dignités, richement rétribuées, lui avaient permis d'augmenter encore la grande fortune qu'il tenait de ses aïeux. Du reste, une vaste capacité scientifique rehaussait en lui l'éclat des titres et de l'opulence ; notre premier corps savant le comptait parmi ses membres les plus illustres; c'était enfin l'une des notabilités contemporaines les plus brillantes et les plus justement honorées.

La spécialité vers laquelle Fombreuse avait dirigé ses travaux et ses études était précisément celle qui avait valu au comte de Blergy sa réputation bien méritée de savant. Cette circonstance, un travail important publié par Fombreuse, des mémoires remarquables lus par lui à l'académie des sciences, avaient fixé sur ce jeune homme l'attention du célèbre vieillard. Des relations que le comte lui-même avait recherchées et provoquées, s'étaient établies entre l'académicien et son jeune émule; l'hôtel du comte de Blergy était, à toute heure, ouvert à Fombreuse; et si quelquefois le fils et les filles du comte lui témoignaient une froideur injurieuse et la fierté blessante d'une morgue hautaine, en revanche il trouvait toujours auprès de leur père ces bienveillants éloges, ces encouragements affectueux qui retrempent l'ame et fortifient le cœur à un âge où il suffit d'un mot pour nous relever à nos propres yeux et nous inspirer de grandes pensées.

Bientôt un bienfait positif vint augmenter, s'il était possible, la reconnaissance de Fombreuse. Une place d'agrégé devint

vacante dans l'un des collèges de Paris; le comte de Blergy la fit obtenir à son protégé. Cette place était d'un modique revenu; mais elle était honorable, et suffisait, avec le produit de quelques leçons particulières, pour mettre Fombreuse en état d'assurer à sa vieille mère une existence tranquille, et de continuer en paix les profonds travaux auxquels il avait consacré son avenir.

Fombreuse, arrivé ainsi à l'accomplissement de ses espérances, n'avait presque plus rien à désirer, lorsqu'une malheureuse circonstance vint troubler le calme de sa vie, et le livrer aux plus cruelles perplexités.

Une caution, imprudemment donnée pour un ami qui n'était pas digne de sa confiance, et qui la trompa indignement, le plaça dans la plus pénible position, et compromit jusqu'à sa liberté.

Il se trouvait dans cette douloureuse crise, il songeait en vain aux moyens d'en sortir, et s'efforçait de cacher aux yeux pénétrants de sa vieille mère l'inquiétude qui le dévorait, lorsqu'on lui apporte une lettre. Il reconnaît l'écriture du comte de Blergy, qui l'honorait souvent d'une correspondance amicale. Il brise le cachet. Quels sentiments viennent l'assaillir, lorsqu'il trouve sous l'enveloppe un billet de mille francs, accompagné de la lettre suivante:

„Un de nos amis communs m'a instruit, monsieur, de l'em„barras dans lequel vous a placé une trop confiante générosité. „Il ne faut pas que, pour une misérable somme, vous soyez „troublé dans votre repos, et interrompu dans de graves tra„vaux qui importent à votre renommée et à la science. Acceptez „ceci; c'est la somme qui vous est nécessaire; je suis trop „heureux de pouvoir vous l'offrir. Ne considérez cet envoi „que comme un prêt; vous vous acquitterez quand vous le „pourrez. Acceptez surtout, si vous voulez que je vous par„donne de ne pas m'avoir confié votre embarras.

„Votre affectionné,

„Le comte DE BLERGY."

Qui pourrait exprimer ce qui se passa dans l'ame de Fombreuse à la lecture de ce billet? Pénétré de la reconnaissance la plus vive, mais bien décidé à refuser, il se hâte de courir à l'hôtel du comte. Il le remercie en pleurant, il veut l'obliger à reprendre son généreux secours; mais le comte insiste avec tant de grâce et d'amitié, il met tellement à couvert la délicatesse du jeune homme, il le supplie avec une si touchante bonté, que Fombreuse cède enfin à de pareilles instances; mais il y met une condition: c'est qu'il signera un reçu de la somme, et s'engagera à la rendre dans un an.

„Je le veux bien," dit en souriant le noble vieillard.

Fombreuse se met aussitôt à une table, et écrit précipitamment son reçu.

„Savez-vous, Fombreuse, lui dit le comte en lisant l'engagement, et en le plaçant dans un portefeuille, qu'il y a dans ces trois lignes de quoi faire vendre votre bibliothèque, de quoi vous faire perdre votre liberté?"

Et il reconduisit le jeune homme en lui serrant la main, et en lui recommandant bien de ne pas oublier de venir déjeuner avec lui le lendemain.

L'année s'écoula. Fombreuse avait compté, pour s'acquitter, sur la vente d'un *Traité de Géométrie.* Mais les circonstances parurent défavorables au libraire qui devait en faire l'acquisition. Le jour de l'échéance de son billet, Fombreuse vint tout tremblant s'excuser auprès du comte de Blergy.

„Quoi! lui dit le vieillard, vous songez encore à cette bagatelle! M. Fombreuse, si vous m'en parlez encore, je vous déclare que nous nous brouillerons pour jamais."

Et il le retint pour dîner.

Trois nouvelles années se passèrent, pendant lesquelles Fombreuse, plus favorisé de la renommée que de la fortune, se concilia de plus en plus l'estime des savants, et en particulier celle du comte de Blergy, qui ne cessait de l'honorer de sa confiance et de son intimité.

Mais le pauvre jeune homme ne pouvait s'acquitter, et il

n'osait reparler de sa dette à son bienfaiteur, de peur de le fâcher.

Au bout de ces trois ans, le comte de Blergy mourut subitement, laissant une immense fortune à son fils et à ses deux filles, dont l'aînée avait épousé depuis peu le banquier Montfort, et la plus jeune, le général Maugrand.

C'était une grande perte pour l'état et pour la science que la mort du comte de Blergy. Cette perte, personne ne la ressentit plus vivement que Fombreuse. Il suivit, désolé, le convoi de l'illustre mort, et joignit sa faible voix aux voix éloquentes qui payèrent à sa tombe un dernier tribut d'hommages et de regrets.

Malheureusement, parmi les millions que laissait le comte de Blergy à son fils, à ses filles et à ses gendres, se trouva le billet de mille francs, souscrit par le pauvre mathématicien.

Deux mois après la mort du comte, un matin que Fombreuse, pour se délasser de ses travaux, relisait sa correspondance avec le feu comte de Blergy, et puisait de doux souvenirs dans les lettres affectueuses que lui avait adressées cet homme illustre, pendant le cours de leur liaison, on sonne chez lui, il ouvre; c'est sa vieille mère qui rentre de sa promenade, et lui remet une lettre qu'elle a trouvée chez le portier.

Fombreuse la décachète, la lit, et n'ose en croire ses yeux!

C'est la lettre d'un homme d'affaires „portant injonction à „lui, Fombreuse, au nom de M. Montfort et des héritiers „Blergy, de payer dans le plus bref délai, et s'il veut éviter „des poursuites, la somme de mille francs, montant d'une „reconnaissance par lui souscrite au profit du sieur comte de „Blergy, le 5 janvier 1829, stipulée payable le 1er janvier „1830, *avec les intérêts depuis trois ans.*"

Maintenant on sait le reste: les poursuites commencées par Didier; l'opposition mise sur les appointements de Fombreuse; sa place perdue par suite de cette opposition, et enfin la saisie opérée par l'ordre de Montfort.

Nous avons laissé M. Didier verbalisant dans la petite chambre

de Fombreuse. Le malheureux jeune homme, debout dans l'embrasure de sa fenêtre, le regardait faire, les bras croisés; un calme étrange, une sorte de résignation convulsive s'était emparée de lui, et sur sa figure immobile aucun symptôme ne trahissait le bouleversement tumultueux de ses pensées.

Car il faisait en ce moment d'amères réflexions sur ces bizarres lois sociales qui, pour une faible somme d'argent, donnaient à un homme le droit de briser son avenir, son honneur, sa réputation, son repos! „Ah! se disait-il, vous tous qui seriez tentés d'accepter un service d'une main généreuse, prenez garde que le bienfaiteur n'ait un fils, des filles, des gendres, qui hériteront de ses dépouilles, et viendront après sa mort vous demander compte du bienfait! Si vous avez un nom que vous comptiez honorer par d'utiles travaux, ils le traîneront, ce nom, dans la fange d'une procédure; ils le feront épeler par des clercs d'huissier; ils en feront la propriété d'un scribe qui spéculera sur le nombre de ses lettres! ils afficheront votre indigence dans toute une ville! ils imprimeront dans les journaux, à votre porte, la description de votre misérable mobilier! ils le vendront sur la place publique, et le soir ils iront au bal, ou ils feront une loterie au profit des pauvres!"

Toutefois, quelque chose venait consoler Fombreuse dans ces tristes pensées; quelque chose lui disait que s'il y avait un nom flétri dans cette affaire, ce n'était peut-être pas le sien, mais celui de ce banquier millionnaire, celui de ces hommes vains et titrés, de ces femmes oisives et couvertes d'or, qui venaient lui arracher sa pauvre table, sa chaise et son lit, à lui homme de travail et de labeur, parce qu'il avait été l'ami de leur père, et parce qu'il manquait quelques piles d'écus à un héritage de six millions!

Cependant Didier et son clerc avaient fini d'inventorier le cabinet du jeune savant, et une petite cuisine attenante à cette pièce. L'huissier allait entrer dans la chambre de la vieille dame; Fombreuse lui prit le bras:

„Monsieur, lui dit-il avec calme, je vous prie de ne pas entrer ici; ma mère est malade, et elle dort."

L'huissier s'arrêta sur le seuil de la chambre, où il promena ses yeux scrutateurs; et, à voix basse, il dicta son inventaire, pendant que Fox le regardait d'un œil flamboyant, prêt à s'élancer sur lui, s'il fût entré dans la chambre de la malade.

Cependant la vieille dame s'était réveillée; du fond de son lit, qu'entouraient de vieux rideaux de Perse, elle entendit parler à demi-voix: „Ce bon Frédéric! se dit-elle en elle-même; il est déjà à l'ouvrage, et relit tout bas son travail.“

Mais bientôt, mieux éveillée, elle reconnut que ce n'était pas là la voix de son fils, et elle entendit un homme qui disait: „Une vieille commode d'acajou à dessus de marbre; une pendule de cuivre sculpté; deux vieux fauteuils recouverts en soie....“

La pauvre dame poussa un cri; elle devina tout, et se trouva mal. Fombreuse courut à elle, et essaya de la faire revenir, pendant que Didier achevait son procès-verbal.

Deux jours après, Fombreuse, accompagné de son chien, suivait en pleurant un corbillard qui se dirigeait vers le cimetière Mont-Parnasse.

Ce fut une belle nuit pour les pauvres, que celle du 1er mars 1833! Dans un des plus beaux hôtels du quartier de la nouvelle Athènes, de somptueux appartements avaient été décorés avec magnificence pour le grand bal philanthropique dont nous avons parlé précédemment, et qui comptait madame Octavie de Montfort au nombre de ses dames patronesses. Une longue file d'équipages conduisait dans ce séjour enchanté tout ce que Paris renfermait de femmes brillantes et d'hommes *comme il faut*. L'aristocratie de naissance donnait la main à l'aristocratie de l'argent dans cette réunion toute fraternelle, où le sentiment de la bienfaisance et de la philanthropie épanouissait tous les cœurs! La richesse et la variété des costumes, l'éclat des fleurs, des bougies, des dorures, prêtaient à cette fête l'aspect d'une véritable féerie. Toutes les nations, toutes les époques s'y trouvaient confondues, et pêle-mêle. Marquises du dix-huitième siècle, duchesses du quinzième, abbés, mousquetaires, pélerins, pachas, chevaliers, dames châtelaines, paysannes suisses, gardes-

françaises, batelières et chefs de clan, tout cela se pressait, se mouvait, sous des torrents de lumière et d'harmonie. C'était un spectacle à adorer la philanthropie, la charité, et à bénir le ciel qu'il y eût des pauvres!

Madame Octavie de Montfort, par sa beauté, ses diamants, sa parure, et l'éclat ravissant de son costume d'odalisque, aurait attiré tous les regards, lors même que l'aiguillette rose, signe distinctif de ses fonctions de dame patronesse, n'aurait pas fixé sur elle l'attention. Elle était la reine de cette fête où brillaient aussi son mari, déguisé en troubadour, son frère, M. de Blergy, sous le riche costume d'un courtisan de Henri II, et sa sœur, la baronne Maugrand, habillée en Chinoise, et donnant le bras à un mandarin, le général Maugrand. Ces deux costumes, qu'on avait fait venir exprès de la Chine, et d'une incroyable magnificence, avaient coûté vingt mille francs! Mais peut-on faire trop de sacrifices, quand il s'agit d'une fête au profit des pauvres!

Tout-à-coup un grand mouvement se fait remarquer à l'une des portes de la salle, et l'on voit entrer un masque autour duquel s'empresse la foule attirée par la singularité de son costume. C'était un homme habillé en mendiant, porteur d'une besace, et sur les vêtements duquel étaient collés d'innombrables papiers de procédure. Sa poitrine, son dos, ses bras, ses jambes en étaient couverts. Monsieur et madame de Montfort s'approchent des premiers de ce mystérieux personnage, et lisent ce qui suit sur une grande feuille de papier timbré, qui lui couvrait toute la poitrine:

SAISIE.

„L'an mil huit cent trente-trois, le 6 février, en vertu d'un „jugement rendu par le tribunal de commerce du département „de la Seine, séant à Paris, en date du 15 janvier dernier, „dûment collationné, signé, enregistré, et signifié, étant en „forme exécutoire, et à la requête

„De M. Amédée-Louis-Marie de Montfort, banquier, et de

„dame Octavie-Adélaïde de Blergy, son épouse, demeurant „ensemble à Paris, rue Taitbout;

„De M. le comte Anastase de Blergy, maître des requêtes, „demeurant à Paris, rue des Trois-Frères;

„De M. Louis-Hippolyte, baron de Maugrand, maréchal-de-„camp, et de dame Euphémie Geneviève de Blergy, son épouse, „demeurant ensemble à Paris, place Vendôme;

„Tous les susnommés, héritiers de M. Auguste-Pierre, comte „de Blergy, ministre d'état, pair de France, etc.

„Pour qui domicile est élu en ma demeure, en continuant „les poursuites ci-devant faites, portant refus de payer, j'ai, „Jean-Michel Didier, huissier au tribunal de première instance „du département de la Seine, séant à Paris, y demeurant, rue „Louis-le-Grand, fait itératif commandement de par le roi, la „loi, et justice, à M. Frédéric-Julien Fombreuse, licencié-ès-„sciences, demeurant à Paris, rue Guénégaud, n° 13, en son „domicile, parlant à sa personne, ainsi déclaré;

„De présentement payer aux requérants, en mes mains, „comme porteur de pièces, la somme de *mille francs de prin-„cipal,* exigible depuis le 1er janvier 1830;

„En quoi il a été condamné par le jugement ci-daté, sans „préjudice d'autres dus, droits et actions, intérêts, frais, dépens, „et mises d'exécution; lequel, en parlant comme dessus, a „refusé de payer, pourquoi je lui ai déclaré que j'allais à „l'instant procéder à la saisie *exécutée* de ses meubles, et de „fait j'ai, en présence des témoins ci-après nommés, avec moi „exprès amenés, saisi, *exécuté*, et mis sous l'autorité du roi, „la loi, et justice, les objets ci-après détaillés:

„1° Dans une pièce au quatrième étage, au-dessus de l'en-„tresol, ayant vue sur une cour, une petite table de noyer, „servant de bureau; un vieux fauteuil de bois doré, recouvert „en cuir noir; trois chaises de paille; un petit corps de biblio-„thèque en bois peint, renfermant une soixantaine de volumes, „tant reliés que brochés; deux flambeaux de cuivre; une lampe „*idem;* des chenets, une pelle, une pincette; un lit de sangle;

„2° Dans une petite pièce y attenante, une fontaine, un „chaudron de cuivre, un peu de faïence et de poterie;

„3° Dans une troisième pièce, servant de chambre à coucher, „un vieux lit de bois doré; deux matelas, deux couvertures et „un oreiller; une vieille commode d'acajou à dessus de mar„bre; une pendule de cuivre sculpté; deux vieux fauteuils „recouverts en soie; une paire de rideaux; un vieux chiffonnier; „une armoire de noyer; chemises à usage d'homme et de femme, „un vieux baromètre; une gravure, représentant une sainte „famille."

„Ont signé, etc."

On lui lisait sur le dos:

PROCÈS-VERBAL D'AFFICHES.

„L'an mil huit cent trente-trois, le 15 février, à la requête „de M. Amédée-Louis-Marie de Montfort, banquier, et de dame „Octavie Adélaïde de Blergy, son épouse, etc.

„Pour qui domicile est élu en ma demeure, j'ai *Jean-Michel* „*Didier*, huissier, etc.

„Faute par le sieur *Frédéric-Julien Fombreuse* de payer „aux requérants la somme de, etc. etc.

„Me suis transporté, assisté du *sieur Colas*, afficheur, por„teur de sa médaille, demeurant à Paris, *rue de la Calandre*, „dans tous les lieux voulus par la loi, et autres endroits, carre„fours, places publiques, et rendez-vous ordinaires des mar„chands, où étant, *ledit sieur Colas* a, en ma présence, apposé „des affiches manuscrites, entièrement semblables à celle-ci „annexée, au nombre de *vingt-cinq* exemplaires, annonçant qu'il „sera, le mercredi 17 février prochain, heure de midi, place „de l'*Ancien Châtelet de Paris*, procédé à la vente des objets „saisis, exécutés sur ledit sieur *Frédéric-Julien Fombreuse*, par „mon procès-verbal du *six février dernier*, enregistré, et de „tout ce que dessus j'ai fait et rédigé le présent procès-verbal, „pour servir et valoir ce que de droit, dont acte que ledit

„sieur *Colas* a signé avec moi, et auquel j'ai payé *quatre francs* „pour salaire;

„Coût *vingt-huit francs* 50 *centimes.*

„Signé Colas, Didier."

Et au-dessous:

„VENTE PAR AUTORITÉ DE JUSTICE,

„Sur la place publique de l'ancien Châtelet de Paris,

„Le mercredi 17 février, à midi,

„Consistant, etc. (*suivait le détail des objets ci-dessus décrits.*)

„Le tout au comptant.

„Le présent annexé à mon procès-verbal d'affiches de ce „jour."

Sur son chapeau, qu'entourait un crêpe noir, était un écriteau avec ces mots en gros caractères:

LA CHARITÉ DES GENS DU MONDE.

Léon HALEVY.

UN CHAPITRE
D'UNE HISTOIRE INÉDITE. *)

La France était déchargée du poids d'un monstre, et pourtant, au lieu de la joie publique, on voyait une inquiétude générale. Louis XI regretté, cela était-il possible! Mauvais père, odieux mari, frère et fils parricide, c'était le seul tyran de sa longue dynastie. Son règne avait été cruel; sa vie, fourbe; sa mort, lâche; sa mémoire était détestée, et cependant elle apparaissait encore comme l'une des plus grandes ombres des rois de la troisième race.

C'est qu'en lui le peuple avait reconnu une qualité, sans laquelle il n'y a guère eu d'homme d'état célèbre: beaucoup d'autorité dans le caractère, un égoïsme souverain, et ce royal sentiment de son importance qui finit par attirer tout à soi.

*) M. le comte de Ségur a bien voulu prêter au livre des *Cent-et-Un* l'appui de son talent et de son nom. Quoique le chapitre qu'il a daigné nous adresser s'éloigne du cadre adopté pour cet ouvrage, nous n'avons point hésité à lui donner place ici, certain que l'intérêt puissant qu'il présente et la signature de l'auteur nous serviraient d'excuse auprès de nos souscripteurs. Nous sommes heureux d'ailleurs de pouvoir les initier à l'avance aux curieuses recherches contenues dans ce fragment de l'histoire de Charles VIII que va publier très-incessamment M. le comte de Ségur. (Note de l'Éditeur)

Ajoutez une grande foi dans ce but bien fixe et bien déterminé, un regard ferme dans cette direction vers laquelle il se précipita d'abord, puis marcha et même rampa. Mais il n'importe, il ne s'agit ici que de son but. Il fut en cela l'homme de son siècle, il en eut la pensée dominante. Et en effet, la France du quinzième siècle, pressée de sortir des ténèbres et de la brutalité des temps féodaux, penchait toute plus que jamais vers le pouvoir royal.

Or, en Louis XI, vices et qualités, tout fut tourné vers ce grand courant des choses d'alors. Dominé par cette pensée de la concentration du pouvoir, il la fit dominer sur tout. Roi dans le vice, orgueil et bassesse, corruption et cruauté, tout lui fut bon; il se servit de tout, et cela avec tant d'impudeur et une si perverse nature, que loin de paraître l'esclave de ces vices, eux plutôt semblent à ses ordres; loin d'agir sous leur influence, il en est maître! ce sont d'autres sujets! il est prince encore dans cette région de ténèbres! Poussé par la Providence qui se sert aussi de tout, on croit voir en lui le génie du mal, punissant, réprimant les puissants du siècle par leurs vices et par leurs propres excès, qu'il dompte en les outrant.

La France regrettait donc en ce tyran celui de la féodalité! elle reconnaissait aussi que sous ce prince, médiocre homme de guerre et fourbe politique bien reconnu, soit bonheur, soit plutôt que, dans le cours si variable des choses de ce monde, une persévérance active et obstinée doive toujours finir par rencontrer des circonstances favorables, de grands résultats avaient été obtenus. Elle se voyait agrandie de la Bourgogne et de la Franche-Comté, recueillies sur les folies de Charles-le-Téméraire; de l'Anjou, de la Provence et du Maine, acquis par testament; de la Cerdagne et du Roussillon, achetés à prix d'or; du duché de Bar et de l'Artois, retenus par fraude; elle remarquait des prétentions pécuniaires élevées contre la Lorraine, ce qui en préparait la conquête. Elle avait vu, dans Paris même, les fiançailles de l'héritier du trône avec une fille de Maximilien d'Autriche, ce qui pouvait donner un jour des droits sur les Pays-Bas. Enfin, un droit de succession au du-

ché de Bretagne venait d'être acheté à la maison de Penthièvre, droit faible, mais en main forte, qui marquait la route à suivre et poussait en avant son successeur. Il lui montrait ainsi le dernier pas à faire sur la grande voie de toute la troisième race pour l'extinction des grands fiefs et pour leur réunion à la couronne.

Au milieu de tant de faits ou ébauchés, ou accomplis, et de si immenses résultats, obtenus sans prétention à l'éclat et à la gloire, on comprend pourquoi Louis XI apparaissait à la France comme l'une des plus singulières et des plus fortes têtes, comme l'une des figures les plus colossales qui eussent passé sur son trône. C'est pourquoi, lui tombé, elle craignit que dans ce grand vide il n'accourût des tempêtes; que le ressort féodal ne rejaillît d'autant plus violemment qu'il avait été plus comprimé. Mais ce long écrasement l'avait presque brisé. Épuisée de sang et d'argent par les guerres, par les confiscations, par l'échafaud; étouffée sous le poids sans-cesse croissant du trône, la féodalité était mourante, et l'un des plus grands pas du moyen au moderne âge, presque achevé.

Toutefois, il restait encore à la crainte publique trop de fondement. Si la féodalité dans les seigneurs n'était plus à redouter, celle des princes du sang, muette et courbée devant le vieux roi, devait se relever dangereuse sous le gouvernement d'une femme: mais cette femme était Anne de Bourbon-Beaujeu, fille aînée de Louis XI, son élève et sa favorite; victime des défauts de son père, elle n'avait hérité que de ses talents. Agée de vingt-trois ans, elle joignait toutes les grâces, toutes les beautés de son sexe aux vertus du nôtre. C'était une ame d'homme dans un corps de femme. Elle enveloppait de douceurs et de charmes une volonté entière et vigoureuse; un esprit mâle, prompt à concevoir, tourné tout entier aux affaires et qui y était propre. Mais ici sa figure suffisait; on verra, dans ses actions, son caractère.

Dans ce choix, le reste convenait. Anne de France, qu'on appelait Madame, était depuis long-temps gouvernante de Charles; elle était sa sœur aînée, la première par sa naissance, et cepen-

dant sans prétention au trône, à cause de son sexe et de son mariage avec le sire de Beaujeu, cadet de la branche de Bourbon. La tutelle du jeune roi ne pouvait donc être remise en des mains plus accoutumées, plus hautes et plus sûres. Anne s'en empara sans hésiter, appréciant ce fardeau, s'attendant à ce qu'il lui serait disputé, et ne s'en étonnant pas. Heureusement, pendant les trois premiers mois, une prétention rivale, la plus dangereuse de toutes il est vrai, mais expirante, put seule s'élever. C'était celle de la reine-mère, Charlotte de Savoie, alors mourante. Sa fille sut à la fois respecter les droits d'une reine, d'une mère, et leur susciter des obstacles jusqu'au jour où finit cette lutte en même temps que cette infortunée. Ces trois mois suffirent à Madame pour asseoir son autorité.

Cependant, il avait fallu montrer à la France impatiente son nouveau roi; mais alors sur ce trône naguère si formidable, ses avides regards n'aperçurent qu'un enfant de treize ans, petit, délicat, dont les jambes longues et grêles semblaient supporter avec peine un buste gros, court, bizarrement composé d'une large poitrine et de hautes épaules, d'où se détachait à-peine une énorme tête. Cette tête elle-même offrait dans les traits de sa figure le même désaccord que l'on remarquait dans le reste de sa personne. C'était une semblable disproportion entre leur partie inférieure et leur partie supérieure. Un menton rond et menu, des lèvres minces, une bouche petite, rentrée, disparaissant sous un nez long et aquilin qui partait d'un front large et séparait des yeux d'une grandeur singulière.

Un âge si insuffisant, un extérieur si inharmonieux et son attitude timide, gauche, embarrassée, déconcertèrent la bonne volonté française si reconnue pour tous les avènements en général. Toutefois, rebutée par ces dehors, son espoir se tourna vers le dedans, où son intérêt ne tarda pas à pénétrer; mais il se trouva que le nouveau maître de ses destinées était sans éducation, sans instruction, sans rien de cet usage du monde qui parfois en tient lieu; qu'il ne savait ni écrire ni même lire, et qu'enfin il n'avait encore vu de son royaume que le château d'Amboise. C'était là que Louis XI l'avait tenu renfermé, allé-

guant la faiblesse de sa complexion et défendant qu'on lui donnât d'autres soins que ceux qu'exigeait sa santé.

Ainsi, tout repoussait. Mais cette bonne France, pays de sentiment, plus porté aux personnes qu'aux choses, et qui s'est long-temps plu à ses princes, s'opiniâtra dans son espoir. Se rattachant aux moindres symptômes, dans la douceur des regards de celui-ci elle se plut à prévoir celle de son règne; dans la vivacité de leur éclat, qui, dit-on, était remarquable, elle vit un rayon naissant de célébrité. Et quand elle apprit qu'en effet, sous cette bizarre et faible enveloppe, il y avait un esprit ardent et chevaleresque qui s'indignait de son ignorance, s'efforçait de la vaincre et se passionnait à la lecture des Commentaires de César et de la Vie de Charlemagne, elle put pressentir d'après elle-même, où tout marche par accès et excès, qu'à un règne tourné tout à l'utile succéderait bientôt un règne tout à la gloire. Mais on ne lui dit pas que, soit première, soit seconde nature, c'est-à-dire, soit légèreté d'esprit ou habitude d'inoccupation, ce prince serait incapable de toute application sérieuse; qu'au lieu d'être la tête de son royaume, il n'en serait tout au plus que le bras. Qu'ainsi, la destinée de son règne dépendrait du hasard d'un favori, et qu'il ne saurait ni s'en passer ni le choisir.

Heureusement, et malgré la fiction de l'ordonnance de Charles VII, qui fixait à quatorze ans la majorité des rois, tout en celui-ci était mineur encore pour quelques années. Ce temps suffit; mais il était indispensable. En effet, le génie actif, inquiet et remuant du feu roi laissait le trône engagé fort avant dans une multitude d'entreprises considérables, en butte à une foule d'ennemis, étrangers ou domestiques, et pesant d'un poids insupportable sur un peuple et une noblesse écrasés d'impôts ou de redevances de toute nature; le moment était critique; il devait décider du sort de la France. Serait-elle une grande monarchie? présenterait-elle sous un chef puissant un solide et redoutable ensemble? ou serait-elle morcelée entre les princes du sang en fiefs à-peu-près indépendants de la couronne? La lutte du trône contre la féodalité était donc arrivée à son mo-

ment le plus décisif. Dans cette perplexité, on reconnut que l'un des traits les plus remarquables de l'habileté de Louis XI, était d'avoir confié toute cette destinée aux mains d'une fille de vingt-trois ans.

Mais d'abord, pour s'en montrer digne, il fallait savoir en conserver la direction, car les rivaux ne manquaient pas. Il s'agissait du pouvoir, et comme il arrive de tout temps, quelque épineux que fût le maniement de tant d'affaires, tous s'en croyaient capables.

En effet, la reine-mère est à-peine expirée que deux nouveaux prétendants à la régence se présentent. L'un est Louis, duc d'Orléans, premier prince du sang, le petit-fils de celui qui fut assassiné par le duc de Bourgogne. Il est gendre de Louis XI par son mariage forcé avec Jeanne la bossue, sœur cadette de la régente. On lui oppose un serment de soumission; Louis XI le lui a fait prêter, le parlement l'enregistra; par cet acte, il a déclaré d'avance se soumettre aux dispositions qu'il plairait au roi de prendre pour la tutelle. Mais, dans cette précaution, Louis d'Orléans ne voit que la reconnaissance de son droit, et il déclare nul un serment forcé.

Le deuxième prétendant est le duc de Bourbon, le chef de sa branche, le frère aîné du mari de la régente. Il est vieux et perclus de goutte; mais il rappelle les vertus de sa race, il passe pour habile, et la haine de Louis XI le recommande à l'amour de la noblesse et d'une partie du peuple.

De ces deux rivaux, Louis est le plus dangereux. Jeune, beau, passionné, son caractère est franc et généreux. Il fut élevé avec soin par Marie de Clèves sa mère; mais il s'est montré indocile, jusqu'à la révolte, au joug de l'éducation. Ce jeune prince néglige un esprit faible, qu'il devrait cultiver, pour ajouter sans-cesse la perfection de tous les exercices du corps à l'élégance de sa taille, à la grâce de ses traits, enfin à tous les dons que la nature a prodigués à sa personne.

A tant de dehors brillants, aux avantages également extérieurs de sa naissance, ajoutez l'enivrement d'un sang de vingt-deux ans; concevez les premiers élans d'indépendance d'un jeune

homme fougueux, qui vient d'échapper à un long et dur esclavage, et ne vous étonnez plus de voir le caractère facile de ce prince s'abandonner, d'abord sans mesure, à ses passions et à celles de la jeune noblesse qui l'entoure.

Néanmoins, aux yeux des observateurs attentifs, une certaine honte perce au travers de ses fougues; il ne leur cède qu'avec remords. Loin d'être un fanfaron de vices, dans la double rougeur de débauche et de pudeur qui le colore, la pudeur domine. Elle habite le fond de son cœur, le reste n'est qu'à sa superficie, dans son sang seulement; quelques bouillonnements de plus, et cette écume jetée au-dehors laissera à découvert l'ame douce, chevaleresque et généreuse de ce prince, auquel le peuple doit un jour donner le nom de père.

Jusque-là, c'est en désordres, en débordements de jeunesse qu'ont éclaté ses passions; mais la mort de Louis XI, les conseils de l'habile et audacieux Dunois, ceux du judicieux George d'Amboise, évêque de Montauban, l'appui du duc de Bretagne, son parent, du vicomte de Narbonne, son beau-frère, du comte d'Angoulême, son cousin (le père de François Ier), enfin, celui de toute la jeune noblesse qui l'adore, leur ont ouvert de nouvelles routes. Il leur faut désormais la régence; par elle il soutiendra ses droits au duché de Milan, et il pourra répudier Jeanne de France, dont l'odieuse difformité l'humilie. Il est donc doublement ennemi de Madame; et, sans chercher une cause douteuse et romanesque à leur haine mutuelle, cette rivalité de prétentions, ces desseins ambitieux, et cette aversion de beau-frère, suffisent.

Tels sont les trois principaux personnages de l'une des scènes les plus importantes de ce nouveau drame. La cour en est le théâtre. Les trois contendants s'y trouvent en présence: Madame à la tête de tout ce qu'elle a pu conserver de l'administration de son père, et les deux princes, chacun entouré d'un parti nombreux et puissant. Mais l'un fait contre-poids à l'autre. Ajoutez à cela le caractère de la régente et la force d'un gouvernement tout organisé, dans lequel vibrent encore les ressorts si vigoureusement trempés de l'autorité de Louis XI.

C'est pourquoi, malgré la rudesse de ces temps, les princes ont d'abord recours à l'adresse plutôt qu'à la violence. De son côté, Madame craint de compromettre, par des négociations, un rang qu'elle veut qu'on suppose inattaquable. Mais elle verse des flots de faveurs et d'honneurs dans les mains de ses deux rivaux. Elle sonde ainsi la profondeur de leur ambition. Elle espère la combler, elle se flatte que la jeunesse légère et dissipée de l'un et que la vieillesse souffrante et fatiguée de l'autre s'en rassasieront.

Le duc de Bourbon est donc nommé connétable et lieutenant-général du royaume; le duc d'Orléans reçoit le gouvernement de Paris, de l'Ile-de-France, de la Champagne, de la Brie, et Dunois, son favori, celui du Dauphiné qu'on rachète à Miolans. Mais, pour qui prétendait à tout, ces parts, quelque grosses qu'elles fussent, ne suffirent point. Les deux princes avaient encore obtenu l'entrée au conseil; ils ne s'en servent que pour le remplir de leurs partisans et de leurs intrigues. Toutefois, contenus et dominés par l'habileté de Madame sur ce terrain, ils en changent. Le pernicieux esprit de la féodalité, et malheureusement celui des partis politiques de tous les temps, les inspire, et ils appellent l'étranger au secours de leur ambition.

Les ennemis de la France, auxquels ils voulurent s'associer, furent, d'une part, Maximilien, archiduc d'Autriche, prince des Pays-Bas par son mariage avec Marie, héritière de cette Bourgogne qu'il convoitait encore; et de l'autre, le duc de Bretagne, dernier grand vassal, dont l'indépendance ne se perpétuait que grâce à nos discordes intestines. D'autres furent tentés; les coupables intrigues du fils du fameux Dunois eussent rappelé sur la France jusqu'à l'Angleterre. Mais les temps ne convinrent pas. Maximilien, en guerre avec les Flamands, n'était point disponible. Le monstre britannique, l'assassin de ses neveux, l'usurpateur Glocester, n'était occupé qu'à conserver le fruit de ses crimes. Quant au duc de Bretagne, le vil moyen qu'essaya Pierre Landois, son ministre, prouve sa faiblesse. Ce misérable, s'appuyant de quelques faussaires, essaya sourdement de prouver que Charles VIII n'était qu'un enfant supposé

de Charlotte de Savoie, un bâtard de Louis XI, et, comme tel, usurpateur du trône de son père.

Madame opposa à ces efforts impuissants de ses ennemis son habileté. Elle maintint, suivant les derniers conseils de son père, la paix extérieure. Elle prévint les princes dans leurs pratiques, alors moins criminelles qu'elles ne l'eussent été un siècle plus tard; elle les gagna de vitesse en s'assurant du prince d'Orange, par la restitution de ses biens de Franche-Comté; du duc de Lorraine, en le rappelant de Venise, dont il commandait les armées, et en promettant insidieusement à ce vainqueur de Charles-le-Téméraire, à ce petit-fils du roi René, de lui rendre l'héritage de son grand-père. Durfé, Poncet de la Rivière, Philippe de Savoie, comte de Bresse, et cent autres encore, furent rappelés de l'exil et dédommagés de leur longue disgrâce.

Décontenancés dans leurs alliances, ou étrangères, ou intestines, comme dans le conseil, plutôt que de se résigner, les princes, emportés par cette passion jalouse et haineuse dont les partis sont possédés, se précipitent dans le plus grand de tous les dangers pour y entraîner leur rivale; ils se jettent dans les bras de leur plus constant ennemi; ils osent en appeler au peuple, aux états-généraux, à l'opinion publique, enfin!

La dame de Beaujeu, effrayée, leur rappelle vainement les états de Gand et de Londres! Ici, le parlement sanctionnant le meurtre, l'usurpation, et lui décernant la couronne! A Gand, les états tyrannisant leur princesse Marie de Bourgogne, la retenant prisonnière, et, malgré ses pleurs et ses supplications, faisant brutalement tomber à ses pieds la tête de ses ministres!

Elle leur montre le peuple commençant à sentir sa force par sa réunion dans les villes, par ses franchises, par l'appauvrissement de la noblesse, par l'invention de la poudre, si fatale aux châteaux forts et à ces armures de fer, autres forteresses mobiles, qui, jusque-là, avaient fait des nobles une espèce réellement à part! „Puisque les princes aspiraient au „pouvoir, pourquoi le compromettre? pourquoi livrer à la co- „lère d'un peuple écrasé d'impôts, le jeune successeur d'un

„despote abhorré? Qui prendra sa défense? Sera-ce un clergé „dépouillé de ses prérogatives? des grands persécutés, tortu„rés? une noblesse ruinée par des appels continuels, et réduite „au désespoir!"

Ainsi, tremblante à la seule pensée des états-généraux, Madame s'efforçait de détourner un danger qui, dès-lors, paraissait effrayant pour l'autorité royale. Mais rien n'arrêtant les princes, elle craint que le peuple trompé ne voie plus qu'en eux ses protecteurs. C'est pourquoi elle cède; et Tours, ainsi que le 1er janvier 1584, sont le lieu et l'époque qu'elle désigne pour la réunion de cette mémorable assemblée.

Aussitôt, les princes transportent leurs intrigues dans les assemblées provinciales; la cour redevient calme, et la régente s'empresse de combler le court intervalle qui la sépare d'une si grande crise, par une foule de grâces, de restitutions et d'économies, qu'elle sait devoir plaire au peuple. Elle veut ainsi lui montrer qu'au génie de la tyrannie a succédé un pouvoir tutélaire! Elle prévient le cri de détresse et de vengeance qu'elle prévoit et que déjà elle croit entendre. Elle se hâte surtout, avant de comparaître devant la nation, de vider ses mains des pleurs, de l'or et du sang qu'y laissa son père.

C'est pourquoi elle ouvre les prisons, elle rappelle les exilés, elle réduit d'un quart les impôts de cette année; et, malgré les pressantes et dernières recommandations du feu roi en faveur de deux délateurs et assassins publics, ses plus chers amis, Olivier-le-Dain et Jean Doyrac, tous deux sont livrés aux tribunaux.

Ce qui étonne, c'est qu'au milieu de tant de forfaits il ne fut question, pour Olivier, que d'un seul crime, sur quoi il fut conduit au supplice. Il est vrai que, pour celui-là, il ne put se prévaloir de la complicité de Louis XI. Il s'agissait d'un adultère arraché à une dame au prix de la grâce de son mari arrêté sans motif, et que néanmoins le scélérat fit noyer secrètement pour s'assurer, sur ce lit de mort, une plus longue et plus tranquille jouissance. Lui et son complice, un certain Daniel, furent donc pendus. Quant à Doyrac, convaincu de dé-

lation, il fut banni du royaume; mais, avant de l'en chasser, on lui coupa les oreilles, et il fut fouetté publiquement à Paris et à Mont-Ferrant, lieu de sa naissance.

Le médecin Cottier fut forcé de restituer cinquante mille écus et les terres qu'il avait arrachées aux dernières terreurs du roi mourant. Il ne lui resta qu'une petite maison, dans laquelle il se consola de la perte d'une si grande fortune par un calembourg *).

D'autres réparations furent faites au peuple. Elles se retrouveront dans le discours d'ouverture des états. C'était pour leur plaire qu'on s'était empressé de prendre ces mesures, le chancelier n'eut garde de les passer sous silence.

Le comte DE SÉGUR.

*) Il écrivit sur sa porte *Abri-cotier*.

Les Charmes de la Patrie.

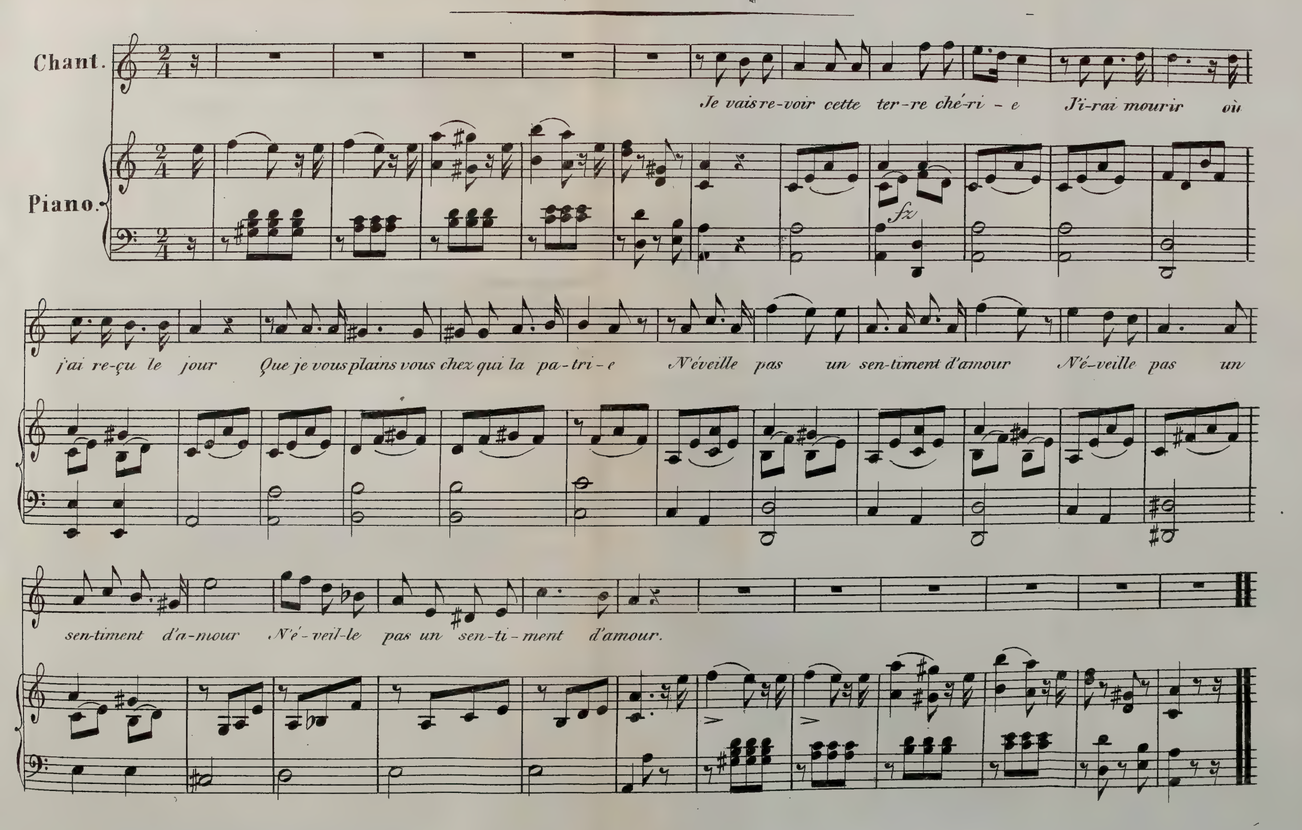


TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME ONZIÈME.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

Prospectus.

S'il est reconnu que le **LIVRE DES CENT-ET-UN** peut être regardé comme le théâtre de la littérature contemporaine, il n'est pas moins vrai que plusieurs de nos abonnés se fatigueraient d'un plus grand nombre de volumes sur cette seule matière.

C'est dans cette vue que secondés par une société de littérateurs, nous nous proposons de ne donner que les morceaux les plus éminents des volumes qui paraîtraient encore.

Cependant pour plus de variété et pour offrir un tableau plus complet de la littérature moderne, nous avons l'intention de faire entrer dans notre cadre tous les ouvrages les plus marquans de cette littérature, en n'omettant pas les articles intéressans dispersés dans les écrits périodiques.

Cette nouvelle publication, spécialement consacrée à l'Allemagne, paraîtra sous le titre de

Bibliothèque française

aussitôt qu'il se sera trouvé un nombre suffisant de souscriptions pour en couvrir les frais.

On s'engage pour 10 livraisons, de 10 feuilles chacune, dans le format de notre édition du Livre des Cent-et-Un.

Le prix de souscription est par livraison
sur papier velin, broché 18 gr. soit 1 fl. 12 kr.
sur papier ordinaire 12 gr. soit 48 kr.

On souscrit sans rien payer d'avance chez **SIGISMOND SCHMERBER,** libraire à Francfort sur le Mein et chez tous ses correspondants.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME DOUZIÈME.



FRANCFORT s/M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1833.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

RANDANE ET PARIS.

M. Ladvocat, si honorablement connu des hommes de lettres, étant venu me demander, pour son livre des *Cent-et-Un*, un article sur les contrastes de ma vie de Randane et de celle de Paris; quelques autres personnes qui ont droit à ma complaisance, ayant joint leurs sollicitations aux siennes, je n'ai pas su leur résister. On jugera d'après cela comme on voudra l'article suivant.

Le courrier de Paris arrive. Un grand personnage a la bonté de m'annoncer que je suis désigné par le roi pour être pair de France; le *Moniteur* confirme bientôt cette annonce. Il ne s'agit pas, comme autrefois, d'aller passer quelques jours à un conseil de département, pour retourner ensuite dans ma chaumière. Chaque année ayant une session des chambres, et cette session se tenant à cent lieues de ma demeure, vieux

et infirme, j'ai peu d'espérance de la revoir. Adieu Randane, adieu mes beaux troupeaux; adieu mes bois, mes prairies; adieu mes terres nouvellement défrichées, terres qui me nourrissaient, et à qui j'avais promis ma sépulture.

Parti et bientôt arrivé, me voici en ce moment non plus au milieu des anciens volcans autrefois brûlants, aujourd'hui éteints et effacés comme moi; mais à Paris même, en face du palais du roi, ayant sans-cesse, avec le souvenir de ses bontés, le spectacle de sa puissance et de sa grandeur.

Un saint abbé de Clairvaux, transporté par l'amour de Dieu dans la solitude, se demande chaque jour: *Bernard, qu'es-tu venu faire ici?* Transporté de la solitude dans un tourbillon nouveau, j'ai à me demander de même pourquoi je suis venu: *Bernarde, ad quid venisti?* Pour me répondre, il faut que je regarde fortement en moi, et autour de moi: en moi, pour savoir quelles sont mes forces; hors de moi, pour connaître les matières nouvelles, vives ou mortes, sur lesquelles j'ai à opérer.

En 1816, dès que je m'établis à Randane, ce fut ma première pensée. Ce n'était pas tout d'avoir élevé au milieu des bruyères une bonne maison de bois, véritable cabane de pâtre; de ce quartier général j'avais des opérations assez difficiles à tracer, des entreprises et de grands travaux à commander. Des montagnes, du sable, des roches, une terre sauvage, des hommes presque aussi sauvages que ma terre: tels furent au premier abord les matériaux sur lesquels j'eus à travailler.

Je savais par l'autorité d'un homme célèbre, le grand Frédéric, que le plus habile général à la guerre n'est pas celui qui ne fait pas de faute, mais celui qui sait les réparer. Dans mes débats avec les difficultés de Randane, j'eus occasion de l'éprouver. Combien de fois je me heurtai dans mes roches, je m'embarrassai dans mes sables! Mes serviteurs eux-mêmes, aujourd'hui si dociles et si dévoués, ne laissèrent pas pendant long-temps de repousser mes directions. A la fin, tout a cédé. Il y a bien peu d'obstacles dans la vie qu'on ne puisse vaincre avec de la suite, de la patience, et de la raison.

Dans toute espèce d'entreprise, si vous n'avez à faire qu'à des montagnes et à des roches, vous pouvez ne pas vous décourager. A la longue, les montagnes peuvent se laisser gravir, les roches se laisser déplacer; il n'en est pas de même des hommes, et surtout d'une certaine espèce d'hommes. A cet égard, ce ne sont pas les ignorants qui vous donneront le plus de peine: on peut faire entrer quelque chose dans une tête vide; dans une tête pleine, rien: *pleine!* j'entends par-là quelques têtes que je connais, remplies d'erreurs, de préventions, d'idées fausses.

Parmi ces têtes ainsi *remplies*, figure en première ligne une classe particulière d'*importants:* véritables caractères de comédie (j'en ai tracé quelques scènes).

Traiter avec ces importants, c'est ce que je connais au monde de plus difficile. Quelque petit qu'on soit, quelque mince qu'on se fasse, quand vous arrivez, il vous faut pourtant une place. Où la prendre avec des hommes, qui au-dehors tiennent toute la rue, dans le salon tout le devant de la cheminée! Arrivant de mes montagnes, j'ai bien vu quelquefois que je dérangeais celui-ci, que j'importunais celui-là. Je me suis mis, sans m'en embarrasser, à la place que je croyais devoir tenir; et quand on m'a donné des coups de coude, je les ai rendus.

Dans ce monde nouveau, après les susceptibilités, ce qui vous embarrasse le plus, c'est le langage. Parce qu'on parle la même langue, il semblerait qu'on doit s'entendre parfaitement. Pas du tout. Avec le même idiome, les mots n'ont plus le même sens; un accompagnement tantôt de sourire, tantôt de ricanement, quelquefois de silence, tel est, au milieu du langage ordinaire, un autre langage de convention, dont l'office est d'interpréter, de modifier, quelquefois même de contredire les paroles.

C'est ce que connaissent à fond les *merveilleux* qui se sont mis d'eux-mêmes à la tête du pays. Exercés comme ils sont à toutes les nuances de cette pantomime, il est curieux de voir avec quelle dignité, se prélassant auprès de vous, ils

distribuent, comme de petits potentats, la faveur d'un regard complaisant, ou la rigueur d'un regard sérieux. Si vous voulez bien vous mettre à leur suite, leur servir de cortège, être auprès d'eux sans-cesse en hommage, ils vous traiteront bien. Si par malheur vous vous détournez de la route qu'ils tiennent, si vous paraissez savoir quelque chose de ce qu'ils ignorent, ou faire peu de cas de ce qu'ils savent, gare à vous.

Il ne faut rien exagérer. Parmi ces hommes importants, il en est qui connaissent assez bien les affaires.

A cet égard il faut s'entendre.

Dans les affaires d'état, il y a toujours deux espèces d'hommes à distinguer: les hommes d'affaires et les hommes d'état. L'homme d'affaires dessine bien le formulaire d'une loi; il saura placer à l'article 2 une disposition dont un maladroit aurait fait l'article 3. S'il ne s'agit que d'un parti à prendre dans la journée, il pourra avoir un bon avis. Son génie va jusqu'à l'expédient. Ne lui demandez rien pour le lendemain et le surlendemain; sa visée ne va pas jusque-là.

Il y a chez les *importants* une certaine habileté *des choses*, il y a une plus grande habileté *de soi.* Cela s'appelle *esprit de conduite.* Cela s'appelle aussi *savoir mener sa barque.* Dans un temps calme, la barque va fort bien; à la première tempête, elle est submergée; parvenu au faîte des dignités, il faut voir mon *habile* se trémousser. Les petites affaires, il les conduit assez bien; dès qu'il veut se mesurer avec les difficultés, on est tout étonné du contraste de la réputation qu'il a su se faire, et de la médiocrité qui se dévoile; il tombe alors, nous laissant trop heureux de ce qu'il n'a pas pu faire tomber l'état avec lui.

L'agriculture, qui depuis quelque temps s'est remise en honneur, ne pouvait manquer d'avoir aussi ses *importants;* elle a eu des hommes qui, ayant une teinture de la science, ont trouvé, à force de cette *habileté de soi,* dont je parlais tout à l'heure, le moyen de faire croire qu'ils avaient l'*habileté de la chose.* De cette manière, la renommée a retenti du fracas de nombreuses sociétés savantes, de l'établissement de plusieurs fermes modèles, ainsi que d'une multitude de grandes réputations.

Heureusement pour moi, j'avais eu soin depuis long-temps de visiter la plupart de ces établissements; je m'étais mis en rapport avec un grand nombre de sociétés savantes. J'avais lu avec attention leurs journaux et leurs ouvrages; de cette manière, j'avais appris très-peu (j'en conviens) de ce qu'il faut faire, mais, par leurs leçons même (que j'avais reconnues fausses et insuffisantes) beaucoup de ce qu'il faut éviter.

C'est avec ces précautions que je me suis établi à Randane. Elles m'ont bien servi.

Dans un temps de divisions politiques, où la haine s'attache à tout, mon établissement à Randane avait fait la joie d'une certaine classe d'hommes: ils ne doutaient pas que je ne succombasse. Mon établissement avait fait aussi la douleur de mes amis, ils ne pouvaient croire à mes succès; il y perdra, disaient-ils, sa santé, sa fortune, sa vie. Je n'y ai rien perdu, j'ai conquis à mon fils un héritage, à mon pays un hameau.

Parmi mes censeurs, j'en ai trouvé de sérieux: ils m'ont été utiles; j'en ai trouvé aussi de plaisants. Un jour que, tout affairé, j'étais occupé à arranger une plaine de bruyère que je me proposais de cultiver, un voyageur à cheval s'approche de moi de la manière la plus polie. „Monsieur, me dit-il, je vous admire.“ Moi, fort content de son admiration, j'allais le remercier; il ne m'en donna pas le temps. „L'intention de monsieur, ajouta-t-il, est sans-doute d'avoir ici des bruyères de „haute futaie.“ Il met en même temps son cheval au galop.

La politique, l'histoire, l'agriculture, une correspondance multipliée et suivie; il semble que tant d'occupations dussent excéder mes forces. Enfermé dans un cirque de montagnes d'où étaient sortis de nombreux courants de lave, plus loin ayant sous les yeux de vastes collines, où se trouvent enfouis une quantité de débris d'animaux, lorsqu'à l'arrivée du courrier de Paris mon attention, absorbée par ces grands évènements qui ont effacé d'un seul coup les nations et les montagnes, venait à se reporter vers nos prétendus grands évènements politiques, j'étais tenté de sourire de nos petites révolutions de peuples et de rois.

C'est ainsi, c'est par la diversité des impressions que mon esprit se reposait; et puis venaient les doux soins à donner à mon fils, mes autres rapports intérieurs, le spectacle même de mes animaux.

Dans les premiers âges du monde, ainsi que nous le voyons dans nos saintes Écritures, les animaux n'étaient pas aussi méprisés qu'ils le sont au temps présent. L'homme est toujours supposé en société avec eux. A cet égard, ce sentiment n'est pas tout-à-fait effacé. Demandez au chasseur pourquoi il a de l'amitié pour son chien; à un Arabe, pour son cheval. C'est surtout à Randane que j'ai compris cette espèce d'intérêt. Il est vrai que mes animaux sont doux; bien traités, bien nourris, ils ont un air de satisfaction. De plus, quoique d'une petite espèce, ils sont beaux.

Messieurs les Parisiens, je suis bien aise de vous dire, à ce sujet, que votre *bœuf gras* que vous avez tant fait parader récemment, était une fort vilaine bête. Certes, si le bœuf Apis n'avait pas eu une autre tournure, je doute que les Égyptiens lui eussent voué un culte. Le taureau qui enleva Europe ferait peu de figure dans la mythologie et dans les anciens tableaux, s'il n'avait pas eu de plus belles formes. De beaux animaux bien nourris, des prairies bien soignées, des champs bien cultivés, des serviteurs contents et amis de leurs maîtres, c'est ainsi que se compose le bonheur de la vie champêtre.

Virgile, dans ses *Géorgiques*, n'a pas manqué de le célébrer. „Agriculteurs, nous dit-il, que vous seriez heureux si vous connaissiez votre bonheur. Chez vous, ce ne sont pas, comme à Rome, les vastes maisons, les beaux portiques, et les flots de visites du matin. Mieux que ça, vous avez de belles grottes, de beaux lacs, des ruisseaux d'eau vive, et puis le mugissement des troupeaux, le doux sommeil du midi à l'ombre d'un arbre touffu! enfin un doux repos et une vie exempte d'inquiétude et d'artifice!“

Virgile, qui nous décrit si bien les plaisirs de la vie champêtre, ne nous en dit pas les peines. Combien de fois, au milieu de tous ces avantages dont on est heureux, n'est-on

pas atteint de colère et d'impatience! Ici, c'est un de vos beaux taureaux qui, pour se procurer un léger chatouillement au front, vous déchire un jeune arbre de la plus belle venue; et le voilà qui court encore à un second pour le mettre de même en pièces; là, c'est votre troupeau qui, trompant la vigilance de son gardien, va furtivement vous dévaster une belle orge de la plus belle espérance. Ailleurs, ce sont vos bois, vos cloisons, que vos génisses, dans les ardeurs de l'été, ou dans la folie des amours, brisent et détruisent pour s'échapper; et puis la maladresse ou la paresse des ouvriers, l'intempérie des saisons, la sécheresse, le froid, les pluies à contre-temps: c'est ainsi, quoi qu'en disent les poètes, que, dans la vie agricole ainsi que dans la vie du monde, se trouve le même amalgame de biens et de maux, de plaisirs et de peines.

Dans toute cette agitation où l'esprit a tant de manières de s'exercer, et où le cœur a peu de place, il faudra bien pourtant, à quelque moment, qu'il en trouve ou qu'il s'en fasse une.

Vieux, c'est une chose convenue, l'amour vous est interdit; l'amitié vous est presque interdite de même. Pour peu, ne fût-ce que par habitude, que vous conserviez quelque chaleur dans les expressions, quelque vivacité dans les manières, vous avez beau ne vouloir être qu'un ami, on ne s'y fie pas.

Au premier moment de mon établissement à Randane, j'ai dû accepter cette condition. Je savais qu'il est défendu à tout vieillard d'avoir de l'avenir; à-peine lui passe-t-on un peu de présent. Il lui sera permis au moins de jouir du passé, et de vivre avec ses souvenirs.

Je me suis mis alors à fixer, pour les personnes dont le souvenir m'était doux, des lieux particuliers que je leur ai consacrés; des allées, des plantations nouvelles ont été consacrées à chaque grand évènement. La solitude de Randane en est partout animée et vivifiée. Ici, c'est la colline vouée, dans le temps, à une malheureuse princesse, objet alors de tant de respects, aujourd'hui de tant de regrets; là, sont les coteaux et tous les lieux qu'un grand prince, aujourd'hui un auguste monarque, a honorés de sa présence et de ses bien-

faits. Les rochers figurent dans cette consécration; on connaît, dans le pays, les rochers *Dupin* et *Châteaubriand*, personnages d'un divers talent et d'un divers caractère, mais que j'honore beaucoup. Je ne parlerai pas d'autres deux rochers, qui sont mon secret, et que j'affectionnais extrêmement. J'allais les voir bien souvent. Lorsque l'amitié à qui je les avais voués m'a abandonné, je les ai abandonnés aussi. Quelquefois, dans mes promenades, si je suis amené à passer près d'eux, je détourne involontairement mes regards. Ils me sont tristes.

Mes amis morts n'ont pas été négligés. Deux fois l'an, à une époque précise, j'allais dans un lieu sombre, peu connu, et qui leur est voué. Malouet, Mallet du Pan, Barante, Bergasse, Dépremenil, vous tous qui avez été bons pour moi, c'est là que je vous invoquais et que je vous appelais.

Pauvre vieillard, condamné à aimer encore et à n'être plus aimé de personne, n'ayant plus pour société que des troupeaux, des rochers, des montagnes, c'est ainsi que je cherchais à adoucir ou à tromper ma destinée; aujourd'hui qu'une main royale, s'étendant vers moi, m'a porté inopinément dans une haute sphère, de grands devoirs me sont sans-doute imposés; je les remplirai. Je m'attends à des obstacles; si je peux, je les surmonterai. Je suivrai, dans ma nouvelle carrière, la ligne qui m'est tracée; j'y porterai l'instruction d'une vie studieuse, et l'expérience d'une longue vie. Des médecins m'ont dit qu'à mon âge le sang se retire de nos artères. Pour mon pays et pour mon roi il y en a encore dans mes veines.

Si je voulais, ces devoirs pourraient remplir ma vie; ils ne la rempliront pas. A Paris comme à Randane, il ne faut pas seulement des occupations à ma pensée, mais encore des émotions à mon cœur: où les trouverai-je?

Depuis long-temps le monde villageois m'était connu. Nos chants des montagnes, nos danses, nos fêtes, tout cela m'était familier. Ce monde, qui a pour salon la veillée du soir, ou, les dimanches, la place devant l'église, a, tout comme une autre, ses modes, ses coutumes, son bon goût et son bon ton. A

Paris même, ses chants ont attiré l'attention. On a pu remarquer l'impression que fait quelquefois, au milieu de nos opéras, un chant du Tyrol ou des montagnes du Puy-de-Dôme.

Ces chants, qui ne sont point l'ouvrage de l'art et que la nature seule a créés, m'ont amené à une singulière pensée. Sait-on bien aujourd'hui ce que c'est que la musique? Les musiciens le savent-ils eux-mêmes? Un homme exécute sur son violon des morceaux de Viotti ou d'Haydn; il se croit musicien, il ne l'est pas plus que Talma n'était poète, quand il débitait avec un grand talent des tirades de tragédies qui n'étaient pas de lui.

Si on veut y réfléchir, on verra qu'il y a un langage de la raison, qui ne peut s'exprimer que par la parole. Il y a un autre langage du cœur, qui cherche à s'exprimer par le chant. La poésie et le chant ont la même origine, ils sont fils de l'amour et de l'enthousiasme.

Soit au village, soit à la ville, partout il y a un spectacle qui doit frapper l'observateur quand il y fait attention; c'est le rapprochement continuel, à côté l'un de l'autre, de deux peuples, sous le nom d'hommes et de femmes, ayant tous les deux leurs lois, leurs coutumes, leurs goûts, leur langage, et, en quelque sorte, leur charte et leur constitution.

Qu'on ne s'y trompe pas, la femme ne l'est pas seulement dans ses formes, elle l'est dans son cœur, dans son esprit, dans toute son ame. Il en est de même de l'homme. Cette loi générale des sexes paraît embrasser tous les êtres créés. On la trouve dans les animaux, depuis l'éléphant jusqu'au reptile; dans les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Le paganisme l'avait vue dans le ciel; il avait imaginé des dieux femmes.

Je pense quelquefois à un évènement qui serait curieux: ce serait, en supposant que, pendant quelque temps, les deux sexes n'eussent eu aucune idée l'un de l'autre, le rapprochement subit de deux troupeaux, l'un d'hommes, l'autre de femmes, qui viendraient à se rencontrer; conçoit-on, au premier abord, leur incertitude, leur gaucherie, leur embarras! On

peut prévoir ensuite comment tout cela se enhardirait, se familiariserait; pas aussi facilement et aussi promptement qu'on le pense.

Ce rapprochement des sexes, leurs petites craintes au premier contact, leurs petites ruses, la familiarité qui s'établit peu-à-peu, et que la danse et le chant facilitent, tout cela, à l'exception de quelques nuances, n'a pas au village un autre caractère qu'à Paris.

Un sujet d'études, qui me paraîtrait bien intéressant, ce serait les mœurs des femmes dans l'Orient. D'après ce que j'apprends, elles rient beaucoup de notre apitoiement sur leur sujétion et leur esclavage. Les partisans de la liberté des femmes ne savent peut-être pas trop bien ce qu'ils désirent. On croirait qu'ils veulent, dans la nature, séparer la grâce de la force, l'amour de l'intelligence. Dans l'organisation humaine, si jamais le cœur demande à être indépendant de la tête, je commencerai à me former une idée de ce qu'on entend par l'indépendance de la femme.

Plein de ces idées, connaissant suffisamment les mœurs du village, mais ayant perdu de vue depuis long-temps celles de la capitale, j'ai senti en moi un penchant singulier à m'y remettre, et à les observer.

Et d'abord ce qui, dans tous les temps, m'a paru digne d'attention, soit à Londres, soit dans toutes les grandes capitales, c'est l'affectation de donner à certaines sociétés une dénomination particulière.

Dans le langage exact, les communications ordinaires entre les hommes pour leurs besoins, rappellent ce qu'on nomme simplement *la société*. Des communications d'une autre nature, tout-à-fait frivoles, et précisément parce qu'elles sont frivoles, sont ce qu'on est convenu d'appeler pompeusement LE MONDE. Les personnes qui se rassemblent pour des entreprises ou pour des affaires n'oseraient se regarder comme des personnes du *monde*.

Malgré ma sauvagerie des montagnes, j'avais connu un peu l'ancien *monde* de Paris. C'était là où se faisaient les mérites,

les réputations, les avancements, les fortunes. C'était là qu'un mince officier, qui avait de la grâce, était fait colonel, quelquefois général d'armée. C'était là qu'un petit abbé un peu impie, tout au moins philosophe, se procurait une bonne abbaye, quelquefois un évêché. Cet ancien monde, qui avait beaucoup de vices, a disparu. Le monde nouveau qui l'a remplacé, et qui veut quelquefois le singer, n'a, lui, ni vertu ni vice: il n'y a rien à en espérer ni à en attendre; c'est comme une espèce de musée où tout ce qui est à la mode est convenu de se montrer, pour paraître seulement un moment et disparaître.

Dans ces rassemblements qui semblent avoir pour unique objet de mettre des figures et des parures en exhibition, on pourrait retrouver quelque chose de ce qu'en Angleterre on appelle *routs;* en Italie, *la conversazione.* Je ne pourrais dire en quoi cette dernière expression pourrait s'appliquer.

Larochefoucault a dit que la confiance fournit plus à la conversation que l'esprit. L'on se demande quelle espèce de conversation peut s'établir entre des personnes qui se connaissent peu, qui ne s'aiment guère, et entre lesquelles il n'y a point d'intimité.

En Angleterre, dans ces cohues qu'on appelle *routs*, on ne parle pas, et c'est tout simple: on n'a rien à se dire. En France, c'est différent: il est nécessaire de parler. C'est le premier devoir d'un maître et d'une maîtresse de maison. Ce devoir a plus d'importance encore à la cour.

Un de nos grands personnages français s'étant avisé, à Pétersbourg, de montrer quelque attention pour un ancien ministre disgracié, en fut sévèrement réprimandé. „Sire, j'ai cru que je devais ces égards à un grand seigneur de votre cour. — Monsieur, sachez qu'il n'y a ici de grand seigneur que l'homme à qui je *parle*, et pendant que je lui *parle.*"

En Angleterre, quand un *gentleman* va à la cour, et que le roi veut bien lui parler, les paroles du monarque, quelles qu'elles soient, sont retenues et inscrites, au retour, dans le grand livre de la maison, appelé *bible.*

En France, les souverains ont la bonté de vouloir parler à tout le monde. On frémit du supplice qu'ils doivent éprouver à chercher quelque chose d'obligeant ou même d'insignifiant à dire, à une multitude souvent peu connue d'eux.

Dans les petites réunions qu'on appelle le *monde*, parler est de même obligé. Il faut voir avec quel art la faveur de la parole est distribuée. On parle plus à celui qui a plus d'importance; moins à celui pour qui on a moins de considération. Il y en a à qui on ne parle pas du tout. On comprend dans quel cas, et pourquoi.

Encore que dans le monde les conversations ne soient que de la niaiserie, je conviens, à l'égard des femmes, que cette conversation a souvent de la grâce. Je me suis arrêté quelquefois à écouter le petit gazouillement de deux demoiselles entre elles. Il me rappelait celui de deux jolies petites linottes de mes bois, au mois de mai. J'étais tenté de demander quelquefois: Linottes, que signifient vos chants. J'aurais pu leur demander de même ce que signifiaient leurs trémoussements continuels de rameau en rameau, de branche en branche: et pourtant, et ces trémoussements et ces chants avaient un charme infini.

Je tenais beaucoup, à mon arrivée à Paris, à revoir, avec l'impression du vieil âge, ce monde que j'avais vu un peu dans ma jeunesse, un peu plus dans l'âge mûr: je l'ai vu. Vaine futilité, gaspillage de la vie. Jeune, on peut prodiguer la vie; vieux, on en est économe, quelquefois avare. On ramasse alors avec soin non-seulement les morceaux, mais les miettes d'un temps qui, dans peu, va vous échapper.

Mon parti est pris aujourd'hui de me séparer de tout ce beau monde. Plus que jamais, au lieu de politesse, il me faut de la bonté; au lieu de gentillesse, de la confiance; dans les communications d'affaires, de la simplicité et de la vérité.

En me retirant du monde, je vois bien que cette fois je n'ai plus mes beaux troupeaux, mes belles prairies, mes jolis bois; n'importe. Dans la solitude de ma chambre, comme dans la solitude de mes bois, je ne prétends demeurer étran-

ger à aucun de mes anciens souvenirs. Je prétends continuer à mes anciens amis le culte que je leur avais voué. Peut-être leur ajouterai-je quelques nouveaux alliés, objets de reconnaissance. Car, il faut bien le dire, tout en oubliant quelques petits dédains que çà et là je n'ai pas fait semblant d'apercevoir, il m'a été impossible de n'être pas touché de quelques marques de bonté, de quelques sourires aimables. Que grâces leur soient rendues. Tout cela est entré et demeurera dans mon cœur. C'est résolu. Me voilà dans ma chambre, voulant m'y composer une société.

Que si je voulais m'y faire un simple amusement, j'aurais pour cela bien des moyens. Et d'abord je pourrais m'adresser à ce commissaire de police de Pétersbourg, qui, d'après les ordres de sa souveraine, voulait absolument empailler tout vivant le banquier de la cour. Je pourrais ainsi me procurer une belle collection des principaux personnages du temps. Bonne personne que je suis, je ne veux faire empailler personne, encore moins les vivants que les morts. Je ne veux pas même m'adresser au directeur du salon de Curtius, qui pourrait, si je voulais, meubler mes appartements en statues de plâtre.

Blumenbach a eu une singulière pensée. Quand j'allai le voir, en 1817, à Gœttingen, il me montra, dans un salon fort élégant, une collection de crânes qu'il me dit composer sa société ordinaire. Voulant me présenter à sa société, il me dit: „Ici, monsieur, voilà les hébétés; là, les hommes spirituels; de ce côté, les hommes faux et astucieux; plus loin, voyez les anthropophages.“ Franchement, ceux-là me firent peur: il me semblait qu'ils allaient me manger. Revenant ensuite à sa place, il me présenta son ami intime: c'était un crâne chéri qu'il tenait toujours à ses côtés: „Voyez, me disait-il, c'est un amour.“ Chaque jour, il faisait des visites à tous ses crânes. Il m'assura que c'était d'après ses observations que Gall, son disciple, avait construit son système.

Tout cela n'est que singulier, et ne me plaît pas. Ce qui me déplairait moins, c'est ce que j'ai eu occasion d'observer en Italie.

En entrant dans la galerie de Florence, vous trouvez dans la grande salle, étendue toute nue sur un canapé, une jeune femme avec les formes les plus belles, dont le regard caressant semble vous appeler. A-peine osais-je, de pudeur, approcher, lorsqu'un honnête ecclésiastique se présente à moi, et, prenant sans façon dans sa main le sein le mieux dessiné, il me montre au-dessous de cette première enveloppe qu'il enlève, l'ensemble des veines lactées; et ainsi de suite toutes les parties de la femme, qui se déboîtent et se remboîtent sans laisser au-dehors la moindre apparence de leur liaison.

A Sienne, c'est autre chose. Il y a dans la sacristie un superbe groupe des trois Grâces, dont les chanoines ont jugé à propos de faire un antiphonier. J'ai trouvé là de bons vieux prêtres en perruque et en surplis, qui essayaient, sur le dos même d'une de ces Grâces, à deviner le plain-chant d'une hymne nouvelle qu'on leur avait envoyée.

Après cela, ajoutez la ressource des collections de médailles, de camées et de portraits, on verra comment il est possible, dans la solitude de sa chambre, de se composer diverses espèces de société.

Je n'ai pas fini sur ce sujet.

On parle beaucoup de préjugés. Mais il y a des préjugés qui, sous l'enveloppe du mystère, ne laissent pas d'être fondés. L'instinct du cœur a sur cela bien plus d'intelligence que l'esprit. Quoi qu'en dise une prétendue philosophie, un ami est heureux d'avoir quelque chose qui ait appartenu à son ami; il ne veut pas s'en séparer. Dans les religions anciennes, un peu aussi dans les religions nouvelles, un culte a été souvent adressé non-seulement à une idole, mais encore à ce qu'on appelle une relique. Le fétichisme, aussi ancien que le monde, a conservé de la vogue dans une grande partie du globe.

La haine, comme l'amour, peut avoir ses idoles. Notre antiquité française a été particulièrement remarquable à cet égard. On a regardé non-seulement dans la religion, mais dans notre législation, comme un crime au premier chef d'avoir sur soi, dans des desseins pervers, l'image ou seulement quelque

chose de son ennemi; le plus souvent, cependant, c'était une figure de cire. L'objet de cette pratique était pour se procurer une occasion continue de malédictions. Aux malédictions, si on ajoutait soit des pincements répétés, soit des piqûres d'épingle, l'effet était réputé immanquable. Cela s'appelait *envoûter*. La personne ainsi *envoûtée* déclinait, disait-on, peu-à-peu, et finissait par succomber. Cette pratique, qui a figuré dans l'histoire des sortilèges et des maléfices, a été sévèrement réprouvée, et toujours l'objet d'une condamnation à mort.

Je n'ai pas à examiner ici si ces vœux de la haine peuvent avoir, comme on le croyait autrefois, de véritables effets. Cela ne m'importe point. Si, dans le cours de ma vie, j'avais eu le malheur ou la maladresse de m'attirer quelque ennemi, qu'il se rassure; je ne me propose point de l'*envoûter*. Dans la retraite nouvelle que je médite, mon intention est de ne m'occuper que de mes amis. Sans les visiter, je ne les perdrai pas de vue. Bien souvent je les appellerai, et les mettrai en quelque sorte devant moi. Je leur parlerai alors comme s'ils étaient présents. Je les prierai de me donner quelquefois leur pensée, comme ils ont la mienne. Pour ce qui est des signes que je choisirai, des formes que j'emploierai, cela est mon secret. Si, par l'effet de ces signes et de ces formes, mes vœux continus peuvent porter quelque douceur dans leurs peines, quelque accroissement dans leurs satisfactions, j'en serai heureux.

Devoir et *sentiment :* ainsi se terminera, en aimant mes amis, et en servant mon pays, une vieille et trop longue vie.

Se terminera ! est-ce que la vie a un terme! Eh, oui, certainement. Je l'avais oublié. J'en parlerai une autre fois.

Le Comte DE MONTLOSIER.

L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE.

I.

Au centre de Paris, dans le quartier le plus fangeux, le plus triste, s'élève, sur une large base, l'église de Saint-Eustache, admirable souvenir, comme architecture religieuse, du règne de François Ier. — Son origine est fort ancienne; les bénédictins, de Launoy et Dulaure, nous disent qu'à cet endroit fut un temple consacré à Cybèle, dont on trouva une tête colossale en bronze, au coin de la rue Coquillière, en creusant les fondements d'une maison.

Cette tête est gravée dans Caylus; l'original se trouve maintenant au cabinet des antiquités de la Bibliothèque.

En 1200, un certain Jean Alais, à qui la conscience reprochait d'avoir mis une taxe de *ung dénier seur chaque panié de poiçon*, y fit construire, pour l'absolution de sa faute, une petite chapelle relevant du chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois, et qui fut dédiée à sainte Agnès.

Plus tard, le nom de Saint-Eustache prévalut sur celui de Sainte-Agnès; on ignore le motif de cette substitution de noms. Un vieil auteur, que nous avons consulté, suppose qu'il vient d'un prêtre ambitieux et plein de vanité, qui s'appelait Eustache, au reste, *saint très-peu connu.*

„Le docteur Jean de Launoy, surnommé *le dénicheur de*

„*saints*, parce qu'il avait démontré la fausseté de plusieurs „de leurs légendes, était redouté par les curés dont les églises „avaient des patrons suspects. Lorsque j'aperçois M. de Lau- „noy, disait le curé de Saint-Eustache, je lui ôte mon cha- „peau bien bas, et lui tire de grandes révérences, afin qu'il „laisse tranquille le saint de ma paroisse *)."

L'église de nos jours fut bâtie en 1532, sur les dessins de David; Jean de la Barre, prévôt des marchands, posa la première pierre, et ce n'est réellement qu'à cette époque qu'elle prit le nom de Saint-Eustache, et qu'elle *fut érigée en paroisse* **).

L'architecture de Saint-Eustache est d'un genre neutre; la chapelle de la Vierge et le portail de la face occidentale, ridicules travaux de Mansard, sont de deux ordres, le dorique et l'ionique. L'intérieur est de cette grande architecture sarrasine, toute de hardiesse et de génie pour la pensée, et admirable de grâce, de fini pour les détails et l'exécution.

La voûte de la nef est haute de près de cent pieds. Elle est soutenue par dix piliers carrés parallèles, qui s'élèvent ornés de listels et de feuilles d'acanthe jusqu'à soixante pieds du sol. Puis, à cette hauteur, une galerie élégante, rehaussée d'une rampe à trèfles, fait le tour de l'édifice. Au-dessus, les piliers s'amincissent, s'allongent, entourés de légers entrelacs gothiques, jusqu'à six toises du dôme, où viennent se réunir les arcs-boutants sur lesquels il est appuyé.

Plus loin, c'est le chœur, commencé en 1624, et achevé en 1637, sous le règne de Louis XIII, morceau prodigieux, admirable d'architecture, admirable de forme, admirable par ses objets d'arts! ... Placé sous l'orgue, on le voit fuir dans la perspective, formant un point d'ovale, que terminent des piliers plus effilés, plus minces que ceux de la nef, et voilant à demi les seize autres gigantesques qui soutiennent la coupole sur leurs têtes.

Immédiatement au-dessus de la galerie sont percées douze

*) Dulaure, Hist. de Paris.

**) Baillet, Vies des Saints.

fenêtres cintrées, garnies de vitraux précieux. Ils représentent les Pères de l'église; rien n'est plus beau comme dessin, comme couleur. La majeure partie est du célèbre Nicolas Pinégrier, inventeur des émaux; le reste est attribué à Désangives et à Jean de Nogare.

La chaire à prêcher fut exécutée sur les dessins de Le Brun, et l'œuvre est due au talent de Cartaud.

En 1740, on voyait encore à Saint-Eustache une chapelle toute sculptée par Antoine de Hancy, le plus habile ouvrier de France pour les ouvrages en bois; mais un accident qui y arriva la fit enlever; comme on ne la replaça point, on n'a jamais su où elle était passée.

C'est surtout le soir, à la nuit tombante, que Saint-Eustache est remarquable par son appareil religieux. Là, ce sont des fidèles qui viennent réclamer la goutte d'eau bénite, et qui vont lentement murmurer des prières en latin qu'ils ne comprennent pas; plus loin, quelques curieux qui font retentir bruyamment les échos de la voûte, qui blâment, ou qui donnent de risibles éloges pour attester de leur présence; et parfois un poète entraîné vers de célestes régions par cet effrayant silence, et qui vient demander à Dieu de nouvelles inspirations!

Jusqu'à la révolution de juillet, Saint-Eustache n'eut point d'église rivale pour les cérémonies religieuses, pour la musique sacrée. Chaque année, le jour de Sainte-Cécile, on y célébrait une messe admirable, chantée par les premiers artistes de l'Opéra; toute la jeunesse instruite s'y trouvait; la haute aristocratie, les femmes de luxe, les élégants, tout était là; et l'abbé Le Bossu riait dans sa soutane de voir la rage impuissante de l'archevêque de Paris. Eh bien, cette messe vient d'être annulée; il n'y a plus rien que l'édifice. Artistes, écrivains, poètes, faites donc des révolutions. Les conséquences de celle de juillet ont tué l'art!

Sous Louis XIII, et au commencement du règne de Louis XIV, c'était un grand honneur d'être enterré dans les églises; Saint-Eustache paraît avoir eu la vogue, car, avant la révolu-

tion, on y comptait près de cent pierres tumulaires, dont nous décrirons les plus notables :

Vincent Voiture, poète, mort en 1647 ou 1648.

Isaac de Benserade, poète.

Le grand Colbert, dont le monument y a été replacé depuis la restauration. Il est représenté à genoux sur un sarcophage de marbre noir ; devant lui, un génie supporte un livre ouvert. Aux extrémités, on remarque deux autres statues, la Religion et l'Abondance. Cette dernière et Colbert sont dus au ciseau de Coizevox; les deux autres sont de Tuby.

Vaugelas, le grammairien, mort en 1650.

Bernard de Girard, historiographe de France.

François d'Aubusson de la Feuillade, maréchal de France.

Le célèbre comte de Tourville.

La Motte le Vayer, de l'académie française.

Plusieurs femmes de grands seigneurs.

De tous ces tombeaux, la révolution n'en respecta qu'un seul : je l'ai vu, il y a quelques jours, en visitant l'église.

Voici l'inscription qu'on lit sur le marbre, et qui explique *la clémence* de nos iconoclastes révolutionnaires.

„Ci gît François Chevert, commandeur, grand'croix de „l'ordre de Saint-Louis, chevalier de l'aigle blanc de Pologne, „gouverneur de Givet et Charlemont, lieutenant-général des „armées . . . . du roi."

Ces deux derniers mots ont été mutilés.

„Sans aïeux, sans fortune, sans appui, orphelin dès l'en„fance, il entra au service à l'âge de onze ans; il s'éleva, „malgré l'envie, à force de mérite, et chaque grade fut le „prix d'une action d'éclat. Le seul titre de maréchal de „France a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple de „ceux qui le prendront pour modèle.

„Il était né à Verdun sur Meuse, le 2 février 1699; il „mourut à Paris, le 24 janvier 1769."

Cette épitaphe est attribuée à Dalembert.

Il y avait un dernier tombeau dont je dois parler, parce qu'il sert de base à l'histoire scandaleuse que j'ai à vous ra-

conter. C'était, dit Sauval, celui de *dame Marie de Jars* (mademoiselle de Gournay, fille adoptive de MICHEL DE MONTAIGNE, à qui nous devons la publication des fameux ESSAIS). *Elle mourut en* 1645, *âgée de soixante-dix-neuf ans, neuf mois, et sept jours. Elle y est enterrée :*

Cy gist Alain de la rue de Grenelle
A quy Dieu doint vie sempiternelle
En paradis, où sont harpes et luts,
Non en enfer où damnez sont bouluts.
Que dirons-nous de ce grand purgatoire ?
Il en est un, ouy dà, trédame voire.

II.

LES SACRILÈGES.

.... Quid faciant, agitentque die. Si nocte maritus
Aversus jacuit....

JUVÉNAL, sat. VI.

La noblesse devenait de plus en plus dévote et dissolue; les guerres continuelles que la France avait à soutenir contre l'Allemagne, l'Espagne et la Flandre, loin de restreindre les aventures scandaleuses des grandes dames d'alors, semblaient leur donner une nouvelle extension. Les jeunes seigneurs, lorsqu'ils avaient guerroyé quelques mois, revenaient à la cour, et tout fiers d'un courage de parade qu'ils étalaient aux yeux des femmes avec fatuité, ils couraient de conquête en conquête, affichant la marquise qu'ils avaient connue hier, et déshonorant à l'avance la comtesse qui leur accorderait tout le lendemain.

Les femmes savaient cela; mais la corruption n'y regarde pas de si près. La honte et l'infamie mesurent leurs pas sur ceux du plaisir; et, comme à cette époque on entendait par plaisir le plus grand nombre de scandales incestueux ou adultères, il n'y aurait point eu de volupté si tout Paris n'en eût pas été instruit.

La régente gouvernait avec Mazarin. Louis XIV avait sept ans; la vieille foi disparaissait entièrement de tous les

cœurs. Cela présageait les débauches du grand règne, et les orgies, et les prostitutions du Parc-aux-Cerfs.

Parmi les dames qu'on citait encore tout bas, était la marquise de Marny, la plus superstitieuse et la plus dévote de la cour de Louis XIII. Aucune femme ne pouvait lui être comparée pour la beauté; Marie de Rohan elle-même, la belle duchesse de Chevreuse, son amie, ne voulait pas sortir avec Régine, tant elle craignait qu'on ne remarquât la différence qui existait entre elles.

Cette jeune femme était en effet bien belle: de longs cheveux d'un châtain clair tombaient en désordre sur son cou et sur ses épaules, qu'une ample robe de velours noir rendait encore plus éclatants de blancheur. Elle avait le front élevé, marque d'un esprit supérieur. Ses yeux bruns, très-beaux, paraissaient cependant avoir été plus brillants; le reste de sa figure était parfait; seulement, on remarquait au-dessous des yeux un demi-cercle noir posé légèrement sur cette tête si blanche. On eût dit un de ces caprices du pinceau qu'on admire dans les dessins des grands maîtres.

Et pourtant, c'étaient des signes de mort que ces jolies veines! Les passions avaient parlé trop fort à l'ame de la jeune femme; un mal qui ne s'éteint que dans la tombe commençait à lui dévorer le cœur! et sa souffrance allait devenir plus poignante; car, depuis deux jours, elle avait surpris son malheur dans les yeux du médecin qu'elle avait consulté.

Comme M. de Marny avait plus de soixante mille livres de rente, sa femme l'obligeait à recevoir beaucoup de monde. On remarquait à ses bals Charles de l'Aubespine, garde des sceaux, le brillant marquis de Lontjeac, Jean-Paul de Gondy, neveu de François de Gondy, archevêque de Paris; le beau chevalier du Mesnil-Guillaume, le baron d'Orgeval, et le comte d'Harcourt.

De Gondy avait adoré la marquise. Pour elle rien ne lui coûtait; plaisirs, peines, attentes, voyages, présents, il avait mis tout en œuvre, et la marquise semblait l'oublier. Et l'on eût dit qu'elle méprisait toutes ses douleurs et tout son amour!

— Il ne lui manquait, après tant d'assiduités et de déceptions amères, qu'un affront; elle le lui fit. — Gondy reçut l'ordre de ne plus se présenter à son hôtel.

Le marquis de Marny, colonel d'un régiment, était un homme d'environ quarante ans, fort bien de sa personne, mais d'un caractère froid, flegmatique; un de ces caractères hermaphrodites, qui tiennent de tout, et qui ne sont rien; que les femmes détestent, parce que leur nature voulant parfois la domination, et parfois les forçant à une douce obéissance, avec ces hommes elles ne trouvent que l'uniformité maritale, qui est la seule chose qu'une femme ne puisse supporter.

M. de Marny était profondément méprisé par sa femme; mais l'amour qu'il avait pour elle lui fermait les yeux; il l'aimait plus qu'un mari, autant qu'un amant.

Il avait pris pour de la calomnie les paroles vagues, parvenues jusqu'à lui, sur la conduite de la marquise.

— C'était de la médisance.

Une seule fois, il avait eu quelques soupçons sur Gondy. Les maris *trompés* ont le tact si délicat!

Un soir d'hiver, sombre, pluvieux, une chaise à porteurs s'arrêta devant Saint-Eustache: une femme en sortit avec précipitation, et s'achemina dans la silencieuse nef. Arrivée derrière le chœur, elle se mit à genoux à l'angle d'un pilier, et pria. Cette femme, c'était la marquise de Marny; elle venait seule, parce que M. de Marny était protestant, et qu'il ne l'accompagnait jamais à l'église.

Rien n'est plus solennel que le recueillement de l'ame au milieu d'un édifice immense. L'obscurité des voûtes que percent, à de rares intervalles, les reflets de la lampe qui vacille, agitée par le vent, qui sans-cesse menace de l'éteindre; ces bourdonnements lointains qui arrivent mourants, comme s'ils craignaient de vous arracher à vos méditations du ciel; tout cela imprime au cœur des sensations neuves, des révélations inconnues, et comme si Dieu voulait nous convaincre de notre petitesse, quand nous formons d'ambitieux projets, là,

inquiets, tremblants, il semble que tous nos désirs s'évanouissent pour faire place à l'humilité et à l'épouvante!

Régine de Marny était près de la tombe de la fille de Montaigne, sa vieille amie; dans un moment elle crut entendre un frôlement d'étoffe près d'elle, une respiration étouffée, ou qu'on cherche à retenir. Elle se tut effrayée; ses idées superstitieuses vinrent en foule l'assaillir, elle tourna la tête; mais n'ayant rien aperçu, son imagination lui montrait déjà quelque spectre menaçant qui venait lui reprocher ses amours adultères.

Avant qu'elle eût songé à se retirer, une voix grave et forte fit lentement retentir les voûtes de ces étranges paroles:

„C'est ici que le fidèle dort! Après le crime et le dé-„sordre, vient l'expiation.

„C'est ici que la prière continuelle rachète les fautes."

Puis, quelque chose de sombre se perdit du côté de la nef; et la marquise, qui avait trouvé une grande analogie entre ces mots et elle, ne voulant pas rester plus long-temps seule dans l'église, se traîna avec peine jusqu'au portail, où l'attendaient ses valets.

La chaise se dirigea par une rue tout étroite, qui longeait le mur oriental de l'hôtel de Soissons, démoli depuis pour construire la halle au blé; elle s'arrêta devant une haute muraille, la marquise descendit, ouvrit une petite porte, et renvoya les deux hommes.

Là était le jardin de son hôtel; elle voulait respirer un peu d'air avant de rentrer; son cœur battait avec violence, elle semblait livrée à une agitation étrange, à un combat intérieur de l'ame avec le corps. Puis, après avoir marché rapidement pendant une demi-heure, elle s'arrêta:

— Tout finit aujourd'hui!

Et elle monta les degrés qui conduisaient à son appartement.

C'était une large pièce somptueusement ornée; Prascin, élève de Jean Goujon, avait sculpté toute la paroi occidentale de la muraille; au-dessous des quatre volutes qui soutenaient les sommiers, appuis de l'étage supérieur, on remarquait les

armoiries de la famille artistement travaillées; aux autres parois, principalement à celle qui faisait face au jardin, étaient suspendus quelques tableaux précieux des maîtres d'Italie. Les meubles utiles répondaient à ce luxe. C'étaient des fauteuils dorés, recouverts en tapisseries à l'aiguille, des tables sur lesquelles se drapaient de riches étoffes, des toiles d'argent, et au fond, dans une large alcove, des tentures de soie se déroulaient sur un lit magnifique.

Des candélabres en vermeil surchargés de bougies éclairaient cette pièce. Le marquis en pourpoint noir à crevés blancs, le cou entouré d'une fraise à trois rangs de dentelles, les jambes emprisonnées dans des bottines de couleur fauve, attendait sa femme; il ajustait le ceinturon de son épée quand elle entra:

„Enfin, vous voici! s'écria le marquis; nous sommes en retard, ma chère amie; sonnez vos femmes pour vous habiller vite, car je suis persuadé que si vous ne nous hâtez, on commencera la comédie sans nous, et il serait fort désagréables qu'on jouât le premier acte, dans lequel vous devez remplir le rôle de Madeleine.“

La marquise ne répondit pas; elle détacha le voile noir qui lui couvrait la tête et les épaules.

„Que vous êtes pâle, madame, mais que vous êtes belle!“

La marquise se jeta sur une chaise longue sans répondre.

„Eh bien! dit le marquis, voyant sa femme silencieuse, faut-il sonner vos femmes?“

Et comme il allongeait le bras pour saisir le ruban, elle l'arrêta:

— Non, monsieur, asseyez-vous!

— Mais la duchesse de Montbazon nous attendra.

— Nous n'irons pas!

La voix de cette femme était si étrange, que le marquis la regarda d'un air stupide, ne sachant ce que cela signifiait; puis il s'assit.

Alors la marquise se frappa le front avec ses mains, elle

se leva, fit entendre quelques paroles dites avec amertume; de ces paroles sans suite qui font tant de mal! et marchant à grands pas dans l'appartement, elle se mit à pleurer:

— Suis-je malheureuse, ô mon Dieu! toujours des visions, toujours ces paroles épouvantables qui me glacent le cœur!...

— Mais de grâce, mon amie, qu'avez-vous? s'écria le marquis.

— Si vous saviez! mais ... je me fais honte à moi-même. Je suis une femme flétrie; une femme perdue! Vous voyez mon visage déjà décomposé; eh bien! il est pur si on le compare à mon cœur. Il faut fuir, loin d'ici, loin de tout ce monde qui me perd: entendez-vous, marquis, il faut fuir!...

— Fuir! et pourquoi? Ah! vous arrivez de l'église; votre confesseur vous aura encore effrayée avec son enfer, avec ses supplices sans nombre ... N'y retournez plus, marquise; venez avec moi chez madame de Montbazon, cela vous calmera.

— Mais vous avez donc résolu de me pousser tout-à-fait à ma perte: c'est toujours vous! Il faut partir, vous dis-je; car, chez cette duchesse ils y seront tous!...

— Elle est dans un délire affreux, pensa le marquis. Refuser une si belle partie de plaisir, dit-il à mi-voix.

Elle l'entendit... — Toujours le plaisir!... Mais vous ne savez donc pas à quels excès il porte, que de crimes il fait commettre! Oh! écoutez-moi, je veux tout vous dire! Vous n'avez pas été heureux avec moi, je le sais; ma conscience me reproche bien des torts, mais je me sens la force de tout réparer. Écoutez-moi, marquis, car c'est une confession terrible que j'ai à vous faire; jamais aucune femme n'a osé dire à son mari ce que vous allez entendre. Jusqu'à ce jour... je vous ai méprisé!... Jusqu'à ce jour, votre vue, votre existence m'ont obsédée comme un songe cruel... Écoutez-moi, vous dis-je!... Plus le crime fut horrible, plus le repentir sera grand!... Pour rendre plus brillante ma vie de jeune femme, vous avez attiré chez vous ce que Paris compte de plus noble et de plus gracieux. On ne parle que de vos bals, que des chevaliers qui les embellissent; eh bien!

marquis, pour vous payer de tant de soins, de tant d'amour, je vous ai déshonoré! . . . Écoutez-moi encore! . . . Charles de l'Aubespine, cet ami qui vous est si dévoué, cet ami que vous avez obligé au prix de votre sang, eh bien! . . . il fut mon amant! . . . Ce baron d'Orgeval, votre parent, c'est le premier qui me séduisit! Le marquis de Lontjeac, le comte d'Harcourt, le chevalier du Mesnil-Guillaume, ont été mes amants!

Cet aveu si brusque, si inconcevable, anéantit le marquis; il fut atterré.

— Ne vous avais-je pas dit qu'aucune femme jusqu'alors n'avait osé faire de pareils aveux.

Il parut recouvrer quelque peu d'énergie.

— Vous voulez donc que je vous tue! A genoux, misérable femme!

— Marquis, lui dit-elle, en se levant avec fierté, croyez-vous que je veuille implorer votre pitié, vous demander merci; non: je vous ai avoué mes fautes, voilà tout. Une ame vulgaire vous les aurait cachées, je ne l'ai pas voulu, moi! J'ai craint pour votre vie, qui m'est chère dès à-présent; car, si la bouche d'un autre vous l'eût appris par des sarcasmes amers, vous vous seriez battu pour moi, et l'on vous aurait tué! . . . Maintenant, vous ne me refuserez plus de me claustrer jusqu'à ma mort dans votre vieux château du Dauphiné; si je vous l'avais demandé hier, j'aurais essuyé un refus; aujourd'hui ma demande sera accordée; et là, je pourrai obtenir l'absolution de mes fautes par la prière!

L'éclair de colère qui avait animé le marquis pendant quelques instants était déjà disparu, il se rapprocha de sa femme.

— Il ne faut qu'un instant pour apprécier un homme, reprit la marquise, avec un son de voix doux et caressant; vous êtes bon; je sens combien je suis indigne de vous, combien votre cœur a dû souffrir en me voyant si insouciante, si rieuse avec la foule, et si froide avec vous! Je sens combien cette conduite est odieuse, tromper un homme qui ne voit que par vous, un homme qui vous a donné son nom! Eh bien! avec un oubli général, tout peut se réparer! Le feu fait disparaître

l'huile qui a taché le fer; l'avenir sera pour nous! . . . Retirés loin du monde, loin de la cour, où la débauche vicie l'air, et, comme un aimant, attire tout à elle, nous pourrons connaître encore ce que la vie a de charmes; je vous entourerai de soins, d'affections; ce sera une autre ame avec le même visage! Il y a tant d'amour dans le cœur d'une femme! Vous me pardonnerez, marquis, et chaque instant de bonheur que vous goûterez, ce sera une de mes fautes qui s'effacera!

— Ah madame! . . . et il pleurait.

— Vous me pardonnerez, lui dit-elle alors en se jetant à ses pieds; vous me pardonnerez! Et je jure sur ce reliquaire, à la face de ce Christ, de n'être plus qu'à vous; et je demande à Dieu qu'il fasse retomber sur ma tête le châtiment réservé aux blasphémateurs, si jamais j'avais la pensée de devenir parjure.

— Mon amie, marquise, s'écria le faible de Marny, vaincu par cette douleur réelle, et par cette belle tête suppliante; oh! que ne m'as-tu épargné tant de chagrins!

Il la pressa sur son cœur, l'embrassa cent fois, et tout parut oublié.

— Nous quittons Paris dans trois jours, mon ami, je le désire. . . . Je le veux. Je ne vous demanderai plus qu'une chose avant de partir. Il faut m'acheter le droit d'une tombe à l'église Saint-Eustache.

— Le droit d'une tombe! . . . Toujours vos idées superstitieuses. Mais, puisque vous le voulez, marquise, vous l'aurez. . . .

Le lendemain matin, le curé reçut une lettre de madame de Marny, dans laquelle on lui demandait un rendez-vous pour le soir, à trois heures, et le droit de tombe y était demandé.

— Paul de Gondy se trouvait là quand le billet fut apporté; il reconnut la livrée de la marquise; alors, il lui fallut savoir ce que cette femme qu'il avait aimée avec si peu de succès désirait de son ami; le vieux curé, ignorant toutes choses mondaines, communiqua le billet.

— Une pierre tumulaire! répéta Gondy plusieurs fois.

Mes paroles de l'autre soir l'ont effrayée, mais cet effroi doit me servir. Monsieur le curé, dit-il avec beaucoup de gravité, vous n'ignorez pas que Saint-Eustache relève de l'archevêché, eh bien! je vous prie de renvoyer la marquise à mon oncle, qui verra s'il doit accéder à sa demande. Je pourrai, s'il est nécessaire, être utile à madame de Marny.

— Je vous l'adresserai, mon cher abbé.

Et les deux amis se séparèrent.

A trois heures, la marquise arriva au presbytère; quand elle sut qu'il lui fallait s'adresser à l'archevêque de Paris, elle devint plus pâle, ses yeux exprimèrent le découragement et la douleur.

— Si vous pouvez lever cette objection, messire, lui dit-elle, rien ne me coûtera; au lieu de quatre ou cinq mille livres qu'on exige ordinairement, j'en donnerai quarante, soixante, s'il le faut, mais épargnez-moi la peine d'aller supplier l'archevêque!

— Mes pouvoirs ne vont pas jusque-là, madame; l'archevêque de Paris est, après notre saint père le pape et le roi, mon maître et mon seigneur.

— Que puis-je faire?

— Il n'y a qu'un homme qui puisse vous épargner la démarche qui vous répugne.

— Un homme, monsieur! quel est-il? dites!

— C'est messire Paul de Gondy, le neveu de l'archevêque.

— Paul de Gondy! mieux vaut encore l'archevêque, répéta-t-elle douloureusement.

Elle fut le jour même à l'archevêché, et obtint une audience pour le lendemain.

Mais le soir, le vieux François de Gondy avait été prévenu par son neveu, qui avait quelque chose, disait-il, à demander au marquis de Marny, colonel d'un régiment de cavalerie. Le vieillard s'était démis de tous ses pouvoirs, et le laissait entièrement libre; néanmoins il reçut la marquise avec cette politesse et cette galanterie qui caractérisaient le clergé du dix-septième siècle, l'assura que son neveu ferait tout ce

qu'elle lui demanderait, et prétexta une visite à la régente pour qu'elle se retirât.

Alors madame de Marny vit qu'elle était à la merci de Paul de Gondy; elle fut trois jours sans faire aucune démarche, dévorant son dépit et ses douleurs: elle n'osait aller chez lui, parce que son mari ne la quittait plus; il l'accompagnait partout, et elle ne voulait point provoquer sa jalousie, en allant chez un homme sur qui il avait déjà conçu des soupçons. Comme le marquis était protestant, il n'y avait qu'à Saint-Eustache où il ne suivît pas sa femme; il attendait dans son carrosse la fin des offices.

Le quatrième jour, la marquise écrivit une nouvelle lettre au curé, puis elle se rendit le soir à son confessionnal dans la chapelle fermée, œuvre de du Hancy.

Ce fut Gondy qu'elle y trouva!

Elle parut peu surprise; d'autres femmes à sa place se seraient retirées, elle n'y songea pas. La superstition disait à son ame qu'elle serait damnée, si, après sa mort, ses restes n'étaient pas enfouis sous les dalles de Saint-Eustache.

Gondy le premier rompit le silence.

— Vous avec donc enfin consenti à revenir, madame.

— C'est un devoir pénible que je remplis, monsieur; il est vrai que je viens en suppliante m'abaisser devant vous, pour obtenir, à prix d'or et avec honte, ce que d'autres paient une moindre valeur sans avoir à rougir. Mais il est sans-doute écrit là haut que tel qui résiste aujourd'hui cèdera demain. C'est notre histoire à tous deux, monsieur.

— Oui, Régine, c'est notre histoire: pendant deux années entières vous m'avez repoussé, humilié, vous m'avez brisé le cœur sans pitié, avec délices; vous m'avez raillé et sali par un affront; aujourd'hui c'est l'heure des représailles. Mais bien souvent le désir de la vengeance s'éteint quand la possibilité de frapper nous est offerte. Si, malgré tous vos torts, je vous avais toujours aimée, si je vous aimais encore, Régine, et que je vous dise: Un mot de ta bouche, et tout sera oublié! . . . il y aurait plus de bonheur peut-être . . . La

part du ciel doit sembler si belle et si douce après mille ans de purgatoire! il en serait ainsi.

— Que me dites-vous? s'écria la marquise effrayée, croyant entendre encore la voix lente et profonde qui lui avait dit de sinistres paroles. Songez-vous dans quel lieu nous sommes! songez-vous que ce temple est celui de Dieu! . . .

— L'absolution du prêtre lave toutes les fautes . . . Mais que vous ai-je donc fait, marquise, pour être avare avec moi de ce que vous avez prodigué à tant d'autres? Peut-être mes amours à moi ne courraient pas la rue, et ne feraient pas voir au peuple les dégradations de la noblesse et du clergé; toutes choses dont il se vengera, croyez bien; peut-être n'aurais-je point fait comme cet abominable Lontjeac, à qui vous vous êtes livrée comme un enfant, et qui va partout répétant le charme qu'il y a de vous posséder. Je n'aurais point fait cela moi, et pour les mœurs du jour je ne suis pas à la mode, j'en conviens, il faut qu'une dame puisse faire parade des chevaliers qu'elle a attachés à son char.

— Ah! Gondy, par pitié!

— Mais, avec moi, vous auriez conservé votre réputation; le remords et l'abus des plaisirs ne vous auraient pas tuée; vous ne seriez pas méprisée! Toutes les femmes de la cour et de la bourgeoisie ne vous montreraient pas au doigt, quoiqu'elles valent moins que vous, qui êtes plus belle. Eh bien! un mot, un seul mot, et je dis demain à Lontjeac, en plein Louvre, qu'il a menti comme un renégat, afin que je puisse l'empêcher immédiatement de le répéter de nouveau à d'autres.

Cette fois, ce n'était plus l'amant craintif, l'amant fasciné par la passion; c'était l'amant qui n'a plus rien à ménager, qui a ressaisi toute sa supériorité, toute son importance d'homme de qui on réclame un service.

— Songez, dit-il, qu'avec moi, prêtre et partisan de l'épée, discret comme une jeune fille avant les noces, votre honneur serait à couvert. Songez encore que la faveur que vous sollicitez dépend de moi.

— Et vous en profiteriez, monsieur? Oh! ce serait bien

vil, bien mal à vous, envers une femme faible et délaissée... qui n'a que son titre de femme pour lui servir d'aide et de protection! . . . Et vous, abbé, abbé de Gondy, vous ne rougiriez pas. . .

— Non, madame.

— Je suis bien malheureuse!

— Vous m'avez autrefois chassé de votre maison.

— Je le devais pour mon mari.

— C'est de cette époque que data votre liaison avec de l'Aubespine.

— O mon Dieu!

— Avant ne m'aviez-vous pas préféré ce fat de Lontjeac?

— Je vous jure, monsieur . . .

— Ne jurez pas, madame! ce serait un péché de plus... Mon duel avec d'Harcourt, c'était encore pour vous. Eh bien! je consens à tout oublier, Régine; bien plus, je tuerai le marquis de Lontjeac pour l'empêcher de médire davantage; je forcerai les plus insolents à vous respecter: un mot de toi, Régine, une parole, et je suis ton bien-aimé! et demain, tu auras le parchemin qui t'assure un lieu de refuge pour obtenir la rémission de tes fautes.

Il avait saisi une des belles mains de la marquise qu'il couvrait de baisers; ses dernières paroles avaient tellement absorbé les esprits de Régine, qu'elle ne songeait pas à la lui retirer.

Comme il voulut l'attirer sur son sein, elle revint à elle, songea au serment qu'elle avait juré sur le reliquaire, repoussa Gondy avec force, et sortit précipitamment de la chapelle.

— Je n'ai pu conclure encore, dit-elle au bon marquis, qui l'attendait dans son carrosse. . .

Les préparatifs du voyage étaient tout-à-fait terminés; le seul droit de tombe manquait; la marquise sentait son mal s'accroître, et elle ne voulait pas quitter Paris sans avoir une certitude sur ce qui l'intéressait tant. Ses nuits devenaient de plus en plus agitées; son sommeil était troublé par d'hor-

ribles visions, auxquelles la voix de Saint-Eustache venait toujours se mêler. A quelque prix que ce fût, elle voulut en finir.

Elle écrivit à Gondy, et comme son mari ne la quittait que lors de ses visites à l'église de Saint-Eustache, le rendez-vous fut donné là. Elle l'attendait depuis long-temps lorsqu'il arriva; l'abbé prétexta des devoirs importants à remplir, puis il la fit revenir pendant trois soirs, l'humiliant à son tour; et le dernier soir, ce ne fut pas dans la chapelle de du Hancy que le jeune prêtre reçut la belle marquise, mais dans un des appartements du presbytère, où force lui fut d'oublier le serment solennel qu'elle avait juré sur le saint reliquaire! . . .

Mais la marquise obtint l'écrit qui lui assurait la rémission de ses fautes. Elle ne quitta pas Paris, sa pulmonie s'étant déclarée après tant d'émotions cruelles; tous les soins furent inutiles, elle mourut, et comme le marquis venait d'être tué au siège de Lerida, où l'avait appelé son général, aucune épitaphe ne fut mise sur sa tombe, pour dire au monde à venir qu'il avait existé jadis une marquise de Marny.

Paul de Gondy devint par la suite, comme chacun sait, coadjuteur, et cardinal de Retz.

LOTTIN DE LAVAL.

UNE JOURNÉE DE FLANEUR

SUR

LES BOULEVARTS DU NORD.

Ce bon Mercier, dont il me semble encore voir la figure goguenarde sous un vieux et large chapeau triangulaire, Mercier n'a donné d'autre titre à l'un des plus grands chapitres de son *Tableau de Paris* (tableau qui, par parenthèse, ne ressemble presque plus à l'original), que ces mots si vulgaires: PROMENONS-NOUS. C'était un conseil qu'il donnait d'avance aux peintres futurs de la moderne Babylone, à tous les auteurs du livre des *Cent-et-Un.*

„Hé bien, je me promènerai, me dis-je en m'éveillant, un jour de cet été: comme toi, Mercier, je penserai dans la rue; et si, comme toi, je n'écris pas sur la borne, j'écrirai dans ma main.“

Et me voilà sortant de mon humble demeure, dans la ferme intention de flaner toute la journée. L'un de nos *Cocentéuniens* a fait de la vie du flaneur une si attrayante peinture que j'ai voulu essayer un peu de cette vie-là.

I.

Je n'avais point tracé d'avance mon itinéraire. Après avoir parcouru quelques rues, profondement occupé de frivoles pensées,

Nescio quid meditans nugarum, et totus in illis.

comme dit Horace, je me trouve, sans m'en douter, sur le boulevart en face de l'église encore inachevée de la Madeleine.

Un soleil pur et brillant semble s'élancer, au loin, du milieu des arbres qui en bordent, des deux côtés, la principale allée. Elle est encore déserte cette longue promenade; mais bientôt que de bruit, quels cris, quel tumulte, quand des voitures de toute espèce rouleront à la fois sur la chaussée du milieu; quand une foule toujours renaissante d'hommes, de femmes, d'enfants se croisera en tout sens sur les bas-côtés, que n'ombragent point encore les jeunes arbres qui remplacent des ormes séculaires! Hélas! ces vieux témoins de tant de générations qu'ils ont abritées de leur ombre, faut-il les regretter! Ils furent naguère coupés, et renversés sur la route pour retarder au moins dans leur marche les aveugles satellites d'un roi parjure: ils ont concouru à la victoire du peuple sur la tyrannie. Grandissez vite, jeunes arbres, grandissez, remplaçants débiles de végétaux géants! Qui sait si, même avant que notre siècle se soit écoulé, il ne faudra pas que, comme vos devanciers, vous serviez aussi à la défense de la liberté?...

Voilà que, sur ma droite, dans une maison qui a vue sur le boulevart, une petite porte vient de s'ouvrir sans bruit. Il en sort une jeune fille à la démarche vive et légère. Une robe bien simple, de fine mousseline, couvre une taille élancée que presse, par le milieu, une ceinture verte. Un châle, négligemment jeté, enveloppe ses épaules; sous son large chapeau de soie, son visage ne se montre qu'à demi, et pourtant assez pour laisser entrevoir qu'elle est fraîche et jolie. Eh quoi un rang de jaunâtres papillotes, qui entoure son front, emprisonne sa chevelure d'un noir de jais. Elle n'aura point eu le temps de boucler ses cheveux; il est si matin! D'où vient-elle donc à cette heure où la plupart des jeunes filles reposent encore, bercées par des rêves d'amour? Ne devinez-vous pas? Je parierais, moi, qu'un jeune ami obtint d'elle, hier au soir, qu'elle viendrait... et la pauvre enfant

n'a jamais manqué à sa parole. — La voilà qui se tourne d'un air inquiet. Elle n'a vu que moi sur le boulevart, ce qui ne l'empêche point de faire retomber un peu plus l'un des bords de son chapeau. — Va, gentille grisette, marche sans crainte; je ne veux point te connaître. Tu n'entendras de moi ni railleries, ni fadeurs, pas un mot injurieux ou galant. Regagne en toute hâte le magasin de modes où, tout le jour, il te faudra tordre de mille manières de la gaze et des rubans. Va plus vite encore; tes compagnes t'attendent pour descendre de leur mansarde aérienne, pour reprendre avec toi le travail accoutumé. Elles te recevront avec bienveillance, j'en suis sûr. Si tu as quelque faiblesse à te reprocher, sont-elles donc des vestales? Tu pourrais leur dire comme dans l'Évangile: „Que celle d'entre vous qui n'a point péché me lance le premier sarcasme, m'accueille seulement d'une mine dédaigneuse.“

J'avance. — Le boulevart est toujours à-peu-près désert. On n'est pas très-matinal à Paris; et il ne faut pas s'en étonner: les trois quarts des habitants passent la nuit presque entière dans le travail; les autres, dans le tumulte des fêtes. Profitons de ce moment de solitude et de silence pour observer les hôtels magnifiques qui forment la bordure de ces allées. Bientôt je serai distrait, assourdi par un continuel bourdonnement. Oh! Paris, ville de bruit, de luxe et de boue, il faut s'éloigner de toi si l'on veut méditer et rêver. Aussi, plus d'une fois ai-je dit de notre capitale ce qu'Horace disait de Rome:

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes, strepitumque Romæ *).

Un somptueux édifice qui s'élève à ma droite vient de fixer mes regards. Je lis sur la porte, écrit en caractères d'or: *Ministère des affaires étrangères.* Comme les temples des anciens, il est flanqué d'un bois sombre. C'est là sans-doute que le nouveau dieu de ce moderne temple prépare les oracles qu'il doit proférer devant les ministres étrangers

*) Hor., Od., liv. III, ode XXIII.

qui viendront l'interroger: oracles aussi obscurs, aussi énigmatiquement exprimés que ceux dont les sibylles d'autrefois payaient la curiosité des rois et des peuples. Eh! comme ces anciens oracles, les paroles des pontifes modernes de la diplomatie font souvent couler bien des larmes, des flots de sang humain.

L'heure approche où l'on verra entrer en foule par cette porte, et les ambassadeurs de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse, et les consuls ou les agents de vingt autres souverains plus ou moins oppresseurs dans leurs petits états. Ils feront de fausses confidences, d'insidieuses questions, auxquelles on répondra par de perfides documents, d'équivoques révélations.... Ne faudrait-il point substituer à l'inscription actuelle du temple, cette inscription plus juste, plus caractéristique: *Ministère des ruses étrangères?* — Je n'ai changé qu'un mot.

II.

Il m'en souvient: j'étais à cette place, il y a plus de quarante ans; je me promenais, comme à-présent, en observateur, sur ce même boulevart. — Quel spectacle il m'offrait alors! aucune révolution n'était venue changer les opinions, les mœurs, les modes du ridicule siècle de Louis XV. Là, j'ai vu rouler sur la chaussée, dans des calèches couvertes de dorures, de riches prostituées, des danseuses de l'Opéra aux joues fardées, à l'œil coquet, impudique, la tête et la gorge surchargées de diamants. Les nobles seigneurs de la cour qui les entretenaient, ne rougissaient point d'escorter, montés sur de fringants coursiers, les chars de leurs Phrynés. Dans les allées latérales circulaient de jeunes conseillers à l'air évaporé, à la chevelure poudrée, qui jouait sur un habit de soie noire; des commis de bureaux, et même des commis de marchands, à manchettes de dentelles, en frac étriqué, que soulevait à gauche une petite épée, dont la garde était ornée d'une bouffante rosette de rubans brodés; des laquais fiers de leurs habits bigarrés, de leurs chapeaux à larges galons d'or; des abbés en manteau court, qui minaudaient devant les magasins

des modistes; des moines de toute couleur au regard lascif, au visage enluminé. Le spectacle variait à diverses heures du jour, mais n'en était pas moins bizarre. C'étaient toujours des êtres de formes singulières, qui n'avaient point d'analogues dans la nature; c'était un vrai kaléidoscope.

Quelques années après, toute cette fantasmagorie avait disparu. — La révolution était flagrante: mœurs et costumes, tout était changé. Plus d'habits de soie, plus de perles ni de diamants, plus de fard sur les figures, plus de poudre sur les cheveux, et chacun pouvait faire impunément de la main le tour de sa tête. Un long pantalon de drap avait remplacé la culotte courte et les bas de soie blancs; une *carmagnole* (qui n'était pas sans élégance) le frac à *brandebourgs* ou à boutons brodés. Au lieu d'épées on portait de gros bâtons noueux, au lieu de petits chapeaux triangulaires, des bonnets de poil sur une chevelure *à la Titus*, comme on disait alors.

Et les femmes!... Oh! ce furent les femmes qui surent tirer le plus d'avantage du changement qui s'était opéré dans les goûts et dans les modes. Elles empruntèrent aux statues antiques des Grecques et des Romaines leur coiffure et leur costume; elles revêtirent la longue *stola* des Romaines, et elles agrafèrent sur leurs épaules, drapèrent avec goût le *péplos* d'Aspasie ou la *palla* (presque de même forme) de la mère des Gracques. Leurs cheveux étaient contenus dans un réseau pourpre, ou seulement soutenus par des bandelettes de couleur vive. Il me semble encore vous voir, majestueuse T***, vive et légère L***, svelte R*** (je ne vous nommerai point, car vous vivez encore), parcourir les Tuileries, les boulevarts, ainsi vêtues à l'antique. Les hommes s'arrêtaient, applaudissaient en vous voyant passer: et, dans ce temps où tout luxe était proscrit, le luxe que vous étaliez n'offensa les regards de personne, pas même des plus austères et des plus sales jacobins.

Nos femmes d'aujourd'hui ont-elles gagné à substituer à ces vêtements commodes, élégants, gracieux, leurs robes d'un si mauvais goût, qui pour être agrafées par derrière ou lacées,

exigent le secours d'une main étrangère; des robes dont les manches, d'une ampleur excessive, rappellent celles des mandarins (mais eux du moins n'ont pas recours à l'art pour les gonfler comme des ballons)? — Revenons, s'il est possible, à mon sujet, à la peinture des boulevarts.

III.

La voilà cette large et magnifique rue que Napoléon fit percer sur l'emplacement d'un couvent de capucines. C'est sans contredit la plus imposante, la plus belle des rues qui s'ouvrent sur le boulevart: elle se développe sans obstacles jusqu'à une place oblongue entourée de grands bâtiments uniformes, et au milieu de laquelle s'élève fièrement une haute colonne isolée. De là, par une rue plus belle encore, et bordée de portiques, elle se continue, et vient aboutir au jardin des Tuileries, dont les arbres, formant amphithéâtre, ferment la perspective. — Me détournerai-je pour aller visiter cette fastueuse colonne qui, je l'avoue, du point où je suis placé sur le boulevart, produit un effet admirable? Non, je n'irai pas. Que m'apprendrait-elle? Les exploits de nos armées y sont retracés, dit-on: je le veux croire; mais quel Argus, aux yeux perçants, pourrait les apercevoir sur ce bronze déjà noirci par le temps? Pour qu'on pût y prendre un intérêt patriotique et vrai, il faudrait retourner la colonne sur elle-même; que les bas-reliefs se trouvassent dans l'intérieur, et qu'en montant vers le faîte, on pût graduellement en étudier les sujets dans leur ordre chronologique. — Fatale et inguérissable manie des artistes! toujours ils imitent: on dirait qu'ils ne savent rien inventer. Deux colonnes existent à Rome, couvertes de bas-reliefs, représentant des batailles, des passages de ponts, des camps, des forteresses, etc. Ils n'ont point examiné si ces monuments étaient d'une bonne époque de l'art chez les anciens; si leurs auteurs, dans l'exécution, se sont conformés aux éternels principes du goût et de la raison. La colonne Trajane est antique; elle est donc sans défaut. Et les voilà qui plantent au milieu de Paris une copie de la colonne Trajane. La co-

lonne romaine portait au sommet la statue de Trajan dans ses habits impériaux? Ici ils voudront être originaux: ils poseront bien au haut de la colonne française une colossale statue du petit caporal; mais ils se garderont bien de ne pas lui couvrir la tête de son grotesque chapeau à trois cornes. Sublime innovation! Pourquoi ne lui avoir pas mis aussi dans les mains sa tabatière? La colonne romaine est de marbre: pour paraître inventer quelque chose, ils feront de bronze la colonne française; et ils la couvriront de bas-reliefs peu saillants, sans prévoir que tous ces tableaux si péniblement exécutés disparaîtront sous la rouille et le poussière. De marbre, elle aurait pu avoir une longue existence, apprendre à une lointaine postérité que dans le dix-neuvième siècle les Français avaient eu de mémorables succès dans les guerres qu'ils avaient entreprises; lui offrir des modèles de nos armes, de nos habits militaires à cette glorieuse époque: de bronze, elle n'existera peut-être pas à la fin du siècle. L'avidité de nos neveux, le besoin peut-être où l'on se trouvera d'armer une grande multitude d'hommes, livreront à la destruction, aux fourneaux des fondeurs, cette masse immense de métal, avant même qu'elle ait acquis la patine de l'antiquité.

IV.

Je m'arrêterai quelque temps au carrefour qui se présente devant moi. A quels lugubres souvenirs il me ramène! Combien de fois (il n'y a pas trois mois encore) il m'a fallu suspendre ma marche, dans mes promenades du matin, pour laisser passer une longue file de chars funèbres qui transportaient à leur dernière demeure les morts de la veille! Il résonne encore tristement à mon oreille le bruit monotone de ces chars, roulant sur la chaussée, et que suivait, en gémissant, une foule de mères et d'enfants.

. . . . Corpora luce carentum
Exportant tectis, et tristia funera ducunt *).

*) Voyez leur troupe en deuil, et sortant des murailles,
Accompagner des morts les tristes funérailles.
VIRG. *Géorg.*, IV.

Qu'elle fut douloureuse cette époque de l'année où un fléau, presque inconnu jusque-là, menaça de décimer Paris! J'avais vu des champs de bataille après le combat, et je n'avais point éprouvé cette poignante impression que je ressentais au spectacle de toutes ces châsses entassées sur des voitures couvertes d'un drap noir, roulant lentement devant moi comme ces longues files de caissons qui portent les bagages à la suite des armées. Ils me revenaient sans-cesse à l'esprit ces sombres vers du Dante, de ce chantre de l'*Enfer:*

Come d'autunno si levan le foglie
L'una appresso dell' altra infin che 'l ramo
Rende alla terra tutte le sue spoglie;

Similmente il mal seme d'Adamo
Gittansi di quel lito ad una ad una
Per cenni, come augel per suo richiamo.

Cosi sen vanno su per l'onda bruna;
Ed avanti che sien di là discese,
Anche di quà nuova schiera s'aduna. *)

Laissons là ces tristes images. Pour que la génération actuelle connût bien tous les plus grands maux qui peuvent affliger l'espèce humaine, peut-être qu'après plusieurs révolutions politiques et deux invasions de la France par des armées étrangères, la Providence nous réservait le choléra. Il faut se soumettre, sans murmurer, à ses décrets.

Un grand écriteau, placé de l'autre côté du boulevart, excite ma curiosité. J'y lis: *Église catholique française.* Je dé-

*) Comme on voit, dans l'automne, tomber une à une les feuilles des arbres, jusqu'à ce que les branches aient rendu toutes leurs dépouilles à la terre; ainsi se jettent, les uns après les autres, dans la fatale barque, les enfants maudits d'Adam. Ils obéissent au rappel, comme l'oiseau chasseur à celui du fauconnier. Les voilà voguant sur l'onde noire; et, avant qu'ils soient descendus sur l'autre bord, une nouvelle foule, se pressant sur la première rive, attend le retour du nautonier.

Le Dante, *Enfer,* III, v. 112 et suiv.

sirais depuis long-temps d'apprendre comment le célèbre abbé Châtel avait traduit en français nombre de passages de l'Écriture-Sainte et nos vieilles hymnes, dont le moindre défaut est d'être écrites en mauvais latin, et surtout le très-sacré *canon* de la messe. L'occasion est belle: entrons... Mais on m'avertit que l'église est déménagée, et que M. l'abbé Châtel exerce en un autre quartier son ministère. J'ajournerai le passe-temps que je me promettais. En attendant, je regarderai toujours comme une entreprise difficile et anti-chrétienne de traduire en langue vivante la plupart des livres que l'on appelle *sacrés*. Je ne suis donc nullement surpris que le pape proscrive comme hérétique le chef de la nouvelle église française, et quiconque tentera de rendre intelligibles les paroles, par exemple, qui, dans le divin sacrifice, appellent, dans une hostie, Dieu, le créateur des mondes. L'Église veut que l'on admire sans comprendre: elle a raison; si l'on comprenait, on n'admirerait plus. Pour moi, j'aime mieux que ma fille, en disant ses prières en latin, croie adresser au ciel de sublimes vœux, que de l'entendre proférer en français des paroles absurdes ou niaises, et dont parfois sa pudeur pourrait être alarmée.

V.

Un petit édifice circulaire, qui se fait à-peine remarquer parmi les maisons qui l'entourent, mériterait peu sans-doute que je m'arrêtasse à l'observer, si je ne savais que c'est l'unique reste du fameux *Pavillon de Hanovre;* que là venaient aboutir les fastueux hôtels et les jardins de l'Alcibiade prétendu du dix-huitième siècle, du libertin maréchal de Richelieu. Pavillons et jardins, tout a péri comme la gloire usurpée de leur maître. Les louanges que lui prodiguait Voltaire ne rendront pas à sa mémoire des respects, un culte dont il fut toujours indigne. Dans ces lieux qu'il avait consacrés à des fêtes, à des orgies, on a percé des rues; d'utiles édifices remplacent ces voluptueux boudoirs à l'établissement desquels il employa tout l'argent qu'il avait volé aux malheureux Hanovriens. Digne héros d'un siècle corrompu, quelle place le poëte de l'*Enfer*

eût-il assignée à ton ombre? il n'aurait pu te mettre que dans le *cercle* où gémissent les Sardanapale et les Lucullus.

Tandis que je marche lentement et rêveur, le boulevart s'est peuplé. Une foule industrieuse circule dans les allées latérales; les marchands ambulants élèvent à la hâte ces tréteaux où ils vont étaler des marchandises de toute espèce, rebut des magasins en réputation. Les saltimbanques, les joueurs de violon, les joueurs de gobelets dressent leurs précaires établissements hors des trottoirs formés de larges dalles.

A propos de ces trottoirs, je dois, au nom de tout le peuple parisien, exprimer de la reconnaissance pour le préfet qui eut l'heureuse idée de donner à la capitale cet utile embellissement. M. de Chabrol, quelles que soient les calomnies dont on ait voulu flétrir votre administration, rien ne m'empêchera de vous rendre grâce d'un si grand bienfait. D'après les lacunes que je trouve presque à chaque pas dans cette longue file de trottoirs, je présume que votre successeur n'est pas très-disposé à continuer et terminer votre glorieuse entreprise. Que les Parisiens doivent regretter de ne plus vous voir occuper ce petit trône municipal où l'on peut faire tant et de si bonnes choses, quand on est, comme vous, instruit, juste et bien intentionné!

Les nombreux et brillants cafés qui bordent les allées latérales, étalent déjà le luxe de leurs comptoirs d'acajou, rehaussés de sphinx dorés, de leurs tables de marbres rares, de leurs cafetières d'argent, de leurs riches porcelaines. Ils se remplissent de commis qui se hâtent de dévorer un substantiel déjeuner tout en lisant le journal du matin. Quoi qu'ils fassent, ils n'arriveront pas avant midi dans leurs bureaux, où ils devraient être assis depuis deux heures au moins.

Au nombre de ces cafés qui, chaque jour, se multiplient, il en est un célèbre où les déjeuners sont succulents, où les mets ne sont servis que dans des plats d'un grand prix, et les vins les plus rares qu'en des verres du cristal le plus pur et le plus artistement travaillé. Là viennent prendre leur repas du

matin les riches financiers de la Chaussée-d'Antin, et causer sur la hausse et la baisse en attendant l'heure de la bourse. Devant le café se réunissent des groupes de joueurs sur les rentes, et de gobe-mouches qui écoutent attentivement les nouvelles vraies ou fausses que l'on y débite. Ils croient alternativement à la paix, à la guerre, à tels ou tels changements dans le ministère, aux bonnes ou mauvaises intentions de la Prusse et de l'Autriche, à une lettre de commerce tout fraîchement arrivée d'Amsterdam, à un article menaçant de la *Gazette d'Augsbourg*. Dès que l'heure de la bourse a sonné, les groupes se dissipent; les banquiers sortent du café et font avancer leurs élégants cabriolets stationnés dans les rues voisines. Tous s'empressent de voler vers le temple de la finance où ils joueront la fortune de quelques centaines d'imbéciles qui ont eu confiance dans leur génie spéculatif.

VI.

De longues voitures remplies de décorations de théâtres, d'énormes châssis, roulent sur le boulevart. Voici l'heure où les directeurs des spectacles préparent les représentations du soir, où se font les *répétitions*. Déjà de lestes cabriolets s'arrêtent devant la porte de cette *Académie de musique* que l'on a si ridiculement construite, non sur le boulevart, dans ces vastes jardins où l'on aurait pu si facilement l'isoler, l'entourer de portiques, mais dans une rue adjacente, d'assez peu de largeur, et où elle paraît comme engloutie dans un groupe de maisons particulières. Et puis, confiez au gouvernement le soin d'élever des monuments publics!...

Dans l'une de ces voitures qui se rendent à l'Opéra, j'aperçois une jeune et belle femme qui, un papier de musique à la main, semble étudier un rôle. Ah! je la reconnais: c'est elle qui, trois fois la semaine, charme les oreilles des Parisiens par des accents qui feraient pâmer de plaisir, même les dilettanti du pays *dove il si suona.* Ses modulations sont si pures, ses *fioritures* de si bon goût! Je ne pouvais souffrir autrefois ces ornements que l'on ajoute au chant et qui me semblaient nuire à l'expres-

sion que le compositeur avait voulu y mettre; mais dans sa bouche ils me paraissent ajouter à l'expression. Sans-doute elle va répéter en ce moment un rôle de quelque opéra nouveau. Puissent le poète et le compositeur avoir écrit, l'un des paroles, l'autre des airs dans lesquels elle puisse déployer tout son beau talent!

Mais aujourd'hui quels sont les opéras que l'on offre aux Parisiens ébahis! vous ne verrez plus dans la nouvelle salle un Œdipe conduit par son Antigone, ni Orphée rappelant Eurydice, ni Phèdre déclarant son incestueuse passion au pudique Hippolyte. Astaroth et Belzébuth ont chassé les dieux de l'antique Olympe; les seigneurs féodaux, les ducs, les comtes du moyen âge remplacent sur cette scène les Hercule, les Thésée, tous les héros de l'antiquité. On n'y chante plus les madrigaux du doucereux Quinault, mais des prières à la Vierge et des chansons de taverne; et ces airs d'église et de guinguette sont fabriqués sur des vers aussi plats pour le moins que ceux de feu Sédaine: de vulgaires idées y sont exprimées dans un style exotique qu'auraient réprouvé les plus indulgents grammairiens du siècle dernier, mais qui a reçu de notre nouvelle école des lettres de naturalisation.

Il est vrai que l'on court aujourd'hui à l'Opéra bien moins pour juger le poème et en goûter la musique que pour voir les décorations et les danses. Ce n'est plus qu'un spectacle pour les yeux, un spectacle d'enfants. Et c'est pourtant le seul qui attire la foule! Vous y trouverez tous les soirs des ministres, des législateurs, de graves magistrats.

Assez près de ce grand théâtre d'enchantements se trouve un théâtre où du moins on sait chanter, où la *prima donna* n'est souvent pas très-inférieure à la virtuose française à qui je viens de rendre un hommage mérité. Les poèmes que nous apportent ces rossignols d'Italie appelés à grands frais parmi nous, sont, j'en conviens, encore plus insipides que les nôtres. Le jeu de ces acteurs étrangers est plus gauche, moins naturel que le jeu de nos acteurs, même de ceux de l'Opéra. Mais que leurs chants sont purs, leur mélodie suave! C'est

dans les *morceaux d'ensemble*, surtout dans les chœurs, que je reconnais leur supériorité. Là point de voix dissonantes, point de cris déchirants. Vous qui vous destinez à monter sur nos théâtres lyriques, venez prendre leçon de ces étrangers. Ils sont aujourd'hui nos maîtres. Je dis aujourd'hui; car, qui le croirait! nous Français qui passons pour avoir des oreilles insensibles aux charmes de l'harmonie, nous à qui la nature a refusé, dit-on, une voix flexible et douce, nous avons brillé parmi les nations par la mélodie de nos chants. Il fut un temps (c'était aux douzième et treizième siècles) où l'Italie admirait la douce expression de notre langage, où nos trouvères allaient chanter, dans les palais et dans les rues de Milan, de Florence et de Rome, tantôt les hauts faits de nos chevaliers dans les croisades, tantôt des légendes de saints, ou les comiques et graveleuses aventures des personnages de nos fabliaux. Faut-il regretter cette prééminence que nous avons perdue? Oh, non. Devenons les modèles, les maîtres des autres peuples en politique, en sciences, en industrie, et laissons-les sans regret nous surpasser dans les arts frivoles. Nous devons, selon moi, nous enorgueillir et non rougir d'être obligés de nous pourvoir à l'étranger de ce qui peut contribuer à nos plaisirs; de chercher en Allemagne des Mozart, s'il en surgit encore, et des Sontag; en Italie, des Rossini et des Pasta.

Eh! quoi, voici encore un théâtre, tout près de ceux que j'ai rapidement désignés. Trois ou quatre théâtres dans une circonférence de mille pas au plus! et j'en trouverais encore en me transportant un peu plus loin. Paris est vraiment la ville des spectacles, un vaste séminaire de comédiens en tout genre.

Le théâtre que j'ai sous les yeux est petit et se distingue à-peine au milieu des grands bâtiments qui l'embrassent, le serrent de tous côtés: c'est une parodie de théâtre; et ce sont aussi des parodies que souvent on y joue. Les calembourgs, les équivoques, les grosses bêtises y trouvent des ad-

mirateurs, des enthousiastes. Là se forme *la jeune France;* elle transporte ensuite dans nos salons l'instruction qu'elle y a puisée. Mais quoique l'on y chante des vaudevilles, c'est un spectacle fort au-dessous de celui où l'on jouait autrefois les farces de Le Sage, de Piron, de Collé. Leurs parades étaient libres, je le sais, mais elles étaient spirituelles; et malgré mon respect pour les auteurs du théâtre des Variétés, j'oserai dire que je préfère *La Vérité dans le vin*, et même *Léandre grosse*, aux dames *Angot* et *Gibou*, aux *Jocrisse* de toute espèce dont ils ont encanaillé leurs tréteaux.

Mais convenons aussi, pour la défense de ces auteurs de nos modernes farces, qu'ils sont bien moins récompensés de nos jours qu'ils ne l'étaient autrefois. Oh! messieurs * * et * * *, messieurs * * * et * * (je vous réunis, comme vous voyez, car vous travaillez toujours de compagnie; aucun de vous ne peut faire un vaudeville à lui seul), que n'avez-vous vécu au temps de Collé! vous auriez eu l'insigne honneur de voir vos chefs-d'œuvre grivois joués à la cour par de hauts personnages, vos grossières équivoques répétées par des bouches augustes, par des princes, des princesses du sang. *La Vérité dans le vin*, jouée à Villers-Coterets par le duc de Chartres, valut à Collé *deux sous* dans les sous-fermes; ce qui, d'après l'aveu qu'il en fait dans son *Journal historique* (page 153), lui procura plus de 100,000 francs. Hélas! messieurs les fabricants de vaudevilles, le métier est bien tombé: on ne récompense plus si grassement vos versicules et vos flon-flons *),

*) Au théâtre des Variétés, plus que dans les autres théâtres encore, le public saisit certaines plaisanteries, certains passages des pièces que l'on y joue, et en fait des applications injurieuses aux ministres, à la magistrature, aux chambres. Mais c'était bien autre chose à l'époque où les Français n'avaient pourtant ni les mêmes droits, ni la même liberté. Il est peu de pièces anciennes dans lesquelles le malin public de Paris ne trouvât alors à faire quelque application offensante pour l'autorité. Que dis-je? la cour elle-même se donnait le plaisir, au théâtre, de se moquer du maître en sa présence. Voici ce qu'on lit dans le *Journal historique* de Collé (p. 360):

VII.

Pendant que je rêvais théâtres et musique, la physionomie du boulevart a changé. Quels nouveaux personnages ont apparu sur la scène? Ce sont d'abord des gardes nationaux en assez grand nombre, qui, s'ennuyant dans leur corps-de-garde, ont cru pouvoir, sans manquer à la consigne, se promener en attendant l'heure du dîner. Comme ils sont fiers et graves sous leurs hauts bonnets de grenadiers! fiers de leur large baudrier blanc, de leurs moustaches souvent postiches! on les prendrait pour des vétérans d'Austerlitz ou de Waterloo, si leurs mains trop blanches, leur visage frais et rosé n'indiquaient combien sont douces et paisibles leurs journalières occupations, combien leur caractère est pacifique et prudent.

Au milieu d'eux circulent, en simple parure du matin, de jeunes femmes qu'une ombrelle de couleurs variées met à l'abri des rayons trop ardents du soleil. Vers midi, elles ont osé quitter leur lit, ont bouclé, sans trop de soin, leurs che-

„Le 23. février (1751), jour de mardi-gras, on joua à Bellevue l'acte de *Pourceaugnac*, mis en musique par Lully, et *les Trois Cousines*, suivies d'un ballet pantomime de la composition de Dehesses...

„On a fait sur *les Trois Cousines* des applications malignes à quelques grands personnages qui y jouaient des rôles. Celui de M. Delorme était rempli par le duc de Chartres; et comme la fureur du duc d'Orléans, son père, est de croire et de vouloir persuader que son fils est impuissant, et que les enfants de sa femme ne sont pas de lui, on rit beaucoup quand on entendit dire au duc de Chartres: *Quel esprit, monsieur le bailly! est-ce moi qui ai fait ça?* D'un autre côté, quand madame de Pompadour, qui faisait le rôle de Colette, chanta, en fixant le roi:

„Mais pour un amant chéri,
„Tromper tuteur ou mari,
„La bonne aventure, etc.

On devine aisément ce que tout le monde pensait en ce moment. Il y a encore, dans cette pièce, d'autres traits qui ont fourni matière à d'autres applications malignes.“

veux; et les voilà qui vont visiter les magasins des modistes, des ébénistes, des marchands de musique: ce sont là leurs musées. Ne faut-il pas qu'elles s'enquièrent de la mode nouvelle, qu'elles sachent si l'on n'a point donné depuis hier une autre forme aux chapeaux, s'il ne s'est point fabriqué un meuble qu'elles ne possèdent pas encore dans leur boudoir; si leur compositeur favori a publié quelque *œuvre* ou quelque album nouveau. Graves soins, importantes affaires! Et n'allez pas croire que je désapprouve ici, que je censure les goûts de nos opulentes citadines. Qu'elles achètent toujours, et beaucoup, de ces charmants riens que tant de mains industrieuses s'occupent à fabriquer. Elles pourraient faire de leur or un emploi bien moins utile.

Mais je ne saurais pardonner à ces jeunes gens oisifs, qui braquent sur elles avec impudence leurs lorgnons, qui les suivent quelquefois et les accostent avec effronterie. A les voir, on ne devinerait pas que ce ne sont là que des copies de nos fats d'autrefois. Ils portent tous d'épais favoris et des moustaches qui dérobent aux yeux une partie de leurs joues. Ce n'est point là l'indice d'un corps débile et d'une ame efféminée.

Nous rasions autrefois, et de fort près, nos mentons et nos joues: on eût dit qu'elle était toujours en vigueur la loi d'Auguste qui, dès qu'il eut ceint son front du laurier des empereurs, ordonna aux Romains de se raser tous les jours. Était-ce pour ressembler davantage au sexe à qui nous cherchions tant à plaire que, même dans notre première jeunesse, nous faisions disparaître jusqu'au moindre vestige du dur crin dont la nature a voulu que nos bouches fussent entourées? Je crois, en vérité, que nos fils sont mieux avisés que nous en laissant croître, en montrant avec orgueil ce qui caractérise le sexe fort. C'est des contrastes que naît l'harmonie. Hommes et femmes, répondez: N'est-ce pas parce qu'il existe entre vous de très-sensibles différences que vous vous recherchez mutuellement? Au reste, je compte, un jour, demander à la naïve Sydonie si la moustache et la barbette de chèvre de son jeune cousin, bien qu'elles soient rousses et que les poils en soient rigides, lui ont jamais semblé disgracieuses et laides.

Mais tous nos jeunes gens, grâces au ciel, barbus ou non barbus, ne passent pas leur vie sur les boulevarts, à la suite des élégantes promeneuses. J'en ai vu, en très-grand nombre, dans les cabinets de lecture, si multipliés depuis deux ans; dans ces cabinets que l'on trouve le long des boulevarts à cinq à six toises au plus l'un de l'autre. Cette autre classe de jeunes gens en sont les habitués assidus: ils y lisent avec une attention, vraiment édifiante, les journaux tant littéraires que politiques, les nouveaux pamphlets, des ouvrages historiques, et aussi les drames et les romans qui ont paru dans la semaine. Rangés sur les bancs du cabinet, ou en dehors, sous la tente ordinairement dressée à la porte du sanctuaire, tous paraissent absorbés dans leur lecture: rien ne les distrait, ni le brouhaha du boulevart, ni les regards furtifs de la courtisane qui passe devant eux. Et de quoi sont-ils donc si profondément occupés? ce n'est, croyez-moi, ni d'une comédie de M. Scribe, ni d'un drame bizarre de M. Victor Hugo, mais des derniers discours, par exemple, que viennent de prononcer, dans les tribunes des deux chambres, ou le légitimiste Dreux-de-Brézé, ou le railleur Dupin, ou l'orateur cicéronien Odilon-Barrot. — C'est de là, je le prédis, c'est de ces humbles cabinets de lecture que surgiront nos futurs hommes d'état, nos orateurs, et même nos ministres.

Un de ces asiles de la jeunesse occupée, studieuse, me paraît présenter quelques places vides. Sous cette tente élégante je pourrai lire, une heure au moins, en respirant le frais que procurent les arbres voisins. C'est là que je me placerai pour attendre que le soleil moins ardent me permette de continuer ma course d'observateur.

VIII.

Assis sur une chaise de bois un peu dure, et les jambes étendues sur une autre chaise, je vais parcourir les journaux des différents partis; et, ensuite, juge impartial, je déciderai qui d'entre eux a mieux rempli le rôle qu'il s'est donné.

Mais je viens de me rappeler, je ne sais pourquoi, que

l'on m'attribue dans le monde, et aussi dans quelques journaux, un *roman historique* (L'ÉVÊQUE GOZUN) qui vient de paraître. Voyons un peu le jugement qu'en ont porté certaines feuilles que je sais rédigées par des hommes d'un vrai mérite. L'auteur du roman m'a affirmé que, contrevenant à l'usage, il avait bien recommandé à son libraire de ne payer l'insertion d'aucun article apologétique. Il pourra donc être jugé avec sévérité. Tant mieux: il fera son profit des critiques.

— Je me suis fait apporter les journaux de tout le mois. — Bon! en voilà un, en voilà deux, trois même dont l'auteur sera content. Ils ont trouvé de l'intérêt dans son ouvrage, en louent le style, et prétendent que là, sous les fleurs, il y a des fruits à cueillir. Faut-il qu'il s'enorgueillisse de ces éloges? non; car voici un autre journal qui le traite avec rigueur. C'est, il est vrai, un journal qui a succédé à cet infame *Universel*, que soudoyait Charles X, et qui, comme son prédécesseur, est soudoyé par une autre liste civile. N'importe, lisons. Voici ce qu'on reproche à l'auteur du roman, et j'aurai soin de l'en informer. „Il n'a respecté ni la religion, ni la morale."

L'accusation est grave, et je ne crois pas qu'elle soit fondée. Je demanderai à ses amis ce qu'ils en pensent, s'ils jugent que l'auteur est immoral, irréligieux.

On lui dit aussi très-crûment qu'il a tous les principes des philosophes du dernier siècle. Sur ceci il aura plus de peine à se défendre. Je sais qu'il a toujours professé une grande admiration pour Montesquieu, Condillac, Rousseau, et même Voltaire. — Eh! monsieur le censeur, quels sont les philosophes de ce siècle-ci que vous voudriez qu'il préférât? Serait-ce le philosophe Cousin, qu'il n'a pu parvenir à comprendre, ou les philosophes Saint-Simoniens, qu'il a trop bien compris?

Passons maintenant à la politique, et lisons d'abord le journal officiel, le *Moniteur*, autrefois le plus grand des journaux, et qui n'est plus qu'un nain, comparé à plusieurs autres. Je viens de dévorer (admirez mon courage!) quatre colonnes de la feuille officielle. Il m'en reste dix autres à parcourir, si je

veux savoir ce qui s'est passé la veille dans les deux chambres. Commençons par ce long rapport d'un honorable.... Je voudrais en vain lire encore: mes yeux se troublent, s'appesantissent... Je m'endors.

IX.

Jusqu'ici, consciencieux observateur, j'ai tâché de peindre tout ce qui se présentait à mes yeux, et je n'ai point fait grâce aux lecteurs des réflexions que faisaient naître en moi les lieux et les circonstances. Mais un nouveau personnage va paraître sur la scène, et interrompre mon long soliloque. J'aurai des faits à raconter; je ne serai plus qu'historien.

Vous m'avez laissé endormi sur les pages d'un ennuyeux journal.

Je me sentis éveillé par un coup sur l'épaule. Je me tourne brusquement, et je vois derrière moi un homme assez proprement vêtu, mais qui semblait sortir de maladie, tant son visage était hâve et décharné. Sa barbe grisonnante venait se joindre à des favoris touffus et hérissés. Je le considérais avec étonnement. — „Quoi! me dit-il, tu ne reconnais pas ton ancien ami, ton condisciple au collège de...!"

Il n'est pas donné à tout le monde de garder le souvenir d'hommes que l'on n'a pas revus depuis l'adolescence. Par un heureux hasard, je me souvins non pas du nom, mais du sobriquet que portait un de mes camarades de collège. „Ne seriez-vous point *Alopex* *)? — Eh! c'est moi-même; moi, qui

*) Il faut dire d'où lui venait ce sobriquet. — Notre professeur nous expliquait un jour les fables d'Ésope; s'apercevant qu'un élève n'avait point écouté la traduction littérale qu'il venait de faire du texte grec de la première de ces fables, il lui demande brusquement ce que signifiait *Alopex* (renard). L'élève répond étourdiment: „*Alopex* ... *Alopex*, c'est une *alouette.*" A ces mots, la classe entière et notre professeur lui-même de rire aux éclats. Le nom d'*Alopex* resta à l'élève; et peut-être ce nom ne lui fut-il pas injustement appliqué; car, à cet âge, il était audacieux et rusé.

dois être tout étonné de me trouver encore dans ce monde après avoir couru tant de dangers, et éprouvé tant de misère dans des pays inhospitaliers. — Eh! d'où arrives-tu? que viens-tu faire dans notre capitale? — Je te dirais bien mon histoire; mais elle est un peu longue; et sommes-nous bien ici pour..." Je l'interrompis. „C'est l'heure du dîner, lui dis-je; entrons chez le restaurateur voisin. Là, comme Ulysse à Alcinoüs, tu me conteras tes aventures *inter pocula et mensas.*"

Il ne demandait pas mieux. A trois pas du cabinet de lecture était un restaurateur où nous dûmes espérer de trouver un bon repas; car il venait de s'établir, et il avait à se faire une réputation. Nous voilà tous deux assis à une petite table, dans une grande salle ornée de riches peintures arabesques. Dix autres tables au moins, à la suite de la nôtre, étaient entourées de convives qui, pour la plupart, dévoraient silencieusement les mets de très-belle apparence que leur servaient des garçons empressés et prévenants, vêtus avec propreté et même élégance. Un léger murmure produit par quelques causeries à voix basse, et les mots: *Des huîtres*, *un bifteck*, *du Champagne*, etc., très-fortement articulés, voilà tout ce qui interrompait de temps en temps le calme de la salle. „Eh! quoi, disait Alopex, on m'avait annoncé qu'à Paris je trouverais les partis furieux, et toujours près d'en venir aux mains. Certes, dans les cent personnes ici réunies, il y a bien un sixième de républicains, quatre sixièmes de *juste-milieu,* le reste de carlistes; et voyez comme ils se tiennent paisibles les uns près des autres, et n'entament pas même une discussion sur la question à l'ordre du jour! — C'est un résultat, lui répondis-je, de la liberté de la presse. A quoi bon se quereller, s'injurier chez les restaurateurs, dans les cafés, quand chacun peut donner une bien plus grande publicité à son opinion? Mais d'où viens-tu donc, Alopex, pour paraître ainsi stupéfait de tout ce qui se passe à Paris? — Ah! tu me rappelles que je te dois le récit de mes aventures. Écoute."

Et alors il me raconta, durant une heure au moins, ce que je vais tâcher de vous rendre en quelques pages.

Alopex, après s'être fait quelque réputation dans la carrière du barreau, avait épousé une femme qu'il aimait, mais qui n'avait point de fortune. Il y a dix ans à-peu-près qu'un riche négociant vint lui proposer de se charger d'une affaire qui devait lui procurer d'immenses bénéfices. Il ne s'agissait que d'aller en Sicile réclamer, par toutes les voies de droit, 500,000 fr. que des correspondants infidèles refusaient de payer. Alopex, qui s'était toujours senti du goût pour les voyages, accepte avec empressement. Il part. Le voilà à Palerme, poursuivant avec énergie les débiteurs de son commettant.

Pour mieux connaître les mœurs du pays qu'il habitait, Alopex avait cru devoir prendre une maîtresse. Et qui avait-il choisi? une courtisane, célèbre par mille aventures galantes. Sa maison était le rendez-vous de tous les jeunes libertins. Elle était à Palerme ce qu'avait été Aspasie à Athènes, plus de vingt siècles auparavant.

Un jour, la belle signora *Cornelia Pottanera* (c'était le nom de la moderne Aspasie) invita Alopex à une fête qui devait se donner sur la mer, à deux milles au plus du rivage. Une telle partie ne se refuse point. Alopex s'empressa de se rendre à l'heure indiquée sur le port: c'était le lieu du rendez-vous. Il y trouva dona Cornelia et toutes ses amies accompagnées de leurs amants en titre.

En Sicile, et surtout à Palerme, c'est la nuit que l'on consacre aux fêtes, aux promenades sur la mer. Alors seulement on peut jouir de la fraîcheur de l'air, et de ce calme dont on ne sent bien le prix qu'en s'éloignant d'une ville où roulent incessamment d'innombrables voitures.

Aussi toute l'aimable et joyeuse société que dona Cornelia avait réunie n'entra-t-elle que le soir dans la grande barque qu'elle avait fait préparer et orner avec luxe. Une tente de drap écarlate couvrait, dans toute sa longueur, la barque éclairée, dans l'intérieur, par dix lustres du plus grand prix.

Lorsque l'on fut un peu loin du port, on s'amusa à contempler la ville, qui paraissait comme un seul et immense palais illuminé de toutes parts. Après les chants et les ris, on

se place le long d'une table où étaient étalés de larges pâtés de macaronis entremêlés de foies gras, des *verrines* (tétines de truies), et les plus beaux fruits de la Sicile. Les vins chaleureux des collines de l'Etna ne tardent pas à échauffer les têtes.... Mais un coup de canon se fait entendre; et déjà le sifflement d'un boulet, qui avait passé sur la barque, avait jeté l'effroi dans toutes les ames. Au même moment se précipitent sous la tente tous les rameurs en poussant des cris. Ils venaient de voir, à quelques toises de la barque, un de ces brigantins barbaresques qui se cachent derrière les rochers de la plage, pour ensuite fondre à l'improviste sur leur proie.

Quel trouble-fête! La fuite était impossible. — Barque et convives, tout fut pris; et le brigantin, déployant ses larges voiles, eut bientôt rejoints les côtes d'Afrique.

Alopex, conduit devant le capitaine du brigantin, eut l'imprudence de se déclarer Français, et de lui faire sentir qu'avec la protection du consul d'Alger il n'aurait pas de peine à se tirer de ses mains. Aussitôt le capitaine, au lieu de suivre sa route vers Alger, se dirige vers une petite anse de la côte, débarque notre Français, et le vend à un Arabe. Puis il transporte les Siciliennes et leurs *cavalieri* à Alger, sur le marché public. Tous ceux-ci étaient de bonne prise.

Alopex fut emmené par l'Arabe qui l'avait acheté, dans l'intérieur des terres, et employé à l'arrosage d'un vaste jardin. Toute communication avec une cité, un village seulement, lui était interdite. Pendant cinq longues années, il ne fut occupé qu'à tirer de l'eau d'un puits très-profond et à tailler des arbres. Son maître n'était pas cruel: on le nourrissait bien, on le battait rarement; et le maître, qui savait un peu de mauvais italien, lui faisait quelquefois l'honneur de s'entretenir avec lui. Il lui demandait, par exemple, si Buonaparte vivait toujours; si ce n'était pas un géant d'une force extraordinaire: il remarquait très-religieusement que si Buonaparte ne se fût pas fait Musulman au Caire, il n'eût jamais été un héros si formidable, mais que Mahomet l'avait visiblement protégé.

Alopex ne pouvait plus supporter la malheureuse vie qu'il

traînait en Afrique, et s'était décidé à se donner la mort, lorsqu'un Bédouin vint un jour le trouver en secret, et lui apprit que les Français venaient de se rendre maîtres d'Alger. Il lui promit de le tirer de servitude, et de le conduire au général français, pourvu qu'il s'engageât à lui faire remettre une forte récompense. Alopex promit tout ce que voulut le Bédouin.

Une nuit, à une heure convenue entre eux, Alopex le vit entrer dans le jardin, par une brèche qu'il avait pratiquée dans le mur; et il suivit, non sans crainte, ce guide dans lequel il n'avait pas une parfaite confiance. Et cependant, après trois jours de marche par des chemins détournés, mais bien connus du Bédouin, ils se trouvèrent tous deux à Alger. Le général français fit donner une forte somme au Bédouin libérateur, et, mettant à profit les connaissances qu'Alopex avait acquises de la langue du pays, il lui confia un poste important et lucratif.

Je laisserai parler, à-présent, Alopex lui-même:

„Dès que je me vis dans Alger, au milieu de mes compatriotes, je m'empressai d'écrire à ma femme, de lui retracer mes périls passés, de lui apprendre quelle était, après tant de malheurs, ma situation actuelle. Je lui demandais aussi, avec anxiété, des nouvelles de ma petite Ernestine, de notre fille bien-aimée, qui comptait à-peine dix printemps quand je partis pour la Sicile.

„Ne recevant point de réponse, j'écrivis une seconde, une troisième fois. Tout bâtiment qui partait du port emportait une lettre de moi, ou pour ma femme, ou pour quelque ancien ami. Désespéré du silence et de mes amis, et surtout de ma femme, j'ai demandé, il y a deux mois, au général la permission de revenir à Paris. J'y suis depuis trois jours à la recherche de ma Pénélope. Mais quel changement s'est opéré dans la capitale! La maison que j'occupais a été presque en entier reconstruite; je n'ai retrouvé ni l'ancien portier, ni les mêmes locataires. J'ai couru chez deux ou trois amis; ils étaient morts du choléra. Tu es le premier visage connu que j'aie rencontré depuis mon retour."

Je le consolai par des paroles d'espérance, et lui promis bien de l'aider dans ses recherches. Mais je l'entendais toujours répéter entre ses dents: „Maudite Cornelia!... Comment, dans une ville policée, souffre-t-on des courtisanes!“

X.

La nuit était venue. Nous sortîmes, les derniers à-peu-près, des salons du restaurateur.

Déjà le gaz enflammé rayonnait de toutes parts. Les réverbères qui éclairaient la principale allée, les innombrables lumières placées sur les tréteaux des marchands ambulants, qui occupent, des deux côtés, les allées latérales, tout cela produisait une vive et brillante illumination qui se prolongeait au loin, et jusqu'où la vue pouvait s'étendre. Alopex aurait cru que ce jour-là c'était fête publique, si je ne lui eusse dit que tous les jours, à la même heure, ce spectacle se renouvelait.

Mais comme il fut douloureusement affecté de trouver, presque à chaque pas, au milieu de la foule bruyante qui circulait sur les trottoirs, des hommes, des femmes, des enfants en sales haillons, qui imploraient la pitié publique, qui demandaient du pain; d'autres indigents, perclus de leurs membres, ou qui étalaient des plaies hideuses; des aveugles qui, à genoux sur de la paille, un vieux chapeau devant eux, chantaient d'une voix fausse et cassée des chansons d'amour, ou jouaient sur des violons criards d'antiques airs de danse. Oh! qu'ils font mal, qu'ils attristent, les accents de la joie, de la volupté, quand ils sortent de bouches d'où l'on ne s'attend à voir s'échapper que les gémissements de la misère ou les cris de la douleur! — M. de Belleyme, vous nous aviez promis de débarrasser à jamais la capitale de ces hordes de Parias, si incommodes et si dégoûtantes, qui pullulent sur nos places publiques, encombrent nos promenades. Pourquoi ne vous vois-je plus occuper une place dans l'exercice de laquelle vous aviez trouvé le secret de vous faire bénir!

Une maison d'une grande apparence, ou plutôt un hôtel fixa l'attention d'Alopex. La porte d'entrée était splendidement éclairée, ainsi que la longue suite des appartements du premier étage. De riches voitures en file sur le boulevart attendaient les opulents personnages dont on voyait les ombres se dessiner sur les grandes vitres des hautes croisées de l'hôtel. Je prévins les questions d'Alopex en l'avertissant que c'était là une *maison de jeu*. „Là, du moins, lui dis-je, mon vieux camarade, c'est l'or des étrangers qui vient s'engouffrer; dans les autres, c'est l'or et souvent l'existence de nos concitoyens. Dans ces salons qui t'étonnent par leur éclat, tu ne trouverais que de riches voyageurs de toutes les nations: d'orgueilleux lords, par exemple, qui, pour se dérober, pendant quelque mois, aux brouillards de la Tamise, visitent annuellement Paris, et s'en retournent un peu plus légers de guinées; des ambassadeurs, des ministres de cours étrangères, nobles espions, revêtus de titres imposants, qui ont toujours à la bouche les noms *des rois leurs maîtres*. Sur les tapis verts de cette maisons s'évaporent souvent, dans une seule soirée, leurs traitements de tout un semestre. Puis, ils font des dettes, et s'échappent quelquefois sans les payer."

Alopex avait remarqué que l'un des côtés du boulevart (le côté du nord) était préféré à l'autre par la *bonne compagnie*, c'est-à-dire par les femmes qui ont des robes de soie et des châles de cachemire, et par les jeunes gens qui ont du linge plus fin, des moustaches mieux peignées. Je m'empressai de le conduire dans ce lieu de prédilection.

Déjà des femmes charmantes, dans les plus séduisantes toilettes, étaient assises à droite et à gauche, sous les arbres, et occupaient plusieurs rangs de chaises. Au milieu de l'allée se promenaient, leur lorgnon à la main, tous ces jeunes *dandys* que j'ai déjà signalés. La foule était si grande, que nous ne pouvions avancer qu'à pas lents. Si les femmes viennent se placer là pour être vues, examinées de la tête aux pieds, elles ne perdent pas leur temps; mais si c'est pour y respirer le

frais de la nuit, elles s'abusent étrangement. Alopex m'avoua qu'il n'avait jamais éprouvé en Afrique une telle chaleur. L'atmosphère, au moment qui précède un orage, n'est pas chargée de vapeurs plus lourdes, plus étouffantes.

J'ai parlé des hommes qui se promènent là pour voir et être vus: j'aurais dû dire que pêle-mêle avec eux se trouvent aussi des promeneuses, aussi bien vêtues, mais peut-être avec un peu moins de goût que les grandes dames qui sont assises et prennent des glaces autour du café Tortoni. L'œil hardi, la parole haute, elles savent se faire jour dans les groupes les plus compactes, coudoient effrontément les hommes, leur sourient, quelquefois les prennent sous le bras, et les invitent à les suivre. Alopex, coudoyé plus d'une fois par elles, n'eut pas de peine à deviner à quelle classe de la société elles appartenaient; quelles étaient, dans le monde, les importantes fonctions qu'elles s'étaient attribuées. Il s'étonnait de leur luxe, de leur audace, et surtout de leur grand nombre. „J'avoue, dis-je, que, depuis quelque temps, elles se sont remarquablement multipliées dans ce quartier-ci. C'est qu'elles ont été cruellement expulsées d'un palais qu'elles devaient regarder comme leur domaine, leur propriété. Force leur a été de refluer sur ce boulevart. Mais comme on doit les regretter dans le chef-lieu de leur industrie! Le Palais-Royal, sans filles publiques, est comme la cour de François Ier sans filles d'honneur, *un printemps sans roses.*"

Et Alopex de s'écrier:

„Ah! puisse-t-on les expulser non-seulement des promenades, mais de la capitale elle-même!

— Je le vois, Alopex, depuis le mauvais tour que t'a joué la signora Cornelia, tu gardes rancune à ces pauvres créatures, bien moins coupables pourtant qu'elles ne te le paraissent. La plupart ont été contraintes, soit par la misère, soit par quelques fâcheuses circonstances de leur vie, à prendre un métier qu'elles détestent peut-être.

— Oh! oui, qu'elles détestent: tu les connais bien peu." Et alors il me retrace toutes leurs perfidies, rappelle les

crimes dont quelques-unes se rendent coupables.“ „C'est un goût inné pour le libertinage, c'est la mauvaise éducation qu'elles reçoivent dans les classes ignobles d'où elles sortent pour l'ordinaire, qui, dès leur adolescence, en font des êtres si dégradés, si méprisables.“...

Il s'échauffait tellement dans ses diatribes; il réfutait avec tant d'ironie et quelquefois d'amertume, les réflexions toutes naturelles qui m'étaient d'abord échappées, que je me sentis piqué, et que, sans y avoir pensé, sans le vouloir, je devins l'avocat des courtisanes de Paris.

„Tu prétends, lui disais-je, qu'elles sont corrompues dès l'enfance. Eh bien, je t'avouerai que, pénétré d'une juste pitié pour quelques-unes que j'ai rencontrées sur mon chemin, je les ai interrogées, je leur ai demandé comment elles étaient descendues à ce degré d'abjection. Et de leurs réponses j'ai conclu qu'elles étaient plus à plaindre qu'à blamer.

— Comme tu étais dupe! As-tu pu croire qu'elles te parlaient avec franchise, sincérité? Elles voulaient t'intéresser, voilà tout. C'était pour elles une jouissance d'abuser un homme grave, un homme à la parole honnête, dont elles n'attendaient pas des plaisirs, mais de l'or. Et puis, sais-tu les interroger, toi? Il est un art de les faire parler que tu ignores. Crois-tu, par exemple, que cette grande fille qui passe là, près de nous, dont la parole est si hardie, les gestes indécents, voudrait nous faire accroire qu'un jour fut où l'honneur lui était cher, où elle était vertueuse et pure?... Parbleu! il me vient une idée. Rejoignons la belle. Tu aimes à observer: viens.“ ..

Et aussitôt il hâte le pas pour atteindre la grande fille; et je le suivis en haussant les épaules. Elle nous avait déjà aperçus, et s'était arrêtée, devinant notre intention.

„Arrive donc plus vite, mon vieux, dit-elle en prenant le bras d'Alopex. J'ai bien vu, quand j'ai passé près de toi tout à l'heure, que tu ne me laisseras pas rentrer seule chez moi... Ah! tu as avec toi un ami, ajouta-t-elle en m'apercevant près d'Alopex. Tant mieux....“ Alopex l'interrompit: „Conduis-nous promptement chez toi, ma toute belle: nous avons peu de

temps à te donner. Ta demeure est-elle éloignée? — Eh! non, cher ami; vois-tu, tout près de ce grand orme qu'ils ont épargné en juillet, une petite porte peinte en vert? Là est mon palais, le palais de Flore (c'est mon nom de guerre): en trois enjambées nous y serons...“ Elle avait pris un bras d'Alopex; et moi, je marchais de l'autre côté, un peu humilié de me trouver en telle compagnie.

XI.

La chambre où nous introduisit notre sirène était à l'entresol d'une assez belle maison, et elle était meublée avec assez d'élégance. Ce qui me fit voir que mademoiselle Flore tenait un rang distingué dans son *ordre.* Une lampe du dernier goût, placée sur un guéridon en acajou, jetait partout une vive clarté. Une guitare était suspendue aux murs ornés d'estampes bien encadrées. Sur une console à dessus de marbre on voyait un plateau couvert de carafes de liqueurs et de jolis verres en cristal. „Allons, dit Flore en jetant sur un canapé son châle et son chapeau, il ne faut rien entreprendre sans boire.“ Et elle remplit de liqueur trois petits verres, et d'un seul trait en avale un en nous invitant à l'imiter. Puis elle se met à fredonner quelques lestes refrains de nos vaudevilles nouveaux. En contemplant cette espèce de bacchante, je commençai grandement à craindre pour le succès de la cause que, jusque-là, j'avais défendue. „Il n'est pas possible, me disais-je, qu'il reste dans cette ame-là une étincelle d'honneur. Une femme parvenue à ce degré d'impudence, d'audace, a dû se livrer au vice par goût. Son état, loin de lui déplaire, est pour elle le bonheur; et pour le continuer, je pense qu'elle refuserais même une brillante fortune.“

Ennuyé de toute cette scène, bien plus tôt qu'Alopex qui commençait à trouver Flore très-séduisante, je dis d'un ton grave, impérieux: „Malheureuse fille, cesse de jouer un rôle qui m'est insupportable. Nous ne sommes point venus ici pour chercher de vains plaisirs, mais la vérité, si tu veux nous la dire. Promets-tu de répondre franchement à toutes nos ques-

tions?“ Un nuage se répandit sur le visage de Flore: elle trembla de tous ses membres. „Quoi, dit-elle d'une voix humble, le préfet de police vous enverrait-il? . . Je vous assure que je n'ai jamais fait du mal; que jamais, chez moi, aucun bruit, aucune dispute. . .“ Je l'interrompis. „Rassure-toi, Flore: nous ne tenons en rien à l'autorité que tu parais tant redouter. . . Nous ne voulons que te bien connaître, que recevoir de toi une confession exacte, sincère. Tiens, dis-je en jetant sur la table une pièce d'or, nous récompensons d'avance la confiance que nous te demandons.“ La sérénité reparut sur ses beaux traits. Ce n'était plus la courtisane audacieuse, la Messaline des boulevarts: son masque était tombé. Elle nous considérait avec attention, avec intérêt. „Je le vois, dit-elle, vous êtes des *observateurs,* de ces philosophes qui, pour peindre les mœurs de notre temps dans leurs écrits, se glissent (mes compagnes m'en ont avertie) jusque dans les repaires du vice et de la débauche. Hé bien, je puis vous fournir un chapitre à l'ouvrage que vous méditez sans-doute. Écoutez...“ Puis d'une voix altérée et presque gémissante: „Oh! si vous pouviez m'arracher à l'odieuse vie que je mène! . .“ Elle avait levé les mains au ciel, et une larme roulait dans ses yeux.

Je regardai Alopex; il était interdit, ses yeux exprimaient la surprise, et presque le mécontentement.

Flore nous fit asseoir sur un large canapé, et se plaçant devant nous:

„Oui je vous dirai par quelles fatales circonstances je suis tombée dans l'abîme où vous me voyez plongée.

„Je suis née de parents honnêtes; mais à-peine avais-je atteint ma huitième année, que mon père nous abandonna ma mère et moi. Je n'ai jamais su par quels motifs: avait-il à se plaindre de ma mère? elle était vertueuse, sensée, et belle encore.

„Ma mère prit un soin tout particulier de mon éducation: j'eus les meilleurs maîtres en tout genre, et je fis d'étonnants progrès dans la musique, le chant et la danse. Peut-être ne

songea-t-elle point assez à me faire instruire en des arts moins frivoles, plus utiles.

„Elle s'était résignée à de grands sacrifices pour me procurer des talents, pour faire de moi une fille aimable, intéressante. Il ne nous resta plus pour vivre qu'une très-petite rente sur l'état: elle sentit qu'il ne lui était plus possible de demeurer à Paris, et se décida à aller habiter une chétive maison qu'elle possédait encore dans un village à vingt lieues de la capitale. Il me fallut abandonner ce Paris qui m'était devenu plus cher depuis que j'étais entrée dans l'âge des passions. Que d'ennui j'éprouvai au milieu de ces villageois uniquement occupés d'intérêts matériels, et très-insensibles aux talents que je croyais posséder, dont j'avais été si fière!

„Je tombai assez dangereusement malade. Ma mère appela, pour me donner des soins, un jeune élève en médecine, qui était venu passer le temps des vacances près de son père, le plus riche habitant du village. La vue d'Adolphe (c'était son nom) me guérit bien plus que les remèdes qu'il me prescrivait; car, je l'avouerai, je l'aimai bientôt avec passion, avec fureur. Nous parlions, pendant des heures entières, de Paris, de ses promenades, de ses spectacles, de la liberté dont on y jouit: comme il peignait sous de séduisantes couleurs la douce vie qu'y peut mener une jeune femme lorsqu'elle a un peu de beauté, quelque esprit et des grâces. „Là, disait-il, elle sait se mettre au-dessus de ces sots préjugés qui asservissent la province. A-t-elle des talents? elle est recherchée dans les meilleures sociétés; on ne lui demande point ce qu'elle a été, ni quelle est encore sa conduite..." Il n'avait pas besoin d'employer toute cette éloquence pour m'exciter à quitter la maison de ma mère: j'y mourais de regrets et d'ennui.

„Le terme des vacances était arrivé. Il lui fallut retourner à Paris. Nous étions convenus que je ne tarderais pas à le suivre; et, en effet, huit jours après, j'étais auprès de lui.

„Oh! qu'elle passa rapidement l'année où je vécus avec

mon Adolphe dans la plus douce intimité! il était si empressé, si tendre; il prévenait tous mes goûts, et même mes fantaisies!

„Adolphe avait fini tous ses cours; il était reçu docteur. Son père, qui voulait le forcer à revenir dans son pays, ne lui envoya plus d'argent; et nous commençâmes à sentir des besoins dans notre petit ménage.

„Ce fut dans ces pénibles circonstances qu'on lui proposa une place de médecin dans un régiment que l'on expédiait aux îles: il accepta. Le cruel! il eut le courage de m'abandonner. Il m'avait laissé, il est vrai, assez d'argent pour vivre avec économie pendant une année; et il ne pensait pas que son voyage fût de plus longue durée.

„Mais, soit que je ne fusse pas économe, soit qu'Adolphe eût mal calculé mes dépenses présumées, six mois s'étaient à-peine écoulés depuis son départ que je me trouvai sans ressources. Je vendis d'abord quelques bijoux, et ensuite les meubles qui m'étaient le moins nécessaires. Une dame qui demeurait dans notre maison s'aperçut de ma détresse, et me proposa de venir vivre avec elle. Je n'avais garde de refuser; mais je me repentis bientôt quand je me trouvai dans la société qui, chaque soir, se réunissait chez elle. C'étaient, et je n'eus bientôt plus aucun doute à ce sujet, des joueurs déterminés ou plutôt des escrocs, une troupe de libertins de tout âge, mais de classes riches et distinguées."

Ici Flore nous raconta, presque en gémissant, comment, par les conseils et l'exemple de cette abominable femme, elle avait successivement passé dans les bras d'un conseiller d'état, d'un banquier, de quelques jeunes pairs; comment, abandonnée bientôt par ces amants de quelques jours, elle avait été obligée d'en aller chercher de nouveaux, tous les soirs, dans les promenades publiques; comment, dans cet infame métier, elle avait acquis une espèce de célébrité, de la vogue, et, sinon de la fortune, quelque aisance.

(M. Paul de Kock et vous tous, successeurs et imitateurs de notre grand romancier Pigault-Lebrun, je vous retracerai, si vous le désirez, toutes les scènes plus que galantes, les

scènes ignobles, indécentes, qu'elle fit passer sous nos yeux. Vous pourrez, mieux que je ne le ferais, les reproduire dans le premier roman qu'enfantera votre fécond génie.)

Flore termina ainsi un récit qui paraîtra peut-être un peu long, quoique je l'aie beaucoup abrégé:

„Mes chers philosophes, accablez-moi à-présent de réprimandes, d'insultes même. Dites-moi que j'aurais dû retourner près de ma mère, plutôt que de me consacrer à la vie la plus abjecte. Hélas! si j'ai failli, j'en suis cruellement punie! Des hommes qui ne m'inspirent que du dégoût et souvent de la haine, que mon cœur et mes sens repoussent indignés, il me faut les accabler de caresses, il me faut feindre la joie, le bonheur quand mon ame est déchirée d'inquiétude et de remords. Cruel Adolphe! tu es la première cause de mes peines, de mes continuels tourments. Et pourtant, si tu revenais, si je te revoyais encore, j'irais te demander de me reprendre, non plus comme une compagne, mais comme une servante, la plus humble des esclaves. Pourrais-tu refuser les services de cette *Ernestine* que tu appelais l'ame de la vie, ta maîtresse adorée! . . ."

A ce nom d'*Ernestine*, Alopex leva la tête, comme s'il fût sorti d'un songe.

„Quoi! vous vous appelez Ernestine?

— C'est mon véritable nom. Mes compagnes m'ont donné celui de Flore.

— Et le nom de votre mère, quel est-il?

— Aloïse de Valincourt."

Alopex, se levant brusquement, s'écria:

— „Tu es ma fille! ... et c'est ici que je te retrouve!"

Il se couvrit les yeux de ses deux mains, et, dans une extrême agitation, il parcourait rapidement la chambre.

Bientôt il reprit, du moins en apparence, son calme accoutumé; et, revenant vers sa fille, il lui saisit le bras.

„Viens, suis-moi, Ernestine. Je ne veux pas que tu restes une nuit de plus dans ce lieu infame. Demain nous partirons,

nous irons rejoindre ma chère Aloïse qui, sans-doute, te pleure et t'appelle."

Permettez, lecteur, que ce soit ici la fin de mon long article et de mon petit voyage.

. . . . Longæ finis chartæque viæque *).

AMAURY DUVAL.

*) Horat., lib. I sat. V, in fine.

PARIS ILLUMINÉ.

Qu'on ne prenne pas l'épithète titulaire de cet article dans un sens figuré. Qu'on ne s'imagine pas que je veuille peindre la grâce efficace du saint-simonisme ou du néochristianisme agissant sur la grande cité, la touchant au cœur, et épurant cette moderne Ninive. Non, notre capitale, trop dure à catéchiser, fera long-temps encore le désespoir des utopistes religionnaires; et, découragés de leurs efforts stériles, MM. Enfantin, Gustave Drouineau, et le réformiste Chatel, iront sans-doute, sous d'autres climats chercher des peuples moins endurcis, plus malléables, plus ductiles, dont la foi toute neuve puisse adopter des croyances nouvelles. *Illuminé* est ici dans son sens le plus grammaticalement positif. Je vais parler de Paris en toilette, de Paris radieux, éblouissant, adonisé, paré comme pour un bal.

Notre ville a ses grands jours d'étiquette. La fête d'un roi, la naissance d'un enfant de la couronne, un baptême, un mariage de prince, certaines éphémérides, telles sont ordinairement les occasions où elle déploie toute sa coquetterie, où elle revêt ses joyaux noctiluques.

Et d'abord, dès le matin d'un pareil jour, Paris est tout entier livré aux mains de mille caméristes. Chacun de ses monuments est entouré, surchargé de la base au sommet d'un

nombre infini de bijoux auxquels la main de l'allumeur donnera le soir l'éclat qui leur manque. Ses places, ses promenades publiques sont nettoyées avec un soin minutieux; les balayeurs eux-mêmes, gens à lenteur proverbiale, déploient de l'activité. A quatre heures tout est prêt, et cependant rien n'est encore changé. Vous apercevez seulement des rangées interminables de tuiles rondes placées sur les corniches des maisons, des hôtels et des édifices publics. Cette perspective n'a rien jusqu'alors de bien séduisant; mais attendez encore: ainsi que les grandes coquettes qu'il renferme, Paris ne se montrera qu'à la nuit close, car il comprend tous les avantages qu'on retire de l'éclat des lumières, et Dieu sait s'il en manquera!

Il est l'heure! voici la foule qui se dirige vers les boulevarts. Suivez-la à travers un chemin bordé de haies de feu jusqu'à la place Louis XV, centre de la fête, où se déroule un tableau vraiment magique, et où doit partir le feu d'artifice, point d'attraction autour duquel va graviter un bon tiers de la population parisienne, en dépit de l'exiguité des lieux.

Il serait trop long de visiter en détail toutes les illuminations, d'explorer avec minutie l'effet qu'elles produisent sur tel ou tel monument. Cela nécessiterait trop de courses, la soirée n'y suffirait pas. C'est pourtant dommage, car on aurait, en parcourant les rues, l'agrément de saisir l'opinion sur le fait, d'additionner le nombre des lampions, et de juger, après avoir trouvé le total approximatif, de l'amour que le peuple porte à son souverain. Ici, des fenêtres obscures, comme en deuil au milieu de la fête, décèlent *le républicanisme* du locataire. Là, des hôtels ruisselants de lampions, pavoisés de mille drapeaux, attestent avec éclat le dévouement incontestable à la monarchie, du noble opulent, du riche financier, et de l'homme qui occupe les sommités administratives. Non loin, dans les quartiers d'ouvriers, le royalisme prolétaire se montre sans faste, sous la modeste forme de *chandelles des six*, qu'on rallume avec empressement aussitôt que le vent les éteint. Et parmi tout cela, messieurs les inquisiteurs de prendre des notes! Mais vous, en vous amusant à remarquer

les inégalités disparates de la fortune et de l'opinion, vous n'auriez pas comme eux un but d'utilité sociale, et de plus vous perdriez le spectacle de la fête; comme c'est le plus important, dirigez-vous donc, ainsi que je vous l'ai dit, vers la place Louis XV; et, débouchant par la rue Saint-Denis, tournez à gauche, non sans donner un coup d'œil à l'arc-de-triomphe de Louis XIV, qui se découpe étincelant sous un ciel sombre, puis, efforcez-vous de prendre place dans cette foule épaisse et compacte qui coule lentement vers la Madeleine, ensuite laissez-vous entraîner par le courant; vous arriverez peut-être un peu tard, mais enfin vous arriverez.

Par exemple, rendez-vous maître de ce qu'on nomme vertiges. Tâchez d'affermir vos yeux contre les éblouissements; cuirassez vos oreilles contre le tumulte incessant qui va les assiéger, et ne soyez pas d'une complexion faible et délicate, car vous aurez de rudes assauts à soutenir.

En avançant, regardez d'arbre en arbre, là où les barricadeurs de juillet en ont laissé, ces guirlandes embrasées, dont les contours onduleux présentent l'aspect de la mer, quand à sa surface mollement agitée se balancent, la nuit, les vagues phosphorescentes. Si vous êtes d'une taille élevée, contemplez ce bizarre pêle-mêle, ces flots bariolés de corps humains, encaissés dans les boulevarts comme dans le lit d'un fleuve étroit; voyez comme ils épaississent à chaque pas, grossis par le trop plein des rues latérales qui vient les rejoindre. Regardez tout cela sans daigner remarquer que l'on vous écrase les orteils, c'est un des moindres inconvénients que l'on puisse éprouver à pareille fête. Demandez d'ailleurs à cet honnête marchand de bas qui est là devant vous, suant sang et eau, distribuant courageusement force coups de coude pour fendre la presse, et gagner, s'il est possible, quelques minutes d'avance, tant il a crainte de ne pas arriver à temps pour assister au feu d'artifice; demandez-lui combien, en cas semblable, le sort lui a été fatal, et admirez, après l'avoir entendu, l'intrépidité qui le pousse à se confier de nouveau à tant et de si périlleuses chances!

Courage! vous voici bientôt à la hauteur de la rue Richelieu. Mais qui donc arrête ainsi tout-à-coup la foule, qu'on dirait qu'elle vient de rencontrer une muraille impénétrable? Grandissez-vous un peu, vous distinguerez sans peine un de ces gardes municipaux à cheval, jalonnés dans les quartiers populeux, pour maintenir le bon ordre et empêcher les équipages de passer. Voyez comme celui-ci caracole, comme il fait voltiger son sabre sur le front de la multitude inoffensive, et semble la défier; comme il suit exactement les gracieuses traditions du gendarme son prédécesseur de glorieuse mémoire! On dirait un ancien chevalier bravant seul une armée ennemie. Survienne une légère agitation, naisse la plus petite émeute, et vous verrez tomber soudain cet air belliqueux. Mais enfin vous avez doublé l'obstacle qu'il vous présentait, vous voilà reparti de votre première allure, bien heureux si mille autres temps d'arrêt ne viennent encore la ralentir. C'est que ces haltes fréquentes ont de grands inconvénients; entre autres, vous pouvez être arrêté sous le degré de latitude d'une de ces brillantes devises en verres de couleur, dont les boulevarts sont enjolivés, et recevoir sur vos vêtements le contenu des godets dont le vent dérange l'équilibre. Si le hasard vous a choisi pour une telle faveur, vous exhalez toute la soirée un parfum oléagineux qui chatouille très-agréablement le sens olfactif de vos voisins, sans oublier le vôtre, et de plus, en rentrant chez vous, c'est un habit à mettre au rebut. Mais qu'importe, vous avancez, c'est le principal. Déjà vous avez atteint la rue de la Paix; déjà ce monument envié de l'Europe, l'orgueil de notre patrie, vous apparaît entouré de l'élément qui lui donna naissance. Arrêtez vos regards avec un respectueux enthousiasme sur cette pyramide d'airain; svelte et élancée, sa taille déroule en spirales les plus glorieuses pages de notre histoire, et garde au lointain avenir des chroniques impérissables. Sublime colonne, qu'un autre Hercule a plantée là de son bras puissant et fort, comme pour marquer des limites à la gloire, et dire aux conquérants futurs: Vous n'irez pas plus loin!... Voyez: sa tête, radieuse sous le cercle de feu

qui la décore, ressemble au front d'un saint environné de nimbes! Si l'un de vos bras est libre, si tous vos membres ne sont pas tenus captifs par la compression, vous vous découvrez en l'apercevant, tant elle vous paraît noble et belle. Oui, saluez, c'est le large écusson des armoiries de l'empereur!...

Bon espoir! vous entrevoyez la cime inachevée de la Madeleine, édifice auquel, si cela continue, trois générations auront mis la main. Elle reluit tristement sous des milliers de lampions, et semble implorer l'aide d'un architecte habile, et payé pour l'être. Espérons que nos enfants la verront terminée. Vous n'avez plus que la rue Royale à passer: patience donc, le terme de votre course approche.

Enfin, vous voici sur la place Louis XV. Quelle profusion de feu, quelle prodigalité de lumière, quel luxe de clarté! Fermez un instant les yeux afin de les reposer, et mieux voir ensuite ce site éblouissant. Vous les rouvrez, et l'aspect qui s'offre à vos regards vous semble une féerie: ces palais, ces jardins, ces longs serpents de flamme qui les enveloppent de leurs étincelants replis, tout cela vous paraît la création d'un coup de baguette. Vous croyez être sous l'empire d'une illusion, sous l'influence d'un songe, ou bien lire une page des *Mille et une Nuits*. Il vous semble suivre les grands poètes dans le domaine de l'imagination, repasser leurs descriptions de points de vue sans originaux, d'aspects sans modèles, et vous rappelant le palais d'Armide, vous craignez qu'une ombre subite ne succède à ces lueurs éclatantes. Quelle perspective en effet! Près de vous le Garde-Meuble; à votre droite, les Champs-Élysées festonnés de lampions; à votre gauche les Tuileries ornées de fantaisies ignées, la rue de Rivoli chamarrée de dessins étincelants; en face le Corps-Législatif, derrière lequel apparaît l'hôtel des Invalides, au dôme resplendissant de dorures. Et tout cela brillant, enflammé, scintillant comme le château d'Aladin! Quelques pas au-dessous du pont Louis XV, vous voyez, sur un support invisible, et comme naturellement suspendue dans l'espace, une immense croix d'honneur en feux multicolores. Puis, en avançant vers le pont, par-dessus les

maisons des quais, où les illuminations courent éparses et sans symétrie, en obliquant la vue vers la gauche, Saint-Sulpice vous montre ses tours et ses longs télégraphes; tout auprès vous apercevez le Panthéon qui, gracieux et léger dans sa masse architecturale, s'élance de dôme en dôme, portant la lumière jusqu'aux cieux, étonnés d'en recevoir à pareille heure. Ensuite votre regard, en longeant la Seine et les quais, rencontre l'Institut, palais de l'aristocratie littéraire, temple des lumières, quand il est illuminé, et s'arrête aux tours gigantesques de Notre-Dame; elles complètent le site en le terminant. Ce tableau, magnifique de jour, vu le soir à la lueur des illuminations, et répété par les flots de la Seine comme par un vaste miroir, est d'un effet impossible à décrire. Afin d'en donner l'idée, il faudrait, au lieu de plume, le pinceau d'un peintre habile, en place d'encrier sa palette, pour cahier une grande et large toile, pour pupitre un chevalet; car ici la poésie doit céder le pas à la peinture. Les accidents de la lumière vive, éclatante dans certains endroits, dans d'autres vacillante, incertaine, y répandent une teinte fantastique qui frappe l'imagination. C'est là, sans contredit, le plus beau point de vue de Paris, son aspect le plus avantageux, et certes, en le faisant admirer aux étrangers de toutes les nations, nous n'avons pas à craindre qu'ils en aient un semblable à nous opposer.

Trois fusées partent des Tuileries. C'est le signal du feu d'artifice. Dressez-vous sur vos pieds, et vous verrez le pont Louis XV chargé d'un échafaudage artificiel d'où vont s'élancer des jets de flamme qui feront pâlir les illuminations. Cette foule qui vous presse de tous côtés, que vous sentez épaissir à chaque instant, voilà l'appât qui l'attire, voilà le spectacle dont elle est avide. La plupart de ceux qui la composent ont déjà vu peut-être trente représentations de ce qui va se passer; eh bien, ils n'en sont que plus acharnés; depuis la première fusée jusqu'à la dernière étincelle, ceux-là ne perdront rien. Notre marchand de bas, que le hasard, par un caprice singulier, vient de remettre devant vous, est

de ce nombre. C'est un intrépide amateur de ce genre de plaisir; et pourtant, pour le goûter, quelle situation est la sienne! Voyez sa femme qu'il traîne à sa suite comme un navire à la remorque, et cet enfant qu'il porte à califourchon sur ses épaules paternelles pour lui faire dominer les têtes circonvoisines. Encore, si, en de semblables occasions, il en avait été quitte pour s'atteler à sa femme et porter son enfant, passe! mais que d'autres tribulations! N'importe, en dépit de mille désagréments de tout genre, il est resté fidèle aux fêtes publiques. Ses habits tachés et déchirés, maints chapeaux mis hors de service, maints foulards évaporés, sa montre disparue; son épouse à moitié incendiée par une baguette artificielle, et qu'il ne parvint à éteindre qu'aux dépens de ses mains; la luxation de l'huméro-clavicule gauche qu'il eut presque broyée contre les parois de l'Orangerie, tant la foule le comprimait, toutes ces calamités réunies n'ont pu le faire renoncer à son amusement de prédilection. Au contraire, il semble jouir en raison de ce qu'il a souffert. Mais laissez-le regarder les chandelles romaines à travers les tibias de monsieur son fils, qui lui entourent le visage comme les plis d'un boa, et jetez aussi votre coup d'œil.

Voyez ces feux qui se croisent, qui sillonnent l'air en tout sens comme l'éclair dans un orage; ces gerbes enflammées qui montent en bruissant, brillent, pâlissent, et retombent en une pluie d'étincelles; ces fusées qui serpentent et frissonnent; ces soleils qui tournoient et éblouissent; ces pétards qui bondissent et éclatent; ces pots à feu qui se succèdent et inondent le ciel d'une lueur ardente, couleur d'argent liquéfié. Examinez aussi la foule en extase devant tant de merveilles pyrotechniques; contemplez les visages sur lesquels vient tomber une clarté blafarde comme la flamme du punch. On dirait du festin de Balthazar en plein air, de l'enfer du Dante, du sénat diabolique de Milton, ou mieux d'un peuple d'ignicoles célébrant les mystères de sa religion; puis, par-dessus, le bruit des baguettes qui craquent, des matières combustibles qui dé-

chirent l'atmosphère en s'enflammant, du salpêtre qui pétille, vous entendez les cris d'admiration de la populace.

Peut-être cet étau de chair humaine qui vous presse les flancs et l'estomac vous empêche d'éprouver le plaisir que vous ressentiriez sans-doute à contempler ces tableaux animés, assis dans l'embrasure d'une fenêtre du pavillon de Flore. Mais ve vous plaignez pas, votre martyre va cesser; le bouquet a jeté son dernier éclat; dans moins d'une heure la place sera assez éclaircie pour que vous puissiez vous mettre en mouvement et regagner votre logis. Pendant ce temps, afin de diminuer ou d'augmenter l'ennui qui paraît vous gagner, cela dépendra de la situation de votre esprit, et non de ma manière de conter, écoutez le récit d'un fait qui se passa pendant une fête comme celle-ci: toutes les réjouissances publiques, ou soi-disant telles, ont été plus ou moins marquées d'accidents fâcheux et de sinistres catastrophes; dans toutes, à partir de 1187, où, sous Philippe-Auguste, Paris fut pour la première fois illuminé, jusqu'à 1833 inclusivement, il arriva de ces malheurs qu'on peut prévoir, mais non empêcher. Il y aura toujours des victimes inévitables toutes les fois que la curiosité générale portera les masses vers un seul point; toujours des drames sanglants suivront la populace ameutée, soit qu'elle ait quitté ses faubourgs à l'appel du tocsin, et qu'elle vienne aux Tuileries, furieuse, irrésistible, pour briser un trône et défaire un roi, soit que, bruyamment joyeuse, elle se rende à une distribution, à un feu d'artifice, ou à tel autre spectacle gratis.

Or, pour en revenir au fait dont je veux vous parler, ce fut sous l'empire. L'empire!... quelle magie dans ce mot! quelle puissante évocation de souvenirs brillants et pénibles! L'empire! il atteignait alors son glorieux apogée. C'était bien grandiose, bien inouï, bien haut, c'était à éblouir un tout autre homme! Le trône impérial égalait en élévation la profondeur encore ignorée du cachot de Sainte-Hélène. Marie-Louise venait de donner à Napoléon un fils qui semblait promettre d'asseoir pour des siècles une dynastie commençante. En cé-

lébration de cet heureux évènement, l'empereur ordonna des fêtes magnifiques dont Paris fut le théâtre.

Jamais l'enthousiasme, qui présidait dans ce temps-là à toutes les réjouissances publiques, ne fut plus vif, plus ardent, et plus emporté. L'effrayante population de Paris semblait s'être donné rendez-vous autour des Tuileries. Un jeune homme qui tenait à son bras une jeune personne, sur laquelle il veillait avec la sollicitude la plus tendre, les soins les plus prévenants, s'efforçait de fendre la multitude, et de remonter les quais vers le pont des Arts. C'était plaisir que de le voir attentif, inquiet, préserver sa compagne des atteintes brusques et des mouvements subits imprimés à la foule. C'est qu'aussi c'était son bien le plus précieux au monde, son Anna adorée depuis long-temps, qui lui était promise depuis peu, et qu'il allait bientôt épouser. Chez lui, l'amour n'était pas le fruit d'un caprice, ni du calcul des convenances, une de ces passions soi-disant inextinguibles qui s'évaporent après trois mois de mariage, qui s'usent dans les caresses non refusées, que la possession tue et change en indifférence; c'était un sentiment profond, inaltérable, fortement enraciné dans son ame, inhérent à son cœur, enté sur son existence. Pauvre et sans nom, il lui avait fallu, pour obtenir Anna riche et titrée, acquérir illustration et fortune. Deux ans lui avaient suffi pour vaincre des obstacles qui paraissaient insurmontables; et, riche, cité parmi nos littérateurs les plus distingués, il s'était de nouveau présenté chez les parents de son amante, qui cette fois l'avaient agréé. Un désir capricieux de la jeune fiancée les amenait tous deux au milieu de ce nombre infini de personnes, et ils faisaient mille efforts pour joindre le pont des Arts, point d'où ils pensaient voir fort à leur aise, comme d'un balcon commode, le brillant feu d'artifice qu'on allait tirer. Ils arrivèrent au but qu'ils désiraient atteindre, et n'attendirent pas long-temps, le spectacle pour lequel ils étaient venus.

Et d'abord ils admirèrent. Anna, toute curieuse et jeune, regardait le feu d'artifice avec un plaisir d'enfant, tandis que lui contemplait avec ravissement le charmant visage de son

amie, qui rayonnait par intervalle sous les jets de lumière, comme une tête d'ange sous sa divine auréole. Et puis, quel charme, quel plaisir n'éprouvait-il pas à protéger contre la multitude toujours croissante cette créature frêle et délicate, cet être mignon et joli; à opposer son corps comme un rempart pour conserver et agrandir l'espace qu'elle occupait, pour que personne, excepté lui, ne pût la toucher; à recevoir de temps en temps, en paiement de ses soins, en récompense de ses peines, un regard doux et suave comme une caresse, un coup d'œil enivrant comme un baiser!

Voici que tout-à-coup le vent s'élève avec violence. Opposé au cours de la Seine, il entraîne les baguettes artificielles, et les disperse en pluie de feu sur les spectateurs. On commence par rire de l'incident; de joyeuses comparaisons volent de bouche en bouche: Sodome, Gomorrhe, l'aspersion métallique de Danaë, les baptêmes de l'empereur sous le feu des ennemis, les batailles de l'époque et d'autres faits historiques et fabuleux servent de texte aux plaisanteries, et font allusion à la situation présente. Bientôt, cependant, l'hilarité tombe devant l'évidence du péril. Déjà plusieurs vêtements de femme se sont enflammés. Rien de plus contagieux que le feu. En peu d'instants l'incendie s'est accrû, il s'est agrandi, gagnant de proche en proche avec une vitesse alarmante; et le pont des Arts, où il s'est déclaré, présente l'image d'un de ces hideux actes de foi de la superstition espagnole.

Jusqu'ici, notre jeune amant a su préserver sa maîtresse de l'orage igné; mais un autre danger la menace. La foule, épouvantée des progrès de l'incendie, veut en fuir le théâtre, et se précipite vers les issues du pont, qu'une foule plus impénétrable encore ne lui permet pas de franchir. Les efforts qu'elle fait tournent contre elle. On se bouleverse, on s'élance l'un sur l'autre, on se pousse, on se rue, on s'écrase... Malheur au plus faible! il étouffe dans la mêlée, broyé sous les pieds de ses voisins!

Dans les bras protecteurs qui l'entourent et se roidissent autour d'elle de toute la puissance de leurs nerfs, près d'un

homme qui n'a plus qu'elle pour pensée, dont l'amour a centuplé les forces physiques, Anna trouve encore un refuge. Plusieurs fois néanmoins, tous deux, entraînés par les mouvements brusques et irrésistibles des masses, se sont vus ballottés çà et là comme un frêle esquif, jouet des vagues irritées; mais alors, dans ces moments terribles où la plupart des femmes, horriblement pressées, étouffaient en poussant des cris affreux et déchirants, la jeune fille, enlevée de terre par son ange gardien, dominait de la moitié du corps les flots resserrés de la foule, et respirait encore à l'aise.

Il espérait, lui, confiant dans sa force, l'arracher saine et sauve de cette horrible mêlée, quand soudain, malheur imprévu! le pont s'ébranle sous le poids turbulent qui le surcharge. La pesanteur des masses qu'il supporte est augmentée par leur agitation tumultueuse. Sa membrure se disloque et craque, ses arches s'émeuvent, tremblent et menacent d'écrouler... La foule qui sent le terrain chanceler sous ses pas est pénétrée d'épouvante et d'effroi; la terreur qu'inspirait le feu a fait place à la crainte de l'élément contraire; et chacun, d'un mouvement spontané, s'élance de nouveau vers les issues avec toute la rage d'un hydrophobe. Cette fois notre jeune homme n'a pu élever sa maîtresse assez à temps; en vain il l'enveloppe de ses bras qu'il arrondit en cerceaux autour de sa taille, les masses les compriment de tous côtés, les resserrent, et ces membres dont il lui veut faire un rempart, ne servent qu'à mieux l'étouffer... O douleur! il la voit déjà qui pâlit et cherche avec effort à reprendre l'haleine qui lui manque; il entend avec angoisse sortir de sa poitrine haletante des cris semblables au râle d'un mourant quand la respiration lui devient pénible... Il souffre mille morts; des tortures infernales déchirent son cœur; il se roidit avec rage et désespoir; il maudit Dieu qui ne l'a pas fait plus fort; il tend les muscules de ses bras à les briser, et, furieux, déploie une force surhumaine... Impossible à lui de gagner deux lignes d'espace!... Son bel hôtel, ses riches et vastes fermes, sa renommée si chère, sa gloire littéraire, vingt années de son

existence même, oh! comme il les échangerait volontiers contre un terrain inoccupé de trois pieds carrés, fût-ce dans un horrible désert!... mais il ne s'arrête pas à des pensées décourageantes, à des vœux stériles et impuissants; il comprend que le salut d'Anna dépend de lui seul, qu'un effort désespéré peut encore la sauver, et il le tente aussitôt. D'une secousse violente il se dégage et abat à ses pieds ceux qui l'entourent; il renverse indistinctement hommes et femmes, et les foule avec indifférence; puis, quand il a conquis assez de place, quand il s'est ouvert un espace suffisant, il se précipite à genoux devant Anna prête à défaillir: „Vite, place-toi sur mes épaules, lui crie-t-il, n'hésite pas un instant, c'est le seul moyen de te sauver!"

Il se relève chargé d'un fardeau précieux, et fort à temps, car la multitude se rapprochait, comme une onde déplacée par la chute d'un corps revient combler son vide en rétrécissant le cercle qu'elle a décrit. Il se dispose à s'éloigner de nouveau du lieu de cette scène affreuse, où l'horreur augmente, où le danger va toujours croissant. Dès le premier pas qu'il fait, une femme qui s'est laissée choir auprès de lui s'empare d'une de ses jambes, qu'elle s'efforce de retenir dans une étreinte convulsive; il s'en débarrasse en la repoussant violemment. Que lui importe la mort de cette infortunée, de mille autres, pourvu qu'il sauve sa maîtresse! Anna est sa seule inquiétude, c'est l'égoïsme de son cœur, c'est l'intérêt auquel il sacrifierait tout! Pour elle il passe impitoyablement sur le corps de ceux qui lui barrent le passage; pour elle il ranime son courage épuisé, pour elle il se crée de nouvelles forces, et fend, avec une agilité surprenante, la presse qui s'entr'ouvre devant lui comme l'onde devant un habile nageur. En peu de temps il a quitté le pont, remonté les quais, et trouvé un endroit où la foule éclaircie lui permet de déposer sur le parapet sa bien-aimée qu'il vient d'arracher à la mort. Il l'assied doucement, et, plein de joie et d'ivresse, il la couvre de baisers, lui adresse mille paroles confuses, échos de son cœur en délire, puis il s'essuie le visage que la sueur inonde, les yeux que troublent des larmes de bonheur!

Au même instant, le bouquet du feu d'artifice monte et s'élève aux cieux qui resplendissent d'une lumière aussi pure que le gaz, aussi vive et plus durable que l'éclair. Tous les objets sont inondés de clarté.

Il profite de cet éclat propice pour parcourir les traits de son amie. — Il la contemple avec amour, comme fait une mère à l'enfant convalescent que ses soins ont sauvé. — Enfer et malédiction! ce n'est pas elle.... Un visage qu'il n'a jamais vu frappe ses regards.... Il croit rêver, il pense être sous le poids de quelque horrible cauchemar.... Il examine encore. — La figure étrangère le convainc de l'effrayante réalité! Cette femme, qu'il considère dans un morne étonnement, dans une stupeur muette, cette femme indigne avait écarté la pauvre Anna, faible et suffocante, et lui avait lâchement volé sa vie... A genoux, la tête inclinée, il n'a pu s'en apercevoir; cela s'est fait si vite, et dans un tel moment! jouet d'une ruse infernale, abusé par une erreur funeste, il a repoussé sa pauvre amie qui s'attachait à ses pas, et sauvé une inconnue.... Cette affreuse déception lui donne un accès de rage, il rejette avec horreur la misérable qui s'appuie encore sur son bras, et la précipite dans la Seine . . . . .

Quelques instants après, les quais étaient déserts, le théâtre de la fête vide, et du pont des Arts où gisaient plusieurs corps inanimés, un jeune homme, pâle, hagard, étreignant dans ses bras le cadavre d'une jeune fille, s'élança dans les flots.

Le gouffre, par un son lugubre, accusa réception de la double victime!

Le lendemain, on repêcha trois corps aux filets de Saint-Cloud, la Morgue fut encombrée, et les journaux de l'empire vantèrent la magnificence de la fête!

A. BAUDIN.

L'HOTEL DES INVALIDES.

Cet établissement, qui a été décoré du titre d'hôtel par la vanité des architectes qui l'ont construit, et pour la satisfaction des grands seigneurs qui l'ont habité, est la garnison des mortes-payes qui ont vieilli au service, et la caserne des militaires grièvement blessés à la guerre.

La loi attique entretenait aux frais du trésor les hommes mutilés à la guerre; l'histoire fait honneur de cette institution à Pisistrate; mais ces hommes ne vivaient point en communauté. Quelques auteurs, pourtant, prétendent que les Grecs avaient des établissements d'invalides nommés Prytanées.

Les Romains n'avaient pas de lois fixes à l'égard des invalides; ils leur accordaient des secours temporaires; quelquefois ils leur décernaient des emplois publics; quelquefois ils les appelaient au partage des terres dans les colonies.

Philippe-Auguste eut le projet de fonder un hôtel des invalides, pour remédier à l'insuffisance des asiles ouverts aux moines-lais ou religieux laïques; il eut la faiblesse de demander au pape Innocent III la permission de soustraire cet établissement à la juridiction de l'évêque; cette vaine difficulté s'opposa à la réussite du projet.

Depuis le quatorzième siècle, surtout, les rois de France pourvurent au sort de quelques hommes de guerre hors de

service, caducs, mutilés; ils les placèrent dans des monastères, dans des prieurés de fondation royale. Un petit nombre d'élus obtenaient, à titre de bénéfice, une place de valet, et prenaient la qualification d'oblats, ou frères lais; ils balayaient l'église et sonnaient les cloches: c'étaient de bien faibles ressources pour les vieux guerriers; encore les obtenaient-ils avec peine: la protection seule octroyait ces misérables emplois.

Les ordonnances de 1578 (4 mars) et 1628 (12 octobre) sont les dernières sur ce sujet.

Les abbés et les religieux exigeaient souvent de ces malheureux plus de services que des estropiés ou des fainéants n'en pouvaient ou n'en voulaient rendre; il en résultait des altercations violentes, et quelquefois il s'élevait des plaintes mutuelles, dont les invalides ou les couvents fatiguaient la cour.

Le clergé, pour se soustraire à ce genre d'impôt en nature et de tracasseries, proposa à la couronne de servir des pensions annuelles, qui furent aussi nommées oblats: ces prestations, fixées d'abord à un taux qui variait de cent à cent cinquante livres, se grossirent ensuite; les établissements religieux les acquittaient dans une proportion calculée sur les revenus dont ils jouissaient.

De Lanoue, qui écrivait en 1559, proposa d'imiter la noble charité athénienne; ainsi, chez les modernes, la création du corps des invalides est une pensée française.

Henri IV réunit à Paris quelques invalides tant protestants que catholiques, rue des Cordeliers-Saint-Marcel; mais cette institution n'ayant pas été dotée, s'éteignit en 1596. Il plaça des militaires, devenus inhabiles au service, dans le local d'un hôpital désert, situé à Paris, rue de l'Oursine. Louis XIII transféra au château de Bicêtre les frères de l'Oursine; mais il exclut du droit à tous secours ceux de la religion réformée.

En 1633, il établit à Saint-Germain-en-Laye, sur un système à-peu-près pareil, la commanderie de Saint-Louis.

Le besoin de centraliser les prestations des oblats, quelques idées plus saines en administration, mais surtout un mouvement

d'ostentation, et la passion que Louis XIV avait pour la bâtisse, donnèrent naissance au projet de fonder un palais pour la demeure des invalides. Paris fut le lieu choisi par Louvois, quoique tout autre point du royaume eût mieux convenu à cet objet; on aurait dû surtout préférer les provinces où il y avait des terres à défricher, des landes à fertiliser.

De magnifiques cénacles furent consacrés à un vain apparat; de vastes locaux devinrent des habitations fastueuses où s'établirent des protégés.

L'Hôtel qui, y compris le bâtiment neuf, peut à-peine contenir cinq mille hommes, occupa un terrain suffisant aux habitations d'un nombre une fois plus fort.

L'édit de création fut promulgué en 1664, et l'Hôtel s'ouvrit en 1670.

Il suffisait, dans l'origine, d'avoir vingt ans de services effectifs ou d'avoir été grièvement blessé, pour y être admis.

Nul ne pouvait y entrer comme officier, à moins qu'il n'eût commandé deux ans à ce titre, ou qu'il n'eût été estropié au service, depuis son élévation au rang d'officier.

Le corps des invalides devait être de quatre mille officiers et soldats; les moins infirmes devaient en être détachés dans des places frontières, pour y faire un service de paix: ces compagnies d'invalides prenaient rang avec l'infanterie. C'était une injustice: des invalides doivent avoir la tête des troupes; il en est ainsi dans les milices du Nord.

Les oblats furent le principe de la dotation des invalides, comme le témoigne un arrêt du conseil de 1672 (28 avril); l'insuffisance de cette subvention nécessita une retenue de deux deniers pour livre sur toutes les dépenses de la guerre, et sur les paiements que faisaient aux troupes les trésoriers généraux de l'ordinaire et de l'extraordinaire des guerres; ainsi le voulait l'édit de 1674 (avril).

L'arrêt du conseil de 1682 (17 février) porta à un denier de plus la retenue.

Telle fut l'origine du système des retenues sur le solde des dépenses; système mal imaginé, ressource oblique qui

n'économise rien au profit de l'état, embrouille la comptabilité, et n'est qu'une fraude fiscale, un mensonge administratif.

Tous les comestibles, tout le combustible qui, pour les Parisiens, étaient soumis à des droits d'entrée ou autres, arrivèrent, en franchise, à l'Hôtel ; ce fut une autre source d'abus.

L'administration des Invalides, conduite à la manière conventuelle, bonifia les revenus, en concédant des terrains à des individus, ou en bâtissant des maisons qui furent louées utilement. Cette gestion intelligente avait produit en 1764 une thésaurisation de deux millions ; ils furent convertis en rentes sur la ville.

A cette époque le nombre des invalides s'était considérablement accrû ; cette circonstance amena l'institution des pensions à l'extérieur ; les conditions de l'admission devinrent plus difficiles ; la faveur y eut moins de part ; les abus diminuèrent ; la solde des officiers fut restreinte.

L'ordonnance de 1776 (17 juin) ne permit d'admettre que les estropiés, les hommes affligés de cécité, ceux qui avaient subi des amputations, les militaires de plus de soixante-dix ans. Par là, Saint-Germain espérait réduire les dépenses et simplifier l'administration.

Mais à-peine ces mesures sévères étaient promulguées, que de nouveaux abus prirent racine.

Un état-major inutile et dispendieux fut créé par Montbarrey ; il n'y eut plus à espérer d'économie ; la dilapidation y avait succédé.

Le revenu de l'Hôtel était, en 1789, d'un million sept cent mille francs.

En 1790, la prestation des oblats s'éteint, et le trésor public subvient à ce déficit.

Le décret de 1792 (30 avril) dénomme Hôtel national et militaire de l'armée, l'établissement des Invalides. L'accès n'en est ouvert qu'aux militaires estropiés pendant leur service, ou aux militaires arrivés à l'âge de caducité.

De nouvelles règles d'administration sont posées par cet arrêté ; les invalides, propres encore à quelque service mili-

taire, commencent à être désignés sous le nom de vétérans, à être distraits de l'Hôtel, à faire corps à part.

La loi de 1792 (16 mai) supprima le fastueux état-major de l'Hôtel; l'établissement passa dans les attributions du ministère de l'intérieur, sous la surveillance du corps départemental.

A l'abolition des ministères, en l'an II, d'autres mesures furent prises; elles n'ont été que transitoires.

Dans le cours de cette même année, les immunités furent abolies et les rentes éteintes; les propriétés foncières furent diverties du propre de l'Hôtel. La loi de 1792 mit au compte du trésor public toute la dépense que l'établissement entraînait; elle était soldée mensuellement.

Une loi de l'an VI (28 ventose) établit un budjet de l'Hôtel.

Une loi de l'an VII (26 fructidor) fit revivre les retenues et les fixa à deux centimes par franc sur toutes les dépenses du matériel de la guerre; c'est exactement comme si l'on eût dit aux entrepreneurs et aux fournisseurs du ministère et des corps: Vous exigerez du gouvernement et des régiments que, par chaque franc qu'ils vous paieront, ils vous allouent deux centimes de plus, pour que vous les rétrocédiez à l'état, au profit des Invalides.

En effet, un gouvernement qui exige d'un créancier une remise sur le montant du compte soldé, n'a pas puissance d'abaisser d'autant la valeur vénale des matières livrées, ou de réduire arbitrairement le bénéfice que le commerce croit légitime; en définitive, l'état débourse ce qu'il se paie à lui-même, et il y a logomachie en comptabilité.

L'arrêté de l'an IX (27 messidor) arrachait aux officiers en retraite un vingtième de leur pension; celles qui montaient à neuf cents francs et au-dessus furent frappées d'une retenue de cinq pour cent; les pensions de moins de neuf cents francs subirent une retenue de deux pour cent: c'était un renversement de tous les principes. Autrefois les fonds de l'association des Invalides avaient dû pourvoir aux pensions des

vieillards ou des infirmes, qui ne pouvaient pas jouir de la faveur d'être admis dans l'établissement, et qu'on appelait compagnies détachées ou vétérans; le nouvel édit bursal prit le contrepied; il pressura les invalides les moins favorisés, ceux qui étaient inadmis ou inadmissibles à l'Hôtel; il les obligeait à secourir les privilégiés qui menaient une vie douce et assurée au sein de l'Hôtel.

Un arrêté de l'an VIII (9 fructidor), considérant la grande augmentation du nombre des invalides, avait établi une succursale dans le château de Versailles; elle y resta peu de temps; il en fut ensuite institué une à Avignon, et une à Louvain; cette dernière, transférée à Arras, a été abolie; il ne reste que celle d'Avignon; un maréchal de champ la commande.

Deux arrêtés de l'an XI (19 fructidor) reconstituèrent les règles administratives de l'Hôtel.

Un décret de 1811 (25 mars) asseoit sur de nouvelles bases les dotations, l'administration, la police de l'Hôtel; il fait revivre tout le faste d'un état-major ruineux; il y reconnaît un intendant et un sous-intendant, un trésorier et un sous-trésorier, un archiviste et un sous-archiviste, trente pharmaciens, une fois plus d'officiers de santé que sous Louis XIV, des nuées d'employés civils, et des sinécures sans nombre.

La création de diverses succursales, sur plusieurs points, et sous la direction d'un seul gouverneur résidant à Paris, avait fait juger nécessaire de confier ce gouvernement à un maréchal de France; usage jusque-là inconnu et qui eût dû cesser depuis qu'une seule succursale est conservée, et ne dépend, ou ne devrait dépendre que du ministère: ainsi s'enracinent les abus.

Des routines et de vieilles lois, sans harmonie avec les usages actuels, se sont long-temps perpétuées à l'Hôtel; ainsi les ventes des effets des décédés y étaient faites, jusqu'à la fin du dernier siècle, sans l'intervention de l'autorité civile. Cette mesure était une application de l'ordonnance de 1768 (1er août).

L'admission à l'Hôtel était, pour des militaires de certains grades ou de certaines classes, comme une déchéance, parce qu'on ne connaissait pas, chez les invalides, de grades assimilés à ceux d'adjudant, de fourrier, de sous-lieutenant, d'officier de santé, d'officier d'artillerie; cette anomalie provenait de ce qu'en 1670, époque de la création de l'Hôtel, ces grades n'existaient pas, ou que ces emplois n'étaient pas précisément militaires: aussi les adjudants y redevenaient-ils sergents-majors; aussi les chirurgiens-majors des corps n'y pouvaient-ils, dans le dernier siècle, être admis qu'à titre de bas officiers; encore était-ce par faveur. Le maintien de ces formes gothiques de l'Hôtel et cette législation apathique au milieu des inévitables révolutions des coutumes, étaient l'engourdissement de l'incurie, la routine de l'ignorance.

L'Hôtel, c'est-à-dire le bâtiment, a eu, à diverses époques, un genre d'utilité à laquelle les lois de sa fondation n'avaient pas songé; il a, pendant quelque temps, reçu dans son enceinte l'institution nommée *dépôt de la guerre;* il a renfermé les plans en relief des forteresses, exécutés pour et par le génie; il a été le lieu d'entrepôt des modèles des vieux engins de guerre; enfin il a été comme le temple de la gloire nationale, puisque les tombeaux de Turenne et de Vauban ont décoré son sanctuaire, et que les voûtes de l'église ont été long-temps pavoisées d'une quantité de drapeaux étrangers.

Mieux eût valu, en 1792, quand toutes les institutions se refondaient, changer l'hôtel des Invalides, monument de luxe et de profusion, en une grande école militaire; non que Paris soit une ville propre aux établissements de ce genre, mais parce que le local était tout prêt; on eût pu composer d'invalides le personnel et l'état-major de l'école; on eût tiré parti de vétérans jusque-là inutiles, on leur eût assuré les douceurs de la vie de la capitale, comme un dédommagement des services que la jeunesse et la patrie eussent attendu de leur vieillesse. N'y a-t-il pas en effet, à l'Hôtel, quantité d'officiers qui auraient tout le savoir convenable pour être chefs d'école? Combien de sergents voués à un repos précoce, à une fainé-

antise forcée, sont capables encore d'enseigner l'exercice? Les hommes illettrés n'eussent-ils pas pu être les surveillants subalternes d'une telle institution? Ceux dont l'état de santé exige des soins de tous les instants, des pansements journaliers, on les eût, seuls, tenus réunis dans un établissement *ad hoc;* les invalides hors d'état d'être utiles, mais pour qui la clinique de l'Hôtel n'eût pas été une nécessité, on les eût répartis dans des départements où l'ont vit à bas prix; ils y auraient joui d'une pension suffisante, mais moins onéreuse au trésor; ceux qui auraient eu encore de l'activité et des forces auraient pu y occuper leurs bras, et demander au sol d'utiles produits.

Quant à ceux qui auraient été capables de faire des professeurs, des précepteurs, des répétiteurs, des économes, des maîtres d'escrime ou de tactique, des garçons de salle, des frères servants, des portiers, des gardiens de l'École Militaire, des charretiers, des palefreniers, des fabricateurs de tout ce qui devrait y être mis en service et consommé, on les y eût utilement employés pour eux, pour le pays, pour l'établissement, pour l'esprit militaire, pour l'honneur de la France, pour l'émulation de l'armée. Au lieu de ces utiles modifications, le gouvernement a continué à assimiler la vie de l'invalide à celle d'un moine. Le régime de la restauration travaillait même à plonger cette classe d'infortunés dans l'idiotisme de la vie dévote, et hâtait le temps où le guerrier tombe en enfance.

Les citadins qui se retirent des affaires, vont ordinairement, par esprit d'économie, et pour jouir d'un air plus pur, finir leurs jours à la campagne; on agglomère, au contraire, dans des villes trop populeuses, des hommes peu fortunés et habitués à l'air des champs; l'esprit de faste et la puissance des vieilles habitudes les entasse dans une capitale, tandis qu'ils vivraient plus heureux et à meilleur compte dans les provinces, où quantité d'entre eux pourraient cultiver des terrains concédés. Les progrès de l'administration déracineront un jour les coutumes d'aujourd'hui; l'Hôtel et toutes les écoles militaires cesseront de grossir nos populations urbaines; les y

souffrir est onéreux au trésor et préjudiciable au pays. Cinq ou six mille vieux soldats, au lieu de s'assourdir entre eux de leurs hauts faits, en répandraient, s'ils étaient disséminés, les souvenirs sur le sol français, y seraient comme les bardes de la vieille gloire, et y nourriraient l'esprit militaire.

En outre des fonds morts, représentés par le matériel de l'Hôtel et par la valeur des terrains et de la bâtisse, le simple invalide coûte par jour trente-six sols, et l'officier quarante-quatre.

En outre des frais généraux de premier établissement et de l'état-major, un invalide, ou ce qu'on appelle l'*homme moyen*, coûte à l'état sept cent cinquante francs par an; le ministre de la guerre l'a déclaré à la chambre des députés en 1829 (23 mars). C'est une dépense énorme, criante, et dont le principal effet est de forcer un vieux soldat à croupir dans l'inaction, à vivre privé des douceurs de la vie de famille, et à consommer des denrées une fois plus chères qu'en province.

Le tiers de la dépense de l'Hôtel s'applique à l'état-major et aux officiers.

Depuis 1821, une musique, qui coûtait par an vingt-deux mille francs, avait été attachée à l'Hôtel; il eût été aisé cependant d'en créer une composée d'invalides; un orgue, d'ailleurs, eût bien pu suffire à la pompe des cérémonies sacrées, qui ont été le pieux motif de cette création mondaine.

On a vu des gouverneurs, nommés au commandement des Invalides, continuer à toucher une pension de retraite, en même temps qu'ils jouissaient des émoluments de la fonction; on colorait, à cet effet, du nom de fonction civile l'emploi militaire qu'ils exerçaient, et on leur donnait, en réalité, les appointements d'activité en sus de la retraite. Le corps des invalides était-il donc, ou non, une institution militaire? Telles étaient cependant les déceptions que des budgets dévoilaient.

Le grand état-major, compris en dehors du total de l'Hôtel, était une des dépenses qu'on eût pu modifier. Dans un corps où des officiers de tout rang, de toute arme, sont plus nombreux, proportion gardée, que les soldats, il s'en trouverait bien assez qui réuniraient toutes les qualités voulues pour

prendre le commandement facile d'un corps toujours en repos, ou y exercer les fonctions de secrétaire-général, d'administrateurs, de trésorier, de bibliothécaire, etc. Un maréchal de France n'y est-il pas déplacé? n'est-il pas toujours prêt à rompre des lances avec le ministre? se soumettra-t-il à des inspections, à des contrôles? N'a-t-on pas vu des gouverneurs exiger pour eux, leurs parents, leur lignée, leurs gens, un local composé de soixante-cinq chambres? Quel est le ministre qui eût hasardé une représentation ou un véto?

La bibliothèque surannée que l'établissement contenait a été dépouillée, pour des motifs de dévotion, de tous les traités que le rigorisme de la restauration jugeait trop mondains; elle n'était pas alimentée par des acquisitions de livres modernes; le ministre, au lieu de l'améliorer, a fait vendre à l'encan, il y a peu d'années, à titre de doubles ou d'inutiles, beaucoup d'ouvrages militaires qui ont été cédés à vil prix, et dont il eût été si simple et si sage de gratifier nos grandes garnisons, dépourvues jusqu'ici, pour la plupart, de bibliothèques militaires.

Jamais le ministère n'a osé soumettre aux chambres le compte détaillé des dépenses des Invalides!.....

L'établissement coûte, par le lieu mal choisi de la résidence, et par mille causes, le double de ce qu'il devrait coûter. Est-il un soldat invalide, sauf ceux à qui une déplorable santé ne permet de vivre qu'en communauté, qui persévérerait à rester à l'Hôtel, si on lui accordait les sept cent cinquante fr. qui y sont dépensés pour lui? Le gouvernement économiserait, par un système différent, les frais d'administration et d'entretien, et annullerait les dépenses d'état-major et de clergé; il pourrait employer utilement d'immenses constructions: il y aurait de moins le fatras administratif et l'enrichissement des fournisseurs.

Une partie des opinions qui viennent d'être énoncées n'a rien de nouveau, elles ne nous appartiennent pas; l'*Encyclopédie méthodique* (1785, tom. III, pag. 31, col. 1re) les proclamait il y a un demi-siècle; et on les retrouve en substance

dans le rapport qui a précédé le décret de 1791 (28 mars, 17 avril).

D'importantes réductions ont été faites par le ministre Gérard, honneur lui en soit rendu ; les ordonnances de 1830 (16 et 28 octobre) ont diminué les frais de bureau et le traitement de l'état-major ; les retenues infligées aux militaires en retraite ont cessé. Des fonctionnaires, des chapelains surabondants ont été abolis, la musique a disparu, le service de santé a été réduit de vingt-huit à dix-huit individus ; la place d'intendant n'a été maintenue qu'à charge de s'éteindre après que l'administrateur qui la gère ne l'exercera plus.

Le Général BARDIN.

PARIS FASHIONABLE EN MINIATURE.

HISTOIRE DE POVERO.

Sous quelle forme nouvelle animer ce que vous allez lire? On a tout fait. Le nouveau n'est autre chose que du vieux remis à neuf; et quand je demande à mes souvenirs ou à mes rêves ce qui a été ou ce qui arrivera, l'avenir ne me semble devoir être qu'une reproduction du passé. L'humanité tourne dans le même cercle, c'est une ronde qui frappe toujours le même sol, sous le même rhythme, sous la même cadence.

Que ce soit poème, roman, histoire, conte, nouvelle; antique, moyen âge ou moderne; didactique, épique, dramatique, ou philosophique! hélas! c'est une œuvre de l'esprit humain; et, à ce titre, quelle pensée peut avoir la prétention de se classer dans un genre, encore moins dans une espèce; de s'affubler d'un costume spécial, de prendre le masque d'Aristophane, le cothurne de Sénèque, le manteau de Racine, la marotte de Désaugiers, le poignard du drame moderne; et tout ceci, d'une manière exclusive, en s'imposant l'esclavage d'une règle ou d'un principe philosophique ou littéraire? Enfin, quelle est la pensée qui puisse avoir la prétention d'être la conséquence d'un système? Je ne crois pas que notre siècle s'asservisse à cette unité, à cette monotonie, à cette méthode.

Quant à moi, si jamais j'étais appelé à devenir le chef d'une

école, le prophète d'une doctrine, je prendrais pour ame de mes théories, pour principe fondamental, *le Caprice:* si toutefois on peut appeler *principe* ce qui est l'absence de tout dogme. Caprice! à ce mot viennent aboutir tous les systèmes, toutes les abstractions de notre pauvre siècle. Caprice! c'est le dieu de nos inspirations, le mobile de nos jouissances. Caprice! c'est une philosophie tout entière, dont la partie sérieuse pourrait se formuler par le mot ÉCLECTISME, et dont la partie bouffonne, qui en forme à-peu-près les trois quarts, devrait se traduire par le mot VIVRE.

C'est donc à un caprice philosophique que vous devrez mon chapitre: cette phrase ne manque pas d'immodestie; mais si je me la permets, c'est qu'en vous racontant, je vous impose pour condition de vous ranger, à l'instant même, sous ma bannière; et je veux que le prétexte d'une vapeur, d'une fantaisie, que sais-je! un rien, une mouche qui vole, vous fasse aussitôt jeter sur votre causeuse ce chapitre que le caprice vous aura fait prendre et commencer.

Je pourrais, comme dit Byron, appeler à mon aide tous les plus beaux noms de l'histoire, pour en décorer mon héros. Aimez-vous César, Achille, Alexandre, Annibal, Frédéric, Cromwel, Napoléon? Je préférerais chercher dans les Klowns anglais quelque grotesque assemblage de lettres et de syllabes qui composeraient ce qu'on appelle un nom: pauvre et passagère combinaison d'alphabet, jetée à un homme par le flux et le reflux du calendrier. Je serais heureux que mon héros ne se nommât pas. Mais on l'oublierait trop vite, et tous les héros sont pleins d'amour-propre. Il se nommera donc *Povero.*

Povero est un nom timide; mon héros ne craignit jamais rien: Povero est un nom de détresse; mon Povero devint millionnaire. Le nom de Povero inspire tant de pitié, qu'une ame compatissante ferait des sacrifices pour l'égayer; or, vous verrez la mort de Povero; vous verrez si Povero était triste, lui qui égaya jusqu'à sa mort.

Lisez Gilblas, Faublas, Lovelace. Tous ces messieurs ont une naissance à domicile. Ils ont des parents qui partagent

tous les privilèges des droits civils; ils ont des généalogies plus ou moins ambitieuses. Ils sont *nés*.

Mon Povero fut trouvé au coin d'une borne. Pour lit, il avait une botte de paille; pour vêtement, celui de la nature; pour signe distinctif, de quoi faire enrager le mystérieux Lavater *des correspondances;* pour sourire d'enfant, une grosse larme ruisselant sur une joue pâle et maladive; et pour regard, des yeux éteints. Un homme du peuple, arrivant de la campagne, le ramassa, et sur sa charrette de légumes, le jeta dans le pall-mall des choux, des laitues et des asperges. Une grosse paysanne le prit; elle devint sa nourrice, puis sa mère d'adoption.

Povero prit des yeux, des années; Povero eut une jolie figure, un gracieux sourire, le regard d'une belle ame. Ramassé dans la campagne par un de ces philanthropes qui font des entreprises d'hommes, comme d'autres hommes font des entreprises de philanthropie, Povero fut mis au collège. Là il formula, comme tant d'autres, cette existence de grec et de latin, qui ne m'a jamais paru qu'un changement de jaquette en habit droit de lycéen, route que tous les enfants battent par tradition, pour devenir des hommes. Cette observation que je fais, Povero que j'ai beaucoup connu avant sa mort, l'avait faite profondément. Lui, le boute-en-train classique, il regardait la série des études avec un orgueil de romantisme qui lui en faisait mépriser la monotonie. Il lui fallait de la poésie à la Byron ou à la Walter Scott; et, si le hasard l'avait jeté, lui lycéen, sur la montagne Sainte-Geneviève, il rêvait les excursions du petit George sur le cheval à longs crins; les disputes des universités d'Écosse; il jetait sur l'humanité ce regard dédaigneux du poète, qui voit les hommes comme une tourbe fangeuse au physique, et au moral comme un cliquetis d'intérêts, plus étroits, plus absurdes, plus stupides les uns que les autres. Il prenait les productions du génie humain, comme le sultan cherche au sérail la houri de son caprice du soir. Car Povero avait déifié le caprice.

Ne croyez pas cependant que Povero voulût fournir une

de ces existences béotiennes qui n'a ni but, ni pensée, ni philosophie. Cet homme, artiste dans le fond de l'ame, voulait retirer au balancier des années, des mois, des semaines et des jours toute cette uniformité dont bien des hommes se contentent, tourmentés qu'ils sont, à chaque heure, qu'une migraine ne vienne agiter cette digestion de minutes qu'ils appellent la vie. Povero, homme du dix-neuvième siècle, avait dans l'esprit des inspirations du moyen âge. Vous allez croire que ce jeune romantique prenait au treizième siècle sa figure hâve et pâle, ses yeux creux et sa barbe de bouc. Vous allez prêter à sa bouche la grimace de quelque *djinn;* à son organe, la cadence et le timbre d'une cloche de hameau le jour des funérailles; à son éloquence, le vocabulaire admiratif des héros à cuissards et brassards, les *par la mort-Dieu! par Notre-Dame!* par saint Nicolas, saint Eustache, saint Thomas! par tous les saints et saintes du paradis! Erreur que tout cela.

Povero s'habillait de noir, *était blanc de linge et sous le linge,* comme l'amant de la Duthé; Povero jurait le moins possible. Cependant, il tenait au moyen âge par un point. Il avait une devise; sa devise était toute simple: AMOUR ET TRAVAIL. La vie lui paraissait devoir tout entière se résumer en ces deux mots.

Il voulut donc partager son existence entre ces deux *occupations*, aimer et travailler. Mais pour lui, ces deux mots avaient un sens réel, que l'acception mondaine ne leur donne pas. Le charlatanisme de travail, le charlatanisme d'amour, étaient pour lui choses monstrueuses; tant son ame était candide et naïve.

Le travail, ce n'était pas cet amas de sciences formulées, de phrases rebattues, de contes refaits, que Povero aurait pu reconnaître dans une foule de livres modernes, si Povero se fût donné la tâche de lire ces livres modernes. Le travail, ce n'était pas ce glacis de doctrines rhabillées à neuf, répandues sur quelques séries d'idées que la complaisance pour soi-même, si naturelle aux philosophes, décore du nom de système. Le travail, ce n'était pas pour lui ces connaissances d'emprunt

qui ressemblent à la poésie des bouts-rimés: mais, pour Povero, le travail, c'était cette application studieuse aux choses utiles, cette analyse de détails qui dissèque le passé, pour le faire servir de leçon à l'avenir, sans interprétation pédantesque. Le travail, c'était la poésie de l'ame, cet abandon de la pensée aux choses grandes et nobles, qui peut ressembler à de l'ivresse, mais qui vous fait croire au bonheur; qui peut donner à cet excès de confiance le caractère de l'illusion, mais qui, du moins, n'est pas terni par cette couleur d'égoïsme qui calcule sur tout, et rend tout personnel, jusque dans l'amour.

Voilà donc Povero lancé dans cette foule qu'on appelle le monde, et qui n'a rien de commun avec la nature. Le voilà donc, implorant de ce *pasticcio* social quelque sentiment vrai, quelque réponse naïve et franche à ses boutades de franchise et de naïveté, qui faisaient dire de lui: *Povero! que tu es jeune!* S'il voyait une femme belle de corps, son ame se figurait que l'ame de cette femme était belle; s'il rencontrait, par hasard, les regards d'une jeune épouse de vingt ans, qui jette çà et là ses regards, et laisse au hasard le soin de les faire tomber sur un homme ou sur une toilette, Povero y croyait voir le reflet d'une ame, *le miroir* d'une pensée; et ce brave jeune homme donnait à ses illusions une tournure physique si aimable, que l'attention de cette femme, si légère qu'elle fût, soit vanité, soit fascination, se suspendait un instant sur cet homme empressé... Povero ne se sentait pas d'aise; ses yeux brillaient d'espoir; et tout cela aboutissait à une invitation de valse ou de galop, à une conversation de formules. Le mot le plus tendre qui pût sortir de la bouche d'une de ces femmes du monde fut adressé à un ami intime de Povero: „Ce jeune „homme a-t-il de la fortune? — Non, madame.“ Et depuis ce temps, Povero ne reçut de cette femme du monde qu'un accueil sec et froid, qui semblait lui dire: „Sois riche, et je „t'aimerai; ma vanité a besoin des dehors de la fortune, pour „que je puisse me résoudre à *faire* un amant. Mais il faut „que mon amant puisse, à Longchamp, me servir d'écuyer ca- „valcadour; il faut qu'il croise ma calèche avec son tilbury:

„que veux-tu que je fasse d'un amant que je pourrais écla-„bousser de ma voiture?" Povero n'avait pas le sou: cette femme du monde lui tourna le dos.

Autre type:

Povero rêvait dans l'amour quelque chose d'idéal et d'abstrait, qui élève deux ames au-dessus de ce remue-ménage terrestre qui donne aux sentiments toute la poésie d'un inventaire et tout le génie d'un compte d'intendant... C'était peu de chose pour lui que la vie, pour être sacrifiée à un seul mot prononcé par une femme, à voix basse, sans témoin, sa main dans la main de son amant, ses lèvres imprimées sur les siennes, oubliant tout, tout au monde, pour n'avoir qu'une pensée au bout de laquelle se trouve un abîme, si Dieu le veut, mais dont une ame n'est pas soucieuse, parce que la mort n'est pas pour un tel bonheur une solde assez chère. Or Povero adressa ses illusions d'amour à une femme qui fut d'abord son écho, et qui, une fois sa maîtresse, ne lui dit plus un mot d'amour. Ces idéales abstractions tombaient et se matérialisaient devant le désir d'une loge aux Bouffes, d'une course au bois, d'un bal déguisé, d'une partie *aux Loges:* Povero n'était plus un amant, c'était un bras; et comme, par malheur, le patrimoine de Povero était une abstraction ainsi que son idéalisme amoureux, la passion de Povero devint la passion d'un fashionable millionnaire; ce dont il fut enchanté, je vous jure.

Dans ce désert moral, où reposer son ame? Vous dirai-je que Povero trouva, lui quatrième, l'amour d'une femme sensible, nerveuse, si constante, que son premier amant datait à-peine d'une année, et que Povero s'en lassa parce que cette femme n'avait qu'une tête et un corps?

Vous dirai-je que ce qu'il aima le plus, il ne pouvait l'avouer, parce que le monde pouvait connaître ce *secret de coulisses;* et que pourtant, cette franchise d'amour qui rompt en visière avec les préjugés du monde, cette indépendance d'affection qui se forme presqu'à vue d'œil, lui semblait préférable à ces petites passions de salons ou de boudoirs, faites exprès pour les petits commérages de ces dames?

Oh! que souvent Povero voulut se briser la tête, fatigué de ne rencontrer dans ce monde que fausseté, petitesse, préjugés et calculs; lui dont l'ame libre et fière ne voyait que franchise et grandeur. Bien des fois il avait songé à toutes les contractions musculaires d'une cervelle que brise une balle de pistolet; et si cette mort n'eût été trop vulgaire, il aurait envoyé son ame dans l'autre monde, où toutes les ames sont au même niveau; où l'or est vraiment une chimère; où Povero n'eût pas été humilié près d'un fat, lui passionné, sans argent, sans éclat, sans magnificence, pour des femmes qui ne peuvent parler amour que sur une causeuse de soie, dans un boudoir parfumé de musc et d'ambre, le corps enveloppé d'un peignoir de Cachemire.

Il avait toujours devant les yeux sa position d'homme sans fortune, obligé de se composer un maintien d'aisance, dont les dehors lui étaient devenus si nécessaires pour qu'il pût conserver ses hautes relations sociales; il fallait faire le beau, se targuer d'une richesse imaginaire, en faire accroire aux autres, pour s'étourdir sur sa médiocrité; et, le tout, pour ne pas briser de frêles liens qui le retenaient à un monde faux et méprisable: c'était pour lui une nécessité de mentir, plutôt que de renoncer à qui lui faisait pitié; c'était pour Povero une nécessité d'être lâche, plutôt que de renoncer à une lâcheté.

Ainsi, cet homme honorable, cet homme dont l'ame s'élevait au-dessus des ames vulgaires, avait aussi ses petitesses; et Povero était plus coupable que les autres, car, ses blessures morales, il les touchait du doigt; personne plus que lui ne se connaissait, et cependant, personne plus que lui ne tenait à ses chimères.

Ce qui faisait le malheur de Povero, c'était de ne pouvoir se montrer au monde riche qui le recevait, sans cette arrière-pensée: Je suis pauvre. C'était de ne pouvoir s'écrier devant cette foule de femmes inutiles, dont l'occupation sérieuse est une dentelle ou une robe de bal: „Me voici, mesdames, vous m'aimerez maintenant; car, vous le voyez, mon groom est

là, brillant de livrée; mon cheval anglais est à vos ordres; vous pouvez maintenant vous déshonorer à votre aise; quand vous passerez avec moi dans les Champs-Élysées, quand vous entrerez dans une loge à l'Opéra, soyez joyeuses! tout le monde se tournera de votre côté; tout le monde vous montrera du doigt, en ajoutant: C'est la maîtresse de Povero! de Povero, le millionnaire! Quelle gloire!"

A ce prix seul, ces femmes se seraient données à Povero: ainsi ce monde le voulait; ainsi cette société pudibonde donnait au *déshonneur* un autre nom, si le déshonneur devenait la parure d'un homme titré; si le déshonneur se couvrait de diamants; enfin si le déshonneur était payé en rentes sur l'état.

N'allez pas croire cependant que Povero s'arrêtât longtemps à ces regrets: son ame était faible, mais elle n'était pas corrompue; elle pouvait succomber, mais elle ne pouvait se flétrir.

Un beau jour Povero, se voyant abandonné de tous, allait en finir avec cette série de nuits et de jours, qui n'est pour tous qu'une voie plus ou moins longue pour arriver au tombeau; machinalement, il comptait sur ses doigts toutes les ressources qui sont affectées à l'homme qui veut se tuer. Le coup de couteau ne lui souriait guère, et le souvenir de Caton, avec son déchirement d'entrailles, était trop classique pour lui. Néron, le type de poésie impériale, mettait à la disposition de Povero toutes les productions de son génie assassin, et ce n'était pas une mort sans charme, à ses yeux, que cet abandon de la vie qui peut se calculer par des gouttes de sang, dans une baignoire; et il y a tout lieu de penser que Povero se fût coupé les veines, s'il se fût alors trouvé aux bains Chinois ou aux bains Vigier. Mais ce qu'il aurait préféré à toutes ces morts banales, que viennent augmenter l'empoisonnement avec ses coliques, l'asphyxie avec son mal de cœur, la chute du cinquième étage avec sa dislocation et ses foulures, la mort du noyé avec sa boisson intempérée du liquide le plus insipide et le plus fade; ce qui aurait rendu

la joie à Povero, c'eût été le bûcher de Sardanapale, cet étouffement d'hommes et de femmes qui confond toutes les cendres et toutes les ames dans le même mépris de l'humanité, ce dédain raisonné et sublime du plaisir devant le stupide pouvoir qui le remplace; Povero se serait joint volontiers à ces morts poétiques qui fuyaient, en s'épurant, le contact du sabre brutal de Béleses, comme des roses s'effeuillent et tombent mourantes sur leur tige, à l'approche d'un souffle empoisonné.

Pendant que Povero roulait dans sa tête toutes ces pensées de mort, il fut abordé par un homme: il leva les yeux, c'était son ami, son seul ami, son ami intime. Vous parlerai-je de cet homme qui coûta tant de larmes à Povero? Beau de corps, grand comme l'Apollon antique, Charles avait une de ces figures nobles et fières qui préviennent l'injure en imprimant l'estime. Ses yeux, pleins d'une énergique expression, avaient ce regard qu'on aime à regarder, parce qu'on s'y enivre d'honneur, et qu'on y voit briller cette pureté qui console et donne l'espoir. Avait-il donc sur ses traits cette grosse gaîté, cette image prosaïque d'un bonheur d'embonpoint, résultat d'une nourriture succulente, félicité parfaite dont le maître-d'hôtel est en grande partie le mobile, et dont une cave crée toutes les inspirations? Oh! non, n'allez pas le croire, vous lui feriez injure; vous feriez injure à cette noble mélancolie qui jetait sur le front de Charles un reflet de douceur semblable aux beaux nuages blancs qui contrastent quelquefois, et sans l'altérer, avec le beau ciel bleu de l'Italie. Vous qui l'avez connu, ce noble jeune homme, pleurez; car maintenant, il n'est plus; pleurez, si vous avez des larmes pour une tête honorable qui tombe; pleurez, si vous avez au cœur le souvenir d'un être chéri que Dieu vous aurait enlevé.

Povero ne lui cachait pas ses larmes; car Charles connaissait aussi la tristesse: Povero ne craignait pas de lui montrer sa misère; car ce noble jeune homme, riche et d'une noble famille, savait élever jusqu'à lui ceux qui ne partageaient pas avec lui ces privilèges de richesse et de naissance. „Tu

souffres, mon ami, lui dit-il, tu souffres!... Je le sais depuis long-temps: il faut que je te guérisse. Dans trois jours je fais un voyage; je vais visiter l'Italie. Je connais ton ame d'artiste; j'aurai besoin d'épancher dans ton cœur toutes les impressions que la terre classique va faire naître dans le mien. Rends-moi donc le service de partir avec moi. Dans trois jours nous partirons ensemble.“ Le troisième jour, ils s'éloignaient de notre capitale et de son stérile bruissement.

Connaissez-vous le bonheur de se voir avec un ami, un ami qui comprenne; un être dont l'ame soit accessible à de grandes pensées; et, auprès de lui, d'analyser la tourbe des hommes: tous deux, s'élançant par la pensée au milieu de la société moderne, l'analysant, la faisant passer à l'alambic pour voir quel monstre sortira de cette chimie morale; sans les heurter du coude, voir les hommes à distance; sans être assourdi par leurs belles paroles, les prendre à part, les entendre sans qu'ils se composent un langage; en un mot, voir leur ame à nu? C'est alors qu'on peut apprécier le bonheur de sentir un cœur battre avec le sien; c'est alors qu'on rend à l'amitié tout le culte que mérite cette divine abstraction. Or, si vous aviez connu Charles, vous auriez béni le sort de Povero; car il n'était pas, je vous jure, d'ame plus noble, plus consolante du chaos social dont les ténèbres nous environnent; et il suffisait à Povero, pour croire à un bonheur possible, de se dire: J'ai trouvé l'ami que j'avais rêvé.

Les voilà donc tous deux sous le beau ciel d'Italie. Vous allez sans-doute m'arrêter: la pauvre terre classique vous fatigue, tant on l'a remuée, tant on la remue devant vous! c'est un sol qui devient cendre, tant les colons de la littérature la tournent, la retournent et la labourent. Aussi me hâterai-je de vous renvoyer non pas aux livres qui nous décrivent l'Italie, mais à l'Italie elle-même. C'est, selon moi, comme un grand artiste: on ne peut s'en donner une idée, qu'en le voyant. Personne ne pourra deviner Talma; personne, Makready; personne, Kean... Quelque libre que soit l'imagination, on ne peut se figurer le Moïse de Michel-Ange, ou son Jugement dernier.

ou la Cène de Paul Véronèse. Tout cela a besoin d'être touché ou d'être vu.

L'Italie, c'est la profaner que d'en parler, que de la décrire. Je ne le permettrais qu'aux peintres; et encore, s'ils avaient tous la palette chaude de Robert, ou le coup d'œil étendu, immense de Gudin.

Je connais par le monde un jeune littérateur qui vous parlera de l'Italie; et vous pourrez l'entendre, lui, parce que vous y trouverez des mœurs et non de la phrase descriptive.

Je ne rebadigeonnerai donc pas ce vieux monument, gratté et recrépi tant de fois. Vous suivrez Charles et Povero dans leur respect contemplatif des campagnes de la Lombardie et du beau ciel de Venise et de Rome, explorant en admirateurs cette terre, à qui seule il pouvait être permis de faire naître Michel-Ange et Raphaël pour continuer Jésus-Christ.

Mais si je ne vous parle pas de cette belle nature, il me suffira d'un mot, pour vous traduire l'impression qu'éprouvaient nos deux voyageurs, en la parcourant en tous sens. *Voir Naples et mourir*, dit le proverbe; voir l'Italie, et sentir que si la mort vous saisissait, elle ne vous arracherait à la vie que pour vous faire passer d'un bonheur à un autre. C'est une terre riche en souvenirs et féconde en illusions; c'est un livre savant du passé, qui n'est du présent qu'une histoire triste, flétrie, vivante image de la rapidité avec laquelle tout tombe et nous échappe; les ruines qui vous entourent dans la ville Sainte, dans la ville Belle, ou dans la ville Riche, réunissent devant vous tout ce que la religion, le pouvoir et la liberté ont enfanté de plus grand, de plus large, de plus heureux, pour jeter à nos ames la leçon de cette mort universelle, qui envahit tout, la brutale!

Or ce voyage presque achevé entre les illusions et les jouissances, devait finir par le malheur.

Sans-doute vous qui avez le privilège d'avoir parcouru l'Italie, vous avez traversé cette belle nature, belle dans ses charmes comme dans ses horreurs, qui sépare Pise de Gênes. Nos deux voyageurs étaient parvenus à cette immense vallée de Borghetto, et s'étaient arrêtés au village de ce nom. Pauvre

village! population de crétins, monceau de pierres noirâtres élevées sans but, et formant des maisons qu'on prendrait pour des tombeaux; au milieu de ces demeures où se remuent des hommes de quatre pieds, contrefaits, grimaçant au lieu de sourire, ayant cet œil fauve de l'imbécile, qui ravale notre nature, on entend de temps à autre une cloche d'église, dont le timbre est encore dans mon oreille, et qui, soit qu'elle sonne un baptême, une naissance, un mariage, une fête de Madone ou celle de Pâques, semble toujours sonner un enterrement. Voilà le village de Borghetto.

C'est là que nos deux voyageurs s'arrêtèrent.

Si vous croyez aux pressentiments, à cette révélation du hasard, vous ne serez pas surpris que Povero sentît un froid mortel glacer tous ses membres, à l'aspect de cette nature sauvage; et que la tristesse qui l'entourait ne fût pour lui comme un présage de mort. Le premier personnage qui se présenta devant lui, fut un homme en qui la nature semblait avoir réuni tous les caprices de l'ignoble et de l'horrible.

Pas un cheveu: une tête monstrueuse de grosseur; pour tout œil, un trou qui semblait sortir d'un nez épaté et double comme celui d'un dogue; l'autre œil, crevé et pleureur; une espèce d'entonnoir sans dents, toujours ouvert, qu'il osait appeler sa bouche, l'usurpateur! menton plat et fendu; un goître énorme au cou; et quelle taille! Pas de bosse; mais sur deux pieds énormes et plats un corps débile, maigre comme une planche; deux fuseaux de jambes; le tout pouvant s'élever à un mètre de hauteur, le tout couvert de boutons et de pustules, le tout enveloppé de quelques morceaux de drap déchiré, usé ou râpé; à sa figure, l'expression d'une brute, et dans cet œil fauve, le feu d'une rage concentrée.

„Voulez-vous voir le pic?“ dit un assemblage de sons rauques et rudes comme la langue d'un fiévreux; „je suis le *cicerone* de Borghetto: venez, je vous montrerai la mer, la pleine mer, au sommet du pic.“

Et soit fascination, soit terreur, soit caprice, voici Charles et Povero, suivant machinalement cette architecture fantasque,

ayant comme eux la forme et le langage d'homme. Tous les trois, ils gravissaient le pic, sans dire un mot. Les deux amis étaient absorbés dans les réflexions que faisait naître en eux ce corps maigre et chétif, les précédant sur la montagne, et de temps à autre se retournant pour leur lancer un éclat de rire qui les faisait trembler.

Le voyage fut long et pénible: ils étaient d'abord au niveau de la mer, il fallait s'élever presque au niveau du ciel, et jamais, dans leurs excursions curieuses, ils ne s'étaient abandonnés à plus d'épanchement; non de cet épanchemeut de langage dont les lèvres souvent menteuses sont les seules interprètes, mais de cet épanchement de l'ame qui se livre à l'expression d'un geste, d'un regard, et qui n'a besoin que d'un mot pour résumer toutes ses pensées.

Or, il y avait quelque chose de triste dans cet abandon; le chemin se resserrait; la terre peu solide, fangeuse, s'éboulait sous leurs pieds; les torrents se ruaient devant eux; les arbres brisés étaient autant de ponts qu'il fallait traverser au-dessus de ces abîmes dont l'œil ne peut découvrir le fond. La nature devenait terrible, comme on la connaît en Italie, offrant de la mort une image aussi redoutable qu'elle nous offre de la vie une enivrante image; elle avait alors pris cet aspect de terreur entraînante qui saisit l'ame, l'enlève au-dessus de la crainte, et la fait jouir du danger avec autant d'ardeur qu'elle jouit du plaisir.... Une branche brisée, une pierre heurtée aurait suffi pour enrichir l'abîme d'une victime de plus; il aurait mieux valu reculer, redescendre, abandonner ce spectacle hideux d'une nature furieuse; mais si vous avez voyagé, si vous avez cherché un beau site, un de ces points de vue qui vous mettent en extase, vous connaissez l'entraînement irrésistible de cette curiosité qui prend la force d'une passion, et ne connaît pas de fatigue, pas de danger.

Cet homme brute qui précédait nos deux amis s'arrête tout-à-coup: lui-même, pour qui la vie devait être si peu de chose, refusait d'avancer: „—Les neiges nous font du tort, dit-il; je ne sache pas de chat ou d'homme capable de poser le pied

sur ce bout de sapin que l'avalanche a rendu brillant comme un lustre, sans rouler dans l'abîme; et je donnerais bien ma fortune à celui qui tenterait ce passage.

„— Ta fortune, vieux fou! dit Povero; à moins que tu ne me donnes ta figure hideuse et ta culotte trouée; je fais peu de cas de ta fortune.

„ — Je suis pourtant millionnaire! dit le nain de Borghetto, et si vous voulez arracher à mes ennemis le pauvre paria, car c'est ainsi qu'ils m'appellent, je vous ferai voir quelque cachette où, si vous aimez l'or, vous pourrez vous en laver les mains. Mais traversez ce pont, car le trésor est au-delà.“

— Qu'à cela ne tienne“, dit Charles; et, le malheureux jeune homme, donnant la main à Povero, lui promettant une fortune, en une seconde, quitte son ami, pose le pied sur la solive.... la solive tremble; le pied glisse, et après quelques minutes, après quelques cris dont l'éclat diminuait progressivement, Povero, la bouche béante, le corps tendu au-dessus de l'abîme, entendit un bruit sourd, qui, s'élevant par degré de ce gouffre, et ayant frappé les parois de la montagne avec fracas, fut suivi d'un silence de mort, qui ne put être rompu que par des cris de désespoir.

Tuer ce monstre était un crime inutile; et il y eut assez d'étonnement dans la douleur de Povero pour que le nain n'eût pas à craindre un assassinat. Des sanglots, des cris, du sang aux ongles; des jours, des nuits de silence à la même place; une atonie, réveillée de temps en temps par des secousses nerveuses; un signe de la main à tout ce qui fait du bruit, pour se taire, à tout ce qui remue, pour ne pas bouger; des larmes quand on est assez heureux pour pouvoir pleurer; des invocations à la mort qui ne vous répond qu'en doublant votre force; de ces mots: „Oh! mon Dieu!... mais!... c'est impossible!“ entrecoupés, ou sortant de la poitrine, en la brisant; puis une prière à Dieu, à Dieu dont la pensée, absente pendant la vie d'un athée, se présente toujours à lui avec la mort: tout cela, c'est ce qu'on éprouve quand on perd un ami, un être que l'on aime; tout cela, c'est ce qu'éprouva Povero, jus-

qu'à ce que l'épuisement de sa douleur s'étant répandu sur ses membres, il eût pu goûter quelque repos.

A son réveil, Povero se trouva sous une tente creusée dans le roc, ayant pour point de vue la Méditerranée, le beau ciel d'Italie, la vallée de Raspallo, et, dans le lointain, les navires du Levant qui croisaient avec ceux de Marseille. Près de Povero se trouvait agenouillé le misérable paria de Borghetto, la tête accroupie dans ses mains, et volant à Quasimodo l'expression de son regard auprès de la pauvre Esmeralda. Près de ce monstre étaient amoncelés des sacs d'or, de l'argent répandu sur le sol; enfin, auprès de cette créature en haillons, qu'on aurait prise pour le type de la détresse et de la misère, tous les mobiles de richesse et de magnificence. La nature aime les contrastes; le bruit des torrents auprès du silence d'un lac; les montagnes du Jura, et aux pieds des sapins, le canton de Genève et le lac Léman; cet homme hideux et pauvre, et près de lui, de l'or, ce métal qui lui donnerait les moyens de s'entourer de luxe et de passer pour beau, lui, horrible, atroce de laideur, à faire fuir, à faire avorter.

„Cela vous appartient, jeune homme, dit à Povero la voix de ce hideux millionnaire. Cela vous appartient, si vous voulez m'emmener avec vous. Moi aussi j'ai mes chagrins; moi aussi j'ai fait des rêves de bonheur; quand je compare ma nature à la vôtre, je ne conçois guère qu'on me donne le titre d'homme: mais si ma mère a reculé d'horreur devant l'avorton qui sortait de ses entrailles, si sa mort a signalé ma naissance, est-ce ma faute à moi? Était-ce une raison pour que l'on vînt m'enterrer vif dans ce cloaque de Borghetto? Être le plus laid de tous les crétins qui m'entourent; être par eux repoussé du pied, si je parle; n'avoir pour tout asile que cette pauvre demeure que je dispute aux oiseaux de proie, quel supplice! Quel supplice, jeune homme, quand, en secret, dans ce corps difforme, on sent s'élancer des désirs qu'on ne peut satisfaire! J'ai de l'or! et je sais qu'avec de l'or on peut tout avoir. Je n'ose me montrer. Oh! par pitié! cachez-moi dans votre voiture, emportez avec vous ma richesse et ma pauvre carcasse.

Vous dépenserez ma richesse; quant à moi, je ne vous demande qu'une cachette auprès de vous, où vous pourrez me venir consulter quand vous serez chagrin. Vous viendrez me conter vos jouissances, quand vous en éprouverez: je serai là, toujours là à vos ordres; aussi prompt à essuyer vos larmes qu'à bondir de joie au récit de vos plaisirs; trop heureux de ne pas me voir rebuté par des êtres qui sont eux-mêmes les rebuts de la nature."

Ce langage, cet or étalé devant les yeux de Povero, évoquèrent tout-à-coup à son souvenir le monde et ses chimères; son pauvre ami venait de mourir: son pauvre ami était le seul bien qui le retînt à la vie. Avec ce monstre, à l'aide de sa fortune, Povero pouvait rentrer dans le monde par une porte brillante qui fait ouvrir toutes les autres: lui aussi, il pourra toucher du doigt toutes les plaies du corps social; voir toutes ses petitesses s'incliner fièrement devant le millionnaire à la mode; car désormais il sera à la mode, puisqu'il sera millionnaire. Tant que la vie nouvelle qu'il mènera sera son caprice, il ne la brisera pas; il s'en amusera: vivre, c'est observer; ses observations n'étaient que superficielles; elles deviendront sérieuses et profondes, à l'aide d'un hôtel, d'un cuisinier, d'une écurie de chevaux anglais, de ses valets de chambre et de ses grooms.

Rien ne pourra lui échapper, maintenant que tout va venir à sa rencontre.

Des chevaux de poste remplissent assez promptement les distances: en quelques jours Povero et son homme de contrebande entraient à Paris; Povero adossé fièrement aux coussins de son brithky, et le monstre de Borghetto étendu à ses pieds. En quelques jours, Povero avait acheté un hôtel et des esclaves: car, dans notre pays de liberté, on peut se procurer des esclaves moyennant quelques louis par an; esclaves avec toutes les illusions d'hommes libres; esclaves depuis le premier jusqu'au dernier échelon: vous servant à votre guise, à vos caprices; prenant vos idées, vos paroles, vos mouvements,

comme des perroquets et des singes; insolents avec les autres, tremblants comme chiens devant vous.

Et ne croyez pas que je vienne ici frapper de mépris la domesticité: les *laquais* et les *domestiques* forment deux classes bien distinctes: le besoin des laquais est le servage; le laquais est un maître tombé ou un maître qui tombera. Le domestique peut devenir un ami; le laquais ne peut être qu'un esclave: Povero ne prit que des laquais.

Ayez un hôtel, des chevaux, des gens; et cela depuis la révolution de juillet tout comme avant 89, et demain, si vous voulez, avec un orchestre, des bougies, des glaces et un souper, demain vous recevrez *tout Paris:* non pas les savants, les poètes, les *bonnes familles* de la capitale; non pas surtout les artistes, nobles enfants de nature, faisant de leur indépendance la chose la plus chère au monde; l'entourant de leur respect, de leur amour; ne pouvant vivre sans elle, et, du haut de cette liberté, regardant *tout Paris* avec ce dédain raisonné que ne peuvent inspirer que des caricatures; mais la haute société, les beaux fils et les dandys de la capitale: soyez riche, et vous serez assez heureux pour réunir tout cela autour de vous.

Povero donna donc des bals, tout cela vint à ses bals. Povero eut un train de millionnaire; les escrocs de société affluèrent dans ses salons. Il eut une loge à l'Opéra qu'il fit arranger à l'italienne; sa bouillote et ses petits soupers derrière le rideau de soie verte, aux sons de l'orchestre, trouvèrent leurs parasites et leurs faiseurs de *coupe.* Il eut une calèche à quatre chevaux aux ordres des plus jolies femmes de Paris: Povero eut bientôt une maîtresse, puis une seconde, puis une troisième: on s'arrachait le beau millionnaire.

Mais le pauvre diable! ce qu'il gagnait en réputation, en gloriole, en amour-propre, en mode, il le devait aux ridicules dont il s'était couvert, vêtement indispensable pour plaire dans le siècle où nous sommes. S'habillait-il, il imposait à son corps le despotisme d'un corset qui prêtât à ses formes masculines l'apparence d'une taille de femme. Parlait-il, il donnait à son

organe un timbre glapissant et traînard, dont la mélodie n'eût pas été complète sans un sifflement édenté, qui pouvait faire croire qu'il appelait ses chiens, en parlant à des hommes.

Son esprit vif, entraînant, poétique, était remplacé par une lourdeur d'imagination, une apathie de pensée qui assassinait en lui toute réflexion et toute mémoire. C'était un amour de riens qui excluait chez lui cet amour du beau dont il était avide. La science n'était plus entourée de cette poussière, dont le fumet classique enivrait jadis les pores ouverts de sa curieuse cervelle: la science était pour lui résumée dans de tout petits livres maroquinés et dorés, abrégés de morale, abrégés d'histoires, abrégés de sciences et d'arts; en un mot, Povero était devenu BÉOTIEN. N'allez pas croire cependant que ce fût volontiers et de son plein gré que Povero se frottait ainsi de ridicules. Non; mais il endossait le seul habit à la grande mode, et son but était de passer pour l'homme à la mode. Son amour-propre était flatté de voir attelés à son char de fortune ces jeunes gens de rien, sans le sou, qui doivent leur existence à Boivin le gantier, à Blain le tailleur, au café de Paris, à Tortoni, au marchand de cigares du passage de l'Opéra, et jusqu'aux figurantes capricieuses qui se délassent de l'amour payé d'un entreteneur dans les bras de ces fats si brillants au-dehors, si ternes au-dedans. Ses rêves d'amour étaient réalisés dans la possession d'une de ces femmes qui ont une belle tête, sans idée; un corps noble et majestueux enveloppé de chair humaine, sans ame.

Ou plutôt, son œil observateur avait creusé dans tous les replis de la société fashionable, et il n'avait trouvé qu'égoïsme et mensonge. Ce plaisir d'étourdissement, cet éclat passager, cet enivrement de frivolités, telle était la vie que Povero menait, au milieu d'une cohue d'amis et de maîtresses. On l'avait méprisé quand il était sans fortune; il était le dieu du jour depuis qu'il s'était annoncé millionnaire. Aussi le mépris était devenu son arme favorite: il était gonflé de dédain pour les autres, et cependant, il fallait vivre au milieu d'eux.

Mais cette existence fut une fièvre; tant que son pouls fut

agité, il crut à sa force morale: sa fièvre se calma; et ce fut pour lui le calme de la mort. Le dégoût de cette vie artificielle s'empara de lui.

Il avait aimé une femme; cette femme l'avait trompé.

Il avait trouvé un ami...; cet ami était mort.

Pauvre, il avait souffert toutes les humiliations dont on entoure la pauvreté.

Riche, il se trouvait au milieu d'un torrent de ridicules, de mensonges, de vices.

Il fallait donc en finir, mais il fallait donner au monde une leçon.

Il fallait mourir, mais il fallait que sa mort servît à quelque chose; pour les autres, comme exemple; pour lui, comme vengeance.

Un soir donc, au sortir de l'Opéra, il ramena dans son hôtel tous ses *amis*, toutes ses *maîtresses*.

Ce devait être un joyeux souper que celui qui se préparait.

Des guirlandes de fleurs comme pour un bal; un orchestre; tous les préparatifs d'une brillante orgie; une table chargée de ces mets somptueux qui ont une odeur de richesse qui enivre; toutes les séductions prodiguées aux convives, comme si Povero avait eu besoin de séduire pour avoir.

Toute cette bande d'amis et de maîtresses prit place; et bientôt ce fut un cliquetis de paroles joyeuses, un choc de verres, une série de pensées tour-à-tour gaies, brutales, fines, délicates, bruyantes, turbulentes, sublimes, sublimes comme le génie de l'ivresse; s'échappant de la cervelle, comme le bouchon des flacons de champagne; oublieuses de tout, absolues, exclusives dans leur abandon; au point que Povero allait revenir sur lui-même, se consultait, écoutait ses convives, ardent à découvrir dans leurs paroles quelque mot à double entente, quelque arrière pensée d'égoïsme; invoquant la mort, et au milieu de cette vie bruyante, armant son pistolet caché sur sa poitrine.

„Au diable les peines, s'écriaient-ils de toutes parts. Vive Povero! Vive le Don Juan moderne!“

Et Povero jouissait de se voir enfin le point de mire de

leur gaîté; car alors il y retrouvait du calcul; car alors, dans le sourire de ces femmes, il reconnaissait l'expression de cette cupidité qui ne lui apportait une pensée d'amour qu'entourée de blasphème, de profanation.

Il fallait bien mourir, car toutes ses illusions étaient passées; et sa rage contre l'humanité augmentait encore quand il sentait les étreintes d'une main rude et calleuse qui, posée sur ses genoux, sous la table, pressait de temps en temps la sienne.

C'était le nain de Borghetto, plus beau dans son corps hideux et sous son ame franchement laide, que toute cette société se ruant devant Povero, et se débattant avec la chimère. C'était le nain de Borghetto, le paria de l'humanité, joyeux d'avoir fait avec ses sacs d'or un misanthrope; attendant sa proie avec volupté, le méchant nain! heureux maintenant d'avoir rendu un être plus malheureux que lui!

„Allons, dit Povero, en se levant de table, il me prend fantaisie de savoir si vraiment vous m'aimez.

— Tu blasphèmes, s'écriaient les amis du millionnaire.

— Demandez-nous la vie, lui répondaient en chœur toutes ses maîtresses.

— Non, non, reprit Povero, je ne vous demande pas la vie, et je ne blasphème pas; car un mourant n'a que faire de l'existence des autres, et un mourant ne blasphème jamais.

— Un mourant! s'écria toute la bande, en jetant les yeux sur les guirlandes de fleurs de la salle, un mourant plein de santé et de joie! Par Dieu! vive la mort, si les habitants d'en-haut ou d'en-bas te ressemblent!

— Eh bien, dit Povero, si j'allais mourir, me promettez-vous d'accepter mon testament, avec toute ma fortune et toutes ses charges!

— Rien de plus facile, s'écriait la bande joyeuse; mais tu as si mauvaise grâce à nous parler de mort, que nous ne t'écouterons plus si tu n'avales ce flacon de champagne.

— A votre santé! reprit Povero.

— A ta mort! reprirent en riant tous ces hommes et toutes ces femmes.

— Rappelez-vous donc, leur dit le moribond, rappelez-vous que les paroles d'un homme, au lit de mort, sont sacrées: vos promesses le seront aussi...

„Je vous laisse donc un million de rente: il y a de quoi vous réunir pour vivre ensemble de cette vie joyeuse que vous aimez. Mais il manque ici un homme qui me remplace. Or j'ai, de par le monde, un mien parent que j'aime, bien qu'il soit hideux à faire peur, et méchant à tout détruire. C'est le génie de la laideur et de la ruine. L'associer à vous serait une anomalie étrange! mais cet être en souffrance, je l'aime. Cet homme malheureux, je veux faire son bonheur: c'est mon caprice. En voulez-vous? Les millions que je possède paieront vos dettes. Ma fortune est à vous: je vous la lègue à ce prix.

— Est-il bien laid? dirent les femmes.

— Horrible, répondit Povero.

— Mais tu ne mourras pas: c'est de l'ivresse, c'est de la folie.

— C'est une orgie, crièrent les hommes.

— Si je meurs? dit Povero.

— Les paroles d'un mourant sont sacrées, reprit la foule.

— Eh bien que l'on écrive. Vous vous engagez à l'entourer de tous vos soins.... au prix de ma fortune.... Vous, femmes, à l'avoir près de vous dans les promenades publiques, aux loges des théâtres, à l'aimer peut-être.... au prix de ma fortune.... Vous avez tous signé...! Vos noms sont tous inscrits au bas du testament, n'est-ce pas?....

— Oui! tous.... Mais que veut dire cette farce?

— Cela veut dire qu'il y a entre vous et moi un suicide et votre honte. Allons, mes légataires universels, bondissez de joie.... Vous êtes riches! Place! place aux millionnaires! Soyez heureux, car vous aurez bientôt auprès de vous le seul être qui vous convienne. Laideur physique, laideur morale, reconnaissez-vous dans le nain de Borghetto."

Le silence d'atonie qui suivit les paroles de Povero fut tout-à-coup interrompu par un rire infernal, sortant de dessous la table.

Povero tomba mort: car le pistolet caché sous sa poitrine partit; et à la place du beau millionnaire, s'assit, en éclatant

de rire, l'ignoble nain de Borghetto, tenant à sa main le testament fatal, capable de couvrir de ridicule les amis et les maîtresses de Povero.

C'était une folie que cette mort, n'est-ce-pas, mon lecteur? Eh bien, je ne la trouve pas plus folle que celle des enfants de Brutus, que le suicide de Caton, que la mort de Socrate, ou celle de Sardanapale.

Toutes ces morts avaient leur principe: la liberté républicaine, la philosophie de Dieu et de l'ame, et la volupté.

Ce suicide capricieux de Povero eut pour principe le dégoût calculé de la société fashionable. Povero était une pensée au milieu de corps, un sentiment dans la matière. Peut-être ce misanthrope mondain voyait-il les ridicules avec des verres grossissants. Peut-être eût-il donné le nom de crime à une de ces profanations de laissez-aller, qui n'est que de l'indifférence, pour les choses nobles, sans blasphème. Mais que voulez-vous! Povero était un original. Son excès de sagesse est sans-doute un signe de folie. Mais vous lui pardonnerez cette exaspération dédaigneuse, en faveur du mal qu'il ressentait; car, du moins, vous croirez à ses souffrances.

Je ne vous dirai pas ce qu'est devenue cette association de l'horrible à ce qui porte l'apparence du beau: le nain de Borghetto et la société moderne se donnant la main, et s'affichant ensemble: c'est une de ces pensées dont le sens peut n'échapper à personne, mais dont Povero avait certainement le secret.

Toujours est-il que Povero s'est tué, le pauvre misanthrope; que vous trouverez dans le monde une foule de nains-idoles, entourés de culte, moyennant quittance; qu'il y a du bon dans la société moderne; mais qu'il s'y trouve aussi des êtres inutiles ou cupides, qu'on doit montrer du doigt à ceux qui pensent que la vie, accordée aux hommes pour jouir de l'amour et s'élever par le travail, ne nous est pas donnée exclusivement pour prostituer l'honneur, voler au jeu, fumer des cigares, faire des dettes, trouver des dupes, et s'afficher fripons. Voilà ce que pensait Povero.

Alexandre LAYA.

HISTOIRE D'UN PAVÉ.

L'homme, dont l'orgueil est excessif, se sent toujours disposé à nier ce qu'il ne peut comprendre. Par exemple, il n'accorde qu'un instinct plus ou moins borné aux animaux, attribuant à lui, à son espèce, seulement, les facultés de l'ame et de la pensée. Savez-vous sur quoi se fonde tant de présomption? C'est d'abord sur le don de la parole exclusivement réservé à l'homme. La parole! en vérité, voilà bien de quoi être fier! Écoutez beaucoup, lisez beaucoup, et vous me direz, si vous êtes sincère, combien de sottises vous avez lues et entendues. Dans tout ce fatras, divisé en paquets aplatis, proprement recouverts de la peau de ces innocents quadrupèdes qu'on égorge et qu'on méprise, à-peine quelques ouvrages survivent-ils au siècle qui les voit naître. Que dis-je, survivre! voyez plutôt ce qui se passe de nos jours: les auteurs qui faisaient la gloire de la France, il y a trente ans, sont à-présent méconnus, vilipendés, traités presque d'ignorants, d'imbéciles. Une littérature nouvelle a surgi, grande et forte, qui met au néant tous ces prétendus grands hommes d'autrefois. Il est dur de penser que, peut-être, dans quelques années, autant en arrivera à nos grands hommes d'aujourd'hui. Chacun son tour; ainsi va le monde, et je commence à croire que ce certain Omar, qui s'amusait à brûler quelques cent mille vo-

lumes dans Alexandrie, avait deviné cela. D'où je conclus qu'on devrait lui élever à Paris une haute statue, et faire autour un feu de joie de tous les livres de nos bibliothèques. La science, les lettres, la librairie y gagneraient, et nous aussi probablement. Ainsi soit-il.

Comme il n'est pas prouvé que les animaux n'ont point un idiome, une façon de parler et de s'entendre à eux; comme toutes les observations consciencieusement faites tendraient à établir le contraire, je ne m'arrêterai pas à si peu de chose; j'irai plus loin: je soutiendrai que les êtres qui nous semblent inanimés, parce que nous n'avons pas su découvrir en eux les principes de la vie, ont une existence qui leur est propre. Est-ce leur faute si les instruments scientifiques de l'homme sont imparfaits comme ses perceptions? Il n'en est pas moins certain que les végétaux, les métaux, les pierres mêmes croissent, se développent, ont plusieurs facultés visibles, sans compter celles qui échappent aux lumières, je veux dire à l'ignorance des humains. Oui, ce caillou, informe en apparence, a son élasticité, ses pores, sa couleur, son poids, ses organes. Il produit en roulant un son particulier, il gémit et crie à sa manière; il contient une sorte d'humidité qui s'exhale en vapeur à sa surface; il est sensible aux coups qu'il reçoit, et, frappé par l'acier anguleux, son feu intérieur jaillit en vives étincelles. Qui vous a démontré qu'il ne respirait pas sous des conditions spéciales? N'a-t-on pas trouvé dans un bloc de granit des insectes, des animaux vivants, incrustés, pour ainsi dire, là, depuis nombre d'années? Ils y pouvaient au moins respirer, s'alimenter d'une façon quelconque. Ah! prosternez-vous, savants présomptueux qui ne savez rien, ou qui savez si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler; prosternez-vous devant la puissance de celui qui a dit à tout ce qui est: Sois. Ces êtres tout matériels, selon vous, ces corps que vous osez appeler inanimés, ils existent; ils ont des propriétés, des sens, un organisme que vous n'avez pas su comprendre et expliquer. Ils se nourrissent, digèrent, s'étendent, décroissent, vieillissent et meurent. Ils étaient nés, ils ont vécu. Si leur intelligence,

leur langage vous sont inconnus encore, qu'importe? c'est à vous seuls qu'il faut s'en prendre.

Un sage, plus habile que vous, un véritable savant a soupçonné cela. Persévérant jusqu'à l'obstination dans ses recherches, dans ses expériences, et laissant en arrière les Cuvier et beaucoup d'autres de pareille force, il est parvenu à découvrir qu'un pavé pouvait bien n'être pas plus bête qu'un homme. Dès lors, redoublant de soins et d'études, il a fini par s'initier à divers secrets de la nature, secrets occultes, profonds, qui sont jusqu'à ce jour un mystère pour les hautes classes de l'Institut. Lui n'a pas dédaigné, ce savant profond et modeste, de se mettre en communication avec l'humble pavé que votre arrogance foule aux pieds. Aussi quel prix de ses généreux travaux! Vous en jugerez par la traduction littérale de leur dernière conversation. C'est le pavé, son hôte, son ami, qu'il a recueilli, qu'il conserve précieusement dans son cabinet; c'est le pavé luimême qui vous va raconter son histoire, et l'on ne s'avisera plus maintenant de dire: *Ah, si les pierres parlaient!*

„Pas très-loin de Châville, j'étais, moi pavé, en 1829, dans la propriété de M. Mérian, et voici comme: il y avait, à l'extrémité de son parc, une large pelouse, fraîche, unie, parsemée de bouquets de charmes et de noisetiers. Cette pelouse, doucement inclinée vers le midi, était sillonnée de sentiers tortueux qui se croisaient et se perdaient au loin sous l'ombrage tremblant des coudriers. Or, vous saurez bientôt quelle place j'occupais sous la verte pelouse. Vous saurez comme quoi M. Mérian, resté veuf avec un fils unique, avait fait venir Charles, âgé de dix-huit ans, beau jeune homme plein de force et d'espérance, pour passer la belle saison à Châville. La campagne, riche d'avenir, parée de fleurs, s'étendait riante aux yeux de Charles, et pourtant Charles poussait de profonds soupirs, avait souvent l'air triste et rêveur . . . Je n'ignorais pas ce qui le faisait ainsi rêver. Charles n'était gai, vif, satisfait qu'auprès d'Henriette. Oh! qu'elle était jolie Henriette, avec ses quinze ans, quand elle traversait la pelouse, nonchalamment appuyée sur son bras, ou lorsque tous deux courant, fuyant

parmi les touffes de verdure, se retrouvaient pour s'éviter, se poursuivre, s'atteindre de nouveau! Alors Charles se sentait heureux et son Henriette ne l'était pas moins.

„Un jour, Charles, à deux pas de moi, écoutait son vieux père. Celui-ci lui disait d'un ton affectueux: „Henriette est fort jolie, trop jolie peut-être, mon fils; car le voisin Chemillau n'est pas riche, et quoique j'estime fort la probité de Chemillau, je ne voudrais pas qu'une imprudence te mît dans la nécessité d'épouser sa fille.“ Charles baissait les yeux. „A ton âge, mon fils, continuait le bon Mérian, on se livre sans défiance aux besoins du cœur, aux désirs impétueux des sens. Ton amitié pour Henriette peut te mener loin! Songe, mon Charles, à l'éducation que tu as reçue, à la carrière qui s'ouvre devant toi, et ne va pas risquer de perdre, par une faute, tout ce que je me promets de ta fortune et de ton instruction.“ Le vieillard s'était éloigné content des protestations de son fils; mais je pus remarquer, tant bien que mal, de ma place, que la leçon avait produit un effet contraire à celui qu'il en attendait. „Oui, s'écriait Charles à haute voix, je l'aime et j'en suis aimé! Je m'étais livré insouciant à l'attrait de nos jeux enfantins; mon cœur était pur comme nos plaisirs, et quelques paroles viennent de m'éclairer! Ce charme invincible qu'Henriette répand autour d'elle; le bonheur que j'éprouve à ramasser la fleur détachée de son bouquet; le feu qui court dans mes veines quand je lui dérobe un baiser; l'empire de son regard, la volupté de ses caresses naïves, c'est donc de l'amour? Oui, c'est de l'amour, de l'ivresse!... Oh! viens, ma bien-aimée, viens! Je souffre, je meurs si je ne puis te presser sur mon cœur!“ Voilà ce que disait le jeune homme après avoir écouté son père. Faites de la morale à vos enfants.

„Le lendemain, Henriette revint jouer avec Charles dans le parc, et Charles la trouva plus belle. Cette fois les douces étreintes, les baisers fréquents jetèrent quelque trouble dans l'esprit de la jeune fille. „Que je t'aime!“ lui répétait Charles à tout moment. Henriette émue lui échappait en riant et courait légère après les papillons. La nuit commençait à tomber.

La brise du soir glissait dans le feuillage, tiède et embaumée du parfum des prairies. Charles venait d'attraper Henriette; il la serrait contre lui, et son cœur battait avec violence. Un baiser brûlant, un soupir entrecoupé avertirent la vierge craintive qu'il y avait là péril pour elle. La pauvrette se dégage des bras amoureux de Charles et fuit de mon côté sur la pente de la pelouse. Son amant, hors de lui, vole, et en peu d'instants va l'atteindre; mais, dans sa course, un obstacle, une légère éminence froisse son pied, il tombe en poussant un cri aigu. Henriette revient effrayée, se penche pour le relever; il saisit sa main, l'entraîne; un lit de mousse et de serpolet amortit la chute de la jeune fille... Charles oublie l'entorse qu'il s'était donnée, et... il en coûte quelquefois bien cher de courir après les papillons!

„M. Mérian ne s'occupa que de l'accident fâcheux et ne soupçonna pas davantage. Le jour suivant, de bonne heure, il se rendit dans le parc avec son jardinier. L'endroit de la chute était facile à connaître: la mousse abondante y paraissait récemment foulée. Un morceau de roc arrondi et mis à nu par le pied de Charles indiquait la cause de l'accident. „Il faut couper ce rocher, égaliser ceci, dit le maître; mon fils aurait pu se tuer." On se mit à l'ouvrage. Le roc était dur; le carrier voisin fut appelé. Cet homme travaille, et découvre un bloc de pierre à paver, de qualité supérieure. Il raconte le fait; on sonde le terrain; bref, on s'assure qu'il existe, sous le talus de la pelouse, aboutissant au chemin, une immense carrière, dont on offre au propriétaire soixante mille francs.

„Les chutes sont quelquefois très-productives. Il ne s'agissait pour M. Mérian que de deux ou trois pieds de surface dans le parc, afin de pratiquer l'ouverture de la carrière. Le marché fut conclu.

„Vous avez deviné, je pense, que c'est moi, ancien et paisible habitant de ce beau séjour; moi, jusqu'alors recouvert d'une mousse tendre et odorante, qui, pour avoir été dépouillé rudement par le talon de M. Charles, devins l'auteur involontaire de son entorse, de la découverte d'une carrière

et du malheur d'Henriette. Oh! oui, malheur et grand malheur encore! Vous n'en entendrez pas le récit sans frémir.

„Tandis que Charles, parfaitement guéri, achevait à Paris ses études pour l'examen de l'École Polytechnique, la pauvre Henriette versait bien des pleurs. L'intéressante fille, au bout de quelques mois, s'était vue forcée d'avouer tout à son père. A la nouvelle de l'accident funeste, M. Chemillau, très-chatouilleux sur l'article de l'honneur, gronda, finit par se radoucir et puis eut une explication sérieuse avec son vieux voisin Mérian; mais celui-ci fut inexorable. Il y eut dispute, rupture définitive. Henriette, envoyée à Paris chez une sage-femme, ne connut que les douleurs de la maternité. Le père Chemillau, s'étant laissé influencer par de mauvais conseils, tint sa fille éloignée pour donner moins de prise aux propos qui circulaient dans le pays. Il paya pendant quelques mois la pension de sa fille; lancé bientôt dans de fausses spéculations, trompé par des personnes qui s'étaient emparées de sa confiance, il se vit dépouillé, ruiné, et mourut, ne laissant pour héritage à l'infortunée que le deuil et la misère.

„Les flancs étendus de la riche carrière, dont je formais en quelque sorte le couronnement, avaient été mis en exploitation. Ce grès solide, d'une consistance particulière, fut destiné au pavage de la capitale. Extrait des lieux chéris de ma naissance, livré à l'action impitoyable des carriers, j'eus beau étinceler de colère sous le fer pointu, on me piqua, me tailla sans miséricorde! et, par un jour néfaste dans mon histoire, je me trouvai avec quelques centaines de mes confrères, équarris comme moi à six pouces sur huit, dans un lourd tombereau qui nous déposa bruyamment à Paris, rue Neuve-Saint-Augustin.

„Nous étions au commencement de 1830; je ne l'oublierai de ma vie. On nous plaça, on nous distribua symétriquement sur un lit épais de sable; et puis l'assommante *demoiselle* du paveur nous assujettit à coups redoublés. Quelle différence, bon Dieu! avec mon sort d'autrefois! ce n'était plus sous des tapis de verdure, dans une plaine égayée par des milliers de

fleurs, par le chant matinal de l'alouette, qu'allaient couler mes jours! maintenant cloué, cerné de toutes parts, captif sous la boue noirâtre ou couvert d'une poussière ignoble, c'est le piéton aux semelles rudes qui m'écorche en passant, ce sont les roues frémissantes du camion, du pesant omnibus ou de l'énorme charrette qui me mutilent!

„Je me serais pourtant résigné en philosophe, sans un évènement affreux dont le souvenir fait frissonner. Un pâle soleil d'avril éclairait la rue; j'entendis un horrible cri, et presque en même temps, je me sentis frappé, comme si le paveur laissait tomber sur moi le coup le plus d'àplomb de sa demoiselle. C'était une demoiselle, en effet, ou plutôt une fille-mère, réduite au désespoir; c'était Henriette. Elle gisait là, étendue, le crâne brisé, sans vie, et moi j'étais tout inondé de son sang!

„Malgré la défense de son père, Charles avait continué à la voir. Pauvre Henriette, comme elle avait souffert! mais la vue du bien-aimé console et rattache à l'existence. Un jour, ce jour même, Charles vint lui annoncer qu'il partait pour l'Italie, dans une heure; que telle était la volonté absolue de M. Mérian; qu'il fallait obéir. Et il lui remit une forte somme, en lui recommandant son fils. On ne peut dire ce qui se passa dans l'ame d'Henriette; il n'y a point de paroles pour cela. „C'est moi, répondit-elle, qui vous recommande notre enfant, Charles. Nous ne nous verrons plus. — Comment, mon Henriette! quel est ton projet? Je veux mourir. — Mourir! mais je t'aime. — Tu pars! Moi, Charles, je ne vivais que par toi, que pour toi; je pars aussi. — Pourquoi ces idées sombres? Peux-tu oublier ton fils? — Tu l'abandonnes, toi. — Non: je reviendrai; nous nous reverrons, et qui sait alors... — Charles, c'est inutile; si tu me quittes, je ne puis plus vivre. — Y songes-tu, Henriette! — J'y songe. — Rien ne te manquera. — Toi, mon ami, et c'est tout. — Sois raisonnable: je dois céder à la volonté de mon père. — C'est juste. — Eh bien! prends courage; adieu. — Adieu! — Encore un baiser, Henriette. — C'est le dernier que donnera ma bouche. — Non,

te dis-je. Je t'aime, et à mon retour, je te le prouverai.“ Charles sortit. Au milieu de l'escalier il s'arrêta; un poids fatiguait son cœur. Il fit un pas pour remonter; mais c'eût été faiblesse. Charles, vrai dans ses sentiments, attendait que le temps ramenât son père à d'autres idées... Il continua de descendre. Prêt à sortir de la maison, le cri que j'avais entendu retentit à son oreille comme un son funèbre. Henriette venait de se précipiter du troisième étage; elle était morte.

„Oh! si j'avais pu parler, me faire entendre de Charles! comme il aurait maudit l'auteur de cet accident, qu'il avait appelé son bonheur. J'aurais trouvé du soulagement dans sa colère. Long-temps il me sembla que j'étais imprégné du sang de ma victime; car c'est moi qui avais réellement perdu, tué la pauvre Henriette. Ma position et la rue Neuve-Saint-Augustin m'étaient devenues odieuses; j'y éprouvais un malaise indéfinissable. Aussi avec quelle joie je me vis compris dans un remaniement de pavés! J'aurais bien voulu être mis au rebut, jeté à l'écart, pour me nourrir de ma douleur dans quelque coin silencieux. La Providence en avait décidé autrement. On me transporta en nombreuse compagnie dans le quartier le plus tumultueux de la capitale; je fus réintégré en juin dans mes fonctions, à l'angle de la rue Richelieu et de la rue Saint-Honoré, en vue du magasin qui a pour enseigne *Jeanne d'Arc*, la fameuse pucelle d'Orléans. Je ne sais si c'est un effet de mon imagination de pavé, mais en contemplant les traits de la vierge de Vaucouleurs, j'y découvrais certains rapports avec ceux de ma divine Henriette. Divine est le mot; l'amante de Charles, dégagée de son enveloppe matérielle, ne m'apparaissait plus que comme un ange des cieux, le front ceint d'une auréole de gloire et d'amour!

„Quoi qu'il en soit, voici bien un autre évènement. Le 27 juillet 1830, remarquez cette époque à jamais mémorable, le 27 juillet au soir, donc, la journée avait été magnifique, le soleil ardent, et je m'étalais avec sensualité de toute ma largeur, pour respirer le frais, si doux à sentir après une chaleur étouffante. Depuis midi, j'avais bien observé des allées et

venues inaccoutumées; j'avais entendu quelques paroles étranges sortir des groupes qui se formaient et qu'on dispersait aux alentours. Bientôt des cris d'indignation, de rage, frappent les airs, et je vois déboucher par les issues du Palais-Royal, par le péristyle du Théâtre-Français, une foule vivement agitée. Je ne comprenais rien encore à ce tumulte; la nuit suivante m'en découvrit la cause. Ici, les réverbères tombaient dispersés en éclats; là, l'on traînait dans le ruisseau les insignes d'une royauté chancelante. Des torrents d'hommes circulaient. Je me sentis arraché par des ongles endurcis au travail avec une multitude d'autres pavés, et l'on nous amoncela plus loin, pêle-mêle, sous des débris de meubles et de voitures. Nous venions d'être élevés en barricade, quand le jour parut. Des forces imposantes se ruèrent contre nous et furent repoussées par les masses populaires. Des chants s'unissaient aux cris des vaincus; des houras se confondaient avec le bruit du canon, le sifflement des balles. C'était une révolution. Je compris à ce fracas qu'il s'agissait d'une chute bien autrement profonde que celle de la jeune Henriette: une monarchie de huit siècles s'écroulait.

„Le matin du 29, jugez de ma surprise! Un jeune homme traverse la barricade, s'approche d'une porte voisine, et frappe trois rudes coups. Il tenait une carabine, et, à travers la poudre son visage était noirci, je le reconnus: c'était Charles. Cette porte s'ouvre; un vieillard en sort, revêtu de l'uniforme d'officier supérieur, et portant haut ses moustaches grises. Une jolie fille l'accompagne; Charles saisit sa main, la baise, et s'écrie: „Amélie, voici le jour venu de vaincre ou de mourir.“ L'émotion de la jeune personne était visible. . . Je pensai à Henriette; ce baiser me fit mal. Le vieillard dit à sa fille: „Je suis content de lui; il s'est battu hier en héros. Mon Charles, ajouta-t-il d'un ton solennel, fais aussi bien ton devoir de citoyen dans cette journée, Amélie est à toi! — Je vous le promets, mon colonel, réplique Charles,“ et un regard d'amour explique sa résolution. „Rentre, Amélie, dit le vieil officier, rentre, il est temps. Nous retournons à notre

poste.“ A ces mots, tous deux s'éloignent, se dirigent vers la place du Palais-Royal, et je les perds de vue.

„La jolie fille était rentrée. Je ne tardai pas à la voir reparaître. Quel pouvait être son dessein? Amélie s'approche de la barricade. Son air décidé, sa tournure élégante, la beauté régulière de ses traits m'inspiraient une émotion respectueuse. Mais qu'éprouvai-je, Dieu puissant! lorsque ses mains délicates se cramponnèrent à moi. . . Un frisson de plaisir fit alors vibrer tout mon être. Je m'étonne qu'elle n'y prit pas garde. La courageuse fille me presse fortement, m'enlève. . . Oh, comme je tâchais de me rendre léger pour ne point rebuter Amélie, et justifier sa préférence! Enfin, me voilà bien enveloppé dans son tablier de soie noire, moi, pavé grossier et fruste, et la svelte amazone m'emporte chez elle, heureuse d'un tel fardeau.

„Pour le coup, et quoique Amélie m'eût déposé tout doucement sur sa fenêtre, il y avait dans ce voyage un but mystérieux que je ne pouvais pas m'expliquer. Était-ce pour se défendre, en cas d'attaque? Voulait-elle conserver un souvenir mémorable de cette époque, un fragment des glorieuses barricades? Le mot de l'énigme me fut donné d'une façon bien singulière, bien funeste. Une vive fusillade venait de s'engager dans la rue. La jeune fille s'élance à la croisée; son agitation était extrême. Les vociférations, le carnage semblaient redoubler. Soudain, j'entends Amélie s'écrier: „Des Suisses!“ et son bras soyeux m'entoure mollement, m'incline par une contraction involontaire. Dans cette situation, je pouvais contempler à mon aise la scène désolante qui avait lieu devant moi. D'abord parvenus au-delà de la barricade, ces hommes nombreux et déterminés, en habits rouges, sont, en peu d'instants, forcés à la retraite. Au milieu de la foule qui s'avançait contre eux, faisant feu de toutes parts et poussant des cris d'enthousiasme, Charles, la carabine d'une main, et de l'autre brandissant une épée, entraînait ce torrent de braves, qui paraissaient fiers de lui obéir. A sa vue l'agitation d'Amélie redoubla; elle trépignait d'admiration et d'impatience.

Je craignis un instant qu'elle ne me laissât échapper... Cependant les coups de feu devinrent plus rares. Un engagement à la baïonnette, au sabre, s'effectua sur plusieurs points. Alternativement maîtres du terrain, ou obligés de céder au nombre, Charles et les siens chargeaient impétueusement les Suisses, ou reculaient devant eux, disputant l'espace pied à pied, et opposant une vigoureuse résistance. Ces flux et reflux de groupes animés, ces flots onduleux de têtes inégales, ces murmures de chocs, de voix, d'explosions, offraient un spectacle inouï, impossible à décrire. Dans ce moment, il se formait comme un cercle autour de deux combattants acharnés; leurs fers scintillaient en éclairs, tant les coups se précipitaient drus et rapides. C'étaient un officier suisse et le jeune chef populaire, mon courageux ami, qui, dans la lutte sanglante, s'attaquaient brusquement. Auprès d'eux les bouches restaient béantes, les bras demeuraient oisifs; leur audace intrépide fixait l'attention de tous. Amélie venait de concevoir sans-doute la pensée de terminer ce terrible duel; résolution fatale! Elle me saisit des deux mains, me balance un moment au-dessus de la rue, et me lance vers le but qu'elle espérait atteindre, en criant: Vive la liberté! J'étais libre aussi, mais non pas assez pour me soustraire à l'impulsion reçue, et je tombai de tout le poids de ma vitesse sur la tête de Charles, qui fut tué du coup.

„C'était au redoutable adversaire de son amant qu'Amélie me destinait; les positions venaient de changer à l'instant de ma chute. Pourquoi la force d'action ne m'a-t-elle pas été donnée! Charles existerait.

„Restée immobile, anéantie, n'en pouvant croire ses yeux, Amélie semblait méditer un projet sinistre. Elle n'entendait pas les hurlements d'indignation qui la signalaient à la fureur du peuple. „Vengeance! c'est elle!“ criaient des milliers de voix; „vengeance! vengeance!“ Vingt coups de feu partent; le sang jaillit, son crâne est fracassé; Amélie est renversée morte. Elle n'a pas souffert long-temps.

„Fille héroïque et infortunée, vous aviez voulu faire de

moi un instrument sanguinaire: vous avez réussi; mais qu'il vous en a coûté cher! Oh, la vengeance immédiate des citoyens a été votre meilleur recours, le trépas votre plus sûr asile. Peut-on survivre à tout ce qu'on aime, quand on a détruit de sa main tout ce qui nous attachait à la vie!

„Et moi, misérable pavé, qu'ai-je fait pour subir une si cruelle prédestination! moi, cause innocente d'un accident qui donna le jour à l'orphelin, je devais lui en ravir les auteurs! Pourquoi suis-je né! pourquoi n'ai-je pas vécu ignoré, du moins, dans les entrailles de la terre!

„Ces réflexions amères je les faisais, tandis qu'on plaçait le corps de Charles et d'Amélie sur une civière, pour les conduire, le soir, à leur dernière demeure. Le malheureux père d'Amélie suivait ces restes chéris, le cœur oppressé, contenant avec effort des émotions poignantes. Le vieillard, sous son uniforme, ne voulait pas pleurer...

„Et tandis que le cortège funèbre s'éloignait lentement: „Qu'est-ce que la vie de ceux qu'on nomme des êtres raisonnables? me disais-je. Avec tant de facultés pour sentir, pour exprimer le bonheur; avec des sens si délicats pour jouir des bienfaits de la nature, périr ainsi, abreuvés de regrets, avides de plaisirs qu'on a goûtés à-peine, et qui échappent sans retour! Hommes pleins d'orgueil et de misères, je vous le dis, moi, qui ai vu tomber Henriette pour la tuer, moi qui ai frappé de mort le brave Charles, qu'Amélie a suivi au cercueil, qu'est-ce que la vie?... Oh certes, il y a moins à gagner et beaucoup plus à perdre à être homme que pavé!"

Eugène de PRADEL.

JACQUES BONHOMME.

Jacques Bonhomme, M. Jacques Bonhomme est d'une famille ancienne. Depuis qu'il est devenu important, des flatteurs et des savants lui ont même fait une belle généalogie; ils lui donnent une origine celtique. A les croire, sa race s'en va se perdre dans la nuit des temps qui précèdent les histoires écrites. Ils retrouvent en lui je ne sais quelle physionomie gauloise, un peu semblable aux descriptions de César. Ils disent qu'ensuite ces Jacques Bonshommes de la vieille Gaule firent assez bonne société avec les Romains leurs conquérants: ils se mêlèrent aux vainqueurs du monde par mariage ou autrement, finirent par parler la même langue et prirent ensemble des habitudes municipales; tâchant de se tirer au moins mal du gouvernement du bas-empire, ou, ce qui fut pire encore, de sa décrépitude expirante.

Vinrent alors les barbares, Goths, Visigoths, Bourguignons, enfin les Francs plus vaillants et plus barbares que les autres. A ce point, grande discorde entre les historiographes de la famille Bonhomme et les généalogistes des maisons qui ne veulent pas être Bonshommes. Les uns s'en vont disant: Ceux-là sont les gens du sol, de la vieille patrie, de la bonne France; ceux-ci, arrivés le fer et la flamme à la main, se sont établis par le droit du plus fort, et depuis n'ont jamais voulu con-

naître un autre droit; conquérants et envahisseurs ils furent: tels ils ont toujours voulu rester. Les vainqueurs et leurs partisans ne se défendent pas trop de semblables griefs, qui flattent leur vanité; ils veulent bien être la race forte, la race armée, les gens à cheval parmi la gent à pied, et ne se désavouent rien de ce qu'on leur impute. Mais ils ajoutent que quand le droit du plus fort est bien vieux, bien vermoulu, quand il ne peut plus se soutenir, alors il devient respectable, prend le nom de légitimité et doit subsister sous ce beau titre, sans rien perdre de ses privilèges, même quand il ne peut plus les défendre. „De telles choses, le partage se fait au ciel," comme dit Comines. Ce sont questions que l'évènement résout.

En ces temps-là elles furent bien complètement résolues; et quand commença la monarchie française; quand chacun, Romain, Gaulois ou Franc, selon qu'il fut fort, hardi ou habile, eut pris sa part au milieu du désordre universel; Hugues Capet, la couronne; les uns, de grandes seigneuries; les autres, de petites; il resta aux ancêtres de Jacques Bonhomme la servitude dans toutes ses nuances et variétés. Voilà ce qui est sûr; par-delà ce sont plus ou moins systèmes d'érudits, vanteries de généalogistes.

La chose aurait paru fort dure à Jacques Bonhomme, n'était qu'il était déjà assez abruti. On lui avait pris tout son avoir; il se résigna à ne pas même posséder sa propre personne. D'ailleurs tous les souverains des grands et petits domaines étaient si querelleurs et si cruels, qu'il faisait bon être protégé et défendu par quelqu'un d'eux, ne fût-ce qu'à titre de bête de somme. Tout avait été saccagé et incendié. Les terres n'étaient plus cultivées. Alors on rendit généreusement à Jacques Bonhomme le champ qu'on lui avait pris, sous la condition qu'après avoir défriché de nouveau ce terrain abandonné, replanté sa vigne arrachée, il paierait des droits de toute sorte. Jacques se contenta de ces conditions. En outre, il lui fallait trouver le temps de bâtir, à la sueur de son front, de fortes tours, avec des créneaux, des machicoulis, des enceintes de murailles et des fossés, pour loger

son maître, de façon à le garer des attaques de ses voisins de campagne. Quand on voyait venir de loin avec ses gens quelque châtelain avec qui on était en mauvaise intelligence, la cloche du château sonnait; vite Jacques faisait rentrer dans la cour les bœufs, les moutons et tout l'attirail champêtre. Le voisin arrivait et trouvait pont levé et portes fermées. Pour lors il passait son dépit à brûler la cabane du pauvre Bonhomme, qui était de bois et de chaume, dressée au bas du château sur le revers du fossé.

Ce régime était cruel. On a beau dire, il est difficile de se faire à ces choses-là. Jacques n'était pas content. Dans ses petites lumières, il ne trouvait pas cela conforme à l'Évangile, que les bons prêtres prêchaient, à lui, tout comme aux seigneurs. De temps en temps il se révoltait et prenait d'horribles vengeances; mais il n'y gagnait rien: il n'était pas de force à lutter.

Quand par bonheur la passion de s'aller sanctifier aventureusement à la croisade et de gagner le ciel à grands coups de lance eut pris les chevaliers, ce fut un bon soulagement pour la famille Bonhomme; elle respira enfin. En l'absence de ses maîtres, elle prit courage à travailler, à vendre, à gagner quelque argent. Ce fut profit pour tout le monde. Les seigneurs commençaient à avoir besoin de beaucoup de choses, qu'il fallait payer pour les avoir; quand le sujet avait fait de bonnes épargnes, son maître en pouvait tirer une portion par impôt ou d'autre sorte.

Pendant ce temps-là, la famille de Hugues Capet, comme la famille de Jacques Bonhomme, avait un peu secoué le joug des seigneurs. Les voyant puissants sur leurs sujets, elle eut le dessein de les traiter, eux aussi, en sujets de la couronne. De là un commencement de bonne amitié entre les deux familles: amitié bien souveraine d'une part, bien humble de l'autre.

Il en arriva que, lorsque les Bonshommes, qui habitaient les villes et bourgs, se voyant toujours taxés et maltraités, eurent battu et chassé les hommes d'armes de leurs seigneurs, le roi ne prit pas la chose en mauvaise part et l'approuva

par bonnes ordonnances. Ainsi ils se trouvèrent ou se retrouvèrent maîtres chez eux, bourgeois de leurs villes, n'ayant pour maîtres que le roi: et comme tous les barbares germains avaient apporté de leurs forêts la belle maxime, qu'un homme libre ne se soumet qu'aux obligations consenties librement, on commença à appeler de temps en temps Jacques Bonhomme et à lui demander son avis et son consentement.

Lui et les siens étaient donc quelque chose dans l'état, mais encore placés bien bas, comptant pour peu, assez méprisés, et sans grands recours contre les gens puissants. Ses libertés, à lui, consistaient à ne pas être soumis à toutes leurs volontés et fantaisies; la liberté des gens puissants était de faire leurs volontés et fantaisies. Tout cela était difficile à bien régler.

Alors commencèrent d'effroyables guerres, non plus de voisin à voisin, de seigneur à seigneur, mais de roi à roi, de suzerain à grand vassal. Les grandes compagnies formées de gens de tous pays, les armées d'Angleterre coururent tout le royaume. Jacques Bonhomme apprit un peu le métier de la guerre; il défendait les villes, il tirait de l'arc et de l'arbalète; il se mettait à la suite d'un chef de son choix. Les chevaliers étaient vaillants, et lui aussi. De plus qu'eux, il aimait toujours le pays, il tenait au sol. Un seigneur était vassal du roi d'Angleterre et du roi de France; il pouvait choisir, il était sûr de trouver un fief et une fortune, lorsque mécontent il s'alliait aux étrangers. Tous les chevaliers de la chrétienté étaient comme frères d'armes, ils formaient une sorte de nation. Jacques Bonhomme et sa bourgeoise famille ne pouvaient porter ailleurs leur petit champ ou leur boutique; c'étaient de vrais et bons Français, détestant à mort l'Anglais et le Bourguignon, les exterminant tant qu'ils pouvaient; grands amis du roi français, quand même il n'était que roi de Bourges, combattant vaillamment sous la bannière des bons et loyaux gentilshommes, les Lahire et les Saintrailles. Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans, était cousine de Jacques Bonhomme.

Après toutes ces guerres, il commença à y avoir un peu

de bon ordre en France. Les grands vassaux étaient détruits, leurs fiefs étaient rentrés au royaume; le roi gouvernait; il avait des compagnies de gens de guerre payés sur l'argent des impôts, afin de repousser les ennemis et tenir le pays en repos. Le roi Louis XI abusa grandement de ce pouvoir royal naissant. Il fut dur et cruel pour tous; mais il y avait tant de haine des faibles contre les puissants, que les uns lui pardonnaient presque leurs souffrances en le voyant impitoyable pour les autres. D'ailleurs il était familier avec Jacques Bonhomme, savait prendre son langage et ses façons, le nommait son compère: ce qui fait pardonner bien des choses.

Maintenant la France était tout autre: chacun y était sujet; pas tous égaux, tant s'en fallait, mais tous serviteurs du roi, sauf à lui obéir avec orgueil ou avec humilité. Le gouvernement se régla d'une façon nouvelle; il n'y eut plus de seigneurs, de vassaux et de serfs, mais une cour, une armée, des gentilshommes, des gouverneurs de province, tous brillants, importants; c'était la France militaire, riche, puissante, glorieuse, chevaleresque; et en même temps une autre France plus modeste et plus laborieuse, vêtue non pas d'or et de soie, mais de laine et de bure, la France de Jacques Bonhomme.

Cette France-là avait son parlement, ses échevins, ses corps de ville: c'était son aristocratie à elle; en même temps les gens d'affaires du royaume, gens de bon sens et de sage conseil dans leur humble condition, que le roi appelait même autour de lui dans les grandes occasions. Sous cette aristocratie, et apparenté avec elle, était le tiers-état, la vaste famille de Jacques Bonhomme, ces riches marchands, ces grands avocats du seizième siècle, ces hommes de livres et de liberté, comme ils s'appelaient eux-mêmes.

Courageux à défendre la justice, humble, et pourtant ferme; respectueusement obstiné devant le pouvoir royal, d'une bourgeoise rudesse pour tout ce qui n'était pas le roi; cherchant ses libertés sous la protection du souverain, l'aimant et voulant se fier à lui comme à la loi vivante, feignant de ne le plus reconnaître quand son langage n'était pas légal: tel était

Jacques Bonhomme à l'époque où commençait la seconde monarchie française.

Quand vint la réforme, Jacques resta bon catholique, mais il se prit de déplaisance contre les jésuites dès leur origine; il n'a jamais voulu d'eux. D'ailleurs il a eu de tout temps quelques préjugés contre la cour de Rome. Il ne voulait pas les persécutions, et encore moins les massacres; la Saint-Barthélemi ne fut pas de son fait.

La guerre religieuse était nécessairement une guerre politique. Jacques Bonhomme commença par se laisser un peu enjôler par les Guise. Il était sensible à la flatterie, surtout à la flatterie des grands seigneurs. Ça été long-temps un défaut héréditaire dans la famille; d'ailleurs il avait en grand dégoût les mignons de Henri III. Quand le duc de Guise se mit à faire du mouvement, à pousser aux émeutes, à recruter les maîtres d'armes et les batteurs de pavés, Jacques Bonhomme, en bourgeois sensé et tranquille, se dégoûta des ambitieux; mais il s'en avisa trop tard. Il fallut endurer le joug des Seize, voir pendre Brisson et Larcher, et se réduire à murmurer un peu bas contre l'assemblée des états de la ligue.

Aussi était-il affamé de voir un roi, et l'entrée de Henri IV fut une grande joie pour lui. C'était son homme; jamais souverain ne lui convint mieux; vaillant, facile, familier, de bon sens, ferme sans qu'il y parût, et, pour achever, Gascon, ce qui a toujours eu un certain charme pour Jacques Bonhomme, qui aime mieux qu'on se moque un peu de lui que si l'on prenait la parole haute.

Il joua un grand rôle dans cette parodie de la ligue qu'on appelle la fronde; c'était tout simple; peu-à-peu il était venu à tenir beaucoup plus de place en France, et les courtisans beaucoup moins. On le rechercha, on le caressa, on se servit de lui; il eut ses jours de souveraineté; en définitive, il se trouva moins libre qu'auparavant; mais en même temps ceux qui étaient au-dessus de lui perdirent toute liberté et passèrent à l'état de domesticité: c'était une grande consolation

pour Jacques Bonhomme, un contentement pour ses vieilles rancunes.

Sous Louis XIV, ou du moins dans la première partie de son règne, Jacques se trouva heureux et ne regretta rien. Il avait un goût invariable pour le bon ordre, qui semblait la première de toutes les libertés. Or, jamais on ne lui avait si bien procuré cet avantage. Pour la première fois le faible put avoir complète et forte justice contre le puissant. D'ailleurs Jacques Bonhomme a toujours été grand ami de la gloire française. Les batailles gagnées, les *Te Deum*, les drapeaux appendus aux églises le ravissent. Une autre gloire le trouvait aussi fort sensible; encore qu'il ne fût pas alors grand connaisseur, la poésie, les arts étaient pour lui une source de jouissances et d'orgueil national; puis ces illustres hommes dont on répétait le nom, que le roi honorait, et Molière, et La Fontaine, et Racine, et Boileau, tous étaient de la famille de Jacques Bonhomme; il se sentait glorifié en eux.

Le roi était hautain et absolu; il tranchait de la divinité. Mais il avait la volonté d'être grand et de faire la France grande et puissante. Puis il était un homme grave; si Jacques aime la familiarité, il respecte beaucoup la gravité: aussi on a beau dire; ce fut, c'est encore, pour lui, le grand règne de Louis XIV.

Ces beaux temps ne durèrent guère; il put apprendre qu'il n'y a pas beaucoup à se fier au bonheur et à la gloire d'un pays qui ne se mêle en aucune façon de ses affaires. Jacques Bonhomme, qui n'avait jamais eu l'habitude de se gouverner lui-même, ne songeait guère à un tel remède; seulement il était mécontent; les guerres inutiles et malheureuses, les profusions de la cour, le pouvoir des jésuites, les persécutions religieuses, les mauvais ministres et madame de Maintenon lui inspiraient haine ou mépris. Mais il n'aurait su comment s'y prendre pour faire aller les choses plus à son gré.

La régence lui donna pour consolations et pour enseignements des scandales, qui n'étaient plus graves et solennels, comme ceux du grand roi. Le pauvre Jacques Bonhomme avait

encore gardé ses mœurs bourgeoises, sa vie de famille, son train économe et modeste: on lui fit voir toute autre chose et assister à d'étranges spectacles. Cette cour et ces grands seigneurs, devant qui il était encore humble et respectueux, lui firent alors grand marché de leur considération. Il vit déménager la religion, la morale, la dignité. Le fond et la forme s'en allaient ensemble, et puis l'envie de s'enrichir aussi vite qu'on se ruinait; et les changements soudains de fortune; et les yeux de bourse et de banque, qui confondaient les joueurs, grands et petits, dans une ignoble égalité: tel fut le règne de *ce bon régent qui gâta tout en France.*

Cela gâta beaucoup, en effet, le caractère de cet excellent Jacques Bonhomme. Il devint léger, méprisant, se vengeant de ce qui lui déplaisait ou lui faisait tort, par des épigrammes ou des chansons; frondant tout, sans bien savoir ce qu'il aurait voulu. N'ayant rien à faire pour régler ou défendre ses propres intérêts, il s'en remit aux beaux et grands esprits du temps, qui furent ses amis, ses patrons, ses flatteurs, et firent passer à un examen public toutes les lois, coutumes, autorités, puissances, auxquelles il fallait encore obéir par un reste d'habitude. Si Jacques avait eu quelques bons vieux titres à faire valoir, quelque ancienne charte un peu déchirée ou oubliée à produire pour réclamer un meilleur gouvernement, il aurait chargé des avocats ou des magistrats de sa confiance. Faute de droits, il se fit enseigner les droits de l'homme par des poètes et des philosophes, qu'il honora et adora par-dessus tout; à juste titre, puisqu'il ne pouvait guère porter reconnaissance ni respect aux autres puissances.

Cependant il s'enrichissait, et tout lui prospérait; encore qu'on ne songeât guère à ses intérêts, encore que le roi lui fît banqueroute quand il lui empruntait son argent. Ses mœurs, son langage, jusqu'à son habillement, devenaient plus élégants. Il avait des parents qui se poussaient dans le beau monde, et qui y étaient assez bien venus quand ils avaient beaucoup d'argent ou beaucoup d'esprit. Il n'y avait plus moyen de le traiter du haut en bas, comme don Juan traite M. Dimanche.

Les airs de dédain avaient pris quelque chose de plus délicat et de mieux ménagé. Jacques Bonhomme, pour un rien, se sentait prêt à se fâcher; il se trouvait parfois mécontent, et même jaloux. Quand l'égalité approche, la jalousie commence.

Bientôt on voulut réparer le vieil édifice de la monarchie française; chacun s'y trouvait mal logé, et Jacques Bonhomme plus mal que les autres. C'était à qui mettrait la main à l'œuvre pour tout démolir. Le roi et les courtisans prirent peur, et malgré leur goût pour la nouveauté, voulurent maintenir ce qu'ils avaient promis de changer. Un jour, ce fut un grand et redoutable jour, Jacques Bonhomme se leva tout-à-coup, s'en alla prendre la Bastille, et l'on vit qu'il était le plus fort. Ce fut une bien autre nouveauté que celles auxquelles on avait songé.

Le voilà vainqueur, le voilà redoutable; ses ennemis ont pris la fuite; tout cède devant lui; le roi de France, le petit-fils de Louis XIV devient sujet de Jacques Bonhomme. La monarchie est là devant lui par terre. C'est à lui à en rebâtir une autre à sa guise.

Par malheur, Jacques n'y avait pas encore beaucoup pensé. Ce grand triomphe était venu trop vite et lui avait porté à la tête. D'ailleurs il n'était pas accoutumé aux affaires. Le temps qui venait de finir l'y avait mal préparé. Ce ne fut pas lui, à proprement parler, qui se mit à la besogne. Ce fut dommage, car il a beaucoup de bon sens, quand il se donne le temps de la réflexion, et qu'il ne se laisse pas aller à l'impression du moment, ce qui est son grand défaut.

Plein de joie et d'espérance, il se mit donc à voir arranger toutes choses par de jeunes seigneurs qui aimaient généreusement la liberté comme une mode, et courtisaient Jacques Bonhomme comme un roi; par des hommes qui, dans leur intempérance de rhétorique, traitaient les intérêts du pays comme le programme d'un prix académique, et couraient au succès et à l'effet; il y en avait d'autres pleins d'imagination, qui ne cherchaient qu'à s'émouvoir et à éprouver de fortes sensations, comme à la représentation d'un drame farouche; puis venaient

les gens qui ne s'inquiètent pas de l'absurde ni de l'atroce, pourvu qu'on y arrive avec un certain arrangement de paroles qu'ils appellent la logique; enfin les passions bonnes ou mauvaises, dévouées ou intéressées, généreuses ou ignobles.

Parmi tout ce bruit, ce grand spectacle, ces magnifiques talents, ces caractères énergiques, cette habile activité, comment le pauvre Jacques Bonhomme n'aurait-il pas perdu la tête? lui surtout que depuis cinquante ans on avait tenu à un régime théorique et littéraire, lui à qui on répétait, à chaque chose qui étonnait sa raison ou blessait son bon naturel, qu'il devait accepter les conséquences du principe, sans lui permettre de répondre qu'il y a plus d'un principe dans ce monde, et qu'il faut tâcher de faire vivre en paix leurs conséquences.

Ainsi on lui flétrit sa victoire, on la souilla de crimes et de sang. Cette tranquillité qu'il aime tant fut perdue. La liberté de la vie privée, qu'il préfère à toute autre, se changea en un horrible esclavage. Plus de commerce, plus de richesse, plus de bien-être; des maîtres cruels, durs, pleins de brutalité et d'orgueil; des échafauds, où coulait à grands flots bien plus encore le sang des braves et honnêtes parents de Jacques, que le sang de ceux qu'on appelait ses ennemis. L'envie et la peur, une certaine exaltation aveugle et stupide, l'ivresse féroce du sang répandu, se couvrirent du nom de salut public. Jacques Bonhomme avait laissé venir jour-à-jour cette horrible domination. Il s'était laissé persuader que le lendemain était la suite nécessaire de la veille. Puis tout cela était si terriblement étrange, si contraire aux mœurs douces et amollies du siècle, que notre excellent personnage se trouva pris comme à l'improviste. Il supporta une rude époque, pliant silencieusement les épaules. Ce n'est pas le plus beau de son histoire, et depuis il en a toujours été assez honteux.

Cependant il acquérait d'un autre côté un bien grand honneur; jamais il n'avait cessé d'être bon Français, d'avoir cette sainte horreur de l'étranger, qui est un trait de son caractère. Voyant que les rois de l'Europe voulaient châtier la France, il fit partir au plus vite ses enfants pour la frontière. Alors

on peut admirer le noble spectacle de tant de bravoure, de patience, de zèle patriotique, récompensés par la victoire et le salut du pays: c'est l'éternelle gloire de Jacques Bonhomme. On a voulu la lui ravir; on a tenté de la flétrir par je ne sais quelle alliance avec de lâches crimes, de la présenter comme liée nécessairement à la sanguinaire tyrannie qu'on érige en habileté. Ils ne se doutaient pas, ces braves hommes, d'avoir de telles obligations. Ils n'avaient vu, eux, nul rapport nécessaire entre les massacres des prisons et les victoires de Valmy et de Jemmapes, entre les échafauds où périssaient leurs parents et les champs de bataille où ils versaient leur sang; il a fallu leur apprendre ce dont ils ne se doutaient pas; c'est que les gens qui envoyaient leurs généraux au supplice, et qui ne savaient leur donner ni vêtements ni pain, avaient organisé leurs victoires.

Enfin, las de tant d'horreurs, Jacques Bonhomme intervint un jour dans une querelle qui s'éleva parmi ses cruels dominateurs, et pour obtenir son appui il fallut renoncer aux échafauds. De ce moment, il montra une aversion et un dégoût profond de tous ces hommes de sang. Ils furent poursuivis les uns après les autres par la haine publique qui s'attacha à leurs noms.

Cependant il fallait composer un gouvernement pour le pays, et lui donner d'autres magistrats que le bourreau. Il s'était formé une sorte d'aristocratie révolutionnaire, pour qui le pouvoir était une place de sûreté qu'elle ne voulait pas livrer. Plus prévoyante peut-être que Jacques, elle se cantonna dans le gouvernement nouveau, dont il aurait bien voulu la chasser. Sans trop de réflexion, par instinct d'honnête homme, il se mêla même un peu à ceux qui se firent mitrailler pour expulser la convention.

Il fallut encore subir cette souveraineté nouvelle, léguée par de tristes et récents souvenirs. On commença à en faire le siège et à la miner, en y employant ce qu'elle donnait de liberté. Jacques Bonhomme aime à honorer ceux qui le gouvernent, et ceux-là il les méprisait beaucoup. C'était un en-

semble de toutes les médiocrités, tant avait été moissonné ou chassé ce qui était élevé par le talent, la vertu, la richesse ou la position. Le gouvernement directorial se défendit de son mieux. Sous l'abri des victoires dont nos armées effrayaient l'Europe, il détruisit les libertés publiques. N'osant plus verser le sang, il envoya périr dans les déserts de l'Amérique les élus que Jacques Bonhomme avait honorés de sa confiance.

Il n'y en eut pas pour long-temps. Un pouvoir jaloux, mesquin, malhabile, ignoble, ne saurait subsister même par la tyrannie. Le désordre se mit partout; la gloire s'éclipsa. Alors revint de l'Orient celui qui, deux ans auparavant, avait déjà saisi toutes les imaginations par ses victoires, qui avait laissé entrevoir en lui comme une sorte de grandeur mystérieuse, se plaçant hors de pair avec les autres gagneurs de batailles; qui, dans la crainte de voir s'amoindrir le prestige, avait fui tout cet entourage vulgaire du directoire, pour aller en Égypte, se revêtir encore plus de l'éclat du merveilleux.

A-peine avait-il mis le pied sur le rivage, que Jacques se jeta à ses pieds, le conjurant de rendre à la France la grandeur, la puissance, le bon ordre, la sécurité. Sans aucun soin de l'avenir, tout préoccupé de ce qui l'affligeait et l'offensait, il fit bon marché des libertés du pays, les sacrifiant joyeusement à celui qui renversait tout au-dehors et réglait tout au-dedans. Jamais homme ne fut plus content et plus glorieux que Jacques Bonhomme à cette époque. Il retrouvait tout ce qu'il aurait pu regretter dans le passé, et ne craignait point de voir revenir ce qui lui déplaisait. Tout lui semblait pour le mieux; il s'était donné un maître, mais c'était le maître du monde. Il se sentait, non pas humilié, mais fier; non pas esclave, mais dominateur.

Lorsque toute cette gloire se décora des pompes de la souveraineté, lorsque le général devint un empereur, Jacques n'eut pas d'abord grand goût à cette représentation théâtrale: il s'en raillait, mais bien bas; car il avait peur et respect. Il eut de la peine à prendre au sérieux ceux de ses cousins qui

devenaient comtes ou barons. Mais il le leur pardonnait, précisément parce qu'il s'en moquait.

A force de victoires merveilleuses, de royaumes conquis et distribués, à force de succès et de génie, ce clinquant et ces oripeaux prenaient pourtant un éclat plus réel, et semblaient se changer en or véritable. Par malheur il en coûtait cher à Jacques Bonhomme. Tout séduit qu'il pouvait être par la gloire, la guerre perpétuelle lui était fort dure. Cette dévorante conscription, qui lui enlevait tous ses enfants, et semait leurs ossements dans toute l'Europe, pour faire des rois de Joseph ou Jérôme, devenait chaque jour plus odieuse. D'ailleurs il ne fallait pas moins qu'un joug de fer pour tenir en respect et en silence cet univers vaincu, et pour extorquer de la France les forces nécessaires au maintien d'un régime si extraordinaire. Donc, plus de liberté; des prisons d'état; la parole et la presse esclaves; partout et pour tout l'obéissance passive. Puis le commerce n'allait pas; on prenait à Jacques ses percales et ses mousselines pour les brûler; on lui faisait payer le sucre cher, on augmentait les impôts, et les créanciers étaient soldés par des banqueroutes.

De la sorte le grand empire n'était nullement le fait de Jacques Bonhomme. Il eût volontiers pris patience, s'il eût vu un terme à tant de gloire et de souffrance, mais c'était toujours à recommencer: une victoire de plus, c'était une guerre de plus; il avait complètement perdu son goût pour les *Te Deum.* Une fois il crut pourtant que le héros et lui allaient prendre quelque repos. C'était après ce pompeux mariage avec l'archiduchesse. A la naissance de cet enfant roi, Jacques, en bon père de famille, trouvait qu'il y avait là de quoi satisfaire un homme, si grand qu'il fût. Mais c'était une idée bourgeoise; ce n'était pas de cela qu'il s'agissait: la passion du jeu ne s'apaise point, lors même que des empires et des armées sont les enjeux. Tant fut risqué que tout fut perdu. Jacques apprit un jour, par un bulletin, que pour avoir cru que les saisons aussi devaient obéir à sa volonté, le grand homme avait fait périr cinq cent mille soldats. Nouveaux ef-

forts, nouveaux sacrifices, nouveaux désastres. Le dévouement de Jacques Bonhomme ne se ralentit pas; il eût donné la dernière goutte de son sang pour fournir, à celui qui avait perdu la France, les moyens de la sauver. Génie du capitaine, courage des soldats, tout fut inutile. Paris vit défiler dans ses murs les armées étrangères. C'est le plus cruel moment qu'ait jamais eu Jacques Bonhomme; lui, si bon Français, lui, si glorieux de tant de victoires, lui, tout à l'heure maître de l'Europe, voir les Cosaques bivouaquer dans sa bonne ville de Paris! Il a encore le cœur serré quand il pense à cet affront et à ce chagrin.

La victoire était la condition du contrat passé avec le grand empereur; il y manquait, le contrat était rompu. Jacques se sentait peu de penchant pour l'ancienne race de ses rois. D'abord il l'avait un peu oubliée. Elle revenait avec les armées étrangères, et c'était un terrible grief; puis il avait un certain pressentiment que ces princes avaient la main malheureuse. Bourbon et révolution étaient deux idées attachées ensemble dans son instinct; de plus habiles auraient expliqué pourquoi; lui, il en jugeait comme d'un mauvais sort. Pourtant, comme il est homme de bon sens, qui ne s'obstine pas aventureusement contre la nécessité, il accepta ceux que lui donnait le destin, bien résolu de s'arranger avec eux, à sa guise, non à la leur.

Les princes légitimes furent assez surpris en retrouvant leur ancien compatriote Jacques Bonhomme. Il avait fort changé durant leur longue séparation. Ce n'était plus ce bon bourgeois, parfois hargneux et difficile, mais retournant ensuite, après un moment passé, cultiver son champ ou auner son drap. Il avait pris une large assiette dans le pays et s'y était mis d'àplomb. On ne l'intimidait plus; on ne lui imposait guère, et il était bien au-dessus d'une quantité de cajoleries, avec quoi on l'apaisait autrefois. Le roi n'était plus pour lui un Dieu sur la terre, entouré de ses demi-dieux; c'était l'homme de la nation, exerçant un pouvoir utile, revêtu d'une majesté tout humaine, non plus religieuse et mystique. La jalousie de Jacques était surtout singulièrement éveillée sur le chapitre de l'éga-

lité. Il était là-dessus plus chatouilleux que sur nulle autre chose. Lui et les siens avaient été ennoblis de la façon qui ennoblit le mieux, à la pointe de l'épée. Autrefois, étant soldats, ils avaient gagné Laufeld ou Fontenay ; maintenant officiers ou généraux, ou maréchaux de France, ils avaient remporté des victoires de Jemmapes, de Marengo, d'Austerlitz ; ils avaient conquis l'Europe. Quel moyen de ramener aujourd'hui Jacques Bonhomme à son ancienne place ? Il fallait compter avec lui et le bien ménager. En outre il avait toujours son vieux levain contre les jésuites, et son éducation philosophique le disposait trop mal pour le clergé.

Si l'on avait su, ou si l'on avait pu prendre garde à tout cela, on aurait fait très-bon ménage avec Jacques : on lui avait donné la paix qu'il avait tant souhaitée ; le commerce était en réelle prospérité ; il y avait à la fois liberté et repos. C'était de quoi vaincre de grandes préventions ; elles seraient allées diminuant, n'était une incurable méfiance de part et d'autre. Jacques imaginait sans-cesse qu'on voulait lui ôter ses libertés, lui manquer de foi, le remettre en roture et infériorité, le livrer tout garrotté au gouvernement des prêtres. D'autre part, ceux qui avaient été, ou qui croyaient devoir être restaurés, s'épouvantaient et s'irritaient dès que Jacques Bonhomme voulait user un peu librement de ses droits. On lui imputait toujours de mauvais desseins, ou un funeste aveuglement. On lui reprochait les crimes et les malheurs du passé, l'accusant de vouloir les recommencer, lui qui les détestait. Puis on entreprenait de réformer ses mœurs et de refaire son éducation, ce qui l'offensait beaucoup. On l'appelait impie et sacrilège ; on voulait qu'il fût père de famille, non pas à sa mode et selon sa situation, mais à la façon du temps passé. Enfin, au lieu d'honorer, comme il eût été juste, son bon sens, son expérience si chèrement acquise, son goût pour le bon ordre, son respect des lois, on s'inquiétait et on l'inquiétait. Il ne savait jamais sur quoi compter, toujours menacé d'être châtié, s'il n'était sage, et mis en dure tutelle, s'il contrôlait de trop près ses affaires.

Pourtant cela dura plus long-temps qu'on aurait pu le croire. Les uns comme les autres étaient devenus plus sages, moins passionnés, plus amis du repos. Ce n'étaient plus les anciennes ardeurs, les convictions absolues, les folles espérances. Les gouvernants de la restauration furent timides, et Jacques Bonhomme fut patient. Cette conduite honorable et prudente lui fit un extrême honneur; il devint plus raisonnable, plus éclairé, moins livré au premier vent des impressions, plus honnête homme encore que par le passé. Ce n'était ni faiblesse, ni timidité, c'était sagesse, c'était crainte de trouver pire en cherchant mieux.

Aussi rien ne fut plus grand et plus beau que le moment où, attaqué dans ses droits, il se mit à les défendre. Jamais si merveilleuse force ne fut employée à justice plus évidente; jamais peuple n'eut tant raison. L'évènement fut aussi prompt et décisif que la cause était bonne. En outre quel courage! quel vaillant souvenir de la gloire militaire! quelle modération dans la victoire! quelle humanité envers les vaincus! quelle sagesse à laisser s'accomplir le seul dénoûment raisonnable! Maintenant Jacques Bonhomme est le maître, le seul maître: maître chez lui, qui aurait droit de le trouver mauvais? C'est à lui d'aviser à l'usage qu'il pourra faire de sa souveraineté. S'il en jouit sagement, il s'honorera encore plus que par ses glorieuses journées. S'arrêter après une révolution accomplie d'une telle sorte, refaire tranquillement un gouvernement après avoir écrasé l'autre dans la rue, voilà ce qui sera nouveau, imprévu, admirable. L'aristocratie anglaise assura le repos et la liberté de son pays en 1688. Elle congédia les Stuart, sans tumulte et sans convulsion; les libertés écrites dans les lois, devinrent réelles et inattaquables; du reste, l'ordre social demeura le même. Jacques n'a cherché non plus qu'une sécurité et des garanties qui lui manquaient. Il a combattu pour conserver ce qu'on lui disputait, non pour conquérir ce qu'il a déjà! Lui, qui est devenu une sorte d'aristocrate, il a voulu faire aussi son 1688. Mais ce n'est pas si facile. Sa famille est nombreuse, quelquefois désunie, souvent mal disciplinée.

Au-dessus, au-dessous de lui, il a des ennemis, qui veulent aussi tenter la fortune des voies de fait; ils trouvent que c'est le vrai moyen de résoudre toutes les questions. Une fois la force a eu raison; ils en concluent qu'il n'y a pas au monde d'autre raison que la force. Ils tiennent ainsi Jacques Bonhomme en alerte continuelle; il est bien loin du repos qu'il a voulu.

A travers tant de tracas et de périls, son grand bon sens se manifeste pourtant en presque toute occasion. Il a choisi un roi, et il y tient beaucoup; c'est son roi à lui; ce n'est plus le seigneur du pays, le premier gentilhomme du royaume, comme disait François Ier; son pouvoir ne vient plus de lui-même; son lustre ne tient plus à quelques-uns. Il est tout à tous; il ne dit plus: „L'état, c'est moi." Au contraire, l'état dit: „Le roi, c'est nous."

Mais, précisément pour cela, Jacques le veut grand, noble, respecté; il veut que son roi ait autant de majesté, et une majesté plus solide que les autres rois. Il lui plaît qu'il soit d'aussi grande maison qu'aucun souverain d'Europe. Jacques n'est pas assez abstrait pour croire qu'il a choisi Louis-Philippe, à part sa situation de prince, et comme le propriétaire le mieux méritant de la banlieue.

Ce n'est pas lui qui se prendrait de haine et d'envie contre une grandeur dont il s'honore; qui outragerait celui qu'il a élevé, qui lui marchanderait l'éclat de la royauté, qui lui refuserait la faculté de secourir le malheur et d'encourager les arts. Sa logique à lui, c'est de bien savoir ce qu'il veut; il n'ignorait pas que les rois ont une couronne, des palais, un nombreux cortège, un luxe obligé. Il a cru un roi nécessaire et n'ira point le découronner et le flétrir. Il a fait une révolution d'homme libre, et non pas une saturnale d'esclave.

Sa foi en la royauté est ferme, sans être superstitieuse. Il croit l'institution bonne, indispensable même. Elle est conforme à ses habitudes, à ses penchants. Il aime à crier: „Vive le roi! „Dans les anciens temps, il a dû souvent du bonheur et de la gloire à la puissance royale, qui lui servit de refuge contre ses oppresseurs.

Mais surtout il a en répugnance et mépris les souvenirs de république; il est prêt à se prendre de belle colère contre ceux dont l'imagination dépravée et les passions ignobles mettent à l'étude un mélodrame révolutionnaire, pour y essayer le rôle de Robespierre et de Danton. Quant aux rêveries américaines, il ne les comprend pas, et pense en gros que des peuples si différents ne peuvent pas avoir le même gouvernement.

Il est chatouilleux sur tout ce qui touche l'honneur national, et aurait bien vite repris sa vieille épée, si le pays était attaqué ou offensé; mais il ne se soucie nullement de verser son sang et de ruiner la France pour arrondir les périodes ronflantes de tel ou tel orateur, ou pour vérifier les prédictions des politiques de café. Quand on promet de prendre son dernier écu et son dernier enfant, on n'exerce sur lui aucune séduction.

Il commence à faire moins de compte des conseils et des commandements des publicistes quotidiens. La liberté de la presse et des journaux n'a plus pour lui les charmes du fruit défendu, de la jouissance menacée. Il trouve ces messieurs trop présomptueux et hautains; ils le régentent d'une façon trop absolue. Ils se sont trompés si souvent que Jacques apprend peu-à-peu à estimer son bon sens plus que leur bel esprit. Il a envie de se tirer de la politique littéraire qui deux ou trois fois lui a gâté ses affaires. Quand il entend dire que la presse est un quatrième pouvoir, une magistrature suprême, il se prend à rire et réfléchit qu'au fait un article de journal n'est que la façon de penser de quelqu'un; comme il n'écoute pas la conversation de toutes sortes de personnes et la laisse là quand elle est ennuyeuse, bruyante ou absurde, il peut bien en faire autant lorsque cette conversation lui arrive en caractères moulés, rangés par colonnes, sur un papier humide.

Mais ce qu'il est avant tout, c'est grand ami de l'ordre public; les émeutes excitent son courroux, on l'a toujours trouvé prêt à obéir au rappel, et à son grand dépit, ce qu'il

a été avant tout, c'est garde national zélé. De tous ses devoirs de citoyen, c'est presque le seul qu'il ait eu à remplir. Il a pourchassé devant sa baïonnette ceux qui troublaient son repos et son commerce; mais soit légèreté, soit faiblesse, il ne sait pas montrer assez d'indignation ni de répugnance aux sophistes ou aux rhéteurs de l'émeute; il les a réprimées, mais pas encore suffisamment découragées; de sorte qu'il a fallu souvent recommencer. Son opinion a plus d'instinct que de raisonnement, plus de vivacité que de constance. A un jour donné, il est vaillant et animé; le reste du temps il a trop d'indifférence et de laisser-aller; il aime le bien et ne se garde pas assez du mal. Peu-à-peu l'expérience lui apprendra que ses devoirs ont augmenté avec ses droits, et qu'il lui faut être plus grave, plus ferme, plus prévoyant que par le passé. Plus tard, s'il reste ce qu'il fut autrefois, s'il aime mieux jouir de la liberté de fait sans se donner de la peine, que d'en prendre beaucoup pour avoir la liberté de droit, il pourra retomber dans sa douce insouciance. En ce moment elle le perdrait; il faut qu'il prête secours aux défenseurs du bon ordre et de la raison; il ne doit pas être médiocrement de leur avis, qui est le sien. Qu'il les sache reconnaître, les choisisse, les encourage, se mette avec eux de tout cœur.

Ses ennemis comptent beaucoup sur un vieux défaut qu'ils lui connaissent et qu'ils flattent de leur mieux. Ils espèrent égarer sa passion d'égalité, le rendre envieux, méfiant, l'exciter contre tout ce qui s'élève, l'empêcher d'accorder pleine confiance à qui que ce soit de peur de le grandir. Jacques aurait tort de les écouter. Quelque grand que fût son préjugé contre l'aristocratie, il a touché le but et peut se tenir pour satisfait. Sa volonté est faite; ceux dont la vanité blessait sa vanité ne sont plus en scène. Dès long-temps condamné à ne pas enfoncer ses racines dans le sol, à ne pas siéger sur elle-même, l'aristocratie française était devenue un appendice de la personne royale. Elle croissait et florissait selon la fortune de la dynastie. Leur sort semblait être enchaîné. Charles X abdique la couronne; l'aristocratie abdique la cité. L'amour

de la patrie a été remplacé par la fidélité domestique; au coup qui a renversé l'ancienne royauté, l'aristocratie se disperse, comme des serviteurs effarés, qui n'ont plus leur maître. Leurs intérêts semblent tellement à part du pays, qu'encore une fois c'est en ses ennemis qu'ils mettent leur recours. Il y a quarante ans, ils allèrent se mêler aux armées qui voulurent envahir la France; aujourd'hui que l'Europe reste froide à de telles plaintes, l'impuissante aristocratie émigre vers l'anarchie. Ce n'est plus l'étranger qui nous menace, c'est l'esprit de désordre; elle lui arrive en auxiliaire; elle lui apporte ses passions et ses sophismes. La France est en péril, qu'elle s'en tire comme elle pourra; ces Français-là ne viendront pas à son aide. Ils lui souhaiteront malheur, contribueront de leur mieux à ses embarras, mettront leur espoir dans ses misères; sauf, quand elle aura triomphé, à venir réclamer leur part de la prospérité ou de la gloire nationales.

Jacques Bonhomme a peut-être encore trop de préventions pour voir que c'est un des inconvénients de la situation, et qu'il vaudrait mieux pour tous voir finir cette scission dénaturée. Quoi qu'il en soit, aucune supériorité ne peut lui être imposée; mais il n'en faut pas conclure que toute supériorité doit être à jamais menacée d'ostracisme; seulement une aristocratie large, mobile, ouverte à tous, née des entrailles du pays, recevra, jour-à-jour, par habitude, par confiance, par progrès de temps, une investiture nationale, non de la loi, qui serait insuffisante, choquante ou ridicule, mais des mœurs et du cours naturel des choses. Ce n'est pas d'une institution qu'il s'agit, mais d'un esprit général, qui préférera le repos à l'agitation, l'ordre aux perturbations, la durée au changement: conditions qui ne peuvent guère s'accomplir dans une vieille société toute pleine de souvenirs, lorsque rien n'est honoré, lorsqu'aucune existence n'est entourée d'égards, lorsqu'il n'y a nulle solidité dans la précieuse possession de la confiance et de l'estime publiques.

Ainsi Jacques Bonhomme se rassurera peu-à-peu; cette aristocratie, plus personnelle que sociale, ne peut être que son

œuvre. Il n'y en aura pas d'autre que celle qu'il reconnaîtra de son plein gré et pour son plus grand avantage. Services rendus, capacité, talent, richesses, souvenirs; c'est à lui de choisir les titres qui lui agréeront le plus, de les peser, de les balancer, de les combiner, afin d'accorder sa confiance et ses égards, comme il l'entendra. Mais s'il ne voulait rien élever et rien honorer; s'il trouvait plaisir à ne rien reconnaître au-dessus de l'universel niveau; s'il se préoccupait d'une perpétuelle jalousie; si, sans écouter sa droite raison, il ne voulait point voir que toute la puissance de l'état ne pouvant être concentrée dans la personne royale, il faut aussi entourer de considération ceux qui se trouvent dotés d'avantages naturels ou sociaux et ne les point traiter en ennemis du pays; si son ambition était de tout rabaisser et non point de s'élever à tout; alors la liberté et l'ordre public seraient en grand péril. Jacques Bonhomme peut déjà entendre comment, lui aussi, est appelé privilégié et aristocrate; déjà sa boutique est traitée de fief et son héritage d'usurpation; déjà on lui impute la misère du pauvre: on ameute contre lui ceux qui manquent de revenus ou de travail.

Il y a aussi une égalité au-dessous de lui, et c'est là qu'on voudrait le faire descendre. Qu'aura-t-il à répondre si de son côté il ne veut aucune inégalité, s'il veut nier ou détruire celles qui existent réellement? Donc, plus de société et guerre civile, jusqu'à ce qu'arrive le despotisme, ce grand niveleur qui confond, dans la condition commune d'obéissance, les grands et les petits, comprimant les supériorités dont il s'inquiète ou se chagrine.

Est-ce l'avenir de Jacques Bonhomme? Beaucoup le disent ainsi. Il peut avoir de meilleures espérances. C'est toujours un grand danger que d'avoir son sort uniquement dans ses propres mains; mais il a beaucoup souffert, passé par bien des épreuves; il a gagné une coûteuse sagesse; il a le sentiment de sa situation et de sa force. Nous verrons.

GIBERT.

DE LA BLAGUE PARISIENNE.

Qui ne sait en France ce que l'on entend par le mot *blague?* Et cependant le dictionnaire de l'académie ne l'a pas encore adopté; il est toujours un peu arriéré le bon dictionnaire. Comment se passer d'un mot qui exprime tant, et qui explique tout en France, principalement à Paris? Beaumarchais a dit que le *goddam* était le fond de la langue anglaise, et il a dit là une bêtise, ce qui ne lui arrivait pas souvent; mais enfin, c'en était une. Le mot *blague* est d'une bien autre importance dans notre langue. Je ne dirai pas qu'il en est le fond; ce serait une expression vide de sens, appliquée à un mot; mais je dirai que le mot *blague* exprime ce qui est le fond à-peu-près de tout ce qui se dit et se fait en France. La blague, c'est l'art de se présenter sous un jour favorable, de se faire valoir, et d'exploiter pour cela les hommes et les choses: on s'en sert plus ou moins adroitement; mais tels sont sa tâche, son but, et la définition à-peu-près de ce qu'elle exprime.

La blague fait le politique de toutes les nuances; c'est l'amour de la blague qui a fait les révolutions de toutes les couleurs; l'empire même lui dut une partie de sa gloire; l'em-

pire fut l'âge d'or de la blague. Quel vaste champ Napoléon ouvrait à tous les blagueurs! On ne retrouvera jamais un homme comme celui-là; aussi a-t-il été regretté par les hommes les plus opposés, par les amis de la liberté, de l'égalité, du despotisme, du privilège, etc., etc.? Un légitimiste retrouverait Napoléon avec assez de plaisir; le républicain prend un air religieux en jetant une couronne d'immortelles au pied de la colonne de la place Vendôme; le favorisé du système juste-milieu voudrait que Louis-Philippe se napoléonisât un peu plus. Je le répète, cela vient de l'amour de la blague. Le Français est essentiellement blagueur, et le Parisien surtout; il n'est pas précisément menteur; ainsi il lui faut un thème, un canevas, *un quelque chose* sur quoi il puisse travailler sa blague. Qu'on lui procure ce quelque chose, et le voilà content. Pour première condition, il a fallu au blagueur l'égalité; sans égalité, point de blague possible; l'égalité, c'est le pain de la blague, aussi en veut-on dans toutes les classes, chacun à sa manière, il est vrai. L'homme est imprégné en France de l'amour de l'égalité depuis les pieds jusqu'à la tête, témoin le décrotteur et le perruquier, qui veulent être artistes. Si je vous disais que le grand seigneur, le vrai, selon lui, celui d'autrefois, en veut comme le décrotteur et le perruquier, vous ne le croiriez pas. Eh bien! interrogez-le, demandez-lui ce qu'il pense du roi, des princes, il vous répondra froidement qu'ils ne sont que les premiers gentilshommes français, et même, pour être plus clair, il ajoutera, les premiers entre les égaux. Vous ne soupçonniez pas les grands seigneurs d'autrefois d'aimer l'égalité? Quelle injustice! ils l'aiment comme vous, comme nous, comme tous, comme les républicains nous ont prouvé qu'ils l'aimaient, lorsque, sous l'empire, pour être les égaux des grands seigneurs passés, présents et à venir, ils ont voulu être grands dignitaires, grand'croix, grands quelque chose enfin. L'égalité a donc été nécessaire à la blague; nous l'avons maintenant; nous en jouissons; nous l'avons conquise, c'est-à-dire celle de la blague: l'égalité de la blague confère

la faculté de pouvoir s'escrimer sur le: *Nous pouvons être.* Ce qui a perdu l'ancienne dynastie, c'est qu'il existait de son temps, surtout avant la première révolution, une grande masse de gens qui ne pouvaient pas blaguer sur ce qu'ils auraient pu être, car il était notoire qu'on n'en aurait pas voulu. Elle n'a pas su, à la restauration, rassurer la blague sur tout ce qu'elle avait à craindre. Napoléon seul eut le bon esprit de la satisfaire, et de l'exploiter habilement à son profit: c'est qu'un grand génie est propre à tout. De son temps de qui aurait-on pu dire: *Il ne peut pas être?* Voilà mon égalité, la vraie, la possible, et la nécessaire, celle de la blague. Quant à l'autre, qui en veut dans le fait? personne. Ceux qui crient le plus sont peut-être ceux qui s'en soucient le moins; ils ne la prônent tant que parce qu'ils apprécient beaucoup, mais beaucoup, la supériorité; sans quoi ils se tiendraient tranquilles; on ne se donne pas tant de peine pour être comme tout le monde. Restons-en donc à l'égalité de la blague, et maintenons-la tout entière, elle a bien ses avantages, et les gouvernements mêmes peuvent y trouver le leur. Si j'étais gouvernement, suivant la juste expression du gamin de la caricature, par le secours de la blague je saurais contenter tout mon monde en le rangeant en trois catégories, qui toutes pourraient avoir leur blague. Une première catégorie serait composée de ceux qui ont été; une seconde, de ceux qui sont; et une troisième, de ceux qui auraient pu être. Je ne laisserais jamais cumuler les avantages de deux catégories par un même individu, ou du moins autant que possible; car chaque individu se trouve fort heureux par une de ces trois conditions, pour peu qu'il ait de quoi manger avec cela. Prenons notre première catégorie; il reste toujours quelque chose matériellement après avoir été, et c'est un excellent terrain pour la blague. Comme on peut se faire valoir en disant: J'étais! quand on n'est plus. Que de bien on a fait! combien on en aurait fait! On a à sa disposition le passé, le présent et le futur pour se poser grand homme, d'autant plus que la politesse française,

qui respecte assez la blague en général, par esprit de corps, accorde beaucoup à celle d'un déchu; on y sourit, on y paraît croire, on y croit même; elle n'est sur le chemin de personne. Le blagueur qui a été, rentre chez lui après sa journée faite, plein de contentement de lui-même et des autres par conséquent, et tout-à-fait réconcilié avec sa chute, qui dans son opinion n'a fait que relever son mérite. Vous voyez que voilà notre première catégorie qui n'est pas mal partagée, qui peut fort bien cheminer, et qui ne charge même pas le budget. Quant à notre seconde, c'est différent, elle le charge, et même beaucoup. Vous concevez que ceux qui la composent, les hommes *qui sont*, attendent patiemment de faire partie de la première; vous concevez aussi que leur participation au budget ne les empêche pas d'avoir à leur disposition une blague fort convenable; vous concevez encore ce que vaut la possession; ainsi vous concevrez facilement que je me dispense de faire l'énumération de tout ce qui peut les rendre satisfaits: ils le sont, ou il faut convenir qu'ils auraient l'esprit mal fait; mais ils le sont en général; ils applaudissent à tout ce qui vient du gouvernement, c'est le centre, la partie ventrue de l'ordre social; c'est pour cela que je l'ai mise dans le juste-milieu. De mes catégories, il me reste à parler de la troisième, composée de ceux qui doivent vivre sur le: *J'aurais pu être;* eh bien! c'est la faute des gouvernants si ceux-là ne sont pas tout aussi satisfaits que les autres, c'est la classe la plus nombreuse, mais aussi la plus facile à contenter, à partir du point où nous sommes, du point où l'égalité de la blague est consacrée. Nos gens de la troisième catégorie doivent être traités avec la plus grande distinction; toute la sagacité gouvernementale devrait s'exercer à connaître ceux qui sont propres à faire partie de cette catégorie, à leur prodiguer toutes les petites attentions, tous les égards dont les gouvernants sont susceptibles. On peut les contenter et n'en faire jamais rien. Ne sont-ce pas là des gens précieux pour les gouvernants, s'ils savaient en tirer partie. D'abord il ne

faut pas avoir l'air de remarquer leur inaptitude gouvernementale, qui n'est pas toujours un effet de leur mauvaise volonté ou de leur incapacité, mais souvent celui du hasard qui ne les a pas mis en position d'être quelque chose; ensuite il ne faut pas les écouter avec une apparence de distraction quand ils viennent pour vous parler en public, à vous, gouvernants; il faut au contraire vous arranger de manière à ce que leur blague puisse jouer son jeu. Un regard, un sourire de ministre sera si bien exploité, coûte si peu, rapporte tant! Une grande faute des gouvernants, on ne saurait trop le répéter, est de ne bien traiter que ceux dont les intérêts se trouvent liés aux leurs, c'est une sottise; ceux-là leur sont acquis de droit, de fait, *leur intérêt vous répond d'eux*, dirait Figaro. Il n'y a donc pas à s'en occuper. Il ne serait pas digne non plus de caresser ses ennemis, et d'ailleurs on ne les ramène jamais. C'est donc la masse flottante, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il faut cajoler, et c'est là notre troisième catégorie, celle de nos blagueurs sur le : *J'aurais pu être;* c'est elle qui fait l'opinion, ou plutôt c'est en elle qu'elle réside. On se méfie d'un opposant, on se méfie d'un partisan par état; celui à qui on entend dire: Si j'avais voulu être, je serais; celui-là est l'oracle, on ne va pas chercher scrupuleusement l'exactitude de son dire, il faut seulement que l'on puisse y croire, qu'il y ait quelque apparence de vrai. Secondez-le donc de tout votre pouvoir, vous, gouvernants, ce bon blagueur; qu'il puisse faire ses dupes, il vivra là-dessus; il sera presque dupe lui-même de ce qu'il dira; et, s'il vous doit la réussite de quelque blague, il vous sera dévoué; et ce n'est pas peu de chose que le dévouement d'un blagueur, il rapporte beaucoup. Mais laissons là la blague politique, on en est rebattu, et puis j'ai peu d'espace, et je veux vous démontrer que la blague s'exploite dans tous les genres. Je ne veux qu'appeler votre attention sur les succès qu'elle a produits dans tous les genres, en peinture, en musique, en médecine, en science même, enfin en tout. Le charlatanisme est étranger, et la blague est française, vous

comprenez la différence; mais le charlatanisme étranger trouve un puissant auxiliaire dans la blague française. Le charlatan et le blagueur se font valoir mutuellement; vous sentez toutefois que l'avantage appartient au blagueur, qui n'est mu par aucun vil intérêt; tout est délicat et poli dans le blagueur; le charlatan, au contraire, n'a en vue que son vil et grossier intérêt; mais la politesse française ne conçoit jamais le charlatanisme, elle ne le soupçonne même pas, elle ne l'accueille et ne l'admet que comme blague, et le protège en conséquence; aussi pourrions-nous citer tel médecin, tel peintre, tel musicien, voire même tel savant, arrivé par la diligence à Paris, dépisté par la blague, et bientôt mis en état de retourner dans son pays en voiture de poste à quatre chevaux, ou restant à Paris, et y roulant carosse à nos dépens. Si ces heureux charlatans étaient restés dans leur pays, dans ces pays arriérés où la blague n'a pas cours comme en France, ils auraient toujours vécu pauvres et ignorés; mais ils viennent à Paris, et leur fortune est faite. Comment se refuser à se faire valoir soi-même, en produisant des individus dont les noms finissent en *eff*, en *off*, en *i*, en *th*, etc., etc., qui peuvent fournir à des blagues d'une certaine importance? C'est impossible, aussi nous voyons MM...... Ah! qu'est-ce que j'allais faire, moi? Fi donc! j'allais nommer; Dieu m'en garde, même de désigner par des initiales, c'est si commun, de si mauvais goût. Je me tais; d'ailleurs, mes lecteurs sont déjà convaincus que, sans la blague, on n'est rien chez nous; que si on y est quelque chose, il y a tout à parier que la blague s'en est mêlée. On peut, à la rigueur, être homme de mérite et blagueur, cela s'est vu; mais, règle générale, soyez blagueur d'abord pour parvenir, et puis homme de mérite si vous pouvez, cela ne gâtera peut-être rien; quelquefois l'un a mené à l'autre; on a eu quelquefois du talent en France pour justifier sa blague. Nous pourrions prendre la blague dans ses détails, mais cela nous mènerait trop loin, attendu que chaque état a la sienne particulière, indépendante de la blague en général.

Il est même fort curieux de l'observer ainsi dans ses détails; j'invite donc mes lecteurs, si j'en ai, à se livrer à cette observation, qui pourrait tourner à leur profit; je n'ai fait que les mettre sur la voie d'une étude plus approfondie, il faudrait plus d'espace que je ne puis en avoir dans ce livre pour traiter complètement la matière; mais j'ai espéré que cet article pourrait être utile à quelque pauvre diable qui se casse la tête consciencieusement à travailler pour parvenir, et qui néglige un moyen plus commode et plus certain.

Comte J. A. de MAUSSION.

MONTMARTRE

AVANT ET DEPUIS LE DÉLUGE.

I.

Les Parisiens donnent généreusement le nom de montagnes aux collines gypseuses qui dominent au nord et au midi le bassin de la Seine; dans la direction du nord, celle de Montmartre s'élève comme la reine de ces Cordilières liliputiennes, c'est le *Chimboraço* de l'Ile-de-France. De son sommet, couronné par un télégraphe et un moulin à vent, la vue se perd de toutes parts sur un horizon nuageux, après avoir parcouru d'immenses plaines, dont quelques buttes peu élevées rompent çà et là l'uniformité monotone. Ces accidents de terrain semblent déposer en faveur des appréciations de la science, et conserver ainsi l'empreinte des vagues capricieuses de la mer, qui a long-temps roulé sombre et solitaire sur ces champs aujourd'hui verdoyants et sur le sol qu'occupe cette grande cité maintenant si populeuse et si fière!

Si, par une belle journée d'été, suivant au hasard cette foule rieuse qui s'échappe dès l'aurore des jours fériés du sein de Paris, vous avez gravi la chaussée des Martyrs, et si vous êtes parvenu sur le sommet de Montmartre, vous n'avez pu sans-doute vous défendre d'un sentiment d'admiration en voyant briller à vos pieds les hardies coupoles de Sainte-Geneviève et des Invalides; vous avez dû être frappé surtout de

l'aspect triste et mélancolique de cette ville immense dont les bruits ne parviennent pas jusqu'à vous; ils ont expiré à mi-côte. C'est ainsi que du haut d'un promontoire on voit la vague se briser contre les rescifs qui en bordent la base. Ces blanches façades et ces toitures rougeâtres qui vous apparaissent comme des masses confuses, ressemblent dans cet éloignement à de vastes ruines: c'est l'avenir peut-être qui vous révèle une page de son histoire.

Mais tandis que votre imagination rêveuse plane sur ce tableau, comme un grand oiseau aime à déployer ses larges ailes sur le site qu'il a choisi pour sa patrie, les sombres cavernes, dont l'entrée déchire les flancs de la colline, viennent vous appeler à de graves méditations. Les sons discordants mais joyeux des instruments qui animent les jeux et les danses de la foule insouciante, les rondes gracieuses des jeunes filles sous les ombrages voisins, les cris de joie des jeunes écoliers dont le cerf-volant se perd dans les nuages, tout cela disparaît devant la pensée mystérieuse qui fait surgir en vous l'aspect de ces cryptes. Ces abîmes ouverts par l'industrie de l'homme conservent en effet les traditions de plusieurs mondes, sur les débris desquels la main du Créateur a récemment jeté le nôtre!

N'est-ce pas qu'il y a en nous un sentiment secret, mais énergique et exigeant, un désir triste qui tient à la fois du vague instinct de la curiosité et de la mélancolie d'une idée religieuse, qui nous transporte dans le passé et nous fait chercher avec inquiétude les traces de notre berceau? C'est que l'homme n'est pas une œuvre du hasard, qu'il a de grandes destinées à accomplir sur cette terre où il est étranger et voyageur. C'est que ce pressentiment l'agite dans toutes les conditions comme dans tous les instants de sa vie, et que sa raison prophétique dément les illusions de ses sens et lutte sans-cesse contre les erreurs de son orgueil. Suivez-moi donc dans les cryptes de Montmartre, dont je vous ferai l'histoire moderne quand j'aurai satisfait à cette austère pensée et que

j'aurai dévoilé devant vous le secret de ses traditions antédiluviennes.

Il n'y a pas plus d'un demi siècle qu'une philosophie railleuse, sur le point d'accomplir sa mission funeste et de livrer la société à la législation de ses théories insensées, proclamait avec l'audace de l'ignorance l'antiquité presque immémoriale de l'homme, dans le seul but de convaincre de mensonge son histoire religieuse. Les Français, doués d'une vive intelligence, mais dépourvus de toute aptitude pour les travaux sérieux de la raison; les Français, spirituels, mais légers, enthousiastes, corrompus par les mœurs adultères d'une monarchie mourante de désordres et d'abus, accueillirent avec empressement un système qui refaisait le passé et l'avenir de l'homme, d'après des principes nouveaux en harmonie avec leur caractère frondeur. Le patriarche de cette école qui a jeté parmi nous de si profondes racines, Voltaire fit servir son prodigieux talent au but essentiel qu'elle se proposait, l'anéantissement du sentiment religieux. Alors cet homme, dont l'esprit ne peut excuser la mauvaise foi ni la légèreté inconcevable avec laquelle il a traité la philosophie de l'histoire, se rua sur la Genèse comme sur une proie facile à dévorer, et interpréta de la manière la plus ridicule et la plus extravagante les faits et la chronologie conservés dans ce vénérable document des âges anciens. Quelle est la folie qui ne réussirait pas en France? Celle de Voltaire et des encyclopédistes eut un succès qui devait même dépasser leurs tristes espérances!

M. de Voltaire s'est agréablement moqué du physicien de la Genèse qui s'est permis de faire la lumière indépendante du soleil; le déluge et le pauvre Noé avec son arche n'ont pas été mieux traités. Mais ce qui vraiment est impardonnable et vaut bien d'exciter la bile du *grand philosophe*, c'est de faire dater le monde de six mille ans, c'est-à-dire d'hier! Pour le coup l'auteur de la Genèse n'a jamais su même compter sur ses doigts, et l'ère des Babyloniens et celle des Égyptiens, des Indiens, des Chinois, nations antiques pour qui le déluge uni-

versel n'a probablement été qu'un accident sans importance, puisqu'elles ont tenu registre, jour par jour, de quarante mille ans durant lesquelles elles ont eu des villes de marbre, des rois, des prêtres et même des philosophes? Cette période de quarante mille ans (on voulait bien nous faire grâce des périodes précédentes dont les journaux s'étaient égarés) la Genèse avait voulu brutalement nous en priver, nous qui ne savons pas bien le nom de nos ancêtres!... On conçoit combien était absurde une religion qui s'appuyait sur un pareil document, une religion qui ne faisait pas remonter à plus de six mille ans la venue de l'homme sur la terre! Aussi la religion succomba-t-elle: les quarante mille ans des Babyloniens, des Égyptiens, des Indiens, des Chinois, éclaircirent tous les doutes, M. de Voltaire fut proclamé un grand homme et un savant, et l'auteur de la Genèse ne fut plus qu'un misérable Juif, qui avait peut-être vendu de vieux habits dans quelque carrefour de la grande Babylone.

Encore une réflexion à ce sujet, je vous prie, et nous commencerons aussitôt notre voyage antédiluvien. La philosophie du dix-huitième siècle, qui est encore, à peu de modifications près, celle de la France au dix-neuvième, avait rejeté l'intervention de la raison dans l'explication des problèmes qu'elle posait, elle n'avait admis que l'expérience et le témoignage des sens à faire la preuve de ses spéculations. Mais telle est la puissance et l'unité divine de la vérité qu'elle devait triompher de cette philosophie avec l'emploi de ses propres armes et rendre leur caractère de certitude aux traditions religieuses, en se servant des analyses d'une science toute de faits. Ainsi les pregrès de la géologie ont ruiné sans ressource le système de l'antiquité de l'homme, et il est à craindre que la chronologie de la Genèse ne soit aussi exacte que sa physique.

Depuis long-temps les recherches, même les plus superficielles, faites dans le sol de notre continent, avaient attesté une invasion de la mer qui a laissé partout, dans les bas-fonds et sur les hauteurs, des dépôts de ses productions. La dé-

couverte si fréquente de bancs d'huîtres ou d'autres couches coquillières, demeurés dans le sein de la terre après le phénomène qui les y a déposés, avec l'ordre régulier où on les trouve dans leur élément générateur, ne laisse aucun doute sur l'existence historique d'un récent cataclisme, à la suite duquel l'ordre physique du globe a été bouleversé et le règne animal complètement détruit.

Mais l'esprit investigateur de la science ne pouvait se contenter de ces premiers résultats, et bientôt de nouveaux travaux et des recherches plus importantes amenèrent de précieuses découvertes, entièrement d'accord avec les traditions rationnellement historiques de toutes les nations et avec les documents religieux de celle à qui il a plu à Dieu de révéler le grand mystère de son unité. Les couches variées qui forment l'enveloppe de la terre ont été explorées sur les points les plus opposés, et ces explorations ont donné partout des résultats identiques. Une masse indestructible de faits est venue démontrer que d'immenses et subites révolutions ont changé plusieurs fois, et durant une période incalculable, la forme et les propriétés de ce monde où l'homme s'agite avec ses passions sur un terrain secondaire, un dépôt d'alluvion, qu'une catastrophe peut-être prochaine doit rendre un jour à la mer qui l'a jadis occupé . . .

Des mammifères gigantesques, des animaux inconnus, ont été retrouvés dans les glaces du pôle au milieu des palmiers et des végétaux de l'équateur. Dans les climats aujourd'hui tempérés, les ossements de quadrupèdes et d'annulaires sans analogues avec les espèces vivantes, des poissons et de grands coquillages tels qu'on est fondé à croire que la mer n'en contient plus de semblables, ont été tirés du sein des abîmes, où ils n'avaient peut-être été plongés par la main du Tout-Puissant que pour exercer un jour l'intelligence de l'homme, et concourir dans le silence de leurs tombes profondes à la manifestation de la vérité. Mais nulle part ni dans le nord, ni au midi, ni dans les régions tempérées, la science étonnée n'a pu retrouver le moindre débris d'êtres humains qui au-

raient ainsi été contemporains de l'une de ces grandes catastrophes. Tout ce qu'on peut supposer de plus favorable à l'antiquité de notre race, c'est que l'Océan couvre aujourd'hui les continents qu'elle avait fertilisés, et que les ossements de nos pères dorment au fond de ses abîmes. Mais cela prouverait seulement que l'homme a été témoin de la dernière révolution du globe, et c'est un fait que les traditions de tous les peuples ne permettent pas de révoquer en doute.

Les dispositicns spéciales du sol de Montmartre ont facilité la vérification des grands témoignages historiques dont je viens de parler. Les couches gypseuses qui s'y rencontrent par masses considérables ont dû être exploitées par l'industrie, dont les travaux ont précédé ceux de la science. C'est ainsi que se sont formées peu-à-peu ces cryptes, dont les plus remarquables et les plus profondes se trouvent à l'est de la colline.

On retrouve, à la base des excavations poussées à leur dernier terme, ces durs granits qui forment aussi les crêtes des plus hautes montagnes du globe. Là s'arrête le mineur, et il n'est guère permis à l'homme, quelle que soit la perfection de ses instruments, de pénétrer fort avant dans ces couches primitives, à la surface comme dans les entrailles de la terre.

Nous sommes arrivés aux confins du plus ancien des mondes, création antique dans la contemplation de laquelle s'égare notre raison, comme on a des vertiges quand on regarde au-dessous de soi d'un point très-élevé. Il y a donc eu un monde où la nature était inerte, une terre froide et stérile où nul être animé ne respirait et qui ne nourrissait aucuns végétaux! En présence de ce monde plus silencieux et plus triste que la tombe, où l'on retrouve du moins quelque souvenir de la vie, je me suis toujours senti profondément ému et je me suis souvenu de ces grandes et simples paroles: „Dieu créa au „commencement les cieux et la terre. — Et la terre était „sans forme et vide; les ténèbres couvraient la face de l'a- „bîme et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.“

Cependant la stratification de ces terrains primitifs, leurs déchirements, leurs formes capricieuses, démontrent encore qu'ils ont aussi été ensevelis sous les eaux, et qu'avant d'être mis à découvert, ils ont été sujets à de violentes révolutions. Mais cette mer vagabonde, qui a tant de fois remué le globe et qui seule a une fois élevé sa voix terrible dans sa vaste étendue, elle n'a point laissé sur le plus ancien de ses lits de traces d'aucune production animalisée ou seulement végétale; la mer aussi n'avait donc point de vie dans son sein, elle était inerte comme ces granits sur lesquels s'exerçait quelquefois la colère de ses vagues...

Continuons notre voyage au travers de ces mondes détruits. Au-dessus des terrains primitifs, que la science a divisés par classes, on entre dans cette création qui a reçu le nom de terrains intermédiaires. Là se trouvent de loin en loin quelques restes d'une animation douteuse, des coquillages et des coraux dépouillés de mollusques et de zoophytes, êtres misérables dont la vie est semblable à l'action végétative. Ce n'est que dans les couches supérieures des terrains secondaires, que nous n'examinerons pas dans leurs nombreuses variétés, que les traces d'une création plus vaste, plus active et plus féconde, nous apparaissent.

Les cryptes de Montmartre ont fourni à cette profondeur du sol des découvertes d'un grand intérêt. La vie ne se manifeste d'abord sur le globe que par des productions marines, les poissons commencent pour ainsi dire la chaîne des êtres; c'est peut-être ce qui a fait dire à je ne sais quel physionomane que l'espèce humaine provenait évidemment des grenouilles. Les serpents et les animaux à écailles, les tortues et les crocodiles sont ensuite les premiers qui paraissent avoir habité les continents délaissés par la mer et envahis ensuite par elle. C'est dans l'une des couches gypseuses ou calcaires alternativement, appartenant à cette création, qu'on a trouvé à Montmartre des ossements fossiles, reconnus d'abord pour des ossements humains, mais qui appartenaient en effet à une salamandre dont l'espèce a disparu à l'époque de l'une de ces révolutions.

Les débris de mammifères terrestres et d'animaux, qui se rapprochent de ceux qui existent, ne se sont rencontrés que parmi les couches les plus récentes des terrains tertiaires, assez voisins des terrains d'alluvion sur lesquels nous vivons.

Mais pour retrouver l'homme, il faut suivre le conseil que me donne peut-être en secret mon compagnon de voyage et passer au déluge. Revenons donc sur la terre et sortons de ces cryptes qui recèlent tant de mystères et dont les couches se déroulent au loin dans le sein de la terre comme les pages d'un livre où l'histoire du passé est écrite en caractères éternels.

II.

Le nom de Montmartre, imposé à la colline dont nous venons de visiter l'intérieur, au village qui en occupe le sommet et à la chaussée qui y conduit, est évidemment la corruption ou la contraction de quelque vieux mot dont la première partie est empruntée à la langue romaine. Peut-être l'étymologie de ce mot n'eût-elle pas été difficile à trouver si les savants antiquaires, fort sujets à distraction dans tous les temps et dans tous les pays, n'avaient singulièrement embrouillé la question.

M. Dulaure, qui est un savant bien avisé quand il ne parle ni des prêtres ni des nobles, ne se prononce pas entre les partisans du Mont de Mars, du Mont de Mercure et de celui des Martyrs. Quant à moi, j'avoue humblement m'en tenir au vieux Frodoart et adopter cette dernière interprétation. Il est probable que les raisons qui m'y déterminent n'égaieraient pas le lecteur, c'est bien assez du voyage dans les cryptes et je m'en tiens comme un sage quaker à cette affirmation.

L'histoire de Montmartre, comme celle des plus grandes nations, a des commencements fort obscurs; on ignore absolument si cette colline, dont la base et les flancs étaient couverts de bois épais, eut une destination spéciale durant l'ère gauloise. La tribu des *Parisii* qui avait dans une petite île de la Seine un camp retranché appelé Lutèce, ne commence à être nommée que vers l'an 700 de la fondation de Rome,

dans un bulletin de César. Mais Montmartre, ou du moins le lieu qui porte aujourd'hui ce nom, n'est pas même indiqué dans le récit des mouvements stratégiques de Labiénus. La bataille que ce général romain livra aux Gaulois confédérés, à peu de distance de la Lutèce des Parisii, eut lieu sur la rive gauche de la Seine, et l'éloignement de Montmartre de ce point ne permettait pas en effet d'en faire une position militaire. Cependant si, comme on l'a présumé, la colline de Montmartre eût été alors consacrée à la religion, il est probable qu'on retrouverait quelque part dans l'histoire les traces de cette destination. Il faut donc s'en tenir aux conjectures.

Montmartre ne se trouve désigné pour la première fois que dans les légendaires, d'après lesquels saint Denis, prétendu apôtre des Gaules, y aurait été décapité. Malheureusement on ne peut accorder aucune confiance à ces récits de moines ignorants; il est triste qu'un évènement aussi grave que celui de l'établissement du christianisme dans les Gaules, se trouve accompagné dans nos premiers historiens de tant de fables ridicules et de contradictions, qu'on ne puisse aujourd'hui en déterminer historiquement l'époque. Les légendaires placent en effet le martyre de saint Denis tantôt à la fin du premier siècle, tantôt au milieu du troisième, et il résulte des lettres de Julien qu'un siècle encore après cette dernière époque les Parisii n'avaient d'autre culte que celui de Vénus et de Bacchus. Au reste, plusieurs ordonnances des premiers rois francs, conservées par Baluce, prouvent évidemment que le peuple gaulois n'avait point encore entièrement renoncé à l'idolatrie, même au sixième siècle. On me permettra de ne point chercher à éclaircir ici cette question, malgré le puissant intérêt qu'elle présente.

Vers la fin du neuvième siècle, l'empereur Charles-le-Gros accourut avec une armée au secours des Parisii assiégés par les Normands, et l'on sait qu'il campa sur les hauteurs de Montmartre. Au lieu de battre ces étrangers, l'empereur conclut avec eux un traité honteux; au surplus, cette circonstance n'offre rien de remarquable pour l'histoire spéciale de cette localité.

En 978, l'empereur Othon faisait la guerre à Lothaire, roi de France; à la tête d'une nombreuse armée, il pénétra jusqu'aux portes de Paris dans l'une desquelles il planta bravement sa lance. Après cet exploit chevaleresque, le César germain s'en alla à Montmartre, où il fit chanter un *Alleluia.* Ce fait est important à consigner, car il prouve jusqu'à un certain point qu'il existait alors une église à Montmartre et par conséqueut un village.

Mais l'histoire de Montmartre ne devient bien certaine qu'au onzième siècle, époque à laquelle il résulte de plusieurs actes authentiques que c'était un fief ecclésiastique dépendant de la suzeraineté des seigneurs de Montmorency. Il fut cédé en 1096 aux religieux de Saint-Martin-des-Champs par le sire de Payen et la dame Hodierne, son épouse, qui, suivant la coutume du temps, étaient seigneurs laïques de l'église.

Les habitants de Montmartre, qui n'étaient alors que des pauvres serfs de main-morte, changèrent de maîtres en 1133, sans changer de condition, à la suite d'une transaction faite entre le roi Louis-le-Gros et Alix ou Adélaïde de Maurienne, sa femme; le fief fut donné par ce prince aux religieuses d'un monastère qu'il y fonda. Telle est l'origine de l'abbaye de Montmartre, qui fut long-temps célèbre par ses richesses et malheureusement par la conduite souvent peu chrétienne de ses recluses.

Il paraît néanmoins que les désordres de quelque abbesse, et les malheurs que les guerres civiles entraînent à leur suite, avaient étrangement diminué la prospérité de la communauté, vers la fin du seizième siècle, au point qu'en 1598, elle ne possédait plus que deux mille livres de rente et avait contracté des dettes considérables.

Durant cette période, la plupart des abbayes de femmes voisines du théâtre de la guerre, et surtout celles des environs de Paris, furent exposées aux violences des gens de guerre et des protestants, qui ne se piquaient pas de respecter les vœux des religieuses. L'abbaye de Montmartre ne pouvait échapper aux douloureuses conséquences de ces troubles civils.

Claudine de Beauvilliers, jeune femme d'une beauté remarquable, était, en 1590, abbesse de Montmartre. Les troupes de Henri IV, qui dirigeait alors le siège de Paris, occupaient la colline, où des batteries avaient été établies Les soldats du Béarnais s'emparèrent de l'abbaye, et il paraît qu'ils triomphèrent facilement de la pudeur des religieuses. Alors le chœur retentit de chansons profanes, le réfectoire et le dortoir furent consacrés à des usages auxquels les pieux et augustes fondateurs du monastère n'avaient nullement songé. Il faut dire aussi que le roi Henri qui, dans les jours de bataille, montrait son panache blanc à ses compagnons, se garda bien dans cette circonstance de ne pas se mettre au premier rang des combattants. La belle Claudine lui avait inspiré une de ces passions extraordinaires, comme ce prince en a éprouvé plusieurs; la pauvre abbesse n'avait ni canons, ni soldats pour la défendre, elle avait un cœur tendre, Henri était séduisant, elle céda. Tandis que les sombres ligueurs se livraient dans Paris aux actes les plus frénétiques et mouraient de faim en chantant des litanies, le roi Henri et les huguenots menaient joyeuse vie à Montmartre, faisaient l'amour et transformaient le saint lieu en maison de débauche.

Cette invasion des protestants et la conduite de l'abbesse, qui suivit le roi à Senlis, où Gabrielle d'Estrées la détrôna, eut une fâcheuse influence sur les destinées de l'abbaye, qui depuis lors ne recouvra jamais son ancienne splendeur. Henri IV, paisible possesseur du trône et bon catholique, venait souvent à Montmartre, il allait entendre la messe à l'abbaye et déjeuner avec l'abbesse. Ces visites qui, d'après le caractère connu du monarque, n'étaient pas de nature à rétablir la réputation du couvent, ont laissé à Montmartre de profondes traces, et aujourd'hui même le nom de ce roi est encore donné au moulin qui domine la colline et dont le voyageur aperçoit de très-loin les grandes ailes tournoyantes.

III.

La commune de Montmartre, ce petit fief ecclésiastique du moyen âge, a aujourd'hui une population beaucoup plus

nombreuse que l'antique tribu des Parisii tout entière, à l'époque où son nom fut pour la première fois prononcé dans l'histoire. Des raisons d'intérêt local, qu'on voudra bien me dispenser d'examiner, ont jusqu'ici fait diminuer le chiffre officiel de sa population, qui s'élève approximativement à 8000 ames. On comprend que le hameau qui occupe le faîte de la colline ne pourrait contenir un aussi grand nombre d'habitants, et que des hameaux voisins ont dû successivement y être annexés.

Si vous avez parcouru les Alpes, vous avez dû rencontrer quelquefois dans des bas-fonds un misérable petit village, aux rues étroites, sillonnées par des flaques profondes et d'un aspect triste et désolé: tel est Montmartre, ou du moins la partie de cette commune qui porte spécialement ce nom. On ne peut s'imaginer qu'à si peu de distance du mur d'enceinte de Paris, il existe un pareil cloaque. Les porcs et les poules se partagent avec les passants des rues étroites, obscures et dont le sol est jonché d'immondices. Montmartre a conservé sa triste physionomie féodale. Je ne tarderai pas à en expliquer les causes. A l'extrémité est de la colline s'élève une vieille église dédiée à saint Pierre, qui est le patron du pays. Ce n'est point au hasard que j'ai ainsi qualifié ce monument. Il n'a rien de la grave régularité de l'antique, rien non plus de la mélancolique beauté de l'architecture gothique. C'est une ruine badigeonnée à l'intérieur et dont les lourdes assises rappellent seulement l'ère saxonne, c'est-à-dire la domination de la race Franke qui les a sans-doute jetées en terre. On a superposé sur une tourelle massive qui appartient à la même époque, et qui terminait jadis de ce côté le mur de clôture de l'abbaye, la construction moderne du télégraphe qui dessert la ligne du nord-est.

On arrivait autrefois à Montmartre par une côte rapide, après avoir gravi la chaussée des Martyrs et traversé l'ancienne place de l'abbaye. Depuis quelques années un chemin tournant, qui suit d'abord cette direction et sillonne ensuite la colline à l'ouest et au nord, y conduit d'une manière plus commode.

A gauche de cette chaussée on trouve la fontaine du Buc, qui verse le superflu de ses eaux dans un réservoir où viennent s'abreuver les bestiaux, ce qui en fait une mare infecte et d'un aspect désagréable. Le chemin neuf commence à se border d'élégantes constructions; parmi les plus récentes on distingue une petite maison d'une forme originale qui a été élevée par M. Théaulon et sur ses dessins. Cet homme de lettres, dont une maladie grave est venue briser à la fleur de l'âge la verve spirituelle et féconde, a habité long-temps Montmartre, où il a laissé d'agréables souvenirs, qui ne peuvent cependant consoler ses amis d'avoir vu s'éteindre sitôt en lui les espérances d'un beau talent. Sur le haut de la colline et avant de pénétrer dans la principale ruelle du village, est une vaste et belle maison, située, comme disent les notaires, entre cour et jardin et dont une haute grille en fer décore la façade méridionale. On y trouve des bains et un jardin délicieux. Cette maison est l'établissement justement renommé du docteur Blanche, dont la généreuse hospitalité, la cordialité franche et le savoir n'ont pas peu contribué à donner une vogue justement méritée à cet établissement si heureusement situé.

Le revers de la colline de Montmartre est planté de vignes et de jolis jardins attenants à des pavillons de construction moderne, où dans la belle saison se retirent quelques artistes en réputation et où le dimanche seulement viennent se délasser des fatigues de la bourse des banquiers et de riches industriels. Ce sont les petites maisons des grands seigneurs de notre siècle épicier et rossiniste!

Au sortir de la barrière des Martyrs et en suivant la chaussée, on entre dans l'une des annexes de Montmartre: c'est le hameau ou, si l'on veut, le quartier de l'abbaye. Après avoir gravi une rue large et escarpée, peuplée de cabarets sur ses deux rives, on arrive à mi-côte en face de l'une des anciennes entrées du monastère; la porte principale se trouvait un peu plus loin sur la place même où ses restes

dégradés servent encore d'ouverture à une espèce de maison de ferme.

L'abbaye de Montmartre, si l'on en juge par les murs restés debout et la disposition du sol, devait avoir la forme d'un polygone dont la façade principale regardait Paris. Ce monument, dont les dégradations éprouvées du temps des guerres civiles n'avaient point été rétablies, a dû être entièrement rasé à l'époque de la révolution.

Le sol qu'il occupait a été converti en chantiers de bois dans une partie, et sur plusieurs autres points on a ouvert des carrières à plâtre, dont l'exploitation poursuivie avec peu de discernement menace le village de Montmartre d'une affreuse catastrophe. Les éboulements considérables qui arrivent journellement et qui ont presque coupé à pic tout le flanc sud et sud-est de la colline, sont les signes avant-coureurs d'un évènement que l'administration publique, en luttant contre l'égoïsme des intérêts privés, aura de la peine à prévenir. Déjà les jardins agréables qui couronnaient l'ancien territoire de l'abbaye ont disparu. Les Parisiens chercheraient vainement aujourd'hui ce Tivoli où ils allaient admirer le gigantesque poirier dont les branches antiques, recourbées en arceaux, formaient un cabinet de verdure au-dessus du tronc de l'arbre et sur lequel on trouvait une table et des sièges pour une société nombreuse. La colline est entièrement dépouillée de verdure, l'entrée des cryptes qui s'agrandit toujours l'envahit jusqu'au sommet, et elle ne présente plus à l'œil attristé qu'une grève stérile et dangereuse, où la chèvre même ne peut plus aller brouter les plantes grimpantes qui jaunissent dans les interstices du sol diluvien, que le vent a parsemé d'un peu de terre végétale.

Les jardins de l'abbaye s'étendaient fort loin au sud et à l'ouest de la colline; ce sol et les terrains vagues qui en dépendaient, et que l'abbesse de Montmartre défendit en 1786 contre le fisc, lors de l'établissement du mur d'enceinte de Paris, furent acquis par M. Orsel, homme de finance et d'industrie. Il conçut le projet de joindre par un passage trans-

versal la chaussée des Martyrs à celle de Rochechouart. Ce plan a été exécuté avec bonheur par M. Lambin, son héritier, et maintenant le village Orsel, l'une des annexes de Montmartre, présente à mi-côte, sur le versant méridional de la colline, un aspect riant et qui révèle quelque chose de la civilisation moderne. Ses constructions sont en général d'un assez bon goût; mais ce qui donne à ce village de la vie et presque de l'importance, c'est le théâtre situé sur une jolie place où l'on parvient par deux allées grimpantes et plantées d'acacias. Un parterre dessiné avec goût sert en été de rendez-vous aux promeneurs et aux habitués du théâtre.

Le village Orsel conduit à la chaussée de Rochechouart, dont des constructions font partie du village de Clignancourt, situé à l'extrémité nord-est de la colline de Montmartre. C'est encore une annexe de cette commune. La chaussée est habitée en général, comme celle des Martyrs qui lui est parallèle, par des marchands de vins, et Clignancourt proprement dit se compose de quelques maisons de campagne et d'habitations affectées aux exploitations rurales d'une partie de la plaine de Saint-Denis où se trouvent les limites de la commune de Montmartre.

Tels sont les changements que le temps a apportés dans cette localité. Les révolutions humaines, on le voit, n'ont pas moins agité son sol à la surface que les grandes révolutions du globe à l'intérieur. Ce fut sur la colline de Montmartre qu'en 1814 vint s'abattre l'aigle impériale toute sanglante. Comme au dixième siècle, les hommes du nord, maîtres de la France, purent insulter du haut de cette butte la capitale de l'empire. Mais cette fois leurs cris sauvages annoncèrent le dernier jour d'une ère glorieuse, et la lance du Cosaque plantée aux portes de Paris, comme celle de l'empereur Othon, accomplit un grand décret de la Providence.

A cette époque désastreuse l'honneur national fit du moins quelques efforts pour repousser l'invasion et sauver Paris de la souillure que l'étranger allait lui imprimer. Une poignée de conscrits et de vétérans défendirent Montmartre contre les

masses russes et prussiennes. On aurait dit que les vieux souvenirs de la gloire française venaient se réunir à ses dernières espérances pour mourir au même champ d'honneur, afin que les beaux rêves de la République et de l'Empire finissent en même temps! . . On avait essayé en 1815 de fortifier la position de Montmartre, dont les évènements militaires de la première invasion avaient fait rcconnaître l'importance; mais cette inutile manifestation d'une puissance déchue se perdit comme le dernier soupir d'un soldat sur le champ de bataille, et ne retarda pas d'une heure le dénoûment funeste du drame de l'empire. C'est ainsi qu'après un violent orage, quelques vagues tardives viennent encore inonder la grève, tandis que la voix menaçante de la tempête expire dans les échos lointains et que la mer sombre et calme rejette sur son rivage les fragments des navires qu'elle a brisés dans sa colère.

IV.

Si jamais l'envie reprenait à Asmodée de découvrir à quelque nouveau Cléofas les mystères d'amour, d'ambition, les plaisirs, les douleurs et les misères qui se cachent sous les toits de Paris, c'est sans-doute à Montmartre qu'il transporterait son protégé. Le tour du télégraphe serait un lieu très-convenable aux observations du malin démon, se fît-il poète, peintre ou moraliste, car nos hommes d'état n'ont pas seuls le privilège de changer suivant l'exigence des circonstances.

De la plate-forme qui couronne cet édifice, où je vous prie de supposer que le spirituel démon de Lesage, ou l'imagination, non moins puissante, vous a transporté, on jouit d'un point de vue merveilleux. De toutes parts se déroule devant vous un immense tableau, dont les plans les plus éloignés semblent se confondre avec la voûte du ciel, parsemée, durant les plus beaux jours, de nuages grisâtres qui forment le dernier rideau de cette belle scène. Au nord s'étend à vos pieds la plaine de Saint-Denis; ces champs cultivés, vus de cette hauteur, ressemblent à un riche tapis dont la verdoyante uniformité est variée heureusement par les fleurs rouges du coque-

licot, l'azur du bluet et le jaune d'or du colza et des roquettes sauvages qui envahissent souvent les champs de froment. Les collines boisées dans lesquelles est encadrée la vallée de Montmorency ferment l'horizon de ce côté. A l'ouest, le bois de Boulogne, Neuilly avec ses îles riantes, les verts coteaux de Saint-Cloud et de Meudon, offrent une longue suite de scènes variées et de sites charmants au milieu desquels le cours capricieux de la Seine est indiqué par les blanches vapeurs qui s'élancent de son sein. Au sud ce sont encore des plaines et des collines dont le sol marneux et rougeâtre forme un contraste remarquable avec la verdure de l'ouest et du nord. A l'est vous apercevez Belleville, Saint-Chaumont et ce coteau peuplé de cyprès où vont s'endormir pour toujours les joies et les douleurs qui ont surgi dans cette grande cité placée au centre du bassin de la Seine et qui occupe plusieurs plans du vaste panorama où votre œil a découvert mille accidents qui échappent au pinceau de l'artiste et à l'analyse de l'art descriptif.

Revenons à Montmartre. Nous entendons dans le lointain le bruit des orchestres de l'*Élysée* et de l'*Hermitage*, il monte au faîte de la tour où nous sommes placés, plus harmonieux en se dilatant dans les airs, qu'il ne doit l'être pour la folle et riante jeunesse dont il anime les jeux. Nous distinguons aussi les sons moins agréables des instruments à l'aide desquels les ménétriers font sauter une autre classe du peuple sur le plancher poudreux des guinguettes qui occupent le boulevart et les deux chaussées.

Chaque jour de fête, Montmartre reçoit de Paris un surcroît de population qu'on ne peut évaluer à moins de trente mille ames. Mais il y a dans ces foules qui vont chercher le plaisir à bon marché des nuances de mœurs et de rangs que l'observateur doit savoir saisir. L'*Élysée* et l'*Hermitage* sont des établissements à la porte desquels veille un vétéran le sabre au côté pour en écarter ceux qui, suivant le programme du restaurateur, n'ont pas une *mise décente.* Éloignez-vous, laborieux jeune homme, dont les six jours de durs

travaux suffisent à-peine aux besoins de votre famille pauvre et honorable comme vous. Loin d'ici, humble fille de l'ouvrier, qui n'êtes encore que vertueuse et jolie, vous ne pouvez vous promener sous ces frais ombrages, ni savourer cette musique plus douce à votre oreille que l'orchestre des Italiens pour un riche paresseux qu'on appelle *dilettante*. Entrez, belles nymphes en cachemires, aux frais chapeaux ornés de rubans et de fleurs; entrez, heureuses grisettes, qui dépensez gaîment vos beaux jours, et qui sur un lit de paille vous plaisez à trouver le duvet des riches boudoirs; vous qui rêvez d'amours et vivez de plaisirs, suivez ces rieuses beautés, étudiants, clercs de notaires, enfants de l'antique basoche; et vous aussi poursuivants d'armes des modernes châtelains, nobles chevaliers de la demi-aune et du comptoir, dont la vie semble être tenue en partie double comme vos livres de commerce, entrez avec vos habits à boutons dorés, avec vos cravates empesées et vos airs de petits-maîtres, c'est pour vous seuls que ce temple est ouvert.

Détournons nos regards de certaines petites maisons qui bordent les boulevarts. C'est là que la misère et le vice dans leurs joies abjectes paraissent encore plus ignobles et plus dégradés. Dans ces infames tripots le soldat sans expérience, l'ouvrier sans mœurs, le fripon de bas étage se livrent pêle-mêle à des plaisirs crapuleux avec d'horribles mégères . . .

Entendez ces sons monotones, mais dont l'harmonie imitative est si puissante sur l'ame du montagnard, c'est la musette d'Auvergne qui rassemble dans un local moins élégant que l'*Élysée*, mais aussi moins repoussants que ces cabarets enfumés dont je viens de vous parler, une population honnête et laborieuse, qui se livre bruyamment aux plaisirs du dimanche. Ce sont des Auvergnats, des forts, des porteurs d'eau, des ouvriers pères de famille qui dansent la bourrée et se moquent des airs de Rossini dont on berce les pas plus recherchés des habitués de l'*Élysée* et de l'*Hermitage*.

Ces jours de fête durant lesquels on danse, on s'enivre, on chante à tue-tête, ne finissent pas toujours d'une manière pai-

sible. Dans ce mélange de ce qu'il y a de plus aimable, de plus probe et de plus infame dans la population d'une grande ville, il est rare que quelques rixes violentes ne viennent pas troubler les plaisirs de la guinguette. Aussi le soir, quand l'heure du départ a sonné, les barrières offrent-elles un spectacle fort bizarre. Des ivrognes battent les murs, des tapageurs peu fermes sur leurs jambes se retirent avec une compresse sur l'œil; on chante dans ce groupe, on pleure dans celui-ci; c'est un enfant à la voix criarde qui refuse de marcher et à qui la mère administre d'une main libérale une correction que vous savez bien; c'est une femme au vaste bonnet de dentelle, qui, le poing sur la hanche et l'œil enflammé, montre à ses compagnes qui rient aux éclats sa belle robe blanche souillée de taches de vin. Mais grâces au ciel, il y a à Montmartre des gendarmes pour modérer la joie publique et une garde nationale qui a des bonnets à poil, du dévouement, et un corps-de-garde, temple consacré à l'ordre public.

Au reste, à Montmartre comme ailleurs, tous les jours ne se ressemblent point. Ces bruits tumultueux, ces foules qui encombrent les rues et les chemins ne s'y montrent que par intervalles. C'est peut-être le moment de vous parler de la population habituelle du pays, qui a une physionomie toute spéciale et qui se ressent dans sa composition des révolutions successives dont le sol a été le théâtre. Rien ne ressemble moins à l'habitant du vieux Montmartre que celui du village d'Orsel; il y a entre eux la différence qui existe entre l'homme du faubourg Saint-Marcel et celui de la Chaussée-d'Antin, entre la lourde voiture du brasseur de bière et l'élégant tilbury de l'agent de change.

Ne vous figurez point que les gens de la colline, les gens du vieux Montmartre, aient vu avec joie la prospérité et l'agrandissement de leur commune; point du tout; il existe entre les quatre hameaux dont elle est aujourd'hui formée une rivalité vivace et irritable, dont monsieur le maire, flanqué de deux adjoints, ne pourrait mettre d'accord les prétentions, lors même que ce digne magistrat aurait fait des vaudevilles comme le sous-préfet de Saint-Denis.

C'est que les paysans de Montmartre ne sont pas gens à venir chanter en chœur, comme ceux du Gymnase, des couplets en faveur de qui que ce soit. Les descendants des serfs de l'abbaye ont conservé quelque chose du moyen âge; c'est la ténacité de l'église pour ses immunités et priviléges; il y a encore dans leur caractère du bedeau et du manant. Ils sont grossiers, querelleurs et intéressés comme le sont malheureusement les gens de banlieue de toutes les grandes villes. Mais je crois que ceux de Montmartre possèdent ces heureuses qualités à un degré éminent. Ils regardent comme des usurpateurs de leur sol les habitants de l'Abbaye, d'Orsel et de Clignancourt, et prétendent avec fierté que le véritable Montmartre est là où se trouve l'église. C'est là, je pense, une tradition irrécusable de leur ancien servage.

Le village d'Orsel est peuplé de petits rentiers et d'employés qui s'y sont fixés par des raisons d'économie dont leur vanité a profité. C'est l'aristocratie bourgeoise du pays, ils ont des habits et ils s'appellent messieurs. Mais l'aristocratie territoriale, qui fait les électeurs et les officiers municipaux, a évidemment son siége au vieux Montmartre. Aussi les chantres et les marchands de vin ont-ils leur part de l'autorité, et le second magistrat de la commune, qui chante au lutrin, dit en frappant sur son ventre: — Je suis-t'adjoint, j'ai-t'été z'au département.

Les habitants de Montmartre n'ont pas sous le rapport de l'esprit une réputation à l'épreuve de tous les sarcasmes, et je ne crois pas qu'ils aient à cet égard aucun reproche à se faire dans les quatre divisions de la commune. Voici une anecdote qui pourra vous donner une idée de leur intelligence et de la douceur de leurs mœurs.

Un de ces jeunes hommes, fashionables du quinzième siècle, qui portent une longue barbe, se serrent la taille et font des livres dont le style est aussi étrange que leur accoutrement, enfin un de ces élégants et heureux privilégiés de la mode, que dans la phraséologie des journaux on appelle communément *l'un de nos plus spirituels écrivains*, s'était avisé d'aller

habiter Montmartre, le vieux Montmartre! Tant qu'il se borna à tailler sa barbe en pointe et à effacer la poitrine comme un Hidalgo de l'Aragon, les dignes habitants de Montmartre ne firent aucune attention à lui. Or ce jeune homme était l'un des collaborateurs du *Figaro*, journal où l'on sait ce que vaut l'esprit, et les Montmartrois ne s'inquiétèrent nullement de ce dernier fait. Seulement, en sa qualité d'homme de talent, ils n'en voulurent pas même faire un caporal de la garde nationale. Le journaliste se trouvant dans un moment de disette, imagina d'envoyer à son journal un article intitulé: *Le tambour de Montmartre!*

Le sujet était fort simple. Un tambour, qui joignait à l'industrie des baguettes l'honorable profession de remplaçant, porte un billet de service à l'auteur de l'article, qui promet de satisfaire à ce devoir légal. — „Comment, monsieur, vous monterez votre garde vous-même?.. — Parbleu! certainement. — Mais, monsieur, personne ne monte plus sa garde, les épiciers eux-mêmes prennent des remplaçants... Il n'y a plus que les pauvres diables, les banqueroutiers et les clercs d'huissiers qui aillent eux-mêmes au corps-de-garde."

L'éloquence du tambour était peut-être un peu vive, mais enfin elle remplissait le but de l'orateur, qui recevait cinq francs pour passer la nuit en remplacement de son auditeur épouvanté.

Cette idée originale était exposée avec esprit et accompagnée de plaisanteries fort piquantes. Mais *Figaro* se fût-il encore une fois mis une pierre au cou, plutôt que d'essayer à faire rire la garde nationale de Montmartre! A-peine le malencontreux article a-t-il franchi le mur d'enceinte de Paris, que tout Montmartre frémit dans ses os et dans sa chair. Grand émoi sur la colline, grand émoi partout; les divisions cessent, et dans une aussi grave circonstance on se réunit pour la première fois contre l'ennemi commun. Vous eussiez dit que chaque habitant était attaqué dans son honneur et même dans sa fortune, et bientôt un cri formidable et unanime de vengeance s'élève contre l'audacieux écrivain. Une troupe

furieuse se jette sur lui et délibère si elle l'assommera sur la place ou si on se bornera à le précipiter dans une carrière. Ce dernier parti qui devait convenir aux lâches réunit le plus de voix, et sans la louable assistance du maire et de quelques hommes raisonnables, car on en trouve même à Montmartre, on ne peut songer sans frémir aux conséquences d'une plaisanterie dont malheureusement les susceptibles Montmartrois n'avaient pas compris le sens.

Est-ce dans l'espoir d'adoucir ces mœurs violentes qu'a été construit le théâtre du village d'Orsel? Je l'ignore. Heureusement pour ses habiles directeurs, les fils de Séveste, dont le nom doit être cher aux artistes, les Parisiens ne dédaignent point de fréquenter ce temple ouvert aux jeunes desservants du culte de Thalie. Ce théâtre est devenu une institution depuis que le Conservatoire de déclamation a été supprimé. Sous ce rapport, messieurs Séveste fils méritent les encouragements et l'approbation de tous ceux qui voient avec douleur la dégénérescence de l'art dramatique...

La nuit a enveloppé de ses sombres voiles la colline de Montmartre et le monument au haut duquel je vous ai conduits. Que de choses il me resterait à vous montrer!... Je voulais vous introduire dans un salon du village d'Orsel et vous raconter une foule d'anecdotes beaucoup plus vraies que les hardies assertions du tambour. Mais pour peindre les ridicules, les petites passions, la vaniteuse sottise des ignorants, qu'est-il besoin de franchir la barrière? Les rigoureux surveillants de l'octroi ne les empêchent pas d'entrer.

Adieu donc à cette colline célèbre dans l'histoire de la science et dans celle de nos revers. Un jour peut-être je vous engagerai à y faire une nouvelle promenade, et nous terminerons alors cette ébauche d'un tableau digne d'un vif intérêt. J'ai peut-être été sévère envers une partie des habitants de Montmartre, mais on comprend que ces appréciations physiologiques des masses sont toujours susceptibles de beaucoup d'exceptions; je suis très-disposé à en faire...

A. BARGINET (de Grenoble).

LA MORT DE CARÊME.

Carême est mort en janvier dernier, à l'âge de cinquante ans. Il a mérité sa grande réputation. Je crois même à la durée de sa gloire, et mes raisons pour cela sont exposées dans les piquants *commentaires* dont il a déjà été l'objet. Ceux qui les écrivirent sont des habiles. Je trouve à leur tête M. Grimod de la Reynière, mangeur si délicat, écrivain si spirituel, et d'une conversation si riche de souvenirs; lady Morgan, très-digne d'apprécier Carême. C'est elle qui a écrit, dans un enthousiasme de connaisseur, „que la science, comme „Carême l'a pratiquée, est *une nécessité*, un signe de civilisa- „tion, et l'une des plus douces conséquences de la richesse.“ Carême et Laguipière, son maître, ont introduit dans l'art les changements délicieux. — Nous mangeons depuis eux des choses plus délicates, et nous buvons à petits coups et frais. Pour le boire, c'est un retour aux préceptes d'Horace. Ces modifications étaient commandées par notre constitution actuelle frêle et fatiguée; et puis Carême leur fait une belle part d'influence sous le système représentatif: „Par suite de ces changements, „dit-il, notre art escorte la diplomatie, et *tout premier mi-* „*nistre* est son tributaire. Voyez un peu: *présider une cham-* „*bre politique ou remplir une ambassade,* c'est faire un cours „de gastronomie *).“

*) Traité de la cuisine du dix-neuvième siècle.

La vie de Carême, si nous la considérons dans ses plus jeunes années, offre déjà un intérêt très-vif; nous voyons des efforts touchants au sein de la pauvreté et de l'isolement, et des études d'une singulière sagacité. — J'ai sur les circonstances qui l'ont remplie des détails ignorés, et je vais en rapporter quelques-uns.

C'est à lui, à sa volonté de connaître et de travailler, que Carême a dû ce qu'il était devenu. Il a dit seulement: *Qu'il s'était senti de bonne heure appelé à marquer dans sa profession, et que ce sentiment l'avait soutenu.* C'est en grand qu'il a songé à travailler dès son début; et quel début que celui qui renverse tous les obstacles!!

Carême se forme très-vite comme homme et artisan. Ses pauvres parents n'ayant pas pu lui donner les notions de la première éducation, il les acquiert lui-même avec patience et réflexion. De treize ans à quatorze ans, il passe les nuits à copier différents ouvrages. Trois ans plus tard, Carême est assez instruit pour embrasser *en grand sa profession.* Je cite ses paroles.

Carême est né à une extrémité de la rue du Bac, dans un chantier où travaillait son père. Sa mère y accoucha; elle y fut surprise par le mal. — Son père, chargé de quinze enfants, était la proie d'une bien douloureuse pauvreté. Cet homme s'enivrait fréquemment, peut-être par dégoût de la vie, et ses irrégularités de conduite augmentaient la misère et les chagrins de ceux qu'il avait à nourrir. Un jour qu'il rentra avant l'heure du dîner, il emmena avec lui son jeune fils; ils allèrent dans les champs. Après la promenade, ils revinrent dîner à la barrière du Maine. Le repas fini, le père parla d'avenir au pauvre enfant, et l'engagea à se séparer de sa famille: „Va, petit, va bien; dans le monde il y a de bons métiers; laisse-nous languir; la misère est notre lot; nous devons y mourir; ce temps-ci est celui des belles fortunes; il suffit d'avoir de l'esprit pour en faire une, et tu en as.... Va, petit, et peut-être que, ce soir ou demain, quelque bonne maison s'ouvrira pour toi; va avec ce que Dieu t'a donné!" Ces paroles pres-

que remarquables dans la bouche de ce simple ouvrier, retentirent toujours aux oreilles de Carême. Quarante années après les avoir entendues, il avait encore devant les yeux la figure souffrante et amère de son père. Le jeune Carême fut laissé dans la rue: c'est à la lettre; il ne revit plus ses parents; son père et sa mère moururent jeunes; ses frères et sœurs furent dispersés. —

Dieu n'abandonna pas Carême: la nuit venue, il demanda la couchée à un pauvre gargotier de la banlieue qui le recueillit, et le lendemain il s'engagea à son service. C'est de ce *cabaret*, *officine de la fricassée de lapin*, comme il l'a écrit, que partit ce cuisinier des empereurs et des rois du dix-neuvième siècle. —

A seize ans il finit, chez les bonnes gens où il s'était réfugié, le premier degré de l'apprentissage. Alors les paroles de son père lui revinrent à l'esprit: „Va avec ce que Dieu t'a donné!" Il les quitta les larmes aux yeux pour essayer de s'avancer, et débuta en qualité d'aide chez un restaurateur. On y remarqua très-vite son intelligence. Quelques mois après, Carême était un des ouvriers brillants du moment. —

A dix-huit ans, il entra chez M. Bailly, rue Vivienne, et depuis long-temps un des pâtissiers renommés de Paris. Il fournissait la maison naissante de M. de Talleyrand, maison déjà pleine de luxe et de savoir-vivre. C'était vers 1800. La cuisine reparaissait avec sa splendeur dans la maison de cet ancien grand seigneur, remonté à une position princière, sous les restes du système républicain. Ce qui reparaissait valait mieux que le luxe surabondant, la sensualité sans délicatesse du directoire; c'était, ici, le vieux savoir-vivre, et il se remontrait dans sa plus spirituelle élégance. — Le jeune Carême marcha à pas rapides.

Chez M. de Talleyrand, l'art n'était déjà plus ce que savaient les habiles. — C'était quelque chose de plus raffiné, de plus approfondi, quelque chose d'essentiellement rajeuni. — Les succès de Carême dans cette grande maison le firent connaître d'un homme près de qui il avait désiré s'exercer, d'un

esprit curieux, et d'un cœur ferme, M. Laguipière, premier cuisinier de Napoléon, qui est mort gelé dans sa voiture, durant la retraite de Moscou. Carême n'a jamais appelé ce praticien, que Napoléon aima, „que son maître, l'illustre, le grand Laguipière.“ Les éloges de cet artiste enflammaient Carême d'un zèle nouveau. D'ailleurs, ce suffrage était de la gloire dans les cuisines impériales, et l'on aurait pu s'enflammer à moins.

Carême acquit sous M. Laguipière le talent d'exécuter très-facilement des choses difficiles; avec le même zèle, il lut, durant les nuits et les intervalles que lui laissaient ses divers services, des livres de sciences; il les analysa, suivit des *cours* pour éclairer ses *recettes*, et rendre son travail plus certain; on le voyait tous les jours à la bibliothèque copiant des dessins, ou lisant des ouvrages relatifs à sa profession et à son histoire. Notre ignorance au sujet de l'art culinaire lui donnait des dépits bien piquants et des colères charmantes. Nous n'avions que peu de renseignements précis, et il s'en irritait. Il appelait donc de ses vœux l'*Histoire de la Table romaine*. Cette histoire lui paraissait essentielle, et il discutait pour prouver que sans elle nous ne connaissions pas les parties intéressantes de la vie privée des vieilles sociétés de l'Italie, ni leur médecine, ni leurs cultures. Il rechercha et étudia, lui personnellement, tous les détails qui en étaient restés. Plusieurs manuscrits retrouvés par M. l'abbé Ange May, du Vatican, lui présentèrent des faits précieux; il en fit son profit: ses idées sur ce sujet devinrent vraiment intéressantes. Il rédigea alors ses conjectures; puis ses crayons les figurèrent par un trait précis. Il ressuscita, comme cela, pour l'intimité, les repas de Lucullus, de Pompée, de César*). Il prouva à ses amis que „la cuisine si renommée de la splen- „deur romaine était foncièrement mauvaise et atrocement „lourde.“ Tout ce qu'il retrouva fut analysé et condamné au nom du goût. Il n'a excepté que l'ordonnance et la décoration des tables, un luxe simple avec magnificence; par con-

*) Voir le *Maître-d'hôtel français* et ses *Mémoires inédits* que publiera un élève chéri et très-habile, M. Jay, restaurateur à Rouen.

séquent, les coupes, les vases d'or, les amphores, la vaisselle d'argent ciselée, les bougies d'Espagne si blanches et si pures, les tapis de soie, quelques tissus fins venus d'Afrique et imitant la plus belle neige, les fleurs et la musique. Carême ne vit pas que les *recettes* présentassent rien de pratique; et, suivant lui, sous ce rapport, la partie utile de ces recherches chéries finissait à ces constatations. Mais après cela venait la question historique, que ces recherches éclairaient sans aucun doute. Laguipière suivit ces suppositions, composées de science et d'imagination, avec un grand intérêt. Il n'eût pas su faire ces recherches lui-même, ni les écrire, mais il savait aussi bien que personne en saisir l'intérêt. —

Carême ne sacrifiait pas à ces investigations le dur travail des fourneaux; il y revenait avec plus de zèle quand il avait dépensé quelques heures dans ces discussions.... Une sobriété constante, mais pénible pour lui, *né mangeur, et doué du signe distinctif, la grosse lèvre inférieure*, et par suite de cette sobriété, une constitution de fer, exercée par l'habitude de la fatigue, le rendirent propre au travail le plus épuisant. — Quand on lui disait: „Ce sera difficile, peut-être impossible," il répondait: „Rayez ce mot." — Nous sommes en 1800 et 1801, et sur un terrain de ce monde où il n'y avait bruit que de son mérite; malgré ses succès, Carême cherchait encore à apprendre, et était plus occupé de ses recherches que de sa gloire. Voyez ce qu'il a écrit: „Dans ce temps M. Lasnes „me perfectionna dans la belle partie du *froid;* MM. Richaut „frères, dans celle des *sauces,* et ce fut sous le bon et habile „M. Robert que mes idées sur la dépense et la comptabilité „s'arrêtèrent. Dans les *grands extra*, M. Laguipière me ré„véla ce que notre travail a de plus délicat, de plus difficile. „J'appris à improviser sous ce grand maître. Les années sui„vantes, j'eus la joie et l'honneur de l'aider. La création des „grandes maisons de l'empire donna des jours d'or à notre „art. On créa des choses parfaites. C'est seulement à ce „moment que quelques maisons surent *dépenser juste et assez.* „Les sauces devinrent plus veloutées, plus suaves; les excel-

„lents *potages* et *fonds* pour braiser furent adoptés. Les „nouveautés les plus judicieuses parurent de toutes parts, et „nos bonnes cuisines embaumèrent les beaux et riches quar-„tiers de Paris. Les premiers *thés* furent donnés dans ces „moments; innovations charmantes!“

Le chef de l'État appelait *ces innovations* charmantes dans les fêtes qu'il donnait à ses compagnons d'Égypte, à ces incomparables généraux des armées d'Orient et d'Italie, les Murat, les Junot, les Bessières, les Lannes, les Duroc, les Reynier, les Eugène, alors à-peine âgés de vingt-cinq à vingt-huit ans, et malgré ce petit nombre d'années, les plus clairvoyants esprits de l'Europe; et aux savants qui les avaient suivis dans les déserts de la basse et haute Égypte, dans la Syrie; et à ses hommes d'état du 18 *brumaire*, qui alors gouvernaient la France.

„Le génie de Laguipière s'élevait chaque jour par l'impul-„sion qu'il recevait de la confiance de ce maître adoré, si „juste, si grand, bien qu'économe.“

Nous ne sommes encore à ce moment, je ne l'oublie pas, que dans les cuisines des Tuileries; mais nul ne peut dédaigner ces souvenirs de zèle et d'intelligence de quelques hommes utiles. C'est sur le grand patron que tout se formait à cette époque. Carême a raconté,*) avec des expressions animées, en parlant de cet âge héroïque et trop rapide, que vers 1804, un fait seul le détachait irrésistiblement du travail, l'activité de son maître. — Il l'avait vu levé avant le jour; ses grandes affaires étaient faites et expédiées avant que son déjeuner fût servi. Il était à-peine neuf heures. „Qui eût osé croire créer, disait-il à la même personne, quand on voyait Bonaparte faire et reconstruire à sa manière.“ Que n'avez-vous vu les revues du consul! — Quels jeunes hommes! quel temps! Au point du jour, à quatre heures et demie, en été, le consul était à cheval; il était rentré à sept heures et demie; alors il recevait ses ministres, qui étaient souvent congédiés avant neuf heures. A

*) Ses *Mémoires inédits*.

dix heures accouraient ses savants, ses compagnons d'armes, et ses intimes. Après toutes ces audiences venaient la revue, l'inspection des travaux, le conseil d'état, etc.

Mais ne nous éloignons pas de Carême.

Il ne se bornait pas dans ce temps à des travaux théoriques; il bouleversait la pâtisserie, brisait le vieux moule, et offrait au Paris friand des perfectionnements précieux, et en particulier ces pâtes feuilletées, légères, dorées, qui font aujourd'hui les délices de nos tables. — En jetant à ce moment un coup d'œil sur l'ensemble de la vie de Carême, nous voyons qu'il a travaillé depuis dix ans tous les jours à la Bibliothèque impériale et au cabinet des estampes, qu'il a composé les cent cinquante dessins qui accompagnent son *Pâtissier pittoresque*, et qu'il est allé chaque jour les exécuter sur les premières tables. — Ces dessins contiennent à-peu-près tout ce que la pâtisserie peut représenter.*) „C'est le mardi et le vendredi „que je m'y rendais.**) La collection des estampes me fit „sortir du néant intellectuel; mon travail devint meilleur et „mon ignorance fit place au plus précieux des dons, l'instruc- „tion! Je sus enfin ce qui avait été fait avant moi, et je pus „l'imiter ou l'étudier. Je pus devenir créateur à mon tour. „Cette soif d'apprendre me transporta d'un pôle à l'autre. „Malgré mes patients efforts, je saisissais assez difficilement „les textes, mais l'objet des dessins venait à moi d'une manière „parlante. J'y compris tout de suite même ce qui n'était „qu'imparfaitement représenté; comme cela, j'étudiai Tertio, „Palladio, Vignole, etc. Je vis de l'esprit et de l'ame l'Inde, „la Chine, l'Égypte, la Grèce, la Turquie, l'Italie, l'Allemagne, „la Suisse. Ces études marquèrent d'une forme nouvelle mon „travail consciencieux; j'avançai rapidement comme pressé par „une force irrésistible, et je vis crouler sous mes coups l'ignoble „fabrication de la routine. Un rival me dit un jour:—Je ne „suis pas étonné que votre travail soit si varié, vous êtes tou-

*) *Pâtissier pittoresque*, troisième édition.

**) Ses *Mémoires*.

„jours fourré à la *Bibliothèque* de l'empereur, où vous dessinez. „— Eh bien! que n'en faites-vous autant? lui répondis-je; mon „privilège est public.“

En racontant ce fait dans un de ses ouvrages, il porte lui-même ses regards sur les premières années de sa profession. „A dix-sept ans, j'étais chez M. Bailly *son premier tourrier.* Ce bon maître s'intéressait vivement à moi; il me facilita des sorties pour aller dessiner au cabinet des estampes. Quand je lui eus montré que j'avais une vocation particulière pour son art, il me confia la confection des pièces montées destinées à la *table du consul.* La paix d'Amiens (1801) venait d'être signée. Le consul l'avait dictée! — J'employai au service de M. Bailly mes dessins et mes nuits: ses bontés, il est vrai, payèrent bien mes peines. Chez lui je *me fis inventeur.* Alors florissait dans la pâtisserie l'illustre *Avice:* son travail m'instruisit. La connaissance de ses procédés m'enhardit, et je fis tout pour le suivre, mais non pour l'imiter; et devenu capable d'exécuter toutes les parties de l'état, j'exécutai des extraordinaires uniques. Mais pour parvenir là, jeunes gens, que de nuits passées sans sommeil! — Je ne pouvais m'occuper de mes dessins et de mes calculs qu'après neuf ou dix heures; je travaillais donc les trois quarts de la nuit. J'eus bientôt composé douze dessins, vingt-quatre, cinquante, cent, puis deux cents, tous soignés, tous fondés sur des choses nouvelles. Je vis que j'étais arrivé!—Alors, et les larmes aux yeux, je quittai le bon M. Bailly; j'entrai chez le successeur de M. Gendron, où je fis mes conditions: j'obtins que quand je serais appelé pour un extra, il me serait permis de me faire remplacer.—Quelques mois après, je sortis définitivement des maisons pâtissières pour suivre mes seuls grands dîners. C'était bien assez. — Je m'élevai de plus en plus, et je gagnai beaucoup d'argent. Les envieux affluaient autour de moi, pauvre enfant du travail! „Quel bonheur il a; voyez, il avance toujours.“ Et ils voyaient cela, abstraction faite de toutes mes veilles, de mon sang brûlé! C'est depuis ce temps-là que je suis en butte à la jalousie de quelques petits pâtissiers qui ont, je ne crains

pas de le dire, bien à travailler avant d'avoir fait ce que j'ai fait. Aux plus infirmes, je ne puis répondre; aux habiles, je réponds par mes travaux."

Carême se peint dans ces fragments. C'est *sérieux* sans-doute; mais vous imaginez-vous qu'un homme aille si avant dans une profession, s'il ne l'a pas regardée comme cela, en face et avec ce sérieux de raison? Carême avait aussi en vue cet objet qui établissait à ses yeux la hauteur de sa profession: c'était de rendre la cuisine non-seulement plus délicate, plus variée, *mais plus saine:* s'il a trouvé cette solution-là, il a rendu un service, et il ne peut pas le regarder comme étant de peu d'importance.

Le voilà dans les cuisines de l'empire; il en suit les plus beaux services dans des fêtes à jamais mémorables; il est adjoint au travail de Laguipière, des frères Robert, illustres praticiens, de M. Boucher, contrôleur de la maison du prince de Talleyrand, „praticien qui a rappelé en France (suivant Carême) le talent administratif des contrôleurs d'autrefois." Carême a travaillé douze ans pour le plus spirituel et le plus gourmand des princes de l'empire, l'un des plus habiles de la droite de Bonaparte. Nul personnage ne lui a inspiré plus d'enthousiasme que le prince de Talleyrand. Ça été chez lui un sentiment vif et constant, et voici pourquoi. „C'est que M. de Talleyrand entend le génie du cuisinier; c'est qu'il le respecte, et qu'il le juge le plus compétent de ces progrès délicats et que *sa dépense est sage et grande tout à la fois.*" — Le charme attaché aux succès de ses premiers travaux, qui avaient eu lieu dans cette maison opulente, influait peut-être sur ce jugement, et le colorait de quelque poésie. Qui de nous sait se défendre, quand il juge les choses passées, de ce prestige exercé sur nos opinions par nos belles années et nos premiers succès? N'aimons-nous pas surtout la gloire dont le souvenir nous revient avec celui de la jeunesse?—Enfin, ces sentiments de Carême étaient si profonds, qu'ils ont résisté à tout: nulle séduction étrangère de rang et de richesses ne lui a montré un meilleur connaisseur que M. de Talleyrand. —

Carême travailla chez M. de Talleyrand avec un cuisinier célèbre, M. Riquette. Tous deux furent employés aux dîners donnés par le prince dans les belles galeries de l'ancien hôtel des Affaires-Étrangères. — Voici à ce sujet une anecdote assez piquante. Quelques années après, à l'époque de Tilsitt, Riquette, appelé en Russie, y introduisit la cuisine française. Sa réputation était grande alors: on ne l'appelait „des cuisines de Paris à celles de Sainte-Pétersbourg que l'*habile homme et le beau parleur*).*" Depuis M. Riquette fit loyalement une grande fortune. Le 31 mars 1814, Riquette devint, chez M. Talleyrand, rue Saint-Florentin, où était descendu le czar, le sujet de quelques moments d'entretien, malgré la nature très-grave des circonstances; quelques paroles en sont curieuses, nous les répèterons. M. de Talleyrand ayant questionné le czar sur son cuisinier, celui-ci répondit: „Mais c'est le plus habile homme!" Quelqu'un ayant ajouté: „Oui, et il a fait une bien grande fortune au service de votre Majesté. — Mais, répondit l'empereur, c'est juste. Riquette nous a appris à manger, nous ne le savions pas. „*Voilà*, répondit Carême, *un souverain qui comprend les bénéfices de son serviteur*, *et qui estime assez haut le talent.*

Carême, enlevé par *réquisition*, fut obligé d'exécuter l'immense dîner royal et impérial donné en 1814 dans la plaine des Vertus. — Il fut appelé l'année suivante à *Brigton* comme chef de cuisines du prince régent. Il resta près de deux ans dans ce service, et pour parler exactement, auprès de ce régent spirituel, instruit, gourmand et usé, avec sa confiance et son oreille. Carême était appelé chaque matin dans l'appartement du prince de Galles; il rédigeait le menu, et lui expliquait la vertu, le danger, ou la négation alimentaire de chaque mets. C'était un cours que Georges faisait quelquefois durer plus d'une heure.

On a trop long-temps dit, „le style c'est l'homme." Carême a écrit pour prouver que *l'homme même*, *c'était l'estomac.* Et sérieusement Carême ne le voyait que là; et c'est cela, peut-être, ce qui lui a fait croire si puissante l'influence

de son art sur nos facultés. Par cette idée il croyait toucher à la phrénologie, dont il s'occupait particulièrement depuis plusieurs années. Il y avait dans tout cela une plaisanterie piquante et de la science.

Le prince de Galles dit un jour à celui qui couvrait sa table de plats exquis: „Carême, le dîner d'hier était succulent; je trouve excellent tout ce que vous m'offrez; mais vous me ferez mourir d'indigestion. — Mon prince, répondit Carême, mon devoir est de flatter votre appétit, et non de le régler.“ Carême, qui était bien persuadé qu'une bonne cuisine peut prolonger la vie, assainit celle du prince régent; il l'épiça moins en lui conservant sa saveur; aussitôt les attaques de goutte cessèrent. Il introduisit sur cette belle table anglaise un travail plus délicat qu'auparavant et plus salutaire. Ce résultat était très-grand. Malgré les bontés que le prince témoigna en retour à Carême, malgré de beaux traitements, et le charme bien senti par lui d'une sorte de royale amitié, il s'éloigna de Brigton. — Le ciel noir de l'Angleterre l'accablait. En vain le prince peiné lui offrit une pension viagère représentant son traitement; Carême ému répondit qu'il ne pouvait pas rester, qu'il mourrait en Angleterre, *sous ce vilain ciel gris.* Il s'éloigna, et revint à Paris où il avait à continuer des études, à reprendre le travail de ses ouvrages commencés. Dix ans après, Carême fut redemandé par le prince, devenu roi de la Grande-Bretagne, et aussitôt son avènement. „Quel souvenir pour ma vieillesse et ma vie! Le roi de la Grande-Bretagne daigne conserver le souvenir de mon Art*).“ Lady Morgan consacrait dans le même temps un *chapitre* de ses ouvrages à célébrer ce modeste, ce rare cuisinier, qui lui répondait: „Quel généreux sentiment vous inspire, quand vous dites que le talent du cuisinier devrait être encouragé par des couronnes comme celles que l'on jette sur la scène aux Sontag, aux Taglioni!! Je vous remercie, madame, au nom de tous les talents de la cuisine française.“ — Des circonstances assez piquantes, comme on voit, ont rempli cette existence

*) *Art de la cuisine française au* 19 *siècle;* 2e *édition.*

d'un artisan habile. Je ne puis m'étendre davantage; d'ailleurs ces anecdotes de la partie active de la vie de Carême se ressemblent; peut-être même que l'intérêt cesse ici, car Carême ne travaille plus pour *créer;* il exerce simplement sa profession.

Je vais abréger l'exposé des faits. — Il alla à Saint-Pétersbourg, et y accepta la fonction de l'un des chefs des cuisines de l'empereur Alexandre; il y brilla, parce qu'il ne pouvait que briller. Mais fatigué par le froid russe, il les quitta et alla à Vienne, escorté de sa brillante réputation. Il y exécuta quelques grands dîners de l'empereur; puis il s'attacha à lord Stewart*), ambassadeur d'Angleterre, et l'un des premiers gourmands du monde. Il le suivit à Londres, mais pour peu de temps; il le quitta au bout de quelques semaines, reprit sa liberté et le chemin de Paris, *pour écrire et publier.* L'année suivante, „la noblesse étrangère lui fit l'honneur de le rappeler." A sa voix, on le vit accourir aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Laybach, de Vérone. A Laybach, l'empereur de Russie, qui l'aimait, lui fit remettre une bague étincelante de diamants. — Les congrès dissous, Carême vint reprendre la plume en France. — Il passa encore au service du prince de Wurtemberg, de la princesse de Bagration, dont „il a célébré la bonté, l'esprit brillant," et de M. Rotschild. Une sorte de munificence royale l'a fixé chez ce dernier. Il y a travaillé cinq ans „pour les illustres gastronomes français et étrangers qui visitent cette maison, la sœur de la maison Talleyrand." Carême loue sans-cesse la dignité et la justice des hôtes: il a écrit: „On ne sait plus vivre que là! et madame la baronne Rotschild, qui fait les honneurs de cette magnifique hospitalité, mérite d'être comptée parmi les femmes qui font le plus aimer la richesse, à cause du charme et du bonheur qu'elles en tirent pour les autres, de la dignité des habitudes et du luxe délicat de sa table." Ces paroles sont sorties plusieurs fois de sa plume. Ses lèvres mourantes en murmurèrent quelque chose.

Maintenant croyez-vous sa vie assez remplie, sa profession

*) Aujourd'hui marquis de Londonderry.

assez élevée? On peut dire aux personnes qui sourient: „Mais cet homme valait bien un faiseur de poème épique et dix érudits de l'Académie en service ordinaire. — Ses facultés étaient supérieures; c'est un fait incontestable.“ Après cela, si l'on répond: „Que de simples fusions alimentaires ont été le résultat atteint par ces facultés, par cette vie d'idées;“ je n'ai rien à répliquer. Seulement si vous dites cela, vous n'êtes pas gourmand, et vous ne croyez pas que certaine cuisine puisse servir la santé. Je me retranche alors dans ces conclusions: „C'est que cette dépense d'activité, d'idées, cette variété de connaissances, cette spontanéité de travail ont composé un mérite très-remarquable que le temps ne ramène pas plus vite que les autres. — Carême a été un homme rare en son genre, une intelligence féconde et propre avec supériorité à plusieurs choses.“ M. Broussais, attiré près de Carême par l'intérêt de ses recherches, et par son esprit, n'a point dédaigné, il y a peu de jours, de se livrer sur sa tête à des recherches philosophiques.

Bien que la dernière maladie de Carême ait été très-longue et très-douloureuse, sa tête a été jusqu'au dernier moment remplie d'idées de recherches curieuses, d'opinions scientifiques; des hommes distingués venaient les débattre auprès de son lit. Il n'a pas senti constamment le froid mortel de cette maladie. — Il dictait de son lit à sa fille, et l'épuisement mettait seul un terme à sa dictée. D'inexprimables douleurs et de bien tristes nuits affaiblissaient par intervalles ses espérances; mais la clarté du jour revenue, une conversation les lui rendait. Cet homme modeste a vu près de son lit, chaque jour de sa maladie, les hommes marquants de sa profession, les amis de toute sa vie, des gens de lettres, et des gens du monde; j'ai vu un jardinier célèbre lui apporter des *essais*, des *espèces;* un autre jour, il débattait avec un chimiste une difficulté de conservation. — Nous l'avons vu causer de botanique avec un savant botaniste, M. le docteur Duval, habile encore dans la science de guérir; de champignons avec M. Roques; écouter M. Broussais avec l'attention d'un esprit supé-

rieur, et lui-même expliquer *Spurckeim* devant l'un de ses plus savants disciples, M. Gaubert. — Il croyait à l'avenir de cette phrénologie, qui vient d'essayer d'expliquer ses facultés.

Je dois ajouter ces derniers traits à tous les détails que je viens de donner. Carême fut plein de bonté et de fermeté dans sa vie, et assez sévère pour les infractions. Il se retirait quand il voyait d'autres principes que les siens. — Ses études, le lent travail de la rédaction de ses livres, ses calculs, ses expériences, quelques amis distingués à Paris, qu'il aimait et qu'il visitait, voilà le cercle où s'enferma sa vie; il n'aimait pas la campagne, trait assez frappant chez cet homme expansif.

J'ai à raconter un dernier fait qui donne une idée de la passion qu'il portait à son art. Quelques heures avant d'expirer, la partie gauche de son corps se paralysa; il perdit connaissance. Sa jeune fille, l'objet de toutes ses pensées, après avoir été celui de tous ses soins paternels, parut elle-même s'être effacée dans ses idées. Son esprit était mort pour les siens. Dans cet état, il eut encore, en se réveillant un instant à la vie, un souvenir très-lucide de sa profession. — On était à la fin de la soirée. Un de ses élèves les plus aimés voulut le voir et lui parler. Après quelques questions faites avec force et douleur, le mourant rouvrit les yeux, et reconnut cette voix. „C'est toi, dit-il, merci, bon ami! — Demain, envoie-moi du poisson; hier, les quénelles de soles étaient très-bonnes, mais ton poisson n'était pas bon; tu ne l'assaisonnes pas bien. Écoute, et à voix basse, avec faiblesse, mais nettement, il lui rappela la prescription de ses livres, „et il faut secouer la casserole,“ ajouta-t-il, et sa main droite imitait, par un faible mouvement sur le drap, le mouvement qu'il voulait indiquer. — Il n'a plus reparlé, ni reconnu personne une demi-heure après: tout était fini.

Frédéric FAYOT.

LA TOUR

SAINT-JACQUES-DE-LA-BOUCHERIE.

Qui que vous soyez, dites-moi, lecteur, savez-vous où est la rue du Petit-Crucifix? — Non. — J'en étais sûr, je l'aurais parié; moi qui vous en parle, il y a bien peu de temps que j'ai fait connaissance avec elle, et voici comment.

Il faut savoir d'abord que c'est un grand plaisir pour moi, par une belle soirée d'été, de me promener sur ce passage élégant qui joint le Louvre à l'Institut; c'est là, là seulement, que je jouis à mon aise du beau spectacle que présente notre Paris. Partout ailleurs on est foulé, heurté, coudoyé, inquiété par les voitures; sur le pont des Arts, pour un sou on est libre, on est chez soi, à son balcon. Qu'importe que rentré dans son hôtel, on ne puisse, en se mettant à la fenêtre, étendre sa vue au-delà de vingt pas, ou de moins encore, quand on peut se procurer le plaisir de respirer à son aise, aussi long-temps qu'on veut, sur le pont des Arts?

Un soir donc, l'été dernier, après m'être ébloui les yeux à contempler un des plus magnifiques couchers du soleil de la saison, j'avais vu mon astre disparaître entièrement derrière l'arc de triomphe de l'Étoile; j'étais assis sur un des bancs du pont des Arts, et pour me délasser la vue, j'avais tourné mes regards sur le vieux Paris, qui se déploie d'une manière si pittoresque derrière le pont de Henri IV. „Combien peu

de Parisiens connaissent les beautés que renferme leur ville!“ (me dit un de mes amis, comme moi grand admirateur des plaisirs du pont des Arts, et qui en savourait en ce moment les douceurs avec moi) „combien y en a-t-il, par exemple, „qui sachent apprécier le trésor qu'ils possèdent dans ce magni- „fique clocher carré de Saint-Jacques-la-Boucherie, si bien „surmonté par ces quatre monstres qui, perchés aux en- „coignures de son toit, ont l'air de quatre sphinx qui donnent „à deviner au nouveau Paris l'énigme de l'ancien! comme a „si bien dit M. Victor Hugo. Misérables Welches! à-peine „s'ils ont jeté un coup d'œil sur ce précieux débris de la „vieille église Saint-Jacques, même après avoir lu dans *Notre-* „*Dame de Paris*, que le sculpteur qui posa ces quatre monstres „n'eut que vingt livres pour sa peine. Ils ne savent pas ad- „mirer la pureté du style de cette charmante tour! ils ne se „sont jamais approchés d'elle pour contempler les riches den- „telles dont ses angles sont ornés. — Et toi-même, lui dis- „je, as-tu jamais vu la base de ce monument que tu célèbres „avec tant d'enthousiasme. — Jamais, et toi? — Ni moi non „plus. — Cependant, si tu ne m'avais pas interrompu, j'allais „t'en faire une bien belle description. — Tu n'aurais fait en „cela que suivre l'exemple de mille gens de talent qui, sans „avoir jamais quitté leur ville natale, nous ont raconté les „merveilles du nouveau monde. Mais veux-tu aller en péle- „rinage à cette tour, afin d'en pouvoir parler en connaissance „de cause? — Volontiers, quoiqu'il soit bien classique et bien „peu à la mode d'avoir examiné les choses avant d'en parler: „mais pour une fois cela ne tire pas à conséquence.“

Quinze jours environ après cette conversation, mon ami vint me chercher pour mettre notre projet à exécution. Après avoir étudié notre route sur un plan de Paris, nous nous dirigeâmes vers le quai de la Mégisserie. Si vous êtes curieux, venez avec nous, lecteur; jetez un instant les yeux sur la carte du pays que nous allons parcourir, et mettons-nous tous trois en voyage: je vous conterai, chemin faisant, la chronique de l'église dont nous allons visiter les débris.

Sous le règne de Lothaire Ier, en 954, sur le bord de la Seine, vis-à-vis l'île de la Cité, il existait une chapelle sous l'invocation de sainte Anne, qui jouissait déjà d'une certaine célébrité. Pourquoi dans la suite le patronage de sainte Anne lui fut-il enlevé? Quelles raisons eut-on de préférer saint Jacques à la mère de Marie? C'est ce que je n'ai pu découvrir. Mais, en 1119, la petite chapelle est détruite, un édifice plus vaste la remplace; c'est une église, c'est une paroisse, ainsi que nous l'apprend le pape Callixte II, par une des premières bulles qu'il publia après son exaltation: „In suburbio Parisiacæ urbis ecclesia Sancti-Jacobi cum parochiâ.“ C'est donc à tort que Sauval prétend que l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, ainsi surnommée à cause du voisinage de la grande boucherie, ne fut érigée en paroisse que sous le règne de Philippe-Auguste.

En 1205, Christophe Malcion, chambellan du roi, laissa par son testament, à l'église de la Madeleine cinq sous, à l'église de Saint-Leuffroy autant, à celle de Saint-Jacques autant. „Eudes, évêque de Paris, présenta ce testament au roi, et le cita comme un exemple pieux que devaient imiter les fidèles de son diocèse.

Vers l'an 1240, on commença à rebâtir cette église, et les travaux ne furent terminés qu'en 1520, sous le règne de François Ier, temps où fut élevée la tour que nous allons visiter; ainsi cet édifice resta deux cent quatre-vingts ans en construction; encore les charniers ne furent-ils bâtis qu'en 1605, et les rues du côté de la chapelle Saint-Fiacre ne furent-elles percées qu'en 1607, temps auquel furent aussi faites les rues de la route de la chapelle Notre-Dame et les deux lanternes qui étaient au bas de la nef de ladite chapelle, „dont l'une se trouvait au-dessus de l'ancien œuvre, appelé l'*œuvre tortu*, et où il fallait auparavant de la chandelle pour lire en un livre en plein midi.“ (Malingre, *Hist. de Paris.*) Ce qui faisait beaucoup d'honneur à l'architecte.

Pendant ces deux cent quatre-vingts ans, la fabrique de la paroisse manqua souvent d'argent, ce qui fit plusieurs fois

interrompre les travaux. Cependant le zèle de paroissiens était vif, ils avaient fort à cœur la construction de leur église; car beaucoup d'entre eux firent des donations pour aider à l'élever. Un certain Flamingher donna de quoi bâtir une chapelle; en 1330, Hugues de Restaure en fonda une en l'honneur de la Vierge; en 1830, Jaqueline, bourgeoise, donna vingt-deux livres pour la construction d'un des piliers du chœur, qui portait une inscription à ce sujet. Alors le sac de plâtre ne coûtait qu'un sou, et un manœuvre recevait dix-neuf sous huit deniers pour neuf journées de travail; mais le marc d'argent ne valait guère que sept à huit livres: il ne faut donc pas s'étonner de voir les matériaux et la main d'œuvre à si bas prix.

Voici une générosité d'un genre bien plus extraordinaire; c'est Saint-Foix qui rapporte le fait. En 1443, Charles de Tarenne et ses frères cédèrent à la fabrique de Saint-Jacques une tapisserie représentant le dieu d'amour et plusieurs autres personnages, pour en jouir au profit de l'église; et aux grandes fêtes on ne manquait pas d'exposer ce tapis profane aux regards des fidèles: ce spectacle attirait un grand concours du peuple, et les revenus augmentaient.

Mais, qu'est-ce que tous ces dons auprès des libéralités de Nicolas Flamel? cet homme merveilleux, qui, d'après le témoignage de La Croix du Maine, était à la fois poète, peintre, philosophe, mathématicien, et surtout grand alchimiste, Flamel est le plus généreux de tous les bienfaiteurs de cette église; aussi son image se voyait-elle partout, sur les vitraux, sur la corniche de la chapelle des Éperonniers, sur un des piliers à l'entrée de l'église, sur la porte qui donnait du côté de la rue des Écrivains; une inscription annonçait aux curieux que „feu Nicolas Flamel, jadis écrivain, avoit laissé par „son testament, à l'œuvre de l'église, certaines rentes et mai- „sons qu'il avoit acquestées et achetées de son vivant, pour „faire certain service divin et distribution d'argent, chacun un „par aumosne, touchant les Quinze-Vingts, Hôtel-Dieu, et au- „tres églises de Paris." Son corps et celui de sa femme Pé-

tronnelle reposaient dans le caveau de l'église; ou du moins on a bien voulu dire qu'ils y reposaient; mais des gens éclairés et bien informés, Paul Lucas, entre autres, qui voyagea tant aux frais de Louis XIV, ont toujours assuré que Flamel et sa femme n'étaient pas morts. Ce savant alchimiste avait trouvé la pierre philosophale, et c'est à cette précieuse découverte qu'on doit attribuer les grandes richesses dont on le vit tout-à-coup possesseur. Mais persuadé qu'on le ferait arrêter s'il passait pour avoir trouvé le grand œuvre, il résolut de quitter la France. Sa femme feignit une maladie, prit la fuite et alla l'attendre en Suisse; pendant ce temps Flamel publia sa mort, et fit enterrer une bûche à sa place. Ensuite il eut recours au même expédient pour lui-même, et comme on fait tout pour de l'argent, dit Paul Lucas, il n'eut pas de peine à gagner les médecins et les gens d'église; puis il alla rejoindre sa femme, et ils s'en allèrent tous deux aux grandes Indes, où ils demeurent probablement encore aujourd'hui.

Parmi les maisons qu'il laissa à Saint-Jacques, était celle qu'il avait habitée, et qui faisait le coin de la rue des Écrivains et de la rue Marivault. Plusieurs fois, dans les caves de cette maison, on trouva des fioles, des lingots, des limes, des tuyaux de fer; souvent il s'y faisait des apparitions; on y entendait des bruits surnaturels; enfin, cette habitation fut toujours regardée par les gens du quartier avec une terreur respectueuse; on était persuadé qu'il y existait un trésor, et cette opinion subsista jusqu'en 1756, année fatale, où le trésor fut enlevé. Voici comme la chose se passa.

La maison avait besoin de réparations; un homme qui avait reçu, disait-il, de l'argent d'un de ses amis pour le dépenser en œuvres pies, proposa à la fabrique de faire les travaux nécessaires, on accepta; bientôt les maçons se mirent à l'œuvre; on fit des fouilles, on ôta avec soin plusieurs pierres gravées qui ornaient la maison, le trésor fut enlevé, et le particulier charitable disparut, laissant à qui voudrait s'en charger le soin de payer la dépense.

On voyait encore dans cette église plusieurs autres tom-

beaux. Dans la chapelle Saint-Nicolas, c'était Pierre Bonlart, écuyer de cuisine du roi, qui trépassa le 28 juillet 1399, et Jeanne Dupuis, sa femme. A la chapelle de Saint-Michel, c'était Simon Dammartin, valet de chambre du roi, changeur et bourgeois de Paris, en compagnie de sa femme Marguerite; une inscription faisait connaître que ces deux époux „meus „de grande dévotion à la gloire et louange de Dieu, et à „l'honneur et révérence de la benoiste vierge Marie, firent „édifier cette chapelle, en laquelle ils fondèrent une messe „perpétuelle chaque jour, célébrée de requiem pour leurs „ames, à l'heure de la grand'messe, etc." Derrière le chœur on trouvait la sépulture de Jean Fernel, médecin de Henri II, qui mourut, Bayle l'assure, dix-huit jours après sa femme, un peu du chagrin que lui causa cette perte, et beaucoup d'un mal de rate qu'il n'avait pu parvenir à guérir. Ce monument lui avait été élevé par Philibert Barjot, maître des requêtes au conseil du roi, l'un de ses gendres.

D'autres objets étaient encore offerts à la curiosité: au-dessus de la porte du chœur on voyait un crucifix de bois, ouvrage de Sarazin; dans une chapelle à droite était un tableau de sainte Catherine, par Cazes, qui avait peint aussi un saint Jacques sur la bannière; dans la chapelle suivante on trouvait une sainte Anne de Claude Hallé, ce qui prouve que sainte Anne avait conservé un pied à terre dans son ancienne propriété; on admirait enfin un saint Charles, peint par Varin, et des sculptures remarquables dans la chapelle Saint-Fiacre, qui terminait le bas côté de droite.

S'il y avait beaucoup de chapelles dans cette église, elles n'étaient pas toutes sous la même administration. L'archevêque de Paris et le prieur de Saint-Martin-des-Champs nommaient alternativement aux deux chapelles fondées par Flamingher et Hugues Restaure; le chœur et l'aile du côté gauche étaient en la censive des religieux de Saint-Martin-des-Champs, qui avaient aussi la présentation des curés de Saint-Jacques. Le chevecier partageait le luminaire et les cierges avec le curé, qui de son côté payait deux cents livres à l'abbaye de Saint-

Martin. Mais la chapelle Saint-Roch, et celle de Notre-Dame, n'étaient en la censive de personne.

Le curé de Saint-Jacques était ainsi véritablement vassal des prieurs de Saint-Martin; aussi était-il obligé d'aller, aux Rogations, chercher l'abbé de Saint-Martin-des-Champs, de l'accompagner à la procession, et de le reconduire ensuite chez lui. On sent qu'une semblable complication d'intérêts devait faire naître des différents; c'est aussi ce qui arriva; l'archevêque de Paris eut procès avec le prieur de Saint-Martin au sujet de la nomination aux chapelles. Les curés de Saint-Jacques cherchèrent sans-cesse à se soustraire aux charges qui pesaient sur eux, et depuis Guy, archiprêtre de Paris, curé de cette paroisse, qui entama le procès au commencement du treizième siècle, jusqu'en 1626, où intervint un arrêt du parlement, la querelle fut renouvelée par presque tous ses successeurs.

L'un d'eux eut un procès plus singulier, et qui honore beaucoup le clergé d'alors. Il y avait à Saint-Jacques plusieurs confessionnaux que la fabrique louait aux prêtres non attachés à la paroisse, qui voulaient s'en servir pour écouter leurs pénitents; l'usage était que l'on payât une confession comme nous payons une messe, un mariage, un enterrement; il y avait dans la sacristie un tronc, où chaque confesseur devait déposer une partie des honoraires qu'il recevait au tribunal de la pénitence. En 1476, le curé de Saint-Jacques soutint un procès contre les prêtres qui confessaient dans son église, et qui faisaient semblant de mettre dans le tronc le prix de la location du confessionnal.

Jusqu'à Louis XII, qui abolit en France le ridicule droit d'asile, l'église Saint-Jacques en fut en possession. En 1358, l'assassin de Jean Baillet, chancelier de France, s'y réfugia; il en fut arraché, et envoyé au gibet par l'ordre du dauphin, depuis Charles V, qui, plus d'une fois, ne se montra pas fort respectueux pour les privilèges des gens d'église. Mais Jean de Meulan, évêque de Paris, s'empara du corps du meurtrier, et lui fit faire des funérailles honorables dans l'église Saint-

Jacques. En 1406, un autre criminel fut encore enlevé de cet asile, et conduit à la Conciergerie; l'évêque d'Orgemont suspendit l'exercice du service divin, et, malgré les prières du parlement, ne consentit à lever l'interdit qu'après la punition des coupables, qui avaient osé porter une main sacrilège sur le pécheur réfugié dans la maison de Dieu.

Mais nous voici parvenus à la rue Planche-Mibray; quelques pas encore, et nous touchons au terme de notre voyage. Voyez-vous d'ici le coin de la rue des Arcis et de la rue Saint-Jacques-de-la-Boucherie? Ces maisons sont bâties sur le terrain qu'occupaient l'église et ses charniers. Passons vite devant ce bâtiment de construction moderne fermé par des grilles, au-dessus des quelles on lit: *Cour Saint-Jacques;* échappons-nous des mains de ces fripières agaçantes qui saisissent les passants par leurs habits, et leur font remarquer impitoyablement ce qui manque à leur toilette, pour les engager à venir la compléter dans leurs magasins; hâtons-nous de tourner le coin de la rue des Écrivains, l'église Saint-Jacques avait sur ce côté une porte qui donnait en face la rue Marivault. Saluez avec moi la maison qui fait le coin de cette dernière rue, elle est bâtie sur l'emplacement de celle du grand Nicolas Flamel, et gagnons la place Saint-Jacques, puis ensuite la rue du Petit-Crucifix.

La voilà donc cette charmante rue, dont je vous parlais en commençant; peut-être a-t-elle tiré son nom du crucifix de bois qu'avait sculpté Sarazin. Ne me savez-vous pas bon gré, lecteur, de vous avoir fait connaître ce délicieux endroit? Regardez-moi ces maisons sales, ces allées obscures, ce linge suspendu pour sécher à de longues perches horizontales; enfoncez vos pieds dans cette boue noire et épaisse; jetez les yeux sur ces femmes, dont le costume équivoque appartient à tous les siècles; prêtez l'oreille à ce jargon naïf dans lequel on retrouve tous ces vieux mots de nos aïeux, rayés du langage de nos salons; levez vos regards enfin jusqu'au sommet de ce magnifique clocher qui est devant vous, et, si vous n'êtes pas entièrement sous la puissance de l'illusion, si vous

ne vous croyez pas transporté au quatorzième siècle, arrière, profane! allez-vous promener sur la place de la Bourse, et n'entrez pas dans la tour Saint-Jacques-de-la-Boucherie.

Mais vous sentez comme moi, mieux peut-être, toutes les émotions que réveille l'aspect des endroits du vieux Paris qui conservent encore leur beauté primitive; venez donc demander la permission d'entrer au directeur de la fabrique de plomb qui est établie dans la tour; c'est un homme qui connaît le prix du monument dans lequel il exerce son industrie, il se fera un plaisir de satisfaire votre curiosité. Car nous ne sommes que des curieux, nous, c'est l'amour des arts, l'admiration pour une architecture élégante, dont le secret est perdu, qui nous a conduits ici; d'autres viennent aussi quelquefois demander la permission de visiter ce précieux débris, ce ne sont pas des savants, des artistes, mais de simples vieillards, ils se souviennent, après deux révolutions, qu'ils ont été baptisés dans le vieux temple qui n'existe plus, et ils demandent comme une grâce d'entrer dans la tour; ils viennent tristement interroger les échos qui, le jour de leur naissance, répétaient les accents de la cloche, annonçant au quartier que l'église comptait un chrétien de plus dans son sein.

Ce n'est pas moi qui dirai jamais que les idées philosophiques dessèchent l'ame plutôt qu'elles ne l'éclairent, que les superstitions sont quelquefois utiles: non, il n'y a de véritable lumière que celle qui ne pâlit pas devant le flambeau de la raison; mais il y a quelque chose de poétique, de touchant, de sublime dans ce sentiment religieux du chrétien, qui demande la faveur de revoir le lieu où il reçut le baptême; et ce vieillard qui, après avoir vécu dans un temps agité par des passions politiques si violentes, si terribles, si sanguinaires, retrouve des larmes d'attendrissement en contemplant les restes de la paroisse de son père, quelque superstitieux qu'il soit d'ailleurs, me paraît un bien profond philosophe.

Regardez à vos pieds: les dalles sur lesquelles vous marchez sont brisées, on voit qu'elles ont souffert un choc violent; c'est que quand la nation battait monnaie avec les sonneries

catholiques, on se servit des cloches de Saint-Jacques, et que les citoyens chargés de les enlever trouvèrent plus commode de les laisser tomber que de les descendre.

Mais ouvrez la porte qui est à votre gauche, montez quelques marches: vous voici maintenant dans une grande pièce, vos regards peuvent s'élever à la hauteur de cent vingt-cinq pieds, et vous voyez l'intérieur de la tour dans toute son étendue. Deux plafonds divisaient autrefois cet espace en trois parties; maintenant rien ne sépare le sol de la terrasse qui termine la tour. Ces hautes murailles sont percées de plusieurs jours et de deux portes qui, par le moyen de balcons extérieurs, donnent sur l'escalier construit dans la colonne qui est à l'un des angles de la tour. Quel bel effet produisent les rayons du soleil qui pénètrent par toutes ces ouvertures! quelle magnifique décoration! Cette cuve de bois remplie d'eau, qui est au milieu de la pièce où vous êtes, est destinée à recevoir le plomb que l'on fait fondre dans la baraque de plâtre qui est sur la terrasse.

Gardez-vous bien de vous distraire des réflexions qui vous occupent, par le soin fastidieux de compter les marches; il y en a trois cent douze, le compte est fait sur le mur, vous n'avez pas besoin de vous en occuper. N'est-on pas heureux de monter un pareil escalier? Faites attention à la fraîcheur de ces murailles, au jour tantôt brillant, tantôt sombre, tantôt presque nul, dont vous êtes éclairé, et dites que cela n'est pas délicieux?

Mais nous avons déjà beaucoup monté, il nous reste encore du chemin à faire pour arriver au sommet de la tour, reposons-nous un instant. C'est ici qu'étaient placés *une sonnerie fort harmonieuse et un carillon fort musical*, qui annonçaient les fêtes, les morts et les mariages. Au bruit de ces cloches, la veille de l'Ascension, pendant les vêpres, on descendait de dessus de l'autel, où elle était placée, la châsse de bois doré et sculpté, qui contenait les reliques de saint Jacques et de saint Christophe, „et le lendemain ladite châsse étoit portée „en solennelle procession par les rues de la Haumerie et de

„la Vieille-Monnoie, qui pour ce étoient tapissées comme au „jour de la Feste-Dieu; puis après, elle étoit remise en son „lieu.“

A propos de fêtes, je vais vous parler d'une inscription qu'on lisait sur un des piliers de Saint-Jacques; écoutez bien ceci, la chose en vaut la peine: voici des prêtres qui reconnaissent que la multiplicité des fêtes religieuses peut entraîner des inconvénients, et qui veulent y remédier; il faut croire que l'on cherchait à se soustraire au chômage, que l'on se cachait pour travailler, et surtout que les recettes de l'église s'en trouvaient mal, puisqu'enfin les prêtres eux-mêmes intercèdent auprès de l'évêque en faveur des travailleurs: voici cette inscription: „De l'autorité de révérend père en Dieu, M. Fran- „çois, évêque de Paris, et à la supplication de vénérable et „scientifique personne M[e] Jean Bolu, docteur en théologie, „curé de ceste église, la feste et solennité de la translation „de M. saint Jacques le maïeur, patron de ceste église, qui „estoit célébrée par chacun an, le pénultième jour de décembre, „a esté translatée au dimanche d'après la feste des Rois, pour „subuenir à l'indigence des pauvres, eu égard à la multiplicité „des festes qui sont après le iour de Noël. Ce fut faict le „dix-huitième iour de décembre 1522.“

Maintenant que nous avons repris haleine, continuons; on peut remarquer, en montant, que le nombre des noms écrits au couteau sur la muraille augmente en raison inverse du nombre des degrés qui vous restent à franchir. Aussi regardez quelle multitude de noms sur les pierres de la balustrade qui entoure la terrasse, en voilà de 1564, de 1617, de 1830; voici des lettres entrelacées sur le flanc de ce sphinx; mais regardez sur le mur de cette baraque, dont je vous ai dit l'usage avant de monter, lisez ces lettres profondément creusées dans le plâtre: Vive la charte. 1830! Et là aussi on rencontre ces paroles si terribles dans les grands jours: ces mots sont entourés d'une foule de noms vulgaires; mais ceux-ci sont gravés sur la pierre, ils font partie du monument, et les autres

sont creusés dans une muraille de plâtre qui appartient à une construction sans solidité, sans avenir!...

Sur cette petite colonne, qui s'élève encore de quelques pieds au-dessus de la terrasse, et qui est surmontée d'un drapeau tricolore, était la statue du patron de la paroisse de M. saint Jacques. Je ne parlerai pas du spectacle qui s'offre aux regards de l'observateur placé au sommet de cette tour, „d'où „l'on voit, dit Sauval, la distribution et le cours des rues, „comme les voines dans le corps humain." Voyez seulement l'espace compris entre les rues Saint-Jacques-de-la-Boucherie, des Arcis, des Écrivains, et du Petit-Crucifix; l'église occupait tout ce terrain. A la grande révolution, je parle de celle qui commença en 89, l'église fut debâtie, et les marchands de chiffons s'emparèrent de la place; car vous le savez, le marchand de chiffons et le marchand de ferraille sont deux êtres éminemment envahissants. Ne les avez-vous pas vus depuis deux ans disputer le quai aux Fleurs à ses légitimes propriétaires, et plus dernièrement encore, s'établir ensemble sur les débris d'une maison qu'on vient d'abattre sur le quai de la Mégisserie? Pour moi je déteste le marchand de chiffons et le marchand de ferraille.

L'église abattue, on vendit la tour, à condition que l'acquéreur la conserverait, et l'industrie en prit possession. Les marchands de chiffons bâtirent des baraques, et finirent par former une brillante colonie. Leur établissement était dans l'état le plus prospère, quand un incendie détruisit, il y a une dixaine d'années, toutes les échoppes, qui n'étaient construites qu'en bois. Le marchand de chiffons ne céda pas; il est tenace, le fer et le feu ne peuvent lui faire abandonner le sol auquel il s'attache; il revint, et à la place des constructions de bois, il en fit de pierre, il s'entoura de grilles élégantes, étendit son commerce, devint frippier, et l'incendie qui avait dévoré ses possessions fut ainsi pour lui le commencement d'une existence nouvelle, plus glorieuse que la première.

J'ai entendu dire qu'il était question d'un projet vaste, d'une rue qui doit joindre le Louvre à la Grève; la tour

Saint-Jacques se trouverait au milieu, et l'on ferait une place à l'entour; enfin on embellirait ce quartier. Ce mot d'embellissement m'a fait trembler; il me semble déjà voir ma tour environnée de maisons toutes blanches, entendre crier ces outils des ouvriers occupés à la gratter; je me figure ma rue du Petit-Crucifix détruite... Ah! détournons nos idées de ce triste tableau; peut-être, par hasard, les travaux qu'on se propose seront-ils exécutés avec goût! Descendons avec cette espérance de la terrasse, où je vous ai retenu trop long-temps; remercions ensemble celui qui nous a permis de visiter la tour Saint-Jacques-de-la-Boucherie, et vous, lecteur, adieu, au revoir.

Auguste de SANTEUL.

L'HOTEL-DE-VILLE, OU PARIS MUNICIPE,

DEPUIS 1789 JUSQU'A 1830.

(DEUXIÈME PARTIE.)

L'ordonnance de M. Necker divisa la ville en soixante districts, pour procéder à la nomination d'un électeur sur cent individus payant un cens de deux journées de travail, sorte d'assemblée primaire qui ne devait se réunir qu'un jour, et pour une seule opération, mais qui bientôt se constitua permanente. Les électeurs nommés ainsi devaient se rendre à l'Hôtel-de-Ville pour procéder à la rédaction des cahiers ou remontrances, et à la nomination des députés, fixée, pour Paris, à quarante. On voit qu'il allait naître ainsi de nouveaux rapports entre les habitants; qu'il allait se présenter dans chaque subdivision locale des notabilités autour desquelles les masses se réuniraient, et créeraient une force qu'il serait difficile de contenir. C'était une sorte de nouveauté que d'être quelque chose; et cette première concession de puissance fut accueillie avec satisfaction, et exercée avec ordre. Par une raison qu'il n'est pas facile d'expliquer, les opérations électorales de Paris avaient été différées jusqu'à la nomination entière des députés du royaume, et l'assemblée était au moment de se réunir le 4 mai, qu'aucune disposition n'avait été prise pour Paris. Les districts furent convoqués tout-à-coup le 20

avril, et durent terminer leurs opérations en vingt-quatre heures, c'est-à-dire nommer un électeur et rédiger les bases d'un cahier de remontrances ou de vœu. La ville de Paris fit ouvrir l'assemblée dans chaque district par un échevin ou un conseiller de ville; mais dans la plupart des localités on ne reconnut pas ce droit, et on procéda par scrutin à la nomination du président et du commissaire, pour la rédaction des cahiers, et enfin des électeurs qui devaient se rendre le lendemain à l'Hôtel-de-Ville. Ils se trouvèrent en effet réunis au nombre de quatre cents dans cet antique édifice qui, depuis plus d'un siècle, n'entendait plus résonner les mots de liberté, de pouvoir populaire. Ce fut un beau spectacle de les y voir prêter serment, non plus seulement au prince, mais à la patrie, non plus seulement sur la part qui devait leur revenir dans le paradis comme jadis, mais sur leur conscience, et les élans de patriotisme qui les animaient.

Les premiers articles du cahier qu'ils rédigèrent portaient la renonciation à tous les privilèges de noblesse, de droits féodaux accordés aux autorités municipales de la ville, et le vœu de voir créer bientôt une municipalité élective se renouvelant tous les trois ans, pour gérer les revenus communaux et aviser à toutes les améliorations dont la ville était susceptible.

Après la nomination des députés, et au moment de se séparer, le 10 mai 1789, les électeurs, par une sorte de prévision prophétique, s'étaient promis de se réunir périodiquement pour correspondre avec leurs députés; une salle dans l'Hôtel-de-Ville leur ayant été accordée à cet effet, ils s'y trouvèrent tous portés, tous établis au moment où les évènements graves qui commencèrent la révolution rendirent nulle l'action du gouvernement, et appelèrent l'intervention de citoyens respectables et amis du peuple pour modérer ses passions et maintenir l'ordre dans l'absence de toutes les autorités.

Elles avaient en effet disparu, et on vit alors sur quelles faibles bases reposait le pouvoir. Les fonctions de prévôt des marchands, d'échevins, de conseillers de ville, données, les unes à la faveur, d'autres à la vénalité, n'inspiraient aucun

respect, aucune considération. L'intendant de Paris, M. Berthier, le lieutenant de police, M. de Crosne, étaient en fuite. Le châtelet avait cessé de juger; le parlement lui-même, si puissant jadis, si populaire en l'absence de tout autre contrepoids, n'était plus rien du moment où le peuple lui-même se faisait justice. L'assemblée des électeurs qui, les premiers jours, n'avait fait que délibérer sur la situation des affaires, se trouva donc former bientôt un point général de ralliement, un gouvernement de l'opinion vers lequel tous les vœux, toutes les espérances se portèrent. Le prévôt des marchands, les échevins, se réunirent à eux; les cours de justice leur envoyaient les prisonniers après leur interrogatoire; les districts réunis leur demandaient des ordres. Ces hommes courageux et zélés se déclarent en permanence, se partagent les fonctions, affrontent tous les dangers pour parer à tous les besoins. Dès six heures du matin, le 14 juillet, l'Hôtel-de-Ville était rempli de députés des districts, de citoyens de toutes les classes, venant réclamer les charrettes qui avaient été arrêtées aux barrières, venant demander des fusils, des instructions, ou faire des offres de service. Paris présentait l'aspect d'un camp dont l'Hôtel-de-Ville aurait été le quartier-général.

Qui pouvait penser que quarante-un ans après, à la même époque, la même scène devait se reproduire, et que le peuple y viendrait replacer ce même drapeau tricolore, ce premier et dernier signal de son élan vers la liberté!

Entre ces deux époques enfermant dans un cadre près d'un demi siècle, l'administration de Paris éprouve de notables changements. L'assemblée des électeurs, spontanée pendant les premiers jours de juillet, avait été remplacée, le 25 du même mois, par une municipalité provisoire composée de cent vingt députés des districts, sous le titre de *représentants de la commune*, qui eux-mêmes devaient céder leurs places à des autorités constituées par la loi. Un décret de l'assemblée constituante, du 14 décembre 1789, abolit toutes les municipalités du royaume, et les recomposa sur une base nouvelle.

On avait senti les inconvénients de la centralisation des

intendances et on se jeta peut-être dans l'excès contraire. Comme tout avait été mal autrefois, on crut que l'opposé était le mieux; de là cette disposition à placer l'exécution dans les corps délibérants et à laisser l'interprétation des lois à chaque localité. La ville de Paris eut surtout à souffrir de cette mesure dans les premiers moments. Nous avons vu qu'elle était divisée en soixante districts, qui formèrent autant de centres d'autorité et l'image bientôt d'autant de petites républiques fédératives. Chaque district avait un conseil, dont il nommait le président et le vice-président, qui décidait de toutes les affaires de police administrative. Dans ce district il y avait un état militaire composé de cinq compagnies de cent hommes chacune, dont quatre de volontaires et une soldée; les officiers étaient nommés par les districts. Cette multitude d'administrations particulières causait un grand désordre. Ce qu'un district demandait était désapprouvé par un autre; enfin de tous côtés il se manifesta le vœu de voir créer une municipalité définitive à Paris. L'assemblée des représentants de la commune confia ce soin à un comité de vingt-quatre membres, composé des citoyens les plus recommandables, tels que MM. Thuriot, Fouché, Condorcet, Sémonville, Mollien, etc. Leurs premières délibérations concernèrent les fonctions du pouvoir municipal qui devaient consister, sous la surveillance et l'inspection du département,

1° A régir les biens et revenus communs de la ville;

2° A régler et acquitter les dépenses locales qui devaient être payées des deniers communaux;

3° A diriger et faire exécuter les travaux publics qui sont à la charge de la ville;

4° A administrer les établissements de bienfaisance qui appartenaient à la commune;

5° A veiller à l'exercice d'une police bien dirigée;

6° A exercer une police immédiate sur les subsistances et approvisionnements, de créer ou de conserver les établissements destinés à les assurer, etc.

7° Tout le contentieux de la police, des subsistances et

approvisionnements, et autres objets du ressort de la municipalité, rentrait dans les attributions d'un tribunal à ce destiné, et désigné sous le nom de *tribunal de la ville.*

8° La force militaire, désignée sous le titre de garde nationale, fut subordonnée au pouvoir civil de la commune.

On proposa de la mettre aussi à la disposition des tribunaux pour prêter main forte à l'exécution de leurs jugements: cette proposition fut écartée. Après avoir établi les attributions, le comité régla les devoirs des administrateurs, et voulut que ceux d'entre eux qui auraient signé les délibérations ou les arrêtés en fussent les seuls responsables;

Que ceux qui auraient refusé leur signature seraient tenus de les exécuter provisoirement en ce qui les concernait, avec la réserve d'en référer au corps ou au conseil municipal; faute par eux de recourir à ce référé, à la plus prochaine séance de l'assemblée municipale, les délibérations ou arrêtés leur devenaient personnels, et ils en assumaient la responsabilité.

Les administrateurs ne devaient avoir aucun maniement de deniers ni en recettes, ni en dépenses: les recettes étaient faites et les dépenses acquittées par le trésorier de la commune. Ils rendaient, tous les trois mois, le compte sommaire de leur administration au conseil municipal, et leurs comptes définitifs, chaque année.

Ces comptes devaient être imprimés, et chaque citoyen actif pouvait en prendre connaissance, et même des pièces justificatives, au greffe de la ville sans déplacement et sans frais.

Les administrateurs étaient de plus astreints, en tout temps, à donner connaissance de leurs opérations au maire, au corps municipal, au conseil général de la commune, lorsqu'ils en seraient requis; le procureur de la commune avait également le droit d'exiger d'eux toutes les instructions qu'il jugerait nécessaires.

Le conseil général de la commune était composé de 216 membres, au moins, compris les membres du conseil munici-

pal, et non compris le maire. Les assemblées de ce conseil étaient présidées par le maire; en son absence, par le président ou le vice-président élus dans le conseil général parmi les notables seulement, et en leur absence, par le doyen d'âge des notables présents à l'assemblée.

Le corps municipal était forcé de convoquer le conseil général, lorsqu'il s'agissait de délibérer sur des acquisitions ou aliénations d'immeubles; sur des impositions extraordinaires pour dépenses locales; sur des emprunts; sur des travaux à entreprendre; sur l'emploi du prix des ventes, des remboursements ou des recouvrements; sur les procès à intenter; et enfin sur des procès à soutenir, dans les cas où le droit serait contesté.

Tel fut le fond du projet de loi d'abord d'une municipalité provisoire, et enfin d'une municipalité définitive, tel qu'il fut arrêté par la loi du 21 mai 1790, qui régit la matière, sans exception, pendant deux années. Aux termes de cette loi la municipalité de Paris fut composée d'un maire, de seize administrateurs, de trente-deux conseillers, de quatre-vingt-seize notables, et d'un procureur de la commune.

Le maire, les administrateurs, les conseillers, les notables, et le procureur de la commune, étaient élus par les citoyens actifs, et ne pouvaient être destitués que pour forfaitures préalablement jugées.

Le maire et les seize administrateurs composant le bureau, les trente-deux conseillers réunis au bureau, formaient le conseil municipal. On donnait la dénomination de *conseil général* à la réunion du conseil municipal et des quatre-vingt-seize notables.

Lorsqu'il s'agissait de délibérer sur des objets d'une importance majeure, ces circonstances étaient indiquées par la loi avec une précision qui ne laissait rien à désirer.

Le travail du bureau était divisé en cinq départements: 1° celui des subsistances; 2° celui de la police; 3° celui des finances; 4° celui des établissements publics; 5° celui des travaux publics.

Chaque département rendait compte de ses opérations au conseil municipal, et le maire les surveillait tous.

Enfin la loi établissait une force militaire, sous le nom de *garde nationale parisienne*, dont elle donnait la direction et le commandement au conseil municipal.

Par l'effet de cette organisation, la police, jusqu'alors dans la justice, en sortait et passait dans les attributions de la municipalité. Le maire et la section du bureau, dite *de la police,* en étaient chargés, et l'exerçaient sous la surveillance du conseil municipal.

Cette organisation était vraiment municipale et le produit complet de l'élection. Pendant les deux années qu'elle fut en vigueur, la ville de Paris fut administrée avec ordre, justice et économie; les hommes les plus respectables et les plus éclairés ne dédaignèrent point d'en faire partie; et si jamais on veut revenir à un ordre de choses vraiment émané de la communauté, c'est aux lois et institutions de ce temps qu'il faudra revenir.

Cette forme d'administration dura jusqu'au 10 août 1792, époque de tristes et importantes innovations qui détruisirent la monarchie constitutionnelle, comme le 14 juillet avait anéanti l'ancien régime, qui finirent même le pouvoir municipal; car on ne peut appeler de ce nom l'envahissement de ces fonctions par quelques hommes violents qui dans chaque section surent imprimer la terreur à la masse des citoyens paisibles et industrieux.

Un plan d'insurrection contre ce qui restait de la monarchie est habilement conçu; un comité insurrectionnel, semblable à la faction des Seize, établit comme elle un foyer d'action dans chaque quartier, et les chefs connus ou cachés de l'attaque du 10 août veulent exploiter leur sanglante victoire.

Des commissaires des sections, au nombre de cent quatre-vingts, se rendent à l'Hôtel-de-Ville, y suspendent la municipalité, cassent les juges de Paris, nomment de leur pleine autorité Santerre au commandement de la garde nationale, et l'assemblée législative, obéissant à cette nouvelle autorité, or-

donne que les quarante-huit sections nommeront chacune un membre pour remplir la charge d'administrateur du département. C'est de cette nomination et de la loi du 30 août et 2 septembre qu'est née la trop célèbre *commune de Paris,* qui gouverne non-seulement la capitale, mais le royaume, et ne se soumet déjà plus aux ordres de l'assemblée. Elle s'arroge le droit de donner seule les passe-port; elle envoie aux armées des commissaires plus puissants que les généraux mêmes. Elle ordonne que Louis XVI occupera le Temple au lieu du Luxembourg, où l'assemblée l'avait envoyé. Sur la proposition de Robespierre, l'ancienne administration est réduite au seul recouvrement des impositions; la ville tout entière est déclarée en état de suspicion. Des visites domiciliaires s'exécutent dans chaque maison; les prisons sont encombrées d'innocentes victimes; enfin la police, qui du gouvernement était passée, en 89, à la municipalité, passe alors de celle-ci aux sections, et des sections dans chacun des clubs qui les dirigent. Mais de plus sanglantes résolutions devaient sortir du nouveau pouvoir; la populace et les hommes qui l'entraînent s'asseient au pouvoir, ils s'y enivrent. L'approche des étrangers excite toutes les passions; elle est pour les uns la cause, pour d'autres le prétexte d'attentats horribles.

Les massacres de septembre, pour lesquels un crédit est ouvert à la ville sous le nom de *justice du peuple,* sont le prélude à ces sanglantes orgies. Bientôt ce parti même, considéré comme trop modéré, est renversé par un plus violent, par les assassins du 31 mai. Tout ce que la capitale renferme de respectable, d'éclairé, est jeté dans les prisons et traîné de là sur l'échafaud; la jeunesse, le talent, la beauté sont immolés à la fois; jusqu'à ce que les excès même du crime obligent Robespierre à retourner contre ses odieux complices les armes qu'ils employèrent pour lui. Hébert, Chaumette, Pache, Ronsin tombent à leur tour *); Danton et Marat ne sont plus là pour défendre la commune, qu'ils avaient érigée en puis-

*) Les procès-verbaux des décisions prises par la commune sont un monument singulier de barbarie et d'absurdité; on y trouve

sance; et si Robespierre parvient à renverser un reste de force dans la convention, rien ne s'opposera plus à sa sanglante dictature: mais là se trouvent des hommes plus habiles et plus hardis; on le devine, on le prévient, on l'attaque; il se réfugie à l'Hôtel-de-Ville, siège éternel de la puissance populaire, à l'Hôtel-de-Ville qui devient sa citadelle. La convention et la commune présentent aux deux extrémités de Paris les deux pouvoirs rivaux dont la malheureuse France doit subir le joug. „Mon royaume pour un cheval," s'écriait Macbeth; et un cheval que Robespierre eût monté dans ce jour terrible lui eût peut-être alors valu un royaume; mais il délibère lorsqu'il fallait agir; il méconnaît l'élément de sa puissance: autour de lui, sur la place même de la Grève, sont rangés les canons qui ont renversé, au 10 août, une monarchie de douze siècles; les mêmes hommes qui les gardent n'attendent que la présence d'un chef hardi qui veuille les conduire; il ne s'en présente point, et le mouvement des affûts qui retourne les pièces contre l'Hôtel-de-Ville, a décidé le système qui va prévaloir.

Sans-doute ce système ne sera plus celui de la terreur, sans-doute l'antique édifice populaire ne sera plus le théâtre d'atroces complots; mais la république et le pouvoir municipal sont détruits à la fois. La convention, sur le rapport des comités de sûreté générale, de salut public et de législation, décrète, d'après l'avis de la majorité des sections, que la commune de Paris sera administrée par des commissions nationales *) nommées par la convention, et ces commissions se partagent les différentes fonctions, et il en fut ainsi jusqu'en l'an IV, époque de la création du directoire.

La ville de Paris fut alors divisée en douze municipalités, dont l'administration fut confiée au département de la Seine, composé de sept administrateurs, parmi lesquels trois furent spécialement chargés de l'administration de la commune: le

décrétée la destruction des portes Saint-Denis et Saint-Martin et d'une grande partie des autres monuments de Paris.

*) 14 fructidor an 2; voy. le tableau ci-joint.

premier pour les contributions; le deuxième pour les travaux, les secours publics, l'enseignement public; le troisième pour la police administrative, civile et militaire, et les subsistances.

La loi de pluviose an VIII substitue à ces administrateurs deux préfets, l'un du département, remplissant à-peu-près les fonctions du prévôt des marchands, et l'autre de la police, représentant ce qu'était alors le lieutenant-général de police; ces deux fonctions, dépendantes de l'autorité supérieure, firent disparaître les derniers vestiges du régime municipal *).

Un retour progressif vers la concentration de l'autorité commença, et il ne cessa point à travers le directoire, l'empire et la restauration. Au mode électoral succèdent les nominations arbitraires; les meilleurs esprits, frappés des maux qu'ils ont soufferts, méconnaissent le principe par crainte de l'abus, et l'action de la communauté disparaît entièrement sans laisser de regrets. Le génie de Napoléon, jaloux de tous les bienfaits comme de tous les pouvoirs, entreprend de procurer au peuple le bien-être et la richesse pour le dédommager de la liberté; il veut accaparer la reconnaissance comme la gloire: aussi les plus grands travaux, les plus grandes entreprises ne l'effraient point pour parvenir à ce but, et jamais les intérêts matériels de la ville de Paris n'ont été si étudiés ni si protégés.

Paris, tel que le concevait Napoléon, tel qu'il fût parvenu à le créer, aurait surpassé, en peu de temps, ce qu'il faudra demander à un avenir peut-être très-éloigné. Monuments, gloire, immenses constructions d'utilité publique, marquent la durée si courte de ce règne.

Ici c'est un nouveau fleuve qui arrive soutenu à quatre-vingts pieds au-dessus de la rivière pour joindre la haute et la basse Seine, le commerce du nord à celui du midi, et répandre ses eaux sur toutes les places, près de toutes les maisons.

*) „Ainsi ont disparu, dit le respectable Henri de Pansey, dans la ville de Paris, jusqu'aux traces du régime municipal, et cette reine des cités se trouve aujourd'hui absolument étrangère à l'administration de son patrimoine et à la disposition de ses revenus.“ *(Du Pouvoir municipal et des Biens communaux.)*

Là ce sont des abattoirs semblables à des casernes, ailleurs des casernes semblables à des palais. Les rues s'élargissent, les marchés se développent, s'abritent; de nouveaux ponts unissent de nouveaux quais; des arcs de triomphe, des colonnes monumentales décorent les différents quartiers en retraçant les différentes victoires.

Le Louvre, cet antique chef-lieu de notre histoire, forteresse de Philippe-Auguste et palais de Louis XIV, sort d'un amas de décombres et d'ignobles masures, et une rue immense, partant de sa colonnade à l'Hôtel-de-Ville, va joindre les deux Paris, assurer leur communication, et rendre impossible toute action séparée tendant à compromettre ou à diviser l'autorité; idée grande en politique, importante pour la salubrité, magnifique sous le rapport des arts. Mais au milieu de toutes ces grandes créations, ne demandez point quels sont les progrès qu'aura faits le peuple en lumières et dans l'exercice de ses droits. Rien de ce qui tient à sa vie morale, intellectuelle, n'a été encouragé, n'a même été admis. Comme un grand enfant, il est soigné dans la maison paternelle; mais l'administration lui en est interdite; ses affaires sont conduites par des hommes que la volonté seule d'un ministre désigne, qui n'ont aucun compte à rendre à leurs concitoyens, aucune obligation de s'occuper de leurs intérêts, et qui ne jouissent parmi eux d'aucun crédit pour obtenir les sacrifices nécessaires à l'achèvement des travaux commencés.

Aussi, à la chute de Napoléon, ses grandes entreprises sont-elles tout d'un coup suspendues, ses monuments sont encore à-peu-près dans l'état où il les a laissés, et l'intérêt le plus général n'a point de centre d'autorité, ni même d'organe pour se faire entendre des autorités.

La loi du 28 pluviose an VIII, qui recompose tout le système départemental de la France, renferme à-peine quelques articles pour l'organisation municipale de Paris: elle établit, art. 16:

„A Paris, dans chacun des arrondissements municipaux, un „maire et deux adjoints seront chargés de la partie adminis- „trative et des fonctions relatives à l'état civil.

„Un préfet de police sera chargé de ce qui concerne la „police, et aura sous ses ordres des commissaires distribués „dans les douze municipalités.

„Art. 17. A Paris, le conseil du département remplira les „fonctions de conseil municipal.“

L'article 2 de la même loi, qui borne à vingt-quatre le nombre des membres du conseil municipal, se trouve contraire à l'art 15, qui détermine que le conseil municipal des villes au-dessus de cinq milles ames, serait de trente membres.

Ces dispositions brièvement énoncées laissèrent un vaste champ à l'interprétation et à l'extension des pouvoirs dans les autorités supérieures.*) Ainsi les attributions mal fixées des maires diminuèrent progressivement, et se trouvèrent réduites à-peu-près aux registres de l'état civil et à la présidence des bureaux de bienfaisance.**) Napoléon, en les annulant ainsi, chercha cependant à les dédommager par des faveurs personnelles; il décida que les maires et adjoints de Paris, après cinq ans d'exercice, recevraient la légion-d'honneur, et le doyen du corps municipal était appelé au sénat.

Le conseil municipal fut également restreint et dans son nombre et dans ses attributions; il ne fut composé que de vingt-quatre membres présents, et bientôt réduit à seize,***) tandis que toute ville au-dessus de cinq mille ames eut trente conseillers, et que la loi de 1790 portait pour Paris ce nombre à cent quarante-six. Ses attributions étaient bornées à *délibérer et voter* sur les questions qui lui étaient soumises, sans aucune initiative ni contrôle des opérations de l'administration. Les membres de ce conseil, nommés d'ailleurs par le chef de l'État sur la présentation du préfet,†) se trouvaient entière-

*) Décret explicatif du 4 juin 1806.

**) Ordonnance du 8 août 1821.

***) Arrêté du 25 vendémiaire an IX.

†) Le sénatus-consulte de thermidor an X apporta un changement à ce mode, mais qui ne fut point suivi pour Paris; il consistait à nommer les membres des conseils sur une liste de candidats présentés par les assemblées cantonales.

ment sous sa dépendance; et d'un autre côté, la juridiction du préfet de police tendait à s'accroître indéfiniment par l'importance que l'empereur attachait à ses fonctions et à l'action directe qu'il était bien aise d'exercer par lui.

Cet ordre de choses convenait trop à la restauration pour qu'on pût espérer d'y voir apporter quelques changements; aussi l'administration de la ville de Paris fut-elle envahie comme toutes les autres, et le conseil municipal livré à l'influence de la cour et du système dominant; on vit alors les revenus de la ville employés à bâtir des chapelles, des monuments expiatoires, à donner des subventions au domaine de Chambord. Les mots de nation, de patrie, de liberté, disparurent des discours prononcés au nom de cette capitale du monde civilisé réduite à l'état de la *bonne ville de Paris* dans toute l'acception servile de ce mot. Les abus de cette administration auraient pu même s'étendre plus loin; car ils n'avaient pour contrôle, pour limite, ni la publicité, ni l'examen des Chambres dans les dépenses de l'État; et s'ils n'ont pas été plus multipliés, il faut en rendre grâce au caractère intègre et aux lumières de M. le comte de Chabrol,*) qui sans doute n'eut pas la force de lutter contre le système prépondérant, mais qui en adoucit, autant que possible, les effets, et profita de son influence pour un grand nombre d'utiles améliorations.

Alexandre DE LABORDE.

*) C'est à lui qu'on doit la conservation et le perfectionnement de l'enseignement mutuel dans la capitale, l'établissement des trottoirs, et de notables améliorations dans les hôpitaux et les prisons.

LA MAISON DE MALHEUR

DES FLAMANDS.

Si vous voulez voir la *Maison de malheur des Flamands*, il vous faut suivre la ligne du boulevart, traverser la solitude du passage Vendôme, entrer dans la rue Dupuis, vous risquer entre l'avenue des deux rotondes de boutiques qui forment le Temple, et arriver jusqu'à l'extrémité de la rue de la Corderie, en face de la porte cochère surmontée d'un n⁰ 1 presque effacé.

Là, autorisé par de nombreux écriteaux d'appartements à louer qui se balancent aux ais disjoints de cette porte, vous monterez au troisième étage, par un escalier qui se trouve à gauche dans la cour: une fois au quatrième étage, vous ouvrirez une des fenêtres intérieures, et vous vous trouverez nez à nez avec la *Maison de malheur des Flamands;* maison enfouie au milieu de culs-de-sacs, de ruelles étroites, et qui, basse et toute petite, ne s'aperçoit distinctement, au milieu de ses voisines à quatre étages, que des fenêtres indiquées.

Si la *Maison de malheur des Flamands* n'a qu'un étage, en revanche elle a deux toits: l'un, en tuiles couvertes de mousse, et dont la pluie et le vent ont arrondi les angles et angulé la surface plane; l'autre, moderne, eu égard au premier, étale prétentieusement ses petites ardoises brunes. Malgré cinquante années au moins d'alliance, ces deux toits grimacent entre eux et ne savent point s'harmonier. Il y a entre les

fétissures de terre cuite et les fétissures minérales, une ligne de démarcation bien distincte, que, dans le temps peut-être, a bouchée un peu de mortier, mais qui, devenue depuis lors le domaine de la pluie, forme une manière de ruisseau, probablement le Rubicon des deux toits.

Deux toits constituent deux mansardes: il y en a une aristocratique, avec les fenêtres à grandes vitres; avec la barre transversale pour appuyer les bras du locataire, lorsqu'il veut regarder dans la rue, et appeler le marchand de légumes qui passe. La seconde, petite, comme l'infortuné Ragotin au spectacle, s'efforce de lever la tête derrière le dos de son arrogante rivale, et de prendre de la sorte sinon un peu de vue, du moins un peu d'air et de jour. Mais en désespoir de cause, le locataire de cette mansarde en a garni l'étroite ouverture avec des hautes tiges de capucines, des débris de pots où végètent des rosiers et un pommier nain qui montre successivement de mois en mois des fleurs grèles et des fruits avortons. Ces fruits tombent tous rongés de vers, excepté quelquefois une pauvre pomme pâle, ridée, biscornue, sans saveur, et devant laquelle s'extasie pourtant du matin au soir un vieux homme à l'air vénérable.

La maison dont je vous parle, la plus laide et la plus pauvre du quartier, en était, au quinzième siéle, l'une des plus belles et des plus riches. Il fallait voir sa façade de bois, sculptée de figures bizarres, ses pignons pointus, ses portes de chêne, et son enseigne peinte aussi bien qu'un missel, sur la tablette de laquelle on voyait un cygne dont le cou s'enlaçait à une croix d'or: le tout surmonté de cette légende: *Au signe de la croix.* C'est là que demeurait Michel Watremetz, venu de Flandre, le plus riche et le plus habile rubricateur qui se trouvât dans la ville de Paris. Il n'y avait que lui pour fabriquer comme il faut les volumes de la sainte Bible, et quinze apprentis passaient toute la journée à peindre et à écrire des copies du livre saint; copies que revoyait soigneusement Michel, pour l'exactitude du texte.

Il était aidé à cela par sa jeune et jolie fille, Odette, la-

quelle, tandis que son père collationnait des yeux le manuscrit, le lisait, elle, à haute voix, afin qu'il ne pût y avoir ni de mots oubliés, ni de passages tronqués. Odette faisait la joie de son père et la passion de tous les jeunes rubricateurs, qui plus d'une fois en la regardant faisaient par mégarde des taches à leur vélin, et oubliaient de transcrire exactement les mots de la Bible. Quant à Odette, elle ne prenait point garde à eux, par une bonne raison: c'est qu'elle avait pris trop garde à un jeune Allemand, arrivé depuis peu à Paris, et qui était venu demander de la besogne au rubricateur. Il y avait mis pour condition, néanmoins, qu'il travaillerait chez lui; et il laissa, en garantie du vélin qu'il emportait, une riche chaîne d'or dont il ornait son chaperon.

Gaspard Hantz, ainsi nommait-on l'Allemand, au lieu de passer assidûment les journées à peindre des bibles, ne songeait qu'à se promener et à jouir de la vie. Fastueusement paré, on le rencontrait du matin au soir, le poing sur la hanche, et faisant les yeux doux aux belles. Souvent même il venait dans l'atelier de maître Michel, et là, s'asseyant sur le coin d'une table, il souriait à Odette, il lui murmurait à l'oreille des paroles qui la troublaient, et il finissait toujours par emmener avec lui quelques-uns des apprentis, qu'il hébergeait galamment à souper. Cela n'arrangeait point maître Michel, et il se félicitait tout bas d'avoir pris en gage la chaîne de Gaspard, tant le vélin lui semblait aventuré.

Point du tout. Un mois s'était à-peine écoulé, que Gaspard arriva, par un beau matin, avec sa bible terminée. Jamais caractères n'avaient présenté une régularité semblable; jamais il n'y avait eu moins d'erreurs dans la copie. Aussi, Michel dit-il en avenant ses écus d'or, et en hochant la tête:

— Ce n'est point vous, garçon, qui avez peint cette bible: un an n'aurait point suffi à pareil travail, et vous l'apportez complet au bout d'un mois!

— Je l'ai si bien fait, que j'offre de recommencer semblable chose en quinze jours.

— J'accepte, répliqua maître Michel.

Quinze jours se passèrent durant lesquels Gaspard ne changea rien à sa vie joyeuse: au bout des quinze jours il apporta la bible.

Maître Michel la collationna, et quand il eut fini, c'est-à-dire une semaine après, il complimenta Gaspard, en lui disant: Je n'ai trouvé que trois fautes, les trois mêmes que j'avais trouvées dans la première bible.

Le vieillard ne trouva pourtant rien de bien étonnant à cela: ce pouvait être après tout une de ces manies qui viennent aux personnes faisant des métiers d'habitude, et ce que l'on appelle en termes d'art des tics. De nos jours, les compositeurs d'imprimerie, entre autres, en contractent de semblables, et il est des fautes dans lesquelles ils retombent constamment, quoiqu'ils sachent qu'ils commettent une faute et qu'ils aient l'habitude de la commettre.

Au bout d'une année, Gaspard avait fourni à maître Watremetz quinze bibles; c'est-à-dire, plus que n'auraient pu en écrire trente rubricateurs. Maître Watremetz renvoya donc plusieurs de ses apprentis, qui, mécontents et jaloux, menacèrent Gaspard de leur vengeance.

Sur ces entrefaites, maître Michel proposa à Gaspard de venir demeurer en son logis. Gaspard céda d'autant plus volontiers à cette demande, qu'il aimait éperdument Odette, et qu'Odette, nous l'avons dit, le payait d'un tendre retour. Le bon jeune homme ne comprit pas que le vieux Flamand ne l'attirait chez lui que pour l'épier: car il était évident que Gaspard ne transcrivait point les bibles qu'il fournissait à Watremetz: il y avait là-dessous quelque mystère. Il importait au rubricateur de le pénétrer, et il s'était dit qu'il le pénétrât.

A toutes ces réclamations du père d'Odette, Gaspard alléguait toujours qu'il travaillait la nuit; et en effet, la nuit, une lampe brillait sans-cesse dans sa chambre. Mais quand le vieillard vint écouter à la porte, il entendit le ronflement sonore du jeune homme, témoignage irrécusable d'un sommeil de bon aloi.

Enfin ne parvenant à rien découvrir, il adressa des questions si pressantes à Gaspard que celui-ci lui répliqua:

—Eh! bien, oui, cela est un secret, un secret qui peut faire la fortune d'un homme, et même de deux. Donnez-moi en mariage votre fille Odette, et je vous dirai, mon secret, et nous deviendrons riches à bientôt nous passer de vendre des bibles.

Alors, il lui apprit qu'un art merveilleux venait d'être inventé en Allemagne, et que cet art permettait de reproduire avec une rapidité inconcevable des bibles et d'autres livres; que grâce à la mobilité des caractères employés, la correction la plus sévère devenait chose facile: „J'ai encore trente bibles en dépôt chez un ami dévoué, ajouta Gaspard; je puis m'en procurer cent, si je le veux. J'aurais pu les vendre moi-même, mais cela aurait éveillé l'attention. On est assez porté, dans votre pays, à expliquer par la magie ce que l'on ne comprend pas, et je ne me soucie point de démêlés avec la hart et le bûcher. Voilà pourquoi je me suis présenté chez vous comme clerc rubricateur."

Malgré les explications de Gaspard, le vieux Watremetz ne se sentit tout-à-fait à l'aise qu'après avoir reçu du jeune homme le nom et l'adresse de Schœffer, le vendeur et le fabricant de bibles, et une note détaillée sur les moyens de correspondre avec lui.

Pendant ce temps-là se faisaient les apprêts de mariage de Gaspard et d'Odette. Les noces étaient fixées à huit jours, quand un matin, l'un des anciens clercs de maître Michel entra chez lui magnifiquement vêtu, et lui apprit que, grâce à la mort d'un parent éloigné, il se trouvait des plus riches, et que son père venait d'être nommé prévôt des marchands: amoureux d'Odette, il mettait à ses pieds sa nouvelle fortune.

La figure de Watremetz s'allongea de se voir dans la nécessité de renoncer à l'alliance d'une famille si fortunée! Maudit Gaspard, qui le prive de l'honneur de marier sa fille au fils du prévôt des marchands!

— „Gaspard! Quoi, j'ai pour rival Gaspard, ce misérable qui a vendu son ame au diable, en échange du secret de fabriquer lorsqu'il veut des manuscrits! La justice tient la main levée sur lui, et le frappera bientôt. Cette affaire a pensé vous devenir funeste à vous-même; on vous accusait d'être son complice. Heureusement par le crédit de mon père j'ai fait taire de semblables soupçons. Pour Gaspard, rien au monde ne pourrait l'ôter à la hart qui l'attend.“

Hélas! tout cela ne se trouvait que trop réel. Le malheureux Gaspard fut jeté en prison: en vain il invoqua le témoignage de maître Michel, en vain il voulut donner des éclaircissements pour prouver son innocence, on le jeta dans des instruments de torture, on lui fit avouer, à force de douleurs, son association imaginaire avec le diable, et il fut condamné au feu, à faire, avant le supplice, amende honorable sous le porche Notre-Dame et devant la maison du rubricateur. Toutes les bibles que l'on avait trouvées chez lui furent données au couvent des Bénédictins, qui les bénirent, les exorcisèrent et les vendirent à leur profit.

Arrivé devant le logis du rubricateur, le patient, au lieu de réciter les paroles de l'amende honorable, agita ses fers les uns contre les autres, et se dressant, montra son visage pâle et son œil étincelant de menace:

— Je suis victime de la trahison et de l'ingratitude, s'écria-t-il; tu le sais bien, Michel, qui es là à m'écouter, et qui tâches de faire bonne contenance. Tu aurais bien voulu, n'est-ce pas, que mes juges ne t'obligeassent point à cette dernière entrevue. Eh! bien, merci, adieu, et malheur! Malheur, car quiconque né en Flandre viendra reposer sa tête sous le toit de cette maison prendra de l'infortune pour toute sa vie, à commencer par toi, Michel. Maintenant, vous autres, menez-moi au bûcher.

Trois mois après, maître Michel pleurait et s'arrachait les cheveux sur le tombeau de sa fille. Six mois après, un incendie dévorait la maison et toute la fortune de maître Michel.

Un an après, maître Michel, devenu fou, errait demi-nu, dans les carrefours de Paris, tendant la main, pour obtenir de quoi manger, et amusant par des propos sans suite la canaille et les enfants.

Déja si terriblement vraie à l'égard de maître Michel Watremetz, la prédiction de Gaspard ne se réalisa que trop par la suite. Est-ce hasard, est-ce l'effet de la malédiction d'un mourant? C'est hasard, nous ne pouvons admettre d'autres causes, et néanmoins, il faut le dire, ce hasard a quelque chose de bien étrange.

Onze Flamands, à ce que raconte la tradition du Temple et de la rue de la Corderie, vinrent habiter la Maison de malheur, et des onze, pas un seul ne put échapper au sort funeste dont l'avait menacé la prédiction de Gaspard. L'un fut assassiné par des brigands, l'autre se jeta dans la Seine; il y en eut que l'on étendit en place de Grève, sur une roue: les moins à plaindre succombèrent à d'horribles maladies, et s'éteignirent après avoir supporté ce que la misère a de plus âpre. — Je ne veux vous conter que les aventures des deux derniers Flamands qui habitèrent la Maison de malheur.

L'un, Jean-Paul Labadie, arriva un beau jour de Flandre avec une somme assez ronde, dont il acheta un magasin de mercerie fort achalandé, et dans lequel un Alsacien avait fait une fortune rapide. Ce magasin était établi à la *Maison de malheur des Flamands.* Malgré les menaces de la tradition, Jean-Paul fit marché avec l'Alsacien, et deux années se passèrent, au bout desquels, s'applaudissant des succès de ses affaires, il épousa une jeune et jolie fille du quartier du Temple, à laquelle sa beauté devenue populaire valait le nom de la *Belle du Temple.* Un soir que Jean-Paul s'en revenait chez lui, on l'arrêta de par le roi; on lui montra une lettre de cachet, et il fut jeté dans un cachot de la Bastille.

Jugez de son désespoir!... Ce désespoir dura vingt années. Vingt années, Jean-Paul ébranla de ses mains les barreaux de fer de sa prison; vingt années il resta là, ignorant pour quels

motifs on l'avait plongé dans un cachot. A la fin, un jour on le rendit à la liberté, grâce à la visite que fit par hasard à la Bastille je ne sais quel personnage qui le prit en pitié.

Ce fut alors seulement qu'il connut la vérité; c'était à la demande du marquis de Beaufremont qu'il avait été mis à la Bastille. Le marquis, voulant se débarrasser d'un mari importun et se trouver tout-à-fait à l'aise pour faire sa maîtresse de la *belle du Temple*, avait obtenu sans peine une lettre de cachet contre Jean-Paul. Une fois sa victime oubliée et jetée là, dans la fange et dans la misère, le séducteur avait oublié le mari, et le mari était demeuré vingt ans à la Bastille.

Voici maintenant l'histoire de la dernière personne de Flandre qui habita la Maison de malheur.

C'était une jeune fille, une parente de celui qui trace cette notice sur la maison de malheur des Flamands; une jeune fille, belle et douce; un ange qu'un mauvais sort vint jeter dans ce lieu de malédiction.

Héloïse Pennequin pouvait, comme André Chénier, poser un doigt sur sa tête défaillante, et dire en soupirant: *J'avais là quelque chose.* Comme lui, elle est morte à l'âge des illusions, à cet âge où l'on croit encore à l'amitié, à l'amour, au bonheur; à cet âge où les prestiges de l'esprit, de la beauté et de la jeunesse, peuvent jeter sur la vie qui échappe un long regard de regret et de douleur.

Hélas! de tous ceux qu'elle chérissait avec une tendresse si vive, un bien petit nombre a conservé quelque souvenir de la pauvre Héloïse. On peut sans crainte aujourd'hui dire son nom devant eux, pas une larme ne coulera; on n'exhalera point un soupir.... Il y a dix-huit ans qu'elle est morte; et quel regret survit à dix-huit années? Son père était un homme d'une imagination ardente, mais désordonnée. Employé dans les fournitures de l'armée de Russie, il gagna des sommes considérables qu'il dissipa en folles dépenses. Les évènements de 1815 le laissèrent sans emploi. Il lui fallut revenir, pres-

qu'aussi pauvre qu'il en était parti, au sein d'une famille nombreuse.

Habitué au superflu et à la prodigalité, déjà il ne supportait que péniblement des veilles prolongées bien avant dans la nuit par le travail. Exténuée de fatigue et de misère, sa femme vint à succomber.... Alors un découragement absolu s'empara de l'infortuné, que minait sourdement une maladie d'épuisement et de langueur.

L'aînée de quatre enfants, et atteinte elle-même d'une phthisie pulmonaire, Héloïse oubliait ses propres souffrances pour consoler son père. Ni l'aigreur de ses plaintes, ni les brusqueries que lui arrachait le désespoir, ne purent décourager le zèle de cette angélique créature. Elle était toujours là, devançant les désirs du malade, adoucissant l'excès de sa douleur, et sachant par de tendres caresses le soustraire aux remords de sa folle conduite.

Mais les forces de la jeune fille trahirent son courage; il lui fallut renoncer au travail qui nourrissait toute une famille nombreuse; il lui fallut succomber sous le poids de la maladie: quand son père, avant d'expirer, imposa des mains défaillantes sur le front de l'enfant dont la piété avait adouci ses derniers moments, elle-même n'avait plus à vivre que peu de jours.

Héloïse avait toujours cultivé en secret la poésie. Rarement elle communiquait, même à l'amitié la plus intime, ces émanations d'une ame douce et passionnée; car le génie a aussi sa pudeur. Et puis, en écrivant, elle cédait au besoin d'exprimer ce qu'elle éprouvait, et non pas à un vain désir de gloire. Ce n'est point pour être écoutée que la fauvette chante dans les bois?

Mais lorsque la jeune fille se vit en face de la mort, sa voix devint moins timide et plus harmonieuse. Le front pâle, appuyé sur une main à demi glacée par le froid du trépas, elle traçait de l'autre, avec une rapidité merveilleuse, des vers imparfaits, sans-doute, mais où se révélait à chaque instant une sensibilité extrême, une imagination rêveuse, une poésie pleine de rhythme et de mélodie.

On éprouve je ne sais quel charme douloureux à lire ces fragments, premier jet d'une pensée incomplète, et que la mort n'a point laissé achever. On ne reste point froid devant l'idée d'une adolescence flétrie si vite, d'une voix suave si précocement étouffée.

La veille de sa mort, le 20 décembre 1816, elle avait commencé une élégie, dont elle n'a tracé que les premiers vers. Je vais transcrire ici ces dernières paroles d'une mourante; elles semblent réaliser la tradition antique qui donne au cygne expirant des soupirs harmonieux et des chants pleins de douceur.

CLAIRE.

La nuit, dans un hospice, une vierge pieuse,
Seule, près d'un mourant, veillait silencieuse.
Du rosaire ses doigts parcouraient les saints nœuds;
Pour le pauvre malade elle formait des vœux,
Et le regard fixé sur sa couche grossière
Attendait qu'il ouvrît sa débile paupière.
Mais il a soupiré; son front pâle et flétri,
Lentement soulevé, retombe appesanti.
La fille du Seigneur doucement l'encourage,
De ses lèvres approche un pur et doux breuvage.
Immobile, sur elle il attache les yeux:
„Oh! ne fuis pas, dit-il, bel envoyé des cieux!
J'aime tant les accents de ta voix consolante!
Ces traits qu'a desséchés une fièvre brûlante,
Les cris d'un malheureux qui ne sait que gémir,
Ange consolateur, ne te font pas frémir?
Tes pleurs mouillent mon front . . . N'es-tu pas comme un rêve
Que suit un long regret, qu'un léger bruit enlève?
Oh, ne fuis pas! Ou bien que tes ailes d'azur
M'emportent avec toi, loin de ce monde impur.“
Sur le pudique front de la vierge ingénue,
Une douce rougeur soudain s'est répandue.
„Je ne suis pas, dit-elle, un ange du Seigneur.
Orpheline, en naissant condamnée au malheur,
On m'admit par pitié dans cette humble retraite;
Un funèbre linceul fut posé sur ma tête;

On récita pour moi les hymnes du trépas,
J'abjurai les mortels que je ne connus pas...
Et pourtant leur aspect a pour moi bien des charmes:
Si d'un infortuné je puis sécher les larmes;
Oubliant les douleurs dont il est accablé,
S'il sourit à ma voix et s'endort consolé,
Claire est heureuse alors comme une sœur chérie
Qui près du lit d'un frère, à genoux veille et prie."

. . . .

Le nom d'Héloïse ne lui survivra point; mais peut-on s'empêcher de donner un regret à tant de jeunesse, de vertus et de génie frappés avant le temps? Peut-on ne pas lui appliquer ces paroles de Bossuet: „Elle a passé comme l'herbe „des champs. Le matin, elle fleurissait, avec quelle grâce! „vous le savez, et le soir elle a été flétrie et foulée aux pieds?"

Voilà l'histoire de *la Maison de malheur des Flamands.*

S. Henry BERTHOUD.

LE JARDIN DU LUXEMBOURG.

Est iter in sylvis, ubi cœlum condidit umbra....
In medio ramos annosâque bracchia pandit
Ulmus opaca, ingens: quam sedem Somnia vulgo
Vana tenere ferunt, foliisque sub omnibus hærent.
VIRGILE, *Æneid.* l. VI.

Salut, profondes allées, épais et verts ombrages, arbres chenus, retraite silencieuse, les Tuileries de la jeunesse et de l'enfance, où mon enfance a tant de fois promené ses jeux, et ma jeunesse ses douleurs, salut! Beau jardin des Médicis, j'habite près de tes murs, et combien il y a d'années que mes pas ne s'étaient détournés jusqu'à tes portes? C'est que tu n'es plus la ville, et tu n'es point la campagne encore. Point la campagne!... pourquoi m'aurais-tu attiré! Plus la ville! et, quand je suis emprisonné dans ses barrières, comme le tisserand fait sa toile, comme le manœuvre fait sa tâche, ainsi je fais la mienne, me pressant afin de retourner où l'air est abondant et pur, l'horizon vaste et paisible, la nature libre et féconde. Là, elle est la compagne et la muse de l'homme. Ici, elle est son esclave; comme l'esclave, inanimée, muette, flétrie, montrant partout les stygmates de la servitude. Pour horizon, des murailles de tous côtés, de tous côtés des maisons à six étages, en qui la ville semble se dresser à nos yeux avec

son entassement d'hommes, et nous poursuivre jusque dans cet asile! Pour parterre, quelques rangées méthodiques de fleurs qu'on est réduit à voir captives et voilées, comme les femmes espagnoles, derrière des grilles de fer! Pour tapis, du sable, de la poussière, et rien de plus! Car pas un brin d'herbe n'est souffert aux pieds de ces arbres citadins. Ce n'est point le park Saint-James avec ses chênes superbes et ses vaches pittoresques, également jetés çà et là sur une verte pelouse, prairie vivante qui semble la campagne demeurée, avec son abandon et sa richesse, comme une protestation de la nature, au milieu même de la cité. Ici, ne cherchons de verdure que sur nos têtes. Mais enfin cette tente est belle, plus belle que ne me le rappelaient mes souvenirs. Il y a de la majesté dans ces dômes séculaires; il y a de l'émotion dans ces épaisses ombres. Nos ancêtres avaient raison: Dieu se révèle dans la profondeur des bois.

Vieux arbres, combien de générations de jeunes hommes avez-vous vu passer à vos pieds! Combien d'ames adolescentes ont fermenté sous l'abri de ces paisibles avenues, sur cette terre où tous les enfants de nos provinces, ceux du nord et du midi, avec leur génie divers et leur inquiétude semblable, viennent, chaque jour, reposer du joug des écoles leur pensée impatiente et leur cœur bouillonnant! Les frères y succèdent aux frères, les fils aux pères; tous y ont passé, tous y passeront. Voici déjà long-temps que ma fille y roule après moi son cerceau, et mon fils court avec elle! Oh! si leurs pas pouvaient faire sortir de la poussière toutes les chimères qui ont été poursuivies là, cerceaux d'un autre âge, hochets de l'adulte qui se croit un homme, et qui souffre comme s'il l'était! .... Que de songes divers se sont élancés à travers ces impénétrables voûtes, et semblent, comme dit le poète, rester attachés partout au feuillage! Que de tendres et doux rêves ces rameaux touffus pourraient nous redire! Que d'hymnes d'amour ont été promenés là! Que d'épopées y ont été conçues, que de drames médités, que de chefs-d'œuvre entrepris, que d'utopies caressées, que de lois débattues, que de trésors pro-

mis à l'orgueil de la France et à sa fortune! Mais aussi, que de larmes y ont coulé, à l'insu du monde! Le sol que nous foulons en est trempé. Oui, trempé!... C'est en effet une erreur étrange de considérer toujours comme un âge d'or, et en quelque sorte comme un Éden perdu, le premier période de la vie. Il en est de la jeunesse ainsi que du printemps. Notre imagination n'y voit que fleurs, beaux jours, atmosphère embaumée, ciel brillant et radieux horizon. Nous laissons de côté dans nos souvenirs la foule des jours tristes et orageux. C'est parmi nous la dernière des superstitions de croire, sur la foi des poètes, à l'éternelle beauté du printemps. C'est partout la dernière des illusions de l'homme qui a vécu de croire au bonheur de ses jeunes années. Parce qu'il était doué alors de forces infinies pour jouir de l'existence, et qu'il les apprécie ce qu'elles valaient depuis qu'elles sont épuisées, il ne considère point qu'il en fit usage la plupart du temps pour souffrir. Il oublie ces tourments de l'ame et du cœur, ces vœux impuissants, ces espérances détruites, ces amours déçus. Ah! il y a une ivresse de la douleur que le commun des hommes ne connaît qu'à vingt ans, ivresse dévorante, pleine de transports, de déchirements, de fantômes..... Dante Alighieri, évoque-les ces fantômes sans nombre; détruis et refais ton ouvrage; recommence tes poèmes. Tu as beaucoup deviné de tout ce qu'il peut y avoir de peines infernales; et, si le monde hésita autrefois à prononcer où tu excellais davantage, dans le tableau du bonheur, ou bien dans celui du désespoir; si, moi, j'ose t'admirer plus encore dans ton vol vers le ciel, sur les pas de Béatrix, que dans ta course au milieu des supplices éternels, bien que tu manies en maître le rameau d'or de Virgile, ce n'est pas ainsi qu'en juge l'arbitre suprême, la postérité: c'est ton enfer qui l'emporte dans l'admiration des derniers siècles..... Toujours ne peux-tu être comparé qu'à toi-même: tu as élevé le plus beau monument qui existât jamais, quoiqu'il y ait l'Iliade, les Pyramides, Saint-Pierre, et le pont de Bangor, heureux mortel! et c'est à celle que tu aimas qu'il te fut donné de dédier ton triple

temple!... Eh bien! il y a dans le lieu où nous sommes de quoi humilier ta gloire. La poussière qui roule à nos pieds en sait plus que toi en fait de douleurs. Poète, tu as deviné avec l'enthousiasme; chrétien, tu as vu avec la foi; artiste, tu as peint avec le génie. Mais ici passent d'année en année des flots d'une jeunesse brûlante, qui ne devine point: elle sait! qui n'observe point: elle sent! et le génie que tu employais à peindre, elle le dépense à sentir encore.

Dans tes chants, ô Dante! il n'est qu'un sentiment: sans Béatrix, l'enfer; le ciel avec elle. Dans tes chants, tout roule sur une pensée: le ciel, ce sera l'espérance accomplie; l'enfer, c'est l'espérance perdue. Ainsi, tes poèmes, cette création, la plus belle du génie de l'homme, ne sont que la paraphrase sublime d'une parole et d'un sentiment, où se résume, il est vrai, l'histoire entière de l'humanité. Mais toi, tout ce que tu as pu faire, ce fut de trouver, ce fut d'écrire, ce fut de commenter l'inscription terrible de l'enfer: Vous qui entrez ici, laissez là l'espérance. Vois ces jeunes hommes à l'air sombre et abattu; ils ont fait mieux, ils ont obéi.

Aux portes de la vie, combien, en effet, dans cette tempête, qu'on appelle la jeunesse, laissent là l'espérance! Tous les génies et tous les vices les convient tour-à-tour à plier sous cette loi fatale. On pourrait rencontrer dans ce *pré aux clercs* nouveau, tous les désespoirs de ton enfer, et plus. *Senza speme, vivemo in disio*, disent les tristes habitants du premier des cercles que tu décris. C'est aussi l'état le plus commun de la jeunesse, alors que le nuage brillant des illusions se dissipe, et que les difficultés se découvrent tout-à-coup. Alors aussi le découragement grandit dans nos ames, autant que l'obstacle à nos regards. On n'espère plus; on désire encore. Des succès qui échappent, une carrière qui se ferme, des rivaux qui l'emportent, la jeune amie de notre premier âge qui dispose d'elle sans attendre que nous ayons conquis les trésors dans lesquels se devaient transformer quelque jour nos trésors de tendresse et de constance,.... il en

faut moins pour briser sans retour ces ames effervescentes et crédules.

A cet âge, on est comme l'enfant, qui, lorsqu'un breuvage amer lui est présenté, s'en épouvante et le rejette, sans rien entendre, dès les premières gouttes. On détourne la tête, on repousse le calice ; ce qu'on sent d'absinthe le rend insupportable. On a si peu dépensé de la vie, qu'on n'y met pas de prix ; on la prend en dégoût tout entière pour un mécompte. Combien de pensées de mort ont été promenées là, dans des cœurs qui n'étaient pas ouverts à l'existence! O pères qui vous enorgueillissez de votre unique fils! ô mères qui, dans le fond de nos provinces, comptez avec espoir le peu de jours que vous avez encore à souffrir de son absence, que deviendriez-vous, si vous le voyiez là, aux pieds de ces arbres, l'œil ardent, le visage flétri par la douleur, errant comme une ombre déjà dans l'autre séjour, et balançant son avenir entier contre un chagrin. Les douceurs du foyer paternel, les soins qui ont formé son enfance, les bras de sa mère tendus vers lui, il a tout oublié. Une barrière se rencontre, il s'y brisera. Cette vie, dont vit le cœur maternel, ne tient qu'à un fil, qu'à un hasard. Aussi, que n'avez-vous quelquefois prononcé à son oreille les seuls mots qui, dans la conscience, s'élèvent au-dessus des peines les plus terribles, ceux par lesquels elles ne sont pas le désespoir? Vous ne lui avez pas appris à révérer le seul père qui ne s'oublie jamais, quand une fois on l'a connu. Dieu, le devoir, il ne sait pas ces choses sur lesquelles roulent l'univers, ou il les sait comme de vains noms qui ne lui ont jamais été sérieusement expliqués. Pauvre esquif lancé sur les mers sans avirons, à la première ancre qui se brise, il s'abîme dans la tempête; il n'a point l'ancre qui ne rompt jamais.

Quelquefois le suicide est consommé, suicide vivant, ruine animée, squelette dont l'ame est morte. C'est par la coupe empoisonnée du vice que le malheureux a goûté la vie. Il est là, errant aussi comme une ombre douloureuse; il traîne, au milieu de ce vert printemps, son printemps dévoré. Mais

pour celui-là son œil est éteint. Toutes les forces de l'ame et du corps sont épuisées en lui. Seulement, il porte avec horreur le poids de sa jeune vieillesse; il mesure, comme le suicide du poète, l'abîme où il est tombé. Il voudrait se rattraper aux branches; sa main énervée ne peut les saisir. Il se voit avec épouvante rouler, rouler toujours plus bas. Comme il a fait par le désordre l'apprentissage de la vie, il fait celui de la douleur par le remords.

D'autres promènent de plus nobles souffrances; mais ce sont des souffrances encore. Celui-ci succombe au fardeau; celui-là y égale sa force, et le monde ignorera quels combats douloureux ont été rendus. Il s'agit de la vieillesse d'un père à soutenir, de jeunes sœurs à doter, ou simplement de frayer pour soi un avenir, de se créer dans le monde, où toutes les places sont prises et toutes les fortunes faites, une place et une fortune. Il s'agit de trouver un rang qui réponde à l'éducation exorbitante que l'amour-propre d'un père a donnée, en y consumant le prix de tous ses labeurs, et toutes les ressources de sa vieillesse. Aveugles parents, venez voir votre ouvrage. Vous vous êtes sacrifiés, dites-vous, pour votre enfant! vous l'avez sacrifié avec vous, et bien plus que vous-mêmes. Prométhée imberbe, il a un vautour qui lui ronge le sein: c'est l'envie des autres biens que lui refusa le sort, et qu'on l'a instruit à discerner. C'est la vue des peines et des dégoûts qui l'attendent, s'il tente d'y atteindre. Il voudrait fuir; il redemande à grands cris le sillon paternel. C'est avec des accents de rage qu'il accuse l'orgueil cruel qui l'a déshérité de sa place à la charrue de ses pères. Que ne pouvez-vous la lui rendre? Mais non! il est trop tard: le voilà enchaîné où la colère de Dieu l'a mis. Si les passions mauvaises l'emportent dans son ame, entendez-le blasphémer le ciel, maudire la terre, prendre en haine tout cet ordre social au sein duquel il est obligé de s'ouvrir une route, dans la roche vive, avec le fer ..... Disons avec la torche! il voudrait tout incendier devant lui. S'il le peut, il le fera; c'est Érostrate qui mûrit. Il n'a qu'une ambition, celle de se ven-

ger, sur la société innocente, du mal qui lui a été fait, et d'y marquer du moins son passage par des ruines. Ou bien, est-il équitable et sensé, pardonne-t-il aux heureux de ce monde d'être ce que furent leurs pères, se résigne-t-il à l'alternative de s'élever par son travail, ou de retomber de tout son poids par sa médiocrité, plaignez-le encore! C'est un martyr. Il accepte le calice, mais non sans éprouver combien il est amer. Sous le chaume, par un paisible labeur, par une instruction proportionnée à ses besoins, par des connaissances et des vertus en harmonie avec l'état de sa famille, il eût grandi naturellement de quelques échelons; il se serait applaudi d'avoir réussi à fixer le berceau de ses fils à un degré plus haut que le sien n'avait été. Il eût été heureux par son orgueil. On l'a jeté loin de l'aire natale, en butte à tous les soleils et à tous les vents; on l'a établi sans appui dans la vie; on lui a donné des précipices à combler; on lui a imposé des efforts surhumains; on a exalté dans son ame une seule faculté, celle de souffrir. Vicieux, on le vouait au crime; honnête homme, on l'a voué au malheur.

La société ne sait pas de quel poids elle pèse tout-à-coup sur ces jeunes esprits, que l'éducation a préparés trop peu au joug de ses lois, de ses préjugés, de ses croyances, de ses devoirs. La puberté s'écoule dans un monde à part. Tous les périls et toutes les difficultés que le monde véritable lui réserve, elle les ignore. De là vient, au jour où il faut revêtir la robe virile, la surprise et la douleur de tant de découvertes qui sont autant de désenchantements mortels. Ce jeune homme, élégant et triste, qui contemple d'un air découragé le simple uniforme que l'École Polytechnique a illustré, s'étonne de reconnaître que, dans le monde où il entre, la fortune de son père ne fera pas tout pour lui. Cet autre, héritier d'un nom illustre, avait grandi en s'apprêtant à l'illustrer encore, et voilà qu'un caprice de nos discordes voue à l'inaction son bras et son ame! Cet autre encore, mille serpents le dévorent; il y a du sang dans son patrimoine, et il se décide à ne pas le répudier; il en tirera vanité; il ira

dans les feuilles publiques, devant les tribunaux peut-être, se parer, par droit de succession, de la robe du centaure; et, en jouant de sang-froid l'ivresse du crime, il a beau faire, il ne prend pas le crime, Dieu merci; il n'a pris que la honte, en attendant les remords. Un autre se sent séparé du monde par son douloureux héritage comme par une barrière fatale, comme par une armée ennemie. Mais il prétend en triompher. C'est Guillaume-le-Conquérant à son premier pas dans la vie, ou bien quand, plus tard, il mesure de l'œil les abîmes qui le séparent de l'Angleterre. Il pourrait encore fuir le combat, cacher sa tête, s'enfouir dans une éternelle obscurité. Point! Il accepte le cartel, il marchera en avant. Il a décidé de vaincre; il mettra de son côté des travaux et des services. Il aura de la fierté sur le front, et il en a le droit. Mais ce qu'il a dans le cœur, à ce moment même où il a résolu de relever le gant que la fatalité lui jeta, demandez-le à ces arbres, témoins et confidents de ses pensées! Dans les autres combats, on donne tout son sang: ici, ce sont les larmes. Le cœur en est gonflé! l'athlète a beau se parer la tête de fleurs, et oindre d'huile tous ses membres. Il ne s'aveugle pas sur le sort qui l'attend; il se voit d'avance blessé, déchiré, sanglant; tout son être crie contre lui.... Oh! si on fouillait ce sol sur lequel tant de destinées se sont fixées tour-à-tour, où se sont enfouies tant d'angoisses ignorées à jamais des hommes, que de révélations et d'enseignements!

Il n'est pas jusqu'au supplice de la faim qui se retrouve dans ce lieu où nous sommes. Mais au moins l'Ugolin du Dante est entouré de sombres aspects. Rien autour de lui ne rit à ses yeux et à sa pensée. Un air parfumé, un soleil radieux, une verte forêt, un peuple paré ne le convient point à vivre et à jouir. Pauvre jeune homme, qui le soir, quand le temps de l'étude est passé, viens aux derniers rayons du soleil réchauffer tes membres engourdis, à cette verdure éclatante réjouir ta pauvre ame accablée, à cet air pur et embaumé compléter ton repas qu'un morceau de pain noir compose, tu vois s'étaler devant toi, en colonne pressée qui monte

et redescend cette large avenue, tout ce que les quartiers d'alentour peuvent posséder de luxe, ou tout celui que ces dômes de lilas y appellent des quartiers opulents. Tu ne l'envies point, mais tu le convoites; tu te dis: Quand j'en serai là! et, en attendant, tu te caches avec douleur dans l'ombre épaisse, parce qu'un regard de jeune fille s'est fixé sur tes vêtements délabrés et sur ta pâle figure. Ce regard, tu aurais tant aimé à le retenir, comme un hôte bienveillant, comme l'ami qui charme et qui console! Ton cœur te crie qu'il pourrait, messager de félicités infinies, allumer le flambeau céleste de pures, d'ineffables espérances au sein d'un autre que toi. Mais toi, il t'a fallu en redouter la rencontre; ton amour-propre le commande. Tu rougis de toi, tu fuis fièrement, tu marches avec courage à l'avenir que tu comptes te créer.... C'est à l'hôpital de Gilbert, peut-être! Sois au moins un homme de talent comme lui. Tu laisseras quelque chose à tes contemporains, de qui tu n'aurais rien voulu recevoir. Tu n'as point voulu leur montrer ton indigence. Tu la montreras à la postérité.

L'âge mûr a une prétention étrange. Il se croit le monopole des tourments de l'ambition. Non, non! on les a tous sur les bancs des écoles; on les a avec des nuances insaisissables pour l'œil de l'observateur. Hé! quel est celui des tourments de la vie qu'on n'y trouve pas? La vie s'escompte, avec toutes ses misères, dans les rêves de l'étudiant, qui, en bâtissant, détruisant, refaisant sans-cesse l'avenir, en fait du présent pour lui. L'homme ne souffre que des maux réels. L'adolescent a de plus ceux qu'il devine, ceux qu'il prévoit, ceux qu'il invente. Hélas! il a de plus encore ceux qui comptent parmi les privilèges de son âge. Privilèges cruels! Privilèges dévorants! Pour lui est fait cet orage du Dante, dans lequel vivent ceux qui ont aimé; car pour lui la vie est tout amour. Et tandis qu'il n'en sait les délices que par cette poésie d'un cœur de vingt ans, qui suppose l'univers peuplé des enivrements dont il est altéré, il en connaît, il en épuise toutes les tortures. La jalousie, les trahisons, les mécomptes,

les repoussements dédaigneux qui révoltent, les repoussements compatissants qui déchirent, les repoussements silencieux qui écrasent, ce sont là autant de régions douloureuses qu'il a toutes parcourues, non pas avec le rameau d'or à la main, mais avec la foudre au cœur, avec le poison à la bouche, avec le délire dans l'esprit, avec le désespoir dans l'ame; il y a là tout un enfer. Et cet enfer nous environne. Ces Sisyphe, ces Tantale, ces Ixion viennent de vingt ans ici rouler leurs misères, éperdus et seuls, dans les parties écartées du parc sous ce bois jeune et sombre comme eux.

Hic quos durus amor crudeli tabe peredit,
Secreti celant calles, et myrtea circum
Sylva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt.....

Pauvres jeunes gens dont j'ai troublé la promenade solitaire, ne vous détournez pas à ma vue! Si je devine le tourment qui vous désole, si je comprends pourquoi votre main soutient avec effort votre tête fatiguée, pourquoi sur votre joue flétrie roulent les larmes que vous tentez de dérober au passant, moi, je ne rirai pas de vous. Et si j'entends, si je reconnais le nom qui s'exhale de votre poitrine haletante, je serai discret comme ces dieux et ces héros de marbre qui vous écoutent. Je ne suis pas insensible comme eux. Je sais que vous plongez sur un gouffre dévorant. Je sais aussi que sans-doute celle qui vous désole a le sourire à la bouche; elle est légère de soucis. Que dis-je? peut-être à cette heure encourage-t-elle quelque amour sans prestige et sans foi, en riant, avec le froid rival qu'elle vous préfère, du roman douloureux de votre candeur juvénile et de votre poétique dévouement! Elle pouvait vous tendre la main, vous donner des forces, vous rappeler à vous-même, vous parler d'avenir et d'honneur, vous dicter vos devoirs en vous opposant les siens, faire, de cet amour, qui vous perd, le génie heureux de votre jeunesse, se rendre votre ange protecteur et celui de votre vieille mère. Au lieu de cela, qu'est pour elle une vie d'homme et une ame de vingt ans? Elle brise en passant toute une destinée

qui pouvait être belle et grande, comme on écrase un vermisseau sans l'apercevoir ou sans le plaindre. Ah! je la maudis!.. Vous, ne m'imitez pas. Ce vous serait une douleur de plus.

Mais que fais-je? toujours de la douleur! Ne sont-ce pas ici les enfers des anciens? Les Champs-Élysées ne s'y rencontrent-ils pas auprès du Tartare? Ah, sans-doute, les voilà!

Devenere locos lætos, et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.

Ah, sans-doute, la jeunesse est une fée toute-puissante. Sa baguette recule les bornes de la félicité comme celles de la douleur. Ah, sans-doute, c'est une muse inépuisable. Elle est tour-à-tour Milton et le Tasse: elle crée des Armide comme elle fait des Satan. Elle est le Camoëns: elle découvre des mondes. Elle est le Dante: elle ouvre le paradis aussi bien que l'enfer. L'illusion est la Béatrix de ce poème de la vie; l'illusion, qu'alors on appelle l'espérance. C'est plus tard qu'on apprend à la connaîtrc. Mais alors, on va où son vol dirige, sans s'inquiéter de se briser avec elle au premier choc, de se perdre avec elle dans le premier nuage. Qu'importe! elle promet à l'amour le bonheur, au travail la gloire: ce sont ses deux marottes brillantes. Elle les agite dans ses mains; elle les fait reluire à tous les feux du jour; elle tire de leurs grelots d'or mille harmonies qui font vibrer l'ame jusque dans ses plus profonds replis. On la suit, on se précipite. Allez, jeunes gens! il y a plaisir à voir sur vos fronts, à écouter dans vos discours vos pures joies. Entendons-les, artistes, jurisconsultes, gens de guerre, gens de lettres qui ont encore la robe prétexte. Ce sont des Pétrarque pour qui Laure sera tendre et immortelle. Ce sont des Michel-Ange, qui ont aussi des coupoles à suspendre dans les cieux. Ce sont des Bonaparte qui conquerront la terre pour la rendre fortunée. Ce sont des Lycurgue qui préparent le bienfait de la république à l'univers. Ce sont des Cincinnatus qui revendiquent l'égalité du genre humain, en se voyant pères

conscrits de Rome ou archontes d'Athènes. La Révolution, l'Empire, la Restauration ont été pétris et repétris là de mille manières. Cette Iliade, cette Odyssée de toutes les générations successives de la jeunesse française ne sera jamais achevée ; elle renaît sans-cesse d'elle-même. Voilà le livre où je voudrais lire! voilà les poèmes dont tous les échos de ce lieu retentissent sans fin, comme du chant des oiseaux que chaque printemps transmet au printemps à venir, double hymne interrompu par l'été qui dévore, par l'hiver qui tue, pour recommencer toujours; deux grandes lyres ici rapprochées, celle de l'humanité et celle de la nature, toujours brisées et immortelles, qui ont commencé à résonner aux premiers jours de l'univers, pour ne se taire que devant le clairon qui arrêtera les mondes dans leur cours, et les mandera, comme des justiciables soumis, aux pieds du souverain tribunal!

Cependant, de tous ces rêves fortunés que demeure-t-il bientôt? Pourquoi à tous ces Raphaël manquerait-il une main obéissante, à tous ces Napoléon des armées, à tous ces Romains un Capitole? peut-être, parce que leurs forces se seront perdues dans le découragement qui suit les premiers efforts trompés, parce que leurs imaginations se seront usées dans la poursuite de folles chimères, parce que le désordre aura envahi ces ames ardentes et détruit l'avenir en corrompant le présent. Le bonheur leur sera-t-il plus fidèle que le génie? non! Les rêves passeront, et la douleur restera. Il y aura double avortement. Les joies du cœur seront brisées pour la plupart de cent manières comme celles de l'orgueil. Telle est la vie. Dieu l'a voulu.

Jeunes gens, regardez ce corps-de-garde et ce palais! Ici, les vétérans; là, les pairs du royaume: la vie à son extrémité, dans ses deux vicissitudes, l'obscurité et la puissance. Demandez des deux côtés ce qu'elle a donné de biens réels, ce qu'elle a tenu des promesses magiques de la jeunesse, ce qu'elle a offert de bonheur enfin, ce qu'y ont été ces deux grands ressorts, l'amour et l'ambition. Le vétéran et le pair du royaume pourront vous faire la même réponse; leur car-

rière a été marquée des mêmes jalons; s'il y a une différence, c'est peut-être que sous l'habit le plus grossier, on a moins senti les peines, en jouissant davantage des plaisirs. Du reste, sur le lit de camp comme dans la demeure des grands et des heureux du monde, on rêve de femmes et d'honneurs. Il y a dans le corps-de-garde des Gessner aussi bien que des César. J'ai vu dans mon régiment un soldat, qui aimait, mourir de douleur; et ne sait-on pas que le galon de laine suscite autant de passions que les broderies d'or et le tabouret, quand le tabouret était debout? Ce qu'on veut, c'est s'élever au-dessus de ses pareils, c'est dominer à son horizon. — Et après? — Interrogez encore une fois ces Cynéas blanchis. Après! le corps-de-garde ou le Luxembourg. — Et puis au-delà? — La croix de bois ou la croix de marbre, voilà tout. Cette croix pèsera sur soixante, sur quatre-vingts ans de calculs trompés, d'espérances trahies, de prestiges dissipés. Cette croix couvrira une soif de soixante ans, qui ne fut pas étanchée,... qui ne pouvait pas l'être; car elle était immortelle. Les Pyrrhoniens disaient que ce monde n'existe pas: ils avaient raison. Ce monde n'est pas; il n'est qu'un mensonge, qu'une illusion, qu'une ombre; ailleurs sont les réalités. La vie n'en contient pas; elle n'est quelque chose pour l'homme que par ce qui est en dehors de l'homme. Ce qu'il y a de plus solide dans ses affections, c'est le sentiment paternel; dans la fortune, c'est la bienfaisance; dans l'ambition, c'est la gloire; tout ce qui est en dehors de nous, tout ce qui n'est pas nous.

Les biens les plus chers peuvent être brisés par la foudre. L'unique lot qui soit durable, c'est la gloire. Hé bien, prenons la gloire, cet apanage de l'élite des humains, cette manière sublime de faire vivre dans l'avenir les esprits et les ames sublimes; faudra-t-il lui demander le bonheur? Allez à une petite et simple maison qui se découvre du fond de cette longue avenue, entre deux hospices; c'est le palais de Lemnos. Il y a été trempé bien des foudres. Frappez à la porte, demandez si le bonheur habite là? Oui, le génie et ses tourments; oui, la politique et ses vicissitudes; oui, les honneurs

et leur fragilité; oui, la renommée et son bruit tyrannique. Mais le bonheur, nulle part; mais la gloire même? on l'ignore; nul homme ne l'a su de son vivant. C'est une maîtresse que l'on poursuit toute la vie et qui ne se rend que sur le tombeau. Comme toutes les maîtresses, quand on les poursuit, on souffre; comme beaucoup, quand on les dompte, on n'y tient plus.

Et cependant voilà le bien le plus élevé de ce monde! Ce qu'il y a de plus réel dans la vie de l'homme, c'est la statue de quelques privilégiés du sort qui se dressera sur une place publique et traversera les siècles. Tout le reste est illusion, misère, néant.

Encore y a-t-il une condition: c'est que la statue soit élevée par la reconnaissance des hommes; c'est que le nom qu'elle consacre soit plus grand qu'elle, et qu'il puisse lui survivre. C'est que ce soit vraiment la gloire, qu'elle se lie au souvenir de services rendus, de biens opérés, de devoirs remplis. Autrement, on aura eu beau laisser un long retentissement après soi. Tout ce bruit retombe sur votre mémoire et l'écrase. Voyez ce qui reste à Napoléon de ses empires détruits, de ses dynasties créées, de cet égoïsme désastreux qui s'incorpora l'univers. Les dynasties ont disparu; les empires se sont relevés. La France s'est affaissée sous le poids de ses égoïstes victoires. A quoi ont servi ces torrents d'hommes poussés des colonnes d'Hercule aux pieds du Kremlin, pour balayer la place où il dresserait sa tente, quand le rocher de Sainte-Hélène suffisait à le contenir? Ces caravanes d'armées ont été balayées à leur tour par un souffle de la fortune. Mais ce qui reste de lui, ce qui le fait grand autant qu'immortel, ce sont les Alpes vaincues, les routes ouvertes, les codes promulgués, la monarchie reconstruite, les autels rétablis. C'est par là qu'il mérite que la France reconnaissante procède à la restauration de sa statue, et lui restitue le piédestal de ses cent victoires.

Qu'est-ce donc à dire? C'est que la jeunesse est abusée dès ses premiers pas dans l'existence; et abusée par qui? si-

non par ceux qui devraient la guider. Elle court après de trompeuses images. Elle voit Ithaque où Ithaque n'est point. Elle cherche le bonheur où Dieu ne l'a pas mis. Il est peu sur la terre. Il n'est pas dans l'esprit et ses triomphes; il n'est pas dans les passions et leurs tempêtes. Il est dans la conscience. Il y est tel qu'un germe déposé à notre naissance, que le vice risque d'étouffer, ou bien qui, grandissant par nos soins religieux, portera ses fruits un jour, mais sous un autre soleil, dans un autre univers, pendant une autre vie. Cette vie promise est en réalité l'unique affaire de celle-ci. A notre insu, tout en nous s'y rapporte. Êtres périssables, il nous faut de la durée. Êtres grossiers, il nous faut une attente divine. Nous sommes sur la terre comme le navire qui a rompu ses câbles et cherche le rivage avec effort pour y jeter ses ancres. Nos enfants nous sont chers, parce qu'ils sont une métempsychose vivante dans laquelle nous nous sentons renaître, et qui réalise pour nous la perpétuité, dès ce monde. La gloire nous est chère au même titre; elle nous fait embrasser tous les lieux et vivre dans tous les siècles. La patrie nous est chère, parce que, séparés d'une patrie plus haute, il nous faut attacher quelque part nos racines; la femme aimée nous est chère, parce qu'elle multiplie, qu'elle agrandit sans fin notre existence, et que dans ses perfections, nous trouvons à la fois un emblême et un modèle, dans ses dons un appui et une promesse. En présence de la Béatrix mystérieuse du Dante, les commentateurs cherchent en vain s'il faut voir en elle une maîtresse adorée, ou bien la foi, ou bien la vertu, ou bien la patrie. Elle est tout cela ensemble. Elle est l'étoile qui marque la route et qui mène au port. Jeunes gens, Dieu vous envoie une Béatrix ainsi inspirée; cherchez cette étoile des Mages, qui dans les rayons de sa lumière vous donnera l'unique bien de ce monde auquel puissent aspirer tous les hommes; c'est le phare brillant qui dirige notre esquif ballotté par les orages, et nous donne la force d'aller jusqu'au bout, en nous montrant plus loin un terme, un but et une récompense.

Voilà ce qui devrait être dit partout et toujours à la jeunesse. Pourquoi, des lieux où elle agite ses rêves insensés de joie ou de douleur, ne s'élève-t-il pas des voix qui l'instruisent de ces grandes vérités, reléguées dans les dogmes religieux, comme dans des vases antiques où nous les oublions? C'est ainsi que je comprendrais la mission de diriger à la fois et d'enseigner les hommes, d'écarter d'eux les chimères, de leur présenter des espérances qui ne trompent point, de leur demander des efforts qui puissent être couronnés, de leur apprendre que dans les devoirs accomplis résident l'unique bonheur comme l'unique supériorité dignes d'envie. — Cette mission, oserai-je le dire, un seul livre, à mon avis, l'a entendue et remplie. C'est un roman; une jeune femme l'a tracé; il est intitulé *Thomas Morus*.

N. A. DE SALVANDY.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIÈME.

NOUVELLES PUBLICATIONS.

On trouve chez SIGISMOND SCHMERBER, libraire à Francfort sur le Mein:

MACHIAVEL. Son Génie et ses Erreurs, par M. le chevalier Artaud, ancien chargé d'affaires de France à Florence, à Vienne et à Rome; de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de la société royale de Gottingue, etc.

Deux très-beaux volumes in-8, papier grand-raisin vélin; Paris, 1833. Orné d'un portrait de l'auteur; fac-simile de Machiavel; autographe de François I., etc. 20 francs.

Le livre porte pour épigraphe: *Ure, seca partes aliquas, reliquum collige, ama.* Dans ce peu de paroles est expliquée la pensée de l'auteur.

LETTRES AUTHENTIQUES DE NAPOLÉON ET DE JOSÉPHINE. 2 vol. in-8, pap. vél., avec *fac-simile* de 7 lettres autographiées 15 fr.

Nous garantissons l'authenticité de cette publication.

RUINES DE POMPÉI, par Mazois, continué par M. Gau.

Ce magnifique ouvrage, le plus complet qui existe sur cette ville antique, dont l'architecture et la peinture exercent une influence croissante de jour en jour sur les constructions et la décoration de nos maisons et de nos édifices publics, touche à sa fin. La 33 livraison vient de paraître. Les deux dernières contiendront la fin des monuments publics, parmi lesquels se trouveront les Thermes publics, dont la découverte est postérieure à la mort de Mazois. Ce monument remarquable, dont les dessins ont été exécutés sur les lieux avec le plus grand soin par M. Labrouste, l'un de nos jeunes architectes les plus habiles, et le texte de tomes III et IV, termineront enfin cette grande publication avec la 35[e] livraison.

Prix de la livraison 20 fr.

EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DE MORÉE.

Ordonnée par le Gouvernement français.

ARCHITECTURE, SCULPTURES, INSCRIPTIONS ET VUES DU PÉLOPONNÈSE, DES CYCLADES ET DE L'ATTIQUE,

MESSURÉES, DESSINÉES, RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par Abel BLOUET, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, directeur, pendant l'expédition en Morée, de la section d'architecture et de sculpture;

Amable RAVOISIÉ, Achille POIROT, Frédéric DE GOURNAY et Félix THÉZEL, membre de la section d'archéologie.

Cet ouvrage se composera d'environ 280 planches et 200 pages de texte qui, en totalité, formeront 3 volumes in-folio de 20 pouces et demi de haut sur 14 et demi de large.

Il est divisé en 46 livraisons au plus de 6 planches chacune, accompagnées de leur texte.

Les 13 premières livraisons sont publiées; les suivantes paraîtront régulièrement de six en six semaines.

Le prix de chaque livraison est de 12 fr.

La section relative à l'archéologie sera l'objet d'une publication postérieure qui complètera la partie des beaux arts et d'archéologie.

La modicité de ce prix est due aux encouragements donnés par le Gouvernement à ce magnifique ouvrage qui, dans cette circonstance, devrait être établi à un prix bien plus élevé, en raison de son exécution, de son mérite et des frais qu'il a coûtés.